

--/..

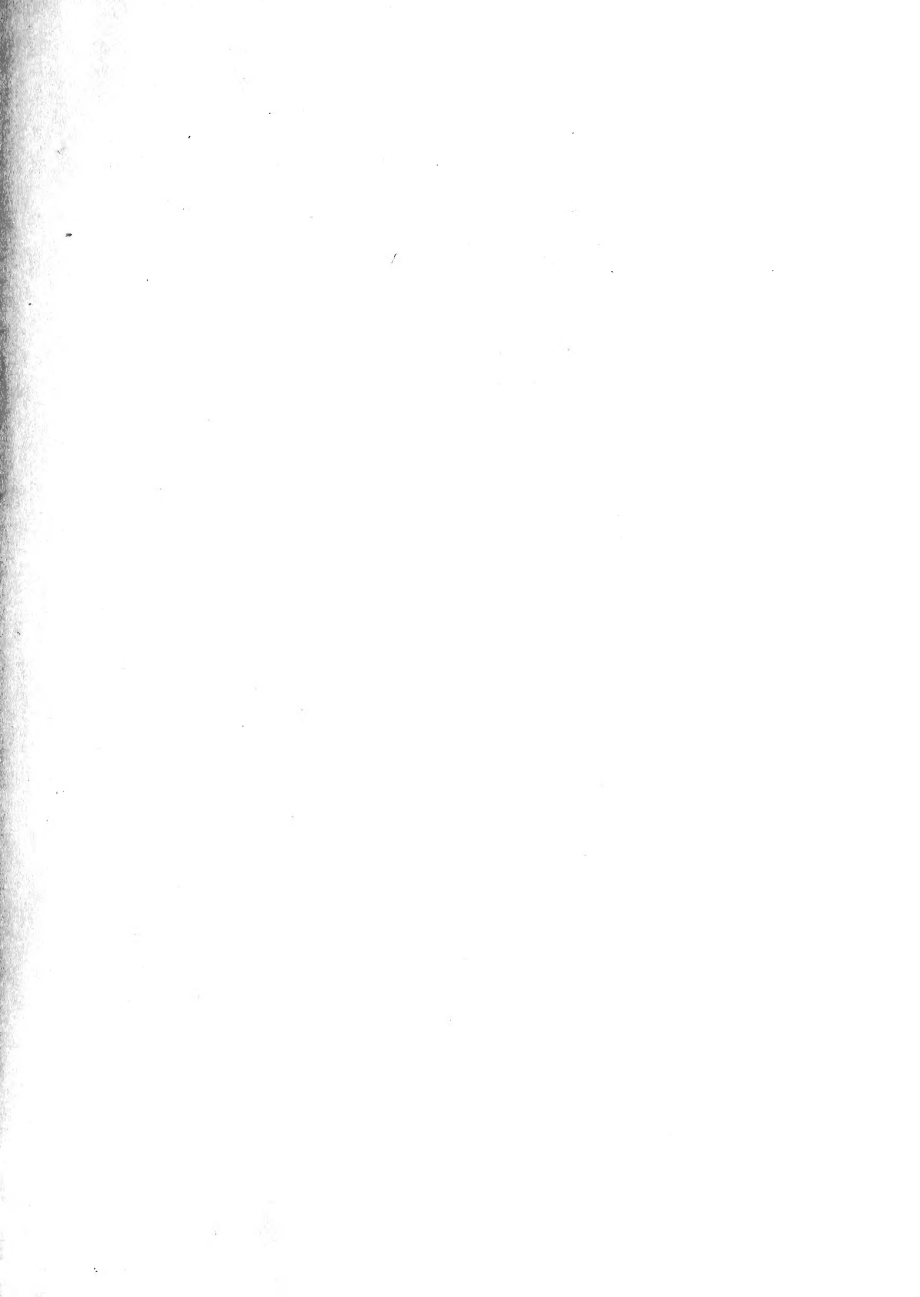
John Gellwood

Abandon

Adams County

Illinois.

July 16th 1852.



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME VIII.

HISTOIRE

DES VOYAGES

DE TOUS LES PAYS DU MONDE

DEPUIS LE VI^e SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS

PAR M. DE LA HARPE

TOURNAI, CHEZ LAURENT, 1789

DEUXIÈME ÉDITION

AVEC DES SUPPLÉMENTS

PAR M. DE LA HARPE

TOURNAI, CHEZ LAURENT, 1789

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues
de toutes les Nations connues :

C O N T E N A N T

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE,
ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS
ONT PÉNÉTRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE,
leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions,
leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs
principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES,
LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE,
qui représentera l'état actuel de toutes les Nations :

E N R I C H I

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX,
Habits, Antiquités, &c.

T O M E H U I T I È M E.



A P A R I S,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. D C C. L.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

970

c



AVERTISSEMENT.



NFIN la constance a manqué aux Auteurs Anglois de ce Recueil. Ils ont abandonné une entreprise dans laquelle je ne me suis engagé que sur leurs traces. Le volume que j'offre au Public ne contient d'eux qu'un reste de Géographie Tartare (a), qui n'a pû trouver place dans le Tome précédent.

On apporte différentes raisons de leur dégoût, entre lesquelles il faut compter sans doute les difficultés d'une longue & épineuse carrière. Mais quelques avis de Londres assurent plus particulièrement, qu'ayant regardé leur Ouvrage comme un objet de quelque importance pour la Navigation & le Commerce, & s'étant flattés de mériter la protection du Gouvernement, ils ont été rebutés de voir différer trop long-tems des secours qu'on leur avoit fait espérer, & sans lesquels ils se trouvent dans l'impuissance de fournir aux frais de l'exécution. On s'est dispensé de leur tenir parole, sous prétexte que les besoins de l'Etat ne permettoient point encore à ceux qui tenoient les resnes, de tourner leur attention du côté des Lettres; ils se sont crus en droit de quitter un travail, qu'ils n'avoient entrepris que dans cette esperance.

Leur dernière Préface, qui contient leurs plaintes & leur appel au Public, confirme la vérité de ces informations. Ils ne dissimulent pas qu'ils portent envie au bonheur de la France, où les affaires ne font rien perdre aux sciences de la faveur qu'elles méritent, & où l'on peut dire que les Chefs & les Ministres de l'Etat sont les premiers hommes de lettres de la Nation.

On conçoit donc qu'à l'avenir, si cet Ouvrage prend une autre forme & devient plus digne de son titre, ce n'est point aux Anglois qu'on en aura l'obligation. Il conviendrait mal de relever ici les défauts de leur travail, & de changer en critique les remerciemens qu'on leur doit. Le Public n'a pas attendu si tard à leur rendre jus-

(a) Les soixante premieres pages sont la conclusion des Voyages à la Chine & en Tartarie. Les Anglois s'étoient proposé d'y joindre la description de la Siberie, qui fait la partie la plus Septentrionale de l'Asie, & je serois entré dans leur projet; mais M. de Lisle, revenu depuis quelque-tems de Peterbourg avec un trésor d'Observations, qu'il doit à ses propres recherches autant qu'à

celles de feu M. de Lisle son frere, m'ayant témoigné qu'il se dispoisoit à les donner au Public, & qu'il ne lui seroit pas agréable d'être prevenu sur un sujet qui doit faire partie de son Ouvrage, j'ai eu d'autant plus de penchant à l'obliger, que si je suis rappelé à la Siberie, en traitant les Voyages au Nord, je ne doute pas que son travail ne soit d'une grande utilité pour le mien.

A V E R T I S S E M E N T.

tice; & les efforts continuels que j'ai faits, dans les Volumes précédens, pour les amener à nos principes d'ordre & de goût, ont dû faire juger que je n'ignore pas combien ils s'en font écartés. Mes Préfaces & mes Introductions rendent témoignage de mes regrets; sur-tout dans le premier Tome, où je puis dire hardiment que tout ce qu'il y a de supportable, pour la forme & la liaison des sujets, est uniquement de moi. Mais j'ai désespéré, dans les Tomes suivans, de pouvoir rendre le même service aux Auteurs; & je me suis réduit à les suivre, en remédiant, dans l'occasion, à leurs excès de pesanteur & de prolixité, à leurs répétitions sans fin, à leurs excursions déplacées (*b*); en y remédiant, c'est-à-dire, en les diminuant beaucoup: car ceux qui savent que j'ai reçu l'Ouvrage Anglois feuille à feuille, comme il a été publié, & que suivant mes engagemens avec le Public, je l'ai traduit de même, doivent comprendre que n'en ayant pas eu toutes les parties rassemblées sous mes yeux, je n'ai pû réformer ce qui manque à leur dépendance mutuelle, ni rien changer dans un plan dont je n'ai pas connu la distribution & la mesure.

Il ne faut pas même s'attendre qu'en faisant désormais profession de marcher sans guides, je puisse renoncer tout d'un coup à la Méthode d'autrui, ni qu'au milieu de l'Asie, où les Anglois m'ont laissé, je bâtisse aussi-tôt sur un nouveau Plan. C'est le cas d'un édifice mal construit, mais à demi élevé, qu'on regrette de n'avoir pas commencé mieux, quoiqu'il soit trop tard pour l'abattre, & que la raison permette encore moins de le continuer sur un autre plan, qui ne pourroit faire qu'une alliance monstrueuse avec le premier. Dans tous les Voyages d'Asie qui me restent à donner, je serai assujetti à suivre l'exemple des Anglois: mais la nécessité de cette imitation n'empêchera pas qu'on n'y remarque trois principales différences:

1°. Je m'attacherai, comme je le fais observer dans un autre lieu (*c*), à faire paroître avec plus d'égalité sur la même scène, quelques Nations dont la gloire paroît avoir peu touché les Auteurs Anglois, & dont ils semblent avoir affecté de ne citer qu'un très-petit nombre de Voyageurs particuliers, comme s'ils appréhen-

(*b*) Les Allemands, qui ont fait traduire aussi l'Ouvrage, ont senti l'utilité de ces changemens, puisqu'au lieu de s'attacher à l'original, ils ont traduit ma traduction. Les Hollandois, en la réimprimant à la Haie, ont cru d'abord honorer beaucoup leur Edition en restituant, entre deux crochets, les

endroits que j'ai jugé à propos de supprimer; mais ils ont reconnu leur erreur, puisqu'ils sont revenus ensuite à me copier mot pour mot.

(*c*) Voyez ci-dessous, l'Introduction aux Voyages des Hollandois.

AVERTISSEMENT.

doient des comparaisons peu avantageuses pour eux-mêmes dans la concurrence de la Navigation & du Commerce. Ce soin ne regardera pas seulement les François, les Espagnols & les Hollandois, mais aussi les Nations du Nord, qui sont absolument négligées dans les Volumes précédens. Outre les secours publics, j'ai pris des mesures pour me procurer diverses Relations de Suede, de Dannemark, de Hambourg, &c. qui sont encore peu connues dans nos Bibliothèques, parce qu'elles sont demeurées sans traduction. Les Ministres de plusieurs Cours se sont crus intéressés à favoriser cette entreprise, & même à veiller sur les extraits.

2°. J'aurai l'attention, que les Anglois n'ont point eue, de mettre les Relations dans un ordre qui puisse les faire servir entr'elles à se prêter du jour, & donner à l'Ouvrage la qualité d'une véritable Histoire, par la liaison des événemens & par celle de l'intérêt. Un Voyageur arrive dans un Pays; il est témoin de quelque fait important, dont il raconte l'origine, & les progrès jusqu'à son départ, qui ne lui a pas permis d'en apprendre la conclusion. L'ordre ne demande-t-il pas que le journal d'un autre Voyageur, qui lui aura succédé dans le même lieu, soit rapproché du sien, pour suppléer aux lumières qui lui ont manqué? Il en est de même de la Relation des Etablissmens Européens dans les Indes, qui ne peut satisfaire un Lecteur attentif, lorsqu'elle demeure imparfaite, ou longtems interrompue. D'ailleurs à quel titre cet Ouvrage mériterait-il le nom d'Histoire, si les recits n'ont pas entr'eux une sorte de rapport constant, qui leur donne le caractère historique?

3°. J'éviterai, autant qu'il est possible en suivant la méthode Angloise, les répétitions qui n'ajoutent rien d'utile à de nouveaux sujets, & qui leur donnent une ressemblance ennuyeuse avec ceux qu'on a déjà traités. Mais il ne faut pas non plus que la délicatesse du Lecteur lui fasse toujours donner ce nom à plusieurs Journaux d'une même route. La différence des observations & des événemens est une variété réelle, qui peut se trouver sur le même Theatre, c'est-à-dire, dans des lieux qu'on a mille fois nommés, & qui donne droit à tous les Voyageurs d'y faire successivement leur rôle, par un recit qui doit faire oublier les noms pour ne s'attacher qu'aux faits & aux circonstances.

Quoique ces trois points, fidèlement observés, me paroissent capables de soutenir l'attention du Public pour la suite de ce Recueil, je ne fais pas difficulté d'annoncer dès aujourd'hui, que la nécessité seule m'attachant encore au Plan des Anglois, mon dessein est de l'abandonner après avoir achevé l'article de l'Asie. La

A V E R T I S S E M E N T.

division de mon sujet (*d*) me conduit ensuite à l'Amerique. Je me suis formé d'avance une méthode fort différente, qui ne fera point sujette aux défauts que je reproche moi-même à la première, & que je m'efforcerai de suivre avec un renouvellement d'ardeur, qui puisse élever mes forces à la grandeur de l'objet.

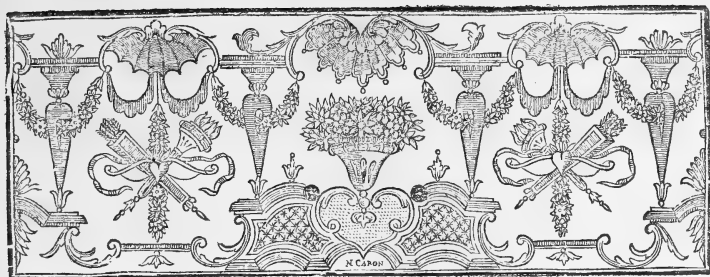
Il n'est pas question d'expliquer ici des vûes, dont l'exécution est encore éloignée. En reprenant aujourd'hui l'engagement de publier un Tome de six en six mois, je compte de me trouver en état, dans un an, de remplir la promesse que je fais au Public.

(*d*) Voyez l'Introduction du premier Tome de ce Recueil.

A V I S A U X R E L I E U R S.

<i>N^o.</i>	<i>Pour placer les Cartes.</i>	<i>Page</i>	<i>N^o.</i>	<i>Pour placer les Figures.</i>	<i>Page</i>
1	Idée de l'Isle de Java,	134	I.	Diverses especes de singes de l'Isle de Ceylan,	545
2	Carte des Isles Maldives,	242	II.	Maniere dont les Chingulais brûlent leurs morts,	536
3	Isle Maurice nommée depuis Isle de France,	122	III.	Exécution par un Elephant,	537
4	Plan de la Ville & Forteresse de Malaca,	326	IV.	Badga-Singa Roi de Candy,	530
5	Carte particuliere des Isles Moluques,	357	V.	Vûe de Goa,	259
6	Cartes des Isles voisines des Moluques,	363	VI.	Nobles Chingulais,	523
7	Carte des environs de Batavia,	484	VII.	Chingulais à couvert de la pluie,	541
8	Plan de la Ville & du Château de Batavia,	480	VIII.	Plantes & fruits de Madagascar,	607
9	Carte de l'Isle de Ceylan,	516	IX.	Plan de Goa,	262
10	Plan du Fort Dauphin,	553	X.	Insulaire d'Amboine,	367
11	Carte de l'Isle de Bourbon,	627	XI.	Homme & femme de l'Isle de Java,	143
			XII.	Poivre & Durions, &c.	376
			XIII.	Isle de Baly ou Petite-Java,	118
			XIV.	Isle de Banda,	397
			XV.	Fort Hollandois,	398

Nota. La Carte générale de l'Isle de Madagascar, ou l'Isle Dauphine, se trouve dans le Tome cinquième, page 214, de cet ouvrage.



HISTOIRE

GENERALE

DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.
PREMIERE PARTIE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.



VOYAGES DANS LA TARTARIE, LE TIBET,
LA BUKKARIE, ET A LA CHINE.

SUITE DU CHAPITRE VIII.

§. VII.

Septième Voyage de Gerbillon à la suite de l'Empereur.



E 26 de Janvier 1697, qui étoit le 6 de la seconde Lune de la trente-sixième année de l'Empereur Kang-hi, l'Auteur partit de Peking à la suite de ce Monarque, pour se rendre en Tartarie. On fit ce jour-là soixante-dix lis, & le premier logement fut à *Chang-ping-cheu*. Le Prince héréditaire & plusieurs autres enfans de Sa Majesté la conduisirent jusqu'à deux

lieues hors de la Ville. Avant que de les renvoyer, elle donna ordre à l'aîné

Tome VIII.

A

1697.
Départ de la
Cour.

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.
Avis que l'Em-
pereur donne
aux Gouverneurs
de ses enfans.

de ces Princes, de partir quatre jours après pour le suivre. Ensuite ayant fait venir les deux principaux Officiers qu'elle laissoit près de ses autres fils, elle leur recommanda de les entretenir dans l'exercice de leurs devoirs, de les reprendre librement, & de les châtier même s'il étoit nécessaire. Elle les avertit que si leurs Elèves se comportoient mal dans son absence, elle s'en prendroit à eux & qu'il y alloit de leur tête. Elle prit à témoin les principaux Officiers de sa Cour, de l'autorité qu'elle leur donnoit sur ses enfans. Le Monarque Chinois croyoit cette précaution nécessaire, parce qu'il avoit été informé que pendant son dernier voyage quelques-uns des jeunes Princes s'étoient réjouis avec trop peu de modération.

Route.
Nan ken.

Chatao.

Cha ching.

Le 27, continue l'Auteur, nous passâmes le détroit des montagnes de *Nan-ken*, pour loger dans une petite Ville qui est à l'extrémité Septentrionale du détroit. On fit soixante-dix lis. L'Empereur campa hors des murailles de cette Ville, qui n'est proprement qu'un Bourg fermé, & qui se nomme *Chatao*.

Le 29, on fit cinquante lis, & le logement fut à *Whay-lay*. Le premier jour de Mars, on logea dans une petite Ville, nommée *Cha-ching*, après avoir fait cinquante lis.

Le 2, nous fîmes cinquante lis, & nous campâmes près d'un village nommé *Hia-ho*, sur le bord de la rivière de *Yang-ho*.

Suen-wha fu.

Kiung-tfo-vey.

Le 3, après avoir fait cinquante lis, nous logeâmes dans la Ville de *Suen-wha-fu*, où nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés, quarante-deux minutes. Le 4, on fit soixante-dix lis, & l'on assit le camp sous les murs d'une Ville nommée *Kiung-tfo-vey*. L'enceinte de cette Ville est fort grande. Les murailles sont de briques, avec des tours ou de petits bastions carrés, assez entiers; mais l'intérieur n'offroit que des ruines, entre lesquelles il y reste peu de maisons. Les habitans sont fort pauvres, & le terroir d'alentour paroît tout-à-fait stérile. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois sur la glace, dans des vallées qui étoient couvertes d'eau.

Whay-ngan-
hyen.
Tien-ching.

Le 5, on fit soixante lis, pour arriver à *Whay-ngan-hyen*. Le 6, après avoir fait soixante-dix lis, nous logeâmes à *Tien-ching*, Ville d'une lieue de circuit, mais dont la plupart des maisons sont ruinées. On ne laisse pas d'y voir encore des boutiques très grandes & fort bien construites. *Tien-ching* est de la dépendance de *Tai-tong-fu*. On y fait beaucoup de savon, avec une espèce de nitre qui sort abondamment de la terre. Aussi toutes les eaux qu'on y boit sont-elles nitreuses.

Le 7, nous fîmes soixante lis, dans un chemin continuellement uni, au travers d'une grande plaine qui est arrosée d'une rivière assez large; mais peu profonde. Nous cotoyâmes au Nord une grande chaîne de montagnes fort hautes, pour aller loger à *Yang-ho*, Ville plus grande & mieux bâtie, que *Tien-*

ROUTE.	Février.	lis.		lis.
26. Chang-ping-cheu,	. . .	70	3. Suen-wha-fu,	30
27. Cha-tao,	. . .	70	4. Kiung-tfo-vey,	70
29. Whay-lay-hyen,	. . .	50	5. Whay-ngan-hyen,	60
	Mars.		6. Tien-ching,	70
1. Cha ching,	. . .	50	7. Yang-ho,	70
2. Yang-ho,	. . .	50		

ching. On y fait aussi beaucoup de fagon , & le terroir voisin paroît beaucoup meilleur qu'il ne l'est depuis *Suen-wha*.

Le 8 , nous fîmes soixante lis , toujours dans un chemin fort uni , ayant au Nord une autre chaîne de montagnes qui est au Sud de celle dont le pied est bordé par la grande muraille. Nous logeâmes dans un bourg fermé de murs , qui se nomme *Kiu-lo*.

Le 9 , nous fîmes soixante lis dans un chemin moins uni que celui des jours précédens. Le pays est coupé par quantité de ravines , mais le terroir en est bon. Nous logeâmes à *Tai-tong fu*. Les principaux Mandarins de la Province , qui étoient venus recevoir l'Empereur , se présentèrent à une lieue de la Ville , vêtus de leurs habits de cérémonie , & rangés à genoux sur les bords du grand chemin. Les soldats de la garnison de *Tai-tong-fu* se rangerent aussi sous les armes , enseignes déployées. Le peuple parut en foule des deux côtés du grand chemin , hors de la Ville , & dans les rues par lesquelles Sa Majesté devoit passer.

Avant que d'entrer dans la Ville , nous passâmes une rivière nommée *Yu-ho* , sur un pont de pierre à dix-huit arches. Les gardes-fous sont de grandes tables de pierre , longues de sept ou huit pieds , entre lesquelles on voit des figures assez grossièrement taillées en demi-relief. Chaque table a son pilier de pierre , & ces piliers offrent diverses figures d'animaux , hautes d'environ un pied & demi , & grosses à proportion. Les quatre coins du pont ont chacun leur bœuf de fer. A l'égard de la Ville , ses murailles sont bien bâties & fort entières , avec leurs tours ou leurs petits bastions quarrés. On trouva la hauteur du Pole de quarante degrés seize minutes.

La rivière qu'on avoit passée vient de la Tartarie au Nord , & n'est qu'un ruisseau hors de la grande muraille. Aussi ne prend-elle le nom de *Yu-ho* qu'à l'entrée de la Chine , dans un lieu qui se nomme *Ching-keu*. A quatre-vingt lis de *Tai-tong fu* , elle va se jeter , comme toutes les petites rivières que nous avons traversées , dans celle de *Yang-ho* , qui passe près de la montagne de *Ki-ming*.

Le 10 , nous séjournâmes à *Tai-tong-fu* , & l'Empereur ordonna que les troupes , le gros bagage , & plusieurs Officiers du cortège , prissent le chemin de *Ning-hia* par les dehors de la grande muraille , pendant qu'avec tout le reste de sa suite il prendroit par le côté intérieur. Le 11 , on fit soixante-dix lis au Sud-Ouest , dans un pays fort uni. A dix lis de *Tai-tong-fu* , nous passâmes la rivière de *Chi-li-ho* , qui est assez large , mais peu profonde. Les villages & les hameaux paroissoient fort pauvres , & n'offroient que des maisons bâties de terre. Nous vîmes aussi sur la route plusieurs petits forts de terre , avec des *Tuntais* , qui servent à donner les signaux. On logea dans une Ville nommée *Whay-gin-hyen* , qui n'est ni grande ni bien bâtie. Le peuple y est pauvre , mais en assez grand nombre.

Le 12 , on fit quatre-vingt lis ; les trente premiers à l'Ouest , prenant un peu du Sud ; les trente suivans au Sud-Ouest , & les vingt derniers au Sud-Sud-Ouest ;

GÉRILLON.
1697.

VII. Voyage.

Kiu-lo.

Tai-tong fu;

Pont de Tai-tong-fu.

Rivière de Yu-ho.

Rivière de Chi-li-ho.

	lis.		lis.
8. Kyu-lo ;	60	11. Whay-gin-hyen ,	70
9. Tai-tong-fu ,	60	12. Ching-king-chuan ,	80

GERBILLON.
1697.
VII. Voyage.
Ching king-
chuan.

toujours dans un pays plat , dont les terres étoient cultivées. Quoique les maisons soient de terre dans la plupart des villages , on y voit des tours quarrées , de briques solides , où les habitans se retirent avec leurs meilleurs effets dans les tems de guerre & d'allarme. Nous campâmes près d'un bourg fermé , qui se nomme *Ching-king-chuan*.

Le 13 , nous fîmes soixante lis , les trente premiers à l'Ouest-Sud-Ouest , & les trente autres au Sud-Ouest , toujours dans un pays plat. Les montagnes que nous avions au Nord étoient moins hautes que celles des jours précédens. On m'assura qu'au de-là de cette chaîne de montagnes , que nous avions toujours cotoyées depuis *Tai-tong-fu* , à quinze ou vingt lis de distance ; il y avoit une autre plaine de terres cultivées , avec des villages , des bourgs & de petites villes , à-peu-près telle enfin que la plaine où nous marchions.

Disposition des
montagnes.

Les montagnes que nous avions eues au Sud , depuis *Tai-tong-fu* , se rapprocherent & devinrent plus hautes. On les découvroit à trente ou quarante lis de nous , toutes couvertes de neige. Nous passâmes deux petits ruisseaux , & nous trouvâmes plusieurs villages assez peuplés , du moins à juger par la quantité de spectateurs qui se présentoient sur le passage de l'Empereur. Ce Monarque s'éloigna un peu du grand chemin , en s'approchant des montagnes du Nord pour la chasse du lièvre. Elle en tua sept ou huit. On campa près d'un village nommé *Yu-lin-tsu*.

May-hyen.

Le 14 , nous fîmes soixante lis à l'Ouest-Sud-Ouest , toujours dans un pays plat. Après en avoir fait vingt-cinq , nous traversâmes une petite ville nommée *May-hyen* , fermée de murailles , à l'Ouest de laquelle coule la riviere de *San-can-ho* , que nous passâmes sur un pont. Elle n'étoit pas gelée , parce qu'elle y est fort près de sa source. Elle se forme de plusieurs fontaines , qui sortent à gros bouillons , à deux cens pas du pied des montagnes que nous ne cessions pas de cotoyer au Nord , & qui n'étoient plus qu'à la distance d'une lieue. Ces sources sont éloignées de vingt ou vingt-cinq lis de *May-hyen* , & ne sont qu'à dix lis de *So-cheu* où nous allâmes loger. Un peu au-dessus de cette ville , nous passâmes encore une petite riviere assez large , nommée *Chi-li-ho* , à dix lis de *Cheu* , qui va se perdre , aussi bien qu'une autre à-peu-près semblable qui vient du Nord-Ouest , dans celle de *San-can-ho* , où se rendent toutes les autres petites rivières que nous avons rencontrées depuis le *Yang-ho*. Le *San-can-ho* coule toujours à l'Orient , prenant un peu du Nord jusqu'à la hauteur de *Suen-wha*. C'est la même riviere que nous avons passée à quarante lis de *Tai-tong-fu* vers l'Est. Elle se joint , près de *Pao-ngan* , à celle de *Yang-ho*. Ces deux rivières s'étant jointes , en forment une qui entre dans la Chine par un détroit de montagnes nommé *Chi-kia-keu* , & prenant le nom de *Wen-ho* , ella va passer à *Kou-ko-kian*.

Rivière de San-
can-ho.

So cheu.

Socheu , est une ville peu différente de celles que nous avons traversées. Les terres de *Whay-ngan-hyen* sont si sabloneuses , qu'elles ne sont gueres propres à porter du froment. On n'en tire que du miller & d'autres sortes de petits grains. Aussi le peuple y est-il fort pauvre. Nous prîmes la hauteur du Pole pаз

lis. lis.
33. Yu-lin-tsu , 60 14. So-cheu , 64

la hauteur méridienne du soleil, & nous la trouvâmes de trente-neuf degrés & près de vingt-huit minutes.

Je rencontrai, dans un village, un vieillard qui me parut versé dans la connoissance du pays. Il me dit que la grande muraille n'étoit éloignée de nous, au Nord-Ouest, que d'environ quatre-vingt lis; que *Yeu-vey* étoit à deux cens quarante lis de *Socheu*; que la grande muraille, depuis *Ka-ho-kiou* vers l'Ouest & le Sud-Ouest, n'étoit plus que de terre; qu'en plusieurs endroits elle n'avoit que cinq ou six pieds de hauteur, & qu'elle étoit même presque entièrement ruinée sans qu'on pensât à la rétablir. Pendant le regne de *Tai-ming*, *Socheu* étoit la résidence d'un Regule.

Le 15, nous fîmes cinquante lis; les vingt-cinq premiers au Sud, un quart & demi d'Ouest, & les vingt-cinq autres au Sud-Ouest, toujours dans un pays de la même nature. En sortant de *Socheu*, nous passâmes une rivière fort large, mais si peu profonde qu'elle ressembloit à une terre inondée. Elle étoit encore glacée. On me dit qu'elle est demeurée sans nom, parce qu'elle a peu de cours & qu'elle se jette bien-tôt dans le *San-can-ho*. Cependant le vieillard dont j'avois reçu des lumieres, m'avoit assuré qu'elle s'appelloit *Ni-ku-ho*. Nous la repassâmes encore à seize lis de *Ta-chui-keu*, où nous allâmes camper. Ce lieu est fermé d'un pan de la grande muraille. On y découvroit plusieurs petits villages sur la droite & sur la gauche, & un assez gros à l'Ouest-Nord-Ouest de notre camp. Nous prîmes la hauteur du soleil à midi, & nous trouvâmes la hauteur du Pole, de trente-neuf degrés vingt & une minutes.

Le 16, on fit cinquante lis dont vingt furent presque droit au Sud, & jusqu'à une petite Ville nommée *Chi-ching*, presque toujours dans un chemin inégal, montant & descendant sans cesse, & marchant assez souvent dans des fossés étroits; mais comme les chemins avoient été réparés, les voitures mêmes y passoient facilement. Pendant les trente derniers lis, on marcha au Sud-Sud-Ouest, dans un pays fort uni, & l'on campa près d'un village qui se nomme *I-ching*. Nous prîmes la hauteur méridienne, qui donna trente-neuf degrés dix-huit minutes de hauteur du Pole.

Presqu'à la sortie du dernier camp, nous avions passé la branche de la grande muraille qui ferme *Ta-chui-keu*. Elle n'est que de terre, & de douze ou quinze pieds de hauteur, avec des tours de distance en distance, assez près l'une de l'autre. Quelques-unes sont de brique. Cette branche prend depuis la grande muraille au Nord & s'étend vers le Sud à plus de deux cens lis de l'endroit où nous passâmes, jusqu'à *Yen-men-keu*. Elle ferme le passage de plusieurs détroits de montagnes, à chacun desquels on trouve une porte.

A trente lis de *Ta-chui-keu*, est un autre détroit, qui se nomme *Yang-fang-keu*, célèbre par le passage du fameux *Ly-tse-ching*, destructeur de l'Empire des Taimins, qui prit cette route pour se rendre à Peking. Ce détroit étoit gardé alors par un brave *Tson-ping*, Gouverneur d'une assez grande Ville, nommée *Ningu*, qui est à vingt-neuf lis de *Yang-fang-keu*. Il résista pendant plusieurs mois à *Ly-tse-ching*, & lui auroit entièrement fermé le passage s'il n'eût été tué par des traitres; encore laissa-t-il dans sa femme une héritière de son cou-

GERBILLON.

1697.

VII. Voyage.

L'Auteur ren-
contre un Vieil-
lard qui connois-
soit le Pays.

Ta-chui-keu

Chi-ching

Branche de la
grande muraille.Détroit de Yang-
fang-keu.Valeur d'un
Tson-ping, nom-
mé Cheu, & de
sa femme.

lis. 15. Ta-chui-keu, . . . 50 16. I-ching, . . . 50

GERBILLON.
1697.
VII. Voyage.

rage, qui mena les troupes Chinoises à la charge, jusqu'à ce qu'elle fut tuée elle-même. Ce héros se nommoit *Tchou*. Les habitans du pays lui bâtirent un temple pour honorer sa mémoire. Au reste, les tours de cette muraille regardent l'Orient, car elle est sans défense du côté de l'Occident.

Qualités du
Pays.

Le 17, on fit soixante-dix lis, la plupart droit à l'Ouest, quelque fois un peu au Sud; & plus souvent un peu au Nord. La hauteur du Pole, prise par la hauteur méridienne du soleil, se trouva augmentée de trois minutes depuis le jour précédent, c'est-à-dire, qu'elle étoit de trente-neuf degrés vingt & une minutes. Le pays que nous eûmes à traverser étoit beaucoup plus inégal, la vallée plus étroite, & les montagnes des deux côtés moins hautes. L'eau avoit creusé quantité de fossés dans ces terres sablonneuses. Les collines devant lesquelles nous passâmes offroient un grand nombre de maisons de terre, dont les chambres sont construites en forme de voutes, avec des portes & des fenêtres. La terre dont elles sont composées est blanchie avec de la chaux & revêtue en dedans de papier collé; ce qui les rend aussi propres que si elles étoient bâties de brique. On campa près de *San-chu*, Bourg fermé de murailles. Nous vîmes le long du chemin plus de Villages que les jours précédens, & la terre nous parut meilleure. On nous assura que la grande muraille étoit au Nord, à cent lieues de nous.

San chu.

Maisons souterraines.

Le 18, nous fîmes cinquante lis, partie au Sud-Ouest, partie à l'Ouest; mais comme le chemin étoit fort inégal, & plein de collines & de fossés, nous avançâmes par tant de détours, qu'il nous fut difficile de déterminer la longueur de la route. D'ailleurs, le Ciel ayant été couvert presque tout le jour, sur-tout depuis le matin jusqu'à midi, qu'il tomba une neige fort épaisse, il nous fut impossible de prendre la hauteur du soleil. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois une petite rivière qui n'a pas de nom, & dont les eaux sont extrêmement obscures. Elles coule au Sud-Ouest & va se jeter dans le *Wang-ho*. On avoit détourné son cours, pour la faire passer près de notre camp, parce qu'on auroit eu plus de dix lis à faire pour trouver de l'eau. J'entrai dans plusieurs maisons creusées en terre, & je les trouvai assez commodes. Elles ne sont pas larges: la plupart n'ont pas plus de dix pieds, & plusieurs en ont moins; mais étant fort profondes, elles sont chaudes en Hyver & fraîches en Été. Les habitans se servent de poeles fort propres, au lieu de cheminées. Ils brûlent une espece de charbon de terre, dont l'odeur est mauvaise, mais qui fait un bon feu & qui s'allume aisément. Nous trouvâmes sur la route plusieurs de ces Villages, dont la plupart des maisons sont creusées aussi dans la terre, & nous campâmes dans un lieu nommé *Ly-kin-cheu*.

Ly-kin-cheu.

Difficultés du
chemin.

Le 19, nous fîmes soixante-dix lis; presque toujours en tournant dans les montagnes. Pendant les quarante derniers, ce détroit étoit bordé par des montagnes si roides & si escarpées, que malgré le soin avec lequel on avoit réparé le chemin, il paroïssoit impossible d'y faire monter non seulement les voitures, mais les bêtes mêmes de charge, sur-tout par ceux qui régnoient sur les précipices dont ces montagnes sont remplies. Cependant on y fit passer les mulets, les chevaux,

	lis.		lis.
27. San-chu,	70	19. Nhyen-hyen-tsun,	70
28. Ly-kin-cheu,	50		

les chameaux chargés, & plusieurs centaines de charettes. A la vérité, on étoit obligé de soutenir les charettes & de les pousser par derrière à force de bras, tandis que les chevaux & les mulets, aidés eux-mêmes d'un grand nombre d'hommes, les traînoient par devant. Heureusement toutes ces montagnes étant de terre sablonneuse, les bêtes de charge avoient plus de prise & tenoient le pied plus ferme. Nous vîmes moins de maisons & de hameaux que les jours précédens; mais quoiqu'il s'en offrit peu sur le chemin, nous jugeâmes que les montagnes en cachoient un grand nombre, parce qu'elles étoient labourées jusqu'au sommet, dans tous les endroits capables de culture. Nous campâmes à dix lis de la sortie des montagnes, près d'un Village nommé *Nhien-yen-tsun*, où l'on trouva quelques sources de fort bonne eau. Mais comme il y en avoit peu, l'Empereur commit deux Seigneurs de sa Cour, avec plusieurs Officiers, pour faire distribuer par tête une certaine quantité d'eau & prévenir le tumulte. La plus grande partie du bagage n'ayant pu arriver que fort tard, nous logeâmes dans une de ces maisons souterraines, où nous passâmes la nuit fort tranquillement. C'étoit un antre fort propre, qui n'avoit pas moins de trente ou quarante pieds de profondeur, sur douze ou quinze de largeur, & vingt au moins de hauteur. La voûte & les murs étoient soigneusement blanchis. On y voit au fond une estrade qui sert de lit, & qui s'échauffe par le feu avec lequel on prépare à manger.

GIRILLON.

1697.

VII. Voyage.

Nhien-yen-tsun.

Le 20, on fit trente lis, les dix premiers dans les montagnes; après quoi l'on descendit dans une vallée, à l'extrémité de laquelle passe le *Whang-ho*. On fit environ huit lis, droit à l'Ouest, jusqu'au bord de ce fleuve, qui coule entre deux chaînes de montagnes escarpées. Ensuite on fit dix-sept ou dix-huit lis droit au Sud, en suivant le *Wang-ho*, qui coule en cet endroit Nord & Sud, & notre logement fut à *Pao-te-cheu*, Ville bâtie sur le sommet d'une montagne, à l'Est du *Whang-ho*. Ses murailles sont composées d'un mélange de briques & de pierres de taille. Elle est bâtie fort irrégulièrement, contre l'usage de la Chine, parce qu'elle suit la montagne, qui est fort escarpée du côté du *Wang-ho*, & presque de toutes parts. La Ville contient environ six cens maisons, sans y comprendre les Fauxbourgs, & plusieurs maisons dispersées au pied des montagnes, à l'Est du *Wang-ho*. *Pao-te-cheu* est proprement le lieu qui fournit le poisson nommé *Chi-wa-ly-yu*. C'est une espèce de carpe, dont la chair est fort délicate & fort grasse. Elle se pêche dans l'étendue de quinze ou vingt lieues au dessus & au dessous de la Ville. Les habitants du pays attribuent la délicatesse de ce poisson à une espèce d'herbe ou de moule qui croit dans les rochers, dont le *Wang-ho* est bordé, & dont les carpes se nourrissent. On en transporte un grand nombre à Peking, pendant l'Hiver, pour l'Empereur & les Grands de sa Cour, auxquels les Mandarins de la Province en font présent. C'est dans cet endroit que le *Wang-ho* sépare la Province de *Chan-fi* de celle de *Chen-fi*, qui commence de l'autre côté de la rivière. Par la hauteur méridienne du soleil, celle du Pole se trouva de trente-neuf degrés huit minutes.

*Pao-te-cheu.**Chi-wa-ly-yu*,
espèce de carpes
excellentes.Passage du
Wang-ho.

Le 21, l'Empereur passa le *Wang-ho*, avec une partie de sa suite; mais le

lis.

lis.

20. *Pao-te-cheu*, 30 21. *Fu-ko-hyen*,

GERBILLON.
1697.
VII. Voyage.

reste fut arrêté, faute de barques. Cependant le Viceroi de *Chan-fi* en avoit fait construire vingt pour le passage. Mais chacune ne pouvoit porter que cinq ou six chameaux, ou neuf ou dix chevaux à la fois, avec peu de bagage; & la rivière ayant en cet endroit plus de deux cens toises de largeur, on ne put faire passer qu'une partie de la caravane. L'Empereur avoit envoyé néanmoins tous les Grands de sa suite pour empêcher le désordre, & Sa Majesté s'étant rendue elle-même sur le bord du fleuve, ne passa qu'à minuit avec ses chevaux & son bagage, sur deux barques destinées pour lui, qui étoient enrichies de peintures & d'autres ornemens. Les Mandarins de la Province de *Chen-fi*, dont ce pays reconnoît la Jurisdiction, vinrent recevoir ce Monarque au bord du *Wang-ho*, quoique le Viceroi & le *Tsong-tu* ne fussent pas encore arrivés. Nous campâmes à trois lis de *Pao-te-cheu*, vers le Nord, & aussi loin à l'Ouest d'une petite Ville à demi-ruinée, qui occupe le sommet d'une montagne fort escarpée. Le *Wang-ho* baigne le pied de cette montagne, & la Ville se nomme *Fu-ko-hyen*.

Soins de l'Empereur pour le passage.

Le 22, nous séjournâmes dans le même camp, & tout le jour fut employé à faire passer le *Wang-ho* au reste de l'équipage. L'Empereur, qui ne quitta pas le bord du fleuve depuis le matin jusqu'au soir, fit passer une partie des chevaux à la nage. Je le vis, lui quatrième, dans une petite barque, allant & venant sur la rivière, & ramant lui-même pour donner ses ordres. La hauteur du Pole, à *Fu-ko-hyen*, est de trente-neuf degrés neuf minutes.

Le 23, on continua de séjourner & l'on acheva de passer le *Wang-ho*. Le Viceroi de *Chan-fi* & les principaux Mandarins de la Province étant arrivés ce jour-là saluerent l'Empereur, qui leur ordonna de le suivre.

Ku-chan.

Le 24, on fit quarante lis, en tournant presque sans cesse dans une vallée, entre deux chaînes de montagnes, dont une partie étoit de terre, & les autres de roches, jusques vers le sommet, qui n'offroit que des terres labourées. On fit d'abord quelques lis droit au Nord, ensuite au Nord-Ouest, & enfin à l'Ouest, prenant quelque fois un peu du Sud. Mais il n'y eut pas d'autre règle, pour l'estimation de la route, que la hauteur du Pole dans le lieu où nous campâmes, près d'une petite Forteresse nommée *Ku-chan*. Elle se trouva de trente-neuf degrés quinze minutes. Nous avions passé & repassé douze ou quinze fois une petite rivière qui coule dans la vallée & qui va se joindre au *Wang-ho*.

Chin-kiang-pu.

Le 25, on fit soixante-quinze lis dans un fort mauvais chemin; les vingt premiers dans une vallée fort étroite entre deux chaînes de montagnes, passant & repassant continuellement la petite rivière que nous avions tant de fois passée le jour précédent; les quarante-cinq derniers lis toujours en montant & descendant des montagnes, la plupart fort roides & bordées de précipices. Nous passâmes devant un Bourg muré, qui se nomme *Chin-kiang-pu*. Ensuite nous campâmes dans une vallée fort étroite nommée *Tsi-li-ho*, qui est arrosée d'un ruisseau. L'entrée de cette vallée se nomme *Pien-chui-keu*.

Le 26, on fit soixante lis au Sud Ouest & à l'Est-Sud-Ouest. Les chemins

	lis.		lis.
24. Ku-chan ,	40	25. Tsi-li-ho ,	65
			n'étoient

n'étoient pas si mauvais que le jour précédent, mais ils ne cessioient pas d'être étroits & inégaux. Après les dix premiers lis, nous passâmes à la vue d'un Bourg nommé *Yung-fi*, & nous logeâmes à *Chin-mu-hyen*, Ville qui surpasse beaucoup en grandeur celles que nous avions trouvées depuis *Tai-tong-fu*. Elle contient deux ou trois mille familles. Le commerce y est florissant, parce qu'elle est proche d'une porte de la grande muraille, nommée *Yuen-yanta*, par où les Mongols d'Ortous amènent des chevaux, des bœufs & des moutons. De l'argent qu'ils reçoivent, ils achètent de la toile, de la soie, du tabac & du thé. La grande muraille n'en est qu'à trente lis, & nous en découvrîmes un pan, douze ou quinze lis au-dessus de *Chin-mu*. Nous passâmes près d'une petite rivière, nommée *Ku-ye-ho*, qui vient du pays d'Ortous où elle prend sa source, à quatre ou cinq journées au Nord de *Chin-mu*, & va se jeter dans le *Whang-ho* à cent vingt lis de-là.

GERBILLON.
1697.
VII. Voyage.
Chin-mu-hyen.

Rivière de Ku⁹
ye-ho.

L'Empereur étant arrivé à *Chan mu*, on lui amena le fils aîné de Kaldan, qui avoit été pris par la garnison de *Hami* ou *Hamul*. Le fils du petit Prince Souverain de cette Ville l'accompagnait lui-même, & fut d'abord admis seul à l'audience de l'Empereur, qui voulut voir ensuite le fils de Kaldan. Je le vis aller à l'audience. C'étoit un enfant de quatorze ans, assez bien fait. Il étoit vêtu d'une casaque de drap, avec un bonnet de peau de renard. Son air étoit triste & embarrassé. L'Empereur le retint assez longtems, toujours à genoux, & lui fit diverses questions. Il se nommoit *Sepden-Balju*, qui signifie en langue du Tibet, *longue vie & très heureux*. Ce nom lui avoit été donné par le grand Lama. Le Prince de *Hami* s'appelloit *Tarkammepek*; & son fils, qui étoit un grand jeune homme, vêtu, comme les Mores, d'une veste de satin raïé, portoit le nom de *Sakipec. Pec*, en langue du pays, signifie Prince.

Le fils de Kal-
dan est amené à
l'Empereur.

Le Prince des Eluths ne laissa pas de soutenir son rôle avec dignité. Tout ce qu'il y avoit d'Eluths à la suite de l'Empereur allèrent au-devant de lui, se rangèrent à genoux sur les bords du chemin & se mirent à pleurer lorsqu'il approcha d'eux. Il étoit à cheval. S'étant arrêté devant eux d'un air ferme, il leur parla avec beaucoup de résolution, sans marquer néanmoins de fierté, ni laisser rien échapper qui put choquer l'Empereur. Il ne se conduisit pas avec moins de sagesse lorsqu'il fut présenté à ce Monarque, qui le fit mener en poste à Peking, dès le jour suivant. La hauteur du Pôle, à *Chin-mu*, est de trente-neuf degrés huit minutes.

Courage de
jeune Prince.

Il est conduit à
Peking.

Le 27, on ne fit que dix lis à l'Ouest-Sud-Ouest. Nous partîmes fort tard, parce que le pont qu'on avoit construit sur la rivière de *Kiu-ye-ho* s'étoit rompu la veille & n'avoit pu être réparé que vers midi. Encore se rompit-il une seconde fois, avant que la moitié de l'équipage fut passée. Cette rivière est fort rapide. Nous la passâmes à gué, car elle n'est pas profonde; mais les bêtes de charge & les charrettes ne pouvant résister à sa rapidité furent obligées de passer sur le pont. On campa immédiatement sur l'autre bord. L'Empereur donna un festin au fils du Prince de *Hami*, & fit lutter ensuite plusieurs de ses gens. Il tira de l'arc au blanc, avec son fils & plusieurs de ses Officiers. Il tira aussi avec des

26. Chin-mu-hyen, lis.
Tome VIII. 60 27. 10

GERRILLON.

1697.

VII. Voyage.

Fusils à vent.

fusils à vent, qu'il fit voir au Prince de *Hami*, comme une invention curieuse, qui étoit nouvelle pour ce jeune Tartare.

Le 28, nous fîmes cinquante lis, partie droit au Sud-Ouest, toujours dans des montagnes de sable mouvant, qui rendirent les chemins difficiles pour les bêtes de charge, avec quelque soin qu'ils eussent été réparés. Nous passâmes deux ruisseaux & un village, au de-là duquel nous campâmes, au Sud de *Lien-ling-pu*, Bourg fort misérable, au milieu des sables mouvans. La hauteur du Pole, dans ce lieu, est de trente-huit degrés cinquante-cinq minutes.

Le 29, nous fîmes quarante lis, presque toujours entre des montagnes, dans une vallée fort étroite, entremêlée de sables, mais où l'eau ne manquoit pas.

Temple taillé
dans le roc.

Nous campâmes près d'un Bourg muré, qui se nomme *Kao-kia-pu*, situé dans une vallée qu'arrose une petite rivière nommée le *Fai-ho*. Nos tentes n'étant point arrivées aussi-tôt que nous, on nous conseilla de les aller attendre dans un temple situé sur une montagne voisine. Nous le trouvâmes fort net, quoiqu'il fût abandonné. C'est un grand carré, qui a plus de trente pieds de face, sur vingt de hauteur. Il est taillé dans le roc avec beaucoup d'art. On n'a laissé que deux piliers du même roc, taillés en colonne, pour soutenir la voute, qui a la forme d'une impériale de carosse. Cette voute & les quatre faces sont remplies de petites idoles, taillées en relief & peintes de diverses couleurs. On y voyoit aussi plusieurs grandes idoles de terre, toutes dorées. La hauteur du Pole est de trente-huit degrés quarante-six minutes.

Le 30, on fit quarante lis au Sud-Ouest, presque toujours dans des montagnes de sable mouvant. On ne laisse pas d'apercevoir, dans ces sables, quantité de buissons, & même quelques arbres dispersés. Nous passâmes la petite

Kien-ngan-pu.

rivière de *Tai-ho*, qui vient du pays d'*Ortous* au Nord, & qui coulant au Sud, va se jeter dans le *Whang-ho*. Le camp fut assis sur le bord d'une petite rivière qui coule entre les montagnes, à l'Est d'un Bourg nommé *Kien-gran-pu*, composé d'une centaine de Maisons. La hauteur du Pole donna trente-huit degrés quarante & une minutes.

Etat de la grande
muraille.

Le 31, nous fîmes cinquante-cinq lis, presque toujours montant, descendant, & tournant dans des montagnes de sables mouvans ou de terres sablonneuses. La journée peut être réduite à quarante lis, qui se firent presque sans cesse à la vue de la grande muraille. J'eus la curiosité de la passer par une petite breche, que les gens du pays avoient faite pour labouter & ensemercer quelques terres extérieures. Dans cet endroit, comme dans tous ceux où je l'ai vue pendant le voyage, elle n'est que de terre battue. Son épaisseur est de six ou sept pieds, & la hauteur de quinze, avec des tours plus élevées; la plupart de briques, mais éloignées l'une de l'autre de plus de cent cinquante toises. Telle que je la représente, elle ne peut gueres servir d'obstacle qu'à la Cavalerie.

Choang-chan.

Nous campâmes à cinq ou six lis au de-là d'un Bourg fermé de murailles, qui se nomme *Choang-chan*. Le pied de la montagne, où l'on avoit assis le camp, étoit arrosé par un petit ruisseau, nommé *Whang-quan-kien*.

Le premier jour d'Avril, dixième de la troisième lune, nous fîmes soixante-

	lis.		lis.
28. Pyen-ling-pu	50	30. Kien-ngan-pu	40
29. Kau-kyu-pu	40	31. Chuang-chau-pu	50

dix lis ; les cinquante premiers presque à l'Ouest, parmi de grandes herbes & des brossailles ; les vingt derniers au Sud-Ouest, toujours dans un pays fort inégal & rempli de sables mouvans. Nous suivîmes continuellement la grande muraille, & souvent de très près. Nous eûmes encore la curiosité de l'examiner. Elle est toujours de terre battue, & ruinée en plusieurs endroits. Le vent y a jeté tant de sable, qu'il s'en est formé un talu, par lequel on peut monter & descendre à cheval. Les tours sont à cent toises l'une de l'autre, toutes de brique, hautes d'environ cinq toises du côté intérieur, & de plus de six en dehors. On entre dans ces tours par une petite porte qui touche la terre. Mais il y a une autre porte supérieure, qui sert au passage des machines pour défendre l'entrée de la tour. Chaque tour a ses gardes, au nombre de trois ou quatre, & des *Tuntais* pour allumer les feux qui servent de signaux.

Après avoir fait trente-cinq lis, nous passâmes un petit Bourg muré, qui ne contient pas plus de cinquante maisons. Deux tiers de l'espace, qui restent vuides, n'en sont pas moins environnés de murailles. Il a son *Cheu-pès*, comme tous les Bourgs précédens. Le petit nombre de maisons qui le composent est occupé par quatre-vingt soldats. Ce Bourg, qui se nomme *Chang-lo-pu*, est baigné à l'Orient par un ruisseau de fort belle eau. Nous logeâmes à *Yu-lin-whey*, Ville aussi grande & aussi peuplée que *Tai-tong-fu*, & gardée par trois mille quatre cens Chinois sous le commandement d'un *Tsong-ping*. C'est la résidence d'un *Tao*. Elle est de la dépendance de *Yen-gnan-fu*, comme tout le pays que nous avons traversé depuis le *Whang-ho*. On ne lui donne que neuf lis de tour ; quoiqu'elle paroisse beaucoup plus grande. Etant de toutes parts environnée de sables, elle reçoit de fort loin les commodités de la vie ; & tout y est fort cher, à l'exception des légumes & des herbage qui croissent fort bien dans les sables, lorsqu'ils sont échauffés par le soleil. Par la même raison, les melons d'eau & le jujubes y sont excellens. On y fait aussi un grand commerce de bestiaux & de peaux d'agneaux, avec les Mongols d'Ortous. Les murs de la Ville ont plus de soixante pieds de hauteur. Les tours & les boulevards sont de brique ; & bien entretenus. A l'Ouest, coule une petite rivière, nommée *Vou-tin-ho*, qui prend sa source dans le pays d'Ortous, & va se jeter dans le *Whang-ho*, à deux cens lis au Sud. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de trente-huit degrés vingt-six minutes.

Le 2, nous fîmes quatre-vingt lis. On passa d'abord la petite rivière de *Vou-tin*, qui est guéable, mais fort rapide. Ensuite étant entré dans les pays d'Ortous ; on continua de suivre ses bords, qui, dans une largeur de dix ou douze toises, forment une prairie continuelle, dont la vue est d'autant plus agréable que tous les environs sont couverts de sable.

Nous campâmes dans un lieu qui se nomme *Tala-pulak*, près duquel passe un ruisseau. Tout le pays que nous traversâmes étoit fort inégal. Cependant on n'y voyoit pas de montagnes, ni même de véritables collines, mais seulement des monceaux de sables amassés par le vent. La hauteur du Pole, prise vers midi, à cinquante lis de *Yu-lin*, donna trente-huit degrés vingt-deux minu-

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.

Autre partie de
la grande mu-
raille.

Chang-lo-pu ;
Yu-lin-whey
grande Ville.

Rivière de Vou-
tin.

Tala-pulak ;

Yu-lin ;

	Aril.	lis.		lis.
Yu-lin wcy,	55	2.	Tala-pulak,	80
	25			

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.

Rivière de Hai-
ho-tu.

Rivière de Kur-
kirz.

Chahan-pulak.

Genievre ram-
pant.

Cheltalta.

tes. Dans le lieu où nous campâmes, elle étoit de trente-huit degrés dix-sept minutes.

Le 3, nous fîmes soixante-dix lis; les trente ou quarante premiers presque droit à l'Ouest, prenant quelquefois un peu de Sud; le reste au Sud-Ouest & au Sud-Sud-Ouest, toujours dans un pays de sable & inégal, à-peu-près tel que les jours précédens. On campa sur le bord d'une petite rivière nommée *Hai-ho-tu*, fort large & fort rapide, mais peu profonde, & guéable par-tout. Mais le fond étant de sable mouvant, les bêtes de somme ne peuvent la traverser sans être exposées au danger de s'abattre. L'Empereur s'exerçoit, dans sa marche, à la chasse du lièvre & du faisan.

Le 4, on fit environ soixante lis, au Sud-Ouest. Nous passâmes d'abord la rivière de *Hai-ho-tu*, dans un endroit où elle se partage en deux branches. L'Empereur arrivant sur le bord y trouva plusieurs vivandiers, qui suivoient le camp à pied, & qui eussent été obligés de se dépouiller de leurs habits pour le passage, si l'humanité de ce Monarque ne l'eut porté à les faire passer tous en croupe par les cavaliers de sa suite. Ensuite nous montâmes une colline de sable, & nous marchâmes dans un pays moins inégal & moins sablonneux. Il y avoit aussi moins de lievres & de faisans. L'Empereur ne chassa qu'environ dix ou douze lis avant que d'arriver au camp, qui fut assis au de-là d'une petite rivière nommée *Kurkirz*. Son cours est fort rapide, & va du Sud-Ouest au Nord-Ouest. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de trente-sept degrés cinquante-neuf minutes.

Le 5, nous fîmes quarante lis au Sud-Sud-Ouest, dans un pays fort découvert & moins inégal. On campa dans un lieu nommé *Chahan-pulak*, sur les bords d'un petit ruisseau qui serpente dans la plaine. Notre camp étoit bordé au Nord par des sables, où l'on trouva beaucoup de perdrix & de faisans.

Le 6, on fit environ cinquante lis au Sud-Ouest; les deux tiers du chemin dans un terrain inégal & rempli de sables mouvans, où la nature ne laisse pas de produire une espece de genievre qui serpente à terre, & qui n'est pas tout-à-fait semblable à celui de l'Europe. Il n'a pas non plus l'odeur si bonne. Après s'être étendu en rampant, il s'élève en petits arbrisseaux comme les nôtres. Le reste du chemin se fit dans une grande plaine, remplie d'herbes fort hautes. Quoique le terroir paroisse capable de culture, on n'y voit que par intervalles quelques traces de labourage. Cette plaine est arrosée par un petit ruisseau, qui coule du Sud & du Sud-Ouest au Nord-Est. Nous campâmes sur les bords, dans un lieu qui se nomme *Cheltalta*, où la hauteur du Pole est de trente-sept degrés quarante & une minutes.

Le 7, nous fîmes environ quatre-vingt lis, à l'Ouest-Sud-Ouest, dans un pays uni, ouvert, & presque sans sables. A vingt lis vers le Sud, nous découvrons des collines de sable, le long desquelles regne la grande muraille de l'Empire. Après avoir fait soixante lis, nous cotoyâmes un bois, qui s'étend plus de dix lis Est-Ouest, & dont nous ne découvrons pas la fin. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, d'une eau fort bourbeuse, & dont les bords sont si escarpés,

	lis.		lis.
3. Hay-ho-tu,	70	6. Cheltalta,	50
4. Rivière de Kurkir,	60	7. Tong-halan-nor,	60
5. Chahan-pulak,	40		

qu'on avoit fait trois ponts pour en faciliter le passage. Près du camp, dont le lieu se nomme *Tonghalannor*, on voyoit plusieurs étangs d'une eau salée & pleine de nître. Nous trouvâmes sur le chemin quelques tentes de Mongols fort pauvres, qui étant presque nuds venoient demander l'aumône aux passans.

Le 8, nous fîmes soixante-dix lis; les vingt ou trente premiers, droit à l'Ouest. Ensuite inclinant un peu vers le Sud, nous fîmes les quinze ou vingt derniers à l'Ouest-Sud-Ouest. Nous rentrâmes dans la Chine par une breche qu'on fit exprès à la grande muraille, qui n'est là que de terre, & nous campâmes près de *Ngan-pien-pu*, Bourg fermé de murs & fortifié. Il contient peu de maisons, la plupart en ruines. Le terroir est uni & capable de culture. Les montagnes escarpées & les sables rendant le chemin presque impraticable, depuis *Yu-lin* jusqu'à *Ngan-pien*, l'Empereur ne voulut pas s'y engager, quoiqu'on eût apporté beaucoup de soins à le réparer pour son passage. Nous prîmes par le pays d'*Ortous*, dont la route est plus facile, & qu'on croit même plus courte. Entre *Yu-lin* & *Ngan-pien*, on rencontre de quarante en quarante lis plusieurs Bourgs murés. Leurs noms sont *Quey-ti-pu*, *Hiang chui-pu*, *Polo-pu*, *Wha*, *Yuen-pu*, *Oci-vu*, *Sing-pi-pu*, *Long-chou-pu*, *Ong-ching-pu*, *Tsin-pien*, *Yeng-pu*, *Ning-jui-pu*, & *Leu-chu-kien-pu*.

Le 9, nous séjournâmes. C'étoit le jour de la naissance de l'Empereur, qui ne voulut pas néanmoins qu'elle fût célébrée avec les formalités établies par l'usage.

Le 10, nous fîmes quatre-vingt lis, presque droit à l'Ouest, prenant un peu du Nord. Nous ne cessâmes point de suivre de fort près la grande muraille. Elle n'étoit que de terre, comme la plupart des tours, à la réserve de celles où l'on entretient une garde, qui sont encore de briques. Il s'y trouve par-tout des brèches, qu'on ne pense point à réparer; & l'entrée du pays d'*Ortous* à la Chine est d'autant plus facile par ces passages, que le terrain est plat des deux côtés de la grande muraille. Nous passâmes dans un Bourg, nommé *Chuen-tsin*, fermé de murailles & fortifié comme les précédens.

Après avoir fait quarante lis, nous prîmes la hauteur méridienne du soleil sur une des tours de la grande muraille. Cette tour étoit de briques, & plus haute de trente pieds que le terrain extérieur. La hauteur du soleil étoit de soixante degrés trente-huit minutes, qui donnent trente-sept degrés trente-six minutes de hauteur du Pole. Nous examinâmes curieusement l'intérieur de cette tour. Elle a plusieurs chambres ou galeries voutées, qui servent de logement à quelques soldats avec leur famille. Nous étions à vingt lis de *Ting-pyen*, qui est le *Pou*, c'est-à-dire le Bourg fortifié où nous campâmes. Il est plus grand que les Pous ordinaires, & gardé par cinq cens soldats sous la conduite d'un *Fu-tsiang*. Le terroir est sablonneux & l'on n'y trouve que de l'eau de pluie; ce qui n'empêche pas qu'on ne cultive les terres, & que la récolte n'y soit assez abondante.

Quinze lis au dessus de *Ting-pyen*, nous passâmes la grande muraille par une breche qu'on ouvrit exprès pour le passage de l'Empereur, parce que le chemin étoit meilleur en dehors. Ces quinze lis néanmoins étoient de sable mouvant. Nous rentrâmes par une autre breche, un peu avant que d'arriver à *Ting-pyen*.

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.
Tonghalannor.

Ngan-pien-pu.

Bourge entre
Yu-lin & *Ngan-pien*.

Description d'une
Tour de la
grande muraille.

lis. 2. *Ngan-pyen-pu*, 60 10. *Ting-pyen*, 80

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.
Yen-tang-pou.

Eaux nitreuses
dont on tire du
sel.

Whang-chi.

Kau-ping.

Ngan-tin.

Hingou-yng.

Mao-pula.

Le 11, nous fîmes soixante lis au Nord-Nord-Ouest, toujours dans un pays découvert, où le chemin étoit fort bon. Après les trente premiers, nous passâmes devant un petit *Pou*, dont les murailles & les tours ne sont que de terre. Il se nomme *Yen-tang-pou*. Un peu au de-là, nous trouvâmes un grand espace de terrain, où l'on fait de très bon sel de nitre. Les eaux des sources salées & nitreuses se répandent dans les parties du terrain qu'on a disposées pour les recevoir. Elles y sont desséchées par la chaleur du soleil, qui leur fait laisser un sel fort blanc, lorsque toute l'humidité s'est exhalée. On y voyoit plusieurs montceaux de sel, quoique le soleil n'eût pas encore beaucoup de force. Le camp fut assis près d'un *Pou* nommé *Whang-chi*, dont l'enceinte est beaucoup plus grande que celle de *Ting-pyen*. Mais il y a bien moins d'habitans. La hauteur du Pole y est de trente-sept degrés cinquante & une minutes. L'Empereur s'étoit exercé à la chasse du lièvre, pendant une partie du chemin.

Le 12, on fit soixante lis, les vingt premiers au Nord Ouest. Ensuite nous prîmes plus du Nord, jusqu'aux vingt derniers, que nous fîmes droit au Nord. Nous avions toujours suivi la grande muraille, qui tombe en ruine dans tous ces quartiers. Les terres s'étant éboulées en quantité d'endroits, il n'y restoit presque plus aucune tour de briques. Vers le milieu de la route, nous passâmes près d'un petit fort de terre, nommé *Kau-ping*, qui joint la grande muraille. La campagne est toujours découverte, & le terrain sablonneux. Mais les terres ne laissent pas d'être cultivées, & les chemins y sont fort beaux. On campa près de *Ngan-tin*, Bourg qui n'a qu'une porte, & qui ne contient pas plus de cinquante ou soixante maisons. L'eau n'y est pas bonne, parce que le nitre & le sel y dominent. La hauteur du Pole est de trente-huit degrés quatre minutes.

Le 13, nous fîmes soixante lis, environ au Nord-Ouest, quart de Nord, & suivant toujours la grande muraille. Quoique la plupart de ses tours soient de terre, nous en vîmes trois ou quatre plus hautes, plus grandes, & mieux bâties que celles qui s'étoient présentées dans tout le cours du voyage. Le pays étoit de sable mouvant, bien fourni de grandes herbes & de brossailles. Il y croit quantité de réglisse. L'Empereur, qui continuoit toujours de chasser en marchant, tua trois cens sept lievres à coup de fleches. Nous campâmes à *Hingou-yng*, petit Bourg muré & fortifié comme les précédens. Il nous fut impossible de prendre la hauteur, parce que le tems fut couvert tout le jour. Il tomba même un peu de neige le matin.

Le 14, on fit soixante-dix lis à l'Ouest-Nord-Ouest, dans un chemin moins égal, mais moins sablonneux aussi, & dont le terroir n'offroit presque que des terres labourables. Après les trente premiers lis, nous passâmes près d'un petit Bourg, nommé *Naopula*, pour aller camper près d'un autre un peu plus grand, dont les murailles étoient de briques. Il se nomme *Ching-chui-yng*. La hauteur du Pole, trente-huit degrés vingt & une minutes. Nous ne cessâmes pas de cotoyer de fort près la grande muraille. L'Empereur la passa par une breche & prit en dehors l'amusement de la chasse aux lievres, dont il tua plus de deux cens de sa propre main. Tous les Mandarins de *Ning-hia*, qui n'étoient pas encore venus au devant

	lis.		lis.
11. Whang-chi,	60	13. Hingou-yng,	60
12. Ngan-tin,	60		

de Sa Majesté, arrivèrent ce jour-là. Elle fit tirer de l'arc aux Mandarins d'armes à pied & à cheval, & ceux qui se trouvent trop foibles furent destitués de la qualité de Mandarins.

Le 15, nous fîmes soixante-dix lis au Nord-Ouest quart-d'Ouest, dans un pays plus inégal encore que celui du jour précédent. Après les quarante premiers, on passa près d'un petit Bourg, fermé de murailles de terre, qui se nomme *Hang-chin-ying*. Là, les Officiers Généraux des troupes que l'Empereur avoit envoyées de *Taitong* à *Ning-hia*, vingt jours avant son départ de Peking, vinrent saluer Sa Majesté. Nous allâmes coucher dans un Bourg fermé & fortifié, qui se nomme *Heng-ching*, & qui contient environ deux cens maisons, la plupart de terre & fort misérables. Il est proche du *Wang-ho*, que les équipages de l'Empereur commencerent à passer dès le même jour. Le tems fut si couvert que nous ne pûmes prendre la hauteur du Pole. Le terrain que nous eûmes à traverser étoit sablonneux & peu capable de culture. Nous ne perdîmes pas de vue la grande muraille, quoiqu'un peu plus éloignée que les jours précédens. Elle s'étend jusqu'au bord du *Wang-ho*.

Le 16, nous passâmes ce fleuve à deux ou trois cens pas de *Heng-ching-pu*. Il n'y est pas moins large ni moins profond qu'à *Tui-te-cheu*, & les eaux n'y sont pas moins bourbeuses. On campa sur les bords. L'Empereur ne voulut pas aller plus loin, pour donner le tems à l'équipage de passer sans embarras. Le passage se fit sur cent barques, qu'on avoit rassemblées de toutes les autres Villes, situées sur les bords du *Wang-ho*. Il y avoit deux grandes barques, construites exprès pour l'Empereur, & peintes en dehors comme en dedans, avec deux grands pontons pour passer les charrettes & les bêtes de charge. Les autres barques étoient médiocres. On n'y pouvoit placer que sept ou huit chevaux à la fois, avec quelques gens & quelque partie du bagage. La hauteur du Pole, trente-huit degrés trente minutes.

Le 17, nous fîmes trente lis au Nord-Ouest quart-d'Ouest, dans une grande plaine, qui s'étend vers le Sud à perte de vue jusqu'à une chaîne de montagnes, éloignée d'environ cent lis du lieu où nous avions passé le *Wang-ho*. La plus grande partie de cette plaine est extrêmement fertile, sur-tout en riz, parce qu'elle est entre-coupée de canaux, par lesquels on fait entrer l'eau dans les campagnes pour les arroser pendant la sécheresse. Aussi le pays est-il fort habité. Comme les terres y sont fort humides, il falloit des soins continuels pour rendre le chemin praticable. Après avoir fait environ dix lis, nous rencontrâmes une troupe de soldats Tartares de la bannière rouge, sous les armes, avec leurs Etendards, & rangés des deux côtés du grand chemin. C'étoit environ huit cens hommes, qu'on avoit fait venir depuis deux ou trois ans de *Si-ngan-fu*, pour renforcer la garnison de *Ning-hia*. Nous trouvâmes après eux, dans le même ordre, cinq mille soldats Chinois de la même garnison, dont les deux tiers étoient de cavalerie. Chaque compagnie avoit un Etendard de satin verd, brodé d'or, & chaque dizaine de soldats un autre Etendard.

En approchant de *Ning-hia* nous rencontrâmes encore les trois mille hommes de la Gendarmerie de Peking que l'Empereur avoit envoyés à *Tai-tong-fu* vingt jours avant son départ. Ils étoient aussi rangés sous les armes, des deux

GERBILLOU.

1697.

VII. Voyages.

Hang-chin-ying.

Heng-ching.

Passage du
Wang-ho.On rencontre
un corps de Tar-
tares.Garnison de
Ning-hia.

	lis.		lis.
14.	70	16. Passage du Wang-ho,	800
15. Heng-ching,	70	17. Ning-hia,	100

GERBILLON.

1697.

VII. Voyage.

Description de
cette Ville.

côtés du grand chemin, avec leurs Officiers à leur tête, & suivis d'une multitude de peuple qui s'étendoit jusqu'aux portes de *Ning-hya*. Ils avoient tous à la main un *Hyang*, c'est-à-dire, une baguette parfumée.

Nous arrivâmes à *Ning-hya*, une des plus grandes Villes & des plus celebres de celles qui font situées près de la grande muraille. On lui donne plus de dix-neuf lis de circuit. Elle étoit gardée depuis trois ans par une garnison Tartare. Les maisons y sont si pressées, qu'il y en a peu qui ayent des cours, & qu'on n'y voit aucun jardin. Le nombre des habitans est fort grand, & le commerce très-considérable. Mais les édifices n'y sont que de bois & de terre, à la réserve des fondemens & d'environ un pied ou deux au dessus, qui sont de brique. Le bois de construction y est à fort bon marché, parce qu'on va le prendre dans cette chaîne de montagnes qui est au Nord-Ouest à soixante ou soixante-dix lis de la Ville, & qu'il y est en si grande abondance qu'on en vient acheter de toutes parts, à quatre ou cinq cens lis de distance.

La Ville est accompagnée de deux Fauxbourgs, fermés d'une enceinte de murailles. Celui du midi contient cinq ou six cens maisons. Il y a six portes, deux au Nord, deux au Sud, une à l'Orient & l'autre à l'Occident. Toutes ces portes sont doubles, avec une place d'armes entre-deux. La Ville est bâtie en rectangle oblong, & s'étend bien plus loin Est-Ouest que Nord & Sud. Ses murailles sont toutes revêtues de briques; mais sans tours & sans boulevards, excepté aux portes. Elles ont quarante ou cinquante pieds de hauteur; mais quoique soutenues en dedans par un rempart de terre, elles commencent à tomber en ruines. Le quartier de la garnison Tartare n'est que de terre.

Deux grands
étangs.

A dix lis de la Ville du côté de l'Est, & près du grand chemin, on découvre deux grands étangs, dont l'un a cinquante ou soixante lis de circuit & qui sont extrêmement poissonneux. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, les oyes sauvages, les cygnes &c. s'y rassemblent en grand nombre. *Nyng-hya* & toute la frontiere fournissent à la Chine d'excellens soldats & de braves Officiers. La hauteur du Pole y est de trente-huit degrés trente-cinq minutes.

Eclipse obser-
vée.

On s'arrêta trois jours dans cette Ville. L'Empereur fit faire l'exercice, hors des murs, à la garnison Chinoise, & lui donna ensuite un festin, tel que ceux dont on a déjà vu la description. Le 21, j'observai l'Eclipse du soleil, qui fut d'onze doigts & demi. On ne vit aucune étoile. Je pris la hauteur du soleil au commencement de l'Eclipse, avec le quart de cercle du Pere *Thomas*, qui étoit d'un pied & quelques pouces de rayon. Elle étoit de dix-neuf degrés cinquante-huit minutes, & celle de la fin se trouva de quarante-trois degrés cinquante-trois minutes; d'où il s'en suit que l'Eclipse commença à sept heures quatre minutes, qu'elle finit à neuf heures dix minutes; & par conséquent que sa durée ne fut que de deux heures six minutes.

Mort du Dalay-
Lama.

Le 22, l'Empereur fit le tour de *Nyng-hya*. Le même jour, on publia la mort du *Dalay-Lama*, qui étoit arrivée depuis seize ans, mais que les Lamas de *Purola* avoient tenue cachée dans les vues ordinaires de leur politique. L'Empereur avoit pénétré depuis longtems le mystère de cette mort, parce que les Ambassadeurs qu'il envoyoit au *Dalay-Lama* ne pouvoient obtenir d'audience, sous prétexte qu'il étoit en retraite; ce qui s'appelle en Chinois, *Tso-chen*. Sa Majesté, résolue d'éclaircir la vérité, avoit dépêché, l'année précédente, un exprès au *Tipa*, qui gouverne sous ce grand Pontife, avec l'ordre

Ordre de l'Em-
pereur au Tipa.

absoluy

absolu de voir le *Dalay-Lama*, ou de s'assurer s'il étoit mort. Elle avoit fait ordonner aussi au *Tipa* de lui envoyer la fille de *Kaldan*, qui étoit mariée à un des *Taikis* de *Kokonor*, avec deux *Hutuktus* partisans de ce malheureux Khan des Eluths, dont l'un étoit le plus considérable du pays après le *Dalay-Lama*. Cet ordre étoit accompagné d'une menace de guerre, si le *Tipa* faisoit difficulté d'obéir.

Dans l'épouvante qu'avoit causée la défaite de *Kaldan*, le *Tipa* avoit fait partir aussi-tôt un des principaux *Hutuktus* de *Putala*, qui se nommoit *Nimata*, & qui étant déjà venu en Ambassade à Peking, avoit été fort bien reçu de l'Empereur. Ce Ministre étoit chargé d'une lettre, par laquelle son Maître promettoit à Sa Majesté une entière satisfaction. Il offroit d'envoyer la fille de *Kaldan*, si l'Empereur continuoit de l'exiger; mais il le supplioit de considérer qu'elle étoit mariée, & sortie par conséquent de la maison de *Kaldan* pour passer dans une autre famille. Il prioit Sa Majesté de faire grâce à l'un des deux *Hutuktus*, en considération du *Dalay-Lama*, qui demandoit cette faveur avec instance. Il s'engageoit à faire incessamment partir l'autre, qui se nommoit *Panchan*; & pour ce qui touchoit le *Dalay-Lama*, il promettoit d'exactes observations par la bouche de *Nimata*, son Envoyé.

Ce *Hutuku* s'étant présenté à l'Empereur, sur la route, Sa Majesté le reçut avec plus d'honneur qu'elle n'en avoit jamais fait aux Princes étrangers. Elle alla au-devant de lui jusqu'à la porte de la seconde cour de la maison où elle étoit logée. Elle accepta ses présents, qui consistoient en beaucoup de pastilles, de pieces d'une étoffe assez semblable à notre ratine, de grains de corail, &c. *Nimata* lui dit que le vieux *Dalay-Lama* étoit mort en effet depuis seize ans; mais qu'avant que de mourir il avoit assuré les Lamas de sa Cour qu'il ressusciteroit l'année suivante, & qu'il leur avoit marqué le lieu où il devoit renaître; qu'en même-tems il leur avoit recommandé de le bien élever jusqu'à l'âge de quinze ans, de tenir sa mort secrète, & de répondre à ceux qui demanderoient de ses nouvelles, qu'il observoit le *Tso-cheu*; que pour dernier ordre, il leur avoit remis entre les mains un petit paquet, contenant une Lettre pour Sa Majesté, avec un Portrait de *Fo*, ou plutôt de sa propre personne, (car il se qualifie de *Fo vivant*) en leur imposant la loi de l'envoyer à sa destination dans la dixième Lune de la seizième année après sa mort. L'Envoyé ajouta que l'intention du *Dalay-Lama* ayant été que sa mort ne fût connue que la dixième Lune de cette année, il prioit Sa Majesté d'en vouloir garder le secret jusqu'à cette Lune, & de n'ouvrir qu'alors le paquet qu'il lui remettoit.

L'Empereur s'y engagea volontiers. Mais voulant être obéi sur les trois autres points, il renvoya *Nimata*, avec deux petits Mandarins & une Lettre pour le *Tipa*, par laquelle il lui renouvelloit l'ordre non-seulement de faire partir la fille de *Kaldan* & le *Hutuku Panchan*, mais de déterminer le tems auquel ils se rendroient auprès de lui. Deux jours après, un Officier, que Sa Majesté avoit dépêché au neveu de *Kaldan*, étant venu lui rendre compte de sa négociation, rapporta que dans la seconde Lune de cette année un Envoyé de *Putala* avoit apporté à ce Prince la nouvelle de la mort du *Dalay-Lama* & de sa prétendue renaissance; que cette même année le jeune *Dalay-Lama* fortiroit de sa retraite, âgé de quinze ans, & commenceroit à donner des audiences publiques.

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.
Elle est découverte à leur confusion.

L'Empereur, surpris qu'on lui eût fait mystère de ce qui se publioit ailleurs, fit rappeler sur le champ le Hutuktu *Nimeta* & les deux Officiers qui l'accompagnoient. *Nimata*, pressé de s'expliquer, répondit qu'il ignoroit ce qui se passoit d'un autre côté, & qu'il avoit exécuté les ordres du *Tipa*. L'Empereur lui déclara qu'il ne connoissoit aucune raison de tenir la mort du *Dalay-Lama* secrète, lorsqu'elle avoit été publiée dans d'autres lieux. Aussi-tôt il fit assembler tout ce qu'il y avoit de Princes Mongols à sa suite, pour ouvrir en leur présence le paquet qu'il avoit reçu de *Nimata*. En l'ouvrant, la tête de la statue de *Fo* tomba par terre, & le reste du corps demeura dans les mains de celui qui tenoit le paquet. La confusion du *Lama* fut extrême. Les Princes Mongols en tirèrent un mauvais augure. L'Empereur & les Seigneurs Manchéous de sa Cour s'en réjouirent beaucoup.

Le 23, l'Empereur alla prendre le divertissement de la pêche & de la chasse sur un lac, où il tua plusieurs oiseaux de riviere. On séjourna les trois jours suivans, & l'Empereur ne fit pas d'autre exercice que de tirer de l'arc, avec les plus habiles archers de sa Cour.

Manufactures de Ninghia.

Le 26, il nous envoya des raisins secs de deux especes, qui étoient venus de *Si-ning*, ou de *Tu-tu-san*, & du Pays des *Usbeks*. On fait venir aussi, par la même voie, des raisins de Corinthe, & l'on en présente quantité à l'Empereur lorsqu'il fut arrivé à *Ninghia*. Entre divers autres présens, on offrit à ce Monarque plusieurs pieces de serge, de plusieurs couleurs, qui se fabriquent aux environs de cette Ville, quoique les plus fines viennent du côté des *Usbeks*. On lui donna aussi plusieurs tapis de pied, assez semblables à nos tapis de Turquie, mais plus grossiers. Ils se fabriquent à *Ninghia*. L'Empereur eut la curiosité d'en faire travailler en sa présence, aussi-bien que du papier, qui se fait, dans la même Ville, avec du chanvre battu & mêlé dans de l'eau de chaux. Les Mandarins du Pays lui offrirent des chevaux & des mules. C'est particulièrement sur ces frontieres, jusqu'aux confins de la Province de *Chen-si*, qu'on élève de belles mules, & c'est du canton de *Ninghia* que sortent les meilleures de la Chine.

Retour de deux Mandarins envoyés à Kaldan.

Le 27, deux petits Mandarins que l'Empereur avoit envoyés à *Kaldan* l'année précédente, avec l'Ambassadeur de ce Prince, pour l'assurer qu'il feroit bien traité s'il venoit volontairement, arriverent à *Ninghia*, avec la réponse de *Kaldan*. Elle portoit qu'il avoit besoin de quelque-tems pour délibérer avec son Conseil sur la maniere dont il devoit faire sa soumission, & qu'en attendant il prioit l'Empereur de lui marquer plus clairement comment il se proposoit de le traiter. Les deux Envoyés ajouterent que le Khan des *Eluths* n'avoit aucune disposition à se rendre, & ne cherchoit qu'à gagner du tems pour rétablir sa fortune.

Mauvaise foi de Prince.

Ce soupçon fut confirmé par l'Ambassadeur même qui étoit venu l'année précédente. Etant retourné à la Cour de son Maître & s'étant efforcé de le porter à la soumission, il avoit bien-tôt reconnu que les prétextes du Khan n'étoient pas sinceres, & qu'il ne pensoit qu'à tromper l'Empereur par de feintes promesses. *Kaldan* lui proposa de retourner à *Peking*; mais il prit droit de son grand âge pour refuser cette commission; & s'étant hâté de rassembler sa famille, il prit la fuite, pour venir implorer la clémence de l'Empereur. Son malheur lui fit rencontrer en chemin le *Lama Hukjan*, qui étoit en marche

avec un corps de deux ou trois cens cavaliers. Il fut attaqué par cette troupe. Une grande partie de ses gens furent tués ou faits prisonniers. Tout son bagage fut pillé. Enfin, blessé dangereusement lui-même, il eut beaucoup de peine à se sauver, avec sa femme, son fils, deux petits-fils & quelques gens de sa suite. Il arriva dans cet état au camp du Général *Fian-gu-pé*, qui étoit toujours sur la frontière. Cet Ambassadeur se nommoit *Keley-kuing*. Il étoit un des principaux confidens de son Maître. Ses blessures ne lui permettant pas de précipiter sa marche, il envoya son fils à l'Empereur, avec les deux petits Mandarins. Sa Majesté le traita fort bien dans la suite. Elle le mit au nombre de ses Hyas, après lui avoir fait donner de fort beaux habits à la Mancheou. Mais toutes ces nouvelles la déterminèrent à faire partir incessamment un corps de deux mille chevaux, pour chercher Kaldan & lui couper toutes les voies de la suite. On continua de séjourner le 28, le 29 & le 30.

Le premier jour de Mai, l'Empereur fut informé que le Lama *Han-hukfan* se propoisoit de revenir sur les bords du Wang-ho, pour la commodité du pâturage, & que sa suite étoit d'environ deux cens hommes. Il fit partir à l'instant cent cinquante cavaliers choisis, pour le surprendre & l'attaquer. *Keley-kuing* arriva le même jour, & confirma qu'il y avoit peu de fond à faire sur les propositions de Kaldan. Mais il apprit à l'Empereur que *Tangulan*, neveu du Khan, étoit prêt à se rendre lorsqu'il seroit assuré de sa grace.

On continua de séjourner le 2, le 3 & le 4. J'allai me promener aux environs de la Ville, qui commençoient à devenir fort agréables. La verdure naissante des arbres, des bleds & des herbages, formoit un spectacle amusant. J'eus même le plaisir de voir couler l'eau du Wang-ho dans un de ces grands canaux qui traversent toute la plaine. On venoit d'ouvrir les écluses. Tous les ans, on emploie pendant l'espace d'un mois plus de trois mille hommes à nettoyer ces grands canaux, qui, sans ce soin, seroient bien-tôt comblés par le sable & la terre que cette Rivière entraîne avec elle. Quand ils sont remplis d'eau, chacun fait une ouverture vis-à-vis de son champ, pour y recevoir l'eau nécessaire; après quoi l'ouverture se ferme. Si le défaut de pluie rend la campagne trop sèche, on remplit les canaux & l'on arrose les terres suivant le besoin. Comme elles sont fort grasses, on n'emploie guères la charue pour les labourer. On les beche à force de bras. Elles sont partagées en grands carrés, autour desquels est un chemin, dans lequel on creuse un petit canal par où l'on fait entrer l'eau. Dans plusieurs endroits, on voit quantité de salpêtre, qui sort de terre. Il s'y trouve des salines naturelles. On n'a besoin que de creuser un ou deux pieds en terre pour trouver des puits d'eau salée, dont on remplit de grands carrés de terre pendant les chaleurs, comme dans les salines qui sont au bord de la mer.

A trois ou quatre lis au Nord de la Ville, on trouve un grand Temple, qui sert de Forteresse, parce qu'il est environné de bons murs. Au centre est une grande pyramide carrée, à neuf étages, toute de brique, & revêtue d'une terre blanchâtre qui a l'apparence de pierre de taille. Ce Temple contient plus de cent Bonzes, qui y vivent commodément du revenu des terres voisines. Un étang, qui en est proche, leur fournit abondamment des roseaux pour leur chauffage. Il ne s'offre aucun Village dans cette campagne; mais on peut la nommer un Village continu, parce que les maisons y sont répandues de tous côtés

GERBILLON.

1697.

VII. Voyage.

Son Ambassadeur implore la clémence impériale.

Le Lama Han-hukfan est né.

Environs de Ning-hia.

Canaux pour l'arrosement des terres.

Salines naturelles.

Temple ou Pagode de Ning-hia.

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.

à cent pas l'une de l'autre. Chacun a sa maison dans les terres qu'il cultive. Ces maisons sont de terre ; mais on assure que la pluie n'y pénètre jamais. Enfin , le Pays est un des plus beaux & des meilleurs que j'aie jamais vus. Aussi les vivres y sont-ils à vil prix ; ce qui ne manque pas d'y attirer un nombre infini d'Habitans.

Départ de Ninghia.

Le 5, nous partîmes de Ninghia, & nous fîmes environ soixante-dix lis au Nord-Nord-Est, toujours dans un Pays uni & bien cultivé. Plus on s'éloigne de Ninghia en s'approchant des montagnes, moins on aperçoit de maisons & moins les terres sont belles. On ne laisse pas de voir, par intervalles, des canaux tirés du Wang-ho pour l'arrosement des terres. A quarantelies de Ninghia, nous passâmes devant un petit Bourg fermé de murs de terre, qui se nomme *Yau-fu-pu*, & nous campâmes près d'un Village.

Yau-fu-pu.

Tin-lo-chin.

Le 6, nous fîmes cinquante lis au Nord-Nord-Est. Après les trente premiers, nous passâmes dans un Bourg bien fermé de murailles de brique, mais sans tours & sans boulevards. Il se nomme *Pin-lo-chin*. Le camp fut assis à deux ou trois lis de la grande muraille, près d'un canal du Wang-ho, tiré exprès pour ramasser les eaux qui s'écoulent dans la campagne voisine. La hauteur du Pole de la grande muraille est ici de trente-neuf degrés deux minutes. Ce lieu se nomme *Liu-fu-muhé*.

Montagnes de Holang-chan.

L'Empereur s'éloigna du grand-chemin pour aller chasser vers les montagnes de *Holang-chan*, qui se nomment *Alajan-alin* en Tartare. Elles sont au Nord de *Ninghia*, & regnent presque à l'Ouest dans l'étendue de trois ou quatre cens lis. On y compte, dit-on, trois cens soixante passages, dont la plupart sont fermés de murs ; mais dont quelques-uns néanmoins ont des portes ouvertes. Ces passages sont gardés par des troupes Chinoises, qui dépendent du Tsong-ping de Ninghia. La grande muraille se termine, d'un côté, vers l'extrémité orientale de cette chaîne de montagnes, & recommence à l'extrémité occidentale. Elle est interrompue dans toute leur étendue, parce qu'elle y seroit inutile. Ces montagnes n'ont, en plusieurs endroits, que neuf à dix lis de profondeur. Immédiatement au-delà, étoit le séjour d'un Prince Eluth, nommé *Paturu-chonom*, qui y vit, à la manière Tartare, du revenu de ses troupeaux. Il étoit de la Maison de Kaldan. Mais ayant pris querelle avec lui, depuis sept ou huit ans, il étoit venu se soumettre à l'Empereur, qui le créa *Pailé* ou Regule du troisième Ordre. Ce Pays appartenoit proprement aux Kalkas, qui l'ont abandonné depuis leurs guerres avec les Eluths.

Résidence du Prince Paturu-chonom.

Chau-ma-ing.

Le 7, nous fîmes environ cinquante lis au Nord, toujours au pied des montagnes de *Holang-chan*. Le Pays que nous eûmes à traverser étoit fort uni, mais peu cultivé, parce qu'il est au-dehors de la grande muraille, que nous passâmes après avoir fait deux ou trois lis. Elle est encore moins entière que dans tous les lieux où nous l'avions déjà passée, sans qu'on y fasse la moindre réparation. On campa sur les bords d'un bras du Wang-ho, à sept ou huit lis du pied des montagnes, dans un lieu nommé *Chau-ma-ing*.

Le 8, on séjourna, parce que le tems étoit couvert & sembloit annoncer beaucoup de pluie. Cependamment il redevint fort serein. L'Empereur ayant reçu

	Mai.	lis.		lis.
5. Yau-fu-pu,	40	Liou-fu-mu-he, 20
6. Pin-lo-chin,	30	7. Chau-ma-ing, 10

avis, par un courier, que les Princes de *Kokonor* avoient résolu d'accompagner les Ambassadeurs qu'il leur avoit envoyés, & de venir le saluer ensemble, prit le parti de s'avancer à petites journées pour les attendre.

Le 9, on fit seulement trente lis, vers le Nord-Est & toujours dans la même plaine, qui étoit remplie de buissons & d'herbes, sur-tout aux environs de *Chi-tui-tse*, où nous campâmes sur les bords du *Wang-ho*. Le Pays étoit rempli de lievres & de faisans.

Le 10, il s'éleva, deux heures avant le jour, un grand vent, qui nous obligea de séjourner.

Le 11, on fit quarante lis presqu'au Nord. Cependant, comme nous marchâmes presque toujours sur le bord du *Wang-ho*, parce que le sable y est plus ferme, il fallut faire de tems en tems quelques détours, tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, qui réduisirent la journée à trente-cinq lis au Nord. Nous campâmes sur les bords du même fleuve, dans un lieu riche en fourage, qui se nomme *Whang-tu-uen*. La hauteur du Pole y étoit de trente-neuf degrés vingt-huit minutes.

Le 12, on fit quarante lis au Nord, sans s'éloigner du *Wang-ho*, qui est continuellement bordé de hayes & d'arbrisseaux. Le terrain est sablonneux & rempli de lievres. On ne voyoit presque plus de montagnes à l'Ouest; mais vers l'Est, de l'autre côté du *Wang-ho*, à la distance d'environ dix ou quinze lis, on en découvroit d'assez hautes, qui paroissoient nues & sans arbres. Nous campâmes sur le bord de la rivière, dans un lieu inégal & sablonneux, dont les environs ne laissoient pas d'offrir d'assez bon fourage. La montagne qui se présente vis-à-vis de nous, s'appelle *Whay-tong*.

Le 13, on fit encore quarante lis au Nord-Ouest quart de Nord, avec quelques petits détours vers l'Est ou vers l'Ouest, suivant le cours du *Wang-ho*. Les dix premiers lis étoient de sables mouvans, fort profonds & pleins d'inégalités. Le vent rassemblant ces sables en fait des collines & des vallées, qui rendent les chemins fort difficiles. On ne voyoit plus de montagnes à l'Ouest. Celles de l'Est, au de-là du *Whang-ho*, baïssoient à vue d'œil, & finirent presque entièrement vis-à-vis du lieu où nous campâmes, qui étoit une grande prairie très riche en fourage. Le bois de chauffage n'étoit pas en moindre abondance autour de notre camp. On donne à ce lieu le nom de *Whang-chai-tu-uen*.

Le 14, on fit cinquante lis au Nord, toujours sur le bord du *Wang-ho*. Le pays étoit moins sablonneux que celui du jour précédent. Nous passâmes devant un bois fort épais, quoiqu'il ne fût composé que d'arbrisseaux & de grands buissons. L'Empereur fit cette journée, tantôt en barque sur la rivière, tantôt s'exerçant à la chasse du cerf. En arrivant à *Chuang-pu*, où l'on devoit camper, il fallut s'asseoir au bord du *Wang-ho*, pour attendre que les tentes fussent dressées. Nous y vîmes un grand cerf, qui s'étoit précipité dans les flots, pressé par les chasseurs, & qui passoit le fleuve à la nage. L'Empereur en tua quatre, dont il fit distribuer la chair aux Grands & aux principaux Officiers de la Cour.

Le 15, nous fîmes quarante lis au Nord-Nord-Est, dans les sables qui bor-

GERBILLON.
1697.
VII. Voyage.
Chi tui-tse.

Whay-tong,

Whang-chai-tu-uen.

Chuang-pu.

Chasse du cerf,

	lis.		lis.
9. Chi-tui-tse,	30	13. Même Rivière,	40
11. Whan-tu-uen,	30	14. Suang-pu,	50
12. Le Wang-ho,	40	15. Cha-teu fu,	40

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.
Bonne disposition des Princes de Kokonor,

dent la rivière. On campa dans une plaine nommée *Cha-tan-cheu*, près d'un bois fort épais. L'Empereur alla chasser avec peu de suite, au de-là du *Wang-ho*, dans le pays d'*Ortous*. On tua cinq grands cerfs, & l'on en prit trois petits. Le même jour, deux Taikis Mongols, que Sa Majesté avoit envoyés de *Tai-tong-fu* aux Princes de *Kokonor*, pour les inviter à le venir trouver sur la frontière, arrivèrent en poste & lui rendirent compte de leur commission. Ces Princes les avoient bien reçus. Ils avoient promis de se soumettre à l'Empereur & de venir lui rendre leur hommage; mais ils ne pouvoient partir que dans l'espace d'un mois, parce que plusieurs d'entre-eux étoient malades, & que leurs équipages n'étoient pas prêts. L'Empereur prit la résolution de ne les pas attendre, & leur fit dire de différer leur départ jusqu'à la fin des chaleurs, pour se rendre à Peking dans le cours de la septième lune.

Pyramide blanche & débris d'un Temple.

Chuan tha-chai.

Le 16, nous fîmes environ vingt-cinq lis au Nord-Est, & à l'Est-Nord-Est, cotoyant toujours le *Wang-ho*, & dans un pays fort sablonneux. Il n'y avoit qu'un petit espace, le long de la rivière, où l'on pût marcher d'un pied ferme. Nous campâmes dans un lieu nommé *Peta*, nom qui signifie pyramide blanche, parce que cette plaine offre en effet, à trois ou quatre cens pas du *Wang-ho*, une pyramide de brique plâtrée qui résiste aux injures du tems. On voit, à peu de distance, les débris d'un grand temple, dont il ne reste que quelques mazures. Nous trouvâmes vis-à-vis du camp cent trente barques chargées de riz, qui venoient de *Ning-hya*, pour le détachement qu'on faisoit marcher sur les traces du Khan des Eluths. L'Empereur, qui continuoit de s'exercer à la chasse, tua sept grands cerfs & deux grands sangliers, dans quelques Isles que forme le *Wang-ho*, & qui sont couvertes de bois fort épais. La hauteur du Pole, à *Peta*, est de quarante degrés dix minutes.

Le 17, on séjourna. L'Empereur, également amusé de la chasse & de la pêche, tua sept grands cerfs & prit beaucoup de poisson. Tout fut distribué par son ordre aux troupes qui arrivèrent ce jour-là près du camp.

Le 18, nous fîmes vingt-neuf lis, à-peu-près au Nord-Est, sur les bords du *Wang-ho*, où nous âlîmes aussi notre camp. Les sables continuoient toujours, excepté dans quelques endroits voisins de la rivière, qui étoient pleins de bois fort épais. L'Empereur prit encore l'amusement de la chasse dans les petites Isles du *Wang-ho*, où il tua quelques cerfs. La hauteur du Pole, à *Chuan-tha-chai* où nous campâmes, étoit de quarante degrés quatorze minutes.

On séjourna les quatre jours suivans. Le 19, Sa Majesté, après avoir été à la chasse, vit défilér l'avant-garde du petit corps d'armée qu'elle envoyoit contre Kaldan. Le 20, elle vit défilér le gros, au nombre de deux mille cinq cens cavaliers, sans y comprendre les Officiers & les valets, qui, suivant l'usage des Manchéous, étoient en beaucoup plus grand nombre. Le 21 & le 22, on fit partir quantité de chameaux, chargés de riz, pour le corps d'armée qui s'étoit mis en marche les jours précédens, avec ordre de porter cette provision dans un lieu nommé *Leang-lan-chan*, à cent cinquante lis de notre camp.

Le 23, on fit vingt lis au Nord-Nord-Est, en suivant la rivière, pour la com-

	lis.		lis.
16. Peta,	25	23. Même Rivière,	29
18. Whang-ho, , . . . ,	29		

modité du fourage. Nous campâmes sur les bords. Toutes les barques avoient suivi l'Empereur, qui étant résolu d'aller par eau jusqu'à *Kutan-hoïo*, avoit fait partir deux cens cavaliers de sa Gendarmerie, pour s'y rendre par terre, avec ordre de passer la rivière, & de l'attendre dans ce lieu s'ils y arrivoient avant lui.

Le 24, on fit encore vingt lis au Nord-Est. Nous campâmes sur les bords du *Wang-ho*, dans un lieu où les pâturages sont excellens, & qui est bordé de petits bois remplis de cerfs. L'Empereur en tua quatre ou cinq & prit quantité de faisans.

On séjourna le 25, pour faire passer le *Wang-ho* aux chevaux, aux chameaux, & à tout le bagage qui devoit suivre le chemin de terre.

Le 26, l'Empereur partit en barque, & descendit le *Wang-ho*, avec une petite partie de sa suite. Les autres continuèrent de suivre le bord du fleuve, & nous fîmes du nombre. On fit cinquante lis au Nord-Est, dans un pays fort plat, mais tout de sable. Nous campâmes sur le bord du *Wang-ho*, près d'un lieu nommé *Sarkir*, où le fourage est en abondance. Quelques Mongols d'Ortous y avoient leur camp à peu de distance.

Le 27, nous fîmes quatre-vingt lis au Nord-Est, dans un pays fort uni. Nous commençons à nous éloigner du *Wang-ho*, qui coule plus au Nord. Après les vingt premiers lis, nous passâmes une petite rivière, nommée *Chigue-muren*, qui est guéable par-tout. Son fond est de sable, & ses eaux ont moins d'épaisseur que celles du *Wang-ho*. Nous ne cessâmes pas de cotoyer cette petite rivière, dans un pays beaucoup meilleur & moins sablonneux, quoique par intervalles ils s'y trouve des sables mouvans. On campa sur le bord du *Chigue-muren*.

Le 28, on fit environ soixante lis au Nord-Est quart d'Est, dans un pays fort plat & fort uni, mais sablonneux & stérile. Nous campâmes encore sur le *Chigue-muren*, qui étoit à sec dans plusieurs endroits; mais l'eau n'y manquoit pas près d'*Urhatu*, où le camp étoit assis. La hauteur du Pole y est de quarante & un degrés.

Le 29, on fit cinquante lis à l'Est-Nord-Est, dans un pays tout-à-fait semblable à celui du jour précédent, & nous campâmes encore sur les bords du *Chigue-muren*.

Le 30, on fit cent-vingt lis à l'Est quart de Sud. Vers la moitié du chemin, nous passâmes le *Chigue-muren* dans un lieu où il étoit à sec, & nous le laissâmes au Nord-Est. On alla camper dans une prairie, qui s'étend jusqu'au *Wang-ho*, vis-à-vis d'une montagne qui se nomme *Mona*, parce que cette rivière y fait une espèce d'angle. La prairie offre d'excellens fourages, qui y attirent un grand nombre de Mongols. Mais elle est marécageuse en plusieurs endroits. Le 31, on ne fit qu'environ quinze lis au Sud, & nous campâmes sur les bords du *Wang-ho*.

Le premier jour de Juin, nous fîmes soixante-dix lis, la moitié à l'Est-Sud-

	lis.		lis.
24. Même Rivière,	20	30. Mona-hoïo,	120
26. Sarkir,	50	31. Wang-ho,	15
27. Chigue-muren,	80		Juin.
28. Urhatu,	60	1. Wang-ho,	70
29. Chigue-muren,	50		

GERBILLON.

1697.

VII. Voyage.

Kutan-hoïo.

L'Empereur
s'embarque sur
le Wang-ho.Rivière de Chigue
muren.

Urhatu.

Mona-hoïo.

GERBILLON.

1697.

VII. Voyage.

Est, & le reste au Sud-Est, toujours dans la même plaine, & sur le bord du *Wang-ho*. La plaine commençant à se resserrer, nous trouvâmes de petites collines & des hauteurs de sable qui la bordaient à l'Ouest. On découvroit un assez grand nombre de tentes Mongols, le long de la rivière, & nous campâmes aussi sur ses bords. La hauteur du Pole étoit de quarante degrés trente-six minutes.

Canal pour la
décharge du
Wang-ho.

Le 2, nous fîmes soixante lis, presque droit à l'Est, & prenant quelquefois seulement un peu du Sud. Le pays que nous eûmes à traverser n'avoit rien de remarquable. Nous campâmes le long d'une petite rivière, ou plutôt d'un canal, qui sert à la décharge des eaux du *Wang-ho* lorsqu'elles sont fort grandes. Comme elles y demeurent jusqu'aux tems de la grande sécheresse, elles se couvrent d'herbes & paroissent dormantes. Les pâturages voisins sont excellens.

Naimatainor.

Le 3, nous fîmes encore soixante lis, à-peu-près vers l'Est-Nord-Est, & nous campâmes sur une petite rivière, qui est bordée de gros saules. Le 4, on fit cent lis, tantôt droit à l'Est, tantôt au Nord-Est, & à l'Est-Nord-Est. Un marais, qui se trouve sur la route, nous obligea de faire divers détours. Nous traversâmes encore un pays fort plat, sablonneux, mais rempli d'excellent fourrage, sur-tout vers la fin de la journée. On découvre quantité de Tentes Mongols & quelques terres labourées. Nous campâmes près d'une mare d'eau, dans un lieu fort humide, qui se nomme *Naima-tainor*. On y creusa des puits, où l'eau étoit abondante à deux ou trois pieds de profondeur; mais extrêmement salée, parce que le terrain est rempli de nitre. Il fallut chercher de l'eau douce à deux ou trois lis du camp.

Chikestay.

Le 5, nous fîmes cinquante lis à l'Est & à l'Est-Sud-Est. On campa dans un lieu nommé *Chikestay*, sur le bord d'une petite rivière de fort bonne eau. Ce lieu avoit été le terme du voyage que l'Empereur avoit fait l'hyver d'apuvant dans le pays d'Ortous. Le même jour, on vit sur le chemin beaucoup de terres labourées & les tentes d'un grand nombre de Mongols, qui sont attirés par la bonté des pâturages. Aussi ce territoire nous parut-il le meilleur que nous eussions vu jusqu'alors dans le pays d'Ortous. Il est fort uni, moins sablonneux, & rempli d'excellent fourrage dans les endroits qui ne sont pas cultivés. Cependant lorsqu'on approche de *Chikestay*, on commence à retrouver des terres sablonneuses. Nous nous éloignâmes du *Wang-ho* beaucoup plus que les jours précédens. La hauteur du Pole, dans ce lieu, est de quarante degrés vingt-deux minutes.

Tonskay.

Le 6, on fit quatre-vingt lis presque droit à l'Est, prenant un peu du Sud. On ne cessa pas de marcher le long d'une petite prairie qui s'étend vers le *Wang-ho*. Après les trente premiers lis, nous passâmes un gros ruisseau qui traverse la plaine du Sud au Nord & va se perdre dans le *Wang-ho*. Nous vîmes aussi plusieurs fontaines. Enfin, nous côtoyâmes des collines de sables, qui bordent la prairie du côté du Sud, & nous campâmes à *Tonskay*, où l'eau

	lis.		lis.
2. Canal,	60	5. Chikestay,	50
3.	60	6. Tonskay,	84
4. Naimatainor,	100		

& le

& le fourage sont en abondance. La hauteur du Pole y est de quarante degrés vingt minutes.

Le même jour, on publia dans le camp une agréable nouvelle, qu'on avoit reçue la veille. Kaldan étoit mort le treizième jour de la troisième lune, c'est-à-dire, le 3 de Mai. *Tanquilau*, son neveu, venoit, avec le corps & toute la famille de ce malheureux Prince, pour se soumettre à l'Empereur. La joye se répandit dans le camp, & l'Empereur fut ravi lui-même de voir cette guerre entièrement terminée.

Le 7, on fit quarante lis & l'on campa sur le bord du Wang-ho, dans un lieu qui se nomme *Kutan-hoio*. En arrivant, on se disposa aussi-tôt à passer la rivière, & les cinq jours suivans furent employés au passage.

Le 13, l'Empereur devant arriver en barque près de notre camp, nous nous avançâmes, au Nord, jusqu'à l'embouchure de la petite rivière de *Turghen*, qui se jette dans le Wang-ho, vis-à-vis de l'ancienne Ville de *Toto*, pour faire nos complimens à ce Monarque sur la mort de Kaldan & sur la ruine entière des Eluths. Sa Majesté étant arrivée assez tard voulut camper dans le même lieu. On y transporta aussi-tôt tout notre camp, qui en étoit à dix-huit ou vingt lis. L'Empereur nous ayant aperçus sur le bord de la rivière, nous témoigna sa bonté ordinaire par un souris & en nous montrant de la main d'aussi loin qu'il nous aperçut. Le soir il nous envoya un des Eunuques de sa chambre, avec un autre Officier de sa suite, pour nous raconter en détail la mort de Kaldan & la dispersion de sa famille. Il nous fit dire que ce Prince réduit aux dernières extrémités & abandonné de ses meilleurs Sujets s'étoit empoisonné lui-même, pour éviter de tomber entre ses mains.

Le 14, nous séjournâmes. L'Empereur fit distribuer ce jour-là une provision de riz à toute sa suite. Le 15, nous fîmes soixante lis à l'Est, toujours dans un pays fort uni, à l'exception d'une petite hauteur de terre sablonneuse, que nous montâmes après avoir fait environ vingt lis. Nous campâmes près d'un petit hameau de Mongols, & sur le bord d'une fontaine bourbeuse, aux environs de laquelle on voyoit encore une grande enceinte de murs de terre. C'étoit une Ville, sous le regne des *Yuens*. Le terroir est fort bon, & pourroit être cultivé, quoiqu'il ne soit peu. Il produit naturellement d'excellens fourages. Le lieu où nous campâmes se nomme en Chinois *Chui-tsuen*, & en Mongol, *Orghikiu-pulak*.

Le 16, nous fîmes soixante lis à l'Est. Après avoir fait les sept ou huit premiers lis, nous entrâmes dans les montagnes, qui ne sont ni fort hautes ni fort rudes à monter. Elles sont couvertes d'excellens fourages. Entre plusieurs ruisseaux qui en descendent, nous en passâmes un qui coule à l'Est, & qui va, dit-on, se jeter dans la petite rivière de *Turghen*. On campa dans une petite plaine environnée de montagnes sur les bords de l'*Hulan-muren*, autre gros ruisseau qui coule vers l'Ouest, à quatre ou cinq lis des ruines d'une Ville, nommée en Chinois, *Hung-tching*, & en Mongol *Hulan-palasson*. Il n'en subsiste plus que les murailles de terre, qui sont ouvertes en plusieurs endroits. On n'y voit que cinq ou six maisons, rebâties depuis peu. Le terroir est fort bon dans toute la plaine.

GERBILLON.

1697.

VII. Voyage.
Mort de Kaldan, Khan des Eluths.

Les Missionnaires complimentent l'Empereur sur la mort de Kaldan.

Orghikiu-pulak

Rivière de Hulan muren.

	lis.		lis.
7. Wang-ho,	40	15. Chui-tsuen,	60
13. Rivière de Turghen,	20	16. Hulan-palasson,	60

Tome VII.

D

GERBILLON.
1697.

VII. Voyage.

Plaine de Singui-
partcha.

Le 17, nous fîmes soixantelis, à l'Est quart de Nord, sans quitter le bord de l'*Hulan-muren*. Après en avoir fait quarante dans la même plaine où nous avions campé, nous passâmes quelques hauteurs, & nous cotoyâmes de grandes montagnes, au Nord de la route. Celles qui se présentoient du côté du Sud, au de-là de la rivière, n'étoient pas fort hautes. Nous entrâmes dans une plaine, nommée *Singui-Partcha*, qui offroit quantité de buissons, d'arbrisseaux, & d'excellens fourages. On campa dans cette plaine, au milieu de laquelle coule encore la rivière d'*Hulan-muren*, presque entièrement bordée de gros buissons d'une espèce de saules, semblables à ceux que nous avions vus souvent sur les bords du Wang-ho.

Beau Pays.

Chau-keu.

Le 18, nous fîmes soixante lis, la moitié à l'Est un quart Nord-Est, le reste au Nord-Est, toujours dans les montagnes. Nous cotoyâmes long-tems la rivière d'*Hulan-muren*, ensuite nous la passâmes & repassâmes plusieurs fois. Après avoir fait trente lis, nous abandonnâmes le chemin qui va droit à *Chau-keu*, au Sud & au Sud-Est. Un peu plus loin, nous traversâmes le grand chemin, qui va de *Huhu-hotun* à *Chaho-keu*. Tout le pays étoit fort agréable, & diversifié par des montagnes & des vallées couvertes d'une belle verdure. Les montagnes offroient des arbres, & les plaines étoient arrosées par la rivière & par de petits ruisseaux. Nous trouvâmes des terres cultivées, & quelques maisons dispersées. On campa dans une plaine charmante, où serpente un ruisseau médiocre de fort belle eau. On y voyoit plusieurs petits camps de Mongols, attirés par l'excellence du fourage. Ce lieu porte, en Mongol, le nom de *Cucu-offu*, & celui de *Chau-ken* en Chinois. La hauteur du Pole y est d'environ quarante degrés vingt minutes. Nous passâmes encore à la vue d'une ancienne Ville ruinée, dont il ne reste plus que l'enceinte, qui est une muraille de terre. La hauteur du Pole y est de quarante degrés vingt-sept minutes.

Rivière de Mong-
hun.

Le 19, premier jour de la cinquième lune, on fit cinquante lis à l'Est-Nord-Est, & au Nord-Est soit dans les montagnes, soit dans la plaine où nous avions campé, soit dans les vallées. Nous campâmes au milieu d'une grande plaine, traversée par un gros ruisseau qui se nomme *Nong-hon*.

Viste d'un Re-
gale Kalka.

Cette plaine est une vaste prairie, remplie d'excellens fourages. On y voit un très grand nombre de Mongols, qui prennent soin des troupeaux des Princes & des Seigneurs Mancheous, auxquels appartiennent toutes les terres qui s'étendent depuis *Chau-keu*, vers l'Est, le long de la grande muraille, que nous avions au Sud. Le même jour un Regule Kalka, à qui l'Empereur avoit donné des terres dans les montagnes au Nord de la plaine où nous campâmes, vint saluer ce Monarque avec toute sa famille. Sa Majesté lui fit donner diverses sortes de viandes, des pièces de soie & de l'argent.

Le 20, on fit soixante lis droit à l'Est, plus de la moitié dans la même plaine où nous avions campé, mais toujours en nous approchant des montagnes, sur lesquelles regne une enceinte de la grande muraille. Après avoir fait environ quarante lis dans cette plaine, nous passâmes une petite hauteur, & nous entrâmes dans une autre plaine; mais en tournant, nous passâmes une enceinte

	lis.		lis.
17. Rivière d'Hulan-muren,	60	19. Rivière de Nongho,	50
23. Kuku-offu,	60	20. Aroufi-bartay,	60

de murailles ruinées, qui continuent des deux côtés avec la grande muraille; & laissant au Nord un grand étang, formé par les eaux des montagnes, qui se déchargent dans une vallée environnée aussi de montagnes, excepté du côté de l'Ouest, nous vîmes camper dans une plaine, qui se nomme *Arousi-bartay*. Elle est arrosée d'un gros ruisseau de même nom, qui rend la verdure charmante & les pâturages excellens. On découvroit, aux environs, plusieurs tentes de Mongols qui y sont campés avec leurs troupeaux. Nous vîmes sur notre route plusieurs terres labourées; mais elles sont assez bonnes pour mériter plus de culture. Il n'y manque que des arbres, encore n'en sont-elles dépourvues que par la faute des Mongols, qui n'en plantent jamais, & qui ont coupé ceux que la nature y avoit produits.

Le 22, on fit soixante lis à l'Est, prenant quelquefois un peu du Sud, toujours entre les montagnes, dans une vallée fort unie, où coule la petite rivière d'*Arousi-bartay*, vers l'Est. Nous ne cessâmes point de cotoyer la grande muraille, à douze ou quinze lis de distance. Nous l'avions au Sud. Les montagnes sur lesquelles on la voit s'étendre ont peu de hauteur & ne sont proprement que des collines. Celles que nous avions au Nord sont plus hautes, mais on n'y voit aucune sorte d'arbres. Nous campâmes dans un lieu, nommé *Kert-Chilou*, près d'un ruisseau médiocre, nommé *Horho-pira*, qui vient de l'Ouest & coule à l'Est, d'où il tourne ensuite au Sud le long d'une vallée qui mène à une des portes de la grande muraille, nommée en Chinois *Ching-keu*, & en Tartare *Ikirituka*. Elle n'est qu'à douze ou quinze lis, au Sud, du lieu où nous campâmes. On me dit que cette porte étoit fermée, & qu'il n'est permis à personne d'y passer. Cependant comme la grande muraille, qui est ici de terre & de moellon jusqu'à *Chan-kia-keu*, est ruinée en quantité d'endroits, on passe facilement par les brèches. Cette porte est accompagnée d'un gros Bourg, fermé de murailles & fortifié. Elle est gardée par trois cens soldats, sous la conduite d'un *Tsan-tsiang*. Nous vîmes dans la route plusieurs terres labourées; mais on pourroit en cultiver davantage. La hauteur du Pole est ici de quarante degrés trente-six minutes. L'Empereur chassa tout le jour dans les montagnes. On fit deux enceintes, où il tua plusieurs cerfs, quelques chevres & quelques renards.

Le 23, nous fîmes soixante-cinq lis au Nord-Est quart de Nord, toujours dans les montagnes. Le chemin étoit plus inégal, & moins facile que les jours précédens. Après avoir fait quelques lis dans la plaine où nous avions campé, nous montâmes une colline, sur laquelle nous trouvâmes quarante haras de chevaux, rangés en file sur le grand chemin, afin que l'Empereur pût les voir en passant. Ils étoient composés de dix-sept mille, tant juments que poulains, & ce n'étoit néanmoins que la moitié de ceux qui sont confiés aux soins du Tribunal de *Tai-poussé*. L'autre moitié est sur les bords de la rivière de Chantou, au de-là du *Tuchi-keu*. Chaque année tous les Officiers des écuries de l'Empereur viennent choisir, parmi ces chevaux, ceux qui sont propres au service de Sa Majesté Impériale. Les autres, à l'âge de trois ans, sont mis entre les mains du *Ping-pu*, ou du Tribunal de la milice, pour les faire servir aux postes & aux

GERBILLON.

1697.

VII. Voyage.

Rivière & Plaine
d'Arousi-bartay.

Kert-chilou;

Rivière de Hor-
ho-pira.Porte de la gra-
de muraille.Haras Impé-
riaux.

GERBILLON.
1697.
VII. Voyage.
Si-de-ty.

autres besoins de l'Etat. Nous campâmes dans un lieu qui se nomme *Si-de-ty*, près duquel on trouve plusieurs fontaines qui forment un Ruissseau. Les Mongols y avoient un grand nombre de tentes, sans compter celles des palfréniers & d'autres gens qui prennent soin des haras du *Tai-pouffé*. La hauteur du Pole étoit de quarante degrés quarante-huit minutes.

Le 24, nous fîmes soixante lis, les quarante premiers au Nord-Est, & les vingt derniers au Nord-Nord-Est dans les montagnes. Les vallées sont coupées de ruisseaux, & remplies de bons pâturages. Aussi trouve-t-on sur le chemin plusieurs petits camps de Mongols. Nous campâmes à l'entrée d'une plaine assez grande, sur les bords d'un gros ruisseau qui l'arrose. La hauteur du Pole y est de quarante & un degrés.

Autres bestiaux
& troupeaux de
l'Empereur.

Le 25, nous fîmes soixante lis à l'Est-Nord-Est, quart de Nord-Est, & dans un pays semblable à celui des quatre jours précédens, mais un peu plus uni. Nous passâmes seulement deux ou trois petites collines, vers la moitié du chemin; après quoi, nous parcourûmes une grande plaine, d'environ trente lis, où nous trouvâmes quatre-vingt aires de vaches & de bœufs, & cent trente troupeaux de l'Empereur, rangés en file sur le bord du grand chemin. Chaque aire contient cent bêtes à cornes, & chaque troupeau est composé de trois cents moutons. On me dit que depuis le commencement du printemps dernier, il étoit mort de maladie vingt mille moutons des troupeaux de l'Empereur, & qu'il en étoit mort beaucoup plus à proportion dans les troupeaux des particuliers. La vallée où nous campâmes est arrosée d'un gros ruisseau, qui produit d'excellens pâturages.

Quey-tu-pulak.

Le 26, nous fîmes soixante lis presque droit à l'Est, prenant quelquefois un peu du Nord. Le chemin ressemble à celui des jours précédens; mais on ne découvroit plus aux environs de si hautes montagnes: ce n'étoit que des collines, couvertes de bons pâturages. Après avoir fait environ quarante lis, nous passâmes près d'un Hameau, qui contenoit quelques maisons de bois enduites de terre, mais la plupart ruinées. Nous campâmes dans un lieu nommé *Quey-tu-pulak*, du nom d'une grande fontaine qui n'en est pas éloignée. On trouve aux environs plusieurs mares d'eau. Nous vîmes encore sur le chemin quelques aires de vaches, & quelques troupeaux de moutons, de la dépendance du Tribunal des Rits, ou du *Li-pu*, d'où l'on tire les victimes destinées aux sacrifices. L'Empereur marcha toujours en chassant dans les montagnes.

Le 27, on fit cinquante lis à l'Est, toujours dans des collines, la plupart remplies de pierres & de roches qui sortent de terre. Nous fîmes souvent de petits détours, tantôt au Nord & tantôt au Sud. Nous montâmes & descendîmes plusieurs collines, & nous trouvâmes plusieurs vallées arrosées de gros ruisseaux. Nous vîmes un grand nombre de haras de l'Empereur, & de vaches qu'il fait nourrir dans ce canton, où les pâturages sont excellens. C'étoient les mêmes bestiaux que nous avions vus au mois de Novembre, dans le voyage précédent; mais ils n'étoient pas si gras que nous les avions vus alors, parce que n'étant nourris que de l'herbe de la campagne, ils maigrissent pendant

	lis.		lis.
24.	60	26. Quey-tu-pulak,	60
25.	65	27. Porkaltay,	50

l'hiver & vers le commencement du printemps. Ce qui reste d'herbe se pourrissant sur la terre, ils n'ont alors que des racines, qu'ils déterrent avec la corne des pieds. S'il arrive quelque maladie contagieuse dans cette saison, il en périt une infinité. Mais ils se rétablissent avec l'herbe naissante, qui dans un climat si froid ne sort de terre que vers le milieu de Mai; & comme ils ne travaillent point, ils deviennent extrêmement gras vers la fin de l'automne. Pendant les mois de Juillet & d'Août, ils profitent peu, parce qu'ils sont continuellement tourmentés des mouches.

Au reste le terrain alloit toujours en s'élevant, & le pais étoit fort froid. Un vent de Nord-Ouest, qui souffla pendant tout le jour, rendoit l'air si perçant, quoique d'ailleurs fort serain, que la plupart des gens de la suite de l'Empereur étoient vêtus de fourrures. Nous campâmes dans une petite plaine, sur le bord d'un gros ruisseau qui se nomme *Porkassay*.

Le même jour, l'Empereur donna ordre aux Regules & aux Princes Mongols qui l'avoient suivi dans le voyage, de se séparer le lendemain & de retourner dans leurs cantons. Il leur fit distribuer des vaches & des moutons, pour augmenter leurs troupeaux. Il déclara que son dessein étoit de donner sa troisième fille en mariage au petit-fils de *Tuchetu-han*, qu'il avoit créé Regule depuis quelques années. Il donna des ordres pour établir les Eluths nouvellement soumis dans les terres voisines du camp, où les pâturages étoient fort bons. Il leur fit distribuer des chevaux, des vaches & des moutons. Leur nombre montoit à quinze cens, dont la plupart étoient fort proprement vêtus des habits que Sa Majesté leur avoit fait donner. Mais n'étant point accoutumés au climat ni à la manière de vivre de Peking, ils y devenoient malades. Ce fut cette raison qui porta l'Empereur à les établir hors de la grande muraille, pour leur rendre le pouvoir de suivre leurs propres usages.

Le 28, on fit environ soixante-dix lis au Nord-Ouest; mais ils peuvent être réduits à soixante, parce qu'on ne cessa presque point de monter & de descendre. Nous trouvâmes encore à la sortie du camp un grand nombre de troupeaux, rangés sur les bords du chemin comme les jours précédens. Après avoir fait environ trente lis, nous descendîmes la montagne de *Hing-hang*, qui est beaucoup plus élevée du côté de la Chine que de celui de la Tartarie. Aussi marchâmes-nous plus de vingt lis toujours en descendant, mais par une pente presque insensible. On campa au milieu d'une vallée qui est entre *Hinkan-tubahan* & *Chang-kia-keu*, à vingt-cinq lis de ce dernier lieu. Elle est arrosée d'un ruisseau, qui se forme de plusieurs sources, & resserrée des deux côtés par de hautes montagnes. Les pierres dont elle est couverte n'empêchent pas qu'elle ne soit cultivée en divers endroits, & qu'il n'y croisse de très-beaux grains.

Le 29, nous fîmes quatre-vingt-dix lis; les vingt-cinq premiers, jusqu'à *Chang-kia-keu*, presque droit au Sud, toujours dans une vallée qui s'étend entre deux chaînes de hautes montagnes. C'est celle du jour précédent, qui continue dans la même direction, & qui est plus cultivée à mesure qu'on s'approche de la grande muraille. Un peu au-dessus de cette porte, nous trouvâmes

GERBILLON.
1697.
VII. Voyage.

Porkassay.

Établissement
des Eluths
soumis.

Hinkan-tubahan.

Chang-kia-keu.

28. Vallée, 60 29. Chang-kia-keu, 90

GERBILLON.
1697.
VII. Voyage.
Hya-pu.

les soldats de la garnison rangés sous les armes, au nombre de cinq cens. Après avoir passé la grande muraille, nous fîmes encore cinq lis jusqu'à *Hya-pu*, Bourg autrefois célèbre par son Commerce, avant les guerres qui ont ruiné les Mongols. Il y reste néanmoins environ dix mille familles, tant dans la Ville que dans les faubourgs. Nous y trouvâmes la hauteur du Pôle de quarante degrés cinquante-deux minutes; d'où il s'ensuit que celle de la porte est de quarante degrés cinquante-trois minutes. On logea le soir à *Swen-wha-fu*.

Pao-ngan.

Le 30, nous fîmes quatre-vingt lis, & nous logeâmes à *Pao-ngan*, où la hauteur du Pôle est de quarante degrés trente minutes.

Chang ping-
cheu.

Le premier de Juiller, 31 de la neuvième Lune, nous fîmes soixante-dix lis, pour aller loger à *Whay-lay-hyen*, où le Prince héritier & ses frères attendoient l'Empereur depuis quelques jours. Ils étoient accompagnés de plusieurs Régules & des principaux Tartares de la Cour qui n'avoient pas été du voyage. Le 2, on fit cent vingt lis, jusqu'à *Chang-ping-cheu*, Ville à six lieues de Peking. L'Impératrice douairière & les Reines y vinrent au-devant de l'Empereur.

Peking.

Le 4, l'Empereur entra dans Peking comme en triomphe. Toute la cavalerie & les huit étendards se trouverent sur son passage, avec les marques de la dignité Impériale, & rangés en fort bel ordre des deux côtés du chemin.

	lis.		lis.
30. Pao-ngan,	80	2. Chang-ping-cheu,	120
Juillet.		4. Peking,	60
1. Whay-lay-hyen,	70		

§. VIII.

Huitième Voyage de Gerbillon en Tartarie.

1698.
Départ de l'Au-
teur avec trois
Grands de la
Cour.

Motifs du voya-
ge.

L'AUTEUR ayant reçu ordre de Sa Majesté Impériale de retourner en Tartarie avec le Pere Antoine Thomas, pour accompagner trois Grands de l'Empire, dont l'un étoit premier Président du Tribunal des Finances, le second, Président du Tribunal des Tartares Mongols, & le troisième, un *Megren-changkia* de la confiance particulière de l'Empereur, partit le 24 de Mai 1698, quinzième jour de la Lune Chinoise, dans la trente-septième année de *Kang-hi*. Le cortège étoit composé de plusieurs Mandarins inférieurs de différens Tribunaux, & de quelques Hyas de l'Empereur. Les trois Seigneurs avoient commission de présider aux Assemblées qui devoient se tenir dans les Etats des Tartares-Kalkas, nouvellement soumis à l'Empereur, pour y régler les affaires publiques, établir des loix & déterminer les Habitations.

Le premier jour on fit quarante lis, pour aller loger à *Tu-cheu*, Ville à l'Est de la partie Chinoise de Peking. Le Pays qu'on traversa est fort uni & soigneusement cultivé. Les Villages s'y présentent en grand nombre. *Tu-cheu* est

ROUTE. 24. Mai. Tong-cheu, 40 lis.

une fort grosse Ville, très-bien peuplée, où le Commerce est florissant, parce qu'elle est située à l'extrémité du canal royal, qui vient s'y joindre à la rivière. Il s'en détache un petit canal qui conduit à Peking; mais qui ne recevant que de petites Barques, ne sert qu'à transporter le riz du tribut. Le nombre de ces Barques est si grand, que le canal en est couvert pendant tout le tems qu'il n'est pas gelé. Nous couchâmes, dit l'Auteur, dans la maison d'un riche Marchand de Peking, qui y étoit venu exprès pour recevoir le premier Président du Tribunal des Finances, avec lequel je logeois. Nous fumes traités magnifiquement.

Le 25, on fit soixante-dix lis; les quarante premiers à l'Est demi-quart, vers le Nord, & les trente derniers à l'Est-Nord-Est, toujours dans un Pays fort uni & bien cultivé. En sortant de *Tong-cheu*, on passa deux bras de la rivière sur deux mauvais ponts; le premier, composé de poutres & de piliers de bois; le second, de barques. On traversa plusieurs Villages, dont les deux plus considérables se nomment *Yen-kio* & *Hya-tien*. Le premier est à vingt lis de *Tong-cheu*. Le second en est à quarante lis, & nous y prîmes la hauteur méridienne du Soleil, qui est de soixante-dix degrés cinquante-neuf minutes; ce qui revient à quarante degrés de hauteur du Pole. On passa la nuit dans le fauxbourg d'une petite Ville, nommée *San-ho*, qui est médiocrement peuplée.

Le 26, on fit soixante-dix lis; les quarante premiers droit à l'Est, & les trente derniers, partie au Nord-Est, partie à l'Est-Nord-Est quart de Nord-Est, toujours dans un Pays uni & cultivé, à l'exception de quelques endroits sablonneux. Nous passâmes une petite Rivière nommée *Tsô-kia-ho*, presqu'en sortant de *San-ho*, & nous traversâmes ensuite plusieurs Villages, dont les deux principaux se nomment *Tuang-kia-ling* & *Pang-kiun*; le premier, à vingt lis de *San-ho*, & l'autre à quarante. La hauteur du Pole, quarante-deux degrés deux minutes. On passa la nuit à *Ki-cheu*, Ville de médiocre grandeur & peu peuplée, dont la situation est à quatre ou cinq lis des montagnes qui se présentent au Nord.

Le 27, nous fîmes soixante lis, à l'Est quart de Nord-Est, dans un Pays semblable aux précédens, mais qui a des montagnes au Nord, à la distance de huit ou dix lis. Après en avoir fait trente-cinq, nous traversâmes le grand Village de *Machin-tien*. Un peu au-dessus de *Chi-men*, petite Ville où nous couchâmes, nous découvrîmes, par une ouverture qui semble faite exprès dans les montagnes, la sépulture des Empereurs de la dynastie présente, à la distance d'un lieue au Nord. Les toits, couverts de tuiles émaillées de jaune, brilloient dans cet éloignement. La hauteur méridienne de *Chi-men* est de soixante-onze degrés neuf minutes; & par conséquent la hauteur du Pole, de quarante degrés quatre minutes.

Le 28, l'équipage fit soixante lis à l'Est quart de Nord-Est. Mais nous le quittâmes, par un détour d'environ dix lis, pour visiter la sépulture Impériale, où les trois Grands voulurent rendre leurs respects aux cendres de l'aïeul de l'Empereur, à son pere *Chun-chi*, & aux trois Impératrices, qui avoient été successivement femmes de ce Monarque. Après les cérémonies ordinaires

GERBILLON
1698.
VIII. Voyages.

Avec qui l'Au-
teur logeoit.

Villages de Yen-
kio & de Hya-
tien.

San-ho

Ki-cheu.

Machin-tien.

	lis.		lis.
25. San-ho,	70	27. Chi-men,	60
26. Ki-cheu,	70	28. Tsun-wha-cheu,	60

GERBILLON,
1698.

VIII. Voyage.
Tsun-wha-cheu.

devant chaque tombeau, nous prîmes un moment de repos. Ensuite recommençant à marcher, nous traversâmes une grande plaine, environnée presque entièrement de montagnes fort hautes & bien cultivées. A trente-cinq lis de Chi-men, nous passâmes dans un assez gros Village, nommé *Pu-tsi-tien*, d'où nous allâmes loger à *Tsun-wha-cheu*, Ville médiocre du second ordre. On lui donne treize lis de tour, mais elle est peuplée, & n'a rien de remarquable que l'abondance du tabac qui croît dans son territoire, & qui passe pour le meilleur de la Province. On en transporte beaucoup à Peking.

San-tun-ying,
Ville forte.

Le 29, nous fîmes cinquante lis à l'Est, quart de Nord-Est, à l'exception des dix derniers, où nous entrâmes dans des montagnes. On traversa plusieurs petits Villages pour se rendre à *San-tun-ying*, où l'on passa la nuit. C'est une petite Ville de guerre, autrefois très-forte à la manière du Pays & gardée par des troupes nombreuses. Aujourd'hui les murailles tombent en ruines, & la garnison n'est que de quatre cens soldats Chinois, sous le commandement d'un *Fu-tsiang*. Elle ne laisse pas d'être assez peuplée & d'entretenir un commerce avantageux avec les Tartares de *Karchin*. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés vingt minutes. Cependant, comme le Ciel étoit à demi couvert lorsqu'on prit la hauteur méridienne du Soleil, cette hauteur n'est pas certaine.

Rivière de Lan-
ho.

Le 30, on fit soixante lis; les dix premiers droit au Nord, & le reste au Nord-Nord-Est. Mais les détours qu'il fallut faire dans les montagnes pendant les quarante derniers lis, nous font réduire cette journée à quarante lis. Nous passâmes devant plusieurs petits Hameaux, qui nous parurent fort misérables. Les terres étoient cultivées dans les vallées & sur les pentes des collines. Après avoir fait environ dix lis, nous nous engageâmes entre de petites montagnes couvertes de bosquets très-agréables, qui nous formerent pendant vingt lis un délicieux paysage. Ensuite nous passâmes une hauteur, après laquelle nous traversâmes la Rivière de *Lan-ho*, sur un mauvais pont. Cette Rivière, qui coule vers l'Est & va se décharger dans la Mer orientale, est si large & si profonde qu'elle ne peut être passée à gué. On y voyoit flotter beaucoup de bois de chauffage, & quelques trains de bois à bâtir, avec plusieurs petites barques qui servent aux conducteurs de ce bois. Près du pont s'offroit un Village, ou plutôt une petite rue bordée de maisons, entre lesquelles on trouve des Hôtelleries.

Après avoir passé le *Lan-ho*, nous montâmes & descendîmes deux hauteurs, dont la seconde est assez élevée. Elle n'a qu'un chemin, taillé dans le roc avec beaucoup de travail, & si étroit qu'à peine deux charettes y passeroient-elles de front. Ensuite on tourna beaucoup autour des montagnes, à douze lis de *Hi-fong-keu*, où l'on alla passer la nuit. On passa devant une Forteresse, nommée *Lan-yang*, qui paroît abandonnée, *Hi-fong-keu* est le nom d'une autre Forteresse, voisine de la grande muraille comme *Ku-pe-keu*, mais moins grande & moins peuplée. La hauteur du Pole y est de quarante degrés trente minutes.

Le 31, on fit soixante lis; les vingt-cinq premiers au Nord-Est, & les quinze

	lis.		lis.
29. San-tun-ying,	50	31. Quan ching,	60
30. Hi-fong-keu,	40		

Suivant

suivans à l'Est-Nord-Est quart de Nord-Est. Pendant les vingt derniers, nous tournâmes beaucoup autour des montagnes ; ce qui réduisit notre route à cinquante lis au Nord-Est. Après avoir passé devant la Forteresse, nous passâmes la grande muraille par une porte dont j'ai déjà donné la description. Le chemin fut presque toujours entre des montagnes escarpées, où l'on trouve seulement quelques vallées dont les terres sont cultivées, & qui contiennent de petits Hameaux, pour l'habitation des Chinois qui les cultivent. Ces terres appartiennent à l'Empereur & sont très-fertiles. Les montagnes sont couvertes de bois, sur-tout de chênes. Nous passâmes ensuite deux petits ruisseaux, & deux montagnes où le chemin n'est pas difficile. Le camp fut assis dans une vallée bien cultivée, au-dessous d'un Village qui se nomme *Quan-chin*, & près duquel passe une petite rivière. Le tems ayant été couvert à midi, nous ne pûmes prendre la hauteur du Soleil. Mais nous commençâmes à prendre la mesure du chemin, depuis la grande muraille, avec une corde de cent quatre-vingt changs, que nous avons fait mesurer exactement. Dix pieds Chinois font un chang, & par conséquent trois de ces cordes faisoient un lis.

Le premier jour de Juin, vingt-troisième de la quatrième Lune, on fit cinquante-trois lis, toujours entre des montagnes ; mais les détours nécessaires peuvent les faire réduire à quarante-cinq au Nord-Est. Toutes les montagnes étoient couvertes de fort beaux bois, entre lesquels on distinguoit une infinité d'abricotiers sauvages. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois la petite Rivière de *Moha* ou de *Paho*, qui tourne dans les vallées. On découvroit quelques Hameaux, mais en plus petit nombre & plus pauvres que les précédens. Nous campâmes un peu au-delà d'un détroit de montagnes, que les Chinois nomment *Ta-kia-keu*, dans une plaine qui offroit quelques chaumières & des terres cultivées. Elle est arrosée par un gros ruisseau & remplie de bons pâturages. Ce Déroit s'appelle, en Tartare, *Taki-haptchil-angha*.

Le 2, on fit cinquante lis au Nord-Nord-Est, dans un Pays beaucoup plus découvert que les deux jours précédens. Quoique nous marchassions toujours entre des montagnes, les vallées étoient plus spacieuses & les collines moins couvertes de bois ; aussi le Pays nous parut-il plus cultivé & plus rempli d'habitations. Après avoir fait vingt-quatre lis, nous traversâmes un gros Village, nommé *Ouchekia*, qui est la première poste depuis *Hi-fong-keu*. Il est situé au milieu d'une belle vallée, arrosée de plusieurs ruisseaux & d'une petite rivière qui se nomme *Chibeky*. Depuis *Hi-fong-keu* jusqu'à *Ouchekia*, le Pays appartient en propre à l'Empereur, pour lequel on y entretient plusieurs bonnes Fermes.

C'est-là qu'on entre dans le Pays de *Karchin*. Le Regule de cette contrée avoit envoyé son troisième fils au devant des trois *Tajins*, pour les saluer de sa part & leur donner le divertissement de la chasse. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois une petite Rivière nommée *Hongor*, qui va se jeter dans le *Lan-ho*, où elle porte les trains de bois qu'on coupe dans le pays pour les envoyer à Peking ; ce qui produit un revenu considérable au Regule de Karchin.

GERBILLON.
1698.

VIII. Voyage.
Autre porte de la
grande muraille.

Quan-chin.

Mesure du chemin.

Ta kia-keu.

Poste d'Ouchekia.

Pays de Karchin.

	Jun.	lis.		lis.
%, Ta-kia-keu,	53	2.	Soraho,	55
Tome VIII.		E		

GERBILLON.

1698.

VIII. Voyage.

Jonction du
Honghor & du
Sirgha.

On campa dans une vallée, nommée *Soraho*, sur le bord d'une riviere qui s'appelle *Sirgha*, & proche d'un Hameau composé de quelques maisons de terre & de paille, dans un lieu nommé *Sirgha-pirai-honghor-angha*, parce que les deux Rivieres de Honghor & de Sirgha viennent s'y joindre.

Riviere de Lyan-
ho.

Le 3, on fit soixante lis au Nord, demi-quart de Nord-Est. Après en avoir fait presque la moitié dans la même vallée où nous avions campé, nous montâmes sur des hauteurs, d'où nous descendîmes dans une autre vallée fort large & qui s'étend fort loin, mais dont le terrain est inégal. Elle est arrosée d'une petite Riviere, qui se nomme *Lyan ho*, & qui se rendant au Nord-Est dans la Province de *Lyau-tong*, reçoit quantité d'autres petites rivieres qui la grossissent extraordinairement. On campa sur ses bords, près d'un rocher escarpé, qui se nomme *Queissou-hata*, où l'on voyoit quelques chaumines & plusieurs tentes des Mongols de Karchin. Ce lieu, que les Chinois nomment *Ouchekia*, est la seconde poste depuis *Hi-fong-keu*. Le Pays que nous eûmes à traverser manque de culture, quoiqu'il en puisse recevoir, & paroît si dépourvu d'Habitans, que sur toute la route nous ne découvrîmes pas plus de trois ou quatre misérables tentes de Mongols, à dix lis du lieu où nous campâmes. La hauteur du Pole y est de quarante & un degrés vingt-quatre minutes.

Reste d'une Ville
ruinée.

Le 4, on fit 54 lis au Nord-Nord-Est demi-quart Nord-Est, toujours dans un Pays découvert, où l'on voit des collines couvertes de pâturages, & peu de hautes montagnes. Nous en avions une chaîne au Nord-Ouest & à l'Ouest, mais éloignée de quatre ou cinq lieues. Nous côtoyâmes aussi quelques montagnes à l'Est, mais moins hautes & plus découvertes, & nous ne cessâmes point de marcher dans la plaine. A six ou sept lis du camp, nous trouvâmes, à l'Est, les restes d'une Ville dont les murailles & les tours de terre subsistent encore à demi ruinées. Nous passâmes aussi deux petites rivieres, qui coulent à l'Est & au Sud-Est; la premiere, un peu plus grande que la seconde, quoiqu'elle n'eût pas deux pieds d'eau à l'endroit où nous la passâmes. On voyoit plusieurs Hameaux & quelques tentes de Mongols dans les plaines, dont peu de parties étoient cultivées. Le reste n'offroit que des pâturages. Ces terres appartenoient à un Taiki de Karchin, proche parent du Regule. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, dans une plaine nommée *Ike-chun*, qui s'étend à perte de vue vers le Nord. On découvroit, à l'Est du camp, une tour qui se nomme en Mongol, *Chahan-fubarhan*, reste d'une ancienne Ville. Nous y primes la hauteur méridienne du Soleil, qui étoit de soixante-dix degrés cinquante-quatre minutes; ce qui donne quarante-un degrés trente sept minutes de hauteur du Pole.

Vallée de Pa-
hien-tohoy.

Le 5, on fit cinquante lis au Nord quart d'Ouest. Le Pays que nous traversâmes étoit encore découvert & sans bois. Mais après les trente premiers lis, nous trouvâmes des montagnes plus escarpées. On prit droit à l'Ouest pour les éviter, & nous entrâmes bien-tôt dans une belle vallée, nommée *Pahien-tohoy*, qui est arrosée d'une riviere plus considerable que toutes celles que nous avions passées depuis que nous étions sortis de la Chine. Cette riviere, qui se

	lis.		lis.
3. Queissou-hata ,	60	5. Riviere de Kodolon ,	50
4. Ike-chun ,	54		

nomme *Kodolen*, coule dans la vallée, de l'Ouest à l'Est-Nord-Est. Ses bords, qui sont cultivés dans quantité d'endroits, offrent un grand nombre d'Habitations, dont la principale étoit la résidence du Prince *Erinchi*, un des premiers Taïkis de Karchin. C'est le chef d'une famille qui regnoit autrefois dans le Pays, avant qu'il eût été donné au pere du Regule régnant, qui est d'extraction Chinoise. Sa maison, qui étoit bâtie de briques & couverte de tuiles, se faisoit distinguer entre toutes les autres, qui n'étoient que de terre & de paille. Nous campâmes à dix lis de cette maison, au Nord-Nord-Est, sur les bords de la rivière. Nous nous étions fort approchés des hautes montagnes que nous avions suivies en les laissant à l'Ouest, & qui s'étendent Nord & Sud.

Pendant qu'on dressoit les tentes, je montrai sur une hauteur qui étoit à l'Est du camp, d'où je jugeai qu'on pouvoit découvrir le rocher de *Queissou-hata*, où nous avions campé le jour précédent. Une boussole à pinnules me fit trouver que ce rocher nous demeurait au Sud six degrés vers l'Ouest; d'où l'on doit conclure, en supposant que la variation de l'aimant sur la même qu'à Peking, que tout compensé, la route des deux jours de marche, depuis ce rocher, doit être mise au Nord dix degrés vers l'Est. Nous ne pûmes prendre la hauteur du méridien, parce que le tems étoit couvert.

Le 6, on ne fit que trente-trois lis, dont les vingt-cinq premiers furent au Nord quart de Nord-Ouest. Après en avoir fait douze ou quinze, nous passâmes une hauteur, & nous entrâmes dans une autre vallée, mais plus grande, mieux cultivée & plus remplie d'Habitations que la précédente, quoique le terrain y soit assez inégal. Après dix autres lis, nous passâmes encore une hauteur plus considérable & toute couverte de brossailles, qui sont mêlées d'un grand nombre d'abricotiers sauvages, la plupart chargés de fruits. Le terroir de ces collines est d'une terre rougeâtre, mêlée de gros sable. Il y a beaucoup d'apparence qu'il seroit propre pour la vigne, s'il n'y manquoit peut-être un peu de chaleur pour mûrir les raisins. Des deux côtés, on découvroit des montagnes couvertes de brossailles, où l'on trouve beaucoup de lievres & de faisans. Au bas de cette hauteur, nous trouvâmes deux vallées, dont l'une prend au Nord-Est & l'autre au Nord-Ouest, & qui offroient plusieurs Habitations. Les terres étoient cultivées par intervalles. Nous suivîmes la vallée du Nord-Ouest, l'espace d'environ cinq lis, & nous y campâmes sur le bord d'un ruiffeau, dans un lieu qui est nommé *Putole*.

Le 7, on fit soixante lis; les quinze premiers au Nord-Nord-Est, & les quarante-cinq autres droit au Nord. Après les quatre premiers, nous passâmes une montagne qui se nomme *Pulengher-tabahan*, au pied de laquelle est une fontaine. On descendit ensuite dans une grande plaine, où commence le Pays d'*Onhiot*. Cette plaine s'étend à perte de vue, excepté vers le Nord, où elle est bordée de montagnes. Elle est remplie de faisans & de lievres dans les endroits qui sont couverts de brossailles. Le reste du terroir est bon & fertile; mais il n'est cultivé qu'en partie, par quelques Mongols, qui ont leurs tentes sur les bords de deux rivières dont il est arrosé. La plus méridionale se nomme *Sibé*. Elle est guéable & n'a pas plus de dix pas de largeur. Son cours étant à

GERBILLON.
1698.

VIII. Voyage.
Rivière de Kodolen.

Résidence d'Erinchi, Prince Karchin.

Variation de l'aimant.

Abricotiers sauvages, & terrain propre à la vigne.

Pulengher-tabahan.

Rivière de Sibé.

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.
Tremblement
de terre.

l'Est, comme celui de toutes les rivières que nous avons passées dans le Pays de *Karchin*, elle va se rendre dans le *Lyau*, qui traverse la Province de *Lyau-tong* & qui lui donne son nom. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous campâmes, est de quarante-deux degrés dix-huit minutes. Sur les dix heures du matin on ressentit un tremblement de terre, dont je ne m'aperçus pas, non-plus que mes compagnons, parce que nous étions à cheval; mais plusieurs de nos gens, qui étoient descendus pour se reposer, assurèrent qu'il avoit été considérable.

Rivière de Sirgha.

Le 8, on ne fit que dix-huit lis au Nord. Nous campâmes dans la même plaine, près d'une Rivière nommée *Sirgha*, plus large & plus profonde que celle de *Sibé*. Elle coule de même à l'Est. Nos gens y pêchèrent avec leurs filets & prirent quelques poissons assez gros. On voyoit sur les bords plusieurs tentes de Mongols, qui cultivent quelques parties des terres voisines. Les pâturages y sont excellens, & les brossailles renferment quantité de lievres.

Pays d'Omhio.

Le 9, nous fîmes soixante-cinq lis; les trente premiers au Nord quart de Nord-Est, dans la même plaine, en nous approchant des montagnes qui la bornent. Nous y vîmes une petite fontaine, nommée *Mao-pulak*. Ensuite, ayant tourné au Nord-Est, puis à l'Est dans les montagnes, nous y fîmes environ quinze lis, après lesquels nous jugeâmes que depuis la Montagne de *Pulengher*, où commence le Pays d'*Omhio*, il y avoit en droiture jusqu'à celles-ci, environ quatre-vingt-quinze lis au Nord, dix-huit degrés vers le Nord-Est. Au-delà de ces montagnes, dont les chemins n'ont pas d'autre difficulté que de profondes ravines qu'il faut passer, nous entrâmes dans une autre plaine, où nous fîmes vingt lis, Nord quart de Nord-Est; & sur la fin nous prîmes un peu de Nord-Est, pour aller camper près d'une petite rivière, nommée *Perké*, qui va se jeter dans le *Lyau*, lorsqu'elle conserve assez d'eau pour y arriver. On ne trouve pas d'eau sur le chemin, ni la moindre Habitation. Le terrain nous parut fort sec & d'une terre peu liée, quoiqu'il y ait partout de fort bons pâturages. On voyoit à quelques lis du camp, au Sud-Est, plusieurs tentes de Mongols, campés sur les bords du même ruisseau. Nous séjournâmes les deux jours suivans, pour donner le tems de retrouver quantité de chevaux qu'on avoit perdus la nuit précédente.

Rivière de Perké.

Le 12, on fit quarante-six lis au Nord, dix-sept degrés vers l'Est, environ la moitié dans la plaine où nous avions campé. Ensuite, après avoir passé une petite hauteur, nous entrâmes dans une autre plaine, qui s'étend vers l'Est à perte de vue, & qui est bornée par quelques montagnes au Nord-Ouest & à l'Ouest. C'est un pays toujours plus découvert, sans bois & sans brossailles. On campa près d'une habitation de Mongols, nommée *Hotofin-hutuk*, qui consistoit en douze ou quinze tentes. Il fallut s'y contenter de l'eau de quelques puits. La hauteur du Pole y est de quarante-deux degrés cinquante-huit minutes. Nous apprîmes, ce jour-là, que le pays d'*Omhio* est divisé entre deux Seigneurs. Le premier, qui est *Kiun-vang*, ou Regule du second ordre, en possède la principale partie. Il étend sa domination jusqu'à *Ulastay*, pays semé de bois & de monta-

Hotofin-hutuk,

Eclaircissement
sur le pays d'Omhio.

	lis.		lis.
2. Rivière de Sirgha,	18	12. Hotofin-hutuk,	48
9. Mao-pulak,	65		

gnés, où l'Empereur prend plaisir à chasser pendant l'automne. Ce Regule est chef d'un des quarante-neuf Etendards de Mongols, qui est composé de *Nurus* ou compagnies de cent cinquante chefs de famille. Il n'a pas de demeure fixe. Son camp est ordinairement sur les bords du *Sirgha* & du *Sibé*. Cependant sa mere & son frere se sont bâtis chacun une maison de brique ; la premiere sur le bord du *Sirgha*, à quarante lis du lieu où nous avions campé ; l'autre un peu au Nord-Est d'Ulaïtay. On voit aussi quelques maisons de terre & de bois, couvertes de pailles, qui appartiennent aux Mongols ; mais la plupart de ces Tartares habitent sous des tentes, & ne laissent pas de labourer la terre, qui est assez bonne en quelques endroits, malgré la froideur du climat. Les petites rivières & les ruisseaux du pays d'*Omhiot*, ont leur cours de l'Ouest à l'Est, & vont se rendre dans le Lyau.

L'autre partie du pays dépend d'un *Peylé*, c'est-à-dire, d'un Prince du troisième ordre. Ses terres sont à l'Est. C'est dans son pays que nous avons marché ce jour-là & le jour précédent. On y trouve d'excellens fourrages, quoique le terroir y soit sablonneux. Ce *Peylé* n'ayant que dix *Nurus* dans l'Etendard dont il est le chef, a la moitié moins de Sujets que le *Kiun-vang*. Comme il n'a pas non plus de demeure fixe, il campe ordinairement à soixante-dix ou quatre-vingt lis Nord-Est du lieu où nous étions campés. Mais il en étoit alors à plus de trois cents lis, du côté de l'Ouest. Nous étions à la hauteur du mont *Pe-cha*, que les Mongols nomment *Humar-tardahan*. C'est à cette montagne que se termine le pays d'*Omhiot* vers le Nord-Ouest. On n'y trouve pas d'autres rivières que le *Sibé* & le *Sirgha*, qui le traversent par le milieu, avec quelques ruisseaux, tels que le *Perké*. Le *Lien-ho*, où se jettent ces deux rivières, passe aussi dans une partie des terres qui sont au Sud-Est ; & le *Sira-muren*, qui le sépare des Etats de *Parin*, le termine au Nord.

Le 13, on fit cent lis. Après en avoir fait vingt, nous découvrîmes plusieurs habitations de Mongols, dans un pays qui se nomme *Imatu-hutuk*. Dix lis plus loin, nous entrâmes dans des montagnes, prenant beaucoup de l'Ouest depuis le Nord-Nord-Ouest jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest ; encore fîmes-nous une partie du chemin droit à l'Ouest. On suivit les vallées par divers détours, pour éviter les montagnes & les sables, que nous eûmes presque toujours à l'Orient & que nous ne cessions pas cotoyer. C'est la queue du désert de *Chamo*. On ne pût éviter néanmoins de faire quelques lis dans ces sables ; mais ce n'étoit rien en comparaison de ceux qui se présentoient à l'Est. Nous traversâmes plusieurs plaines, où l'on decouvroit les tentes des Mongols qui y cultivent les meilleures terres. Après avoir fait trente-cinq lis, nous nous arrêrâmes pour prendre la hauteur méridienne, qui fut de soixante-douze degrés ; ce qui donne quarante-trois degrés treize minutes de hauteur du Pole. Ensuite notre route continua dans les vallées, ou entre des montagnes où tout est rempli d'arbrisseaux & de brossailles, mêlés d'une infinité d'abricotiers sauvages. On n'eut à passer que deux hauteurs un peu considérables ; mais quinze ou dix-huit lis au-dessus du camp, nous traversâmes quatre ou cinq lis de sables, après quoi nous descendîmes dans une belle prairie, au milieu de laquelle passe

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.
Principal Regule.

Second Prince
des Omhiots.

Imatu hutuk.

Queue du Desert
de Chamo.

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.
Rivière de Sira
& son cours.

Pays de Parin.

la rivière de *Sira* ou *Chira*. Cette rivière prend sa source au mont *Pe-cha*, traverse le pays d'*Omhiot* de l'Ouest à l'Est, entre dans le pays d'*Ohan*, qui est limitrophe d'*Omhiot* à l'Est, passe dans les terres où réside *Chang-su-vang*, principal Prince du pays d'*Ohan*, & s'y joignant à une autre rivière, va se jeter dans le *Lian-ho*, qui est la plus grande que nous eussions rencontrée depuis *Hifong keu*. Dans ses endroits les plus resserrés, elle n'a pas moins de vingt ou vingt-cinq pas de largeur. Son cours est fort rapide de l'Ouest à l'Est, & ses eaux sont obscures, parce qu'elles entraînent beaucoup de sables. On fit dix ou douze lis dans cette prairie; & passant la rivière à gué, dans un endroit où sa profondeur n'est que d'environ trois pieds, on campa sur ses bords, près d'un lieu qui se nomme *Kurké-kiamon*, c'est-à-dire, les cinquante maisons. Ici commence le pays de *Parin*. Notre route, depuis que nous étions entrés dans les montagnes, peut être réduite à soixante lis au Nord-Ouest. La rivière de *Sora* fait la séparation des Etats d'*Omhiot* & de *Parin*.

Le 14, on fit soixante lis, les vingt cinq premiers au Nord-Nord-Ouest, & le reste presque toujours au Nord, excepté que pour les six derniers nous primes beaucoup de l'Ouest. Nous marchâmes sans cesse dans de petites plaines, ou dans des vallées, entre de petites hauteurs remplies de broussailles, d'arbrisseaux & d'excellens fourages. Le terrain étoit sablonneux, à la réserve des vallées, où l'on voyoit quelques endroits marécageux, & remplis d'eau. Nous trouvâmes plusieurs tentes de Mongols, & quelques terres labourées. On campa dans une belle plaine, sur les bords d'une rivière nommée *Hara-muren*, dans un lieu qui se nomme *Kachique-kelesu-purhasutay*. La rivière coule au milieu de la plaine, du Nord-Ouest au Sud.

Résidence du
Regule de Parin
& des Princes de
la Cour.

Cette prairie est la plus belle que nous eussions vue dans toute la route. Vers le Nord, à trois lis de la rivière, étoit située entre des montagnes la maison du Regule de *Parin*, qui est *Kiun-vang*. A quelque distance étoit celle de sa mere, sœur de l'Empereur *Chun-chi*. Assez proche étoit celle de la fille de l'Empereur *Kang-hi*, mariée au petit fils de la sœur de *Chun-chi*, frere du Regule. Toutes ces maisons nous parurent commodés, grandes & bien bâties. Elles avoient été construites par des ouvriers de Peking. On trouve encore quelques autres maisons dans le voisinage, & quantité de tentes dans la plaine, sur les bords de la rivière. Les terres sont labourées aux environs. Nos *Tajins* & les Mandarins de leur suite allerent rendre leurs respects aux deux Princesses, qui les reçurent & les traiterent fort bien. La rivière de *Hara-muren* prend, dit-on, sa source dans le pays d'*Uchu-muchin*, & va se joindre à la rivière de *Sira-muren*. Nous trouvâmes ici, pour hauteur du Pole, quarante-huit degrés quarante & une minutes.

Autre tremble-
ment de terre.

Nos *Tajins* apprirent des Princesses, que le matin du même jour elles avoient encore senti un tremblement de terre, vers les huit heures, mais moindre que celui des jours précédens, qui avoit été si considérable dans leur habitation, qu'elles avoient été obligées de camper sous des tentes. Comme nous marchions à cheval, aucun de nous ne s'en étoit aperçu.

Le 15, on fit soixante lis, toujours dans la même prairie, au Nord quart

	lis.		lis.
14. Hara-muren,	60	15. Kairé-hata,	60

de Nord-Ouest, sans quitter les bords du *Hara-muren*, qui serpente dans la plaine; & nous campâmes sur la même rivière, près d'une montagne nommée *Hara-hata*, ou *Kairé-hata*. Nous vîmes encore plusieurs tentes de Mongols, & divers morceaux de terres labourées. A l'Ouest de la prairie, on découvre des sables mouvans, & au Nord-Ouest une grande chaîne de montagnes, qui regne fort loin du Nord-Est au Sud-Ouest. A l'Est, on voit un groupe d'autres montagnes, qui s'appellent *Nimatu*. La hauteur du Pole, quarante-trois degrés cinquante-huit minutes.

Le 16, nous fîmes soixante-quinze lis; les quinze premiers au Nord quart de Nord-Ouest: après quoi nous quittâmes la rivière pour passer entre des montagnes, où nous vîmes quelques tentes de Mongols qui paroissent fort pauvres. Un Taiki ne laissoit pas d'y faire sa demeure. Nous avançâmes sept ou huit lis plus loin vers l'Est. Ensuite, ayant tourné à l'Ouest-Sud-Ouest & de-là au Nord-Ouest, nous prîmes sur la fin beaucoup plus du Nord. Le pays que nous eûmes à traverser étoit fort découvert, & les montagnes paroissent nues. En nous éloignant du *Hara-muren*, nous trouvâmes les pâturages moins bons. Le terrain devenoit plus sec & moins capable de culture. Après avoir fait soixante-dix lis, nous entrâmes dans une prairie où les pâturages sont excellens. Elle est arrosée d'un ruisseau dont l'eau est d'une extrême fraîcheur, & qui vient d'une fontaine au Nord, nommée *Kuturi-hu-pulak*, près de laquelle on assit le camp. Une Comtesse Mongole vint attendre nos Tajins sur la route, pour s'informer de la santé de l'Empereur. Elle leur offrit des rafraichissemens à la manière des Tartares, & à chacun deux chevaux, qu'ils acceptèrent, en lui faisant présent aussi de quelques piéces de soie. Cette Dame étoit du pays d'*Uchu-muchin*, qui est à l'Ouest & au Nord-Ouest de *Parin*.

Le 17, on fit soixante lis, d'abord entre des montagnes fort nues. C'est la chaîne qui est contigue au mont *Pe-cha*, & qui porte le nom d'*Ingan* vers la source du ruisseau près duquel on avoit campé. Ensuite nous entrâmes dans une plaine sablonneuse, dont quelques parties offroient des marécages. Après avoir fait environ vingt lis, nous entrâmes dans une autre plaine, beaucoup plus étendue, au milieu de laquelle on trouve plusieurs mares d'eau dormante. Les environs étoient couverts de tentes Mongoles, près desquelles on voyoit, comme dans la plaine, un grand nombre de vaches, mais peu d'autres bestiaux. Le terroir de cette plaine nous parut fort nitreux. Les pâturages y sont bons vers le centre. Tout étoit inondé près d'un gros ruisseau, sur les bords duquel nous allâmes camper vers l'extrémité de la plaine, au pied des collines qui la ferment au Nord-Ouest. Comme il ne s'offroit point de bois aux environs, on fut réduit à bruler la fiente des animaux. Cette chaîne de collines, que nous avions cotoyées les jours précédens du côté de l'Ouest, finit dès le commencement de notre marche, & le pays étoit beaucoup plus découvert. Ensuite, lorsque nous eûmes passé les montagnes qui bordaient au Nord le lieu où nous avions campé, nous ne trouvâmes plus que des collines, dont la grande plaine étoit presque environnée.

La chaîne de montagnes que les Manchéous nomment *Ingan*, & que nous

GERBILLON.
1608.

VIII. Voyage.
Diverses montagnes.

Fontaine de *Kuturi-hu-pulak*.

Poste-esse, l'une
Comtesse Mongole.

Montagnes d'*Ingan*.

Grande plaine.

Séparation des
Pays de *Parin* &
d'*Uchu-muchin*.

lis.

lis.

16. *Kuturi-hu-pulak*, 75 17. *Kulu*, 50

GERBILLON.

1698.

VIII. Voyage.

passâmes un peu au dessous de notre camp, sépare les pays de *Parin* & d'*Uchu-muchin*. C'est le lieu le plus élevé qui se trouve dans toute cette étendue de pays qui est entre la mer du Sud & celle du Nord ; à-peu-près au même méridien , car toutes les eaux qui coulent en abondance des montagnes, se partagent tellement , que celles qui coulent vers le Sud vont se jeter dans la mer qui est au Sud de la grande muraille ; tandis que celles qui coulent du côté Septentrional des montagnes dont cette chaîne est formée , & qui font le plus au Nord , vont se jeter dans la mer Orientale qui est au Nord de la Chine.

Le 18 , on fit trente-huit lis ; trente au Nord , prenant un peu de l'Ouest , & le reste au Nord-Nord-Ouest , toujours dans une belle plaine qui est la continuation de celle où nous avions campé. Elle est resserrée d'ailleurs par de petites collines. Mais à dix ou douze lis de-là , elle recommence à s'élargir de plus de dix lis Nord & Sud , sans cesser d'être bordée à l'Est & à l'Ouest par des collines & d'être arrosée du même ruisseau. Après s'être étendue jusqu'à vingt lis Nord & Sud , elle se divise en deux parties ; l'une qui va au Nord-Est & qui est suivie du même ruisseau ; l'autre , qui prend au Nord-Ouest , & qui est arrosée d'une petite rivière , nommée *Palu-hur* , sur les bords de laquelle on assise le camp , dans un lieu qui se nomme *Paluhur-pira* , & qui est bordé à l'Ouest & au Nord-Ouest par des sables mouvans.

Paluhur-pira.

On nous raconta que huit ans auparavant , le Khan des Eluths étoit venu camper dans cette plaine , lorsqu'il s'étoit approché de la Chine , & qu'il avoit à-peu-près suivi le même chemin que nous jusqu'aux montagnes d'Ingan. Plusieurs Taikis du pays d'*Uchu-muchin* s'étoient soumis à lui & lui avoient fait des présens. Mais ils furent condamnés l'année suivante au dernier supplice , dans l'assemblée des Etats de Tartarie. Comme nous n'étions pas éloignés du lieu où le Regule faisoit sa résidence , il vint avec son fils au devant de nos Tajins , pour demander des nouvelles de la santé de l'Empereur , & leur fit préparer dans le camp un festin à la Tartare.

Le 19 , nous ne fîmes que dix-neuf lis , au Nord quart de Nord-Ouest , en remontant le long de la rivière , dans un Pays plat. Nous campâmes dans le lieu même où résidoit le Regule d'*Uchu-muchin* , sur les bords de la même Rivière. Ce lieu se nomme *Gongheer*. Le Regule étoit *Tsin-vang* , c'est-à-dire , Prince du premier ordre. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq à trente ans , qui comptoit vingt-quatre *Nurus* dans son Etendard. Il vint recevoir nos Tajins , les mena chez lui , c'est-à-dire dans ses tentes , qui étoient belles & propres , & leur fit un festin de viandes de mouton & de bœuf , de lait & de crème. Ensuite il les conduisit à leurs tentes. Nous trouvâmes , à *Gongheer* , quarante-quatre degrés quatre minutes de hauteur du Pole.

Gongheer , résidence du Regule d'*Uchu-muchin*.

Le 20 , on séjourna , pour donner le tems aux valets de l'équipage de se fournir de moutons , & de changer quelques bêtes de charge qui paroissoient épuisées de fatigue.

Rivière de *Pa-shur*.

Le 21 , on fit quatre-vingt-dix lis , toujours au Nord-Est , dans un Pays fort uni. Nous repassâmes d'abord la Rivière de *Paluhur* , à douze ou quinze

	lis.		lis.
18. Paluhur-pira ,	38	21. Pachay-kubar ,	90
19. Gongheer ,	19		lis

lis de Gongheer, & nous découvrîmes quantité de tentes dispersées. Au lieu des excellens fourages que la plaine offre pendant quelques lis, on n'y trouve plus ensuite que des sables, qui rendent le terrain fort inégal. Après avoir fait vingt lis, nous passâmes à la vûe d'un Etang, nommé *Kon-don-nor*, que nous laissâmes à l'Ouest. De-là nous continuâmes de marcher dans un Pays fort découvert, où l'on ne voyoit des montagnes qu'au Sud-Ouest & dans un grand éloignement. Le terrain étoit sablonneux & les pâturages fort maigres. A quatorze lis de *Kon-don-nor*, nous vîmes un autre Etang, qui se nomme *Keremtu-nor*, & nous allâmes camper près de trois ou quatre mares d'eau, qui ne paroissent qu'un amas d'eau de pluie. Cette eau n'étoit pas bourbeuse & n'avoit rien de mauvais dans le goût; mais elle se troublait en bouillant, & par degrés il se formoit dessus une pellicule assez épaisse. C'étoit du nître, dont tout le terrain est rempli, & qui rend la terre si molle que les chevaux y enfonçoient beaucoup. Le fourage y étoit en abondance; mais n'y pouvant trouver de bois à brûler, on employa la fiente des animaux. Ce lieu s'appelle *Pachay-kubur*.

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.
Kon-don-nor.

Pachay-kubur.

Le 22, on fit soixante lis, au Nord-Nord-Est quart de Nord Est. Nous passâmes d'abord une hauteur de sable, après laquelle nous descendîmes dans une plaine environnée de collines d'un sable dur & couvert d'herbes, où l'on voyoit une prodigieuse quantité de mouchérons. Cette plaine offroit plusieurs mares d'eau, & le terrain étoit si marécageux que les chevaux n'y marchaient pas facilement. C'étoit une terre nîtreuse & détrempée d'eau. Nous passâmes une petite colline, & nous fîmes le reste du chemin dans un Pays plat & uni à perte de vûe. Après y avoir fait trente lis, nous traversâmes la petite Rivière de *Teng-pira*, & nous allâmes camper au-delà d'une petite Rivière nommée *Horohon-kol*, dont l'eau étoit noirâtre. La hauteur du Pole de ce lieu, qui se nomme *Horohon-piray-poro-hojo*, est de quarante-cinq degrés vingt-sept minutes. Le soir, l'horizon étant fort uni & l'air serein, nous prîmes la variation de l'aimant, en observant le coucher du Soleil avec un demi-cercle que l'Empereur nous avoit prêté. L'amplitude occidentale se trouva de trente degrés; d'où nous conclûmes que la variation devoit être d'un degré vingt minutes du Nord à l'Ouest.

Rivières de
Teng-pira & de
Horohon-kol.

Le 23, on fit soixante-dix-neuf lis au Nord-Nord-Est, & un peu plus vers l'Est. Après en avoir fait près de quarante dans un Pays semblable à celui du jour précédent, nous passâmes une petite Rivière qui se nomme *Inchachan*, dont les environs sont extrêmement marécageux. La route continua dans un Pays de la même nature, mais si rempli de mouchérons, que les hommes & les bestiaux en souffroient cruellement. Le camp fut assis au-delà d'une Rivière nommée *Hara-ussou*, dont le cours est très-lent, mais qui est pleine d'herbes & assez profonde.

Rivières d'In-
chachan & d'Hara-
ussou.

Le 24, nous fîmes soixante-trois lis au Nord, cinq degrés environ vers l'Ouest, toujours dans un Pays plat & uni. Après en avoir fait quatre ou cinq, nous passâmes une petite Rivière qui se nomme *Houdu*. *Hara-ussou* n'en est

	lis.		lis.
22. Horohon-piray-poro-hojo, . . .	60	24. Habichan,	73
23. Rivière de Hara-ussou, . . .	79		

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.
Houdu.

Habirhan.

qu'un bras, qui va la rejoindre après s'en être séparé. Le cours du Houdu est rapide vers le Nord-Ouest. Nous côtoyâmes plusieurs collines, & quelques hauteurs découvertes que nous laissons à l'Est. Deux mares d'eau que nous rencontrâmes étant presque desséchées, il fallut continuer notre marche, malgré l'excès de la chaleur & la persécution des mouchérons, qui étoit encore plus incommode. On campa près d'une fontaine d'eau très-claire & très-fraîche, dans un lieu qui se nomme *Habirhan*, où la hauteur du Pole est de quarante-six degrés dix minutes.

Parolichitu-nor.

Le 25, nous fîmes cinquante-un lis; les douze ou quinze premiers au Nord, prenant un peu de l'Ouest. Ensuite nous passâmes une petite colline, après laquelle nous entrâmes dans une autre plaine, dont le terrain ressembloit à celui du jour précédent. Nous tournâmes à l'Est, pour nous rendre à *Parolichitu-nor*, où nous devons camper. Il ne s'y trouva que de la fiente d'animaux pour le chauffage & pour les offices de la cuisine.

Anghirtu-firapuriu-nor.

Le 26, on fit soixante-quatre lis au Nord, pour aller camper près d'un grand étang dont l'eau étoit fort nitreuse, dans un lieu nommé *Anghirtu-firapuriu-nor*. Nous fûmes extrêmement incommodés des mouchérons dans cette marche.

Iptartay nor.

Le 27, nous fîmes soixante-quinze lis, au Nord-Nord-Est quart de Nord-Est. Il fallut passer d'abord une prairie fort marécageuse, où plusieurs chameaux demeurèrent embourbés. Ensuite, nous marchâmes assez long-tems entre des collines d'un terrain sec, mais toujours couvert d'herbes, sans arbres & sans buissons. Nous entrâmes de-là dans une spacieuse plaine, au bord de laquelle on assit le camp, près d'une grande mare d'eau. Les environs étoient fort humides & la prairie remplie d'herbe. Ce lieu se nomme *Iptartay-nor*. La hauteur du Pole y est de quarante-sept degrés quatre minutes.

Séparation du
Pays d'Uchu-
muchin & des
Kalkas.

Le 28, on fit quarante-six lis au Nord-Nord-Ouest. Après en avoir fait vingt, on entra dans des sables mêlés de brossailles, qui rendent le terrain fort inégal. Ces sables ont environ dix lis de largeur, du Nord au Sud; mais n'étant pas mouvans, ils sont moins difficiles à passer. Ils s'étendent plus loin à l'Est & à l'Ouest, & font la séparation du Pays d'*Uchu-muchin*, & de celui des Kalkas & de *Che-ching-han*. Le nom de ce lieu est *Queighen-efesu*. Nous entrâmes de-là dans une plaine qui s'étend de toutes parts à perte de vue, sans qu'on y découvre aucune apparence de montagne à l'horizon. Quoique le terroir en paroisse assez bon, les pâturages n'y sont pas excellens; & l'herbe nouvelle, qui ne faisoit que sortir de terre, étoit déjà tout-à-fait desséchée. On campa dans cette plaine, près d'un grand étang, dont l'eau étoit puante & à demi-salée. Il en fallut chercher plus loin, dans d'autres petits étangs, qui paroissent formés d'eau de source. Le grand étang porte le nom de *Whetu-tashan-nor*. Les environs étoient couverts de fiente d'animaux; ce qui fit juger que les Kalkas y avoient campé l'hiver précédent. On voyoit sur l'eau une quantité surprenante de canards, d'oies sauvages & d'autres oiseaux de riviere, dont les chasseurs de nos Tajins tuèrent plusieurs.

Etang de Whetu-
ta-shan-nor.

	lis.		lis.
25. Parolichitu-nor,	51	27. Iptartay-nor,	75
26. Anghirtu-firapuriu-nor,	64	28. Whetu-tashan nor,	46

En passant les limites d'*Uchu-muchin*, je m'informai de notre guide quels étoient les Pays qui touchoient au sien, du côté de l'Est & de l'Ouest. Il me dit que vers l'Est, à six journées, telles que nous les faisons ordinairement, c'est-à-dire, de cinquante à soixante lis chacune, on trouvoit le Pays d'*Aru-kartchin*; & vers l'Ouest, à huit journées, celui de *Hautchi*. Lorsque nous fûmes entrés dans le Pays des Kalkas, l'incommodité des mouchérons diminua beaucoup. Cependant les herbes hautes en étoient remplies, aux environs de l'étang où nous avions campé; & le soir, aussi-tôt que le vent eut cessé, ils recommencerent leur cruelle persécution.

Le 29, nous fîmes soixante-quatre lis à l'Ouest - Nord - Ouest, dans un Pays fort plat, où nous ne vîmes ni arbres, ni montagnes, ni eau, jusqu'au lieu où nous campâmes, près d'une assez grande mare qui se nomme *Chaptu-nor*. L'eau en étoit chargée de nître, qui la rendoit puante & saumache. On trouva, pour unique ressource, un puits dont l'eau étoit supportable, mais sans fraîcheur. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés vingt-quatre minutes. Le vent ayant cessé l'après-midi, nous ressentîmes plus que jamais l'incommodité des mouchérons.

Le 30, on fit quatre-vingt-cinq lis au Nord quart & demi de Nord-Est, toujours dans un Pays semblable au précédent, mais encore plus uni à l'horizon, où l'on ne découvroit pas la moindre hauteur ni la moindre inégalité sensible. Nous campâmes près d'un grand Lac, nommé *Puir-nor*, aux environs duquel on voyoit plusieurs tentes de Mongols. Avant que d'y arriver, nous rencontrâmes une troupe d'*Hyas* & d'Officiers des Regules du Pays, qui venoient saluer nos Tajins de la part de leurs Maîtres. Ils furent suivis de trois ou quatre Taikis, freres ou fils des principaux Regules Kalkas. Les ordres de l'Empereur étoient portés, avec beaucoup de cérémonie, dans des tuyaux enveloppés de satin jaune, & liés sur le dos de deux hommes. Ils étoient précédés de deux grands étendards Impériaux de brocard jaune, avec des dragons peints en or; puis d'un parasol magnifique, tel qu'on en porte devant l'Empereur, avec des dragons peints en or & en argent. A la vue de ces étendards, les Taikis descendirent de cheval; & s'étant avancés à pied l'espace d'environ cent pas, ils se mirent à genoux & demeurèrent dans cette posture jusqu'à ce que cet appareil fût passé assez loin. Ensuite ils remonterent à cheval, pour joindre les Tajins qui suivoient. Nous campâmes au Sud-Ouest du Lac de *Puir-nor*, qui est d'une grandeur extraordinaire. Aussi-tôt que les Tajins y furent arrivés, ils ordonnerent une pêche, où l'on prit en peu de tems & à chaque coup de filet quantité de poissons, mais peu dont la grosseur fût remarquable. Les plus grands furent quelques carpes, dont la chair étoit maigre & dure. On prit surtout un grand nombre de poissons blancs. La hauteur du Pole, quarante-deux degrés quatre minutes.

Le premier jour de Juillet, nous fîmes cinquante-six lis au Nord quart de Nord-Est, en côtoyant toujours le Lac de *Puir*, que nous ne perdâmes pas de vue. Nous avions pris d'abord au Nord-Nord-Ouest, en nous éloignant un peu

GERBILLON.
1698.

VIII. Voyage.
Pays voisins
d'*Uchu-muchin*.

Etang de Chaptu-nor.

Grand lac de Puir-nor.

Respect avec lequel on porte les ordres de l'Empereur.

Pêche dans le lac de Puir-nor.

	lis.	Juillet.	lis.
29. Chapen-nor,	64	1. Puir-y-ulan-ergui,	56
30. Lac de Puir-nor,	85		

GERBILLON.

1698.

VIII. Voyage.

Richesse du Pays
en bestiaux.

du Lac, qui s'avance en cet endroit pour former une espece de cap vers l'Est. Après avoir fait ainsi douze ou quinze lis, nous nous rapprochâmes des bords, sur lesquels nous marchâmes quelque-tems droit au Nord. Ensuite nous tournâmes toujours vers l'Est, jusqu'au Nord-Nord-Est, route que nous suivîmes le plus long-tems. Le terrain du Pays étoit continuellement d'un sable dur, & l'herbe y étoit courte & rare; mais on la croit pleine de suc, & meilleure pour les bestiaux que la plus haute & la plus touffue. La grande quantité de bestiaux que les Mongols nourrissent aux environs, ne laisse guères le tems de croître, à l'herbe qui est proche du Lac. Ce n'est pas sans raison que ces Mongols sont estimés plus riches que la plupart de ceux qui sont plus voisins de la Chine. Les chemins étoient couverts de troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux & de chameaux. Nous campâmes sur le bord du Lac, dans un lieu qui se nomme *Puir-y-ulan-ergui*. Aussi-tôt que les tentes furent dressées, on se fit un amusement de la pêche. Elle fut si abondante, qu'après avoir choisi les plus gros poissons, on en jeta une prodigieuse quantité dans l'étang & l'on n'en laissa pas moins aux Mongols. Cependant on ne jettoit le filet que dans des lieux peu profonds, où l'eau n'avoit pas quatre pieds de hauteur. Les plus grands poissons n'avoient guères plus d'un pied & demi. Mais on ne sauroit douter qu'avec des barques on n'en eût pris de beaucoup plus gros. Quoique le Pays que nous avions traversé fût si uni qu'il n'y paroît aucune inégalité, il va néanmoins en s'élevant insensiblement du côté du Nord. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous étions campés, est de quarante-huit degrés trois minutes.

Riviere d'Urfon.

Le 2, on fit quarante-neuf lis droit au Nord. L'équipage quitta d'abord le Lac, qui s'étend au Nord-Nord-Est depuis le Sud-Sud-Est, & prit la route au Nord, pour aller camper sur la Riviere d'*Urfon*, qui sort du Lac de *Puir* & va se jeter dans le Lac de *Kulon*. Le Pays que nous traversâmes ne cessoit pas d'être uni & sablonneux. Après avoir marché douze ou quinze lis, nous découvrimus au Nord-Est une montagne, fort remarquable parce qu'elle est seule, & nous fîmes le reste du chemin sans la perdre de vue. De notre camp, elle paroît éloignée de cinq ou six lieues au Nord-Ouest quart d'Ouest. Nous fûmes obligés de camper à deux ou trois lis de la riviere, pour être moins tourmentés des mouches. Il n'en fut pas moins difficile d'éviter la persécution d'une autre espece de petites mouches, qu'on ne pouvoit chasser qu'en faisant du feu à l'entrée des tentes. Je n'ai parlé que de l'équipage, parce qu'au lieu de prendre le même chemin nous suivîmes le lac pendant l'espace d'environ vingt lis, pour reconnoître sa position vers son extrémité septentrionale. Nous trouvâmes qu'il suivoit toujours le même *rhumb*. Il n'a pas plus de quatre-vingt lis de longueur du Sud-Sud-Ouest au Nord-Nord-Est, sur environ trente lis de largeur; excepté dans quelques endroits, où il est resserré par des pointes de terre. Nous ne pûmes découvrir l'endroit où la Riviere de *Kalka-pira* se décharge dans ce Lac.

Mouches im-
portunes.

Le 3, nous fîmes trente lis dans un Pays moins uni, dont le terrain s'élève & s'abaisse insensiblement. On campa sur les bords de la Riviere d'*Urfon*,

	lis.		lis.
2. Riviere d'Urfon,	49	3. Urfon-pira-ulan-pulak,	39

que nous n'avions pas cessé de côtoyer , au Midi d'un étang formé par une fontaine qui se nomme *Ulan-pulak*. Comme on n'y apperçoit ni arbre ni buisson , on y fut réduit encore à brûler de la fiente d'animaux.

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

Conferences des Kalkas.

C'EST dans ce lieu que s'assemblerent les Etats des Kalkas , qui habitent les bords du *Kerlon* & les environs des Lacs de *Kulon* , de *Puir* & de *Che-ching-han*. Leurs principaux Chefs vinrent en cérémonie au-devant du *Chi* , c'est-à-dire , des ordres de l'Empereur. Ils s'avancerent jusqu'à cinq ou six lis du lieu où se tiennent les assemblées ; & lorsqu'ils eurent apperçu les étendards & le parasol qui accompagnoient le *Chi* , ils descendirent de leurs chevaux & se mirent à genoux. Ensuite s'étant levés , ils allerent demander des nouvelles de la santé de l'Empereur , fléchissant encore les genoux devant les *Tajins* , qui descendirent aussi & qui se tinrent debout. Après cette cérémonie , ils se saluerent réciproquement & remonterent à cheval , pour se rendre au lieu où nous étions déjà campés. Les Kalkas y avoient préparé deux grandes tentes , près desquelles on plaça le *Chi* Impérial. Ils allumerent un *Hyang* , c'est-à-dire , un bois odoriferant , qui sert au même usage que l'encens en Europe. Tous les Princes Kalkas se prosternerent , & frapperent trois fois la terre du front. Ensuite deux Mandarins du Tribunal des Mongols ayant déployé le *Chi* & le tenant par les deux bouts , un troisième le lut à haute voix. Cet ordre étoit écrit en langue Mongole. Il portoit ; « que suivant l'usage établi on avoit dû tenir , » de trois en trois ans , des assemblées générales , pour y terminer les différends » & décider en dernier ressort toutes les affaires du Pays ; mais que la guerre » des Eluths ayant interrompu ce sage établissement , Sa Majesté , après l'avoir » heureusement finie , envoyoit trois Grands de sa Cour pour tenir l'assemblée » en son nom : qu'au reste , les Kalkas étant tous réunis sous la domination » de Sa Majesté & se trouvant partagés en Etendards & en *Nurus* , comme » les autres Mongols , ils devoient se regarder tous du même œil ; que par conséquent il n'étoit plus désormais nécessaire de poser des gardes & des sentinelles sur les frontieres de leurs différens Etats , &c.

Visite des Princes Kalkas & cérémonies qui l'accompagnent.

Lecture du Chi Impérial.

Après cette lecture , on remit le *Chi* au même lieu. *Che-ching-han* & les autres Princes se prosternerent trois fois & frapperent la terre du front. Alors le Président du *Hupou* alla prendre le *Chi* & le présenta lui-même à *Che-ching-han* , qui le reçut à genoux & le remit entre les mains de ses gens. Ils se prosternerent encore trois fois , pour rendre grâces à l'Empereur de ses soins paternels. Ensuite les *Tajins* se rangerent du côté de l'Orient , & *Che-ching-han* avec les autres Princes Kalkas , du côté de l'Occident , c'est-à-dire , vis-à-vis les uns des autres. Ils se saluerent réciproquement ; après quoi , s'étant assis ensemble , ils burent du thé Tartare , que les Kalkas avoient fait préparer , & ils commencerent à s'entretenir des affaires publiques.

Commencement des conférences.

On fit , le même jour , une pêche abondante dans la Riviere d'*Urfon* , où l'on prit plusieurs de ces grands poissons de *Lyau-tong* qui se nomment *Chachi-ghis* , quelques *Chelus* , quantité de carpes de médiocre grandeur , quelques brochets , des anguilles , des *Tsyus* , & d'autres poissons de diverses especes.

Pêche.

GERBILLON.
1693.

VIII. Voyage.
Suite des con-
férences.

Présens mutuels
des Tajins & des
Princes Kalkas.

Etat de la Nation
des Kalkas.

En combien
d'Etendards ils
sont divisés.

Autorité de leurs
Chefs.

Les six jours suivans furent employés par les *Tajins* à régler toutes les affaires qui leur furent proposées. Ils s'assembloient chaque jour avec les Princes *Kalkas*. Chacun avoit la liberté d'expliquer ses vûes & ses sentimens. Cependant on ne traita pas d'affaires importantes pendant ces premiers jours. Les Princes envoyèrent aux *Tajins* un présent de quelques chevaux, des viandes cuites à leur manière, des liqueurs composées de lait de jument, du lait doux & aigre & d'autres sortes de laitages. Entre les viandes, le mouton étoit d'excellent goût. Les *Kalkas* ont l'art de le préparer. Mon hôte le trouvoit meilleur que celui qu'on servoit à sa table, quoiqu'il eût un fort bon cuisinier. Je goutai d'une espèce de *Loutre*, que les *Kalkas* nomment *Tarhigi*, dont je trouvai la chair fort tendre & d'aussi bon goût que celle du chevreuil. Les *Tajins* envoyèrent aux Princes un présent d'étoffes de soie, d'arcs & de flèches. Ils achetèrent des chevaux. Ils troquèrent les chameaux maigres ou blessés. Les payemens se faisoient en pièces de toile, en tabac & en thé, qu'on avoit apporté de *Peking*. Ces marchandises paroissoient plus agréables aux *Kalkas* que de l'argent, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui préféroient l'argent aux marchandises. On se procura aussi de bœufs & de moutons pour le reste du voyage.

Les *Kalkas* mènent une vie beaucoup plus aisée que la plupart des *Mongols* qui sont aux environs de la Chine. Leurs troupeaux sont en plus grand nombre, & le Pays leur offre plus de commodités pour les nourrir. Avant la guerre des *Eluths*, ils étoient extrêmement riches, par la multitude infinie de leurs bestiaux. Quelques-uns de leurs principaux Princes ont encore huit à dix mille chevaux dans leurs haras. Cette Nation s'étendoit autrefois depuis la source du *Kerlon* jusques vers le Pays de *Solon*; mais elle s'est retirée en deçà de cette Rivière, pour se mettre à couvert de la fureur des *Eluths*, qui la désoleoient par leurs pillages & leurs massacres.

Une grande partie des *Kalkas* s'est donnée volontairement aux *Moscovites*. L'Empereur de la Chine en recevant les autres au nombre de ses Sujets, dans l'assemblée des Etats de Tartarie, qui se tint à Tolonor en 1691, confirma *Che-ching-han* dans sa dignité de *Khan*, avec cette restriction, que sa dignité ne passeroit pas à ses descendants. Un oncle de ce *Khan*, qui étoit le plus puissant Prince du Pays, fut créé *Tsin-vang*, ou Regule du premier ordre. Cinq autres Princes furent élevés à la dignité de *Peilé*; un autre, à celle de *Kong*, & deux à celle de *Taiki* du premier ordre & de Chefs d'Etendards. Ces dix Princes étoient ceux qui avoient un assez grand nombre de Sujets pour en former un Etendard. Ainsi toute la Nation des *Kalkas* soumis à la Chine est divisée en dix Etendards. Leurs Chefs les gouvernent sans aucune dépendance mutuelle, & ne reconnoissent pas d'autre autorité que celle de l'Empereur & du Tribunal des *Mongols*, auquel on peut appeler de leur sentence. *Che-ching-han* même ne peut faire mourir aucun de ses Sujets, ni confisquer leurs biens. Ces deux châtimens sont réservés à la connoissance immédiate de l'Empereur. Sa Majesté donne aux Regules qui portent le titre de *Peilé*, le même revenu qu'aux autres Princes *Mongols* qui sont aux environs de la Chine, & ne tire d'eux aucun tribut.

Lorsqu'ils viennent à *Peking* pour saluer ce Monarque & lui offrir quelques chevaux ou quelques chameaux à titre de tribut, il leur fait donner l'équivalent en étoffes de soie, en toile, en thé, &c. Ils sont défrayés à *Peking* pendant

le séjour qu'ils y font. Voici les noms des dix Princes Kalkas, & le nombre des *Nurus* qu'ils ont chacun dans leur Etendard :

- | | |
|---|---|
| 1. Che-ching-han. 17 <i>Nurus</i> . | 5. Ching-peilé. 7 <i>Nurus</i> & demi. |
| 2. Namjal - tün - vang. 21 <i>Nurus</i> & demi. | 6. Tangaghin-peilé. 6 <i>Nurus</i> . |
| 3. Pong-fuk-kwn-vang. 12 <i>Nurus</i> & demi. | 7. Aldar-peilé. 6 <i>Nurus</i> . |
| 4. Puta - chappé - peilé. 11 <i>Nurus</i> & demi. | 8. Chenden-kong. 28 <i>Nurus</i> . |
| | 9. Serengtachi - taiki. 12 <i>Nurus</i> & demi. |
| | 10. Connetchouk-taiki. 1 <i>Nuru</i> . |

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.
Noms & forces
des dix Princes
Kalkas.

Chaque *Nuru* est divisé en cent cinquante familles. Une famille est composée du mari, de la femme, des enfans & des esclaves. De trois en trois ans on examine s'il y a plus ou moins de familles dans les *Nurus*, & celles qui s'y trouvent de plus servent à remplacer les familles qui manquent dans d'autres *Nurus* du même Etendard, ou à composer de nouveaux *Nurus*. Jamais ils ne passent d'un Etendard à l'autre. En un mot, ces *Nurus* sont pour le nombre ce qu'elles étoient à l'assemblée des Etats de Tartarie en 1691, qui fut l'année de leur établissement, lorsque tous les Kalkas se soumirent volontairement à l'Empereur. Mais on assure qu'ils ont beaucoup diminué depuis, à l'occasion de la guerre des *Eluths*, qui faisoient des courses continuelles dans le Pays des Kalkas.

Nurus, & de-
quoi ils sont
composés.

Joignons ici le nom des lieux aux environs desquels les Chefs des Etendards font ordinairement leur résidence ; car ils n'ont pas de demeure fixe. Leur unique règle pour camper est la commodité des fourages. Cependant ils ont des bornes, qu'ils ne passent guères. Chacun se contente d'errer de camps en camps, dans une certaine étendue de Pays.

Camp ou Rési-
dence des dix
Princes Kalkas.

Che-ching-han campe aux environs d'un Etang qui se nomme *Tuené*, vers la Rivière de Kerlon, à trois journées Nord-Ouest d'*Ulan-pulak*, où se tiennent les assemblées.

Ponfuk-vang forme ses camps vers la Rivière d'*Urfon*, dans un lieu nommé *Poioné*, à deux journées Nord-Est d'*Ulan-pulak*.

Namjal-vang campe sur le bord occidental du Lac de *Puir*, à deux journées Sud-Est d'*Ulan-pulak*.

Tangaghin-peilé campe sur les bords de la Rivière de *Kalka-pira*, dans un lieu qui se nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Est d'*Ulan-pulak*.

Aldar-peilé campe sur les bords de la Rivière d'*Urfon*, près d'un Etang nommé *Tuené*, à trois journées Nord-Est d'*Ulan-pulak*.

Putachappe-peilé campe au Nord de la Montagne de *Motassâ*, dans un lieu qui se nomme *Huhu-teressou-toson*, à cinq journées. Sud d'*Ulan-pulak*.

Ching-peilé campe dans un lieu nommé *Kurban-chahan-pulak*, à dix journées Sud-Ouest d'*Ulan-pulak*.

Chenden-kong promène ses camps aux environs d'un lieu nommé *Ula-tsay-y-zadak*, à trois journées Nord-Est d'*Ulan-pulak*.

Serengtachi-taiki campe aux environs de *Parhoton*, sur les bords du Kerlon, à huit journées Ouest d'*Ulan-pulak*.

Connetchouk-taiki campe sur les bords de la Rivière de *Kalka-pira*, aux

GERBILLON.
1698.

VIII. Voyage.
Ancien état des
Kalkas.

environs d'un lieu qui se nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

Avant que les Kalkas eussent été détruits par les Eluths, tous ces Princes, qui sont de la famille de *Che-ching-han*, le reconnoissoient pour leur Chef & leur Souverain. Mais, par degrés, chacun se rendit indépendant. Ils occupoient alors une fort grande étendue de Pays, depuis *Payeu-ula* jusqu'aux limites de la Province de *Solon*, séparée de leur Pays par deux petites Rivières, nommées *Ibing* & *Whey*, qui vont se jeter dans celle d'*Ergone*. Elles sont à une ou deux journées Est de la Rivière de Kalka, qui prenant sa source dans la Montagne de *Soioitgi*, se jette dans le Lac de Puir.

Gués de la Ri-
vière d'Orfon.

Le 11 Juillet, quatrième jour de la sixième Lune Chinoise, nous partîmes du lieu de l'Assemblée, & nous fîmes soixante sept lieues au Nord-Ouest quart de Nord. Nous passâmes deux fois à gué la Rivière d'Orfon; la première fois près du camp, & nos chevaux n'eurent de l'eau que jusqu'aux fangles, parce que le gué étoit large; car le passage étoit impossible dans les endroits où la Rivière étoit plus étroite. Nous la traversâmes une seconde fois à quinze ou vingt lis du camp, après avoir passé une grande prairie qui s'étend des deux côtés de la même Rivière. Le second gué est plus facile que le premier. Norre but, en passant deux fois la Rivière, étoit d'éviter la nécessité de faire le tour de l'étang d'Ulan-pulak & du ruisseau qu'il forme, parce que c'est un marécage dont nous n'aurions pas eu peu de peine à nous tirer, & que d'ailleurs il auroit fallu deux journées au lieu d'une pour nous rendre au Lac de *Kulon*, où nous allâmes camper. Le Pays que nous eûmes à traverser au-delà de l'Orfon étoit moins égal. Il alloit en pente presque insensible, & le terrain étoit sablonneux. On s'arrêta sur une hauteur, à douze ou quinze lis du lac, d'où nous en découvrîmes la partie qui n'étoit pas cachée par les montagnes. Cette partie du Lac, que nous considérâmes à loisir avec de bonnes lunettes, peut avoir environ cent ou six-vingt lis de tour. La plus grande longueur de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est, avoit environ quarante lis, suivant notre estimation, & sa largeur un peu plus de trente lis du Sud-Est au Nord-Ouest. Vers le Nord-Est, on découvroit une ouverture qui n'étoit pas fort large. On nous dit que c'étoit la communication de cette partie du Lac que nous découvrions, avec celle qui nous étoit cachée. Elle est sans comparaison plus grande, & l'on nous assura même qu'à faire soixante ou soixante-dix lis par jour, il falloit sept jours pour en faire le tour. Les montagnes, qui sont entre le Nord-Est du Lac & le Nord-Ouest, nous en déroboient la vue. Cependant on voyoit encore çà & là des montagnes au-delà du Lac à l'Est, & quelques collines au Sud-Est. Mais toutes les montagnes qui environnent ce grand Lac ont peu de hauteur. On en distingue trois principales: celle qui est plus au Sud, se nomme *Kaliu-tay*; celle du milieu, *Ol-erim*, & celle qui est au Nord, sur le bord de l'*Argan*, *Kut-sant-chiré*. On nous dit que la Rivière d'Orfon entroit dans cette partie du Lac qui nous étoit cachée vers l'Est; que la Rivière d'*Argan*, que les Kalkas appellent *Ergone*, en sortoit vers le Nord-Est, & que celle du Kerlon y entroit vers le Nord-Ouest, à quarante lis du lieu où nous étions campés.

Après avoir considéré soigneusement ce Lac, de l'éminence où nous étions,

Description du
Lac de Kulon.

nous descendîmes sur ses bords. Le terrain y étoit inégal, fort sablonneux, & sans autres pâturages que des touffes d'une espèce d'herbe que les chameaux aiment beaucoup & qui croît dans les sables. On y voyoit des nuées de mouches. En promenant encore nos regards sur le Lac, nous y vîmes plusieurs espaces de sable découvert, qui formoient comme de petites îles; ce qui nous fit juger que cette partie étoit peu profonde. Notre conjecture fut confirmée par nos pêcheurs, qui y entrèrent jusqu'à cinq ou six lis avant que d'y trouver trois pieds d'eau. Nous nous rendîmes ensuite au camp, qui étoit à deux lis des bords du Lac, précisément à son extrémité occidentale, ou plutôt au Sud-Ouest; car le Lac, dans sa longueur, qui est, dit-on, de plus de deux cents lis, regne du Sud-Ouest au Nord-Est. Ce lieu s'appelle *Dalay-chaye-chong-dalay*. On lui donne ce nom, qui signifie *Mer*, pour exprimer sa grandeur. Les pêcheurs prirent seulement trois ou quatre grandes carpes, & peu de petits poissons. La hauteur du Pole, dont nous ne pûmes nous assurer, parce que l'épaisseur des nuées nous empêcha de prendre la hauteur méridienne, nous parut de quarante-huit degrés quarante-six minutes. On vit encore arriver des Taikis Kalkas, qui venoient saluer nos Tajins & leur offrir des présents. D'autres Kalkas amenèrent des chameaux & des chevaux, pour les échanger contre diverses marchandises.

Le 12, nous fîmes soixante lis à l'Ouest, six degrés vers le Nord, dans un pays fort découvert, & assez uni pendant l'espace de quarante lis; après quoi nous passâmes une petite montagne, qui continue depuis la Montagne de *Tulan-hara* jusqu'à la Rivière de Kerlon. Nous campâmes sur les bords de cette Rivière, dans un lieu nommé *Kerlonni-altroi-emu*. Le Kerlon coule dans une plaine de plus d'une lieue de largeur, qui forme une très-belle prairie & d'excellents pâturages. On campa au pied d'une colline, au Nord de la Rivière. On voyoit d'autres collines, qui paroissent fort arides. Mais l'eau de la rivière est très-bonne & très-saine. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés quarante-huit minutes.

Le 13, on fit soixante-dix lis; les quinze premiers au Sud-Sud-Ouest; ensuite quinze ou vingt au Sud-Ouest, tantôt plus au Sud & tantôt plus à l'Ouest. Vers la fin, nous avançâmes assez long-tems à l'Ouest, prenant même quelquefois un peu du Nord; de sorte que la totalité de la route fut d'environ soixante lis au Sud-Ouest quart d'Ouest. On étoit obligé de faire ces détours, pour suivre le chemin le plus aisé & pour éviter les marais du Kerlon. Nous fîmes presque les deux tiers du chemin dans des collines d'un sable dur, où l'on trouve quantité de petites pierres d'agate, mais d'agate commune. Nous ne cessâmes point de côtoyer le Kerlon, en le laissant toujours à droite au Nord, à cause des marais, & des grands détours qu'il fait tantôt vers le Nord & tantôt vers le Sud.

Après avoir fait quarante lis, nous passâmes à la vûe d'un étang médiocre, où *Che-ching-han* avoit eu son camp, qu'il avoit quitté depuis deux jours pour s'avancer un peu plus à l'Ouest sur les bords du Kerlon. Nous campâmes à l'entrée de la prairie, dans un lieu qui se nomme *Tueré-nor*. La largeur de

GERBILLON.

1698.

VIII. Voyage.

Îles du lac.

Dalay-chaye,
chong-dalay.Kerlonni-altroi-
emu.

Pierres d'Agathe.

Camp de Che-
ching-han.

GERBILLON.
1698.

VIII. Voyage.

Ses richesses en
troupeaux.

Camp de Chi-
ching-batt.

Lahi-tonlula.

Kerlonni-chik-
chira.

Montagnes de
Horobot.

cette prairie est de plus d'une lieue, & les pâturages y sont excellents.

Le 14, on fit cinquante-neuf lis au Sud-Ouest, toujours dans la plaine du Kerlon. Après en avoir fait environ cinquante, nous passâmes la Rivière dans un endroit où elle n'avoit pas plus de deux pieds d'eau, mais avec sa largeur ordinaire, qui est d'environ soixante pieds. Che-ching-han étoit campé avec sa famille sur les deux bords. Dans tout le voyage, nous n'avions pas vu tant de chameaux, de chevaux & de chevres. On voyoit aussi des moutons, des vaches & des bœufs, mais en moindre nombre. Le Khan avoit environ huit ou dix tentes, qui paroissent plus propres que les autres, mais qui n'étoient pas comparables à celles des Seigneurs Mancheous. On découvroit, au-dessus & au-dessous de la Rivière, deux autres tentes & plusieurs pavillons, avec un amas de tentes communes pour ses gens. Il avoit fait préparer, à quelque distance, un pavillon particulier, pour y recevoir nos Tadjiks & les y traiter à la manière des Tartares. Il les avoit fait inviter par ses Officiers. Lorsqu'ils approchèrent de sa résidence, il vint au-devant d'eux à cheval & les conduisit au pavillon qu'il leur avoit fait préparer. Le festin qu'il leur donna consistoit en huit ou dix moutons apprêtés différemment & servis dans une espèce d'auges de bois; car il ne parut pas d'autre vaisselle. Après avoir goûté de ces viandes, & bu du thé préparé avec du lait, ils remonterent à cheval & se rendirent au camp, sur les bords du Kerlon, dans un lieu nommé *Lahi-tonlula*. L'eau de la Rivière étoit fort trouble. On y fit une pêche abondante, sur-tout de carpes, mais qui n'étoient ni fort grosses ni fort grasses. La prairie est au Sud de la rivière. C'étoit pour éviter un grand tour que le Kerlon fait du même côté, qu'on prit la résolution de le passer. On fit ensuite quarante lis au-delà. Les Kal-las de la dépendance du Khan amenèrent quantité de chameaux & de chevaux, pour faire leur commerce dans le camp.

Le 15, on fit quatre-vingt-quinze lis, tant à l'Ouest-Sud-Ouest qu'à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Ensuite on traversa de petites montagnes fort nues, après lesquelles on entra dans une grande plaine, qui s'étendoit au Nord à perte de vue. On découvroit quelques collines à l'Ouest & au Sud-Ouest. Le Pays que nous traversâmes étoit absolument stérile; le terrain, de sable dur, couvert de très-peu d'herbe, sans eau & sans arbres. Nous eûmes toujours le Kerlon au Sud; tantôt plus loin, tantôt plus près; mais nous nous en éloignâmes de quarante ou cinquante lis, parce qu'il faut de si grands détours en suivant le pied des montagnes, que pour ne pas nous écarter de ses bords nous aurions employé trois jours jusqu'à *Kerlonni-chik-chira*, où nous allâmes camper sur la même Rivière. Elle y est toujours bordée d'une très-belle prairie, qui offre d'excellens pâturages. De notre camp, on voyoit, à l'Est-Sud-Est, les montagnes que nous avions passées & qui se nomment *Horobot*, parce qu'elles ont quelque ressemblance avec le corps d'un chameau. C'étoit le long de ces montagnes & dans la même plaine, que nous avions passé neuf ans auparavant pour nous rendre à *Nipcheu*, après avoir traversé la Rivière de Kerlon dans l'endroit qui est au midi des mêmes montagnes, à soixante-dix ou quatre-vingt lis, au Sud,

	lis.		lis.
14. Lahi-tula,	59	16. Ton-kul-chi-aya,	66
15. Kerlonni-chik-chira,	25		

du lieu où nous étions campés. Les observations que nous fîmes, à sept ou huit lis du camp, s'accorderent fort bien avec celles que nous avions faites dans le premier voyage.

Le 16, nous fîmes soixante lis; les vingt premiers à l'Ouest dans la même plaine. Ensuite, ayant passé une petite hauteur, nous tournâmes du côté du Sud, depuis l'Ouest jusqu'au Sud-Ouest quart de Nord. Nous eûmes toujours au Nord, le Kerlon, qui fait un assez grand tour, mais bien moindre que celui du jour précédent. Nous n'en étions séparés par aucune hauteur considérable. De toutes parts le pays étoit fort découvert, & le terrain toujours sablonneux, à l'exception de douze ou quinze lis aux environs du Kerlon, où la prairie dans laquelle il serpente est à peu près de cette largeur. Un Taiki, Lieutenant Général de l'Etendard de *Che-ching-han*, vint visiter nos Tajins dans le camp.

Le 17, nous fîmes soixante-trois lis, toujours dans un pays fort découvert, où l'on ne voyoit que quelques collines vers le Sud & le Sud-Ouest. Nous recommençâmes à marcher au Sud du Kerlon, dont nous nous étions éloignés pendant l'espace de quarante lis; & pendant le reste du chemin nous ne cessâmes point de le côtoyer, presque toujours à vue. Le camp fut assis sur ses bords, dans un lieu qui se nomme *Kerlonni-sira-chi-ban-tay*.

Kerlonni-sira-chi-ban-tay.

Le 18, nous fîmes soixante-dix lis, presque droit à l'Ouest; excepté qu'aux quinze derniers nous prîmes un peu du Nord, pour aller camper sur les bords du Kerlon, que nous passâmes avant que d'asseoir le camp. Nous l'avions continuellement suivi presque à vue, sans quitter la prairie, excepté dans deux endroits, où nous passâmes de petites hauteurs au Sud. On étoit obligé de faire ces détours, pour éviter des lieux marécageux. Cette prairie est toujours fort belle & remplie de bons pâturages. Nous laissâmes au Sud plusieurs petites collines, sans lesquelles le pays seroit tout-à-fait plat. Le terrain de ces collines & des hauteurs qui bordent la prairie, est sablonneux & stérile. L'herbe y est rare & fort courte. On campa dans un lieu qui se nomme *Chilun-karchaha*, sur le bord du Kerlon.

Chilun-kar-cha-ha.

Le 19, on fit soixante-dix lis à l'Ouest, dans un pays encore plus plat que les jours précédens, & sans s'éloigner du Kerlon de plus de dix ou douze lis. De tems en tems, on découvroit quelques collines & des hauteurs au Sud de cette Rivière. Nous campâmes sur ses bords, après l'avoir passée dans un lieu nommé *Turé-nor*. On y prit quantité de poissons blancs, mais la plupart fort maigres & fort petits.

Turé-nor.

Le 20, nous fîmes soixante-cinq lis à l'Ouest, jusqu'à quatorze degrés vers le Sud, toujours en côtoyant le Kerlon, dans la plaine & dans la prairie qui le bordent. Après dix-huit ou vingt lis, nous passâmes devant les restes d'une Ville, autrefois bâtie par la race des *Yuens* sur le bord septentrional du Kerlon. Sa forme étoit carrée, & sa circonférence d'environ vingt lis. On y voit encore deux pyramides à demi-ruinées, & de grands pans de ses murs de terre. Elle se nommoit *Para-hotun*, c'est-à-dire, *Ville du Tygre*, parce qu'on y entendoit souvent les cris de ces animaux féroces. Nous campâmes sur les

Ruines de Para-hotun.

	lis.		lis.
17. Kerlonni-sira-chibantay,	63	19. Turé-nor,	70
28. Bords du Kerlon,	70	20. Bords du Kerlon,	65

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

bords du Kerlon , après avoir passé un petit ruisseau dont l'eau est fort claire , & qui va se jeter près de-là dans cette Rivière. La prairie offre toujours d'excellens fourages. *Kerlonni - kan - chu - ku* est le nom du lieu où le camp fut allié.

Camp de Sering-ta-hi-taiki.

Le 21 , on fit soixante-huit lis ; les premiers à l'Ouest-Sud-Ouest quart d'Ouest. Ensuite , tournant autour de la prairie pour éviter les marais , nous passâmes le Kerlon , que nous ne cessâmes point de côtoyer , à l'exception des quinze ou vingt derniers lis , où cette Rivière faisant un assez long détour au Sud pour aller passer une montagne qui est à son Midi & des collines qui sont au Nord , nous coupâmes droit , par une colline , & nous descendîmes dans la prairie pour aller rejoindre ses bords , sur lesquels nous campâmes , dans un lieu qui se nomme *Pufing - angha*. *Seringtachi - taiki* , Chef d'un des dix Erendards Kalkas , étoit campé avec un grand nombre de ses gens aux environs de la Rivière. Il en vint plusieurs au camp pour faire leur commerce ; & le Taiki ayant attendu nos Tajins sur la route , leur fit un festin à la manière du Pays. La hauteur du Pole , quarante-deux degrés cinquante-huit minutes.

Puir-luk-alin.

Le 22 , nous partîmes fort tard à cause de la pluie , & nous ne fîmes que trente-cinq lis à l'Ouest quart de Sud-Ouest , en côtoyant toujours le Kerlon à vûe. A la fin nous quittâmes la prairie , pour passer quelques collines & pour éviter des lieux marécageux. Ensuite étant descendus dans la prairie , que nous traversâmes entièrement , nous passâmes la Rivière , pour aller camper de l'autre côté , sur une éminence , dans un lieu qui se nomme *Puir-luk-alin*.

Le 23 , on fit soixante-seize lis , tout compté , à l'Ouest , environ quinze degrés vers le Sud , côtoyant presque toujours des montagnes & des collines du côté du Sud , & le Kerlon du côté du Nord. On campa dans la prairie , à quatre ou cinq lis de la Rivière , mais proche d'une petite mare d'eau fort fraîche. Ce lieu porte le nom de *Painuk-alinni-hara-ussou*.

Mules sauvages
& chevres jaunes.

Le 24 , nous fîmes soixante-huit lis ; les trente-trois premiers à l'Ouest-Sud-Ouest , & le reste droit à l'Ouest. On marcha toujours dans la plaine , au pied des petites montagnes & des collines qui sont au Sud de la Rivière. Nous passâmes ensuite la Rivière , pour camper sur son bord septentrional , dans la prairie , qui offre toujours de bons pâturages. Pendant la plus grande partie du chemin , nous vîmes de la fiente de mules sauvages & de chevres jaunes. Les collines en sont remplies , & nos gens , qui chassoient dans la marche , en poursuivirent quelques-unes ; mais comme ils étoient en petit nombre & que ces animaux sont fort légers à la course , ils n'en purent prendre aucun. On tua seulement un jeune loup , qui suivoit depuis deux jours les troupeaux de moutons de nos Mandarins ; & l'on vit cinq grands cerfs dans les montagnes , quoiqu'elles soient découvertes & sans aucune apparence de bois. Le lieu où l'on campa se nomme *Purha-su-hai-hojo* , à quarante-sept degrés quarante quatre minutes de hauteur du Pole.

Le 25 , nous fîmes soixante-quatre lis à l'Ouest , environ seize degrés vers

	lis.		lis.
21. Bords du Kerlon ,	68	23. Paynuk-alinni-hara-ussou ,	76
22. Puir-luk-alin ,	35	24. Purha-su-hai-hojo ,	69

le Sud. Après avoir fait vingt lis dans la plaine, nous repafsâmes le Kerlon, que nous laifsâmes ensuite au Nord, le côtoyant d'assez loin, & suivant de fort près les montagnes & les collines qui font au Midi. Nous pasâmes devant celles qui se nomment *Egutei-kalka*, où les Eluths investirent, en 1696, deux cens cavaliers de l'avant-garde de l'Empereur, & se retirèrent ensuite sans les attaquer, contents d'enmener environ quatre cens de leurs chevaux, qu'ils avoient surpris avant que d'avoir été reconnus. Nous campâmes dans le lieu où l'Empereur avoit campé avec toute son armée lorsqu'il étoit arrivé sur les bords du Kerlon, c'est-à-dire au-delà de la Rivière, sur la rive septentrionale. Ce lieu se nomme *Erdeni-talohay-varghi-erghi*, à quarante-sept degrés trente-huit minutes de hauteur du Pole.

Le 26, on fit soixante-quinze lis au Sud-Ouest quart d'Ouest, sans quitter la plaine, qui s'étend depuis le bord septentrional du Kerlon jusqu'aux montagnes & aux collines. Elles continuent & forment une chaîne, mais elles sont peu hautes & fort nues. Le Kerlon fait ici un grand détour au Sud. Nous nous en éloignâmes de trente ou quarante lis, dans des sables durs & stériles, où les nids de rats étoient en si grand nombre que le terrain étant creux, quoique couvert de sable à la surface, nos chameaux & nos chevaux en recevoient beaucoup d'incommodité dans leur marche. Nous revînmes camper sur le bord du Kerlon, dans un lieu nommé *Hujetu-tsila*, à cinquante lis de *Kairé-hojo*.

Le 27, nous fîmes cinquante lis au Sud-Ouest quart d'Ouest, en comptant les détours & évaluant la variation de trois degrés quarante minutes à l'Ouest. On marcha toujours dans une grande plaine, côtoyant d'assez loin la rivière & les montagnes qui la bordent au Nord. Le terrain étoit d'un sable également dur & stérile. On campa près d'une pointe de collines, qui s'appelle *Kairé-hojo*, sur le bord du Kerlon. La chaleur étoit excessive, causée par un vent brûlant de Sud & de Sud-Ouest. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante-sept degrés quinze minutes. Mais le soir, au coucher du Soleil, la variation de l'aiguille étoit de trois degrés quarante minutes Ouest.

Le 28, on fit cinquante-cinq lis à l'Ouest, six degrés vers le Sud. Après avoir marché quelque-tems dans la plaine, nous entrâmes dans de petites montagnes, laissant le Kerlon au Sud, vers lequel il fait un grand détour. Nous ne fîmes que monter & descendre dans les montagnes, mais toujours par des pentes douces, & nous allâmes camper près d'une mare d'eau, qui étoit accompagnée d'une fontaine fort fraîche. Mais comme ce n'étoit qu'une source, qui bouillonnait, sans aucune pente par où l'eau pût s'écouler, elle formait seulement deux ou trois petites mares, qui se sentoient du nitre dont le terrain étoit rempli. Il arriva aussi que les bestiaux de l'équipage y étant entrés d'abord, rendirent l'eau trouble & de fort mauvais goût; ce qui nous causa d'autant plus d'incommodité qu'il fit ce jour-là une chaleur insupportable. Il souffloit un vent de Sud & de Sud-Ouest, si brûlant qu'il nous desséchoit les entrailles. La chaleur continua toute la nuit; ce qui est sans exemple dans ce climat, sur-tout

GERBILLON.
1698.

VIII. Voyage.
Montagnes
d'Egutei-Kalka.

Ancien camp
de l'Empereur.

Nids de rats.

Chaleur excessive.

L'équipage man-
que d'eau dans le
camp.

	lis.		lis.
25. Erdeni-talohay-varghi-erghi, . . .	64	27. Kairé-hojo,	50
26. Hujetu-tsila,	75	28. Honghur-puritu,	56

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.
Honghur-punlu.

après une pluie qui avoit duré tout le soir aux environs du camp, avec des coups de vent très-impétueux. Ce lieu se nomme *Honghur-puritu*, à quarante lis au Nord de la Rivière de Kerlon. C'étoit pour éviter les détours, que nous nous étions éloignés de la Rivière.

— Ancien camp
de l'Empereur.

Le 29, nous fîmes soixante-cinq lis, à l'Ouest, six degrés vers le Nord. Après en avoir fait environ vingt-cinq, nous passâmes à quinze ou vingt, au Nord, du lieu où nous avions campé deux ans auparavant à la suite de l'Empereur, lorsqu'après avoir poursuivi le Khan des Eluths, qui fuyoit devant lui, il étoit retourné sur ses pas, parce que ce Prince étant déjà fort éloigné, il auroit été difficile de transporter des vivres pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse que la sienne. Nous passâmes de-là entre des montagnes couvertes de roches, & beaucoup plus hautes que toutes celles qui s'étoient offertes depuis *Ingan*. Elles se nomment *Tono-alin*. On fit encore trente lis au-delà, dans une plaine dont le terrain est inégal, sablonneux & rempli de nids de rats, qui faisoient broncher continuellement les chevaux & les bêtes de charge. Le camp fut assis sur les bords d'un ruisseau, dont l'eau étoit heureusement très-fraîche, ce qui fut d'un grand secours pour l'équipage, dans une chaleur des plus brûlantes. Ce ruisseau étoit environné de fort bons pâturages. Il se nomme *Sem-kut*, & le lieu où nous étions campés porte le nom d'*Eburhu-holo-cheri*, à quarante-sept degrés quinze minutes de hauteur du Pole.

Commencement
du domaine de
Che-ching-han.

Le 30, on fit soixante-sept lis à l'Ouest, environ seize degrés vers le Nord, dans une plaine inégale & de sable stérile, comme les jours précédens. On rejoignit la Rivière, sur les bords de laquelle on campa, après l'avoir passée dans un lieu nommé *Ulon-erghi*. Nous avions au Nord-Est de notre camp, à la distance d'environ vingt lis, des montagnes hautes & stériles, qui sont fameuses dans le Pays parce que le Khan des Eluths y étoit venu souvent camper, pour faire de-là ses courses sur les Kalkas. C'est-là d'ailleurs que commencent les terres de *Che-ching-han* & qu'il fait ordinairement sa demeure.

Ekemur purha-
futay.

Le 31, nous fîmes trente-cinq lis au Nord-Nord-Ouest, dans la même plaine; & côtoyant toujours le Kerlon, nous campâmes encore sur ses bords, dans un lieu nommé *Ekemur-purha-futay*. Les Montagnes de *Payen-ulon* s'offroient toujours à côté de nous; mais nous étions plus près de l'entrée d'un grand détroit d'autres montagnes, qui s'étendent au Nord jusqu'à la source du Kerlon. On nous assura qu'elle étoit à trois ou quatre cens lis de notre camp. Elle se forme de quantité de ruisseaux & de sources qui coulent des montagnes, & qui venant à se joindre composent cette Rivière, dont l'eau est fort claire & médiocrement rapide. Elle nous parut plus grande ici que dans tous les lieux où nous l'avions vue jusqu'alors; ce qui venoit apparemment des pluies abondantes qui étoient tombées les jours précédens sur les montagnes. En effet, nous y vîmes des nuées épaisses, qui ne s'approchèrent pas de nous dans la plaine, & nous y entendîmes plusieurs coups de tonnerre. Les Kalkas du Pays nous assurèrent aussi que la Rivière de *Saghalian ula*, qu'ils appellent *Onon* jusqu'au lieu où l'*Argun* y entre, prend sa source dans les mêmes montagnes

Sources du Ker-
lon & de Sagha-
lian-ula.

	lis.		lis.
29. Eburhu-holo-cheri, . . .	65	31. Ekemur-purha-futay, . . .	35
30. Ulon erghi, . . .	67		

que le Kerlon, un peu à l'Est, à la distance d'environ quatre cens lis. La pêche qu'on fit ce jour-là dans la Riviere, nous rapporta quantité de brochets, des carpes & d'autres poissons de moindre grandeur.

Le premier jour d'Août, vingt-cinquième de la sixième Lune Chinoise, on fit soixante lis, par divers détours qui se rapportoient au Nord-Ouest quart de Nord. Le camp fut assis dans une grande plaine, environnée de collines & de montagnes, près d'une mare d'eau; qui est formée par une fontaine dont l'eau a peu de fraîcheur, parce qu'elle n'a pas d'écoulement. Cette mare se nomme *Kalutu-nor*. C'est le lieu où les deux armées Impériales s'étoient jointes il y avoit deux ans, pour suivre les Eluths fugitifs. Nous trouvâmes encore les traces des troupes Chinoises, sur-tout quantité de casques, de cuirasses, de boulets de canon & de balles de mousquets, que les Chinois avoient abandonnés après la défaite du Khan, parce que leur équipage étoit fort affoibli. Le Kerlon étoit à quarante ou cinquante lis de notre camp, vers l'Est. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés trente-six minutes. Mais ayant pris le soir la variation de l'aimant, nous la trouvâmes de trois degrés vingt minutes, toujours du Nord à l'Ouest.

Le 2, nous fîmes cinquante lis au Nord-Ouest quart de Nord. Après avoir fait environ vingt-cinq lis jusqu'à l'extrémité de la plaine, nous entrâmes dans une assez large vallée, qui s'étend environ trente lis entre deux chaînes de montagnes stériles, la plupart couvertes de pierres & de rochers. On campa dans cette vallée, près d'un petit ruisseau, formé par une fontaine d'une eau fort pure; mais ce ruisseau se perd bien-tôt sous terre. Ses bords offroient d'excellens pâturages.

Le 3, on fit cinquante-six lis, qui tout compté se réduisirent au Nord-Ouest. Après avoir fait quinze lis dans la même vallée, à peu près au Nord-Nord-Ouest, nous prîmes à l'Ouest par une autre vallée, dans laquelle nous fîmes environ dix lis à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Ensuite reprenant vers le Nord, entre des montagnes dont celles de l'Ouest offroient de fort beaux sapins du côté qui étoit exposé au Nord, nous marchâmes au Nord-Ouest quart de Nord, pour aller camper sur la Riviere de *Tula*.

Cette Riviere prend sa source dans la montagne de *Kentey*, à cent vingt lis du Kerlon. Elle coule d'abord vers le Sud-Est. Ensuite elle tourne droit à l'Ouest, après avoir passé une petite pointe de montagne sous laquelle nous campâmes, & qui est précisément à l'Ouest du lieu où la petite Riviere de *Terelki* se jette dans celle de *Tula*. Elle est beaucoup plus grosse que le Kerlon. Ses eaux sont d'une clarté extraordinaire & roulent sur un fond de cailloux. Rien n'approche de l'agrément de ses bords, dans toute l'étendue de la plaine. Ils sont couverts de beaux bois. Comme elle se partage en plusieurs bras, qui se divisent & se réunissent, elle forme quantité de petites Isles, remplies de diverses sortes d'arbres fort touffus, qui sont les plus agréables bocages du monde, & qui offroient une fraîcheur délicieuse dans les grandes chaleurs où nous étions. Le cours de cette Riviere est très-rapide. Au-delà des bois on découvre, de côté &

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

Mare de Kalutu-nor.

Variation de l'aimant.

Source & cours de la Riviere de Tula.

Beauté de ses bords.

	Août.	lis.		lis.
1. Kalutu-nor,	65	3. Riviere de Tula,	56
2. Vallée,	55		

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

Champ de bataille où les Eluths furent défaits.

d'autre , une prairie abondante en fourages. En un mot , c'est le plus agréable canton que je me souvienne d'avoir vu dans tous nos voyages en Tartarie. Au Nord , à la distance de cinq ou six lis , on ne voit que de hautes montagnes , escarpées en divers endroits & couvertes de roches , qui offrent de grands pins du côté qui fait face au Midi. Ce lieu , qui est à quarante-sept degrés cinquante-six minutes de hauteur du Pole , est proche du célèbre champ de bataille où le Khan des Eluths fut défait par l'armée Impériale & contraint de prendre la fuite en abandonnant une partie de son bagage & de ses bestiaux ; malheureuse journée , qui entraîna la perte & la ruine entière de sa Monarchie.

Le 4 , notre équipage ne fit pas plus de dix-sept lis , en réduisant la route à l'Ouest demi-quart de Sud-Ouest. On avoit le choix de deux chemins , pour arriver au terme de notre voyage ; l'un , en doublant cette pointe de montagnes que nous avions au Nord-Est , assez proche de notre camp ; l'autre , en suivant le chemin droit , & par conséquent le plus court. Mais comme il auroit fallu passer dans des vallées marécageuses & difficiles pour les bêtes de charge , on se détermina pour le plus long. On repassa donc la Rivière , en faisant un assez grand tour , pour éviter les marécages de la prairie qui est au Sud ; & marchant à l'Ouest & au Nord-Ouest , sur le revers des montagnes qui bordent cette prairie , on alla camper sur les bords de la Rivière de *Tula* , dans une petite vallée. Le *Tula* conserve encore ici toute sa beauté. Ses rives sont toujours couvertes de grands arbres. Il tourne dans des gorges fort étroites ; & dans plusieurs endroits il bat le pied des rochers escarpés des montagnes. Son cours est de l'Est à l'Ouest.

L'Auteur le visite. Eclaircissemens qu'il y reçoit sur la bataille.

Notre chemin fut beaucoup plus long que celui de l'équipage. Nous allâmes visiter , avec nos Tajins , le champ de bataille dont nous étions voisins. Le second Préfident du Tribunal des Mongols , qui s'étoit distingué dans ce combat , prit la peine de nous en expliquer toutes les circonstances. Le Khan des Eluths , fuyant devant l'armée Impériale , qui le poursuivoit par des marches forcées , remonta si promptement la Rivière de *Kerlon* qu'il avoit déjà plus de trente lieues d'avance. Il étoit même arrivé sur les bords de la Rivière de *Tula* , au pied des montagnes qu'il avoit choisies pour retraite & qu'il regardoit comme un azile impénétrable , lorsqu'il rencontra un Parti de l'avant-garde Impériale. C'étoit *Fian-gu* , Général de l'Empereur , qui malgré l'embarras auquel il étoit réduit par la disette des vivres , & par la perte d'une partie de ses chevaux & de ses chameaux , remontoit la Rivière de *Tula* avec un corps de troupes , pour chercher l'ennemi. Les Eluths ayant bien-tôt reconnu sa foiblesse le chargerent avec vigueur , le firent plier & poursuivirent les fuyards jusques vers le corps de l'armée Chinoise , qui étoit campée à plus de trois lieues sur le bord de la Rivière. La facilité qu'ils trouverent à renverser ce premier corps , fit croire au Khan que l'armée entière tiendrait peu devant lui ; & comptant déjà sur une victoire complete , il se hâta de faire avancer toutes ses forces , qui ne consistoient qu'en sept mille hommes de troupes réglées. Il ordonna qu'on fît suivre tout le bagage & les familles de ses soldats , dans la vûe de faire servir les hommes & les enfans à charger le butin. Il les fit placer dans les bois & dans les petites

Îles de la Riviere. Ensuite, ayant fait passer à ses troupes une petite hauteur qui étoit entre deux montagnes, il étendit hardiment ses escadrons dans la plaine pour marcher droit à l'armée Impériale, qui étoit sortie de son camp & qui s'étoit postée dans un lieu très-avantageux. C'étoit une montagne, qui s'étendoit du Nord-Ouest au Sud-Est & qui se terminoit par un rocher escarpé, au pied duquel passoit la riviere. Toute l'armée Chinoise étoit rangée sur une ligne, au sommet de cette montagne, & présentoit un fort grand front.

Cette disposition ne refroidit point l'ardeur des Eluths. Ils occuperent une autre montagne, plus petite & plus basse, mais couverte de rochers en divers endroits, qui faisoit face à celle des Chinois presque à la portée de l'arquebuse. Ils gagnèrent même une partie du terrain des Chinois, du côté de la riviere, par où la montagne avoit moins de hauteur ; & dans cette situation, ils attaquèrent bien-tôt le quartier des foldars Chinois qui occupoient ce poste. L'avantage fut disputé long-tems. Enfin, après un combat fort opiniâtre, les Eluths se virent forcés de reculer à une certaine distance, où ils ne laisserent pas de tenir ferme assez long-tems, sur une espece de terre-plein qui étoit sur le penchant de la montagne, tandis que les Chinois faisoient un feu terrible de leur artillerie sur les autres quartiers, particulièrement sur ceux qui occupoient la montagne opposée. Cependant les Eluths se soutinrent dans leur poste, jusqu'à ce que voyant avancer un gros de Chinois, qui avoient pris au Sud & qui étoient descendus dans la plaine pour les venir prendre en flanc, ils craignirent d'être enveloppés. Alors, quittant la montagne, ils se retirèrent en combattant toujours avec courage. Ils firent même encore face dans la plaine, & ne commencèrent à tourner le dos qu'après avoir vu plier leurs compagnons vers l'extrémité de la montagne, du côté de la riviere.

On ne les poursuivit pas loin, parce que la nuit approchoit & qu'ils se retirèrent dans les bois voisins de la riviere, où ils avoient placé leur bagage. Mais la vigueur avec laquelle ils avoient été reçus de leurs ennemis & l'étonnement qu'ils avoient eu de les trouver en si grand nombre, rendirent leur épouvante si vive, qu'ayant pris la fuite en désordre pendant toute la nuit, ils ne sauverent qu'une partie de leur bagage & de leurs familles. Leur Roi même, dont la femme avoit été tuée d'un coup de canon, fut le premier à fuir, avec le reste de sa famille & un fort petit nombre de ses gens. On trouva, dans son camp, des femmes, des enfans & des blessés, avec quelques bestiaux qu'il n'avoit pu emmener. Mais bien-tôt les fuyards, ignorant ce qu'étant devenu leur Chef, vinrent se rendre par troupes. Si les Chinois avoient eu de meilleurs chevaux pour marcher sur leurs traces, il en seroit échappé peu à leur vengeance.

Le lieu où l'armée Impériale s'étoit rangée en bataille porte le nom de *Chaumu*. Après l'avoir observé à loisir, nous descendîmes dans la plaine, qui est à l'Ouest des montagnes, arrosée de plusieurs petits ruisseaux qui vont se jeter dans la Riviere de *Tula*. Cette Riviere coule au pied des montagnes qui bornent la plaine au Nord. Elles sont très-hautes & couvertes de sapins. Vers le centre de la plaine, nous vîmes les ruines d'un Temple qui avoit été bâti par *Chempe-zun-tamba-hutuk-tu*, Grand-Lama des Tartares. Ayant choisi cet endroit pour sa demeure, il camptoit ordinairement sur les bords de la riviere, près des agréables bocages dont elle est environnée. Ce Temple étoit magnifique. Il avoit été construit par des ouvriers venus exprès de Peking. On y voyoit encore des tuiles & des briques

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

Ruines d'un
Temple bâti par
le Grand Lama.

GERBILLON.
1698.

VIII. Voyage.

vernissées de jaune, comme celles qui couvrent les toits du Palais Impérial à Peking. C'étoit le Khan des Eluths qui avoit détruit ce bel édifice en 1688, après la défaite des Kalkas. Nous allâmes camper ensuite dans une autre plaine, un peu moins grande que celle du jour précédent, toujours sur la Rivière de Tula, dont les bords ne cessent pas d'offrir des bois fort agréables.

Montagne de
Han alin.

Le 5, on fit cinquante lis, mais qui doivent être réduits à trente-cinq, Ouest-Nord-Ouest, à cause d'un grand détour qu'on fit dans les montagnes, au Sud & au Sud-Ouest, pour éviter les marécages de la plaine. On campa sur les bords du Tula, qui se partage en plusieurs bras, toujours ornés de beaux arbres. En chemin nous passâmes plusieurs ruisseaux qui vont se jeter dans la Rivière, & pendant l'espace d'environ trente lis nous côtoyâmes une haute montagne, nommée *Han-alin*, couverte d'une grande forêt de pins & de sapins, & remplie d'ours, de sangliers & de cerfs. On campa dans la vallée qui est au pied de cette montagne, sur les bords de la même Rivière.

Belles vallées.

Le 6, premier jour de la septième Lune Chinoise, nous fîmes quarante-huit lis, mais qu'il faut réduire à quarante-cinq, parce qu'on fut obligé de prendre un détour dans les montagnes, laissant la Rivière de Tula au Sud. Elle coule ici à l'Ouest & au Sud-Ouest. Les montagnes, où nous ne cessâmes presque pas de marcher, sont couvertes de beaux bois de pins, & séparées par des vallées, dont la plus agréable est celle où l'on assit le camp, sur le bord d'un ruisseau. Elle a trois ou quatre lis de largeur à son ouverture; mais elle va toujours en se rétrécissant. La beauté de ses pâturages, les arbres qui bordent le ruisseau & les montagnes couvertes de grands bois de pins qui la bordent des deux côtés & qui la terminent au Nord, forment une perspective charmante. Les sangliers doivent être en fort grand nombre dans ces forêts, puisque la vallée étoit remplie de leurs traces & qu'on y voyoit une infinité de fosses, qu'ils creusent dans la terre pour y chercher des racines. Les bois produisent aussi des fraises, qui ressemblent parfaitement à celles de l'Europe.

Fraîses de Tartarie.

Difficulté à traverser les forêts.

Le 7, on fit cinquante & un lis, que les détours font réduire à quarante-huit au Nord-Ouest. Après avoir achevé de parcourir la vallée où l'on avoit assis le camp droit au Nord, on retourna au Nord-Ouest quart de Nord, pour grimper une montagne qui ne paroïssoit pas fort haute du côté qu'on la montoit, mais qui l'étoit beaucoup plus en descendant, quoiqu'elle fût plus couverte de pins. Comme ils sont fort élevés & sans branches, nous trouvâmes peu de difficulté à nous ouvrir un passage. Nous n'étions arrêtés, de tems en tems, que par des arbres couchés en travers, qui étoient tombés d'eux-mêmes; car, outre que ce Pays est fort desert, les Kalkas ses anciens Habitans, qui ne bâtissent point de maisons, font peu d'usage de ces grands arbres. Etant descendus dans une vallée au Nord-Nord-Ouest, où nous marchâmes quelque tems, nous reprîmes au Nord-Ouest par une autre vallée plus large, bordée de montagnes moins hautes & plus decouvertes. Nous passâmes plusieurs petits ruisseaux, après lesquels nous arrivâmes, par quelques détours, dans une vallée, où le camp fut assis sur le bord d'un ruisseau dont l'eau étoit fort mau-

		lis.								lis.
5.	Même Rivière,	35	7.	.	.	52
6.	Vallée,	45				

vaîse. Les environs offroient néanmoins d'assez bons pâturages.

Le 8, on séjourna, pour faire sécher les tentes, qui avoient été mouillées par une grosse pluie. Le 9, on fit soixante-quinze lis, par divers détours, qui réduisirent la route à soixante-dix au Nord-Ouest quart d'Ouest. La plupart des montagnes que nous eûmes à traverser étoient couvertes d'herbe. On y découvroit, en divers endroits, des bois de pins & de sapins, dans un desquels nous trouvâmes quantité de fraises. La hauteur méridienne, que nous prîmes sur le bord d'un gros ruisseau, à sept ou huit lis du lieu où l'on assit le camp, fut de cinquante-sept degrés douze minutes, qui donnent quarante-huit degrés trente-quatre minutes de hauteur du Pole. Le camp fut assis près d'un autre ruisseau, d'où l'on découvroit, au Sud & à l'Ouest, des montagnes couvertes de bois.

Le 10, nous fîmes soixante lis, presque toujours entre des montagnes; mais ils doivent être réduits à cinquante-cinq, Ouest quart de Nord-Ouest. Après en avoir fait environ quinze, on passa une montagne couverte de grands bois, assez haute, mais peu difficile à monter & à descendre. Tous ces bois étoient remplis de fraisières & de fraises. Au pied de la montagne, nous trouvâmes, dans le vallon, un petit ruisseau, à l'extrémité du bois. L'eau en étoit si claire & si fraîche, & les bords si bien garnis d'arbres, que nous nous y reposâmes quelque-tems à l'ombre. Ensuite, passant encore entre quelques montagnes, nous allâmes camper dans une vallée, où nous trouvâmes une source d'eau très-fraîche, près d'une autre montagne, sur laquelle s'offroient deux ou trois rochers, à quarante-huit degrés trente-sept minutes de hauteur du Pole. Nos Mandarins, qui avoient marché en chassant, tuèrent un grand nombre de daims, un grand cerf & un marcastin.

Le 11, on fit trente-sept lis à l'Ouest quart de Nord-Ouest, presque toujours dans de grandes & larges vallées, qui n'étoient environnées que de petites montagnes fort nues. Le terrain du Pays ressemble assez à celui des environs du Kerlon; c'est-à-dire, qu'il est stérile, sablonneux & rempli de nids de rats. Nous vîmes sur le chemin plusieurs chevres jaunes; & nos Mandarins, qui continuoient de marcher en chassant, en tuèrent quelques-unes. On campa sur le bord de quelques mares d'eau, formées & entretenues par une fontaine, qui donne naissance à un petit ruisseau d'eau très-fraîche. Le soir, on vit arriver une troupe de Kalkas, qui venoient saluer nos *Tajins*. Entre plusieurs sangliers & d'autres animaux qu'ils leur offrirent, nous admirâmes un lièvre dont le poil tiroit sur le noir. Il avoit d'ailleurs le corps plus long & plus gros, & les jambes plus hautes que les lièvres ordinaires.

Le 12, nous fîmes soixante-trois lis; la moitié au Nord-Ouest, & le reste au Nord-Nord-Ouest, toujours dans un terrain fort plat. Ce sont de grandes vallées qui se succèdent les unes aux autres, environnées de montagnes peu hautes & fort nues. Nous y vîmes plusieurs troupeaux de chevres jaunes. Nos Mandarins allerent chasser dans les montagnes au Nord-Est, où ils tuèrent quelques cerfs, & quantité de daims & de chevreuils. Un ours & un sanglier, qu'on ren-

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.
Route par un
Pays désert.

Bois & monta-
gnes.

Lièvre noir.

Troupeaux de
chevres jaunes.

	lis.		lis.
9.	75	11.	37
10.	60	12.	65

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

contra, s'échappèrent dans l'épaisseur des bois. Nous campâmes près d'une fontaine, qui forme ensuite un petit ruisseau; mais l'eau en étoit fort mauvaise. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés cinquante-quatre minutes.

Assemblée des
Kalkas de l'Or-
gon.

Le 13, on fit quarante & un lis, dans des montagnes découvertes, montant & descendant par des chemins fort difficiles pour les bêtes de charge. On descendit dans une grande plaine au Nord-Est, où la Rivière de Tula se joint à celle d'*Orgon*. Après avoir passé la première, on assit le camp entre les deux, sur une montagne qui borde la plaine. C'étoit le lieu qu'on avoit choisi pour l'assemblée des Kalkas de cette région. Dès le même jour, tous les Princes qui l'habitent & qui se sont soumis à l'Empereur, vinrent au-devant du *Chi*, ou de l'ordre Impérial, & des Grands de l'Empire qui en étoient chargés. Les cérémonies ne furent pas différentes de celles qui s'étoient observées sur le Kerlon. Ensuite nos Tajins descendirent jusqu'au bord de l'*Orgon*; & remarquant que les eaux de ce fleuve étoient enflées jusqu'à faire craindre une violente inondation, d'autant plus que la saison des pluies n'étoit pas encore passée, ils ordonnèrent qu'on transportât les tentes sur les hauteurs voisines.

Informations
que se procurent
les Missionnai-
res.

Le 14, & les jours suivans jusqu'au 27, on séjourna, tandis que les Grands s'occupèrent des affaires publiques. Nous passâmes ce tems à prendre des informations sur l'état du Pays & des environs. Nos questions s'adressèrent à divers Kalkas, & à plusieurs Marchands Moscovites qui étoient venus trafiquer avec cette Nation & dont plusieurs avoient parcouru tous les Pays qui sont entre *Tobolskoy* & *Selingha*; sur-tout vers l'Ouest, qui nous étoit le plus inconnu, car nous connoissions assez le Pays à l'Est.

Témoignage
d'un jeune Voya-
geur Kalka.

Nous découvrîmes un jeune Kalka, qui étoit au service des Moscovites, & qui avoit fait plusieurs voyages à *Tobolskoy* & dans tous les Pays qui sont à l'Occident de la *Jenisseï*, jusqu'au Mont *Altay*. L'ayant engagé à nous venir voir, il nous fit la description de toutes ces contrées d'une manière fort nette pour un Tartare. Il nous traça même sur le champ une petite Carte, où il marqua les Rivières & leur cours, avec les Villes & les Bourgades qui sont bâties presque toutes sur le bord de quelqu'une de ces Rivières. Nous ne manquâmes point d'interroger aussi d'autres Kalkas & plusieurs Moscovites. Ceux qui paroissoient le mieux instruits s'accorderent avec ce jeune-homme; ce qui nous donna beaucoup de confiance pour son témoignage.

Rivière de Se-
lingha & sa source.

L'Habitation que les Moscovites avoient sur le bord oriental de la Rivière de *Selingha*, à trois cens quarante lis du lieu où l'*Orgon* se joint avec le *Tula*, est un petit Bourg qui contient environ quatre cens familles, tant de Moscovites, que de gens du pays qui se sont donnés à eux & qui ont pris leur habilement, quoiqu'ils vivent d'ailleurs suivant leurs propres usages. Quelques-uns sont même à la paye du Czar & servent de garnison. Leur Bourg est un petit quarré, fermé d'une forte palissade terrassée, qui a deux lis de longueur & deux de largeur. La Rivière de *Selingha* prend sa source d'une haute montagne qui se nomme *Tannu*. Celle d'*Orgon*, après s'être jointe au *Tula*, se jette dans le *Selingha*, qui est beaucoup plus grand, à cent quarante lis du lieu qui porte ce nom, & qui va se décharger dans le grand Lac de *Paykal*.

Montagnes les
plus célèbres.

Les montagnes les plus célèbres sont celle d'*Altay*, celle de *Trangha*, celle

de *Konkoye* & celle de *Kentay*. La dernière n'est qu'à cinq journées du lieu où nous étions, & c'est d'elle que les Rivières de *Tula* & de *Kerlon* prennent leur source ; celle-ci du Nord-Est de la Montagne, & celle-là du Sud-Ouest. Elles reçoivent plusieurs petits ruisseaux qui coulent des mêmes montagnes, sur-tout celle de *Tula*, qui a son cours dans un pays montagneux.

La Rivière d'*Onon* prend aussi sa source du Mont *Kentay*, au Nord-Est, à la distance d'environ une journée du lieu où le *Kerlon* prend la sienne. Cette Rivière d'*Onon* est celle que les Chinois appellent *Helong-kiang*, & les Tartares, *Saghalian-ula*.

Le Mont *Altay*, qui est le plus célèbre, sépare le Pays des *Kalkas* de celui des *Eluths*. Avant la dernière guerre, c'étoient les *Eluths* qui occupoient tout le Pays au-delà de cette Montagne, jusqu'aux *Usbeks* & une haute chaîne de montagnes à l'occident desquelles ils campoient ordinairement. Cependant les *Kalkas* s'étendoient anciennement au-delà du Mont *Altay*, mais ils en ont été chassés par les *Eluths*. La Montagne d'*Altay* est éloignée du lieu où nous étions d'environ un mois & demi de marche, en comptant cinquante lis pour chaque journée. C'est d'elle que prennent leur source les grandes Rivières d'*Oby*, de *Jenisseï*, d'*Irtiche*, & celles de *Tum*, de *Hopdo* & de *Chalengha*, qui sont plus que médiocres.

Le Mont *Hangay* est à l'Orient de celui d'*Altay*, d'environ vingt jours de chemin, qui reviennent à mille lis. Il séparoit autrefois les Etats de *Chafuktuhan* d'avec ceux de *Tuchetu-han*. Entre les Montagnes d'*Altay* & de *Hangay*, on en trouve une moins considérable, nommée *Kokoye*, éloignée d'environ douze cens lis de l'une & de l'autre.

Ce Pays contient aussi des Lacs fameux, dont le principal est celui de *Paykal*, que les Habitans nomment *Talay*, ou *Mer*. Il s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est ; & s'il faut s'en rapporter au témoignage des *Moscovites*, qui l'avoient parcouru en hyver sur la glace, sa longueur est d'environ un mois de chemin. Mais il est si éloigné d'avoir la même largeur, qu'on voit en quelques endroits ses bords, & qu'on peut le traverser ordinairement en deux ou trois jours. Il est rempli d'excellens poissons, qui remontent les rivières qu'il reçoit. Nos gens firent des pêches abondantes dans celle de *Tula*, & prirent sur-tout quantité d'esturgeons.

Le Lac qui se nomme *Ekaral-nor*, est à l'Occident du Mont *Hangay*, & reçoit la Rivière de *Hopdo*, après le tour qu'elle fait au pied du Mont *Kokoye*. Le Lac nommé *Kirkir-nor*, est à l'Orient du *Hangay*. Il est assez éloigné des Rivières de *Konghey* & de *Chapkam*, qui prennent leur source dans la Montagne de *Hangay*, & qui après s'être jointes entrent dans le Lac *Kirkir*. Ce Lac n'a pas plus de cent cinquante ou soixante lis de tour. Le Lac d'*Ekaral* n'en a pas moins de trois cens.

On nous parla de trois autres petites Rivières, qui prennent leur source dans le Mont *Kentey*. Les *Moscovites* les avoient passées pour venir jusqu'à notre camp. Ils passèrent le *Chura*, après trois jours de marche, c'est-à-dire, à cent quarante ou cent cinquante lis du Bourg de *Selingha*. Un demi-jour après, ils passèrent le *Hara*. Ces deux petites Rivières sont guéables. On nous dit que l'on pouvoit aller commodément à cheval, de *Selingha* à *Nipcheu*, mais sans aucune charge, & qu'il falloit des chevaux au double, lorsqu'ils étoient char-

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

Rivière d'Onon.

Mont Altay.

Rivières qui y
prennent leur
source.

Mont Hangay.

Lac de Paykal.

Autres Lacs.

Rivières de Cha-
ra & de Hara.

GERBILLON.
1698.
VIII. Voyage.

Ergoikoy.

Riviere de Tum.

Etablissement
des Kalkas après
la ruine de Tu-
sichu-han.

Ils sont divisés
en trois Eten-
dards.

Leurs trois
Chefs.

Retour vers Pe-
king.

gés. D'Ergone jusqu'à la Jenissea, on n'emploie que douze jours de marche en descendant la Riviere; mais il en faut quarante-cinq pour la remonter. Encore faut-il que ce soit sur la glace, parce que la rapidité de son cours ne permet pas qu'on la remonte dans des barques.

Ergoikoy est située sur la Riviere d'*Angara*, à cent lis de son embouchure dans le Paykal. *Doude*, qui est une Habitation de Moscovites sur la Riviere de *Selingha*, un peu au-dessus de son embouchure dans le Paykal, au-dessous du Bourg de *Selingha*, à une bonne journée de distance, est éloignée d'*Aborghay-jim* d'environ deux cens soixante lis.

La Riviere de *Tum* est éloignée de celle de *Jenissea* d'environ un mois de marche.

Les Kalkas qui demeurent aux environs de *Tula*, d'*Orgon* & de *Selingha*, étoient autrefois dépendans de *Tusichu-han*; mais ne l'ayant pas suivi dans sa fuite & s'étant contentés de se retirer sur les montagnes & dans les bois, ils demeurèrent d'abord comme indépendans. L'Empereur les invita dans la suite à venir s'établir plus près de la Chine, avec offre de leur donner des terres. Ils répondirent qu'ils se soumettoient volontiers à Sa Majesté; qu'ils lui payeroient le tribut & qu'ils recevoient ses ordres; mais qu'ils ne pouvoient quitter leur retraite sans s'exposer à périr de misère, parce qu'ils n'avoient point assez de troupeaux & d'équipages pour les nécessités d'une longue marche; que dans le lieu où ils étoient, ils pouvoient vivre de leur chasse & de leur pêche; que les bois y étoient pleins d'ours, de sangliers, de cerfs & de daims, & que les peaux de ces animaux leur servoient encore pour se vêtir & pour couvrir leurs tentes. L'Empereur, cédant à la force de ces raisons, leur permit de demeurer dans les Habitations qu'ils s'étoient choisies, & voulut seulement qu'ils fussent partagés en Etenards & en *Nurus*. On en forma trois Etenards, parce qu'ils avoient trois de leurs Princes pour Chefs. Chaque Prince eut le sien. Le plus considérable, qui se nommoit *Kentu-taiki*, fut créé *Païlé*, c'est-à-dire, Regule du troisième ordre. Il n'eut pas le tems de se voir revêtu de cette dignité, parce qu'il fut enlevé par la mort, tandis qu'on travailloit au partage des Etenards. Mais il laissa un fils âgé de cinq ans, qui fut mis en possession de son titre, & qui eut toujours en cette qualité le premier rang entre les Princes Kalkas du Pays. Pendant l'assemblée il étoit campé avec ses gens aux environs du lieu où la Riviere de *Hafui* se jette dans celle de *Selingha*. Le second *Taiki* fut honoré du titre de Comte.

Le troisième, qui se nommoit *Aria*, demeura simple *Taiki*, & n'eut pas d'autre dignité que celle de *Chassak*, qui signifie *Chef d'Etenard*. Ces trois Chefs eurent chacun leurs appointemens réglés pendant la guerre des *Eluths* & des Kalkas. Leur Nation est d'une adresse extraordinaire à tirer de l'arc à pied & à cheval. La plupart sont vêtus de peaux de cerf & d'une espece de daims qu'ils nomment *Kios*, dont ils ont l'art de passer les peaux, pour les rendre douces & maniables. Les Moscovites nous dirent que ces Kalkas venoient les piller jusqu'aux portes de *Selingha*, & souvent en plein jour. Ils redemandèrent même plusieurs chevaux, qui leur avoient été enlevés dans ces courses & qu'ils reconnurent parmi ceux des Kalkas.

Après avoir séjourné douze jours, pendant lesquels nos *Tajins* réglèrent les affaires publiques & terminerent quantité de procès, nous partîmes le 26, par

le même chemin qui nous avoit conduits au bord du Kerlon. Nous arrivâmes le 7 de Septembre à *Ulan-erghi*. Le 8, nous fîmes cinquante-trois lis droit au Sud, par un chemin dont la moitié fut inégal, & le reste plat & uni. On campa près d'un étang, qui étoit accompagné d'une fort bonne source d'eau vive. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés cinq minutes.

Le 9, nous fîmes soixante-huit lis au Sud, environ quatre degrés vers l'Ouest. On campa près d'un puits de fort bonne eau.

Le 10, après avoir fait environ quatre-vingt lis au Sud quart d'Est, par un chemin inégal, plein de hauteurs & d'espaces pierreux, on campa près d'une petite fontaine, à quarante-six degrés vingt-neuf minutes.

Le 11, nous fîmes cinquante-trois lis au Sud, huit degrés vers l'Ouest, par un chemin tantôt inégal & rempli de pierres, tantôt plat & uni. Vers la moitié de la journée nous trouvâmes une très-bonne fontaine; mais dans le lieu où l'on assit le camp, l'eau étoit fort mauvaise. Le 12, on fit quatre-vingt lis au Sud, douze degrés vers l'Ouest. Le chemin fut plat, mais inégal, par la quantité de sables qui sont remplis de brossailles. On campa dans un lieu qui se nomme *Narat*, où nous avions rejoint *So-fan-lau-ya* dans notre premier voyage, & d'où la guerre des Eluths nous avoit obligés de retourner sur nos pas. On y trouve une bonne source, qui donne de l'eau en abondance. La hauteur du Pole, quarante-cinq degrés quarante-huit minutes.

Le 13, nous fîmes soixante-lis au Sud-Sud-Est; les vingt premiers entre des rochers & des hauteurs, le reste dans un pays plat & uni. On campa près d'un étang, qui étoit accompagné d'une source, mais d'eau fort mauvaise. Le 14, nous marchâmes par un chemin fort uni, au Sud quart de Sud-Est, & le camp fut encore assis près d'un étang, à quarante-cinq degrés onze minutes.

Le 15, on fit cinquante-huit lis au Sud-Est, dans un chemin plat, mêlé de quelques hauteurs, où les apparences nous firent juger qu'il y avoit de fort beau marbre & des mines d'ardoise.

Le 16, nous fîmes cinquante-quatre lis au Sud, dix degrés vers l'Est. Le chemin fut tantôt plat, tantôt mêlé de hauteurs & de vallées. On campa près d'une bonne source d'eau vive.

Le 17, après avoir fait quarante-deux lis au Sud-Sud-Est, par un chemin fort inégal, mais de sable ferme, nous campâmes près d'un puits de mauvaise eau, dans un lieu dépourvu de fourage.

Le 18, nous trouvâmes le chemin encore plus uni, excepté pendant les quinze derniers lis, qui ne nous offrirent que des buissons dans des sables mouvans. On campa près d'une fontaine, après avoir fait cinquante-sept lis, à quarante-quatre degrés vingt-quatre minutes.

Le 19, nous fîmes cinquante-six lis au Sud-Est quart de Sud; les vingt premiers dans un pays fort inégal, parmi des sables mouvans; le reste dans un terrain de sable ferme & plus uni. On campa près d'un puits, avec de l'eau médiocre & très-peu de fourage. Le 20, on séjourna.

Le 21, on fit quinze lis à l'Est, vingt degrés vers le Sud. Le chemin, inégal, Suite de la route & des hauteurs.

RETOUR.	Septembre.	lis.								lis.
7. Ulan-erghi,	68.
8.	82.

GERBILLON.
1698.

VIII. Voyage.

Camp d'un Prince
Mongol.

partie de sable mouvant, partie de sable ferme. Un puits, voisin du camp, nous fournit d'assez bonne eau; mais le fourage nous manqua.

Le 22, quarante-neuf lis à l'Est, huit degrés vers le Sud; un chemin d'abord inégal & de sable mouvant, ensuite assez plat & de sable dur. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau étoit fort bonne, mais le fourage n'y manquoit pas moins. Un Prince Mongol, des plus riches du Pays, étoit campé assez près de nous. On nous assura qu'il avoit plus de dix mille chevaux & d'autres bestiaux à proportion. C'étoit un Regule du second ordre, qui avoit le commandement d'un Etendard.

Le 23, on fit quarante-quatre lis au Sud, tantôt dans un chemin plat, tantôt dans un chemin inégal & de sable, la plupart ferme, & quelquefois mouvant. Un puits près du camp, mais peu de fourage.

Le 25, nous fîmes soixante-trois lis au Sud. Le chemin, comme les deux jours précédens. Nous traversâmes néanmoins quelques endroits pierreux, & parsemés de rochers qui sortoient de terre. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau & dont les environs offrirent de fort bons fourages, à la hauteur de quarante-huit degrés. Là, sont les anciennes limites qui séparoient les Mongols sujets de l'Empire, & ceux qui se nomment Kalkas,

Anciennes li-
mites des Mon-
go's & des Kal-
kas.

Le 26, on marcha au Sud, dix degrés vers l'Ouest, & l'on fit soixante-dix lis. Le chemin fut égal, à la réserve de quelques petites pentes qu'on monte & qu'on descend insensiblement sur du sable ferme. Nous campâmes près d'un petit ruisseau, dont l'eau étoit un peu saumache.

Le 27, on fit quatre-vingt-dix huit lis au Sud, dans un beau chemin, & presque toujours sur du sable ferme. Nous découvrîmes plusieurs camps Mongols, de l'Etendard qui se nomme *Tuinchuze*. Le camp fut assis près d'un ruisseau d'eau très-fraîche, aux environs duquel le fourage étoit excellent.

Route & hau-
teurs.

Le 28, nous fîmes cinquante-huit lis au Sud, deux degrés vers l'Ouest; le chemin semblable à celui du jour précédent. Nous vîmes encore plusieurs petits camps Mongols. On campa près d'un grand Village, qui étoit accompagné de puits, d'une fontaine, avec beaucoup de bon fourage, à quarante-deux degrés de hauteur.

Le 29, soixante-onze lis au Sud, six degrés vers l'Est; le chemin tantôt inégal & plein de collines, tantôt plat sur des sables fermes & plein de pelouses. Après avoir fait sept ou huit lis, nous vîmes les débris d'une Ville ruinée. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau coulante.

Le 30, nous fîmes soixante-cinq lis au Sud, quart de Sud-Est. Le chemin fut uni, dans un fort beau terrain de sable. On campa près d'un petit ruisseau de fort bonne eau, où les fourages n'étoient pas mauvais.

Le premier jour d'Octobre, on fit soixante-sept lis au Sud quart de Sud-Est; le chemin fort beau pendant les quarante premiers lis; le reste dans des vallées, entre des montagnes remplies de brossailles & de petits arbres. Nous vîmes encore plusieurs camps Mongols, & nous campâmes près d'un bon ruisseau, à quarante-un degrés sept minutes de hauteur. Le fourage en abondance.

Le 2, on fit quarante lis au Sud-Ouest quart de Sud; les vingt-cinq premiers entre des montagnes fort hautes, fort escarpées & remplies de rochers. C'est un détroit fort ferré, le long duquel coule la petite rivière où nous avions campé. Nous la passâmes & repassâmes plus de vingt fois. En sortant du détroit, ce

n'est

n'est plus qu'un chemin plat, dans une belle plaine où est située la Ville de Huhu-hotun. Nous nous y arrêtâmes cette nuit. La rivière coule à l'Ouest. Vers la fin du détroit, nous vîmes quantité de Faïsans. Huhu-hotun est à quarante degrés cinquante-quatre minutes.

L'Auteur avertit ici, qu'il se dispense de marquer le reste de la route jusqu'à Peking, parce qu'elle se trouve déjà dans deux autres de ses Journaux, & que d'ailleurs ce n'est qu'un Désert, sans habitations, sans rivières, sans arbres & sans terres cultivées. Les Tajins & l'équipage arrivèrent à Peking le 13 d'Octobre.

GERBILLON,
1698.

VIII. Voyage.
Ville de Huhu-hotun.

TABLE des Latitudes observées dans le huitième Voyage.

Nota. Celles qui sont marquées d'une Etoile ne sont que calculées.

	Degrés.	Minutes.	Secondes.
H YA-TYEN,	40	.	.
Pang-kyun,	40	.	2
Chi-men,	40	.	4
San-run-ying,	40	.	20
Hi-fong-keu,	40	.	30
Queïssu-hata,	41	.	24
Ike-chun,	41	.	37
Camp sur le Kondolen *,	41	.	50
Putule *,	41	.	58
Camp sur le Siba,	42	.	18
Camp sur le Sirgha,	42	.	24
Camp sur le Perke,	42	.	43
Hotofin-hutak,	42	.	58
Hara-muren,	43	.	41
Kaire-hata,	43	.	53
Kuturihu-pulak,	44	.	14
Kultu *,	44	.	2
Gonghir,	44	.	4
Horthon-pira-poro-hojo,	45	.	27
Hara-ussu,	45	.	48
Habir-han,	46	.	10
Anghirtu-fira-puritunor,	46	.	48
Ipartay-nor,	47	.	4
Chaptu-nor,	47	.	24
Puir-nor,	48	.	4
Puir-i-ulan-erghi,	48	.	8
Urfon,	48	.	15
Ulan-pulak,	48	.	30
Dalay-choye,	48	.	48
Kerlonni altroy,	48	.	48
Camp sur le Kerlon,	48	.	.

GERBILLON.

1698.

VIII. Voyage.

	Degrés.	Minutes.	Secondes.
Lahitutala,	48	.	.
Tonkul-chi-ava,	48	.	19
Kerlonni-tsiray-chibautay,	48	.	12
Kerlonni-kauchuku,	48	.	.
Pufing-anga,	47	.	58
Paynuk-alinni-harauffu,	47	.	49
Purhafuhay-hojo,	47	.	44
Erdeni-tolohay,	47	.	48
Hujetu-tfilan,	47	.	26
Kayro-hojo,	47	.	15
Eburhu-holo-cheri,	47	.	15
Ekemur-pur-hafutay,	47	.	22
Kaltutu-nor,	47	.	36
Camp sur le Tula,	47	.	56
Grand Temple ruiné,	47	.	55
Camp sur le Tula,	48	.	.
Narat,	45	.	48
Camps Mogols,	42	.	.
Kuku-hotun (1),	40	.	54

(1) Les Jésuites, à qui l'on doit la Carte de la Tartarie, trouverent presque cinq minutes de moins à la latitude de cette Place; d'où il semble qu'on peut conclure qu'il y a une erreur de quelques minutes à toutes les autres latitudes. C'est ce qu'on a déjà fait observer.

Mais elles ne laissent pas d'être utiles à la Géographie, parce qu'elles servent du moins à fixer les situations d'un grand nombre de Places, qui n'avoient pas été déterminées par les derniers Missionnaires.



HISTOIRE

GENERALE

DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

VOYAGES DES HOLLANDOIS
AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.



EST un sentiment bien étrange que celui de la jalousie, lorsqu'il s'exerce aux dépens de la justice, & que pour relever nos propres avantages il nous porte à jeter un voile sur ceux d'autrui. Les Auteurs Anglois des premières parties de ce Recueil n'ont pû s'exempter de cette tache. Leur silence sur tout ce qui regarde les progrès de la Navigation Hollandoise fait assez connoître qu'ils n'ont pensé qu'à la gloire de

leur Patrie, & que s'ils ont rendu plus de justice aux Portugais, c'est que dans l'abaissement où cette Nation est tombée aux Indes Orientales, ils n'ont pas cru que les Anglois fussent incommodés aujourd'hui de son ancienne gloire. La justice, autant que la nature de cet Ouvrage, m'oblige de réparer leur oubli. Mais ce dessein demande quelques Observations préliminaires en forme d'Introduction.

Les Hollandois trouvant une subsistance abondante dans le Commerce qu'ils faisoient en Espagne & dans les autres Pays de l'Europe, pensoient peu à faire des voyages de long cours & de nouvelles découvertes. Mais les persécutions qu'ils commencèrent à essuyer par la prise de leurs vaisseaux, & par l'en-

Origine du
Commerce des
Hollandois aux
Indes Orientales.

INTRODUCTION.

vement de leurs Marchands, qui étoient soumis aux rigueurs de l'Inquisition, leur firent naître le desir de chercher sous un autre Ciel & parmi des Peuples barbares les secours qui leur étoient refusés par leurs voisins. Cependant, comme ils avoient à redouter les mêmes ennemis dans les nouvelles routes que les Portugais avoient découvertes, ils jugerent qu'en prenant par le Nord-Est, ils pourroient ranger ensuite la Côte de Tartarie & passer au Cathay, à la Chine & jusqu'aux Indes Orientales. L'exécution de ce dessein fut commise à de grands Hommes de Mer. Mais leurs recherches, qui furent continuées longtemps, renouvelées plusieurs fois, & qui sont demeurées jusqu'à présent sans succès, appartiennent à d'autres parties de ce Recueil.

Corneille Houtman prend des informations à Lisbonne qui lui courent la liberté.

Pendant qu'on tenoit cette navigation du côté du Nord, un Hollandois nommé *Corneille Houtman*, que ses affaires avoient conduit à Lisbonne, s'y informoit soigneusement de tout ce qui regardoit le Commerce des Indes, & des routes qu'une heureuse expérience avoit rendues familières aux Portugais. Sa curiosité l'ayant engagé dans quelqu'indiscrétion qui fit naître des défiances, dans un tems où les informations étoient rigoureusement défendues aux étrangers, il fut aussitôt mis en prison, & condamné à payer une amende qui étoit fort au-dessus de ses forces. La nécessité lui inspira le dessein de s'adresser aux Marchands d'Amsterdam, en leur faisant espérer, pour prix de sa liberté, qu'il leur communiqueroit toutes ses lumières sur le Commerce & les routes des Indes. Sa proposition fut acceptée. On paya une grosse somme, qui n'avoit été exigée apparemment que pour rendre sa délivrance impossible. En 1594, étant retourné dans sa Patrie, il ne pensa qu'à l'exécution de sa promesse, avec le double motif de l'intérêt & de la reconnaissance.

Première Compagnie d'Amsterdam, sous le nom des Pays lointains.

Après avoir délibéré sur son rapport, les Marchands d'Amsterdam résolurent de former une Compagnie, sous le nom vague de *Compagnie des Pays lointains*. Les premiers Directeurs, au nombre de dix (1), considérant que malgré les avantages de la route du Nord, qui eût été plus courte & moins sujette aux maladies, puisqu'il n'auroit pas fallu passer sous la ligne équinoxiale, le succès des recherches étoit encore incertain, se déterminèrent à tenter celle des Indes sous la direction de Houtman. Dans cette vue ils firent équiper quatre Vaisseaux, dont le plus considérable, nommé *le Maurice*, étoit du port de quatre cens tonneaux & de quatre-vingt-quatre hommes d'équipage. L'artillerie consistoit en vingt pièces de canon de fonte, six grosses & quatorze petites; quatre gros pierriers & huit petits, avec un nombre proportionné de fusils & de mousquets. Jean-Jansz *Molenaer* fut nommé pour le commander; & Corneille Houtman eut la direction du Commerce, en qualité de Marchand ou de Commis. Le second Vaisseau, nommé *la Hollande*, étoit à peu près de la grandeur & de la force du premier. Le Capitaine se nommoit *Jean Dignumsz*; & le Commis, *Girard Van-Beuningen*. Le troisième Vaisseau, sous le nom d'*Amsterdam*, étoit du port d'environ deux cens tonneaux, monté de cinquante-neuf hommes, de six grosses pièces de canon de fonte, dix petites, quatre grands pierriers & six petits. Il avoit pour Capitaine Jean *Jacobsz Schellinger*, & René *Vanstel* pour Commis. Enfin,

Premier voyage.

(1) Leurs noms méritent d'être conservés. Henri *Rudden*, Renier *Paw*, Pierre *Hafelaar*, Jean *Jansz*, Carel *de Oude*, Jean

Poppen, Henri *Buyck*, Dire *Van Os*, Syvert *Pieterz Sem* & Arent *Ten Grooten Huisfe*.

le quatrième Navire étoit une petite Pinasse, d'environ trente tonneaux, montée de vingt hommes d'équipage, deux grosses pièces de canon de fonte, six petites & deux pierriers. Elle étoit commandée par Simon *Lambergh-Mau*.

Il seroit inutile de donner plus d'étendue à cette Introduction, si je me propoisois de faire entrer ici toutes les Relations qui ont été publiées dans le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Mais la plupart de ces Pièces n'étant qu'une compilation de quantité de Journaux différens, n'appartiennent pas proprement à mon dessein, qui se borne aux véritables Relations des Voyageurs; c'est-à-dire, à celles qui ont été publiées sous leur nom. Les autres doivent être comptées plus justement au rang des Histoires, & c'est une remarque que j'ai déjà faite à l'occasion des Portugais, dans l'Avertissement du premier Tome de ce Recueil. Ainsi le Voyage même de *Houtman* ne sera excepté de la loi que je m'impose, que parce qu'il est le premier; & quelques Extraits, avec les Remarques suivantes, suffiront pour faire prendre de tous les autres l'idée qui convient à mon entreprise.

La première Flotte étant rentrée dans les Ports de Hollande deux ans & quatre mois après son départ, ses profits, quoique médiocres, excitèrent la Compagnie à pousser plus loin cette entreprise. Elle apprit alors que d'autres Marchands d'Amsterdam se propoisoient aussi d'envoyer quelques Navires aux Indes. Mais la crainte de se nuire mutuellement leur fit goûter à tous le parti de se joindre. Ainsi les deux Flottes n'en composèrent qu'une, au nombre de huit Vaisseaux, qui partirent du Texel en 1598, sous le commandement de l'Amiral Jâques *Van Nek* (2). Le même dessein ayant été formé aussi en Zélande, quelques Marchands de cette Province équipèrent des Vaisseaux à leur tour, & les firent partir. Ces exemples excitèrent les Habitans de Rotterdam, qui formèrent bien-tôt une Société. Ils mirent en mer cinq Vaisseaux, dont ils donnerent la conduite à Jâques *Mahu*, mais pour se rendre aux Moluques par le Déroit de Magellan & la Mer du Sud.

Cependant l'ardeur de la Compagnie d'Amsterdam ne lui permit pas d'attendre le retour de ses huit Vaisseaux. Elle en équipa trois autres, qui firent voile le 4 de Mai 1599, sous le commandement de l'Amiral *Van der Hagen* (3). Le 8 de Juiller de la même année, elle vit arriver quatre des premiers, qui après avoir été déchargés, eurent ordre aussi-tôt de remettre à la voile sous la conduite de Jâques *Willekins*. Dans le même tems, quelques Marchands de la même Villé, la plupart Brabançons, formèrent une nouvelle Compagnie, qui fit partir quatre Vaisseaux au mois de Décembre 1599, avec quatre autres de l'ancienne. Ces huit Bâtimens revinrent deux ans après, chargés de richesses. Mais avant leur retour, la nouvelle Compagnie équipa deux autres Vaisseaux, & l'ancienne y en joignit six, qui mirent à la voile ensemble dans le cours de 1600, commandés par Jâques *Van Nek*, Amiral du second voyage (4).

Tant d'heureux succès enflammerent tous les Marchands des Provinces-Unies. Les seules Compagnies d'Amsterdam firent partir quinze Vaisseaux au

(2) La compilation des Journaux de ce voyage est au Tome I. du Recueil de la Compagnie.

(3) *Ibid.* Tome II.

(4) *Ibid.* Tome II.

INTRODUC-
TION.

mois d'Avril 1601. L'année suivante, on en vit revenir trois richement chargés. Ils rapportèrent que le Roi d'Achin, dans l'Isle de Sumarra, s'étoit efforcé de surprendre deux des Bâtimens de 1599 ; que Corneille Houtman y avoit perdu la vie, & qu'il étoit demeuré quelques Hollandois prisonniers entre les mains des Insulaires. Paul *Van Caerden* (5), qui partit la même année avec Pierre *Borth*, & qui arriva dans le Port d'Achin sans avoir appris ce qui s'y étoit passé, y fut exposé aux mêmes insultes. Il étoit difficile d'en ignorer la cause. Dès l'année 1601, les Espagnols irrités de la concurrence d'une troupe de Marchands avoient armé une puissante Flotte pour surprendre les Vaisseaux Hollandois ; & malgré la supériorité de leurs forces, ils avoient été forcés de leur abandonner le passage. Ensuite ayant recours à la ruse, ils avoient envoyé des émissaires dans toutes les Cours de l'Inde pour décrier ces nouveaux Commerçans, qu'ils représentoient comme des pirates, sans foi & sans honneur. Le Roi d'Achin fut d'abord séduit par ces artifices ; mais après avoir été détrompé, il reçut favorablement l'Amiral *Bicker*, qui étoit parti de Zélande en 1601, & de *Georges Spilbergen* (6), qui commandoit la Flotte d'Amsterdam dans le cours de la même année.

Cependant les Etats Généraux, informés des violences que leurs Sujets avoient à redouter des Espagnols, prirent la résolution de donner à l'avenir des commissions régulières à ceux qui entreprendroient le voyage des Indes, pour les autoriser non-seulement à se défendre, mais à commencer même les attaques, & à traiter en ennemis tous ceux qui troubleroient leur Commerce. Avec un pouvoir de cette nature, l'Amiral Jacques *Heemskerk* attaqua une Caraque Portugaise, qui revenoit de la Chine richement chargée & montée de plus de sept cens hommes. Les Portugais firent quelques efforts pour se défendre ; mais la crainte d'être coulés à fond par le canon Hollandois, les força de demander quartier. Ils l'obtinrent. Deux Lettres qui furent écrites à l'Amiral après sa victoire, par les Officiers Portugais de Malaca, rendent un témoignage fort honorable à la modération des vainqueurs. Elles furent publiées, pour démentir les fausses idées que les ennemis des Hollandois s'étoient efforcés de répandre ; & l'amour de la vérité ne me permet pas ici de les supprimer. La première étoit dans ces termes, qui ne deshonnorent pas d'ailleurs la Nation Portugaise.

Les Hollandois
obtiennent di-
vers avantages.

Leur modéra-
tion prouvée par
le témoignage de
leurs ennemis.

Deux Lettres
Portugaises.

» C'est un ancien usage, que dans les différends qui s'élevent entre les Rois
» & les Souverains, on s'en prend aux personnes & aux biens de leurs Su-
» jets. L'heureux sort de votre Amiral a voulu que la Caraque qui venoit de la
» Chine soit tombée entre ses mains ; ce qui n'a pu arriver que par les jugemens
» impénétrables de la Providence. Malgré cette hostilité, je ne laisse pas de
» vous envoyer les rafraichissemens qui vous seront présentés avec cette Let-
» tre, pour vous marquer ma reconnoissance de la composition que vous avez
» faite à mes Portugais & de la parole que vous leur avez tenue. Je vous
» assure que je m'en souviendrai à jamais, & que si j'en trouve l'occasion, je
» vous rendrai un juste retour. Dieu vous ait en sainte garde. A Malaca le 19

(5) *Ibid.* On trouve au Tome III. un se-
cond voyage de Caerden, & un second de
Vander Hagen.

(6) Tome II. du Recueil de la Compa-
gnie. On verra ici un voyage de Spilberg aux
Isles Moluques.

» Mars 1603 «. Cette Lettre étoit signée ; *Regulos Frammannis*, *Andreas Fernandez*, *Dominico de Monte*, *Isaac de Gufago*.

INTRODUC-
TION.

La seconde portoit : « Les événemens de la guerre sont incertains , & la victoire est entre les mains de Dieu ; les hommes n'étant que des instrumens pour l'obtenir. La fortune a voulu que vous ayez rencontré & pris une riche Caraque , remplie de Marchands , de femmes , d'enfans , tous incapables de défense. J'ai beaucoup de déplaisir que ce ne soit pas mon Vaisseau que vous ayez rencontré. Je suis persuadé que je vous aurois fait connoître quelle différence il faut mettre entre des Soldats & des Marchands pour la défense d'un Navire. J'ai regret de ce qui est arrivé aux Hollandois à la Chine , & je trouve que l'affaire n'étoit pas assez importante pour mériter une telle vengeance. Cependant je vous assure que l'auteur du désordre a été arrêté & qu'il en sera puni par la perte de sa tête. A la vérité , les Bâtimens de votre Nation qui m'ont été amenés des Moluques & de la Chine ont été déchargés , mais je n'ai pas laissé de les traiter favorablement. Je vous renvoie , avec cette Lettre , le Bâtiment sur lequel sont revenus les Portugais qui étoient dans la Caraque que vous avez prise. Je vous assure que j'aurai une éternelle reconnaissance de cette faveur , qui seroit encore plus grande si vous vouliez bien me rendre le Capitaine , avec le reste des Portugais que vous retenez encore , & si vous vouliez obtenir du Roi qu'il nous rendît aussi ceux qui ont été pris dans la Jonque de la Chine ». Cette Lettre , qui porte la même date que l'autre , est signée , *Fernando d'Albuquerque*.

Ce fut en 1601 qu'Olivier *Van Noerd* revint en Hollande , après un voyage de trois ans , pendant lequel il avoit fait le tour du Monde (7). Il étoit parti de Gorée en 1598 , & les richesses dont il revint chargé ne lui firent pas moins d'honneur que la renommée de son voyage.

Premier voyage d'un Hollandois autour du Monde.

Au milieu de ces prospérités , on ouvrit les yeux sur un inconvénient capable de les interrompre , & qui n'auroit pû manquer à la fin d'en causer la ruine. Ce fut la pluralité des Compagnies qui se formoient de jour en jour , sans aucune correspondance dans leurs projets. Elles chargeoient , dans le même tems , des Vaisseaux pour le même Port ; ce qui faisoit baisser le prix des marchandises & chagrinoit beaucoup les gens de mer. Les Etats Généraux ayant pris connoissance de ce désordre , assemblèrent à la Haie les Directeurs des différentes Compagnies , & les firent consentir à ne former désormais qu'un seul corps. On fit un Traité , qui fut confirmé par l'autorité des Souverains pour vingt & un ans , à compter de la date , qui étoit le 20 de Mars 1602. Les principaux articles de ce fameux Etablissement méritent d'être observés :

La Compagnie est menacée de la ruine.

Elle est confirmée par l'autorité des Etats Généraux.

Que les Directeurs de la Chambre d'Amsterdam fourniroient pour le premier équipement la moitié ; ceux de Zélande un quart ; ceux de la Meuse un huitième , & ceux de la Northollande un autre huitième.

Principaux articles de son établissement.

Que l'Assemblée de cette Compagnie générale seroit composée de dix-sept personnes ; sçavoir , huit d'Amsterdam , quatre de Zélande ; deux de la Meuse , deux de Northollande , & la dix-septième à tour de rôle , tantôt de Zélande , de la Meuse & de Northollande ; & que cette Assemblée décideroit à la pluralité des voix de tout ce qui concerneroit les intérêts de la Compagnie.

(7) On verra ici l'extrait de ce fameux voyage , qui est au second Tome du Recueil de l'As-
Compagnie.

INTRODUCTION.

Qu'on assembleroit ce Corps pour délibérer combien de Vaisseaux on enverroit aux Indes, dans quel tems & dans quel endroit; qu'en général il régleroit tout ce qui appartiendrait à la Compagnie, & que les Chambres particulieres exécuteroient ce qui auroit été réglé en commun.

Que l'Assemblée seroit convoquée les six premieres années à Amsterdam, les deux suivantes en Zélande; & réciproquement les six autres en Zélande & les deux suivantes à Amsterdam.

Que les affaires importantes dont l'Assemblée ne pourroit convenir seroient renvoyées à la décision de leurs Hautes-Puissances, & que cette décision seroit exécutée par toutes les Chambres.

Que la Compagnie générale subsisteroit l'espace de vingt & un ans, à compter de 1602; mais que tous les dix ans on rendroit compte de l'administration, & qu'au premier compte les Intéressés seroient libres de s'en séparer; qu'alors on seroit obligé de leur rendre leur argent, avec un intérêt de sept pour cent, ou même au-dessus, comme l'Assemblée des dix-sept le jugeroit à propos.

Que chaque Particulier, habitant des Provinces-Unies, seroit admis & invité par des affiches publiques à prendre part aux fonds de la Compagnie, pour la somme qu'il voudroit déposer, à condition qu'elle n'excédât pas cinquante mille florins sous le nom d'une seule personne.

Que le capital, pour lequel on souscriroit, seroit remis & payé en trois payemens égaux, aux années 1603, 1604 & 1605.

Que les Chambres se fourniroient mutuellement les épiceries & les autres marchandises dont elles auroient besoin.

Que les Provinces ou les Villes dont les Habitans auroient mis cinquante mille florins de capital dans une des Chambres de la Compagnie, auroient le droit de demander un état des marchandises envoyées & reçues des Indes, & de ce que ces marchandises auroient produit.

Que si ce capital de cinquante mille florins étoit apporté par une seule personne de l'une des Provinces ou des Villes, la Compagnie accorderoit à un Agent de cette Province ou de cette Ville, le droit d'accès & de révision pour tout ce qui se passeroit dans l'Assemblée.

Chambres particulières, & nombre des Directeurs.

Leurs gages.

Les Chambres particulieres étoient au nombre de six; celles d'Amsterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn & d'Enchuise, dont les Membres, qui étoient alors en grand nombre, devoient être réduits par leur mort à vingt pour Amsterdam, douze pour la Zélande, sept pour Delft, sept pour Rotterdam, sept pour Hoorn, & sept pour Enchuise. Leurs gages ont été réglés dans la suite à 300 florins de banque par an, pour chaque Directeur de la Chambre d'Amsterdam; 2500 pour ceux de la Chambre de Zélande, & 1200 pour ceux des quatre autres Chambres. Les Provinces, & même plusieurs Villes, ont obtenu dans plusieurs Chambres une place de Directeur, à 1200 florins de gages, dont la commission n'est ordinairement que pour trois ans. Les Villes de Harlem & de Leyde députent aussi, pour sept ans dans la Chambre d'Amsterdam un Directeur, qui est compris dans le nombre des vingt ordinaires, aux gages de 300 florins.

On convint encore que la Compagnie pourroit non-seulement faire des contrats dans les Indes avec les Habitans naturels du pays, au nom de leurs Hautes-Puissances; mais y bâtir des Forts, y établir des Gouverneurs, y entretenir des

des Troupes & des Officiers de Justice ; avec cette restriction , que ces Officiers prêteroient serment de fidélité à leurs Hautes-Puissances, pour l'administration militaire, & à la Compagnie pour le Commerce.

Que personne ne pourroit naviguer à l'Est du Cap de Bonne-Esperance , ou par le Détroit de Magellan , pendant vingt & un ans , à compter de 1602 , sous peine de confiscation des Vaisseaux & de la charge.

Que toutes les épiceries seroient vendues suivant le poids d'Amsterdam , &c.

En reconnaissance de cet octroi , la Compagnie s'engagea à payer aux Hautes-Puissances 25000 florins, que l'Etat voulut bien hasarder , aux conditions suivant lesquelles les Particuliers y participent. Dans la suite elle s'est obligée de payer à l'Etat trois pour cent de sortie , pour tout ce qu'elle envoie aux Indes ; excepté pour l'argent , dont elle ne paye rien , non plus que pour tout ce qu'elle reçoit des Indes.

Ainsi la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales étant devenue un corps considérable , dont le capital étoit de six millions six cens mille livres , on la vit bien-tôt profiter de tous ses avantages. Elle équipa d'abord une Flotte de quatre grands Vaisseaux , qui mit en mer dès le mois de Juin 1602 , sous le commandement de l'Amiral *Vibrant van Waerwik* (8). L'année suivante , un Yacht , envoyé pour annoncer l'arrivée de plusieurs autres , rapporta ce qui s'étoit passé entre l'Amiral *Wolphart* & Dom André Furtado de Mendoza , qui ayant entrepris de chasser les Hollandois des Indes , avoit été battu devant Bantam. Un autre combat , que l'Amiral *Van Nek* avoit livré aux Moluques contre trois Vaisseaux Portugais , avoit été moins heureux , puisqu'il avoit été forcé d'abandonner le combat après avoir perdu quelques doigts de la main droite. Sur ces nouvelles , la Compagnie fit partir , le 18 Décembre , une autre Flotte de treize Vaisseaux , commandée par Etienne *Vander Hagen* (9).

L'année 1605 fut célèbre par une Déclaration du Roi d'Espagne , portant défense aux Habitans des Provinces-Unies , sous peine de punition corporelle , d'exercer le Commerce en Espagne & dans les Indes Orientales & Occidentales. Mais au lieu d'intimider la Compagnie , cet impérieux Edit ne fit que relever son courage. Elle fit équiper aussi-tôt une Flotte d'onze Vaisseaux , en marchandise & en guerre , dont elle donna le commandement à l'Amiral *Corneil Matelief* (10). A peine cette armée fut-elle en mer , que les Directeurs en préparèrent une autre , composée de huit Vaisseaux , qui furent pourvus de soldats autant que d'équipages , & qui reçurent ordre de demeurer , s'il étoit nécessaire , dans les Mers & les Ports des Indes pour la défense des Compagnies Hollandoises. Paul *Van Caerden* (11) fut nommé Amiral de cette Flotte. Deux Vaisseaux du premier de ces trois équipemens , qui revinrent chargés de clous de girofle & d'autres épiceries , annoncèrent le retour de l'Amiral *Vander Hagen*. Il avoit pris plusieurs Vaisseaux sur les Espagnols & sur les Portugais. Il leur avoit enlevé leur Fort d'Amboine. Il avoit rasé celui de Tidore , & les avoit entièrement chassés des Moluques. Mais cette expédition fit naître une grosse querelle entre la Hollande & l'Angleterre , parce que les Anglois

(8) Tome II. du Recueil de la Compagnie.

(10) Même Recueil , Tome III , p. 191.

(9) Tome III. du même Recueil.
Tome VIII.

(11) Tome III du même Recueil.

avoient favorisé les ennemis de la Compagnie, en leur fournissant de la poudre & d'autres provisions.

On négocioit alors la paix dans les Pays-Bas. La Compagnie, pour faire connoître que les Provinces-Unies n'étoient pas disposées à se déshiter de la navigation aux Indes, équipa une nouvelle Flotte de treize Vaisseaux, & lui donna pour Amiral Pierre *Willemssen Verhove*n (12), dont le courage s'étoit signalé sous Hemskerk au combat de Gibraltar. Le Commerce devint un des principaux objets de la négociation. Mais les difficultés faisant traîner cette affaire en longueur, on fut étonné de la vigueur avec laquelle les dernières résolutions des Etats Généraux furent proposées dans ces termes : « Ou que par le Traité de » paix l'Espagne consentiroit au Commerce dans les Indes ; ou qu'il seroit » permis par une trêve de quelques années ; ou que les choses demeureroient » sur le pied où elles étoient alors dans les pays situés au-delà du Tropique » du Cancer, & que chacun y feroit la guerre & ménageroit ses propres avan- » tages, comme on avoit commencé ». La trêve fut acceptée & conclue pour douze ans. Mais avant la conclusion du Traité, les Hollandois avoient fait le siège de Malaca, qu'ils furent obligés d'abandonner pour combattre une Flotte Portugaise, & s'étoient emparés de *Machian*, une des Îles Moluques, avec l'espérance de se rendre bien-tôt maîtres de Ternate.

La trêve ayant été publiée dans les Pays-Bas, on prit soin d'en informer promptement les Espagnols & les Hollandois, par une Pinaffe chargée des passeports de l'Espagne ; & la Compagnie, qui ne mettoit plus de bornes à ses projets, accorda aux marelots & aux foldats de ses flottes la liberté de mener aux Indes leurs femmes & leurs enfans. Les affaires se trouverent si florissantes en 1615, qu'elle envoya une puissante Flotte dans la Mer du Sud par le Détroit de Magellan, dans l'espérance d'affoiblir de ce côté-là les Espagnols, contre lesquels la guerre s'étoit renouvelée, & de continuer le voyage aux Indes par cette route. Georges Spilbergen, qui fut nommé pour la commander, revint en Hollande après deux ans d'absence, pendant lesquels il avoit fait le tour du Monde (13). Quelques Marchands cherchèrent, dans cet intervalle, le moyen de supplanter la Compagnie & d'envahir une partie de son Commerce. Ayant résolu de tenter le passage dans la Mer du Sud par quelqu'autre endroit que le Détroit de Magellan, ils équipèrent deux Vaisseaux, qu'ils firent partir sous la conduite de Corneille-Guillaume *Schouten* & de Jacques le Maire, au mois de Juin 1615 (14). Ils trouverent effectivement un passage, qui fut nommé le Détroit de le Maire ; & pénétrant dans la Mer du Sud, ils traversèrent jusqu'aux Moluques. Mais lorsqu'ils furent arrivés à Batavia, les Officiers de la Compagnie se saisirent de leurs Vaisseaux, parce que leur entreprise étoit contraire à l'Octroi des Etats. Les années suivantes furent si favorables à la Compagnie, que dans le cours de 1618 & 1619, la seule cargaison de dix Navires fut estimée entre six & sept millions. Laurent *Real*, personnage d'un sçavoir & d'une prudence distinguée, lui servit beaucoup à repousser les efforts des Espagnols. On vint arriver, en 1621, sur le Vaisseau *Goede Wrede*, cinq enfans de Rois & de Princes, qui venoient recevoir en Hollande les principes du Christianisme & d'une bonne éducation.

(12) *Ibid.* Tome IV.

(14) Même Tome.

(13) Tome IV. du Recueil de la Compagnie.

Cependant l'Octroi des Etats devant finir en 1622, il s'éleva des différends si animés entre les Directeurs & quelques-uns des Intéressés, que leurs Hautes Puissances furent obligées de les évoquer à leur Tribunal. Ces sages Médiateurs rétablirent la paix par leur prudence. Les comptes furent rendus. La distribution se fit à vingt-cinq pour cent, qui furent payés en girofle. Ensuite la Compagnie obtint un nouvel Octroi (15), de la même durée que le premier. Les démêlés de Commerce entre la Hollande furent ainsi terminés, moyennant une somme de huit cens mille livres que la nouvelle Compagnie paya aux Anglois, à titre de dédommagement.

Depuis la découverte d'un nouveau passage à la Mer du Sud, leurs Hautes Puissances, de concert avec la Compagnie, avoient pris la résolution d'envoyer quelques Flottes aux Indes par cette route. Le premier armement qui suivit les traces de Le Maire, fut commandé par Jacques l'Hermite (16). La Compagnie reconnut que tous les avantages qui avoient rendu jusqu'alors son Commerce si florissant, étoient d'us principalement à la conduite des Amiraux. Une considération si importante l'engagea dans la suite à ne rien ménager pour ce choix. Les forces qu'elle confioit à leur prudence répondant toujours aux difficultés qu'elle leur proposoit à vaincre, elle a réussi par degrés, non-seulement à diminuer le pouvoir des Espagnols dans les Indes, mais encore à s'établir sur leurs ruines, en se rendant maîtresse de leurs principaux établissemens. C'est dans les Relations mêmes qu'il faut prendre une juste idée de ses forces & de l'éclat de son Gouvernement. On ne s'est proposé ici que d'y préparer le Lecteur par cette courte Introduction.

§. I.

Départ & Navigation jusqu'aux Indes.

Les quatre Vaisseaux de la première Flotte (17) Hollandoise mirent à la voile le 2 d'Avril 1595, & leur navigation n'eut rien de plus remarquable que sa date, jusqu'au 28 d'Avril, que tous les gens de l'équipage, frappés des moindres circonstances dans les nouvelles latitudes où ils pénétoient de jour en jour, observerent à la hauteur de treize degrés trente minutes du Nord, qu'ils avoient le Soleil sur leur Zenith, ou droit sur leur tête, de sorte qu'il ne faisoit pas d'ombre. Le 4 de Mai ils découvrirent deux Caraques Portugaises, qui les ayant vus aussi, firent tous leurs efforts pour les éviter; mais enfin s'étant approchés les uns des autres, sans aucune disposition à s'offenser mutuellement, les Portugais déclarèrent que suivant leur estime on devoit être à quatre-vingt lieues des terres d'Afrique; qu'ils étoient partis de Lisbonne depuis vingt jours, au nombre de cinq Vaisseaux, tous destinés pour Goa; qu'une des deux Caraques portoit l'Archevêque de Goa, quatre cens soldats, cent cinquante matelots & dix-huit pièces de canon de fonte. Ils firent présent aux

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1595.

Première ren-
contre des Hol-
landois.

(15) La date de ce renouvellement est le premier de Janvier 1622.

(16) Recueil de la Compagnie, Tome V.

(17) On a vu dans l'Introduction la qualité & le nom des quatre Vaisseaux, avec les motifs de leur voyage. Mais on doit avertir

ici, qu'en supprimant ce qui ne mérite pas l'attention du Lecteur dans cette Relation, il a paru nécessaire de ne pas passer trop légèrement sur les circonstances qui la distinguent, en qualité de premier voyage d'une Nation à qui les Indes & la route étoient encore inconnues.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.

1595.
Cargées surprenantes qu'ils re-
çoivent des Por-
tugais.

Les maladies les
forcent de relâ-
cher dans la baye
deserte de San-
Bras.

Ils admirent
des penguins &
des chiens de
mer.

Ils se lient avec
les Habitans.

Comment ils
en obtiennent
des rafraîchisse-
mens.

Hollandois de quelques confitures de Portugal, & reçurent d'eux des fromages & des jambons. Ils ne se séparèrent pas même sans s'être salués fort civilement, chacun d'un coup de canon. Une rencontre si tranquille étoit un prélude bien trompeur pour les longues haines & les guerres sanglantes dont ce voyage des Hollandois devoit être la première occasion. Le 14 de Juin les quatre Vaisseaux passèrent la Ligne, sans autre incommodité qu'un grand calme & beaucoup de chaleur. Ils ne manquèrent point, après l'avoir passée, de porter à l'Est autant qu'il leur fut possible, pour doubler les Abrolhos, fameux rochers qui s'étendent depuis la côte du Bresil jusqu'à trente lieues en mer, & qui faisoient l'épouvante de la navigation.

Le scorbut caufoit déjà tant de ravage dans la Flotte, qu'on ne comptoit pas moins de cinquante malades sur chaque Vaisseau. On soupairoit après la vue de la terre, lorsqu'elle se présenta le 2 d'Août vers le soir. Le pays parut d'abord haut & montueux, mais on trouva qu'il s'abbaïsoit à mesure qu'on rangeoit la côte; & le lendemain on découvrit une rivière, dont l'embouchure étoit traversée d'un banc. Le soir, on découvrit le Cap des Aiguilles, qui est fort bas; & le 4, on entra dans la baye que les Portugais ont nommée *Aguada de San-Bras*; lieu peu fréquenté à cause de sa situation, qui est exposée à tous les vents, excepté celui du Nord. La côte est fort haute, & sur la pointe occidentale on voit un arbre, qu'on prendroit d'abord pour un petit château. Cette baye est à quarante-cinq lieues du Cap de Bonne-Espérance. On y rencontre une petite Île, ou plutôt un grand rocher, couvert de penguins. Les Hollandois admirèrent ces oiseaux, qu'ils ne connoissoient encore que par les Relations des Portugais. Les penguins n'ont pas d'ailes, ou du moins elles sont si courtes qu'elles ressemblent plutôt à une fourrure & à du poil de bêtes. Mais au lieu d'ailes, ils ont une nageoire de plumes qui leur sert à fendre l'eau. Dans un lieu où l'on ne voyoit jamais d'hommes, ils se laissoient prendre sans faire aucun mouvement pour s'enfuir. Mais on leur trouva la peau si dure, qu'à peine un coup de sabre pouvoit leur couper la tête. Il y avoit sur le même rocher quantité de chiens marins, qui se mirent en défense contre les matelots. On en tua quelques-uns. Le besoin de vivres n'étoit pas assez pressant pour faire trouver du goût à de si mauvais alimens.

Les Hollandois, bien éloignés de prévoir qu'ils devoient avoir quelque jour des établissemens considérables sur cette côte, pensèrent d'abord à reconnoître le pays. Pendant qu'ils étoient écartés du rivage, sept hommes noirs ayant suivi leurs traces vinrent à la chaloupe, qui étoit demeurée au bord de l'eau. Les matelots, à leur retour, leur offrirent des couteaux, de la toile, des sonnettes & de petits miroirs, qu'ils acceptèrent sans marquer qu'ils en fissent beaucoup de cas. On leur offrit du vin & du biscuit, dont ils parurent plus satisfaits. Ils comprirent les signes par lesquels on leur demanda des moutons & des vaches, & les matelots crurent entendre aussi qu'ils promettoient d'en amener le lendemain.

Quelques gens de l'équipage étant retournés à terre le lendemain, découvrirent un beau pays, entrecoupé de bois odoriférans & semé de fleurs. Ils y remarquèrent des vestiges d'hommes, de bestiaux & de chiens; mais ils furent extrêmement surpris de trouver à terre les miroirs, les sonnettes & même la toile dont on avoit fait présent la veille aux Nègres. En retournant à la cha-

loupe, ils y virent quelques-uns de ces farouches Habitans, qui paroïssent occupés à l'admirer, mais qui se retirèrent aussi-tôt qu'ils eurent apperçu des hommes qui leur ressembloient si peu. Leur légèreté étoit extrême à traverser les bois. Cependant ils revinrent bien-tôt; & lorsqu'on leur eut montré du fer, qu'ils appelloient *Cori*, ils promirent d'amener des bestiaux & de les donner en échange. Après midi, vingt hommes de la Flotte descendirent encore au rivage & tentèrent inutilement de découvrir des maisons. Les Sauvages se mirent à leurs côtés, & marchèrent avec eux sans tenir aucun chemin & sans en faire connoître. Ils marchaient quand ils voyaient marcher les matelots. Ils s'arrêtoient & s'accroupissoient sur leur derrière & sur leurs talons lorsque les autres cessoient de marcher. Enfin les matelots perdant l'espérance de se faire mieux entendre, revinrent le soir à bord. Le 7, ils retournerent à terre au nombre de vingt-trois, tous gens de résolution, & déterminés à trouver les lieux où les Sauvages faisoient leur demeure. Après avoir marché l'espace d'une demie-heure, ils les virent paroître avec six moutons, pour lesquels on leur donna une barre de fer du poids de trente livres, & quelques pièces d'argent. Mais la difficulté de partager cette barre fit naître une querelle. Aussi-tôt les Sauvages allumèrent du feu, pour avertir leurs compagnons par la fumée. Les matelots l'éteignirent. Mais au même moment, les Sauvages s'étant saisis de deux moutons prirent la fuite avec ces deux animaux. Les quatre autres furent portés dans les chaloupes.

Cependant d'autres Nègres ayant suivi les matelots dans leur retraite, promirent par des signes qu'ils ameneroient un plus grand nombre de bestiaux. Cette promesse & la manière dont elle fut reçue rétablirent aussi-tôt la paix. Les Hollandois firent boire du vin d'Espagne aux Sauvages. Ils eurent la liberté de remplir leurs tonneaux d'une eau fort claire, qui couloit des montagnes au côté occidental de la baie. Un petit retranchement de pierre qu'ils apperçurent près de l'aiguade, leur fit juger que d'autres Européens y étoient venus faire de l'eau. Le lendemain on mit plus de monde à terre. Les uns pêchèrent des huîtres, où l'on trouvoit des perles. D'autres cueillirent un grand nombre d'herbes odoriférantes, qui étoient de toutes parts en abondance. Bien-tôt les sentinelles donnerent avis qu'on voyoit paroître des Sauvages avec quantité de bestiaux. On leur offrit le fer qu'on avoit apporté, & le marché se fit avec une satisfaction mutuelle. Les jours suivans, c'étoient les Sauvages qui venoient attendre les chaloupes sur le bord de la mer. On eut deux beaux bœufs & trois moutons pour une barre de fer du poids de soixante-dix livres, divisée en cinq pièces; un autre bœuf pour une mauvaise hache; trois bœufs & cinq moutons pour un couteau courbé, une cheville de fer, une pèle & quelques autres instrumens qui ne valoient guères plus d'un écu. Un couteau étoit reçu avec beaucoup de remerciemens pour un mouton. Les Hollandois auroient eu ce jour-là le nombre de bestiaux qu'ils souhaitoient, s'ils avoient eu plus de fer avec eux; car ils voyoient quantité de bœufs & de brebis paître sur les hauteurs.

Les bœufs de ce pays sont fort hauts & de la grosseur des bœufs d'Espagne. Ils ont une bosse sur le dos. On en vit qui n'avoient point de cornes & qui n'en avoient jamais eu. Les moutons sont aussi fort grands, & d'une beauté extraordinaire. Quelques-uns ont la queue d'une demie-aune de tour, & si char-

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOOTMAN,
1595.

ils font des mar-
chés fort avan-
ceux.

Beauté des beu-
stiaux du Pays.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.

1595.

Figure & ca-
ractère des Habi-
tans.

nue, qu'il n'y a pas moins à manger que dans une éclanche. Au lieu de laine, ils ont le poil semblable à celui des chèvres, & de la même longueur. Les Hollandois virent, dans ce canton, des perdrix, des cailles, des allouettes, & diverses sortes d'éperviers & de moineaux.

En général, les Habitans sont un peu plus petits qu'on ne l'est communément en Hollande. Ils ont le teint naturellement roux-brun, & le visage fort laid; mais ils semblent affecter de se rendre encore plus difformes par la couleur noire qu'ils s'appliquent. L'Auteur compare leur chevelure à celle d'un pendu, attaché depuis long-tems à l'instrument de son supplice. Ils vont nus, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle ils portent une large bande de peau de bœuf, & du devant du corps, qu'ils couvrent de la peau d'une queue du même animal. Quelques-uns s'enveloppent les pieds d'un morceau de peau qui leur tient lieu de souliers. D'autres portent de petits ais sous la plante. Plusieurs s'étoient découpés la peau, pour se faire un ornement de leurs cicatrices, qu'ils avoient remplies de graisse puante. Leur parure ordinaire consistoit dans des braffelets d'ivoire & de cuivre rouge, des coquillages polis, quelques anneaux d'or qu'ils portent aux doigts, & de petites boules de bois & d'os. Leurs armes sont de longues javelines, armées d'un large fer, mais fort mauvais. Ils paroissoient de la dernière barbarie, & les Hollandois les soupçonnerent même d'être antropophages, parce qu'en voyant tuer un bœuf ils en demandoient les entrailles & les mangeoient crues, sans autre soin que de secouer la plus grosse ordure. Leur manière de parler est embarrassée, & semblable au glouffement des coqs-d'inde; à peu près, dit l'Auteur, comme celle des Allemands qui habitent vers les montages de Suisse & vers les Alpes-Julienues, à qui les eaux froides de source ou de neige, qu'ils boivent continuellement, causent des tumeurs difformes sous le menton. On ne put connoître s'ils avoient d'autres alimens que leurs bestiaux, leur venaison & leurs herbes. Ils appréhendoient beaucoup de se mouiller lorsque la mer montoit, & cette crainte de l'eau fit juger aux Hollandois qu'ils ne pêchoient point & qu'ils n'avoient pas de goût pour le poisson. Cependant comme on ne put se procurer la vue de leurs habitations, ni celle d'aucune de leurs femmes, l'Auteur n'ose rien assurer du fond de leurs usages. On leur voyoit souvent allumer du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils passaient la nuit autour de ce feu.

Les Hollandois
sont obligés de
quitter la Baye de
San-Bras.

Le scorbut les
pousse de relâcher
à Madagascar.

Le 11 d'Août, on prit la résolution de remettre à la voile; non qu'on fût satisfait des rafraîchissemens, & qu'à la vue de quantité de bestiaux qui païssoient sur les hauteurs on n'eût désiré de s'en procurer davantage; mais la fraîcheur de l'eau commençoit à causer des fluxions aux jambes, sans compter les accidens qu'on avoit à craindre de la force des brisans. Les malades étoient en si grand nombre qu'on n'eut pas peu de peine à lever les ancres. Cependant on ne trouva que de nouveaux tourmens sur mer, par les tempêtes dont on fut battu jusqu'au 2 de Septembre; & les ravages du scorbut ne faisant qu'augmenter de jour en jour, il fallut se déterminer à relâcher dans l'Isle de Madagascar, qu'on découvrit le lendemain à la pointe du jour. La partie qui se présenta est une terre basse & unie, excepté vers la pointe orientale, qui se nomme le Cap de *San-Roman*, où le pays est montueux. Le Cap même s'éleve beaucoup & forme une double montagne. On fut obligé, par la force des vents & des

courans, de gouverner sur cette pointe. L'*Amsterdam* mit sa chaloupe en mer, avec six matelots, qui s'avancèrent vers le Cap de Sainte Marie. Quelques hommes, qu'ils apperçurent sur le rivage, s'enfuirent sur les hauteurs à la vue de la chaloupe. Cependant les six Hollandois ayant découvert trois bateaux pêcheurs se faisaient de deux hommes, dont ils ne purent entendre le langage. Ils leur donnerent quelques grains de verre pour du poisson, & leur rendirent la liberté. En abordant au rivage, ils découvrirent cinq autres hommes, que la crainte fit aussi-tôt disparaître. Ils prirent le parti de revenir à bord avec leur poisson & quantité d'huîtres qu'ils avoient trouvées sur le sable.

Le lendemain, une autre chaloupe découvrit sous des rochers quelques bateaux pêcheurs, dans l'un desquels il y avoit trois hommes, qu'elle amena malgré eux à bord. Après les avoir rassurés par quelques présens, dont ils ne parurent estimer que des bonnets rouges & quelque mercerie, on acheta d'eux environ soixante bremes. Lorsqu'on les eut laissés libres, ils retournerent au rivage avec une promptitude surprenante, en témoignant par leurs cris & leurs gestes la joie qu'ils avoient de s'être échapés. Un d'entr'eux s'étoit jetté de frayeur dans les flots, lorsqu'il avoit vu paroître la chaloupe. Ils avoient si peu d'expérience & de jugement, qu'on avoit eu peine à leur faire comprendre comment il falloit placer le pied pour monter à bord du Vaisseau. Leur taille étoit d'ailleurs très-bien proportionnée, & plus haute que celle des habitans de *San-Bras*. Ils n'avoient autour du corps qu'une bandelette, qui n'empêchoit pas de voir qu'ils étoient circoncis. Leurs cheveux étoient noirs & divisés en trois tresses. Ils portoient aux oreilles de petits ossemens de l'épaisseur d'un ponce. D'autres Insulaires, qui s'étoient avancés sur le rivage & qui les virent enmener par la chaloupe, allumerent des feux & poussèrent des cris, pour répandre apparemment l'alarme sur la côte.

A trois milles du rivage, la Flotte laissa au Nord-Ouest-quart-d'Ouest une Ile qui fut nommée dans la suite le Cimetière des Hollandois, parce qu'ayant perdu quantité de leurs gens, ils choisirent ce lieu pour leur sépulture.

Envain fit-on descendre le lendemain d'autres matelots, pour chercher des fruits qui pussent apporter quelque soulagement aux malades. Ils ne trouverent qu'un rivage aride, séparé par une eau interne qui étoit salée, sans pouvoir remarquer par où elle se joignoit à la mer. Ils découvrirent quelques vestiges d'hommes & d'enfans, mais sans aucune apparence de maisons. Les recherches furent continuées le lendemain avec aussi peu de succès. Le 17, en retournant derrière les rochers où l'on avoit mouillé d'abord, on vit une grande fumée qui sortoit d'un bois. Quelques matelots s'étant approchés de ce lieu, n'y rencontrèrent qu'une vieille femme & une jeune fille qui brûloient des bruyères, & qui les renvoyerent par leurs signes à deux hommes qu'elles leur montrèrent plus loin. Ces deux hommes entendant qu'on les appelloit, s'arrêtèrent quelques momens; mais enfin ils jetterent leurs filets à terre & prirent la fuite.

Pour entrer dans l'embarras des Hollandois & prendre quelque intérêt à ce récit, il faut considérer non-seulement qu'ils faisoient pour la première fois une route qui étoit déjà familière aux Portugais, mais que cette partie de Madagascar n'étoit guères mieux connue des plus anciens Voyageurs. Les matelots ayant bien-tôt perdu de vue les deux femmes & les deux hommes, entreprirent de les

F. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1595.

Embarras qu'ils
ont à se lier avec
les Insulaires.

Ile nommée
le Cimetière des
Hollandois.

Ils cherchent
des Habitans.

Continuation de
leurs recherches.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1595.

suivre à la trace. Ils arrivèrent au bord d'une rivière, d'où ils virent sur la rive opposée un homme qui pêchoit, & trois enfans. Le pêcheur, surpris de les voir paroître, envoya un des enfans pour appeler du secours. L'enfant revint aussi-tôt avec un vieillard, qui ne fit pas difficulté de passer la rivière. Les Hollandois, charmés de cette franchise, voulurent traverser l'eau dans son canot ; mais n'étant pas accoutumés à cette sorte de barreaux, ils tombèrent dans l'eau & ne se sauvèrent qu'à la nage. Leur disgrâce fit rire les deux Insulaires & leurs enfans, qui n'en parurent pas moins disposés à les secourir. L'approche de la nuit força les Hollandois de retourner à leur chaloupe, après leur avoir fait un petit présent. Mais ce récit fit prendre à leurs compagnons une meilleure idée du caractère des Insulaires. Le jour suivant on renvoya cinq hommes seulement, pour ne pas causer d'effroi par le nombre. Trois d'entr'eux pénétrèrent d'un côté dans le pays, tandis que les deux autres prirent une autre route. Les derniers ne rencontrèrent qu'un homme & une femme ; & n'ayant pas ordre de passer la nuit à terre, ils retournerent à la chaloupe. Mais les trois autres traversèrent un bois, à l'aide d'une boussole qu'ils avoient apportée dans la crainte de s'égarer, & tournerent autour d'une espèce de golfe salé. Vers le soir, ils rencontrèrent un jeune Nègre, qui les conduisit à un vieillard. Ils le prirent pour son pere, sur-tout lorsqu'après avoir caressé cet enfant avec un mélange de crainte & de joie, il leur présenta des écrevisses & de l'eau. Dans le dessein où ils étoient d'aller plus loin pour chercher des rafraîchissemens, ils lui donnerent deux bonnets, qui le disposerent à leur servir de guide. Il étoit nuit ; mais la lune suppléoit à l'absence du soleil. Lorsqu'ils eurent marché quelque-tems à sa lumière, le vieux Nègre se sépara d'eux ; & reparoisant bien-tôt avec quelques instrumens, il fit du feu & les pressa de s'asseoir pour se reposer. Comme ils n'osoient s'arrêter long-tems dans le même lieu, ils se remirent promptement en chemin. Le jeune homme disparut à son tour, & revint presqu'aussi-tôt, accompagné de six Sauvages, qui approchoient souvent la tête l'un de l'autre & sembloient tenir conseil. Cet air de mystère inspira de la défiance aux trois Hollandois. Ils présentèrent de la verroterie à ces Barbares, dans l'esperance de se les concilier. Mais, au même instant, deux d'entr'eux furent saisis par quatre Nègres. Le troisième, qui fut arrêté aussi, s'étant dégagé par sa vigueur, délivra les deux autres. Ils commencerent alors un combat à coups de pierres, dont les Hollandois se trouverent enfin si fatigués qu'ils se virent forcés de se rendre. Ils furent dépouillés nuds, & leurs armes leur furent ôtées, quoiqu'ils n'en eussent fait aucun usage. Cependant on leur laissa la liberté de retourner à bord, où ils n'arriverent que le lendemain au soir, en fort mauvais état.

Ils sont surpris
de maltraités.

Ils continuent
vainement leurs
recherches.

Le 20 on fit une nouvelle descente, sans se rebuter d'une férocité dont on espéroit de triompher par la douceur. Le nombre des matelots ne fut augmenté que du double. Ils découvrirent à droite, sur les bords de l'eau interne, quelques petites huttes, habitées par des pêcheurs. Deux hommes & deux femmes, qui se présenterent sans effroi, leur montrèrent une source d'eau vive. Un des hommes s'offrit même à les y conduire, avec deux écorces d'arbre pour y puiser de l'eau. Mais ils la trouverent somache. Ensuite il les mena dans une autre habitation, où ils ne trouverent que deux femmes. De-là étant retournés à leur chaloupe, ils s'approcherent d'une petite barque, où ils firent l'échange

de

de quelques grains de verre pour du poisson. L'impatience les ayant fait retourner à terre, ils monterent sur des arbres, d'où ils découvrirent trois troupes de Nègres. Ce spectacle s'attira si long-tems leur attention, qu'ils furent apperçus du Chef des Sauvages. Cependant ils eurent le tems de retourner à leur chaloupe, d'où ils remarquèrent qu'il leur faisoit signe de s'avancer vers un endroit où l'eau avoit fort peu de profondeur. Cet avis leur parut suspect. Ils jetterent l'ancre au contraire dans un endroit profond, où deux canots vinrent à bord pendant la nuit & leur donnerent des écrivisses. Ils ne jugerent pas mieux de cette visite, & leurs observations pendant la nuit furent égales à leur défiance. Le lendemain, les Sauvages vinrent à la chaloupe avec onze petits bateaux, & prièrent l'équipage d'aller voir leurs habitations. Les Hollandois s'approchèrent de la côte; mais après ce qui étoit arrivé à leurs compagnons le jour précédent, ils refusèrent de descendre au rivage, d'autant plus qu'ils y appercevoient quantité de gens qui se tenoient cachés derrière des arbres, & que malgré leurs invitations le Chef n'osoit venir à bord. Il y vint néanmoins dans un grand canot, où il s'étoit fait apporter tout le poisson des Nègres, qu'on acheta de lui pour de la rassaie. Il étoit couvert, jusqu'aux genoux, d'une toile de coton rayée.

Les Hollandois ne firent plus de difficulté de descendre. Ils mirent des sentinelles devant eux, pour se garantir de toute surprise. Ensuite ils se détachèrent au nombre de cinq, pour reconnoître le pays. Leur marche fut tranquille jusqu'au coin d'un bois, où ils tombèrent dans une embuscade de cinquante Nègres, qui les environnèrent en leur lançant des flèches, & qui les mirent dans la nécessité de se défendre. Ils tirèrent trois coups, dont l'un fit tomber mort un des Sauvages. Cet accident leur causa tant d'épouvante, que n'osant attendre une seconde décharge, ils prirent la fuite avec de grands cris. Les Hollandois s'en crurent délivrés. Ils visitèrent divers endroits, où n'ayant trouvé qu'un pays fort sec & plein de bois, ils retournerent à la Flotte avant la nuit (18).

Le 22, on prit la résolution de faire finir toutes ces incertitudes, en détachant la pinasse avec une chaloupe bien armée, pour se procurer des rafraichissemens à toutes sortes de prix. Le troisième jour après leur départ, ces deux bâtimens aborderent à deux Isles arides, où ils ne trouverent que des pêcheurs qui y étoient venus passer la nuit. Mais ils découvrirent, à l'Est-Nord-Est de ces Isles, une baye, qui se nomme S. Augustin, où ils trouverent une belle riviere, qui venoit se jeter dans la mer par deux embouchures. Lorsqu'ils furent entrés dans cette riviere, les habitans des lieux voisins vinrent librement à eux, & parurent fort surpris de voir des hommes blancs, & plus encore de voir la pinasse naviguer sans rames & sans rameurs (19). On acheta d'eux des moutons d'une excessive grosseur, pour lesquels on leur donna de petits miroirs, des grains de verre & d'autres merceries. Un matelot leur

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1595.

Trahisson des
Nègres.

Comment ils
jugent de la Baye
de S. Augustin.

(18) Pages 214 & suivantes, jusqu'à la page 280.

(19) Pages 220, 221. On a conçu jusqu'à présent que les Hollandois peuvent avoir trouvé beaucoup de barbarie sur les côtes de Madagascar: mais qu'en 1595, c'est-à-dire,

environ cent ans depuis les premières navigations des Portugais, les habitans de la Baye de S. Augustin ne connussent pas des vaisseaux & des voiles; c'est ce qui paroît sans vraisemblance.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1595.

ayant montré une cuillière d'étain, quelques-uns en offrirent le plus beau de leurs bœufs ; & ce bœuf s'étant échappé, chacun s'empressa d'en présenter un autre pour la même cuillière. Il s'éleva là-dessus parmi eux une querelle si vive, qu'ils en seroient venus aux mains si l'on n'eût accordé la cuillière au premier, qui laissa pour gage sa zagaie & un homme, jusqu'à ce qu'il eût ramené le bœuf.

Apparences qui
les y attachent.

Le pays étoit fort beau. On découvroit des vallées couvertes de verdure, & une multitude d'oiseaux de diverses especes, dont le chant formoit une admirable mélodie. On voyoit quantité de singes sur les palmiers sauvages qui produisent le tamarin, fruit rafraîchissant & par conséquent propre au scorbut. Les équipages étoient si tourmentés de cette maladie, qu'à peine s'y trouvoit-il assez de bras sains pour la manœuvre. La vue de ce fruit causa tant de joie aux gens de la pinasse, que dans l'impatience de porter une si douce nouvelle à leurs compagnons, ils se hâtèrent de lever l'ancre pour rejoindre la Flotte. Ils y furent reçus comme des messagers du Ciel. On y avoit déjà perdu soixante-dix hommes, & le nombre des malades étoit si grand qu'il n'y restoit que vingt hommes en état de servir. Pour faire juger de l'extrémité où l'on étoit réduit, l'Auteur ajoute que deux matelots, l'un de *la Hollande*, l'autre de *l'Amsterdam*, ayant été condamnés au dernier supplice pour quelque mutinerie, obtinrent grâce à condition qu'ils seroient mis à terre, & que dans l'espace de cinq jours ils reviendroient avec des limons & d'autres rafraîchissemens ; sans quoi leur sentence devoit subsister, s'ils n'aimoient mieux passer une vie misérable entre les Sauvages. Ils étoient partis à l'arrivée de la pinasse, & l'on n'a jamais su quel fut leur sort.

Mort du Cap-
taine Dignumz.

Le 30, Jean *Dignumz*, Capitaine de *la Hollande*, mourut tristement d'un mal commun. Il fut enterré, comme tous les autres, dans la petite Isle qui a porté depuis le nom de *Cimetière des Hollandois*. On ouvrit une Lettre fermée, qui étoit signée de neuf Directeurs, & qui nommoit, pour lui succéder, Pierre *Dirkeze Keiser*.

Simplicité des
Nègres.

Les plus foibles retrouvèrent des forces pour aller jouir des biens qui leur étoient annoncés. La pinasse leur servit de guide jusqu'à la baie. Ils y mouillèrent sur trente brasses d'un fond d'argile. Les Insulaires leur apportèrent à bord plusieurs moutons, & les inviterent à descendre. Ceux que l'impatience fit débarquer obtinrent le choix des meilleurs bestiaux au plus vil prix. On leur donnoit, pour une cuillière d'étain, un bœuf ou trois ou quatre moutons. Les Nègres étoient si passionnés pour les ustensiles de ce métal, qu'un matelot, nommé *Vanderdoes*, obtint une jeune fille de dix ans pour une seule cuillière (20) ; mais, touché de ses larmes, il lui rendit la liberté par un simple mouvement de compassion. Le poisson sec, le lait & d'autres rafraîchissemens, furent apportés avec tant d'abondance, qu'après avoir choisi un lieu commode pour les malades, on prit le parti de les transporter au rivage.

Ils attaquent
les malades.

Mais ils n'y trouverent pas tout le repos qu'ils avoient espéré. Le 13, quelques Sauvages s'étant approchés d'eux, sous prétexte de leur proposer quelque chose à vendre, observerent leur foiblesse & se retirèrent aussi-tôt pour s'assembler en plus grand nombre. Ensuite, reparoissant au nombre de cent, ils

pillèrent sans résistance des gens que leur foiblesse mettoit hors d'état de se défendre, & les maltraitèrent à coups de pierre. De-là ils s'avancèrent vers une autre troupe de malades, qui étoit à la portée du mousquet des premiers, mais qui étant un peu moins abattus se mirent en défense, & tuèrent à coups de fusil deux ou trois Sauvages. Le reste des équipages qui étoient à bord n'eut pas plutôt entendu le bruit des armes à feu, qu'il se hâta de descendre au rivage. Mais les Sauvages prirent la fuite à leur vûe & se retirèrent dans les montagnes. Cette aventure obligea les Hollandois de faire autour de leurs malades des retranchemens qu'ils environnerent d'arbres, & dans lesquels ils mirent trois ou quatre pierriers, avec quatre ou cinq hommes sains de chaque Vaisseau. Malgré cette infidélité, les Sauvages retournerent à bord peu de jours après, pour y faire l'échange de leurs moutons. On voyoit encore à quelques-uns les traces sanglantes du plomb qui les avoit blessés. Plusieurs portoient au col diverses bagatelles qu'ils avoient pillées, dans l'idée apparemment qu'on ne devoit pas s'en appercevoir, & se conduisirent d'ailleurs comme s'ils eussent été sûrs de n'être pas reconnus.

Le 26, quelques-uns des Hollandois qui étoient à la garde des retranchemens sortirent pour aller à la chasse. Ils en faisoient leur exercice ordinaire, tirant ou prenant au lacet des singes, des perroquets, des poules de Barbarie & diverses sortes d'oiseaux. Dans leur marche ayant rencontré un Tisserand Nègre qui faisoit une étoffe de coton sur le métier, ils l'emmenerent prisonnier dans leur retranchement. Bien-tôt on vit paroître sept canots, qui sous prétexte d'apporter du poisson à vendre s'approchèrent du premier quartier des malades. Les Hollandois, sans examiner l'intention des Sauvages, leur voyant au col diverses choses qu'ils avoient volées, voulurent les reprendre. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive, que deux Nègres y perdirent la vie. Plusieurs furent blessés, & deux de leurs hommes demeurèrent prisonniers avec leurs femmes & quatre enfans. On relâcha les femmes & les deux plus petits des quatre enfans; mais les deux hommes & deux jeunes garçons furent envoyés à bord. Le 30, en remontant la rivière pour chercher à faire des échanges, on mena un des prisonniers. Ses compagnons l'ayant reconnu dans la chaloupe, s'approchèrent du rivage; & lorsqu'on fut descendu ils vinrent lui baiser les mains, sans aucun égard au péril qu'ils couroient aussi d'être arrêtés. Ensuite ils amenèrent un bœuf & deux brebis pour sa rançon. Mais on paya les bestiaux, on lui accorda la liberté sans rançon, & l'on fit des signes d'amitié aux Sauvages en les quittant pour retourner à bord.

La nuit suivante le second prisonnier, qui n'avoit que des menottes, & les deux garçons, qui étoient sans chaînes, sortirent adroitement par un des sabords & se jetterent à la nage vers la terre. Le plus vieux, embarrassé par ses menottes, se noya bien-tôt. Les deux jeunes s'étant aperçus de son malheur, nagerent vers le canot de la pinasse & se mirent dedans pour se sauver. Mais le courant de la rivière les emporta jusqu'à la mer, où ils furent repris le lendemain. Les Hollandois en menerent un à terre, dans la vûe de l'échanger pour quelques bestiaux. Ils ne purent pénétrer pourquoi les Sauvages ne voulurent pas donner même une brebis pour sa rançon. On prit le parti de le ramener à bord avec son compagnon, & de les faire servir sur la Flotte. Ils furent conduits jusqu'en Hollande, l'un sous le nom de *Laurent*, & l'autre sous celui de *Madagascar*.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1595.

Occasion d'une
nouvelle querelle.

Humanité des
Nègres entr'eux.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.

1525.

Les Hollandois
perdent leur con-
fiance.

Ils pénètrent
jusqu'aux habita-
tions.

Les Nègres leur
tuent un Pilote.

Comment ils
vangent sa mort.

La dernière querelle ayant fait perdre aux Sauvages la confiance qu'on avoit tâché de leur inspirer, il devint impossible de trafiquer avec eux, & par conséquent de se procurer des bestiaux. Ils prenoient la fuite à la vue des Hollandois, & rien n'étoit capable de les rappeler. On résolut d'employer d'autres moyens pour obtenir les choses nécessaires. Le 28, seize hommes reçurent ordre de s'avancer dans le pays, jusqu'à certains puits où les bestiaux alloient boire. Ils virent quelques Nègres, qui y venoient prendre de l'eau dans leursalebasses. Leur dessein étoit de les suivre jusqu'à leurs habitations. En effet, ils s'en approchèrent heureusement. Mais en y entrant ils se virent tout-d'un-coup environnés de plus de trois cens Sauvages, qui les menaçoient de lancer leurs flèches, quoiqu'on s'efforçât de les apaiser par la vue de diverses marchandises. Leurs menaces devinrent si effrayantes, que les Hollandois prirent le parti de lâcher un coup de mousquet. Ce bruit fit disparaître aussitôt toute la troupe. Cependant on en arrêta quelques-uns, qui donnerent deux bœufs & trois moutons pour des cuillieres d'étain. Mais ils supplierent les Hollandois de se retirer, parce que tous les autres habitans, hommes, femmes & enfans, avoient pris la fuite avec les bestiaux.

Vers midi, quelques Nègres se rapprochèrent du retranchement, & firent entendre par des signes & des cris qu'ils avoient apporté du lait. C'étoit un artifice, pour attirer quelque Hollandois à l'écart. Nicolas *Janssen*, Pilote du *Maurice*, étant allé vers eux avec deux volontaires, ils les attaquèrent tous trois & percerent la gorge du Pilote d'un coup de flèche, qui le fit tomber mort. Ils blessèrent aussi les deux volontaires. Lorsqu'ils se furent retirés, on vit paroître quantité de leurs gens, qui sortirent du bois en dansant, pour témoigner la joie qu'ils avoient de se'être vengés. Les Hollandois enterrent leur Mort avec les cérémonies militaires, & s'animerent à la vengeance. Dès le lendemain ils se rendirent au nombre de quarante-huit dans l'habitation des Nègres. Mais l'ayant trouvée déserte, ils revinrent sur leurs pas sans avoir exécuté leur projet. Le lendemain on vit deux Sauvages dans un canot, qui s'approchoient du retranchement. L'un étant descendu à terre, pour aller prendre quelques paquets de coton, on poursuivit l'autre à force de rames. Il fut pris dans l'eau, où il se jeta lorsqu'il vit la chaloupe sur son canot. Les deux volontaires l'ayant reconnu pour avoir assisté au meurtre du Pilote, il fut attaché à un pieu dans le lieu où ce crime avoit été commis, & passé par les armes. Sa mort acheva de rompre tout commerce avec les habitans. On résolut de faire retourner les malades à bord, & de mettre le feu au retranchement. Les Nègres ne laissent pas d'y venir chercher au milieu des flammes ce qu'on pouvoit y avoir laissé.

Cependant on entreprit de remonter la rivière, & de faire une dernière tentative pour découvrir des Insulaires plus humains. Les matelots qui furent envoyés dans la chaloupe revinrent le lendemain, parce que la rapidité du courant ne leur avoit pas permis de faire plus de trois lieues. D'ailleurs ils n'avoient trouvé qu'un pays désert, qu'il paroissoit impossible de traverser; & tout fuyoit devant eux, comme si la terreur eût précédé leurs pas. Les bêtes mêmes sembloient participer à cet effroi. Ils n'en purent tuer qu'une d'un coup de fusil. Une autre, qui avoit fui vers la mer, y fut prise & portée à bord. La chaleur étant extrême, on ne tira point d'autre fruit de cette course que d'excellente eau fraîche, dont les matelots firent une abondante provision.

Les habitans de cette rivière & des lieux voisins sont fort noirs, & d'une vigueur extraordinaire. Les hommes ont pour unique vêtement une toile de coton qui leur couvre le devant du corps. Les femmes en ont une sur le sein, qui leur descend jusqu'au-dessous des genoux, mais sans aucune forte de manches. Leur parure consiste en brasselets de cuivre ou d'étain. Elles portent aux oreilles de petits pendans de bois, qu'elles se passent dans des trous d'un pouce de diamètre. Ces misérables Infulaires ne sèment ni ne moissonnent. Les plus riches se nourrissent de leurs bestiaux. Les pauvres vivent de poisson. Ils n'ont pour maisons que de petites huttes, mal construites & dépourvues de toutes les commodités les plus nécessaires à la vie. Leurs armes sont de petites lances ou des zagaies, dont ils ont toujours la main pleine, & qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Ils appréhendent tant les armes à feu, que la vue d'un fusil les fait fuir. Avec un peu plus d'industrie, ils trouveroient dans leurs bois & dans leurs terres de quoi se rendre la vie plus douce. On y voit quantité de tourterelles, des perdrix, des hérons, & une variété admirable d'autres oiseaux. Les finges y sont d'un autre poil & d'une autre figure que ceux qui viennent du Brésil. Les perroquets sont grisâtres. A l'égard des fruits, on y trouve des pompions, des calebasses, & deux à trois sortes de petites fèves, que la terre produit naturellement. L'herbe dont on fait l'anil (*) y croît aussi sans culture. Les Sauvages s'en servent pour teindre leur fil de coton; mais ils ne la cueillent & ne la broient qu'à mesure qu'ils en ont besoin. Ses feuilles ressemblent à celles du romarin, mais la plante n'est pas plus haute que le thym. Les habitans la nomment *Enger*. Ils ont diverses sortes de bois, dont ils se servent pour teindre en noir, en jaune & en brun. Sans connoître leurs mines, les Hollandois furent surpris de leur voir quantité de fer & du cuivre rouge. Ils estimèrent tant l'étain, qu'un Officier de la Flotte leur ayant présenté une cuillère d'argent, ils en firent l'essai avec leurs dents, & la rejetterent parce qu'ils la trouvoient plus dure que l'étain. Le coton croît abondamment sur de petits arbres dont leurs champs sont remplis, & leurs femmes s'occupent à le filer. Leur Commerce se réduit au poisson sec, au sel & aux dattes, qu'ils portent plus loin, dans l'intérieur du pays, & jusqu'à une grande habitation qu'ils nomment *Rango*. S'ils tuent quelque grosse bête, soit à la chasse ou dans leur troupeau, chacun vient en demander une pièce, avec promesse d'en rendre autant. Leurs bœufs & leurs moutons sont d'une grosseur surprenante. La queue d'un mouton a vingt-trois pouces d'épaisseur, & ne pèse pas moins d'onze livres de Hollande. Elle suffit pour rassasier huit ou neuf hommes.

Les Hollandois ne s'aperçurent pas que ces Nègres maritimes eussent plus d'une femme. Ils n'avoient pu remarquer s'ils avoient quelque lumière de religion; mais dans la suite ils apprirent, des jeunes garçons qu'ils enmenèrent, que leur religion est celle de Mahomet, & qu'ils reçoivent la circoncision. Leur Foi se borne à reconnoître un Créateur de tout ce qui existe; mais ils ne lui adressent ni sacrifices, ni prières; & loin de consacrer un jour particulier à son culte, tous les jours sont si égaux pour eux qu'ils n'ont aucun nom pour les distinguer. Ils ne mettent pas plus de différence entre les années & les semaines. Leurs nombres ne montent que jusqu'à dix (21), dont le compte se fait toujours par leurs doigts.

(21) Ces nombres s'expriment dans leur langue par *Issa, Rove, Tello, Effat, Limes, Ennings, Routo, Onlo, Sidai, Soulo*. Voyez ci-dessous la description de Madagascar.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.

1595.

Figure & caractère de ces Nègres maritimes.

Ils pourroient être plus heureux.

(*) C'est l'Indigo que les Portugais nomment Anil.

Leur Commerce.

Leurs mœurs & leur Religion.

Combien les Hollandois ont-ils souffert de leur ignorance.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Ils retournent
à l'Isle de Sainte
Marie.

Ils trouvent en-
fin des rafraî-
chissemens.

Gravité d'un
Souverain Né-
gre.

Sa stupidité.

Enfin les Hollandois renonçant à l'espérance de se procurer des rafraîchissemens dans cette baie, & ne jugeant pas mieux des autres parties de l'Isle, leverent l'ancre le 14 de Décembre pour continuer leur navigation. Mais ils connoissoient encore moins d'autres difficultés qui les attendoient. Diverses tempêtes, dont ils furent battus jusqu'au 4 de Janvier 1596, la violence des courans, les vents forcés du Sud-Est, l'augmentation des maladies, en un mot l'impossibilité de tenir plus long-tems la mer, leur fit prendre la résolution de retourner vers Madagascar, dans l'espérance de relâcher à l'Isle de Sainte Marie. Le 10 ils eurent la vûe de cette Isle. Le jour suivant, ils envoyèrent quelques matelots dans un canot de chaque Vaisseau, pour visiter le pays, & chercher des rafraîchissemens dont leur vie commençoit à dépendre.

Pendant qu'ils attendoient leur retour, avec une impatience égale à leurs besoins, ils virent paroître un canot de l'Isle, qui s'avança librement vers la Flotte. Sa grandeur paroissoit capable de contenir trente ou quarante hommes. Il étoit entouré de bancs pour s'asseoir, mais sans couverture; & les bordages étoient joints avec des chevilles de bois. Il ne portoit que cinq Nègres, qui avoient du riz extrêmement beau, des cannes de sucre, des limons & une poule. Les Hollandois leur donnerent, en échange, des mouchoirs & des grains de verre, en rendant grâces au Ciel du secours qu'il leur envoyoit. D'un autre côté, les matelots étant arrivés au rivage y trouvèrent quantité d'habitans, qui leur apportèrent des limons & d'autres fruits. Ils prirent quelques Nègres pour continuer leur route avec eux jusqu'à un canal qui est entre la grande Isle & la petite, où ils apperçurent un mât de hune & un mât d'artimon fort endommagés par le feu; ce qui leur fit conclure qu'il étoit péri dans ce lieu quelque caraque. Ils étoient alors trop éloignés des Vaisseaux pour s'abandonner à la curiosité: mais ayant envoyé cinq hommes à terre avec les Sauvages, ils apprirent qu'on y trouvoit de l'eau douce, des fruits, & des bœufs dans quelques prairies où l'herbe étoit fort belle. Après avoir porté ces heureuses nouvelles à la Flotte, & quelques essais des biens qu'ils annonçoient, ils retournerent le lendemain à terre. L'expérience du jour précédent leur ayant inspiré plus de hardiesse, ils pénétrèrent jusqu'à un Village d'environ vingt maisons, & de-là dans un autre, qui n'étoit pas éloigné du premier. La curiosité de les voir assésbla aussi-tôt un grand nombre d'habitans, entre lesquels étoit leur Souverain, qui s'assit sous un arbre dont les branches entrelassées formoient sur sa tête une espèce de dais. Les femmes marchaient avec beaucoup de gravité, portant sur la tête diverses sortes de fruits, des poules & d'autres provisions. Ils acceptèrent volontiers la verroterie qui leur fut proposée en échange. Leur Souverain parut faire une grande harangue aux Hollandois, sur leur arrivée dans son Isle. Ils remarquèrent qu'en parlant, il levoit souvent les yeux vers le Ciel. Les Officiers de la Flotte, informés d'un accueil si favorable, lui envoyèrent, le 14, par six ou sept hommes, un présent de grains bleus, qu'il se laissa tranquillement attacher autour du col. Mais n'étant pas moins stupide que ses Sujets, il ne fit connoître par aucun mouvement qu'il eût dessein de répondre à cette civilité. Cependant un grand canot, de la forme des gondoles de Venise porta des chèvres, des moutons, des poules & du riz à la Flotte. Il étoit monté de vingt-cinq Nègres, de qui l'on acheta la plus grande partie de ces provisions.

Pendant ce tems-là le *Maurice* & la pinasse entrèrent dans un golfe environné de petites montagnes, dans lequel ils trouverent deux petites Isles, l'une semée de riz, & l'autre couverte de bois. S'étant approchés de la côte, ils virent plusieurs maisons sur le rivage, entre des arbres, mais sans aucune apparence d'hommes. Plus loin ils découvrirent une riviere, un canot & plusieurs Nègres, dont une partie étoit sur la rive. Quelques matelots qu'on mit à terre, les exhorterent par leurs signes & leurs cris à se rendre à bord du Vaisseau. Leur immobilité fit juger aux Hollandois qu'ils permettroient plutôt qu'on allât vers eux. En effet, ils les attendirent sans aucune marque de crainte; & s'étant bientôt assemblés au nombre de vingt-deux, ils les inviterent à descendre au rivage. Les hommes avoient pour armes quatre longues javelines, armées de pointes d'argent, & pour habillement un tissu d'herbe, ou une sorte de natte de diverses couleurs. Les femmes étoient vêtues d'une robe de toile rayée, qui leur descendoit jusqu'au gras de la jambe, & portoient un corps de juppe. Les deux sexes ont la tête & les pieds nus. Le lendemain, lorsqu'on se disposoit à descendre pour les satisfaire, on vit venir à bord du *Maurice* un canot monté de vingt-cinq hommes, qui apportoit du riz, des poules, des œufs, des limons, des vamanes & de petites fèves, pour lesquels ils reçurent en échange de petits miroirs, des grains de verre & d'autres bagatelles. Six autres canots se présentèrent l'après-midi, couverts de nouveaux rafraîchissemens. Dans le peu de commerce que les Hollandois eurent avec eux, ils eurent le tems de remarquer qu'ils sont extrêmement jaloux de leurs femmes. Leurs maisons sont de bois & fort basses, couvertes de feuilles de bananiers & de paille de riz. L'Isle a de longueur environ vingt-cinq lieues du Nord au Sud. Les grands arbres verts dont elle est remplie en rendent le paysage fort agréable. La terre est fort haute; mais en suivant les côtes, on crut s'apercevoir qu'elle est séparée par un canal, qui en fait deux Isles. Sa plus grande largeur est du côté du Nord-Est. Elle produit abondamment du riz, & diverses sortes de grains, de fruits & de légumes, propres à la nourriture de l'homme. Les habitans sont *Saphres*; c'est-à-dire, Payens, quoique circonscis. On ne fit pas un assez long séjour parmi eux pour acquérir la connoissance de leurs usages.

Le lendemain, on vit venir du haut pays de Madagascar un grand *Lanciare*, en forme de galere, dans lequel étoit le Roi de cette partie de l'Isle, auquel ses gens donnoient le nom de *Phulo*. Il y avoit huit rameurs de chaque côté, & vingt-cinq Nègres autour du Prince, que les Hollandois prirent pour sa garde ou pour sa principale Noblesse. Le *Lanciare* aborda avec un grand silence, & le Roi, suivi d'un seul homme, entra dans la pinasse, où il s'assit sur un tapis. Il fit d'abord une longue harangue, qui fut accompagnée d'un présent de riz & de fruits. On lui fit visiter la pinace. On lui en fit faire le tour dans un petit canot. Il marqua beaucoup d'admiration pour ce petit bâtiment. De petits miroirs, quelques verres, de petites roses, des boucles d'oreille & des grains dont on lui fit présent, acheverent de le combler de joie. Il partit dans ces sentimens. Son pagne étoit d'une belle toile de coton rayée, qui descendoit jusqu'à terre. Il portoit sur la tête une sorte de mître, assez semblable à celle des Evêques, avec une corne de chaque côté & des houpes aux deux bouts. Son âge étoit de cinquante ou soixante ans. Ses gens paroissoient lui porter tant de respect, qu'ils n'osoient parler en sa présence.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN;
1596.

Commerce des
Hollandois avec
les Insulaires.

Leurs observa-
tions sur l'Isle de
Sainte Marie.

Viste qu'ils re-
çoivent d'un Roi.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUFMAN.

1595.
Mort d'un Con-
tre-maître. Opini-
on des Nègres
sur son ame.

Guerre entr'eux
& ceux de Ma-
dagascar.

Le 18 fut choisi pour rendre les derniers devoirs au Contre-maître du *Mau-
rice*, qui étoit mort du scorbut. On l'enterra dans l'Isle de Sainte Marie, à la
vue des habitans. Ils marquerent par des signes que l'ame étoit montée au Ciel;
ce qui fit juger qu'ils avoient des idées de religion plus nettes que les Nègres
de la première baye. Ils souhaitoient qu'on coupât les jambes du mort; mais
leurs instances méritant peu d'attention, il fut enterré tout entier.

En cherchant de l'eau douce dans la baye de Sainte Marie, les Hollandois
s'approcherent de quelques hutes, où ils n'avoient d'abord aperçu personne.
Mais ils en virent sortir à l'instant un homme armé d'une longue javeline &
d'un grand bouclier de bois, qui crioit de toute sa force. Quantité d'autres
Nègres, attirés par ses cris, s'assemblerent aussi-tôt avec les mêmes armes &
formerent un corps de troupes. On comprit par leurs signes qu'ils étoient en
guerre avec ceux de Madagascar, & qu'ils avoient bâti ces hutes pour leur servir
de corps-de-garde. On voyoit sur la montagne un grand Village, environné de
palissades & dans une situation inaccessible, à l'exception d'un passage garni de
trois palissades, mais si étroit que deux hommes n'y auroient pu passer de front.
C'étoit le séjour du Prince, qui vint à bord avec sa femme & plusieurs Offi-
ciers de sa suite. Ils apportèrent des rafraîchissemens, que les Hollandois ache-
terent par reconnaissance. C'est un usage assez remarquable, parmi des Nègres,
que les femmes se frottent ici le visage d'une gomme blanche, & que pour
ornemens elles portent du gingembre, avec certaines feuilles seches qui ont
l'odeur & le goût du girofle.

Les Hollandois
arrivent à la Baye
d'Antongil.

Le 21 on leva l'ancre, dans le dessein de faire voile vers la grande baye de
Madagascar. Vers la fin du jour on changea de bord, croyant courir derriere
la pointe méridionale de l'Isle; mais les Pilotes, toujours incertains, reconnu-
rent que leurs Cartes les avoient trompés. Ils ne trouverent ni golfe, ni baye,
quoiqu'il y en eût une de marquée; ni aucun abri contre les vents de Sud-Est,
d'Est-Sud-Est & de Sud-Sud-Est, qui soufflent ordinairement dans ces parages.
Enfin, le 23, ils arriverent à cette grande baye, que les Portugais ont nommée
la Baye d'*Antongil*. Ils y mouillèrent à deux lieues du rivage, sur un fort bon
fond. Quantité de feux qu'ils virent à terre, pendant la nuit, ne les empêche-
rent pas d'y descendre le matin. Les habitans de deux Villages voisins reçu-
rent des choses de peu de valeur en échange pour des poules, du riz, du miel,
du gingembre verd, des fèves & des oranges. Ils firent entendre qu'ils amene-
roient le lendemain des bestiaux. D'un autre côté, quelques matelots de l'*Am-
sterdam* trouverent un autre Village qui n'étoit pas moins peuplé, & dont le
Roi faisoit porter derriere lui un bouclier à l'Indienne, bordé d'or.

La pinacé n'ayant rejoint les autres Vaisseaux que le 24, on apprit de ses
gens qu'ils avoient découvert une riviere d'eau douce, avec une bonne rade
qui s'étendoit bien loin derriere une Isle d'environ deux lieues de tour, dont la
terre étoit fort haute; & qu'au milieu de la baye ils avoient rencontré trois ou
quatre autres petites Isles. Toute la Flotte leva l'ancre aussi-tôt pour aller mouil-
ler dans cette rade. Le lendemain, quelques hommes étant descendus à terre
entrèrent dans un Village, où ils acheterent librement un bœuf & du miel.
Le 26, on vit descendre sur la riviere quinze grands canots, dont l'un se détacha
pour aborder le Maurice. Les Nègres firent entendre que si quelque Hol-
landois vouloit se rendre à terre avec eux, ils laisseroient trois de leurs gens
pour

Bonne foi des
Nègres.

pour ôtages. Cette proposition fut acceptée. On mit quelques présens entre les mains de celui qui s'offrit pour les accompagner. Les ôtages, qu'on affecta de caresser beaucoup, prirent tant de goût au vin, qu'on avoit peine à satisfaire leur avidité.

Cependant on envoya quelques canots au rivage, où l'on trouva une aiguade fort commode & d'une excellente eau, qui tomboit du haut d'une petite montagne. Les matelots pénétrèrent assez loin pour s'assurer que cette partie de l'Isle étoit très-fertile en riz, en limons, en citrons & en bananes. Ils trouverent dans un champ de bananiers, deux mains d'hommes entre deux morceaux de bois. C'étoient celles d'un Nègre, qui avoit dérobé des bananes, & dont le corps étoit à quelques pas du même lieu, sans sépulture. Vers le soir, l'homme qui étoit parti avec les canots revint à bord, & l'on renvoya les ôtages après leur avoir fait quelques présens. Ce matelot avoit été traité avec beaucoup d'humanité par les Nègres. On leur avoit servi des poules, les unes bouillies, d'autres rôties. Il apportoit un singe, dont le Roi ou le Prince du canton lui avoit fait présent. Alors les Hollandois, revenus de toutes leurs craintes, ne regrettèrent que d'avoir été si long-tems à découvrir une côte où l'abondance & la civilité regnoient également.

Dans cette confiance, ils envoyèrent à terre trois canots; deux vers un Village qu'ils nommerent *Spakembourg*, du côté de l'Ouest; & le troisième vers un Village à l'Est, nommé *S. Angelo* sur les Cartes, qui étoit environné d'une forte palissade. Les deux premiers firent un Commerce d'autant plus avantageux, que le Chef du Village & la plupart de ses gens étoient dans l'ivresse. Ce Souverain, tel est le titre que lui donne l'Auteur, fit présenter aux Hollandois, dans une corne de bœuf, un breuvage composé de miel & de riz, dont ils trouverent le goût fort agréable. Le Village étoit composé d'environ cent maisons & fort bien peuplé. Il y avoit vingt hommes dans un corps-de-garde, armés de longues javelines & de rondaches, chacun avec une petite marque blanche sur l'estomac, pour se distinguer entr'eux. Il y avoit aussi une hôtellerie, où les matelots Hollandois s'enyvrèrent avec les habitans.

Lorsqu'ils étoient entrés dans le Village, le Prince, suivi d'une grande partie de son peuple, étoit venu au-devant d'eux. Ses gens chantoient dans leur marche & battoient d'une forte de tambour, sur lequel ils frappent des deux côtés à la fois, par-dessus avec une baguette, & par-dessous avec le plat de la main. Mais après avoir reçu leurs hôtes avec cet air de gaieté & les avoir invitées à se réjouir, ils changèrent de ton entr'eux dans la chaleur de la débauche. Les pots vuides commencerent à voler de l'un à l'autre avec tant d'animosité, qu'ils se firent de profondes blessures. Les Hollandois ne se ressentirent pas de ce transport, & mangerent tranquillement du riz fort bien cuit que le Prince leur fit servir. En retournant à bord ils observerent quelques petites huttes, qu'ils prirent d'abord pour des corps-de-gardes. Mais ils trouverent ensuite que c'étoient des caveaux exhaussés en forme de fours, qu'ils reconnurent pour des tombeaux, accompagnés de puits & de grandes cornes remplies d'eau. Les corps étoient renfermés dans le creux d'un arbre. Un trou que les matelots firent à la couverture, leur fit appercevoir d'anciens ossemens. Pendant qu'ils satisfaisoient leur curiosité, le Chef du Village vint les prier instamment de ne

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Premier Com-
merce.

Les Hollandois
s'enyvrèrent avec
les Nègres.

Tombeaux pour
les Rois du pays.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOOTMAN.
1596.

pas toucher à ces petites loges, & leur fit comprendre que c'étoit la sépulture des *Phulos*, ou des Rois du Pays.

Le lendemain, étant retournés à *S. Angelo*, ils y firent des échanges pour sept cens livres de beau riz & pour un grand nombre de poules. Le goût qu'ils avoient remarqué aux habitans pour le vin, leur fit prodiguer leur vin d'Espagne. Deux voyages qu'ils firent successivement dans les trois Villages, leur produisirent en un seul jour douze cens livres de riz, qui ne leur coutèrent que des grains de verre rouges ou bleus. Ces Insulaires étoient de la même figure & de la même taille que ceux de l'Isle Sainte Marie. Ils avoient le même habillement & les mêmes usages. Leurs maisons étoient posées sur des pieux de quatre ou cinq pieds de hauteur, pour se garantir apparemment des insectes venimeux dont l'Isle est remplie. On trouve dans ce canton beaucoup de cristal de roche, & la mer jette sur le rivage du corail rouge & blanc (*).

La continuation du Commerce fit regner sur la Flotte une abondance, qui dissipa jusqu'aux plus légères traces du scorbut. Cependant on apprit qu'un *Phulo* d'un des trois Villages avoit défendu à ses Sujets de vendre plus longtemps du riz. Ce *Phulo* étoit vêtu d'une très-belle toile, & portoit sur la tête une sorte de bonnet qui paroissoit tissé d'herbes vertes. On crut pénétrer le motif de sa défense. La moisson du riz étoit encore dans les champs; & la pluie étant continuelle, il craignoit que ce grain ne devint trop cher ou ne manquât tout-à-fait. Cependant on ne cessa point d'en trouver abondamment.

Tempête qui
enlève les canots
de la Flotte.

Il ne restoit qu'à mettre à la voile, & la résolution en fut prise le 2 de Février pour le jour suivant. Mais vers minuit il s'éleva, du côté du Sud, une si furieuse tempête, que dans l'obscurité on craignit beaucoup que la *Hollande* & le *Maurice* ne s'incommodassent mutuellement, & n'allaient peut-être échouer au rivage. L'orage ayant cessé le lendemain au soir, on s'aperçut avec chagrin que ces deux Vaisseaux avoient perdu leurs canots. Le 5, quelques matelots retournerent à terre, avec ordre de les racheter s'ils étoient tombés entre les mains des Nègres. En approchant de la rivière, ils trouverent que le courant extraordinaire en avoit élargi l'embouchure, & que les tombeaux qu'ils avoient vus étoient cachés sous l'eau. Ce grand flux les empêcha de remonter avec les rames. Ils furent contraints d'avoir recours au touage, & les Nègres de *Spakembourg* leur prêtèrent officieusement la main. Mais ils leur firent entendre que ceux de *S. Angelo* avoient déjà mis les canots en pièces. Aussi-tôt les Hollandois se rendirent dans ce Village & les demanderent aux habitans. On leur répondit que les canots ayant été brisés par la violence des vagues étoient venus échouer sur le rivage. Ils y envoyèrent cinq hommes, qui les trouverent en pièces, mais sans aucune ferrure & sans le moindre clou. Leur indignation fut si vive, que les habitans qui s'en aperçurent & qui en redouterent les effets, mirent dans leurs canots une partie de leurs biens & de leurs enfans, & se hâtèrent de remonter la rivière. Ils eurent la prudence de laisser derrière eux un corps de cinquante hommes, armés de leurs rondaches & de leurs javelines, pour favoriser leur retraite. Les Hollandois n'ayant pas ordre de s'emporter à la violence, prirent le parti de retourner à bord.

Ils deviennent
l'occasion d'une
querelle avec les
Nègres.

Cependant, lorsqu'on eut entendu leur rapport, on prit la résolution, dans (*) Voyez la Description de Madagascar, après la Relation de Rennefort.

le conseil, d'envoyer à terre la chaloupe de chaque Vaisseau bien armée, pour proposer aux Nègres de vendre quelques-uns de leurs *Lanciers*, avec menace de les attaquer, s'ils refusoient cette demande, & de leur faire le même traitement qu'ils avoient fait aux canots. Le nombre des hommes étoit de quarante-huit dans les trois chaloupes. En approchant du rivage, ils apperçurent, à l'Est de la rivière, environ soixante Nègres armés, qui sembloient les braver par leurs sauts & leurs grimaces, & qui se retirèrent vers S. Angelo à mesure qu'ils les virent avancer. Ce spectacle ne fit qu'animer les Hollandois. Ils remonterent jusqu'à S. Angelo, où cette troupe insolente se préparoit effectivement au combat. Chaque Nègre trempoit dans l'eau la pointe de sa javeline, & la portant à sa bouche il y en faisoit tomber quelques gouttes, pour marquer l'espérance qu'ils avoient tous de tremper les mêmes pointes dans le sang des Hollandois. Ensuite, sans leur laisser le tems de débarquer, ils leur jetterent une si grande quantité de pierres, que les chaloupes en étoient remplies. Les Hollandois prirent le parti de jeter leurs ancres & de tirer quelques coups de fusil, moins pour leur nuire que pour les épouvanter. Cette modération redoublant leur témérité, parce qu'ils ne voyoient point parmi eux aucun blessé, ils s'imaginèrent que leurs boucliers étoient impénétrables aux balles. On cessa de les ménager, & la première décharge en fit tomber morts trois ou quatre. Ils furent enlevés par les autres, qui se retirèrent derrière les maisons au lieu de prendre la fuite. Quelques momens après, il s'en détacha trois ou quatre, qui vinrent demander la cessation des hostilités & promettre d'amener des bestiaux. Mais voyant qu'on faisoit peu d'attention à leurs signes, & que le feu de la mousqueterie ne se ralentissoit pas, ils prirent enfin la fuite, & leur exemple fut suivi de tous les autres. Alors les Hollandois envoyèrent la moitié de leurs gens au Village. Ils n'y trouverent qu'une petite fille d'un an, qu'ils prirent par un sentiment de compassion plutôt que de haine. Le Village fut pillé. Il arriva sans dessein, dit l'Auteur, ou par l'ordre du conseil, ajouta-t-il, qu'on mit le feu à quelques maisons au-dessus du vent. Comme elles n'étoient que de bois sec & de paille, la flamme fit un si prompt ravage que les Hollandois mêmes eurent peine à s'en garantir. Cet accident consuma une grande quantité de riz & de paille, avec beaucoup de fruits & de poules.

Ainsi le butin qu'ils remportèrent ne les dédommageoit pas du péril auquel ils s'étoient exposés. Ils laissèrent sur le rivage l'enfant qu'ils avoient pris, & les Nègres vinrent aussi-tôt l'enlever. Le nombre des habitans montoit à cent trente ou quarante, dont on trouva quatre morts dans un bois, où ils les avoient traînés, avec une partie de leurs ustenciles que les premiers fugitifs n'avoient pû embarquer dans leurs canots. Les Hollandois, en se retirant, rencontrèrent près des tombeaux plusieurs Nègres de Spakembourg, qui leur firent des caresses, & qui parurent fort satisfaits du malheur de leurs voisins.

Pendant cette expédition, cinq ou six autres Nègres s'étoient rendus dans un canot à bord du *Maurice*, pour y vendre des citrons. Comme le bruit de la mousqueterie avoit commencé à se faire entendre, on les avoit arrêtés prisonniers. Lorsqu'on vit le feu de l'embrasement, & qu'on eut pris soin de leur faire tourner les yeux du côté de S. Angelo, ils prirent de l'eau qu'ils se versèrent sur la tête, pour faire connoître qu'ils n'étoient pas du nombre des coupables qu'on avoit voulu punir. Après le retour des trois chaloupes, non-seule-

I VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.
Combat.

Les fusils font
fuir les Nègres.

Les Hollandois
brûlent leur Vil-
lage.

Réconciliation
douteuse.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

ment on leur rendit la liberté, mais on s'empresse de les transporter au rivage, parce qu'on avoit cru reconnoître leur Chef pour le Phulo de Spakembourg. En effet, lorsqu'il descendit à terre, un grand nombre d'hommes & de femmes vinrent lui baïser respectueusement les pieds. Il se fit apporter quantité de citrons, dont il fit présent à ceux qui l'avoient amené; ce qui n'empêcha point qu'à leur départ ils ne vissent paroître une troupe d'habitans, qui paroisoient les menacer de leurs javelines & de leurs rondaches.

Apparences de
sincérité du côté
des Nègres.

Le 9, une chaloupe s'étant rendue au rivage pour y prendre de l'eau, le Phulo vint se présenter à l'équipage, & distribua libéralement des poules, du riz & des fruits. Les Hollandois regarderent ces présens comme un nouveau témoignage de la reconnoissance qu'il croyoit leur devoir pour sa liberté, & se crurent obligés de répondre à cette politesse par de nouvelles propositions de Commerce. Ils envoyèrent à terre deux canots & une chaloupe, avec la précaution néanmoins d'y mettre quarante-six hommes. Quelques-uns se détachèrent pour entrer dans le Village. Mais quoique le Phulo n'eût pas moins de soixante hommes armés autour de lui, la vue de trois ou quatre Hollandois leur fit prendre la fuite. Il en resta quelques-uns sans armes, qui firent entendre que pour trafiquer avec leur Prince il ne falloit pas s'approcher de l'habitation. Ils députerent même au rivage, pour supplier les Hollandois de se retirer, & leur promettre qu'à cette condition on leur enverroit des bestiaux. La chaloupe alla jeter l'ancre à l'autre bord de la riviere, & les Nègres y menerent aussi-tôt un bœuf & un bouc. Ils refuserent même les grains qui leur furent offerts en échange, en faisant connoître par des signes que c'étoit un présent pour lequel ils ne demandoient aucun retour. Cependant on leur présenta du vin, qu'ils accepterent avidement. Le Phulo même, surmontant sa frayeur, s'approcha du rivage pour en boire un coup. Mais, après avoir bû, il se hâta de se retirer.

Embarras des
Hollandois sur
leur conduite.

Les Hollandois n'étoient pas sans embarras sur l'explication qu'ils devoient donner à ce mélange de douceur & de férocité, lorsque trois Nègres arrivant dans un canot, à bord du *Maurice*, vinrent les prier d'envoyer des gens à terre, parce que le Phulo leur vouloit faire présent de quelques bestiaux. Il étoit si tard, qu'on n'osa prendre confiance à leurs offres. Le lendemain, une chaloupe s'avança jusqu'aux tombeaux, pour recevoir les libéralités du Phulo. Les matelots, au nombre de douze, y trouverent quelques Nègres, qui les presserent d'entrer dans le Village. Des instances si opposées à celles qu'ils avoient reçues deux jours auparavant, étoient capables de leur inspirer de la confiance. Aussi prirent-ils le parti d'arrêter cinq Nègres, pour leur servir d'ôtages, tandis qu'ils envoyèrent deux de leurs gens à Spakembourg. Quelle fut leur surprise, d'apprendre que tous les habitans avoient pris la fuite & n'avoient laissé qu'un petit bœuf, que les deux matelots amenoient. Ils s'avancèrent jusqu'au Bourg voisin, qu'ils ne trouverent pas moins desert. Cependant quelques Nègres moins timides leur amenerent un autre bœuf, pour lequel ils donnerent de la toile, & beaucoup plus de grains & de merceries qu'on ne leur en avoit jamais demandé (22).

Ils prennent le
parti de lever
l'ancre.

Enfin ces alternatives de confiance & de crainte causerent tant de dégoût

aux Hollandois , que rien ne s'opposant d'ailleurs à leur départ, ils leverent l'ancre le 12 de Février. Ils n'avoient pas été si longtems dans la baye d'Antongil sans y faire quelques observations qui méritent d'être recueillies. La situation de cette grande baye est par les seize degrés & demi de latitude du Sud. Elle s'étend jusqu'à dix lieues Nord-Nord-Ouest & Sud-Sud-Ouest, sur environ cinq lieues de largeur. La principale des Isles qu'on y trouve est belle & fertile, mais si haute qu'il n'y a point d'intervalle du pied de la côte au rivage. Au Nord-Est sont quelques rochers & trois autres petites Isles, après lesquelles on entre dans une riviere dont les bords offrent plusieurs Villages. Entre l'aiguade & la baye, du côté du Nord, on en découvre trois, fort bien peuplés, & divers autres jusqu'à une seconde riviere que l'on trouve au Nord. Ensuite on arrive à la grande riviere, où les Hollandois acheterent presque tout le riz dont ils composerent leur principale provision. Cette riviere a deux bras; l'un, qui s'étend au Nord, & l'autre à l'Ouest. Elle est divisée par une petite Isle. Le Village de S. Angelo est au côté septentrional. Celui de *Spakembourg*, qui se présente à gauche en entrant dans la riviere, est composé d'environ cent quatre-vingt maisons. Plus haut est le Village que les Hollandois nomment *du Nord*. A l'Ouest-Sud-Ouest de l'Isle, on trouve encore une riviere, sur le bord de laquelle est un autre Village. Les Hollandois n'entendirent pas plus loin leurs observations géographiques.

Mais ils remarquerent que les habitans avec lesquels ils eurent quelque commerce étoient fort noirs, sans avoir les cheveux aussi crépus que les vrais Nègres, ni leur nez & leurs lèvres. En général, ces Insulaires sont grands & robustes. Ils sont livrés à la passion de boire. Leur liqueur est un composé de miel & de riz, dont ils s'enivrent souvent, quoique l'usage leur en soit défendu dans certains tems. Les meubles qu'on trouva dans leurs maisons étoient de peu de valeur. Ils ont une sorte de natte, assez bien ouvragée & de diverses couleurs, qui leur sert de siège & de lit; des mortiers de bois, & des blocs sur lesquels ils pilent le riz. Chacun a son tamis, pour en séparer la farine; des sacs pour la conserver, des pots de terre pour la cuire, & des calebasses qui leur servent de plats & d'assiettes. Pour boire, ils ont, au lieu de verre, un grand roseau creux, qu'ils ferment avec un bouchon.

Leur Roi, qu'ils nomment *Phulo*, a pour unique parure des brassèlets de cuivre, qu'il regarde comme un ornement fort précieux; un collier de grains de verre, & une grande & longue hache qui lui tient lieu de sceptre. Tous ses Sujets sont nus, à l'exception d'un morceau de toile d'écorce d'arbre, dont ils se couvrent le milieu du corps. Leur soumission est extrême pour leur Souverain. Le vêtement des femmes est aussi un tissu d'écorce d'arbre, qui leur descend jusqu'aux genoux. Quelques-unes portent des corps de juppe, mais sans manches. Leurs ornemens sont des brassèlets d'étain ou du plus bas argent, de la forme des manilles de cuivre qui sont communes en Guinée, avec une sorte de petites pierres qu'elles nomment *Laqueua*.

L'occupation des hommes est la chasse, la pêche, l'exercice de l'arc, & le soin de nourrir les bestiaux. Celle des femmes, de planter, de semer & de moissonner les grains, qui se réduisent au riz & à deux ou trois sortes de petites sèves, vertes, rouges & blanches. Elles cultivent aussi les bananiers, dont le fruit & les grains sont une grande partie de leurs alimens. L'usage de la

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Leurs observa-
tions sur la Baye
d'Antongil.

Habitans.

Leur Roi.

Leurs occupa-
tions & leur ri-
chesse.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

viande est rare dans cette Nation (*). Ils se bornent aux fruits, au riz, au lait & au poisson. Leurs bestiaux consistent dans un grand nombre de beaux bœufs, dont ils font tant de cas qu'on les soupçonne de les adorer. Cependant les Hollandois ne remarquerent pas qu'ils se fissent un scrupule de les vendre. Ils ont beaucoup de chèvres & de boucs, mais peu de moutons. On leur vit quelques chiens, mais rien en si grande abondance que des poules & des canards. Entre les fruits, on peut dire que la Nature leur a prodigué les limons, les citrons & les oranges. Le gingembre, & la *maniguette*, espèce de poivre qui se nomme autrement *Graine de Paradis*, sont aussi fort communs dans leurs champs. Ils ont une racine qui ressemble beaucoup au gingembre par dehors, mais dont l'intérieur est jaune, & qui se nomme *Cumbet* en langue Malaie, *Habet* en Arabe, & *Safran de las Indias* en Portugais. L'abondance de son suc empêche d'abord qu'on n'en sente toute la force, mais on s'aperçoit enfin qu'il est fort âpre, quoiqu'il le soit moins que le gingembre. Cette racine est fort médicinale, & ses fleurs ressemblent aux plus beaux lys blancs. On en trouve aussi beaucoup à Java & dans d'autres endroits des Indes (23).

Navigation d.
Hollandois sin-
gulièrement heu-
reuse.

Le vent favorisa les Hollandois jusqu'au 23 de Mars; mais ils furent alors incommodés des calmes, & de la rapidité des courans, qui venant du Sud-Est les obligèrent de gouverner sur les plus méridionales des Isles Maldives. Dans cette route, dont ils avoient admiré la tranquillité pendant six semaines, ils avoient vu quantité d'oiseaux, qu'ils prirent pour des *Mouettes grises*, & que les Portugais nomment *Garaïos*. Ils avoient vu des *Rabos Forcados*, qui sont des oiseaux noirs & blancs, fort semblables aux pies, mais qui ont la queue longue & fendue, à peu près dans la forme des ciseaux de tailleur. Ils avoient vu certains oiseaux blancs de la forme d'un pigeon, avec une longue queue, peu garnie de plumes; & d'autres assez semblables à de petits canards, mais tacherés. Tous ces oiseaux trouvent leur nourriture dans les eaux de la mer, & font la guerre aux poissons volans. Quelques-uns venoient se reposer sur les Vaisseaux & se laissoient prendre à la main, sans marquer, observe l'Auteur, d'épouvante à l'approche des hommes, parce qu'ils n'en avoient jamais (24) vu. Les bonites, les dorades, les marfouins, les chiens de mer, que les Portugais appellent *Tubérons*; les grondeurs, &c. offroient souvent le plaisir de la pêche aux matelots, & ne leur étoient pas moins utiles pour les rafraîchir. Les marfouins, qui s'approchoient de la Flotte en si grosses troupes que la mer en devenoit toute verte, leur auroit fait un spectacle charmant, si les Pilotes ne

Ils manquent
d'eau douce.

les eussent pas avertis que c'est un présage de tempête. Enfin rien ne paroît avoir manqué à la prospérité de cette navigation qu'un peu plus d'eau fraîche. La provision se trouva si diminuée par les chaleurs, quoiqu'elles ne fissent qu'en augmenter le besoin, qu'on fut obligé de réduire la portion de chaque matelot à une pinte par jour. Les équipages furent si pressés de la soif, qu'on offrit une réale de huit pour un verre d'eau, sans pouvoir l'obtenir. Ils eurent la vûe de la terre le premier de Juin. Quel doux spectacle pour des matelots altérés! En approchant de la côte, ils trouvèrent une Isle, qui est devant le Détroit de la Sonde, à cinquante degrés & demi du Sud. Ils jugerent que c'étoit

(*) On verra dans la Description les usages de diverses autres parties de l'Isle.

(23) Pages 253, 254 & 255.

(24) Il est étrange que les Hollandois parlent toujours ici comme s'ils s'étoient crus les premiers qui eussent traversé ces mers.

l'Isle de *Pugniatoo*, nommée par les Portugais *Isle d'Enganno*, qui est à seize lieues de Sumatra. De trois lieues en mer ils avoient senti l'excellente odeur des épiceries & des herbes aromatiques que la nature y produit.

Le 6 ils découvrirent, sur la côte de cette Isle, six à sept canots, qui n'osoient s'approcher de la Flotte. Une chaloupe, qui fut armée pour aller prendre langue, ne servit qu'à les faire retourner légèrement vers le rivage, où ils furent aussi-tôt mis à sec. Ces petits bâtimens étoient assez longs; mais à peine avoient-ils un pied de large. Deux longues pièces de bois, qui les élargissoient des deux côtés par le haut, servoient à les faire virer. Les Insulaires qui les conduisoient étoient au nombre de vingt-trois, armés d'arcs & de flèches. Ils paroissoient de grande taille & d'un teint jaune. Leurs cheveux étoient fort longs & flottoient sur leurs épaules. Ils étoient tout-à-fait nus; ce qui fit juger aux Hollandois qu'ils étoient fort sauvages. Cependant ils invitoient, par des signes, l'équipage de la chaloupe à descendre au rivage. Mais étant mal pourvu d'armes, il n'osa se fier à des Peuples si barbares.

On arriva le 11 à la Bouque du Détroit de la Sonde, où la quantité des Isles est innombrable. Celle dont on fit choix pour y mouiller est longue dans sa forme, couverte de bois, deserte & sans eau. Le lendemain on vit venir de la côte de Sumatra trois voiles, qui furent bien-tôt suivies de six aures. C'étoient les premières qu'on eût rencontrées à l'Est, depuis le Cap de Bonne-Espérance. On leur envoya un canot, qui ne fit pas difficulté de les aborder. Leurs équipages étoient composés chacun de seize hommes, dont sept ramoient, tandis que les autres se tenoient tranquillement sous une *Tengue*, couverts d'une toile de coton depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds, & nus de la ceinture à la tête, sur laquelle ils avoient des morceaux de la même toile, pliés en forme de turban. L'équipage du canot ne put les entendre (25). Ils nommoient bien *Bantam* & *Japara*; mais comme ils mêloient à ces deux noms celui de *Sonda Calippa*, les Hollandois n'y comprenoient rien. Cependant ces Indiens leur montrèrent Sumatra, & leur firent connoître, par des signes, qu'ils y trouveroient de quoi fournir à tous leurs besoins. Cet avis, qu'on crut bien entendre, fit prendre la résolution d'envoyer au rivage la pinace, montée de seize hommes; tandis qu'une des chaloupes suivit les neuf voiles, qui étoient retournées au même lieu d'où on les avoit vû partir. La chaloupe mouilla le soir près d'une Isle, qui en a deux autres à peu de distance. Les matelots y entendirent la voix de quelques gens qui parloient, mais ils ne découvrirent personne. Le lendemain ils apperçurent quatre petits bâtimens à l'ancre, & quelques autres qui étoient à la voile. Ils aborderent les quatre premiers, qui s'amarrèrent les uns aux autres en les voyant avancer. Ils demanderent, par des signes, s'ils pouvoient trouver de l'eau dans quelque lieu voisin. On leur montra un endroit peu éloigné. Leur hardiesse croissant par degrés, ils entrèrent dans les bâtimens Indiens, où loin de les maltraiter on leur fit voir diverses curiosités, telles qu'un poignard doré, & une bague d'or avec un petit diamant mal taillé. Après avoir satisfait leur curiosité, ils se rendirent à bord de la pinace, où quelques Indiens les suivirent dans un canot. On prit librement d'eux du poisson, du riz, des melons d'eau, des cannes de sucre, des cocos, de l'ail, des oignons

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.
1596.
Isle d'Enganno
& ses habitans.

Bouque du Dé-
troit de la Son-
de. Bâtimens In-
diens.

Première liai-
son des Hollan-
dois avec les In-
diens.

(25) N'est-il pas surprenant qu'ils ne se fussent pas munis d'un Interprète?

1. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.
Quelle politesse
ils leur trouvent.

& quelques fruits propres à l'Isle, pour lesquels ils reçurent de la verroterie rouge & bleue. Ensuite s'étant offerts à servir de guides jusqu'à Sumatra, on prit le parti de les suivre. Sur la route on rencontra trois ou quatre canots, qui paroissent porter des personnes du premier rang. Les Hollandois en conçurent du moins cette idée à la vue de leur habillement, qui étoit d'une toile extrêmement fine & bleu céleste. Ces honnêtes Insulaires eurent la complaisance de passer avec eux un chenal d'eau salée pour leur montrer l'aiguade, & de les conduire jusqu'à un Village d'environ vingt maisons, qui étoient proprement construites de bois de palmier. » Là, remarque l'Auteur, ils virent » pour la première fois croître le poivre sur les poivriers, qui s'élevaient comme » le houblon, à l'appui d'un long roseau ». Ils en achetèrent autant qu'on leur en présenta, avec une petite quantité de cloux de girofle & de noix-muscades, comme pour servir de montre. On leur offrit aussi des citrons, des citrouilles & du vin de palmier; mais ils ne virent point de viande. Les femmes avoient de fort gros brassèlets. Elles étoient couvertes d'une toile de coton depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & d'une autre toile sur le sein. Une partie de leur chevelure étoit flottante, & le reste en tresse, relevée proprement sur leur tête.

Ils évitent une
querelle.

Quatre canots, qui se rendirent à bord de la pinace, y portèrent des poules, du riz, du poivre & des caxias, qu'on eut à fort vil prix. Mais pendant qu'on étoit occupé de ce Commerce, il arriva malheureusement qu'un fusil tira sans dessein. Les Insulaires en furent si effrayés, qu'étendant aussitôt leurs pavois, ils halèrent sur le bord un petit pierrier de métal, avec des signes menaçans. L'équipage de la chaloupe, qui remarqua ce mouvement, voulut s'avancer vers la terre; mais quelques Indiens des canots sautant sur le rivage ne lui permirent pas d'en approcher. On résolut sur le champ, pour éloigner des soupçons fâcheux, de retourner vers la Flotte.

Manière extra-
ordinaire de sa-
luer.

Le 14, une petite pirogue, qui s'étoit approchée du *Maurice*, se laissa engager par des signes à venir à bord. Il y entra un Insulaire, qui offrit de conduire la Flotte à Bantam pour vingt pièces de huit. Mais les Hollandois, incertains de leurs propres vûes, se contentèrent de recevoir honnêtement sa proposition. Cependant il demeura dans le Vaisseau, comme s'ils l'eussent acceptée. Le 17, il y vint une autre pirogue, qui paroissoit lui appartenir. Elle étoit armée de quatorze hommes, dont deux monterent à bord & lui firent une révérence conforme à leurs usages. Ils lui prirent le pied gauche, qu'ils lui passèrent doucement par-dessus la jambe droite jusqu'au genou, & de-là sur le visage, depuis le bas jusqu'au sommet de la tête.

Difficulté du
passage à Java.

Enfin les Hollandois s'étant déterminés à tourner vers Bantam, remirent à la voile le 19, sous la conduite de l'Indien qui leur avoit offert ses services. En passant à la vue d'une petite Ville de Sumatra, ils furent abordés par quantité de pirogues, qui leur apportèrent des noix de coco, du poivre, des cloux de girofle, des noix-muscades, des bananes, des poules & des oranges, dont l'échange se fit pour des couteaux. Ils naviguerent jusqu'au 22, sans le trouver fort avancés, retenus également par la variété des vents contraires & par la force des courans. Depuis minuit jusqu'à dix heures du matin, le vent ne cessa pas de souffler de l'Est dans le Détroit, & se range ensuite à l'Ouest, où il demeure

demeure jusqu'au soir ; ce qui rend le passage fort difficile (26).

Dans cet intervalle, les Commis de chaque Vaisseau commencerent à prendre le nom de Capitaines. On donna celui de Capitaine-major à Corneille Houtman, qui étoit regardé non-seulement comme l'auteur de l'entreprise des Hollandois, mais encore comme leur principal guide & comme le fondement de toutes leurs espérances. Le même jour, qui étoit le 23, on découvrit dans la baye de Java, un de ces bâtimens que les Indiens nomment *Jonque*, du port de trente ou quarante lastes. Il avoit un mât de beaupré, un grand mât, un mât d'artimon avec sa voile, qui étoit fort grande, & une livadiere au beaupré. Les voiles étoient tissues de bois ou de jonc. Toutes les manœuvres, courantes & dormantes, étoient aussi de bois treffé. Le corps du Vaisseau étoit assemblé comme le fond d'une futaille, & le pont étoit couvert d'un petit toit de jonc. Quand ces bâtimens ont le vent en poupe, on amene les couces à l'arriere ; c'est-à-dire, ceux de la misene à un bout, & ceux de la grande voile à l'autre. Les voiles sont cousues aux ralingues par le bas comme par le haut, & à la même distance. Cette construction & ces agrès paroissent des nouveautés surprenantes à ceux qui viennent pour la première fois de l'Europe. Les Hollandois n'admirerent pas moins un grand nombre de petites barques, qu'ils virent assez proche de la Ville de Bantam, & que les Indiens nomment *Paras* ou *Pares*. Les voiles & les cordages sont de la même matiere que ceux des Jonques. Ils revenoient de la pêche ; & leur multitude faisoit assez connoître que la Ville devoit être fort peuplée.

Vers le soir, on vit venir à bord du *Maurice* un de ces Pares, dans lequel étoient six Portugais avec leurs Esclaves. Leur Chef déclara qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur & par les Habitans de Bantam, que l'arrivée de la Flotte étrangere avoit alarmés, pour s'informer d'où elle venoit & dans quelles vues. On lui répondit qu'elle venoit de Hollande, pour trafiquer tranquillement avec eux. Il repliqua qu'en effet les Hollandois étoient arrivés dans un lieu de Commerce, mais que l'occasion étoit peu favorable, parce que depuis cinq jours les habitans avoient envoyé à la Chine cinq Vaisseaux chargés de poivre, & que la Jonque qu'ils avoient dû voir le matin à l'ancre dans la baye en cherchoit aussi le long de la côte. Cependant les Portugais affecterent beaucoup de politesse. On leur demanda quelques informations sur le pays & sur les dispositions du Roi. Ils racontèrent que depuis peu ce Prince étoit allé faire le siège de *Palimban*, Ville de Sumatra ; qu'il y avoit été tué, & que son armée, qui avoit déjà forcé les portes de la Ville, ayant été mise en désordre par la mort du Roi, avoit été contrainte de se retirer ; qu'en partant pour l'île de Sumatra elle étoit composée de deux cens voiles, & les troupes si nombreuses, qu'une partie des soldats étoient morts de faim ; que le Roi n'avoit laissé qu'un fils unique, âgé seulement de cinq mois, & que les habitans de la Capitale avoient choisi pour leur Gouverneur un Seigneur de la Nation nommé *Chestate*, pere d'une des femmes du feu Roi (27).

Entre les six Portugais, il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient été faits prisonniers à Ternate, par le Vaisseau Anglois de Thomas *Candish*. Ils firent un long récit des ravages que le Capitaine *Lancaster* (28) avoit commis dans le

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Description d'u-
ne Jonque.

Envoyés Portu-
gais de Bantam.
Leurs discours.

Sage réponse
des Hollandois.

(26) Page 277.

(27) Page 278.

Anglois au Tome I. de ce Recueil. On peut y

(28) On a vu la Relation de ce Capitaine jeter les yeux, pour comparer les faits.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.

1596.
Adresse des
Portugais.

Le Sabandar se
rend à bord de la
Flotte.

Combien le poi-
vre étoit alors
commun à Ban-
tani,

Détroit de Malaca , sans épargner les Portugais plus que les Indiens. On leur répondit que c'étoient des différends auxquels les Hollandois ne prenoient aucune part , & qu'ils n'étoient venus que pour acheter de bonne foi & payer de même.

Les Portugais prièrent le Capitaine-major de ne pas paroître à la vue des Vaisseaux envoyés par *Dom Antonio* , dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque démêlé entre les équipages ; à quoi il falloit s'attendre que divers Bannis qui étoient à Pégou, à Bengale , à Tanasserim , à Martaban , sur la Côte de Coromandel & dans le reste des Indes , contribueroient de tout leur pouvoir. Ces misérables , disoient-ils , cherchoient quelqu'un qui voulût les aider à soutenir leur parti ; mais il y avoit du péril à s'y fier , parce que l'espérance d'obtenir leur rappel les rendroit toujours capables de trahir ceux qui auroient embrassé leurs intérêts. Après ces explications , Houtman pria les Portugais d'offrir les services de sa Flotte au Gouverneur , & de l'assurer qu'elle étoit venue pour trafiquer dans un esprit de douceur & de paix. Ils feignirent d'en avoir beaucoup de joie & de s'en retourner dans cette disposition. Avant la fin du jour le *Sabandar* , qui est le premier de la Cour , & devant qui passent toutes les affaires qui regardent les droits , vint aussi à bord de la *Hollande*. On répondit à ses questions , que les Hollandois étoient venus pour acheter du poivre & d'autres épiceries , & que dans cette vue ils avoient apporté de bonnes réales. On lui en montra même une partie. Loin de combattre leur projet par des objections , il leur dit qu'ils étoient arrivés dans un lieu propre pour ce commerce , & qu'ils trouveroient bien-tôt leur charge.

Le 14 , plusieurs Habitans apportèrent des marchandises à bord & firent beaucoup de caresses aux Hollandois. Ils les assurèrent encore qu'ils trouveroient assez de poivre pour faire leur cargaison , & que d'ailleurs la récolte du nouveau devoit se faire dans un mois ; que l'année étant très-abondante , il étoit à si bon marché , qu'au lieu de trois sacs , qui étoient la quantité ordinaire pour un *Katti* , (29) on en donnoit cinq ou six pour le même prix , chaque sac pesant cinquante-quatre ou cinquante-cinq livres , poids de Hollande , c'étoit environ quinze deniers la livre. Le *Sabandar* , qui revint dans le cours de l'après-midi , pria le Capitaine Major de descendre au rivage pour faire sa visite au Gouverneur. Houtman répondit que sa commission ne lui en donnoit pas le pouvoir ; mais que si le Gouverneur faisoit l'honneur aux Hollandois de venir sur la Flotte , il pourroit retourner à la Ville avec lui. Le *Sabandar* lui proposa aussi de s'approcher un peu plus du rivage. Il y consentit , & le même jour on alla mouiller sous *Pulo Pujam* ; c'est-à-dire , l'Isle Longue , qui n'est qu'à deux lieues de Bantam. Aussi-tôt qu'on y eut jeté l'ancre , l'Amiral Indien , qui se nommoit *Tomongon Angabaia* , vint à bord & déclara par la bouche de son interprète , que le Gouverneur assuroit les Hollandois de son amitié. Le *Sabandar* & les Portugais vinrent donner les mêmes assurances , de la part du Roi & de son Conseil. Ils apportèrent quantité de rafraîchissemens ; & chacun répéta qu'il n'y avoit rien dans le pays qui ne fût au service des Marchands de bonne foi , de quelque nation qu'ils pussent être.

(19) Le katti fait environ dix-neuf florins de Hollande. Ces termes doivent être connus par les Relations précédentes.

Ces assurances de protection parurent d'autant plus sincères, qu'il se trouvoit à Bantam des Chinois, des Arabes, des Persans, des Mores, des Turcs, des Malabares, des Peguans, & des Marchands en un mot de toutes les Nations. Le Sabandar retourna au rivage vers midi ; mais les Portugais demeurèrent à bord, & furent bien traités pendant le reste du jour. Ils avertirent les Hollandois de se défier des Insulaires de Java, parce qu'il y avoit peu de fond à faire sur leurs promesses ; qu'il étoit même à propos de veiller sur leurs mains, & qu'enfin il ne falloit en croire que ses propres yeux. On les remercia de ce conseil. Mais *Tomongon* & le Sabandar étant revenus le lendemain avertirent à leur tour de ne prendre aucune confiance aux Portugais, qui répandoient déjà des calomnies, & qui étoient si doubles qu'on ne pouvoit jamais connoître le fond de leur cœur. On vit venir ensuite à bord, de la part du Gouverneur, un Indien, nommé *Quillin Panjam*, qui venoit prier les Hollandois, au nom de toute la Ville, de mener leur Flotte devant Palimbam, pour battre cette Ville de leur artillerie, pendant que les Troupes de l'Isle iroient l'attaquer par terre. Le Gouverneur promettoit de leur en abandonner le pillage. Ils réjetterent cette proposition avec beaucoup d'honnêteté, sous prétexte que leur commission ne regardoit que le commerce. Le 26, ils furent visités par des Marchands de différentes Nations, avec lesquels ils trafiquèrent paisiblement ; mais il n'y en eut pas un seul qui ne les avertisse de se défier des Portugais.

Le 27, outre quantité de visites, on reçut celle du Sabandar, qui pressa Houtman d'aller saluer le Gouverneur, & de se conformer là-dessus à l'usage. Il lui représenta même qu'il ne pouvoit se dispenser de lui faire quelque présent, comme une marque d'alliance & de paix. La résolution d'offrir un présent étoit déjà prise au Conseil. Ainsi le Capitaine Major nomma quatre des principaux Hollandois pour le porter. Il consistoit dans plusieurs beaux vetres de cristal, un miroir doré, & une pièce d'écarlate.

En entrant dans la Ville, ces députés rencontrèrent quelques Portugais, qui les saluerent avec leur dissimulation ordinaire, & qui se retirèrent après leur avoir dit qu'ils leur baïsoient les mains. Le Sabandar, averti de l'arrivée des présens, s'étoit trouvé au rivage pour recevoir les Hollandois. Il les conduisit au Palais du Gouverneur, qui étoit encore à table. Pendant qu'il achevoit de diner, ils virent devant son Palais une assez belle pièce de canon de fonte, cinq grenades, & quelques autres petits canons avec un mortier. Lorsqu'ils furent admis à l'audience, ils offrirent leurs présens au Gouverneur, & le prièrent de la part de leurs Officiers, de se rendre à bord de la Flotte pour y faire une sincère alliance avec eux. Il leur répondit qu'il examineroit leur demande. Ensuite ils allèrent au Palais du Sabandar, qui leur fit présenter des confitures. On leur donna aussi, de la part du Roi & de son Conseil, diverses sortes de rafraîchissemens qu'ils transportèrent à bord.

Le lendemain, on fit avertir le Capitaine Major que le Gouverneur étoit résolu de le visiter sur la flotte. Les Hollandois se disposèrent à le recevoir. On nomma ceux qui devoient aller au devant de lui, avec ordre de s'offrir pour ôtages, s'il arrivoit quelque difficulté qui parût capable de le retenir. *Quillin Panjam*, qui lui servoit d'Interprète, vint à leur rencontre, & leur dit que le Gouverneur étoit au Port, mais qu'il attendroit que le Capitaine

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.
Multitude de
Marchands.

Présens des Hol-
landois au Gou-
verneur.

Il leur fait une
visite sur la Flot-
te.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Major allât le prendre. Les Envoyés furent obligés de retourner à bord pour rendre compte de cet obstacle. Houtman ne fit pas difficulté de descendre dans sa chaloupe, & de s'avancer vers le rivage; mais il se fit précéder d'un de ses gens, pour déclarer qu'il ne toucheroit pas la terre avant que le Traité d'alliance fût conclu. Enfin le Gouverneur étant sorti du Port avec seize grandes Pirogues, à la vue des Portugais, qui firent de nouvelles politesses aux Envoyés, Houtman entra dans sa Pirogue & s'assit près de lui. Ils s'entretenirent du gouvernement & des forces de la Hollande. Le Gouverneur demanda combien de Vaisseaux elle pouvoit équiper chaque année; de quel tems ils avoient besoin pour faire le voyage de l'Inde, & si les Hollandois avoient dessein de venir plus d'une fois à Bantam,

Il craint d'y
être retenu.

Cette honorable visite fut reçue à bord avec les plus grandes marques de considération. Cependant lorsque le Gouverneur fut introduit dans la chambre du Capitaine, on s'aperçut qu'il trembloit, dans la crainte apparemment d'y être retenu prisonnier. Le Sabandar & Tomongon relevèrent son courage. On regla les articles du traité. Entre plusieurs gratifications, le Gouverneur promit que la liberté d'acheter des épiceries ne seroit accordée à personne, avant que les Hollandois eussent achevé leur cargaison. Il souhaita de voir une partie des marchandises qu'ils avoient apportées. On lui montra des velours & des écarlates. On joignit à ce spectacle un nouveau présent d'une pièce de chaque espèce. Il visita toutes les parties du Vaisseau. Enfin il témoigna qu'on lui feroit plaisir de le saluer, à son départ, d'une décharge de toute l'artillerie. Le Sabandar voulut demeurer à bord, pour se donner le plaisir de voir tirer. Ces trois Seigneurs & tous les Gentilshommes du cortège étoient richement vêtus. Leur habillement approchoit beaucoup de celui des Insulaires de Sumatra. Ils s'expliquèrent dans des termes qui marquoient peu de confiance pour les Portugais. Le Sabandar raconta qu'il avoit offert à la Ville de Bantam, deux cens mille ducats pour l'Isle de *Pulo Pujam*, mais que cette proposition avoit été rejetée, parce que connoissant leurs intentions on ne doutoit pas qu'ils n'eussent élevé dans cette Isle une forteresse qui auroit ruiné le commerce de Bantam.

Houtman rend
sa visite au Gouverneur.

Houtman n'ayant plus de raisons qui pussent le dispenser de descendre à terre, choisit le premier jour de Juillet pour rendre sa visite au Gouverneur. Sa suite ne fut que de neuf hommes. Il présenta la commission du Prince d'Orange, qui autorisoit les Officiers de la Flotte à former un traité d'alliance, en vertu duquel les Hollandois devoient jouir, dans le pays, de tous les privilèges accordés aux autres Marchands. Cette commission fut promptement traduite en Portugais & en Arabe. Ensuite Houtman demanda au Gouverneur des assurances par écrit, qui lui furent promises pour la première fois qu'il retourneroit au rivage.

Empereur de
Java.

Le soir du même jour, on vit arriver à Bantam un Prince Indien, à qui les Portugais donnoient le titre d'Empereur, parce qu'il étoit fils d'un Monarque qui avoit exercé un empire absolu sur la plupart des Rois de Java. Mais ils refusoient leur soumission au fils, sous prétexte qu'ayant fait un long séjour à Malaca, il y avoit conçu trop d'affection pour les Portugais, auxquels ils appréhendoient extrêmement de se voir soumis. Cependant il étoit reçu avec une haute distinction dans toutes les parties de l'Isle. Les Rois mêmes lui parloient

les mains jointes, suivant l'usage des esclaves à l'égard de leurs maîtres. On l'accusoit de mener un vie fort déréglée, & d'aimer excessivement à boire. Il fit l'honneur aux Hollandois de se rendre à bord, avec ses deux fils & quelques Portugais. Son habillement étoit une belle toile de coton, brochée d'or. L'aîné de ses fils, qui étoit âgé de vingt ans & bien fait, portoit à sa ceinture un joiau d'or ovale, garni de pierreries fort grosses, dont la plupart étoient des émeraudes & des rubis.

Le 3, Houtman retourna au rivage, pour demander au Gouverneur la confirmation de l'alliance. Il avoit rédigé les articles qui devoient être signés, & dont le principal étoit que non-seulement la foi seroit gardée sans interruption, mais que si quelqu'un entreprenoit d'insulter l'une des deux parties, elles joindroient leurs forces pour résister de concert à tous leurs ennemis. Le cortège du Capitaine Major étoit composé de huit hommes, en habits de velours & l'épée au côté. Quatre marchaient devant lui, & quatre le suivoient. Un Page lui portoit un parasol sur la tête : deux Trompettes, qui marchaient aussi devant lui, avoient ordre de sonner par intervalles, & dix ou douze Matelots fermoient la marche. En chemin ; ils rencontrèrent le Prince que les Portugais nommoient Empereur, & qui avoit son Palais hors de la Ville, dans l'enceinte de laquelle il ne devoit pas coucher. Il leur fit servir une collation de fruits & de confitures. Les Portugais affectant toujours de paroître amis des Hollandois, entrèrent dans la Ville avec eux, & les prièrent, suivant les termes de l'Auteur, de *s'abaisser* jusqu'à venir dans une de leurs maisons. Ils avoient préparé un grand festin, & la bonne chère fut accompagnée de mille fausses caresses. Comme la jalousie est un sentiment difficile à vaincre, un d'eux, qui avoit vu Houtman à Lisbonne, lui demanda d'un air railleur s'il étoit devenu Duc. (30) Cependant leurs pratiques secrètes n'empêchèrent pas que le traité ne fût signé du Gouverneur. Le Sabandar, dont les dispositions ne se relâchèrent point en faveur des Hollandois, leur conseilloit d'acheter incessamment du poivre, parce qu'il n'avoit point été à si bon marché depuis dix ans. Mais d'autres raisons leur firent prendre, dans un conseil général, la résolution d'attendre la nouvelle recolte.

Ils délibéroient ensemble sur le degré de confiance qu'ils devoient accorder aux Portugais, lorsque l'Interprète Quillin Panjam, arrivant à bord du *Maurice*, vint les avertir de la part du Gouverneur, qu'ils devoient se tenir sur leurs gardes, s'ils ne vouloient pas être surpris par l'Empereur, que les Portugais avoient séduit & qui avoit formé le dessein de les attaquer sous le voile d'une visite. Il nomma ce Prince *Raja d'Auma*. Un avis de cette importance répandit aussitôt l'alarme sur les quatre Vaisseaux. On chargea l'artillerie. On distribua les armes. Le lendemain le Gouverneur fit avertir encore qu'il s'étoit élevé de grandes dissensions dans la Ville ; qu'une partie du peuple vouloit attaquer la Flotte ; que d'autres refusoient de consentir à cette perfidie, mais qu'incertain des événemens il leur conseilloit de redoubler leurs précautions. Houtman feignant d'ignorer ce qui se passoit à Bantam envoya deux de ses gens au Sabandar, sous le prétexte d'une simple commission. Ils observèrent, dans son Palais, soixante fusils, qui paroissoient nouvellement chargés. Mais ce Seigneur,

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

L'alliance est
confirmée.

Faite des Hol-
landois.

Ils sont traités
par les Portugais.

On pense à les
attaquer.

Bons offices du
Sabandar.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

auquel ils en marquerent de l'étonnement, leur dit que de sa part les Hollandois devoient être sans inquiétude; que ces préparatifs ne se faisoient que pour chasser l'Empereur de la Ville; que ce Prince y avoit une faction puissante, & que la Cour commençoit à craindre qu'il ne s'en rendît le maître. Il ajouta qu'il leur recommandoit beaucoup de vigilance, parce que l'Empereur sollicitoit fortement la Noblesse de se joindre à lui pour les attaquer, & que c'étoit un avis qu'ils avoient déjà dû recevoir du Gouverneur: qu'au reste, suivant les idées de bienfaisance établies dans la Nation, la Noblesse ne pouvoit refuser avec honneur de suivre ce Prince, & qu'elle assisteroit infailliblement à cet attentat; mais qu'il étoit sûr qu'il y auroit entr'elle un signal d'avis, & qu'elle se tiendrait à l'écart, hors de la portée du canon (31)

Conspiration
contre la Flotte.

Houtman étoit trop mal informé des affaires du Pays pour comprendre la nature de cette politique; mais s'arrêtant à ce qui le concernoit, il jugea que l'Empereur engagé par les sollicitations des Portugais, & dans l'espérance apparemment de faire un butin considérable, avoit pris la résolution d'attaquer la Flotte Hollandoise. En effet, il apprit dans la suite que les Portugais lui avoient promis quatre mille Reales de huit pour le corps des quatre bâtimens & pour les munitions (32). Ils avoient su lui persuader qu'en faisant entrer vingt hommes seulement dans chaque Vaisseau, il lui seroit facile de s'en rendre maître & de massacrer les Equipages. Cependant lorsqu'il fut informé que les Hollandois n'ignoroient pas son dessein, il eut recours à d'autres moyens pour l'exécuter. Il fit préparer un grand festin, auquel il fit inviter les Capitaines, les Maîtres de Vaisseau, les Trompettes & les Musiciens qui se trouvoient dans le Port. On publia, par son ordre, qu'il cherchoit à se procurer de l'amusement avec les Etrangers. Mais les Hollandois s'excusèrent sur les occupations de leur commerce. Le 7, qui étoit la veille du festin, ils lui envoyèrent un Officier, qui fut chargé de lui dire qu'on le prioit de ne rien entreprendre contre la Flotte; & que s'il avoit formé ce projet, il seroit infailliblement repoussé avec autant de perte que de honte. On le fit prier aussi de ne pas s'en rapporter aux fausses imputations des Portugais, que l'intérêt seul faisoit parler. Il affecta de marquer beaucoup d'étonnement & d'ignorer de quoi il étoit question. Il ajouta qu'il comptoit de voir le

La ruse est em-
ployée.

lendemain à sa fête les Officiers qu'il avoit invités, & qu'ils ne lui refuseroient pas cette preuve de confiance & d'amitié. Le 8, il envoya une Pyrogue à bord, pour amener ceux qu'il avoit invités. On répondit que la plupart se portoit mal & n'étoient pas disposés à la joie d'un festin. En même-tems, on prit soin de conduire son message sur le haut pont, où les armes étoient suspendues en fort grand nombre. Il fut si effrayé de ce spectacle, qu'il demeura quelque tems sans parler. Ensuite s'étant assis, il demanda quel étoit le dessein des Hollandois, & pourquoi le Capitaine Major sembloit irrité. On ne lui donna pas d'autre explication. Il partit sans rien ajouter, & son effroi qui se communiqua bien-tôt à toute la Ville, fit perdre aux ennemis des Hollandois l'espérance de pouvoir insulter leurs Vaisseaux. L'Empereur abandonnant ses projets leur fit faire des excuses, & les fit même assurer que si l'on avoit tramé contre eux quelque mauvais dessein, il n'y avoit pas eu la moindre part. Mais ils apprirent par des témoignages certains toutes les circonstances de cet horrible complot;

Les Hollandois
effraient leurs
ennemis.

ce qui ne les empêcha point de lui envoyer un présent qu'il accepta. Son chagrin ou d'autres causes, le firent partir le 11 pour Jacatra, qui n'est qu'à dix lieues de Bantam.

Le 12, plusieurs Marchands Turcs & Arabes étant venus visiter la Flotte, il s'en trouva un, nommé *Goia Raiaan*, qui avoit été à Venise & qui parloit Italien. Il témoigna au Capitaine Major qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir se rendre en Hollande, pour retourner delà à Constantinople, qui étoit sa patrie; parce qu'il désespéroit de trouver le passage libre par Achin, depuis que le Roi faisoit arrêter tous les Marchands. Il offroit d'embarquer avec lui tous ses effets, & d'abandonner son héritage aux Officiers de la Flotte s'il mourait en chemin. On lui répondit qu'il auroit le tems de délibérer encore sur ce dessein avant le départ de la Flotte.

D'un autre côté, le Sabandar, touché de l'inquiétude des Hollandois, proposa au Capitaine Major d'aller conférer avec le Gouverneur; & lui voyant quelque doute sur les dispositions de la Cour, il offrit de demeurer en otage pendant son absence. Cette offre ne fut pas acceptée; mais il s'obstina du moins à laisser son fils aîné, tandis que Houtman & Robert Verhel descendirent à terre avec lui. Ils furent bien reçus du Gouverneur. Les sermens furent employés de part & d'autre. On jura de se prêter mutuellement une forte assistance contre toutes sortes d'ennemis, & l'Empereur même n'en fut pas excepté. Après un engagement si sacré, les Hollandois se crurent en état de braver leurs ennemis. Renier, avec dix autres, transporta dans la Ville diverses marchandises, pour y jeter les fondemens du commerce. On leur donna une maison bâtie de pierre, qui ne manquoit d'aucune commodité. Mais le Sabandar les avertit de ne pas se lier indifféremment avec tous les habitans, & de n'aller trop souvent chez personne. Il leur recommanda sur-tout de ne pas converser avec les femmes. Le même jour, un Javanois leur fit voir leurs trois Vaisseaux & la Pinasse destinés, avec les Pavillons du Prince Maurice, tels qu'ils étoient dans la rade de Bantam. Ce spectacle les surprit d'autant plus, qu'ils étoient fort éloignés de croire les Indiens bons peintres ou habiles dessinateurs. (32)

Quelques Marchands Arabes & Chinois offrirent du poivre aux Hollandois. Houtman, persuadé avec le Conseil, que le poivre nouveau seroit encore à plus bas prix, ne put se déterminer à profiter de ces offres, quoiqu'un Portugais, nommé *Pedro de Tayde* & natif de Malaca, qui avoit donné des preuves effectives d'affection pour les Hollandois, lui conseillât de les accepter. Il lui représentoit que le prix du poivre étoit alors aussi bas qu'il eut jamais été, & qu'à l'arrivée des Jonques Chinoises il s'en faudroit beaucoup qu'il demeurât sur le même pied. *Pedro de Tayde* étoit un fameux Pilote, qui avoit fréquenté toutes les côtes & les Isles des Indes Orientales, & qui en avoit dressé des Cartes. Mais on refusa de s'en rapporter à son expérience; & l'on différa si long-tems, qu'on se repentit enfin d'avoir manqué l'occasion. Cependant le Gouverneur, l'Amiral & le Sabandar ayant visité le nouveau comptoir des Hollandois avec un suite nombreuse, s'étoient hâtés d'acheter une grande partie de leurs marchandises, qui ne devoient être payées qu'après la récolte, au prix que le poivre se vendroit alors.

Quel que fût alors le motif de cet empressement, la jalousie des Portugais

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.

1596.

Goia Raiaan,
Marchand Turc.

Renouvellement
de l'alliance.

Ils établissent
un Comptoir à
Bantam.

Bon conseil
qu'ils négligèrent.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.

1596.

Le Gouverneur
prête l'oreille aux
insinuations des
Portugais.

Assassinat com-
mis par les Por-
tugais.

Furieux empor-
tement des Hol-
landois.

Houtman est
arresté.

ne s'endormoit pas. Ils souffloient sans cesse aux oreilles du Gouverneur que les Hollandois n'étoient venus que pour observer le pays. Ils en apportoiént deux preuves; l'une, que leur conduite faisoit assez connoître qu'ils n'avoient aucune intention d'acheter; la seconde, qu'il n'étoit pas possible qu'ils fussent venus d'un pays aussi éloigné que la Hollande avec si peu de gens d'équipage : qu'il y avoit par conséquent beaucoup d'apparence qu'ils faisoient le métier de Corsaires, & qu'ils avoient perdu une partie de leurs gens en attaquant quelque Vaisseau qu'ils avoient voulu prendre. Ils ajoutoiént qu'ayant vû à Lisbonne quantité de Flamands & de Hollandois, ils trouvoiént que ceux de la Flotte ne leur ressembloient pas (33). Ces insinuations firent naître par degré des soupçons au Gouverneur. Une grosse somme d'argent qu'on lui offrit s'il vouloit rompre avec Houtman, eut encore plus de force pour les confirmer. Il proposa néanmoins aux Hollandois quelques sacs de poivre, en déduction de ce qu'il devoit pour les marchandises. Ils les acceptèrent : mais les sacs ne furent pas livrés, & ce procédé leur fit connoître qu'on ne pensoit qu'à les amuser par de fausses espérances. D'ailleurs ils apprenoiént chaque jour de Tayde, tout ce qui se machinoit contre eux. Cet honnête Pilote les visitoit souvent, avec des sentimens d'amitié qui lui avoient attiré leur confiance; & s'il eut vécu plus long-tems, ils se flattoient d'en tirer des lumières importantes sur l'état des Indes. Mais le Gouverneur ayant permis aux Portugais de se défaire de lui, ils entrèrent dans sa maison au nombre de seize, le 18 d'Aoust, & l'égorgerent barbarement, sans qu'on fit aucune recherche de ce meurtre (34).

Cependant les Officiers de la Flotte firent des plaintes, au Gouverneur, du refus qu'il faisoit de leur livrer le poivre. Ils lui déclarerent ouvertement que l'honneur d'un Prince consistoit à tenir ses promesses. Dans la chaleur de leur ressentiment, ils le menacerent de venir devant la Ville & d'y mettre le feu. Ensuite faisant enballer toutes leurs marchandises, avec quelques sacs de poivre qu'ils avoient achetés, ils se disposerent à les faire porter à bord, comme s'ils eussent pris la résolution de partir. Les Portugais avoient deux Jonques au Port, qu'ils chargeoient de cloux de girofle & d'autres marchandises pour Malaca. Le Gouverneur frappé de l'emportement des Hollandois craignoit qu'ils n'enlevassent ces deux bâtimens, & que le Gouverneur de Malaca ne le rendît garant de cette perte. Ses allarmes augmentèrent en apprenant que la Pinasse Hollandoise s'étoit approchée de la Ville, & qu'elle avoit fondé toutes les parties du Port. Houtman n'avoit eu dessein que de braver les Portugais, & d'intimider les Habitans; mais une entreprise de cette nature fit croire le danger si pressant, que tous les bâtimens de Java qui étoient à la rade couperent leurs cables & se laisserent dériver vers le rivage. Bien-tôt les Hollandois du comptoir furent avertis qu'il se faisoit à Jacatra de grands préparatifs pour attaquer la Flotte. Ils communiquèrent cette nouvelle aux Officiers, & firent porter à bord une somme d'argent qu'ils avoient reçue du Gouverneur pour le payement de leurs marchandises.

Malgré cet avis, Houtman, suivi de sept hommes, eut la hardiesse de se rendre chez le Gouverneur. Mais à peine fut-il entré au Palais qu'il y fut arrêté avec tous ses gens, parce que dans la chaleur de ses discours il s'étoit

wanté de prendre les deux Jonques. Au même instant, le Gouverneur envoya ordre aux Hollandois du comptoir de ne pas s'en écarter, en les faisant assurer néanmoins qu'il n'y avoit rien à redouter pour eux, & qu'il n'étoit irrité que des emportemens du Capitaine.

Les Officiers de la Flotte ne voyant pas revenir la chaloupe, comprirent qu'il étoit arrivé quelque désordre. Mais leur incertitude finit bien-tôt, à la vûe de l'Interprète du Gouverneur, qui s'étant rendu à bord avec un des Hollandois du comptoir & une suite de neuf esclaves, leur déclara que le Capitaine n'avoit été arrêté que pour prévenir l'exécution de ses menaces, & qu'il seroit relâché après le départ des deux Jonques. Mais cette déclaration parut si suspecte, que le Conseil prit le parti d'arrêter l'Interprète & les esclaves, à l'exception de deux, qui furent renvoyés au Gouverneur, pour lui déclarer aussi qu'il ne devoit espérer la liberté de ses gens qu'après avoir relâché le Capitaine. Ce Seigneur, qui étoit à dîner chez le Sabandar lorsqu'il reçut cette nouvelle, se leva brusquement & jura que si son Interprète n'étoit pas relâché avant le coucher du soleil, il seroit mourir tous les prisonniers qui étoient entre ses mains. On ne manqua pas d'en informer Houtman, qui écrivit aussi-tôt aux Officiers de la Flotte, qu'il lui paroissoit nécessaire de rendre la liberté à l'Interprète. Sa lettre fut portée par trois esclaves, à qui l'on rendit sur le champ deux des esclaves prisonniers, en s'excusant de ne pas renvoyer l'Interprète sur ce que le tems étoit fort mauvais & le canot fort petit. Cependant, après une sérieuse délibération, il fut reconduit le lendemain au rivage. On avoit manqué de prudence dans la manière dont on s'y étoit pris pour l'arrêter. Le premier mouvement des équipages avoit été si violent, qu'il s'étoit cru menacé de la mort, & que la frayeur avoit porté même quelques-uns de ses gens à se précipiter dans les flots. Ensuite on l'avoit chargé de fers, & son inquiétude avoit duré toute la nuit. Cependant la satisfaction qu'il eut de se voir libre, lui fit obtenir du Gouverneur, que la chaloupe retourneroit à bord avec cinq des prisonniers Hollandois, & que le commerce seroit continué. Mais les Officiers de la Flotte n'envoyèrent qu'une petite somme, avec un seul homme, qui avoit ordre d'exhorter le reste des prisonniers à faire tous leurs efforts pour se mettre en liberté, parce que les Vaisseaux commençant à manquer d'eau, il étoit impossible qu'ils demeurassent plus long-tems à l'ancre dans la rade. Ce messager fut retenu avec les autres, sous prétexte qu'étant venu seul & sans marchandises, sa commission devoit renfermer quelque artifice. Les Officiers irrités de cette nouvelle insulte trouverent le moyen de faire sçavoir aux prisonniers qu'ils avoient dessein de s'approcher de la Ville & de la battre en ruine. Houtman leur répondit que s'ils en venoient à cette extrémité, c'étoit fait de tout ce qu'il y avoit d'Hollandois à Bantam; & ceux du comptoir envoyèrent chaque jour à bord de l'eau & d'autres rafraîchissemens, pour détourner le Conseil d'une résolution qui leur auroit été fatale. (35)

Dans un embarras si pressant, le Conseil général fut assemblé le 4 de Septembre à bord du *Maurice*. Il entra dans une longue délibération, dont le résultat fut d'écrire au Gouverneur que s'il ne relâchoit pas le Capitaine & tous ses gens, avec leurs effets, on se croiroit autorisé par la commission du Prince

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.

1596.

Les Hollandois
vulent de repré-
sailles.

Comment ils
traitent l'Inter-
prète du Gouver-
neur.

Hostilités com-
mencées par les
Hollandois.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN,
1596.

Ils prennent
plusieurs Jon-
ques.

Maurice & par le traité, à se servir de toutes les forces qu'on avoit en main pour user de représailles. (36) Cette lettre fut envoyée par un pêcheur, à qui l'on donna quelques petits miroirs pour son salaire & qui promit de la rendre. Le 5, après avoir attendu inutilement une réponse jusqu'à midi, les quatre Vaisseaux s'approchèrent de la Ville & mouillèrent sur trois brasses. Les chaloupes furent armées; & celle du Lion Hollandois, montée de treize hommes, s'avança vers une Jonque; y jeta le grapin & s'en saisit. On n'y trouva que quatorze esclaves des Portugais, qui ne firent aucune résistance & qui demandèrent la vie. Aussi-tôt la Jonque fut amenée proche des Vaisseaux, sans que personne entreprit de s'y opposer, quoique cette expédition se fit à la vue d'une multitude d'habitans. La chaloupe du *Maurice* aborda une autre Jonque, qui ne fit pas plus de résistance que la première. La *Pinasse* s'avançoit vers une troisième; mais les Portugais, à qui elle étoit aussi, prirent le parti d'y mettre le feu & la brûlèrent jusqu'à fleur d'eau. La *Pinasse* en attaqua une autre & la prit. On n'y trouva, comme dans la seconde, que du ris, des noix de cocos & d'autres provisions de peu de valeur. La première étoit chargée de vingt tonneaux de cloux de girofle, de vingt-six tonneaux de poivre long, de bengoïn, & d'autres marchandises; l'autre d'Esclaves. Celle qui avoit été brûlée étoit beaucoup plus riche; elle contenoit, au rapport des Esclaves, cinquante tonneaux de cloux de girofle, & diverses marchandises précieuses, dont on ne put rien dérober à l'activité du feu. (36)

Les prisonniers
Hollandois sont
conduits au sup-
plice.

La lettre du Conseil avoit été remise par le pêcheur à un Hollandois de la Ville, qui l'avoit portée au Sabandar; & le Conseil Javanois s'étoit assemblé le lendemain: mais au milieu de ses délibérations il apprit que les Vaisseaux avoient mouillé devant la Ville & qu'ils s'étoient déjà saisis de quelques Jonques. Dans le premier transport de sa colère, le Gouverneur donna ordre au Sabandar de faire arrêter tous les Hollandois du comptoir. Ils furent conduits au Palais, & de-là menés avec les anciens prisonniers au lieu où se faisoient les exécutions publiques. Tout sembloit leur annoncer une affreuse sentence. Cependant un nouvel ordre dissipa leur crainte. Ils furent distribués d'abord dans les maisons de quelques Chinois; & par un troisième ordre, qui ne fut gueres moins précipité, ils furent reconduits dans leurs prisons. (38)

On leur accorde
la vie.

Houtman écrivit au Conseil de la Flotte, pour le prier de se conduire avec plus de modération. Il ajouta qu'on lui avoit fait espérer que si les Jonques n'avoient pas été pillées on lui rendroit la liberté. Avec sa lettre, les Officiers de la Flotte en reçurent une du Gouverneur, qui demandoit que les hostilités fussent interrompues, & qui promettoit à cette condition de renvoyer le lendemain les prisonniers. Ils lui firent réponse; mais ce fut pour l'exhorter d'un ton ferme à remplir sa promesse, en le menaçant, s'il y manquoit, de s'approcher encore plus de la Ville & de la réduire en cendres. Ils lui donnoient, pour l'exécution, jusqu'à la fin du grand marché de Bantam, qui se tient chaque jour au matin.

Combat entre
les Hollandois &
les Javanois.

Le jour suivant, on attendit tranquillement la fin du grand marché. Mais ne recevant aucune nouvelle de la Ville, on appréhenda que les habitans n'eussent employé cet intervalle à pourvoir à leur défense. Dans cette crainte,

on détacha la pinasse, avec une chaloupe armée de vingt-huit hommes, sur une Jonque qu'on vit courir derrière une Ile. Elle fut abordée & coulée à fond. Les habitans, qui étoient en grand nombre sur le rivage, n'eurent pas plutôt vû périr la Jonque, qu'ils se jetterent dans une vingtaine de pirogues, dont chacune étoit capable de contenir cinquante hommes. Ils étoient armés de longues piques, de sabres, de rondaches, de javelots & de quelques fusils. Toutes les pirogues, s'étant rangées en forme de croissant, portèrent ensemble sur la pinasse, qui eut beaucoup de peine à virer assez promptement pour éviter leur premier effort. Mais s'étant heureusement dégagée, avec le secours de la chaloupe, elle attendit les pirogues jusqu'à la portée du canon. Alors les Hollandois de deux Bâtimens firent un si grand feu, qu'ils en coulèrent quelques-unes à fond, & qu'ils tuèrent ou blessèrent plus de cent Javanois (39). Cependant ils ne purent empêcher que par les divers mouvemens des pirogues, les ennemis n'approchassent d'assez près pour couper la hanchiere qui tenoit la chaloupe à la toue. Les Javanois sautèrent dans la chaloupe, & s'y battirent avec un courage extraordinaire. Ils eurent l'adresse de passer leurs piques dans les sabords de la pinasse, & d'embarrasser beaucoup les canoniers. Mais on leur envoya de si furieuses salves de mousquets, qu'il en tomba un grand nombre. Les autres ne sçachant où placer leurs blessés, se trouverent dans une confusion qui les força de se retirer. La pinasse chassa sur eux & les poursuivit jusqu'au rivage, tandis que les trois Vaisseaux, qui s'étoient avancés à l'entrée du Port, battoient la Ville en ruine avec tout leur canon (40).

Ainsi les Hollandois demeurèrent triomphans, & leurs ennemis rentrèrent fort humiliés dans leurs murs. Mais le ressentiment du Gouverneur s'étant tourné contre les prisonniers, ils furent aussitôt condamnés à mort. L'exécution n'auroit pas été différée, si le Conseil avoit pû s'accorder sur le genre du supplice. Les uns vouloient qu'ils fussent attachés à des pieux, pour y être percés de flèches. D'autres, qu'on les mît à la bouche du canon; & d'autres, qu'ils fussent poignardés. Cette opposition de sentimens fit remettre leur mort au lendemain. Cependant le canon de la Flotte ne cessa pas de tirer jusqu'à la pointe du jour, & blessa plusieurs habitans. Un boulet, qui tomba dans le Palais du Roi, acheva de répandre l'épouvante & contribua beaucoup au salut des prisonniers. Houtman fut sollicité d'écrire à bord, & de presser les Officiers de la Flotte non-seulement de faire cesser le feu du canon, mais de s'éloigner même de la Ville, s'ils n'aimoient mieux le voir attaché à un pieu sur le rivage & percer de flèches. Il ajouta qu'on faisoit de grands préparatifs pour attaquer les Vaisseaux à force ouverte & par toutes sortes de ruses; que les habitans, sans chercher du secours hors de leurs murs, avoient assez de gens de guerre pour l'entreprendre; que les principaux Seigneurs, tels que le Gouverneur, le *Sabandar*, le *Tommongton* & plusieurs autres, avoient pour leur garde chacun plus de trois cens hommes, dont la vie les touchoit peu & qu'ils exposeroient volontiers. Enfin, il paroissoit craindre beaucoup que les prisonniers ne fussent transférés à Malaca & livrés aux Juifs; infortuné qui auroit mis le comble à toutes les autres (41).

Des instances si sérieuses firent prendre le parti de s'éloigner du rivage. D'au-

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Les Javanois
se retirent mal-
traités.

La vie des pri-
sonniers est me-
nacée.

Craintes de
Houtman.

Négociations
pour la paix.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Lettre du Gouverneur.

tres Lettres promettoient la liberté de Houtman, si l'on vouloit payer trois mille pièces de huit pour sa rançon, & faisoient entendre que les Portugais mêmes employoient tous leurs efforts pour l'obtenir. On n'eût pas de peine à deviner la cause de ce changement. C'étoit l'envie d'obtenir la restitution des Jonques qui leur appartenoient, & dont ils auroient souhaité qu'on fit l'échange avec les prisonniers. Mais le Gouverneur leur avoit répondu que c'étoient les prisonniers de l'Etat; d'où les Hollandois croyoient pouvoir conclure qu'on obtiendrait leur liberté pour une somme d'argent. Le Gouverneur écrivit lui-même qu'il pourroit consentir à les relâcher si l'on vouloit finir les hostilités; mais que si l'on s'obstinoit à continuer la guerre, il feroit tomber sur eux sa vengeance. Quelques Relations lui font ajouter : » Que si les Hollandois » avoient dessein d'entrer en guerre, il s'en foucioit peu, & qu'il se mettroit » en état de les aller visiter; mais que s'ils desiroient la paix, il y consentoit » aussi; & qu'il étoit prêt à remplir toutes les conditions du Traité : Qu'on » ne pouvoit même lui reprocher de les avoir violées jusqu'alors, & que s'il » avoir fait arrêter quelques Hollandois, il y avoit été forcé par l'insolence » de leurs menaces, d'autant plus que son unique dessein avoit été de s'assurer » d'eux jusqu'au départ des Jonques; que si les marchandises en avoient souffert quelque dépérissement, il offroit d'en payer la perte, & de restituer l'argent qu'il avoit reçu ou d'en rendre la valeur en poivre; qu'il n'avoit aucun sentiment de haine contre les Hollandois; que tout le mal étoit venu des querelles particulières qu'ils avoient eues avec quelques habitans, & que dans la première source il venoit des faux rapports & de la malignité des Portugais (42).

Réponse du Conseil.

Le Conseil de la Flotte répondit qu'il ne desiroit que la paix, & qu'il étoit prêt à convenir d'un dédommagement pour la perte que les Jonques avoient pu souffrir. En effet; avant la fin du même jour, le *Maurice* & la *Hollande* ayant enlevé ce qui pouvoit les accommoder dans les deux Jonques dont ils s'étoient saisis, les laissèrent aller à la dérive; & les habitans, qui s'en apperçurent, ne balancerent point à s'en approcher dans leurs pirogues & s'en remirent en possession.

Les Hollandois lèvent l'ancre.

Après avoir témoigné leur inclination pour la paix par une démarche si volontaire, les Hollandois leverent l'ancre le 13 pour aller chercher une aiguade. L'eau ne manquoit pas sur la côte; mais ils craignoient qu'il n'y eût pas de sûreté à s'en approcher, parce que le Gouverneur avoit posé de gros corps-de-garde à toutes les rivières. Ils se déterminèrent à tourner leurs voiles vers Sumatra. Aussi-tôt qu'ils eurent quitté la rade, les prisonniers furent distribués dans la Ville à ceux qui avoient perdu quelques Esclaves dans le dernier combat. On les sollicita d'abandonner leur Religion, & la violence y fut même employée; mais leur résistance fut si constante, qu'on cessa de les tourmenter. Les Portugais présentoient chaque jour des requêtes au Conseil, par lesquelles ils demandoient à les acheter pour une somme d'argent. Ils offroient quelque mille pièces de huit (43), prix assez considérable pour neuf Hollandois. Mais toutes leurs instances furent rejetées.

La Flotte rentre dans la rade de Bantam.

La Flotte étant rentrée dans la rade, après avoir fait de l'eau à Sumatra,

Houtman eut la liberté d'écrire à ses Officiers. Il les prioit, non-seulement de ne point approcher de Bantam & de suspendre toutes sortes d'insultes, mais encore d'écrire eux-mêmes au Gouverneur, & de lui proposer des conditions raisonnables pour la rançon des prisonniers. C'étoit le seul parti auquel on pût s'arrêter. Quatre Vaisseaux Hollandois, dans l'état où ils étoient déjà réduits par les fatigues d'une longue navigation, ne pouvoient espérer sans une aveugle témérité d'imposer des loix à une Nation entiere, ni de forcer le Gouverneur dans ses murs. Après diverses propositions, on convint, le 11 d'Octobre, des trois articles suivans : » 1°. Que les Hollandois payeroient deux » mille réales de huit, & qu'aussi-tôt les prisonniers auroient la liberté de » retourner à bord : 2°. Que ce qui avoit été pris de part & d'autre demeu- » reroit entre les mains de ceux qui en étoient possesseurs, & passeroit pour » une juste compensation. 3°. Qu'on feroit un nouveau Traité d'alliance, & » que le Commerce seroit rétabli avec une confiance mutuelle ». Dès le même jour, le Gouverneur envoya sur la Flotte deux Orages, dont l'un étoit un Gentilhomme Chinois, qui avoit plus de cent Esclaves. L'autre étoit le maître de la maison où les Hollandois avoient établi leur Comptoir. Le Conseil des Vaisseaux envoya de son côté mille pièces de huit avant la nuit, & le reste de la somme fut compté le lendemain. Les prisonniers furent renvoyés fidèlement (44).

Cet heureux jour fit renaître les plus belles apparences de tranquillité & d'amitié. On porta toutes sortes de rafraichissemens aux Hollandois, qui avoient d'ailleurs la liberté d'en venir acheter dans la Ville, & qui profiterent du tems pour se procurer diverses parties de poivre & de muscades. Mais il s'éleva bien-tôt de nouvelles difficultés à l'occasion d'un droit de deux cens réales de huit, que le Gouverneur exigea pour chaque Vaisseau. Ce différend n'auroit pas été capable de ruiner la bonne intelligence; mais il arriva dans l'intervalle un Ambassadeur Portugais de Malaca, qui apporta au Gouverneur dix mille réales de huit & d'autres présens, pour l'engager à fermer les voies du Commerce aux Hollandois. Si c'étoit acheter cette grace assez cher, elle ne pouvoit être refusée à ce prix. Le Gouverneur, oubliant toutes ses promesses, apporta pour prétexte que la Noblesse du pays ne voyoit pas les Hollandois de bon œil & ne vouloit pas permettre qu'ils demeurassent plus long-tems sur cette côte. Ils avoient pris des engagements avec les Capitaines de deux Jonques chargées de noix & de fleur de muscades, qui étoient venues des Isles de Banda & qui appartenoient au maître de leur maison. Le marché étoit presque à sa fin; mais le Gouverneur leur défendit de le conclure (45).

Cette défense fut regardée comme le signal de la haine & de l'interruption du Commerce. Le Conseil des Vaisseaux fit rappeler à bord tout ce qu'il y avoit de Hollandois à terre. Ils furent même avertis par le Sabandar & par tous leurs amis, que s'ils ne vouloient pas être arrêtés & livrés peut-être aux Portugais, ils devoient se hâter de partir & ne plus revenir au rivage. Houtman fit emporter les principaux effets & brûler ce qu'il y avoit de moins important. Cette diligence n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de peine à s'embarquer, parce qu'il étoit déjà tard, & que le Vaisseau de l'Ambassadeur étoit

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN;
1596.

On s'accorde
par un Traité.

Nouveaux Sujets
de division.

Les Hollandois
sont forcés de
quitter Bantam.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

devant le Port, quelques Portugais entreprirent de l'insulter. Cependant il se défendit avec tant de résolution qu'il s'ouvrit un passage. Un de ses Commis qui étoit demeuré dans la Ville, ne put se sauver qu'à l'aide d'un honnête Chinois, qui le fit porter à bord entre deux nattes par sept de ses Esclaves, armés chacun d'une pique & d'un fusil, quoiqu'on lui eût offert cent vingt réales de huit pour le livrer aux Portugais. Le lendemain, un Esclave affectonné aux Hollandois se rendit sur la Flotte, déguisé en habit d'homme libre, pour leur donner avis qu'on avoit arrêté plusieurs de leurs partisans, sur-tout un certain *Antonio Sylveiro*, qui leur avoit rendu des services considérables; qu'on le menaçoit du dernier supplice, & qu'on faisoit en même-tems de grands préparatifs pour attaquer la Flotte (46).

Ils recommen-
cent les hostili-
tés.

On assembla aussi-tôt le Conseil général à bord du *Maurice*, & dans le ressentiment de tant d'injures on prit la résolution d'en tirer vengeance. Les quatre Vaisseaux s'approcherent de Bantam & commencerent par se saisir de deux Jonques chargées de noix & de fleur de muscade, pour lesquelles ils étoient en marché. Soixante Esclaves, qui étoient dans l'une des deux Jonques, & qui ignoroient l'accord de leur Maître avec les Hollandois, firent quelque mouvement pour la défendre. Mais, au bruit des premiers coups de mousquet, ils se jetterent dans les flots & se sauverent à la nage. Deux chaloupes armées s'avancerent aussi vers celle du Vaisseau Portugais, qui se déroba néanmoins à leurs efforts. On prit quelques autres Jonques, & les quatre Vaisseaux ne se retirèrent qu'après avoir fait un feu terrible sur la Ville.

L'Empereur leur
propose de se
joindre à lui.

Cependant on fut informé que les habitans continuoient leurs préparatifs, excités par les Portugais qui leur promettoient du secours, & qui avoient fait prier l'Empereur de revenir à Bantam pour fortifier leur parti. Ce Prince, qui passoit pour brave, étoit alors devant une petite Isle de la baye, qui se nomme *Pulo-Dua*, avec six ou sept barques armées de cent cinquante hommes. Il répondit qu'après les affronts qu'il avoit reçus à Bantam, il n'y pouvoit retourner avec honneur; & pour confirmer cette réponse du côté des Hollandois, il les sollicita de se joindre à lui pour attaquer la Ville. Quelques-uns de ses gens qu'il envoya sur la Flotte, avec un présent de volaille, demanderent un sauf-conduit & firent entendre que son dessein étoit d'y venir lui-même. En effet, il s'y rendit le 4 de Novembre; mais cette visite fut suspecte aux Hollandois (47). Cependant ils lui firent le récit de tout ce qui s'étoit passé depuis son départ de Bantam, sans lui déguiser le dessein qu'on lui avoit attribué d'avoir voulu les surprendre & les attaquer. Il répondit qu'il n'ignoroit pas qu'on le haïssoit à Bantam; que cette accusation n'étoit qu'une calomnie; qu'il avoit été chassé aussi de Jacatra; mais que si les Hollandois vouloient joindre leurs forces aux siennes, il ne désespéroit pas de réduire ces deux Villes insolentes. Houtman considéra qu'il y avoit aussi peu de profit que (48) d'honneur à se promettre de cette entreprise; qu'en supposant même que les Hollandois fissent un carnage extraordinaire des habitans, ils ne pouvoient manquer de perdre aussi quelques-uns de leurs gens, & que dans l'incertitude de ce qui pouvoit leur arriver, à cette distance de leur pays, la moindre diminution de leurs forces étoit une perte considérable. Ces réflexions lui firent prendre le parti de lever l'ancre.

Raisons qui por-
tent les Hollan-
dois à partir sans
vengeance.

(46) Page 313 & suiv.

(47) Page 316.

(48) Page 317 & suivantes.

Ils s'approcha d'une riviere, nommée *Tanjungava*, huit lieues à l'Est de Bantam, sous la conduite d'un Pilote-cotier, Guzarate de Nation, qui se nommoit *Abdul*. Cette riviere est à la pointe la plus occidentale de la baie de Jacatra, derriere quelques Isles. Pendant qu'on y étoit à l'ancre, les Hollandois observerent que la plus grande étendue de l'Isle de Java est de l'Est à l'Ouest; que le terrain de cette côte est bas & uni; qu'il s'y trouve des anses, des golfes, des enfoncemens, où tombent plusieurs rivières, & sur lesquels on voit différens Villages; que la plupart de ces golfes ont des basses & des bancs, sur-tout devant *Pundian* & *Tanhara*, qui sont des Villages fort peuplés (*).

Le 13, on arriva devant Jacatra, pays bas & uni, qui est bordé de quantité d'Isles, & qui a divers enfoncemens dans la côte. On vit paroître aussitôt un grand nombre de Pyrogues, la plupart chargées de rafraichissemens, entre lesquelles étoit celle du Sabandar, qui venoit offrir lui-même tous les secours que la Ville pouvoit fournir à la flotte; & pour exciter la confiance des Hollandois, il voulut demeurer en otage, tandis qu'ils enverroient à terre quelques-uns de leurs gens. La Ville étoit composée d'environ trois mille maisons, & traversée par une belle Riviere. Le pays est entrecoupé d'eaux & d'une fertilité extraordinaire. Mais la plupart des habitans ayant pris la fuite à la vue des Hollandois, Houtman vit peu d'apparence de commercer avec des gens si farouches; d'autant plus qu'il n'ignoroit pas que toutes les marchandises de la Ville & des lieux voisins se transportoient à Bantam. Cependant deux Facteurs, qui y étoient descendus, furent traités fort civilement dans la maison du Sabandar. Le Roi même, averti de l'arrivée de la Flotte, se rendit à bord le 16, accompagné de quelques Seigneurs. Il étoit fort âgé. Après avoir visité le Vaisseau où il étoit monté, il remercia les Officiers Hollandois de l'honneur qu'ils faisoient à ses états, & leur promit sa protection. Ces politesses ne les empêcherent pas de remettre à la voile. Ils firent diverses traversées, jusqu'au 2 de Décembre, qu'ils relâcherent au-dessus d'une Ville nommée *Tubaon*. Cet endroit du pays est fort montueux, & facile à reconnoître par une haute montagne qu'on découvre en avançant de l'Ouest à l'Est, en forme de chapeau à large bord, sur le sommet de laquelle s'élève un grand arbre qui se fait remarquer entre tous les autres. A l'Ouest de la montagne, on aperçoit un grand golfe, qui ressemble fort à une riviere; & sur la même route, le long de la côte, on trouve un autre golfe où les Hollandois mouillèrent (50)

A peine les voiles furent-elles amenées, qu'une Pirogue vint à bord de l'*Amsterdam*, demander de la part des habitans d'où venoit la Flotte. On reçut civilement ceux qui étoient dedans, & le tems étant fort gros on les pria de demeurer à bord jusqu'au lendemain. Ils avoient quelques épiceries à vendre. On apprit d'eux qu'il y avoit, sur la côte, trois Villes peu éloignées l'une de l'autre, dont *Tubaon* est la plus considérable. Les deux autres se nomment *Cidaio* & *Surbaia*. Le pays est fort montueux & se fait reconnoître à trois montagnes longues & noires, dont le sommet s'applatit en forme de longues tables. Les Portugais les nomment *Asmesas de Tubaon*, & les Malais *Batto Cillinghe*.

(*) Voyez ci-dessous la description de ce jourd'hui Batavia. On en verra la description dans le Voyage de *Graaf*.

(49) Personne n'ignore que Jacatra est au (50) Pages 221, 222.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.
Riviere de Tan-
jun-Java.

La Flotte mouil-
le devant Jaca-
tra.

Etat de cette
Ville.

Ville de Tubaon.

Trois Villes peu
éloignées l'une
de l'autre.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOÛTMAN.
1596.

Défiance des
Habians.

A trois lieues du golfe est une autre Ville, nommé *Joartam*, où le Commerce est assez florissant, par la multitude des Jonques qui vont aux Moluques, à Amboine & à Banda, d'où elles reviennent chargées pour Bantam. Sur l'invitation des gens de la Pirogue, on envoya au rivage un homme de l'*Amsterdam*, avec le Pilote *Abdul*, qui parloit fort bien le Portugais, le Malais & la langue de Java. Lorsqu'ils furent à terre, on leur amena deux chevaux de selle, pour se rendre à la Ville. Cependant leurs guides ayant remarqué qu'*Abdul* n'étoit pas de Java, lui demanderent d'où il étoit. Il répondit naturellement qu'il étoit de Bengale, & qu'il faisoit sa demeure à Bantam. On voulut l'arrêter, pour faire connoître que les habitans du pays n'étoient pas amis de cette Ville, contre le Gouverneur de laquelle ils vomirent mille injures. Mais ils s'appaisèrent en apprenant qu'il s'étoit embarqué volontairement sur la Flotte Hollandoise. Ils allèrent ensemble saluer le Roi, qui les reçut fort bien, & qui leur promit non-seulement de visiter les Vaisseaux Hollandois, mais d'y mener des otages, pour établir tout d'un coup la confiance. Ensuite il leur fit voir un monceau de cloux de girofle, qui contenoit environ soixante tonneaux, & qu'il offrit de vendre à un prix raisonnable. Ce Prince se nommoit *Lella* (51).

Eme, animal
extraordinaire.

Entre les gens de la Pirogue qui avoient invité les Hollandois à descendre, il y avoit un renegat Portugais, qui ayant été fait prisonnier à Malaca dès l'âge de quinze ans, avoit été transporté à Java depuis dix-sept ou dix-huit ans, avec quelques autres Portugais. Il s'étoit acquis tant de considération dans le pays, qu'il commandoit deux mille hommes à Surbaia. Ses politesses & ses offres furent si affectées qu'elles inspirèrent de la défiance. On le soupçonna d'être envoyé par les Portugais de Bantam (52) pour susciter de nouveaux troubles, & la suite vérifia ce soupçon. Le même jour, Schellinger, Capitaine de l'*Amsterdam*, reçut de la part du Roi un oiseau fort rare. Les Insulaires le nomment Eme. Il est une fois plus gros qu'un cygne. Son plumage est noir par tout le corps, & semblable à celui de l'autruche; mais il n'a ni langue, ni ailes, ni queue. Le dessus de sa tête est revêtu d'une écaille aussi dure que celle d'une tortue. Ses jambes sont longues; ses pieds, gros & nerveux. Il s'en sert pour sa défense, ruant & frappant par derrière comme un cheval. Il avalloit tout d'un coup ce qu'on lui offroit à manger, & même une pomme de la grosseur du poing, qu'il rendoit aussi entière qu'il l'avoit avalée. Il devoit de même des charbons ardens, sans en paroître incommodé, & des morceaux de glace, qui servoient apparemment à le rafraîchir. Il venoit des Îles de Banda. Schellinger l'ayant apporté en Hollande comme un animal des plus rares, on en fit présent aux Etats (53).

Trahison dan-
gereuse pour les
Hollandois.

Le lendemain, qui étoit le 5 de Décembre, on fit des préparatifs sur les quatre vaisseaux, pour recevoir le Roi avec la distinction qu'on croioit devoir à son titre. Les Trompettes sonnerent & tous les Pavillons furent déployés. Mais ce qu'on avoit jugé capable de lui plaire devint le sujet d'un funeste soupçon. Ce Prince fit demander par une Pirogue ce que signifioit cet appareil, & si l'on vouloit en user avec lui comme on avoit fait avec ceux de Bantam, où les Pavillons avoient été ainsi déployés. On répondit qu'on n'avoit pensé qu'à

(51) Pages 323, 324.

(52) *Ibidem*.

(53) Cette description sera confirmée dans
les Relations qui regardent Banda.

lui faire honneur , à la maniere de Hollande. Il fut impossible de pénétrer si c'étoit un prétexte médité pour la détestable entreprise qui suivit bien-tôt , ou si la résolution de détruire la Flotte ne fut conçue qu'à cette occasion. Peu de tems après les plaintes du Roi, le renegat Portugais vint à bord du *Maurice*, & demanda la vûe de quelques belles marchandises. On lui montra une cuirasse & une piece de drap rouge, qu'il voulut acheter; mais il souhaitoit qu'on lui permît auparavant de les porter à la Ville, & cette condition fut rejetée. Cependant on vit deux Jonques sur la côte, qui mirent à la voile, & qui après avoir commencé à courir au large revirerent presqu'aussi-tôt. Leur intention apparemment étoit de voir si les chaloupes chasseroient dessus, pour justifier leur perfidie par un nouveau prétexte. Mais les Hollandois étoient si éloignés de toute défiance, qu'ils ne s'arrêterent point à chercher le dessein de cette manœuvre. Vers midi, six grandes Pirogues, en forme de Galiores & bien remplies d'hommes, s'approcherent de la Flotte, sans y causer encore la moindre allarme. Trois aborderent l'*Amsterdam*, & les trois autres s'avancerent vers la *Pinasse*. Le Sabandar, qui conduisoit l'entreprise, avoit apporté deux animaux curieux, dont il déclara qu'il vouloit faire présent au Capitaine; & passant à bord de l'*Amsterdam* il fit hisser lui-même pour les enlever. Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée de ce soin, & l'autre à regarder sans aucun soupçon, un grand nombre d'Insulaires se jeta brusquement dans le vaisseau. *Verhel*, commis de ce bâtiment, demanda au Sabandar, en Portugais, quelle étoit l'intention de ses gens? Il ne répondit que par un grand cri, qui étoit sans doute le signal du massacre; & tirant son poignard, il l'enfonça dans la gorge de *Verhel*. Les autres suivirent si promptement son exemple, que le Capitaine Jean Schellinger & la plupart de ceux qui étoient sur le pont furent tués sans pouvoir se défendre, ou mortellement blessés (54).

Ceux qui étoient dans le bas du Vaisseau, aussi animés par le désir de la vengeance que par l'intérêt de leur propre vie, monterent sur le haut pont avec des piques & des sabres, & firent à leur tour un cruel carnage de leurs ennemis. Ils les pousèrent si furieusement, que ceux qui échapperent à leurs premiers coups furent contraints de se précipiter dans les Pirogues. Celle qui étoit la plus proche, & qui se trouva remplie de blessés, fut coulée à fond d'un coup de canon. Les trois qui avoient abordé la *Pinasse* voyant que les autres avoient manqué leur coup, n'osèrent rien entreprendre & vinrent passer sous le beaupré de l'*Amsterdam*. Mais les équipages des deux autres Vaisseaux, qui entendirent le bruit & qui comprirent une partie du désordre, se jetterent dans les chaloupes & poursuivirent vivement les Pirogues. Ils en joignirent une, sur laquelle ils firent un grand feu, après lequel ils déchargerent leur furie à si grands coups de sabre, qu'il n'échappa qu'un petit nombre des perfides. On en tua même plusieurs dans l'eau. Quantité d'habitans, qui voioient ce spectacle du rivage, firent partir treize grandes Pirogues armées pour aller au secours de leurs gens. Mais le feu de l'artillerie leur ôta la hardiesse d'approcher (55).

Les Hollandois fatigués du combat retournerent à bord de l'*Amsterdam*, après avoir fait quelques prisonniers. Leur tristesse fut égale à leur étonnement,

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.
Comment elle
est soutenue.

Massacre qu'on
fait sur la Flotte.

Comment les
Hollandois se
vangent.

Horribles bar-
baries.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

lorsqu'ils virent le pont couvert de cadavres, autant de leurs compagnons que de leurs ennemis. Un misérable Mouffe, qui n'avoit pas plus de dix ou onze ans, étoit percé de treize coups de poignard. Cette barbarie leur causa tant d'horreur, qu'ils poignardèrent à l'instant les prisonniers qu'ils avoient amenés. Cependant ils leur avoient déjà fait confesser qu'ils avoient suivi les Hollandois depuis Bantam; qu'ils étoient allés à Jacarra dans l'espérance de les surprendre; qu'ensuite ils étoient venus les attendre à Japara, & qu'ils n'étoient arrivés devant Cidaio que le jour précédent. Tel fut le succès de cette noire trahison. Les Hollandois perdirent douze hommes, dont la mort fut vengée par celle de cent cinquante Insulaires (56).

Ils abandon-
nent la rade de
Bantam.

Toutes les espérances de commerce étant ruinées dans l'Isle de Java, & le petit nombre des Hollandois ne leur permettant de se proposer d'autre vangeance, Houtman fit lever l'ancre pendant la nuit, pour aller mouiller dans la rade de l'Isle de Madure, qui est au côté occidental de Java. Le 6, à peine eut-on laissé tomber l'ancre sur sept brasses, qu'on vit arriver à bord deux Pirogues. Les Insulaires n'osèrent entrer dans le Vaisseau; mais ils firent des offres civiles de la part de leur Souverain, quoiqu'ils fussent déjà informés du combat de Cidaio par les Pirogues qui passent continuellement d'une Isle à l'autre. Ils promirent même d'apporter des rafraichissemens, & de se conformer aux intentions des Hollandois pour les articles du Commerce. Le lendemain, une autre Pirogue vint à bord avec vingt-huit hommes, qui proposèrent quelques épiceries, sauvées, dirent-ils, d'un Vaisseau qui avoit fait naufrage depuis un an. Tel fut du moins le langage de leur Chef. Mais quelques-uns de ses gens, qu'on prit soin d'interroger en particulier, ignoroient qu'aucun Vaisseau eût péri sur leur côte. Cette imposture étoit capable de faire naître des soupçons. Cependant on ne laissa pas d'envoyer à leur Souverain un présent de deux miroirs.

Isle de Madure.

Madure est une petite Isle, de forme longue, située presque à l'opposite de la pointe Nord-Est de la grande Java, dont elle n'est séparée que par un canal fort étroit. Elle est extrêmement fertile, sur-tout en ris. Le fond du terroir est si gras, qu'à peine s'en trouve-t'il un meilleur dans toute la Hollande. Mais il est si souvent couvert d'eau, que les hommes & les bœufs qui le cultivent y sont quelquefois jusqu'aux genoux, dans le tems même de la recolte. Les bas fonds dont l'Isle est environnée la rendent inaccessible aux grands Navires. Ses habitans ressemblent à ceux de Java, autant par leurs mauvaises qualités que par leurs habits & leurs armes. La plupart vivent des pirateries qu'ils exercent avec de petits bâtimens, sans que leurs voisins osent s'y opposer, parce que Madure est comme un grenier commun de ris, dont ils craignent de se fermer l'entrée (57).

Viste que le
Roi veut faire à
la Flotte.

Le 8, l'Interprète du Cherif ou du Grand Prêtre de l'Isle, vint à bord de l'*Amsterdam* avec trois Pirogues, & demanda si le Roi & le Cherif pouvoient visiter la Flotte. Il offrit en même tems un présent de deux chèvres & de quelques autres rafraichissemens. Le Pilote Hollandois, qui étoit encore fort mal de quelques blessures qu'il avoit reçues au combat de Cidaio, ne put voir cet Indien sans être excité à la vangeance. On eut besoin d'efforts pour empêcher

qu'il ne lui perçât la gorge d'un coup de baïonnette. Cet incident & d'autres considérations portèrent le Capitaine à ne consentir à la demande de l'Interprète qu'à condition qu'on ne viendrait à bord, ni de la *Amsterdam*, dont l'équipage étoit trop diminué, ni de la Pinace; mais seulement à bord du *Maurice*. Il alla porter cette réponse à ses Maîtres, qui s'étoient déjà mis en mer avec plusieurs Pirogues; & soit qu'il se fût mal expliqué, (58) ou qu'il y eût quelque dessein concerté, ils ne laissèrent pas d'aller droit à l'*Amsterdam*. Une des Pirogues, qui méritoit plutôt le nom de Fuste, avoit un pont, & trois rangs d'hommes fort ferrés, qui y étoient assis les uns au-dessus des autres.

L'équipage Hollandois, effrayé de les voir en si grand nombre, fit une décharge de trois piéces de canon. Ce bruit imprévu fit tomber comme morts tous les Indiens de la Pirogue du Roi. Les équipages des autres Vaisseaux, qui le prirent pour un signal de combat, se jetterent aussi-tôt dans leurs chaloupes, & fondirent si impétueusement sur les Pirogues, que de tant de gens dont elles étoient remplies il ne se sauva que vingt-deux personnes. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier. On trouva parmi les morts, le Roi, qui avoit, à sa ceinture, un joiau d'or, garni de cinq pierres précieuses, & le Cherif qui avoit eu les deux bras emportés. Les deux corps furent jettés à la mer (59).

Les prisonniers, ayant été conduits à bord, furent examinés chacun en particulier. Quelques-uns avouèrent que leur intention avoit été d'attaquer le Vaisseau, si l'occasion leur eût paru favorable. Mais cette confession fut suspecte, parce qu'elle pouvoit être l'effet de la crainte. Les autres protestèrent, non-seulement qu'ils n'avoient pas eu ce dessein, mais qu'on ne pouvoit même en former le soupçon, puisque dans cette supposition ils n'auroient pas amené avec eux leurs femmes & leurs enfans. Cette preuve parut si forte en leur (60) faveur, qu'on leur accorda la vie, à l'exception de l'Interprète, qui étoit un jeune homme de vingt ans. Il paroissoit extrêmement affligé du malheur auquel il avoit donné occasion. Il pleuroit amèrement. Le fils du Roi, qui n'étoit qu'un enfant de six ou sept ans, & d'une beauté extraordinaire, versoit aussi un ruisseau de larmes. Ce jeune Prince ayant remarqué que Houtman devoit avoir plus d'autorité que les autres & qu'on l'appelloit Capitaine-major, se jeta à ses pieds & lui demanda la vie de l'Interprète. Il fit cette prière avec tant de grace, de respect & de bon sens, que tous les Hollandois, remplis d'admiration, se joignirent à lui pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit. Après avoir distribué quelques rafraîchissemens à tous ces malheureux, on les renvoya dans une de leurs pirogues, à la réserve de deux jeunes garçons, qui furent retenus pour le service du Vaisseau (61).

Cette aventure obligea encore les Hollandois de changer de parage. Ils remirent à la voile le 7 de Décembre, pour aller jeter l'ancre sous une petite Ile nommée *Luboc*, ou la petite Madure, à douze ou treize lieues de Java, par les six degrés dix minutes. Le Roi de Japara, qui comptoit cette Ile dans ses Etats, y avoit envoyé, depuis trois ans, environ cinq cens hommes pour la

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Ce qu'elle lui
coute & à ses
gens.

Avec des pri-
sonniers.

Action d'inhu-
manité.

Ile de Luboc.

(58) Page 406.

(59) Page 407 & suivantes.

(60) Il paroît ici que l'action des Hollan-
dois avoit été des plus barbares, & que les

vingt personnes qui s'étoient sauvées n'ayant
pû être que des hommes, ils avoient massacré
toutes les femmes & les enfans. P. 406, 407.

(61) Page 408.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1596.

Foiblesse des
Équipages Hol-
landois.

Un de leurs Ca-
pitaines est em-
poisonné.

peupler, sous le commandement d'un Seigneur de sa Cour. Le fond en étoit excellent, & devoit encore meilleur par le soin qu'ils apportoit à le cultiver. On y trouvoit déjà du riz, de la volaille & des bestiaux en abondance. La pointe orientale offroit une petite Eglise & un grand nombre de cocotiers. C'étoit la partie de l'Isle que les habitans avoient choisie pour leur demeure (62). En y arrivant, on aperçut vingt-deux hommes qui se promenoient sur le rivage. Une chaloupe, qu'on envoya vers eux, fit quelques échanges de fer & de plomb pour des poules & des fruits. Le desir des Hollandois auroit été de trouver une rade commode, où ils pussent laisser un de leurs Vaisseaux. Les équipages étoient si foibles, qu'ils ne se flattoient plus de pouvoir suffire pour quatre bâtimens. Il n'y restoit que quatre-vingt-quatorze hommes, sains ou malades, boiteux & mutilés. Mais après avoir couru jusqu'au 25, en gouvernant toujours à l'Ouest, ils furent étrangement surpris de se retrouver à la vûe de l'Isle de Luboc, dont ils se croyoient fort éloignés. Ils attribuèrent cette erreur aux vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & à la force des courans qu'ils avoient eus sans cesse à combattre (63). On fut obligé de mouiller une seconde fois sur la côte de cette Isle. Le même jour, Jean *Mullenaar*, un des principaux Officiers de la Flotte, mourut subitement. Quantité de taches bleues dont il se trouva couvert, ses cheveux qui se séparèrent de sa tête, & le sang qui lui couloit abondamment dans la gorge, firent juger qu'il avoit été empoisonné. Il fut visité par les Chirurgiens, qui confirmèrent ce soupçon. Un accident de cette nature répandit tant de consternation dans tous les équipages, que ceux qui avoient parlé avec empressement d'aller jusqu'aux Moluques, s'écrièrent qu'il étoit tems de retourner en Hollande. Cependant le Capitaine-major fut accusé d'un crime si noir, & mis aux fers par l'équipage de son propre Vaisseau (64). On se rappelloit que pendant tout le voyage, *Mullenaar* & lui s'étoient querellés continuellement & s'étoient même battus; qu'ils s'étoient menacés mutuellement de se traiter à coups de bayonette; enfin, qu'Houtman avoit eu l'imprudence de dire qu'il voyoit bien que jamais *Mullenaar* ne le laisseroit en paix, & que pour vivre tranquille il n'avoit plus d'autre ressource que le poison. Malgré de si fortes apparences, il fut absous par le Conseil général (65).

1597.
Les Hollandois
brûlent un de
leurs Vaisseaux.

Ce fut dans le même Conseil, qu'après avoir considéré l'état de l'*Amsterdam*, qui faisoit eau de toutes parts, on prit la résolution de l'abandonner. Elle fut exécutée le premier de Janvier 1597. Tous les équipages s'employèrent pendant onze jours à le décharger de ses marchandises & à le dépouiller de ses agrets, qui furent distribués dans les autres bâtimens. Pendant qu'il étoit en feu, les habitans de l'Isle de Luboc s'en approchèrent dans leurs pirogues, & le remorquèrent sur un banc pour en conserver la ferrure. Ils apportèrent quelques rafraichissemens à bord de la Flotte, comme un témoignage de reconnaissance pour la liberté qu'on leur laissa de recueillir ces restes. Les deux jeunes Indiens qu'on avoit fait prisonniers sur la côte de Madure, profitèrent de cette occasion pour se sauver à la nage. Le 12 on leva l'ancre, dans le dessein d'aller mouiller à la pointe orientale de l'Isle de Java, & d'y faire des provi-

(62) Page 409.

(63) Page 410.

(64) *Ibidem* & page suivante.

(65) Page 411.

sions pour le retour. Le 18, on eut la vûe du *Volcan* ou de la montagne enflammée qui est au-dessus de Panarman & qui jette une fumée fort épaisse. On vit une autre montagne, que les Portugais nomment *Sierra de Pagode*, au pied de laquelle est une petite Ville nommée *Pacadra*. Le même jour, les Hollandois étant entrés dans le Détroit de *Balambuam*, qui a au Midi l'Isle de *Bali*, & à l'Ouest celle de Java, ils s'avancèrent jusqu'à la vûe de la Ville du même nom. Quelques Insulaires, venus à bord du Maurice dans deux pirogues, raconterent que Balambuam étoit actuellement assiégée par une flotte de Java, sur laquelle on ne comptoit pas moins de huit mille hommes; que la famine caufoit plus de mal aux habitans que les armes de leurs ennemis, & que trois Canoniers Portugais, dans lesquels ils avoient mis leur principal espoir, leur avoient déclaré qu'ils ne pouvoient faire une plus longue défense. Les Hollandois découvroient à la vérité un grand nombre de voiles dans un golfe de la côte de Bali; mais, loin d'ajouter foi au récit du siège, ils se persuaderent que c'étoit un artifice pour les tromper (66), & que cette multitude de pirogues étoit composée de toutes les forces de Java, qui s'étoient rassemblées pour les attaquer & leur fermer le passage. Dans cette crainte, ils se préparèrent au combat; mais ils ne laisserent pas d'aller mouiller sur la côte, à une lieue de la Ville. Un Gentilhomme du pays, qui vint à bord, leur confirma néanmoins la vérité du siège. Il leur dit que le pere du Roi, Prince d'un âge fort avancé, qui avoit été obligé de se retirer dans l'intérieur de l'Isle, regrettoit beaucoup de se voir privé de la satisfaction de recevoir les Hollandois, parce que dix ans auparavant il avoit eu celle de lier commerce avec un Vaisseau de la forme des leurs. Ils jugerent que ce royal Vieillard pouvoit être celui dont Thomas *Candish* parle dans la Relation de son voyage, & auquel il donne plus de cent cinquante ans (67).

Le 25, ils apprirent qu'en s'avancant un peu plus loin, ils trouveroient une riviere où les provisions étoient en abondance. L'impatience de s'en procurer assez pour une longue navigation leur fit aussi-tôt lever l'ancre. Ils découvrirent la riviere; mais l'entrée avoit si peu d'eau qu'à peine les chaloupes y pouvoient passer vuides. On apperçut sur la rive un Village d'environ soixante maisons, dont les habitans s'occupoient à teindre des habits de coton de diverses couleurs, & à faire divers tissus qu'ils envoyoient aux Isles voisines. Ils étoient vêtus plus proprement que tous les autres Insulaires. Quelques-uns d'entr'eux vinrent à bord, & firent des propositions de Commerce. Mais comme ils n'étoient pas en état de fournir toutes les provisions dont on avoit besoin, on remit à la voile, & le 27, à minuit, on mouilla sur la côte d'une petite Isle séparée, qu'on reconnut le lendemain pour l'Isle de Bali. Quelques Insulaires s'approchant dans une pirogue, vinrent demander de la part du Roi d'où étoit la Flotte, & voulurent emporter la réponse des Hollandois par écrit. On leur permit de prendre un poinçon & une feuille de cocotier, sur laquelle ils écrivirent, dans leurs caractères, que la Flotte venoit de Hollande, & que les Officiers propoisoient de faire un Commerce honnête & paisible avec les Sujets du Roi. Il se passa quelques jours, pendant lesquels plusieurs matelots étant descendus au rivage virent un grand nombre d'Insulaires qui paroissoient venir

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1597.
Volcan.

Siège de Ba-
lambuam.

Roi âgé de plus
de cent cinquante
ans.

Isle de Bali.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.

1597.

Deux Hollan-
dois suivent un
Seigneur de l'Île
de.

Ils sont retenus.

La confiance
s'établit.

Viste du Roi
sur la Flotte.

Situation de
l'Île de Bali.

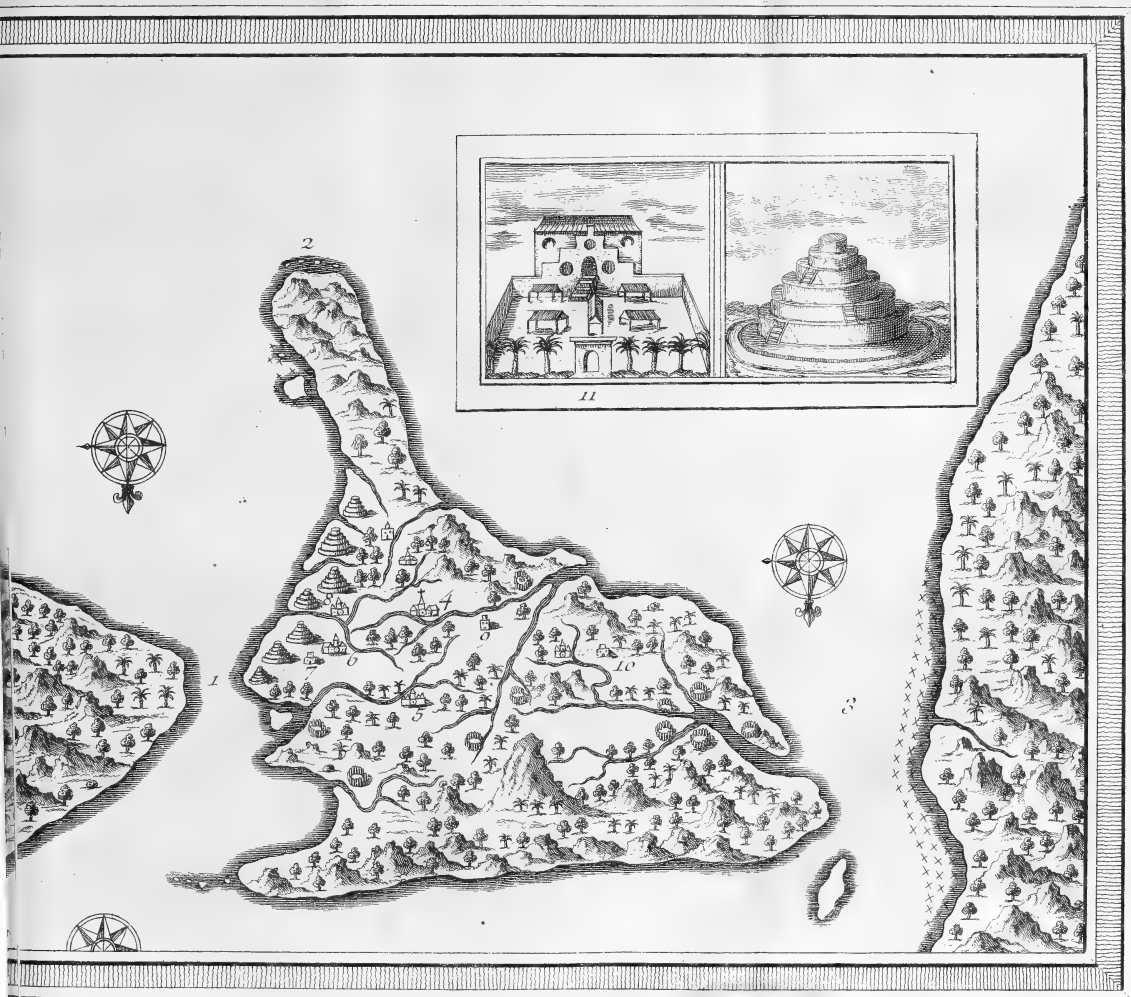
de quelque marché. Les uns portoient des denrées, qu'ils y avoient achetées, & d'autres chassoient devant eux divers bestiaux. Quelques-uns étoient à cheval. Mais on en vit venir un qui étoit porté par quatre Esclaves, sur une espece de litière, devant laquelle marchoient vingt hommes armés de longues javelines, d'où pendoient de grandes houpes rouges & blanches. Lorsqu'il eut aperçu les matelots Hollandois, il leur envoya quelques fruits, & les fit prier d'accorder à deux d'entr'eux la liberté de le suivre. Ils y consentirent, à condition qu'il laisseroit aussi deux de ses gens en otage. La Flotte s'étant avancée le lendemain un peu plus au Nord, Houtman renvoya les deux Indiens à terre, avec un Esclave Portugais qui avoit ordre de ramener ses deux matelots. Mais le Seigneur voyant arriver ses deux Insulaires, refusa de rendre les Hollandois & retint aussi l'Esclave, sous prétexte que les Vaisseaux avoient changé de parage & n'étoient plus dans l'étendue de sa juridiction. Cependant un des deux matelots obtint à force d'instances la permission de retourner à bord, où il raconta que son compagnon & l'Esclave Portugais avoient été envoyés au Roi dans la Ville de Bali. Bien-tôt on reçut une Lettre d'eux, dans laquelle ils se louoient beaucoup de l'accueil qu'ils avoient reçu du Roi; mais ils paroissoient craindre que ce Prince ne fût pas disposé à les relâcher. On prit le parti, pour retirer ces deux hommes, de lui envoyer vingt aunes de velours à fleurs, des grains rouges, des verres de cristal, de petits miroirs & d'autres merceries. Cette générosité le toucha si vivement, qu'après avoir renvoyé le matelot & l'Esclave, il fit porter à la Flotte un présent de quatre pourceaux gras, avec l'offre de tout ce qui étoit en sa puissance. On ne fit plus difficulté d'entrer dans une grande baie, qui se nomme *Padan*, où l'on apprit des Insulaires que dix-huit ans auparavant ils y avoient vu d'autres Etrangers, vêtus à peu près comme les Hollandois, qui ayant coupé une corde en cinq ou six parties, avoient eu l'adresse de les rejoindre. On jugea que ce pouvoit être le Chevalier François *Drake* (68) avec ses Anglois.

Le 9 de Février fut un jour agréable, par l'honneur que le Roi de Bali fit aux Hollandois de se rendre au rivage, sur un chariot dont ils admirèrent le travail, & tiré par deux buffes avec de riches harnois. Ses gardes marchaient devant lui, armés de longues javelines & de traits à pointe dorée. Il parut desirer qu'on le saluât d'une décharge de l'artillerie. Cette satisfaction lui fut accordée avec empressement. Le lendemain, il fit porter à la Flotte plusieurs tonneaux d'eau fraîche.

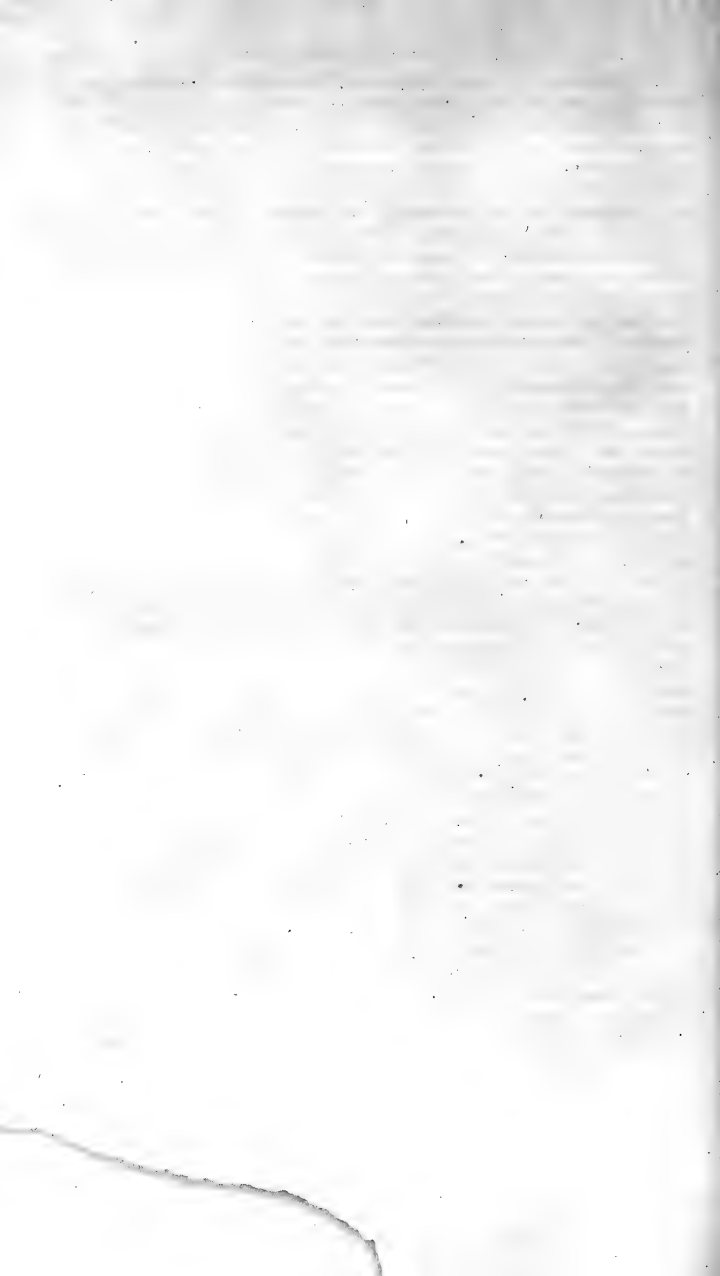
Ce Prince est puissant & fort respecté de ses sujets. Sa Cour l'emportoit beaucoup, pour la splendeur, sur celle du Gouverneur de Bantam. La baie de *Padan*, où les trois Vaisseaux étoient à l'ancre, méritoit le nom de *Baya formosa*, autant par la beauté de la perspective que par l'abondance des rafraîchissements qu'on y trouve. Sa situation est à huit degrés 33 minutes de latitude du Sud. L'Île entière parut aux Hollandois le plus agréable pays qu'ils eussent vu dans tout le cours du voyage. Ils le nommerent la *jeune Hollande*; & la curiosité qu'ils eurent de le visiter leur donna le tems de faire les observations suivantes (69).

L'Île de Bali est à l'Est de la grande Java, & son circuit est d'environ douze

ILE DE BALY OU PETITE JAVA



1. Cap de Porcus. 2. Ville de Baly. 3. Detroit de Ballabuan. 4. Capua. 5. Cocteurus. 6. Palais du Roy. 7. Palais du Roy. 8. Palais du Roy. 9. Palais du Roy. 10. Palais du Roy. 11. Plan. d'un Palais du Roy.



lieues d'Allemagne. Sa côte septentrionale est montueuse. On découvre au Sud un Cap fort élevé, qui s'avance fort loin dans la mer. Le Cap du Nord est par les huit degrés & demi de latitude du Sud. Toutes les parties de l'Isle sont extraordinairement peuplées. La Ville capitale, qui porte aussi le nom de *Bali*, offre un Palais également spacieux & magnifique, où le Roi fait sa demeure ordinaire. Mais il en a plusieurs autres, dans divers endroits de l'Isle.

Les Habitans sont noirs, & la plupart ont les cheveux crépus. Leur Religion est l'Idolâtrie. Ils adorent pendant le jour la premiere chose qu'ils ont rencontrée le matin. Leur habillement est le même que celui des Javanois, avec lesquels ils ont encore cette ressemblance, qu'ils ne portent point de barbe. Ils se l'arrachent avec des instrumens inventés pour cet usage, dans la seule vûe de plaire à leurs femmes, qui les appellent *Boucs* lorsqu'elles les voient barbus. Ils en ont plusieurs, & c'est la raison, si l'on en croit l'Auteur, qui a rendu leur Isle si peuplée. Quoiqu'ils vendent quantité d'hommes pour l'esclavage, le nombre des Habitans est de plus de six cens mille. Les hommes & les femmes regardent comme une bienfaisance indispensable de s'accroupir pour rendre leur urine. Ils comparent à des chiens ceux qui violent cet usage, & leur en donnent le nom. Leur occupation la plus commune est de cultiver la terre, & de faire des étoffes & des toiles. L'Isle est fort abondante en coton, outre celui qu'on y apporte de Sambaia & des autres Villes voisines. On y trouve toutes sortes de bestiaux, tels que des bœufs, des buffles, des chèvres, des Porcs, & même des chevaux, qui étant, remarque l'Auteur, aussi petits que ceux de France, ont peine à porter un Cavalier armé. Comme on en transporte peu hors de l'Isle, ils y multiplient beaucoup. Cependant les gens du commun sont les seuls qui s'en servent pour aller d'un village à l'autre. L'usage des Seigneurs est de se faire porter par des Esclaves ou traîner dans des charriots. Quoique l'Isle produise une quantité extraordinaire de riz, le Roi ne permet pas qu'on en vende au dehors. Ce qui reste, après la consommation, est porté chaque année dans les Fortereffes qui sont au sommet des montagnes, & se conserve soigneusement pour les années stériles, & pour les tems de guerre ou d'inondation. La volaille, telle que les poules, les canards, les oies, les paons, les tourterelles, n'y est pas moins en abondance. Les fruits les plus communs sont les noix de cocos, les oranges, & les citrons, dont les bois & les lieux les plus incultes sont remplis. L'Auteur vante un fruit de la grosseur d'une poire, revêtu d'une coque à peu près semblable à celle de la châtaigne, mais avec moins de pointes. La chair en est blanche, d'un goût agréable, & fort sain pour le scorbut. On peut le confire indifféremment au sel & au sucre. Qu'on le lave en le tirant de la saumure, il perd le goût de sel & reprend sa douceur naturelle. On estime un autre fruit, qui croît en terre & qui est de la grosseur d'une noix. Les Hollandois ne remarquent pas que l'Isle produise d'autres épiceries que le gingembre, quoiqu'elle ait diverses drogues, telles que le *Galigan*, le *Doringui*, le *Canjor*, le *Bangué* & plusieurs autres. La mer qui l'environne est extrêmement poissonneuse, & les eaux internes le sont beaucoup aussi. Avec tous ces avantages, les habitans ont peu de commerce par mer. Ils se bornent à porter des toiles & des étoffes de coton aux côtes de Java, dans leurs petites pirogues.

Cette Isle est une rade commune & un excellent lieu de rafraîchissement.

T. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1597.
Description de
l'Isle.

Ses habitans &
leurs usages.

Ses productions.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

HOUTMAN.

1597.

Monnoie nom-
mée *Caxas*.

pour les Vaisseaux qui vont aux Isles Moluques, à Banda & à Macassar. On y voit quelquefois des Chinois, qui viennent échanger leurs sabres & leur porcelaine pour des toiles de coton. Les petits *Caxas* n'y ont aucun cours. On n'y reçoit que les grands; dont six mille y valent une réelle de huit.

Entre divers métaux que l'Isle produit, on assura les Hollandois que les mines d'or & de cuivre y sont communes. Mais le Roi ne permet pas qu'on les ouvre; & quelque jugement qu'on en porte, ceux qui obtinrent la permission de voir le Palais du Roi y virent plusieurs Vaisseaux d'or ou dorés, plus précieux mêmes qu'ils n'en avoient vû dans aucune autre Cour des Indes, quoique le Gouverneur de Bantam en eût un fort grand nombre.

Les plus grands Seigneurs de cette Cour ne parlent au Roi que les mains jointes. Il se repose de l'administration sur un Lieutenant Général, qui porte le titre de *Quittor*, & sous lequel plusieurs autres Seigneurs gouvernent, chacun dans son département. L'union est admirable dans toutes les parties de ce petit Etat. Un rebelle seroit attaqué aussi-tôt par tous les autres, & son moindre supplice seroit le bannissement. Il n'y avoit pas plus de dix ou douze ans qu'un Prince du sang royal ayant conspiré contre la vie du Roi, son entreprise avoit été découverte. Il avoit été condamné à mort avec tous ses complices. Mais le Roi touché de compassion avoit changé la peine capitale en un bannissement dans une Isle déserte, où ils furent tous transportés : cette Isle est Sud-Est de *Bali* & se nomme *Pulo Rossa*, qui signifie Isle déserte. Ils la cultivèrent; & depuis si peu d'années, ils l'avoient peuplée de toutes sortes de bestiaux. Leur Religion n'étoit pas différente de celle de *Bali*, mais ils avoient adopté l'usage établi dans divers autres pays des Indes, de faire un point d'honneur à leurs femmes de se brûler après la mort de leurs maris & dans le même bucher. On croit, suivant la remarque de l'Auteur, que l'origine de cette barbare coutume vient d'un certain Royaume, où les femmes qui se laissoient de leurs maris ne faisoient pas difficulté de les empoisonner. Pendant que les Hollandois étoient dans la Baie de Padan, ils apprirent qu'on devoit brûler à *Pulo Rossa* le corps d'un des principaux Insulaires, & que plusieurs femmes s'étoient dévouées volontairement au même sort. Ils furent sollicités d'assister à ce spectacle. Mais ne pouvant s'en former qu'une affreuse idée, ils réservèrent leur curiosité pour des objets moins tragiques (70).

Le 20, une partie de l'équipage étant à terre, deux matelots du *Maurice*, l'un nommé *Emmanuel Rodembourg*, d'Amsterdam, l'autre *Jacques Classen*, de Delft, s'avancèrent dans l'Isle & déclarèrent de loin à leurs compagnons que s'ils tardoient trop à revenir, il seroit inutile de les attendre. Le lendemain ils firent demander leurs habits, qu'on refusa de leur envoyer. Comme ils avoient pris ce parti sans aucun sujet de plainte, & que tous les Habitans s'accorderent à cacher le lieu de leur retraite, on ne put douter qu'ils n'eussent été séduits par les agrémens d'un si beau séjour, & peut-être par les caresses de quelques femmes de l'Isle.

Etat de la Flotte
& son départ des
Isles.

Après avoir employé trois semaines à renouveler les provisions, on remit enfin à la voile le 26 de Février, pour prendre la route du Cap de Bonne-Espérance par le Sud de Java. Les équipages, qui étoient partis d'Hollande au nombre

de deux cens quarante-neuf hommes, se trouvoient réduits à quatre-vingt-neuf (71) ; & de quatre Vaisseaux, il n'en restoit que trois, assez mal équipés pour faire craindre les dangers d'un voyage si pénible. Outre les quatre-vingt-neuf Hollandois, on comptoit huit autres hommes qu'on avoit pris ou reçus sur la route ; deux Nègres de Madagascar, un Chinois, deux Malabares, un jeune garçon qui se disoit né à Malaca, un autre de huit ou neuf ans, natif de Joartam dans l'Isle de Java, & le Pilote *Abdul*, qui paroissoit disposé par inclination à suivre la fortune des Hollandois jusques dans leur Patrie, où il ne pouvoit manquer de trouver des occupations convenables à ses talens. Lorsqu'on n'eut plus devant les yeux que l'image du retour & la nécessité de rendre compte à la Compagnie des opérations du voyage, tous les Officiers s'étant assemblés à bord de la Hollande, il s'éleva d'étranges débats entr'eux sur la conduite qu'on avoit tenue devant Bantam (72). Les Commis reprocherent aux Capitaines & aux Pilotes de les avoir abandonnés au péril qui les menaçoit dans le Comptoir, & de n'avoir consulté que leur effroi pour se retirer. Les Capitaines accusèrent les Commis d'avoir manqué, par une fausse prudence & par de mauvais ménagemens, à faire la cargaison de poivre, quoiqu'ils eussent été conduits dans un bon Port & dans la Ville du monde la plus propre à ce commerce. Cette querelle se renouvela plus d'une fois pendant le cours de la navigation, qui fut d'ailleurs fort heureuse jusqu'au Texel, où l'on fut battu d'une si grosse tempête, que l'équipage du Vaisseau la *Hollande* se vit forcé de couper son mât. Enfin l'on arriva le 14. d'Août dans le Port d'Amsterdam.

§. I I.

Second Voyage des Hollandois aux Indes Orientales.

Quand cette entreprise, qui suivit de près le retour d'Houtman, ne se trouveroit pas liée naturellement avec la première, non-seulement parce qu'on y comptoit les mêmes Pilotes, & particulièrement le Guzarate *Abdul*, que les Hollandois avoient amené de Java dans cette vûe, mais plus encore parce qu'elle fut jugée nécessaire pour réparer les disgrâces du voyage précédent ; elle ne demanderoit pas moins la place qu'on lui accorde ici, pour satisfaire la curiosité d'un Lecteur attentif, qui doit souhaiter d'apprendre comment le commerce Hollandois fut rétabli à Bantam.

L'importance de cet objet porta les Directeurs de la Compagnie à faire un armement beaucoup plus considérable que le premier. Le nombre des Vaisseaux fut doublé. On employa tout l'hiver à les équiper ; & le premier de Mai 1598, ils partirent du Texel sous le commandement de l'Admiral Jacques *Corneliss Van Neck*. On nous en a conservé les noms : le premier, qui portoit l'Amiral, se nommoit le *Maurice*. Le second, commandé par *Wybrand Van Warwick*, dont le nom s'immortalisa dans la suite par d'autres expéditions, s'appelloit l'*Amsterdam*. Les noms des six autres étoient ceux des Provinces de Hollande, de *Zelande*, de *Gueldres*, d'*Utrecht*, de *Frise* & d'*Overissel*. Tous les équipages montoient ensemble à cinq cens soixante hommes.

I. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
HOUTMAN.
1597.
Querelle entre
les Officiers.

VAN NEK.
1598.
Mortis de ce
voyage.

On équipe une
Flotte nombreu-
se.

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

VAN NEK.

1598.

L'Isle de Cirné
nommée Mauri-
ce par les Hol-
landois.

Etat où ils trou-
vent cette Isle.

Leur navigation n'offre que des événemens communs jusqu'au mois de Septembre, qu'après avoir été séparés par une furieuse tempête à la hauteur du Cap de Bonne Espérance, cinq d'entr'eux furent poussés vers l'Isle de Madagascar. Ils doublerent le Cap de St. Julien, & le 17 ils découvrirent une Isle, que les Portugais avoient nommée jusqu'alors l'Isle de *Cirné*. Les Hollandois ne la connoissoient que par son nom (73). Ils envoierent aussitôt vers le rivage deux chaloupes, dont l'une aperçut un beau Port, qui pouvoit contenir plus de cinquante Vaisseaux à l'abri de tous les vents, avec un excellent fond. Elle apporta le soir huit ou neuf gros oiseaux, & un grand nombre de petits, qui s'étoient laissés prendre avec la main. Les matelots avoient découvert de l'eau fraîche, qui couloit des montagnes, & toutes les apparences leur avoit promis une grande abondance de rafraichissemens. Cependant, comme on ignoroit encore qu'elle fût sans habitans, le Commandant, à qui les maladies pressantes de ses gens ne permettoient pas d'employer beaucoup de tems à la reconnoître, fit descendre le 20 une grande partie des équipages, & se mit en état de n'avoir rien à redouter de la surprise. Le lendemain & les jours suivans, il envoya les chaloupes dans d'autres endroits de l'Isle, pour y chercher des hommes. On continua d'y trouver quantité d'oiseaux, qui ne faisoient aucun mouvement à l'approche de ceux qui vouloient les prendre. On y vit un grand nombre de cocotiers. Dans un endroit du rivage on trouva environ trois cens livres de cire; sur laquelle il y avoit des lettres grecques, & l'on fut surpris d'apercevoir à peu de distance un Pont volant de Vaisseau, une barre de Cabestan, & une grande vergue, qui devoient être les restes de quelque Vaisseau enseveli dans les flots. Mais on s'efforça inutilement de se procurer d'autres lumières, & toutes les recherches ne firent découvrir aucune trace d'hommes. Il ne put rester aucun doute que l'Isle ne fût déserte. Les Hollandois, après avoir rendu grâces au ciel de les avoir conduits dans un si bon Port, lui donnerent le nom de Maurice, à l'honneur du Prince d'Orange.

Sa description.

Cette Isle, qui est située par 18 degrés 30 minutes de latitude du Sud, n'a pas moins de quinze lieues de circuit. La profondeur de la mer, à l'entrée du Port, est d'environ cent brasses. De quelque part qu'on jette les yeux sur le pays, on n'y aperçoit que de hautes montagnes, couvertes à la vérité d'arbres verts, mais souvent enveloppées de nuages, & quelquefois d'une épaisse fumée. Le fond est pierreux presque par tout. Cependant il est si fertile en arbres, qu'ils y croissent serrés l'un contre l'autre jusqu'à ne laisser aucun passage. Le bois de la plupart est ou noir comme la plus belle ébène, ou d'un fort beau rouge, ou jaune comme de la cire. Les Hollandois en apportèrent de ces trois sortes à Amsterdam, où tout le monde en admira la beauté. Ils trouverent aussi quantité de palmiers, qui fournirent à la Flotte un rafraichissement fort agréable. Leur grosseur est à peu près celle des cocotiers; mais le sommet de l'arbre offre une grosse tête, qui contient une moëlle aussi blanche & aussi douce qu'un navet.

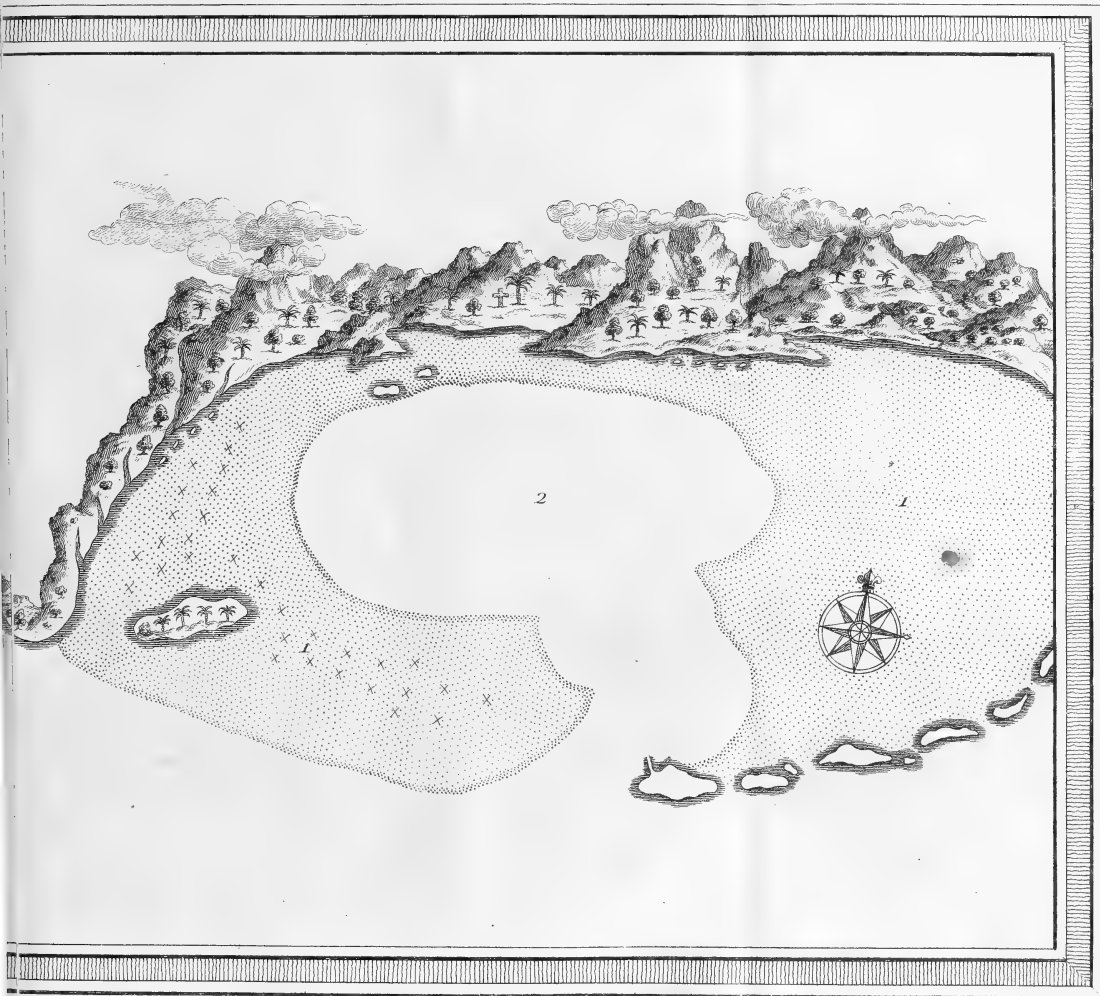
Ses productions
naturelles.

On éleva des Hutes dans l'Isle, avec la facilité que donnoit cette abondance

(73) On ne sera pas surpris que l'Auteur s'arrête volontiers à la description de cette Isle, si l'on considère qu'elle étoit encore déserte, & que les Hollandois lui ayant donné le

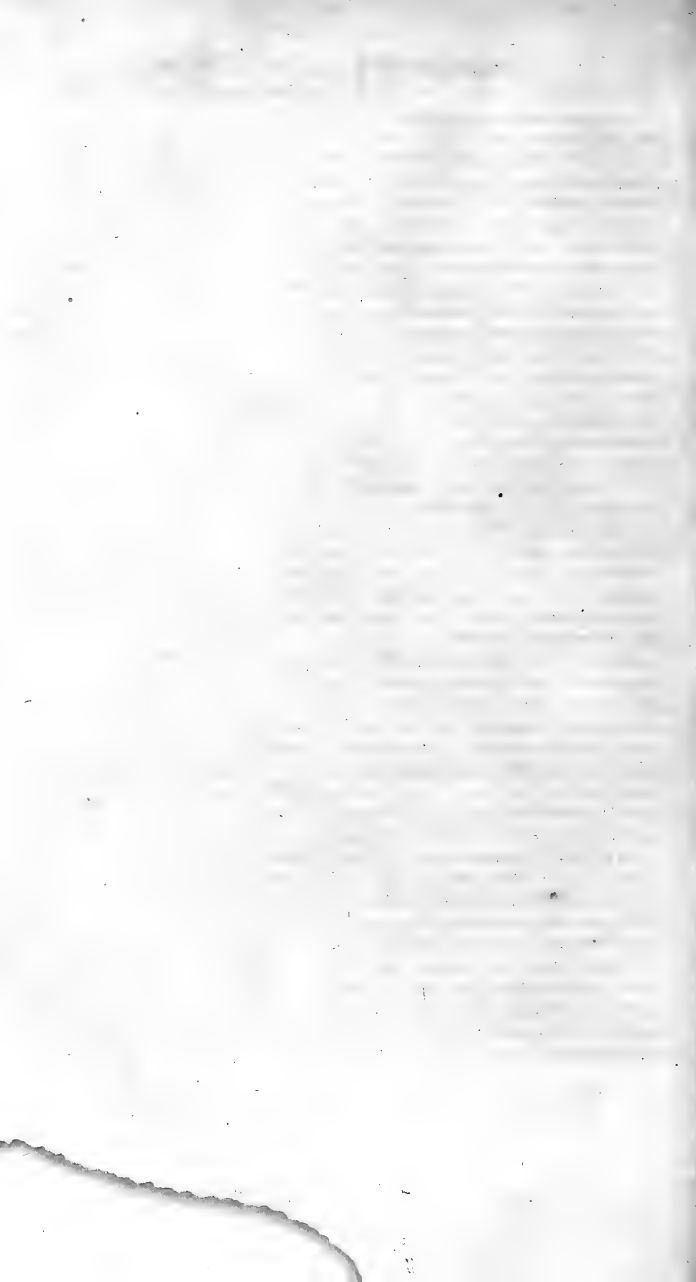
nom de *Maurice*, qu'elle a conservé jusqu'à ce qu'elle ait pris celui d'*Isle de France*, ils s'y sont attribué long-tems une sorte de droit.

ILE MAURICE NÔMMEE DEPUIS ILE DE FRANCE .



1. Sables . 2. Havre . Latitude . 18 deyrés 30 Minute du Sud .

T. VIII. N^o 3 .



extraordinaire de bois. Le prompt rétablissement des malades fit juger que l'air y étoit fort sain. La mer y est si poissonneuse, que d'un coup de seine on prenoit un demi tonneau de poisson. On prit une raie, qui servit pour deux repas à l'équipage entier d'un Vaisseau. Les tortues y étoient si grosses, que six hommes pouvoient s'asseoir dans une seule écaille. A l'égard des oiseaux, jamais les matelots Hollandois n'avoient tant vu de tourterelles. Ils en prenoient jusqu'à cent cinquante dans un après-midi. Les herons, plus sauvages, s'envolèrent lorsqu'ils furent poursuivis, & se percherent d'abord sur des arbres. Ensuite ils disparurent tout-à-fait. On ne vit qu'un petit nombre d'oies; mais celui des perroquets gris étoit surprenant. On admira particulièrement certains oiseaux de la grandeur d'un cygne, qui ont la tête grosse, & une peau par-dessus en forme de capuchon. Trois ou quatre plumes noires leur tiennent lieu d'ailes, & leur queue n'est composée que de quatre ou cinq plumes grises & frisées. Leur chair est si dure & si coriace, excepté celle de l'estomac, dont on mange plus facilement, que les Hollandois leur donnerent le nom de *Walgvogels*; c'est-à-dire, dans leur langue, *Oiseaux de dégout*. D'ailleurs l'abondance des tourterelles, qu'ils trouvoient excellentes, leur faisoit rejeter tout ce qui leur paroïssoit moins agréable.

Warwick, qui commandoit depuis qu'on s'étoit séparé de l'Amiral, fit suspendre à un arbre une table de bois, sur laquelle il fit graver les armes de Hollande, de Zélande & d'Amsterdam, avec cette inscription en Portugais : *Christianos Reformados*. Il y fit enfermer de pieux un espace d'environ quatre cents toises, où il fit semer & planter, comme dans un jardin, des fruits, des grains & des légumes, pour faire l'épreuve du terroir. Il y laissa aussi quelques poules, dans la vue d'y faire trouver aux Vaisseaux qui vont aux Indes diverses sortes de rafraîchissemens (74).

Il remit à la voile, & le reste de sa navigation fut heureux; mais il avoit été devancé par l'Amiral, qui arriva le 26 de Novembre, avec les trois autres Vaisseaux, dans la rade de Bantam. Il faut supposer que les Hollandois n'avoient pas attendu qu'ils eussent jetté l'ancre devant cette Ville, pour concerter les moyens de rentrer en grace avec le Gouverneur. Les excès auxquels ils s'étoient emportés, dans le premier voyage, devoient leur faire craindre de trouver dans l'Isle autant d'ennemis que d'habitans. Ils firent descendre à terre Corneille *Hemskerk*, Commis de l'Amiral, pour sonder les dispositions. Ses ordres portoient de rechercher la faveur & l'amitié des Insulaires, sans leur rappeler le souvenir du passé, & de demander au Gouverneur, ou au Chepte, la permission d'établir avec eux un Commerce honnête & tranquille.

Hemskerk trouva toute la Ville revoltée contre ses propositions. Les habitans n'avoient pas plutôt vu paroître la Flotte, qu'ils s'étoient attendus à de nouvelles hostilités. Ils ne doutoient pas que ce ne fût la même qui les avoit insultés l'année précédente, & qu'elle n'eût tenu la mer depuis ce tems-là pour exercer la piraterie. Les Portugais, qui leur en avoient fait prendre cette idée, ne manquèrent pas de la fortifier par leurs représentations, & de leur inspiérer de nouvelles terreurs. Hemskerk revint à bord, après avoir fait des efforts inutiles pour justifier sa Nation.

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
VAN NEK.
1598.
Ses animaux;

Arrivée de l'Amiral à Bantam;

Il est regardé comme ennemi;

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

VAN NEK.
1598.

Le Pilote Abdul
fait recevoir les
Hollandois à
Bantam.

Dans cet embarras, on prit le parti de faire descendre Abdul (*), qui servoit de Pilote à l'Amiral, & de remettre entre ses mains une négociation dont on commençoit à sentir les difficultés. Ce Guzarate, qui avoit quantité d'amis dans la Ville, eut l'adresse de les adoucir en faveur des Hollandois; & dans l'espace de peu de jours il poussa si vivement son entreprise, qu'il engagea le Gouverneur à recevoir quelques députés de la Flotte. C'étoit avoir gagné beaucoup, & l'on ne douta point que dès la premiere audience les civilités & les présens ne fissent le reste. En effet, les députés furent bien reçus; & le Chepate, qui représentoit pour le Roi, écouta favorablement leurs explications. Les présens consistoient en une coupe dorée, quelques pièces de velours & d'autres étoffes de soie, de beaux verres & des miroirs dorés. Ils présentèrent en même-tems les Patentes des Etats Généraux & du Prince Maurice. Après cette cérémonie, on convint facilement des articles du Commerce, & dès le lendemain il fut ouvert avec tant de succès, qu'en moins de cinq semaines les trois Vaisseaux furent presque entièrement chargés (75).

Commerce fa-
vorable,

Cependant il ne leur fut pas avantageux qu'Abdul eût annoncé l'arrivée de cinq autres Navires, qui devoient même être suivis d'un plus grand nombre. L'attente d'un si grand Commerce fit tenir d'abord le poivre fort cher. Mais les Hollandois, charmés de voir prendre un tour si favorable à leurs espérances, ne laissèrent pas d'achever leur cargaison. Leur joie fut au comble en voyant arriver, un mois après, le Vice-Amiral Warwick avec ses cinq Vaisseaux. Ils se hâtèrent d'en charger un de tout ce qui restoit de poivre aux habitans; & dans l'impatience de porter de si bonnes nouvelles à la Compagnie, l'Amiral partit le 11 de Janvier 1599, avec les quatre Vaisseaux chargés. Leur cargaison étoit de quatre cens lastes de poivre, cent de cloux de girofle, & une quantité médiocre de fleur de muscade & de canelle. Ils arrivèrent heureusement au Texel le 19 de Juin, après un voyage de huit mille lieues, qui n'avoit pas duré plus de quinze mois (76). L'unique accident de ce retour, fut le châtiment que l'Amiral imposa au Contre-maître d'un des quatre Vaisseaux, pour avoir osé frapper le Maître. Cet Officier, qui se nommoit Pierre *Gisbrechts*, fut condamné à demeurer dans l'Isle déserte de Sainte Hélène, où on lui laissa néanmoins une certaine quantité de pain, d'huile & de riz, avec des hameçons pour la pêche, de la poudre & un fusil (77).

Warwick deme-
re avec les quatre
autres Vaisseaux.

Warwick ayant succédé à la qualité d'Amiral pour les quatre autres Vaisseaux, l'*Amsterdam*, la *Zélande*, la *Gueldres* & l'*Utrecht*, quitta Bantam le 8 de Janvier, pour se rendre aux Isles Moluques. Il mouilla sans défiance devant Jacatra, parce que la Flotte de l'année précédente n'avoit eu rien à démêler avec cette Ville. Le 22, il s'approcha aussi librement de Tubaon, où les premiers Hollandois n'avoient reçu que des faveurs & des civilités du Roi. Ensuite les quatre Vaisseaux s'étant séparés, l'Amiral & l'*Utrecht* allèrent jeter l'ancre devant l'Isle de *Madure*, tandis que les deux autres s'approchèrent de *Joartam*, pour chercher un Pilote-côtier qui voulût conduire la Flotte aux Moluques. Dans l'intervalle de cette séparation, quarante hommes, tant de l'Amiral que de l'*Utrecht*, qui sans faire réflexion aux querelles de l'année précédente avoient pris terre à *Madure*, furent arrêtés dans une Ville nommée

Imprudence des
Hollandois.

(*) Voyez la Relation précédente.
(75) Pages 457, 458.

(76) Page 459 & suiv.
(77) Page 460.

Arosabaia. Cet incident, qui fut aussi-tôt communiqué aux deux autres Vaisseaux, les fit hâter de rejoindre l'Amiral. Mais il mérite d'être expliqué avec plus d'étendue.

L'Amiral & l'*Utrecht* ayant pris leur cours vers la pointe occidentale de l'Isle de Madure avoient mouillé devant la petite Ville d'Arosabaia, Place forte, dont les murailles & les portes sont fort épaisses & munies de plateformes, où les habitans font la garde pendant toute la nuit. Ils avoient envoyé une chaloupe & un canot, pour acheter du riz & d'autres rafraîchissemens. La chaloupe s'étant chargée de riz avoit touché au fond, & s'étoit trouvée obligée d'attendre le retour de la marée pour se remettre à flot. Pendant ce tems-là, un Seigneur de l'Isle avoit représenté au Roi que ces Errangers étoient les mêmes qui avoient tué, l'année précédente, un grand nombre de ses Sujets ; & le ressentiment des Insulaires s'étoit échauffé si vivement, qu'ils avoient arrêté la chaloupe & le canot. *Schuermans*, Commis de l'Amiral, s'étoit rendu au rivage avec quatre hommes, dans un autre canot, pour s'informer de ce qui pouvoit retarder ces deux bâtimens. Il y avoit été arrêté comme eux. On lui avoit ôté son chapeau, son épée & son argent, pour le conduire avec tous les autres, qu'on avoit aussi désarmés, dans une petite maison, où quelques-uns d'entr'eux avoient même été dépouillés. Le Roi avoit fait enlever deux pierriers & toutes les armes qui étoient dans la chaloupe. Enfin les prisonniers avoient obtenu de ce Prince la permission d'envoyer à bord trois d'entr'eux, pour avertir l'Amiral de ce qui se passoit, mais à condition de revenir sur le champ ; & la crainte d'exposer leurs compagnons à d'autres violences par le moindre retardement, leur avoit fait exécuter fidèlement leur promesse (78).

Telle étoit la situation de cette affaire à l'arrivée des deux Vaisseaux. Il ne paroissoit pas que la vie des prisonniers fût menacée ; mais l'intention du Roi étoit apparemment de vendre leur liberté fort cher. On tint Conseil dans la chambre de l'Amiral. Le parti de la négociation étant le seul qu'il y eût d'à-bord à tenter, on s'expliqua par des Lettres & des réponses qui la firent traîner pendant plusieurs jours. Les propositions du Roi parurent excessives. Il demandoit, pour la délivrance des quarante prisonniers (79), deux des plus grosses pièces de canon qui fussent à bord de l'Amiral, plusieurs pièces de drap & de velours, & mille pièces de huit. L'Amiral rejetta ces demandes. Il fit déclarer qu'il n'étoit pas maître de disposer du canon, mais qu'il étoit prêt à composer pour une somme d'argent. On continua pendant quelques jours de négocier sur ce fondement. Les difficultés, de la part des Insulaires, sembloient augmenter par le délai. Cependant l'Amiral de l'Isle, qui étoit favorable aux Hollandois, obtint du Roi la liberté de huit ou neuf des prisonniers, qui retournerent à bord dans le canot. Mais à peine furent-ils partis que les Insulaires se repentirent de cette complaisance & firent conduire les autres dans un Bourg, où ils furent étroitement gardés. Le lendemain ils furent menés tous, à l'exception du Commis, du Pilote & de quelques autres, dans une caverne ou une espece de basse-fosse, sur le sommet d'une montagne. Là, ils n'eurent pour lit que des feuilles d'arbre, & pour nourriture, que ce qu'un de leurs gardes alloit mandier pour eux dans les Villages voisins (80).

II VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

WARWICK.

1599.

Leur querelle
avec le Roi de
Madure.

Ilen fait arrêter
un grand nom-
bre.

Négociations
inutiles.

Les prisonniers
Hollandois sont
maltraités.

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
WARWICK.
1599.
Tentative pour
les délivrer.

L'Amiral fut si peu informé de leur sort, qu'ignorant même où ils avoient d'abord été conduits, il croyoit que la plupart d'entr'eux étoient encore dans la chaloupe. Il assembla le Conseil ; & , dans cette idée, on résolut d'entreprendre quelque chose pour les délivrer. La chaloupe étant à l'entrée du Port, il paroissoit facile de surprendre les gardes & de leur enlever leur proie. On mit cent cinquante hommes dans trois chaloupes & trois canots. Cette petite flotte découvrit, en approchant de la terre, une multitude de gens & deux Portugais avec des bannières de paix, qui vinrent au-devant d'eux pour les assurer que les Insulaires ne desiroient qu'un prompt accommodement. C'étoit un artifice pour leur donner le tems de se mettre en défense. Vingt hommes des chaloupes eurent l'imprudence de sauter à terre sur la foi de cette déclaration. On tira sur eux de toutes parts. Il en demeura trois ou quatre sur la poussière ; & le Vice-Amiral, qui commandoit le détachement, sauva les autres en les faisant rentrer promptement dans sa chaloupe (81).

Son mauvais
succès.

La colere des Hollandois devint si vive, qu'ils ne balancerent point à s'avancer vers la Ville. Ils en étoient fort proches, lorsqu'ils s'aperçurent que les habitans faisoient une sortie par une autre porte, pour les enfermer dans le havre. Leur premier soin fut d'envoyer deux canots à la barre & de s'en assurer, parce qu'ils avoient conçu que si leurs ennemis se rendoient maîtres de la barre, ils s'y trouveroient pris comme dans un filet. Pendant ce tems-là, on ne cessoit pas d'escarmoucher de part & d'autre. Les Insulaires tiroient leurs pierriers. Il se servoient aussi de leurs fusils & de leurs arcs. L'espérance de ces Barbares étoit de forcer les Hollandois à consumer toute leur poudre, dans l'opinion qu'en suite ils en auroient bon marché. Mais une grosse tempête qui s'éleva presque subitement, & la marée d'ailleurs qui commençoit à se retirer, obligèrent les chaloupes & les canots de se retirer vers la Flotte. En sortant du havre, une des chaloupes, montée de trente-six hommes, fut renversée par les vagues. Un canot qui portoit treize hommes eut le même sort. Ce double malheur coûta la vie à plusieurs Hollandois, dont les uns se noyèrent, & les autres furent tués par les Insulaires. Quelques-uns, qui furent jetés sur le rivage, du côté où se trouvoit un Renégat de Tuban qui étoit ami de leur Nation, obtinrent la vie en sa faveur. On se contenta de les faire mettre à genoux & de leur répandre une poignée de sable sur la tête, pour marquer la grace qui leur étoit accordée. Mais tous ceux que les flots jetterent de l'autre côté, furent massacrés sans pitié. La fureur de leurs ennemis alloit jusqu'à se jeter dans l'eau pour les tuer. Il n'en échapa que vingt-cinq, qui furent conduits le soir dans les prisons de la Ville. On chargea de fers le Trompette & le Caporal. Tous les autres furent liés ensemble, quoique trois d'entr'eux fussent dangereusement blessés (82).

Massacre des
Hollandois.

Le 6 de Février, ils furent transférés dans la même caverne où leurs compagnons étoient déjà renfermés. Mais dès le lendemain on les fit sortir tous de ce cachot, pour retourner à la Ville. Le Trompette & le Caporal furent conduits devant le Roi, qui leur offrit des femmes & d'autres gratifications s'ils vouloient s'attacher à son service. Ils répondirent qu'ils étoient résolus de se rembarquer avec leurs amis, & qu'ils esperoient que l'Amiral finiroit leur capti-

viré. Le nombre des prisonniers montoit à cinquante & un. On leur fit traverser la Ville, pour être transportés dans une petite Isle, où ils furent gardés à vue jour & nuit.

Cependant l'Amiral considéra qu'il n'avoit pas fait le voyage des Indes pour y porter la guerre, & qu'au fond l'entreprise du Roi de Madure n'étoit qu'une repréaille, qui n'étoit pas même égale aux outrages que son Isle avoit reçus de la premiere Flotte. Cette réflexion lui fit prêter l'oreille à de nouvelles propositions de paix. On convint enfin de deux mille pièces de huit pour la rançon des prisonniers ; à condition que s'ils n'étoient pas renvoyés tous à la fois, le payement se feroit à proportion du nombre, en draps ou en argent, au choix des Insulaires. Le 14 ils se retrouvèrent tous sur la Flotte, à l'exception de deux matelots, qui demeurèrent volontairement dans l'Isle contre l'intention de l'Amiral. Le soir du même jour, les quatre Vaisseaux mirent à la voile pour les Moluques, avec le chagrin d'avoir payé bien cher pour les fautes d'autrui (83).

Le 3 de Mars, étant entrés dans le détroit d'Amboine, qui est extrêmement étroit, ils mouillèrent sur la côte, devant une petite Ville qui se nomme *Iton*. L'Isle d'Amboine, que quelques-uns mettent au nombre des Moluques (84) est très-fertile en cloux de girofle, & en divers sortes de fruits, tels que des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, des bananes, des cannes de sucre, &c. Les Hollandois étoient bien éloignés de prévoir qu'en moins de quatre ou cinq ans ils deviendroient les maîtres d'un pays si riche, après en avoir chassé les Portugais. Ils ne pensoient qu'à charger leurs quatre Vaisseaux de cloux de girofle. Les apparences furent flatteuses pour leurs desirs. Dès le lendemain ils virent paroître l'Amiral d'Amboine, qui fit le tour de leur Flotte avec trois des plus belles Galeres de l'Isle, que les habitans nomment *Caracores* ou *Caracoles*. Elles étoient montées d'un nombreux équipage, & de tout ce qui sert à la guerre & à la mer. Cette volte fut accompagnée de grands témoignages de joie. Les Insulaires chantoient. Ils frappaient sur des bassins de cuivre, & sur de longs tambours qu'ils tenoient sous le bras. Les voix s'accordoient avec le son de ces instrumens, & les Rameurs suivoient la cadence. Chacune des trois Caracores étoit armée de trois pierriers, dont l'Amiral fit faire une double décharge à l'honneur des étrangers. Les Hollandois firent aussi leur salve. Mais toutes ces affectations de zèle & d'amitié ne les empêchèrent pas de faire bon quart, sur-tout lorsqu'ils furent informés que les Insulaires avoient fait pendant toute la nuit une garde exacte sur le rivage.

L'Amiral Indien étant monté à bord de l'Amiral Hollandois, lui demanda quel étoit le dessein de son voyage. Warwick lui fit une réponse dont il parut fort satisfait. Il invita les Hollandois à descendre. Sur cette offre, le Vice-Amiral se rendit le lendemain au rivage. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité, sous une tente de voiles de Vaisseaux. Cette premiere conférence dura plus de trois heures. Elle fut renouvelée le 6, & tous les Commandans de l'Isle promirent au Vice-Amiral de lui faire trouver assez de girofle pour la charge de deux Vaisseaux. En revenant à bord, il y amena le frere du Roi

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

WARWICK.

1599.

Réflexions qui
font desirer la
paix à l'Amiral.

Il se rend aux
Isles Moluques.

Comment il y
est reçu.

Il obtient la lib-
erté du Com-
merce.

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.

WARWICK.

1599.
Les Portugais
chagrinent les
Insulaires.

de Ternate, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs du pays, qui avoient la curiosité de visiter les Vaisseaux.

Malgré l'idée que l'Amiral avoit conçue du commerce d'Amboine, il rabattit beaucoup de ses espérances lorsqu'il eût appris par les offres mêmes des Insulaires, qu'il n'y trouveroit que la charge de deux bâtimens. Les troubles de l'Isle étoient peu favorables au commerce. Quoique les Portugais n'y fussent pas absolument les maîtres, ils possédoient encore un Fort vers la pointe occidentale, d'où ils incommodoient beaucoup les Habitans; & l'arrivée des Hollandois leur causant de l'ombrage, ils faisoient des mouvemens considérables, pour les dégoûter de leur entreprise par la crainte d'une guerre à laquelle il les croyoient peu disposés. En effet Warwick y avoit si peu de penchant, que ses ordres au contraire portoient de l'éviter. Cependant il résolut d'accepter ce qui lui étoit offert à Amboine, & d'envoyer deux de ses Vaisseaux à Banda, pour y charger des noix & de la fleur de muscade. Ainsi les deux Navires *Zelande* & *Gueldres* furent nommés pour cette expédition (85).

Les quatre Vais-
seaux Hollandois
se séparent.

Isle habitée par
le Diable.

Ils partirent le 11 de Mars; & dès le 14 au soir ils eurent la vûe de l'Isle de Banda, qui leur demeura au Sud-Est (86). La nuit suivante, ils passèrent sous celle de Setton (87), qui n'est qu'à cinq lieues au Nord-Ouest de Banda. Les Hollandois furent extrêmement surpris des marques de frayeur que leurs Lamaneurs Indiens donnerent à la vûe de cette Isle. Ils apprirent d'eux non-seulement qu'elle est inhabitée, mais que tous les Insulaires voisins la croient occupée par le diable, & que jamais ils n'ont eu la hardiesse d'y aborder. Comme on rangeoit la côte d'assez près, les Lamaneurs prirent des gaffes, & se placèrent à l'avant des Vaisseaux, poussant de toute leur force, pour passer plus promptement cette dangereuse terre. Lorsqu'ils étoient las de pousser, ils mettoient la gaffe devant eux, sans permettre qu'on y touchât, & sans vouloir s'en désaisir avant qu'on eût passé l'Isle. Au moindre bruit, ils se mettoient à siffler & à chanter, comme pour adoucir l'ennemi; & les railleries des Hollandois ne partageoient pas même leur attention. Le 15, on reconnut encore deux petites Isles, à une demie lieue Sud-Ouest de Banda, l'une nommée *Pulo Ouay*, l'autre *Pulo Rim*; & le soir, ces deux Vaisseaux entrèrent dans la riviere de Banda. Ils n'eurent pas plutôt jetté l'ancre, qu'ils se virent environnés de Pirogues, qui leur apportoient des montres de fleur de muscade, de noix & de cloux, avec l'assurance qu'ils trouveroient suffisamment de quoi charger. Mais on leur conseilla de s'avancer, l'un jusqu'à la petite Ville d'*Ortarian*, l'autre à celle de Nera, qui est de l'autre côte de l'Isle. Ils se trouverent si bien de ce conseil, qu'après avoir réglé les conditions du commerce, ils ne furent occupés, pendant tout le mois d'Avril & les premiers jours de Mai, qu'à débarquer des marchandises & à les troquer pour celles du Pays. Du matin au soir on ne faisoit que peser à deux balances, & quelquefois dans un seul jour on recevoit deux lastes ou quatre tonneaux d'épiceries. On ne payoit d'abord que soixante réales de huit, pour la barre de fleur de Muscade, qui pesoit cent livres, poids de Banda, & cinq cens vingt-cinq livres

Les Hollandois
se rendent à Ban-
da.

(85) Page 485.

(86) A vingt-quatre lieues d'Amboine,
par les quaranté & un degrés & demi du Sud.

Voyez ci-dessous la description de cette Isle.

(87) Ou *Pulo-Setton*.

poids

poids de Hollande ; quarante-cinq réales , pour la barre de cloux de girofle , & dix réales pour la barre de muscade. Mais les Insulaires augmentèrent le prix à mesure que leurs marchandises vinrent à diminuer. L'Auteur remarque ici , comme un événement assez extraordinaire , que le 8 de Mai un serpent d'onze pieds de long étant entré dans un des Vaisseaux y fut tué & mangé par l'équipage.

Nera , où le Vice-Amiral étoit venu mouiller , est la capitale de l'Isle. Les Hollandois y furent témoins d'un événement fort tragique. Il s'étoit élevé depuis plusieurs années , à l'occasion de quelques arbres qui avoient été abatus dans le territoire de Nera , une guerre si vive entre ses habitans & ceux d'une autre petite Ville , nommée *Labbetacra* , qui n'en est éloignée que d'une lieue , que ces deux peuples ne se rencontroient jamais sans en venir aux mains avec la dernière fureur. Un jour les Labbetacres , (c'est le nom que leur donne l'Auteur) se présentèrent devant Nera avec huit Caracores , & tuèrent ou blessèrent un grand nombre de leurs ennemis. Dans le ressentiment de cette insulte , ceux de Nera partirent peu de jours après avec cinq Caracores , & tournèrent leur vengeance contre une petite Isle nommée *Wager* , dont les habitans s'étoient unis avec les Labbetacres. Ils en massacrèrent une partie , dont ils rapporterent les têtes enfilées dans des cordes , pour témoignage de leur triomphe. Entre un petit nombre de prisonniers , ils amenèrent une femme , qu'ils fendirent ensuite du haut en bas , par le milieu du corps ; & pendant cinq ou six jours , ils se promenerent en montrant leurs sabres teints du sang de leurs ennemis. Enfin les têtes furent passées dans plusieurs perches , & portées en cer état devant la maison du Sabandar , sous un arbre , où elles furent exposées l'espace d'une heure sur une grosse pierre ; après quoi , elles furent enveloppées dans des toiles de coton blanc , & mises dans de grands plats pour être jettées en terre , au milieu d'une épaisse fumée d'encens (88).

L'effroi que les Hollandois conçurent de cette barbarie n'empêcha pas le Vice-Amiral de louer une maison à Nera & d'y laisser vingt de ses gens , avec de l'argent & des marchandises pour acheter des noix & de la fleur de muscade (89). Il eut ainsi l'honneur d'avoir établi le premier comptoir de la Compagnie aux Indes orientales , dans la vûe d'y tenir des marchandises toujours prêtes pour le chargement des Vaisseaux qui arriveroient de l'Europe. Il descendit à terre le 2 de Juiller , pour recommander ce nouvel établissement au Sabandar & aux Seigneurs de l'Isle. Le 5 , il mit à la voile , avec la satisfaction que donne le succès d'un riche commerce. Rien ne l'obligeant de rejoindre l'Amiral à Bantam , il prit sa route vers le Cap de Bonne-Espérance , d'où il se rendit heureusement au Port d'Amsterdam , dans le cours du mois d'Avril de l'année suivante. La joie de le voir arriver avec tant de richesses porta les Directeurs de la Compagnie à faire exposer ses cargaisons aux yeux du peuple. Les noix muscades étoient si belles & si saines , qu'on en tira de l'huile. Jamais on n'en avoit vû de si parfaites à Lisbonne. Toutes les maisons voisines furent comme embaumées d'un si précieux parfum (90).

Warwick travailloit de son côté à se procurer le même succès sur la côte

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
WARWICK.
1599.

Nera , Capitale
de l'Isle.

Guerre cruelle.

Barbarie des
vainqueurs.

Premier Comptoir des Hollandois.

Retour de deux
Vaisseaux , &
joie qu'ils apportent à Amsterdam.

Warwick continue son Commerce à Amboine.

(88) Page 488 & suiv.

(89) Pages 498 , 499.

(90) *Ibidem*.

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
WARWICK.
1599.

d'Amboïne. Mais tandis qu'il n'étoit occupé que des soins du commerce, il fut surpris de voir arriver deux Jonques de guerre Javanoïses, que les habitans de l'Isle avoient appellées à leur secours, dans le dessein d'attaquer les Portugais, & de se délivrer des insultes qu'ils recevoient continuellement du Fort. Ces troupes auxiliaires causerent d'autant plus de joie, que les hostilités paroissoient redoubler depuis l'arrivée des Hollandois. Les Portugais tenterent une entreprise sur une petite Ville, d'où ils furent repoussés avec perte. Quelques Hollandois s'étant joints aux Insulaires pour marcher contre eux, cette générosité volontaire excita la reconnaissance & l'affection de tous les habitans, qui n'avoient osé se flatter que des Européens voulussent prendre parti contre le Roi d'Espagne & les Portugais (91). Leur zèle en devint plus ardent pour le commerce. On échangeoit des marchandises pour du clou de girofle. Mais il n'y étoit pas en abondance. Cette raison, joint au trouble de la guerre, détermina l'Amiral à lever l'ancre pour se rendre aux Moluques (92).

Il se rend à Ternate.

Il mouilla le 22, sur quinze brasses, devant l'Isle de Ternate. Quatre jours après, le Roi de l'Isle s'approcha des deux Vaisseaux Hollandois, & fit prier l'Amiral de passer dans sa Caracore. Ils s'y entretinrent assez long-tems par le ministère de leurs Interprètes. L'Amiral pressa inutilement le Roi d'entrer dans son Vaisseau. Ce Prince s'excusa d'abord sur la difficulté de l'échelle. On la fit aussi-tôt couvrir de drap. Mais lorsqu'on eut ôté ce prétexte il déclara qu'il étoit trop tard, & que le coucher du Soleil l'avertissoit qu'il étoit tems de faire sa priere.

Galanteries du
Roi de cette Isle.

Le lendemain, il revint aux Vaisseaux, avec trente-deux Caracores fort bien équipées, & montées de plus de cent pierriers de fonte. Cette Flotte Indienne fit trois fois le tour des bâtimens Hollandois, avec un air de triomphe; c'est-à-dire, en frappant sur des bassins, dont le son étoit accompagné de celui des voix & d'un grand nombre de tambours. L'Amiral inquiet de tous ces mouvemens fit préparer son canon & les autres armes. Une partie des équipages fut placée dans les bas des Navires, & le reste sur les ponts. Cependant la Caracore du Roi fut la seule qui s'approcha. Mais ce Prince refusa toujours de passer à bord. Il y envoya un de ses Capitaines, qui tint de sa part quelques discours civils à l'Amiral. Les deux côtés de la Caracore royale offroient une galerie en forme d'échafaut, occupée par deux rangs de Rameurs. L'usage qu'ils faisoient de leurs rames n'empêchoit pas qu'ils n'eussent auprès d'eux leurs javelines & leurs boucliers. Chacune des autres Caracores étoit montée d'environ deux cens hommes bien armés à leur maniere, mais avec peu de fusils, & mal exercés d'ailleurs dans l'art de s'en servir. Quelques-uns de leurs pierriers avoient trois volées, qui pouvoient tirer à la fois (92); mais ils font peu d'usage de cette artillerie.

Commerce &
prix des mar-
chandises.

Sur le soir, le Roi s'étant rapproché des Vaisseaux fit mettre en mer une Pirogue, sur laquelle il pria l'Amiral de faire tirer un coup de canon. Le coup porta. Tous les Insulaires du cortège en marquerent beaucoup d'étonnement, & le Roi dit à l'Amiral qu'il ne croioit pas sa Caracore plus capable de résister au boulet, s'il eût été tiré dessus. On lui fit quelques présens, qui le disposèrent enfin à permettre l'ouverture du commerce. La barre de cloux de gi-

rosse fut réglée à cinquante-quatre réales de huit. Elle est de six cens livres dans l'Isle de Ternate, & de cinq cens seulement dans l'Isle d'Amboine. On apprit aux Hollandois que les Isles Moluques, c'est-à-dire, Ternate, Tidor, Bachan & Motier, rapportent chaque année quatre mille six ou sept cens barres de girofle (93).

Enfin, le Roi consentit, le 25 de Juillet, à se rendre à bord de l'*Amsterdam*, & sa curiosité, qui n'avoit fait que s'enflammer par un si long délai, lui en fit visiter jusqu'aux moindres parties. Tout ce qui s'offroit à ses yeux lui causoit de l'admiration. Le soufflet de la cuisine lui parut une invention charmante. Il le porta aussi-tôt à sa bouche, & se mit à souffler long-tems de toute sa force. Entre plusieurs propositions qu'il fit à l'Amiral, il le pria de laisser quelques-uns de ses gens dans son Isle. Cette demande lui fut accordée dans un autre visite, où l'on convint par un Traité formel, qu'on laisseroit cinq Hollandois à Ternate, pour continuer le commerce & garder les marchandises jusqu'au retour des Vaisseaux. François *Vanderdoes*, cousin du grand Bailli d'Amsterdam, fut nommé dans ce nombre (94).

Le Roi qui regnoit alors à Ternate étoit un gros homme, d'environ trente-six ans, qui avoit l'humeur gaie & une passion extraordinaire de voir ou d'apprendre quelque chose de nouveau. Un jour que pour lui faire honneur les Hollandois avoient jetté vingt ou trente fusées, il parut si fatisfait de cette invention, qu'il se rendit le lendemain à bord pour en apprendre l'usage. Lorsqu'il se crut bien instruit, il n'eut rien de si pressant que de faire l'essai de son sçavoir. Il s'imagina qu'avec deux poignées de poudre, il pourroit fendre le plus grand arbre. Cette idée, qui lui vint à la vue d'une grosse poutre qu'il avoit apperçue devant son Palais, fut exécutée sur le champ. Il fit percer la poutre avec une tariere. Il remplit le trou de poudre; & l'ayant bouché d'un tampon de bois, auquel il jugea fort bien qu'il falloit laisser une lumiere, il y mit lui-même le feu. La poutre se fendit en droit fil. Ce succès lui causa tant de joie, qu'il remercia vivement les Hollandois de leur instruction (95).

Il s'étoit fait d'ailleurs une haute réputation de bravoure, & les Hollandois furent témoins de la vigueur avec laquelle il pressa ses ennemis dans une expédition qu'il entreprit contre Tidor. Le 20 de Juillet, s'étant embarqué avec ses meilleurs troupes pour attaquer un Village de cette Isle, il se jeta dans l'eau avec une intrépidité merveilleuse & tua plusieurs de ses ennemis. Mais sa victoire fut souillée par une cruauté. Entre un grand nombre de prisonniers, on amena devant lui un neveu du Roi de Tidor, âgé d'environ vingt ans. Il le fit conduire sur le bord de l'eau. Là par son ordre, on dit à ce malheureux jeune-homme de se laver les mains; & lorsqu'il se fut courbé pour obéir, on lui donna sur le dos plusieurs coups de fabre qui le firent d'un côté à l'autre. Dans cet état on attachsa son corps à une Pirogue, qui fut abandonnée aux flots (96).

Les inclinations militaires du Roi Ternate, éclatoient jusques dans ses exercices de dévotion. Sa Religion étant le Mahometisme, il ne manquoit pas d'aller à la mosquée le jour du Sabbat. Mais il se faisoit précéder d'un

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
WARWICK.
1599.

Le Roi visita les
Hollandois, sa
curiosité.

Son caractère.

Sa bravoure &
sa cruauté.

Goût militaire
& religieux.

(93) Page 503.
(94) Page 504.

(95) Page 514.
(96) Page 511.

II. VOYAGE
DES HOLLAN-
DOIS.
WARWICK.
1599.

jeune garçon, qui conduisoit un chevreau pour le sacrifice, & qui portoit un sabre sur son épaule. Ce sacrificeur étoit suivi d'une troupe de gens de guerre, derrière lesquels marchoit un Prêtre, avec un encensoir à la main. Après le Prêtre marchoit le Roi, environné d'Esclaves qui lui tenoient un parasol sur la tête, & suivi d'une autre troupe de soldats avec leur enseigne déployée (97).

Occupations du
Roi.

Ce Prince avoit tant de goût pour la mer qu'il y passoit une partie de sa vie dans sa Caracore, où il avoit un lit doré. Il n'y étoit jamais oisif. Pendant que les Hollandois étoient dans la rade, il faisoit souvent appeler le Pilote de l'Amiral, qui lui feuilletoit le Livre de Jean *Huygens*, & qui lui faisoit entendre les explications des figures, Il y prenoit un plaisir singulier, & ses questions causoient quelquefois de l'embarras au Pilote. Quoiqu'il traitât les Hollandois avec beaucoup de familiarité, il gardoit la majesté de son rang avec ses sujets. Les Seigneurs de sa Cour, les Officiers de ses troupes, les Ambassadeurs ne se présentoient devant lui que les mains jointes & levées au dessus de leur tête, d'où ils les baissoient avec un mouvement presque insensible. Puis ils recommençoient à les élever & les baissoient encore, sans discontinuer cette cérémonie pendant qu'ils demeuroient en sa présence. Les Seigneurs de sa Cour étoient vêtus d'étoffes de soye ou de coton. Leurs haut-de-chausses avoient à peu près la même forme que ceux des Portugais. Leurs pourpoints étoient de coton, ou d'une étoffe composée d'écorce d'arbres, que les habitans de l'Isle fabriquent avec une industrie qui leur est propre. Les Hollandois ne trouvent dans la Noblesse de Ternate, que de la droiture & de l'honneur, avec plus de capacité & d'intelligence qu'ils n'en avoient reconnu dans celle de Java. Tous les Capitaines étoient d'un âge avancé, également respectables par leur expérience & par leur barbe grise (98).

Gardiens de
Ternate.

Il avoit communiqué son humeur guerrière à ses sujets. Leurs armes étoient des javelines de bois ou de roseau, qu'ils lançoient fort adroitement avec la main, & des sabres fort larges par le bout, avec des boucliers informes, qui n'étoient proprement que des bouts de planche. Mais les plus braves étoient une sorte de gladiateurs, qui avoient la tête armée d'un casque. Leur manière de combattre étoit singulière. Ils se tenoient sur un pied, toujours prêts à faire un saut de l'autre, soit pour reculer ou se jeter en avant. Leur vanité étant égale à leur adresse, ils défilent les Hollandois au combat, & leur offroient même de se battre un contre six. Enfin un matelot de l'*Amsterdam* leur offrit de se battre seul à seul, avec l'épée & le poignard. Mais cette proposition ne fut pas acceptée (99).

Craintes dont
on accuse les
Portugais.

Comme les Hollandois laissoient cinq hommes à Ternate, le Roi fort sensible à cette confiance leur fit l'honneur de les conduire à leur départ, & remercia le Ciel de lui avoir procuré des amis d'un caractère si conforme à ses inclinations. Quand ils lui dirent que les Portugais avoient fait assassiner dans son Palais un Prince qui étoit à la tête de leur République, il leur répondit que les mêmes Portugais s'étoient saisis de son Prédecesseur, qu'ils l'avoient haché en pièces, salé & transporté à Malacca (1); outrage, ajouta-t-il, dont la vengeance lui étoit réservée. En quittant l'Amiral, il désira d'être

salué d'une décharge de toute l'Artillerie. On lui rendit volontiers cet honneur. Il avoit à sa Cour un renegat Portugais, homme intrigant & rusé, dont les Hollandois rechercherent la faveur, comme une protection nécessaire pour leur nouveau comptoir (2).

Ils leverent l'ancre le 19 d'Août. Le 30, ils reconnurent l'Isle d'Obo, où ils relâcherent le 6 de Septembre, dans l'espérance d'y prendre des rafraîchissemens, dont ils étoient fort mal pourvus. La plupart de ces Isles, si fécondes en épiceries, ne sont pas également fournies des commodités nécessaires à la navigation. Celle d'Obo en a tant d'autres à l'Ouest, qu'il est impossible de les compter. Leur situation est par les deux degrés du Sud. On y trouva peu de secours, & la disette augmenta si fort, que le 10 un fromage du poids d'environ sept livres fut vendu douze florins & demi (3). Ainsi l'on eut beaucoup à souffrir jusqu'à la rivière de Jaccatra, où l'on n'arriva que le 13 de Novembre. Le 17, ayant fait voile vers Bantam, on rencontra deux Vaisseaux de Zelande, le *Barquelenque* & le *Soleil*, qui sortoient de la rade de cette Ville, où ils avoient fait un heureux commerce depuis le départ de Warwick. Les mers des Indes commençoient à devenir familières aux Hollandois.

En arrivant à Bantam, l'Amiral fut reçu du Gouverneur avec de si vives marques d'estime & d'amitié, que pour répondre à ces sentimens & les entretenir en faveur de sa Nation, il lui fit présent de la chaloupe dans laquelle il s'étoit rendu à terre, montée de deux pierriers & tendue de drap écarlate (4). Les deux Vaisseaux, après avoir encore passé quelques jours à charger du poivre, reprirent enfin la route d'Hollande. Ils mirent à la voile le 21 de Janvier de l'année 1600. Leur navigation ne fut troublée par aucune infortune. Mais étant arrivés le 16 de Mai à la vûe de l'Isle de Ste. Helene, ils y auroient pris volontiers quelques rafraîchissemens, s'ils n'y eussent trouvé plusieurs carques Portugaises qui les obligèrent de prendre une autre route. Le 30, ils reconnurent l'Isle de l'Ascension, où quelques Matelots aborderent dans une chaloupe. Ils en visiterent toutes les parties, sans y trouver une goutte d'eau. La terre de cette Isle n'est proprement qu'un rocher brûlé, qu'on peut comparer à du charbon de forge. Cependant les Hollandois y virent des pourceaux, & ne purent s'imaginer de quoi ces animaux pouvoient vivre, dans un lieu où l'on n'apperçoit ni arbres, ni feuilles, ni herbes (5). Il est moins étonnant qu'il s'y trouve un grand nombre de mouettes, qui se laissent tuer facilement avec un baron. On y prit aussi quantité de tortues, dont quelques-unes étoient si grandes qu'elles ne devoient pas peser moins de quatre cens livres (6). Le reste du voyage ayant été fort heureux, la Compagnie Hollandoise eut la satisfaction d'avoir vu revenir successivement les huit Vaisseaux de sa seconde Flotte, avec des richesses qui devinrent un secours & un encouragement pour de nouvelles entreprises.

II. VOYAGE.
DES HOLLAN-
DOIS.
WARWICK.
1599.
Isle d'Obo

Retour de l'A-
miral à Bantam.

1600.
Son départ pour
l'Europe.

Isle de l'Ascen-
sion.

(2) Page 525.

(3) *Ibid.*

(4) Page 525.

(5) Page 527.

(6) Page 528.



Description de l'Isle de Java avant l'établissement des Hollandois.

1595.

Situation de
l'Isle.

Quelques observations qui se trouvent répandues sur l'Isle de Java, dans les relations du premier tome de ce Recueil, ne diminueront rien du plaisir qu'on doit prendre à voir ici du même coup d'œil tout ce qui appartient à l'ancien état de cette grande Isle. On n'avertit le lecteur du présent qu'on lui a déjà fait, que pour le mettre en état de rapprocher ces morceaux dispersés & de les comparer avec ce qu'il va lire (*).

Origine de ces
Insulaires.

L'Isle qu'on nomme ordinairement *Java*, & quelquefois la *grande Java*, pour la distinguer d'une autre Isle qui n'en est pas éloignée & qui se nomme la *petite Java*, ou *Bali*, est située à l'Est quart de Sud-Est de celle de Sumatra. On a crû long-tems que c'étoit une partie du continent meridional, qui s'appelle autrement *Terre australe inconnue*, ou *Terre de feu*. Marco Polo lui donne trois cens lieues de circuit. D'autres l'ont fait commencer par les sept degrés de hauteur du Sud, & lui ont donné cent cinquante lieues d'étendue en longueur, sans se croire certains de sa largeur. Nos derniers Géographes la placent entre 123 & 134 degrés de longitude, & entre six & neuf degrés de latitude du Sud.

Chaque Ville a
son Roi.

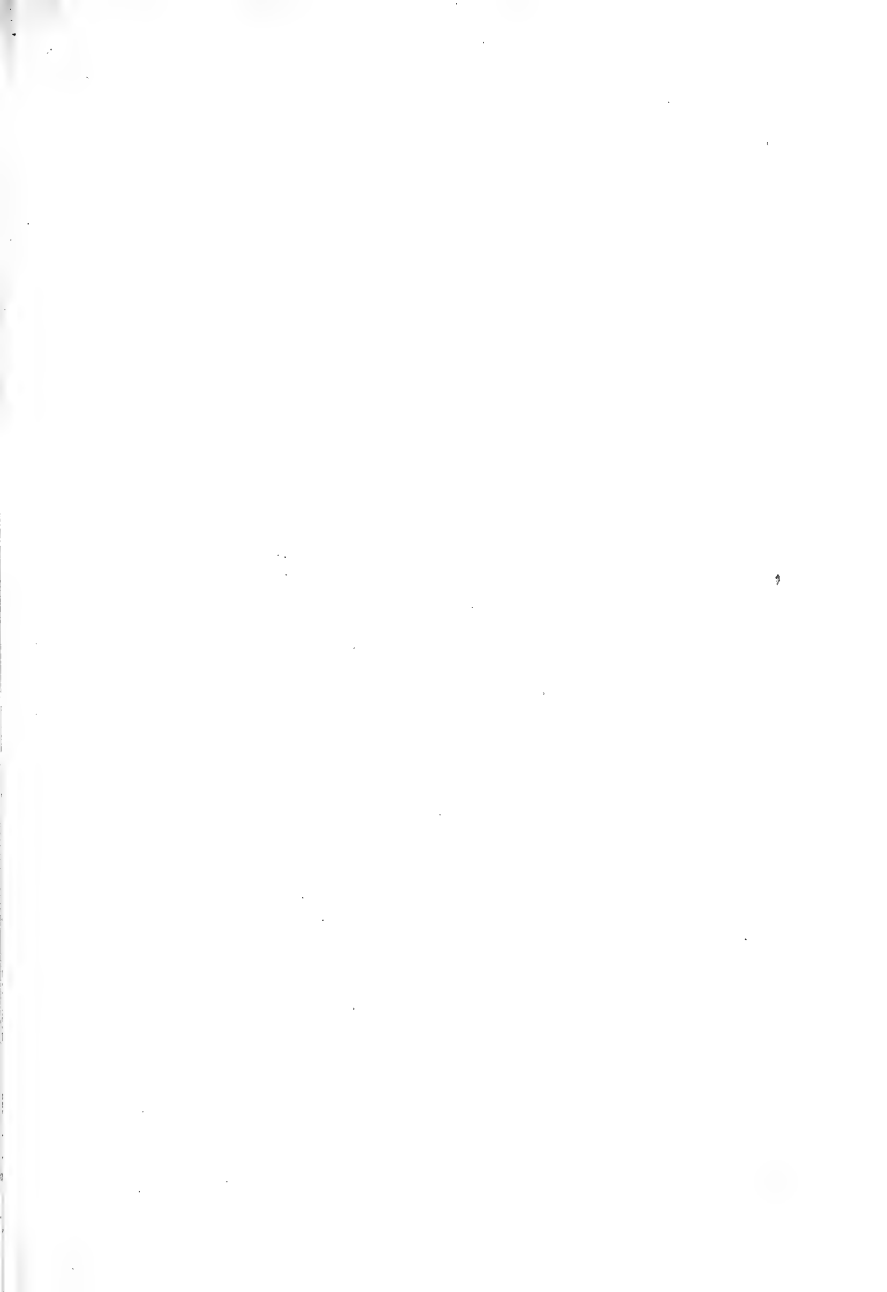
Les habitans de Java n'ayant pas de lumieres bien éclaircies sur leur origine, il y auroit beaucoup de témérité à s'en attribuer plus qu'eux. Ils se croient fortis de la Chine. Leurs ancêtres, disent-ils, ne pouvant supporter l'esclavage où ils étoient réduits par les Chinois, s'échappèrent en grand nombre; & vinrent peupler cette Isle. Si l'on s'arrêtoit à leur physionomie, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ne seroit pas sans vraisemblance. La plupart ont, comme les Chinois, le front large, les joues grandes, & les yeux fort petits. Cette idée se trouve même confirmée par le témoignage de *Marco Polo*, qui ayant vécu parmi les Tartares avoit appris d'eux que la grande Java leur payoit anciennement un tribut, & qu'aussi-tôt que les Chinois se furent révoltés contr'eux les Javanois secouerent aussi le joug. On voit encore à Bantam un grand nombre de Chinois, qui viennent s'y établir pour se dérober aux rigoureuses loix de la Chine.

Villes principales
de l'Isle.

On ne sçauroit douter, du moins, que les habitans de Java n'aient depuis long-tems leurs propres Rois. Il est arrivé dans cette Isle, comme dans d'autres Pays, que faute de loix ou d'ordre bien établi dans la succession, quantité de particuliers ont aspiré au titre de Souverain, & se sont formé de petits Etats par la force ou par l'adresse. Chaque Ville en composoit un, avec les terres de sa dépendance; mais le Royaume de Bantam a toujours été le plus puissant. A l'égard de l'Empereur, dont tous les Rois de l'Isle avoient long-tems reconnu l'autorité (**), on a vu dans le journal des Hollandois qu'il ne conservoit plus qu'un vain nom, & qu'à peine rendoit-on quelques honneurs à la Majesté de son rang.

Il est important d'observer ici l'ancien état des principales Villes de Java, pour les comparer dans la suite avec les changemens que les Hollandois y ont introduits. L'ordre naturel de cette revue est de commencer par la pointe orient.

(*) Voyez la Relation de Scot & plusieurs autres, où les Auteurs Anglois se sont bornés à leur propre Nation, & n'ont pas eu d'ailleurs beaucoup de respect pour l'ordre.
(**) Nommé le *Mataram*.



[illegible]*Trattato Meridionale*

PROV.^{CE} DE SIDAMER

Terres Hautes et

ISLE DE SUMATRA

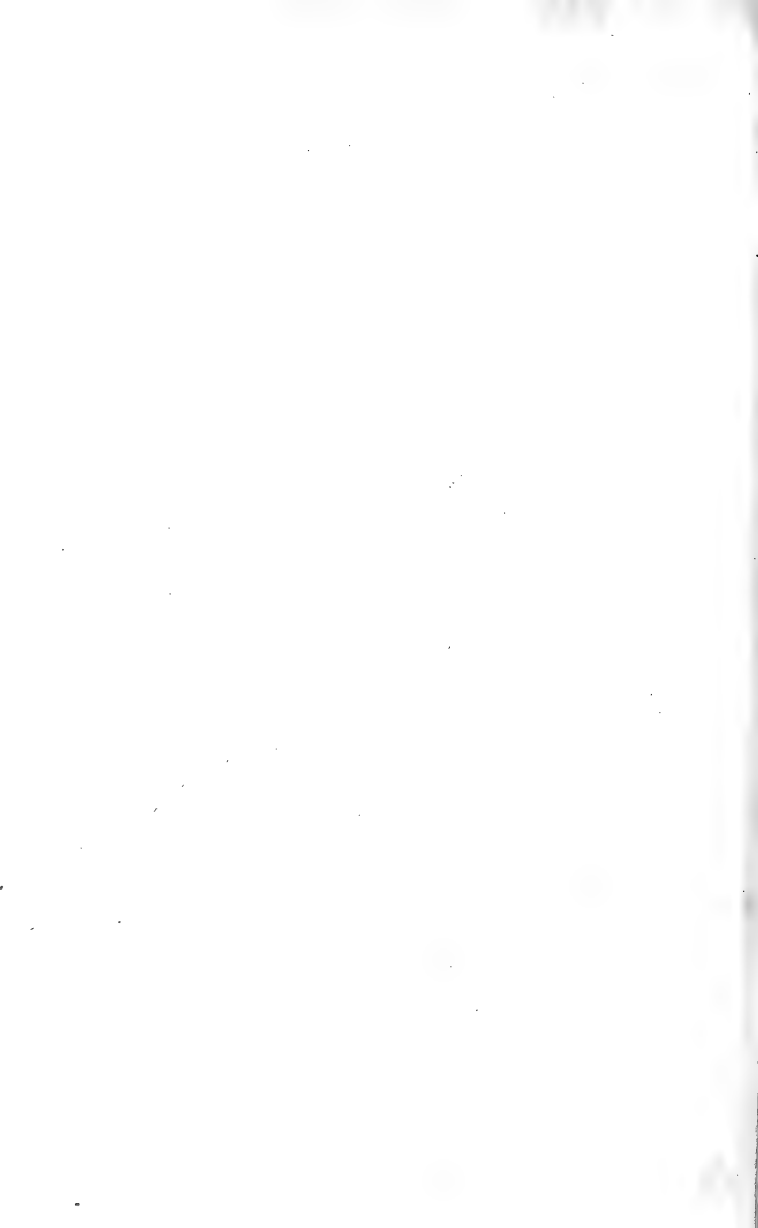
IDEE DE L'ISLE DE JAVA

Tirée des Manuscrits Hollandois
Pour Servir à l'Histoire Générale des Voyages
Echelle de 30 Lieues Marines de France

0 20 25 30

I. Intérieur de cette Isle et le Cours des Rivières sont très mal connus

Longitude du Méridien de l'Isle de Fer



rale & de descendre à celle de l'occident. On trouve d'abord *Balambuam*, Ville célèbre & revêtue de bonnes murailles, qui étoit assiégée par le Roi de *Passaruan*, pendant le premier voyage des Hollandois. Elle a vis-à-vis d'elle l'Isle de Bali, dont elle n'est séparée que par un Détroit d'une demie lieue de large, qu'on nomme le Détroit de Balambuam.

À dix lieues au Nord de cette Ville, on trouve celle de *Panarucan*; où quantité de Portugais s'étoient établis, parce qu'ils y étoient amis du Roi & que le Port y est excellent. Il s'y fait un grand commerce d'Esclaves, de poivre long, & de ces habits de femmes qui portent le nom de conjoinis dans le pays. Au-dessus de Panarucan est une grande montagne ardente, qui s'ouvrit pour la première fois en 1586, avec tant de violence qu'elle couvrit la Ville de cendre & de pierres, & tous les environs d'une épaisse fumée qui obscurcit pendant trois jours la lumière du Soleil. Cet horrible embrasement fit périr dix mille Insulaires.

On trouve six lieues plus loin la Ville de *Passaruan*, qui est arrosée par une belle rivière, & dont le Roi tenoit Balambuam assiégée au mois de Janvier 1597. Les Hollandois donnent une cause fort étrange à cette guerre. Le Roi de *Passaruan*, qui faisoit profession du Mahometisme, ayant demandé en mariage la fille du Roi de Balambuam, cette Princesse lui fut envoyée avec un beau cortège. Dès la première nuit de ses nœces, son mari après avoir joui des droits que donnent ce titre, la fit massacrer avec toute sa suite, parce qu'elle n'étoit pas de la même Religion que lui (8), & qu'apparemment elle faisoit difficulté de l'embrasser. Ensuite rassemblant son armée, il la mena d'abord devant Panarucan, qu'il se flattoit de surprendre. Mais son entreprise eut si peu de succès, qu'il y perdit la moitié de ses troupes. Avec celles qui lui restèrent, il alla mettre le siège devant Balambuam, qui avoit résisté depuis quatre mois à ses attaques lorsque les Hollandois arrivèrent sur la côte.

Les marchandises qui font le Commerce de *Passaruan* sont les garnitures & les toiles de coton. On nomme *garnitures* un petit fruit de la forme des fraises, mais si dur que ses grains servent à faire des colliers & des bracelets.

Dix lieues plus à l'Ouest se présente la Ville de *Joartam*, située sur une belle rivière, avec un bon Port, où relâchent les Vaisseaux qui viennent des Moluques à Bantam. On y trouve toutes sortes de rafraîchissements. *Gerrici* est une autre Ville, qui est située sur le bord occidental de la même rivière, & dont le Roi est si respecté que tous les autres Rois de l'Isle ne lui parlent que les mains jointes, à la manière des Esclaves. On charge dans ces deux Villes quantité de sel pour Bantam (9).

Surbaia suit *Gerrici* sur la même côte, & sa situation est aussi sur une petite rivière. Cette Ville, ou son Roi, compte dans sa dépendance *Brandaon*, autre Ville à six lieues vers l'Ouest; & *Cidaio*, Ville forte, mais dont le Port a si peu d'abri, qu'on n'y peut demeurer à l'ancre dans les gros tems (10).

À dix lieues, Nord-Nord-Ouest, on trouve *Tubaon*, ou *Tuban*, Ville marchande & bien murée, avec de fort belles portes. C'est la plus belle Ville de l'Isle. Son Roi, que les Hollandois virent dans leur second voyage, se distinguoit par la magnificence de sa Cour. Un jour qu'ils étoient descendus au

DESCRIPTION
DE LA
GRANDE
JAVA.
1595.

Panarucan &
son volcan.

Passaruan.

Joartam.

Gerrici.

Surbaia.

Tubaon ou Tuban.

Cour du Roi.

(8) Première Relation, p. 335.

(10) Seconde Relation, p. 462. & suiv.

(9) Page 336.

DESCRIPTION
DE LA
GRANDE
JAVA.
1595.

Les Hollandois
vissent le Palais
du Roi.

rivage, il s'y rendit pour leur faire honneur, alis les jambes croisées sur un Elephant, dans une sorte de petit château dont le toit pouvoit le garantir de la pluie & du soleil. Son habillement étoit un pourpoint de velours noir, à larges manches. Il étoit accompagné d'une nombreuse Noblesse, armée de fusils, & de longues javelines, dont quelques-unes avoient deux grandes pointes de fer. Après s'être approché des chaloupes, il engagea les Hollandois à le suivre jusqu'à son Palais, qui est fort vaste, & composé d'un grand nombre d'appartemens. On les fit monter d'abord par un escalier de sept marches, & passer par une porte étroite, quoique plus large que les portes communes; car toutes les portes du Pays sont fort étroites & fort basses. Ensuite on les introduisit dans le corps du Palais, dont les murailles étoient de briques, & le pavé de carreau commun, tel que celui de Hollande. A l'entrée, ils virent les Elephans du Roi, chacun sous un petit toit particulier, soutenu par quatre colonnes. On leur fit remarquer le plus grand & le plus beau, dont on leur raconta des choses fort extraordinaires. Lorsqu'on lui commandoit de tuer quelqu'un, il exécutoit aussi-tôt cet ordre; & prenant le cadavre, qu'il se mettoit sur le dos avec sa trompe, il alloit le jeter aux pieds du Roi. La moitié de sa trompe étoit blanche. Il étoit si bien dressé aux combats, que le Roi n'en montoit pas d'autre pendant la guerre. On lui donnoit une arme, dont il se servoit aussi habillement avec sa trompe, que le soldat le plus exercé. Les Hollandois en comptèrent douze autres, tous d'une beauté extraordinaire, mais moins grands que le premier, auquel ils donnent la hauteur de deux hommes l'un sur l'autre (11).

Description fort
singulière.

Le premier appartement qu'on leur fit voir contenoit le bagage du Roi, dans des caisses entassées l'une sur l'autre, qui remplissoient presque entièrement l'espace. On porte toutes ces caisses, avec le Roi, dans ses moindres voyages. De-là ils entrèrent dans l'appartement des *Cocqs de Joûte*, dont chacun occupe une cage particulière, de la forme de celles où l'on renferme les allouettes en Hollande, mais dont les batons ont deux doigts d'épaisseur. Il y a des Officiers commis pour en prendre soin & pour régler leurs combats. Cet usage de les tenir renfermés à la vue l'un de l'autre, les rend si vifs & si coleres, qu'ils se battent avec une furie surprenante (12). Les Hollandois passerent dans l'appartement des perroquets, qui leur parurent beaucoup plus beaux que ceux qu'ils avoient vus dans d'autres lieux; mais d'une grosseur médiocre. Les Portugais leur donnent le nom de Noiras. Ils ont un rouge vif & lustré sous la gorge & sous l'estomac, & comme une belle plaque d'or sur le dos. Le dessus des ailes est mêlé de verd & de bleu, & le dessous paroît d'un bel incarnat. Cette espèce est si recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers jusqu'à dix reales de huit pour un *Noiras*. On lit dans les voyages de Jean *Huygens*, que les Portugais ont tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe, parce qu'ils sont trop délicats pour résister à la navigation. Cependant les Hollandois du second voyage en apportèrent un à Amsterdam. Les Noiras sont d'un agrément admirable pour leurs maîtres. Ils les caressent avec une douceur & une familiarité surprenantes. Mais ils picquent & mordent les Etrangers avec toute la fureur d'un chien (13).

(11) *Ibid.* p. 464.

(12) *Ibid.* p. 464.

(13) *Ibid.* p. 465.

Les Hollandois furent conduits de cet appartement dans celui des chiens, qui avoient leurs loges à part, & chacun son maître particulier qui l'instruisoit pour la chasse ou pour d'autres exercices. Le Roi demanda s'il y avoit de grands chiens en Hollande. On lui répondit qu'il y en avoit d'aussi grands que ses petits chevaux, & si furieux qu'ils étoient capables de tuer un homme. Il demanda si les chevaux y étoient grands. On lui dit qu'il s'en trouvoit d'aussi grands que ses petits éléphants. Ces deux réponses furent reçues d'abord comme une plaisanterie. Mais lorsqu'on les eut renouvelées sérieusement, il offrit un prix considérable pour un des plus grands chevaux & un des plus grands chiens de Hollande. Sa surprise devint encore plus grande en apprenant que la différence des climats ne permettoit pas d'amener facilement ces animaux jusqu'aux Indes (14).

Après avoir admiré l'appartement des chiens, on conduisit les Hollandois dans celui des canards. Ils les trouverent semblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étoient un peu plus gros & que la plupart étoient blancs. Leurs œufs sont plus gros du double que ceux de nos plus belles poules.

De ce lieu, le Roi les fit passer, par une porte étroite, dans l'appartement de quatre de ses femmes légitimes, dont les deux plus âgées vinrent au-devant de lui & se tinrent proche de la porte. Il avoit six fils & deux filles de ces quatre femmes. Les deux plus jeunes de ces femmes regardoient curieusement, à demi cachées derrière une natte. Elles sont toutes servies par des vieilles Esclaves. Au dehors de cet appartement étoient assises quelques-unes des concubines du Roi, vêtues d'une fine toile de coton.

Ensuite les Hollandois furent conduits, par une petite porte très-étroite, dans un corps de logis séparé du même appartement par une muraille, où quantité d'autres concubines se présentèrent par ordre, & vêtues comme les premières. Leurs chambres bordoient ce mur de séparation. De cet édifice, on les fit entrer dans un autre, qui renfermoit encore un grand nombre de concubines. La totalité de ces femmes ne montoit pas à moins de trois cens (15). Ce fut le dernier spectacle qui leur fut accordé. On leur montra une petite porte, par laquelle ils sortirent du Palais.

Dans une autre visite, où ils étoient en plus grand nombre, on se contenta de leur montrer, comme dans la première, les appartemens dont on vient de lire la description; mais le Roi fit l'honneur à trois d'entr'eux de les mener dans la chambre des tourterelles, où il couchoit. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés, il alla se coucher sur un matelas d'étoffe de soye, rempli d'ouate & garni de coussins. Le lit, dont l'Auteur compare la forme à celle d'un Autel, étoit de pierres grises, qui s'élevoient un peu au-dessus du Plancher, & qui étoient revêtues en dehors d'ornemens de sculpture. La partie d'en haut, qui soutenoit les matelas, avoit plus de largeur que le bas; mais elle étoit de la même pierre, pour l'entretien de la fraîcheur (16).

On étendit, devant les trois Hollandois, une natte sur laquelle ils s'assirent à la manière du pays. Le Roi leur demanda quel étoit leur Prince ou leur maître. Ils firent une longue réponse à cette question, par la bouche de l'Interprète. Mais il n'écouta rien avec tant de plaisir, que le récit des guerres sanglantes qu'ils avoient soutenues long-tems contre les Espagnols. Pendant

Autres observations sur le Palais du Roi de Toubon.

(14) Page 466.

(15) Page 467.

(16) *Ibidem*.

DESCRIPTION
DE LA
GRANDE
JAVA.
1595.

cette conversation, une vieille Esclave apporta sur son dos une des filles du Roi & la mit à terre devant son lit. Cette jeune Princesse avoit des brasseliets d'or émaillé. Elle se tint debout près de son pere, badinant familièrement avec lui. La plus grande partie de la chambre étoit ouverte, comme le sont presque toutes les maisons de l'Isle, pour recevoir de la fraîcheur. Elles ne se ferment qu'avec des rideaux, qui se tirent suivant le besoin. Les tourterelles étoient dans des cages suspendues, dont les perchoirs étoient de petites boules de verre de diverses couleurs, enfilées dans des bâtons. Elles formoient un spectacle agréable, & le lit du Roi en étoit entouré (17).

Écuries du Roi.

Ce Prince fit conduire ensuite les Hollandois dans sept écuries, dont chacune ne contenoit qu'un cheval. Elles étoient fermées, par les côtés, d'un treillage de bois; & le dessous n'étoit aussi qu'un sorte de plancher à jour, par lequel la fiente des chevaux pouvoit passer, pour être emportée aussi-tôt. Les chevaux de Java ne sont pas grands; mais ils sont bien faits & légers à la course. En général, les chevaux sont assez rares dans les Indes, & par conséquent d'un grand prix. Les harnois sont magnifiques, du moins dans le goût de magnificence qui est propre au pays; car l'Auteur convient qu'ils paroissent fort extraordinaires en Europe (18). On lit dans la Relation du second Voyage, que les brides sont garnies de pierreries & blanches comme l'albâtre, & les bassettes d'argent, quelquefois dorées; que les selles sont de velours ou de maroquin, avec des figures dorées de dragons & de diables, & que par la forme elles sont assez semblables aux nôtres.

La Noblesse est fort nombreuse à Tubaon. Elle y exerce le Commerce des soies, des camelots, des toiles de coton, & d'une sorte de petits vêtements qui ne se fabriquent que dans ce lieu. Elle y charge du poivre pour l'Isle de Bali, où elle prend en échange des habits d'une toile grossière de coton qui se font dans cette Isle, pour les transporter à Banda, à Ternate & aux Philippines, d'où elle revient avec des noix muscades, du macis & des cloux de girofle. Le peuple tire son entretien de la pêche & des bestiaux qu'il nourrit (19).

Autres Villes.
Caïaon.

Mandalicaon.
Japara.

Mataran.

Pati.

Dauma.

Taggal.

Charabaon.

Dermaio.

À cinq lieues de Tubaon, au Nord-Ouest, est la Ville de *Caïaon*, qui a son Roi particulier, mais où il ne se fait presque aucun Commerce maritime, non plus qu'à *Mandalicaon*, autre Ville voisine, qui n'est composée que de pêcheurs. Cinq lieues plus loin, vers l'Ouest, on arrive à *Japara*, Ville située sur une pointe qui s'étend trois lieues en mer. Elle est arrosée d'une belle rivière, avec un bon Port où l'on trouve toujours quantité de Vaisseaux. Son Roi est puissant sur terre & sur mer. A vingt-cinq lieues de Japara & quarante-cinq de Bantam est la grande Ville de *Mataran*, qui est la résidence & le domaine particulier de cet Empereur sans autorité, avec lequel les Hollandois eurent divers démêlés dans leur premier voyage (*). Cinq lieues après, vers l'Ouest, on rencontre la Ville de *Pati*, & trois lieues au-delà de Pati celle de *Dauma*, qui est ceinte de bonnes murailles; toutes deux du domaine de l'Empereur, & situées sur un golfe. Trois lieues plus loin, sur le même golfe, est la Ville de *Taggal*. Chacune de ces trois Villes est arrosée d'une belle rivière. On trouve ensuite *Charabaon*, Ville fermée d'une forte muraille, & traversée par une rivière fort agréable. Après Charabaon se présente la Ville de *Der-*

(17) Page 466.

(18) *Ibid.*

(*) Quelques Voyageurs le nomment lui-même le *Mataran*.

(19) Première Relation, p. 336 & suiv.

maïo, qui est arrosée aussi d'une rivière; & celle de *Moncao*, entre laquelle & celle de *Japara* on rencontre un grand Bourg nommé *Cravaon*, d'où l'on commence à passer aux Isles du golfe de Jacatra. Ce golfe offre une autre Ville royale, nommée, mais moins considérable que celle de *Jacatra* même, dont les Hollandois rapportent la situation & la grandeur dans leur première Relation (20).

Après avoir passé les canaux qui séparent les Isles du golfe de Jacatra, on arrive enfin devant *Bantam*, dont le Port est sans comparaison le plus grand & le plus beau de l'Isle entière. Aussi est-il comme le centre du Commerce. La Ville est située dans un bas pays, au pied d'une haute montagne, à la distance d'environ vingt-cinq lieues de l'Isle de Sumatra. Trois rivières qui l'arrosent; c'est-à-dire, une de chaque côté & la troisième au milieu, n'y laisseroient rien à désirer pour la facilité du Commerce, si elles avoient plus de profondeur; mais la plus profonde n'ayant guères plus de trois pieds d'eau, elles ne peuvent recevoir les Bâtimens qui en tirent davantage. Au lieu d'arbres pour les fermer, on n'emploie que de gros roseaux.

Bantam est à peu près de l'ancienne grandeur d'Amsterdam, sans être comparable néanmoins, soit pour la beauté, soit pour la force, à la moindre des Villes de Hollande. Ses murs ont au moins quatre pieds d'épaisseur, & sont bâtis de brique rouge. Ils n'ont ni remparts ni parapets, mais ils se flanquent d'espace en espace, à la distance d'un jet de pierre. L'angle de chaque flanc est armé d'une pièce de canon; sans aucun appareil, parce que loin de le sçavoir manier, les habitans en ont peur, & n'ont d'ailleurs de munitions que ce qu'ils en peuvent obtenir de Malaca, où il y a un moulin à poudre. Toute leur artillerie est de fonte verte. Ils ont quantité de pierriers, mais à terre ou sur des traîneaux (21).

Les portes de la Ville sont si foibles, qu'elles pourroient être enfoncées avec un levier. Leur défense consiste dans leur situation, qui en rend l'approche difficile, & dans une forte garde. Comme les murailles & les portes sont sans tours, on monte, pour tirer, sur certains échaffauts à trois étages, élevés sur de grands mâts & sur des poutres, contre lesquels on pose des échelles; & de-là, les habitans se défendent fort bien dans un siège. Un jour qu'ils craignoient d'être attaqués par l'Empereur de *Mataran*, ils firent le long du mur une espèce de corridor sur de grands arbres; & le haut du mur leur servant de parapet, ils pouvoient tirer facilement par-dessus (22).

La Ville n'a que trois rues droites, qui commencent toutes trois devant le Palais du Roi qu'on nomme le *Pacebam*. L'une va du Palais à la mer; la seconde, du Palais à la porte de la campagne; & la troisième, du Palais à la porte de la montagne. Le fond est de gros sable, sans aucune sorte de pavé. On peut aller par toute la Ville sur l'eau, par de petits canaux ou des ruisseaux qui se joignent; mais comme ils ne sont pas fort grands, & qu'ils ne coulent pas avec assez de force pour emporter les immondices qu'on y jette sans cesse, sans compter que le terrain de *Bantam* est très-marécageux, ils exhalent une fort mauvaise odeur, qui augmente encore par l'usage que les habi-

DESCRIPTION
DE LA
GRANDE
JAVA.
1595.
Moncao.
Cravaon.
Jacatra.
Bantam.
Description de
Bantam.

Sa défense.

Ses rues.

(20) Voyez la Relation de Houtman.

(22) Page 349,

(21) Page 338.

DESCRIPTION
DE LA
GRANDE
JAVA.
1595.
Division de ses
quartiers.

tans des deux sexes ont de s'y laver publiquement ; ce qui rend l'eau continuellement bourbeuse (23).

Bantam est divisé en divers quartiers, dont chacun a son Commandant ou son Inspecteur. Chaque quartier est séparé des autres par des portes qui se ferment le soir. On y entretient une forte de tambour, de la grosseur de trois pipes de vin & de la même forme, avec un gros maillet qui y est suspendu, pour donner l'alarme lorsqu'il y arrive quelque désordre. D'ailleurs on le bat régulièrement à la pointe du jour, à midi & à l'entrée de la nuit. La grande Mosquée en a un beaucoup plus gros, qui ne sert que dans les occasions importantes, & dont le bruit, qui s'entend de fort loin, fait assembler en fort peu de tems dix mille hommes sous les armes. Les habitans ont aussi des tambours ou des bassins de cuivre, qui rendent à peu près le même son que celui de nos cloches ; mais ils ne s'en servent que pour leur musique & pour les proclamations. Chaque rue a ses sentinelles, qui font une garde exacte. Vers le soir, tous les bateaux qui servent dans la Ville sont ferrés soigneusement. On ne s'en sert jamais la nuit ; & personne ne quitte alors sa maison sans un presant besoin (24).

Édifices & mai-
sons.

La plupart des maisons sont environnées de ces grands arbres qui produisent les noix de cocos, & dont la Ville est remplie. Elles sont composées de paille & de roseaux, & soutenues par huit ou dix piliers de bois, qui sont chargés d'ornemens de sculpture. Le toit est de feuilles de palmiers. Elles sont ouvertes par le bas, pour recevoir de la fraîcheur ; car le froid n'est pas connu dans l'Isle. Pour les fermer pendant la nuit, elles ont de grands rideaux qui se tirent & qui s'attachent. Comme elles n'ont ni grenier, ni chambre supérieure, elles sont ordinairement accompagnées d'une grange ou d'un magasin de pierre, qui n'a qu'un étage, sans fenêtres, & qui est couvert d'un toit de paille, pour y renfermer ce que chacun possède. Si le feu prend à la maison, accident qui n'est pas rare à Bantam, on couvre ces toits de soliveaux épais & ferrés, sur lesquels on sème du sable, qui empêche le feu de pénétrer. Les cloisons des chambres, ou des appartemens, sont composées de lattes de bambou, espèce de gros roseau, de la dureté du bois, qui est fort commun dans l'Isle & dans toutes les Indes. Ainsi les habitans de Bantam se logent à peu de frais (25).

Palais.

L'entrée du Palais offre une grande cour carrée, où se tiennent les gardes de chaque Seigneur, avec une salle couverte de feuilles de palmier, pour les audiences. Dans un coin de la même cour est la Chapelle, où l'on va faire la prière du midi. Au fond se présente la porte de l'édifice, qui est fort étroite, & par laquelle on entre dans une allée qui ne l'est pas moins, où les Esclaves se tiennent la nuit dans des angles & des recoins, pour la sûreté de leur Maître. Le caractère de la Nation est la défiance, parce que chacun juge de l'infidélité d'autrui par la sienne (26).

Quartier des
Chinois.

Les environs de la Ville, jusqu'aux bords mêmes du rivage, sont habités par des Étrangers, tels que des Malais, des Guzarates, des Bengalois & des Abyssins. Les Chinois ont un quartier qui leur est propre, du côté de l'Ouest.

(23) *Ibid.*

(24) Page 340.

(25) Page 341.

(26) Page 342.

Il est défendu en dehors par une bonne palissade & par un marais, qui le rend très-difficile à forcer. Un grand ruisseau, dont il est arrosé du côté de la Ville, n'y laisse manquer aucune commodité. Les Hollandois du premier voyage comprirent fort bien que s'ils pouvoient s'y établir quelque jour, en y élevant une Forteresse, ils se rendroient maîtres du Commerce des épices, non-seulement de Java, mais encore de Banda, des Moluques & des autres lieux (27).

Bantam a trois grandes places publiques (28) où le marché se tient chaque jour, autant pour le Commerce que pour les nécessités de la vie. Le plus grand, qui est du côté oriental de la Ville & qui s'ouvre dès la pointe du jour, est le rendez-vous d'une infinité de Marchands, Portugais, Arabes, Turcs, Chinois, Quillins, Péguans, Malais, Bengalois, Guzarates, Malabares, Abyssins & de toutes les régions des Indes. Cette assemblée dure jusqu'à neuf heures du matin. C'est dans la même Place qu'on voit la grande Mosquée de Bantam, environnée d'une palissade. On trouve en chemin quantité de femmes, qui se tiennent assises avec des sacs & une mesure nommée *Gantan*, qui contient environ trois livres de poivre, pour attendre les paysans qui apportent leur poivre au marché. Elles sont fort entendues dans ce Commerce. Mais les Chinois, encore plus fins, vont au-devant des paysans & s'efforcent d'acheter en gros toute leur charge. On trouve d'autres femmes, dans l'enceinte de la palissade, qui vendent du bétel, de l'arecca, des melons d'eau, des bananes; & plus loin, d'autres encore, qui vendent plusieurs sortes de pâtisseries toutes chaudes. D'un côté de la Place, on vend diverses especes d'armes, telles que des pierriers de fonte, des poignards, des pointes de javelor, des couteaux & d'autres instrumens de fer. Ce sont les hommes qui se mêlent exclusivement de ce commerce. Ensuite on trouve le lieu où se vend le sandal blanc & jaune; & succéssivement, dans des lieux séparés, du sucre, du miel & des confitures; des fèves, noires, rouges, jaunes, vertes, grises; de l'ail & des oignons. Devant ce dernier Marché se promènent ceux qui ont des toiles & d'autres marchandises à vendre en gros. Là sont aussi ceux qui assurent les Vaisseaux & les autres entreprises de Commerce. A droite du même lieu est le Marché aux poules, où se vendent en même-tems les cabris, les canards, les pigeons, les perroquets & quantité d'autres volailles. Ici le chemin se divise en trois, dont l'un conduit aux boutiques des Chinois, l'autre au Marché aux herbes, & le troisième à la boucherie. Dans le premier on trouve, à main droite, des jouailliers, la plupart Coracons ou Arabes, qui présentent aux passans des rubis, des hiacinthes & d'autres pierreries; & à main gauche des Bengalois, qui étalent toutes sortes d'émaux & de merceries. Plus loin on arrive aux boutiques des Chinois, qui offrent des soies de toutes sortes de couleurs; des étoffes précieuses, telles que des damas, des velours, des satins, des draps d'or, du fil d'or, des porcelaines & mille sortes de bijoux, dont il y a deux rues entières garnies des deux côtés. Par le second chemin, on trouve d'abord, à droite, des boutiques d'émaux; & à gauche, le Marché au linge pour les hommes. Ensuite est le Marché au linge pour les

DESCRIPTION
DE LA
GRANDE
JAVA.
1595.

Places publiques
de Bantam.

Grande Place &
grand Marché.

Sa description.

(27) *Ibid.* & p. 343.

(28) Cette description mérite d'être représentée dans le détail de l'Original.

DESCRIPTION
DE LA
GRANDE
JAVA.
1595.

femmes, dans l'enceinte duquel il est défendu aux hommes d'entrer sous peine d'une grosse amende. Un peu plus loin, on arrive au Marché aux herbes & aux fruits, qui s'étend jusqu'au bout des Places; & en retournant, on trouve la poissonnerie. Un peu au-delà est la boucherie à main gauche, où l'on vend sur-tout beaucoup de grosse viande, telle que du bœuf ou du bœuf. Plus loin encore est le Marché aux épicerie & aux drogues, où les boutiques ne sont tenues que par des femmes. Ensuite on trouve à main droite le Marché au riz, à la poterie & au sel; & à gauche, le Marché à l'huile & aux noix de cocos, d'où l'on revient par le premier chemin à la grande Place où les Marchands s'assemblent, & qui leur sert de bourse.

Deux autres Places de Bantam.

La seconde Place, qui se nomme Place Royale, ou *Pacebam*, est vis-à-vis du Palais du Roi. On y vend en détail diverses sortes de denrées & de poivre. Ce Marché commence après l'autre, & dure ordinairement jusqu'à midi, ou même jusqu'à la fin du jour. Après midi, il se tient un autre Marché dans la troisième Place, qui appartient au quartier des Chinois. Elle est aussi pour les denrées, & les Chinois en tirent beaucoup de profit.

Religion des habitants.

La Religion, dans l'Isle de Java, n'est point uniforme. Les habitants du centre de l'Isle & de ce que les Hollandois nomment les hauts pays, sont véritablement Payens, & fort attachés à l'ancienne opinion de la métémpycose, qui leur fait respecter les animaux jusqu'à les élever avec soin, dans la seule vue de prolonger leur vie. C'est un crime, parmi eux, de les tuer, & sur-tout de les faire servir à leur nourriture. Il se trouve aussi quelques Payens le long de la mer, particulièrement sur la côte occidentale, qui est la plus connue; mais, en général, la plupart des Javanois sont Mahométans. Les Hollandois apprirent avec étonnement, dans leur premier voyage, qu'il n'y avoit pas plus de cinquante ou soixante ans que l'Isle avoit embrassé la Religion de Mahomet, & qu'elle tire de la Mecque & de Médine la plus grande partie de ses Docteurs. Aussi les superstitions & les pratiques de cette créance y sont-elles encore dans toute leur force (29).

Pluralité des femmes.

La pluralité des femmes n'en est pas l'article le plus négligé; & l'Auteur observe qu'outre la permission de Mahomet, les Javanois ont une autre raison de ne se pas borner à une seule femme; c'est que dans l'Isle, & à Bantam en particulier, on trouve dix femmes pour un homme. Outre leurs femmes légitimes, ils prennent librement des concubines, qui servent comme de servantes aux premières, & qui font partie de leur cortège lorsqu'elles sortent de leurs maisons. Il faut même qu'une concubine ait la permission des femmes légitimes pour coucher avec son Maître; mais il est établi en même-tems qu'elles ne peuvent la refuser sans faire tort à leur honneur. Les enfans qui naissent des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs meres soient Esclaves achetées à prix d'argent. Ils sont nés pour les femmes légitimes, comme Ismaël l'étoit pour Sara; mais ces marâtres s'en défont souvent par le poison (30).

Droits des concubines.

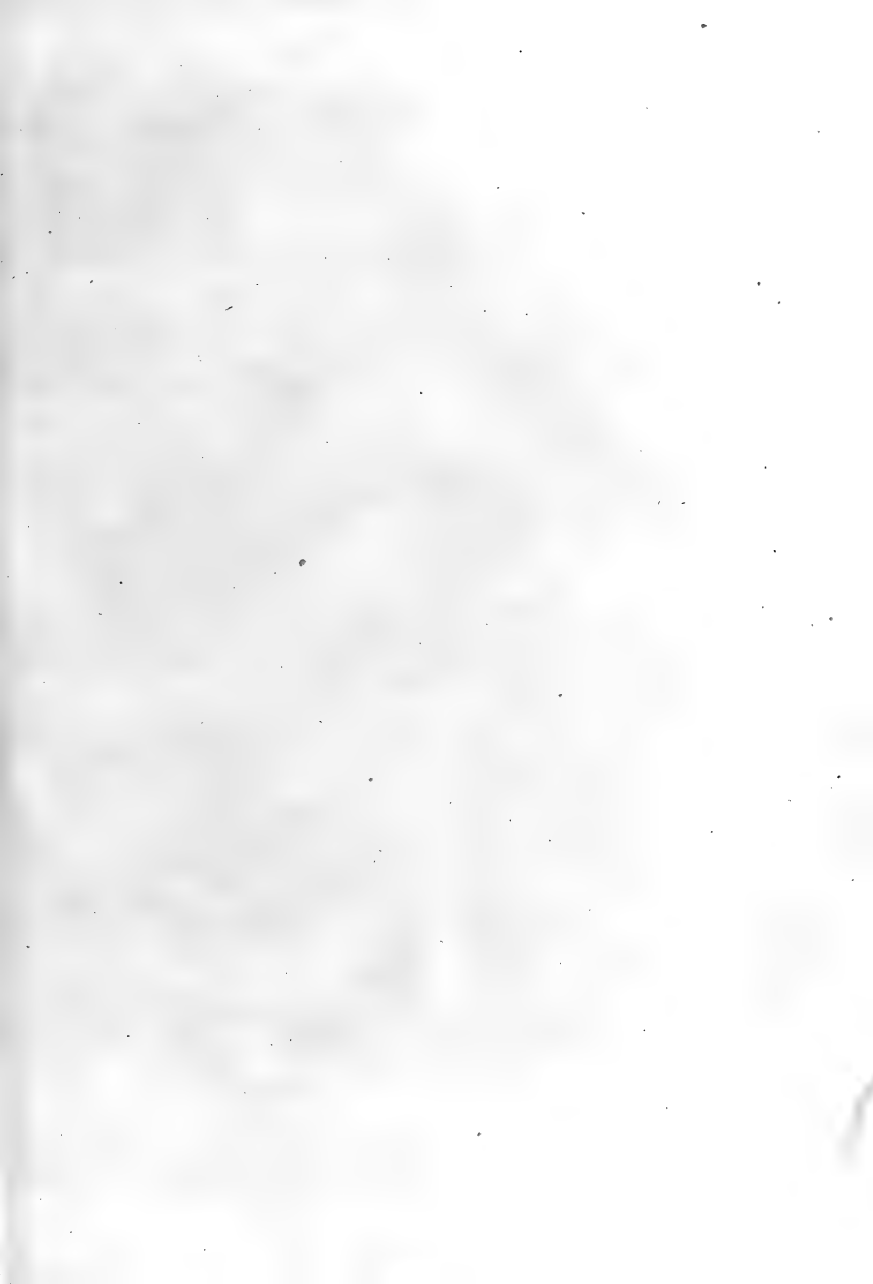
Enfans & leur discipline.

Les enfans de l'Isle vont nus, à la réserve des parties naturelles, qu'ils se couvrent d'un petit écusson d'or ou d'argent (*). Les filles y joignent des brassèlets. Mais lorsqu'elles ont atteint l'âge de treize ou quatorze ans, qui est le tems où l'usage les oblige de se vêtir, leurs parens ne perdent pas un moment pour les

(29) Page 346.

(30) Page 348.

(*) Ceci doit s'entendre apparemment des familles aisées.



HOMME ET FEMME
de l'Île de Java.



marier, lorsqu'ils veulent les sauver du libertinage, parce que sous le voile de leurs habits elles s'attribuent alors le droit de mener une vie débordée. Une autre raison, qui porte les peres à marier leurs enfans fort jeunes, est le desir de leur assurer leur succession. C'est un droit établi à Bantam, qu'à la mort d'un homme le Roi se saisit de sa femme, de ses enfans & de son bien. Ainsi, pour dérober leurs enfans à la rigueur de la loi, les peres s'empres sent de les marier quelquefois dès l'âge de huit ou dix ans (31).

La dot des femmes, du moins entre les gens de qualité, consiste dans une somme d'argent & dans un certain nombre d'Esclaves. Pendant le séjour des Hollandois à Bantam, le second fils du Sabandar épousa une jeune fille de ses parentes, à qui l'on donna pour dot cinquante hommes, cinquante jeunes filles & trois cens mille caxas, qui montent à peu près à la valeur de cinquante-six livres cinq sols, monnoie de Hollande (32).

Le jour de la nôce, il ne manque rien à la parure des deux époux, ni à celle de leurs parens & de leurs Esclaves. Les deux maisons offrent quantité de javelines, appliquées contre le mur, & garnies de houpes de coton blanc & rouge. On fait plusieurs décharges de pierriers. L'après-midi on amene au marié un cheval richement équipé, sur lequel il se promene jusqu'au soir dans tous les quartiers de la Ville. Pendant sa cavalcade, les Esclaves qu'on lui a donnés se rendent auprès de leur nouvelle maîtresse & lui font chacun leur présent. Ensuite ils lui apportent la dot, environnée de divers ornemens. Le festin se trouve préparé pour le retour de l'époux. Tous les parens y assistent; & lorsqu'il est fini, l'heureux couple est conduit sous un toit entouré de rideaux (33).

Les femmes de qualité sont gardées si étroitement, que leurs fils mêmes n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres. Elles sortent rarement; & tous les hommes que le hazard leur faire rencontrer, sans en excepter le Roi, sont obligés de se retirer à l'écart. Le plus grand Seigneur ne peut leur parler sans la permission du mari. Elles ont toute la nuit du betel auprès d'elles, pour en mâcher continuellement, & une esclave qui leur gratte la peau. Les femmes riches qui sortent de leurs maisons ne peuvent être distinguées des pauvres par leur ajustement, car elles ont toujours deux grandes pièces de toile ou d'étoffe qui leur couvrent entièrement le corps; l'une depuis la tête jusqu'au dessous du sein, & l'autre depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Elles vont pieds nus, & n'ont sur la tête que leur chevelure relevée en nœuds. Mais, dans les fêtes & les cérémonies, elles portent une couronne d'or & des bracelets d'or ou d'argent (34).

Elles poussent la propreté jusqu'à se laver cinq ou six fois par jour. Leur paresse est extrême pour le travail. Elles demeurent assises du matin au soir dans la plus ennuyeuse oisiveté. Les soins domestiques sont le partage des Esclaves. Les hommes n'étant gueres plus laborieux se tiennent aussi sur des nattes, à mâcher du betel, au milieu de dix ou vingt femmes. Le tems que le Gouverneur de Bantam passoit avec les siennes retardoit souvent les affaires les plus importantes. Quelquefois les Esclaves, viennent jouer de certains instrumens, qui ressemblent à ces anciens violons à trois cordes qu'on nommoit rebecs. Ils ont aussi de grands bassins de cuivre, sur lesquels ils frappent ex

MOEURS
ET USAGES
DE JAVA.
1595.

Dot des filles.

Cérémonies du
mariage.

Egards publics
pour les femmes.

Leur habillemens.

Leurs occupations.

MOEURS
ET USAGES
DE JAVA.
1595.

Manière simple
de rendre la jus-
tice.

cadence. Les femmes dansent à ce son ; mais elles font peu de sauts. Leur danse est unie, & consiste seulement en divers tours, qu'elles accompagnent du mouvement des épaules & des bras. Cet exercice est réservé particulièrement pour une partie de la nuit, & l'on entend alors un grand bruit de bassins & d'autres instrumens dans toute la Ville. Le mari, qui assiste tranquillement à ce spectacle, jouit des efforts que les femmes font pour lui plaire (35).

Les Magistrats de Bantam tiennent le soir leur assemblée au Palais, pour rendre justice à ceux qui la demandent. L'entrée est ouverte à tout le monde, parce que chacun est obligé de plaider sa propre cause. Ainsi l'on n'y connoît point d'Avocats ni de Procureurs, & les procès ne sont jamais fatigans par leur longueur. On attache à un poteau les criminels condamnés à mort, & l'unique supplice est de les poignarder dans cette situation. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre peuvent se racheter par une somme d'argent, qu'ils payent au maître ou la famille du mort ; Loi de pure politique, dont le but est de favoriser le commerce. Les Hollandois du premier voyage eurent obligation plus d'un fois à cet établissement. Mais les habitans du Pays ne sont pas traités avec la même indulgence (36).

Conseil d'Etat.

C'est pendant la nuit, à la clarté de la lune, qu'on traite les affaires d'Etat & qu'on prend les plus importantes résolutions. Le Conseil s'assemble sous un arbre fort épais. Il doit être au moins de cinq cens personnes lorsqu'il est question d'imposer quelque nouveau droit, ou de faire quelque levée de deniers sur la Ville. Les Conseillers donnent audience chez eux pendant le jour & reçoivent les propositions qui regardent le bien public. S'il est question de guerre, on appelle au Conseil les principaux Officiers militaires, qui sont au nombre de trois cens ; & pour exécuter les résolutions, on les établit chacun sur une partie du peuple, qui rend une obéissance aveugle à leurs ordres. C'est un usage fort singulier, que si le feu prend à quelque maison, les femmes sont obligées de l'éteindre sans le secours des hommes, qui se tiennent seulement sous les armes, pour empêcher qu'on ne les vole (37).

Police extraor-
dinaire pour les
incendies.

Faste des Banta-
mois.

Lorsqu'un des principaux Seigneurs, qui sont distingués par le nom de Capitaines, se rend à la Cour avec son train, il fait porter devant lui une ou deux javelines, & une épée dont le fourreau est rouge ou noir. A cette marque, le peuple de l'un & de l'autre sexe s'arrête dans les rues, se retire à côté des maisons, & se met à genoux pour attendre que le Seigneur soit passé. Tous les habitans de quelque distinction marchent dans la Ville avec beaucoup de faste. Ils sont suivis de leurs domestiques, dont l'un porte une boîte de betel, l'autre un pot de chambre, d'autres un parasol qu'ils tiennent sur la tête de leur maître. Ils vont pieds nuds, & ce seroit une infamie, dans ces occasions, de marcher chaussés, quoique dans l'intérieur des maisons ils aient des sandales de cuir rouge, qui viennent de la Chine, de Malaca & d'Achin. Le maître porte entre ses mains un mouchoir broché d'or ; & sur la tête, un turban de Bengale, dont la toile est très-fine. Quelques-uns ont sur les épaules un petit manteau de velours ou de drap. Leur poignard pend à la ceinture, par derrière ou par devant ; & cette arme, qu'ils regardent comme leur principale défense, ne les quitte jamais (38).

Les Insulaires de Java sont naturellement infidèles & malins. Le meurtre les effraye peu dans leurs querelles, & le sort commun de celui qui a le dessous est de périr par les mains de son adversaire. Mais la certitude du châtiment produit un effet fort étrange. Celui qui a tué son ennemi dans un combat s'abandonne à sa fureur, & perce à droite & à gauche tout ce qui se rencontre dans son chemin, sans épargner les enfans, jusqu'à ce que le peuple attroupé se saisisse de lui & le livre à la justice. Il arrive rarement qu'on l'arrête en vie; parce que dans la crainte d'être poignardés, ceux qui le poursuivent, se hâtent de le percer de coups (39). L'Auteur ajoûte à cette peinture de leur caractère, que de toutes les nations connues, c'est la plus adroite au larcin. Ils sont si vindicatifs, qu'étant blessés par leurs ennemis, ils ne craignent pas de s'enfiler dans leurs armes, pour le seul plaisir de les frapper à leur tour & de se vanger en périsant.

Ils portent ordinairement les cheveux & les ongles fort longs; mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi brun que les Brasiiliens. La plupart sont grands, robustes, & bien proportionnés. Ils ont le visage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupières, de petits yeux, & peu de barbe (40).

Leur soumission est admirable pour ceux qui les gouvernent, & pour tout ce qui porte le caractère d'une juste autorité. La certitude de la mort n'est pas capable de refroidir leur obéissance. Avec toutes ces qualités, ils sont nécessairement bons soldats, & d'une intrepidité qui ne connoît aucun danger; mais ils ne savent ni manier le canon, ni se servir d'un fusil. Leurs armes sont de longues javelines, des poignards, qu'ils nomment *Cris* ou *Crisses*, des fabres & des coutelas. Leurs boucliers sont de bois, ou de cuir étendu autour d'un cercle. Ils ont aussi des cottes d'armes, composées de plusieurs placques de fer qu'ils joignent avec des anneaux. Leurs poignards sont bien trempés, & le fer en est si uni qu'il paroît émaillé. Ils les portent ordinairement à leur ceinture. Le Roi en donne un à chaque enfant, dès l'âge de cinq ou six ans, avec le droit de le porter (41).

La milice ne reçoit point de solde; mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes, & la nourriture, qui est du riz & du poisson. La plupart des soldats sont attachés aux Seigneurs & aux personnes riches, qui les logent & les nourrissent. C'est dans le nombre de ces Esclaves qu'on fait consister la puissance & la plus grande distinction des Seigneurs de Java (42). On doit comprendre que dans cette situation, avec le penchant qu'ils ont naturellement à l'obéissance, il est toujours aisé de les mettre en marche ou de les désarmer. Aussi sont-ils particulièrement propres aux expéditions subites. On les voit rarement oisifs. Ils ont toujours quelque ouvrage à la main, & c'est ordinairement du bois, pour faire des poignées à leurs armes. Ce bois est du sandal, blanc & léger, qu'ils creusent fort adroitement. Ils apportent aussi beaucoup de soin à nettoyer leurs armes, qui sont presque toujours teintes de quelque poison subtil, & aussi tranchantes que nos razors. La nuit comme le jour, ils ne prendroient pas un moment de repos sans les avoir auprès d'eux. Ils les tiennent sous leur tête en dormant. Capables de trahison comme ils se connoissent mutuellement, ils ne prennent jamais de confiance aux liens du sang

MOEURS
ET USAGES
DE JAVA.

1595.
Fureur sans
exemple.

Figure des Javanais.

Leur Milice.

(39) *Ibidem.*

Tome VIII.

(40) *Ibid.*

(41) Page 355.

(42) *Ibid.* & 356.

MOEURS
ET USAGES
DE JAVA.

1595.

Sarbacanes pour
lancer des flèches
d'os de poisson.

ni à ceux de l'amitié. Un frere ne recevroit pas son frere dans sa maison, sans avoir son poignard prêt, & trois ou quatre javelines à portée de ses mains. On voit même quelques pierriers dans leurs avant-cours, quoiqu'ils aient rarement de la poudre pour les charger. Ils ont aussi l'usage de certains tiaux, qui leur servent à souffler de petites flèches d'os de poisson, dont la pointe est empoisonnée, & affoiblie par quelques entailles, afin que venant à se rompre plus aisément elle demeure dans le corps pour y répandre son infection. En effet les playes s'enflamment, avec une si grande corruption, qu'elles sont presque toujours mortelles. Quelques Hollandois, qui avoient été blessés de ces flèches, ne laisserent pas de se rétablir assez facilement. Mais les habitans, qui connoissoient la force du poison, en témoignèrent beaucoup de surprise (43).

Colonies voisines
de Bantam.

Derrière la Ville de Bantam & la côte de la Sonde, au pied d'une montagne qui se nomme *Gonon Besar* & qui produit beaucoup de poivre, on trouve une colonie de gens simples, qui habitoient autrefois le pied du mont Passaruan, situé à l'extrémité orientale de Java. Ce peuple, ayant gemi long-tems sous une domination tyrannique, étoit venu, depuis quelques années, s'établir sous la protection du Roi de Bantam. Il avoit bâti une Ville, qui se nomme *Secra* (44) où son propre Roi faisoit sa résidence avec une partie de la nation. Les autres s'étoient répandus dans les terres voisines, & ne cessent pas d'y bâtir des Villages. Leur caractère est paisible. Ils sont attachés à l'agriculture, & livrés aux principes des Bramines, qui excluent toutes sortes d'animaux de leur nourriture. Rien n'est plus admirable que leur sobriété. L'Auteur ajoute qu'ils ne se marient point, sans expliquer par quelle voie ils ont su pourvoir à la propagation. Leur habillement est composé d'une sorte de papier blanc, qu'ils fabriquent eux-mêmes de l'écorce de leurs arbres. Ils mènent d'ailleurs une vie tout-à-fait philosophique, & leur unique commerce consiste à porter du poivre & des fruits à Bantam.

Manière d'affermir
les terres.

On donne le nom de *Captifs du Roi* (45) à d'autres habitans de l'Isle, qui n'ont pas d'autre profession que de cultiver la terre, & qui prennent à ferme les domaines du Roi & des Seigneurs, dont ils payent le revenu en riz ou en *Caxas*. Dans quelque dépendance qu'ils soient obligés de vivre pendant la durée de leur bail, ils deviennent libres après en avoir rempli toutes les conditions. Outre ces grosses fermes, les Seigneurs & les personnes riches ont des métairies & des maisons de campagne, où ils tiennent des Esclaves qui leur apportent dans la saison tous les fruits qu'elles produisent, tels que du poivre, du riz, des noix de cocos, avec quantité de volaille & un grand nombre de chèvres. Les Esclaves mêmes prennent quelquefois des biens à ferme, & s'engagent par exemple à payer quinze cens ou deux mille caxas pour un cocotier. Mais ils doivent apporter beaucoup d'attention à faire leur marché, parce que sans égard pour le succès de leur travail, il faut que le maître soit payé. Delà vient que la plupart aiment mieux travailler à la journée. Ils gagnent alors huit cens caxas par jour & leur nourriture. Ceux qui servent dans la maison de leur maître n'ont à prétendre que le simple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent six jours pour leurs maîtres, & six autres jours pour leur propre subsistance & celle de leur famille. Leur partage est le plus heureux, lorsqu'ils se contiennent dans

Esclaves, &
profits qu'en tiennent les maîtres.

les bornes qu'on leur impose ; mais si leur fidélité devient suspecte, ils sont exposés à diverses punitions, dont la plus légère est de porter au cou une piece de bois, avec une chaîne qu'ils traînent pendant toute leur vie. Les femmes ne sont pas moins assujetties à travailler pour leur maître. Elles sont assises dans les places publiques, pour vendre diverses sortes de denrées, & se mettre en état de payer chaque jour un tribut. D'autres filent, ou fabriquent des étoffes. Un Esclave qu'on veut vendre est conduit de maison en maison, & demeure à celui qui en offre le plus. Le prix ordinaire est de cinq *fardos*, qui reviennent à neuf livres. La propriété des enfans appartient au maître, qui en ordonne à son gré, sans autre exception que leur vie, dont il ne peut disposer qu'avec le consentement du Roi ou du Gouverneur (46).

La dissimulation, la ruse & l'infidélité sont des vices communs à tous les marchands de Bantam. Ils falsifient particulièrement le poivre, en y mêlant du sable & de petites pierres, qui en augmentent le poids. Cependant leur commerce est florissant, non-seulement dans leur pays & dans les Isles voisines, mais jusqu'à la Chine & dans la plus grande partie des Indes. On leur apporte du riz de Macassar & de Sombaia. Il leur vient des noix de cocos de Balam-buan. *Joartam*, *Gerrici*, *Pati*, *Juama*, & d'autres lieux leur envoient du sel, qu'ils transportent eux-mêmes dans l'Isle de Sumatra, où ils l'échangent pour du *Laq*, du benjoin, du coton, de l'écaille de tortue & d'autres marchandises. Le sucre, le miel & la cire leur viennent de Jacatra, de Japara, de Cravaon, de *Timor* & de Palimban; le poisson sec, de Cravaon & de Bander-machen; le fer, de *Crimata* dans l'Isle de Borneo; la résine, de *Banica*, Ville capitale d'une Isle de même nom; l'étain & le plomb, de *Pera* & de *Gafelan*, Villes de la côte de Malaca; le coton & diverses sortes d'étoffes ou d'habits, de Bali & de Cambaia (47).

Les marchands dont la fortune est bien établie, renoncent aux voyages, & se bornent à mettre sur les Vaisseaux d'autrui une somme qui leur rapporte ordinairement le double du fond. Si le vaisseau perit, ils perdent leurs avances; mais revient-il heureusement? l'emprunteur, au défaut de payement, est obligé de leur donner en gage sa femme & ses enfans, jusqu'à ce qu'il soit entièrement acquitté. Ces contrats se font, comme tous les autres écrits, sur des feuilles d'arbre, avec un poinçon de fer. Ensuite on roule les feuilles; ou s'il est question d'en faire un livre, on les met entre deux planches, qui se relient fort proprement avec de petites cordes. On écrit aussi sur du papier de la Chine, qui est très-fin & de diverses couleurs. L'art d'imprimer n'est pas connu des Insulaires, mais ils écrivent fort bien de la main. Leurs lettres sont au nombre de vingt, par lesquelles ils peuvent tout exprimer. Ils les ont empruntées des Malais, dont ils parlent aussi la langue. Elle est facile & d'un usage commun dans toutes les Indes. Mais ils ont des écoles pour l'Arabe, dont l'étude fait une partie de leur éducation (48).

Les Persans, qui ne sont connus dans l'Isle de Java que sous le nom de Coracons, y exercent le trafic des pierreries & des drogues. On vante leurs lumières dans cette profession & la douceur de leur caractère. Ils ont même de l'affection pour les Etrangers, & leur politesse l'emporte beaucoup sur celle

MOEURS
ET USAGES
DE JAVA.
1595.

Commerce de
l'Isle de Java.

Ecriture & Li-
vres.

Divers caractères des Marchands étrangers.

MOEURS
ET USAGES
DE JAVA.
1595.

de tous les marchands de Bantam. Le commerce des Arabes & des Portugais se fait presque uniquement par eau. Ils portent des marchandises d'une Ville à l'autre, & font beaucoup d'échanges avec les Chinois pour celles qu'ils apportent des Isles. Les Malais & les Quillins prêtent à la grosse aventure. Les Guzarates qui sont presque tous pauvres, servent en qualité de mariniers; & c'est à eux que les Guzarates prêtent leur argent, qu'ils font valoir au triple & au quadruple. Tous ces étrangers sont vêtus d'une fine toile de coton & portent le turban. En arrivant à Bantam, ils achètent une femme, qu'ils revendent à leur départ; mais ils sont obligés d'emmener les enfans, s'ils en ont eû de ce commerce passager (49).

Chinois de Bantam.

On a déjà fait observer que tous les Chinois font leur demeure dans un même quartier, qui est environné d'une forte palissade & d'un marais. Les maisons y sont plus belles & plus commodes que dans les autres quartiers de la Ville. En général, l'adresse & la diligence font le caractère des marchands de cette nation. Ils tiennent une fort bonne table; mais ils passent à Java pour des grands usuriers, à peu près comme les Juifs en Portugal & dans les autres pays de l'Europe (50). Leur principale attention est d'acheter le poivre de la première main. Ils vont de Village en Village, tirant parti de la simplicité des payfans, & ne donnent gueres plus d'un cati ou cent mille caxas pour huit sacs de poivre, quoiqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Chine, ils en revendent deux sacs au même prix. Ces Vaisseaux arrivent tous les ans à Bantam dans le cours du mois de Janvier, en petites flottes de huit ou dix, chacun de cinquante tonneaux. C'est la monnaie qu'ils apportent, qui a cours dans toute l'Isle de Java & dans les Isles voisines. On la nomme *Caxas* en Malais, & *Pitil* en langue de Java. Elle est de fort mauvais aloi. Son épaisseur est à peu près celle d'un liard, & sa matière du plomb fondu, mêlé d'un peu d'écume de cuivre. Aussi est-elle si fragile, que si l'on en laisse tomber un paquet il se trouve toujours un grand nombre de pièces rompues; & si par quelque autre accident elles passent une nuit dans de l'eau salée, elles se colent maniere qu'il s'en brise toujours une partie (51).

Monnaie nommée Caxas.

Son origine à Bantam.

Cette étrange monnaie se fonda à la Chine, dans une Ville qui se nomme *Chincheu*; mais elle ne s'étoit introduite à Bantam que depuis l'année 1590, & les Hollandois apprirent à quelle occasion. Wontay, Empereur de la Chine, informé que le nombre des caxas qui avoient été monnoyés sous son Prédécesseur avoit rempli toutes les Isles voisines & qu'ils n'avoient plus de cours parmi ses Sujets mêmes, imagina, pour les rendre moins communs, d'en faire de si mauvais aloi, que se cassant avec la facilité qu'on vient de représenter, chaque année en pût faire périr une grande partie dans le Commerce. Mais cet expédient même n'en ayant pas assez diminué le nombre, *Hommion*, successeur de Wontay, en fit fondre encore de plus mauvais, pendant que les Hollandois étoient à Bantam. Les caxas ont au milieu de chaque pièce un trou carré par lequel on les enfle dans des cordons de paille qui se nomment *Santas*; deux cens à chaque cordon. Cinq fantas contiennent par conséquent mille caxas, & portent le nom de *Sapocou*. On ne voit presque plus des premiers caxas, ou du moins ils n'ont plus de cours à Java (52).

Les Vaisseaux Chinois apportent aussi de la porcelaine fine & grossière, de la soie à coudre, de petites pièces d'étoffe de quatorze ou quinze aunes, & beaucoup d'autres marchandises. Pour le retour, ils chargent, outre le poivre, tout le sa qu'on apporte de *Tolomban*, où il est en abondance. Ils chargent de l'*Anil* ou de l'indigo, qui vient d'*Anir*; du bois de sandal, des noix muscades, des cloux de girofle, des écailles de tortue, dont on fait à la Chine divers ouvrages fort bien travaillés; des dents d'éléphant, dont on fait de beaux sièges, aussi estimés que s'ils étoient d'argent, & qui servent aux Mandarins & aux Vicerois (53).

Les Chinois brûlent à Bantam beaucoup de vin de cocos, dont ils font d'assez bonne eau-de-vie. Comme c'étoit une occasion, pour les Hollandois, de les voir souvent, ils observerent que la plupart étoient des gens de fort mauvaise mine. Mais dans le portrait que l'Auteur fait de leur figure, il leur donne de grands yeux; ce qui paroît contraire à l'idée qu'on s'en forme ordinairement sur le témoignage de tous les autres Voyageurs. Il ajoute qu'ils ont la peau tendue sur le visage, le front large, de longs cheveux noirs, & si semblables à ceux des femmes, que lorsqu'ils n'ont pas de barbe on ne distingue pas aisément leur sexe; d'autant plus qu'ils les relevent en tresses sur leur tête, & qu'ils mettent par-dessus, un rets fort fin, qui est composé de crin de cheval (54).

Les Marchands Portugais n'ayant pas la liberté de demeurer dans la Ville, ont obtenu des Chinois celle de s'établir dans leur quartier. Ils exercent le commerce du poivre, du girofle, de la muscade, du bois de sandal, du poivre long & des drogues qui sont propres aux Indes, pour lesquels ils donnent en échange des toiles & d'autres marchandises qui leur sont envoyées de leurs divers établissemens. Ceux de Bantam vivent sans Prêtres & sans Eglises; mais il ne leur manque rien pour l'exercice de leur Religion à *Panarucan*, où plusieurs habitans ont embrassé le Christianisme. Leur habillement ordinaire est un long haut-de-chaussé, tel qu'on en porte dans toute la Perse. Ils marchent pieds nus, à la manière du pays, toujours suivis de plusieurs Esclaves qui leur tiennent un parasol sur la tête (55).

Quoique les bâtimens de mer Indiens soient fort inférieurs à ceux de l'Europe, on voit à Bantam quelques fustes & quelques galeres. Mais tout le soin qu'on apporte à les conserver sous de grands toits, n'empêche pas que dans un climat si chaud il ne s'y fasse des ouvertures qui demandent une réparation continuelle. On ne les emploie guères que pour les grandes expéditions, telles qu'un siège, où l'on voit quelquefois des flottes Indiennes de deux ou trois cents voiles. Les galiotes de Java ressemblent beaucoup à nos galeres, excepté qu'elles ont une galerie à l'arrière, & que les Esclaves ou les Rameurs sont seuls dans le bas, bien enchaînés, & les soldats au-dessus d'eux sur un pont, pour combattre avec plus de liberté. Elles ont quatre pierriers à l'avant, & seulement deux mâts. Les *Pares*, ou les *Pirogues*, servent de garde-côtes contre les pirates & les autres accidens. Elles ont un pont, un grand mât & un mât d'artimon, six hommes à l'avant qui rament dans le besoin, & deux à l'arrière qui gouvernent; car tous les bâtimens du pays, sans en excepter les Jon-

MOEURS
ET USAGES
DE JAVA.
1595.

Figure des Chi-
nois de Bantam.

Portugais & leur
Commerce.

Bâtimens de
mer.

MOEURS
ET USAGES
DE JAVA.
1555.

ques, ont deux gouvernails (56); c'est-à-dire, un de chaque côté. Les Jonques ont un mât de beaupré, & quelquefois un mât de misène, avec un grand mât & un mât d'artimon. Elles ont un pont courant, devant & arrière, en forme de toit de maison, sous lequel on se met à couvert de la chaleur du soleil & de la pluie, sans autre chambre d'ailleurs que celle du Capitaine ou du Maître. Le fond de calle est séparé en divers petits espaces où l'on place les marchandises, & les cheminées sont entre ces espaces (57).

Vents communs
dans la Mer de
Java.

Les Mariniers de Bantam n'avoient pas de Cartes marines & n'en connoissoient pas l'usage. Il y avoit peu de tems qu'ils se servoient de la boussole, & c'étoit aux Portugais qu'ils en avoient l'obligation. Ils ne distinguoient que huit rhumbs de vent, parce qu'ils ont deux vents principaux qui regnent presque toute l'année dans leur Mer. L'un est le Nord-Est, qu'ils nomment *Ceilaon*, & qui commençant au mois d'Octobre dure jusqu'à la fin de Mars, lorsque les courans deviennent si rapides vers l'Est que les Hollandois naviguerent alors onze jours sans pouvoir avancer. L'autre, qui regne le reste du tems, est l'Est-Sud-Est, qu'ils nomment *Timor*; & pendant lequel les courans portent à l'Ouest avec autant de force qu'ils en avoient auparavant vers l'Est (58).

§. I I.

Histoire naturelle de l'Isle de Java.

Animaux com-
muns aux autres
pays de l'Inde.

IL n'est question, dans cet article, que des propriétés particulieres de cette grande Isle, & de celles qui méritent un rang distingué par leur excellence, soit qu'elles la doivent à la nature du terroir ou à la qualité du climat. Tout ce qui lui est commun avec les autres parties des Indes doit être renvoyé à l'article général, suivant l'ordre établi dans ce Recueil. Ainsi l'on ne s'arrête, ni aux éléphans, qui sont en fort grand nombre à Java; ni même aux rhinoceros, qui ne doivent pas y être fort rares, puisque les Insulaires en tuent assez pour vendre au Marché des morceaux de leur corne, à laquelle ils attribuent des vertus merveilleuses contre toutes sortes de venins (59); ni aux cerfs, qu'on y rencontre en troupes; ni à quantité d'autres animaux sauvages, tels que des buffes & des sangliers, dont le nombre est aussi fort grand; des singes & des belettes, dont les arbres sont couverts; des perroquets & des paons sauvages; des crocodiles ou des alligators, que les Chinois de l'Isle ont trouvé le secret d'appivoiser & d'engraisser, pour en manger la (60) chair; des chats-civettes, qu'on y appelle *Castoris*, mais dont le musc n'est pas si blanc & si pur que celui de Guinée, &c. Les Hollandois ne vantent, comme véritablement propre à l'Isle de Java, que deux especes de poules, dont ils nomment l'une des *semi-poules d'Inde*, parce qu'elles en ont à peu près la forme, sans être tout-à-fait de la même grandeur. Les Anglois leur ont donné le nom de *Bantams*. C'est l'animal le plus colere qu'il y ait au monde. Aussi ne les éleve-t-on que pour le plaisir de les faire battre; & ces combats sont si furieux, qu'ils ne finissent ordinairement que par la mort de

Deux especes de
poules particu-
lières à l'Isle de
Java.

(56) Page 367.

(57) *Ibid.* & 358.

(58) *Ibidem.*

(59) Page 370.

(60) *Ibidem.*

la poule vaincue (61). La seconde espece est une sorte de poules dont le plumage, la chair & les os sont absolument noirs, mais qui n'en sont pas moins un très-bon aliment.

Les arbres & les fruits offrent un plus grand nombre de singularités. On ne parle point du bétel & de l'arecca, dont l'usage est aussi commun à Java que dans les autres pays de l'Inde. Cependant on doit observer, avec l'Auteur de la premiere Relation Hollandoise, que hors du Détroit de la Sonde on rencontre une Isle nommée *Pulo-Sevessi*, où le bétel croît naturellement & foisonne sans culture. Les Insulaires de Java l'y vont prendre à pleines pirogues, sans autres frais que ceux du voyage, & sans autre peine que celle de le démêler d'entre les orties dont il se trouve entortillé. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du citronnier, quoiqu'elles soient plus longues & qu'elles aient le bout plus pointu. La préparation du bétel, avec la chaux d'écailles d'huîtres brûlées & la noix d'arecca, est la même à Java que dans le reste de l'Inde, avec cette seule différence que les Javanois y ajoutent souvent un peu de *Cate*, qui est une sorte de petit gâteau ou de bignet, composé du bois moëlleux d'un certain arbre (62).

L'Isle de Java produit un fruit excellent, qui se nomme *Mangas*. Il croît sur des arbres à peu près semblables à nos noyers, mais qui a peu de feuilles, quoiqu'il ait beaucoup de branches. Sa grosseur est celle d'un gros œuf d'oie, sa forme oblongue, & sa couleur d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande assez longue, qui est amere lorsqu'on la mange crüe; mais, rôtie sur les charbons, elle devient plus douce, & sa vertu est extrêmement vantée contre les vers & le flux de sang. Les *Mangas* meurent aux mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre. Leur goût surpasse celui des meilleurs pêches. On les confit verds avec de l'ail & du gingembre, & l'on s'en sert au lieu d'olives, quoique leur goût soit plutôt aigre qu'amer (63). Il y a une autre espece de *Mangas*, que les Portugais ont nommés *Mangas-bravas*, & qui sont un poison très-subtil. Il cause la mort à l'instant, & l'on n'a pas encore trouvé de remède qui en puisse arrêter l'effet. Ce funeste fruit est d'un verd clair & plein d'un jus blanc. Il a peu de poulpe. Son noyau est couvert d'une écorce fort dure, & sa grosseur est à peu près celle d'un coing.

Les ananas de Java passent pour les meilleurs des Indes. Le *Samaca* est un autre fruit de cette Isle, de la grosseur d'un citron & d'un verd qui tire sur le rouge. Il rend beaucoup d'eau, & le goût en est un peu aigre. Mais on fait beaucoup moins de cas du fruit que de ses feuilles, qui ressembleroient à celles du citronnier si elles n'étoient plus rondes. On les confit dans le sucre & l'on s'en sert, comme des tamarindes, contre les inflammations & les fièvres chaudes.

La plante du poivre de Java s'attache & croît le long de certains gros roseaux, que les habitans de l'Isle nomment *Mambus*, au dedans desquels on prétend que se trouve le *Tabaxir*, nommé par les Portugais *Sacar* ou *Sucre*

HISTOIRE
NATURELLE
DE JAVA.

Isle de Pulo-Sevessi, où le bétel croît naturellement.

Mangas.

Mangas-bravas.

Samaca.

Mambus sans tabaxir.

(61) On a vu dans le Paragraphe précédent l'Indes, ce qui regarde les poules de Tubao.

(62) Page 270. Pour l'arecca, voyez la Relation de Knox, & l'Histoire naturelle des

(63) C'est sans doute ce que nous nommons *Mango*. L'Isle de Ceylan en produit aussi, près de Columbo.

de Mambu. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les mambus de Java n'ont pas de tabaxir, quoiqu'il s'en trouve dans ceux qui croissent sur toute la côte de Malabar, & sur-tout à Coromandel, Bissnagar & Malaca. Ce sucre, qui n'est qu'une sorte de jus blanc, semblable à du lait caillé, est néanmoins si estimé des Arabes & des Perses, qu'ils l'achètent au poids de l'argent. Mais le détail de ses vertus appartient à l'histoire naturelle des Indes.

Duriaon.

Le fruit que les Malais appellent *Duriaon*, & que les Portugais ont voulu faire passer pour une production particulière de Malaca & des lieux voisins, est plus parfait dans l'Isle de Java qu'en aucun autre lieu. L'arbre qui le porte se nomme *Batan*. Il est aussi grand que les plus grands pommiers. Le bois en est dur & compact, l'écorce grise. Ses fleurs, qu'on nomme *Buaas*, sont d'un blanc-jaunâtre, longues d'une palme & demie, & de deux ou trois doigts d'épaisseur. Elles sont un peu fendues sur les bords, & d'un fort beau verd, quoique plus pâles en dedans. Son fruit, qui est à peu près de la grosseur du melon, est environné d'une écorce solide & garnie de petites pointes fort aigues. Il est verd en dehors, avec de longues raies comme celles des melons. Dans l'intérieur il contient quatre creux, dans chacun desquels sont trois ou quatre coquilles, en forme de petites boîtes, qui renferment un fruit de la blancheur du lait, de la grosseur d'un œuf de poule, & d'un goût qui surpasse en bonté la gelée de riz, de blancs de chapons & d'eau-rose, qui se nomme en Espagne *Manjar-blanc* ou blanc-manger (64). Chaque fruit a son noyau particulier, de la grosseur du noyau de pêche. Ceux qui n'ont jamais mangé de *duriaon* lui trouvent d'abord une odeur forte, qui tient un peu de celle des oignons cuits sous la braise. Mais il n'en est pas moins un des meilleurs, des plus sains & des plus agréables fruits des Indes. On parle avec admiration de l'inimitié, si l'on ose hasarder ce mot dans un article physique, qui se trouve entre le *duriaon* & le bétel. Qu'on mette une seule feuille de bétel dans un magasin rempli de *Duriaons*, ils se pourriront presque aussitôt. D'ailleurs, si l'on a mangé de ces fruits avec assez d'excès pour en avoir l'estomac trop chargé, une feuille de bétel qu'on se met sur le creux de l'estomac dissipe immédiatement l'incommodité, & l'on ne craint jamais d'en manger trop lorsqu'on a sur soi quelques feuilles de bétel (65).

Inimitié entre
le *duriaon* & le
bétel.

Lantor.

L'arbre qui se nomme *Lantor* est aussi d'une beauté extraordinaire dans l'Isle de Java. Ses feuilles sont de la longueur d'un homme. Elles sont si unies, qu'on peut écrire dessus avec un crayon ou un poinçon. Aussi les habitants de l'Isle s'en servent-ils au lieu de papier, & leurs livres en sont composés. Ils ont néanmoins une autre sorte de papier qui est fait d'écorce d'arbre, mais qu'on n'emploie que pour faire des enveloppes (66).

Le cubebe.

Le *Cubebe* ne croît qu'à Java, sur la côte de la Sonde, où il porte le nom de *Cuciombi* & de *Cumuc*. Dans le reste des Indes on le nomme *Cuba-chini*, parce qu'avant les premières navigations des Portugais, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre dans l'Isle de Java & qui le transportoient dans les autres pays orientaux, dont tout le Commerce étoit entre leurs mains. Ce fruit ne croît que dans des lieux incultes. La plante s'attache à des arbres, comme celle du poivre. Il croît par grappes, comme le raisin, & chaque grain sur

une queue particuliere. Les Javanois l'estiment d'autant plus qu'il ne s'en trouve que dans leur Isle, & le vendent bouilli, pour empêcher qu'on ne le cultive ailleurs. On s'en fert contre le rhume, & pour chasser la pituite. Les Mores le prennent dans du vin, pour s'exciter à la volupté (67).

Les *Mangostans* sont aussi d'excellens fruits de Java, quoique par la forme ils ressembleront beaucoup à nos prunelles de haie. L'herbe qui se nomme *Talasse* en langue de Java, & *Lalade* en Malais, ne produit ni fruit ni fleurs. Mais les Insulaires font divers usages de ses feuilles pour assaisonner leurs alimens. Ils les mangent aussi vertes, dans l'opinion qu'elles n'ont pas moins de vertu que le cube pour exciter la nature au plaisir (68).

On trouve dans la même Isle (69) un fruit nommé *Jaca*, de la longueur de nos plus grosses citrouilles, qui croît sur de grands arbres, mais de leur tronc, à fleur de terre. L'odeur en est admirable dans sa maturité. Sa poulpe a quelquefois celle du melon, quelquefois celle de la pêche, celle du miel & celle des plus excellens citrons. Ses noyaux, ou ses pignons, sont plus gros que les dattes communes. Bouillis ou rôtis, ils sont d'un excellent goût, & d'une chaleur favorable à la volupté. Quoique ce fruit soit commun dans d'autres parties des Indes, il semble qu'il n'ait cette dernière propriété que dans l'Isle de Java.

Celle de Bali, qui en est si voisine, en produit un de la grosseur d'une poire, rond par le bas & pointu par le haut, couvert d'une peau fort rude, qui lui a fait donner par les Hollandois le nom de *Porc-épi*. Sa chair est blanche & fort astringente. Il croît sur de grands arbres, aussi pressé que les grains de raisin le sont sur la grappe, & en si grand nombre qu'on est surpris que les branches en puissent soutenir le poids. On le cuit dans la saumure ou dans le sucre.

La *Casse* & les *Mirabolans* ne sont pas assez particuliers à l'Isle de Java pour mériter ici une description; mais la casse des Isles du Détroit est célèbre, du moins par son abondance. Java produit aussi une sorte de *Cannelle sauvage*, que les Portugais nomment *Canela di Mato*, moins bonne à la vérité que la canelle fine. Il est défendu d'en faire entrer en Portugal; ce qui n'empêche pas qu'on n'y en transporte beaucoup sous le faux nom de canelle de Ceylan (70). Elle a peu de goût & de vertu. L'écorce en est épaisse & grossière, & les arbres sont plus petits que ceux de Ceylan.

Le *Carcapuli* est une sorte de cerise aigre de Java, qui a la grosseur d'une cerise commune, mais qui renferme plusieurs petits noyaux. On en voit de blancs, de rouges & d'incarnats, tous également estimés.

Le *Cost-Indique* (71), dont il se fait un grand commerce en Turquie, en Arabie, à Malaca, &c. le *Roséau aromatique* (72), & le *Zerumbet*, sans appartenir particulièrement à l'Isle de Java, y sont communs & d'une beauté particuliere. Le *zerumbet*, racine qui a plus de vertu que le gingembre, y porte le nom de *Canjor*. Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, croît dans la même Isle sous le nom de *Lanquas*; mais quoiqu'il soit plus

HISTOIRE
NATURELLE
DE JAVA.

Mangostans.
Talaïc.

Le jaca;

Le porc-épi;

Cannelle sauvage
de Java.

Carcapuli.

Zerumbet;

Lanquas.

(67) Page 389.

(68) *Ibid.*

(69) Voyez ci-dessous la Relation de l'Isle
de Ceylan par Knok.

(70) Page 392.

(71) *Costus-Indicus.*

(72) *Calamus-aromaticus.*

grand que celui qui vient de la Chine, il s'en faut beaucoup que l'odeur en soit aussi bonne. Il croît sur une petite plante, qui vient sans culture. Ses feuilles ressemblent au fer d'une lance. Quelques Insulaires en transplantent dans leurs jardins pour la manger en salade. Mais son usage ordinaire est en qualité de remède pour diverses maladies. Ses racines sont longues & grosses, avec quantité de petits nœuds comme ceux du roseau. Elles sont rouges, en dehors comme dans l'intérieur, & leur goût tire sur celui du gingembre.

Fagara.

Le *Fagara* est un fruit de Java, de la grosseur du cubebe. Son écorce est tendre, & couverte d'une coque noire fort mince. Il ne contient qu'un seul grain, qui est excellent pour le rhume, pour les foiblesses d'estomac & pour le cours de ventre.

Benjoin.

Il croît dans l'Isle de Java de gros melons d'eau fort verts, & d'un agrément particulier dans le goût. Le *Benjoin* est encore une de ses productions les plus estimées (73). C'est une sorte de gomme qui ressemble à l'encens ou à la mirre, mais qui est beaucoup plus précieuse par ses usages dans la Médecine & dans les parfums. Elle découle, par incision, du tronc d'un grand arbre fort touffu, dont les feuilles diffèrent peu de celles des limoniers. Les plus jeunes produisent le meilleur benjoin, qui est noirâtre & d'une très-bonne odeur. Le blanc, qui vient des vieux arbres, n'approche pas de la bonté du premier; mais, pour tout vendre, on les mêle ensemble. Cette gomme est nommée par les Mores, *Louan-jovy*, c'est-à-dire, *Encens de Java*. C'est une des plus précieuses marchandises de l'Orient.

On trouve du bois de sandal rouge à Java; mais il est moins estimé que le jaune & le blanc, qui viennent des Isles de *Timor* & de *Solor*. Le sandal de Java ressemble au noyer. Il porte un fruit noir, dont la forme approche de celle des cerises, mais sans odeur & sans goût. On fait un grand usage du sandal dans toutes les Indes. On le broie avec de l'eau, jusqu'à ce qu'il se tourne en bouillie, pour s'en oindre le corps.

L'anacardium.

Le fruit qui s'appelle *Anacardium*, ou fruit du cœur, à cause de sa ressemblance avec le cœur humain, croît aussi dans les Isles de la Sonde, & particulièrement à Java. Les Portugais le nomment *Fava de Malaca*, parce qu'il ressemble aussi à la fève, quoiqu'il soit un peu plus gros. Les Indiens en prennent avec du lait, pour l'asthme & pour les vers. Mais, préparé comme les olives, il se mange fort bien en salade. Sa substance est épaissie comme le miel, & aussi rouge que du sang.

Serpentine, ou
Pao de cobra.

C'est dans l'Isle de Java & dans toutes les Isles de la Sonde que croît la racine que les Portugais nomment *Pao de cobra*, les Hollandais, *Bois de serpent*, & les François, *Serpentaire* ou *Serpentine*. Elle est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, amère & fort dure. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin, pour s'en servir dans les fièvres chaudes & contre les morsures des serpents. Elle a été connue par le moyen d'un petit animal, nommé *Quil* ou *Quirpele*, de la grandeur & de la forme du furet, qu'on entretient dans les maisons des Indes pour prendre les rats & les souris, comme nous nourrissions ici des chats pour le même office. Ces petits animaux portent une haine naturelle aux serpents; & comme il arrive souvent qu'ils en sont mordus, ils ont

recours à cette racine, dont l'effet est toujours certain pour leur guérison. Depuis cette découverte, il s'en fait un grand commerce aux Indes (74).

Le bois que les Portugais ont nommé *Aguilla-brava*, vient aussi de Java. Quoiqu'il n'ait pas tant de vertu que le *Calamba* (75), qui croît particulièrement à Sumatra & dans quelques autres lieux, il ne laisse pas d'être estimé & de faire un article considérable du Commerce. Les Indiens l'emploient pour brûler les corps de leurs Bramines & des grands Seigneurs. C'est un honneur aussi distingué, parmi eux, d'être brûlé sur un bucher de ce bois, que d'avoir en Europe un magnifique tombeau de marbre (76). Les Marchands de Bantam vendent beaucoup de *calamba*, quoiqu'il n'en croisse point dans leur Île. Cet arbre est de la grandeur de l'olivier. Son odeur n'acquiert la perfection qui la distingue, qu'à mesure que le bois sèche. On juge de sa qualité par son poids, par ses veines noires, & par la liqueur grasse qui en découle lorsqu'on le fend en morceaux. Pilé ou broyé avec quelque liqueur, il rend l'haleine agréable, il fortifie l'estomac, il sert de remède contre le flux de sang, la pleurésie, &c. (77).

Entre les Plantes & les Drogues de Java, l'Auteur de la première Relation des Hollandois met les noms suivans; mais sans avertir aussi exactement qu'il le devoit (78) s'il les donne toujours pour des productions particulières de l'Île (79).

(74) Page 399.

(75) Les Portugais le nomment *Pao d'Aguilla*.

(76) Page 400.

(77) Page 399.

(78) Cependant on peut conclure du soin qu'il a pris de nommer les pays dont l'on en apporte plusieurs à Bantam, que les autres ne croissent qu'à Java.

(79) Le *Podi*, espèce de farine dont on se sert contre le froid & contre le vent.

Le *Caxumba*, ou *Flors*, racine qu'on emploie pour assaisonner les mets & pour teindre les habits de coton.

Le *Cajuapi*, espèce de bois qui met la bouche en feu. On le brise fort menu pour l'utilité & l'agrément de son odeur, & on le réduit en consistance d'onguent pour s'en frotter le corps.

Le *Cantiour*, fruit de la nature des raupinambours & des truffes. L'Auteur observe ici que le même fruit est commun dans la Guinée, mais il n'ajoute pas sous quel nom.

Le *Semparentiaon*, racine amère, à laquelle on attribue des vertus extraordinaires, mais qui ne se trouvent pas expliquées.

Le *Pontion*, qui vient de Malaca & du Comorandei; le *Gato-gamber*, fruit semblable aux olives, qui vient de Cambaye: le *Ganti*, racine dont les Indiens se frottent le corps, & qu'on apporte de la Chine à Bantam.

Le *Sabani*, graine dont on fait une espèce

de moutarde.

Le *Doringi*, dont on fait prendre aux enfans naissans. Mais l'Auteur n'explique pas si c'est une graine ou une racine.

Le *Galam*, racine qui croît dans l'eau & qui est fort rafraîchissante.

Le *Fianco*, fruit que les Insulaires pilent, & qu'ils prennent en liqueur dans diverses maladies.

Le *Madian*, le *Maju* & le *Corossani*, qui viennent d'Achin à Bantam, & dont la vertu est d'enivrer. On n'explique point autrement leur nature; mais l'Auteur ajoute qu'on mêle le *Madian* & le *Maju* avec le bon *Cumin* de Perse, qui s'appelle *Jentanieran* en Malais, pour en faire un remède contre les maladies apoplectiques & les rhumatismes.

Le *Spodium*, cendre d'un arbre des Îles de la Sonde, dont on se sert pour se nettoyer le corps.

Le *Sari*, espèce de farine dont on se frotte le corps, & qui sert, comme le *podî*, à garantir de l'effet des mauvais vents.

Le *Tagavi*, le *Suraban* & le *Sedoucia*, racines qu'on broie ou qu'on pile pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, connu à la Chine sous le nom de *Geiduar*; fruit de la grosseur d'un gland, très-rare & très-cher, excellent pour diverses sortes de maladies, sur-tout contre les morsures venimeuses & contre d'autres poisons.

Le *Jalave*, fruit de la grosseur du précédent,

Poids, Mesures & Monnoie des Indes Orientales.

C'EST à l'exemple des Hollandois qu'on se détermine à recueillir sous un titre commun tout ce qui appartient aux Mesures & aux Monnoies des Orientaux, ou du moins ce qu'ils en ont pu découvrir dans leurs voyages par la pratique du Commerce & par leurs observations. Gaspard *Balbi*, jouaillier Vénitien, qui voyagea dans les mêmes pays depuis 1579 jusqu'en 1588; c'est-à-dire, treize ans avant le premier voyage des Hollandois, avoit déjà publié un Tarif des Monnoies Indiennes, réduit d'une monnoie à l'autre, pour la facilité des comptes (80); mais il se borne à cette réduction, qui contient plus de quarante pages d'opérations arithmétiques, sans y rien joindre qui puisse faire connoître la nature même de ces monnoies. D'autres Voyageurs, tels que *Pyrard* (81) & *Saris* (82), ont donné l'explication de quelques monnoies particulières & de quelques mesures dont ils ont eu l'occasion de s'instruire; mais sans avoir poussé plus loin leur curiosité, ou sans avoir eu plus d'égard pour celle du Public. C'est apparemment pour suppléer à ces omissions, que les Hollandois ont publié les Remarques suivantes.

Poids.

A Malaca, Achin & dans les lieux voisins, on pèse par Bahars. Il y en a deux fortes; le grand & le petit. Le grand Bahar contient deux cens *Caris*, dont chacun est de vingt-six *Taels*, ou trente-huit onces & demie, poids de Portugal; chaque Tael étant d'une once & demie, mais un peu foible. C'est à cette sorte de poids qu'on pèse le poivre, le clou de girofle, la noix muscade, le gingembre, la canelle, les tamarins, le lacq, le macis, le sucre, les mirabolans, le bois de sandal, l'indigo ou l'*Anil*, l'alun & diverses autres marchandises.

Le petit Bahar contient aussi deux cens *Caris*; mais chacun de ces *Caris* n'est que de vingt-deux *Taels*, ou trente-deux onces & un huitième; car, dans ce petit Bahar, le Tael est d'une once & demie bien forte. C'est à ce poids qu'on pèse le vif-argent, le vermillon, le cuivre, le fer-blanc, l'étain, le plomb, l'ivoire, la soie, le musc, la civette ou l'*Agaglia*, l'ambre & le camphre.

Dans le Continent des Indes, le camphre, la casse, le bois d'aloës, la rhubarbe & le nard se pèsent par Farateles, dont chacune vaut une Arrobe, ou deux livres poids de Lisbonne. Le safran se vend à un autre poids, qui se nomme *Almene*, & qui est aussi de deux livres.

dont on se sert dans les potions médicinales.

Le *Paravus*, herbe rafraîchissante, chère & rare. On vante ses qualités pour les ardeurs du sang & les ardeurs du foye.

Le *Tomonpute*, racine semblable au *Galgan* ou *Curcoema*, excepté qu'elle est blanche. On s'en frotte le corps pour se rafraîchir.

On trouve à Java & dans les Isles de la Sonde, une Plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'arbre qui produit les tamarins. Son fruit est une espèce de fève, semblable à nos haricots, qui a des qualités fort

saines. Les petites fèves, qui se nomment *Conduri* en Malais, & *Saga* en langue Javanaise, servent de poids pour peser l'or, l'argent & les autres métaux. Elles sont d'un beau rouge, avec une petite tache noire sur le côté. Leur amertume ne permet pas d'en manger.

(80) *Viaggio dell' Indie Orientali di Gaspar Balbi in Venetia 1590*, in-12, page 149. & suivantes.

(81) Sa Relation est à la suite de celle-ci.

(82) Au premier Tome de ce Recueil.

A la Chine, on pèse par Bahars ; mais chaque Bahar Chinois est de trois cens Catis, qu'il n'en font que deux cens de Malaca ; & chaque Cati contient seize Taels. A Malaca, le Cati n'est que de quatorze Taels ; c'est-à-dire, vingt & une onces de Portugal. Un Tael pesant une réale & demie de huit, contient dix *Mases*, & une Mase dix *Conduris*. C'est à ce poids que les Chinois pèsent l'argent lorsqu'ils en reçoivent pour des marchandises, parce qu'ils n'ont pas de monnaie. Ils coupent en petits morceaux les réales de huit & tout l'argent.

A Bantam & dans toute l'Isle de Java, comme dans les Isles voisines, le Tael ne contient que huit Mases ; & deux Réales de huit pèsent sept Mases.

On se sert encore d'un autre poids qui se nomme *Mao* ou *Main*, & qui contient seulement douze Catis, chacun de vingt-deux Taels. Mais à Cambaye & dans les Indes, il contient vingt-sept Taels, & l'on s'en sert pour peser toutes les denrées qui servent à la vie.

On se sert aussi, à la Chine, d'un poids qu'on nomme *Picol*. Il est de soixante-six Catis & trois quarts ; de sorte que trois Picols & un Bahar pèsent deux cens Catis. C'est à ce poids qu'on pèse la soie.

Les diamans, les rubis & les autres pierres précieuses, se pèsent dans les Indes par *Mangalis*, dont chacun est de cinq grains. On pèse les émeraudes par *Cates*, de trois grains chacun.

Les Apoticairens se servent d'un petit poids, nommé *Metricol*, qui est la dixième partie d'une once ; & d'un autre nommé *Mitricoli*, qui en est la huitième partie.

Aux Indes, à Cambaye & à Bengale, la mesure commune pour le riz & les autres grains, se nomme *Candijl* ou *Candile*. Elle contient environ quatorze boisseaux, du poids de cinq cens livres. C'est par cette mesure qu'on jauge les Vaisseaux, & l'on dit, un Vaisseau du port de tant de *Candiles*.

A Java & dans les Isles voisines, on se sert d'une mesure plus petite, qui se nomme *Gantan*, & qui contient environ trois livres de poivre. Le sac, qu'on nomme *Baruth*, contient dix-sept Gantans, qui pèsent cinquante-quatre livres & quelquefois cinquante-six livres, poids de Hollande. Il y a, pour tous les autres grains, une mesure nommée *Gedeng*, qui contient environ quatre livres de poivre, par lesquelles on peut juger des autres suivant leur proportion.

La mesure d'étendue pour les velours, les draps, les toiles & les autres marchandises d'Occident est le *Covodo* de Portugal, qui est de deux aunes & un quart, mesure de Hollande. Les toiles & les étoffes du pays même se vendent par pieces & par demi-pieces, qui doivent avoir une mesure déterminée. Cette mesure est de quatorze à quinze aunes, tant à la Chine que dans les autres lieux.

A l'égard des Monnoies, on compte à Goa & sur la côte de Malabar par *Pardaos-cherafins*, qui sont une monnaie d'argent, mais de mauvais aloi. Elle se bar à Goa, & sa valeur est de trois *Tessons* ou trois cens Reys de monnaie Portugaise. Elle a d'un côté un Sébastien, & de l'autre un paquet de quatre flèches.

On y compte aussi par *Tangas*, qui ne sont pas des espèces, mais une simple monnaie de compte, comme les livres & les florins en Europe. Un Par-

Mesures.

Monnoies.

dao-cherafin, par exemple, fait quatre Tangas de bon aloi, & cinq Tangas de mauvais aloi ; car le bon & le mauvais aloi font deux autres manieres de compter. On se fert aussi de *Vintins* dans les comptes, quoiqu'il n'y ait pas proprement d'espèces de ce nom. Quatre *Vintins* de bon aloi, ou cinq de mauvais aloi, font un Tanga. Les *Basarucos* font du plus bas aloi. Leur maniere est un mauvais étain, & l'on y distingue encore des degrés. Quinze bons *Basarucos* ou dix-huit mauvais font un *Vintin*, & les trois valent deux Reys de Portugal ; de sorte qu'il entre trois cens soixante-quinze *Basarucos* dans un *Pardao-cherafin* (83).

Quoique les *Pardaos-cherafins* soient la monnaie qui a le plus de cours dans les Indes, elle est sujette à de grandes altérations. Dans les grandes Villes, on trouve, aux coins de chaque rue, des Chrétiens Indiens qui s'y tiennent exprès pour visiter les pièces, & qui pour un fort petit salaire rendent ce service à ceux qui le demandent. L'expérience leur donne tant d'habileté, que sans le secours de la pierre de touche ils distinguent une fausse pièce entre mille, & qu'en la faisant passer d'une main à l'autre ils en connoissent précisément la valeur. Les Européens n'ont pas d'autre règle que le son pour découvrir les fausses pièces. Elles sont fabriquées dans le Continent, par des Indiens qui s'enrichissent de cette imposture, mais qui s'exposent à de rigoureux châtimens lorsqu'ils sont reconnus.

Ce qu'on a dit des *Caxas* (84) suffit pour l'explication de cette misérable monnaie. Les *Fanos* sont une autre espèce des Indes, dont vingt font un *Pardao*. Les *Larrins* sont une monnaie d'argent fort pur, qui tire son nom de la Ville de *Lar* en Perse, où elle se fabrique. Sa forme est longue, à peu près comme un fil épais d'argent, plié en double, avec une marque de Perse d'un côté. Un *Larrin* vaut cent cinq ou cent huit *Basarucos*, suivant les variations du change.

Une monnaie célèbre est celle qui est connue dans toutes les Indes sous le nom de *Pagodes*. On en distingue deux ou trois sortes, qui valent toujours plus de huit Tangas. Les *Pagodes* se fabriquent à *Narsingue*, *Bisnagar* & dans d'autres lieux. On voit sur un des côtés la figure d'une Idole, assise sur un siège ; & sur l'autre, un Roi dans un char de triomphe, tiré par un éléphant.

Les *Sequins* ou les *Ducats* de Venise, qui passent aux Indes par *Ormuz*, & les autres *Ducats* qui se fabriquent en Turquie, valent ordinairement deux *Pardaos-cherafins*. Les *S. Thomé*, monnaie qui tire ce nom de la figure de Saint Thomas Apôtre, qu'elle porte d'un côté, & d'une longue croix qui est sur l'autre, valent toujours plus de sept Tangas, & quelquefois jusqu'à huit.

De toutes les monnaies d'Espagne, il n'y a que les Réales de huit, nommées autrement *Piastras*, qui aient cours aux Indes, sous le nom de *Pardaos-reales*. A l'arrivée des Vaisseaux, elles valent ordinairement quatre cens trente-six Reys de Portugal. Ensuite elles haussent au change lorsqu'on en cherche pour les faire passer à la Chine ; mais elles ne baissent jamais davantage. Soit qu'on achete ou qu'on vende, il faut toujours convenir en quelles espèces se feront les payemens. Cependant s'il est question de perles, de pierreries, d'or,

(83) On trouvera quelques autres explications sur les Changes & sur les *Basarucos*, dans la Description de Goa par *Pyrard*. (84) Voyez ci-dessus, §. I.

d'argent & de chevaux, il suffit de nommer le nombre des Pardaos, parce qu'on entend toujours des Pardaos de six Tangas. Mais pour toutes les autres marchandises, si l'on ne spécifie rien, & qu'on se contente en général de nommer les Pardaos, on est réduit aux Pardaos de cinq Tangas. Quelques-uns comptent aussi par Pardaos de Larrins; & dans ce compte, cinq Larrins font un Pardao.

Les petites coquilles, qui tiennent lieu de Basarucos dans le Royaume de Bengale & dans quelques autres pays, ne méritent pas d'observation parmi les monnoies générales des Indes, & sont renvoyées à l'article des Régions où elles sont précieuses à ce titre.

VOYAGE DE PAUL VAN CAERDEN aux Indes Orientales.

POIDS, MESURES ET MONNOIES DES INDES ORIENTALES.

VAN
CAERDEN.
1599.
Introduction.

QUOIQUE ce Voyage aux Indes Orientales ne dût tenir que le quatrième rang dans l'ordre des années (85), les Editeurs lui donnent le troisième, par la double raison, qu'il fut la première entreprise d'une nouvelle Compagnie dont on a rapporté l'origine dans l'Introduction, sous le nom de *Compagnie de Brabançons*, & que la Flotte de Van Caerden n'ayant été arrêtée par aucun obstacle, n'arriva guères plus tard aux Indes que celle du troisième Voyage, qui étoit partie sept mois plutôt. L'objet de la Compagnie des Brabançons n'étant que de s'enrichir par le Commerce, à l'exemple de la première, elle mit en mer quatre Vaisseaux, dont on ne nous apprend pas les forces, mais qui se nommoient les *Pays-Bas*, les *Provinces-Unies*, le *Nassau* & la *Cour de Hollande*, sous la conduite de Paul Van Caerden, & qui partirent du Texel le 21 de Décembre 1599. Huit mois d'une heureuse navigation, dans le cours de laquelle le *Nassau* & la *Cour de Hollande* se séparèrent volontairement des deux autres (86), rendirent les *Provinces-Unies* & la *Cour de Hollande* à Bantam le 6 d'Août 1600. Van-Caerden montoit les *Provinces-Unies*, avec le titre de Général.

Il prit à Bantam un Pilote & deux Interprètes, pour aller charger du poivre à *Priaman*.¹ Mais n'y ayant pas trouvé l'abondance qu'on lui avoit fait espérer, il se rendit à *Tikou*. Le Commerce n'y fut guères plus avantageux, parce qu'on y eut à se défendre de la mauvaise foi des habitans. Ils méloient du sable & des pierres avec le poivre. Ils le faisoient tremper dans l'eau pour le rendre plus pesant. D'ailleurs on étoit obligé de tenir les chaloupes dans des lieux dangereux, où elles demeuroient à sec pendant la basse marée. Van Caerden proposa aux Indiens de venir trafiquer dans une petite Ile qui est à demi-lieue du Port, en offrant de leur payer le poivre plus cher, à proportion de leur dépense. Non-seulement ils rejetterent cette proposition, mais ils mirent chaque jour de nouveaux impôts sur les marchandises. La trompe-

Départ de Van Caerden & son arrivée aux Indes.

1600.

Les Hollandois sont trompés par les Indiens de Tikou.

(85) Le voyage de Vander Hagen devoit précéder naturellement celui-ci; puisque cet Amiral partit du Texel le 6 d'Avril 1699.

(86) Ce fut avec la participation des autres, qui leur donnerent une partie de leur eau & de leurs vivres, & qui prirent trois hommes

de leurs équipages qui étoient malades, afin qu'ils pussent se rendre promptement à Bantam sans relâcher en aucun lieu. Ils vouloient précéder quatre Vaisseaux de l'ancienne Compagnie, qui étoient partis en même-tems.

VAN
CAERDEN.
1600.

Autres malheurs
à Passaman.

rie fut poussée si loin, qu'un des principaux Négocians Indiens ayant trafiqué du poivre pour des toiles, les rapporta, sous prétexte qu'il aimoit mieux être payé en argent; mais après l'avoir satisfait, on s'aperçut, en examinant les toiles, qu'il avoit coupé une ou deux aunes de chaque piece (87).

Ces infidélités, qui méritent d'être publiées pour l'instruction du Commerce, obligèrent les Hollandois de s'avancer à *Passaman*, autre Ville située à trois lieues de *Tikou*, sous la Ligne équinoxiale. Mais ils y eurent d'autres dangers à courir, de la part des pluies & des vents. Deux de leurs barques, coulèrent à fond en sortant de la rivière. Ils prirent la résolution de se rendre au Port d'Achin, quoiqu'ils fussent déjà informés de la barbarie avec laquelle plusieurs Vaisseaux de Zélande y avoient été traités (88). Comme ils avoient appris en même-tems que le poivre y étoit en abondance, & qu'il n'y avoit pas d'endroit plus avantageux pour le Commerce, ils ne purent résister à des images si flatteuses (89).

Ils se font des
amis pour la
rade d'Achin.

Ils avoient à bord trois habitans d'Achin, qu'ils comblèrent de caresses, dans l'espérance de tirer quelque utilité de leur secours. En effet, ces trois Indiens, sensibles à l'amitié, leur promirent de rendre à leur Roi un témoignage favorable de leur caractère & de leurs intentions. Ils s'engagerent à lui dire qu'à Bantam, d'où ils venoient, les Hollandois exerçoient le Commerce avec autant de tranquillité que de bonne foi, & qu'ils y avoient détruit les fausses impressions que les Portugais avoient données d'eux dans toutes les Cours des Indes, où ils s'efforçoient de les faire passer pour de misérables pyrates (90).

Ils se rendent
à la rade de cette
Ville.

En arrivant dans la rade d'Achin (91), le 21 de Novembre, Van Caerden y trouva neuf Vaisseaux de Guzarate, de Bengale & d'autres pays, entre lesquels il n'eut pas de peine à reconnoître un petit bâtiment Portugais de Malaca. A peine eut-il jeté l'ancre, que le Capitaine Portugais, nommé *Badriga de Cofse*, l'envoya féliciter de son arrivée par un Hambourgeois qui étoit à son service & qui se nommoit Matthieu *Mew*. Les Hollandois remercièrent cet homme de sa civilité, mais sans lui marquer autrement qu'ils y attachassent beaucoup de prix.

Adresse de Van
Caerden dans ses
réponses.

La nuit suivante, un Interprète du Roi d'Achin, qui feignit de ne pas entendre le Portugais, apporta des fruits au Général, de la part de son Maître, & lui demanda quel dessein l'amenoit dans sa rade. Van Caerden sentant l'importance d'une première explication, répondit dans des termes fort mesurés. Il remercia vivement le Roi de son présent. Il témoigna une extrême ardeur de mériter par son respect & ses services une faveur qu'il ne devoit encore qu'à la bonté d'un si grand Monarque. Ensuite il pria l'Interprète de demander pour lui la liberté de parler aux prisonniers Zélandois, qui étoient ses compatriotes & les Sujets des mêmes Maîtres. Il ajouta qu'il n'ignoroit pas le malheur des Vaisseaux de Zélande, mais qu'il sçavoit aussi que cette disgrâce n'étoit venue d'aucune mauvaise intention du Roi, & qu'ils ne devoient

(87) Recueil de la Compagnie Hollandoise, Tome II, p. 119 & suiv.

(88) Voyez l'Introduction.

(89) Voyage de Van Caerden, *ubi supra*,

page 121.

(90) *Ibid.*

(91) A cinq degrés & demi de latitude du Nord. D'autres écrivent *Achem*; mais on suit ici la Relation.

l'attribuer qu'aux mauvais offices des Portugais : que dans cette confiance il n'avoit pas fait difficulté de venir trafiquer au Port d'Achin, & qu'il se flattoit que le Roi avoit été défabusé (92). Le lendemain, sans attendre la réponse de ce Prince, il fit descendre au rivage les trois Habitans d'Achin, accompagnés d'un des deux Interprètes qu'il avoit amenés de Bantam, pour aller saluer le Roi de la part des Hollandois. Il leur avoit fait présent à chacun d'une bague d'or, avec promesse d'y joindre une robe d'écarlate & d'autres bienfaits, s'il étoit content de leurs services.

Le même jour, *Mew* revint à bord avec deux Portugais, qui apportèrent au Général un présent de soie, de toile fine & de fruits. Van Caerden n'accepta que les fruits, à condition qu'ils en feroient sur le champ l'épreuve. C'étoit leur déclarer, avec peu de ménagement, qu'on croyoit leur Nation suspecte. Aussi-tôt qu'ils en eurent goûté, le présent fut distribué à l'équipage ; mais le Général n'y toucha pas : ce qui leur causa un dépit qu'ils s'efforcèrent néanmoins de dissimuler (93).

L'Interprète des Hollandois & les trois Habitans d'Achin étant revenus le 24, présentèrent au Général quelques Eunuques du Roi, qui lui apportèrent de la part de ce Prince un faufconduit (94), avec ordre d'envoyer quelques-uns de ses gens à terre. *Vogelaar* & *Meyer* furent chargés de descendre. Ils revinrent le soir du même jour. Le Roi les avoit reçus avec bonté. Il leur avoit fait présent d'une robe à chacun. *Hansdeker*, un des prisonniers Zélandois, avoit été nommé pour leur servir d'Interprète. Ils avoient déclaré qu'ils étoient venus pour leur Commerce, & le Roi s'étoit laissé engager sans peine à faire examiner les montres de leurs marchandises. Pendant cet examen, ils avoient eu quelque entretien avec *Hansdeker*, & leur curiosité les avoit portés d'abord à lui demander comment les prisonniers Zélandois étoient traités. Mais l'Ambassadeur Portugais, qui étoit un homme d'Eglise, & qui avoit beaucoup de crédit dans cette Cour, avoit voulu s'opposer à leur conversation. Il avoit averti *Hansdeker* de s'observer dans ses discours, & de ne pas donner lieu par son imprudence au départ de la Flotte Hollandoise. L'Auteur rapporte ses termes : » Prends garde à ce que tu fais. Conduis-toi prudemment ; & si tu » ne veux pas prolonger ta captivité, fais que ces Vaisseaux demeurent dans » la rade ». *Hansdeker* n'en avoit pas avoué moins naturellement aux deux Envoyés, que quatre Vaisseaux de l'ancienne Compagnie étant venus mouiller dans la rade, il avoit cru leur devoir conseiller de lever l'ancre, & qu'étant partis en effet, leur retraite lui avoit attiré de fort mauvais traitemens (95).

Ce récit chagrina Van Caerden & lui fit naître une juste défiance. Il craignit que le Roi, de concert avec l'Ambassadeur Portugais, ne formât quelque dessein contre la Flotte, & cette pensée lui fit délibérer si l'intérêt de sa sûreté ne l'obligeoit pas de partir. D'un autre côté, il se rappella les dangers & les peines qu'il avoit essuyés dans un si long voyage ; & se fiant à la fortune qui l'en avoit délivré, il comprit que dans les entreprises de cette nature il falloit donner quelque chose au hazard (96). Ainsi, bannissant toutes

VAN
CAERDEN.
1600.

Il marque de
la défiance aux
Portugais.

Caerden envoie
ses Députés à la
Cour.

Ambassadeur
Portugais qui an-
nonce malheur
aux Hollandois.

Délibération de
Caerden.

teur appelle un *Schappa*.

(95) Pages 123 & 124.

(96) *Ibid.*

(92) Page 122.

(93) Page 123.

(94) C'est une certaine marque, que l'Au-

VAN
CAERDEN.
1600.

Il se rend lui-même au Palais.

Plaisante raison
qui fait rejeter
une Lettre du
Prince d'Orange.

Mélange de ca-
resses & d'insidé-
ries de la part
des Indiens.

Le Roi d'Achin
se laisse prévenir
contre les Hol-
landois.

les apparences de crainte, il prit le parti de descendre à terre le lendemain avec un cortège honorable, pour aller lui-même offrir des présens au Roi & lui demander la permission du Commerce.

Aussi-tôt qu'il parut au rivage, on lui envoya des éléphans pour le porter jusqu'au Palais. Hansdeker vint au-devant de lui & le conduisit dans l'appartement du Roi. Ce Prince l'embrassa, reçut ses présens avec de grands témoignages de satisfaction, & lui fit présenter des rafraîchissemens. Mais il ne voulut ni recevoir, ni se faire lire, la Lettre que Van Caerden lui présenta de la part du Prince de Nassau. Les Hollandois se figurèrent, & ne font pas difficulté d'assurer que l'Ambassadeur Portugais avoit averti le Roi de refuser cette Lettre; *parce qu'elle étoit écrite sur un parchemin fait de peau de pourceau*. Van Caerden se réduisit à faire dire par son Interprète qu'il étoit venu pour acheter du poivre, & le payer en argent ou en marchandises. Ensuite ayant déclaré qu'il étoit instruit du malheur des Zélandois, mais qu'il n'en accusoit que les Portugais, il pria ce Prince de ne plus prêter l'oreille aux artifices de ces ennemis de sa Nation. Le Roi répondit qu'il étoit résolu de ne les plus écouter; qu'il traiteroit les Hollandois comme ses propres enfans (97), & que pour ne leur en laisser aucun doute il les déchargeoit, à l'heure même, des droits d'entrée & de sortie, avec défenses à tous les habitans du pays, naturels ou étrangers, de recevoir & de charger du poivre avant que les Hollandois en fussent pourvus (98).

Caerden guéri de ses défiances ne balança point à louer une maison dans la Ville, pour y faire transporter ses marchandises & commencer le commerce. Sa faveur fut confirmée par un habit more & un poignard doré dont le Roi lui fit présent. L'Ambassadeur Portugais se contraignit jusqu'à faire beaucoup de civilités aux Hollandois; mais ils lui firent entendre par leur réponse que l'expérience leur avoit appris à n'attendre aucune sincérité des Espagnols. Le principal Marchand de la Flotte, nommé *Adam Ulaming*, qui fut envoyé à terre avec des marchandises, reçut aussi du Roi un habit, un poignard & quelque monnoie d'argent. Enfin il ne restoit plus qu'à convenir de prix pour le poivre, lorsque de nouvelles difficultés replongerent les Hollandois dans tous leurs doutes. Elles roulerent non-seulement sur le prix du poivre, mais sur la nature du paiement & sur la qualité des marchandises qu'ils offroient. Caerden irrité parla de se retirer. On lui proposa des conditions plus raisonnables, qui furent mises par écrit en langue Malaie. Mais *Ulaming* n'ayant voulu les signer qu'après les avoir fait traduire en Portugais, fut surpris d'entendre, à la lecture, qu'on l'engageoit à différer jusqu'à la récolte & à payer d'avance tout le prix. Cette clause fut lûe avec tant de rapidité, qu'elle auroit pû échapper à des gens moins attentifs. Caerden & *Ulaming* refuserent de signer. Les contestations devinrent si vives, que les Commissaires Indiens déchirerent le contrat. Cependant *Ulaming* en ayant porté ses plaintes au Roi, ce Prince releva les espérances des Hollandois. Ils avoient d'autant plus de confiance à ses promesses, qu'il avoit accordé la liberté, en leur faveur, à quelques prisonniers des Vaisseaux de Zelande, & qu'il promettoit même de leur laisser celle de s'embarquer pour demeurer désormais à bord. Ensuite toutes les apparences marquoient effective-

ment que ses intentions étoient sincères. Mais il étoit obsédé par l'Ambassadeur, qui ne cessoit pas de lui représenter ces nouveaux marchands comme des Pirates, & sollicité contr'eux par ses propres Officiers, dont la plupart étoient vendus aux Portugais (99).

Quelques pyrogues, que les Hollandois virent mettre en mer, ayant commencé à leur inspirer des soupçons, le Sabandar, sans en paroître informé, leur fit donner avis d'entretenir nuit & jour une bonne garde dans leur loge, & d'y faire même apporter quelques armes à feu, parce que la Ville étoit remplie de voleurs & de gens mal intentionnés. Ce conseil fut suivi avec reconnaissance. Cependant le Sabandar même, de qui il étoit venu, alla dire au Roi que les Hollandois lui faisoient injure; qu'ils s'étoient munis d'armes, & qu'ils devoient avoir formé quelque mauvais dessein. Caerden eut besoin de plus d'une explication pour se justifier à la Cour.

Peu de tems après, cinq des Zelandois, qui étoient encore prisonniers à *Pedir*, s'échappèrent de leur prison & se rendirent heureusement à bord de la Flotte. Ils rapportèrent que depuis son arrivée ils avoient été resserrés plus étroitement que jamais; qu'il s'étoit rendu à *Pedir* onze pyrogues, sous prétexte d'y chercher du poivre pour la cargaison de la Flotte; mais qu'au lieu d'en charger, elles avoient été équipées en guerre, & que s'étant avancées à *Pasjange*, où leur nombre s'étoit augmenté, elles avoient pris leur route vers la côte de *Lumarlanga*, qui est à quinze lieues de *Pedir*, pour y faire de l'eau & se joindre à la Flotte royale d'Achin, qui devoit venir tomber sur les Vaisseaux Hollandois. Le Commandant des pyrogues n'avoit pas craint de vanter ce futur exploit devant les prisonniers. Il avoit ajouté qu'on n'ignoroit plus que les Hollandois étoient venus pour exercer la pyratie & pour violer les privilèges des rades du Roi (1).

Les cinq fugitifs déclarèrent encore que pendant le séjour que les quatre Vaisseaux de l'ancienne Compagnie avoient fait dans la rade, l'Armée navale d'Achin s'étoit tenue à l'ancre derrière un Cap voisin, dans le dessein de les surprendre, ou même de les attaquer à force ouverte, parce que les Indiens n'ignoroient pas que les équipages étoient fort affoiblis par les maladies. Ce récit augmenta beaucoup les allarmes de Caerden. Il assembla le Conseil. Quelques-uns représentèrent que le Roi du moins avoit marqué jusqu'alors de la bonne foi, & que cette considération obligeoit encore à prendre un parti modéré. On résolut que le Général iroit lui-même avertir ce Prince de l'évasion des prisonniers, mais sans lui faire connoître ce qu'on avoit appris d'eux; & qu'on se tiendrait d'ailleurs sur ses gardes, c'est-à-dire, prêts à se retirer suivant les circonstances, ou à se vanger par des justes représailles (2).

Caerden alla déclarer au Roi que cinq des prisonniers Zelandois s'étoient réfugiés sur la Flotte. Il le pria de lui accorder leur liberté; & faisant valoir la bonne foi des Hollandois, il protesta qu'ils agiroient toujours avec aussi peu de dissimulation. Le Roi parut fort satisfait de ce procédé. Il consentit à la liberté des prisonniers. Il ajouta qu'il regardoit le Général, non-seulement comme son ami, mais comme son propre fils. Enfin, dans l'effusion de son cœur, il lui fit présent d'une petite coupe, dont la matière étoit plus estimée que l'or. Mais d'au-

VAN
CAERDEN.
1600.

Rapports qui
leur donnent des
désiances.

Modération des
Hollandois.

Ils reçoivent de
nouvelles caresses
du Roi.

Les circonstances
des changemens.

(99) Voyage de Van Caerden, page 126
& suivantes.

(1) Page 132 & suivantes.

(2) Page 134.

VAN
CAERDEN.
1600.

tres vûes lui firent bientôt changer de disposition. Malgré les stipulations du Traité, il fit demander de l'argent d'avance aux Hollandois, qui furent obligés de le satisfaire. Après avoir accordé la liberté aux cinq prisonniers, & à quelques autres qui se sauverent à leur exemple, il en fit reprendre plusieurs, qui furent conduits dans une nouvelle prison. D'un autre côté, on apprit des équipages, que les Portugais les avoient fait exciter à la revolte par leur Hambourguais, & qu'on leur avoit proposé de massacrer leurs officiers, & de conduire leurs Vaisseaux à Malaca, où cette perfidie devoit être récompensée. Le Conseil effrayé jugea que sans le consentement du Roi d'Achin, les Portugais n'auroient osé former un projet si détestable, ni proposer une retraite à ceux qui auroient violé l'hospitalité dans son Port. Il conclut que tant de conférences tenues à la Cour avec l'Ambassadeur de cette Nation, tendoient à la destruction entière de la Flotte Hollandoise (3).

Autres raisons
qui les portent à
la vengeance.

Cette idée ne fit que se confirmer par d'autres événemens. Le Roi demanda de nouvelles avances aux Marchands Hollandois, & leur fit craindre qu'il n'exigeât d'eux le paiement du poivre que les Vaisseaux Zelandois avoient emporté (4). Ensuite, sous prétexte qu'on avoit vu paroître quelques pyrogues de *Johor* qui le menaçoient de la guerre, il les pressa d'armer leurs chaloupes pour les aller combattre. En vain Caerden représenta que sa commission ne l'autorisait pas à faire la guerre; que ses Vaisseaux étoient marchands, & que s'ils étoient armés c'étoit uniquement pour leur propre défense. Son refus & d'autres mécontentemens affectés lui attirèrent des reproches injurieux (5). Il fut même averti que le dessein de la Cour avoit été de lui faire couper les pieds & les mains, & qu'il ne devoit sa conservation qu'à des intérêts plus pressans, qui obligeoient le Roi de garder des mesures avec les étrangers. Un jour que l'Ambassadeur & tous les Capitaines qui étoient dans la rade avoient été reçus à l'audience, elle fut refusée aux Hollandois. Ils apprirent en même-tems que l'Ambassadeur avoit défendu aux Portugais toute communication avec eux, & leur avoit ordonné de se tenir prêts à partir dans quatre jours. Le Roi fit publier aussi par toute la Ville, un ordre à ses gens de mer, de se rendre à bord pour le même tems. Enfin quelques amis secrets conseillèrent à Caerden de se retirer avec ses effets, parce que tant de mouvemens ne pouvoient menacer que la Flotte Hollandoise (6).

Comment les
Hollandois du
Comptoir, sont
ramenés sur la
Flotte.

Il se rendit sur son Vaisseau, où l'on conclut dans un Conseil général qu'il étoit tems de penser à la retraite. Mais comme on avoit fait des avances considérables pour quantité de poivre qui n'étoit pas livré, on prit la résolution de s'assurer des bâtimens qui se trouvoient dans la rade, pour forcer le Roi & ses sujets de remplir ce qu'ils devoient à la Justice. La seule difficulté qui parût s'opposer à ce dessein, regardoit les gens qui étoient à terre. Ulaming y étoit demeuré avec les malades. On n'osoit le rappeler ouvertement, dans la crainte qu'il ne fût arrêté prisonnier; d'autant plus que d'un moment à l'autre on recevoit de nouveaux avis de la conspiration, & qu'il étoit dangereux de se laisser prévenir. Nicolas *Gerritsz*, maître du Vaisseau, les *Provinces Unies*,

(3) Page 138.

(4) Il paroît ici que les Zelandois avoient donné des sujets de plainte, à moins que ce ne fût une vengeance pour ceux qu'ils avoient

reçus.

(5) On l'appella *Buffe*. Page 144.

(6) Page 140 & suivantes.

leva cet embarras, en s'offrant volontairement pour favoriser la retraite de Ula-
ming & des malades. Il se rendit à terre avec de nouvelles marchandises, qui
éloignèrent le soupçon de son entreprise. Pendant son absence, on communi-
qua aux équipages la résolution qui avoit été prise au Conseil, & l'ordre fût
donné de tenir les armes prêtes pour se saisir des bâtimens (7).

A l'entrée de la nuit, la chaloupe de Gerritsz qui étoit demeurée au rivage,
s'avanca, suivant ses ordres, près d'une petite Isle de la Riviere, où elle devoit
le recevoir avec ceux qu'il avoit espéré d'y mener. Il falloit faire le trajet à la
nage. Aussi Gerritsz, qui nageoit parfaitement, s'étoit-il fait accompagner de
quatre autres nageurs. Il divisa les gens du comptoir en deux troupes, & se ré-
serva pour servir de guide à la dernière; ce qui ne l'empêcha pas d'arriver avant
l'autre, qui étoit partie une demie heure avant lui. L'inquiétude qu'il ressentit
de ne pas la trouver déjà dans la chaloupe, lui fit rappeler qu'à son départ il
avoit entendu quelque bruit dans la Ville. Il commençoit à craindre qu'elle
n'eût été découverte, lorsqu'il eut la joie de la voir paroître dans un canot.
Elle avoit été retardée par l'infortune d'un des quatre nageurs, qui s'étoit noyé,
quoiqu'on eût fait beaucoup de fond sur son habileté; & la fortune avoit fa-
vorisé les autres en leur faisant rencontrer un canot dans lequel ils s'étoient
mis. Deux malades que Gerritsz avoit entrepris de conduire, & qui sembloient
n'avoir pas la force de marcher, en avoient retrouvé assez pour se rendre au
bord de l'eau avec son secours & pour passer à la nage (8). Les marchandises
qu'on laissoit dans la loge causoient peu d'embarras, parce qu'après avoir déli-
vré les gens on ne manquoit pas de moyens pour se faire restituer tout le
reste.

Au retour de la chaloupe, Caerden ne perdit pas un moment pour se rendre
maître de tout ce qu'il y avoit de bâtimens dans la rade. Il s'y en trouvoit
neuf; trois Romilles, trois Guzarates, un Portugais & deux de Bengale,
sur lesquels il fit environ cent prisonniers, avec si peu de résistance qu'il
n'y eut pas de sang répandu. Trois de ces Vaisseaux, qui étoient chargés de
poivre, furent conduits au large & soigneusement gardés. Avant la fin de la
même nuit, le Général Hollandois écrivit au Roi, pour lui expliquer les mo-
tifs de sa conduite & lui redemander les sommes qui avoient été exigées sous
son nom. Cette Lettre fut portée le matin par un des prisonniers. Mais le jour
s'étant écoulé sans réponse, on ne vit paroître que le lendemain un Interprète
qui apportoit une Lettre du Roi, où sans toucher aux articles dont on lui avoit
demandé l'explication, ce Prince affectoit de se reduire à d'inutiles compli-
mens. On prit droit de l'adresse, qui étoit à *Van Caerden* & à *Ulaming* Ca-
pitaines *Anglois*, pour n'y pas répondre. Cette Lettre, dit-on à l'Interprète, ne
regardoit pas les Hollandois, qui étoient d'une nation différente. Cependant
on lui déclara qu'on ne demandoit que l'exécution du Traité; & pour lui faire
connoître qu'il n'étoit pas question de pyratie, on le mena, lui & deux hom-
mes qui l'accompagnoient, dans la chambre générale; on ouvrit les coffres, &
les sacs d'argent qu'on destinoit au commerce furent exposés à leurs yeux.
Caerden offrit encore de recevoir le poivre dont on avoit réglé le prix, & de
payer le reste de la somme en argent; mais il ne dissimula pas que si les Hol-

VAN
CAERDEN;
1600.

Van Caerden s'é-
tait fait de tous les
bâtimens de la
rade d'Achin.

Négociations
infructueuses.

VAN
CAERDEN.
1601.

landois n'obtenoient pas cette justice, ils étoient résolus de prendre leur charge dans les Vaisseaux dont ils s'étoient saisis (9).

Les Hollandois
brûlent plusieurs
Vaisseaux.

Après le départ de l'Interprète, on fit le denombrement de tout ce qui étoit contenu dans les bâtimens enlevés, pour se mettre en état d'en rendre un compte exact si cette querelle se terminoit par un accommodement. Pendant qu'on étoit occupé de ce soin, on vit paroître trois Fustes de guerre (10). Caerden fit promptement armer une chaloupe, qui leur donna la chasse. Les hostilités commencerent aussi du côté de la Ville, d'où les habitans firent quelques décharges sur la Flotte. A cette hardiesse, on ne répondit encore que par une Lettre, qui contenoit la menace de brûler tous les bâtimens qu'on avoit pris. En effet, les décharges ayant continué, on commença par brûler le Vaisseau Portugais. Le lendemain, qui étoit le 17 Janvier 1601, on mit le feu à deux autres Vaisseaux, & l'on n'auroit pas cessé jusqu'au dernier si cette méthode n'eut pas mieux réussi. On reçut le lendemain des Lettres du Roi & des Prisonniers Zelandois, qui demandoient une composition. Caerden voyoit planter du canon sur les remparts de la Ville. Il ne pouvoit douter par conséquent que le dessein du Roi ne fût de l'amuser. Cependant, en insistant sur ses premières demandes, il offrit un dédommagement pour les Vaisseaux qu'il avoit brûlés. Il n'attendit pas même que cette proposition fut acceptée, pour faire payer quelques barres de poivre à un Romisse, qui vint se plaindre de les avoir perdues sur un de ces bâtimens. Mais la réponse du Roi, & d'autres Lettres qu'on reçut de ce Prince, n'entrant dans aucune explication sur les demandes & sur le fond du différend, on demeura persuadé qu'il ne pensoit qu'à gagner du tems pour rassembler ses forces. Un de ses messagers, qui souhaita de demeurer au service des Hollandois, & dont ils acceptèrent volontiers les offres, parce qu'il parloit fort bien diverses langues, leur déclara qu'on équipoit actuellement dans la riviere quatre pyrogues en brulots, qui devoient être liées l'une à l'autre pour les faire dériver sur les Vaisseaux Hollandois à la faveur du flot, & qu'elles devoient être suivies de toutes les forces maritimes de l'Etat (11).

Péril dont ils étoient
menacés.

Ils l'évitént en
quittant la rade
d'Achin.

Comment ils
payent leur charge
de poivre.

Le jour suivant, il n'en put rester aucun doute lorsque du haut des mats on vit la riviere couverte de Galiotes, de Pyrogues, de Fustes & de Jonques, avec une grande Galere qui étoit sous la forteresse. On prit enfin le parti de sortir de la rade, & dès la nuit suivante on profita d'un bon vent de terre pour mettre à la voile. Cependant la fin du jour avoit été employée à mettre tous les prisonniers dans une des prises. Ils furent agréablement surpris de se voir accorder la liberté. Une lettre, dont ils furent chargés pour le Roi, contenoit un nouveau détail de ce qui s'étoit passé, avec un inventaire des effets qu'on avoit été contraint d'abandonner & des sommes d'argent qu'on avoit avancées. Caerden y trouvoit une compensation fort juste pour le poivre dont il s'étoit saisi, & qui joint avec celui qu'il avoit acheté faisoit à peu près la moitié de sa charge. D'ailleurs il promettoit de demeurer deux jours à l'ancre sous une petite Isle voisine (12), dans l'espérance que le Roi prenant de meilleurs conseils executeroit de bonne foi les articles du Traité.

Tel étoit apparemment son dessein; mais n'ayant pas trouvé de fond près de

(9) Page 147 & suiv.

(10) Ces petits bâtimens se nomment *Paves* dans toutes ces mers, & le nom de *Fuste* n'y

est guères connu.

(11) Pages 149, 150, 151.

(12) Elle se nomme *Pitway*.

cette Isle, il continua sa route pour aller chercher une autre rade (13). Toute la Flotte s'engagea dans un canal entre des Isles & des rochers, où le courant étoit fort rapide. Le soir s'étant mise heureusement au large, elle se rapprocha bientôt de la côte, pour aborder successivement à *Pasane*, à *Ticou* & à *Priaman*. Mais n'y voyant pas plus d'apparence à charger du poivre qu'à recevoir des avis favorables d'Achin, elle gouverna droit à Bantam, où elle mouilla le 19. de Mars.

Caerden avoit deux objets en reprenant cette route; l'un, d'acheter sa cargaison; l'autre, de raconter lui-même au Gouverneur Hollandois de Bantam toutes les disgrâces qu'il venoit d'essuyer, dans la crainte qu'un rapport infidèle n'exposât les autres agens de sa nation à quelque désagrément. Après avoir fait un récit exact au Gouverneur, il n'eut besoin que d'environ trois semaines pour se mettre en état de partir avec une charge complète. Pendant son séjour à Bantam, il y vit arriver trois Vaisseaux de l'ancienne Compagnie, reste de six qui s'étoient dispersés dans un voyage moins heureux que le sien (14). Enfin la nuit du 12 d'Avril il mit à la voile pour retourner en Hollande.

Son retour lui coûta sept mois d'une pénible navigation. Dès le 18, la mort lui enleva Ulaming. Ensuite il fut battu par des furieuses tempêtes jusqu'à la hauteur d'environ trente-huit degrés, où dans un grain terrible qu'il essuya pendant la nuit, la grêle fut aussi grosse que des balles de mousquet. Le triste état d'un de ses Vaisseaux, qui faisoit eau par divers endroits & dont la plus grande partie du doublage avoit été emportée par les coups de mer, l'obligea le 8 de Juillet d'entrer dans une baie d'Afrique, par les 34. degrés & demi. Pendant qu'on se radouboit, étant descendu à terre avec vingt hommes, pour chercher des rafraîchissemens, il rencontra sept Nègres & une femme qui lui promirent des bestiaux par leurs signes. Le pays lui parut beau, quoiqu'il y eût peu d'arbres. Il vit des cerfs & des éléphants. Cependant il ne put se procurer que de l'eau & des moules; ce qui fit donner par ses gens le nom de *Baie des moules* à cette Baie. Ils eurent deux fois le spectacle de plusieurs chevaux marins, qui sortirent de l'eau, & dont la grandeur leur causa de l'étonnement (15).

Le 14, on se remit à cotoier la terre sans avancer beaucoup, jusqu'au 17, qu'on fut obligé par la force du vent d'entrer dans une autre baie, où l'on fit quelque trafic de bestiaux avec les habitans. Ils donnoient un bœuf pour un morceau de fer d'un demi-pied de longueur, & le reste à proportion. Cette baie, qui est par les trente-quatre degrés trois quarts à l'Est du Cap des Aiguilles, fut nommée *Baie de la viande* (16). On en sortit le 22; mais dès le jour suivant, de nouvelles voyes d'eau forcèrent les deux Navires de mouiller dans une troisième baie, à 34. degrés 2. tiers, & de s'y arrêter jusqu'au 30. Le 2 d'Août, il fallut entrer encore dans une Rivière, où l'on vit de prodigieux chevaux marins, & quantité de beaux poissons, qui lui firent donner

VAN
CAERDEN.
1601.

Ils se rendent
à Bantam.

Retour de Van
Caerden.

Diverses Baies
d'Afrique aux-
quelles il donne
des noms.

(13) On n'entreprend pas de démêler de quel côté étoit l'injustice; sur tout lorsque l'Auteur du Journal accuse moins les Indiens que les Portugais.

(14) Page 153. Cette mention qu'on fait

ici de Van Nek, lie naturellement son voyage avec celui de Van Caerden.

(15) Page 154.

(16) Page 155.

VAN
CAERDEN.
1601.
Il double le Cap
de Bonne-Espé-
rance sans s'en
appercvoir.

Arrivée en Hol-
lande.

le nom de *Baie des Poissons*. Les habitans amenèrent cinq brebis, & se crurent bien payés par quelques petits morceaux de fer (17). On leva l'ancre le soir; & le 27, on reconnut avec un joie extrême qu'on avoit doublé pendant la nuit le Cap de Bonne-Espérance, à l'Est duquel on se croioit menacé d'hiver, parce que l'un des deux Vaisseaux continuoit de perdre son doublage. On vit un monstre effroyable à la hauteur de trente-neuf degrés. L'Isle de Ste. Helene, où l'on fit de l'eau le 17. Septembre, celle de l'Ascension dont on eut la vûe le 25, & celle de St. Michel, qu'on cotoya de si près, le 8. d'Octobre, qu'il fut aisé aux Matelots de compter les Vaisseaux qui se trouvoient dans la rade, n'offrirent rien qui soit capable de plaire ou d'instruire. Un bon vent d'Ouest, qui n'abandonna plus les deux Vaisseaux, fit arriver Caerden en Hollande avec une riche cargaison. Il avoit perdu vingt-sept hommes de ses deux bords; mais il en ramenoit dix, qu'il avoit délivrés des prisons d'Achin (18).

VAN NEK.
II. Voyage.
1600.
Capacité de
Van Nek.

SECOND VOYAGE DE JACQUES VAN NEK aux Indes Orientales.

Son départ.

Événement sin-
gulier.

Navigation jus-
qu'à Bantam.

LA confiance augmentant par le succès, il étoit naturel que le choix de la Compagnie tombât sur ceux dont elle avoit éprouvé le courage & la prudence. Van Nek, qui avoit déjà fait éclater ces deux qualités à son service, fut nommé en 1600 pour commander, avec le titre d'Amiral & de Capitaine général, une Flotte de six Vaisseaux, destinés au commerce des Indes Orientales. Celui qu'il monta se nommoit l'*Amsterdam*, & le nom du Vice-Amiral étoit le *Dordrecht*. Les autres étoient le *Harlem*, le *Leyde*, le *Delft* & le *Goude*; noms capables d'animer les Hollandois, par l'image continuelle des principales Villes de leur patrie.

Cette Flotte partit du Texel le 28 de Juin. Pendant près de dix mois qu'elle mit à se rendre au Détroit de la Sonde, elle n'eut à se plaindre que des vents, qui la jetterent comme au hasard dans l'Isle d'Annobon, & qui lui firent voir successivement les côtes de l'Afrique & de l'Amérique. Mais elle trouva, dans le Gouverneur Portugais d'Annobon, plus de civilité qu'il n'en avoit eu pour d'autres Hollandois; & les six Vaisseaux en obtinrent des rafraîchissemens qui commençoient à leur devenir nécessaires (20). On admira, comme un événement fort singulier, qu'ayant pris une dorade longue de cinq pieds & demi, on trouva dans son corps un compas de fer, qu'un matelot avoit laissé tomber dans la mer quatre jours auparavant. Un autre poisson, qui fut pris le 17 de Septembre, ne causa pas moins d'admiration par sa figure. Il avoit une demie aune de long, le bec fort aigu, & la chair aussi molle que de la boue. On eut la curiosité de le conserver long-tems vif. Mais il tomba de lui-même en pièces (21).

Après avoir quitté l'Isle d'Annobon, le Conseil crut devoir diviser la Flotte,

(17) *Ibid.* p. 156.

(18) *Ibid.* On verra reparoître Van Caerden dans un autre voyage, en qualité d'Amiral d'une Flotte de huit Vaisseaux. Il s'attache plus aux mœurs & aux usages dans la seconde Relation que dans celle-ci.

(19) On apprend dans le cours de ce Journal, que l'Auteur, qui étoit du voyage, se nommoit *Roelofs Roelofs*.

(20) *Ubi sup.* p. 159 & suiv.

(21) *Ibid.* p. 258.

& faire prendre le devant à l'*Amsterdam*, au *Delft* & au *Goude*, qu'on avoit reconnus pour les meilleurs voiliers, dans la vûe de pousser le commerce & de faire les premiers marchés. On nettoya l'*Amsterdam*, qui étoit comme revêtu d'une croute de coquillages & de filandres vertes. Comme ces trois Vaisseaux ne devoient pas s'arrêter dans leur navigation, Van Nek instruit par l'expérience y établit d'abord une sage économie. Le biscuit y fut distribué en rations, d'une demie livre pour chaque jour. Mais il n'avoit pas prévu que cette distribution ne se faisoit qu'une fois chaque semaine, quantité de matelots mangeroient leur portion de sept jours en un jour ou deux, & seroient réduits à jeûner pendant le reste du tems. Sa loi n'en fut pas exécutée avec moins de rigueur, & quelques poissons qu'on prenoit par intervalles, tels qu'une lamproie de quatorze pieds de long, que vingt-cinq hommes eurent assez de peine à tirer (22), furent l'unique ressource des estomacs trop avides. Cette disette de vivres, joint à celle de l'eau qu'on fut obligé de réduire, le 27 de Janvier 1601, à une pinte par jour pour la portion de chaque homme, rendit le voyage extrêmement pénible. Les tempêtes s'en mêlèrent aussi, jusqu'à mettre le *Delft* dans la nécessité de couper son mât, à 17 degrés de latitude du Sud (23). Cependant les Matelots, qui n'appellent malheur que ce qui les empêche d'arriver au terme, s'applaudirent du succès de leur voyage, le 22 de Février, en découvrant la terre qu'ils n'avoient pas vûe depuis quatre mois & demi. Ils furent encore retardés par le calme jusqu'au 27 de Mars, qu'ils entrèrent dans le Détroit de la Sonde, & le 30 ils mouillèrent devant Bantam. *Van Caerden*, dont la relation a précédé celle-ci, étoit alors dans cette rade avec ses deux Vaisseaux.

A l'arrivée de Van Nek, quantité de Chinois & de Javanois lui apportèrent à bord des marchandises & des rafraîchissemens. Ils étoient, sur leurs pyrogues, avec autant d'ordre qu'on en voit à la foire d'*Amsterdam* (24). Mais leur attention se partageoit aussi sur ce qui leur étoit présent. Tout ce qu'ils voioient entre les mains des Hollandois sembloit leur convenir. Ils ne laissoient rien échapper, quoique leurs yeux parussent fort éclairés, & qu'ils fussent donner à peu près leur valeur aux moindres marchandises (25).

Il se trouvoit alors peu de poivre à Bantam. *Van Nek* n'en pouvant espérer que la charge d'un seul Vaisseau, prit le parti de la mettre sur le *Delft*, & de renvoyer ce Navire en Europe; ensuite, dans l'espérance de se rendre aux Moluques avant la fin de la mousson, il remit à la voile le 2 d'Avril, avec sa provision de riz & d'arrack. Après avoir repassé la Ligne, le 4 de Mai, il se trouva dès le 10 à vingt-cinq minutes de latitude du Nord, d'où il découvrit le Cap de Célébes. Il rangea la côte de cette Isle jusqu'au 20, qu'il vit celle de Gilolo; & le 31, il reconnut celle de Ternate.

Sa joie fut partagée par les habitans de cette Isle, qui le reconnurent à son arrivée. Le Roi même & ses courtisans s'empressoient de venir le féliciter à bord, accompagnés de Vanderdoes & de trois autres Hollandois, qu'il avoit laissés dans cette Isle pour fondateurs du comptoir. Tout ce jour eut l'éclat d'une fête. Le Roi parut si satisfait, qu'étant revenu le lendemain, qui étoit un Dimanche, pendant qu'on étoit occupé au service divin, il voulut que la

VAN NEK.
II. Voyage.
1601.

Ardeur des Indiens pour le Commerce.

L'Amiral se rend aux Moluques avec deux Vaisseaux.

Avec quelle joie il y est reconnu.

Respect du Roi pour le Christianisme.

(22) Page 263.

(23) Page 264.

(24) Page 266.

(25) *Ibid.*

VAN NEK.
II. Voyage.
1600.

Religion de ses Hôres fût respectée; & pour en donner l'exemple aux Seigneurs de sa suite, il demeura sur le pont. Le Prévôt du Vaisseau se plaça près de lui, son bâton de justice à la main, dans la vûe d'empêcher qu'aucun Insulaire ne descendît dans le bas du Vaisseau. Comme il se tenoit debout, le Roi, qui voioit tous les autres Hollandois à genoux, lui fit signe de s'y mettre aussi. Il répondit que son devoir l'obligeoit d'être debout, pour contenir ceux qui ne connoissoient pas la fainteté du culte chrétien. Alors le Roi prenant le bâton de Justice, lui dit qu'il pouvoit donner toute son attention à son culte, & qu'il lui promettoit de contenir ses gens dans le respect. En effet, l'Officier Hollandois s'étant mis à genoux, ce Prince fit l'office de Prévôt pendant toute la durée du Service, qui fut bien d'une heure & demie (26).

L'Amiral & tous les Officiers de la Flotte se crurent obligés de récompenser sa piété par un grand festin. Il leur dit qu'il étoit fort édié de l'ordre qu'ils observoient dans leurs exercices de religion, & que tout ce qu'il avoit vû ne ressembloit guères à la peinture qu'il en avoit entendu faire aux Portugais (27).

Les Portugais
veulent attaquer
l'Amiral, qui
veut les prévenir.

Quelques jours après, l'Amiral ayant appris que les Portugais de l'Isle de Tidor pensoient à le venir attaquer avec quatre Vaisseaux, dont l'un étoit un Hollandois qu'ils avoient pris (28), résolut de demander au Roi la permission de les prévenir. Il envoya au Palais de ce Prince quelques Officiers de la Flotte, qui le trouverent assis à la manière du pays, vêtu d'un caleçon d'étoffe de soie, avec une chaîne d'or au col. Son fils, qui étoit assis près de lui, portoit un caleçon d'étoffe d'or, & une chaîne aussi riche que celle de son pere. Les Députés présentèrent leurs Patentes, avec une Commission du Prince Maurice écrite en Portugais & en Arabe. Ensuite ils demanderent la permission que l'Amiral brûloit d'obtenir. Le Roi leur répondit qu'il délibéreroit sur cette demande avec ses Ministres, & qu'il expliqueroit ses intentions dans l'espace de trois jours (29).

Portrait qu'ils
font des Hollan-
dois.

Les Portugais, avertis de cette démarche, écrivirent une Lettre à ce Prince, dans laquelle ils lui peignoient la Nation Hollandoise sous les plus noires couleurs. Ces ennemis de l'autorité, disoient-ils, ne cherchoient qu'à dépouiller les Rois de leur Empire & qu'à les chasser du Trône. Ils n'avoient ni loix ni religion. Le fils vivoit dans un commerce impur avec sa mere, le frere avec sa sœur, & les hommes se souilloient entr'eux par des actions abominables. En un mot, cette Lettre étoit un horrible tissu de calomnies. Le Roi la fit lire aux Hollandois. Elle étoit écrite en langue Portugaise. Dans l'horreur qu'il en eut lui-même, il permit à l'Amiral d'attaquer de si cruels ennemis; mais il déclara qu'il vouloit être spectateur du combat (30).

Combat, dont
le Roi de Ternate
est spectateur.

Le 8 de Juin, les deux Vaisseaux mirent à la voile; & le 11, jour de la Pentecôte, à sept heures du matin, ils joignirent les Portugais, sur lesquels en même-tems ils gagnèrent l'avantage du vent. Les Portugais tirèrent le premier coup, & les Hollandois répondirent de leurs pieces de chasse de l'avant, qui n'étoient que de demi-calibre. Ce fut alors que le feu devint terrible. Les Portugais avoient élevé des batteries en trois endroits du rivage, & leurs

(26) Page 168.

(27) Page 169.

(28) Il étoit de Rotterdam, destiné pour le

Détroit de Magellan.

(29) *Ibid.*

(30) Page 170.

Vaisseaux envoyoit sans cesse des bordées. L'*Amsterdam* alla prolonger l'Amiral Portugais & lui lâcha toute la sienne. Le *Goude* prèta aussi le côté au Vaisseau Portugais qui étoit le plus avancé. Cette furieuse attaque fut renouvelée plusieurs fois & duroit depuis plus d'une heure, lorsqu'un boulet de canon emporta la main droite de l'Amiral, dans le tems qu'il la tenoit étendue pour donner ses ordres. Trois hommes furent tués presqu'aussi-tôt sur son Vaisseau, & le Maître du *Goude* eut la jambe droite emportée (31).

VAN NEK.
II. Voyage.
1601.

Le Roi de Ternate, qui observoit le combat dans sa pirogue, envoya dire aux Hollandois qu'il étoit tems de se retirer, & que cet essai lui faisoit assez connoître de quoi leur courage étoit capable. Ses ordres ne furent point écoutés. On continua de tirer, jusqu'à ce qu'envoyant une seconde fois, il fit presser l'Amiral de se retirer par considération pour lui, & de revenir à Ternate, parce qu'il avoit reçu avis qu'on voyoit paroître deux autres Vaisseaux sur ses côtes. Cette nouvelle obligea les Hollandois d'abandonner le combat, où l'*Amsterdam* seul avoit tiré plus de trois cens volées de canon (32).

Les Hollandois
se retirent.

A leur retour, ils trouverent que les deux bâtimens dont on leur avoit annoncé l'apparition étoient deux Jonques Portugaises. Le Roi les sollicita de se rendre à Telingamme, quoique leurs Vaisseaux eussent beaucoup souffert de l'artillerie des Portugais. Là ils remirent sur le chantier une chaloupe qu'ils avoient entrepris de construire à Ternate, & que la grande chaleur ne leur permettoit pas d'achever en moins de six ou sept semaines.

La blessure de Van Nek ayant été guérie dans cet intervalle, il demanda au Roi la liberté de faire voile à Patane, parce qu'il y avoit alors peu de Commerce à faire dans son Isle. Ce Prince auroit souhaité que les Hollandois eussent attendu l'arrivée de quelqu'autre Flotte de leur Nation, pour se trouver en état de chasser les Portugais. Cependant il ne put s'opposer au dessein qu'ils avoient de partir. Le Maître du *Goude* mourut de sa blessure le 15 de Juillet, & fut enterré avec décence près du Comptoir Hollandois (33).

L'Amiral veut
se rendre à Pa-
tane.

Van Nek eut avant son départ le spectacle d'une cérémonie extraordinaire, qui se fit pour le mariage d'une fille du Sabandar avec un des Prêtres de l'Isle; race fort estimée du Roi & de toute la Nation. Ce Prince, accompagné de toute sa Cour, se rendit d'abord à la maison du Sabandar, où l'Amiral, pour contribuer à cette fête publique, le fit suivre d'une Compagnie de Hollandois sous les armes, avec leurs tambours & leurs fifres. On avoit préparé dans la maison une grande salle, garnie de tapis, autour de laquelle les Hollandois se placèrent. Aussi-tôt que le Roi & les Seigneurs furent assis, on vit paroître un ouvrage rare, dont le mari faisoit présent à sa femme. C'étoit un composé de cinq tours, de diverses couleurs, travaillé avec beaucoup d'art & soutenu par quatre roues, qui étoient tirées par plus de soixante (34) personnes. Ensuite vinrent huit hommes, chacun avec son étendard & sa bannière; & quatre autres, qui portoient une boîte d'or, ou du moins bien dorée, dans laquelle étoient les pierreries nuptiales. Cent cinquante femmes, qui entrèrent après eux, portoient chacune leur présent dans un vaisseau de cuivre, qu'elles tenoient élevé des deux mains. Elles furent suivies de soi-

Fête dont il est
témoin.

(31) Pages 170 & 171.

(32) *Ibidem*.

(33) Page 172.

(34) On ne comprend pas trop la composition & l'usage de cette machine.

VAN NEK.
II. Voyage.
1601.

Grand festin que
le Roi donne aux
Hollandois.

Les Hollandois
levant l'ancre.

Isle qu'ils nom-
ment Lang-hairs
Eyland.

Ils s'approchent
de la Chine.

Perte qu'ils font
de vingt hom-
mes à la vue de
Macao.

xante-dix hommes, avec de grands vases de porcelaine remplis de fleurs & de bétel, qu'ils mirent à terre devant les Hollandois, en les invitant à mâcher du bétel. La scene fut terminée par une sorte de gladiateurs, qui firent, avec beaucoup d'adresse, divers exercices du sabre & du bouclier (35).

Le Roi pria l'Amiral de ne pas mettre à la voile sans avoir reçu de nouvelles marques de son estime, dans un festin qu'il vouloit donner à tous les Hollandois des deux Vaisseaux. En acceptant cette invitation, Van Nek consentit seulement à mener au festin la moitié des équipages des deux Vaisseaux. Le Dimanche, 29, fut choisi pour cette fête. Les Hollandois y trouverent tout ce qu'il étoit possible de présenter à la maniere du pays. Presque tout le peuple de l'Isle avoit été employé à faire la cuisine (36), & le Roi avoit fait faire des tables de roseaux pour les matelots. Celle des Officiers étoit de bois & bien dressée. La Noblesse donna le divertissement d'un feint combat.

Enfin les deux Vaisseaux ayant levé l'ancre, traverserent jusqu'à la côte de Celebes, d'où ils firent route pour Patane jusqu'au 14 du mois suivant. Mais étant arrêtés par les vents du Sud-Sud-Ouest, ils résolurent de gouverner vers la Chine, pour tenter quelque commerce dans la Riviere de Canton. Le 19, ils mouillèrent sur la côte de l'Isle de Coyo, qui est une des Philippines. Une chaloupe qui fut envoyée à terre, reconnut que les habitans étoient des Sauvages, qui payoient tribut aux Espagnols. Le 22 on mouilla sur la côte d'une autre grande Isle, dont le nom ne se trouve pas dans les Cartes. On lui donna celui de *Lang-hairs Eyland*, l'Isle aux longs cheveux, parce que les Insulaires avoient les cheveux pendans jusqu'au-dessous des épaules (37).

Le 20 de Septembre, on se trouva près des Isles du grand Empire de la Chine. Van Nek, ayant fait jeter l'ancre, envoya la chaloupe aux observations. Elle rencontra quelques pêcheurs, à qui le Pilote demanda où étoit l'Isle de *S. Juan*. Ils leverent sept de leurs doigts, en montrant le côté de l'Est; d'où l'on conclut qu'ils vouloient dire sept lieues à l'Est. Le 27, en gouvernant autour des Isles, on découvrit une grande Ville, bâtie à peu près dans le goût des Villes d'Espagne. Les Hollandois, fort surpris, jetterent l'ancre à une demie-lieue de cette Ville. Une heure après ils virent venir à bord deux barques Chinoises, dont chacune portoit une famille entiere; c'est-à-dire, un homme, une femme & quelques petits enfans. Van Nek apprit d'eux que la Ville se nommoit *Macao*; ce qui redoubla sa surprise, parce qu'il avoit peine à s'imaginer comment il avoit pû tant avancer dans la Riviere de Canton. Il envoya aussitôt dans un canot deux hommes, dont l'un parloit le Malay & l'autre l'Espagnol, avec ordre de prendre des informations dans la Ville (38) même.

Le canot n'étant pas revenu à bord de tout le jour, on découvrit le lendemain de dessus les ponts une foule de peuple assemblé sur une montagne. Les matelots des deux Vaisseaux en conçurent de fâcheux soupçons. Ils craignirent que ce ne fût pour mener leurs compagnons au supplice, parce qu'ils avoient appris du célèbre Jean-Hugues *Linschoot* que la Ville de Macao étoit habitée par des Portugais, sous le commandement d'un Gouverneur & d'un

(35) Pages 172 & 173.

(36) *Ibid.*

(37) Page 174.

(38) Page 175.

Evêque. On résolut d'aller mouiller plus près de la Ville; mais on fut repoussé par un vent furieux. Les habitans, qui avoient vu paroître la chaloupe & qui reconnurent bien-tôt que les deux Vaisseaux ne pouvoient s'avancer pour la défendre, détachèrent sur elle cinq Jonques, qui l'enleverent à la vûe des deux Equipages. Cette funeste aventure coûta aux Hollandois leur premier Pilote, nommé Jean *Dirksz*, d'Enchuyse; un Quartier-Maître de l'Amiral, & dix-huit matelots du *Goude*. Ils s'efforcèrent en vain de prendre quelques Jonques, pour envoyer du moins des Lettres à Macao & redemander les prisonniers. Les vents continuèrent de souffler avec tant d'impétuosité, qu'après avoir couru plusieurs fois le danger de périr & d'échouer au rivage, on prit le parti de retourner vers Patane, & de remettre à chercher dans ce lieu quel-que moyen de retirer les prisonniers (39).

Les deux Vaisseaux reprirent leur route entre les Isles & le Continent de la Chine. Après avoir passé avec beaucoup de peine & presque toujours la sonde à la main, entre des bancs & des bas-fonds, sans pouvoir demander la moindre instruction aux habitans du pays, ils se retrouvèrent au même endroit où ils avoient jetté l'ancre en arrivant dans cette Mer. Leur joie fut extrême de se revoir dans un parage dont ils avoient du moins quelque connoissance. Van Nek fit assembler les équipages, & demanda tristement si quelqu'un pouvoit lui inspirer quelque moyen de délivrer les prisonniers. Cette entreprise paroissant impossible, on résolut de continuer le voyage, & le Général prit tous ses gens à témoins de la nécessité où il étoit d'abandonner leurs compagnons (40).

Le 5 d'Octobre on se trouva par les dix-huit degrés quinze minutes, où la vûe de quelques oiseaux blancs annonça, suivant la remarque de *Pedro Taydo*, Voyageur Portugais, qu'on n'étoit pas éloigné du grand Banc. Sa situation est à dix-sept degrés. Batochine (41) se présenta le lendemain à huit lieues vers l'Ouest, & le jour d'après on y jeta l'ancre entre deux petites Isles, sur neuf brasses, fond de sable, à l'abri de tous les vents. Quelques matelots descendirent à terre pour chercher des rafraîchissemens; mais trois ou quatre hommes qu'ils avoient vus sur le rivage, prirent la fuite en les voyant approcher. On fut obligé de remettre à la voile; & dans le besoin d'eau, qui étoit devenu fort pressant, on suivit la côte jusqu'à onze degrés quarante-cinq minutes, où l'on trouva une excellente rade, à couvert de tous les vents, & si spacieuse que mille Vaisseaux y pourroient mouiller à l'aise. Les Hollandois la nommerent *Baie de la Folie*, parce qu'ils y trouverent une sorte de prunes à gros noyau, qui faisoient perdre la mémoire à ceux qui en mangeoient avec un peu d'excès; sur-tout l'amande qui étoit dans le noyau. Cette maladie ne duroit pas plus de deux ou trois jours; mais elle causoit aux malades une sorte de folie que l'Auteur traite d'incroyable (42).

La vûe des terres de Patane, à laquelle on arriva le 24, consola les Hollandois de toutes leurs disgrâces (43). Le 27 ils découvrirent entre deux mon-

VAN NEK.
II. Voyage.
1601.

Ils retournoient
vers Patane.

Route embar-
raissant.

Baye de la Folie,
Origine de ce
nom.

Isle & Ville de
Tikus.

(39) *Ibid.* & p. 176.

(40) Pages 176, 177.

(41) Autrement *Gilolo*. Cette Isle est à 15 degrés 47 minutes.

(42) Page 178.

(43) Le 25, à la hauteur de sept degrés quarante minutes, la terre leur demeurait au Sud-Ouest quart d'Ouest; d'où ils conclurent que la situation n'en étoit pas bien marquée dans les Cartes. Ils reconnurent qu'elle couroit

VAN NEK.
II. Voyage.
1601.

tagnes un grand golfe, dans lequel est située l'Isle de *Tikos*, ou *Pulo Tikos*. Une Jonque chargée de riz, qu'ils eurent le bonheur de rencontrer, soulagea heureusement leur faim. Le Gouverneur de la Ville de *Tikos* leur ayant envoyé aussi quelques rafraîchissemens, ils firent éclater leur reconnaissance par des présens proportionnés au bienfait. Cette Isle est à sept degrés un tiers de latitude septentrionale. A huit lieues de là, vers le Nord, est une grande Ville nommée *Ligor*, où les Chinois envoient tous les ans quatre grandes Jonques pour y charger du poivre (44). Le Commis de l'Amiral s'étant rendu à *Tikos* pour y prendre des informations, ramena trois buffes, qui étoient un nouveau présent du Gouverneur. Cet Officier Indien étoit un vieillard à cheveux gris, vêtu fort proprement, & dont l'air inspiroit du respect. Il offrit aux Hollandois de leur livrer, dans l'espace de huit jours, une assez grande quantité de poivre. Mais ils refusaient civilement cette faveur, parce que la rade ne leur parut pas bonne.

Les Hollandois
arrivent à Pata-
ne, où ils pren-
nent du poivre.

Ils se rendirent enfin, le 7 de Novembre, devant la Ville de *Patane*, où ils reçurent d'abord toutes les civilités dont les Indiens ne sont point avares dans les Villes de Commerce. Ils y convinrent d'un prix raisonnable pour le poivre, & Van Nek se proposa d'y laisser quelques-uns de ses gens pour commercer l'établissement d'un Comptoir. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir quelque chose à souffrir, & beaucoup plus à redouter, de la jalousie des Portugais & des Siamois. Mais la prudence & le courage de Van Nek, soutenues par ses présens, lui firent surmonter toutes les difficultés (45).

Fête à laquelle
Van Nek est in-
vité.

Ses peines furent mêlées d'ailleurs de quelque plaisir. Le 14. de Juin fut un jour de triomphe à *Patane*, & la Reine fit inviter l'Amiral Hollandois à cette fête avec les gens de sa suite. Il y alla suivi de ses Commis, que les Indiens nommoient les Gentilshommes (46), de *Koelof Roelofs* Auteur de Journal, & de cinquante Mousquetaires, autant pour sa sûreté que pour faire honneur à la Reine. Près de quatre mille habitans virent au devant de lui, armés à leur manière, avec cent cinquante-six grands éléphants dont quelques-uns étoient magnifiquement équipés. La Reine étoit elle-même à la tête de cette troupe, avec la Princesse sa fille, montées toutes deux sur le même éléphant. Lorsque les Hollandois se furent approchés, douze de leurs Trompettes, fort galamment vêtus, avec des banderolles couleur d'orange à leurs instrumens, commencèrent à sonner sur l'air de la chanson *Guillaume de Nassau*. Cette fanfare surprit agréablement la Reine. Elle fit passer les Hollandois proche de son éléphant, pour se donner le plaisir de les considérer. Mais l'Auteur ne donne pas plus d'étendue à cette description (47).

Description de
Patane.

Il observe que le Faubourg de *Patane* est aussi long que l'étoit, dit-il, l'ancienne Amsterdam, mais qu'il est fort étroit; & que de même, la Ville est étroite & longue. Du côté de la terre elle est environnée d'un marais, & défendue à la manière du pays par une palissade de grandes poutres quarrées, un peu dé-

du Sud à l'Est, & du Nord à l'Ouest, sans aucun golfe; au lieu qu'on y trouve un grand golfe dans les Cartes.

(44) Les Hollandois reconnurent ici que la hauteur de *Patane* n'est pas de sept degrés & demi, puisque la pointe où cette Ville est située

étoit d'un demi degré plus au Sud que l'Isle de *Tikos*, à huit degrés cinquante-six minutes du Nord.

(45) Page 180 & suivantes.

(46) Page 182.

(47) Page 187.

grossies seulement par les côtés, fort enfoncées en terre, & si proches qu'elles se touchent. Elles ne s'élèvent pas moins, au-dessus du rez-de-chauffée, que le grand mâit d'un Vaisseau depuis le haut pont jusqu'à la hune. Du côté de la mer, la Ville est fermée par une petite Riviere, qui coule le long des maisons. Elle ne manque pas d'artillerie; & l'Auteur la met au rang, non-seulement des plus belles, mais des plus fortes places des Indes. Les Siamois y ont trois Temples, qu'ils nomment Pagodes, & dans l'un desquels on voioit une statue dorée, de la hauteur d'un cheval, quoiqu'en figure d'homme assis, qui tenoit une main baissée & l'autre levée. De chaque côté, il avoit un grand dragon doré, & près de chaque dragon une statue de pierre, dont l'une représentoit un homme & l'autre une femme, toutes deux les mains jointes. Dans le second Temple, on voioit une autre Idole de la même figure, mais moitié dorée & moitié peinte en rouge. Celle du troisième Temple n'avoit qu'une raie dorée sur la poitrine. Derrière l'Autel de la dernière, on découvroit une autre petite Idole de figure humaine, avec une grosse tressé de cheveux sur la tête, qui avoit assez l'air d'une corne. Un Prêtre Siamois, qui invita quelques Hollandois à manger chez lui & qui leur fit beaucoup de caresses, leur dit que ces statues étoient le grand Dieu. Il avoit aussi dans sa maison, sur un petit autel, trois petites Idoles de metal, avec un rideau qui les couvroit. Son nom étoit Brabala. Mais comme il ignoroit le Portugais & le Malais, on ne put tirer de lui d'autres lumieres. La mosquée des habitans du pays, qui sont Mahometans, étoit dorée avec beaucoup d'art (48).

Le Royaume de Patane est d'une grande étendue, & si peuplé (49) qu'il peut mettre sur les armes cent quatre-vingt mille hommes; mais la nation n'est pas naturellement guerriere. Patane & sa banlieue ne contiennent pas néanmoins plus de dix mille habitans, dont un tiers est composé de Malais ou de Mores, un tiers de Chinois ou de Metifs, c'est-à-dire, d'un mélange de diverses nations, & l'autre de Siamois, dont la plupart habitent les champs & les cultivent. Les Patanois ont plus de Vaisseaux sur mer que Bantam, Jahor, Pahan, & leurs autres voisins. Ils entendent fort bien la navigation; & leurs rivières, qui sont belles & en grand nombre, leur donnent continuellement l'occasion de l'exercer. Cependant ils ont un fond de paresse, qui leur donne de l'éloignement pour le travail; sur tout les Malais, qui ne vivent que de leurs fruits & de leur pêche. Ils épousent deux ou trois femmes, auxquelles ils joignent autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. Les biens des personnes riches consistent en domaines, & en Esclaves. Tous les arts & les métiers sont exercés par les Chinois, qui ont aussi le commerce entre leurs mains. Leurs Facteurs sont toujours en voyage, & portent, dans toutes les parties des Indes, des porcelaines, des *Poëles*, des chaudrons, toutes sortes de fertures, des viandes séchées & fumées, du poisson sec & salé, diverses sortes de toiles, &c. En retour, ils apportent plusieurs espèces de bois, pour la construction des édifices, des rattangs, des cordages, du riz, des petit-pois verts, de l'huile de noix de coco, des fruits, des peaux de buffes, de vaches, de bœufs, de cerfs, de lapins, de lièvres, &c. Ils vendent aussi le poivre qui croît

VAN NEE.
II. Voyage.
1602.

Temples & Idoles des Siamois dans cette Ville.

Observations sur le Royaume de Patane.

(48) Page 188.

(49) Victor Sprinckel, premier Commis Hollandois à Patane, fut appelé à l'Assem-

blée des Etats, où les listes des Villes, des Bourgs & des Villages formoient ce nombre.

VAN NEK.

II. Voyage.

1602.

Nids d'oiseaux
qui se mangent.

à Patane & dans quelques autres lieux voisins; mais il y est toujours un peu plus cher qu'à Bantam (50). Ils vendent des faroy-bouras. C'est le nom qu'ils donnent à certains nids d'oiseaux, que les payfans vont chercher dans le creux des rochers, le long des côtes de la mer; marchandise si recherchée des Seigneurs & des personnes riches, qu'elle se vend à la Chine jusqu'à trois ou quatre piastres la livre (51).

Le terroir de Patane est d'ailleurs très-fertile. Il abonde en riz, en bestiaux & en volailles. Les paons y sont fort communs, & les plumes de leur queue s'employent, pour ornement, autour des viandes qu'on sert aux tables des Grands. Les cerfs, les lièvres & les lapins n'y sont pas plus rares, non plus que les fruits & les oiseaux sauvages & privés. On compte, entre les principaux fruits, les durions, les mongastons, les ananas, les lanciat, les rambourans, les pissans, les grenades, les oranges, les *limons-gibol*, qui sont une autre espèce d'orange venue de la Chine, les mamplans, les barians, & les centuls (52).

Tribut que Pa-
tane paie au Roi
de Siam.Caractère de la
Reine de Patane.

Les Rois de Patane payent au Roi de Siam le tribut annuel d'une fleur d'or, & de quelques habits de velours ou d'écarlate. La Reine, qui gouvernoit l'Etat depuis la mort de son mari, étoit âgée d'environ cinquante ans. Elle passoit presque tout le jour dans son Palais avec ses femmes d'honneur, à qui cette qualité ôtoit le pouvoir de se marier. Lorsqu'elle sortoit du Palais, sa suite étoit toujours fort nombreuse. Si elle s'arrêtoit dans quelque autre lieu, elle y traitoit avec profusion tous ceux qui l'avoient accompagnée. Lorsque les Hollandois allèrent prendre congé d'elle, & qu'ils lui recommandèrent les Facteurs qu'ils laissoient dans ses Etats, elle leur promit une protection constante, mais à condition que leur conduite répondît à ses espérances, & surtout qu'ils ne tombassent jamais dans l'ivresse. Elle leur fit des excuses de ne les avoir pas traités assez souvent. C'étoit, dit-elle, un devoir de civilité qui convenoit à une femme. Elle les pria de revenir à Patane, chaque fois qu'ils feroient le voyage des Indes. En disant le dernier adieu à l'Amiral, elle lui fit présent d'un poignard doré; elle lui recommanda de secourir les Vaisseaux de Patane, dans les occasions qui pourroient s'offrir. Enfin, il ne manqua rien aux témoignages de sa bonté & de sa politesse (53).

1603.

Retour de Van-
Nek en Hollan-
de.

Van Nek quitta la rade de Patane le 23. d'Août 1602, avec deux Vaisseaux de Zélande qui y étoient arrivés pendant son séjour, & qui devoient revenir de conserve avec lui. Mais s'étant séparé d'eux à Bantam, il continua sa route jusqu'au 23 Janvier 1603, que se trouvant à la hauteur de trente-trois degrés, il crut, suivant l'estime, être Sud & Nord avec la pointe occidentale de Madagascar. Le 13 du mois de Février, il découvrit deux voiles, qu'il prit pour les deux Vaisseaux Zélandois, dont il s'étoit séparé à Bantam. Mais ayant reconnu que c'étoit un François (*) & un Anglois, il apprit d'eux qu'ils venoient d'Achin. L'Anglois avoit sa charge de poivre, & le François n'avoit pu s'en procurer plus de quinze lastes. Mais ils étoient tous deux en fort bon état; au lieu que le Vaisseau de Van Nek étoit en proie aux maladies, à la faim, à la soif & presque au désespoir. De cent vingt-deux hommes, on en comptoit vingt au plus qui fussent capables de travail. L'Isle de Ste Helene, où l'on relâcha

(50) Page 189 & suiv.

(51) Page 191.

(52) Page 192.

(53) Page 194 & suivantes.

(*) C'étoit le second Vaisseau du voyage de Pyrrard. Voyez ci-dessous.

le 2. de Mars apporta du soulagement aux malades. Mais après avoir passé la Ligne, les deux Vaisseaux retomberent dans la même infortune. L'équipage du Goude se vit réduit à mettre la girouette pour signal de péril, parce que tout le monde étoit si foible qu'il n'y avoit plus personne en état de gouverner. L'*Amsterdam* y envoya quatre hommes, quoiqu'il ne fût guères lui-même dans une situation plus heureuse. Ils n'y trouverent que des objets de douleur & de compassion. On y avoit perdu quantité d'hommes ; & le nombre de ceux qui résistoient encore aux maladies n'étoit que de douze, en y comprenant le Pilote & les Commis. Wernaert Vanderdoes, premier facteur de Ternate dans l'origine du comptoir, & fils du Seigneur de *Noertwick*, mourut sur l'*Amsterdam* (54). Après avoir été long-tems dans une si misérable extrémité, les deux Vaisseaux relâcherent enfin à Portland en Angletterre, d'où ils allèrent mouiller le 15 de Juillet 1604, devant *Rammekens* en Zélande (55).

Six semaines après, on vit arriver au Texel, avec une pleine cargaison, les trois autres Vaisseaux qui étoient partis depuis quatre ans sous les ordres de Van Nek, & qu'il avoit laissés derrière lui vers l'Isle d'Annobon. Ils avoient fait le voyage avec plus de bonheur que de conduite. S'étant présentés sur la côte de Sumatra, dans un tems où le souvenir de Van Caerden y rendoit encore les Hollandois fort odieux, ils avoient été repoussés avec une violence qui leur avoit coûté trois de leurs gens. Delà diverses agitations les avoient conduits jusqu'au Royaume de Camboya, où loin d'être traités plus favorablement ils avoient eu vingt-trois hommes massacrés par leur imprudence. Leur Amiral même ayant été retenu prisonnier par les Indiens, n'avoit obtenu la liberté qu'à des conditions humiliantes. Ils s'étoient rendus à *Kayhan*, où ils avoient couru les mêmes dangers. Enfin ils n'avoient trouvé de faveur que sur la côte de Parane, après avoir appris que Van Nek s'y étoit arrêté long-tems & qu'il y avoit laissé quelques Hollandois pour l'établissement du commerce. Les trois Navires y avoient pris leur charge de poivre ; mais le *Harlem* ne s'étant pas trouvé en état de finir le voyage, on avoit été contraint de le décharger & de le livrer aux flammes. Cependant ayant remis à la voile, avec deux autres Vaisseaux Hollandois qui revenoient de la Chine & qui avoient enlevé une Caraque Portugaise richement chargée, ils apportèrent à la Compagnie une heureuse augmentation de joie & de richesses (56).

VAN NEK.
H. Voyage.
1603.

Voyage & retour
des trois autres
Vaisseaux de Van
Nek.

(54) Pages 211 & 212.

(55) Page 213.

(56) Page 220 & précédentes.



VOYAGE DE DEUX VAISSEAUX HOLLANDOIS
au Royaume d'Achin, lié avec ceux de VAN CAERDEN
& de VAN NEK.

1600.

Introduction.

DAns le dessein qu'on s'est proposé, de mettre, autant qu'il est possible entre des Relations qui n'ont guères d'autre rapport ensemble que par le fond du sujet, une espèce d'ordre historique qui puisse servir du moins à faire connoître les progrès de chaque nation dans leurs établissemens & dans leur commerce, c'est ici que doit se présenter le voyage de deux Vaisseaux Brabançons (57), partis en 1600 de conserve avec la Flotte de l'Amiral Van Nek, & destinés pour Achin. Les disgrâces qu'on a vûes essuyer dans ce Port, à Van Caerden & à quelques autres Hollandois, doivent donner de la curiosité pour les suites de leurs différends; & l'intérêt en doit même augmenter pour le sort de deux Vaisseaux, qui, sans être informés de ces événemens, alloient s'exposer aux mêmes périls dans des lieux où la nation Hollandoise étoit devenue fort odieuse.

Triste & longue
navigation.

Trois révoltes
extraordinaires.

Leur navigation n'a de remarquable qu'un excès de misère, causée par la faim & la soif, qui donna lieu à quelques séditions d'un dangereux exemple. Dès le 5. de Juillet, c'est-à-dire, environ trois semaines après leur départ, la crainte du mauvais tems, qui leur avoit déjà causé de l'embarras dans la route, ayant porté le Conseil à régler les rations, vingt-cinq ou vingt-six matelots conspirèrent de désertir. Ils se saisirent des picques, & quelques-uns monterent dans la galerie, pour aller demarrer le canot, qui étoit à la touë derrière le Vaisseau. Cependant leur dessein fut prévenu, & le Capitaine leur proposa des rations plus fortes. Plusieurs se laisserent vaincre. Mais les autres se défilant de cette offre & craignant que dans la suite on n'arrêtât leurs gages pour leur faire payer ce qui étoit au-dessus du premier règlement, demeurèrent fermes dans leur résolution. Un d'entr'eux se jeta dans la mer pour gagner la côte d'Angleterre à la nage, & son exemple entraîna onze de ses compagnons. Le Capitaine les suivit dans la chaloupe. Quoiqu'ils fussent déjà au rivage, ils se rendirent enfin à la promesse d'un pardon général & d'une plus forte ration. Le Chirurgien, qui étoit yvre, fut le seul qui s'obstina; mais il fut jetté malgré lui dans la chaloupe & reconduit à bord (58). On apprend dans ce récit combien l'obéissance est contrainte, sur mer, & par conséquent ce qu'il en coûte aux Officiers pour contenir les matelots dans la soumission. Le mal est encore plus dangereux lorsqu'il vient de ceux mêmes qui sont établis pour le reprimer, & l'Auteur veut nous apprendre par le second exemple qu'on n'y peut apporter un remède trop sévère & trop prompt. Les deux Vaisseaux Brabançons s'étant séparés de la Flotte de Van Neck, *Janfz*, Prévôt d'un des deux bords, obligé par son office à faire regner l'ordre, fut le premier qui se plaignit outrageusement de la mauvaise qualité des nourritures. Cette violence

(57) C'est-à-dire, de la nouvelle Compagnie, qui étoit composée de Marchands la plupart Brabançons. Ces deux Vaisseaux se

nommoient *l'Aigle blanc* & *l'Aigle noir*.

(58) Voyage de deux Vaisseaux à Achin, *ubi sup.* Tome II, p. 280.

le fit mettre aux fers, avec la résolution de lui faire son procès. Quelques jours après, les deux Vaisseaux ayant relâché dans l'Isle d'Annobon, il fut condamné par le Conseil à être deserté (59). On le conduisit au rivage vers le soir; mais le Gouverneur Portugais n'ayant pas voulu permettre qu'on le fit descendre, il fut mené vers autre pointe de l'Isle, où les habitans s'opposèrent encore à l'approche de la chaloupe. On ne voulut point employer la violence dans un lieu d'où les Hollandois vouloient tirer des rafraîchissemens, & l'exécution de la Sentence fut suspendue jusqu'au départ. Alors on donna quelques hardes au criminel, avec un sac rempli de pain; & sans autre secours il fut abandonné sur une pointe où l'on n'avoit vu paroître personne (60).

La troisième révolte fait prendre une étrange idée du caractère des matelots Hollandois. Trois d'entr'eux, nommés *Hendriksz*, *Jacobsz* & *Wouterz* ayant été mis aux fers pour quelque mutinerie, les deux premiers trouverent le moyen de s'en délivrer, & se rendirent audacieusement à la chambre du Capitaine, pour demander qu'on leur fit justice & qu'on prononçât leur Sentence. Le Conseil assemblé leur ordonna d'attendre & de retourner à leur prison. Ils refuserent d'obéir, en protestant que la nécessité d'attendre leur paroîsoit plus insupportable que la mort, & qu'ils vouloient être jugés. Cette réponse n'ayant passé que pour une ridicule bravade, ils allèrent tirer des fers leur troisième compagnon, & s'étant emparés tous trois fort adroitement de la chambre aux poudres, ils s'y mirent en défense, avec menace de mettre le feu aux poudres si le Conseil ne leur faisoit pas une composition avantageuse (61). Ils chasserent deux Canoniers, qui étoient de garde & tirèrent un baril de poudre. Mais dans la chaleur d'une si furieuse entreprise ils n'avoient pas eû la précaution de prendre du feu. Un d'entr'eux, qui sortit pour en faire, fut saisi & lié pieds & mains à un canon. Les deux autres n'en parurent pas moins disposés à se défendre; mais ils perdirent courage contre le nombre, & leur Sentence fut prononcée le 20 d'Avril. On condamna les deux plus mutins à passer par les armes, & le troisième à souffrir trois fois la grande calle par dessous la quille; ce qui fut exécuté le 23 (62).

Après avoir tenu la mer pendant plus d'un an, & perdu quarante-un hommes par les maladies, les Hollandois arrivèrent dans un Port de l'Isle de Sumatra, que l'Auteur n'a pas nommé (63), mais qui leur parut un lieu de délices à la fin d'un si pénible voyage. Quelques pyrogues Indiennes leur apportèrent d'abord diverses sortes de rafraîchissemens, qui furent troqués pour de viles marchandises. Mais un Capitaine du pays étant venu à bord, avec un Interprète qui parloit un peu le Portugais, leur fit demander qui ils étoient & quel étoit leur dessein. Comme ils ignoroient encore la fâcheuse aventure des Zelandois & de Van Caerden, ils répondirent qu'ils étoient des marchands Hollandois, partis de leur pays pour apporter des marchandises aux Indes & pour y acheter du poivre. On leur répondit qu'ils trouveroient facilement de quoi charger les deux Vaisseaux.

Ils commencèrent à traiter dans cette espérance. Le prix du poivre fut réglé. Plusieurs Marchands & quantité de matelots des deux bords furent invités

VOYAGE AU
ROYAUME
D'ACHIN,
1600.

Courage brutal
de trois Matelots
Hollandois.

1602.

Arrivée des
Vaisseaux dans
l'Isle de Sumatra.

Trahison des Indes
sulaires.

(59) *Ibid.* p. 291; 292.

(60) *Ibid.*

(61) Page 294.

(62) *Ibid.* & p. 295.

(63) Page 299. On verra dans la suite que
C'est Tikon.

VOYAGE AU
ROYAUME
D'ACHIN.
1602.

à descendre sous divers prétextes. On les fit même consentir à prendre une loge dans la Ville. Mais les Officiers Indiens ne pensoient qu'à les trahir. Un jour que les trois Marchands, nommés *Pieterſz*, *Loſt* & *Senescal* revenoient des Vaisseaux à la loge, ils y furent arrêtés tumultueusement, avec le chagrin d'apprendre que plusieurs de leurs compagnons avoient été massacrés, & que le reste étoit dans les fers. Ils furent liés eux-mêmes; & les habitans se disputoient entr'eux le droit de les enmener, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon. Cependant quelques-uns paroissoient les plaindre; tandis que d'autres employoient toutes sortes de ruses pour sçavoir d'eux combien il restoit de gens sur les deux Vaisseaux (64).

Plusieurs Hol-
landois tués ou
prisonniers.

On leur ôta jusqu'à la liberté d'informer leurs Officiers du malheur qui leur étoit arrivé, & cette contrainte auroit duré plus long-tems si leurs blessures n'eussent fait craindre aux Indiens de perdre par leur mort le prix qu'ils espéroient pour leur liberté. On leur permit enfin d'écrire à bord que cinq de leurs compagnons avoient été tués, & qu'on mettoit la rançon des autres à trois mille pièces de huit; sur quoi l'on offroit néanmoins de rabattre le prix des marchandises, qui montoient à seize cens. A cette condition, on offroit aux Hollandois des deux Vaisseaux la liberté du commerce.

Reffentiment
du Roi d'Achin
contre les Hol-
landois.

Cependant les prisonniers furent transférés dans la maison du Gouverneur, pour y demeurer jusqu'au paiement de leur rançon, ou pour être conduits à la Cour d'Achin. Quelques Indiens crurent les consoler beaucoup en leur apprenant la cause de leur malheur. Ils leur raconterent que deux Vaisseaux de leur nation avoient emporté mille barres de poivre sans les avoir payées, & que pour se dédommager de cette perte le Roi étoit résolu de faire arrêter tous les Hollandois.

Le Conseil des deux Vaisseaux chargea un Marchand, nommé *Ravinck*, d'aller représenter au Gouverneur, qu'après avoir fait périr cinq hommes & s'être saisi d'un grand nombre de marchandises, il n'y avoit pas de justice à demander une si grosse somme pour la rançon des prisonniers; que c'étoit de bonne foi & sur la confiance qu'on avoit cru devoir aux habitans qu'on avoit entrepris de négocier avec eux; qu'on ne leur avoit donné aucun sujet de reproche, & qu'à l'égard du poivre que d'autres Marchands leur avoient enlevé sans payer, on étoit persuadé que cette accusation regardoit les Anglois (65).

Loin de se rendre, le Gouverneur soutint avec fermeté que c'étoit la même nation, la même langue, les mêmes vêtemens, & que des Marchands du même pays ne devoient pas ignorer ce qui appartenoit à leurs intérêts communs. *Ravinck* fut renvoyé avec cette réponse, accompagné d'un interprète pour la confirmer. Le Conseil des Vaisseaux, envisageant les difficultés d'un œil tout différent, consentit au paiement de la rançon, & fit offrir d'envoyer ce qui restoit à payer. Mais il s'éleva un autre obstacle de la part du Conseil de la Ville, qui se plaignit de n'avoir eu aucune connoissance de ces propositions, & qui prétendit que les marchandises des Hollandois ayant déjà été confisquées & distribuées ne devoient pas être comprises dans le Traité. Il demanda que sans

Lois tyranni-
ques qu'on veut
leur imposer.

(64) Page 301 & suivantes.

(65) Voyez ci-dessus la Relation de Van Caerden, où les mêmes Hollandois dont le Roi d'Achin se croyoit offensé avoient para-

choqués d'être pris pour des Anglois. Ces deux Relations demandant d'être lues successivement.

égard aux marchandises, les Hollandois laissaient le plus grand de leurs deux Vaisseaux pour la rançon des prisonniers, ou qu'ils payassent quatre mille pièces de huit. Ravinck étant tombé malade à bord, la navigation fut interrompue pendant quelques jours, d'autant plus qu'aucun des habitans ne vouloit porter ces nouvelles demandes aux Hollandois, dans la crainte d'être arrêté sur les Vaisseaux. Un des prisonniers obtint enfin la permission de s'y rendre. Il étoit chargé par les habitans d'expliquer leurs prétentions; & par ses compagnons, de prier leurs Officiers d'enlever des Indiens & des Jonques, ou d'effrayer la Ville par le bruit du canon. Le Conseil des Vaisseaux ne fit qu'une réponse vague aux habitans; mais exhortant les prisonniers à ne rien épargner pour leur délivrance, il les fit avertir qu'on enverroit la nuit une chaloupe & un canot à l'embouchure de la rivière, soit pour recevoir ceux d'entr'eux qui pourroient s'échapper, soit pour enlever quelques habitans. Cette résolution fut exécutée; mais les Indiens ayant remarqué que l'entrée de leur rivière étoit gardée pendant la nuit, il arriva non-seulement qu'ils eurent plus d'éloignement pour se rendre à bord, mais qu'ils refuserent aussi à leurs captifs la permission d'y envoyer, & que toutes les communications furent absolument interrompues (66).

On étoit au 21 du mois d'Août. Les deux Vaisseaux ne recevant plus de lettres des prisonniers prirent le parti de lever l'ancre; triste nouvelle pour des malheureux qui languissoient dans un dur esclavage (67). Cependant ils se flatterent que les Vaisseaux n'avoient fait voile que pour prendre des Jonques ou des Indiens, & qu'ils reviendroient après s'être mis en état de les délivrer. Mais ils furent trompés dans cette attente. Leur désespoir fut qu'en partant, le Conseil n'eût pas donné du moins quelque signal. Ils auroient entrepris de se sauver à la nage. Leur respect pour la négociation avoit eu la force de les arrêter, dans la crainte qu'on ne leur reprochât de l'avoir troublée par des tentatives indiscrètes. Ils s'accusèrent amèrement d'avoir fait le sacrifice de leur liberté à l'espérance d'obtenir celle du commerce.

Ils étoient au nombre de douze, six de chaque Vaisseau, dépourvus de toutes les commodités de la vie, & même de vêtemen, dont quelques-uns n'avoient pas assez pour couvrir leur nudité. Le lieu dans lequel il se voioient abandonnés étoit un canton détourné & sans commerce. Il n'y passoit point d'Etrangers, dont ils pussent espérer du secours ou de la consolation. Dans une situation si triste, où ils ne pouvoient plus rien attendre que d'eux mêmes, ils délibérèrent ensemble sur les moyens de se dérober à l'esclavage. Depuis le départ des deux Vaisseaux ils étoient moins observés, & leurs maîtres ne leur refusoient pas la liberté de se voir entr'eux. Quelques-uns s'étant communiqué leurs idées résolurent de saisir l'occasion d'une Jonque Malabare, qui étoit arrivée dans la rade & dont le Patron les traitoit civilement. Ils s'imaginèrent qu'en se rendant quelque jour sur la Jonque, sous prétexte de la visiter, ils pourroient s'emparer de quelque barque ou de quelque canot qui serviroit à leur fuite (68).

Deux d'entr'eux se chargerent d'aller d'abord à la Jonque. Ils s'ouvrirent au Patron Malabare & lui demanderent conseil. Loin de condamner leur dessein,

VOYAGE AU
ROYAUME
D'ACHINE,
1602.

Les prisonniers
Hollandois sont
abandonnés de
leurs Vaisseaux.

Leur situation?

Complot qu'ils
forment pour
leur fuite.

Sages représen-
tations d'un Ma-
labare.

(66) Pages 304 & 305.

(68) Page 307 & suivantes.

(67) Page 306.

il admira le courage qui leur faisoit tout entreprendre pour sortir de leur chaînes & pour éviter de tomber entre les mains des Portugais, qui vivoient dans une grande correspondance avec le Roi d'Achin. Il leur représenta seulement que dans une entreprise dont leur vie paroïssoit dépendre, ils ne pouvoient observer trop de mesures, & qu'ils devoient regarder comme un grand obstacle de ne pas sçavoir la route de Bantam, qui étoit d'environ cent lieues, sur une côte dangereuse, où l'on rencontroit souvent des Pyrates, qui passoient pour Antropophages, & dont on ne pouvoit attendre de plus grande faveur qu'une rigoureuse servitude. Cette affreuse peinture ne fut pas capable de les refroidir. Ils promirent au Patron que si la fortune leur étoit favorable ils le rembourseroient avantageusement de tous ses frais; & sur cette assurance les Malabares leur promirent tout le secours qui dépendoit d'eux, tel que de faire force de voiles, de leur fournir de l'eau, des vivres, des rames, des fusils, des javelines & des boucliers (69).

Après de si heureuses conventions, les deux captifs assemblèrent leurs compagnons pendant la nuit. Ce recit les combla de joie. Ils résolurent ensemble de se saisir de leur propre chaloupe, qui étoit demeurée dans la rivière, ou de quelques-unes des barques Indiennes, qui y étoient en assez grand nombre. Ils élurent pour Capitaine, à la pluralité des voix, Guillaume *Senescal*, auquel ils prêterent serment d'obéissance & de fidélité. Ils convinrent aussi que si quelqu'un d'entr'eux prenoit la fuite, il seroit permis aux autres de le tuer. Le Malabare, à qui toutes leurs résolutions furent communiquées dès le lendemain, paroissant ferme dans le dessein de les servir, l'exécution fut réglée pour le jour suivant. Cependant, comme leur chaloupe étoit sans agrets & qu'il falloit employer la force pour se rendre maîtres d'une autre barque, ils se munirent, au défaut d'armes, chacun d'un gros levier. Le Patron leur recommanda de prendre le tems de la nuit suivante, quoiqu'il parût étonné de leur hardiesse, & qu'il ne cessât pas d'admirer ce qu'ils osoient entreprendre avec si peu de forces & sans armes (70).

Ce fut parmi ces témoignages d'étonnement qu'il lui vint à l'esprit de leur demander si *Pieterfz*, leur premier Commis, étoit dans le projet de leur fuite. Ils lui répondirent qu'il n'en avoit aucune connoissance. En effet, ils avoient compris qu'il seroit trop difficile de le sauver, parce qu'il étoit plus étroitement gardé que les autres & qu'ils craignoient qu'on n'apportât plus de diligence à le reprendre. D'ailleurs ils n'étoient pas bien disposés pour lui, depuis qu'ils croyoient avoir une partie de leur infortune à lui reprocher. Cependant le Patron leur ayant déclaré qu'il ne les assisteroit pas si *Pieterfz* n'étoit avec eux, & qu'il vouloit se faire honneur à Bantam d'avoir délivré un Officier de considération, ils furent obligés de s'ouvrir au Commis, qui apprit leur résolution avec beaucoup de joie. Mais une autre difficulté fit changer absolument les dispositions des Malabares. Ils s'aperçurent que les habitans de la Ville avoient mis une garde sur le rivage, pour observer leurs prisonniers. Cet obstacle leur parut si invincible, qu'ils renoncèrent entièrement à se mêler d'une affaire si délicate (71).

Pourquoi leur
complot est sans
effet.

(69) Page 307 & 308.

(70) *Ibidem*.

(71) Page 309 & suivantes.

Les Hollandois, retombés dans le désespoir, essuyèrent pendant quelques mois tout ce que le chagrin & la misère ont de plus insupportable. Nuit & jour ils formoient de nouveaux projets, avec la douleur de les voir toujours manquer par quelque fâcheuse circonstance. S'il leur restoit quelque ressource, elle n'étoit que dans l'espérance de voir repasser leurs Vaisseaux pour les racheter, lorsqu'ils auroient achevé leur cargaison. Quelquefois les habitans leur disoient que le Roi d'Achin étoit résolu de faire la paix avec les Hollandois & de leur accorder la liberté du Commerce. Mais c'étoit insulter à leurs peines ; car d'autres venoient les assurer aussi-tôt qu'ils devoient être transférés à Achin, où ils seroient forcés de renier leur foi, s'ils n'aimoient mieux être exposés aux éléphans ou vendus aux Portugais pour l'esclavage. Ces discours à la vérité n'étoient que des bruits populaires. Le Gouverneur, à qui ils en faisoient des plaintes, menaçoit de punir ceux qui les entretenoient de ces fables. Il les assuroit même que le Roi aimoit peu les Portugais, & que malgré la liberté qu'il leur accordoit d'exercer le Commerce dans ses Etats, il n'avoit jamais cessé de se défier d'eux. L'opinion qu'il en avoit fut bientôt justifiée. Vers le même tems, une Flotte Portugaise de plus de soixante voiles parut sur les côtes d'Achin, pour exiger du Roi la cession d'une Isle où ils vouloient bâtir un Fort, sous prétexte d'assurer leur Commerce contre les prétentions des Hollandois (72). Le Roi leur refusa ce qu'ils osoient demander avec tant de hauteur, & ne leur permit pas même de faire de l'eau dans ses rivières. Mais il conçut que s'il n'avoit toujours les yeux ouverts pour sa défense, il ne devoit s'attendre de leur part à rien moins qu'une invasion. Cependant la Flotte Portugaise se retira sans avoir rien entrepris (73).

Les prisonniers Hollandois se ressentirent de cet événement, par l'ordre que le Roi donna de les mieux traiter. Mais il fut si mal exécuté, qu'un de leurs compagnons mourut d'un flux de sang. Au milieu de tant d'inquiétude & d'ennui, le 6 d'Octobre leur apporta de nouvelles espérances. Quelques-uns d'entr'eux ayant observé une petite barque qui étoit prête à mettre à la voile, ils prirent tous la résolution de s'en saisir. Le tems leur parut favorable, parce que la lune étoit nouvelle & les nuits fort pluvieuses, la garde étoit devenue moins exacte (74).

Ils convinrent de se rassembler sur le rivage à minuit. Tous s'y trouverent, à l'exception de deux, qui avoient été nommés pour faire l'arrière-garde. On les attendit l'espace d'une heure. Mais un bruit qui se fit entendre alors dans la Ville, jeta ces malheureux fugitifs dans un extrême embarras. Ils regrettoient mortellement d'abandonner leurs deux compagnons. Cependant comme le bruit croissoit, ils s'encouragerent à pousser leur entreprise. Les barques étoient à quelque distance du rivage. Ils se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour se rendre à celle où ils avoient attaché leurs espérances. Un d'entr'eux se mit dans un petit canot avec le bagage, pour aller attendre ses compagnons à l'embouchure de la rivière, & un autre se chargea de lever l'ancre. Les sept qui demouroient, armés chacun d'un gros levier, attaquèrent la barque, d'où ils chassèrent sept ou huit hommes, les forcèrent de se jeter dans l'eau. Il ne leur restoit qu'à s'avancer promptement à l'embouchure de la rivière (75).

VOYAGE AU
ROYAUME
D'ACHIN.
1602.
Leur désespoir.

Le Roi d'Achin
se défit des Por-
tugais avec ra-
ison.

Autre complot
des prisonniers
Hollandois.

(72) Page 311.

(73) *Ibidem.*

(74) *Ibid.*

(75) Page 312 & suiv.

VOYAGE AU
ROYAUME
D'ACHIN.
1602.
Comment il
manque encore.

Ils sont traités
avec bonté par
les habitans.

Eclaircissement
sur leur sort.

Mais on s'étoit apperçu dans la Ville que les prisonniers avoient disparu ; & chacun avoit cherché le sien. On étoit allé d'abord au Marché, où l'on tenoit ordinairement quelques pirogues, dont on les soupçonnoit de s'être faisis. De-là on avoit couru vers le rivage, où l'on sçavoit qu'il y avoit quelques barques prêtes à faire voile. Les matelots Indiens qui arrivèrent à terre ayant bien-tôt levé tous les doutes, il s'éleva de grands cris, & le Patron Malabare fut sollicité de prêter du secours pour arrêter les fugitifs. Cependant ils étoient au moment de se voir libres, puisque leur barque avançoit. Mais quelques-uns manquèrent de courage & se jetterent dans l'eau pour s'enfuir à terre. Les autres demeurant trop foibles suivirent cet exemple, dans la crainte d'être massacrés par le peuple en furie. Ils se jetterent dans un bois, où ils se rejoignirent presque tous. Ceux qui sçavoient nager prirent le parti de repasser la rivière, & de profiter de l'obscurité pour retourner volontairement dans la Ville. Un des autres, se trouvant dans le danger de se noyer, poussa de si grands cris qu'il attira les habitans de son côté avec des feux. Ils se mirent à chercher de toutes parts, moins poussés par la haine que par leur compassion pour des malheureux, qui pouvoient être déchirés par les bêtes sauvages ou massacrés par les voleurs. On leur cria qu'ils pouvoient revenir sans crainte ; mais se fiant peu à cette promesse, ils se tenoient cachés dans les buissons, d'où ils voyoient passer près d'eux ceux qui les cherchoient sans les appercevoir, & qui ne cessent pas de crier ; *revenez, Anglois insensés* (76). Cette chasse ayant duré jusqu'au jour, il leur fut impossible de se cacher plus longtemps. Les Indiens coururent à eux les armes à la main ; & voyant que la crainte les faisoit fuir encore, ils jetterent leurs armes pour les rassurer. En effet, loin de leur faire aucun mauvais traitement, ils leur dirent qu'ils n'étoient pas surpris de leur voir chercher la liberté ; mais qu'ils trouvoient leur entreprise légère & téméraire, dans un pays & sur une mer qu'ils ne connoissoient pas (77).

Leur captivité ayant duré peut-être autant que leur vie, on n'a jamais eu d'éclaircissement sur leur sort que par un Extrait du Journal de *Renier Corneliss*, Pilote de l'Amiral *Heemskerck*, qui parle d'eux dans ces termes :
 » Au côté occidental de l'Isle de Sumatra est une petite Ville nommée *Tihou*,
 » par les quarante minutes de latitude méridionale, où le Vice-Amiral de la
 » Flotte se rendit pour le Commerce. Ce fut immédiatement après un grand
 » incendie de la Ville d'Achin, qui consuma dans l'espace de deux heures
 » plus de deux cens maisons, au nombre desquelles fut la loge des Hollan-
 » dois, qui y perdirent plus de quatre cens mille livres. Le Vice-Amiral ap-
 » prit à *Tikou* qu'il y avoit des Hollandois prisonniers, & qu'ils étoient des
 » équipages de l'*Aigle blanc* & de l'*Aigle noir*. Ces deux Vaisseaux ayant relâ-
 » ché dans ce Port, ceux qui descendirent à terre furent attaqués par trahison.
 » Quelques-uns furent tués, & d'autres retenus prisonniers. Les habitans n'en
 » usèrent pas de meilleure foi avec le Vice-Amiral. Ils s'efforcèrent de le sur-
 » prendre. L'exemple des Hollandois qui l'avoient précédé, le tint également
 » en garde contre la ruse & la violence. Il y chargea même trente-deux barres
 » de poivre. Mais tous ses efforts ne purent lui faire obtenir la liberté des
 » prisonniers (78).

(76) Page 313.

(77) Page 314.

(78) *Ibid.* & 315.

TROIS

TROIS VOYAGES AUX INDES ORIENTALES,
depuis 1599 jusqu'en 1601.

VANDER
HAGEN.
1599.

§. I.

ETIENNE VANDER HAGEN.

L'AMIRAL Van Nek n'étoit pas encore revenu de son premier voyage, lorsque les Directeurs de la Compagnie, qui lui avoient confié huit Vaisseaux en 1598, en équipèrent trois autres en marchandise & en guerre, autant pour hâter le succès des précédens, que pour s'ouvrir de nouvelles voies de Gloire & de Commerce. Ils leur donnerent des noms éclatans ; le *Soleil*, la *Lune*, l'*Etoile du matin* ; & quoiqu'ils ne portaient les armes que pour leur propre défense, les événemens firent connoître, dans ce voyage & dans les deux suivans, qu'ils avoient déjà formé le dessein de réprimer l'orgueil & l'avidité des Portugais. Etienne *Vander Hagen*, homme de courage & d'expérience dans la marine, fut choisi pour commander cette petite Flotte. Il partit du Texel le 6 d'Avril 1599 (79).

Introduction.

Le premier exercice qu'il fit de sa générosité fut en faveur des ennemis mêmes de son entreprise ; c'est-à-dire, d'un petit bâtiment Portugais, qui ayant été pillé par un Corsaire François, étoit demeuré à l'ancre sans vivres & sans ressource. Il fit donner fort noblement aux gens de l'équipage tous les secours nécessaires pour se conduire (80). Mais cette action fut mal récompensée dans l'Isle de May, où il fut obligé de relâcher pour faire de l'eau. Ses gens faisant trop de fond sur l'innocence de leurs vûes, s'occupèrent de ce travail avec aussi peu de précaution que s'ils eussent été dans le sein de leur Patrie. Quoiqu'il y eût peu de Portugais dans l'Isle, & que la plupart ne fussent que des bannis, cette négligence leur inspira l'audace de massacrer pendant la nuit un Hollandois sur le rivage. Les cris de cet infortuné ayant été entendus à bord, on arma promptement une chaloupe qui se rendit au même lieu. Mais l'équipage fut aussi-tôt attaqué & dispersé, parce que la brume empêchoit de voir les ennemis, qui s'étoient postés, avec leurs fusils & leurs mousquets, entre des arbres & dans d'autres lieux avantageux. L'*Etoile du matin* reçut ordre de faire le tour de l'Isle, pour observer s'il n'étoit pas arrivé, dans quelques barques, d'autres Portugais de l'Isle de S. Jago ; car on ne pouvoit s'imaginer que ceux de May, qui n'étoient qu'au nombre de huit ou dix, eussent osé braver les forces de trois Vaisseaux. De trente hommes qui avoient été envoyés contr'eux, il en étoit revenu vingt-trois ; mais sept étoient restés prisonniers. Outre le Vaisseau qui devoit visiter les côtes de l'Isle, on détacha des deux autres, cent fusiliers, avec ordre de la traverser pour délivrer leurs compagnons. Ils trouverent le corps de celui qui avoit été assassiné, & sur lequel la barbarie de ses meurtriers s'étoit exercée même après sa mort. On lui avoit coupé le nez & les oreilles ; on lui avoit arraché les yeux, le nombril & les

Départ.

Bonté des Hollandois mal récompensée.

Les Portugais massacrent un homme de leurs équipages.

Recherche inutile des habitans de l'Isle de Mai.

(79) Journal du Voyage de Vander Hagen, *ubi sup.* p. 260. (80) *Ibid.* p. 261.

VANDER
HAGEN.
1599.

parties naturelles. Ce spectacle inspira de l'horreur aux cent Hollandois ; mais quoiqu'animés à la vengeance, ils parcoururent l'Isle presque entière sans y rencontrer un seul Portugais. Dans cette recherche, ils découvrirent sur la côte deux voiles étrangères, qui furent reconnues pour des Vaisseaux Anglois. Le jour suivant, la même troupe recommença la visite de l'Isle avec aussi peu de succès. On eut peine à s'imaginer quelle pouvoir être la retraite de ses habitans. Mais dans la nécessité où l'on étoit de profiter du tems après avoir fait de l'eau, on fut obligé d'abandonner les sept prisonniers, dans une dure captivité, entre les mains des Portugais (81).

Route incertaine
jusqu'à Sumatra.

L'Isle du Prince, diverses parties de la côte d'Afrique jusqu'au Cap Lopez & l'Isle d'Annobon, furent d'autres lieux où les trois Vaisseaux tentèrent de se procurer des rafraîchissemens. Ils y trouverent presque par-tout le même obstacle de la part des Nègres & des Portugais. Mais ils en furent dédommagés par le bonheur extraordinaire de doubler le Cap de Bonne-Espérance sans être maltraités des tempêtes, & de trouver dans l'Isle de Madagascar, où ils visitèrent quelques Bayes dont ils ignoroient les noms, des Nègres d'un caractère humain (82). Ces courses incertaines durèrent jusqu'au 22 de Décembre, qu'ils gouvernerent vers Sumatra, où ils arriverent au mois de Février de l'année suivante. *Lampon*, Port de cette Isle, mais de la domination du Roi de Bantam, leur fournit des rafraîchissemens. Ils y prirent aussi un Pilote, pour se faire conduire à Bantam, quoique n'étant point encore informés de la réconciliation de Van Nek avec les habitans de cette Ville, ils ignorassent comment ils y seroient reçus (83). Mais les derniers démêlés d'Achin, dont ils avoient eu quelque connoissance à Lampon, leur firent espérer plus de faveur à Bantam où la querelle étoit moins récente.

1600.

Les Hollandois
sont bien reçus à
Bantam.

En arrivant dans la rade ils furent rassurés, par une multitude de pirogues qui leur apportèrent officieusement des vivres. Il paroît qu'indépendamment de la réconciliation de Van Nek, les habitans de cette Ville étoient toujours disposés à profiter des occasions qui se présentoient pour le Commerce ; ce qui doit faire juger, ou que les premiers Hollandois avoient manqué de conduire, ou qu'ils avoient eu raison d'attribuer toutes leurs disgrâces à la jalousie des Portugais. Cependant un Interprète, qui se rendit à bord de l'Amiral, le pria de la part du Sabandar, ou plutôt lui commanda dans des termes honorables (84), d'envoyer quelques-uns de ses gens à la Ville, pour déclarer quel étoit leur dessein ; & joignant à cet ordre tous les témoignages d'une honnête franchise, il offrit de laisser des otages.

Description du
Palais,

Quelques Commis, vêtus fort galamment, descendirent au rivage avec des trompettes & un cortège honorable. En approchant du Palais, ils en trouverent les bâtimens fort bas, mais d'une propreté qu'ils admirèrent. Chaque côté de la porte avoit son corps-de-garde, rempli de soldats bien armés, qui étoient des Esclaves du Gouverneur (85) & qui s'occupoient de divers ouvrages de main. Les Hollandois firent quelques fanfares à cette première entrée. Ensuite passant à la seconde, dont le portail leur parut fort beau, ils recommencerent à faire entendre le son de leurs trompettes. La cour est bordée,

(81) Page 262.

(82) Page 264 & suivantes.

(83) Page 276.

(84) P. 277.

(85) On a vu dans la Relation d'Houtman que le Roi étoit mineur.

entre ces deux portes, par des maisons fort basses, qui servent de logement aux gardes du Palais.

VANDER
HAGEN,
1600.

Dela ils passèrent par une grande place, qui contient la Mosquée à droite, & de l'autre côté un corps-de-garde composé de Noblesse. C'étoit-là que le Sabandar, accompagné d'un grand nombre de Nobles, attendoit les Hollandois pour les introduire dans l'appartement du Gouverneur. De cette place il les fit passer par une autre porte, qui n'étoit pas moins belle que la précédente; après laquelle ayant traversé un petit ruisseau, ils entrèrent dans la salle d'audience. Ce lieu étoit ouvert de tous côtés, & formoit une sorte de grand dôme, soutenu sur des piliers, avec de très-belles nattes étendues pour servir de sièges. Le Gouverneur, sans paroître mécontent d'apprendre qu'il parloit à des Hollandois, leur dit que s'ils venoient pour acheter du poivre ils étoient arrivés dans un tems fâcheux, parce que la récolte avoit été peu abondante, & que les Vaisseaux Chinois qui étoient actuellement en charge avoient achevé d'en faire hausser le prix. Ensuite il leur demanda s'ils étoient de la même Compagnie que deux autres Flottes de leur Nation qu'on avoit vûes à Bantam, & si leur dessein étoit de payer le poivre en argent ou en marchandises. La réponse des Hollandois lui causa tant de satisfaction, qu'après leur avoir promis sa protection pour leur Flotte & pour leur commerce, il leur offrit une maison bâtie de pierre, où leurs marchandises seroient en sûreté contre le feu & les voleurs. Ils le remercièrent de ses offres, mais en se réservant la liberté d'en user suivant leurs intérêts. A leur retour, l'Amiral charmé de l'accueil qu'ils avoient reçu, envoya des présens au Gouverneur, qui consistoient dans des miroirs dorés, du velours, & diverses curiosités de l'Europe. Le Sabandar se rendit le même jour à bord, sans aucune marque de défiance. Il y fut reçu au bruit des trompettes, & fort bien traité (86).

Favorable au-
dience du Gouverneur.

Cependant lorsqu'il fut question de regler le prix des marchandises & des impôts, on s'aperçut non-seulement que le Gouverneur vouloit se prévaloir de la rareté du poivre, mais que dans le dessein de charger extraordinairement les Hollandois, il demandoit des droits excessifs pour l'ancre; sans compter le cinquième & le huitième denier de toutes les marchandises qu'ils apportoiennent. On se fit donner, dans le même tems, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, une lettre que les derniers Vaisseaux Hollandois avoient laissée dans la Ville. Elle marquoit que *Wybrand Van Warwick*, Vice-Amiral de Van Nek, ayant passé par Madure & les Moluques, avoit laissé des Facteurs dans ces Isles. L'Amiral encouragé par cette espérance & rebuté des tributs de Bantam, se crut appelé plus loin par la fortune. Il prit la résolution de se rendre à Amboine ou à Ternate. Ce dessein fut communiqué au Gouverneur, qui, fort mécontent à son tour, regretta de voir échapper les profits qu'il avoit espérés, & n'épargna rien pour arrêter les Hollandois par d'autres offres. Mais ils s'excusèrent sur la nécessité où ils étoient de se conformer à la lettre qu'ils avoient reçue; & leur départ se fit avec tant de civilité, que le Gouverneur ne leur refusa ni des vivres, ni la permission de prendre dans la Ville un Interprete & un Pilote. Observons que le 28 de Mars 1600, jour auquel ils mi-

Changemens
qui obligent les
Hollandois de
quitter Bantam,

Ils n'avoient
point d'établis-
sement en 1600.

VANDER
HAGEN.
1600.

tent à la voile, la Compagnie des Indes occidentales n'avoit encore aucune espèce d'établissement dans l'Isle de Java (87).

Les calmés fréquens rendirent leur voyage ennuyeux, jusqu'au 2 de Mai, qu'ils arrivèrent devant l'Isle d'Amboine. Le *Soleil* y jeta l'ancre; mais la *Lune* & l'*Etoile* entraînés par la force des courans, furent portés sur la côte de Banda, où l'Amiral n'apprit que douze jours après, par une de leurs chaloupes, qu'ils étoient tous deux en sûreté, & qu'ils espéroient y trouver leur cargaïson. Les apparences étoient moins heureuses à Amboine. La plus grande partie du girofle étoit vendue & déjà transportée. Il falloit attendre la nouvelle récolte. Ce délai, qui devoit être de six mois, auroit causé de l'impatience à l'Amiral, s'il n'avoit eu vraisemblablement d'autres ordres & l'occasion de les exécuter.

L'Amiral entre-
prend de faire la
guerre aux Por-
tugais d'Amboi-
ne.

Les *Orançaises*, ou la Noblesse du Pays, étoient en guerre contre les Portugais. Ils implorèrent son secours. Quel prétexte plus favorable pour vanger tant d'outrages que les Hollandois avoient reçus de ces cruels ennemis, & pour les chasser, s'il étoit possible, d'une Isle où la Compagnie avoit tant d'intérêt à s'établir? Cependant l'Auteur du Journal ajoûte modestement que l'Amiral refusa d'abord, avec beaucoup de civilité (88) le secours qu'on lui demandoit, mais qu'ayant été fort pressé il résolut enfin d'assister les Insulaires de six chaloupes armées (89). Dans cette vûe les chaloupes de la *Lune* & de l'*Etoile* furent appelées de Banda, avec les plus braves gens de ces deux Vaisseaux.

Elle tourne mal
pour les Hollan-
dois.

Le 25 du même mois, l'Amiral descendit dans l'Isle, à la tête d'un corps de Hollandois, pour se joindre aux Insulaires. Il devoit former par terre le siège du Fort Portugais; tandis que les chaloupes, suivies de plusieurs galères Indiennes, l'attaqueroient du côté de la mer. Mais les Portugais avoient élevé, sur le bord de l'eau, des batteries qui rendirent l'approche des chaloupes impossibles. Elles tentèrent, dans la baie du Fort, une descente dont le succès ne fut pas plus heureux. On crut pouvoir laver cet affront en faisant avancer le Vaisseau même, & l'on se flatta de prendre du moins une carraque chargée de girofle, qui étoit sous le Fort. Mais cette entreprise fut tentée inutilement. Après un siège de deux mois, les Hollandois ne voyant pas la dixième partie des troupes que les Insulaires avoient promises, furent obligés de se retirer. Ce ne fut pas sans avoir fait titer encore quelques boulets sur le Fort & sur la carraque, & sans les avoir sommés de se rendre. Mais les Portugais se moquèrent tranquillement de ces bravades (90), & les virent même punis par un événement dont ils furent redevables au hasard. Un de leurs boulets donna dans la chaloupe de l'Amiral, mit le feu aux poudres & blessa seize hommes, dont l'un mourut & les autres ne guerirent qu'après avoir souffert de longues douleurs. L'attaque d'ailleurs n'avoit pas dû être fort animée, puisque les Hollandois n'y firent pas d'autre perte (91).

Aïroite & heu-
reux parti que
l'Amiral tire des
Insulaires.

Ils se redressèrent d'abord à charger leur Vaisseau de tout ce qui restoit de vieux girofle. Mais lorsque la *Lune* & l'*Etoile* furent arrivés de Banda avec leur charge, leurs idées s'étendirent jusqu'à former la résolution de construire un

(87) C'est le but qu'on s'est proposé en donnant plus d'étendue à cet Extrait qu'il n'en mérite d'ailleurs. On veut aussi faire remarquer la guerre d'Amboine & l'érection du Fort Hollandois.

(88) Page 282.

(89) *Ibidem*.

(90) Page 283.

(91) *Ibidem*.

Fort dans l'Isle d'Amboine, & d'y laisser une garnison. Ils commencerent une alliance avec les Insulaires, sous le prétexte d'unir leurs forces pour résister conjointement aux Portugais. Les conditions portoient que les Insulaires travailleroient à bâtir un Fort sur le modèle qui leur seroit tracé; que les Hollandois y mettroient des hommes, du canon, des munitions & des vivres; & que pour reconnoître un si important service tout le girofle de l'Isle leur seroit livré à un prix constant, sans qu'aucune autre Nation pût y prétendre. Un traité de cette nature méritoit bien qu'on n'apportât point de lenteur à l'exécution. Les Insulaires furent pressés de travailler à la construction du Fort. Il fut achevé en moins de six semaines. On y mit une assez bonne artillerie, dont cinq pièces étoient de fonte. On y laissa du plomb, de la poudre, & tout ce qui étoit nécessaire aux besoins d'une garnison de vingt-sept Hollandois, dont Jean Dirks Sanneberg fut nommé Gouverneur (92).

Vander Hagen partit d'Amboine le 6 d'Octobre, plus satisfait sans doute du service qu'il venoit de rendre à la Compagnie, que de tout autre fruit de son voyage. Il acheva la charge de son Vaisseau à Bantam; d'où ayant remis à la voile, le 14 de Janvier 1601, avec cinq autres Vaisseaux Hollandois qui retournoient aussi en Europe, ils arriverent tous heureusement au Texel dans le cours de la même année (93).

§. II.

WOLPHART HARMANSEN.

L'Auteur de ce Journal fait observer (94) qu'au commencement du dix-septième siècle, la navigation aux Indes orientales devint une entreprise si commune en Hollande, qu'on ne cessa plus de voir partir tous les ans un grand nombre de Vaisseaux. Il ne faut pas s'attendre que tous ces voyages aient été signalés par des événemens d'importance. Leur plus grand mérite est d'avoir suivi par degrés à former la puissance de la Compagnie Hollandaise dans les Indes, les uns par les simples voies du Commerce, d'autres par celles de la ruse & de la négociation, & d'autres par celles des armes. Le tems de la décadence étoit arrivé pour les Portugais, & *Wolphart Harmanzen* eut la gloire d'être appelé par la fortune à leur porter les premiers coups. C'est ce qui distingue cette relation de celles qui n'ont offert jusqu'à présent que des aventures de mer & des entreprises de commerce, ou du moins, que de légers essais du courage & des grandes vues de la Nation Hollandaise.

La Flotte qui partit du Texel le 22 d'Avril 1601, sous le commandement de l'Amiral *Harmanzen*, étoit composée de cinq Vaisseaux, dont le principal nommé le *Gueldre*, n'étoit que de 320 tonneaux; mais ils étoient tous fort bien armés. Ils firent voile de conserve avec une autre Flotte, qui partoît, pour l'ancienne Compagnie, sous l'Amiral *Van Heemskerck*: l'Auteur du Journal ajoute, & sous Jean *Grenier* pour la nouvelle (95); ce qui laisse en doute pour laquelle des deux *Harmanzen* entreprenoit le voyage; à moins qu'on ne veuille

VANDER
HAGEN.
1600.

Il s'agit un Traité
avantageux à la
Compagnie &
bâtir un Fort.

HARMANSEN.
1601.
Introduction.

Départ & nom-
bres des Vaisseaux.

(92) Pages 284 & 285.

(93) Page 287.

(94) Journal du Voyage de Wolphart Har-

manzen, *ubi sup.* p. 316.

(95) Plus bas il le nomme Vice-Amiral de

la Flotte de Heemskerck.

HARMANSEN.
1601.

Signaux soigneu-
sement réglés.

Bonté Hollan-
doise,

Heemskerk ren-
contre des Por-
tugais.

Avantures é-
tranges d'un
Français.

conclure de la première observation, qu'il étoit employé par divers Marchands particuliers.

Les signaux, qui furent réglés avec un soin dont on n'avoit pas encore vu d'exemple sur les Flottes de la Compagnie, & les autres résolutions du Conseil, semblerent annoncer des projets extraordinaires. *Harmanfen* s'étant séparé de *Heemskerk* & de *Grenier* le 8 de Mai, continua heureusement sa route jusqu'à la hauteur de cinq degrés cinquante minutes. Il n'avoit fait aucune rencontre jusqu'au 6 de Juin, qu'un bâtiment s'étant fait voir, on détacha deux chaloupes qui l'amenerent à la Flotte. C'étoit une caravelle, qui venoit de *Villa nova*. Elle étoit chargée de vins & d'amandes pour Fernambuc. Les gens de l'équipage déclarerent qu'on avoit fait partir de Lisbonne sept carraques, avec quantité de Soldats qui étoient menés par force aux Indes orientales, & que deux autres étoient prêtes à les suivre. Ils ajoutèrent que cinq jours auparavant ils avoient découvert une Flotte Hollandoise. Ce bâtiment ayant fait route avec l'Amiral jusqu'au lendemain, n'en fut séparé que par un grain de vent qui rompit son attimon & qui le força de demeurer en arriere. Mais loin de lui faire aucune insulte, on lui donna ce qui convenoit à ses besoins, & l'Amiral lui fit quelques présens de pure civilité; faveurs qu'une barque Hollandoise n'auroit pas reçues des Portugais. Le même jour à la hauteur de cinq degrés, *Grenier*, Vice-Amiral de *Heemskerk*, rejoignit *Harmanfen* avec son Vaisseau. Il raconta que le 19 de Mai, à la hauteur de 24 degrés, sa Flotte avoit rencontré douze ou treize Vaisseaux Portugais, dont le Vice-Amiral, qui étoit de six cens tonneaux, avoit percé au milieu des Hollandois & leur avoit accroché un yacht, avec de furieuses décharges de mousqueterie qui y avoient causé beaucoup de désordre; que les Portugais auroient enlevé ce bâtiment, sans le secours qu'il avoit reçu; que lui-même, il s'étoit trouvé au milieu d'onze Vaisseaux de la Flotte Portugaise, & que dans ce danger il n'avoit pas eu d'autre ressource que la légèreté de ses voiles; que les ennemis avoient chassé sur lui tout le jour, & qu'enfin sur le soir il les avoit perdu de vue; qu'il ignoroit ce qui étoit arrivé aux autres Vaisseaux Hollandois, mais qu'il ne doutoit pas que le yacht n'eût beaucoup souffert, & que l'Amiral avoit perdu un Trompette, sans compter cinq hommes blessés (96).

Harmanfen comprit qu'il y avoit peu de ménagemens à garder avec les Portugais, & que si la générosité étoit une vertu elle devoit toujours marcher à la suite de la prudence. Ses réglemens furent renouvelés sur chaque bord avec de nouvelles précautions. Le 12 d'Août, il prit la résolution de relâcher à l'Isle Maurice, pour y prendre de l'eau & des vivres qui commençoient à lui manquer. Il s'y étoit fait précéder apparemment du yacht le *Pigeonneau*, puisque l'Auteur raconte qu'un mois après on vit revenir ce bâtiment, avec un Français qu'il amenoit de cette Isle. Ce François s'étoit embarqué en Angleterre, quelques années auparavant, sur un Vaisseau qui en étoit parti avec deux autres, pour faire le voyage des Indes. Il raconta que les Anglois, après avoir perdu un de ces bâtimens près du Cap de Bonne-Espérance, avoient été contraints par la mort d'une grande partie de leurs gens de brûler leur Vice-Amiral & de n'en faire qu'un, des deux qui leur restoient; que les maladies ayant

continué de les affoiblir, & ne leur laissant plus assez de bras pour la manœuvre, ils avoient échoué sur la côte de *Pulo Bontan*, proche de Malaca, où tout le reste de l'équipage étoit mort, à la réserve de sept hommes; lui, quatre Anglois & deux Nègres. Ces malheureux, suivant le même recit, ne pouvant suffire à la conduite de leur Vaisseau, s'étoient emparés d'une Jonque Indienne, dans le dessein de retourner en Angleterre. Ils avoient navigué long-tems avec beaucoup de bonheur. Mais les Nègres, dans le regret apparemment de s'éloigner de leur pays, avoient formé le dessein d'une trahison qui avoit été découverte, & la crainte du châtimement les avoit portés à se jeter dans la mer. Diverses agitations avoient conduit les cinq Européans à l'Isle Maurice, mais leur bonne intelligence n'y avoit pas duré plus de huit jours. Le François vouloit y demeurer, pour attendre ce qu'il plairoit au Ciel d'ordonner de leur sort, & pour rendre leur Jonque plus capable de résister aux flots. Les Anglois s'étoient obstinés à n'y pas faire un plus long séjour, & s'étoient remis tous quatre en mer, dans l'espérance de retourner en Angleterre. Ainsi le François étoit demeuré seul dans une Isle absolument déserte. Il y avoit passé dix-huit ou vingt mois, vivant de dattes & de chair de tortues. Cependant il paroissoit aussi vigoureux qu'aucun Hollandois de la Flotte. Mais on reconnut qu'il avoit la tête légère & le cerveau altéré. La présence d'esprit lui manquoit lorsqu'on le faisoit parler trop long-tems, ou qu'on lui faisoit un trop grand nombre de questions. L'Auteur observe que cette foiblesse n'avoit rien de surprenant, après la solitude & la misère où il avoit vécu, & sur-tout après une grande maladie qu'il avoit essuyée, pendant laquelle ses habits étoient tombés en lambeaux & l'avoient laissé presque nud (97).

On gouverna jusqu'au 26 de Septembre vers l'Isle Maurice, qu'on eut beaucoup de peine à découvrir, & qu'on manqua même après l'avoir aperçue; mais y étant enfin revenus, on employa jusqu'au 20 d'Octobre à s'y rafraîchir. Le premier de Novembre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on se trouva le soir sur trente brasses d'un fond de coquillages blancs, & quelquefois de pierres semblables à des pois. On étoit, suivant l'estime des Pilotes, proche du Banc de *Garresans*, qu'on s'efforça d'éviter en gouvernant au Nord pour se rendre au-dessous (98). Le 19, à la hauteur de sept degrés trente-trois minutes, on découvrit une Isle inconnue, dont on n'étoit éloigné que de deux lieues, Nord quart de Nord-Ouest. Le terrain en étoit bas, & sa longueur paroissoit de l'Est à l'Ouest. Quelques-uns la prirent pour l'Isle de S. Roch. Les jours précédens, depuis le 9, on n'avoit pas cessé de voir de si grandes houles, d'un vent qui étoit le plus souvent Ouest, qu'on s'étoit imaginé que la mer brisoit contre quelque rocher (99).

Le 17 de Décembre, à la hauteur de trois degrés cinquante quatre minutes, on crut reconnoître que les courans portoient vers le golfe de Bengale, dont on étoit fort proche, & l'on jugea qu'ils y faisoient entrer la Flotte. Quelques jours après, on vit flotter des morceaux de terre & des roseaux. On aperçut plusieurs serpens, & un arbre entier qui suivoit le mouvement des vagues; tous signes de terre, qui furent confirmés le 23 par la vûe de l'Isle.

Route des Hollandois jusqu'à Palimban.

(97) Page 325 & suivantes.

(99) Pages 335 & 336.

(98) Page 334.

HARMANSEN.
1601.

Fâcheuse nou-
velle pour les
Hollandois.

Conseil qu'ils
tiennent près
d'une Flotte Por-
tugaise.

Remarques sur
la haine des Por-
tugais pour les
Hollandois.

d'*Enganno*, & le 25 par celle de l'Isle de *Bonne fortune*. On s'engagea dans le détroit de Bantam, où l'Auteur observe (1) que ceux qui arrivent sur la brune doivent prendre leur cours à l'Est-Sud-Est jusqu'à l'Isle Blanche, qui est à droite, & qui est éloignée de cette partie d'environ douze lieues. La variation y est d'un demi-rhumb (2). Enfin l'on arriva devant la Ville de Palimbam.

Le dessein de l'Amiral étoit de prendre des informations sur l'état des Indes, pour régler sa course par ces lumières. Une pirogue de Chinois, qui vint d'elle-même à bord, lui en apporta de fort étranges. On lui apprit qu'il y avoit actuellement devant Bantam une armée navale de Portugais, composée de trente voiles, qui consistoient en huit gros galions de six à huit cents tonneaux, douze fustes & huit frégates; que tous ces Vaisseaux étoient bien armés, & qu'ils avoient été rassemblés de Goa, de Cochin & de Malaca, sous l'Amiral Dom André Furtado de Mendoza, pour assiéger la Place par mer & par terre, dans l'unique dessein d'empêcher qu'on n'y accordât la liberté du Commerce aux Hollandois (3).

Cette nouvelle fut regardée d'abord comme un sujet de terreur. On laissa tomber l'ancre devant Palimbam, & l'Amiral fit le signal du Conseil. Les délibérations furent longues & convenables à l'importance des conjonctures. Ici l'Auteur du Journal reprend toute l'histoire du Commerce moderne, comme un prélude nécessaire pour justifier les résolutions du Conseil Hollandois. Il seroit inutile de le suivre dans une excursion qui n'ajouterait rien à l'idée qu'on a dû prendre, au premier Tome de ce Recueil, des conquêtes, des établissements & du Commerce des Portugais (4). Sans remonter si loin sur nos traces, il suffit de remarquer que dans la possession de tant d'avantages, les Portugais avoient fort bien compris que pour s'y conserver il falloit interdire la navigation des Indes aux Etrangers, & y demeurer seuls maîtres du Commerce. Dans cette vue ils s'étoient emparés d'un grand nombre de Places, de Villes & de Royaumes entiers, la plupart subjugués par la force des armes, où ils avoient élevé des Fortereses & mis des garnisons pour tenir les Peuples en bride. A l'égard des Princes & des Etats qu'ils n'avoient pu mettre sous le joug, ils avoient fait avec eux des ligues & des alliances dont ils ne tiroient pas moins d'utilité que de leurs garnisons & de leurs Forts, parce qu'ils avoient l'adresse de persuader à toutes ces Puissances qu'ils ne se proposoient que leur intérêt commun.

Cependant la connoissance de ces difficultés n'avoit pas empêché d'autres Nations de l'Europe d'entreprendre le voyage des Indes. Elles avoient conçu à leur tour que les mers étant ouvertes, on pouvoit prendre la même route que les Portugais; qu'il ne falloit pas les en croire lorsqu'ils s'attribuoient l'empire exclusif de toutes ces grandes régions; qu'il y avoit sans doute quantité de pays dont ils n'avoient pu se rendre maîtres; que ces pays devoient produire aussi des épices & d'autres marchandises précieuses; enfin, que sans contester aux premiers Conquerans les biens dont ils étoient en possession, il étoit

(1) Le Lecteur doit s'apercevoir qu'on supprime les parties inutiles de ces détails, pour ne laisser que ce qui peut servir à la navigation.

(2) Page 318.

(3) *Ibidem*.

(4) Voyez l'Introduction qui est à la tête du premier Tome, & toutes les Relations de ce Recueil.

permis de tirer des autres parties des Indes les richesses qu'elles accorderoient volontairement. C'étoit sur ces principes que les Hollandois avoient commencé leurs navigations. Ils avoient trouvé dans divers Ports Indiens, où le vent les avoit conduits, de la disposition à les recevoir, & sur-tout une haine mortelle pour les Portugais. Ils avoient profité de cette heureuse ouverture; & sans aucun dessein de troubler les anciens maîtres, ils continuoient, en paisibles Marchands, un Commerce dont les fruits justifioient toutes leurs espérances. De quel droit les Portugais vouloient-ils s'opposer au progrès de leur travail & de leur industrie?

Tels furent les raisonnemens du Conseil Hollandois. Il ne faut pas douter que le ressentiment de quantité d'outrages, essuyés par les Vaisseaux de la Compagnie dans toutes les occasions où les Portugais s'étoient crûs les plus forts, n'eût autant d'effet pour animer les résolutions. Mais on conclut, avec une ardeur unanime, que ne devant s'attendre qu'à de nouvelles insultes, de la part d'une Flotte qui n'étoit armée que pour la ruine du Commerce Hollandois, il falloit l'attaquer, malgré l'inégalité des forces, avec le triple motif d'acquiescer de l'honneur à la Patrie, d'assurer la liberté du Commerce, & de remplir le serment par lequel on s'étoit engagé au service des Intéressés (5).

L'Auteur du Journal nomme cette entreprise *un événement des plus considérables & digne de la valeur des anciens Romains* (6). Il fait admirer, comme une disposition de la Providence, que les Portugais ayant eu dessein de se présenter devant Bantam dès le mois d'Août, eussent été retenus par les vents & qu'ils ne fussent arrivés que le 24 de Décembre; c'est-à-dire, le jour même auquel cinq Vaisseaux Hollandois arrivoient dans le même pays (7). Il observe encore que suivant l'usage établi, cette petite Flotte avoit démontré son canon, comme inutile jusqu'au Détroit de la Sonde. Elle auroit été surprise dans cet état, qui l'auroit fait tomber infailliblement entre les mains des Portugais, *si Dieu, dont la protection n'abandonne jamais les siens*, ne l'eût fait avertir du péril par un messager, dont le zèle officieux *doit passer pour un vrai miracle* (8). Ce messager fut un Chinois, qui crut rendre un service signalé à des Marchands étrangers. En effet, il étoit tems encore d'éviter la rencontre de l'ennemi. Mais on prit un parti bien différent. *Dieu*, suivant le langage du même Ecrivain, *fortifia ses Serviteurs & leur inspira du courage* (9). Les Hollandois firent entrer aussi, dans leurs motifs, l'espérance de faire lever le siège de Bantam, & de sauver une Ville amie de leur Nation, dont la ruine ne pouvoit être que funeste au Commerce des Provinces-Unies.

Harmanfen ayant fait déclarer aux cinq Vaisseaux la résolution du Conseil, on travailla aussitôt à mettre bas les branles & à démolir les cabanes qui étoient sous les hauts-ponts. On jeta dans les flots tout ce qui ne put être mis à l'écart, pour faciliter la manœuvre & tous les mouvemens du combat. L'artillerie, les armes, tout ce qui devoit servir à l'action fut préparé dans l'espace d'une nuit; & le lendemain, avant le jour, la Flotte leva l'ancre au signal d'un feu dont on étoit convenu.

Le 27 Décembre, vers le coucher du soleil, on découvrit l'armée Portu-

HARMANSEN.
1601.

Les Hollandois prennent le parti d'attaquer la Flotte Portugaise.

Grandeur de cette entreprise.

Préparatifs des Hollandois.

(5) Page 338.

(6) Page 343.

(7) Page 347.

(8) Ibidem.

(9) Ibid.

HARMANSEN.
1601.
Combats réitérés.

gaïse, qui avoit posté deux galions, pour garde avancée, sous la pointe occidentale de l'Isle *Pensano*. A la vue des Hollandois, plusieurs bâtimens ennemis ne soupçonnant pas que des Marchands qui arrivoient de l'Europe fussent disposés à les recevoir, s'avancèrent brusquement pour tomber sur eux & s'en saisir les premiers. Ils ne firent point attention qu'ils s'éloignoient trop les uns des autres, & qu'il leur seroit difficile de se dégager dans le besoin. Aussi furent-ils si maltraités du premier feu, qu'ils n'eurent l'obligation de leur retraite qu'au malheur de l'Amiral Hollandois. Un de ses canons, qui vint à crever, incommoda le gouvernail & rompit la barre. Le Vice-Amiral *Hans Brower*, qui ne put être informé de cet accident, continua de combattre, & lâcha tant de bordées sur une caraque de Malaca qu'il lui enfonça les deux côtés. Cette intrépidité de cinq Vaisseaux parut étonner les Portugais. Ils se retirèrent, pour aller mouiller sous l'Isle de *Pensano*. L'accident qui étoit arrivé à l'Amiral Hollandois obligea aussi le reste de sa Flotte d'aller jeter l'ancre avec lui sous une autre Isle. Le 28 amena un si gros tems, qu'il fut impossible de manœuvrer les voiles & de manier le canon. Les Hollandois regarderent cet obstacle comme une nouvelle faveur du Ciel, qui donnoit du tems à l'Amiral pour rétablir parfaitement son gouvernail (10).

Le même jour au soir, ils prirent la résolution d'envoyer pendant la brune un canot, avec une lettre, au Roi de Bantam, pour lui donner avis de ce qu'ils avoient entrepris pour son service. Le canot revint à bord, sans avoir pu avancer contre la marée. On n'étoit qu'à une lieue & demie des Portugais; mais sous le vent. La terreur qu'on avoit remarquée parmi eux ne permettoit pas de craindre qu'ils profitassent de cet avantage pour recommencer l'action. Cependant les Hollandois auroient eu trop de regret de voir échapper leur proie. Ils apperçurent quatre galeres ennemies, qui étoient aussi sous le vent du gros de l'armée, & qu'ils se flatterent de pouvoir joindre. Le 29, ayant remis à la voile, ils s'en approcherent assez pour leur lâcher toutes leurs bordées. Le feu devint terrible de part & d'autre. Les galeres combattoient en se retirant; mais comme elles avoient aussi le vent en poue, deux Vaisseaux Hollandois, l'*Utrecht* & le *Gardien*, en abordèrent chacun une. Celle où l'*Utrecht* avoit jetté le grapin, étoit déjà si percée de coups, que l'équipage, au lieu de penser à se défendre, s'efforça de monter dans le navire Hollandois pour y trouver un azile contre les flots. La crainte qu'il n'y devînt le plus fort, obligea les Hollandois d'en précipiter la plus grande partie dans les flots. Ces malheureux y périrent, & l'on ne sauva que le Capitaine & quelques Portugais. L'équipage étoit de quatre-vingt-trois hommes; vingt-trois Portugais & soixante Indiens. Le Capitaine se nommoit *Dom Francisco de Souza*, fils de *Dom Juan de Teves*, Contador-major de Lisbonne (11).

La seconde galere, que le *Gardien* avoit accrochée, fit acheter la victoire plus cher. Le Capitaine étoit un homme âgé, qui se nommoit *Dom André Rodrigues Paliota*, & qui servoit depuis trente-deux ans dans les Indes. Son obstination lui couta la vie, d'un coup de demi-pique qui lui traversa le corps, & fit faire main-basse sur tout l'équipage, dont il ne se sauva que trois Portugais. On enleva le canon & les pierriers des deux galeres; & quoiqu'elles

Les Portugais perdent deux galeres.

Circonstances de cette perte.

fussent chargées de riz & d'autres vivres, on prit le parti de les brûler toutes deux (12).

L'Amiral Hollandois apprit alors, des prisonniers, le détail des forces Portugaises. On comptoit dans ce grand armement cinq galions de Goa, dont l'un étoit monté par Dom André Furtado de Mendoza, leur Amiral; un autre, par le Vice-Amiral *Thomé de Juza de Reucha*, & trois par des Capitaines d'une naissance distinguée; deux caragues de Malaca & une de Cochin; deux fustes & deux galeres de *Minar* & de Ceylan; deux galions de Malaca; deux jonques & sept *Bantines* ou yachts à rames. Tous ces bâtimens portoient huit cens soldats Portugais, sans y comprendre les équipages, qui étoient tous composés de Nègres ou d'Indiens. On ne parle point d'une autre caraque de Malaca, qui avoit été détachée avec dix-huit fustes pour se rendre à Ceylan; voyage non moins funeste, dont il ne revint qu'une seule fuste, qui fut prise aussi par les Hollandois. Les prisonniers ajouterent qu'il y avoit quatre autres Vaisseaux Portugais & un yacht dans le Port d'Achin, & que leur armée n'attendoit pas d'autre renfort que celui qui devoit partir de Goa au commencement d'Avril (13).

La Flotte Portugaise avoit été témoin de l'infortune de ses deux galeres, sans faire aucun mouvement pour les secourir, quoiqu'elle n'eût pas cessé d'avoir l'avantage du vent & que les Hollandois eussent à combattre cet ennemi de plus. Cependant, pour ne pas demeurer tout-à-fait dans l'inaction, elle mit le feu à deux de ses propres bâtimens, dont elle espéra que les flammes pourroient être funestes à ses ennemis. Mais le vent, qui les pouffoit avec beaucoup de rapidité, ne servit qu'à les faire entièrement consumer avant qu'ils fussent parvenus aux Vaisseaux Hollandois (14).

Harmanfen, animé par sa victoire, mit à la voile le 31, dans la résolution d'aller braver ses ennemis sur leurs ancres. Ils se mirent aussi sous les voiles, & les Hollandois crurent l'action prête à s'engager. Cependant un calme qui survint ayant rendu l'approche difficile, ce fut en vain que les Hollandois recommencerent le lendemain leur manœuvre & porterent droit sur la Flotte Portugaise. Après avoir paru disposée à les recevoir, elle dériva, malgré le pavillon rouge que Furtado avoit arboré, & qui ne put donner à ses gens une envie de combattre qu'ils n'avoient pas. Ainsi les Hollandois passerent sans opposition, & porterent eux-mêmes à Bantam la nouvelle de leur triomphe (15). Ils y furent reçus comme les libérateurs de la Ville, & l'on verra dans la suite combien cette heureuse témérité devint avantageuse à leur Commerce. Elle ne leur avoit coûté qu'un homme; mais leurs blessés étoient en grand nombre. Ils prirent quelque-tems pour réparer leurs Vaisseaux; & quoique dans la disposition où des services de cette importance avoit mis la Ville de Bantam il dépendit d'eux d'y prendre leur charge, ils résolurent de continuer leur voyage aux Moluques (16).

A leur retour, ils obtinrent facilement du Gouverneur de Bantam & des Habitans la permission d'y établir un Comptoir, dont les premiers Commis furent Nicolas *Gaëff* & Jean *Lodowicksen* (17). Dans le reste de la route, ces vainqueurs des Portugais reprirent la qualité de Marchands, pour ne s'occu-

HARMANSEN.

1601.

Eclaircissement
tirés des prison-
niers.

La Flotte Portu-
gaise se con-
duit mal.

Elle est bravée
par les Hollan-
dois.

Harmanfen ar-
rive triomphant
à Bantam.

Il y établit un
Comptoir.

Son retour est
Hollande.

(12) *Ibidem.*

(13) *Ibid.* & p. 353.

(14) *Ibidem.*

(15) Page 354.

(16) Page 355.

(17) Page 361.

HARMANSEN.
1601.

per que d'observations utiles à leur Commerce (18), & pour se rendre paisiblement dans leur Patrie, où ils arriverent au mois d'Avril 1603 (19).

§. III.

CORNEILLE DE WEEN.

WEEN.

1602.

Ce que cette
courte Relation
a d'utile.

C'EST Relation ne mériteroit place ici qu'en faveur de son existence, & pour accorder à celui dont elle porte le nom un rang entre les Voyageurs, si deux actions éclatantes dont elle est presque uniquement composée n'appartenoient à l'Histoire des Voyages par la facilité qu'elles apporteroient à d'autres entreprises. Harmanfen avoit commencé à faire redouter le nom Hollandois dans les Indes. *Ween*, qui suivit immédiatement ses traces, parut persuadé, comme lui, qu'il étoit tems de renoncer à tous les ménagemens qu'on avoit gardés jusqu'alors avec les Portugais. Etant parti du Texel le 17

(18) Le 2 de Novembre 1602 on jeta la sonde, & l'on trouva cent quinze brasses d'eau, fond de coquillage. Sur le midi on la jeta encore, & l'on trouva cent quarante-cinq brasses. Sur le soir on ne trouva plus de fond, quoique la ligne fût de deux cens trente brasses. Cette manœuvre fit connoître avec certitude qu'on étoit par la hauteur de trente-cinq degrés de latitude du Sud, puisqu'on ne trouvoit plus de fond. Page 361. Il faut tenir pour certain ce ceux qui veulent aller à l'Isle de Sainte Hélène & s'éloigner du Cap de Bonne-Espérance, lorsqu'ils font à la hauteur de le pouvoir découvrir, prenant leur cours droit au Nord-Ouest sur la boussole tenue directement Sud & Nord, ne manqueront pas de déchoir environ cent lieues à l'Est de cette Isle; & en ce cas, il faut continuer de porter au Nord-Ouest, jusqu'à ce que l'on soit par la hauteur de seize degrés de latitude du Sud. C'est aussi une estime certaine pour ceux qui trouvent fond par les trente-six degrés, de conclure qu'ils sont Sud & Nord avec le Cap des Aiguilles. Il faut alors prendre son cours à l'Ouest Nord-Ouest, jusqu'à ce qu'on ait le Cap de Bonne-Espérance devant soi au Nord-Ouest, suivant l'estime. Ensuite il faut courir au Nord-Ouest sur la boussole tenue directement Sud & Nord, & naviguer toujours sur le même rhumb, jusqu'à ce que l'on soit par la hauteur des seize degrés. Alors on n'est plus éloigné que d'environ onze lieues Est de l'Isle Sainte Hélène. C'est l'expérience qu'on a faite dans le Navire le *Gueldres*, au mois de Novembre 1602.

Dans le même mois, le Vice-Amiral de la Flotte approcha si près du Cap, qu'il n'en fut qu'à la portée du petit canon; & quand il l'eut

doublé, il courut la bande du Nord-Ouest sur la boussole tenue directement Sud & Nord, jusques par la hauteur des seize degrés, croyant que par cette route il gagneroit l'Isle de Sainte Hélène. Mais il eut le chagrin de se trouver à plus de cent lieues à l'Est de cette Isle.

Une Flotte de quatre Vaisseaux, sous le commandement de l'Amiral *Schuerman*, a fait la même expérience. Après avoir passé le Cap, ils ne virent point de terres. Mais ils avoient aussi trouvé fond sur quatre-vingt-dix brasses, par la hauteur de trente-six degrés, par le travers du Cap des Aiguilles. Ensuite ils naviguerent jusqu'à la distance de quatorze lieues du Cap, suivant leur estime; d'où ils coururent au Nord-Ouest jusques par la hauteur de seize degrés, où ils étoient bien encore éloignés de l'Isle de quatre-vingt-dix lieues à l'Est, suivant l'indication de ce qu'ils avoient couru à l'Ouest. Pages 362 & 363.

Le 9 de Janvier 1603, on cut dès le matin la vue de l'Isle *Fernando Laurentio*, qui demeuroit environ quatre lieues Ouest de la Flotte. La rade où l'on jeta l'ancre est au côté occidental de l'Isle, sur dix-huit, dix-sept & seize brasses, fond de corail. En y venant on laisse les terres à babord, comme on doit faire aussi à celles de Sainte Hélène; sans quoi on n'y sçauroit entrer. Ainsi il est bon d'avertir, quand on y vient par l'Est, de faire le tour du bout septentrional de ces Isles, pour gagner la rade. Page 365.

(19) Page 365. Un yacht de la Flotte, qui avoit été détaché près du Cap de Bonne-Espérance, pour chercher quelques Vaisseaux écartés, étoit déjà arrivé à Middelbourg, & Harmanfen l'apprit devant Plymouth, où il s'arrêta quinze ou seize jours.

de Juin 1602, avec neuf Vaisseaux d'Amsterdam & d'Enchuyse, il s'arrêta le 22 d'Octobre dans la rade d'Annobon, où il ne trouva pas, dans le Gouverneur, plus de civilité que la plupart des autres Commandans Hollandois; mais résolu de venger une fois sa Nation de tous les outrages qu'elle avoit reçus dans cette Isle, il y fit une descente, qui fit prendre aux Portugais, après s'être inutilement défendus, le parti de se retirer dans les montagnes, & d'abandonner, à la discretion du Vainqueur, des rafraîchissemens qu'il ne leur avoit demandés qu'avec le dessein d'en payer le prix (20).

Ensuite ayant pénétré jusqu'à Macao, où il arriva le 30 de Juillet 1603, il s'y rendit maître d'une caraque Portugaise richement chargée pour le Japon, qu'il fit brûler jusqu'à fleur-d'eau, après en avoir enlevé toutes les richesses (21). Dans son retour vers Bantam, il découvrit le 18 de Septembre une grande Jonque, dans laquelle il soupçonna, dit l'Auteur, qu'il y avoit ou des Portugais, ou des effets qui appartenoient à cette Nation. Il l'attaqua sur le refus qu'elle fit de se rendre. Les Hollandois en vinrent à l'abordage & tuèrent tout ce qui eut le malheur de tomber sous leurs armes; c'est-à-dire, près de 80 Indiens. Ils apprirent de ceux qui furent épargnés, que la Jonque étoit Siamoise. Leur regret fut extrême, d'avoir massacré leurs amis & leurs alliés, des gens avec lesquels ils trafiquoient tous les jours (22). Mais le mal étant sans remède, ils se contenterent de relâcher le reste de ces malheureux avec leur Jonque. On peut se persuader néanmoins qu'ils gardèrent la cargaison, qui étoit de soies & d'étoffes précieuses; car loin de leur faire honneur de cette restitution, le Journal ajoute qu'après avoir achevé leur charge à Bantam, ils retournerent en Hollande avec leur riche butin (23). Il peut naître un embarras de ce récit : Ween n'a-t-il pas droit à la qualité de Pyrate autant qu'à celle de Voyageur ?

WEEN.

1602.

Actions vigou-
reuses des Hol-
landois.

Ween est py-
rate autant que
voyageur.

(20) *Ubi sup.* p. 366.(21) *Ibid.* p. 367.

(22) Page 368.

(23) *Ibidem.*

On trouvera la suite de l'établissement des Hollandois, après la Relation suivante.



VOYAGE DE FRANÇOIS PYRARD, qui est le premier des François aux Indes Orientales (24).

§. I.

Route & Aventures de l'Auteur jusqu'aux Isles Maldives.

PyRARD.

1601.

Motifs de ce voyage.

L'Emulation, source de tant de vertus & de grandes entreprises, paroît avoir été le premier sentiment qui porta les Marchands de Bretagne à marcher sur les traces des Portugais & des Espagnols. Depuis près d'un siècle, l'Europe avoit retenti des exploits de ces deux Nations. Les Indes Orientales étoient devenues comme leur proie, & l'on ne parloit qu'avec admiration des richesses qu'elles tiroient continuellement de ce fonds inépuisable, sans que les François, leurs plus proches voisins, aspirassent encore à les partager. Une Compagnie, formée à S. Malo, à Laval & à Vitré, entreprit, suivant les termes de l'Auteur, de *sonder le gué & de chercher le chemin des Indes pour aller puiser à la source*. Elle équipa, dans cette vûe, deux Navires, l'un de quatre cens tonneaux, nommé le *Croissant*, sous la conduite de la *Bardeliere*; l'autre, nommé le *Corbin*, de deux cens, sous celle de François *Grout du Clos-neuf*. *Pyrard*, qui s'embarqua sur le second, ne s'attribue pas d'autre motif que le desir de voir des choses nouvelles & d'acquies du bien.

Départ des deux Vaisseaux.

Mauvais augures pour la route.

Dans le récit d'un Voyageur fidèle & judicieux, les circonstances d'une longue & malheureuse navigation deviennent autant de leçons utiles, qui méritent d'être soigneusement recueillies (25). On partit de S. Malo le 18 de Mai 1601. La fortune n'avoit pas pris les deux Navires sous sa protection. A peine eût-on fait quelques lieues en mer, que le mât de misene s'étant rompu sur le *Corbin*, il fallut employer les Charpentiers de l'un & de l'autre Vaisseau pour le réparer. Un effet plus fâcheux de cette premiere disgrâce, fut le découragement de la plupart des voyageurs & des matelots, qui la prirent pour un mauvais augure, & qui menacerent hautement d'abandonner le voyage si l'on relâchoit dans quelque Port de France. *Pyrard* ne désavoue pas que depuis l'embarquement, il avoit mal auguré du succès de sa navigation; mais il en apporte une cause plus juste. L'ordre & l'obéissance n'étoient pas connues dans les deux Equipages. On n'y entendoit que des juremens & des blasphemes. Il s'y élevoit continuellement des querelles, que les deux Chefs n'avoient pas le pouvoir d'appaiser. Enfin l'on y voyoit regner tous les vices.

Apparence de querelle avec plusieurs Vaisseaux Hollandois.

On reconnut, le 21, neuf gros navires Hollandois, de ceux qui se nomment *Hourques*, qui se disposerent d'abord à faire honneur aux navires de France. Ils passerent même sous le vent, marque de soumission la plus grande qu'on puisse donner en mer, & tirèrent chacun leur coup. Mais leur Vice-Amiral ayant tiré à balle & percé les voiles du *Corbin*, la *Bardeliere*, qui

(24) C'est cette raison qui fait interrompre les progrès des Hollandois, pour mettre ce Voyage dans l'ordre du tems qui lui convient. Voyez à la fin du Journal de *Pyrard*, ce qui peut

lui disputer le titre qu'on lui donne ici.

(25) C'est la distinction qu'on met toujours entre les bonnes & les mauvaises Relations.

commandoit en chef les deux François, crut la guerre annoncée par cette insulte. Il se hâta de tout disposer pour une vigoureuse défense ; & sans autre explication, il fit tirer deux coups de canon à balle au travers des voiles du Vice-Amiral Hollandois, pour le mettre lui-même dans la nécessité de s'expliquer. Surpris de le voir tranquille, il prit un autre parti, qui fut de profiter du vent pour aller à toutes voiles vers l'Amiral, & de lui tirer un coup à balle, en lui commandant d'amener les voiles. Il ne fut pas moins étonné de voir exécuter promptement son ordre, & de trouver l'Amiral fort allarmé d'une si vive expédition. On s'expliqua. Le canonier du Vice-Amiral étoit ivre ; & toute la faute paroissant tomber sur lui, les Hollandois offrirent de le livrer sur le champ, ou de le faire pendre eux-mêmes à la vergue. Le Général François demanda grace au contraire pour lui, & partit content de cette satisfaction.

Après avoir passé les Isles Canaries le 3 de Juin, & celles du Cap-Verd le 12 & le 13, on se trouva le 29 du même mois à cinq degrés de hauteur, où l'Etoile du Nord parut fort basse. On apperçut en même-tems celle du Sud, que les matelots nomment *la Croisade*, parce qu'elle est composée de quatre Etoiles en forme de croix. Quoiqu'elle ne soit pas à moins de vingt-sept degrés du Pole *Antarctique*, c'est sur elle, comme la plus proche, que les Pilotes se reglent & prennent la hauteur. Pyrard & ses compagnons virent ici une étrange quantité de poissons-volans, dont les ailes ressemblent à celles des chauve-fouris. Il en tomboit beaucoup sur les deux Navires, où il devenoit très-facile de les prendre, parce que leurs ailes s'étant séchées dans leur vol, ils ne pouvoient se relever. L'Auteur trouva leur chair délicate. Les *Albacores*, les *Bonites* & les marfouins, donnerent aux deux équipages le plaisir d'une pêche continuelle, & leur servirent de rafraichissemens. On voit, en approchant de la Ligne, du côté du Sud comme de celui du Nord, la même abondance de poissons-volans.

Les courans, par lesquels on fut emporté jusqu'à la vûe de la côte de Guinée, contre l'opinion des Pilotes, retarderent beaucoup la navigation. On n'arriva sous la Ligne que le 24 d'Août. » Ce jour, dit l'Auteur, ayant pris » la hauteur du Soleil à l'heure accoutumée, qui est le point de midi, il ne » fut trouvé aucune hauteur ; de sorte qu'on reconnut par-là que nous étions » sous la Ligne ». Il ne fait pas une description moins naïve des incommodités du passage. Comme il n'y a pas de Voyageurs où l'on en trouve tant de circonstances réunies, elle mérite d'être rapportée dans ses propres termes :

» Depuis les sept ou huit degrés approchant de la Ligne, du côté du Nord » & autant du côté du Sud, on est fort incommodé de l'inconstance du tems » & des injures de l'air. La chaleur est si violente & si étouffante, que rien » plus ; ce qui corrompt la plupart des vivres. L'eau devient puante & pleine » de gros vers. Toutes sortes de chairs & de poissons se corrompent, même » les mieux salés. Le beurre que nous avons apporté étoit tout liquéfié en » huile ; la chandelle de suif fondue. Les Navires s'ouvroient aux endroits » où ils ne trempoient point dans la mer. La poix & le goudron se fondoient » par-tout, & il étoit presque aussi impossible de demeurer dans le bas du Na- » vire que dans un four. Il n'y a rien de si inconstant que l'air ; mais là c'est » l'inconstance même. En un instant il fait si calme que c'est merveille, & à » demie-heure de-là on ne voit & on n'entend de tous côtés qu'éclairs, que :

PYRARD.
1601.

Témoignage
de Pyrard sur la
multitude de
poissons-volans.

Courans dont
l'effet est insen-
sible.

Description re-
marquable du
passage de la Li-
gne.

PERARD.
1601.

» tonnerres & foudres les plus épouvantables qu'on puisse s'imaginer, prin-
» cipalement quand le Soleil est près de l'Equinoxe ; car alors on les remarque
» plus véhémens & plus impétueux. Incontinent le calme revient , puis l'orage
» recommence, & ainsi continuellement. Il se leve tout d'un coup un vent si
» impétueux, que c'est tout ce qu'on peut faire d'amener & mettre bas en
» diligence toutes les voiles, & on diroit que les mâts & vergues vont se
» briser & le Navire se perdre. Souvent on voit venir de loin de gros tour-
» billons, que les mariniens appellent *Dragons* ; s'ils passioient par-dessus les
» Navires, cela les briseroit & les couleroit à fond. Quand on les voit venir,
» les mariniens prennent des épées nues & les battent les unes contre les au-
» tres en croix sur la proue, ou vers le côté où ils voient cet orage, & tien-
» nent que cela l'empêche de passer par-dessus le Navire, le détournant à
» côté. Au reste, sous cet air les pluies y sont fort dangereuses ; car si une
» personne en est mouillée & ne change promptement d'habits, elle est bien-
» tôt après toute couverte de bubes & de pustules sur son corps, & des vers
» s'engendrent dans les habits. Nous étions contraints de couvrir nos Navi-
» res de toile-cirée, & nous servir de tentes & de pavillons, pour nous ga-
» rantir tant de la pluie que du soleil. Il me seroit impossible de raconter par
» le menu toutes les extrémités & les travaux que nous enduremes à cause de
» ces calmes & *Travades*, (car ainsi s'appellent ces bourasques) bien plus
» que si c'eût été en grand vent & même en tourmente, & même les Navires
» s'en usent aussi-tôt. Le Navire branle & va chancelant, tantôt d'un côté,
» tantôt de l'autre, à cause de la violence du grand *Louefme* qui est en ces
» mers là ; mais lors du vent en poupe, les voiles tiennent le Navire ferme ; &
» s'il est à la bouline, il ne panche que d'un côté. Ces calmes ébranlent fort un
» Vaisseau & lui donnent bien des efforts, principalement à ceux qui sont
» grands & chargés, & le plus souvent le font tellement entr'ouvrir, que par
» après s'il survient quelque tourmente il ne peut pas résister long-tems (*).

Les deux Vais-
seaux tombent à
l'Isle d'Anno-
bon.

Le 29 d'Août, on découvrit la terre à dix lieues, & la joie fût extrême
dans les deux Navires, parce qu'ayant été rabatus plusieurs fois par les cou-
rans vers la côte de Guinée, ils commençoient à manquer d'eau. On reconnut
bientôt l'Isle d'*Annobon*. Le lendemain ayant pris terre, sur la foi des Portu-
gaïs, qui étoient maîtres de l'Isle, on se repentit trop tard d'avoir eu cet excès de
confiance à leurs promesses. Il en coûta la vie au Lieutenant du *Corbin*, & la
liberté à plusieurs matelots, qui furent rachetés à prix d'argent. On ne laissa pas
de séjourner six semaines dans la même rade, mais sans communication avec
les habitans, dont on avoit éprouvé la perfidie, & dans la nécessité de pren-
dre le tems de la nuit pour s'approcher de quelques sources d'eau fraîche, au
risque d'essuyer des coups de pierres & d'arquebuses.

Description de
cette Isle.

L'Isle d'Annobon appartenoit alors à un Seigneur Portugais, & tout ce qu'il
y avoit d'habitans de sa Nation n'étoient que ses Facteurs ou ses Commis.
Des naturels, qu'il regardoit comme ses Esclaves, il faisoit tous les ans un
Commerce considérable, suivant leur multiplication. C'étoit des Nègres, qui
alloient nuds, hommes & femmes, à l'exception des parties naturelles qu'ils
couvroient de coton. Les femmes portoient leurs enfans sur le dos, & leurs
mammelles étoient assez longues pour les allaiter par dessus l'épaule. La hau-

(*) Remarquez qu'on passe quelquefois la Ligne sans se ressentir de ces incommodités.

ten

teur de l'Isle est d'un degré & demi du Sud. Elle n'a que cinq ou six lieues de circuit ; mais elle est haute, montagneuse, & toujours couverte de verdure. Les oranges & les ananas y croissent en abondance. Les bananes y servent de pain aux habitans. Les cocos leur fournissent du vin. Ils ne manquent pas de riz & de millet. Le coton fait leur principal revenu, & la mer qui les environne est remplie d'excellent poisson. Une petite Isle, qui n'en est éloignée que d'une lieue & demie, mais sans aucune sorte de verdure, sert de retraite à une prodigieuse quantité de pengouins (26), oiseaux un peu plus gros que nos pigeons & qui leur ressemblent beaucoup par le plumage. Leur chair, quoique noire, est nourrissante & d'assez bon goût. C'étoit une ressource pour les deux équipages, qui en prenoient tous les jours un fort grand nombre.

La nécessité de trouver d'autres rafraîchissemens pour le scorbut, dont on commençoit à sentir les atteintes, détermina le Général à lever l'ancre. Le 16 d'Octobre, on prit la route de Ste Heleine, malgré les incertitudes du Pilote, qui ne se promettoit pas de la rencontrer avec les vents qui regnoient dans cette saison. On y arriva néanmoins le 17 de Novembre. Cette Isle est au seizième degré du Sud, à six cents lieues du Cap de Bonne-Espérance. On s'étoit flatté d'y trouver du bois propre à réparer le mât de misaine du Corbin ; mais elle n'en produit pas de convenable à cet usage. Son air & ses eaux, qui sont d'une pureté admirable, ses fruits & la chair de ses animaux, rétablirent la santé de tous les malades. On partit le 16 de Novembre, pour s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance. Trois jours après, on doubla les *Abrolhos*, qui sont des bancs & des écueils, vers la côte du Brésil, auxquels les Portugais ont donné ce nom pour tenir les Voyageurs en garde contre le danger. Ce nom signifie *ouvre les yeux* ; conseil nécessaire à ceux qui seroient tentés de s'y engager, parce qu'il leur seroit fort difficile d'en sortir. Comme il n'est pas moins dangereux de s'approcher trop de la côte de Guinée, où l'air est fort mal sain, & où les calmes & les courans ont causé tant d'infortunes, l'Auteur exhorte les Navigateurs à se garantir également de ces deux perils, & leur représente, pour les rassurer, que l'espace ne manque à personne, puisqu'on ne compte pas moins de mille lieues de la côte d'Afrique à celles du Brésil. Il observe qu'après avoir doublé les *Abrolhos*, l'usage de la mer est de célébrer une fête qui dure un jour entier, & dans laquelle on élit un Roi pour y présider. Cette cérémonie vient des Portugais. Mais l'Auteur la condamne, parce que les réjouissances de cette nature consistant en festins, ne servent qu'à diminuer les liqueurs & les vivres, qui ne peuvent être trop ménagés dans le cours d'une longue navigation.

Le scorbut oblige
de gagner Sainte
Hélène.

Abrolhos, écueils
dangereux.

Fête des Abrol-
hos.

On croit s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance, & l'on voit déjà sur les flots cette espèce de Roseaux qu'on appelle *Trombes*, qui sont joints dix ou douze ensemble par le pied ; sans compter une multitude d'oiseaux blancs tachetés de noir, que les Portugais ont nommés *Manches de velours* & qui commencent à se montrer à cinquante ou soixante lieues du Cap ; lorsque dans une nuit obscure, dont l'horreur étoit redoublée par la pluie & par un grand vent, le *Corbin* se trouva fort près de terre & n'auroit pas évité de se briser contre des rochers qui s'avançoient dans la mer, si quelques matelots ne s'étoient aperçus du danger. On se hâta de reprendre le large, & d'avertir le Général par

(26) L'Auteur les nomme *Pingui*.

PYRARD.

1601.

Cap des Aiguilles
son Origine de
son nom.

un coup de canon. Le jour suivant fit remarquer qu'on avoit passé le Cap de Bonne-Espérance, & qu'on avoit devant les yeux le Cap des *Aiguilles*. Pyrard observe qu'il porte ce nom parce que vis-à-vis le Cap, les aiguilles ou compas de mer demeurent fixes & regardent directement le Nord, sans décliner vers l'Est ni l'Ouest, & qu'après l'avoir doublé elles commencent à décliner au Nord-Ouest.

1602.

Tempête qui jette
les deux Vais-
seaux dans l'Isle
de S. Laurent.

L'intention du Général étoit de prendre sa route par le dehors de l'Isle de *Madagascar*, & dans cette vue il avoit quitté deux Vaisseaux Hollandois, qui allant aux Indes comme lui, devoient rejoindre leur Flotte dans la baie *Formose* sur la côte de Melinde. Mais l'ignorance de son Pilote lui fit suivre d'abord la terre de Natal, qu'il eut le bonheur à la vérité de passer sans tempêtes, quoiqu'elles y soient très-fréquentes depuis les 33 degrés jusqu'à 28; mais le 7 de Février, s'étant aperçu qu'il s'étoit trompé, & s'obstinant à vouloir repasser la même côte pour retourner sur ses traces, il exposa ses deux Vaisseaux à tout ce que les flots ont de plus redoutable dans cette mer. Une tempête, qui dura quatre jours, présenta mille fois à Pyrard toutes les horreurs de la mort. Elle ne cessa que pour jeter les gens du *Corbin* dans un autre inquiétude. Non-seulement ils avoient perdu de vue le Général; mais apercevant un grand mât qui flotloit autour d'eux, ils ne doutèrent pas que ce ne fût celui du *Croissant*, & que ce malheureux Vaisseau n'eût été submergé. Ils étoient épuisés de fatigues, & la plupart accablés de maladies. Grout du Clos Neuf, leur Capitaine, proposa de prendre terre, parce que son Pilote, qui étoit Anglois, n'avoit jamais fait le voyage des Indes. On le supplia d'aller au plus près. C'étoit apparemment l'Isle de Madagascar. Mais cette entreprise même n'étoit pas sans danger, parce que dans tout l'équipage il n'y avoit qu'un Canonier Flamand qui eût quelque connoissance des côtes, & qu'on avoit peu de confiance à ses lumières. A trente ou quarante lieues de l'Isle, la mer parut changée. Elle étoit jaunâtre & fort écumeuse, couverte de châtaignes de mer, de cannes, de roseaux, & d'autres herbes flottantes. Ce spectacle ne cessa point jusqu'au rivage. Enfin l'on découvrit la terre le 18 de Février; & le 19 au matin on jeta l'ancre dans la baie de St Augustin. Pyrard met sa situation à vingt-trois degrés & demi au Sud, sous le tropique du Capricorne.

On entre dans
la Baye de S.
Augustin.

Vers le milieu du même jour, on vit paroître un grand Vaisseau, qui fut bientôt reconnu pour le *Croissant*. Il avoit été beaucoup plus maltraité que le *Corbin*, & la plus grande partie de son équipage étoit malade. Le soir, un des deux Navires Hollandois qu'on avoit rencontrés au Cap des Aiguilles entra aussi dans la baie, & ne vint mouiller près des François qu'après les avoir reconnus. Son Capitaine, qui se nommoit le *Fort*, étoit né en Hollande, d'un François de *Vitré*. Il avoit déjà fait le Voyage des Indes, & s'étoit acquis une faveur extraordinaire à la Cour d'*Achin*, dans l'Isle de Sumatra. Les trois Vaisseaux ayant presque également besoin de réparation, le résultat du Conseil, qui se tint en commun, fut de choisir d'abord un lieu commode pour y placer les malades. Le nombre en étoit grand sur les deux Vaisseaux François. On prit, au pied d'une haute montagne, sur le bord de la rivière qui tombe dans la baie, un endroit qu'on ferma d'une palissade de gros pieux, plantés l'un fort près de l'autre & entrelassés de grosses branches. On le couvrit de voiles; & pour défendre cette petite forteresse, on y mit quelques piéces de canon, avec une garde d'hommes sains, armés de mousquets & d'arquebuses.

Précautions
pour la sûreté des
malades.

Pendant qu'on travailloit à réparer les Vaisseaux, il ne fut pas difficile de lier commerce avec les habitans de l'Isle, & de se procurer des vivres. Après quelques incertitudes, qui venoient de leur défiance, ils convinrent, par divers signes, de fournir toutes sortes de provisions pour de petits cizeaux, des couteaux, & d'autres bagatelles dont ils paroissoient faire beaucoup de cas. Ainsi l'on se trouva bientôt dans une grande abondance de bestiaux, de volailles, de lait, de miel & de fruits. Pour deux jettons, ou pour une cuillière de cuivre ou d'étain, on obtenoit d'eux une vache ou un taureau. Mais leur industrie n'allant pas jusqu'à châtrer les animaux, il ne falloit espérer d'eux ni bœufs ni moutons. Un grand bois, qui bordoit la rivière, servoit de promenade pendant le jour à ceux qui avoient la force de marcher. Ils y trouvoient quantité de petits singes, un nombre surprenant de toutes sortes d'oiseaux, surtout des perroquets de divers plumages, & diverses especes de fruits, dont quelques-uns étoient fort bons à manger. Malgré tous ces secours, on avoit à combattre une chaleur si ardente, qu'avec des bas & des fouliers on ne laissoit pas d'avoir les jambes & les pieds brûlés; ce qui non-seulement empêchoit de marcher, mais causoit souvent des ulcères difficiles à guérir. Les mouches, & d'autres insectes volans, étoient une incommodité dont il falloit se défendre nuit & jour. D'un autre côté, les matelots, après avoir jeûné sur la mer, se livroient à leur appetit sans discretion, & se remplissoient de viandes dont l'excès de la chaleur rendoit la digestion difficile. Aussi, loin de se rétablir, la plupart furent attaqués d'une fièvre chaude, qui les emportoit dans l'espace de deux ou trois jours. Quarante-un François moururent de leur intempérance ou du scorbut. On avoit employé six semaines au travail, & les deux Vaisseaux se trouvoient en état de remettre à la voile. Mais le Général effrayé de la diminution de ses gens, & tremblant pour les suites d'un voyage qui étoit encore si peu avancé, prit la résolution d'enlever quelques habitans de l'Isle pour suppléer au nombre. Il y employa inutilement l'adresse & la force. Mais ce fut ensuite un bonheur, pour le *Corbin*, de n'avoir pas réusé dans cette injuste entreprise.

Pyrard donne à l'Isle de Madagascar plus de sept cens lieues de circuit, & demande qu'on se fie à son témoignage, parce que dans ses deux navigations il eut l'occasion d'en faire le tour. Son extrémité, vers le Sud, est à la hauteur de vingt-six degrés, & celle du Nord à quatorze. Cette grande Isle est fort abondante en bestiaux (27). Les brebis portent trois ou quatre agneaux à la fois; ce que l'Auteur vérifie par ses propres yeux. La queue des beliers & des brebis pèse jusqu'à vingt-huit livres. Toutes les especes de bestiaux appartiennent en commun aux habitans, ou plutôt à ceux qui les prennent, parce que mangeant fort peu de viande ils ne prennent pas soin de les nourrir régulièrement. Aussi la plupart de ces animaux sont-ils sauvages, & l'on en voit des troupes de trois ou quatre cens. Les taureaux & les vaches ont sur le cou une grosse masse de graisse, du même goût que la queue des moutons. Mais en général leur chair n'est pas d'aussi bon goût ni aussi saine qu'en Europe. La nourriture commune de l'Isle est le poisson, les fruits & le laitage. Les singes y sont en très-grand nombre. Celui des perroquets est incroyable, & la chair n'en est pas moins bonne que celle des gros pigeons. Nos François s'en trouvoient si bien, qu'ils

PYRARD.
1602.
Secours qu'ils
reçoivent dans la
baye.

Triste situation
des François.

Observations de
l'Auteur sur Ma-
dagascar.

(27) Voyez ci-dessous la description. On n'a dessiné ici que de faire un honneur particulier aux observations de Pyrard.

PYCARD.
1602.

en faisoient cuire cinquante ou soixante ensemble dans la même chaudière. Les poules, les perdrix, les faisans & d'autres espèces d'oiseaux ne sont pas moins communs dans l'Isle. On y voit quantité de cameleons, des lézards d'une grosseur monstrueuse, & des chauvefouris aussi grosses que les corbeaux. Les rivières sont remplies de poisson, mais infestées d'un grand nombre de crocodiles.

La couleur des habitans est bazanée, tirant sur le roux. Ils sont hauts, droits, dispos, nuds, à la réserve des parties naturelles, qu'ils couvrent d'une petite toile de coton. Ils portent leurs cheveux longs & tressés. Les femmes ont une toile qui les couvre depuis le dessus des mammelles jusqu'à la ceinture; & une autre depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais leur tête est raze, par le soin qu'elles prennent continuellement de se couper les cheveux. Leurs ornemens sont des brasseliers de cuivre, d'étain ou de fer. L'Auteur ne rejette pas l'opinion de ceux qui attribuent l'origine de ces Insulaires, à des Chinois jetés dans cette Isle par un naufrage. Il trouva dans leur visage beaucoup de ressemblance avec celui des Chinois, à l'exception de leur couleur bazanée, qu'il regarde comme l'effet du climat & de leur nudité continuelle. Il ajoute que l'Isle étoit fort peuplée, quoiqu'elle fût desolée par les guerres de plusieurs Rois entre lesquels elle étoit divisée. La Religion des habitans étoit un mélange de Mahometisme & d'Idolâtrie.

Les deux Vaisseaux vont chercher de meilleurs rafraîchissemens aux Isles de Comorre.

On leva l'ancre le 15 de Mai, avec si peu de confiance pour l'état des deux Vaisseaux, qu'au lieu de penser au terme du voyage on se proposa de gagner les Isles de Comorre; où les rafraîchissemens sont plus sains pour les malades. On les découvrit le 23, à douze degrés & demi d'élevation du Sud, entre l'Isle de Madagascar & la terre ferme d'Afrique. On prit le parti de mouiller dans celle de *Malaiti*, qui est au milieu de quatre autres. Les habitans apportèrent volontairement aux deux Navires les richesses de leur Isle, qui consistoient en riz, dont la couleur est violette lorsqu'il est cuit, en miel, en plusieurs sortes d'oranges, aigres & douces; en citrons de deux sortes & en d'autres espèces de fruits, tels que des bananes & des cocos qu'ils échangeaient pour diverses bagatelles de l'Europe. Leur Isle ne manquoit pas de bestiaux, ni de volailles; mais ils en demandoient le prix en argent. Quinze jours qu'on passa dans cette rade furent heureusement pour rétablir tous les malades. Le Général fut sollicité par les Insulaires de descendre au rivage & de visiter même leur Roi, de la part duquel ils lui promettoient beaucoup de faveur. Mais l'obstination qu'ils eurent à lui refuser des otages, & le souvenir de ce qu'il avoit éprouvé dans l'Isle d'Annobon, étoient deux puissantes raisons qui le firent résister à toutes leurs offres. Ces Isles sont peuplées de différentes Nations de la côte d'Ethiopie, de Caffres, de Mulâtres, d'Arabes & de Persans, qui font tous profession de la Religion Mahometane & qui sont en commerce avec les Portugais du Mozambique, dont elles ne sont éloignées que d'environ soixante-dix lieues. Je sçais, observe l'Auteur, que dans tous ces lieux les Portugais conseillent aux peuples avec lesquels ils ont quelque alliance, & les prient même instamment, d'employer toutes sortes de trahisons & de surprises contre les Navires François, Anglois & Hollandois, jusqu'à leur promettre des récompenses pour leur perfidie. Il ajoute, comme une merveille de cette côte, qu'étant dans la chaloupe à une lieue de terre, il aperçut de près un poisson monstrueux, qui avoit la tête d'un homme, mais un peu en pointe

Politique des Portugais.

& couverte d'écailles, avec une sorte de barbe au menton. Il ne put découvrir qu'une partie de son dos, qui étoit écaillé; & le mouvement qu'il fit, pour l'observer de plus près, le fit disparaître.

Jusqu'ici les aventures de Pyrrard ne le distinguent pas du commun des Voyageurs, & l'utilité de ses observations se borne aux gens de mer. Mais la scène va s'ouvrir à des événemens plus agréables, qui le mettent au rang des Historiens, des Géographes, des Naturalistes, & dans lesquels il conserve toujours son caractère d'Observateur exact & d'Ecrivain judicieux. Envain prétendrait-on faire honneur de toutes ces qualités à quelques personnes d'un mérite distingué qui ont revu ses Mémoires, puisque l'attention même qu'ils ont apportée à ce travail, prouvent l'estime qu'ils ont eue pour l'Auteur & pour son ouvrage (28).

La fortune, qui le destinoit à une vie fort agitée, commença ses disgrâces par un naufrage. Grout du Clos Neuf, Capitaine du *Corbin*, ne s'étoit pas rétabli si parfaitement aux Isles de Comorre, qu'il ne fût retombé dans une langueur dangereuse pour la sûreté de son Vaisseau. Après avoir repassé la Ligue, le 21 de Juin, on eut un tems assez favorable jusqu'au cinquième degré du Nord. Le 2 de Juillet, on reconnut de fort loin de grands bancs, qui entouraient quantité de petites Isles. Le Général & son Pilote prirent ces Isles pour celles de *Diego de Reys*, quoiqu'on les eût laissées quatre-vingt lieues à l'Ouest. Envain les gens du *Corbin* soutinrent que c'étoient les Maldives, & qu'il falloit s'armer de précaution. Cette dispute dura tout le jour; & l'opiniâtreté que le Général eut dans son opinion lui fit négliger indiscretement d'attendre de petites barques, qui venoient, comme on en fut informé depuis, pour lui servir de guides. Son intention étoit de passer par le Nord des Maldives, entre la côte de l'Inde & la tête des Isles; mais, en suivant ses ordres, on alloit au contraire s'y engager avec une aveugle imprudence. Pour comble de témérité, chacun passa la nuit dans un profond sommeil, sans en excepter ceux mêmes qui devoient veiller pour les autres. Le Maître & le Contre-Maître étoient ensevelis dans l'ivresse d'une longue débauche. Le feu qui éclairait ordinairement la boussole s'éteignit, parce que celui qui tenoit alors le gouvernail eut aussi le malheur de s'endormir. Enfin tout le monde étoit dans un fatal assoupissement, lorsque le Navire heurta deux fois avec beaucoup de force; & tandis qu'on s'éveilloit au bruit, il toucha une troisième fois & se renversa sur le banc.

Quels furent les cris & les gémissemens d'une troupe de malheureux, qui se voyoient échoués au milieu de la mer & dans les ténèbres, sur un rocher où la mort devoit leur paroître inévitable. L'Auteur représente les uns pleurans & criers de toute leur force, les autres en prières, & d'autres se confessant à leurs compagnons. Au lieu d'être secourus par leur Chef, ils en avoient un qui ne faisoit qu'augmenter leur pitié. Depuis un mois, sa langueur le retenoit au lit. La crainte de la mort le força néanmoins d'en sortir, mais ce fut pour pleurer avec les autres. Les plus hardis se hâtèrent de couper les mâts, dans la vue d'empêcher que le Vaisseau ne se renversât davantage. On tira un coup de canon pour avertir le *Croissant* du malheur où l'on étoit tombé. Tout le reste de

PYRRARD.
1602.
Poisson à tête humaine.
Remarque sur le caractère de l'Auteur.

Naufrage du
Corbin.

(28) L'Editeur avertit, dans sa Préface, que le célèbre *Jérôme Bignon*, Avocat Général au Parlement de Paris, y a mis la main.

PYRARD.
1602.

la nuit se passa dans l'attente continuelle de couler à fond. La pointe du jour fit découvrir, au-delà des bancs, plusieurs Isles voisines, à cinq ou six lieues de distance, & le *Croissant* qui passoit à la vue des écueils, sans pouvoir donner le moindre secours à ceux qu'il voioit périr (29). Cependant le Navire tenoit ferme sur le côté, & sembloit promettre de résister quelque tems aux flots dans cette situation, parce que le banc étoit de pierre. Pyrard & ses compagnons en conçurent l'espérance de sauver au moins leur vie. Ils entreprirent de faire une espece de claie, ou de radeau, d'un grand nombre de pièces de bois, sur lesquelles ils clouèrent plusieurs planches tirées de l'intérieur du Vaisseau. Cette machine, qui se nomme *Pangaie*, étoit suffisante pour les contenir tous, & pour sauver avec eux une partie du bagage & des marchandises. Chacun prit aussi ce qu'il put emporter de diverses sommes d'argent qui se trouvoient dans le Vaisseau. On avoit employé plus de la moitié du jour à tous ces soins. Mais lorsqu'on eut achevé la pangaie, il fut impossible de la passer au-delà des bancs pour la mettre à flot. Dans les mouvemens de ce nouveau désespoir, on aperçut une barque qui venoit des Isles, & qui sembloit s'avancer droit au Vaisseau pour le reconnoître. Elle s'arrêta malheureusement à la distance d'une demie lieue. Ce spectacle jeta tant d'armertume dans le cœur d'un matelot François, que s'étant jetté à la nage, il alla au devant d'elle, en suppliant, par des cris & des signes, ceux qui la conduisoient, d'accorder leur assistance à de malheureux Etrangers, dont ils ne pouvoient attendre qu'une reconnaissance égale à ce bienfait. Mais leur voyant rejeter sa priere, il fut obligé de revenir avec beaucoup de peine & de danger. Pyrard apprit, dans la suite, qu'il étoit rigoureusement défendu à tous les Insulaires d'approcher des Navires qui faisoient naufrage, s'ils n'en avoient reçu l'ordre exprès de leur Roi. Quoiqu'il traite cette loi de barbare, il y trouve beaucoup moins de brutalité, que dans ce qui se passoit autour de lui parmi plusieurs matelots, qui malgré la présence de la mort, ne laissoient pas de boire & de manger avec excès, sous prétexte qu'étant à l'extrémité de leur vie, ils aimoient mieux mourir à force de boire qu'en se noiant dans l'eau de la mer. Après s'être enivrés, ils se querellerent avec d'affreux jurmens. Quelques-uns pillèrent les coffres de ceux qu'ils voyoient en prieres pour se disposer à la mort; & ne reconnoissant plus l'autorité du Capitaine, ils lui disoient qu'après avoir perdu leur voyage, ils n'étoient plus obligés de lui obéir.

Personne ne s'étoit flatté jusqu'alors de pouvoir tirer parti du Galion, non-seulement parce que les mâts étant coupés il n'y avoit aucun moyen d'attacher une Poulie, pour l'enlever de dessous le second Pont, où il étoit depuis les Isles de Comorre, mais plus encore parce que les vagues passaient à tous momens de la hauteur d'une picque au dessus du Navire, & que la mer étoit si impétueuse dans l'espace de deux lieues autour des bancs, qu'il n'y avoit rien à se promettre d'un si foible secours. Cependant comme il ne restoit plus d'autre ressource, tous les efforts se tournerent vers cet unique objet d'espérance. Le Galion fut tiré avec des peines incroyables. Il étoit ouvert en plusieurs endroits, & tout brisé des coups de mer. On n'épargna rien pour le mettre en état de servir. Mais la nuit étant survenue avant que ce travail pût être achevé, on fut obligé de le passer sur le bord du Navire, avec d'autant plus d'incommodité & de danger, que le dedans étoit déjà presque rempli d'eau, & qu'on étoit ex-

(29) On verra son sort, à la fin de cette Relation.

posé sans cesse aux vagues qui passaient par dessus. Ce ne fût que le matin du jour suivant, qu'on se mit à la nage pour passer le Galion au delà des bancs; entreprise également dangereuse & pénible. Elle réussit néanmoins, & tout le monde eut la liberté de s'embarquer, après avoir pris des épées, des arquebuses & des demi-piques. Dans cet état, qui faisoit fremir les moins timides, parce que le Galion étoit excessivement chargé & qu'il faisoit eau de toutes parts, on mit à la mer vers les Isles, au risque d'être submergés plusieurs fois par les vents & les flots qui étoient d'une violence surprenante. Enfin, la crainte & la fatigue devant être comptées pour rien dans une si étrange situation, on se crut trop heureux, après avoir vu la mort sous mille formes, d'aborder dans une des Isles, qui se nomme *Pulodou* (30).

PYRARD.
1602.

Comment les
Français abor-
dent dans l'Isle
de Pulodou.

Les habitans étoient assemblés sur le rivage. Quoique leur contenance n'annonçât rien de funeste, ils firent connoître par des signes qu'ils ne permettroient de descendre qu'à ceux qui se laisseroient désarmer. Il fallut s'abandonner à leur discrétion. Après avoir écarté les armes, leur premier soin, fut de tirer le Galion à sec, d'en ôter le gouvernail, le mât & les autres appareils, & de les envoyer dans d'autres Isles. Leurs propres bateaux furent éloignés. Pyrard s'aperçut bientôt qu'on s'étoit trop hâté de prendre le parti de la soumission. L'Isle n'avoit pas une lieue de tour, & le nombre des habitans n'étoit que de vingt-cinq. Il auroit été facile à des gens armés, qui étoient au nombre de quarante, de leur faire la loi & de se saisir de leurs bateaux.

A quelles con-
ditions ils y font
reçus.

Les prisonniers, car l'Auteur ne se donne plus d'autre nom, furent conduits dans une loge, au milieu de l'Isle, où ils reçurent quelques rafraîchissemens de cocos & de limons. Un vieux Seigneur, nommé *Ibrahim*, ou *Pulodou Quilague*, qui étoit le maître de l'Isle & qui sçavoit quelques mots de Portugais, leur fit diverses questions dans cette langue; après quoi ils furent fouillés par ses gens, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils portoient, comme appartenant au Roi des Maldives depuis que leur Navire s'étoit perdu sur ses côtes. Le Capitaine avoit sauvé une pièce d'écarlate. On lui demanda ce que c'étoit. Il répondit que c'étoit un présent qu'il vouloit faire au Roi, & qu'il n'avoit tiré cette pièce du Vaisseau que pour l'offrir plus entière, dans la crainte qu'elle ne fût altérée par les flots. Cette déclaration inspira tant de respect aux Insulaires, qu'ils n'osèrent y porter la main ni même y tourner leurs regards. Le Capitaine & ses Compagnons résolurent néanmoins d'en couper deux ou trois aunes, & d'en faire présent au Seigneur de l'Isle, pour lui inspirer quelques sentimens de bonté en leur faveur. Mais apprenant bien-tôt qu'on voyoit venir des Officiers du Roi, il rendit l'écarlate au Capitaine, & le conjura de ne pas dire même qu'il y eût touché.

On leur prend
tout ce qu'ils ont.

Respect singu-
lier des habitans
pour le Roi.

Quelques Officiers, qui arrivèrent effectivement, prirent le Maître du *Corbin* avec deux matelots, & les menerent à quarante lieues de Pulodou dans l'Isle de *Malé*, qui est la capitale de toutes les Maldives & le séjour ordinaire du Roi. Le Maître ayant porté avec lui la pièce d'écarlate, & l'ayant présentée à ce Prince, reçut un traitement fort civil & fut même logé dans le Palais. Un Prince, nommé *Ranabaadery Talouron*, beau-frère du Roi, reçut ordre d'aller recueillir tous les débris du Navire échoué. Il en tira non-seulement les mar-

Les Insulaires
recueillent les
débris du Vais-
seau.

(30) *Pulo* signifie *Isle* dans la langue Indienne.

PYRARD.
1602.

chandises, mais le canon même & ce qu'il y avoit de plus pesant. Delà passant par l'Isle de *Pulodou*, il prit avec lui le Capitaine François & cinq ou six de ses Compagnons, qui furent fort bien reçus du Roi. Ce Monarque promit au Capitaine de faire équiper une barque, pour le conduire dans l'Isle de Sumatra, où le *Croissant* devoit être arrivé. L'Auteur doute s'il auroit tenu parole; mais le malheureux *Grout* du Clos Neuf mourut six semaines après, dans l'Isle de Malé.

Sommes d'argent que les Français avoient sauvées.

Elles ne servent qu'à augmenter leur misère.

Triste situation de Pyrard.

Les autres Captifs ayant été distribués dans plusieurs Isles, Pyrard fut conduit, avec deux de ses Compagnons, dans celle de *Pandoué*, qui n'a pas plus d'étendue que celle de *Poulodou*, & qui n'en est éloignée que d'une lieue. Il raconte ici que dans le partage qui s'étoit fait de l'argent qu'on avoit pû sauver du Vaisseau, ceux qui s'en étoient chargés avoient mis leur fardeau dans des ceintures de toiles, qu'ils s'étoient liées autour du corps. L'usage de cet argent devoit être pour les nécessités communes, & dès la première nuit on avoit eu soin de l'enterrer de concert dans l'Isle de *Pulodou*, pour le dérober à l'avidité des habitans. Pyrard & ses deux Compagnons n'avoient pas eu le tems de reprendre leurs ceintures lorsqu'on leur avoit fait quitter cette Isle, & comme on ignoroit encore ce qu'ils avoient sauvé de leur naufrage, ils reçurent d'abord assez d'assistance dans celle de *Pandoué*. Mais les autres, qui étoient demeurés à *Pulodou*, ne se trouvant pas dans l'abondance qu'ils auroient désirée, furent obligés de deterrer l'argent & de l'offrir pour obtenir des vivres. Aussi-tôt que les habitans leur connurent cette ressource, ils prirent le parti de ne leur plus accorder aucun secours sans se faire payer; & le bruit s'en étant répandu dans les autres Isles, ceux qui étoient partis, comme Pyrard, sans avoir pris leur ceinture, se trouverent réduits à la dernière nécessité. Il arriva même aux autres, qu'ignorant l'usage des Indes, où l'argent de toute marque est reçu lorsqu'il est de bon aloi, & où il peut être coupé en petites parties qu'on donne au poids, à mesure qu'on a besoin de l'employer, ils offroient leurs piastres aux Insulaires qui ne leur donnoient jamais de retour; de sorte qu'une marchandise du plus vil prix leur coutant toujours une pièce d'argent, ceux qui en avoient le plus épuiserent bientôt leurs ceintures, & ne se virent pas moins exposés que les plus payvres à toutes sortes de misères. Pyrard fait une triste peinture de la sienne. Il alloit chercher sur le sable, avec ses Compagnons, des limaçons de mer ou quelque poisson mort qui avoit été jetté par les flots. Pour assaisonnement, ils les faisoient bouillir avec des herbes inconnues & de l'eau de mer qui leur tenoit lieu de sel. Ce qui leur arrivoit de plus heureux étoit de trouver quelque citron, dont ils y mêloient le jus. Ils vécutent assez long-tems dans cette extrémité; mais les Insulaires reconnoissant enfin qu'ils étoient sans argent, recommencerent à leur donner quelque marque de compassion. Ils les employèrent à la pêche & à d'autres ouvrages, pour lesquels ils leur offroient des cocos, du miel & du millet. Pour logement Pyrard n'eut pendant l'hiver du pays, qui est le mois de Juiller & d'Août, qu'une loge de bois qu'on avoit dressée sur le bord du rivage pour y construire un bateau, couverte à la vérité par dessus, mais toute ouverte par les côtés; de sorte qu'y étant exposé pendant toute la nuit aux vents, à la pluie qui est continuelle dans cette saison, & souvent aux flots mêmes de la mer, il ne dut la conservation de sa santé qu'à une faveur extraordinaire du Ciel. Ses deux Compagnons, que leur

leur qualité de matelots devoit rendre moins sensibles à la fatigue, tomberent dangereusement malades.

Il tira néanmoins de sa disgrâce un fruit dont il ressentit bientôt les avantages, & que ses Compagnons regréterent beaucoup d'avoir méprisé. Pendant son travail, il s'efforçoit de retenir quelques mots de la langue du pays. Ce soin, auquel il apportoit toute son attention, le mit en état de se faire entendre. Le Seigneur de l'Isle, qui se nommoit *Aly Pandio Acatourou*, & qui avoit épousé une parente du Roi, conçu de l'affection pour lui & prit plaisir à son entretien. C'étoit un homme d'esprit, & versé même dans les sciences, qui avoit eu en partage les boussoles & les cartes marines du Vaisseau. Comme elles ne ressembloient point à celles du pays, sa curiosité lui faisoit souhaiter des explications. Il n'en avoit pas moins pour se faire instruire des mœurs & des usages de l'Europe. Cette conversation hâta les progrès de Pyrard dans la langue, & lui en fit faire encore de plus utiles dans l'estime d'Aly Pandio. Il obtint des vivres & d'autres secours, qui lui rendirent la situation plus supportable.

Aly Pandio étoit parent d'*Ibrahim*, Seigneur de Pulodou, & l'amitié jointe au lien du sang le portoit à lui rendre de fréquentes visites. Un jour il se fit accompagner de Pyrard, pour lui donner le plaisir de revoir ses Compagnons. Mais cette faveur exposa sa vie au dernier péril. Dans la misère où les autres étoient réduits, loin de pouvoir lui offrir des rafraîchissemens, ils le menerent avec eux au bord de la mer pour y chercher de quoi soulager leur faim. Ils y trouverent une grosse tortue qui étoit renversée sur le dos & qui avoit cinq ou six cœufs, de la grosseur des œufs de poule. Leur joie fut extrême. Ils la mirent en pieces & la firent bouillir dans de l'eau douce. Mais soit qu'elle demandât d'autres assaisonnemens, soit que dans l'avidité de leurs estomacs ils eussent mangé avec excès, ils furent tous mortellement malades. Pyrard eut beaucoup de peine à se rétablir, & conçu par cet exemple quelles étoient les souffrances de ses Compagnons dans l'Isle de Pulodou. Aussi mouroient-ils les uns après les autres. Le Capitaine, le premier Commis, le Contre-maître & quantité de matelots étoient déjà morts. Le Maître, qui après avoir été conduit dans l'Isle de Malé, étoit revenu à Pulodou, voyant que depuis la mort du Capitaine le Roi ne parloit plus de la barque qu'il lui avoit promis d'équiper pour l'Isle de Sumatra, forma l'entreprise de se sauver. Il ne communiqua son dessein qu'à douze de ses Compagnons, qui se conduisirent avec tant d'adresse, qu'enfin ils surprirent la barque d'Aly Pandio dans une visite que ce Seigneur rendoit à Ibrahim. Ils se fournirent d'eau douce & de cocos, qu'ils avoient secrètement cachés dans un bois voisin, & s'embarquerent en plein midi, c'est-à-dire, dans le tems qu'on s'en défioit le moins. Cependant les Insulaires s'en apperçurent bientôt; mais n'ayant pas d'autres barques pour les poursuivre, ils tournerent leur ressentiment contre les infortunés qui restoient entre leurs mains, au nombre de huit; quatre sains & quatre malades. Ils les maltraiterent avec tant de cruauté, que les malades en moururent, & furent jetés à la mer, sans qu'il fût permis à leurs Compagnons de les enterrer. Le Lieutenant du Vaisseau étoit de ce malheureux nombre.

Il s'étoit passé trois mois & demi depuis leur naufrage, lorsqu'on vit arriver dans l'Isle de Pandoué un des premiers Seigneurs de la Cour, chargé des

PYRARD.

1602.

Elle devient plus douce par son indolence.

Danger qu'il court pour la vie.

Le Maître du Corbin prend la fuite avec douze de ses compagnons.

Arrivée d'un grand Seigneur dans l'Isle de Pandoué.

PYRARD.
1602.

Cérémonies de
sa réception.

ordres du Roi pour achever de faire tirer du Vaisseau tout ce qui pouvoit y être demeuré, & pour faire une recherche exacte de l'argent que les Insulaires de Pulodou avoient arraché à leurs captifs. Il se nommoit *Affan Caounas Calogue*. A son arrivée, il fut reçu avec les cérémonies qui s'observent pour les personnes de ce rang. Pyrard en fut témoin. La barque qui portoit ce Seigneur fit de loin un signal avec une enseigne rouge, amena ses voiles, & jeta l'ancre à une portée de fusil de l'Isle. Aly Pandio l'envoya reconnoître aussi-tôt; & lorsqu'il fut informé que c'étoit un Ministre du Roi, il donna des ordres pressans pour sa réception. Toutes les barques de l'Isle s'étant rassemblées, il partit accompagné de la plupart des habitans. Les Prêtres, qui se nomment *Catibes*, & quatre ou cinq Anciens de l'Isle, qui portent le titre de *Moscoulis*, furent les seuls qui restèrent sur le rivage. Quelques barques étoient chargées de cocos, d'autres de bananes, de betel, & de tous les fruits de l'Isle, rangés fort proprement dans des paniers de feuilles de cocotier, qui ne servent jamais qu'une fois, non-seulement parce que l'abondance en est extrême, mais encore parce qu'ils sont faits de manière qu'on n'en sçauroit ôter les fruits sans les mettre en pieces. Le Seigneur de l'Isle entra le premier dans la barque de l'Envoyé du Roi, en lui disant *allam alecon* qui est le terme commun pour saluer; & se baissant, il lui toucha les pieds de la main droite. Ensuite il leva la même main sur sa tête, pour signifier qu'il étoit disposé à mettre sa tête sous les pieds de l'Envoyé. Tous ceux qui le suivoient imiterent ce dernier signe, & s'avancèrent deux à deux avec les présens qu'ils portoient sur leurs épaules, suspendus à un bâton. Ces présens & la salutation se nomment *Vedon à rouespou*. Le Seigneur fit sa harangue, & pria l'Envoyé de descendre à terre où son logement étoit préparé. L'Envoyé s'approcha du rivage; mais avant qu'il fut descendu, les Catibes & les Moscoulis se mirent dans la mer jusqu'à la ceinture pour aller au devant de lui, chacun portant sous le bras gauche une piece de toile, moitié soie, moitié coton, longue d'une aune & demie sur trois quarts de large, teinte en rouge & d'un fort bel ouvrage. Ils le saluerent par un compliment, & lui offrirent leurs toiles avec d'autres présens. Lorsque l'Envoyé voulut descendre, un des principaux Catibes ou Moscoulis lui présenta l'épaulé. Il s'y mit comme à cheval, les jambes d'un côté & de l'autre, & fut porté dans cette situation jusqu'à terre, avec beaucoup de soin pour empêcher qu'il ne se mouillât les pieds. On le conduisit en foule jusqu'au logement qui lui avoit été préparé. Les salutations y recommencerent & l'on passa une demie heure dans divers entretiens; après quoi le Seigneur de l'Isle se retira. Mais ses gens offrirent alors à l'Envoyé un bain à demi chaud, qu'il accepta. On lui apporta des huiles odoriferantes, dont il se frotta le corps à la manière des Indes. En sortant du bain, on lui présenta un breuvage du coco le plus délicat, avec quantité de plats de betel. Ensuite il se rendit au temple principal, qui se nomme *Oucourou Misquite*, où il fit sa priere l'espace d'une demie heure. Pendant tout le tems qu'il passa dans l'Isle, ses repas furent apprêtés avec toutes les délicatesses du pays; & toutes les maisons de qualité lui envoyèrent des présens.

Rigueurs exercées contre ceux qui avoient pris l'argent des François.

Aussi-tôt qu'il eut exécuté sa premiere commission, qui regardoit les débris du Navire, il passa dans l'Isle de *Pulodou*, pour y faire la recherche de ceux qui avoient eu part à l'argent des captifs. Personne ne s'empressant de se déclara-

rer coupable, il fit prendre & attacher tous les habitans de l'Isle, sans en excepter les femmes, & les menaça des plus rudes supplices. On leur mit les pouces entre des bâtons fendus, qu'on pressoit & qu'on lioit après les avoir ferrés. La douleur les força de parler. Ils rendirent du moins une partie de ce qu'on leur demandoit, car il étoit difficile de découvrir la véritable quantité de l'argent qu'ils avoient reçu. Ils accusèrent divers particuliers des autres Isles, qu'on fit promptement arrêter. Les soldats mêmes qui avoient été chargés de veiller sur les dépouilles des Captifs furent convaincus de différens larcins. Cette rigoureuse exécution fut continuée plus d'un an, & produisit toujours de nouvelles découvertes.

Pyrard ayant été présenté à l'Envoyé par Aly Pandio eut le bonheur de lui plaire. Sa physionomie, qui étoit heureuse, le faisoit prendre pour quelque Seigneur de l'Europe. Cette opinion lui étoit si avantageuse, qu'il se gardoit bien de tromper ses Maîtres. Mais rien ne lui fut si utile que d'avoir appris la langue du pays. L'Envoyé charmé de son entretien ne lui permettoit pas un moment de le quitter. Il le mena dans une Isle éloignée de dix lieues, qui se nomme *Pulador*, où il avoit alors une de ses femmes; & lorsqu'il partit pour retourner à la Cour, non-seulement il le prit avec lui, mais il lui permit de se faire accompagner d'un des autres Captifs avec lequel il étoit lié d'une amitié particulière, & la considération qu'il eut pour lui s'étendit jusqu'à ses autres compagnons, qu'il daigna consoler par l'espérance d'un meilleur sort.

Le jour du départ, on relâcha vers le soir dans une petite Isle nommée *Macconodou*, parce que l'usage des Maldives est de ne jamais tenir la mer dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain, étant arrivé à Malé, l'Envoyé donna ordre à ses gens de conduire Pyrard dans son Palais, & se rendit d'abord à la Cour pour rendre compte au Roi de sa commission. Ce Prince, à qui il ne manqua pas de parler de son Captif, eut aussi-tôt la curiosité de le voir. Pyrard fut appelé; mais on le fit attendre trois heures dans une salle du Palais, & le soir on le fit entrer dans une cour, où le Roi étoit à voir ce qu'on avoit apporté du Navire. C'étoient des canons, des boulets, des armes, & divers instrumens de guerre & de marine, qui furent renfermés dans le magasin de l'Isle. Pyrard s'étant approché fit son compliment au Roi, non-seulement dans la langue, mais encore suivant les usages du pays. Un spectacle si nouveau causa tant de satisfaction à ce Monarque, que prenant plaisir à s'entretenir avec lui, il lui demanda plusieurs explications sur quelques restes du Navire dont il ne pouvoit pas comprendre l'usage. Ensuite lui ayant recommandé de se présenter tous les jours au Palais avec les autres Courtisans, il donna ordre à l'Envoyé de lui procurer un logement commode & de le bien traiter. Les jours suivans, Pyrard eut peine à répondre aux empressements du Roi, qui vouloit être informé des mœurs & des usages de la France. Son étonnement parut extrême, lorsqu'il eut appris la grande supériorité d'étendue & de force que la France a sur le Portugal. Il demanda pourquoi les François avoient abandonné la conquête des Indes à d'autres Nations de l'Europe, & comment les Portugais avoient la hardiesse de faire passer leur Roi pour le plus puissant de tous les Rois Chrétiens. Pyrard fut présenté aux Reines des Maldives, qui l'occupèrent pendant plusieurs jours à satisfaire aussi leur curiosité. Elles lui firent mille questions sur la figure, les habits, les mariages & le caractère des

PYRARD.

1602.

Bonheur qui fait
changer de sort à
Pyrard.

Il est conduit
dans l'Isle de Ma-
lé.

Traitement qu'il
y reçoit du Roi.

Curiosité de ce
Prince & de ses
femmes pour les
usages de l'Euro-
pe.

PYRARD.

1602.

Sort funelle des
autres captifs
François.

Dames de France. Souvent elles le faisoient appeller sans la participation du Roi, & ces entretiens n'avoient pas de bornes.

Cependant, de quinze ou seize Captifs, qui avoient été conduits avant lui dans cette Isle, il n'en restoit que deux Flamands; ce qui faisoit le nombre de quatre avec Pyrard & le Compagnon qu'il avoit amené. Tous les autres étoient morts, ou de maladie, ou par de funestes accidens. En arrivant ils avoient trouvé dans la rade un Navire Portugais de Cochin, chargé de riz. Le Capitaine & le Marchand, qui étoient Metifs, & tous les gens de l'équipage qui n'étoient que des Indiens Chrétiens, quoique vêtus à la Portugaise, avoient marqué peu d'affection pour eux. En suite ils les avoient demandé au Roi, qui avoit consenti qu'ils fussent transportés à Cochin. Mais le Capitaine François & tous les autres, n'ignorant pas que leur plus grand malheur étoit de tomber en de si mauvaises mains, avoient protesté qu'ils aimoient mieux la mort, d'autant plus qu'ils conservoient l'espérance d'obtenir une barque du Roi pour se rendre à Sumatra. Le Capitaine n'avoit pas survécu long-tems, & sa mort avoit été suivie de celle du premier Commis. D'autres avoient succombé aussi à leurs fatigues & au mauvais air du pays, qui est mortel pour les Etrangers. D'ailleurs en apprenant l'évasion du Maître & des douze Captifs de Pulodou, le Roi avoit fait un serment solennel de n'en plus laisser partir un seul. Le Pilote, qui s'étoit conservé jusqu'alors en bonne santé, desesperant de voir la fin de sa misère, avoit formé avec trois matelots la résolution de se saisir d'une barque & de risquer tout pour s'évader. Ce dessein avoit été découvert par quelques Insulaires, qui avoient observé leurs démarches. Quoiqu'ils eussent pris le tems de la nuit pour leur embarquement, ils avoient été surpris par des soldats, qui leur avoient mis les fers aux pieds sous prétexte de les resserrer plus étroitement dans d'autres Isles, & qui leur avoient coupé la tête en mer. Pyrard reçut ces tristes informations en arrivant à Malé. Sa seule consolation fut d'apprendre d'un Pilote du Roi, que le Maître & les douze Captifs de Pulodou étoient arrivés heureusement à la terre ferme; encore fut-elle empoisonnée lorsque le même Pilote ajouta qu'on leur avoit mis les fers aux pieds dans une Galere Portugaise, & qu'il les avoit vus transporter à Goa.

Il ne reste que
neuf captifs, de
quarante.

Enfin des quarante qui étoient échappés à la fureur des flots, il n'en restoit que cinq dans les autres Isles & les quatre de Malé. Pyrard employa toute sa faveur pour obtenir du moins qu'ils fussent tous rassemblés dans la même Isle. Cette grace lui fut accordée. Ils se trouverent ainsi au nombre de neuf, quatre François & cinq Flamans, tous assez humainement traités du Roi & des Seigneurs. Mais la bonne intelligence dura peu entre les Flamans & les François. La faveur de Pyrard se répandant sur ceux de sa nation, par des soins plus marqués de la part du Roi & des Reines, les autres en conçurent de la jalousie. Ils se persuaderent que l'Auteur leur rendoit de mauvais offices à la Cour, & le souvenir de ses services ne fut pas capable de leur faire perdre cette idée. Il ne cessoit pas néanmoins de partager avec eux les vivres & les autres biens qu'il recevoit d'Assan. Ce Seigneur lui avoit accordé un logement dans son propre Palais, & ne le traitoit pas avec moins de bonté que ses propres enfans, qui l'aimoient aussi comme leur frere. Assan étoit de l'âge du Roi, c'est-à-dire, d'environ cinquante ans. Il avoit été élevé dès l'enfance avec ce Prince.

Affection d'un
Seigneur pour
Pyrard.

Pyrard ne pouvoit désirer un protecteur plus puissant. Cependant l'abondance & la liberté dont il jouissoit ne l'empêchèrent pas de tomber dans une fièvre ardente, qui est la plus dangereuse maladie du pays. Elle est connue dans toute l'Inde sous le nom de *Maléons* ou *fièvre des Maldives*. Un étranger qui échappe à sa malignité passe pour naturalisé dans ces Isles, & reçoit le nom de *Dives* qui est celui des habitans. Ce Royaume s'appelle Malé Ragué dans leur langage; mais les autres peuples de l'Isle le nomment *Malé dives*, & donnent le nom de *Dives* à ceux qui l'habitent. Pynard fut à l'extrémité pendant deux mois. Il ne se passoit pas de jour où le Roi & les Reines ne voulussent être informés de sa situation. Ils lui envoyoient sans cesse leurs plus délicieux alimens; & dans la crainte qu'il ne manquât de quelque secours, ils placèrent près de lui un de ses Compagnons pour le servir. Pendant huit jours entiers il ne voulut avaler que de l'eau fraîche; régime pernicieux, qui devoit lui causer la mort. Les habitans du pays boivent au contraire de l'eau bien tiède, dans laquelle ils mêlent du poivre concassé, pour empêcher l'enslure qui survient autrement à la fin de la maladie. Aussi la fièvre ne l'eut pas plutôt quitté, que ses jambes & ses cuisses s'enflèrent, comme dans l'hydropisie. Ses yeux s'affoiblirent jusqu'à lui faire craindre de perdre entièrement la vue. Il lui resta une opilation de ratte, qui lui rendoit la respiration difficile, & dont il ne fut jamais délivré parfaitement pendant tout son séjour aux Maldives. Ce mal est commun parmi les habitans, qui le nomment *Ont covi*. Les Medecins & les remèdes ne manquoient pas à Pynard; mais il n'en reçut aucun soulagement, jusqu'à ce que ses jambes s'étant crévées, les eaux qui en causoient l'enslure s'évacuerent d'elles mêmes, & ses yeux reprirent leur ancienne force. Il se forma néanmoins dans ses jambes, des ulcères si profonds & si douloureux, qu'il en perdit le sommeil. Il passa quatre mois dans cette situation, dont il a cru devoir le recit à ceux qui pourront tirer quelque utilité de son exemple.

Le Roi ne cessoit pas de s'intéresser à sa santé & de le faire traiter avec beaucoup de soin. Il fit venir d'une petite Isle, nommée *Bandou*, qui est à la vue de celle de Malé, un homme célèbre pour la guérison de cette maladie, par le conseil duquel Pynard fut transporté dans cette Isle où l'air est plus favorable aux malades. Son absence devint funeste à quatre des cinq Flamans qu'il laissoit derrière lui. L'embarras de se trouver sans Interprète & le retranchement des secours qu'ils recevoient de l'Auteur leur rendirent le séjour de Malé si insupportable, qu'ayant fait secrettement quelques provisions pour leur fuite & s'étant saisis d'une petite barque destinée à la pêche, ils s'embarquerent à l'entrée de la nuit. Malheureusement pour leur entreprise, il s'éleva une furieuse tempête, qui brisa leur barque au milieu des bancs & des rochers. On en reconnut le lendemain quelques pièces, qui firent juger que les quatre fugitifs avoient péri dans les flots. Deux jours après, le Compagnon particulier de Pynard, qui étoit de Bretagne comme lui, & qui lui avoit toujours rendu les devoirs d'une fidèle amitié, mourut d'une maladie dont il étoit affligé depuis long-tems. Sa douleur en fut si vive qu'elle retarda encore sa guérison de deux mois, sur-tout lorsqu'il eut appris que le Roi faisoit un crime aux autres de l'évasion des quatre Flamands, & le soupçonnoit lui-même d'y avoir contribué par ses conseils. Les deux François & le seul Flamand qui restoit à Malé furent examinés avec beaucoup de rigueur; & quoiqu'ils ne fussent pas reconnus coupables, on leur

PYRARD.

1602.

Il est attesté de la fièvre des Maldives.

Desertion d'une maladie.

Quatre des cinq Flamands périrent en voulant s'échapper.

Pyrard est soupçonné d'avoir contribué à leur fuite.

PYRARD.
1602.

On disgra-
ce à la
Cour.

Occasion qui le
ramène en faveur.

L'Auteur s'en-
richit dans le re-
pos.

retrancha les provisions qu'ils recevoient de la Cour, en leur permettant seulement de recevoir des vivres de la charité de ceux qui voudroient leur en donner. L'Auteur, après son rétablissement, prit la résolution de demeurer dans l'Isle de Bandou, pour y cacher sa tristesse & se mettre à couvert de la colère du Roi. Mais on lui conseilla de retourner à la Cour, comme le seul moyen de se justifier. A son arrivée, il se présenta au Palais, & le hasard lui ayant fait rencontrer le Roi qui sortoit dans une de ses cours, il eut la hardiesse de le saluer sans aucune marque d'embarras. Ce Prince en tira une conclusion favorable pour son innocence. Il lui demanda s'il étoit bien guéri. Il voulut même s'en assurer en regardant les traces de ses plaies. Cependant, loin de lui rendre son ancienne faveur, il donna ordre qu'il fût traité comme ses Compagnons; ce qui étoit d'autant plus humiliant, que les plus grands Seigneurs du Royaume se croient honorés de recevoir de la Cour du riz & d'autres provisions, c'étoit une espèce d'infamie d'en être privé. Dans le cours de sa disgrâce, & lorsque ses amis lui représentèrent, pour le consoler, non-seulement qu'elle ne feroit pas de longue durée, mais qu'il ne devoit pas cesser de paroître au Palais, suivant l'usage du pays, où les Seigneurs disgraciés se présentent sans cesse au Roi, pour attendre qu'il recommence à leur parler, le bruit se répandit qu'il avoit formé le dessein de prendre la fuite avec ses Compagnons. Il fut appelé au Palais par les six principaux *Moscoulis*, qui lui défendirent de fréquenter les trois autres Caprifs & même de leur parler françois. L'exécution de cet ordre étant fort difficile, parce qu'ils étoient logés les uns près des autres, on ne laissa pas de leur faire un crime de l'avoir violé, & deux des trois Compagnons de Pyrard en portèrent la peine. Ils furent conduits dans une Isle nommée *Sonadou*, à quatre-vingt lieues de Malé vers le Sud. Le troisième auroit eû le même sort, si les services qu'il rendoit à quelques *Moscoulis*, en qualité de Tailleur & de Trompette, ne les eussent portés à solliciter pour lui. Le Roi fit à Pyrard des reproches fort vifs de sa défobéissance; mais ayant ajouté avec plus de douceur qu'il auroit été fâché d'apprendre qu'il se fut noyé comme les quatre Flamands, il lui donna occasion de se justifier avec tant de force, que cette aventure servit à le remettre en grace. Il fut logé au Palais, & servi avec abondance. On lui donna un Esclave, pour les offices domestiques, une somme d'argent & diverses commodités. Il obtint bientôt le rappel des deux exilés, à l'occasion d'un ouvrage que l'un des deux, qui étoit Flamand, fit avec la seule pointe d'un couteau. C'étoit un petit Navire à la manière de Flandres, qui n'avoit qu'une coudée de longueur, mais auquel il ne manquoit, ni voiles, ni cordages, ni le moindre ustensile, comme dans un Navire de cinq cens tonneaux. Le Roi charmé de son industrie consentit à son retour, & fit grace en sa faveur à son Compagnon.

Pyrard passa quelques années dans une situation si douce, qu'il n'avoit, dit-il, à regretter que l'exercice de sa Religion. Il voyoit tous les jours le Roi, qui le comblait de bienfaits. Il étoit caressé des Grands, & plusieurs d'entr'eux lui portoient une sincère affection. Il acquit même quantité d'arbres de cocos, qui sont une des richesses du pays; & trafiquant avec les Navires étrangers, que le Commerce amenoit souvent à Malé, il se trouva dans une véritable opulence. Les Marchands avoient pris tant de confiance à sa bonne foi, qu'ils

lui laissoient dans leur absence des marchandises à vendre pour leur retour. Il se conformoit d'ailleurs aux usages & aux manieres des habitans. Jamais personne n'avoit dû les mieux connoître, & son dessein dans cette étude n'étoit pas moins de plaire à la Nation, que de se mettre en état de donner quelque jour une fidèle relation des Maldives, lorsqu'il plairoit au Ciel de lui accorder la liberté. En 1605, il arriva une grande éclipse du Soleil, qui dura trois heures en plein midi. Le peuple fit éclater son effroi par d'étranges hurlemens. Ceux qui la regarderent comme un mauvais présage pour l'état ne furent pas trompés dans leurs conjectures, puisque la même année une des femmes du Roi mourut en mettant au monde un Prince, & que bientôt après le Roi même perdit la vie avec sa couronne. Mais l'augure des Maldives fut plus heureux pour l'Auteur, dont l'infortune d'autrui rompit les chaînes, & qui retrouva sa liberté dans la ruine des Maldives.

Il y avoit environ cinq ans qu'il demandoit ce miracle au Ciel, lorsqu'une nuit, en dormant, il crut se voir hors de l'Isle & libre dans un pays Chrétien. C'étoit au mois de Février 1607. Deux jours après, le Roi reçut avis qu'on voyoit approcher une Armée navale composée de seize Galeres ou Galiotes, qui étoient déjà prêtes à s'engager dans les Isles. Cette nouvelle, dont on n'avoit pas eu le moindre pressentiment, causa une étrange allarme à Malé. Le Roi fit mettre en mer aussi-tôt sept Galeres, qu'il tenoit prêtes pour les événemens imprévus; sans compter les Navires, les barques & les bateaux, qui étoient en fort grand nombre. Les voiles ennemies s'étant fait appercevoir pendant ces préparatifs, il donna ordre d'embarquer promptement ce qu'il avoit de plus précieux, pour se sauver avec ses femmes dans les Isles du Sud, où la difficulté des passages auroit empêché les ennemis d'aborder. Comme leur Flotte ne cessoit pas d'avancer, il sortit de son Palais avec les trois Reines ses femmes, portées sur les bras de quelques Officiers de la Cour, & couvertes de grandes voiles de taffetas. Pyrrard, qui s'occupoit à faire armer les Galeres, rencontra ce malheureux Prince dans sa marche, & craignit d'abord qu'il ne l'obligeât de s'embarquer avec lui. Mais le Roi, l'ayant remercié de son zèle, se contenta de lui dire, la larme à l'œil, qu'il étoit honnête homme, & qu'il louoit sa fidélité. Il entra dans la Galere royale, qui se nomme *Ogate Gourabe*, accompagné de ses femmes & de son neveu, avec le regret d'abandonner la plus grande partie de ses richesses & toute son artillerie. On mit aussi-tôt à la voile, pour prendre la route du Sud vers les Atollons de Souadou. Toutes les Galeres étoient parties ensemble, à la réserve de la plus petite, qui demeurait pour charger des richesses. Pyrrard craignant encore qu'on ne le forçât de s'y embarquer, déclara nettement à ses compagnons qu'il étoit tems de se cacher dans un bois voisin. Il prit un chemin détourné, & deux des trois autres firent de même pour gagner le bois. Le troisième ayant eu moins d'adresse à se dérober fut ramené à la Galere & forcé de s'embarquer; mais elle fut prise aussi-tôt par l'ennemi. Il n'étoit demeuré dans l'Isle qu'un petit nombre d'habitans. Pyrrard retourna au Palais, où l'or, l'argent, les joiaux & les meubles du Roi étoient à l'abandon. Loin d'y toucher, il ne garda pas même l'argent qu'il avoit. Il le donna, avec tout son bien, qui consistoit dans ses arbres, un bateau & une maison qu'il avoit achetés, au fils du même Seigneur qui l'avoit tiré de Pandoué, & auquel il avoit tant d'obligation. Ses Compagnons, moins desintéressés, sauverent quelques hardes qu'ils avoient cachées.

 PYRRARD.
 1602.

 1605.
 Grande Eclipsé
 de Soleil.

 1607.
 Révolution sur-
 prenante, qui
 procure la liberté
 à Pyrrard & à ses
 compagnons.

 Fin de la Vie &
 de ses femmes.

PYRARD.

1607.

Il est tué dans
son combat.

Le Chef de l'Armée ennemie ayant découvert la fuite du Roi détacha huit Galeres sur ses traces, & vint descendre dans l'Isle avec le reste de sa Flotte. Pyrrard s'offrit volontairement aux premiers qui touchèrent la terre. Ils le prirent pour un Portugais; & sa mort étant aussi-tôt résolue, ils le depouillerent de ses habits & lui ôterent tout ce qu'il avoit. Mais lorsqu'il eut fait connoître qu'on le prenoit pour ce qu'il n'étoit pas, il fut traité plus humainement & conduit au Général, qui lui accorda sa protection & lui fit donner d'autres habits. Pour sa sûreté, on l'obligea de passer le reste du jour & la nuit sur les Galeres. Ensuite il eut la permission de marcher librement dans l'Isle. On vit arriver dès le lendemain les Galeres qui avoient poursuivi le Roi. Elles avoient joint promptement la sienne, parce que le tems étoit fort calme & qu'elles étoient meilleures de rames. Il s'étoit mis en défense avec beaucoup de courage, mais ayant été d'abord abbatu d'un coup de pique, on avoit achevé de le tuer à coups d'épée. Le Prince son neveu s'étoit noyé, en s'efforçant de fuir à la nage. Les Reines étoient tombées entre les mains de l'ennemi, & tous leurs bijoux avoient été pillés; mais leurs personnes furent respectées. Des sept Galeres du Roi, il n'en échappa que deux, qui s'étoient échouées sur les basses.

Pyrrard est traité
humainement
par les vain-
queurs.

Pyrrard vit arriver les Reines, dans toute la tristesse qui convenoit à leur infortune. Elles furent enfermées, avec quelques domestiques pour les servir, dans un petit Palais voisin du grand, tandis que les ennemis pilloient toutes les richesses & les chargeoient immédiatement sur leurs Vaisseaux. L'Auteur obtint la liberté de les voir, quoiqu'elle fut refusée à tous les habitants de l'Isle. Elles s'abandonnoient aux larmes; & sensibles néanmoins à ses attentions, elles lui demandoient souvent s'il ne regrettoit pas le Roi, dont il avoit été si tendrement aimé. Il explique la raison qui le mit tout d'un coup dans une haute faveur auprès du Général. La meilleure artillerie de l'Isle étoit celle qu'on avoit sauvée du naufrage des François. Les ennemis charmés de se voir maîtres de ces belles pieces, mais fort embarrassés à les monter, apprirent de lui des méthodes qu'ils ignoroient. D'ailleurs étant informés de la considération que le Roi & toute la Cour avoient eue pour lui, ils se flattoient d'en tirer diverses lumieres pour la connoissance de ces Isles. Il ajoute que la perte du Roi & la ruine des Maldives vint de la trahison d'un Pilote du pays, qui connoissant parfaitement les passages, offrit aux Pyrates de Bengale de les y conduire pour une grosse somme d'argent.

Cause de la ruine
des Maldives.

Pillage exercé
par les Pyrates
de Bengale.

Le pillage dura dix jours & fit passer des richesses inestimables sur la Flotte ennemie, sans compter cent vingt pieces de canon, que les Pyrates regardoient comme la plus précieuse partie de leur butin. En se retirant ils laisserent les Reines en liberté, & la couronne à disputer entre quelques parens du Roi & les principaux Seigneurs. Ils n'enmenerent pas d'autre prisonnier que le frere de la grande Reine, non pour en tirer rançon, comme Pyrrard se l'étoit d'abord imaginé, mais sur ses propres instances & pour lui faciliter les moyens de se rendre à la Cour de Cananor, d'où il se flattoit de revenir avec une puissante armée, & de faire valoir ses droits sur l'héritage du Roi son beaufrere. L'Auteur apprit dans la suite que la fortune ayant secondé son entreprise, il s'étoit mis en possession du trône sous la protection du Roi de Conor.

Ils enmenent
Pyrrard & ses
Compagnons.

Les Pyrates se relâcherent si peu dans leurs civilités pour Pyrrard & ses Compagnons, qu'en s'embarquant ils se disputèrent l'honneur de les avoir sur leur Galere,

Galere. Cet excès d'affection les chagrina d'autant plus, qu'en leur faisant craindre de retomber dans une nouvelle captivité, elle leur causa le déplaisir de se voir séparés dans leur navigation, & de ne se réjoindre que long-tems après. Pyrard fut conduit vers le golphe de Bengale. En passant par la dernière Isle des Maldives, qui se nomme *Ouslimé*, les Pyrates y mouillèrent, parce que le Roi qu'ils venoient de massacrer y étoit né; & faisant main basse sur tous les habitans, ils y laissèrent d'horribles traces de leur barbarie. Ensuite ils employèrent trois jours pour gagner une petite Isle nommée *Malicut*, où ils jetterent l'ancre pour s'y rafraichir pendant deux jours. Cette Isle, qui n'a que quatre lieues de tour, est d'une fertilité admirable en millet, en cocos, en bananes, & quantité d'autres fruits. La pêche y est excellente, & l'air beaucoup plus temperé qu'aux Maldives. Le langage & les mœurs y sont les mêmes. Elle avoit été soumise au même Gouvernement; mais le Roi l'ayant donnée en partage à un de ses freres, elle étoit passée entre les mains d'une Dame qui relevoit du Roi de Cananor. Cette Reine reçut Pyrard avec beaucoup de caresse. Elle l'avoit vû plusieurs fois à la Cour du Roi des Maldives, dont elle étoit proche parente. Elle se fit raconter la fin tragique de cet infortuné Monarque, & elle donna beaucoup de larmes à ce triste recit. Les Pyrates ayant remis à la voile s'avancerent vers les Isles de *Divandurou*, à trente lieues de Malicut vers le Nord. Elles sont au nombre de cinq, chacune d'environ six à sept lieues de tour, à quatre-vingt lieues de la côte de Malabar, & sous l'obéissance du Roi de Cananor. Leurs habitans sont des Mahometans Malabares, la plupart fort riches par le trafic qu'ils font dans toutes les parties de l'Inde, sur-tout aux Maldives d'où ils tirent quantité de marchandises, & où ils ont habituellement des Facteurs. Les coutumes & le langage n'y sont pas différens de ceux de Cananor, de Cochinchine, de Calecut, & de toute la côte du Malabar. Le terroir y est fertile & l'air extrêmement sain. Ces Isles sont comme un entrepôt pour toutes les marchandises de la terre ferme, des Maldives & de Malicut. Delà, tirant vers le Sud, on alla doubler le Cap de *Galle*, qui fait la pointe de l'Isle de Ceylan. Le nombre des baleines est si grand dans cette route, qu'elles mirent les galeres en danger, & que les Pyrates furent obligés d'employer leurs tambours, leurs poëlles & leurs chaudrons pour les éloigner par le bruit.

PYRARD.
1607.

Isle de Malicut.

Isles de Divandurou.

Nombre extraordinaire de baleines.

Port de Chartican.

Après un mois de navigation, on arriva au Port de *Chartican*, dans le Royaume de Bengale, où Pyrard fut présenté au Gouverneur de la Province, qui prend le titre de Roi, suivant l'usage de toutes ces contrées. Le séjour du grand Roi de Bengale est plus loin dans les terres, à trente ou quarante lieues de la côte. Il se trouvoit à Chartican un Navire de Calecut, dont le Maître assura Pyrard qu'on voyoit souvent des Navires Hollandois à Calecut, & lui offrit cette voie pour retourner en France. Toutes les caresses du Gouverneur ne l'empêcherent pas de l'accepter. Il partit, après avoir fait sur les singularités du pays quelques observations, qui trouveront place dans l'article qui leur convient. Sa navigation fut de trois semaines, à la fin desquelles il prit terre au Port de *Moutingué*, retraite des Pyrates Malabares, dans le Royaume du même nom, entre Cananor & Calecut. Sa surprise fut extrême de trouver la plupart des habitans en armes; ce qu'il restraint ensuite aux Officiers Malabares, qui y sont en fort grand nombre; car le peuple n'a pas la liberté d'en porter. Il fut conduit chez un Seigneur Mahometan, chez lequel il passa

Royaume & Port de Moutingué.

PYRARD.

1607.

Traitement que
Pyrard reçoit du
Roi.

trois jours & qui le traita fort bien. Le Roi prit ce tems pour rendre une visite à ce Seigneur. Pyrard admira sa figure. C'étoit un des plus beaux hommes qu'il eût jamais vûs, à la réserve de sa couleur, qui étoit un peu olivâtre. Lorsque ce Prince fut entré, un de ses gens qui portoit une selle quarrée, d'un pied & demi de largeur & haute d'un demi-pied, la posa au milieu de la salle. Il s'y assit, & tous les Seigneurs se tinrent debout autour de lui, sans toucher aux meubles ni aux murailles du logis. C'est un soin qu'ils ont toujours les uns chez les autres. Le Roi fit diverses questions à Pyrard sur l'état de la France, & lui demanda particulièrement quelle différence il y avoit entre les Anglois, les Hollandois & les François. Ensuite il le pria de l'aller voir dans sa demeure, qui étoit éloignée d'un quart de lieue de la mer. L'Auteur fit le lendemain ce petit voyage. Il trouva un château à ponts-levis, fortifié de terrasses & de bonnes murailles. Le Roi de Moutingué n'entretient qu'un seul éléphant. Outre son Port, la même côte en a deux autres, au milieu desquels le sien est situé; l'un, qui s'appelle *Chombaye*, vers Cananor; l'autre, nommé *Badara*, vers Calecut. Ces trois Ports, qui ne sont éloignés entr'eux que de deux lieues, ont chacun leur Roi particulier, & relevent tous trois du Samorin.

Chambaye &
Badara, autres
Ports de Pyrates.

Pyrard eut à combattre les instances du Roi de Moutingué, qui s'efforça de l'arrêter dans ses Etats par l'offre de ses bienfaits. Mais pressé du désir de revoir sa patrie, il partit après quelques observations, & se rendit d'abord à Badara, où le bon accueil qu'il reçut du Roi augmenta son admiration pour l'humanité de ces peuples, quoiqu'ils n'aient pas d'autre profession que la pyratèrie. Ils sont ennemis mortels des Portugais. Les trois Ports de Chambaye, de Moutingué & de Badara, sont comme au fond d'une baie & peuvent se donner des secours mutuels, après s'être avertis par le moyen de plusieurs loges plantées sur de fort hauts pilotis, où ils placent des sentinelles dont les observations s'étendent fort loin. *Cangelotte*, autre Port de corsaires, plus considérable par l'étendue du pays & le nombre des peuples, est éloigné d'environ dix-huit lieues vers le Nord, assez près de *Barcelor*. Tous ces pirates doivent rapporter un grand butin de leurs courses, puisqu'outre les frais de leurs armemens & les droits qu'ils paient à leurs Princes, ils sont obligés de faire des présens continuels au Samorin leur premier Maître.

Caresse inté-
ressées qu'on fait
à l'Auteur.

Pendant quinze jours que Pyrard fut retenu à Badara, il se promena souvent dans l'intérieur du pays, qu'il trouva très-fertile & très-agréable. La terre y est rouge & sablonneuse. Le palais du Roi est situé à trois portées de fusil de la côte, sur une montagne qui le rend inaccessible du côté de la mer. Il tient ses femmes dans un autre château, qui est à une lieue & demie du premier. Pyrard étoit logé chez un Seigneur Mahométan, qui le mena plusieurs fois à *Marquaire-costé*, Forteresse de la dépendance immédiate du Roi de Calecut. Il lui demandoit pourquoi les peuples de l'Europe se faisoient la guerre, puisqu'ils étoient tous Chrétiens. Pyrard lui répondit que les habitans de la côte, quoique Mahométans, ne la faisoient pas moins entr'eux. Cela n'est pas surprenant, répliqua le Malabare, parce que la pyratèrie est notre unique métier & que nous l'exerçons de pere en fils. Ce Seigneur ne lui faisoit tant de caresses, que dans la vue d'en tirer des éclaircissements sur les Maldives, parce qu'il se proposoit de les aller piller l'année suivante avec une armée. Il s'in-

formoit soigneusement où le Roi & les Reines avoient leurs trésors, & Pyrard auroit eu peine à se défendre des instances qu'il lui faisoit de l'accompagner, s'il n'eût employé pour excuse le dessein qu'il avoit d'aller faire sa cour au Samorin, dont le seul nom étoit un frein pour les pyrates.

Il prit son chemin par terre, avec des lettres de protection du Roi jusqu'à Calcut, qui n'est éloigné de Badara que d'environ douze lieues. S'étant arrêté dix ou douze jours à *Marquaire-costé*, où il retrouva un de ses compagnons, il y fut traité avec distinction, non-seulement par son hôte de Badara, qui venoit les voir souvent, mais encore par les Officiers & les Receveurs du Samorin, qui dans le dessein où il étoit de se rendre à la Cour de Calcut, auroient regardé comme une honte pour leur Maître qu'il n'eût pas accepté d'eux sa nourriture & des commodités pour sa route. Le pays lui parut fort bon; & les Portugais en avoient la même opinion, s'il en faut juger par divers efforts qu'ils avoient faits inutilement pour s'y établir. Ils le nommoient *Terre de Cognaly*, du nom d'un Gouverneur du Samorin qui les avoit battus plusieurs fois & qui avoit ruiné toutes leurs entreprises. La Forteresse, & deux autres petits Forts qui gardent l'embouchure de la rivière, ne sont que pour la défense d'une assez grande Ville, où les maisons, les rues & les boutiques n'ont pas moins d'éclat qu'à Calcut. Elle est située sur le penchant d'une montagne, & la Forteresse est au-dessus. Pyrard la met au rang des plus riches & des plus belles Villes de la côte.

Sa route jusqu'à Calcut eut tant d'agrément pour lui & pour son compagnon, qu'il a peine à représenter les honneurs & les marques d'affection qu'ils reçurent continuellement des Mahométans Malabares. Ils employèrent huit jours dans un voyage qu'ils pouvoient faire en moins de deux. Quoique le pays soit sablonneux, le sable en est ferme, les maisons en grand nombre, & les terres sont couvertes d'une grande quantité d'arbres qui portent d'excellens fruits. Les chemins y offrent sans cesse une foule de passans, qui n'ont pas besoin d'autre précaution, pour leur sûreté, que d'être accompagnés d'un Naire: c'est une sorte de Noblesse, qui est fort nombreuse dans le pays. Il y a quelques marais & deux rivières à passer. A une lieue de Calcut on rencontre une fort belle Ville, où les Portugais avoient autrefois une Forteresse & un Etat, qu'ils ont perdus.

Les deux François arrivant enfin à Calcut rencontrèrent d'abord quelques Officiers du Roi qui ont un logement au bord de la mer, élevé sur des pilotis, où ils ne demeurent que le jour. Comme la Ville & le Port ont plus d'une lieue de long, il y a trois de ces édifices, où l'on veille à l'arrivée des marchandes, pour les faire transporter à l'Alfandique, qui est un grand bâtiment carré à doubles galeries, voutées de pierres en arcade, avec un grand nombre de loges & de magasins pour toutes sortes de marchandises. L'Alfandique est à deux ou trois cens pas de la mer, entre la Ville & le Port. On y fait une garde continuelle, & les Officiers en sont fort respectés.

Ceux que les deux Etrangers avoient rencontrés n'eurent pas plutôt appris d'eux qu'ils étoient Européens, que paroissant fort joyeux de pouvoir les présenter au Roi, ils les conduisirent dans une maison de la Ville pour y passer la chaleur du jour. Calcut a sur les autres Villes Malabares l'avantage de ne pas manquer d'hôtelleries, où l'on est nourri & logé pour son argent. Le soir, un

PYRARD.
1607.

Il se rend par terre à Calcut.

Marquaire-costé, ou Terre de Cognaly.

Beauté de la route.

Arrivée de Pyrard à Calcut.

Commodités de cette Ville pour les Etrangers.

PYRARD.

1607.

détachement de la garde, qui avoit été averti, vint prendre Pyrard & son compagnon, pour les conduire au palais du Roi, qui est à une demi-lieue de la Ville. Ils furent traités respectueusement par cette escorte. Le Roi, déjà instruit de leur arrivée, descendit dans une salle basse du palais. Il étoit accompagné de dix ou douze Pages Naires, qui portoient de grandes lampes d'or ou d'argent doré, & un grand vase rempli d'huile pour l'entretien des lampes. Elles étoient suspendues au bout d'une longue barre d'argent doré, courbée par le haut pour les tenir plus droites, & pointue par l'autre bout, pour la ficher en terre. Les sièges de la salle étoient d'un fort beau bois, entremêlés de pierres noires & polies, qui servent aussi à s'asseoir. Le Roi ne paroît guères assis en public. Il se tient ordinairement debout.

Comment Pyrard est reçu du Roi.

Son entretien avec ce Prince.

Ce Prince avoit entre ses bras un de ses petits-neveux, de l'âge d'environ trois ans & d'une figure charmante. Il prit d'abord plaisir à faire approcher cet enfant des deux Etrangers, en lui demandant qui ils étoient & paroissant charmé de ne lui voir donner aucune marque de frayeur. Ensuite, après diverses questions qui lui firent connoître quel étoit leur pays, il leur demanda, par son Interprète, quelle différence il y avoit entr'eux & les Hollandois, & laquelle des deux Nations étoit la plus puissante. Pyrard ayant répondu naturellement qu'elles ne pouvoient être comparées, & que les forces du Roi de France étoient infiniment supérieures : » les Hollandois, repliqua-t-il, » en disant autant de leur Comte Maurice, & les Portugais de leur Roi. A qui » dois-je donc m'en rapporter ? « Les explications de Pyrard furent simples & conformes à la vérité. L'Interprète continua de lui demander quels étoient les motifs de son voyage ; & lorsque le Roi eut appris, par ses réponses, qu'il n'étoit venu que dans l'espérance de trouver quelque Vaisseau Hollandois pour retourner en Europe, il lui fit dire que depuis un mois il en étoit passé treize, qui s'étoient rafraîchis dans son Port, & qu'il leur avoit même accordé la permission de bâtir une Forteresse dans ses Etats, mais qu'ils étoient partis avec promesse de revenir l'année suivante ; ce qui n'empêchoit pas que deux François ne pussent demeurer librement à Calecut & s'assurer de ne manquer de rien auprès de lui. Il donna ordre à l'Interprète, qui étoit un Baniane, fort versé dans la langue Portugaise, de prendre soin d'eux & de leur donner un logement commode.

Ils furent logés chez un Seigneur Mahométan des plus distingués, & dont la maison étoit une des plus belles du pays. Mais, outre l'incommodité d'être fort éloignés de la Ville & du Palais, elle les exposoit aux artifices des Portugais, qui ne les voyoient pas de bon œil à Calecut. L'Interprète, qui se nommoit *Maniasse*, & qui répondoit fidèlement aux intentions du Roi par ses soins, trouva plus de sûreté à les loger dans l'Alfandique. On leur donna un Esclave pour les servir ; & chaque jour ils recevoient chacun deux *Panazts*, qui sont des pièces de monnaie de la valeur de quatre sols, avec tout ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture & leur habillement. Ils étoient dans cette situation depuis trois semaines, lorsqu'ils eurent la satisfaction de voir arriver leurs deux autres compagnons, qui avoient suivi leurs traces depuis Moutingué. On ne les reçut pas avec moins de civilité, & le Roi voulut qu'ils fussent logés & traités en commun.

Ses deux autres compagnons le rejoignent à Calecut.

Leur séjour à Calecut fut d'environ huit mois, que Pyrard employa soigneu-

sement à faire ses observations. Le Roi étoit homme d'esprit & d'un caractère fort affable, sur-tout pour les Etrangers; mais inconstant dans son amitié comme dans sa haine, & fort emporté dans sa colere; ce qui le faisoit redouter de tous les Naires. Un jour qu'il s'amusoit en public à voir danser une Comédienne, qui faisoit des sauts & des tours de souplesse extraordinaires, il se plaignit plusieurs fois de n'avoir pas la vue assez libre, parce que la foule étoit fort grande entre le lieu du spectacle & la galerie où il étoit avec les Reines. Le bruit & la confusion n'ayant guères permis de l'entendre, il en fut si irrité que saisissant un parasol entre les mains d'un Page, il descendit avec cette arme à la main, & se mit à frapper tous ceux qui se rencontrèrent sous ses coups. Il s'engagea si loin dans la presse, que les assistants pressés de fuir par la crainte & le respect, se renversèrent misérablement les uns sur les autres, en mettant les deux mains sur la tête pour marquer leur soumission, & formèrent pendant quelque-tems un fort étrange spectacle. Toute l'assemblée n'auroit pas manqué de se retirer, s'il n'eût ordonné lui-même que chacun reprît sa place & que la fête fût continuée.

PYRARD.
 1607.
 Caractere du
 Roi.
 Exemple de ses
 emportemens.

L'Auteur rapporte un autre exemple des emportemens de ce Prince & de la facilité avec laquelle il revenoit néanmoins à son caractère naturel. Les Seigneurs prenant plaisir à faire des civilités continuelles aux Etrangers, Pyrard & ses compagnons étoient souvent invités à boire ou à manger chez eux, & n'en revenoient pas sans quelques présens de pièces d'or, de toile, de soie, de coton & de fruit. Ils furent un jour conduits à la maison de campagne d'un des premiers Officiers de la Cour, qui commandoit à Calecut dans l'absence du Roi. Cette maison étoit bâtie sur un étang, où deux Seigneurs vinrent se baigner pendant la fête. L'un, qui étoit neveu du Roi, portant une envie secrète à l'autre, lui fit demander comment il avoit la hardiesse de se baigner dans un lieu où il voyoit le neveu de son Maître, & le fit menacer d'une punition humiliante. Ce Seigneur, homme de courage & revêtu d'un office considerable, ne répondit que par un soufflet à celui qui lui apportoit des ordres si méprisans. Un affront de cette nature porta aussi-tôt le Prince à rassembler imprudemment un grand nombre de gens armés; & le Seigneur n'ayant pû se dispenser d'appeller aussi ses amis & les gens à sa défense, il se trouva de part & d'autre une si grande quantité de Naires, que l'Auteur les fait monter à plusieurs mille. Le Roi ne put ignorer long-tems ce tumulte. Il s'en fit expliquer l'origine, & dans la colere qu'il conçut contre son neveu en apprenant qu'il étoit coupable, il ordonna qu'il fût tué sur le champ. Cependant quelques amis de ce Prince l'avertirent assez-tôt pour lui donner le tems de se dérober par la fuite. Il se hâta de traverser une riviere qui fait la séparation des Etats de Chaly & de Calecut. La fureur du Roi ne fit qu'augmenter, lorsqu'il apprit que ses ordres n'avoient pas été exécutés. Cependant le Prince fut reçu en grace peu de tems après, avec plus de cent Naires qui s'étoient attiré la menace du même châtimement pour l'avoir suivi. De tous les Souverains qui regnent dans le Malabar; c'est-à-dire, depuis Barcelor jusqu'au Cap de Comorin, tels que les Rois de *Cananor*, de Moutingué, de Badara, de Cochin, de Tananor, de *Coilan* & plusieurs autres, le Samorin est le plus puissant & le plus absolu. La situation de ses Etats est entre Cochin & Cananor.

Autre exemple,

Quoique les Portugais eussent été chassés du pays, il y avoit dans la Ville

PYRARD.

1607.

Eglise Chrétienne de Calecut, gouvernée par deux Jésuites.

deux Jésuites ; l'un Italien , l'autre Portugais , tous deux fort bien avec le Roi , qui leur faisoit une pension annuelle , outre celle qu'ils recevoient du Portugal. Ils avoient eu la permission de faire bâtir une fort belle Eglise , environnée de son cimetière ; & le Roi leur laissant la liberté d'y prêcher publiquement l'Evangile , ils avoient converti un grand nombre d'habitans. Ces nouveaux Chrétiens venoient se loger dans le quartier des Missionnaires , qui employoient une partie de leur revenu à leur faire bâtir des maisons. L'un de ces deux Peres , quoique Portugais , traitoit Pyrard avec affection , le consolait dans ses ennuis , & lui conseilloit de se rendre à Cochîn avec des lettres de recommandation qu'il lui offroit pour le Gouverneur. Le Jésuite Italien étoit fort éloigné de lui marquer tant de bonté. Cependant , après avoir délibéré sur cette offre avec ses compagnons , ils résolurent de l'accepter , à la réserve du Flamand , qui étant Calviniste ne voulut pas se fier aux Portugais , dont il avoit déjà reçu quelques mauvais traitemens. Le Roi & les Seigneurs du pays s'efforcèrent d'inspirer la même défiance à Pyrard. Mais il demeura ferme dans sa résolution ; & rien ne s'opposant à son départ , il prit un passeport du Samorin pour tous les lieux de sa dépendance où il devoit passer.

1608.

Pyrard & deux de ses compagnons partent pour Cochîn.

Ils sont traités par les Portugais.

Comment ils sont traités.

On étoit à la fin de Février. Les trois François firent marché avec quelques matelots pour se faire transporter dans une *Almadie* jusqu'au Port de Cochîn , qui n'est qu'à vingt lieues de Calecut. Mais ils reconnurent bien-tôt que leurs guides étoient des traîtres. Pyrard étoit convenu avec eux de partir à la haute marée. Ils vinrent l'appeller vers minuit ; & lui laissant le tems de faire ses derniers préparatifs avec ses compagnons , ils feignirent de l'aller attendre dans le lieu où il devoit s'embarquer. La lune étoit fort claire. Il se mit en chemin avec les deux autres François , chargés tous trois de leur bagage ; & suivant le bord de la mer , ils marchèrent quelque-tems sans obstacle. Mais lorsqu'ils furent proche de l'*almadie* , ils se virent environnés tout d'un coup d'une troupe de Chrétiens du pays , amis des Portugais , qui s'étoient mis en embuscade pour les attendre , & qui fondirent sur eux en criant *matar , matar* , c'est-à-dire , *tue , tue* , & leur donnant même quelques coups pour augmenter leur frayeur. Pyrard s'écria qu'il étoit Catholique , & les supplia de ne pas le tuer du moins sans confession. Ils parurent peu sensibles à sa prière , & le traitèrent de *Luthérien*. Ensuite l'ayant saisi au collet , lui & ses compagnons , ils leur lièrent étroitement les mains par derrière , & les menacèrent de la mort s'ils ouvroient la bouche pour parler. Ils leur tinrent l'épée sur la gorge pendant plus d'une heure , pour se donner le tems de rendre compte aux Facteurs Portugais du succès de leur entreprise. Le Chef de ces brigands étoit un Metif de Cochîn , nommé *Jean Furtado* , qui étoit depuis quelque-tems à Calecut pour se faire restituer un navire que les corsaires voisins lui avoient enlevé. Aussi-tôt que son messager fut revenu , il fit dépouiller les trois François de tout ce qu'ils avoient apporté , & les fit jeter nuds & liés , dans une *almadie* presque remplie d'eau , où ils s'imaginèrent d'abord qu'on vouloit les noyer. Cependant il leur promit avec serment de ne leur faire aucun mal. L'*almadie* fut mise en mer. On s'avança jusqu'à la côte de Chaly , où l'on prit terre. *Furtado* vouloit être informé , par ses correspondans de Calecut , si le Samorin étoit instruit de l'enlèvement des François & comment il auroit reçu cette nouvelle.

Les éclaircissements qu'il reçut, peu de jours après, lui causerent peu de satisfaction. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris avec quelle violence on avoit traité trois Etrangers qu'il protegeoit, que faisant appeller les deux Jésuites, le Facteur & tous les Portugais qui étoient à Calecut, il les menaça de toute sa colere. Les Jésuites s'excuserent & rejetterent cette trahison sur Furtado. Il les fit jurer sur leur livre d'Evangelies qu'ils n'y avoient pas eu de part ; & tournant alors tout son ressentiment contre Furtado, il ordonna que le navire qu'il redemandoit fût brûlé sur le champ & que l'entrée de Calecut lui fût fermée pour jamais. Malgré le chagrin qu'il reçut de ces informations, il donna des habits Portugais à ses prisonniers, & prenant sa route par terre, il leur fit traverser le pays & la ville de Chaly pour se rendre à *Tananor*. Les Portugais y avoient, comme à Calecut, une Eglise, un Jésuite & un Facteur. Furtado, avant que d'entrer dans la Ville, les fit avertir de son arrivée. Mais il apprit avec étonnement qu'un des deux Jésuites de Calecut y étoit depuis deux jours, & que loin d'approuver son entreprise, on lui reprochoit d'avoir irrité mal-à-propos le Samorin. Dans cet embarras, il prit le parti de se tenir éloigné de *Tananor* & de faire embarquer les trois François dans une almadie, pour les envoyer à *Cochin* sous la conduite de quelques soldats. Il les assura même qu'ils n'avoient rien à redouter, & qu'il écrivoit au Gouverneur de *Cochin* des lettres qui leur seroient favorables. C'étoit une nouvelle perfidie ; car dans l'espérance de couvrir son action & d'en tirer même quelque récompense, il marquoit au contraire qu'il les avoit pris sur mer, où ils avoient tué quantité de Malabares, & qu'ils alloient à *Marquaire-costé* pour y faire rebâtir la Forteresse de *Cognaty*, que le Samorin, disoit-il, avoit promise aux Hollandois. En effet, le bruit s'en étoit répandu. Pyrard & ses compagnons naviguerent le reste du jour & pendant toute la nuit. Le lendemain, à dix heures, ils arrivèrent à *Cochin*.

On s'adoucit
en leur faveur.

Ils sont conduits
à *Cochin* & menacés de la mort.

Pendant qu'ils furent gardés sur le rivage, pour attendre le retour d'un de leurs guides, qui étoit allé porter au Gouverneur la lettre de Furtado, ils admirèrent la foule du peuple, que la curiosité amenoit pour les voir. Chacun leur disoit qu'ils seroient pendus le lendemain, & leur montrait une grande place, à droite de la riviere en entrant dans la Ville, où l'on voyoit encore au gibet deux ou trois Hollandois, qui avoient eu depuis peu le même sort. Leurs habits n'étoient qu'une simple piece de coton ; car, en les congédiant, Furtado leur avoit ôté ceux qu'il leur avoit fait prendre à Chaly. Bien-tôt ils virent paroître un Sergent Portugais, accompagné de sept ou huit Esclaves armés de pertuisanes, qui les conduisit chez le Gouverneur. Ils y furent interrogés, & leurs réponses furent regardées comme autant d'impostures. Cependant la femme & les filles du Gouverneur, qui obtinrent la liberté de les voir & dont Pyrard admira la beauté, parurent touchées de quelque sentiment de compassion, qui les auroit portées, dit-il, à leur faire du bien, si la crainte ne les eût arrêtées. Ils furent menés de-là chez l'*Oydor de cidade*, ou le Juge criminel, pour être traités comme des voleurs ; mais heureusement cet Officier refusa d'être leur Juge, parce qu'ils étoient prisonniers de guerre. Enfin le Gouverneur les fit conduire dans la prison publique, pour attendre l'occasion de les envoyer à *Goa*, devant le Tribunal du Viceroi des Indes.

Le Gouverneur
les fait renfermer.

La prison de *Cochin* se nomme le *Tronco*. C'est une grande & haute Tour

Prison de *Cochin*.

PYRARD.
1608.

quarrée , sous le toit de laquelle est un plancher , avec une espee de trappe qui ferme à clef , & par où l'on descend les prisonniers sur une planche soutenue par quatre cordes. On les retire de même. La profondeur de cette espee de puits est de six à sept toises. Il n'a pas de porte par le bas , & ne reçoit le jour que par une grande fenêtre pratiquée dans le mur , qui est d'une braise & demie d'épaisseur & fermée par de gros barreaux de fer , au travers desquels on peut passer un pain de la grosseur de deux livres. C'est par cette ouverture que le geolier fournit aux captifs , avec une sorte de pelle à long manche , ce qu'on juge à propos de leur accorder. La grille de fer est triple ; c'est-à-dire , qu'il y en a une en dedans , une en dehors & une autre au milieu. Pyrard ne peut s'imaginer qu'il y ait de plus effroyable prison dans le reste du Monde. Lorsqu'on leur fait monter au sommet de la Tour avec ses compagnons , on écrit leurs noms sur le registre commun. Ils observerent que ce sommet étoit une autre prison ; & leur esperance , pendant quelques momens , fut de n'être pas menés plus loin. Ils y trouverent un Hollandois qu'ils avoient vû aux Maldives , où il avoit perdu son Vaisseau , & qui avoit été tiré depuis peu de la prison d'en bas en faveur d'une violente maladie , à la recommandation des Jésuites. Mais ils furent beaucoup plus surpris d'y voir un Gentilhomme qui avoit été à Marseille , & qui parlant bien la langue Françoisé , leur demanda des nouvelles de M. le Duc de Guise , au service duquel il avoit été. Il leur fit présent d'une piece d'or , de la valeur d'une *Cruzade*. Enfin le geolier les fit descendre dans la prison inferieure , qui contenoit alors cent vingt ou trente prisonniers , tant Portugais que Metis & Indiens , Chrétiens , Mahométans & Gentils. L'usage , entre ces malheureux , est de choisir parmi eux un ancien auquel ils obéissent. Chacun lui paye un droit d'entrée , dont il donne la moitié au geolier , & sur lequel il est obligé d'entretenir une lampe devant une image de Notre-Dame. La Messe se dit tous les jours de Fête , du côté extérieur de la grille. Comme ce lieu est le plus sale & le plus infect qu'on puisse se représenter , on a besoin d'une force extraordinaire pour résister long-tems aux vapeurs empoisonnées qu'on y respire. La lampe qu'on y entretient allumée pendant toute la nuit s'éteint souvent faute d'air. On est forcé , par l'excès de la chaleur , d'être nud jour & nuit. A la vérité quelques Esclaves , payés par l'ancien , rafraîchissent tout le monde avec un éventail. Mais le principal soulagement , sans lequel on périroit dès les premiers jours , vient d'une Confrérie Portugaise de la Miséricorde , qui donne tous les jours à chaque prisonnier Chrétien un demi-tengue , c'est-à-dire , la valeur de cinq sols ; & aux autres , une fois le jour du riz cuit & du poisson. On fournit aussi de l'eau pour se laver. Pyrard & ses deux compagnons n'eurent pas demeuré neuf ou dix jours dans cet horrible cachot , qu'ils se trouverent le corps enflé & couvert de bubes fort douloureuses.

Usages & mis-
eres de cette pri-
son.

Pyrard s'adresse
aux Jésuites ,
dont il éprouve
la charité.

Quelques prisonniers Portugais leur conseillerent d'écrire aux Peres Jésuites du Collège de Cochîn. Le Supérieur ne tarda point à les venir visiter ; & les ayant reconnus François & Catholiques , il entreprit d'obtenir leur liberté. Le Gouverneur lui répondit qu'ayant déjà écrit au Viceroi , il n'en étoit plus le maître ; mais que son dessein étoit de les envoyer à Goa , & que dans l'inter-
valle il consentoit qu'ils fussent élargis , à condition que les Jésuites s'oblige-
roient à les représenter. Ainsi , quittant leurs chaînes , ils furent assez bien
traités

traités jusqu'à leur départ ; & l'usage que Pynard fit de sa liberté, fut pour observer ce qu'il y a de remarquable à Cochin.

Il s'étoit passé environ deux mois, lorsqu'on vit arriver une Flotte de cinquante navires Portugais, qui venoient du Cap de Commorin & de Point de Galle dans l'Isle de Ceylan. Elle s'arrêta au Port de Cochin pour y prendre des rafraîchissemens. Le Viceroi des Indes armoit tous les ans, vers le commencement de l'été, qui arrive au mois de Septembre, une Flotte de cent galiotes, avec trois ou quatre galeres, dont il envoyoit la moitié vers le Nord, jusqu'à Diu & Cambaye, pour garder la côte & se saisir des Vaisseaux qui tenoient la mer sans passeport. L'autre moitié étoit envoyée dans la même vue vers le Sud, jusqu'au Cap de Commorin & l'Isle de Ceylan. Ainsi la navigation n'étant ouverte que pour les Portugais & leurs amis, les Arabes & les Insulaires de Sumatra, qui étoient en guerre continuelle avec eux, n'osoient sortir de leurs Ports sans être en état de leur résister.

La Flotte Portugaise devoit retourner à Goa, qui n'est qu'à cent lieues de Cochin, au Nord. Pynard ayant employé les Jésuites pour obtenir d'y être embarqué avec ses compagnons, cette grace leur fut accordée ; mais le Gouverneur de Cochin commença par leur faire remettre, aux pieds, des fers qui pesoient trente ou quarante livres, & les livra dans cet état au Général. Pynard eut le malheur d'être mis dans la galiote d'un Capitaine barbare, qui se nommoit *Pedro Doderoso*, & qui le prenant pour Hollandois le traita pendant toute sa navigation avec la dernière cruauté. D'autres incidens le jetterent dans une mortelle maladie, à laquelle il eut mille fois succombé sans le secours d'un Religieux Dominiquain, dont il reçut tous les bons offices de la charité. Les Portugais mouillèrent à Cananor, qui est éloigné de Cochin d'environ quarante lieues ; & ne s'y étant arrêtés que trois jours, ils arriverent à Goa au commencement de Juin.

Il est envoyé à Goa. Ce qu'il souffre dans cette route.

Il arrive à Goa.

§. I L.

Arrivée de l'Auteur à Goa.

TANT d'infortunes & de maladies avoient réduit Pynard & l'un de ses compagnons dans un si triste état, que lorsqu'on voulut leur ôter leurs fers pour les conduire devant le Général, il leur fut impossible de marcher. Un reste d'humanité fit prendre le parti de les porter à l'Hôpital du Roi. On les y plaça d'abord à la porte, sur des sièges, pour attendre les Officiers qui devoient leur en permettre l'entrée. Ils furent si frappés de la beauté de l'édifice, qu'ils le prirent moins pour un Hôpital que pour un vaste Palais. Cependant ils remarquerent au-dessus de la porte l'inscription d'*Hôpital du Roi*, avec les armes de Castille & de Portugal, & une sphere. On les fit bien-tôt entrer dans un grand portique, où les Médecins vinrent les visiter. De-là ils furent transportés par un grand escalier de pierre dans la chambre où ils devoient être traités ; & le Directeur général, qui étoit un Jésuite, ordonna qu'on leur fournit promptement toutes les commodités qui étoient convenables à leur situation.

Etat de sa santé, qui le reduit à l'hôpital.

Beauté de ce lieu.

Ce n'est pas sans raison que l'Auteur s'attache à de si légères circonstances. Comme il ne croit pas qu'il y ait au monde un Hôpital comparable à celui de

PYRARD.
 1608.
 Description de
 l'Hôpital de
 Goa.

Goa, il en donne une description dont il espère que l'utilité se fera sentir, pour le bien public, à toutes les Nations où son Ouvrage sera connu. Cet édifice est de fort grande étendue & situé sur le bord de la rivière. C'est une fondation des Rois de Portugal, avec un revenu de vingt-cinq mille *Pardos*, qui valent, dit-il, chacun vingt-cinq sols de notre monnaie & trente-deux du pays, mais fort augmenté par les libéralités de divers Seigneurs. D'ailleurs, le seul fond royal est un revenu considérable dans un pays où les vivres sont à très-bon marché; & l'excellente administration des Jésuites qui le gouvernent, sert encore à le multiplier de jour en jour. Ils envoient jusqu'à Cambaye, pour en faire apporter le froment & d'autres provisions. Les autres Officiers sont des Portugais & des Esclaves Chrétiens. Il y a quantité de Médecins, de Chirurgiens & d'Apoticaire, qui sont obligés, deux fois le jour, de visiter les malades; mais aussi le nombre en est fort grand, quoiqu'on n'y reçoive pas les Indiens, qui ont un Hôpital à part, ni les femmes, qui sont aussi dans un bâtiment séparé. Lorsque Pyrard y fut admis, on en comptoit quinze cens, tous Portugais & la plupart soldats. Ils ont chacun leur lit, à deux pieds l'un de l'autre, composé de plusieurs matelats de coton & de taffetas. Les bois ont peu d'élévation, mais ils sont peints fort proprement de diverses couleurs. Chaque espèce de maladie a des chambres qui lui sont propres, & l'on n'y dresse des lits qu'à mesure qu'il y entre des malades. Tout le linge est de coton, fort fin & fort blanc. On commence par raser le poil à ceux qui arrivent, dans toutes les parties du corps. On les lave soigneusement; après quoi rien n'est épargné pour les entretenir dans cette propreté. Le nombre des commodités qu'on leur fournit forme un détail surprenant, & tout est changé de trois en trois jours. Les Etrangers n'ont la liberté d'entrer dans l'Hôpital que le matin, depuis huit heures jusqu'à onze, & l'après-midi depuis trois jusqu'à six. Il est permis aux malades de manger avec leurs amis; & quand les serviteurs s'aperçoivent qu'un ami vient les visiter, ils apportent quelque chose de plus que l'ordinaire. Ils donnent du pain autant qu'on en demande. Les pains y sont petits, & l'on en porte trois ou quatre à un malade, quoique le plus souvent il n'en puisse manger qu'un. Ce qui est desservi ne se présente jamais deux fois. On ne donne jamais moins d'un poulet entier, rôti ou bouilli; & chacun obtient ce qu'il demande, riz, excellens potages, œufs, poisson, confitures, & toutes sortes de chairs & de fruits, à moins que le Médecin ne lui en ait interdit l'usage. Les plats & les assiettes sont de porcelaine de la Chine. Après les repas, un Officier Portugais demande tout haut dans chaque chambre, si chacun a reçu sa nourriture ordinaire, & s'il y a quelque sujet de plainte.

Les bâtimens sont d'une grande étendue. On y voit quantité de galeries, de portiques & d'agréables jardins, où les malades qui commencent à se rétablir ont la liberté d'aller respirer l'air. On leur fait changer de chambre à mesure qu'ils commencent à se porter mieux, & chacun est placé avec ceux qui sont au même degré de convalescence. Au milieu de l'Hôpital est une grande cour, bien pavée, dont le centre est un bassin d'eau, où les malades vont quelquefois se baigner. Toutes les parties de l'édifice sont éclairées la nuit par un mélange de lampes, de lanternes & de chandelles. Au lieu de verre, les lanternes sont d'écailles d'huîtres, comme toutes les vitres des Eglises &

des maisons de Goa. Les galeries sont revêtues de fort belles peintures, dont les sujets sont tirés de l'Histoire-Sainte. L'Hôpital a deux Eglises, éclatantes de richesses & d'ornemens. En un mot, l'air de grandeur, de propreté & d'abondance qui regne dans cette belle fondation, forme un spectacle si magnifique, que le Viceroy, l'Archevêque & les principaux Seigneurs de Goa vont souvent s'y promener.

Dans l'espace de vingt jours, Pyrard & son compagnon se trouverent si parfaitement rétablis, qu'osant se promettre tout de l'humanité de leurs hôtes, ils ne doutèrent pas que de si heureux commencemens ne fussent comme le prélude de leur liberté. On leur avoit même envoyé le troisième François, qui ne se lioit pas moins des soins qu'on avoit eus de sa santé, quoiqu'il ne fût malade que de fatigue. Ils se joignirent tous trois pour demander au Directeur la permission de se retirer. Loin de paroître empressé à les satisfaire, le Directeur employa, pendant trois mois, divers prétextes pour retarder leur départ. Il n'ignoroit pas, remarque Pyrard, de quelle manière ils devoient être traités. Enfin, cédant à leurs instances, il leur dit de le suivre, puisqu'ils desiroient si ardemment de sortir. Il les mena dans un magasin, où il leur fit donner des habits neufs, & à chacun un *Pardo*, ou trente-deux sols du pays. Il les pressa de déjeuner, malgré l'impatience qu'ils avoient de le quitter; & paroissant s'attendrir sur leur sort, il leur donna sa bénédiction. A peine se fut-il éloigné de leurs yeux, qu'ils se virent rudement saisis par deux Sergens accompagnés de leurs records. On leur lia les mains, & sans écouler leurs plaintes on les conduisit dans une des prisons de la Ville. Le geolier & sa femme étoient Merifs. Ayant appris que ces trois Etrangers étoient François & Catholiques, ils les traitèrent avec assez de douceur; & les prisons de Goa sont d'ailleurs moins rigoureuses & moins infectes que celle de Cochon. L'ordonnance du Roi de Portugal oblige de nourrir tous les prisonniers de guerre & les Etrangers, sans une partie de l'argent qu'on leur destine est dérobée par les Officiers. Cependant les Confreres de la Miséricorde y suppléent généreusement. Pyrard se trouva moins misérable qu'il ne s'y étoit attendu. Après avoir passé un mois dans cette situation, il fut reconnu pour François par un Jésuite, qui venoit visiter les prisonniers; & dans l'entretien qu'il eut avec lui, il apprit qu'il y avoit au Collège de S. Paul de Goa un Jésuite François, qui se nommoit le Pere Etienne de la Croix. Il ne balança point à lui écrire; & dès le lendemain cet honnête Missionnaire étant venu à la prison, le consola non-seulement par ses exhortations, mais par la communication même de sa bourse, & plus encore par la promesse de demander au Viceroy sa liberté & celle de ses compagnons. Il étoit de Rouen. Son zèle se refroidit si peu, qu'il ne cessa pas d'importuner, pendant l'espace d'un mois, le Viceroy & l'Archevêque. On lui répondit long-tems que les trois François méritoient la mort; qu'ils étoient venus aux Indes contre l'intention de leur propre Roi, & depuis la conclusion de la paix entre l'Espagne & la France. Le Viceroy paroissant résolu de les envoyer en Espagne, pour y être jugés par le Roi même. Mais le Jésuite mit tant d'ardeur dans ses instances, qu'il obtint enfin la liberté des trois prisonniers.

Ils se crurent sortis du tombeau. Cependant leur sort, en revoyant la lumière, fut d'être réduits à la qualité de soldats dans les troupes Portugaises,

F f ij

PYRARD.
1603.

Fausse espérance des deux François.

Ils sont remis en prison.

Par quel hazard ils sont délivrés.

PYRARD.

1608.

Ils sont engagés
dans les troupes
Portugaises.

Remarques de
l'Auteur sur la si-
tuation,

& de vivre deux ans à Goa de la paie commune. Ils trouvoient à la vérité beaucoup de secours dans les maisons des Seigneurs, où l'usage du pays n'est pas d'épargner les vivres. Mais ils furent obligés de suivre leur corps dans diverses expéditions jusqu'à Diu & Cambaye, & du côté opposé jusqu'au Cap de Commorin & l'Isle de Ceylan. Ce fut dans les intervalles de ces courses que Pyrard s'attacha souvent à recueillir ce qu'il observoit de plus remarquable dans la Capitale des Indes Portugaises. Il confesse néanmoins que s'il lui étoit resté quelque espérance de revoir jamais sa Patrie, il auroit apporté beaucoup plus de soin à ce travail. Mais depuis le jour de son naufrage, il avoit vu si peu d'apparence à son retour, qu'il ne s'étoit jamais flatté sérieusement d'une si douce idée. D'ailleurs les Portugais sont si jaloux de tout ce qui appartient à leurs établissemens, que s'ils eussent pu le soupçonner d'y porter un œil trop curieux, il devoit s'attendre à périr misérablement dans les horreurs d'une éternelle prison. Divers exemples lui servoient de leçons. Il sçavoit qu'ayant pris vers la côte de Melinde, la chaloupe d'un navire Anglois, dans laquelle ils avoient trouvé un matelot de cette Nation la sonde à la main, ils avoient ôté la vie à ce malheureux par un cruel supplice. Ainsi, loin de chercher à leur faire prendre une haute idée de son esprit, il affectoit d'en marquer peu, jusqu'à feindre de ne sçavoir lire ni écrire, & de ne pas entendre la langue Portugaise. Il exécutoit leurs ordres avec une soumission aveugle; & s'il découvroit quelque marque de haine ou de mauvaise disposition pour lui, il ne dormoit tranquillement qu'après avoir obtenu par ses services l'amitié de ceux qu'il redoutoit. » Malgré toutes ces humiliations, il lui est impossible, dit-il, d'exprimer les affronts, les injures & les opprobres qu'il eussya dans une » si longue captivité.

Sort du Croissant
& des douze
Français qui s'é-
toient sauvés des
Maldives,

Pendant son séjour à Goa, il apprit de quelques Anglois, qui avoient été faits prisonniers dans la Rivière de Surate, que le *Croissant*, l'un des deux Vaisseaux avec lesquels il étoit parti de S. Malo, avoit mouillé dans l'Isle de Sainte Hélène à son retour, & que se trouvant en fort mauvais état il avoit tenté de surprendre un navire Anglois qui avoit relâché dans la même rade. Les Anglois, plus foibles d'hommes, se déroberent pendant la nuit. Le *Croissant*, qui faisoit eau de toutes parts, ne put arriver en France, & ne sauva ses marchandises que par un événement dont l'Auteur fut informé dans un autre lieu. Il apprit aussi, à Goa, que le Maître de son propre Vaisseau & les onze matelots qui s'étoient échappés des Maldives, étoient arrivés à Ceylan, pays de la dépendance des Portugais; mais que le Maître y étoit mort de maladie avec quelques autres, & que de ceux qui restoient, les uns s'étoient embarqués pour le Portugal, & les autres avoient pris parti dans les troupes de la même Nation.

Voyage de Py-
rard en qualité
de soldat dans
l'Isle de Ceylan,

La qualité de soldat faisant aussi toute la fortune de Pyrard, il fut obligé de suivre les armées Portugaises dans plusieurs courses, qui lui donnerent occasion de visiter non-seulement la côte où Goa est située, mais encore l'Isle de Ceylan, Malaca, Sumatra, Java, plusieurs autres Isles de la Sonde, & les Moluques. Ceylan lui parut une fort grande Isle. Il lui donne son étendue du Midi au Septentrion. Sa pointe australe regarde le Cap de Commorin, entre lequel & la côte de l'Isle, la mer est si basse que les navires n'y peuvent passer. C'est, au jugement de Pyrard, la plus belle & la plus fertile partie du Mon-

de. Les Portugais y avoient deux Fortereſſes, Colombo & Point de Galle, gardées toutes deux par quelques troupes, dont la plupart des ſoldats ſont des criminels, auxquels ce banniſſement tient lieu du ſupplice qu'ils ont mérité. Leur Commandant général ſe nommoit *Dom Jerôme Azebedo*. Entre pluſieurs Rois qui gouvernent l'île, les Portugais en avoient enlevé un & l'avoient mené à Goa, où l'ayant converti au Chriſtianisme ils lui avoient donné une penſion conſidérable pour ſon entretien. Enſuite, dans la confiance qu'une longue habitude leur fit prendre à ſon caractère, il fut renvoyé à Ceylan, de l'avis du Conſeil des Indes, pour y commander ſous la protection du Roi d'Eſpagne. Mais à peine y eut-il paſſé deux ans, qu'ayant abandonné la Foi Chrétienne il fit la guerre aux Portugais. Il avoit pris au Baptême le nom de Dom Juan, & ſes Etats étoient aux environs de Point de Galle, qui eſt un Cap fort avancé au Midi. Vers le même tems, trois Vaiſſeaux Hollandois mouillèrent l'ancre à Point de Galle; & n'ignorant pas la trahiſon de Dom Juan, ils ſe flattèrent de la faire tourner à l'avantage de leur Nation en ſuccédant aux droits des Portugais. L'amitié fut aſſément contractée. Les Hollandois, ſéduits par de belles promeſſes, descendirent librement, & leur Général ne fit pas difficulté d'aſſiſter avec plus de ſoixante de ſes gens à un feſtin ſolemnel que le Roi lui offrit dans ſon palais. De part & d'autre, il ne manqua rien aux apparences de bonne foi, ni à la magnificence de la fête. Mais, pendant le deſſert, tous les Hollandois furent maſſacrés. Leurs navires auroient été faiſis, ſi quelques matelots heureuſement échappés n'y fuſſent retournés aſſez tôt pour faire couper les cables & mettre à la voile, en abandonnant les autres. Dom Juan ſe propoſoit, par cette perfidie, de faire ſa paix avec les Portugais; & Pyrard apprit d'eux-mêmes, non-ſeulement qu'ils avoient mis leur réconciliation à ce prix, mais qu'ils lui avoient promis une partie des richèſſes Hollandoiſes à condition qu'il leur livrât les trois navires. Ces Rois de Ceylan étoient ſi peu fidèles dans leurs traités & leurs alliances, que les Portugais avoient pris le parti de leur faire continuellement la guerre. Elle étoit cruelle; car outre les rencontres, qui étoient ſanglantes dans un pays couvert, où il falloit toujours marcher la hache & la ſerpe à la main, il n'y avoit aucune convention d'humanité pour les priſonniers. Les Portugais tuoient ſans pitié tous ceux qu'ils ne jugeoient pas propres pour l'eſclavage, & les Inſulaires coupoient le nez aux Portugais dont ils ne pouvoient tirer de ſervice, par un principe de la religion du pays, qui ne leur permet pas de tuer un priſonnier ſans déſenſe. Pyrard admire que les deux garniſons Portugaiſes n'euffent jamais été forcées par leurs ennemis, quoique les Fortereſſes fuſſent expoſées à des ſièges continuels (31).

De Ceylan, la Flotte ſe rendit à Malaca, Ville que les Portugais avoient fortifiée ſoigneuſement, comme la principale clef de la navigation & du commerce à la Chine, au Japon, aux Moluques & dans toutes les Iſles voiſines de la Sonde. Auſſi paſſoit-elle alors pour la plus riche des Indes, après celles de Goa & d'Ormuz. Elle apportoit tant d'incommodité aux Anglois & aux Hollandois, que peu d'années auparavant ces derniers l'avoient attaquée avec toutes les forces qu'ils avoient dans ces mers; mais ils avoient été forcés de lever le ſiège par Alphonſe de Caſtro, quoiqu'ils euſſent détruit une partie

PYRARD.
1609.

Trahiſon d'un
Roi qui s'étoit
fait Chrétien.

L'Auteur viſite
Malaca.

(31) On verra le détail de ces événements dans d'autres Relations.

PYRARD.
1609.

de sa Flotte, dans un combat si opiniâtre, que tous les Capitaines Portugais avoient ordre de se brûler ou de se perdre, pour détruire un navire ennemi. Malgré la richesse de Malaca, qui y attire un prodigieux nombre d'Etrangers, le séjour en est si dangereux, qu'après y avoir passé quelques années on n'en sort qu'avec une couleur plombée & des infirmités qui durent toute la vie. Les uns y perdent les cheveux, d'autres la peau. Pyrard observa que les Naturels mêmes y sont sujets à quantité de maladies, & regarde ce lieu comme le plus mal-sain des Indes.

Isles de Madura
& de Baly.

Il ne fit que passer à la vûe des deux grandes Isles de Sumatra & de Java, pour aller mouiller dans celle de *Madura*, qui est au Nord de la seconde. Elle est petite, mais si fertile en riz, qu'elle en fournit plusieurs Isles voisines. Sa Ville, qui se nomme *Arosbay*, est agréablement bâtie & revêtue de bonnes murailles. Les habitans sont armés & vêtus à la manière des Javanois. L'Isle de *Baly*, où la Flotte alla prendre des rafraîchissemens, & qui est à l'Orient de Java, est abondante en volaille & en excellens porcs. Enfin l'on toucha aux Moluques, d'où l'on revint au Port de Goa.

Voyage d'Ormuz
& de Cambaye.
Commerce d'Or-
muz.

Dans un autre voyage, Pyrard suivit les Portugais à Ormuz & à Cambaye. La petite Isle qui porte le nom d'Ormuz, étoit alors, après Goa, le plus riche établissement des Portugais dans les Indes, parce que c'étoit le passage de toutes les marchandises des Indes, de la Perse, de la Syrie & de tout le Levant dans le Commerce mutuel de toutes ces régions. Il venoit d'Ormuz à Goa des perles fines, qui se pêchent dans ce détroit, & qui sont les plus grosses, les plus nettes & les plus précieuses de l'univers. Il en venoit quantité d'une monnoie d'argent qui s'appelle *Larins d'Ormuz*, & qui passe pour le meilleur argent du Monde; des soies de Perse, en fil & en étoffe; des tapis d'un travail admirable; des chevaux d'Arabie & de Perse, tout couverts de riches harnois d'or, d'argent, de soie & de perles, & plus estimés encore à Goa par leur propre beauté; toutes sortes de sucre, de conferves, de marmellades, de passés ou de raisins secs de Perse & d'Ormuz; quantité d'excellentes dattes; des camelots ondes de Perse & d'Ormuz, faits de la laine de ces grands moutons qui n'ont pas la laine frisée comme les nôtres; d'autres étoffes & toutes sortes de capes & de manteaux de la même laine. Mais rien ne causa plus d'admiration à l'Auteur que la multitude & la variété infinie de drogues, tant médicinales qu'aromatiques, qui se rassembloient de toutes parts dans la Ville d'Ormuz. Il ne lui parut pas surprenant que les Gouverneurs à la fin de leur administration, qui dure trois ans, revinssent avec plus de six cents mille écus dans leurs coffres. Celui qui l'étoit alors se nommoit *Dom Pedro de Coutinho*. Comme il touchoit à la fin de son terme, il prit l'occasion de la Flotte pour retourner à Goa. Dom André Furtado de Mendoza, Viceroy des Indes, voulut emprunter de lui cinquante mille écus, qu'il promettoit de lui faire rendre en Portugal. Il le refusa; & le Viceroy lui ayant représenté que c'étoit pour le paiement d'une armée navale, qu'il étoit obligé d'envoyer contre les Malabares, Coutinho répondit qu'il étoit capable d'équiper lui-même une armée & de la conduire pour le service du Roi, mais qu'il ne se reposoit pas de l'emploi de son argent sur le zèle d'autrui. L'Auteur raconte que le frere du Roi d'Ormuz avoit pris le parti de se rendre à Goa dans un navire chargé de richesses, sous prétexte d'embrasser le Christianisme, mais

Richesse des
Gouverneurs
Portugais d'Or-
muz.

au fond parce qu'il avoit eu quelque démêlé avec le Roi son frere. Il avoit demandé du secours aux Portugais pour obtenir le partage de sa naissance, & la Flotte où Pyrard étoit embarqué lui fit rendre la justice qu'il desiroit. Mais pendant qu'il étoit à Goa, où il différoit de jour en jour à recevoir le Baptême, il se rendit coupable d'un crime qui blesse la nature, avec un jeune Ecolier Portugais qu'il avoit séduit par ses présents. L'Inquisition le fit arrêter. En vain se hâta-t-il de se faire baptiser par les Jésuites & promit-il cinq cens mille écus à l'Eglise. C'étoit offrir ce qu'on étoit sûr d'obtenir par son supplice. Il fut condamné au feu, & le jeune Portugais fut abandonné aux flots de la mer dans un tonneau.

PYRARD-
1609.
L'Inquisition
condamne au feu
le frere du Roi
d'Ormuz.

La Flotte ayant relâché à Cambaye, Pyrard n'y trouva pas moins de sujets d'admiration qu'à Ormuz, dans la beauté de la Ville & dans la grandeur du Commerce. C'est le lieu du monde où l'on se connoît le mieux en perles & en toutes sortes de pierreries, & c'est aussi, de toutes les Indes, le pays dont les habitans ont le plus de politesse. Ils envoient deux fois l'année, à Goa, jusqu'à trois ou quatre cens Vaisseaux, qui portent le nom de *Cassiles* de Cambaye, & qui sont attendus des Portugais comme la Flotte des Indes l'est en Espagne. *Cambaye* est d'ailleurs un grand Royaume, dont la Ville capitale porte le nom. Elle est située au fond d'un golfe, qui a vingt lieues de largeur à son embouchure. On rencontre, au Nord, à vingt lieues de l'entrée du golfe & fort près de la terre, l'Isle de Diu, célèbre établissement des Portugais. Depuis Cambaye jusqu'à Goa, ils n'avoient sur la même côte que trois autres Fortereses; *Daman*, *Bassains* & *Chaul*; car *Dabul*, qui suit Chaul, n'étoit pas de leur dépendance, quoiqu'ils y eussent un Facteur. La Flotte mouilla successivement dans tous ces Ports. Daman fournit beaucoup de riz à Goa. Bassains envoie du bois de construction pour les maisons & les navires, avec une sorte de pierre de taille, belle & dure, dont les Eglises & les Palais de cette superbe Ville sont bâtis. Chaul, beaucoup plus riche par la variété & l'abondance de ses marchandises, donne particulièrement une espèce de soie, qui est plus estimée à Goa que celle de la Chine.

Cambaye & Diu.

Daman, Bassains & Chaul.

A l'approche de l'hyver, les Portugais ne penserent qu'à prévenir les vents, qui deviennent régulièrement contraires dans ces mers. Le Général, satisfait des services de Pyrard, lui avoit promis sa recommandation auprès du Viceroy, pour lui faire obtenir la liberté de retourner en Europe au départ des carques. Ses compagnons étant compris dans cette promesse, ils formoient tous trois les mêmes vœux pour l'heureuse navigation de la Flotte, & le moindre vent qui pouvoit les éloigner de Goa leur caufoit de mortelles alarmes. Ils y arriverent enfin. Mais tandis qu'ils se repaissoient de leurs espérances, le Viceroy, sur quelque défiance qu'il conçut des Etrangers qui se trouvoient dans la Ville, fit arrêter tous ceux qui n'étoient pas venus aux Indes dans les navires de Portugal. Quelques Anglois arrivés nouvellement, furent conduits les premiers dans une étroite prison, & les trois François ne furent pas exempts du même sort. Il fallut recourir aux Jésuites, qui recommencerent leurs sollicitations à la Cour du Viceroy. Pyrard nomme le Pere Gaspard *Aleman*, qu'on honoroit du titre de Pere des Chrétiens; le Pere Thomas *Stevens* (32) Anglois de nation; le Pere Jean *de Cenes*, de Verdun; le

Pyrard est retenu
en prison lorsqu'il
croit retourner
à la liberté.

(32) C'est un témoignage en faveur de ce Missionnaire, dont on a vu la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

PYRARD,
1609.

Pere Nicolas *Trigaut*, de Douai ; & le Pere Etienne *de la Croix*, de Rouen. Leur zèle fut si actif & si pressant, que dans l'espace de six semaines il fit ouvrir aux trois François les portes de leur prison.

Arrivée des carques du Portugal.

Avant la fin de l'hiver, on vit arriver au Port de Goa quatre grandes carques, chacune du port d'environ deux mille tonneaux. Elles étoient parties de Lisbonne au nombre de cinq ; mais ayant été séparées par les tempêtes à la hauteur du Cap de Bonne-Esperance, *Dom Manuel Meniga*, leur Amiral ou *Capitaine-major*, ignoroit ce que la cinquième étoit devenue. Chacun de ces bâtimens portoit jusqu'à mille personnes, tant soldats & marelots, que Gentilshommes & Marchands ; mais à peine en restoit-il trois cens sur chaque caraque, & la plupart accablés de maladies. Ils apportèrent un Edit du Roi d'Espagne, qui portoit défense au Viceroy de souffrir qu'aucun François, Anglois ou Hollandois s'arrêtât dans les Indes ; avec ordre de faire embarquer, sous peine de mort, ceux qui pouvoient s'y trouver, comme autant d'espions qui n'y demeuroident que pour reconnoître le pays.

Difficultés qui arrêtèrent encore l'Auteur.

Pyrard conjura les Jésuites de saisir cette ouverture. Ils y étoient portés, dit-il, par leur propre intérêt ; car assistant les trois François comme leurs freres, c'étoit un fardeau continuel dont ils souhaitoient de se voir délivrés. Mais ce n'étoit pas assez de faire consentir le Viceroy à leur départ, il falloit un ordre de sa main pour leur procurer les moyens de vivre. Les Capitaines de Goa, qui en connoissoient la difficulté, s'efforçoient d'engager Pyrard à faire avec eux le voyage de Mozambique & de Sofala. Cependant les Jésuites le soutenant toujours dans la résolution de partir, & lui faisant tout craindre d'un plus long séjour parmi les Portugais, il les pria de le présenter au Viceroy avec ses deux compagnons. Ce Seigneur, qui venoit de succéder à *Dom Furtado de Mendoza*, fut étonné de voir paroître devant lui trois François. Il croyoit qu'aucun Vaisseau de cette Nation n'avoit pas encore pénétré dans les Indes Orientales. Mais, apprenant de quelle manière ils y étoient venus & le long séjour qu'ils y avoient fait, il leur promit leur congé & des vivres pour le voyage.

Il obtient enfin la liberté de partir.

L'ancien Viceroy prend le commandement des carques.

Quatre mois furent employés à réparer les carques. Elles furent équipées pour le retour & chargées de poivre. *Dom Antoine Furtado de Mendoza*, qui sortoit de l'administration, en devoit prendre le commandement jusqu'à Lisbonne. On étoit persuadé que ce Seigneur, qui étoit malade depuis long-tems, avoit été empoisonné par la main d'une femme. L'usage des poisons lents est commun dans les Indes. C'étoit néanmoins un des plus grands Hommes que le Portugal eût employé dans la dignité de Viceroy. Il étoit venu fort jeune à Goa, & la fortune l'avoit accompagné dans toutes ses guerres. Le Roi d'Espagne ne l'avoit rappelé que sur sa réputation, & par le desir de voir un Sujet dont il avoit reçu d'importans services. Aussi promettoit-il au peuple, dont il étoit adoré, de revenir aux Indes lorsqu'il auroit satisfait aux ordres du Roi. Mais il n'acheva pas son voyage. La mort le surprit sur mer, à la vue des Îles Açores.

Malgré les promesses du Viceroy, Pyrard & ses compagnons ne purent obtenir des vivres. Leur passeport contenoit seulement un ordre, aux Officiers de la quatrième caraque, de les faire embarquer avec leur bagage, & de leur donner une certaine mesure d'eau & de biscuit, telle qu'elle est réglée pour les

les mariniens. Le Roi fournissoit toutes les commodités à ceux qui alloient aux Indes ; mais il n'accordoit que du biscuit & de l'eau à ceux qui en revenoient , dans la crainte que trop de facilité pour le retour ne fit perdre à quantité de Portugais l'envie d'y demeurer.

PYRARD.
1610.

§. III.

Retour de l'Auteur en Europe.

L'EMBARQUEMENT se fit la nuit du trentième de Janvier 1610 ; & des quatre carques , la quatrième étant la seule qui fût parfaitement équipée , partit aussi la première , sous le commandement du Capitaine *Antonio Baroso*. On y reçut , avec les trois François , un Flamand , qui pour s'assurer des vivres accepta des gages en qualité de valet , que les Portugais nomment *Grometto*. Pyrard , qui croit ici le détail nécessaire pour l'instruction de ses Lecteurs , raconte qu'il observa d'abord avec étonnement la grandeur du navire. Il le compare à un château , non-seulement par son étendue , mais encore par le nombre d'hommes qu'il portoit & par la quantité incroyable de ses marchandises. Il en étoit si chargé , qu'elles s'élevoient presque à la moitié du mât & qu'il restoit à peine des passages pour marcher. Quatre jours se passèrent avant qu'on mît à la voile. Dans cet intervalle , on n'entendit que le bruit des instrumens de musique , de la mousqueterie & du canon , d'une infinité de barques où les Portugais de la Ville venoient dire adieu à leurs amis ; d'autant plus qu'une Flotte , qui alloit faire la conquête de Coefme entre Sofala & Mozambique , étoit prête alors à lever l'ancre. Le lendemain de l'embarquement , un Officier voyant Pyrard oisif , tandis qu'on travailloit au navire , lui donna un soufflet & le traita de *Luthérien* , avec menace de le jeter dans la mer s'il ne se rendoit pas plus utile au bien public. Cette leçon lui donna de l'ardeur pour le travail. En effet , d'environ huit cens personnes qui étoient sur la carque , en y comprenant les Esclaves & soixante femmes Indiennes ou Portugaises , il y en avoit peu qui ne parussent empressés pour la sûreté commune. On avoit reçu aussi deux Cordeliers , qui avoient demandé secrètement à s'embarquer , sans la permission de l'Archevêque ni de leur Supérieur , & qui avoient néanmoins assez d'argent pour payer leur pension. Elle est , pour chaque personne , de trois cens *Pardos* , qu'il faut compter d'avance.

Observations de
l'Auteur sur les
usages des Por-
tugais dans leur
navigation.

En sortant de la barre de Goa , on apperçoit , à douze lieues vers le Nord , des Isles fort seches & comme brûlées , que les Portugais nomment *Isles-qui-madas* , écueils dangereux pour la navigation. C'est la première terre qu'on découvre en venant de Lisbonne à Goa. Lorsqu'on fut à la voile , Pyrard & ses compagnons , qui s'étoient attendus d'être traités comme sur les Vaisseaux François , furent extrêmement surpris de ne voir donner aux gens de l'équipage qu'une petite portion de pain & d'eau. Ayant compté jusqu'alors qu'on leur fourniroit des vivres , ils n'avoient pris qu'une petite quantité de rafraîchissemens , qui ne leur devoient pas durer plus de quatre jours. Ils se présentèrent au Capitaine & à l'Ecrivain , & leur montrèrent leur passeport , qu'ils n'avoient fait voir encore qu'aux gardes du navire en y entrant. Le Capitaine

Pyrard & ses
compagnons
sont réduits à
vivre de biscuit
& d'eau.

PYRARD.

1610.

Friponnerie des
Officiers Portu-
gais.Insectes aîlés
qui tourmentent
les Vaisseaux au
retour des Indes.Secours accor-
dés à l'Auteur.Bon ordre de la
Caraque.L'Alarme des Por-
tugais.

parut étonné d'avoir trois François sur son bord. Mais il le fut beaucoup plus, de trouver que le passeport n'étoit pas dans la forme qui ordonne des vivres, quoique l'usage soit de nourrir aux dépens du Roi ceux qui sont embarqués par ses ordres. Il plaignit les François de n'avoir pas mieux pourvû à leurs besoins, & s'emportant contre le Viceroi & les Officiers, ils les traita de voleurs, qui ne manqueroient pas de mettre, dans leurs comptes, la nourriture des trois Etrangers comme s'ils l'avoient reçue. Il ajouta que le pain & l'eau qu'on leur donneroit pendant la route, seroit une diminution de la portion des mariniers. Cependant leur situation inspira tant de pitié à tous ceux qui en furent informés, qu'elle leur attira du moins un traitement fort doux. Leur misere fut respectée; mais ils eurent beaucoup à souffrir du côté de la nourriture. On leur donnoit par mois trente livres de biscuit & vingt-quatre pintes d'eau; & comme ils n'avoient pas de lieu fermé pour y garder cette provision, il arrivoit souvent qu'on leur en déroboit quelque partie, sur-tout pendant la nuit, où ils n'avoient pas même de quoi se mettre à couvert de la pluie. Une autre incommodité, qui n'étoit pas moins nuisible à leur repos qu'à leurs alimens, étoit la multitude d'une sorte d'insectes aîlés, fort semblables aux hannetons, qui font un tourment continuel pour ceux qui reviennent des Indes, parce qu'on les en apporte. Ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les écrase. Ils mangent le biscuit; ils percent les coffres & les tonneaux; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs. La caraque étoit remplie de ces fâcheux animaux. Pyrard trouvoit d'ailleurs le biscuit Portugais de très-bon goût. Il est aussi blanc, dit-il, que notre pain de Chapitre. Aussi n'y emploie-t-on que le pain le plus blanc, qu'on coupe en quatre morceaux plats, & qu'on remet deux fois au feu pour le cuire. Tout le monde avoit la même portion d'eau que les Officiers du navire. L'épargne est recommandée sur cet article, parce que la provision générale ne durant que trois mois, on se trouve réduit à de terribles extrémités lorsque le voyage est beaucoup plus long. Quelques honnêtes gens invitoient quelquefois les trois François à manger avec eux, ou leur envoioient ce qui sortoit de leur table. Mais les vivres étant salés, Pyrard ne mangeoit qu'avec précaution, parce qu'avec si peu d'eau par jour il craignoit la soif dans les calmes & les grandes chaleurs qu'on souffroit continuellement. Dès les premiers jours, le Capitaine avoit pris les noms de tous ceux qui étoient dans le navire. Il avoit donné des ordres de police & nommé des Capitaines de garde pour les faire observer. Son autorité se bornoit à faire emprisonner les coupables, ou à leur faire donner l'estrapade. Dans les différends civils, il pouvoit juger définitivement les causes qui ne passaient pas cent écus.

Après neuf ou dix jours de navigation, l'alarme se répandit sur la caraque, à la vue de trois Vaisseaux qui venoient du côté de l'Arabie vers les Maldives. On les prit pour des Hollandois; & la plupart des gens de l'équipage se souvenant d'avoir été maltraités par cette Nation, le ressentiment & la crainte les faisoient déjà penser à tourner leur vengeance sur les trois François, qu'ils regardoient comme leurs amis, ou que dans leur prévention ordinaire ils comprenoient avec eux sous le nom de *Lutheranos*. Quelques-uns propoisoient de les jeter dans la mer. Mais cette petite escadre ayant suivi tranquillement sa route, on jugea que c'étoient des Arabes, qui alloient aux Maldives ou à Sumatra.

Le 15 de Mars, à la hauteur de vingt degrés du Sud, on découvrit, vers la pointe du jour, l'Isle *Diego Rodrigue*, qui n'est éloignée que d'environ quarante lieues de Madagascar du côté de l'Est. Cette Isle étant inhabitée, rien n'obligeoit d'y relâcher, lorsqu'on y fut jetté par une furieuse tempête, qui dura cinq jours avec la même violence & qui mit la caraque dans le dernier danger. Le Maître ne se vit pas plutôt délivré de cette crainte, qu'appréhendant d'y retomber vers la Terre de Natal & le Cap de Bonne-Espérance, il fit descendre en bas toute l'artillerie & la chaloupe. Ensuite il fit lier la caraque avec des cables, par la poupe, le milieu & la proue. Ces cables, qui prennent ainsi tout le corps du Vaisseau, par deux ou trois tours qu'on leur fait faire en dehors sous la quille, serrent merveilleusement toutes les parties. Après la tempête, une Dame Portugaise, belle & de l'âge de trente ans, accoucha si malheureusement, qu'étant morte avec son fruit elle n'eut pas d'autre sépulture que la mer. Pyrrard se trouva le cœur assez sensible, dans sa malheureuse situation, pour être vivement touché de ce spectacle.

On passa la Terre de Natal sans essuyer aucun outrage de la mer & des vents. Mais les grandes afflictions étoient réservées au Cap. Pyrrard observe qu'on étoit parti trop tard de Goa. L'usage est de se mettre en mer à la fin de Décembre ou au commencement de Janvier, & ceux qui s'en écartent ne manquent pas d'être exposés à tout ce que la mer a de plus redoutable. Il seroit inutile de s'étendre, avec l'Auteur, sur tous les obstacles qui retinrent deux mois la caraque à la vue du Cap de Bonne-Espérance, & qui la rendirent le jouer pitoyable des vents & des flots. Elle étoit si ouverte, que dans un si long espace de tems les deux pompes ne furent abandonnées ni nuit ni jour. Quoique tout le monde y travaillât, jusqu'au Capitaine, on ne pouvoit suffire à vider l'eau qui entroit de toutes parts. La grande vergue se rompit deux fois par le milieu, & les voiles furent mises plusieurs fois en pièces. Trois Matelots & deux Esclaves furent emportés au loin dans la mer. Le péril devint si pressant, qu'on résolut de soulager le Vaisseau en jettant toutes les marchandises; mais cette fatale nécessité fut l'occasion d'un autre désordre. Comme il falloit commencer par les coffres & les ballots qui s'offroient les premiers, il s'éleva une si furieuse querelle qu'on en vint aux coups d'épée. Le Capitaine, quoiqu'appelé par d'autres soins, fut contraint d'employer tous ses efforts pour arrêter les plus furieux, & de leur faire mettre les fers aux pieds. Ce qui augmentoit la douleur & les regrets, c'est qu'en arrivant à la vue du Cap, on n'auroit eu besoin du même vent que six heures de plus pour le doubler.

Dans cette extrémité, qui paroïssoit sans remède, le Capitaine ayant tenu conseil avec les Gentilshommes & les Marchands, tout le monde panchoit à retourner aux Indes; d'autant plus qu'il étoit défendu, par le Roi d'Espagne, de s'efforcer dans cette saison de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & qu'en supposant même qu'on y pût arriver, il étoit impossible à un bâtiment tel que la caraque d'y aborder & d'y prendre Port. Mais les Pilotes combattirent cet avis, parce que la caraque n'étoit pas en état de recommencer une si longue route, sur-tout ayant à repasser la Terre de Natal, où il falloit s'attendre à de nouvelles tempêtes. On se trouvoit assez près de la terre pendant le Conseil. A peine fut-il fini, qu'on y fut pris d'un calme

PYRRARD.
1610.

Tempête. Précautions pour d'autres dangers.

Terribles dangers auxquels la caraque est exposée pendant deux mois.

On pensoit à se tourner aux Indes.

PYRARD.

1610.

Autre danger
cauté par un calme.

qui rendit les voiles inutiles pour se retirer au large. La caraque fut portée ; par l'agitation des flots ou la violence des courans, dans une grande baye, dont il étoit impossible de sortir sans le secours du vent. Cependant on voyoit sur les côtes un prodigieux nombre de Sauvages, qui paroissoient s'attendre à profiter des débris du Vaisseau. Le Capitaine exhortoit déjà tout le monde à prendre les armes, & l'on étoit également occupé de la crainte de se briser contre la côte & de celle de tomber entre les mains de ces Barbares. Mais le Ciel permit, dans ce danger, qu'il s'élevât un petit vent de terre qui sauva la caraque en la jettant hors de la baye.

On double enfin
le Cap de Bonne-Espérance,
Comédie Portugaise.

Ce ne fut que le dernier jour de Mai, après quantité d'autres infortunes, que le vent devint propre à doubler le Cap. Les Pilotes reconnurent le lendemain qu'on l'avoit passé, & la joie commença aussitôt à renaître dans l'équipage, avec l'espérance d'arriver heureusement à Lisbonne. Les Portugais ne s'y livrent jamais qu'après avoir passé le Cap, & se croient toujours menacés avant cela de retourner sur leurs traces. On rendit à Dieu des grâces solennelles, auxquelles on joignit la représentation d'une très-belle Comédie, suivant les termes de l'Auteur, qu'on avoit apprise & répétée depuis Goa jusqu'à ce jour, pour la jouer après avoir doublé le Cap. Cependant, sur un nouveau Conseil, on prit la résolution d'aller relâcher dans l'Isle de Sainte Hélène. L'eau douce commençoit à manquer; la caraque étoit ouverte de toutes parts; & quoiqu'on fût à six cens lieues de cette Isle, c'étoit la terre la plus proche où l'on pût aborder. Le Capitaine craignant d'y trouver des Hollandois, fit remonter tous les canons, qui étoient au nombre de quarante pièces de fonte verte, & tout le reste fut mis en état de défense.

On aborde à
l'Isle de Sainte
Hélène.

On aborda le 5 de Juin à l'Isle de Sainte Hélène. Il n'y avoit aucun navire; mais on trouva dans la Chapelle (33) une lettre des trois autres caragues, qui avoient abordé à ce Port dans le cours d'une navigation beaucoup plus heureuse. Elle étoit accompagnée d'une autre lettre, qui avoit été laissée par une caravelle envoyée d'Espagne pour s'informer du sort de la quatrième caraque, & qui étoit retournée en Espagne après avoir perdu l'espérance de la voir arriver. Pyrard étant descendu au rivage, fut étonné du changement qu'il remarqua dans la Chapelle. En passant pour aller aux Indes, il y avoit vu un fort bel Autel, des tableaux & d'autres ornemens. Devant la porte, il y avoit une grande Croix de pierre de taille, que les Portugais y avoient apportée de Lisbonne. Tout avoit été brisé par les Hollandois, moins en haine de la Religion que pour se vanger des Portugais, qui ôtoient toutes les lettres & les inscriptions que les autres y laissoient. Ils y avoient mis un billet, qui contenoit ces deux lignes : *Portugais, laissez nos Inscriptions & nos Lettres ; nous laisserons vos Croix & vos Tableaux.* Mais les gens de la caraque ne marquerent que du dédain pour cette proposition. Ainsi tout étoit détruit par des averfions & des jalousies mutuelles. Les arbres mêmes n'étoient pas épargnés.

Effet singulier
de la jalousie des
Nations.Remarques de
l'Auteur sur Ste
Hélène.

Cependant l'équipage de la caraque rebâtit l'Autel & l'orna de nouveaux paremens. L'origine de cette Chapelle étoit aussi ancienne que la découverte de l'Isle; mais personne ne pensant encore à s'établir dans un lieu si desert,

elle servoit moins aux exercices de religion qu'à conserver les avis que les voyageurs se donnoient mutuellement. Cependant on assura Pyrard que quatre Esclaves de différent sexe s'étant dérobés de leur bord , avoient été long-tems dans l'Isle sans qu'on les y pût trouver , parce qu'en voyant arriver les Vaisseaux ils se retiroient dans des lieux inaccessibles. Ils y multiplièrent jusqu'au nombre de vingt , & par degrés ils y auroient formé une Nation , si les Portugais , irrités du ravage qu'ils faisoient dans les fruits , n'eussent employé la force & l'adresse pour les prendre. On rapporta aussi à Pyrard l'histoire du célèbre Hermite , qui y avoit mené pendant quelques années une vie pieuse & solitaire. Mais au lieu du récit qu'on a déjà fait des circonstances de sa fin , on lui dit qu'un ordre du Roi d'Espagne avoit fait ramener cet Hermite en Portugal , parce que faisant un grand trafic de peaux de chevres , il en tuoit un si grand nombre , qu'avec le tems il en auroit éteint l'espèce.

Cette Isle , qui n'a que cinq ou six lieues de circuit , est entourée de grands rochers , contre lesquels la mer bat sans cesse avec beaucoup de furie , & qui retiennent , dans leurs concavités , de l'eau que la chaleur du soleil épaissit & change en un fort beau sel. L'air y est pur & les eaux fort saines. Elles descendent des montagnes en plusieurs gros ruisseaux , qui n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour se jeter dans la mer. On trouve , dans un si petit espace , des chevres , des sangliers , des perdrix blanches & rouges , des ramiers , des poules d'Inde , des faisans & d'autres animaux. Mais ce qu'il produit de plus utile à la navigation , est une quantité extraordinaire de citrons , d'oranges & de figues , qui avec la pureté de l'air & la fraîcheur des eaux servent de remède certain à ceux qui viennent y chercher du soulagement pour le scorbut. Pyrard est persuadé que l'Isle doit tous ces fruits , & même ses animaux , aux premiers Portugais qui la découvrirent. Ils y laissoient autrefois leurs malades , & les autres Nations imiterent leur exemple. Mais , depuis neuf ans , les Hollandois y avoient commis tant de ravages , qu'il ne falloit plus faire de fond sur les fruits. La nature y prenoit soin de la rade , qui est bonne dans toutes les saisons , & si profonde que les carques mêmes peuvent s'approcher jusqu'au rivage. On s'arrêta neuf jours à Sainte Hélène , pendant lesquels deux Portugais & deux Esclaves , avec une Indienne du navire , ayant formé secrètement le dessein de demeurer dans cette Isle , mirent à terre leur bagage & s'allèrent cacher dans les montagnes. Ils avoient emporté quelques arquebuses , & des lignes pour la pêche. Mais ils furent découverts & ramenés à bord.

Erat où elle étoit
alors.

Avec quelque soin que la caraque eût été réparée , un nouvel accident fit douter si elle étoit capable d'achever le voyage. On avoit levé l'une des deux ancrs vers la terre ; mais lorsqu'on voulut lever la seconde , elle se trouva prise dans un gros cable qui étoit demeuré depuis long-tems au fond de la mer , & qui la faisoit couler à mesure qu'on s'efforçoit de la tirer , fit approcher le navire fort près du rivage. Le Capitaine , qui s'en aperçut , fit couper aussi-tôt le cable de l'ancre & donna ordre qu'on mît à la voile. Malheureusement , le vent changea tout-d'un-coup ; & venant de la mer , il poussa la caraque avec tant de violence , qu'elle demeura couchée l'espace de cinq heures avec fort peu d'eau. On vit même sortir quelques planches du fond. Chacun se crut perdu. On ne balança point à décharger les eaux douces qu'on

Danger que la
caraque coure
dans la rade.

PYRARD.

1610.

Un François
se fût considéré
par un important
service.

venoit de prendre dans l'Isle & les marchandises de moindre prix. On fit porter des ancres bien loin en mer, pour tirer le navire à force de bras. Enfin il recommença heureusement à flotter. Mais il faisoit beaucoup d'eau; & le Capitaine jugeant après un long travail qu'on avoit besoin de quelqu'un qui sçût plonger, promit cent *Cruzades* à celui qui rendroit un si important service. Un des compagnons de Pyrard, ancien Charpentier du *Corbin*, fut le seul qui s'offrit, quoiqu'il dût lui-même du succès, parce qu'il falloit demeurer trop long-tems sous l'eau & visiter entierement le dessous du navire. D'ailleurs il faisoit assez froid; car le Soleil étoit alors au Tropique du Cancer, qui est l'hyver de l'Isle. Cependant, excité par les promesses de tout le monde & par ses propres offres, il alla plusieurs fois sous le Vaisseau & rapporta même quelques planches brisées; mais il jugea que la quille n'étoit point endommagée, & son témoignage rassura le Capitaine. On regretta de n'avoir pas connu plutôt l'utilité qu'on pouvoit tirer des François, & leur situation en devint plus douce. On fit une quête dans la caraque en faveur du Charpentier, & le Capitaine l'assura d'une grosse récompense s'il vouloit aller jusqu'en Portugal. Quoiqu'on eût employé dix jours à remédier au mal, on n'en prit pas moins la résolution d'aller se radoubier au Bresil. Pyrard admire ici la bonté du Ciel. Sans ce favorable accident, on auroit continué la navigation vers le Portugal, & la caraque ne pouvoit manquer de périr. On s'aperçut, en la visitant, que le gouvernail ne tenoit presque plus, & la moindre tempête l'auroit précipité dans les flots.

On est obligé
d'aller au Bresil.

On commença, le 8 d'Août, à découvrir la terre du Bresil, qui paroît blanche de loin comme des toiles tendues pour sécher, ou comme un grand amas de neige. Aussi les Portugais lui donnent-ils le nom de *Terre des linceuls*. Le 9 on jeta l'ancre à quatre lieues de la Baye de *Tous les Saints*, où le Pilote n'osa s'engager sans guide. Trois caravelles qui arriverent bien-tôt chargées de rafraîchissemens, jetterent la joie dans tout l'équipage. Il y étoit mort deux cens cinquante personnes depuis Goa, & tous les autres se ressentoient de la fatigue d'un voyage de six mois. On entra, le 10 au matin, dans la baye du côté du Nord, où l'on voit une fort belle Eglise & un Couvent de l'Ordre de S. Antoine. L'entrée de cette baye est large d'environ dix lieues, & divisée par une Isle de quatre lieues de tour, dont les deux côtés offrent un passage également sûr aux navires. Cependant, en approchant de la Ville, il arriva, par un malheur d'autant plus étrange qu'on avoit deux bons Pilotes du pays, que la caraque toucha sur un banc de sable & qu'elle s'y renversa. Les caravelles & les barques se présentèrent en grand nombre pour recevoir les hommes & les marchandises. Lorsque le bâtiment fut soulagé, il se remit à flot, & l'on alla mouiller sous le canon de la Ville, qui se nomme *S. Salvador*. Le Viceroi dépêcha aussitôt une caravelle à Lisbonne, pour donner avis de l'arrivée & du triste état de la caraque. Elle fut jugée incapable de servir plus long-tems à la navigation, & tout le reste des marchandises fut déchargé.

Singularités qui
frappent l'Au-
teur à S. Salva-
dor.

Le premier spectacle qui s'attira les yeux de Pyrard, fut la situation même de S. Salvador, qui est sur le sommet d'une haute montagne, si escarpée du côté de la mer, que tout ce qu'on porte dans cette Ville ou qu'on en fait sortir, monte ou descend par une machine. L'usage des voitures y seroit difficile & demanderoit de grands frais; au lieu que pour monter un tonneau de

vin ou le descendre par cette machine, il n'en coûte que vingt sols. On en descend en même-tems un autre de même poids, à peu près comme deux seaux montent & descendent dans un puits. Entre plusieurs petites Isles qui sont dispersées dans la baye, Pyrard eut la curiosité de visiter celle que les Portugais nomment l'*Isle des François*, parce que les François ayant été les premiers qui découvrirent le Brésil, ils se retiroient dans ce lieu pour se garantir des insultes des Sauvages. Mais renvoyant les observations de l'Auteur à d'autres lieux, nous nous bornons ici, suivant notre méthode, à ce qui le concerne personnellement.

A son arrivée, il trouva les Portugais fort allarmés du bruit qui s'étoit répandu que Henri le Grand se disposoit à leur faire la guerre avec une puissante armée navale, dont la plupart des Vaisseaux s'équipaient en Hollande. La même crainte s'étoit communiquée dans tous les pays des Indes où le Roi d'Espagne avoit des Sujets. Elle n'empêchoit pas qu'ils ne parlassent de ce grand Roi avec une haute estime, & des témoignages extraordinaires d'admiration pour sa valeur & ses autres vertus. Mais au commencement de Septembre, on apprit la nouvelle de sa mort, par un petit Vaisseau envoyé exprès de Seville. Pyrard trouva au Brésil un François natif de Nantes, nommé *Julien Michel*, riche Marchand, qui s'étant associé avec un Portugais, avoit obtenu la pêche des baleines pour sept ans dans cette baye. Il devoit cette faveur à d'anciens services qu'il avoit rendus à l'Espagne, où il avoit été envoyé pendant la Ligue par M. de Mercœur; & depuis ce tems-là il s'étoit établi à Bilbao. Il falloit, suivant la remarque de l'Auteur, qu'il eût acquis des droits extraordinaires sur la reconnoissance des Espagnols, puisque la pêche de la baleine étoit défendue sous peine de mort aux Etrangers. Il arriva même qu'un navire chargé d'huiles, qui lui appartenoit, s'étant échappé secrètement pour se dispenser de payer les droits, fut arrêté par quelques caravelles & ramené dans la baye, où le Capitaine & les matelots furent punis rigoureusement, sans que le Marchand François en reçût la moindre inquiétude. Il en fut quitte pour désavouer ses gens, quoiqu'il n'y eût aucune apparence qu'ils eussent osé violer les loix sans sa participation. Michel fit connoître à l'Auteur, par ses civilités & ses services, que l'amour de la Patrie ne s'éteint jamais entièrement dans le cœur d'un François. Il lui donnoit quelquefois l'amusement de la pêche. Un jour entr'autres, une grande baleine, dont on avoit pris le petit, se jeta si furieusement sur la barque, qu'ayant tout renversé elle le sauva malgré les cris & les efforts des pêcheurs. Pyrard a cru cet exemple de tendresse naturelle & d'adresse dans une baleine, digne de l'attention des Naturalistes.

Il trouva aussi à S. Salvador un François de Marseille, attaché au service d'un ancien Viceroi Portugais, en qualité de Musicien, pour enseigner la musique & l'usage de divers Instrumens à vingt ou trente Esclaves, qui s'exerçoient continuellement à faire des concerts d'instrumens & de voix. Ce Seigneur, qui étoit extrêmement respecté, pressa beaucoup l'Auteur de s'attacher à lui dans l'emploi de Chef des Esclaves, & lui offrit des appointemens d'autant plus considérables qu'il lui promettoit de les continuer en Portugal, où il devoit retourner l'année d'après. Mais l'empressement de revoir la France & l'amour de la liberté l'emportèrent sur ces offres. Pyrard n'étoit pas traité avec moins d'estime par le Viceroi. Après lui avoir montré son passeport de Goa,

PYRARD.
1610.

Les Portugais
craignent d'être
attaqués par
Henri le Grand.

Services de Ju-
lien - Michel,
François, pen-
dant la Ligue.

Exemple du bon
naturel de la ba-
leine.

Pyrard néglige
l'occasion de sa-
voir le tort.

PYRARD.
1610.

Ses galanteries
à S. Salvador.

Contraste dans
son caractère.

Etrange raison
qui lui fait man-
quer l'occasion
de partir.

Accord qu'il
fait avec le Mai-
tre d'un Vaisseau
Flamand.

il fut surpris de se voir invité non-seulement à manger chez lui, mais à prendre même son logement au Palais. Le Viceroy se nommoit *Dom Francisco de Menaissa*. Il avoit deux fils, dont l'un, âgé de vingt-cinq ans, fut surpris au lit avec une Dame Portugaise & blessé par le mari; mais il se sauva plus heureusement que cette Dame, qui reçut cinq ou six coups d'épée. Le goût de la galanterie étoit commun à S. Salvador, & Pyrand en fit l'expérience. Un jour qu'il se promenoit seul par la Ville, vêtu de soie à la Portugaise, mais à la manière de Goa, qui est différente de celle des Portugais de Lisbonne & du Brésil, il rencontra une jeune Esclave Nègre, qui lui dit, sans aucune autre formalité, qu'il pouvoit la suivre avec confiance, & qu'elle vouloit lui procurer la connoissance d'un honnête homme qui desiroit ardemment de lui parler. Quoiqu'il ne crût pas cette aventure sans danger, il résolut de l'approfondir. L'Esclave lui fit faire quantité de tours par un grand nombre de petites rues; & lui voyant quelques marques d'embarras, elle l'exhortoit vivement à prendre courage. Enfin elle l'introduisit dans une grande maison, fort richement meublée, où il ne vit qu'une jeune Dame Portugaise, qui lui fit un agréable accueil. On lui prépara aussi-tôt une excellente collation. Son chapeau étant fort mauvais, la jeune Dame le lui ôta de sa propre main, & lui en donna un neuf de laine d'Espagne avec un beau cordon. Elle lui fit promettre de la venir voir souvent; & n'ayant pas manqué de répondre à tant de bontés, il reçut d'elle, pendant son séjour à S. Salvador, d'autres marques de libéralité & toutes sortes de bons offices. L'Auteur fait ce récit avec tant de modestie & d'ingénuité qu'on jugeroit favorablement de la nature de cette liaison, s'il n'ajoutoit qu'il en fit une autre avec une jeune femme Portugaise, nommée *Marie Mena*, qui tenant une auberge réglée pour les Etrangers, le nourrit long-tems & lui fournissoit même de l'argent sans la participation de son mari. A la fin d'une longue Relation, où l'on n'a remarqué, dans la conduite & dans les observations de Pyrand, que des principes austères & des inclinations sérieuses, on ne s'attend point à la voir finir par deux aventures d'amour.

Il avoit passé deux mois au Brésil, dans l'attente d'une occasion pour retourner en Europe, lorsque trois Gentilshommes Portugais, qui avoient conçu pour lui beaucoup d'affection, lui proposèrent de s'embarquer avec eux. C'étoient Dom Fernando de Sylva, qui avoit été Général de la Flotte du Nord à Goa, & deux de ses beaux-frères. Il accepta leurs offres, & le Vaisseau étoit prêt à partir; mais le Capitaine refusa de recevoir Pyrand, sous prétexte qu'ayant une fois porté un François, qui lui avoit causé plus d'embarras que tout le reste de l'équipage, il avoit fait serment de n'en porter jamais d'autre. Ce refus devint une faveur du Ciel pour l'Auteur. Il apprit, en arrivant à Lisbonne, que le navire de ce farouche Capitaine Portugais avoit été pris par les corsaires. Ses regrets ne tombèrent que sur les trois Gentilshommes, auxquels il devoit de la reconnaissance, & qui furent menés en Barbarie.

Deux Flamands, naturalisés Portugais & liés par une société de Commerce, dont l'un devoit retourner à Lisbonne dans une Hourque de deux cens cinquante tonneaux qui leur appartenoit, s'estimerent fort heureux de trouver Pyrand & ses deux camarades pour les servir dans ce voyage. On convint de part & d'autre que les trois François ne payeroient rien pour leur passage,

mais

qu'ils travailleroient dans le Vaisseau sans être payés. Ils regarderent aussi comme un bonheur de pouvoir gagner leur passage & leurs dépens par leur travail ; car il en coustoit ordinairement plus de cent vingt livres. La Hourque étoit chargée de sucres, bien fournie d'artillerie & d'autres armes, & le nombre des passagers d'environ soixante. Pyrard ne pouvant éviter de descendre en Portugal, n'oublia pas de prendre un passeport du Viceroy du Bresil.

On mit à la voile le 7 d'Octobre, avec un vent si contraire qu'on fut vingt-cinq jours à doubler le Cap de S. Augustin, quoiqu'il ne soit qu'à cent lieues de S. Salvador. Mais le reste de la navigation ayant été fort heureux, on découvrit, dès le 15 de Janvier, le canton de Portugal qui se nomme *la Brelingue*, à huit lieues de Lisbonne au Nord. Le Capitaine s'étoit proposé d'entrer dans le Tage ; mais le vent devint si contraire, qu'il s'éleva une dispute fort vive entre lui & un de ces Marchands Juifs que les Portugais nomment *Chrétiens nouveaux*, qui avoit plus de cent mille écus en marchandises sur le Vaisseau. Depuis long-tems il n'étoit arrivé un navire si riche. On s'efforçoit d'entrer dans la rivière, malgré l'impétuosité du vent, en louvoyant tantôt vers la terre, tantôt vers la mer. Le Marchand Juif déclara au Capitaine qu'ayant à combattre tout à la fois la tempête & le vent, il étoit impossible d'aller à Lisbonne. Le Capitaine lui répondit qu'il consentoit à prendre une autre route, s'il vouloit se rendre caution, par un acte signé de sa main, de tous les dommages qui pouvoient arriver de ce retardement ; sans quoi il étoit résolu de tenir la mer, parce que le tems y étoit propre, & que le vent ne pouvoit être long-tems contraire. L'autre s'obstinant dans ses idées, vouloit qu'on tournât la proue vers les Isles de Bayonne, qui étoient éloignées de quatre-vingt lieues ; & dans la chaleur de ce démêlé il prit lui-même le gouvernement, pour exécuter son dessein. On auroit eu peine à moderer le ressentiment du Capitaine, si le Marchand Juif n'eût enfin signé l'acte ; après quoi l'on prit tranquillement la route de *Galice*. Cependant la tempête étoit si violente, qu'on employa cinq jours à gagner les Isles. Le navire faisoit eau de toutes parts, & le vent, qui étoit de mer, le jettoit sans cesse vers la côte. Pyrard assure qu'il se fit pour plus de quinze cens écus de vœux. Le principal Marchand en fit un de huit cens cruzades ; la moitié pour marier une orpheline, & le reste pour donner une lampe à *Notre-Dame*. Il s'acquitta de ces deux engagements aussi-tôt qu'il eut pris terre. C'est le caractère des Portugais, de penser plutôt à faire des vœux qu'à résister au danger par l'industrie & le travail. Depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux Isles, Pyrard se crut dix fois enseveli dans les flots. Il regarde ce danger comme le plus terrible qu'il eut essuyé depuis dix ans, dans toutes ses courses.

Après avoir heureusement pris terre, il se souvint que pendant sa prison de Goa, il avoit promis au Ciel que si le cours de ses aventures le conduisoit jamais en Espagne, il feroit le voyage de S. Jâques en Galice. Ses deux compagnons l'ayant quitté, il se rendit à Compostelle, dont il n'étoit éloigné que d'environ dix lieues. De-là il prit le chemin de la Corogne, dans l'espérance d'y trouver l'occasion de passer en France. Elle ne se présenta qu'à deux lieues de ce Port, dans une petite rade, où il s'embarqua sur une barque de la Rochelle, dont le maître, charmé du récit de ses aventures, lui accorda libéralement son passage. Il fut regardé avec admiration des principaux ha-

PYRARD.

1610.

Il arrive à l'embouchure du Tage.

Tempête, & querelle du Capitaine avec un Marchand.

Ils vont aborder aux Isles de Bayonne. •

Vœux Portugais.

Vœu de l'Auteur.

Il arrive dans sa Patrie.

PYRARD.
1611.

bitans de la Rochelle, & retenu quelques jours par leurs careffes. Mais n'aspirant qu'à revoir Laval, sa chere Patrie, il y arriva le 16 de Février 1611 (*).

§. I V.

Description des Isles Maldives.

Leur situation, leur nombre, leur forme & leur climat.

1602.
Situation des
Maldives.

Ces Isles, qui portent entre leurs habitans le nom de *Malé-ragué*, & qui sont nommées *Maledives*, & leurs Peuples *Dives* par les autres Peuples de l'Inde, commencent à huit degrés de latitude du Nord & finissent à quatre degrés du Sud; ce qui fait en longueur une étendue d'environ deux cens lieues, quoiqu'elles n'en aient que trente ou trente-cinq de largeur. Leur distance de la terre-ferme; c'est-à-dire, du Cap de *Comorin*, de *Coilan* & de *Cochin*, est de cent cinquante lieues. Les Portugais comptent quatre mille cinq cens lieues depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux Bancs des Maldives (34).

Leur division
en Atollons.

Elles sont divisées en treize Provinces, qui se nomment *Atollons*; division qui est l'ouvrage de la nature, car chaque Atollon est séparé des autres & contient en soi quantité de petites Isles. C'est un spectacle singulier, que de voir chacun de ces Atollons environné d'un grand banc de pierre, auquel il n'y a point de murailles qui puissent être comparées. Ils sont presque ronds ou de figure ovale, dans une circonférence d'environ trente lieues; & s'entresuivant du Nord au Sud, sans se toucher, ils sont séparés par des canaux de plus ou moins de largeur. Du centre d'un Atollon, on voit autour de soi le banc de pierre qui l'environne, & qui défend les Isles contre l'impétuosité de la mer. Les vagues s'y brisent avec tant de fureur, que le Pilote le plus hardi n'en approche pas sans effroi. On assure, entre les habitans, que le nombre des Isles, dans les treize Atollons, monte jusqu'à douze mille, & le Roi des Maldives prend le titre de *Sultan des treize Provinces & des douze mille (35) Isles*. Mais Pyrard s'imagine qu'il faut entendre par ce nombre une multitude qui ne peut être comptée, d'autant plus qu'une grande partie de ce qui porte le nom d'Isles n'offre que de petites mortes de sable inhabitées, que les courans & les grandes marées rongent ou emportent tous les jours. Il y a beaucoup d'apparence que toutes ces petites Isles, & la Mer qui les sépare, ne sont qu'un banc continuel; si l'on n'aime mieux penser que c'étoit anciennement une seule Isle, que la violence des flots a coupée comme en pieces. Les canaux intérieurs sont tranquilles, & l'eau n'y a pas plus de vingt brasses dans sa plus grande profondeur. On voit presque par-tout le fond, qui est de pierre de roche & de sable blanc. Dans la basse marée on passeroit d'une Isle, & même d'un Atollon à l'autre, sans être mouillé plus haut que la ceinture; & les habitans n'auroient pas besoin de bateaux pour se visiter, si deux raisons ne les obligeoient de s'en servir; l'une est la crainte des *Paimones*, espece de grands poissons qui brisent les jambes aux hommes & qui les dévorent; l'autre est le danger de se blesser entre des rochers aigus & fort tranchans. Il s'y rencontre aussi quantité

Nombre de ces
Isles.

(*) Le Vaisseau le *Croissant*, qui étoit parti de France avec celui de Pyrard, revint des Indes en 1603; mais coula à fond vers les Isles Terceres, où l'équipage fut sauvé par trois navires Hollandois. François-Martin Vitré, qui

étoit sur ce bord, donna une petite Relation de son voyage en 1609, mais si mauvaise & si peu exacte qu'elle mérite peu d'attention.

(34) Voyage de Pyrard, premiere Partie, page 71.
(35) *Ibid.* p. 72.

Les Laquedives

Isles Divandoron

Malicut
ouy. Malique

Oufame

Atollon de
Tilla daumatis

Atollon de
Milla doue Madou

Malinas
Pespens

Canal

Atollon de
Malos Madou

Pandou
Puladou

Atollon de Pachipolo

Maconnodou

Palador
Aratollon

Atollon de Male

Bandou

Isle Malé Capitale
ou Isle du Roy

Canal

Atollon de
Puladou

Canal

Atollon de Moluque

Atollon de Nillandous

Atollon de Colla Madous

Atollon d'Adoumatis

Canal de Souadon

EQUATEUR

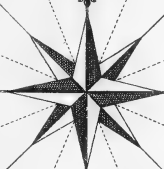
Longitude de l'Isle de Fer

Sonadon

Atollon de Souadon

Aldou

Poua Moluque



de branches d'une sorte de corail , mais rude & poreux , que les Insulaires nomment *Aquiry* dans leur langue , & qu'ils font bouillir concassé avec de l'eau de cocos pour en faire leur miel & leur sucre. Pyrard nous apprend les noms des treize Atollons , qui ont été peu connus des autres Voyageurs (36).

La plupart de ces Îles sont entièrement désertes & ne produisent que des arbres & de l'herbe. D'autres n'ont aucune verdure & sont de pur sable mouvant , dont une partie est sous l'eau dans les grandes marées. On y trouve , dans tous les tems , quantité de grosses crabes & d'écrevisses de mer , avec un si prodigieux nombre de pengouins , qu'on n'y peut mettre le pied sans écraser leurs œufs & leurs petits. Mais quoique la chair de ces oiseaux soit fort bonne , les habitans n'en font aucun usage. Il n'y a d'eau douce que dans les Îles couvertes & habitées ; non qu'elles aient aucune rivière , mais on y creuse facilement des puits , & l'eau se présente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur. La nature n'en refuse pas , jusqu'au bord de la mer , & dans les lieux mêmes qu'elle inonde. Ces eaux sont froides le jour , particulièrement à midi , & la nuit fort chaudes (37).

Quoique les Atollons soient séparés entr'eux par des canaux , on n'en compte que quatre où les grands navires puissent passer , & le péril ne laisse pas d'y être extrême pour ceux qui n'en connoissent pas les écueils. Les habitans ont des Cartes marines , où les rochers & les basses sont exactement marqués. Ils se servent aussi de boussoles dans ces grands canaux. Le premier est au côté du Nord , & ce fut à l'entrée que le Vaisseau de Pyrard fit naufrage , sur le banc de l'Atollon de *Malos-madou*. Le second est entre *Pulodou* & *Malé* , d'environ sept lieues , & l'eau de la mer y paroît aussi noire que de l'encre : quoique puisée dans un vase elle ne diffère pas de l'autre. On la voit continuellement bouillonner , comme de l'eau qui seroit sur le feu ; & le mouvement des flots y étant ordinairement fort léger , ce spectacle cause une sorte d'horreur aux Insulaires mêmes. Le troisième canal est au-delà de *Malé* , vers le Sud. Le quatrième , qui est celui de *Souadou* & qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur , est directement sous la Ligne. En général , le plus sûr de ces quatre passages a ses dangers. Aussi s'efforce-t-on de fuir les Maldives , lorsqu'on n'y est pas appelé nécessairement ; mais elles sont si longues , & leur situation est telle , qu'il est difficile de les éviter , sur-tout dans les calmes & les vents contraires , où les navires ne pouvant bien s'aider de leurs voiles y sont entraînés par les courans. Gardons-nous d'oublier que ces courans , qui se nomment *Oyyarou* , changent tantôt à l'Est , tantôt à l'Ouest , entre les canaux des Îles & en divers endroits de la mer , ordinairement six mois d'un côté & six mois de l'autre , mais quelquefois plus ou moins ; ce qui jette quantité de Vaisseaux dans une funeste erreur. Les vents sont assez souvent fixes , comme les courans , à l'Est & à l'Ouest. Cependant ils varient davantage , quelquefois vers le Nord & quelquefois vers le Sud ; au lieu que les courans ne changent qu'avec la saison (38).

DESCRIPTION
DES
MALDIVES.
1602.

Leur forme,

Canaux qui séparent les Atollons.

(36) 1. *Tilla-doumatis*. 2. *Milla-doue-madoue*. 3. *Padypolo*. 4. *Malos-madou*. 5. *Arizollon*. 6. *Malé* , où est l'Île de *Malé* , Capitale des Maldives. 7. *Pulodou*. 8. *Molucque*. 9. *Nillandous*. 10. *Collo-madous*. 11. *Adou-*

matis. 12. *Souadou*. 13. *Addou & Pova-Molucque* , qui en font deux différens , mais comptés pour un à cause de leur petitesse.

(37) *Ibid.* p. 73.

(38) *Ibid.* p. 76.

DESCRIPTION
DES
MALDIVES.
1602.
Canaux qui sé-
parent les Isles
de chaque Atol-
lon.

A l'égard des canaux de chaque Atollon, quoique la mer y soit toujours tranquille, les basses & les roches y rendent la navigation si dangereuse, que les habitans mêmes ne s'y exposent jamais pendant la nuit. Le nombre des barques y est infini pendant le jour; mais l'usage est de prendre terre le soir; ce qui n'empêche pas que les naufrages n'y soient fréquens, malgré l'habileté des Insulaires, qui sont peut-être la Nation du monde la plus exercée aux fatigues de la mer. Les ouvertures des Atollons ont peu de largeur, & chacune est bordée de deux Isles, qui pourroient être aisément fortifiées. La plus large de ces entrées n'a pas plus de deux cens pas. Le plus grand nombre en a trente ou quarante; & par une disposition admirable de la nature, chaque Atollon a quatre ouvertures, qui répondent presque directement à celles des Atollons voisins; d'où il arrive qu'on peut entrer & sortir par les unes ou les autres, de toutes sortes de vents, & malgré l'impétuosité ordinaire des courans (39).

Climat & qua-
lité de l'air.

La situation des Maldives étant si proche de la Ligne, on doit juger que la chaleur y est excessive & l'air fort mal sain. Cependant, comme le jour & la nuit y sont toujours égaux, la longueur des nuits y amène d'abondantes rosées, qui les rendent très-fraîches. Aussi les grandes Isles ne manquent-elles ni d'herbe ni d'arbres, malgré l'ardeur du soleil. L'hiver commence au mois d'Avril & dure six mois. Il est sans gelée, mais continuellement pluvieux. Les vents sont alors d'une extrême impétuosité du côté de l'Ouest. Au contraire, il ne pleut jamais pendant les six mois d'été, & les vents sont de l'Est.

*Figure, Caractère, Langue, Mœurs, Usages & Religion
des Habitans.*

Figure des Mal-
divois.

C E U X qui cherchent l'origine des Maldivois dans l'Isle de Ceylan, ne se fondent pas sur d'assez fortes raisons pour nous persuader que deux Nations qui n'ont aucune ressemblance entr'elles, quoique situées à peu près sous le même climat, puissent venir d'une source commune. Les Insulaires de Ceylan sont noirs & mal formés. Les Maldivois sont olivâtres, & d'une si belle taille, qu'à l'exception de la couleur ils diffèrent peu des Européens. Il y a plus d'apparence qu'ils viennent des côtes de l'Inde, quoiqu'ils en soient plus éloignés que de Ceylan, & l'on trouveroit le fond d'une comparaison plus juste, non-seulement entre leur figure & celle des Indiens, mais même entre leur caractère & leurs usages, sur-tout dans ceux qui habitent depuis Malé jusqu'à la pointe du Nord. Les Maldivois du Sud ont plus de grossièreté dans leurs manières & dans leur langage. On y voit encore des femmes qui n'ont pas honte d'être nues, avec une seule petite toile dont elles se couvrent le milieu du corps; au lieu que du côté du Nord les usages diffèrent peu de ceux des Indes, & la civilité n'y est pas moins établie. C'est là que toute la Noblesse fait sa demeure & que le Roi leve ordinairement sa milice. Il est vrai qu'indépendamment de l'origine, on peut en apporter pour raison le Commerce avec les Etrangers, qui a toujours été plus fréquent dans cette partie, & le passage de tous les navires, qui enrichit & civilise tout à la fois le pays.

Mais en général le peuple des Maldives est spirituel , industrieux , porté à l'exercice des arts , capable même des sciences dont il fait beaucoup de cas , sur-tout de l'Astronomie , qu'il cultive soigneusement. Il est courageux , entendu aux armes , ami de l'ordre & de la police. Les femmes sont belles ; & quoique le plus grand nombre soit de couleur olivâtre , il s'en trouve d'aussi blanches qu'en Europe (40).

Tous les habitans de l'un & de l'autre sexe ont les cheveux noirs , & regardent cette couleur comme une beauté. Elle leur vient moins de la nature que du soin qu'ils ont de raser la tête aux enfans de huit en huit jours , avec cette différence , qu'ils laissent aux filles , jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans , une bordure de cheveux le long du front , pour les distinguer des garçons , auxquels ils n'en laissent aucune trace. Ensuite il n'est permis , entre les hommes , qu'à la Noblesse & aux gens de guerre de porter les cheveux longs. Mais c'est l'ornement des femmes lorsqu'elles sont sorties de l'enfance. Elles se les parfument avec beaucoup de soin & de dépense , & les lient par derrière en y joignant même de faux cheveux , pour leur donner plus de force & de grace. Le lien qui les rassemble est une sorte d'anneau , d'or ou d'argent , souvent orné de perles & de pierreries. Elles y mêlent des fleurs odoriférantes , & tout y est compassé avec autant d'agrément que de justesse. La plupart de ces fausses chevelures leur viennent de Cochin , de Calecut & de toute la côte de Malabar , où les hommes , portant leurs cheveux longs , ont la liberté de les couper & de les vendre. Les filles ne portent , jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans , qu'un petit pagne , qui met l'honnêteté à couvert ; & les garçons ne commencent aussi à se vêtir qu'à l'âge de sept ans , c'est-à-dire , après qu'ils ont été circoncis (41).

L'habillement commun des Maldivois est une sorte de haute-chausses , ou de caleçon de toile , qui leur prend depuis la ceinture jusqu'au-dessous des genoux , & par-dessus lequel ils portent un pagne de soie ou d'autre étoffe , orné diversément , suivant les degrés du rang ou la richesse. Le reste du corps est nud. Comme la chaleur du pays les rend fort velus , & qu'ils se croient même disgraciés de la nature lorsqu'ils n'ont pas tout le corps couvert de poil , ils se le rasent sur la poitrine & l'estomac , mais de manière néanmoins qu'ils y en laissent dans divers endroits ; ce qui offre l'apparence de quelque étoffe découpée. Ils donnent , à leur barbe , deux formes différentes : l'une , qui n'est permise qu'aux Pandiars , aux Moscoulis , aux Ministres de la Religion , & à ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Médine , consiste à la porter dans toute sa longueur , rasée seulement sous la gorge & autour des deux lèvres , parce qu'ils craignent , comme une impureté , qu'elle ne touche à ce qu'ils boivent ou ce qu'ils mangent : l'autre forme , qui est celle des gens du commun , est de la porter fort petite , rasée autour de la bouche & sous la gorge , sans aucune sorte de moustaches , quoique n'étant coupée qu'avec des ciseaux il en paroît toujours quelque reste , mais plus apparente au menton , où elle se termine en pointe. L'habit des femmes est fort différent de celui des hommes. Elles portent de véritables robes , d'une étoffe légère de soie ou de coton , & la bienéance établie les oblige de se couvrir soigneusement

USAGES DES
MALDIVES.
1602.
Leur caractère.

Goût qu'ils ont
pour les cheveux
noirs.

Chevelure des
femmes

Habillement des
hommes.

Leur poil & leur
barbe.

(40) *Ibid.* p. 79 & 81.

(41) *Ibid.*

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

Superstition po-
pulaire.

Langue des Mal-
dives.

Forme des Villes
& des maisons.

Manière de tirer
les plus grosses
pierres du fond
de l'eau.

Propriété du
bois de candou.

le sein. Il n'y a point de Barbiers publics aux Maldives. Chacun se fait le poil avec des rasoirs d'acier, ou des cizeaux de cuivre & de fonte. Quelques-uns se rendent mutuellement ce service. Le Roi & les principaux Seigneurs se font raser par des gens de qualité, qui se font un honneur de cette fonction sans en tirer aucun salaire. Mais leur superstition est extrême pour les rognures de leur poil & de leurs ongles. Ils les enterrent dans leurs cimetières, avec beaucoup de soin pour n'en rien perdre. C'est une partie d'eux-mêmes, qui demande, disent-ils, la sépulture comme le corps. La plupart vont se raser à la porte des Mosquées (42).

La langue commune des Maldives est fort particulière à ces Îles, mais plus grossière & plus rude dans les Atollons du Sud, quoiqu'elle y soit la même. L'Arabe s'apprend dès l'enfance, comme le Latin en Europe. Ceux qui ont des liaisons de Commerce avec les Étrangers parlent les langues de Cambaye, de Guzarate, de Malaca, & même le Portugais.

L'Île principale, qui se nomme *Malé*, & d'où toutes les autres tirent leur nom, auquel on joint *Dives*, qui signifie *Amas de petites Îles*, est à peu près au centre de toutes les autres. Son circuit est d'environ une lieue & demie. Le séjour du Roi, qui y tient continuellement sa Cour, y attire tant de monde que c'est la plus peuplée, comme la plus fertile; mais elle est aussi la plus mal-saine. La raison que les Insulaires en apportent, est qu'il s'élève des vapeurs fâcheuses de la multitude des corps qu'on y enterre. Les eaux y sont aussi fort mauvaises. Le Roi & les Seigneurs s'en font apporter de quelques autres Îles, où l'on n'accorde la sépulture à personne. Dans toutes les Maldives, sans en excepter l'Île de Malé, il n'y a pas de Villes qui soient environnées de murs. Chaque Île habitée est remplie de maisons, dont les unes sont séparées par des rues, & d'autres dispersées. Celles du peuple sont composées de bois de cocotier & couvertes de feuilles du même arbre, cousues en double les unes dans les autres. Les Seigneurs & les riches Marchands en font bâtir d'une sorte de pierre blanche & polie, mais un peu dure à scier, qui se trouve en abondance au fond des canaux, & qui devient tout-à-fait noire après avoir été long-tems (43) mouillée de la pluie ou de toute autre eau douce. La méthode qu'on emploie pour la tirer mérite d'être observée. Il croît dans les Îles une sorte d'arbre qui se nomme *Candou*, de la grosseur du noyer, semblable au tremble par les feuilles & aussi blanc, mais extrêmement mol. Il ne porte aucun fruit & n'est pas même propre à brûler. Lorsqu'il est sec, on le scie en planches, qui sont aussi légères que le liège. Si l'on a quelque grosse pierre à tirer du fond de l'eau, on y attache un cable; ce que les Insulaires font d'autant plus aisément, qu'ils savent tous nager & plonger. Ensuite ils prennent une planche de candou, qu'ils lient ou ensilent au cable, fort près de la pierre. Ils en mettent par-dessus une ou plusieurs autres, en un mot autant qu'il en est besoin, jusqu'à ce que ce bois flottant au-dessus de l'eau souleve la pierre, qu'ils conduisent alors très-facilement jusqu'au bord de leur (44) Île. Pyrard assure qu'ils tirèrent ainsi jusqu'à l'artillerie de son navire submergé. Les planches du même bois leur servent à faire des radeaux bordés pour la pêche, qu'ils nomment *Candou-patis*. Une autre propriété de ce bois est

(42) *Ibid.* p. 81.

(43) *Ibidem*, p. 88.

(44) *Ibid.* p. 90.

qu'il produit du feu en frottant une pièce contre une autre, & les habitans n'emploient pas d'autres fusils pour en allumer. A l'égard de la chaux qui sert à lier les pierres des édifices, ils la font, comme dans la plus grande partie des Indes, d'écaillés & de coquilles qui se trouvent au bord de la mer (45).

La Religion des Maldives est le pur Mahometisme, avec toutes ses fêtes & ses cérémonies. Chaque Île a ses Temples ou ses Mosquées. Ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Medine reçoivent des marques particulières d'honneur & de respect, quelque vile que soit leur naissance, & jouissent de divers privilèges. On les nomme *Agis*, c'est-à-dire, Saints; & pour être reconnus ils portent des pagens de coton blanc & de petits bonnets ronds de la même couleur, avec une sorte de chapelet qui leur pend à leur ceinture.

L'éducation des enfans est un des principaux objets de la législation dans toutes ces Îles. Aussi-tôt qu'un enfant est né on le lave dans l'eau froide six fois le jour, après quoi on le frotte d'huile; & cette pratique s'observe long-tems. Les meres doivent nourrir leurs enfans de leur propre lait, sans en excepter les Reines. On ne les enveloppe d'aucuns langes. Ils sont couchés nus & libres, dans des petits lits de corde suspendus en l'air, où ils sont bercés par des Esclaves. Cependant on n'en voit pas de contrefaits, & dès l'âge de neuf mois ils commencent à marcher (47). Ils reçoivent la circoncision à sept ans. A neuf, on doit les appliquer aux études, & aux exercices du pays. Ces études sont d'apprendre à lire & à écrire, & d'acquiescer l'intelligence de l'Alcoran. On leur enseigne trois sortes de lettres; l'arabique, avec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont ajoutés pour exprimer les mots de leur propre langue; une autre, dont le caractère est particulier à la langue des Maldives; & une troisième qui est en usage dans l'Île de Ceylan & dans la plus grande partie des Indes. Ils écrivent leur leçon sur de petits tableaux de bois qui sont blanchis; & lorsqu'ils la savent par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit & reblanchissent leur tableau. Ce qui doit durer est écrit sur une sorte de parchemin, composé des feuilles d'un arbre qui se nomme *Macarequeau* (48). Ces feuilles ont une brasse & demie de long, sur un pied de large. Ils en font des livres, qui résistent mieux au tems que les nôtres. Pour épargner le parchemin en montrant à écrire aux enfans, ils ont des planches de bois fort polies, sur lesquelles ils étendent du sable pour y former les lettres, qu'ils font imiter à leurs élèves, & qu'ils effacent à mesure qu'elles ont été copiées. Quoique le tems des études soit borné, il se trouve parmi eux quantité de particuliers qui les continuent, sur-tout celle de l'alcoran & des cérémonies de leur Religion. Les Mathématiques ne sont pas moins cultivées. Ils s'attachent principalement à l'astrologie, & leur superstition va si loin pour les astres qu'ils n'entreprennent rien sans avoir consulté leurs Astrologues. Le Roi entretient à sa Cour un grand nombre de ces Mathématiciens, & se conduit souvent par leurs lumières (49).

Le Gouvernement de l'Etat des Maldives est royal & fort ancien; mais quoique l'autorité du Roi soit absolue, elle est exercée généralement par les Prêtres. La division naturelle des treize Atollons forme celle du gouverne-

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

Religion des
Maldives.

Education des
enfans.

Caractères d'é-
criture.

Especce de par-
chemin, fait de
feuilles d'arbres.

Gouvernement
des Maldives.

(45) Page 91.

(46) Page 92.

(47) Page 134.

(48) Page 135.

(49) *Ibid.*

USAGES DES
MALDIVES.
1602.
Il est exercé par
des Prêtres.

Administration
de la Justice.

État des Escla-
ves.

Punitions pour
les crimes.

ment. On en a fait treize Provinces, dont chacune a son Chef, qui porte le titre de Naybe. Ces Naybes sont des Docteurs de la loi, qui ont l'intendance de tout ce qui appartient, non-seulement à la Religion, mais encore à l'exercice de la Justice. Chaque Isle d'un Atollon qui contient plus de quarante-un habitans, est gouvernée par un autre Docteur qui se nomme Caribe, & qui a sous lui les Prêtres particuliers des Mosquées. Leur revenu consiste dans une sorte de dixme qu'ils lèvent sur les fruits, & dans certaines rentes qu'ils reçoivent du Roi suivant leur degré. Mais l'administration principale est entre les mains des Naybes. Ils sont les seuls Juges, civils & criminels. Leur emploi les oblige de faire quatre fois l'année la visite des Isles de leur Atollon. Ils ont néanmoins un Supérieur qui fait sa résidence continuelle dans l'Isle de Malé, & qui ne s'éloigne jamais de la personne du Roi. Il est distingué par le titre de Pandiarc. C'est tout à la fois le Chef de la Religion & le Juge souverain du Royaume. On appelle à son Tribunal de la Sentence des Naybes. Cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes sans être assisté de trois ou quatre graves personnages, qui se nomment *Mocouris* & qui savent l'alcoran par cœur. Ces *Mocouris* sont au nombre de quinze & forment comme son Conseil. Le Roi seul a le pouvoir de reformer les jugemens de ce Tribunal : lorsqu'on lui en fait quelque plainte, il examine le cas avec six de ses principaux officiers, qui se nomment *Moscoulis*, c'est-à-dire, anciens, & la décision est exécutée sur le champ. Les Parties plaident elles-mêmes leur cause. S'il est question d'un fait, on produit trois témoins, sans quoi l'accusé est cru sur le serment qu'il prête en touchant de la main le livre de la loi. Si le différend regarde quelque point de droit, on juge par les termes de la loi. Il est rigoureusement défendu aux Juges d'accepter le moindre salaire, même à titre de présent. Mais ses sergens, qui se nomment *Devaniis*, ont droit de prendre la douzième partie des biens contestés. Un Esclave ne peut servir de témoin devant les Tribunaux de justice, & le témoignage de trois femmes n'est compté que pour celui d'un homme (50).

Les Esclaves sont ceux qui se vendent volontairement ou ceux que la loi réduit à cette condition pour n'avoir pu payer leurs dettes, ou des Étrangers amenés & vendus en cette qualité. Le naufrage ne donne aucun droit aux Insulaires sur la liberté des Étrangers. Malgré l'humanité de cette loi, le sort des Esclaves est fort dur aux Maldives (51). Ils ne peuvent prendre qu'une femme, quoique toutes les personnes libres puissent en avoir trois. Ceux qui les maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtiment que les loix imposent pour avoir maltraité une personne libre. L'unique salaire de leurs services est leur nourriture & leur entretien. Ceux qui deviennent Esclaves de leurs créanciers ne peuvent être vendus pour servir d'autres maîtres; mais après leur mort, le créancier se saisit de tout ce qu'ils peuvent avoir acquis; & s'il reste à payer quelque chose de la dette, les enfans continuent d'être Esclaves jusqu'à ce qu'elle soit entièrement acquittée.

À l'égard des crimes, il faut que l'offense se plaigne, pour s'attirer l'attention de la justice, & qu'ils soient dénoncés formellement pour être punis. Si les enfans sont en bas âge lorsque leur pere est tué par quelque meurtrier,

(50) *Ibid.* p. 147.

(51) *Ibidem.*

on attend qu'ils aient atteint l'âge de seize ans pour sçavoir d'eux-mêmes s'ils veulent être vengés par la Justice. Dans l'intervalle; celui qui est connu pour l'auteur du meurtre est condamné seulement à les nourrir & à leur faire apprendre quelque métier. Lorsqu'ils arrivent à l'âge réglé, il dépend d'eux ou de demander justice ou de pardonner au coupable, sans que dans la suite il puisse être recherché. Les peines ordinaires sont le bannissement dans quelque île déserte du Sud, la mutilation de quelque membre, ou le fouet, qui est le châtiment le plus commun, mais extrêmement cruel. On emploie des courroies de gros cuir, de la longueur du bras, larges de quatre doigts & épaisses de deux, dont on attache cinq ou six ensemble dans un manche de bois. Les coups en sont si rudes, que souvent ils deviennent mortels. C'est le supplice ordinaire des grand crimes, tels que la sodomie, l'inceste & l'adultère. On coupe le poing aux voleurs lorsque le vol est considérable (52).

La Nation est distinguée (53) en quatre ordres, dont le premier comprend le Roi & tout ce qui lui touche par le sang, les Princes des anciennes races royales & les grands Seigneurs. Le second ordre est celui des dignités & des offices, que le Roi seul a le pouvoir de distribuer, & dans lesquels les rangs sont fort soigneusement observés. Le troisième est celui de la Noblesse, & le quatrième celui du peuple. Comme la Noblesse ne doit ses distinctions qu'à la naissance, c'est par elle qu'il est naturel de commencer. Outre les Nobles d'ancienne race, dont quelques-uns sont remonter leur origine jusqu'aux tems fabuleux, le Roi est toujours libre d'annoblir ceux qu'il veut honorer de cette faveur. Il accorde des lettres, dont la publication se fait dans l'Île de Malé, au son d'une sorte de cloche, qui est une plaque de cuivre sur laquelle on frappe avec un marteau. Le nombre des Nobles est fort grand. Ils sont répandus par toutes les Îles. Les personnes du peuple, sans en excepter les plus riches Marchands qui n'ont pas obtenu la noblesse, ne peuvent s'asseoir avec un Noble, ni même en sa présence lorsqu'il se tient debout. Ils doivent s'arrêter, lorsqu'ils le voient paroître, le laisser passer devant eux, & s'ils étoient chargés de quelque fardeau, ils sont obligés de le mettre bas. Les femmes nobles, quoique mariées avec un homme du peuple, ne perdent pas leur rang, & communiquent la Noblesse à leurs enfans. Celles de l'ordre populaire, qui épousent un homme Noble, ne sont pas annoblies par leur mariage, quoique les enfans qui viennent d'elles participent à la noblesse de leur pere. Ainsi chacun demeure dans l'ordre où il est né, & n'en peut sortir que par la volonté du Souverain.

Le Roi des Maldives porte le titre de *Rasquan*, & la Reine celui de *Renekullague*. Après le Roi sont les Princes de sang, & d'autres Princes, descendus d'autres Rois ses Prédécesseurs, qui ne sont pas moins respectés, quoique de race différente. Ensuite viennent les grands Officiers du Royaume, dont le plus distingué se nomme le *Quilague*, qui est comme le Lieutenant Général du Roi. Il y a un Chancelier, un Secrétaire d'Etat, un Intendant des finances, un Trésorier général, &c. six *Moscoulis*, dont on déjà parlé, & d'autres dignités que le Roi donne ordinairement aux Nobles qu'il honore de son amitié, avec certaines Îles qui sont assignées pour leurs appointemens ou leur

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

Division de la
Nation en quatre
Ordres.

Noblesse des
Maldives.

Grands Officiers
du Royaume.

(52) *Ibid.* p. 148 & 149.
Tome VIII.

(53) *Ibid.* p. 151 & suivantes.

USAGES DES
MALDIVES.
1602.
Distinction de
la nuïce.

pension. Il leur fait distribuer aussi leur provision de riz. L'honneur du pays consiste à manger du riz accordé par le Roi. Les Nobles mêmes obtiennent peu de considération lorsqu'ils ne joignent pas cet avantage à celui de la naissance. Tous les soldats en jouissent, sur tout ceux de la garde du Roi, qui sont au nombre de six cens, divisés en six compagnies sous le commandement des six Moscoulis. Le Roi entretient habituellement dix autres compagnies, commandées par les plus grands Seigneurs du Royaume, mais qui ne le suivent qu'à la guerre, & qui sont employées à l'exécution de ses ordres. Leurs privilèges sont fort distingués. Ils portent leurs cheveux longs. Ils ont au doigt un gros anneau, pour les aider à tirer de l'arc; ce qui n'est permis qu'à eux. Outre le riz du Roi, on assigne pour leur subsistance diverses petites Isles & certains droits sur les passages. La plupart des riches Insulaires s'efforcent d'entrer dans ces deux corps, mais cette faveur ne s'accorde qu'avec la permission du Roi, & se paye assez cher, comme la plupart des emplois civils & militaires (54).

Usages communs aux quatre
Ordres.

Bizarreté dans
la manière de
manger.

Propreté du service.

L'usage des Maldives est de ne porter qu'un nom propre, tel que *Haly*, *Hussim*, *Affan*, *Ibrahim* &c. sans aucun nom de famille. Mais comme la variété n'en est pas infinie, ils y joignent, pour se reconnoître, le titre de leur qualité. Ce titre est *Tacourou* pour les Nobles de race, & *Bybis* pour leurs femmes (55). Quelques-uns y joignent le nom d'une Isle qui leur appartient. Les Officiers qui ne sont Nobles que par leurs emplois prennent le titre de *Callogues*, & leurs femmes celui de *Camullogues*. Les gens du commun joignent à leur nom celui de *Callo*, & leurs femmes celui de *Camulo* (56). On y ajoute, pour les distinguer mieux, le nom de leur métier ou de leur profession. Dans les quatre ordres, il y a divers usages communs, auxquels les grands & les petits sont également attachés. Ils ne mangent jamais qu'avec leurs égaux, en richesse comme en naissance ou en dignité : & comme il n'y a point de règle sûre pour établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive de là qu'ils mangent rarement ensemble. Ceux qui veulent traiter leurs amis font préparer chez eux un service de plusieurs mets, qu'on arrange proprement sur une table ronde, couverte de taffetas, & l'envoient chez celui qu'ils veulent traiter. Cette galanterie est reçue comme une grande marque d'honneur. Lorsqu'ils mangent en particulier, ils seroient fâchés d'être vus, & se retirant dans leurs appartemens les plus intérieurs, ils abbaissent toutes les toiles & les tapisseries qui sont autour d'eux. Leur table est le plancher d'une chambre, couvert à la vérité d'une natte fort propre, sur laquelle ils sont assis les pieds croisés. Ils ne se servent pas de linge; mais pour conserver leurs nattes ils emploient de grandes feuilles de bananier, qui tiennent lieu de nappes & de serviettes. Cependant leur propreté va si loin qu'il ne leur arrive jamais de rien répandre. La vaisselle est une sorte de faïence, qui leur vient de Cambaye, ou de la Porcelaine qu'ils tirent de la Chine, & qui est fort commune dans toutes les conditions. Mais on ne leur sert jamais un plat de terre ou de porcelaine qui ne soit dans une boîte ronde, d'un assez beau vernis de leurs Isles, avec son couvercle de la même matière; & cette boîte, toute fermée qu'elle est, ne se présente point sans être couverte encore d'une

(54) *Ibid.* p. 150 & 151.(55) *Ibid.* p. 154.(56) *Ibid.* p. 156 & 157.

pièce de soie de même grandeur. Les plus pauvres ont l'usage de ces boîtes, non-seulement parce qu'elles coutent fort peu, mais beaucoup plus à cause des fourmis, dont le nombre est si étrange qu'il s'en trouve par tout & qu'il est difficile d'en préserver les alimens. La vaisselle d'or ou d'argent est défendue par la loi, quoique la plupart des Seigneurs soient assez riches pour en user. Ils se servent de cuillieres pour les choses liquides, mais ils prennent tout le reste avec les doigts. Leurs repas sont fort courts, & se passent sans qu'on leur entende prononcer un seul mot. Ils ne boivent qu'une fois, après s'être rassasiés. La boisson la plus commune est de l'eau, ou du vin de cocos tiré le même jour. On'en fait deux autres sortes, plus délicates, & réservées pour le Roi & les Seigneurs, ou pour les fêtes solennelles; l'une est chaude, composée d'eau & de miel, avec quantité de poivre & d'une autre graine qui se nomme *Cahoa*; l'autre est froide, & se fait avec du sucre & des cocos détrempés dans l'eau. Après le repas, on leur présente un plat de betel pour dessert; car les fruits se servent avec les viandes. Ce sont des femmes ou des filles qui exercent l'office de la cuisine, & les hommes regarderoient le nom de Cuisinier comme un outrage. Ils emploient beaucoup de formalités pour couper la gorge aux animaux, & personne n'en mangeroit la chair si l'on sçavoit qu'elles n'eussent pas été observées. L'usage du betel & de l'areca est aussi commun aux Maldives que dans le reste des Indes. Chacun en porte sa provision dans les replis de sa ceinture. On s'en présente mutuellement lorsqu'on se rencontre. Les grands & les petits ont les dents rouges à force d'en mâcher, & cette rougeur passe dans toute la Nation pour une beauté. Dans leurs bains, qui sont fort fréquens, ils se nettoient les dents avec des soins particuliers, afin que la couleur du betel y prenne mieux (57).

Leur Médecine consiste plus dans des pratiques superstitieuses que dans aucune méthode. Cependant ils ont divers remèdes naturels, dont les Européens usent quelquefois avec succès. Pour le mal des yeux, auquel ils sont fort sujets, après avoir été long-tems au soleil; ils font cuire le foie d'un coq & l'avallent. Pyrard & ses compagnons, attaqués du même mal, imiterent leur exemple sans vouloir souffrir l'application des caractères & des charmes que les Insulaires joignent à ce remède. Ils en reconnurent sensiblement la vertu. Pour l'opilation de rate, maladie commune, qu'on attribue à la mauvaise qualité de l'air & qui est accompagnée d'une enflure très-douloureuse, ils appliquent un bouton de feu sur la partie enflée & mettent sur la plaie du coton trempé dans de l'huile. Pyrard ne put se résoudre à faire usage de ce remède, quoiqu'il en reconnût la bonté par l'expérience d'autrui; mais il se guérit des ulcères qui lui étoient venus aux jambes en y appliquant des lames de cuivre à l'exemple des Insulaires. Ils ont aussi des simples & des drogues d'une vertu éprouvée, sur-tout pour les blessures. L'application s'en fait en onguent, dont ils frottent les parties affligées, sans aucun bandage. Ils guérissent la maladie vénérienne avec la décoction d'un bois qu'ils tirent de la Chine; & ce qui doit nous paroître aussi surprenant qu'à Pyrard, ils prétendent que cette maladie leur est venue de l'Europe, & l'appellent *Frangui haestour*; c'est-à-dire, *Mal François* ou *des Francs*. Outre une espece de fièvre, si commune & si dange-

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

Boisson des Maldivois.

Usage du betel.

Médecine des Maldives.

Expériences d'un Voyageur.

Les Maldivois croient que le mal vénérien leur vient de l'Europe.

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

reufe dans toutes leurs Ifles qu'elle eft connue par toute l'Inde fous le nom de fièvre des Maldives, de dix en dix ans il s'y répand une forte de petite vérole, dont la contagion les force de s'abandonner les uns les autres, & qui emporte toujours un grand nombre d'habitans (58).

Dérèglement de
leurs mœurs,

Le dérèglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du climat à ruiner leur fanté & leur constitution. Les hommes & les femmes y font d'une lâcheté fuprenante. Malgré la févérité des loix, on n'entend parler que d'adultères, d'inceftes & de Sodomie. La fimple fornication n'eft condamnée par aucune loi, & les femmes qui ne font pas mariées s'y abandonnent aufli librement que les hommes. Elles fortent rarement le jour. Toutes leurs vifites fe font la nuit, avec un homme qu'elles doivent toujours avoir à leur fuite, ou pour les accompagner. Jamais on ne frappe à la porte d'une maifon. On n'appelle pas même pour la faire ouvrir. La grande porte de la cour eft toujours ouverte pendant la nuit. On entre jufqu'à celle du logis, qui n'eft fermée que d'une tapifferie de toile de coton; & touffant, pour unique figne, on eft entendu des habitans, qui fe préfentent aufli-tôt & reçoivent ceux qui demandent à les voir (59).

Description du
Palais du Roi.

Le Palais du Roi eft dans un enclos d'aflez grande étendue, qui renferme des jardins & des vergers, ornés de fontaines & de réfervoirs d'eau. Il eft bâti de pierres & d'un feul étage; mais composé d'un grand nombre d'appartemens qui environnent plufieurs cours, au milieu defquelles on voit dans chacune un beau puits de pierre blanche.

L'entrée du Palais eft un corps-de-garde, muni de quelques pieces de canon & d'autres armes. Le portail a l'apparence d'une grande tour carrée. Après la falle des gardes, on entre dans une autre falle, qui eft pour les Seigneurs & les Courtifans. Il n'eft permis qu'aux Officiers domestiques du Roi & des Reines de pénétrer plus loin. Le pavé de ces deux premières falles eft élevé de trois pieds au-deffus du rez-de-chauffée, & revêtu d'un plancher fort bien afsemblé, fur lequel on étend, chaque jour au matin, une natte de diverfes couleurs mêlées de chiffres & d'autres ornemens. Les murs font tendus de tapifferies de foie. Du plafond, qui eft couvert aufli d'une tapifferie, pendent à l'entour quantité de belles franges. Le lieu où le Roi fe place, dans la féconde falle, eft un grand tapis, fur lequel il eft afifs les pieds croifés. La forme du plafond représente au-deffus de fa tête une efpece de daïs. Tous les Seigneurs qui s'affemblent pour compofer la Cour, s'affeient autour fur la natte, en obfervant l'ordre de leur naiffance & de leurs dignités. Ceux qui font d'un rang inférieur fe tiennent debout derriere les premiers, à moins que le Roi, ou quelques Seigneurs dans fon abfence, ne leur donnent ordre de s'affeoir. Les Nobles de l'ifle de Malé font obligés de fe préfenter au Palais tous les jours à midi. Si le Roi ne fe montre pas, ils lui font dire qu'ils font venus pour le faluer & qu'ils attendent refpectueufement fes ordres. Quelquefois ce Monarque leur envoie du betel & des fruits. Il ne reçoit les Etrangers que dans la première falle (60).

Manière dont on
lui fait la cour,

Riçheffe de fes
appartemens.

Les chambres des appartemens intérieurs font ornés des plus belles tapiffe-

(58) *Ibid.* p. 132, 133.

(59) *Ibid.* p. 141, 142.

(60) *Ibid.* p. 155, 156 & 157.

ries de la Chine, de Bengale & de Mafulipatan. L'or & la soie y éclatent de toutes parts, avec une diversité admirable dans l'ouvrage & dans les couleurs. Les Maldives ont aussi leurs manufactures de tapisseries & d'étoffes, mais la plupart de coton, pour l'usage du peuple. Les lits du Roi, comme ceux de ses principaux Sujets, sont suspendus en l'air, par quatre cordes, à une barre de bois qui est soutenue par deux piliers. Les coussins & les draps sont de soie & de coton, suivant l'usage général de l'Inde. On donne cette forme aux lits, parce que l'usage des Seigneurs & des personnes riches est de se faire bercer, comme un remède ou un préservatif pour le mal de ratte dont la plupart sont atteints. Les gens du commun couchent sur des matelats de coton, posés sur des ais montés à quatre piliers.

Pendant le séjour que Pyrard fit aux Maldives, l'habillement ordinaire du Roi étoit une robe de coton, fort blanc & fort fin, ou plutôt, dit-il, une casaque qui lui descendoit un peu au-dessous de la ceinture, bordée de blanc & de bleu, & fermée par-devant avec des boutons d'or massif (61). Le reste du corps étoit couvert, jusqu'aux talons, d'une sorte de pagne de taffetas rouge, ceint par le haut d'une longue & large ceinture de soie rouge à franges d'or, & d'une grosse chaîne d'or, dont l'agraffe, qui étoit plus large que la main, brilloit d'un grand nombre de pierres. Il portoit sur le devant de la cuisse un couteau richement travaillé, & sur la tête un petit bonnet rouge brodé d'or, avec un bouton d'or massif & quelques pierres précieuses au sommet. Quoique l'usage du pays, pour les Grands, soit de porter les cheveux longs, il se faisoit raser chaque semaine, sans exiger que son exemple servît de règle aux Seigneurs de la Cour. Il avoit les jambes nues, comme le moindre de ses Sujets; mais il portoit aux pieds des sandales de cuir doré, qui viennent d'Arabie. Lorsqu'il sortoit, accompagné de sa garde, on soutenoit sur sa tête un parasol blanc, qui est aux Maldives la principale marque de la majesté royale. Il avoit toujours, auprès de sa personne, trois Pages, dont l'un portoit un éventail, un autre son épée nue & une rondache, & le troisième une boîte pleine de betel & d'areca. Il se faisoit suivre aussi par un Docteur de sa loi, qui tenoit un livre à la main. Son goût ne le portoit pas à la pêche, comme la plupart des Rois ses prédécesseurs. Il s'amusoit le plus souvent, dans son palais, à voir travailler des artistes & d'habiles ouvriers qu'il attiroit par ses récompenses, tels que des Peintres, des Orfèvres, des Brodeurs, des Armuriers & des Tourneurs. Il leur fournissoit la matière de leur travail; & les payant libéralement, il gardoit leurs ouvrages pour en orner sa demeure ou pour en faire quelquefois des présents. Sa curiosité le portoit continuellement à s'instruire. Un Etranger qui possédoit quelque talent, ou qui sçavoit quelque chose d'ignoré aux Maldives, trouvoit une faveur certaine à la Cour (62).

Son habillement.

Marque de la
majesté royale.Revenus du Roi
des Maldives.

Les revenus du Roi des Maldives consistent dans son domaine, qui est composé de plusieurs Iles dont il est Seigneur immédiat; dans la cinquième partie des fruits du pays; dans une taille proportionnelle qu'il impose sur les cordes de cocotier; sur une sorte de coquilles, que les Maldivois nomment *Bolys*, dont ils font un grand commerce, & sur le poisson sec; dans les

(61) *Ibid.* p. 158.(62) *Ibid.* p. 159.

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

droits qu'il leve sur les Marchands étrangers, & dans le Commerce qu'il fait lui-même au dehors, par quantité de navires chargés des marchandises de son Royaume. Il a d'ailleurs un droit exclusif sur tout ce que la mer jette au rivage, soit par le naufrage des Étrangers, soit par le cours naturel des flots, qui amène au bord des Îles quantité d'ambre gris & de corail ; sur-tout une sorte de grosse noix, que les Maldivois nomment *Tavarcarré* & les Portugais *Cocos des Maldives*. On ne nous en apprend pas l'origine ; mais ses vertus sont vantées par les Médecins, & Pyrad la représente aussi grosse que la tête d'un homme. Elle s'achète à grand prix. Lorsqu'un Maldivois fait fortune, on dit en proverbe qu'il a trouvé de l'ambre gris ou du *Tavarcarré*, pour faire entendre qu'il a découvert quelque trésor (63).

Monnaie du
pays.

La monnaie des Maldives est d'argent, & ne consiste qu'en une seule espèce (64), qui se bar dans l'Île de Malé & qui porte le nom du Roi en caractères Arabesques. Ce sont des pièces qu'on nomme *Larins*, de la valeur d'environ huit sols de France. Les monnoies étrangères y ont cours, mais on ne les prend qu'au poids & pour leur juste valeur. Dans l'Inde & les pays voisins, où les Royaumes & les Seigneuries sont en si grand nombre, il y a aussi beaucoup de diversité dans les monnoies, non-seulement d'or & d'argent, mais encore d'un autre métal qui se nomme *Calin*, & qui est fort estimé par sa dureté & sa blancheur. Il se fait même de la monnaie de fer, dont le cours se borne à la vérité aux États du Prince qui la fait battre. Mais l'or & l'argent ont toujours une valeur réelle, indépendamment de leur marque. D'un autre côté, cette valeur est fort différente de celle qu'ils ont en Europe ; car le prix de l'argent y est plus haut, & celui de l'or plus bas que parmi nous. Les piastres d'Espagne sont reçues avidement dans tous les États de l'Inde. À l'égard des larins qui se battent aux Maldives, l'usage est de les couper dans le Commerce, pour donner au poids la valeur des marchandises qu'on achète ; ce qui ne se fait pas sans quelque dommage, parce que cette division entraîne la perte d'un douzième. Au lieu de petite monnaie, on se sert de *Bolys*, petites coquilles qui sont une des richesses de ces Îles. Elles ne sont guères plus grosses que le bout du petit doigt. Leur couleur est blanche & luisante. La pêche s'en fait deux fois chaque mois, trois jours avant la nouvelle lune & trois jours après. On laisse ce soin aux femmes, qui se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans le sable de la mer. Il en sort tous les ans des Maldives la charge de trente ou quarante navires, dont la plus grande partie se transporte dans le Bengale, où l'abondance de l'or, de l'argent & des autres métaux n'empêche pas qu'elles ne servent de monnaie commune. Les Rois mêmes & les Seigneurs font bâtir exprès des lieux où ils conservent des amas de ces fragiles richesses, qu'ils regardent comme une partie de leur trésor. On les vend en paquets de douze mille, qui valent un larin, dans de petites corbeilles de feuilles de cocotiers, revêtues en dedans de toile du même arbre. Ces paquets se livrent comme les sacs d'argent dans le Commerce de l'Europe, c'est-à-dire, sans compter ce qu'ils contiennent (65).

Autres marchan-
dises des Maldiv-
es, & leur ré-
partition.

Les autres marchandises des Maldives sont les cordages & les voiles de co-

(63) *Ibid.* p. 165.

(64) *Ibid.* p. 163.

(65) *Ibid.* p. 165. Une partie de ce Com-

merce se fait aujourd'hui par les Hollandois, qui portent des bolys, ou koris, dans plusieurs pays de l'Afrique.

cotier, l'huile & le miel du même arbre, & les cocos mêmes, dont on transporte chaque année la charge de plus de cent navires; le poisson cuit & séché; les écailles d'une sorte de tortues qui se nomment *Cambes*, & qui ne se trouvent qu'aux environs de ces Isles & des Philippines; les nattes de jonc, qui ne se font nulle part avec tant de finesse & d'agrémens; les toiles de coton colorées; diverses étoffes de soie qu'on y apporte crue & qu'on y met en œuvre de toute sorte de grandeur, pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs & des robes. Enfin l'industrie des habitans est renommée pour toutes les marchandises qui sortent de leurs Isles, & cette réputation leur procure en échange ce que la nature leur a refusé, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la soie & du coton crus, de l'huile d'une graine odoriférante, qui leur sert à se frotter le corps; de l'areca pour le betel, du fer & de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même & de l'argent, qui ne sortent jamais des Maldives lorsqu'une fois ils y sont entrés, parce que les habitans n'en donnent jamais aux Etrangers, & qu'ils l'emploient en ornemens pour leurs maisons, ou en bijoux pour leur parure & pour celle de leurs femmes. (66).

Les Portugais ayant profité des divisions de quelques Princes Maldivois, s'étoient rendus maîtres de la plupart des Isles (67), & jouirent paisiblement de leur conquête l'espace d'environ dix ans. On lit, dans leurs Historiens, par quels degrés ils étoient parvenus à l'exécution de cette grande entreprise. Un Roi des Maldives, touché de la vérité du Christianisme & désespérant de faire approuver à ses Sujets la résolution qu'il avoit formée de l'embrasser, prit le parti de s'embarquer secrètement, avec la Reine sa femme & quelques amis fidèles, pour se rendre à Cochin, où il reçut le Baptême. Son trône fut aussitôt rempli par un Prince Maldivois, son ancien concurrent. Mais comptant sur le secours des Portugais, avec lesquels il venoit de s'unir par une si sainte alliance, il n'en écrivit pas moins à ses peuples, qu'il leur commandoit de recevoir la Foi Chrétienne & de lui payer le tribut ordinaire, sans quoi ils devoient s'attendre à le voir bien-tôt paroître avec une puissante armée, pour les punir de leur infidélité. Ils lui répondirent qu'ils ne le connoissoient plus, & que s'il lui étoit dû quelque chose il devoit le venir demander; que s'il se trouvoit bien d'avoir embrassé le Christianisme, il continuât de vivre dans cette créance, mais que pour eux ils périroient plutôt que de changer de religion. Ce fut alors qu'il demanda du secours aux Portugais. Le Viceroi des Indes lui en accorda volontiers, mais à condition qu'il ne marchât point en personne, dans la crainte que s'accordant avec son peuple il ne jouât quelque mauvais tour à ses protecteurs. Les Portugais mirent à la voile & répandirent la terreur dans les Isles. Cependant ils y trouverent tant de résistance, qu'ils furent contraints de se retirer avec perte. L'année suivante, y étant retournés avec de nouvelles forces, ils se rendirent maîtres de l'Isle de Malé, où le nouveau Roi fut tué les armes à la main. Ils y élevèrent une Forteresse, & de-là, s'étant fait reconnoître dans les autres Isles, ils convinrent avec les habitans de les laisser en paix & de ne rien changer à leur religion, pourvu que les droits du Roi chrétien fussent payés fidèlement. Ce

Comment les
Portugais s'é-
toient emparés
de ces Isles.

Un Roi des
Maldives se fait
Chrétien.

Il est privé du
Trône & les Por-
tugais prennent
sa défense.

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

Traité rendit la tranquillité à la plus grande partie des Maldives; mais deux des principaux Seigneurs réunissant leurs forces dans l'Atollon de Souadou, qui est à la pointe du Sud, & s'obstinant à refuser leur soumission, il fut impossible aux Portugais d'y pénétrer. Ainsi cet Atollon & toutes les Isles du Sud n'ont jamais reconnu l'autorité du Portugal (68).

Ils se rendent
maîtres du pays.

Les Maldivois confessoient encore que le commerce ne fut jamais si florissant dans leurs Isles, que pendant le regne de ces nouveaux Maîtres. Il dura l'espace d'environ dix ans. Tout se faisoit au nom du Roi Chrétien, qui continua de demeurer à Cochîn; & les Portugais avoient mis, dans l'Isle de Malé, un Viceroi de la Nation auquel ils accorderoient certains honneurs; mais les ordres venoient de leur Conseil & s'exécutoient par une nombreuse garnison qu'ils entretenoient dans la forteresse. Cependant les deux Princes rebelles augmentèrent tellement leurs forces dans l'Atollon de Souadou, que malgré l'éloignement, qui est d'environ quatre-vingt lieues, ils incommodoient beaucoup la garnison de Malé. Après divers succès, qui firent traîner longtemps cette petite guerre, il leur arriva un jour quatre Galeres de Corsaires Malabares, qui cherchoient l'occasion de piller. Ils leur proposerent la moitié du butin pour faire la guerre aux Portugais; & recevant avis que le Gouverneur de la Forteresse étoit allé à Cochîn avec une partie de sa garnison, ils aborderent si brusquement à l'Isle de Malé, qu'ayant surpris la Forteresse par escalade, ils firent main basse sur trois cens Portugais qui étoient restés pour la garde. Toutes les richesses de l'Isle furent partagées fidèlement entre les vainqueurs. Mais le regret de voir emporter hors de l'Isle la moitié de tant de biens fit commettre une noire perfidie aux deux Princes. Ils attaquèrent les Malabares; & la victoire les ayant rendus maîtres du butin & des Galeres après un long combat, ils firent transporter assez humainement les Corsaires sur leur côte (69).

Traité entr'eux
& les Maldivois.

Envain les Portugais recommencerent la guerre. Toutes leurs Flottes furent battues pendant trois ans, & la Forteresse qu'ils avoient élevée avec tant de soins devint un obstacle invincible à leur retablissement. Ils comprirent enfin que pour l'avantage de leur commerce, il valoit mieux s'accorder par un traité que de continuer une guerre incertaine (70). On convint de part & d'autre que les deux Princes demeureroient paisiblement en possession des Maldives, sous trois conditions; la première, qu'ils ne prendroient pas le titre de *Rasquans*, qui signifie Rois, mais seulement celui de *Quilagues*, c'est-à-dire, de Princes ou de Ducs; la seconde, que sans reconnoître le Roi Chrétien pour leur souverain, ils ne laisseroient pas de lui faire une pension, qui lui seroit payée à Cochîn, & qui passeroit à ses successeurs ou ses héritiers; la troisième, que tous les Maldivois qui sortiroient de leurs Isles pour le commerce seroient obligés de prendre un Passeport des Portugais, comme tous les autres peuples de l'Inde qui sont en paix avec eux. Cette paix duroit encore lorsque Pyrard fut jetté aux Maldives par son naufrage; mais les Insulaires n'en portoient pas moins une haine mortelle aux Portugais (71).

Le Roi chrétien
s'établit à Goa.

Le Roi Chrétien donna dans la suite au Roi de Portugal le tiers de son revenu, pour obtenir la permission de s'établir à Goa; où Pyrard le vit dans

(68) *Ibid.* p. 169.

(69) *Ibid.* p. 179.

(70) *Ibid.* p. 171.

(71) *Ibid.* p. 172.

le cours

le cours de ses aventures. Ce revenu consistoit en bolys, & en cordages d'écorce, qui se nomment *Cayro*. Les Maldivois en chargeoient tous les ans à leurs frais quatre Navires, chacun de cent cinquante tonneaux, dont ils devoient répondre jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de leurs îles & de leurs bancs (72).

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

Pendant le gouvernement des deux freres, qui regnerent ensemble l'espace de vingt-cinq ans, la paix intérieure des Maldives fut troublée par diverses révoltes. L'aîné se nommoit *Bode-ta-courou*, & l'autre *Afsun Quilague*. Ils avoient épousé l'un la femme, & l'autre la fille du Roi qui avoit été tué dans la conquête des Portugais. L'aîné eut un fils, qui devint son successeur, & qui étoit celui que Pyrard trouva sur le trône. Il l'avoit fait reconnaître avant sa mort & lui avoit fait prêter le serment de fidélité par tous ses peuples. Cette précaution lui avoit paru d'autant plus nécessaire, qu'il connoissoit à ce jeune Prince des inclinations douces & peu de penchant pour la guerre. Aussi l'avoit-il délivré d'un obstacle redoutable en faisant mourir plusieurs Seigneurs, dont il craignoit pour lui la concurrence. Mais une si cruelle politique l'avoit exposé lui-même à diverses entreprises, qu'il eut le bonheur d'arrêter par sa prudence & sa fermeté (73). Pyrard en rapporte une, qui paroît intéressante à la fin de cet article. Un grand Navire ayant échoué sur les bancs des Maldives, il s'y trouva un jeune Portugais, âgé de sept ans, d'une figure si charmante que les deux Rois le prirent dans une singulière affection. Ils le firent nourrir avec leur héritier présomptif, qui étoit à peu près du même âge. La nature n'avoit pas donné moins d'esprit que de beauté à ce jeune étranger. Il se perfectionna dans les sciences & les exercices du pays; & se voyant traité avec les mêmes honneurs que le Prince des Maldives, il se persuada qu'il étoit son frere. A la vérité lorsqu'il fut dans un âge plus avancé, on lui apprit son origine, en l'avertissant qu'il devoit autant de soumission que de fidélité au Prince qui devoit être son maître. Cependant après la mort du second des deux Rois, l'autre, par un sentiment d'amitié qui ne s'étoit pas refroidi, lui fit épouser la fille de son frere, qui étoit le plus noble & le plus riche parti du Royaume. Les dignités lui furent prodiguées après ce mariage. Il se vit honoré de l'emploi d'Amiral, de la qualité de *Moscouli*, & du commandement de la première compagnie des gardes. Tant de grandeur excita son ambition & le fit penser à s'élever sur le trône, d'autant plus qu'il ne voyoit dans le Prince des Maldives qu'un concurrent faible & moins estimé que lui. Ses projets se fortifierent encore lorsqu'il eut observé que le Roi se défaisoit insensiblement de tous les Seigneurs qu'il jugeoit redoutables pour son fils. Il craignit que cette défiance ne lui devînt funeste à son tour, & dans ces idées il traita secrètement avec les Portugais. Le Roi, toujours prêt à s'allarmer, pénétra le complot, & découvrit par la trahison de quelque complice, que sa couronne & sa vie étoient également menacées. Il fit appeler ce jeune ambitieux, qui eut la hardiesse de se rendre au Palais comme s'il n'eut eu rien à se reprocher. Il le fit asseoir en sa présence, au milieu de toute sa Cour qu'il avoit fait assembler; & pour mettre sa fermeté à l'épreuve, il parut prendre plaisir à l'interroger, en le regar-

Etat des Maldives après ces guerres.

Fortune & fin tragique d'un jeune Portugais.

(72) *Ibidem.*

Tome VIII.

(73) *Ibid.* p. 173.

USAGES DES
MALDIVES.
1602.

dant d'un œil fixe. Enfin s'indignant de son audace, il fit paroître quelques gardes, qui le saisirent, le lièrent, & le traînèrent dans cet état jusqu'au bord de la mer, où ils le tuèrent dans une barque à quelques pas du rivage (74).

Description de l'Isle de Goa.

1608.

Remarque en
forme d'introduction.

Quoique les Historiens Portugais aient traité avec beaucoup d'étendue tout ce qui appartient à ce fameux établissement de leur Nation dans les Indes Orientales, il semble que les observations d'un Etranger n'en doivent être que plus précieuses aux yeux d'un lecteur éclairé, qui cherche à pouvoir distinguer ce que la vanité & l'intérêt font mêler de faux ou d'exagéré dans la plupart de ces histoires nationales. On doit se souvenir que Pyrard passa deux ans entier à Goa, & qu'il s'attachoit à remarquer tout ce qu'il croyoit capable d'enrichir son Journal (75).

Isle de Goa, formée par une rivière.

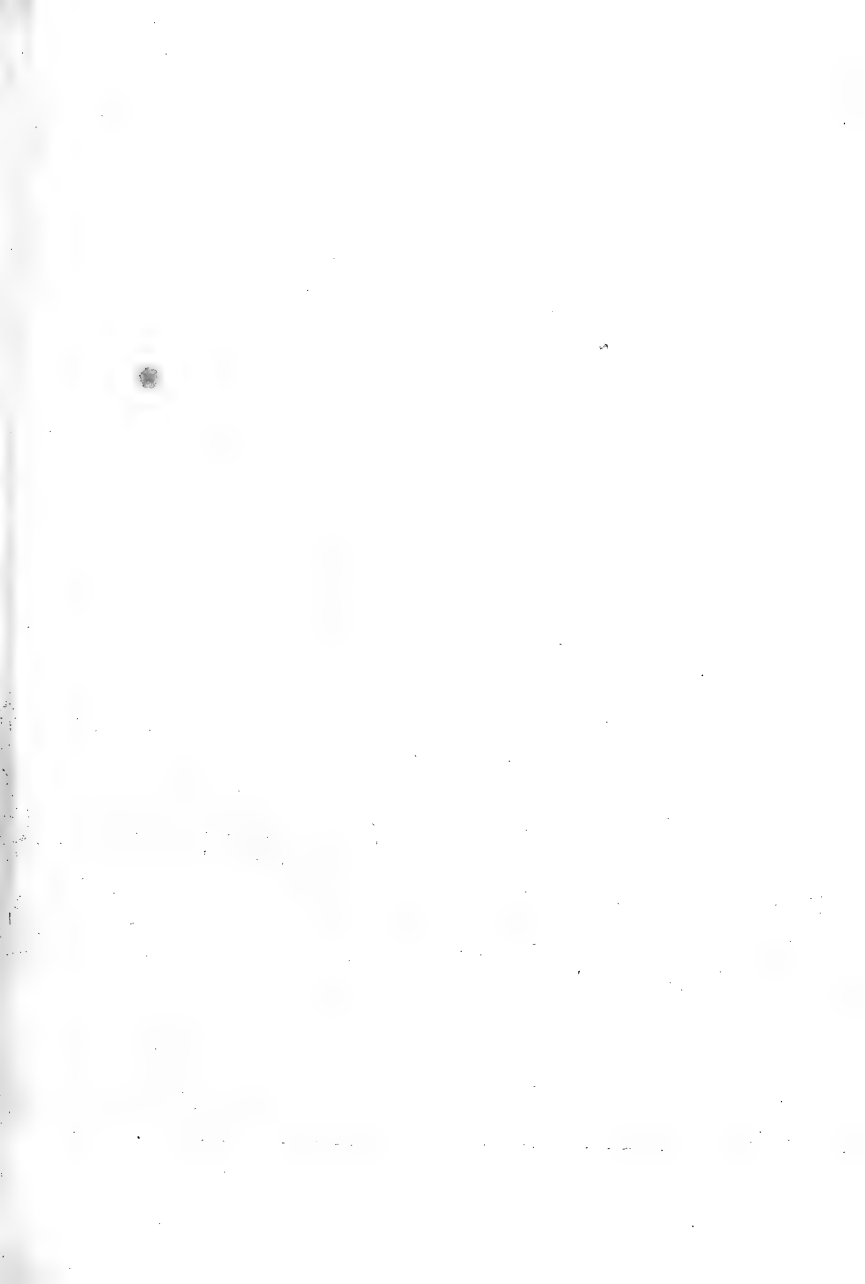
Goa est une Isle qui dépendoit autrefois du Royaume de *Decan* ou *Deal-kaz*, & dont le circuit est d'environ huit lieues. Cette Isle est formée par une belle & grande riviere qui l'environne, & qui fait plusieurs autres Isles, peuplées d'Indiens & de Portugais. Cette riviere est assez profonde, quoique les grands Vaisseaux, tels que les Caraques & les Galions soient obligés de s'arrêter à l'embouchure, qui porte le nom de *Barre*. Les bords de l'Isle sont défendus par sept Fortereffes, dont les deux principales sont à l'embouchure de la riviere; l'une au Nord du côté de la terre ferme, qui est le pays de *Bar-des*, dépendant aussi des Portugais, & pour la garde d'une belle fontaine d'eau fraîche autant que pour celle de la Riviere; l'autre à l'opposite, sur un cap de l'Isle. Ces deux Fortereffes défendent fort bien l'entrée de la riviere; mais elles ne peuvent empêcher les Navires étrangers de mouiller à la barre, & par conséquent de fermer le passage aux Vaisseaux Portugais. Une lieue plus loin, entre la barre & la Ville, est le Fort de *Pangin*, où tous les Vaisseaux sont obligés de prendre le passeport du Gouverneur, soit pour l'entrée ou la sortie. C'est une des plus agréables demeures de l'Isle entière, & le lieu où les nouveaux Vicerois descendent pour y attendre le jour & les cérémonies de leur entrée.

Ses propriétés.

Toute l'Isle est montagneuse. La plus grande partie est d'une terre rouge, dont les habitans font d'assez belle poterie. Mais on y trouve une autre terre d'un gris noirâtre, beaucoup plus fine & plus délicate, qui sert aussi à faire des vases de la finesse du verre. Le pays n'est pas des plus fertiles; ce qu'il faut moins attribuer aux mauvaises qualités du terroir qu'à ses montagnes; car on sème, dans les vallées, du riz & du millet qui se moissonnent deux fois l'année. L'herbe & les arbres y conservent toujours leur verdure, comme dans la plupart des Isles & des Pays qui sont entre les deux tropiques. On y voit un grand nombre de vergers, bien plantés & fermés de murailles, qui servent de promenades & de maisons de campagne aux Portugais. Ils y conduisent de l'eau par un grand nombre de canaux, pour l'entretien des cocotiers, dont ils tirent leur vin & d'autres utilités. Assez près de la Ville est un fort bel étang, de plus d'une lieue de tour, sur les bords duquel les Sei-

(74) *Ibid.* p. 174 & 175.

(75) Voyages de Pyrard, l. 2, p. 16.



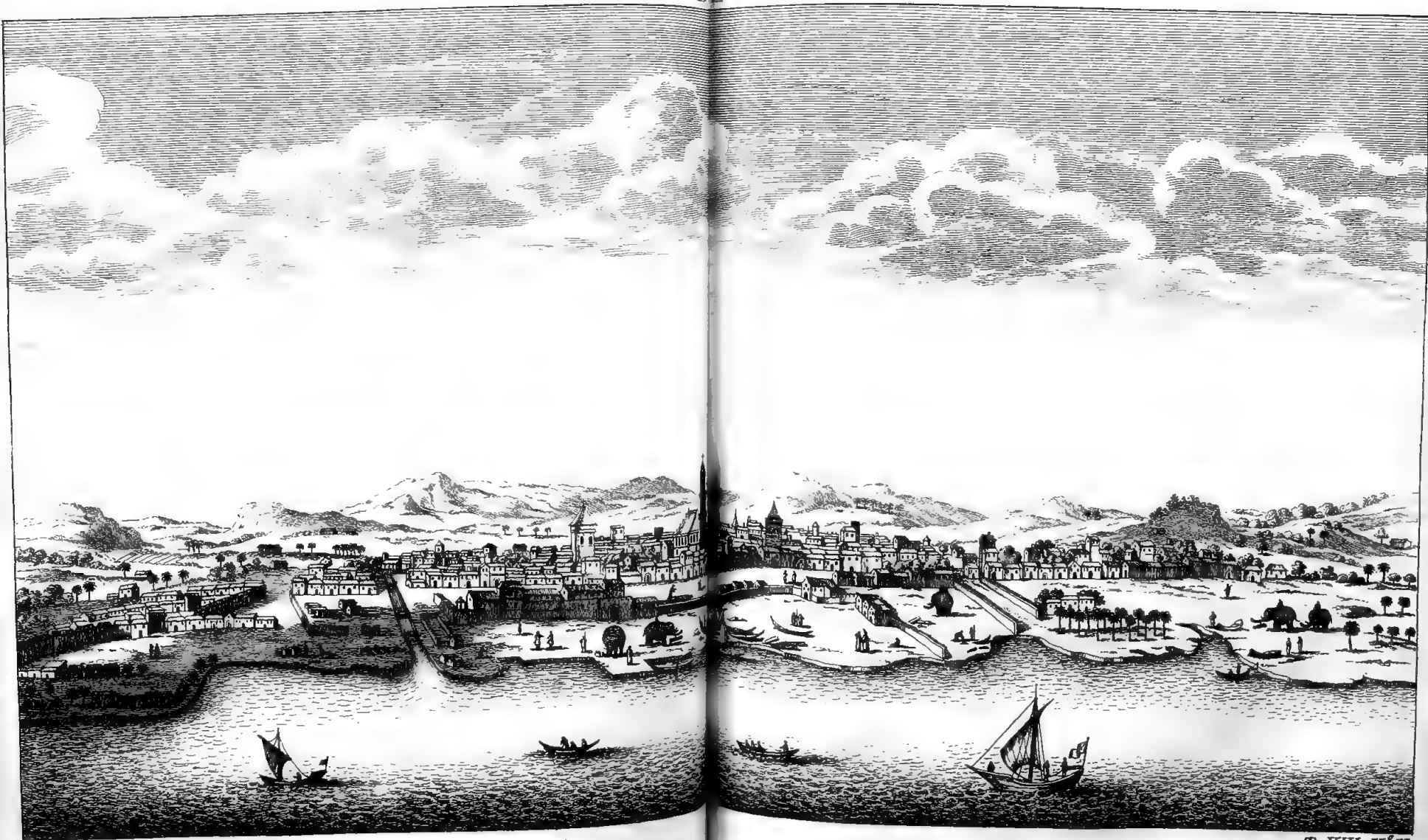


GOA.



T. VIII. N.º V.

VUE DE GOA.





gneurs ont de fort belles maisons, & des jardins remplis de toutes sortes de fruits (76).

Les Villages de l'Isle sont peuplés de différentes sortes d'habitans, naturels ou étrangers. La plupart des naturels sont encore Idolâtres. On distingue 1^o. les Bramines, qui sont répandus dans toutes les Indes, & que les autres regardent comme leurs supérieurs & leurs maîtres; 2^o. Les *Canarins*, qui se divisent en deux especes; l'une de ceux qui exercent le commerce & d'autres métiers honnêtes; l'autre, composée de pêcheurs, de rameurs, & de toutes sortes d'artisans; 3^o. les Colombins, qui s'emploient aux choses les plus viles, & qui vivent dans la pauvreté & la misère. Le privilège de ces anciens habitans de l'Isle est de jouir tranquillement de leur liberté, en vertu d'une Ordonnance des Rois de Portugal, & de ne pouvoir être forcés dans leur culte de religion, ni réduits à l'esclavage. Entre les Etrangers, quoique le premier rang appartienne aux Portugais, ils mettent eux-mêmes beaucoup de différence entre tous ceux qui prennent ce nom. Les véritables maîtres sont ceux qui viennent de l'Europe, & qui se nomment avec affectation *Portugais de Portugal*. On considère après eux ceux qui sont nés, dans l'Inde, de pere & de mere Portugais. Ils portent le nom de *Cassices*. Les derniers sont ceux qui ont pour pere un Portugais, ou une Portugaise pour mere, mais qui doivent la moitié de leur naissance à une Indienne ou un Indien. On les appelle *Metifs*; comme on appelle *Mulâtres* ceux qui viennent d'un Portugais & d'une Nègresse d'Afrique. Les Mulâtres sont au même rang que les Metifs. Mais, entre les Metifs, ceux qui sont de race Bramine, du côté de leur pere ou de leur mere, jouissent d'une considération particuliere. Les autres habitans sont ou des étrangers Indiens, qui achètent la liberté de demeurer dans l'Isle en payant un tribut personnel; ou des Européens, tels qu'un petit nombre d'Espagnols, quantité d'Italiens, quelques Allemans & Flamands, un fort bon nombre d'Armeniens & quelques Anglois. On n'y voit pas un seul François, à l'exception de quelques Jésuites employés dans les Missions. Le nombre des Esclaves y est infini. Les Portugais en achètent de toutes les Nations Indiennes, & le commerce qu'ils en font est très-étendu. Ils s'arrêtent peu aux défenses qui doivent leur faire excepter plusieurs peuples avec lesquels ils vivent en paix. Amis, ennemis, ils enlèvent ou achètent tous ceux qui tombent entre leurs mains, & les vendent pour le Portugal ou pour leurs autres Colonies (77).

La Ville de Goa, qui tire son nom de l'Isle où elle est située, regne l'espace d'une demie lieue sur le bord de la riviere, du côté du Nord. Depuis environ cent dix ans que les Portugais s'étoient rendus maîtres de l'Isle, l'Auteur ne se lassait pas d'admirer qu'ils y eussent élevé tant de superbes bâtimens, qui comprennent des Eglises, des Monasteres, des Palais, des places publiques, des Fortereffes, & d'autres édifices à la maniere de l'Europe. Il lui donne une lieue & demie de tour, sans y comprendre les Fauxbourgs. Elle n'est forte que du côté de la riviere. Une simple muraille, qui l'environne de l'autre côté, ne la défendrait pas long-tems contre ceux qui seroient maîtres de l'Isle. Elle avoit, dans son origine, de bonnes portes & des murs plus

DESCRIPTION
DE GOA.
1603.
Variété de ses
habitans.

Différence entre
les Portugais.

Ville de Goa.

Simplicité de
ses fortifications.

(76) *Ibid.* p. 17 & 18.

(77) *Ibid.* Liv. II, p. 20 & 21.

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.

Elle est mieux
défendue du côté
de la rivière.

hauts & plus épais ; mais s'étant fort accrue pendant les années florissantes du regne de ses Habitans dans les Indes, ces anciennes défenses sont devenues presque inutiles. Aussi toute la confiance des Portugais est-elle dans la difficulté des passages (78).

Entre la Ville & le bord de la rivière, on a ménagé trois grandes places, séparées par des murs qui tiennent à ceux de la Ville & qui entrant assez loin dans l'eau ferment l'accès des deux côtés, & ne permettent d'entrer que par les portes. La première de ces places, d'où l'on a la vue de la mer à l'Ouest, se nomme la *Riviera grande*. Elle a deux portes pour entrer dans la Ville, & quelques terrasses bordées de canon pour la défendre, mais une de ces portes appartient au logement du Commandant de la place, qui est aussi l'Intendant des finances, & qui tient le premier rang après le Viceroy, sous le titre de *Viador de fazenda*. C'est dans la *Riviera grande* qu'est la monnoie, la fonderie des canons, & le grand magasin des ferremens qui servent à la guerre & au commerce. Le travail y est continuel, sans aucun égard pour le Dimanche & les Fêtes, avec cette unique restriction, que le Dimanche on ne travaille que l'après-midi, quoique les Ouvriers ne soient pas moins payés pour le matin. Le *Viador* peut voir de sa galerie tout ce qui se fait sur la place & sur la rivière. Près de sa maison est une magnifique Eglise, dont le Parvis renferme une espace fermé, pour le Conseil qu'il y tient tous les jours avec les autres Officiers du Roi. La *Riviera grande* est un quarré long d'environ huit cens pas, sur deux cens de largeur (79).

Seconde Place

La seconde place, qui suit le bord de la rivière, à l'Est, est bordée du côté de la Ville par ce bel Hôpital dont on a lu la description dans le Journal de Pyrard. Cette place se nomme le Quai de Ste Catherine, ou le Marché au poisson, parce que c'est là que le poisson s'apporte en effet & qu'il se vend au Public. Ce Quai est fort commode pour la descente des malades qui arrivent sur les Flottes du Portugal. On y peut décharger aussi les marchandises. Il a plusieurs portes, avec des terrasses garnies de canon. La populace y est toujours fort nombreuse, parce qu'elle y trouve continuellement l'occasion de s'employer au travail. On passe delà dans la troisième place,

Troisième Place.

qui est d'autant mieux fermée que le dernier mur extérieur s'avance assez loin dans la rivière. Elle se nomme la place des Galeries, & l'on y en voit effectivement quelques-unes, qui ont la forme de celles d'Espagne & d'Italie. Les bâtimens dont elle est environnée renferment tout ce qui est nécessaire pour le service de la guerre & de la marine. Les entrées sont gardées soigneusement du côté de la rivière, parce que c'est dans cette place que donne la grande porte de la Ville, qui est sous le palais du Viceroy. C'est là aussi qu'on embarque toutes les marchandises qui doivent être transportées en Portugal. Elles payent trois pour cent à la sortie de Goa, au lieu que celles qui viennent du Portugal ne payent aucun droit d'entrée. Tous les quais de cette place sont fort bien murés, & la plus grande partie a des degrés de pierre. La grande porte de la Ville est ornée avec beaucoup de magnificence. Ce sont des peintures qui représentent les guerres des Portugais dans les Indes ; des trophées d'armes ; sur tout une belle statue dorée, qui est celle de Ste Ca-

(78) *Ibid.* p. 16 & 22.

(79) *Ibid.* p. 24 & 25.

therine, parrone de Goa, parce que ce fut le jour de sa fête que les Portugais se rendirent maîtres de l'Île (80).

Outre ces trois places, il y en a d'autres sur la rivière, qui ne sont ni gardées ni défendues par des remparts. Celle qui se nomme *Terrero* est entre la rivière & le palais du Viceroi. Sa longueur est d'environ sept cens pas, sur deux cens de large. Elle est fermée d'un côté par les murailles du palais du Viceroi, & de l'autre côté par celles de la place des Galeries. C'est un vaste quai, où abordent tous les Vaisseaux Indiens que le commerce amène à Goa, & dont le nombre est toujours fort grand. On y voit un fort beau bâtiment, dont la cour intérieure, a quelque ressemblance, par son peristyle, avec la place royale de Paris. C'est la douane pour toutes les marchandises qui servent d'alimens. Elle porte le nom d'*Alfandega*, comme un autre édifice où les autres marchandises payent les droits, s'appelle *Banquesalle*. Il y a aussi divers bâtimens pour les poids, pour les Commis de la douane & pour tous les Officiers qui sont employés dans les Fermes du Roi. Aussi-tôt que les Vaisseaux sont déchargés, ils s'avancent plus loin dans la rivière, pour faire place à ceux qui leur succèdent. Au bout de ce quai est une autre place, fort vaste & de forme ronde, qui est le plus grand Marché de Goa pour les provisions de bouche. Elle est continuellement peuplée; car le marché s'y tient tous les jours, sans en excepter les Dimanches & les Fêtes; & l'usage de Goa est de ne faire aucune provision d'un jour à l'autre. Au pied de cette Place s'offre un fort beau Fauxbourg, où les Dominiquains ont leur Couvent, avec une magnifique Eglise. Il contient plusieurs Paroisses, & d'autres Eglises en fort grand nombre (81).

Le Palais du Viceroi, qui se nomme aussi la Forteresse (82), est un somptueux édifice, avec une grande Place, du côté de la Ville, qui se nomme *Campo del passo*, où la Noblesse s'assemble lorsque le Viceroi doit sortir en cérémonie. Elle est avertie la veille par le son du tambour; & le lendemain elle se rend à cheval sur cette Place, dans l'équipage le plus riche & le plus galant, pour attendre son passage & ses ordres. Vis-à-vis la porte du Palais est un grand bâtiment où se tient la principale Cour de Justice, dont le premier Président se nomme *Desembargador-mayor*. Quoiqu'on donne au Palais le nom de *Fortaleza* ou de Forteresse, il est mal défendu du côté de la Ville; mais le logement en est fort commode. En entrant, à main droite, on trouve la prison, qu'on appelle *Tronco*, & qui fait partie du corps de l'édifice. Deux grandes cours, qui communiquent de l'une à l'autre, sont environnées d'appartemens, d'Eglises, d'horloges, de réservoirs d'eau, & de chambres pour une partie du trésor royal, dont l'autre partie est au Couvent des Cordeliers. Dans la première cour, à main gauche, on monte par un grand escalier de pierre dans une salle très-spacieuse, où sont peintes toutes les Flottes qui ont fait le voyage de Portugal aux Indes, avec les noms des Amiraux & des Capitaines. On y voit jusqu'aux Vaisseaux qui ont péri par le naufrage, & le nombre en est incroyable. Plus loin, on trouve une autre salle, qui est celle du Conseil. Là sont les portraits au naturel de tous les Vicerois qui ont gouverné les Indes. Il y a toujours une garde à l'entrée de cette salle. Pyrard ne parle pas des appartemens intérieurs, où il n'eût jamais la liberté de pé-

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.
Autres Places
sur la rivière.

Un des faux-
bourgs.

Palais du Vice-
roi, ou la For-
teresse.

Deux grandes
salles & leurs
peintures.

(80) *Ibid.* p. 27 & 28.

(81) *Ibid.* p. 28 & 29.

(82) *Ibid.* p. 29.

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.

Grande & belle
rue de la Ville.

Édifices remar-
quables.

Quatre maisons
des Jésuites.

nétrer. Mais il relève beaucoup ce Palais, par sa situation & par la beauté de ses bâtimens. Les écuries ne sont pas dans son enceinte. Elles se présentent à main droite en entrant (83).

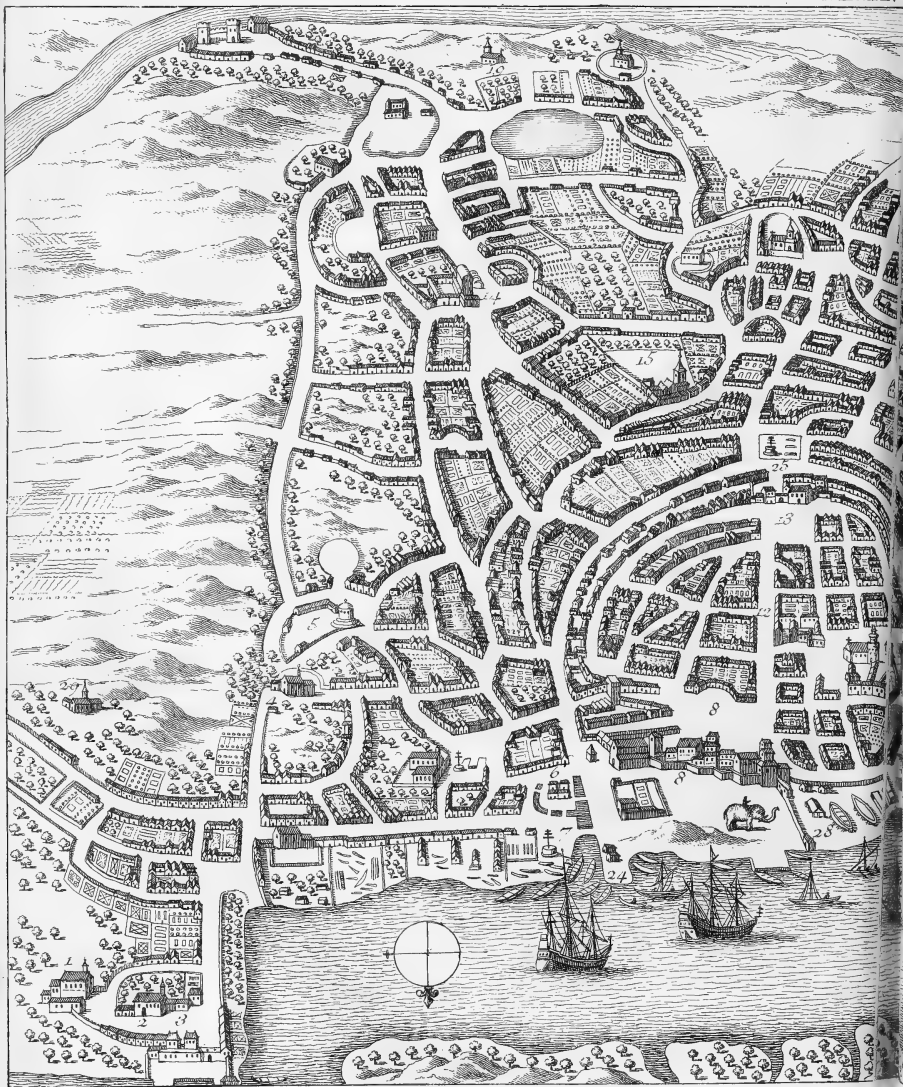
Du Palais pour aller à la Ville, on entre dans la plus belle rue de Goa, qui se nomme la *Rua drecha*, ou la rue droite. Elle a plus de mille cinq cens pas de long, & les maisons qui la bordent offrent les riches enseignes d'une infinité de Lapidaires, d'Orfèvres, de Banquiers & des plus gros Marchands Portugais, Italiens, Allemands, qui soient établis aux Indes. Cette rue est terminée par l'Eglise de Notre-Dame d'*Afera* ou de la Miséricorde, qui est une des plus belles de la Ville, & dont l'intérieur est entièrement doré. Sur le portail est la statue, en pierre dorée, du célèbre *Dom Alphonse d'Albuquerque*, qui soumit aux Portugais l'Isle de Goa. Près de cette Eglise est un fameux Monastere pour les filles orphelines de bonne maison, qui sont obligées d'y faire leur demeure jusqu'au tems de leur mariage. C'est dans le même lieu que les Portugais de quelque considération renferment leurs femmes lorsqu'ils s'éloignent de la Ville. Au milieu de la rue *Drecha*, on rencontre une grande Place, qui offre d'un côté le Tribunal redoutable de l'Inquisition, & de l'autre la Maison de Ville. Ces bâtimens sont vastes & de très-belle pierre, avec de grands escaliers; & dans les termes de Pyrard, « il n'y a maisons de Roi » qui aient de si belles salles. Le Palais de l'Archevêque fait un autre ornement de cette Place. Il est accompagné d'une superbe Eglise, qui se nomme *Aflee*; & l'on découvre à peu de distance le Couvent des Cordeliers, qui est le plus beau & le plus riche du monde (84). Toute la Vie de S. François est représentée dans le cloître en or & en azur.

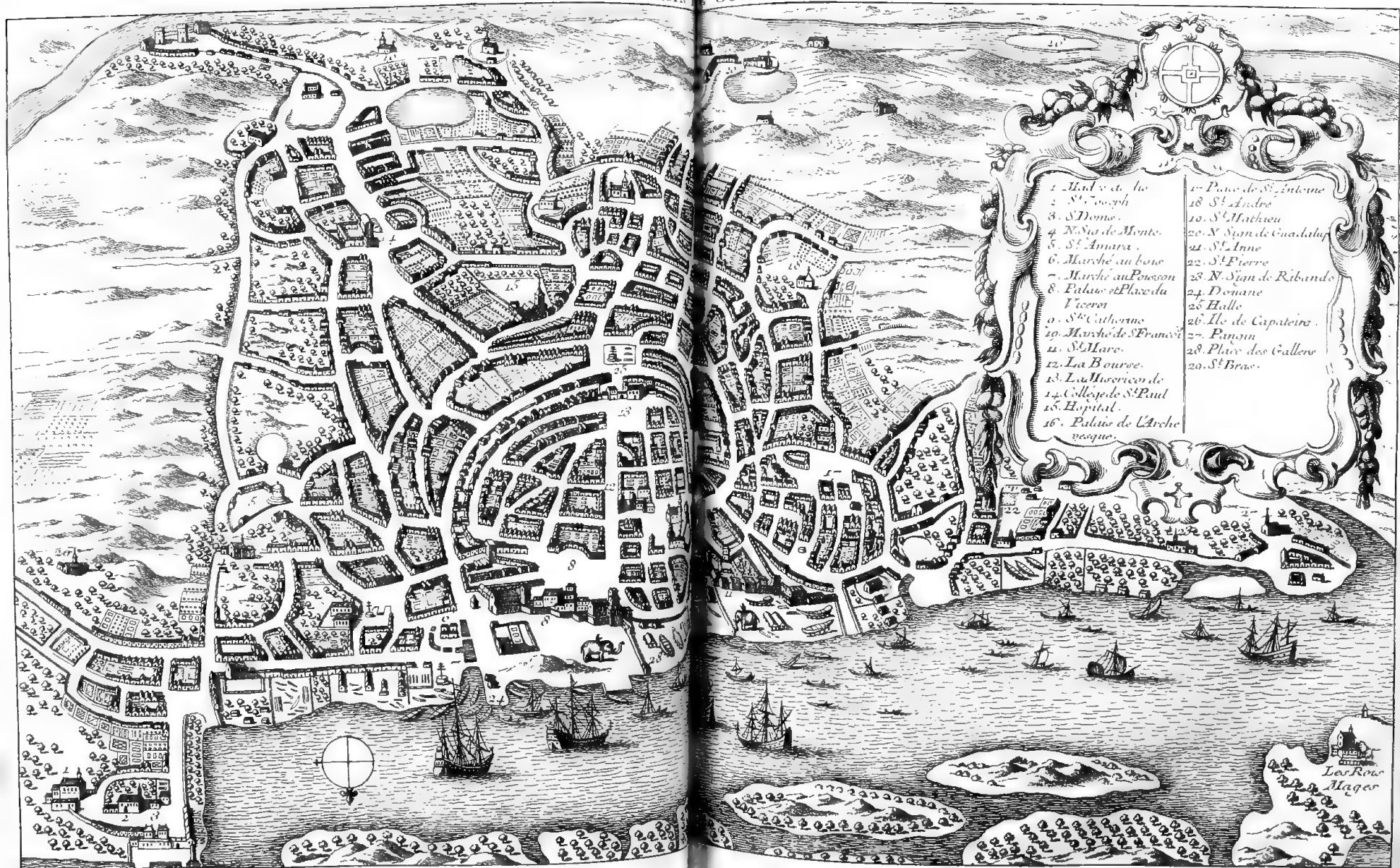
Pyrard continue de parcourir une grande partie des rues & des édifices, en faisant observer particulièrement que le nombre des Eglises y est merveilleux. Les seuls Jésuites en ont quatre (85), dont la principale est fondée à l'honneur de la Conversion de S. Paul. C'est l'Eglise de leur Collège, qui est le plus célèbre de toutes les Indes Orientales, & où l'Auteur vit plus de deux mille écoliers. La seconde, qui porte le nom de Jesus, est entièrement dorée dans l'intérieur. L'Auteur y vit une croix d'or massif, longue de trois pieds & large de quatre doigts, sur deux pouces d'épaisseur, enrichie de toutes sortes de pierres précieuses. C'étoit un présent de plus de cent mille écus, que les Jésuites destinoient au Pape, & qui fut envoyé à Sa Sainteté dans le navire où Pyrard s'embarqua pour retourner en Europe. Cette seconde maison est dédiée au service du public, pour confesser & administrer les Sacremens, & pour recevoir les Infidèles qui veulent embrasser le Christianisme. On y en nourrit un grand nombre, jusqu'à ce qu'ils aient reçu les instructions ordinaires. Un jour de la Conversion de S. Paul, l'Auteur en vit sortir quinze cens, qui se rendirent à l'Eglise du Collège pour y recevoir le Baptême. La troisième maison des Jésuites est ce qu'ils nomment le *Noviciat*, où ils ne reçoivent, pour multiplier leur Ordre, que des Portugais de pere & de mere. Les autres Religieux reçoivent des Métifs; mais les simples Indiens sont exclus de tous les Ordres Monastiques, quoiqu'on ne fasse pas difficulté de leur accorder la Prêtrise. La quatrième maison, qui est hors de la Ville, ne peut pas

(83) *Ibid.* p. 29 & 30.

(84) *Ibid.* p. 31.

(85) *Ibidem.*







fer que pour une maison de plaifance , ou du moins pour une efpece d'Hôpital , qui fert , par l'agrément de fes jardins & de fes fontaines , à rétablir la fanté des Miffionnaires , lorsqu'ils reviennent quelquefois accablés de fatigues & de maladies.

On a vû , dans le Journal de Pyrard , de quoi font composées les maifons de Goa. L'étendue en eft affez grande , mais avec peu d'étages. Elles font colorées de rouge & de blanc , en dehors & dans l'intérieur. On en voit peu qui n'aient leur jardin. Les grandes rues font pavées de belles pierres , larges & nettes , avec des ruiſſeaux qui fervent à les laver parfaitement dans les tems de pluie , & dont les eaux s'écoulent par des canaux voutés. Pyrard fe plaint de la grandeur de ces ruiſſeaux , qui rendent fouvent le paſſage difficile d'un côté de la rue à l'autre. On trouve , en pluſieurs endroits , de petits ponts en arcades ; mais le nombre n'en eft pas proportionné au beſoin. Il pleut fort fouvent à Goa. Auſſi les rues qui font mal pavées & qui n'ont pas de pente demeurent-elles toujours fort boueufes. On compte ſept ou huit fauxbourgs , dont les bâtimens font de la même forme que ceux de la Ville , & qui en augmentent beaucoup l'étendue (86). L'Auteur fait une peinture fort agréable des Marchés de Goa. Ceux qui font pour les vivres fe tiennent tous les jours depuis fix heures du matin juſqu'à midi. Mais la rue Drecha eft un Marché perpétuel , où l'on trouve toutes fortes de marchandifes de l'Europe & de l'Inde. C'eſt-là que tous les ordres de la Ville ſe raffemblent & ſe mêlent indifféremment , pour vendre ou acheter. On y fait les changes & les encans , on y vend les Eſclaves ; & dans une Ville où le Commerce eſt ſi floriffant , il n'y a perſonne qui n'ait journellement quelque intérêt à ce qui ſ'y paſſe. La foule y eſt ſi ferrée , que tout le monde y portant de grands chapeaux , nommés *Sombreros* , dont le diamètre eſt au moins de ſix ou ſept pieds , & qui ſervent à défendre également de la chaleur & de la pluie , il ſemble , dans la maniere dont ils ſ'entretouchent , qu'ils ne faiſent qu'une ſeule couverture. Les Eſclaves ne ſ'y vendent pas avec plus de décence qu'en Turquie ; c'eſt-à-dire , qu'on les y mene en troupes de l'un ou de l'autre ſexe , comme les animaux les plus vils , & que chacun a la liberté de les viſiter curieufement. Les plus chers , du tems de Pyrard , ne cotoient que vingt ou trente *Pardos* , quoiqu'il ſ'y trouvât des hommes très-bien faits , & de fort belles femmes de tous les pays des Indes , dont la plupart ſçavent jouer des Inſtrumens , broder , coudre , faire toutes fortes d'ouvrages , de confitures & de conferves. L'Auteur obſerva que malgré la chaleur du pays , tous ces Eſclaves Indiens des deux ſexes ne rendent pas de mauvaife odeur ; au lieu que les Nègres d'Afrique ſentent , dit-il , le poreau-verd , odeur qui devient inſupportable lorsqu'ils ſont échauffés (87).

Les Portugais de Goa ne ſe font pas un ſcrupule d'uſer des jeunes Eſclaves qu'ils achètent , lorsqu'elles ſont ſans maris. S'ils les marient eux-mêmes , ils renoncent à ce droit , & leur parole devient une loi qu'ils ne croient pas pouvoir violer ſans crime. S'ils ont un enfant mâle d'une Eſclave , l'enfant eſt légitimé & la mere eſt déclarée libre. C'eſt une richeſſe à Goa qu'un grand nombre d'Eſclaves , parce qu'outre ceux dont on tire des ſervices domeſtiques , d'autres , qui s'occupent au dehors , ſont obligés d'apporter chaque jour ou

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.

Maifons & rues
de Goa.

Nombre des
fauxbourgs.

Marchés & leurs
ſingularités.

Eſclaves qui ſ'y
vendent.

(86) *Ibid.* p. 38.

(87) *Ibid.* p. 37 & 38.

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.

chaque semaine à leur Maître ce qu'ils ont gagné par leur travail. On voit, dans le même Marché, un grand nombre de ces Esclaves qui ne sont point à vendre, mais qui mettent eux-mêmes leurs ouvrages en vente, ou qui cherchent des occupations convenables à leurs talens. Les filles se parent soigneusement pour plaire aux spectateurs, & cet usage donne lieu à quantité de dissolutions (88).

Chevaux. Il se trouve, dans le Marché de la rue *Drecha*, quantité de beaux chevaux, Arabes & Persans, qui se vendent nuds jusqu'à cinq cens *Pardos*; mais la plupart y sont amenés avec de superbes harnois, dont la valeur surpasse quelquefois celle du cheval.

Changeurs. Les Changeurs, qui se nomment *Xerasses* ou *Cherasses*, se présentent dans leurs boutiques, comme au Marché, & s'enrichissent d'un trafic que la nature des monnoies rend absolument nécessaire. Outre les monnoies d'or & d'argent, Goa est rempli de petites monnoies de cuivre, qui se nomment *Bofuruques*, *Arcos*, &c. Une *Tangue*, qui n'est qu'une petite piece d'argent de la valeur de sept sols & demi, vaut cinq cens vieilles *Bofuruques*, & soixante-quinze neuves. Elle vaut deux cens quarante *Arcos*. Il en est de même, à proportion, des monnoies de fer & de celle de *Calin*, qui est un métal de la Chine. L'office des changeurs est de donner cette petite monnaie pour de l'or & de l'argent, parce que toutes les denrées étant à très-vil prix, on a besoin continuellement des moindres especes, dont le poids néanmoins est fort incommode. On seroit chargé de cuivre & de fer, s'il en falloit porter de chez soi pour toutes les commodités qu'on achete. Les *Cherasses*, qui se trouvent répandus dans toutes les parties de la Ville, y suppléent par les *Bofuruques* & les *Arcos* qu'ils sont toujours prêts à compter. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup d'or & d'argent, ils le donnent aux Receveurs & aux Fermiers du Roi, de qui ils reçoivent, par un autre change, de nouvelles especes de cuivre & de fer (89). La monnaie d'argent de Goa consiste dans les *Pardos*, qui valent trente-deux sols du pays; les *Demi-pardos*; les *Larins*, qui viennent d'Ormuz & de Perse, & qui sont recherchés dans toute l'Inde; les *Tangues*, & les *Piastras* ou d'autres especes qui viennent d'Espagne. La monnaie d'or consiste en *Cherassins*, dont chacun vaut vingt-cinq sols; en *Venisins* & *Saint-Thomés*, qui sont de cinquante sols, & quelques autres pieces frappées à Goa ou dans d'autres parties de l'Inde; car on n'y voit pas de monnaie d'or d'Espagne & de Portugal, parce que l'or y vaut beaucoup moins qu'en Europe. D'ailleurs on a déjà remarqué que l'or & l'argent se vendent ou se changent au poids (90).

Fontaine de
Banguenin, qui
fournit de l'eau à
Goa.

La marée montant jusqu'à la Ville, les habitans sont réduits à tirer l'eau qu'ils boivent de quelques sources qui descendent des montagnes, dont il se forme des ruisseaux qui arrosent plusieurs parties de l'Isle. Il y a peu de maisons dans Goa qui n'aient des puits; mais cette eau ne peut servir qu'aux besoins domestiques. Celle qui se boit est apportée d'une belle fontaine, nommée *Banguenin*, que les Portugais ont environnée de murs, à un quart de lieue de la Ville. Ils ont pratiqué, au-dessous, quantité de réservoirs où l'on blanchit le linge, & d'autres qui servent comme de bains publics. Quoique le

(88) *Ibid.* p. 38.

(89) *Ibid.* p. 39.

(90) *Ibid.* p. 40.

chemin en soit fort pénible , & qu'on ait à monter & descendre trois ou quatre grandes montagnes, on y rencontre nuit & jour une prodigieuse quantité de gens qui vont & qui viennent. L'eau se vend par la Ville. Un grand nombre d'Esclaves , employés continuellement à cet office, la portent dans des cruches de terre qui tiennent environ deux seaux , & vendent la cruche cinq bofuruques, qui reviennent à six deniers. Il auroit été facile aux Portugais de faire venir la source entière dans Goa, par des tuyaux & des aqueducs ; mais ils prétendent que le principal avantage seroit pour les Etrangers, auxquels il n'en couleroit rien pour avoir de l'eau, quoiqu'ils soient en plus grand nombre qu'eux dans la Ville ; sans compter que le soin d'en apporter occupe les Esclaves & fait un revenu continuel pour les Maîtres, qui tirent le fruit de leur travail (91).

Il seroit difficile de faire le dénombrement exact des habitans de Goa, parceque ce compte change en quelque sorte à tous momens, par la multitude d'Etrangers qui se succèdent sans cesse, & qui s'y arrêtent plus ou moins, suivant la nature de leurs affaires & les vûes de leur commerce. Mais la Ville & les Fauxbourgs sont merveilleusement peuplés (92), & l'opulence y est un avantage si commun, que dans les professions les plus mécaniques il se trouve des particuliers riches de cent mille écus. Ce sont des Indiens, Idolâtres ou Mahométans, qui tiennent les Fermes du Roi & qui lèvent les droits sur toutes sortes de marchandises. Les Portugais, prétendant tous à la qualité de Gentils-hommes, affectent de fuir ce qu'ils croient capable de les avilir, & se bornent au commerce qui peut s'accorder avec la Noblesse & les armes. La plupart ne marchent qu'à cheval ou en palanquin. Leurs chevaux sont de Perse ou d'Arabie; les harnois, de Bengale, de la Chine & de Perse, brodés de soie, enrichis d'or, d'argent, & de perles fines; les étriers, d'argent doré; la bride couverte de pierres fines, avec des sonnettes d'argent. Ils se font suivre d'un grand nombre de pages, d'estafiers & de laquais, à pied, qui portent leurs armes & leurs livrées. Les femmes ne sortent que dans un palanquin, qui est une sorte de litier portée par quatre Esclaves, couverte ordinairement d'une belle étoffe de soie, suivie d'un multitude d'Esclaves à pied (93).

Dans la situation de Goa, les seuls ennemis qui puissent causer de l'inquiétude aux Portugais sont les Indiens du Decan, lorsque la paix cesse de subsister entre les deux Nations. Mais elle est établie depuis long-tems d'une manière qui paroît inaltérable. Les Rois du Decan, qui comprenoient l'Isle de Goa & le pays de Bardes dans leurs Etats, employeroient d'abord toutes leurs forces pour empêcher des étrangers de s'y établir. Ils les attaqueroient deux fois avec des armées de deux cens mille hommes, & la durée de chaque siège fut de neuf mois entiers. Cependant ayant compris qu'ils recevraient plus de richesses & de commodités du commerce qu'ils pouvoient avoir avec eux, que de la possession de Goa, & les Portugais voyant de leur côté qu'ils ne pouvoient former d'établissement solide sans l'amitié de ces Rois, parce qu'ils avoient à tirer des vivres de leur pays, on convint d'une paix sincère, à des conditions fort simples, qui s'observent avec beaucoup de fidélité : que les Portugais demeureroient en possession de ce qu'ils avoient conquis, sans pousser plus loin leurs entreprises sur les Rois du Decan, qui promettoient aussi de les laisser jouir

Les Fermes du Roi sont entre les mains des Indiens.

Faite des Portugais.

Rois de Decan voisins de Goa.

Conditions de la paix qu'ils ont.

(91) *Ibid.* p. 41.

(92) *Ibid.* p. 43 & 44.

(93) *Ibidem.*

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.

Puissance du
Decan.

Fin tragique
d'un Prince In-
dien.

Loix de l'Eglise
violée en faveur
d'un de ces Prin-
ces.

Pouvoir du Vice-
roi.

tranquillement de leur Isle; & que les Indiens de l'Isle, qui étoient au nombre d'environ vingt mille, conserveroient la liberté de vivre dans leurs usages & leur Religion, en payant un pardo par tête au Roi de Portugal & se conformant aux Loix Portugaises de police & de justice; fans qu'ils eussent néanmoins des Temples & des Pagodes. On promit encore que les prisonniers ou les criminels à qui l'on auroit accordé un azile de part & d'autre, ne pourroient être poursuivis par la Justice. Mais il est fort difficile de se sauver de Goa, parce qu'on ne peut passer en terre ferme sans une permission par écrit, & qu'il n'y a point de passages qui ne soient gardés soigneusement. On ne laisse pas de trouver, dans le Decan, un grand nombre de Portugais qui s'y sont établis & qui y jouissent d'une parfaite liberté, à l'exception de leur Religion, dont on ne leur permet pas l'exercice (94). Les Rois sont anciennement livrés au Mahometisme, quoiqu'une partie de leurs sujets soient Idolâtres, comme les Canarins de Goa & la plupart des Indiens. L'état du Decan est d'une fort grande étendue. Il contient plusieurs Royaumes, que le tems & la force des armes ont réunis sous un même titre. D'un côté, il touche au Royaume de Bengale, & de l'autre aux terres du grand Mogol. Le Viceroy Portugais entretient toujours un Ambassadeur à cette Cour, avec quelques Jésuites, qui ménagent la faveur du Roi pour obtenir la liberté de prêcher l'Evangile. Le Roi du Decan a aussi son Ambassadeur à Goa. Pyrard parle avec admiration de la multitude d'hommes & de femmes, d'animaux, & de toutes sortes de vivres qui passent tous les jours du Decan dans l'Isle Portugaise. Il raconte qu'un parent fort proche du Roi du Decan étant venu dans le dessein de se faire baptiser, on l'instruisoit chaque jour avec soin; & trois ans s'étoient déjà passés à lui catechiser, lorsqu'il lui vint quelques imposteurs Indiens, qui lui persuaderent que le Roi étoit mort, & que la couronne lui appartenait comme au plus proche héritier. Ils feignirent même de lui être envoyés par les principaux Seigneurs du Royaume. Enfin l'ayant engagé à sortir de Goa, ils lui prêtèrent leur secours pour traverser secrètement la rivière. Mais il fut mis aux fers de l'autre côté, & condamné par le Conseil à perdre les yeux, supplice établi par les Loix pour ceux qui sont convaincus d'avoir aspiré à la couronne. L'Auteur vit à Goa un autre Prince du Decan, qui s'y étoit marié, après avoir embrassé le Christianisme, & qui tiroit pension du Roi, comme tous les Rois, les Princes & les grands Seigneurs Indiens, qui se faisant Chrétiens viennent demander une retraite aux Portugais. Ce Prince s'étant lassé de sa femme, après cinq ou six ans de mariage, voulut la quitter, suivant l'usage des Mahométans, & demanda qu'il lui fût permis de se remarier. Cette permission lui fut refusée par l'Eglise. Le ressentiment qu'il en eut ayant porté à se retirer dans les terres Mahométanes, il fit déclarer aux Portugais qu'il ne retourneroit jamais parmi eux s'il n'étoit dé marié. Après de longues délibérations, le Conseil Ecclésiastique jugea qu'il valoit mieux lui voir abandonner sa femme que la Religion. Il fut déclaré libre, & marié à la fille d'un Bramine avec laquelle l'Auteur lui fit mener une vie fort tranquille (95).

Le pouvoir de Viceroy Portugais s'étend sur tous les établissemens de sa Nation dans les Indes. Il y exerce tous les droits de l'autorité royale, excepté à l'égard des Gentilshommes, que les Portugais nomment *Fidalgos*. Dans les

(94) *Ibid.* p. 81.

(95) *Ibid.* p. 49.

causes civiles comme dans les criminelles, ils peuvent appeller de sa Sentence en Portugal; mais il les y envoie prisonniers, les fers aux pieds. Ses appointemens sont peu considérables, en comparaison des profits qui lui reviennent pendant les trois ans d'administration. Le Roi lui donne environ soixante mille pardos; ce qui suffit à peine pour son entretien; au lieu que de l'autre côté il gagne quelquefois un million d'or. Il se fait servir avec tout le faste de la Royauté. Jamais on ne le voit manger hors de son Palais, excepté le jour de la conversion de St Paul & celui du Nom de Jesus, qu'il va dîner dans les deux maisons de Jésuites qui portent ces deux noms. L'Archevêque est le seul qui mange quelquefois à sa table (96). Ce Prélat est lui-même un Seigneur assez fier, par son rang & par l'immensité de son revenu. Son autorité dans les Indes représente celle du Pape, excepté à l'égard des Jésuites, qui ne voulant reconnoître que le Pape même & leur Général, étoient en procès avec lui depuis long-tems (97). Son revenu n'a pas de bornes, parce qu'outre les rentes annuelles qui sont attachées à la dignité d'Archevêque & de Primat des Indes, il tire des présens de tous les autres Ecclésiastiques des Indes, & la principale part des biens confisqués par l'Inquisition de Goa. On lui rend à peu près les mêmes honneurs qu'au Viceroi. Il mange en public avec la même pompe, & ne se familiarise pas plus avec la Noblesse. Un Evêque qu'il a sous ses ordres, & qui porte aussi le titre d'Evêque de Goa, rend pour lui ses visites, comme il exerce en son nom la plupart des fonctions Episcopales (98).

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.

Autorité de l'Archevêque.

On n'a pu jusqu'à présent reprocher à Pyrard de manquer de respect pour la Religion, dans les peintures qu'il fait de ce qui appartient à l'Eglise. Ainsi son caractère devant paroître fort bien établi, voici l'occasion d'éclaircir, par son témoignage, quelle idée l'on doit prendre de cette fameuse Inquisition de Goa, que les Portugais croient si nécessaire au soutien du Christianisme dans les Indes, tandis que les Voyageurs Anglois & Hollandois la représentent comme un établissement honteux pour le Portugal. Un article de cette importance mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, & j'aurai la fidélité de n'y pas changer le moindre mot.

Inquisition de Goa.

» Quant à l'Inquisition, dit Pyrard (99), leur Justice y est beaucoup plus
 » sévère qu'en Portugal, & brûle fort souvent des Juifs que les Portugais
 » appellent *Christianos novos*, qui veut dire nouveaux Chrétiens. Quand ils
 » sont une fois pris par la Justice de la sainte Inquisition, tous leurs biens
 » sont saisis aussi, & n'en prennent gueres qui ne soient riches. Le Roi fournit à
 » tous les frais de cette Justice, si les Parties n'ont de quoi, mais ils ne les
 » attaquent ordinairement que quand ils savent qu'ils ont amassé beaucoup de
 » biens. C'est la plus cruelle & impitoyable chose du monde que cette Jus-
 » tice, car le moindre soupçon & la moindre parole, soit d'un enfant, soit
 » d'un Esclave qui veut faire déplaisir à son Maître, sont aussitôt prendre un
 » homme, & ajouter foi à un enfant, pourvu qu'il sache parler. Tantôt
 » on les accuse de mettre des Crucifix dans les coussins sur quoi ils s'assient
 » & s'agenouillent; tantôt qu'ils fouettent des images & ne mangent point de

Témoignage de l'Auteur sur cet établissement.

(96) *Ibid.*

(97) *Ibid.* p. 52 & 53.

(98) *Ibid.* p. 53 & 54.

(99) Voyage de Pyrard, l. 2, chap. VI,
p. 55 & 56.

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.

» lard ; enfin qu'ils observent encore leur ancienne loi, bien qu'ils fassent
» publiquement les œuvres de bons Chrétiens. Je crois véritablement que le
» plus souvent ils leur font accroire ce qu'ils veulent, car ils ne font mou-
» rir que les riches, & aux pauvres ils donnent seulement quelque pénitence.
» Et ce qui est plus cruel & méchant, c'est qu'un homme qui voudra mal à
» un autre, pour se vanger, l'accusera de ce crime ; & étant pris il n'y a ami
» qui ose parler pour lui, ni le visiter ou s'entremettre pour lui non plus que
» pour les criminels de leze-Majesté. Le peuple n'ose non plus parler en gé-
» néral de cette Inquisition, si ce n'est avec un très-grand honneur & respect ;
» & si de cas fortuit il échappoit quelque mot qui la touchât tant soit peu,
» il faudroit aussi-tôt s'accuser & déferer soi-même si vous pensiez que quel-
» qu'un l'eût oui, car autrement si un autre vous déferoit, on seroit aussi-tôt
» pris. C'est une horrible & épouvantable chose d'y être une fois, car on n'a
» ni Procureur ni Avocat qui parle pour soi, mais eux sont Juges & Parties
» tout ensemble. Pour la forme de procéder, elle est toute semblable à celle
» d'Espagne, Italie & Portugal. Il y en a quelquefois qui sont deux ou trois ans
» prisonniers sans sçavoir pourquoi, & ne sont visités que des Officiers de
» l'Inquisition en lieu d'où ils ne voient jamais personne. S'il n'ont de
» quoi vivre, le Roi leur en donne. Les Gentils & Mores Indiens de Goa,
» de quelque Religion que ce soit, ne sont pas sujets à cette Inquisition si ce
» n'est lorsqu'ils se sont faits Chrétiens. Cependant si d'aventure un Indien,
» More ou Gentil, avoit diverti ou empêché un autre qui auroit eu volonté
» de se faire Chrétien & que cela fut prouvé contre lui, il seroit pris de l'In-
» quisition, comme aussi celui qui auroit fait quitter le Christianisme à un
» autre, comme il arrive assez souvent. Il me seroit impossible de dire le
» nombre de tous ceux que cette Inquisition fait mourir ordinairement à
» Goa. Je me contente de l'exemple seul d'un Jouailler ou Lapidaire Hol-
» landois, qui y avoit demeuré vingt-cinq ans & plus, & étoit marié à une
» Portugaise Metille, dont il avoit une fort belle fille prête à marier, ayant
» amassé environ trente ou quarante mille croisées de bien. Or étant en
» mauvais ménage avec sa femme, il fut accusé d'avoir des livres de la
» Religion prétendue. Sur quoi étant pris, son bien fut saisi, la moitié lais-
» sée à sa femme, & l'autre à l'Inquisition. Je ne sçais ce qui en arriva. Car
» je m'en vins là-dessus. Mais je crois plutôt qu'autre chose qu'on l'a fait
» mourir, ou pour le moins tout son bien perdu pour lui. Il étoit Hollandois
» de nation. Au reste toutes les autres Inquisitions des Indes répondent à
» celle-ci de Goa. C'est toutes les bonnes fêtes qu'ils font justice. Ils font
» marcher tous ces pauvres criminels ensemble, avec des chemises enflouffrées
» & peintes de flammes de feu ; & la différence de ceux qui doivent mourir
» d'avec les autres, est que les flammes vont en haut & celles des autres en
» bas. On les mène droit à la grande Eglise, qui est assez près de la prison,
» & sont là durant la Messe & le Sermon, auquel on leur fait de grandes re-
» montrances ; après on les mène au *Campo sancto Lazaro*, & là on brûle les
» uns en présence des autres qui y assistent (1).

Bizarres prati-
ques de piété,

C'est un spectacle qu'on traiteroit de comique, s'il ne touchoit la Religion
par une pratique respectable, que de voir tous les nouveaux Chrétiens de la

(1) *Ibid.* p. 55, 56 & 57.

domination Portugaise, avec un grand chapelet de bois qu'ils portent au col, & les Portugais mêmes, hommes & femmes, qui en portent sans cesse un entre les mains, sans le quitter dans les exercices les plus profanes & les plus opposées aux bonnes mœurs. Ils ont quelques autres usages d'une piété mal entendue. A la Messe, par exemple, lorsque le Prêtre leve l'Hostie consacrée, ils lèvent tous le bras comme s'ils vouloient la montrer, & crient deux ou trois fois de toute leur force, *Misericordia*. Les connoissances & les vûes pour le mariage ne se forment qu'à l'Eglise. Toutes les filles y sont fort parées. Un homme, qui cherche à se marier, choisit des yeux celle qui lui convient, s'informe de son nom & de son état, la demande aussi-tôt à ceux de qui elle dépend, & va la fiancer dès le lendemain, accompagné d'un Prêtre. Il est libre ensuite de l'aller voir, mais on ne les laisse pas seuls. Le mariage se célèbre ordinairement après-midi, avec des réjouissances qui ont l'air d'une fête profane plutôt que d'une cérémonie Chrétienne.

Quelque opinion qu'on ait du caractère de l'Auteur, on ne sçait quel jugement l'on doit porter des qualités qu'il attribue à un fruit de la grosseur d'une nêsse, qui croît dit-il, » non sur un arbre, mais sur une herbe, & qui » est verd, rond, picoté par dessus, & rempli d'une petite graine. En parlant des dissolutions qui regnent à Goa dans les deux sexes, il assure qu'une femme mariée qui veut jouir librement de ses amours » fait boire à son mari » de ces fruits détrempés dans sa boisson ou son potage, & qu'une demie » heure après il devient comme insensé, chantant, riant, faisant mille singeries, sans sçavoir ni ce qu'il fait ni ce qu'on fait en sa présence. Il demeure cinq ou six heures dans cet état; après quoi il s'endort, & lorsqu'il vient à se reveiller, il croit avoir toujours dormi, sans se souvenir de ce qui s'est passé même à ses yeux. Les hommes qui veulent réduire une femme difficile, corrompent quelqu'une de ses Esclaves, pour lui faire avaler ce dangereux poison. Pyraud ajoute que pendant son séjour à Goa, plusieurs filles se trouverent grosses, sans sçavoir d'où venoit leur disgrâce. Cette herbe se nomme *Dutroa*, dans l'Inde, & *Moetol* aux Maldives (2).

DESCRIPTION
DE GOA.
1608.

Herbe favorable
à la dissolution.

VOYAGE DE GEORGES SPILBERG aux Indes Orientales.

L'Ordre des années me rappelle aux voyages des Hollandois. Après s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, & s'y être acquis assez de réputation pour faire craindre aux Portugais de les voir penser quelque jour à la ruine de leur puissance, comme ils travailloient déjà fort heureusement à celle de leur commerce, ils vont nous apprendre par leurs propres relations comment ils formerent effectivement ce grand dessein, & par quels degrés ils sont arrivés à l'exécution. L'ancienne & la nouvelle Compagnie n'avoient pas encore uni leurs intérêts & leurs forces. Ces deux sociétés n'ayant rien de commun que le nom de Hollandois, leur patrie, & le devoir d'une assistance mutuelle fondé sur cet unique lien, jettoient sans le sçavoir les fondemens du grand édifice

SPILBERG.
1601.
Introduction.

(2) *Ibid.* chap. vii, p. 68 & 69.

SPILBERG.
1601.

Départ.

Hardiesse de
Spilberg contre
les Portugais.

Avanture à la-
quelle il s'expo-
se.

Route jusqu'au
Cap.

qui devoit résulter bientôt de leur union. Le Voyage de Spilberg est le dernier qui nous présente trois Vaisseaux, partis de Zélande avec une simple commission du Prince Maurice, c'est-à-dire, indépendante de l'ancienne Compagnie.

Il partit de Veer (3) le 5 de Mai 1601. Etant arrivé le 10 de Juin au Cap verd, il se mit dans un yacht pour aller exécuter quelques commissions à Porto Dali. Trois bâtimens qu'il rencontra près de *Rufisco*, sans les connoître, lui envoyèrent brusquement leurs bordées. Il conçut que cette insulte ne lui pouvoit venir que des Portugais. C'étoient en effet trois caravelles de cette Nation. Malgré l'inégalité des forces, il résolut, sans perdre le tems à canoner ni à faire d'autre manœuvre, d'en aborder une & de lui faire payer cette hostilité bien cher. Le grapin fut jetté aussi-tôt. Dans le premier effort il étoit sur le point de s'en rendre maître, lorsque les deux autres la vinrent dégager par un feu terrible de leur canon & de leur mousqueterie. Les Hollandois se trouverent forcés de se retirer, mais sans aucune perte. Ils n'eurent que trois blessés, entre lesquels il faut compter leur Général, qui reçut un coup de balle au bras. Mais les Portugais eurent trois hommes tués & quantité de blessés. Ce combat fit d'autant plus d'honneur aux Hollandois, qu'il s'étoit fait à la vue de l'Alcade & de tous les habitans de Porto Dale (4). Spilberg, qui voulut profiter du vent de terre pour retourner à sa Flotte, se mit dans sa chaloupe, & donna ordre au yacht d'entrer dans la rade de Porto-Dale. Son dessein étoit d'y revenir lui-même avec les deux autres Vaisseaux. Mais la hardiesse qu'il eut de partir presque seul étoit une téméraire imprudence dans un Amiral. Il fut attaqué par un grand nombre de Nègres, qui s'étant saisis de lui le dépouillèrent de tous ses habits, le blessèrent aux deux mains, & le menerent à *Rufisco*. Quelques Vaisseaux François, qui s'y trouvoient heureusement, le prirent à bord & le firent panser. L'Auteur du Journal ajoute, pour justifier son Amiral, qu'il devoit peu s'attendre à cet accident, parce que tous les Nègres de cette côte sont amis des François & des Flamands (5).

Ses deux Vaisseaux, informés de sa disgrâce, se hâtèrent de le venir prendre à *Rufisco*, où les François leur rendirent leur chaloupe, qu'ils avoient enlevée aux Nègres. Ils rejoignirent le yacht à Portodale, & n'y trouvant plus qu'une des trois caravelles, ils n'eurent pas de peine à s'en saisir. Les Portugais reconnurent eux-mêmes qu'ils étoient punis justement, & l'honnêteté de cet aveu disposa Spilberg à leur restituer leur caravelle (6).

Les blessures de l'Amiral lui ayant fait suspendre assez long-tems l'exercice de ses fonctions, *Guion le Fort*, Vice-Amiral, y suppléa jusqu'à son rétablissement. Dans cet intervalle, qui lui donna le tems de s'avancer jusqu'au Cap de Baixos, la nécessité de se procurer des rafraîchissemens exposa les Hollandois à diverses humiliations. Après avoir été repoussés par les Nègres de la côte, ils ne furent pas mieux traités des Portugais dans les Isles de Saint Thomas & d'Annobon. Le Cap Lopez leur offrit un azile plus favorable, dont ils profitèrent l'espace d'environ quinze jours. Ils y trouverent un Vaisseau d'Amsterdam (7) qui venoit de la côte de Guinée, chargé de fix cens

(3) Journal du Voyage de Spilberg, au Tome II, du Recueil de la Compagnie Hollandoise, page 371.

(4) *Ibid.* p. 373.

(5) On donnoit encore ce nom aux Hollandois.

(6) Page 374.

(7) Page 80 & précédentes.

marcs d'or, & qui voulut les accompagner jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. On ne s'est arrêté à les fuivre dans cette route, que pour avoir l'occasion d'observer qu'étant arrivés le 28 de Novembre à la vûe du Cap de Bonne-Espérance, ils eurent en même-tems celle d'une Île que l'Amiral nomma *Sainte Elisabeth*; & qu'ayant mouillé le soir dans la rade de cette Île, le vent de terre leur fit entendre, pendant la nuit, des cris confus d'animaux, qui avoient quelque chose de terrible (8). Ils ne manquèrent pas d'y descendre le lendemain. Elle est à la distance d'environ deux lieues du Continent, à dix-neuf ou vingt lieues au Nord du Cap. Son circuit est d'une lieue. Elle est bordée de rochers, du côté occidental; mais, à l'Est, on trouve seize brasses d'eau, sur un fond de sable blanc. Le terrain, quoique bas & sablonneux, est couvert d'excellens herbages, & de fleurs d'une odeur très-agréable. Le bois & l'eau douce y manquent; mais on y voit toutes sortes d'animaux. Les Hollandois ressentirent quelque effroi à la vûe d'une multitude de loups-marins, ou plutôt d'ours de mer, car ils leur trouverent plus de ressemblance avec les ours qu'avec les loups. Ces monstres étoient couchés sur les rochers, le long du rivage. Leur tête & leur couleur seroient absolument celles de l'ours, s'ils n'avoient le museau plus aigu. Ils lui ressemblent encore par leurs mouvemens & par leur manière de les faire, excepté qu'ils ne remuent pas facilement les jambes de derrière, ou leurs pattes, qu'on prendroit pour celles d'un chien. Cependant ils sont si légers à la course, qu'un homme ne court pas mieux. Ils mordent avec tant de force, qu'ils peuvent trancher d'un coup de dents la lame d'une demi-pique; ce qui fut vérifié par l'expérience. Deux ou trois hommes ne font pas fuir cet affreux amphibie. Il ose même les attaquer, lorsqu'il peut les joindre à la course. Les Hollandois en tuèrent un grand nombre (9). Mais ils employèrent plus volontiers leurs armes contre une espèce de daims, qui n'ont pas le goût moins délicat que l'agneau, & qu'on ne compare aux daims que par la forme & la couleur; car ils sont si lents que plusieurs se laisserent prendre à la course. Il y avoit une multitude d'oiseaux, sur-tout des penguins, & de ceux qu'on nomme *scholvers*, qui sont noirs & de la grosseur des canards, & dont la prodigieuse quantité ne permettoit presque pas aux Hollandois de se remuer. Cette Île, où peu de Vaisseaux relâchent s'ils n'y sont jettés par quelque fortune de mer, ne laisse à désirer que de l'eau douce pour s'y rafraîchir. On pourroit encore s'y pourvoir d'huile d'ours-marins, dont on chargeroit en peu de tems un bâtiment de six cens tonneaux. Peut-être ne seroit-il pas impossible d'y faire des puits, & dans cette supposition il n'y manqueroit rien (10).

L'Amiral se proposoit de faire route par le Nord de Madagascar vers les Îles de Comorre, où Matthieu *Smih*, Maître de la pinasse, qui avoit déjà fait ce voyage, se flattoit d'être connu. On visita une baie, à trente quatre degrés quatre minutes, environ quinze lieues au Nord du Cap de Bonne-Espérance, à laquelle Spilberg donna le nom de *Baie de la Table* (11), à cause d'une haute montagne de cette forme qui s'étend neuf ou dix lieues en mer,

SPILBERG.
1601.

Description de
l'Île de Sainte
Elisabeth.

Ours marins qui
effraient les Hol-
landois.

Utilité de cette
Île.

Baie de la Ta-
ble, nommée par
Spilberg.

(8) Page 384.

(9) Page 385.

(10) *Ibid.* & 386. C'est apparemment l'Île
qui a été nommée *Île des Lapins* dans d'autres.

Relations.

(11) Page 389. On doit remarquer l'ori-
gine du nom de cette célèbre Baie.

SPIBERG,
1601.

Rencontre des
deux premiers
Vaisseaux Fran-
çois aux Indes.

Leur aventure
dans l'Isle d'An-
nabon.

Route de Spi-
berg jusqu'aux
Isles de Comore.

1602.

Il perit une cha-
loupe.

Tempête af-
freuse.

& qui sert à faire connoître cette baie. Il nomma *Rio de Jacquelina* une anse qui en est à demie lieue, à l'Est du Cap, & qui s'enfonce dans les terres avec toute l'apparence d'une riviere. De-là on alla mouiller, le 23, près d'une autre Isle, à cinq lieues au Sud de l'Isle Elisabeth, & un peu plus grande, qui fut nommée *Cornelia* (12). Les Hollandois y éleverent un poteau, sur lequel ils marquerent le nom qu'ils lui avoient donné. Le 27, ayant remis à la voile, ils rencontrèrent, près du Cap, deux Vaisseaux François de S. Malo, dont M. de la Bardeliere étoit Amiral, & M. le Connétable de Vitré Vice-Amiral (13). Ils avoient un Pilote Flamand, nommé *Wouter Willekens*. Spilberg, qui avoit perdu de vûe son Vice-Amiral, fit route avec eux. Il se rendit même à leur bord, & le lendemain les François passerent sur le sien. Ils lui dirent qu'ils avoient aussi relâché à l'Isle d'Annobon, où on leur avoit montré les tombeaux de quelques gens de leur Nation, qui avoient été tués dans un combat contre trois Vaisseaux Flamands. Ils s'étoient imaginés que leur qualité de Catholiques devoit les mettre en sûreté dans cette Isle, sur-tout n'y étant descendus que pour entendre la Messe. Mais cette Messe leur avoit coûté cher. Les Portugais en avoient massacré quelques-uns. Ils en avoient retenu d'autres prisonniers, & les deux Vaisseaux avoient été obligés de payer pour leur rançon jusqu'à mille écus en argent, avec diverses marchandises.

Les François ayant déclaré qu'ils vouloient prendre par l'Est de Madagascar, Spilberg se sépara d'eux avec regret, quoique ses intérêts d'ailleurs ne lui permissent guères de faire plus long-tems voile avec eux. Ses gens n'avoient par semaine que chacun trois livres de biscuit, & tous les dix jours deux pintes de vin; au lieu que tout étoit en abondance sur les deux navires François. Cet exemple étoit dangereux pour la Flotte Hollandoise, & n'auroit servi qu'à causer des murmures & peut-être des séditions dans les (14) équipages. Ils rangerent donc les côtes de la Terre de Natal, où ils trouverent les courans si rapides, qu'avec le vent même en arriere & à toutes voiles, ils ne pouvoient y résister; ce qui doit paroître incroyable, ajoute l'Auteur du Journal, à ceux qui ne l'ont pas éprouvé (15). La mer ne pouvant manquer d'être fort haute dans de tels parages, ils n'eurent, depuis le premier Janvier 1602, jusqu'au commencement de Février qu'ils se trouverent sur la côte de Soffala, qu'une triste & pénible navigation. Quelques Nègres à qui l'on proposa le Commerce, en leur montrant des pieces de fer & d'autres marchandises, firent entendre à leur tour, par des signes, qu'il falloit s'avancer cinq ou six lieues plus loin. Ils nommerent la riviere de *Quama*, où l'on alla mouiller, avant le 4 de Février, devant son embouchure. La chaloupe entra dans la riviere, pour observer la situation & l'état du pays. Mais les brisans devinrent si terribles, qu'elle ne put revenir à bord. Malheureusement pour elle, un vent forcé fit chasser la Flotte sur ses ancrs, & la contraignit de remettre à la voile. Le 8, après avoir passé devant *Rio buon senary* & doublé les Isles *Primeras*, elle essuya une tempête si violente, que plusieurs ma-

(12) Page 391. C'est apparemment l'Isle Roben.

(13) 1°. C'est la *Bardeliere*. 2°. M. le Connétable de Vitré n'étoit qu'un Bourgeois de Vitré, nommé *François-Martin*, qui a publié la

Relation de son voyage. Voyez ci-dessous l'Introduction du voyage de Puyard.

(14) Page 392.

(15) Page 393.

relors

telots qui avoient vieilli dans leur profession ne se rappelloient rien d'approchant. Le vent & la pluie avoient tant de force, que ceux qui travailloient à la manœuvre croyoient recevoir des coups de verges sur le visage & sur les jambes, & qu'ils en ressentioient la même douleur. Le bruit des vagues ne permettoit pas d'entendre la voix de ceux qu'on touchoit de la main. Elles s'élevoient avec des élancemens d'une hauteur incroyable, & les Vaisseaux en étoient si souvent couverts, qu'il falloit pomper nuit & jour. L'Arcaffe de l'Amiral fut presqu'enfoncée. Ses bordages se séparoient du voutis. Les côtes, courbes & autres, qui sont liées avec la lisse de hourdi, étoient déjà ébranlées, & quelques-unes séparées & brisées. Tous les efforts qu'on fit pendant trois jours pour remédier à des maux si pressans n'auroient pas sauvé le Vaisseau, si le Ciel ne l'eût soutenu par un secours invisible, dont l'Auteur se croit obligé de le remercier toute sa vie (16).

Cette horrible situation ayant duré jusqu'au 11, on vit reparoître enfin le soleil, & les Hollandois recommencerent à se servir de leurs voiles. Le 17, ils découvrirent une des Isles de Comorre. Le vent les obligea de se tenir au large, à deux ou trois lieues de cette Isle. Une petite voile, qu'ils virent le long de la côte, leur fit présumer que ce pouvoit être leur chaloupe, qu'ils croyoient avoir perdue dans la riviere de Quama. C'étoit elle en effet, mais avec deux hommes de moins, dont l'un étoit Julien *Steil* son Pilote. Elle étoit entrée dans la riviere, où ces deux hommes étoient tombés entre les mains des Portugais, qui avoient un Fort sur la rive. L'Auteur n'explique pas mieux leur disgrâce (17). Mais les autres, après avoir passé cinq jours dans la Quama sans les voir revenir, avoient pris le parti d'employer les instrumens du Pilote, quoiqu'ils n'en connussent pas l'usage, & s'en étoient servis si heureusement qu'ils étoient arrivés au rendez-vous commun de la Flotte, sous la premiere des Isles de Comorre.

Spilberg, en arrivant aussi, avoit envoyé au rivage une autre chaloupe, pour s'assurer de la disposition des Insulaires. Elle revint à bord le 20, avec divers rafraîchissemens qui rendoient témoignage de la liberté qu'on avoit de s'approcher. Le lendemain, un Interprète & quelques Insulaires de l'Isle amenèrent dans un canot quelques vivres, qui leur furent payés. On alla mouiller le 22 dans la rade. Spilberg l'ayant trouvée fort bonne, sur trente brasse, fit porter à terre, dans la maison même du Prince, une caisse remplie de marchandises, & quelques barres de fer, pour caution du paiement de ce qui devoit être livré aux Hollandois. L'Auteur nomme cette Isle *Mulali* (18). On y trouva des bœufs en abondance, mais peu de riz. Le Prince étoit un homme d'expérience, qui avoit voyagé en Arabie & dans d'autres lieux. Il parloit assez bien la langue Portugaise. Son goût paroissoit fort vif pour la musique. Il prit beaucoup de plaisir aux fantases des trompettes & au son de quelques autres Instrumens. On jugea même qu'il avoit entendu des clavecins & des harpes, car il demanda s'il y en avoit sur la Flotte. Son fils se rendit à bord avec quantité d'Officiers & deux Turcs, tous richement vêtus à la maniere de Turquie. Spilberg le reçut avec beaucoup de déférence & lui pré-

SPIILBERG.
1602.

La chaloupe
Hollandoise re-
joint la Flotte.

Comment les
Hollandois sont
reçus aux Isles de
Comorre.

(16) Pages 399 & 400.

crurent arrêté par les Portugais & craignirent le même sort.

(17) Il laisse entrevoir, que le Pilote étant descendu & tardant à revenir, les autres le

(18) Page 402.

SPILBERG.
1602.

senta une collation galante , qu'il refusa , parce que ce jour-là sa Loi l'obligeoit au jeûne. L'Amiral lui fit des présens pour la Reine sa mere & pour lui-même , qui consistèrent dans quelques miroirs , des colliers de femme , de l'ambre & des cristaux. La Reine envoya sur le champ aux Vaisseaux un bœuf & plusieurs cabris (19).

On sollicite
Spilberg de descendre dans l'Isle
de Malaiy.

Ces civilités mutuelles inspirèrent tant de confiance aux Hollandois , qu'ils allerent visiter librement la Ville , où ils continuerent de recevoir toutes sortes de caresses. Ils sollicitèrent leur Amiral de se rendre aux desirs du Roi & de la Reine , qui l'avoient fait prier plusieurs fois de descendre. On l'assura que l'esperance de le voir avoit amené cette Princesse , de l'extrémité de l'Isle. Mais l'aventure de Rufisco , qu'il n'avoit pas oubliée , le rendit sourd à toutes ces instances , quoique le Roi lui fit offrir son fils même en otage , & que pour lui donner un exemple de franchise il promit de se rendre à bord le premier. Ce fut le 5 de Mars qu'il choisit pour cette visite. Il se fit accompagner d'un grand nombre de ses gens , tous vêtus à la Turque. Son entretien avec l'Amiral ne fut pas sans agrément. Il entendoit l'art de la navigation. S'étant fait apporter un cercle & un globe , il y marqua les principaux lieux des Indes orientales. On reconnut particulièrement qu'il avoit fréquenté la Mer-rouge , & qu'il en avoit une parfaite connoissance (20). Comme le tems du jeûne duroit encore , on ne put lui offrir d'autre divertissement que de la musique & le bruit de l'artillerie. Il parut charmé de tout ce qu'on fit pour lui plaire , & l'Auteur n'ose décider s'il y avoit alors de la mauvaise foi dans ses sentimens.

Raisons qui lui
attirent une fâ-
cheuse aventure.

Mais deux jours après , Spilberg descendit au rivage sans lui en avoir fait donner avis. Il monta même dans la Ville ; & le hazard lui ayant fait rencontrer le Pontife de l'Isle , qui le pressa de rendre visite au Roi , il demanda encore d'être excusé pour cette fois , sous prétexte que le jeûne n'étoit pas fini , & que le principal agrément de ces visites étoit de boire & de manger avec ceux qu'on aime. La fin du jeûne arriva. Il fut sollicité plus que jamais de descendre & d'aller prendre part aux réjouissances de la Ville. Ses refus se fondèrent sur d'autres prétextes ; & le Roi n'ayant pas fait difficulté de revenir à bord pour féliciter le Capitaine Speck , qui avoit rejoint la Flotte avec son Vaisseau (21) , cette politesse & les nouvelles invitations de ce Prince n'eurent pas plus de force pour vaincre son obstination. Pendant ce tems-là , les gens de l'équipage avoient continué le Commerce , avec des facilités qui ne s'étoient pas démenties. Mais le 31 de Mars , la chaloupe & un canot ayant été commandés avec vingt-huit hommes pour aller faire de l'eau , on fut surpris , à la fin du jour , de ne voir revenir personne à bord. En vain tira-t-on deux fois pour donner le signal. La nuit se passa sans aucune nouvelle. On arbora le lendemain un pavillon blanc , après avoir pris toutes les précautions nécessaires contre une attaque imprévue. Il ne parut personne sur le rivage ; on n'en vit partir aucun canot , & l'on ne fit même aucun signal pour répondre à ceux de la Flotte. Un événement si étrange causa d'autant plus d'embarras à l'Amiral , qu'après une telle diminution de ses forces , ce qui lui restoit de gens ,

On lui enleve
vingt-huit de ses
gens.

Circonstances
extraordinaires
de cette perte.

(19) Pages 403 & 404.

(20) Page 405.

(21) Pages 407 & précédentes.

dont la moitié même étoit malade , ne suffisoit pas pour lui faire rien espérer de la violence. Quoiqu'il eût perdu sa chaloupe & son canot , il auroit pû mettre du monde à terre , près d'un Bourg d'environ deux cens maisons , qui se nomme le *Bourg des Pêcheurs* , & faire demander du moins la raison d'un événement qui confondoit toutes ses idées. La confiance & l'amitié avoient régné sans interruption dans le Commerce. Il ne s'étoit pas élevé le moindre différend entre les Hollandois & les Insulaires. Cependant il étoit à craindre que ceux qui descendoient au rivage ne fussent retenus comme les autres , & cette démarche d'ailleurs pouvoit devenir l'occasion de quelque hostilité. On apparella , on louvoja dans la baie , on fit de nouveaux signaux , pour faire entendre qu'on se préparoit au départ. Enfin Spilberg , rebuté de tant d'efforts inutiles , résolut de se rendre à l'Isle d'*Anjouan* , où la Reine , alors Souveraine des quatre Isles de Comorre , tenoit ordinairement sa Cour. Il leva l'ancre dans cette vûe. Mais sa surprise & sa douleur augmentèrent beaucoup , lorsque s'étant approché successivement d'*Anjouan* & de *Mayotte* , il y trouva de la part des habitans la même obstination à ne se pas montrer & à ne pas répondre à ses signaux , quoiqu'auparavant ils fussent venus librement jusqu'à bord de la Flotte pour y apporter des rafraichissemens. La prudence lui permettoit encore moins de descendre dans ces deux Isles. Enfin la mutinerie de ses malades & l'impuissance de délivrer les prisonniers , lui firent prendre à témoins tous ceux qui étoient en état de l'entendre , qu'il n'avoit point de reproche à se faire , & que pour l'intérêt de ses Maîtres il ne pouvoit se dispenser de continuer le voyage. Cette résolution fut approuvée , comme la seule qu'il y eût à suivre , & sur le champ on mit à la voile. Les vingt-huit hommes qu'on abandonnoit , entre lesquels on comptoit le Secrétaire , étoient les plus sains & les plus vigoureux de la Flotte (22).

SPILBERG.
1602.

Il est obligé d'abandonner les gens qu'on lui a pris.

On étoit parti des Isles de Comorre le 12 d'Avril , & dès le 23 de Mai on se trouva près de *Cochin* , sur la côte de Malabare ; d'où ayant doublé le Cap de Comorin deux jours après , on eut le 28 la vûe de *Point de Galle* dans l'Isle de Ceylan (23).

Route jusqu'à l'Isle de Ceylan.

L'Amiral , qui étoit chargé des ordres secrets de sa Compagnie , prit vers la riviere de *Matecalo*. Mais trouvant en chemin un golfe , où il crut voir entrer une riviere , il s'imagina avoir rencontré ce qu'il cherchoit. Cependant il ne trouva point de riviere dans le golfe ; & n'y découvrant qu'un Village , près d'un bois de cocotiers , il envoya un canot au rivage , pour faire demander aux Indiens de quel côté il falloit chercher *Matecalo*. Ils répondirent qu'il étoit plus au Nord. On leur donna quelques couteaux. Ils promirent d'amener le lendemain d'autres Insulaires , qui conduiroient la Flotte à *Matecalo* (24).

Spilberg profita de quelques autres éclaircissemens qu'il reçut des mêmes Nègres , pour envoyer par terre un homme au Roi du pays , dont la Cour n'étoit pas à plus d'une demie lieue du rivage. Il ne trouva de riviere qu'environ six lieues plus loin. L'eau en étoit fort basse ; mais quelques Insulaires vinrent à bord avec un Interprète Portugais. Ils déclarèrent qu'ils avoient du poivre & de la canelle à vendre , & qu'un Officier du Roi , qu'ils nommerent le *Moderliar* , étoit dans un lieu voisin , où il désiroit que l'Amiral allât lui parler.

Les Hollandois se rendent à *Matecalo*.

(22) Pages 415 & précédentes.

(23) Page 416.

(24) On trouvera la description de l'Isle de Ceylan après la Relation de *Knox*.

SPILBERG.
1602.

Spilberg se rend
à la Cour.

On lui soutient
qu'il est Portu-
gais.

Défiance des
Hollandais.

L'Amiral arrête
Onze Chingulais.

Sa Lettre au Roi.

Dans le même tems, l'homme qu'on avoit envoyé à la Cour revint avec les mêmes nouvelles. Il avoit été bien reçu du Roi, qui l'avoit chargé d'apprendre aux Hollandois qu'ils trouveroient dans son pays du poivre & de la canelle. Spilberg ne balançoit point à descendre, avec cinq ou six hommes. Il trouva sur le rivage cinq éléphants, dont les guides avoient ordre de le conduire au *Modeliar*. Après avoir reçu de sa bouche les mêmes explications & s'être engagé à se rendre le lendemain auprès du Roi, il revint à bord, pour y prendre les Musiciens & des présens. Le 4, il retourna au rivage, d'où s'étant rendu à la Ville de Matalo, quelques-uns des principaux Seigneurs le conduisirent à l'audience. La garde royale étoit de plus de six cens hommes, l'épée nue; & le Roi, qui avoit aussi la sienne au poing, lui dit, en le voyant paroître, qu'il étoit le bien venu. Spilberg offrit à ce Prince les présens qu'il avoit apportés. Il fit jouer ses Musiciens, qui parurent causer beaucoup de plaisir à toute la Cour. Ensuite il fut conduit chez le *Modeliar*, où il fut civilement traité avec tous ses gens. Le lendemain, ayant reçu ordre de ne pas sortir de son logement sans la permission du Roi, il ne fut appelé que le soir au palais, où quelques Seigneurs lui soutinrent fortement qu'il étoit Portugais. Ce ne fut pas sans peine qu'il leur fit prendre d'autres idées. Mais lorsqu'il eut réussi à les détromper, il obtint la liberté de retourner sur sa Flotte (25).

Le lendemain on vit arriver au rivage, le Roi, suivi de toute sa garde. Spilberg, qui avoit employé toute la nuit à préparer de nouveaux présens, pour échauffer en sa faveur l'inclination de ce Prince & celle de ses Courtisans, y retourna le matin, & se fit honneur de ses libéralités. Mais il fut surpris de voir de nouvelles compagnies de gens armés, qui arrivoient à chaque moment près du Roi; & son étonnement augmenta beaucoup lorsque le *Modeliar* lui proposa de mettre son Navire à sec, comme les Insulaires y mettent leurs canots. Cette proposition lui parut d'autant plus suspecte, qu'il sçavoit déjà de quelques Mores qu'il y avoit peu de poivre dans l'Isle, & qu'il ne s'y en faisoit même aucun commerce. Cependant, pour déguiser ses craintes, il consentit à la demande du *Modeliar*, dans la seule vue d'obtenir la liberté de retourner à sa Flotte. Mais lorsqu'il voulut partir, on lui déclara qu'il falloit laisser quatre de ses gens au rivage. Il y consentit encore; & d'un air libre il pria plusieurs Chingulais de l'accompagner jusqu'à bord. Onze le suivirent sans défiance. Aussi-tôt qu'ils y furent arrivés, il en fit descendre huit à fond de cale, sous prétexte d'y examiner les marchandises; mais ayant fait fermer les écoutilles, il leur en fit une prison. Ensuite il affecta de montrer à l'Interprète & aux deux autres, quantité de richesses qu'il avoit apportées pour le commerce; & les renvoyant au Roi, il les chargea de lui rapporter combien ils avoient vu de choses précieuses qui lui avoient été destinées, s'il eut envoyé le poivre & la canelle qu'il avoit promis. Après il écrivit une lettre à ce Prince, par laquelle il l'exhortoit à se garder des mauvais conseils, & à livrer les marchandises qu'il avoit offertes. Il lui déclaroit qu'il ne reverroit jamais ses huit Chingulais, s'il ne lui renvoyoit les quatre Hollandois qu'il avoit retenus. Il se plaignoit qu'on eût osé lui proposer de faire porter ses marchandises à

terre & d'y louer un Vaisseau, sans lui avoir fait connoître qu'on eut de la canelle & du poivre à lui donner. Puisqu'on n'avoit pas eu honte de lui soutenir qu'il étoit Portugais, il devoit craindre, ajoutoit-il, que sous ces faux prétextes on ne confiscât ce qu'il porteroit au rivage. Cependant s'il plaisoit au Roi de renouer sincèrement le commerce, il promettoit d'en user aussi de bonne foi, & de contenter ceux qui seroient chargés de traiter avec lui. Cette lettre fut accompagnée de quelques nouveaux présens. On déploya les pavillons & les flammes, & l'on fit plusieurs décharges de l'artillerie à l'honneur du Roi, qui fut à la vérité plus effrayé de ce bruit, qu'il ne s'en crut honoré (26).

Dès le même jour, néanmoins, il renvoya l'Interprète à bord, dans un canot chargé de rafraîchissemens, tels que de œufs, des poules, du beurre, des fruits, &c. avec ordre d'offrir à l'Amiral tout ce qui pouvoit lui plaire dans le pays. Les quatre Hollandois furent renvoyés aussi dans un autre canot. L'Interprète pria l'Amiral de ne pas chercher ailleurs sa cargaison. Il offrit même de laisser pour ôtages trois ou quatre Chingulais, qui y demeureroient jusqu'à la conclusion du commerce. Il traita la proposition du Modeliar de mal-entendu. Enfin il ne demanda que du tems pour rassembler le poivre qu'on défileroit. Ces excuses furent reçues avec des témoignages naturels de satisfaction. Le lendemain on vit apporter à bord une montre de poivre & de cire, dont le prix parut excessif. Mais Spilberg répondit qu'on ne pouvoit entrer en marché, sur une si petite quantité (27).

A l'occasion de quelques autres démarches, les Hollandois, qui étoient fort mal informés du Gouvernement de Ceylan, apprirent du Roi même que pour leur accorder tout ce qu'ils paroissent désirer, il avoit besoin de la permission d'un supérieur, qu'il nommoit le grand Roi. Il leur demanda le tems d'envoyer à sa Cour, & leur offrit même de faire accompagner ses gens par un Commis Hollandois. Spilberg ouvrant les yeux à cette proposition résolut d'aller lui-même à la Cour du grand Roi. Mais il demanda au Roi de Matecalo cinq ôtages, que ce Prince ne fit pas difficulté de lui envoyer (28). Cependant ayant appris que la Ville de *Candy*, où le grand Roi faisoit sa résidence étoit fort éloignée, il choisit pour le voyage, un Commis, qui partit avec des présens. Pendant dix-huit jours qu'il y employa, le commerce fut continué sur le rivage, en pierreries, telles que des rubis, des topazes, des grenats, des hyacinthes, &c. Comme celles du pays ne sont pas des plus estimées, elles coutoient peu, & la plus grande dépense des Hollandois consistoit dans les présens qu'ils étoient obligés de faire au Roi de Matecalo (29).

Le retour du Commis, qui arriva le 3 de Juillet avec deux Agens du grand Roi, nommés *Gonzala Roderigos* & *Melchior Rebecca*, mit beaucoup de changement dans les résolutions de l'Amiral. Il lui apportoit des lettres obligantes, qui l'invitoient à faire le voyage de *Candy* pour voir la Cour, & qui lui promettoient des marchandises pour la cargaison de ses Vaisseaux. Elles étoient accompagnées d'un présent de plusieurs anneaux d'or, & d'une forte de grandes flèches nommées *Segunfos*. Le Vice-amiral, qu'on n'avoit pas revu depuis, le 24 de Décembre étant arrivé le même jour dans la baie, Spilberg, dans

SPILBERG.
1602.

A quelles conditions on le reconcilie.

L'Amiral apprend qu'il y a un plus grand Roi dans l'île.

Il lui députe un Commis.

Il est invité à se rendre lui-même à la Cour de Candy.

(26) Pages 421 & précédentes.

(28) Pages 422 & suivantes.

(27) *Ibidem*.

(29) *Ibidem*.

SPILBERG.

1602.

Motifs importants du voyage de Spilberg.

la joie de ces deux événemens, prit la résolution de se rendre à Candy, & ne fit plus un mystère du principal motif de son voyage. Il avoit ordre de ses Maîtres de voir le Roi de Ceylan, & de lui présenter les parentes du Prince Maurice, qui contenoient des offres d'alliance & de secours contre ses ennemis. C'étoit prendre les Portugais par l'endroit le plus sensible, & jeter les fondemens du traité qui devoit bientôt les exclure entièrement de l'Isle. L'Amiral avoit tenu ce dessein caché aussi long-tems qu'il y avoit trouvé des obstacles, ou qu'il avoit eu besoin d'éclaircissemens sur l'objet de sa commission. Mais la lumière commençant à se répandre autour de lui, la longueur & les difficultés du chemin ne furent plus capables de l'arrêter. Il partit le 6 de Juiller, avec un cortège de dix hommes, entre lesquels il y avoit quelques Musiciens (30).

Il part pour Candy. Honneurs qu'il reçoit sur la route.

Il se rendit d'abord à Matecalo, où le Roi lui fit donner des éléphans & des palanquins, pour le conduire jusqu'aux terres du grand Roi, avec ordre à ses propres sujets de le defrayer sur les siennes. En arrivant aux limites des deux Etats, il trouva un Modeliar qui étoit venu au-devant de lui, & qui le conduisit au son des flutes & des tambours dans un Aldea (31), où il fut bien traité. La chambre qu'on avoit préparée pour le recevoir étoit tendue d'une sorte de tapisserie blanche, honneur le plus distingué qu'on puisse rendre dans l'Isle de Ceylan. Delà il se rendit, par une marche de deux lieues, à l'Aldea d'une Reine fille du feu Roi de Candy, & l'une des femmes du Roi regnant. Elle étoit alors à Vintana, où l'Amiral passa le lendemain. En approchant de cette Ville, il fut reçu par six Modeliards, suivis d'une troupe nombreuse d'Officiers & d'instrumens, qui le conduisirent dans la Ville au bruit des flutes & des tambours. Il y fut logé dans une chambre tendue de blanc, où il demeura deux jours. La Reine lui fit dire à son arrivée, qu'elle avoit beaucoup d'impatience de le voir, & qu'il pouvoit demander librement tout ce qui étoit nécessaire à ses besoins.

Ce qu'il voit à Vintana.

Vintana, Ville située sur la rivièrè de Trinquemale, est à vingt-une lieues de Matecalo & à neuf de Candy. On y construit les galères & les champans du Roi. Le plus bel édifice de la Ville est un grand Temple de figure ovale, dont le bas a cent trente pas de circuit. Il s'élève en pyramide carrée vers la pointe, & dorée au sommet. Entre quelques autres Temples, on en distingue un qui est accompagné d'un Monastère, dont les Religieux sont vêtus de jaune & se font raser la tête. Ils marchent avec une sorte de chapelet à la main, en prononçant quelques prières (32). Les Hollandois furent témoins d'une de leurs fêtes, qui fut célébrée par une procession solennelle. Le Supérieur étoit assis sur un éléphant, vêtu d'étoffes d'argent & d'or, avec un sceptre ou un bâton de commandement qu'il tenoit des deux mains sur sa tête. Devant lui marchaient en ordre les autres Religieux au son de divers instrumens. On portoit autour d'eux quantité de lampes & des torches allumées. La procession finissoit par une grosse troupe d'hommes & de femmes, qui suivoient sans ordre, pour satisfaire leur dévotion. Avant qu'elle se mît en mar-

(30) Page 423.

(31) Nom des palais ou des maisons de Seigneurs.

(32) On renvoie le Lecteur, pour les Usa-

ges, à la Description de Ceylan par Knox, qui avoit passé près de vingt ans dans cette Isle.

olie, & lorsqu'elle rentra dans le Cloître, les filles les mieux faites, vêtues par le bas de riches habits & nues par le haut du corps, danferent long-tems à la vûe de tous les Spectateurs (33).

En partant de Vintana, le Général Hollandois fut conduit dans l'Aldea du fils du Roi, qui n'étoit qu'à une journée de la Ville royale. Le palanquin du Roi y fut apporté par des éléphants; & les voitures & les éléphants qui avoient amené Spilberg de Vintana y furent renvoyés. Ce Palanquin du Roi étoit couvert d'étoffe d'or, & le reste du convoi répondoit à cette magnificence. On voyoit arriver, par intervalles, des gens chargés de vivres, de fruits, & d'une forte de vin du pays, qui ne cede rien à celui de Portugal. A quelque distance de Candy, on pria le Général de s'arrêter sur le bord d'une riviere, où le Roi envoya au-devant de lui son premier Modeliar, qui étoit un Portugais nommé *Emmanuel Dios*, & plusieurs autres Officiers de la même Nation. Ils avoient tous les oreilles coupées, pour marquer qu'ils étoient au service de la Cour. Spilberg se remit en marche avec eux, suivi de plus de mille soldats de diverses Nations, Turcs, Mores, Chingulais, Cafres, Portugais renégats, tous sous les armes, avec huit Enseignes déployées, entre lesquelles on en voyoit quelques-unes qui avoient été enlevées depuis peu aux Portugais (34).

Ce fut au milieu de cette pompe, que Spilberg fut conduit au logement qu'on lui destinoit. Il étoit accompagné du Capitaine *Jongerhelt*, de Flestringue, précédé de trois trompettes, & d'un quatrième qui portoit l'étendard du Prince Maurice. Quatre autres domestiques marchaient derrière lui. La maison qu'on lui avoit préparée étoit meublée à la Portugaise. *Emmanuel Dios* & d'autres Seigneurs de la Cour lui tinrent compagnie, jusqu'à l'heure où le Roi lui envoya trois chevaux de selle pour se rendre Palais. Il partit, accompagné de ses dix Hollandois, qui portoient ses présens.

Dans cette premiere audience, le Roi étoit vêtu de blanc. Il reçut le Général & ses présens avec de grands témoignages de satisfaction. Ensuite s'étant levé, il se promena dans la salle avec lui, & leur entretien dura long-tems. Cependant s'étant souvenu que Spilberg devoit être fatigué du voyage, il le pressa d'aller prendre un peu de repos. Les Musiciens Hollandois firent entendre leurs Instrumens, & ceux du pays leur rendirent cette galanterie avec usure. Le lendemain, Spilberg étant retourné à la Cour, on lui fit des propositions de Commerce; mais le prix de la canelle & du poivre lui parut excessif. Après d'autres entretiens, lorsqu'il se dispoisoit à prendre congé du Roi, ce Prince lui demanda combien il offroit donc pour ses marchandises? Alors, s'ouvrant sur sa Commission, il répondit qu'il étoit venu beaucoup moins pour acheter de la canelle & du poivre que pour offrir au Roi l'alliance & l'amitié de son Prince, & lui déclarer que s'il avoit besoin de secours contre les Portugais, son Prince étoit disposé à lui envoyer des Vaisseaux & des troupes. Le Roi, charmé de cette proposition, la répéta aussi-tôt à toute sa Cour, qui en marqua beaucoup de joie; & dans celle qu'il ressentit lui-même, il embrassa le Général avec tant d'affection qu'il l'enleva de terre, en lui protestant que tout ce qu'il avoit de canelle & de poivre étoit à son (35) ser-

SPILBERG;
1602.

Le Roi envoie
au-devant de
Spilberg.

Audiences du
Roi de Candy.

Spilberg fait
l'ouverture de sa
Commission.

SPILBERG.
1602.

vice. Cependant il ajouta qu'il en avoit peu, parce qu'il n'avoit pu prévoir une si heureuse conjoncture, & que loin de trafiquer en canelle il faisoit détruire les arbres qui la portoient, pour faire perdre aux Portugais ses ennemis l'avantage qu'ils en avoient tiré. Spilberg le remercia de ses sentimens, & prit occasion de la mousson, qui le pressoit de partir, pour remettre le Commerce à son premier voyage (36).

Faveurs qu'il
reçoit.

Les jours suivans, il ne cessa point d'avoir avec le Roi des entretiens pleins de confiance & de familiarité. Ce Prince lui fit voir toutes les armes qu'il avoit enlevées aux Portugais. Il lui montra toutes ses pagodes, qui contenoient quatre ou cinq cens Idoles, dont quelques-unes étoient de la hauteur d'un mât de Vaisseau. Aussi avoit-on bâti exprès, pour leur servir de Temples, des Tours de belle pierre, travaillées avec beaucoup d'art & de magnificence. Le Général fut traité à dîner dans une grande salle du palais, tendue de tapisseries, avec des sièges & sur une table, où l'on servit à la manière de l'Europe. Il fit présent au Roi d'un portrait du Prince Maurice, représenté au naturel, à cheval & tout armé, tel qu'il étoit au combat du 2 Juin 1600. Ce tableau paroissant plaire beaucoup au Roi, Spilberg lui fit le récit de cette bataille & de l'état des Provinces-Unies. Ensuite il fut conduit dans l'appartement de la Reine, faveur extraordinaire dans cette Cour. Il trouva cette Princesse assise au milieu de ses enfans, & vêtue à la manière de l'Europe. Le Roi lui dit alors : » Vous devez compter que s'il plaît aux Etats & au Prince » vos Maîtres de faire bâtir une Forteresse sur mes terres, la Reine, le Prince » & la Princesse que vous voyez ici, seront les premiers à porter sur leurs » épaules des pierres, de la chaux & tous les matériaux nécessaires. Ceux qui » seront envoyés de la part de vos Maîtres, auront la liberté de choisir la baie » & le lieu qui leur conviendront (37).

Promesse du Roi
en faveur des
Hollandois.

Il donna au Général des lettres & des instructions pour la conduite de ce projet. Il le revêtit même de la qualité de son Ambassadeur, pour traiter d'une affaire si importante avec les Etats Généraux & le Prince. Enfin il le combla d'honneurs & de présens ; de sorte qu'il y avoit lieu d'espérer, suivant l'observation de l'Auteur du Journal, qu'il demeureroit ferme dans les intérêts des Hollandois, & que son aversion pour les Portugais ne seroit qu'augmenter (38).

Comment ce
Prince étoit
monté sur le
trône.

Ce Monarque se nommoit, en langage Chingulai, *Fimala-darma-furialada*. Il avoit délivré, par sa valeur, le Royaume de Candy de la domination des Portugais. Spilberg se fit instruire des circonstances de cette (39) révolution. L'Isle de Ceylan étoit divisée en plusieurs Royaumes. *Mara-ragu*, Roi d'une partie de l'Isle, dont la Capitale se nommoit *Setavacca*, fut trahi par un de ses bâtarde, qui eut l'audace de l'assassiner & de s'élever sur son trône. Cet Usurpateur, nommé *Darma* ou *Derma*, se déclara contre les Portugais, qui avoient leurs établissemens sur les côtes de l'Isle, & ne leur laissa que les deux Places de *Colombo* & de *Manar*. Mais s'étant rendu odieux aux habitans de Candy, Royaume fort puissant qui occupe le centre de l'Isle, il eut à soutenir contre eux de longues guerres, dans lesquelles ils appellerent les Portugais à leur secours. Elles se terminèrent par la mort de *Derma*, qui fut empoisonné.

(36) *Ibidem*,
(37) Page 431.

(38) Page 434.
(39) Pages 438 & suivantes.

Les Portugais avoient profité de cette division des Insulaires, pour s'ouvrir un chemin libre dans l'Isle de Ceylan; & par leur alliance avec le Royaume de Candy, ils étoient parvenus à s'en rendre les maîtres. Ils y avoient fait bâtir des Fortereſſes, dans lesquelles ils étoient bien établis. La plupart s'étoient mariés avec des femmes du pays, & l'on en voyoit encore subsister plusieurs races. Le Roi de Candy n'ayant pas d'autre enfant qu'une fille, ils avoient conduit cette jeune Princesse à Manar, où ils l'avoient fait baptiser sous le nom de *Donna Catharina*. D'un autre côté, ils avoient mené à Colombo un jeune Prince nommé *Pimala-darma-furia-ada*, fils du grand Modeliar, & l'ayant disposé aussi à recevoir le Baptême, ils lui avoient donné le nom de *Dom Juan d'Autriche*. Ce jeune homme étoit passé ensuite à Goa, où il avoit achevé de recevoir une noble éducation. Son esprit & son courage s'étoient formés si avantageusement, que les Portugais le croyant affectionné à leurs intérêts, l'avoient rappelé à Ceylan pour le faire succéder à la dignité de son pere, qui étoit la premiere du Royaume.

Il y gouverna long-tems sous le Roi, avec une habileté qui le rendit maître de toutes les affaires; & sans inspirer la moindre défiance à ses protecteurs, il gagna le cœur des troupes & se rendit cher à la Nation. Mais aussi-tôt que le Roi fut mort, il profita du pouvoir qui étoit entre ses mains pour monter sur le trône. Les Portugais parurent condamner son entreprise. Cette incertitude l'offensa. Il fit massacrer tous ceux qui se trouvoient dans le Royaume de Candy; & ne se proposant plus de composition avec eux, il déclara la guerre à toute leur Nation (40).

Ils armerent puissamment à Goa & dans les autres pays de leur obéissance. Leur Flotte mit à la voile sous le commandement de *Pedro Lopez de Souza*, qui ayant pris la Princesse Catherine à Manar, marcha vers Candy pour l'élever sur le trône de son pere. Il devoit l'épouser après cette expédition, & jouir avec elle des droits de la Couronne. Dom Juan parut reculer devant lui, & ne lui disputa pas même l'entrée de la Ville capitale. Mais s'étant posté dans les bois, il lui coupa les vivres, il défit tous les Portugais qui osèrent sortir de Candy, il fit massacrer ceux qu'on trouva dans les chemins écartés; enfin il mit Souza dans la nécessité de quitter la Ville pour lui livrer bataille. Elle se donna un Dimanche de l'année 1590. La valeur fut égale dans les deux Partis. Le Général Portugais avoit de bonnes troupes, & les Chingalais qui combattoient pour Dom Juan lui étoient affectionnés. L'Amant de la Princesse Catherine avoit quarante grands éléphants, dressés à la guerre. Mais tous ces avantages ne le sauverent pas de la furie de Dom Juan, qui remporta la victoire. Souza fut tué, tous les éléphants furent pris, & quantité de Portugais tombèrent dans l'esclavage. Cette grande journée ayant affermi Dom Juan sur le trône, il épousa la Princesse Catherine, & c'étoit d'elle qu'il avoit eu les deux enfans que Spilberg eut l'honneur de saluer.

Le reste des Portugais se déroba par la fuite, & trouva un azile dans les murs de Colombo. Toutes leurs Fortereſſes furent ruinées. Dom Juan, demeuré paisible possesseur du trône, fit bâtir à Candy un magnifique palais, & quantité de tours, de pagodes & d'autres édifices, auxquels il employa les

SPILBERG.
1602.

Il avoit été baptisé sous le nom de Dom Juan d'Autriche.

Il fit massacrer tous les Portugais.

Il défit une armée Portugaise.

Fruits qu'il tire de sa victoire.

SPIILBERG.
1602.

Portugais qu'il avoit faits prisonniers. De ce nombre étoient ceux à qui Spilberg avoit vû les oreilles percées, & qui conservoient cette marque humiliante de leur défaite & de leur servitude.

Autre défaite
des Portugais.

Pendant les trois ou quatre années qui suivirent cet événement, Dom Jérôme Oviedo tenta plusieurs fois de rétablir sa Nation dans le Royaume de Candy. Ses efforts ayant été repoussés, il les renouvela plus ardemment que jamais, avec un grand nombre de Cavalleros Hidalgos de Goa, qui ne se permettoient pas moins que la conquête entière de l'Isle. Cette nouvelle armée pénétra jusqu'à *Ballene*, lieu même où la première avoit été défaite. Dom Juan y vint aussi camper. On y livra une seconde bataille, qui ne fut pas moins opiniâtre & moins sanglante. Mais Oviedo eut l'adresse de tenir ses troupes fort serrées & de faire sa retraite en bon ordre. Il fut poursuivi l'espace de cinq jours ; & s'il eut le chagrin d'avoir été vaincu, il emporta l'honneur d'avoir conservé une partie de son armée, & de n'y pas compter plus de morts que Dom Juan n'en eut dans la sienne.

Etat où ils étoient réduits.

Depuis ce combat, les Portugais n'avoient plus mis de troupes en campagne. Ils se contentoient de quelques courses, qu'ils faisoient faire à leurs garnisons. Mais ils employoient toutes sortes de ruses pour surprendre ou pour corrompre les Commandans des Fortereses du Roi, dont la plupart étoient peu éloignées des leurs. Dom Juan, de son côté, n'épargnoit rien pour se saisir des Places qu'ils avoient conservées. *Emmanuel Dios*, qui étoit alors son grand Modeliar, ne devoit cette importante dignité qu'aux services qu'il lui avoit rendus contre sa propre Nation. Au mois de Juin 1602, c'est-à-dire, pendant le séjour même que Spilberg fit dans l'Isle, il surprit un Fort commandé par Dom Simon *Correro*, dont il passa la garnison au fil de l'épée. C'étoit dans ces conjonctures que Spilberg venoit offrir au Roi de Candy le secours des Hollandois pour achever la ruine de ses ennemis ; avec cette circonstance extrêmement singulière, qu'il ignoroit l'état de l'Isle jusqu'à n'avoir dû la connoissance du Royaume de Candy qu'au hasard (41).

Heureuse idée
des Hollandois.

Ils laissent deux
Musiciens au
Roi.

Avant son départ, le Roi lui demanda quelques-uns de ses Musiciens. Il saisit ardemment cette occasion de laisser quelqu'un à Candy, pour entretenir la Cour dans la bonne disposition qu'il y avoit fait naître pour la Nation Hollandoise. Il donna au Roi deux hommes, qui se nommoient *Hans Rempel* & *Erafme Martsberg*. Ce Prince se fit donner sur le champ une leçon de leurs Instrumens, & fit l'honneur à Martsberg de l'élever à la qualité de son Secrétaire (42).

Le Général ayant pris congé de la Cour, on lui fournit des éléphans pour retourner jusqu'à la mer, & le Roi lui envoya plusieurs *Segunfos*, comme un gage de la fidélité de ses promesses. Pendant vingt-deux jours, qui furent la durée de son voyage, il fut défrayé avec tant de libéralité & d'attention, qu'il ne lui en couta que ses présens.

Les Hollandois se disposerent à lever l'ancre pour profiter de la mousson de l'Est, qu'on attendoit le dernier d'Août. Ils reçurent à bord la visite d'Emmanuel Dios, grand Modeliar, qui venoit confirmer toutes les promesses du

(41) Voyez ci-dessus. On arrivera par degrés, dans les Relations suivantes, à l'établissement des Hollandois dans cette Isle.

(42) Page 434.

Roi, & les aider à trouver quelque bon mouillage pour leurs Flottes. Ce Ministre étoit encore au rivage, lorsqu'on découvrit une voile au large. Spilberg fit armer aussitôt sa chaloupe, avec ordre de joindre ce bâtiment. C'étoit une galiote neuve & d'une belle fabrique, du port d'environ quatre-vingt tonneaux, montée de quarante-six hommes d'équipage, tant Portugais qu'Indiens, & de quelques petits canons, avec deux pierriers & d'autres armes. Quoique dans cet état elle fût capable d'une belle défense, elle se laissa prendre par la chaloupe, qui n'étoit montée que de quatorze hommes. Elle n'étoit chargée que d'*Areca*, marchandise peu précieuse pour les Hollandois. Le Capitaine se nommoit *Antonio de Costa Montero*. Emmanuel Dios fut témoin de cette action. On lui fit présent d'une partie des armes Portugaises. Le corps de la galere & sa cargaison furent donnés au Roi, qui reçut ce présent avec d'autant plus de satisfaction, qu'il ne pouvoit plus lui rester aucun doute que les Hollandois ne fussent ennemis du Portugal. L'unique avantage que Spilberg tira de cette prise & de quelques autres, fut de prendre sur la Flotte une partie des hommes, qui s'engagerent volontairement à son service. Des autres, il en donna quelques-uns au Roi de Candy, & le reste ayant été jeté à la mer, ceux qui sçavoient nager arrivèrent facilement au rivage (43).

La Flotte Hollandoise remit à la voile le 2 de Septembre, pour faire route vers Achin. Elle y arriva le 16 du même mois. Quelques Vaisseaux Anglois qui étoient dans ce Port, sous le commandement de l'Amiral *Lincester* (44), invitèrent Spilberg à se joindre à eux pour aller croiser sur une caraque Portugaise nommée le *S. Thomas*, qui devoit se rendre à Malaca. Il promit de les accompagner avec son seul Vaisseau. Mais étant chargé d'une Lettre du Prince Maurice pour le Roi d'Achin, avec lequel il étoit important de réconcilier la Nation Hollandoise, il descendit à terre dans cette vûe. Les Zélandois qui étoient encore à Achin le reçurent avec beaucoup de caresses. Il obtint la permission d'aller au palais, où il présenta sa Lettre. Elle contenoit une prière que le Prince Maurice faisoit au Roi, d'accorder sa faveur & la liberté du Commerce aux Hollandois. Spilberg, après avoir fait ses présens au Roi, le supplia de considerer les pertes que divers navires Hollandois avoient essuyées dans ses Etats, & de leur accorder quelque dédommagement. Cette demande étoit appuyée de la présence de *Guion le Fort*, qui avoit été témoin oculaire de leurs disgraces, & qui avoit été exposé à perdre la vie, comme le Général *Houtman* & *Thomas Coymans* l'avoient perdue. Le Roi répondit qu'il avoit fait punir les coupables; que ces désordres étoient arrivés sans sa participation, & que les Hollandois ne devoient les attribuer qu'à l'ancien Sabandar, qui avoit péri lui-même dans l'action; qu'il n'avoit pas épargné son propre fils, actuellement Roi de Pedir, & qu'il l'avoit condamné à l'exil pour ne s'être pas opposé à la naissance des troubles. Il ajouta que si l'on en connoissoit d'autres qui eussent participé à cette malheureuse affaire, il étoit encore prêt à les punir. Après ces vaines excuses, il se crut dispensé de la ré-

SPILBERG.
1602.
Spilberg prend
une galiote Por-
tugaïse.

Usage qu'il fait
de sa prise.

Les Hollandois
quittent Ceylan
& se rendent à
Achin.

Représentations
de Spilberg au
Roi d'Achin.

(43) Pages 437 & précédentes. Voyez la Relation de Knox, pour ce qui regarde l'Isle de Ceylan, & la fin de celle-ci pour la tragique aventure des Hollandois.

(44) Le nom de cet Anglois étoit *Lancester*. Voyez sa Relation au premier Tome de ce Recueil.

SPILBERG.
1602.

paration qu'on lui demandoit. Mais Spilberg & ses gens furent bien traités & la plus grande partie des Seigneurs alla manger avec eux pour leur faire honneur. Comme ils aiment beaucoup à boire, ils y excitèrent aussi les Hollandois. Ce festin fut accompagné de plusieurs sortes de divertissemens. Les Musiciennes du Roi, magnifiquement vêtues & couvertes de pierres, y vinrent chanter, danser & jouer de leurs Instrumens (45).

Il part avec des
Anglois pour at-
taquer une cara-
que Portugaise.

Spilberg étant parti le 21 avec les Anglois, laissa au Port d'Achin *Guion le Fort & Specx*, pour l'emplette du poivre. La Flotte Angloise, composée de trois Vaisseaux & du sien, se rendit d'abord aux Isles de *Queda*, nommées autrement *Pulo-punaon*. Le premier d'Octobre elle se trouva près d'une autre petite Isle, qui se nomme *Gerre*, où elle se mit à croiser pour découvrir la caraque le *S. Thomas*. Elle s'avança jusqu'à la côte de Malaca, où elle rencontra le 11 un petit bâtiment, qui fut pris pour une barque Portugaise & enlevée à ce titre; mais c'étoit une pirogue de *Jor*, dont les habitans étoient en guerre avec ceux d'Achin & les désoloient par leurs pyrateries. Cet exemple ne fit qu'animer Lincestre & Spilberg contre les Portugais. Ils découvrirent le 13 une autre voile, qu'ils s'efforcèrent de joindre; & dans la crainte qu'elle ne leur échappât, les quatre Vaisseaux s'étendirent dans le détroit, pour s'entr'avertir par des signaux (46).

Combat noctur-
ne.

La nuit étant devenue fort obscure, Spilberg envoya sa chaloupe bien armée à la suite du Vaisseau qu'on chassoit, avec ordre de ne pas l'abandonner jusqu'au jour; & si l'équipage étranger demandoit quels étoient les navires qu'il avoit vus, de répondre que c'étoit l'*Armée* de Malaca, commandée par Dom André de Furtado, qui croisoit ordinairement dans les parages de Malaca, de la Sonde & des Moluques, pour ruiner le Commerce des autres Nations (47). Pendant que la chaloupe faisoit voile, la caraque, car c'étoit elle, se trouva fort proche du Vaisseau Hollandois. Elle tira la première, tandis que ses ennemis faisoient des signaux pour se rejoindre. Enfin Spilberg & *Middleton*, Capitaine d'un Vaisseau Anglois, lui envoyèrent leurs bordées. Elle répondit de son gros canon & de sa mousqueterie. Mais l'obscurité empêchoit que de part & d'autre on ne se fit beaucoup de mal. La caraque essuya ainsi pendant deux heures le feu des deux Vaisseaux, sans que le sien parût se ralentir. Tous ses ennemis s'étant rassemblés, l'action devint beaucoup plus vive, quoiqu'ils ne fussent pas sans inquiétude pour eux-mêmes, parce que dans les ténèbres ils craignoient de tirer les uns sur les autres. Cependant la fortune les servit si bien, qu'après avoir continué heureusement leur manœuvre pendant toute la nuit, ils s'aperçurent le matin que la caraque étoit fort désarmée. Elle fut poussée dans le détroit, proche des Isles d'*Arri*. Les Portugais ayant eu quantité de gens tués & commençant à faire eau de toutes parts, amenèrent leur pavillon. Leur Capitaine passa tristement à bord du Capitaine Lincestre. On lui promit la vie & de lui rendre son Vaisseau *lege*, après en avoir pris la cargaison.

La caraque est
prise.

Les principaux Portugais furent distribués sur les Vaisseaux de leurs ennemis. La plupart étoient des personnes riches & de considération, vêtus de ve-

(45) Pages 459 & 460.

(46) Pages 461 & suivantes.

(47) Le même qui avoit été battu près de

Bantam par Wolphart Harmanfen. Voyez ci-dessus.

lours & des plus belles étoffes de soie. Ils furent traités civilement. Spilberg & Middleton avoient été chargés du soin des prisonniers & de l'inspection sur les effets. Ils eurent besoin de huit jours entiers pour enlever la cargaison. Elle consistoit en neuf cens soixante balles, quatre-vingt caisses & quarante canastres de toutes sortes de belles toiles, quantité d'habits & d'armes, diverses sortes de raretés précieuses & beaucoup de vivres. On ne prit point ce qui parut de peu d'importance, ni même le riz, le beurre & l'huile, qui auroient occupé trop d'espace sur les quatre Vaisseaux. Le port de la caraque étoit de douze cens tonneaux. Plus de six cens Portugais, dont elle étoit montée, avec plusieurs femmes & quelques enfans, furent renvoyés (48) libres.

Spilberg eut divers entretiens avec le Capitaine & leurs principaux prisonniers. Ils lui demanderent pourquoi les Hollandois venoient chercher de si loin à trafiquer ? C'est, leur répondit Spilberg, parce que le Roi de Castille & de Portugal ne cesse pas de nous faire des injustices, & qu'il nous empêche de négocier dans ses Royaumes. Il nous met dans la nécessité de tourner notre Commerce vers l'Amérique & les Indes Orientales. Nous espérons d'obtenir bien-tôt la liberté d'aller à la Chine. Nos Vaisseaux ont déjà visité le Détroit de Magellan, la Mer du Sud & les Philippines. Ils ont été à Patane, & se louent de l'accueil qu'ils y ont reçu. Nous avons envoyé, sur un bâtiment Turc, des Commis à Guzarate & à Cambaye. Ces images de prospérité causerent un chagrin mortel aux Portugais. Mais lorsqu'ils eurent appris que Spilberg venoit de Ceylan & qu'il avoit fait alliance avec le Roi de Candy, ils regarderent cet incident comme un présage funeste qui annonçoit quantité d'autres malheurs à leurs établissemens (49).

La Flotte victorieuse retourna au Port d'Achin, où les Commis Anglois & Hollandois avoient été moins heureux dans leur Commerce. Ils s'y étoient procuré peu de poivre. La Bardeliere (50), qui se trouvoit dans le même Port, n'avoit pas mieux réussi. Les Anglois, rebutés d'un si mauvais succès, prirent la résolution d'abandonner une maison qu'ils avoient bâtie dans la Ville d'Achin & de se préparer au départ. Spilberg se hâta de lever l'ancre, & reprit en apparence la route de l'Europe. Mais après s'être avancé jusqu'aux Isles de Nicobar, où il séjourna pendant quelques jours, il prit le parti de retourner à Achin, dans l'espérance que les Anglois & les François en étant partis, il y trouveroit le poivre à meilleur marché. Il y arriva le 25 de (51) Décembre.

Le Roi, informé de son retour, lui envoya des rafraîchissemens à bord & le fit inviter à descendre. Ces témoignages d'affection acheverent de déterminer les Hollandois à recommencer le Commerce. Spilberg s'étant rendu à la Cour, fit présent au Roi d'une piece de canon de fonte, & de quantité d'armes qui lui étoient restées de la dépouille des Portugais. Comme il n'avoit pas eu une partie moins considérable des toiles, son adresse le fit profiter de la bonne volonté de ce Prince pour s'en défaire avantageusement. Il lui re-

SPILBERG.
1602.
Sa cargaison.

Entretien de
Spilberg avec les
Portugais.

Départ simulé
des Hollandois.

Ils retournent
à Achin.

Adresse de Spil-
berg pour obtenir
les faveurs du
Roi d'Achin.

(48) Pages 464 & suivantes.

(49) Pages 465 & 466.

(50) Commandant des deux Vaisseaux de
S. Malo que les Hollandois avoient déjà ren-

contrés & sur l'un desquels étoit Pyrard, dont
on a vu la Relation.

(51) Page 468.

SPILBERG.
1602.

Perte qu'il fait
d'une chaloupe &
de neuf hommes.

présenta que l'objet de son voyage n'avoit pas été le Commerce ; qu'il étoit venu aux Indes en qualité d'Ambassadeur du Prince Maurice , & que cette raison l'avoit empêché de se pourvoir d'argent pour acheter du poivre ; que cependant le hazard ayant fait tomber entre ses mains diverses toiles des Indes, il souhaitoit que le Roi les voulût prendre en paiement pour deux cens barres de poivre qu'il seroit bien aisé de charger. Le Roi lui accorda sa demande, à condition qu'il fit deux mois de séjour dans son Port. Quelques jours après , il eut le malheur de perdre une chaloupe chargée de poivre , qui fut coulée à fond par la force des brisans. Neuf Hollandois y périrent , & les autres ne durent leur salut qu'au secours du Ciel. Quelques-uns ne reparurent qu'après avoir passé plusieurs jours dans les Isles désertes de Gomefpoul , où ils avoient été jetés par les flots , & où ils n'avoient vécu que d'herbes & de feuilles d'arbres (52).

Le 17 du même mois , on vit entrer dans la rade d'Achin deux Vaisseaux Zélandois , nommés le *Flessingue* & le *Dergoes* , qui venoient de Matecalo dans l'Isle de Ceylan , où ils avoient laissé le *Ziriczée* , autre navire de Zélande , dont le Commis , *Sebald Weert* , étoit allé à la Cour de Candy. Ces deux Vaisseaux apprirent à Spilberg l'heureuse nouvelle de l'union des deux Compagnies Hollandoises , qui fut célébrée par tous les Hollandois avec de grands témoignages de joie. Le Roi logea Spilberg dans la maison que les Anglois avoient abandonnée. Elle étoit bâtie de belles pierres blanches , avec beaucoup de précaution contre le feu , & composée de plusieurs appartemens qui environnoient une belle cour quarrée. Les Hollandois firent mettre aussi-tôt sur la porte les armes du Prince Maurice (53).

1603.
Union des deux
Compagnies de
Hollande.

Mais leur satisfaction augmenta beaucoup par l'arrivée de Sebald Weert , qui revenoit de Ceylan comblé des faveurs du Roi de Candy. Trois autres Vaisseaux de la Compagnie , qui mouillèrent un mois après dans la rade , lui apportèrent une Commission qui l'établissoit Vice-Amiral de la Flotte que *Vibrand de Warwyck* avoit amenée dans les Indes Orientales. Cette disposition parut d'autant plus avantageuse , qu'il s'étoit déjà élevé quelque dispute entre les Capitaines des Vaisseaux qui étoient dans le Port d'Achin. Le changement qui étoit arrivé dans la Compagnie semblant annuler les anciens droits , ils se prétendoient égaux & chacun affectoit de ne plus reconnoître son Supérieur ; au lieu que par la Commission de Sebald Weert , ils se trouverent tous réunis sous son autorité. Ce Vice-Amiral , après avoir établi une forme solide à Achin dans les affaires de la Compagnie , ne pensa plus qu'à retourner dans l'Isle de Ceylan , avec une Flotte de sept Vaisseaux , dont il se promettoit des effets extraordinaires pour les vûes qu'il y avoit formées dans son premier voyage (54).

Spilberg se rend
à Bantam.

Portugais hu-
miliés.

Spilberg , que d'autres ordres rappelloient en Europe & qui étoit d'ailleurs assez satisfait de sa cargaison , partit de son côté pour Bantam. Il eut avant son départ le plaisir de voir plusieurs Portugais humiliés jusqu'à lui demander des passeports , qu'il affecta de leur faire payer assez cher. » Ainsi , re- » marque l'Auteur du Journal , la fierté Portugaise qui nous avoit fait tant

(52) Page 470.
(53) Page 471.

(54) Pages 472 & suivantes. Weert cou-
roit à sa perte.

» de bravades dans les Indes Orientales, se vit abaiffée jusqu'à reconnoître
 » le befoin qu'elle avoit de notre protection. La prise de la caraque & d'au-
 » tres avantages que nous avions remportés sur eux, leur avoit caufé tant
 » d'épouvante qu'ils aimèrent mieux se réduire à cette démarche que de se
 » voir expofés au même traitement ». Spilberg trouva dans la rade de Java
 Vibrand Warwyck, avec neuf Vailfeaux des Compagnies réunies. La nou-
 velle de cette union, qui fut bien-tôt répandue dans toutes les Indes, fit pren-
 dre une autre face au Commerce, en augmentant de toutes parts la réputa-
 tion & le crédit des Hollandois. *Heemskerck*, Amiral d'une autre Flotte, qui
 croifoit depuis quelque-tems dans les parages de Johor, entra comme en triom-
 phe à Bantam avec une grande caraque qu'il avoit enlevée aux Portugais. Elle
 s'étoit bien défendue; mais le nom Hollandois avoit commencé à prendre
 l'afcendant. Sa cargaifon étoit du cuivre, du métal, de l'alun, quantité de
Lignum-olium & de racines de *Sina*, quantité d'étoffes de foie, une partie d'or
 en barre, & tant de raretés d'un grand prix, que fans compter le pillage ce
 butin fut eftimé à fept millions de livres. Cet avantage, qui pouffa la joie des
 Hollandois jufqu'au transport, fut accompagné de deux autres, auxquels ils
 ne furent pas moins fenfibles. Les Anglois enleverent auffi une caraque Por-
 tugaise aux environs de Sainte Hélène, & les Zélandois en prirent une autre
 vers la riviere de *Lixis* (55).

SPILBERG.
1603.

Prospérité des
Hollandois.

Cependant ces prospérités furent troublées le 13 d'Août par les triftes nou-
 velles que le Vailfeau *Dergoes* apporta de Ceylan. *Jansz Sout*, qui le com-
 mandoit, étant venu mouiller à Bantam, raconta que le Vice-amiral Sebald
 Weert, avoit été tué avec cinquante-trois de fes gens près de Matecalo. Spil-
 berg plus frappé qu'un autre de ce fatal événement, parce qu'il n'avoit reçu
 du Roi de Candy que des préfens & des caresses, interrogea fuccelfivement
 diverfes perfonnes de l'équipage pour en éclaircir toutes les circonftances. La
 plupart étoient incertains de la caufe; mais ils s'imaginoient que l'infortune
 du Vice-amiral étoit venue d'avoir relâché quatre bâtimens Portugais qu'il
 avoit pris, & d'avoir refusé à Emmanuel Dios quelques prifonniers qu'il lui
 avoit demandés de la part du Roi (56). Ce Prince jaloux & défiant avoit cru
 trouver, dans la conduite de Weert, une preuve que les Hollandois n'étoient
 pas auffi mal avec les Portugais qu'ils affectoient de le paroître, & s'étoit
 perfuadé fur ce fondement qu'ils cherchoient à le trahir. Il n'en étoit pas moins
 venu de Candy à Matecalo, mais fous un faux feffemblant d'amitié qui ne fer-
 voit que de voile à des projets de vengeance. Le Vice-amiral étant defcendu
 au rivage avec trois cens hommes, pour lui faire honneur, il lui avoit té-
 moigné que ce grand nombre lui déplaifoit, & qu'il vouloit moins de ta-
 multe pour le deffein qu'il avoit de s'entretenir librement avec lui. Weert avoit
 renvoyé fes gens à bord, & n'avoit retenu que fes Commis, fes Trompettes
 & d'autres domeftiques. *Erafme Martsberg*, ce même Muficien que Spilberg
 avoit laiffé à Candy & qui fçavoit déjà la langue Chingulaife, étant venu
 avec le Roi pour lui fervir d'interprète, avoit confeillé au Vice-amiral, de

Elle eft troublée
par un tragique
accident.

Le Vice Amiral
Weert eft affiffi-
né avec cinquante-
trois hommes
dans l'Ifle de
Ceylan.

(55) Pages 482 & précédentes.

(56) On a vû dans la Relation de Pyrrard
un autre récit de cet événement, qui eft un
peu différent dans les circonftances. Mais Py-

rard étoit alors aux Portugais, & cette raifon
explique feule pourquoi les deux récits ne fe
reffemblent pas. On peut les comparer.

SPIILBERG.
1603.

la part de ce Prince , de conduire sa Flotte à Point de Galle , où les troupes de Candy devoient se rendre par terre pour attaquer cette place , & le Vice-amiral y avoit consenti. Mais il avoit prié le Roi de lui faire auparavant l'honneur de venir à son bord. Ce Prince s'en étoit excusé avec quelques apparences de soupçon; sur quoi le Vice-amiral lui avoit fait dire, que s'il ne vouloit pas venir à bord , la Flotte n'iroit pas à Point de Galle. Le Roi irrité n'avoit répondu que par cet ordre terrible , *Matta esto can* (57) ; & ses gardes avoient fait aussi-tôt main basse sur le Vice-amiral & ses gens.

Regrets de Spil-
berg sur le massa-
cre de Sebald
Weert.

Spilberg trouva un double sujet de douleur dans la perte de tant de braves Hollandois , & dans la ruine de son ouvrage & de ses espérances. Il étoit chargé des lettres du Roi de Candy aux Etats Généraux & au Prince d'Orange , pour leur demander du secours contre les Portugais ; & n'ayant rien observé qui n'eût été propre à lui persuader que ce Prince les haïssoit mortellement , il ne pouvoit attribuer le changement de ses dispositions qu'à l'imprudence du Vice-amiral (58). Mais n'ayant reçu la nouvelle de cet événement que par un Vaisseau détaché de la Flotte de Weert , il ne fut pas informé que la paix étoit déjà conclue entre les Hollandois & le Roi de Candy , ou du moins que *Pieterfz d'Enchuyse* , qui avoit pris le commandement de la Flotte après la mort de Weert , avoit prêté l'oreille aux justifications du Roi , & n'étoit parti de Ceylan qu'après avoir jetté les fondemens d'une parfaite reconciliation. Le lendemain même du massacre , qui étoit le 16 de Juin , un Envoyé du Roi s'étoit rendu à bord avec une lettre de ce Prince par laquelle il redemandoit l'amitié des Hollandois , attestant Dieu , & jurant par lui-même qu'il ne s'étoit laissé emporter à son ressentiment contre Weert , qu'après avoir eu lieu de se persuader qu'il étoit trompé , ou , si l'on vouloit , par un funeste mal-entendu dont il avoit beaucoup de regret ; qu'il promettoit à l'avenir de se fier sans réserve aux Hollandois ; qu'il les prioit de lui envoyer quelqu'un avec lequel il pût traiter , enfin qu'il étoit prêt à leur livrer tout le poivre & toute la canelle qui étoient dans ses Etats , & toujours disposé à recevoir les secours qu'ils lui avoient promis contre les Portugais. Après de longues réflexions sur cette lettre , le nouveau Vice-amiral avoit jugé que l'intérêt de la Compagnie l'obligeoit d'entrer en négociation. Il avoit envoyé un de ses gens à la Cour de Candy ; & s'il ne s'étoit pas livré avec une entière confiance aux promesses du Roi , il n'avoit du moins quitté l'Isle qu'avec des ménagemens qui en laissoient l'entrée libre aux Flottes Hollandoises (59). On verra dans la suite quels furent les fruits de cette sage politique.

Retour de Spil-
berg en Hollan-
de.

Spilberg , n'étant plus arrêté que par quelques arrangemens de commerce avec l'Amiral Warwick , partit de Bantam après les avoir heureusement terminés ; & vint mouiller le 30 d'Août , devant Flessingue avec une riche cargaison , le 24 de Mai 1604 (60).

(57) Pages 485 & 486.

(58) *Ibidem*.

(59) Ces circonstances se trouvent dans la Relation du premier Voyage de la Compagnie

d'Ostroi , avec un détail qui ne change rien au fond de l'événement.

(60) Page 490.

VOYAGE

DE VIBRAND VAN WARWYCK

aux Indes Orientales.

WARWYCK.
1602.
Introduction.

Dans l'état où les Hollandois voyoient déjà leur commerce, ils comprirent que les plus grands obstacles ne pouvoient venir désormais que d'eux-mêmes, par la division de leurs forces entre deux Compagnies dont les intérêts étoient différens & nuisoient par conséquent à leurs progrès mutuels. Les Etats Généraux, qui firent cette réflexion, n'ayant point eu de peine à la faire goûter aux Directeurs de l'ancienne & de la nouvelle Compagnie, elle produisit le célèbre traité d'union dont on a pris soin de rapporter les principaux articles (61); & le succès en justifia sitôt l'idée, que c'est de ce point, comme de leur véritable époque, qu'il faut compter les prospérités de la Hollande, c'est-à-dire, les accroissemens continuels de ses richesses & de ses forces.

Union des deux
Compagnies de
Hollande.

Les préparatifs de la première Flotte répondirent à de si grandes vûes. Elle fut composée de quatorze Navires & d'un yacht, la plupart de six & de huit cens tonneaux, tous montés d'une bonne artillerie & de plus de mille hommes d'équipages. *Vybrand de Warwick*, qui fut nommé pour la commander avec la qualité d'Amiral, s'étoit déjà distingué par son courage & sa conduite. Quoique dans le nombre de ses Vaisseaux quelques-uns dussent le quitter, pour différentes destinations dont ils emportoient les ordres, ils devoient reconnoître son autorité lorsqu'ils se trouveroient sous son Pavillon. Il partit du Texel le lundi 17 Juin 1602 (62).

Flotte digne de
cette nouvelle
forme.

Sa route ne pouvoit lui rien offrir de surprenant après avoir traversé plusieurs fois les mêmes mers. Cependant lorsque la nécessité de chercher des rafraîchissemens, qu'il n'avoit pas trouvés en assez grande abondance au Cap Lopez, l'eut conduit à la rade d'Annobon, il ne put se défendre d'un étonnement égal à son indignation, en apprenant qu'un Vaisseau de sa Flotte, qui avoit abordé le premier avec des propositions de paix & d'amitié, eut été repoussé par les habitans, & qu'il eut même essuyé un fort grand feu de mousqueterie qui lui avoit blessé un matelot. Ces Insulaires, toujours fiers & perfides, quoiqu'humiliés depuis deux ans par l'Amiral Van Nek, prétendoient-ils faire la loi à quatorze Vaisseaux qui ne lui demandoient qu'à prix d'argent les droits communs de l'hospitalité? Warwick, aussi pressé de sa colere que des besoins de sa Flotte, résolut de leur donner une leçon qu'il leur fut moins aisé d'oublier. Vingt chaloupes furent commandées avec quatre cens hommes pour descendre au rivage. Onze s'avancèrent vers l'Ouest de l'habitation, & les neuf autres prirent à l'Est. Les habitans ne laissèrent pas d'arborer fièrement le pavillon rouge, & de se couvrir de leurs retranchemens, d'où ils firent feu sur les Hollandois. Mais s'étant bientôt aperçus qu'ils ne pouvoient empêcher le débarquement, ils ne penserent qu'à fuir vers les montagnes, où ils avoient transporté tous leurs effets dès le jour précédent.

Les Hollandois
pillent & brûlent
l'Isle d'Annobon.

(61) Voyez l'Introduction au Voyage de Houtman, qui est le premier des Hollandois. (62) Journal du Voyage pour la Compagnie d'Océroi, *ubi sup.* p. 429.

WARWYCK.

1602.

Caractère des
Insulaires.

Leur Isle, qui n'a que deux lieues de circuit, leur offre toujours une retraite inaccessible, dans deux hautes montagnes, qui sont continuellement environnées de nuages. On y voit néanmoins plusieurs belles vallées, fertiles en divers fruits, tels que des bananes, des parates, des oranges, des ananas, des tamarins, des cocos, &c. L'eau y est bonne, quoique difficile à découvrir lorsque la mer achève de monter ou de descendre. Les Insulaires nourrissent quantité de porcs & de poules, dont ils pourroient faire un trafic avantageux avec les Navires étrangers que le besoin amène sur leur côte. Mais leur caractère naturel, entretenu par les Portugais qui les gouvernent, ne cesse pas de les porter à la défiance ou à la perfidie, & les expose toujours à recevoir autant de mal qu'ils s'efforcent d'en causer. Leur nombre n'est que d'environ six cens, tous fort attachés à la Religion des Portugais, qui leur inspirèrent une haine particulière pour les Protestans. Warwick fit ravager leurs vallées & brûler sans pitié toutes leurs habitations (63).

Le 14 de Décembre, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance, trois Vaisseaux de la Flotte, qui étoient destinés pour Achin, prirent congé de l'Amiral à la hauteur de l'*Aguade de San bras*. C'étoient les mêmes qui s'étant joints dans la rade d'Achin avec trois autres, sous le Vice-amiral *Sebaldo Weert*, firent le malheureux voyage de Ceylan dont on a lu le récit dans la Relation précédente.

Observations
sur la route de
Warwyck.

Warwick prit sa route à l'Est (64) jusqu'à la longitude de *Romeros* qu'il passa au Sud vers 31 degrés, avec un vent Ouest très-frais qui lui fit faire beaucoup de chemin. Mais à vingt-neuf degrés il eut des vents variables, qui le poussèrent avec vitesse au Nord, jusqu'à onze degrés de latitude méridionale.

1603.
Etat des Hollan-
dois à Bantam.

En arrivant à Bantam, le 29 d'Avril 1603, il trouva les marchandises du pays assez chères, mais la Cour & la Nation si bien disposées pour les Hollandois, qu'il n'eut à s'occuper que de la cargaison de ses Vaisseaux, & de quantité d'autres entreprises, honorables ou utiles à la Compagnie. Il détacha deux bâtimens de sa Flotte, l'*Erafme* & le *Nassau*, pour aller faire l'ouverture d'un nouveau commerce à la Chine. *Heemskerk* avoit trouvé, dans une caraque Portugaise dont il s'étoit rendu maître (65), des instructions secrètes concernant le commerce de ce grand Royaume, dont ces deux Vaisseaux reçurent une copie qui leur donna des lumières importantes. Le 13 d'Août, Warwick apprit par le *Dergoes*, Vaisseau arrivé de Ceylan, le massacre du Vice-amiral *Weert* (66). Ce contretems retarda l'exécution des ordres dont il étoit chargé pour la Cour de Candy; mais il devint avantageux au commerce de Bantam, parce qu'il fit tourner tous les soins de l'Amiral à l'établir solidement. L'abondance du poivre, du girofle, de la muscade & du macis devint extraordinaire dans cette Ville, sur la nouvelle que la Flotte d'André

(63) *Ibid.* pages 508 & précédentes. L'Isle d'Annobon gît par le premier degré cinquante minutes de latitude du Sud, à cinquante lieues du Continent d'Afrique.

(64) L'Auteur du Journal observe que pour aller en droiture jusqu'à Bantam, sans relâcher nulle part, il faut porter au Sud jusqu'à ce que, selon l'estime, on soit à deux cens cinquante ou trois cens lieues à l'Est de Rome-

ros, pour ne pas tomber dans l'inconvénient où tomba Warwyck; car lorsqu'il fut par les onze & douze degrés, ils eurent de longs & ennuyeux calmes, & presque toujours des vents contraires; de sorte qu'ayant perdu plus de trois mois, il ne prit terre à Bantam que le 29 d'Avril 1603.

(65) Voyez la Relation précédente.

(66) Relation précédente.

Furtado s'étoit dissipée, & les Hollandois profiterent de cette occasion pour obtenir du Roi un emplacement qui lui appartenoit, où ils firent bâtir une maison de pierre à l'épreuve du feu. C'étoit, non-seulement un des meilleurs quartiers de la Ville, mais un lieu même où dans l'occasion on auroit pu construire un Fort. A la vérité les habitans de Bantam, qui firent aussi cette observation, en concurent quelque défiance, & ne voulurent pas souffrir qu'on rendît l'édifice aussi considérable que Warwick en avoit formé le projet (67).

Il y mit dix Facteurs de différens degrés, avec cette stipulation singulière, qu'ils ne pourroient demander aucune augmentation de gages, & qu'il seroit arbitraire aux Directeurs de la Compagnie d'accorder des récompenses à ceux qu'ils en jugeroient dignes. Il leur confia des sommes considérables, pour remplir leurs magasins par degrés, en profitant des occasions favorables au commerce. Mais le plus célèbre de ses Réglemens fut une instruction qu'il laissa au Directeur François *Witter*, & qui devoit servir comme de loi fondamentale pour le gouvernement (*). Elle mérite d'autant plus d'attention, qu'elle passe pour le modèle sur lequel tous les autres établissemens de cette nature ont été formés (68).

A ce Règlement, qui contient les devoirs des Subalternes, Warwick en

(*) 1. Tous les Commis (subalternes, les Assistans & les Matelots, seront tenus d'obéir avec fidélité & soumission, au Directeur du Comptoir, dans tout ce qu'il leur ordonnera. Ils s'y obligeront par le même serment qu'ils ont prêté pour l'observation du Règlement de l'*Artykel brief* (69).

2. Lorsqu'au matin avant le déjeuner, & le soir avant le souper, celui à qui le Directeur en donnera l'ordre lira la Parole de Dieu & fera la Prière, chacun des assistans de quelque qualité qu'il soit, se tiendra dans un état respectueux pour l'écouter, & priera Dieu de lui accorder sa grace, d'être son guide & son conducteur, de bénir & faire prospérer les affaires qu'il fera, accompagnant ses prières de tous les mouvemens de dévotion qui peuvent servir à son salut (70). Quiconque ne se trouvera pas à la prière lorsqu'il y sera appelé par le signal marqué, payera six sols d'amende.

3. Quiconque prendra le Nom de Dieu en vain, qui jurera, blasphamera, calomnierait ou tombera dans d'autres excès pareils, payera dix sols d'amende (71).

4. Personne n'entreprendra de parler de Controverse, ni de disputer de Religion, sous peine de confiscation d'un mois de gages; & si de telles disputes donnoient naissance à des

haines & des querelles, ceux qui les auront commencées seront punis arbitrairement.

5. Afin que ces Ordonnances soient bien observées, & qu'il ne manque rien à l'administration de la Justice, il y aura un Collège de quatre Juges, qui auront un plein pouvoir d'administrer la Justice dans toutes les affaires civiles. A l'égard des affaires criminelles, l'Amiral dressera une Instruction particulière, & toutes ses Sentences seront exécutées sans faveur & sans délai. Si quelqu'un fait résistance, ou s'oppose à l'exécution, il sera puni par la confiscation de quatre mois de ses gages & par quelque peine afflictive. Celui qui sera mis aux fers payera un écalin au Contremaître pour droit de fers, & dix sols à l'Officier.

6. Afin que les Juges puissent exercer leur Charge avec l'autorité & le pouvoir convenables, tous les Officiers & les Matelots seront tenus de les assister & de leur prêter main-forte, soit pour arrêter quelqu'un ou pour faire exécuter quelque autre Sentence. Si quelqu'un donne à boire ou à manger au Criminel, il sera mis lui-même aux fers, au pain & à l'eau, outre la confiscation d'un mois de gages.

7. Personne ne pourra demander qu'on rende sa condition meilleure pour avoir de-

WARWYCK.

1603.

Mesures de Warwick pour confirmer leur établissement.

Nouvelle forme du Comptoir Hollandois.

Règlemens du Comptoir de Bantam.

(67) Journal de Warwick, p. 620 & précédentes.

(68) *Ibid.* p. 624 & suiv.

(69) Fameux Règlement Hollandois pour la police des Vaisseaux.

(70) On ne change point un mot à cet Article.

(71) Cet Article n'est pas digne du précédent. Dix sols, c'est trop peu pour des gens de mer.

WARWYCK.
1693.

joignit un autre, qui renferme ceux du Directeur & des autres Officiers, avec l'Instruction qu'il promet, au cinquième Article du premier, pour les affaires

meuré dans le pays. On sera tenu de s'en remettre au jugement & à la discrétion des Directeurs généraux ; & si quelqu'un est mis aux fers, il y aura contre lui confiscation d'autant de mois de gages que le tems de sa prison pourra durer.

8. Le Directeur aura soin de faire insérer, dans un registre relié, tous les testaments des gens d'équipages & des autres, écrits au net, & signés au moins de deux témoins avec l'Écrivain. Tous les habits, joyaux, argent, obligations & autres effets du Mort seront bien & dûment inventoriés, & l'inventaire sera employé sur le même registre. Ce qui aura été légué à pere ou mere, femme, enfans ou autres parens & amis, sera déposé entre les mains d'un gardien, pour être délivré aux Directeurs généraux après le retour, à moins que ce ne fut des choses sujettes au déprissement ; en ce cas, la vente s'en fera publiquement, avec celle des autres effets du Défunt ; dans laquelle vente, le Mort pourra être établi pour crédit & l'acheteur pour *débet*, ainsi qu'on sera obligé de le pratiquer en tout négoce & vente de marchandises qui se fera dans la Loge, où les consentemens du vendeur & de l'acheteur sont requis, & vérifiés par la signature, qu'ils seront obligés de faire. La même chose sera observée à l'égard de ce qui sera légué par testament ; car si le testateur meurt, la chose sera portée en *débet* sur son compte, & en crédit sur celui à qui le legs aura été fait. Il en sera de même à l'égard des legs faits aux pauvres.

9. Pour l'entretien de la paix & de la bonne intelligence, aucun n'entreprendra de quereller ou d'attaquer qui que ce soit, sous peine de correction arbitraire. Quiconque prendra un autre aux cheveux ou lui donnera des coups de poing, sera tenu pendant trois jours aux fers, au pain & à l'eau. Quiconque tirera le couteau en colere, pour en donner des coups, quoiqu'il n'en arrive aucune blessure, on lui transpercera la main d'un couteau contre un pilier de bois ou un mât, auquel elle demeurera attachée jusqu'à ce qu'elle puisse s'en arracher d'elle-même. Quiconque blessera d'un couteau recevra la grande cale par-dessous la quille d'un Vaisseau, ou sera puni de tel autre supplice qu'on jugera convenable ; avec confiscation de six mois de gages. Si l'on tue, ou que la mort du blessé s'ensuive, le coupable sera puni de mort, & tous les gages seront confisqués.

10. Comme le jeu de dez & les autres jeux sont la cause de quantité de maux, personne ne pourra tenir de dez ni de cartes, ni d'autres choses semblables qui s'emploient pour le jeu, sous peine de vingt sols d'amende chaque fois qu'on en sera trouvé saisi ; à moins que dans quelque occasion particulière on n'en eût obtenu la permission du Directeur. S'il arrive qu'on ait gagné quelque chose à gager ou au jeu, avec ou sans permission, celui qui aura perdu ne sera point obligé de payer : & s'il a payé, le vainqueur sera tenu de restituer ; faute de quoi, la somme sera déduite sur ses gages. Il est pareillement défendu de faire aucun trafic ou commerce, de troquer, échanger ou négocier en quelque maniere que ce soit, si ce n'est du consentement du Directeur, qui en fera mention dans le registre.

11. Personne ne pourra vendre ni troquer ses habits sans permission, sous peine de punition corporelle, parce que ces changemens sont sujets à de fâcheux inconvéniens ; & qu'ils attirent des maladies & d'autres défordres.

12. Personne ne pourra de jour, encore moins de nuit, sortir de la Loge sans la permission du Directeur ; & lorsqu'on en aura reçu l'ordre, on retournera dans la Loge le plus promptement qu'il sera possible, pour prévenir toutes sortes de fâcheux accidens. Ceux qui contreviendront à cet Article seront punis à discrétion.

13. La nuit, après que la sentinelle aura été posée, il ne se fera plus aucun bruit & chacun se tiendra dans le poste qui lui aura été assigné par le Directeur. La sentinelle, ni aucun autre, ne pourra, sans la permission, faire entrer personne dans la Loge, sous peine de punition corporelle.

14. Tous ceux qui demeureront à terre prendront soin de tenir propres & nettes les armes qui leur auront été commises par le Capitaine, afin qu'elles puissent toujours servir à l'instant.

15. Chacun sera tenu de se contenter de la ration qui lui sera ordonnée par le Directeur, sous peine de confiscation de deux mois de gages. Chacun sera obligé de se servir, à l'heure même, de l'arrack qui sera présenté devant lui, ou de la liqueur qui lui sera présentée à la place d'arrack, sans en pouvoir rien réserver ou revendre. Personne ne pourra prendre des vivres ou aucun breuvage en cachette, ni exiger ou prendre une plus grosse ration.

criminelles. Mais il n'y a rien d'assez remarquable pour mériter ici une place qui fera mieux remplie par un Mémoire secret laissé au Directeur, dans lequel

WARWICK

1603.

sous peine de confiscation de deux mois de gages.

16. Chacun se gardera de s'enivrer ; & quiconque sera trouvé yvre payera chaque fois l'amende d'un mois de gages, sans être exempt d'autres punitions, suivant l'exigence du cas.

17. Personne ne pourra, sans la participation du Directeur, vendre, jeter, ni donner aucune sorte de vivres, sous prétexte qu'ils ne seroient pas bons, sous peine de confiscation d'un mois de gages.

18. Personne n'entrera dans les magasins du Comptoir, ni n'en pourra rien tirer, ni allumer du feu ou de la chandelle qu'avec la permission du Directeur, sous peine de punition arbitraire & de confiscation d'un mois de gages.

19. Ceux qui seront convaincus d'avoir forcé les serrures, ouvert des caissons, des paquets, des tonneaux & des coffres sans le consentement du Directeur, seront punis corporellement, & leurs biens confisqués avec leurs gages, comme pour vol.

20. Si le Directeur & son Conseil jugent à propos d'ajouter au présent Règlement quelques Articles qui leur paroîtront nécessaires après avoir pris une plus grande connoissance du pays, leurs Ordonnances auront lieu & seront observées comme celles-ci, sous les peines qui y seront portées.

21. Si quelqu'un étant à terre dans le pays se trouve avoir contrevenu aux Réglemens, ou commis quelque autre mauvaise action pour laquelle il n'a point été cité en Justice ni puni, il sera livré, en arrivant dans les Provinces-Unies, pour y être puni sans miséricorde & servir d'exemple aux autres. Bien entendu que le Directeur & tous les Juges du Collège sont autorisés & ont pouvoir d'administrer la Justice en toutes sortes d'affaires, sans que personne puisse demander d'être renvoyé devant d'autres Juges.

22. Tous les délits qui ne sont pas exprimés dans ces Articles, & qui pourroient être commis, seront punis par ordre de la Justice, suivant l'exigence du cas.

23. Les amendes pécuniaires ou confiscations de gages ne pourront être remises ni modérées par le Directeur du Comptoir, quand même le coupable seroit condamné à quelque peine afflictive plus considérable qu'aucune de celles qui sont contenues dans ces Articles. Il n'appartiendra qu'aux Directeurs généraux de les remettre ou de les modérer, suivant la

connoissance qu'ils auront de la conduite que le coupable aura tenue depuis sa condamnation, & suivant les bons services qu'il aura rendus sur la Flotte.

24. Les amendes & les confiscations de gages seront appliquées & distribuées à la discrétion des Directeurs.

25. Ceux à qui il sera ordonné de garder les malades, obéiront volontairement, sans délai & sans résistance, sous peine de correction arbitraire.

26. Nul de ceux qui retourneront dans les Provinces-Unies ne pourra emporter plus de porcelaines que la valeur d'un mois de ses gages & dix livres au-dessus. Ceux dont les gages montent à quarante livres, ou plus, par mois, jusqu'à l'Amiral inclusivement, n'en pourront emporter pour une plus grande somme que cinquante livres ; c'est-à-dire, au prix que cette marchandise a dans les Indes ; & les Directeurs seront obligés de retenir pour la Compagnie toutes les parties de porcelaines qu'ils croiront valoir plus que ce qui est ici réglé, en rendant néanmoins le prix de l'achat & rien de plus ; ce que chacun sera tenu de souffrir sans s'y opposer, afin que la Compagnie puisse conserver ses droits.

27. Nul ne pourra emporter de marchandises, grosses ou menues, pour une plus grande somme que celle qui est contenue dans le précédent Article, sous peine de confiscation des marchandises & de la moitié de ses mois de gages ; & chacun souffrira, au retour du voyage, qu'il en soit fait une exacte recherche avant qu'il descende à terre. On sera même tenu de se purger par serment, si l'on en est requis.

28. Chacun sera tenu de remettre fidèlement, entre les mains du Capitaine ou des Directeurs, les Journaux, Cartes, Ecrits, Figures & représentations des Côtes, Villes, Rivières, Rades, Ports, Caps, Remarques faites à l'égard des Etoiles, Routes, Courfes, & généralement tout ce qui regarde la Navigation aussi-bien que le Commerce des Indes, & qu'on aura remarqué, noté, écrit & acquis ou gagné, soit qu'on soit requis ou non de livrer toutes ces choses ; & cela, sans en pouvoir retenir ni copie ni exemplaire, ou en faire part à personne.

29. Si quelqu'un s'expose à quelque péril ou fait quelque entreprise pénible par l'ordre du Directeur, il sera récompensé à la discrétion de la Compagnie.

on voit comme la quintessence du Commerce & de la Politique des Hollandois. On y apprend aussi certains Usages Indiens, dont on a lu plusieurs fois les noms sans les entendre (*).

30. Si dans un tems de péril on fait quelquel signal d'allarme, chacun se mettra aussitôt en état de défense & viendra se présenter, sous peine de punition corporelle, afin qu'on soit toujours prêt à résister aux ennemis; sous promesse aussi qu'on fera tout ce qu'il sera possible pour bien panser & traiter les blessés. Si quelqu'un est estropié ou tombe dans quelque maladie incurable, il sera pourvu à son entretien suivant les usages de la mer, à la discrétion d'arbitres & de gens de probité; auquel payement & à celui des mois de gages, le Vaisseau où l'on sert sera affecté; ce qui se doit entendre, à l'égard des mois de gages, jusqu'à ce que l'Amiral ou quelqu'un du Conseil ait congédié les gens dans les Indes Orientales, car alors les mois de gages seront assignés sur tous les biens & sur tous les effets qui seront appartenans à la Compagnie dans les

Indes, où l'on suppose les gens employés; & lorsqu'on en partira, ils demeureront assignés sur tout ce qui sera porté en Hollande & en Zélande. Bien entendu que les mois de gages qui seront dus jusqu'au jour du congé qui aura été donné par l'Amiral ou par le Conseil, seront payés dans Amsterdam à ceux qui auront été indiqués pour les recevoir, aussitôt que le Navire d'où ils auront été congédiés sera de retour.

31. Afin que le contenu de ce Règlement puisse être exécuté en tous les points, chacun sera obligé de promettre, par le même serment qu'il a prêté pour l'observation de l'*Artykel-brief*, de l'observer fidèlement.

32. Si quelqu'un, au tems qui sera marqué pour faire cette promesse, se tait ou s'absente, il sera néanmoins réputé obligé, comme s'il avoit parlé & qu'il eût été présent.

Mémoire secret, qui contient les ressorts du Commerce Hollandois.

(*) Le Directeur avertira diligemment, sans rien dissimuler, les Officiers des Vaisseaux de la Compagnie, des conjonctures favorables qui se présenteront pour l'avantage du Commerce, & leur donnera ses soins & son secours. Il cherchera toutes les occasions d'obtenir diminution du droit du Roi, nommé *Roba*, *Roba*, pour lequel nous avons payé au Roi cinq cens réales de huit par chaque Vaisseau grand & petit, & deux cens cinquante réales au Sabandar. Mais comme ce dernier droit du Sabandar n'est pas ancien, mais une usurpation nouvelle, on fera toutes sortes d'efforts pour le faire retrancher & ne le payer plus à l'avenir. Nous avons payé au Roi le droit de *Billebilan*, pour trois Vaisseaux sans en spécifier la capacité, deux mille réales, faisant pour chaque Vaisseau six cens soixante-six réales & un tiers. Pour deux mille sacs de poivre qui ont été achetés du Roi, nous avons payé une réale de huit par chaque sac, plus que de celui que nous avons acheté des Particuliers. Mais comme le poivre ne nous fut pas livré sur le champ, nous lui payâmes par avance seulement six cens soixante-six réales & un tiers, & outre cela les cinq cens réales & un tiers pour un Navire; & quand le Navire fut chargé, nous lui en payâmes autant pour un autre, & de même pour un troisième. Mais quand les trois Navires eurent leurs charges, qui furent de vingt-deux à vingt-trois mille sacs, on commença de nous chi-

caner, & l'on voulut avoir, pour six mille sacs de poivre, les droits que nous avions payés pour la charge entière du Vaisseau. On apportoit pour prétexte de cette chicane, qu'en marchant pour les deux premiers Vaisseaux nous avions dit qu'ils n'étoient que du port de six mille sacs ou à peu près. Enfin nous convînmes avec les Officiers & nous payâmes pour ce que nous avions pu charger sur les trois Navires, & plus de dix-huit mille sacs, cent cinquante réales & dix nobles à la rose, au Roi, au Gouverneur, à la Nourrice & à d'autres, sous condition que nous pourrions acheter ce qui manquoit encore pour la cargaison, en payant par proportion sur le pied de six mille sacs pour la charge entière d'un Vaisseau. Je vous répète ici ce détail, afin qu'il puisse servir à vous faire prendre de justes mesures, & que vous ne consentiez pas, comme une chose réglée, qu'il faille payer tant par chaque six mille sacs, mais seulement par chaque Vaisseau, grand ou petit, comme on l'a toujours pratiqué. Mais en cas que les Officiers du Roi veuillent sçavoir la capacité des Vaisseaux, & faire leur compte par le nombre des sacs, il faut tâcher de faire passer les Vaisseaux communs, au moins pour dix mille sacs dans leur cargaison.

Le droit de l'Ecrivain, pour le poivre qu'on charge, est d'une réale de huit par chaque cent de sacs, & l'impôt pour le Roi de huit

Ces sages dispositions furent secondées si heureusement par les circonstances, que dans le seul cours de cette année les Hollandois & les Anglois chargerent plus de 48000 sacs de poivre, qu'ils transporterent en Europe.

par cent ; & l'on compte le tout sur le pied du moindre prix qu'on a donné, ainsi que nous avons fait, en comptant sur le pied de quatre réales & demie, quoiqu'il y eût une partie qui nous eût coûté quatre réales & trois quarts, & cinq réales. Le *Pangoro* est aussi un droit ancien, mais de moindre conséquence, n'étant que de douze casties & demie par sac. Ce sont là les frais ordinaires que le poivre porte ; car pour le poids il n'est rien dû, quoiqu'on prétende le contraire : mais si celui qui pèse vous rend service en augmentant l'*Archien*, il faut l'en récompenser à votre discrétion. Prenez bien garde à cette augmentation du poids de l'*Archien*, & tâchez de vous la procurer, & vous pourrez plus facilement réussir lorsqu'il n'y aura point de Vaisseaux dans cette rade & que le poivre sera au Marché sans acheteurs ; car alors vous pourrez bien plus aisément faire que le poids du Marché soit chargé & rendu peu à peu plus pesant ; & si une fois un tel poids pouvoit être en train & qu'on y fût accoutumé, on continueroit sans doute de s'en servir, & la chose passeroit de même lorsqu'il seroit venu des Vaisseaux. En tout cas, les Commis des Vaisseaux pourroient marchander au premier achat de poivre qu'ils feroient, qu'il leur fût livré à l'*Archien* de telle ou telle grandeur. Je vous donne cet avis & vous recommande d'y apporter vos soins, parce que je sçais avec certitude qu'on a diminué l'*archien* & qu'on l'a fait moindre qu'il ne doit être : car un *Picol* ou deux *Bafouts*, qui font cent *Catis*, n'est que de cent vingt livres de poivre, & il devroit être de cent trente-deux, poids d'Amsterdam ; par conséquent une barre, qui est de neuf balouts ou de quatre picols & demi, qui devroit être d'environ six cents livres, n'est à présent que de cinq cents quarante livres.

Le macis, les noix-muscades, les cloux de girofle, les cubebes, le poivre-long, la racine *Sima* & les autres semblables marchandises, paient au Roi cinq par cent pour tous droits, sans payer ni *Roba roba*, ni *Billebilan*, ni *Pangoro*, ni droits d'Ecrivain, ni aucun autre droit ou frais, quoiqu'on en prétende environ mille casties par chaque barre. Mais nous ne les avons pas payés. Un yacht ou plusieurs, qui sont pour demeurer dans ce pays, ne sont pas tenus de payer en arrivant dans le Port ni quand ils en sortent. Les marchandises qu'on vous apportera ici des autres endroits & que vous ferez mettre dans vos magasins ; ne

doivent rien, soit qu'elles soient chargées pour la Hollande ou pour quelque autre lieu. Par cette raison, le poivre qui pourra venir sur le yacht doit être mis à part & dans un lieu séparé de celui que vous pourrez acheter, & vous en donnerez connoissance à l'Ecrivain ; car le poivre qu'on achète ici n'étant pas enregistré sur l'heure, mais seulement lorsqu'on l'embarque, on ne manqueroit pas de faire aussi payer les droits de celui qui auroit été amené d'ailleurs, si vous manquiez à cette précaution.

Vous rechercherez diligemment les occasions d'écrire aux gens que nous aurons laissés à Gressick, à *Banda* & dans les autres lieux, leur donnant avis du prix des marchandises, de l'état du Commerce & des autres circonstances. Vous demanderez au Commis du yacht un compte de ce qu'il a fait, & prendrez garde que tout ait été bien noté & enregistré. Vous lui ferez aussi des questions, & vous tâcherez de tirer de lui ce qu'il aura pu apprendre ou connoître par expérience touchant le Commerce dans les divers Pays & Places qu'il aura visités. Vous ferez de pareilles questions au Maître, sur le sujet de la Navigation & de ce qui en dépend, & vous tiendrez note de tout ce qui vous paroîtra digne de remarque.

Aussi-tôt que le yacht sera revenu, il ne faut pas différer de l'envoyer à Gressick, pour en partir le plutôt qu'il pourra & se rendre à *Macassar*, à *Baly*, *Bima*, *Corée* & autres lieux, afin d'y acheter des toiles, du riz, du sagu, & d'autres marchandises propres pour *Banda* & pour les Moluques. A *Baly*, suivant ce qu'on nous a fait entendre, on pourroit troquer de nos marchandises avec profit pour des toiles de coron.

Le Roi de Tuban nous a depuis peu marqué de la bienveillance, & la reconnaissance nous a fait donner des passeports à ses Jonques. Il sera bon d'entretenir alliance & amitié avec lui, car c'est un puissant Prince. Nos Vaisseaux qui feront route à l'Est & qui pourront relâcher dans ses Ports, lui marqueront beaucoup de respect. On ira lui faire la révérence, & l'on en usera comme avec un bon & puissant ami. Cependant il faudra toujours se tenir sur ses gardes & ne pas s'abandonner trop à la confiance, car on n'a pas encore lieu de faire fond sur lui.

Panaruea, qui est au bout oriental de Java, fournit beaucoup de riz, & trois gantans de Java y valent un larin. La petite Java,

Warwick étant parti de Bantam, le 11 de Novembre, mouilla le 25 à

nommée par les Portugais *Cumbava y bima*, produit aussi du riz en abondance. La Ville de Bima, dans cette Isle, est admirablement située. Elle est au bord de l'eau, sur un golfe dont l'entrée est étroite & qui est large en dedans. Le fer, le plomb, l'acier, l'étain, les porcelaines, les brasselets & autres marchandises de cette nature, y sont demandées. Les gens y sont sociables. Lorsqu'ils seront bien persuadés que nous sommes ennemis des Portugais, je crois qu'ils nous feront encore un meilleur accueil, parce qu'ils ont reçu beaucoup d'insultes de cette Nation.

Macassar, suivant ce qui nous a été dit par des Malais & par d'autres, est une Isle située entre Borneo & Celebes. Mais, suivant l'opinion de l'Amiral Jâques *Heemskerk* & de quelques autres, *Macassar* est dans l'Isle de Celebes; de sorte que ce point demeure encore indécis (*). On y trouve une grande abondance de riz & d'autres denrées. On nous a fait entendre que le Roi a de l'affection pour nous.

On trouve, à Madure & à Baly, des toiles fort propres pour Banda & pour les Moluques. On prend à *Benjarmassin* & à *Lanw* dans l'Isle de Borneo, des diamans & des pierres de bezoard. Il ya aussi de ces pierres à *Macassar*, pour un prix fort médiocre. Toutes sortes de marchandises de la Chine sont bonnes à porter à *Macassar* & Borneo. *Timor* fournit beaucoup de bois de sandal, de cire & de miel. On y débite bien les marchandises de la Chine, de même que les toiles blanches avec des bordures jaunes, qu'on nomme *Foriades*. On y débite encore fort bien un métal fait d'un alliage moitié d'or & moitié d'argent; mis en barres ou lames d'un empan de long & d'un pouce d'épaisseur. On y vend bien les toiles de *Cain-droptm*, semées de bouquets; les toiles rouges de Guzarate pliées en quarré; les taffetas du plus bas prix; les perles de verre; les petites pelles de fer quarrées; le plomb, l'acier, l'étain, & particulièrement le fer. Toutes sortes de vivres y sont à bon marché & en abondance. Pour Banda & les Moluques, il est bon d'y porter des toiles de *Cain-turias*, *Cain-pattas*, *Mouti*, *Balassios*, de Madure & Baly; & des gonges & autres ouvrages de cuivre: des velours, des armoirins, des damas, du fil d'or, des toiles peintes de Coromandel, noires & blanches, & d'autres couleurs; du *Serre-maleyo*, de l'*Amfion*, des ra-

cines de *Sina*, du musc & d'autres marchandises.

Dans le Royaume de Siam, dont la principale Ville & la plus marchande se nomme *Judea*, toutes les marchandises des Pays-Bas sont recherchées, telles que les draps fins rouges, cramoisi & de toutes les autres couleurs; les miroirs de glaces fines, les velours, les satins, les draps d'or & d'argent. Plus les marchandises sont fines, rares & cheres, mieux elles se vendent. On ne sçauroit y porter rien de trop précieux.

Toutes les marchandises de la Chine sont propres aussi pour Achin, comme les armoirins, les porcelaines, le mercure, les gonges de cuivre, la soie de *Beckenfos*, le fil d'or, le velours rouge, l'amfion, &c. On en apporte pour retour du *Dragoun* & de la *Serrassa*, des toiles blanches de Bengale, une sorte de ceinture de soie nommée *Sabuck-te-schinde*, & d'autres marchandises.

On trouve abondance de mouchoirs & de toiles de coton de diverses sortes à Conimor sur la côte de Coromandel, entre S. Thomé & Negapatan. L'or & l'argent, les masés d'Achin, les velours, les satins, les armoirins, le carisé, les draps, le plomb, les verres, les miroirs, la racine, y sont fort demandés.

Suivant mon avis, il y a trois endroits propres pour croiser & faire des prises sur les Portugais, à quoi il faut bien prendre garde; sçavoir, le Détroit de Sincapur, près de *Jabor*, où passent ordinairement les Vaisseaux qui viennent de Macao, de Siam, de Cochin, de la Chine, du Japon, &c. Ce fut là que l'Amiral *Heemskerk* se rendit maître de la riche caraque de Macao, au mois de Février 1603, qui fut le second Vaisseau qu'il prit en venant de la Chine. La seconde croisiere est vers le Cap ou le Détroit de Lusipara, proche de Sincapate, où passent les Vaisseaux qui viennent des Moluques, d'Amboine, de Banda, de Timor, &c. La troisième est environ quarante lieues à l'Ouest de Malaca, où le Général Lancaster, Anglois, prit la caraque qui venoit de S. Thomé, chargée de toiles & de mouchoirs de coton, le 2 d'Octobre 1602. On peut esperer de faire des rencontres dans ces trois parages, d'autant plus qu'il n'y a pas d'autres passages pour aller à Malaca ou en venir. Les Vaisseaux de Goa & de la côte de Malabar partent ordinairement pour Malaca aux mois d'Avril & de Septembre. Ceux qui

(*) Pour les Hollandois; car les Portugais, mieux instruits, n'ignoroient pas que *Macassar*

est le nom d'un Royaume, d'une Ville & d'une Riviere de l'Isle Celebes,

Greslick, où il apprit que deux de ses Vaisseaux qu'il avoit détachés pour la Chine avoient livré le combat aux Portugais vers Patane. Il envoya quelques-uns de ses Officiers avec des présens, au Roi du pays, qui tenoit sa Cour à *Sedecari*, Ville éloignée d'une journée de la mer. Il faisoit supplier ce Prince de lui accorder une place à Greslick, pour y bâtir une maison, & cette faveur lui fut accordée. Le commerce étant assez florissant dans cette Ville il s'étoit proposé d'y former un comptoir. Le Roi promit aux Hollandois de ne les jamais charger d'impôts, & de leur laisser la liberté du commerce dans ses terres, avec toutes les franchises qu'il y avoit accordées aux Portugais; mais il exigea qu'on ne fit aucune insulte aux Marchands de cette Nation, dans les ports & les mers qui relevoient de ses Etats. Warwyck établit six Facteurs dans ce nouveau comptoir, auxquels il donna les mêmes réglemens qu'il avoit composés pour Bantam, avec cette seule restriction qu'ils ne pourroient prononcer sur aucune affaire criminelle, & que les coupables devoient être envoyés les fers aux pieds à Bantam, avec les témoins nécessaires pour l'instruction & le Jugement du procès. Le Directeur de Greslick ne devoit être soumis à aucune autre Jurisdiction que celle de Bantam (72).

Des quatorze Vaisseaux que l'Amiral avoit amenés aux Indes, il ne lui en restoit que quatre & deux yachts, avec lesquels il remit à la voile le 6 de Décembre. Bientôt même il en détacha un pour Banda, & prenant sa route à l'Ouest vers Johor, il dériva le 15 vers une Isle que les Malais nomment *Grassica*, située par les 4 degrés un tiers, entre Borneo & Madure. La navigation devint si difficile jusqu'au 25 de Février 1604, qu'après avoir employé tout ce tems à faire 40 ou 50 lieues, on apprit que l'Isle dont on rangeoit encore la côte étoit celle de Borneo, dont cette partie ne se nomme *Grassica* que

WARWYCK.

1603.

L'Amiral se rend à Greslick.

Conditions auxquelles il y étoit un Comptoir.

Il se rend à Johor.

1604.

Difficultés de sa route.

viennent de Malaca à Macao emploient vingt à vingt-cinq jours dans leur route. Le premier part au commencement de Décembre, & le second un mois après. Ceux qui vont de Malaca à Goa, font voile au mois de Janvier, quoique le vent commence à changer aux mois de Novembre & de Décembre.

Les Vaisseaux de Portugal viennent ordinairement partir à Goa au mois de Septembre. La mousson du Nord-Ouest y commence en Avril, aussi-bien que sur la côte de Malabar, & dure cinq ou six mois. Pendant cette mousson, & sur-tout depuis le 10 de Mai jusqu'au dernier d'Août, les Vaisseaux ne peuvent approcher de cette côte. Toutes les rivières sont barrées de sable; il n'y a qu'au Cap de Comorin qu'il en demeure encore quelque navigable, & qu'il se trouve quelque havre d'entrée. Le premier des Vaisseaux qui partent de Macao, partent ordinairement à Malaca depuis le 20 jusqu'au dernier de Décembre; & le second, ou le dernier, depuis le 20 jusqu'au dernier.

Pour enfler le détroit de Sincapura, en venant de l'Ouest, il faut ranger la côte de Malaca, quand même on auroit avec soi quel qu'un des meilleurs Pilotes Malais. Ordinairement les Portugais mouillent l'ancre devant la Bouque; ils mettent, aux deux côtés de la passe, deux matereaux, ou y font poster deux canots, entre lesquels ils passent à la faveur du flot. Ils avoient accoutumé d'entrer par la vieille passe; mais maintenant c'est par la nouvelle en venant de l'Ouest, & ils laissent l'Isle à babord; au lieu que quand ils entrent par la vieille passe, ils laissent l'Isle à tribord.

Quand ils viennent de l'Est, ils font le tour de Pedro Blanco, de l'un ou de l'autre côté. Pedro Blanco paroît comme une Jonque renversée, qui a sa quille par-dessus, & gît Sud & Nord avec l'Isle Bintam. Le meilleur est de naviguer dans le canal, soit de l'un ou de l'autre côté de cette roche; car à une demi-lieue de la pointe orientale de Johor il y a des rochers à quatre ou cinq brasses sous l'eau.

WARWYCK.

1604.

Sa politique.

Deux Vaisseaux
Hollandais en-
levent un riche
galion.

du nom d'un Bourg qui y est situé, & devant lequel la Flotte avoit mouillé sans le sçavoir (73). On trouva que les terres couroient ici à l'Ouest quart de Nord-Ouest, & à l'Est quart de Sud-Est. Trois ou quatre lieues plus loin, la côte suit au Nord-Ouest & au Nord. L'Isle de *Crimata*, comme on l'apprit des chaloupes qu'on prit soin d'envoyer à la découverte, est située à 14 lieues Nord-Ouest, ou un peu plus à l'Ouest de Borneo, vis-à-vis la rivière de *Succadana* & la Ville de *Lauw*, qui fournit quantité de diamans & quelques pierres de Bezoard. Mais on fut informé en même-tems qu'il y avoit dans la rivière des barres de sable, qui ne permettent pas aux grands Vaisseaux d'en approcher, quoiqu'elle soit navigable pour les chaloupes & les yachts (74).

Ces obstacles ne firent pas perdre à Warwick le dessein de se rendre à Johor, parce qu'il croyoit ce voyage nécessaire pour l'intérêt de la Compagnie & de toute la Nation. L'alliance que le Roi de Johor avoit faite avec les Hollandois l'exposoit aux insultes des Flottes Portugaises. Un peu d'empressement à le secourir ne pouvoit manquer d'échauffer sa reconnaissance; & les fruits en étoient d'autant plus certains, que non-seulement Johor est le droit chemin pour la Chine, & plus commode même que par les Manilles, mais que si l'on en pouvoit chasser une fois l'armée Portugaise & la dissiper entièrement, le Roi de Ternate seroit assez fort pour se soutenir contre les Portugais de Tydor. Cependant la mousson étant directement contraire, il fallut mouiller le 13 de Mars sur la côte de *Crimata* pour y prendre des rafraîchissemens. Warwick envoya delà une chaloupe à *Succadana*, où elle employa cent réales de huit en diamans. Les difficultés ne cessèrent pas (75) & coûterent beaucoup à vaincre, jusqu'au 3 de Mai, qu'on jeta l'ancre dans la rivière de Johor, à deux degrés deux tiers de latitude du Nord. Le Roi parut fort satisfait de l'arrivée d'une Flotte Hollandoise. *Buys*, Directeur du comptoir qui s'étoit déjà formé dans ce lieu, rendit témoignage des dispositions favorables qu'il y avoit trouvées pour sa Nation. Elles augmentèrent encore à la nouvelle qu'on reçut d'un avantage considérable que deux Navires Hollandois, l'*Erasme* & le *Nassau*, avoient remporté sur les Portugais. Ils avoient attaqué, dans la rade de Macao, un grand galion qui partoît de cette Ville pour le Japon. Ils s'en étoient rendus maîtres. Ils avoient enlevé la cargaison, & brûlé le Vaisseau à la vue des habitans; vengeance assez juste pour la mort de dix-huit Hollandois qui avoient été barbarement massacrés dans la même rade. Warwyck ne trouva point de Portugais à combattre aux environs de Johor. Mais après avoir confirmé l'alliance & solidement établi les intérêts du commerce, il s'occupa du grand dessein

(73) *Ibid.* p. 656.(74) *Ibidem.*

(75) Observons, avec l'Auteur du Journal, qu'en levant l'ancre pour Johor on passa, au Sud-Sud-Ouest de *Crimata* ou *Crimata*, trois ou quatre petites Isles entourées de roseaux, & un petit banc étroit qui court en mer environ une lieue & un tiers au Sud-Est. Ainsi ceux qui viennent de l'Est doivent s'éloigner un peu de *Crimata* & ranger la côte de Suraton où il y a dix brasses de profondeur, fond de bonne tenue. On eut encore

vents & marées contraires jusqu'au 22, que les courans abandonnerent les Vaisseaux; ensuite un vent de Sud-Sud-Est & de Sud-Est les fit dériver le 26 vers l'Isle de *Linga*, d'où ils passèrent entre des Isles à l'Ouest de *Bin-tam*, qui leur demeurait à tribord. Ainsi l'on trouva que ces Isles, aussi-bien que celles de Borneo, gissoient fort différemment de la position qu'elles avoient dans les Cartes, & l'on en dessina de nouvelles pour servir dans l'occasion. P. 659.

d'ouvrir l'entrée de la Chine aux Hollandois. Un Orfèvre Chinois de Queda lui rendit d'importans services. La dépense fut si peu ménagée, qu'on donna jusqu'à mille réales de huit à quatre autres Chinois, qui furent employés dans la même entreprise. D'un autre côté *Speck* fut envoyé à Siam avec des présens. Il devoit supplier le Roi, qui faisoit partir une Ambassadeur pour la Chine, de le mettre dans le cortège & de lui accorder sa protection. La lettre que Warwick écrivit à ce Monarque est un monument de son zèle & de ses glorieuses vûes, qui mérite d'être conservé (76).

» Nous Wybrand Van Warwyck, Amiral & Capitaine général d'une Flotte
 » de quinze Vaisseaux, venus de Hollande & de Zélande à Bantam dans l'Isle
 » de Java, où nous avons fait un séjour de sept mois, souhaitons à votre
 » Majesté, très-illustre & très-puissant Roi de *Chrongh Prenechoon & Sry y*
 » *Judea* (77) toutes sortes de bonheur, de prospérité & d'agrandissement.
 » Nous, serviteur de V. M. ayant divisé notre Flotte & envoyé des Vaisseaux
 » en divers endroits des Indes pour y trafiquer, sommes présentement venus
 » à Patane, avec deux Navires, suivant les ordres de notre Roi de Hollande
 » & de Zélande (78), pour faire notre commerce & nous rendre à la Chine.
 » Mais nous avons appris que cette entreprise est impossible, si ce n'est sous la
 » protection & la faveur de quelque Puissance. Nous avons en même-tems eu
 » le bonheur de rencontrer ici *Opra Rad'zia Phaedy Stry Suafdy*, Ambassa-
 » deur de V. M., qui vient de Borneo, & nous avons sçu que V. M. a cou-
 » tume d'envoyer tous les ans des Ambassadeurs au grand Roi de la Chine.
 » Cette circonstance m'auroit engagé à partir pour avoir l'honneur de me
 » rendre moi-même auprès de V. M. avec mes Vaisseaux, si la mousson n'y
 » apportoit pas un obstacle. Mais j'envoie, avec votre Ambassadeur, Cor-
 » neille *Speck*, mon frere cadet, serviteur de V. M., pour la supplier très-
 » humblement que lorsqu'Elle enverra ses Ambassadeurs au grand Roi de la
 » Chine, il puisse aller à leur suite & être rangé dans leur train, afin qu'il
 » puisse y faire connoître le nom des Hollandois, & sçavoir si les Vaif-
 » seaux de notre Nation qui pourroient aller sur les côtes de la Chine, au-
 » ront la liberté d'y trafiquer. Si cet avantage nous arrive par la faveur de
 » V. M., nous la supplions de trouver bon que les pays de Hollande & de
 » Zélande demeurent étroitement unis & alliés avec le pays de sa domina-
 » tion. Cependant comme les Portugais sont ennemis mortels des Hollan-
 » dois, & qu'ils mettront en œuvre toutes sortes de ruses & d'impôstures
 » pour les traverser & les détruire, nous supplions encore V. M. de vouloir
 » recommander la nation Hollandoise, tant dans les terres de son obéissance
 » qu'à la Chine, & de la prendre sous sa protection.

Cette adresse à saisir les moindres ouvertures fait autant d'honneur aux Généraux Hollandois, que tous les avantages qu'ils continuoient de remporter par les armes. On voit, dans toute leur conduite, que l'habileté n'y étoit pas moins employée que la valeur, tandis que l'une & l'autre sembloient manquer également aux Portugais. Si Warwyck n'eut pas la satisfaction, dans ce voyage, d'ouvrir les Ports Chinois à sa Nation, il jeta du moins les fon-
demens sur lesquels ses successeurs ont édifié depuis. Il s'approcha des côtes, il

WARWYCK.

1604.

Adresse de Warwyck.

Sa Lettre au Roi de Siam.

Comment il prépare les Chinois à souffrir les Hollandois.

(76) Page 665.

(78) Page 673.

(77) Principale Ville du Royaume de Siam.

WARWYCK.

1604.

Chimere Chi-
noise qui lui de-
vient avantageu-
se.

s'y procura d'heureuses explications avec quelques Officiers de ce grand Empire, il y détruisit une partie des impressions que les Portugais s'efforçoient d'y répandre contre la Nation Hollandoise; il y en laissa de si favorables, qu'en revenant à Patane, il se flatta d'en apprendre l'effet par les premières Jonques. Les Chinois disoient déjà que sous le regne de *Hombon*, il y avoit environ deux cens ans, une Nation nommée *Hollam* s'étoit déclarée vassale de ce Monarque, que *Hollam & Hollande* étoient sans doute le même nom; qu'avec le tems cette Nation avoit tellement disparu de la Chine, qu'ils n'avoient conservé que la connoissance de son nom; mais qu'il se trouvoit encore dans leurs Registres, & qu'ils ne voyoient que les Hollandois sur qui leurs conjectures pussent tomber (79). L'Auteur du Journal ajoute, que ceux qui se faisoient des armes de tout pour combattre la rigoureuse loi de la Chine, qui interdit le commerce avec les Etrangers, ne doutoient pas que cette imagination ne produisît quelque jour des effets extraordinaires en leur faveur (80).

Retour de War-
wyck en Hollan-
de.

L'Amiral employa tout le reste de l'année à fortifier de si belles espérances; & ses soins s'étendant à tous les autres lieux où les Hollandois pouvoient trouver quelque avantage pour leur commerce, il acheva de jeter l'épouvante & la consternation parmi les Portugais. Aussi passa-t'il pour un des plus grands hommes qui aient servi dans les Indes à l'établissement & à la gloire de la Compagnie. Après avoir exécuté tous ses projets & richement chargé ses Vaisseaux, il partit de Bantam le 6 de Février 1606 (81), pour retourner en Hollande, où il rentra heureusement dans le Port du Texel, après un voyage de cinq ans (82).

(79) Pages 682 & 683.

(81) Page 691.

(80) Tout le reste de la Relation ne con-
tient que des détails de cette nature.

(82) Page 697.



SECONDE VOYAGE

D'ETIENNE VANDER HAGEN
aux Indes Orientales.VANDER
HAGEN.
II. Voyage.
1604.
Introduction.

M Algré les hostilités & les cruels emportemens des Portugais, la Compagnie Hollandoise avoit toujours recommandé à ses Généraux de se contenir dans les bornes d'une généreuse modération. Elle espéroit de les gagner enfin par la douceur, & de voir arriver le tems où son commerce ne seroit plus troublé par les horreurs de la guerre. Il s'est trouvé des témoins de cette vérité jusqu'au milieu de ses ennemis. L'Auteur du Journal de Vander Hagen cite une lettre de l'Evêque de Malaca au Roi d'Espagne, où ce Prélat s'exprime dans les termes suivans (83).

» Les Portugais ont regardé la douceur des Hollandois comme un effet
» de leur crainte & de l'impuissance où ils étoient de se défendre. C'est ce
» qui les a rendus de jour en jour plus fiers & plus insupportables. Ainsi les
» Hollandois n'ont fait que céder à la force de la nécessité, qui les a con-
» traints d'employer les armes pour repousser la violence. Pourquoi se se-
» roient-ils défaits de la navigation aux Indes, qu'ils avoient tant d'intérêt
» à continuer? Pourquoi n'autoient-ils pas assisté les Indiens, qu'ils ne
» voyoient opprimés qu'en haine des alliances qu'ils faisoient avec eux?
» Lorsqu'ils ont vu que la persécution n'avoit pas de fin, & qu'elle ne
» faisoit qu'augmenter de toutes parts au lieu de diminuer, ils ont jugé
» qu'il étoit tems de faire une vigoureuse résistance, d'attaquer les Flottes
» de leurs ennemis, de détruire & de confisquer leurs Vaisseaux, de se ren-
» dre maîtres de leurs Forts, & d'employer toutes sortes de voies pour les
» chasser de leurs anciennes possessions.

Témoignage en
faveur des Hol-
landois.

On ne commence ici par ces réflexions que pour annoncer des expéditions sanglantes, & une guerre sans ménagement. Les grands armemens, que la Compagnie se proposa de faire chaque année, déclarèrent ouvertement qu'elle ne vouloit, ni renoncer à la navigation, ni souffrir plus long-tems les insultes & les inhumanités des Portugais. Dès le mois de Décembre 1603, c'est-à-dire, un an après le départ de l'Amiral Warwyck, elle fit équiper douze Vaisseaux, (*) & l'année suivante une autre Flotte. Van der Hagen, déjà célèbre par le succès de son premier voyage, fut nommé pour commander ce redoutable armement.

Armement con-
siderable de la
Compagnie
Hollandoise.

(83) Il est fâcheux qu'on ne fasse pas connoître où se trouve cette Lettre.

(*) Les noms des douze Vaisseaux étoient 1°. pour la Chambre d'Amsterdam, les *Provinces-Unies*, Vaisseau du port de sept cens tonneaux, monté par l'Amiral, sous la conduite du Capitaine Simon Hoen; l'*Amsterdam*, du même port, monté par le Capitaine Arent Claasz Callekhuys; le *Guedres*, du port

de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine Janfz Mol; la *Cour de Hollande*, du port de trois cens quarante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume Cornelisz Schout; le *Delft*, du port de trois cens tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume Lock; le *Pigeonneau*, du port de soixante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume Janfz. 2°. Pour la Chambre de Zélande, le *Dordrecht*,

VANDER
HAGEN.

II. Voyage.

1604.

Départ.

Insulte reçue
aux Îles du Cap-
Verd.

Vengeance que
les Hollandais
en tirent à Mo-
sambique.

Il mit à la voile avec ces forces le 18 de Décembre 1603 ; mais le mauvais tems l'ayant arrêté près de deux mois sur la côte d'Angleterre, il n'arriva que le 10 de Mars à la vûe des Îles du Cap verd. Les Portugais de S. Jago, auxquels il fit demander des rafraichissemens, lui répondirent qu'il n'y avoit dans leur Île que de la poudre & du plomb au service des Hollandois ; nouvel aiguillon de vengeance, pour un Général dont la principale entreprise étoit d'humilier cette arrogante Nation. L'Île de S. Jago ne lui parut pas digne de son ressentiment ; mais ayant mouillé le 17 d'Avril proche de Mozambique, il résolut d'armer toutes ses chaloupes pour visiter l'Île & la Forteresse. Le lendemain de leur départ, elles lui amenèrent la chaloupe d'une caraque qui étoit à l'ancre sous le Fort. Tout l'équipage avoit pris la fuite, à l'exception d'un garçon de bord & d'un *Meis* qui étoient fort blessés, & qui avoient été faits prisonniers. On apprit d'eux que la caraque attendoit dans ce lieu, depuis sept mois, l'arrivée d'autres carques de Portugal, pour se rendre ensemble à Goa. Le Conseil s'étant assemblé aussi-tôt, on prit le parti d'attaquer les Portugais. La caraque résista peu, quoiqu'on fit grand feu de la Forteresse. On n'y trouva qu'une assez bonne partie de dents d'éléphants. Cent cinquante hommes allèrent visiter l'Île, où ils ne firent pas d'autre expédition que de brûler une maison des Portugais. Les Caffres n'étoient pas peu épouvantés de la mousqueterie des Hollandois. Ils paroissoient prêts à les favoriser contre leurs premiers Maîtres, qui s'étoient attiré leur haine par de continuelles tyrannies. Le 12 on mit le feu à la caraque, qui brûla proche de la Ville, à la vûe des habitans.

Mais ce léger exploit n'étoit qu'un essai. L'Amiral se trouva dès le 21 de Septembre sur la côte de Goa, où il découvrit un bâtiment Arabe, qui venoit de la Mecque. On le prit, mais comme il n'étoit monté que par des Mores qui alloient à Corripatan, & qu'il ne s'y trouva point d'effets qui appartenissent aux Portugais, on ne fit pas difficulté de le relâcher.

Ils croient pro-
che de Goa.

Le 26, on mouilla devant la riviere de Goa, à une lieue du Fort, dans le dessein d'attendre qu'ils y vînt des bâtimens Portugais. On voyoit tous les jours quelques-unes de leurs galeres ; mais elles se tenoient sur leurs gardes. L'Amiral s'étant plus avancé dans la riviere donna la chasse à quatre de ces bâtimens, sans en pouvoir arrêter un. Le 13, les Hollandois remonterent jusqu'au Fort de Bardes, où ils trouverent quelques Vaisseaux de guerre qu'ils n'osèrent attaquer, parce que le rivage étoit bordé d'une si grande quantité de gens armés, qu'il sembloit qu'on eut donné avis aux Portugais de l'arrivée d'une Flot-

comme Vice-Amiral, du port de sept cens tonneaux, monté par le Capitaine *Hans Ry-melandt* ; le *Zélande*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine *Crijn Pieterz.* 3°. Pour la Chambre de Hoorn & d'Enchuyse, le *Hoorn*, du port de sept cens tonneaux ; monté par le Capitaine *Jean Corneisz Avenhorn* ; le *Medemblick*, du port de deux cens cinquante tonneaux, monté par *Dierick Claasz Moylieves* ; le *Ouest-Frise*, du port de cinq cens tonneaux, monté par *Jâques Jagoitz Clum* ; l'*Enchuyse*, du port de trois cens

tonneaux, monté par *Nicolas Thijfz Cul*. Depuis ce tems-là ; c'est-à-dire, au mois de Juillet 1604, pour la Chambre d'Amsterdam, le treizième Vaisseau réputé de la même Flotte, se nommoit le *Gouda*, du port de deux cens soixante tonneaux, monté par le Capitaine *Corneille Herfz Brouk*. On comptoit sur toute cette Flotte douze cens hommes d'équipage, & les frais de l'équipement montoient à deux millions deux cens quatre-vingt-dix mille trois cens soixante-huit livres.

te ennemie, & que toutes leurs forces se fussent réunies pour la combattre. Vers le soir, on vit quatre galères, auxquelles les Hollandois envoyèrent quelques volées de canon, qui leur ôtèrent le dessein de s'approcher (84).

Cependant onze Vaisseaux de guerre Portugais, qui vinrent mouiller le 14 à Goa, firent prendre à Vander Hagen la résolution de se rendre à Calecut. Le 26 il mouilla devant Cananor. Une chaloupe de la Flotte, qui s'étoit avancée au rivage pour prendre langue, tomba dans une embuscade de Portugais. L'équipage les repoussa vivement, avec la satisfaction de remarquer que les Mores ne firent aucun mouvement pour les soutenir. Les Portugais du Fort ne firent pas feu non plus de leurs remparts, & l'on apprit qu'ils avoient été retenus par la défense du Roi de Cananor. Bientôt quelques Mores, envoyés de la part de ce Prince avec une bannière de paix, se rendirent à bord de l'Amiral, & lui présentèrent une lettre qui contenoit en substance; que le Roi avoit appris depuis long-tems que les Hollandois étoient ennemis jurés des Portugais; qu'il craignoit qu'étant venus si près du Fort, leur dessein ne fût de le surprendre; qu'il ne leur conseilloit pas de former cette entreprise, parce qu'il étoit en bon état & bien pourvu de munitions; que d'ailleurs ses ancêtres avoient pris depuis cent deux ans les Portugais sous leur protection, & que son intention étoit de les protéger aussi, qu'il avoit crû en devoir donner avis aux Hollandois, & que s'ils vouloient être de ses amis, comme il souhaitoit d'être des leurs, il les prioit de se retirer; qu'ils se gardassent aussi de rien attenter contre ses Isles Maldives & d'insulter les Vaisseaux de ses sujets. L'Amiral lui promit ce qu'il demandoit, & faisant lever l'ancre aussitôt il continua sa route vers Calecut (85).

Le 27, il mouilla dans la rade de cette Ville, d'où il députa *Sebastiaansz*, son Vice-amiral, pour aller saluer de sa part le Samorin, qui est Roi de Calecut, & comme Empereur du Malabar. Il se trouvoit neuf fregates Portugaises dans la rade. Les chaloupes furent armées pour les attaquer. Mais les Portugais s'étant bien défendus, Hagen fut obligé d'envoyer du secours à ses gens, qui en prirent une. Quatre-vingt hommes qui la montoient se jetterent tous dans les flots & se noyèrent, à l'exception de six qui furent faits prisonniers, & de trois autres qui se sauvèrent à la nage. On ne trouva dans la fregate que vingt-cinq barils de poudre, que les Portugais envoyoient à Ceylan. Six jours après, quatre hommes passerent à bord de l'Amiral, & le prièrent, de la part du Samorin, d'aller jeter l'ancre proche du lieu où ce Prince étoit à la tête d'une armée, qu'il avoit mise en campagne contre les Portugais. On leva l'ancre pour le satisfaire. Le lendemain, les Hollandois ayant découvert dix-neuf fregates Portugaises, qui rasoient la côte, firent grand feu sur elles & les incommoderent beaucoup. Mais le calme empêcha qu'on ne put les joindre, & l'on ne sçut que des Habitans du Pays qu'elles avoient eu beaucoup de monde tué à bord. On prit, quelques jours après, deux Jonques Portugaises (86).

Le Flotte s'étant approchée du lieu que le Samorin avoit marqué (87), & ce Monarque ayant fait connoître l'envie qu'il avoit de s'allier avec les Hollan-

VANDER
HAGEN.
II. Voyage.

1604.
La Flotte se rendit
à Cananor.

Lettre du Roi
de Cananor, qui
presse les Hollan-
dois de se retirer.

Ils se rendent
à Calecut.

Traité d'alliance
qu'ils font avec
le Samorin.

(84) Journal du second Voyage de Vander
Hagen, p. 5 & suivantes.

(86) Page 16.

(87) Page 17.

(85) *Ibid.* p. 7 & 15.

VANDER
HAGEN.
II. Voyage.
1604.

dois par un traité, l'Amiral prit la résolution de descendre au rivage, avec un cortège convenable à son rang. Il fut reçu avec beaucoup d'honneurs & de caresses. Le traité fut conclu, & l'observation en fut jurée solennellement. Le Samorin promettoit aux Hollandois une liberté perpétuelle de trafiquer dans tous les pays de son obéissance (88). Il les pria de porter en Hollande l'original de cette alliance, & tous ses sujets y applaudirent par de grands témoignages de joie.

1605.
Ils chassent les
Portugais d'Am-
boine.

Capitulation du
Fort.

Après d'autres courses, qui occupèrent l'Amiral jusqu'au mois de Février 1605, il alla mouiller le 21 du même mois dans la baie d'Amboine, du côté du Nord; pour l'exécution d'un projet plus glorieux & beaucoup plus utile à la Compagnie. Dès le lendemain, il débarqua une partie de ses troupes, qui sans laisser aux Portugais le tems de se reconnoître marchèrent droit devant leur Fort. Le Gouverneur étonné de se voir investi, envoya, dans un canot, deux Portugais à bord de la Flotte, avec une lettre pour l'Amiral. Il demandoit avec fierté ce que les Hollandois vouloient de lui, & ce qu'ils prétendoient entreprendre contre un Fort qui lui avoit été confié par le Roi d'Espagne. L'Amiral répondit qu'il étoit venu, par l'ordre du Prince Maurice, pour se rendre Maître du Fort. Cette déclaration, qui fut suivie de quelques décharges de l'artillerie contre les murs, causa tant de frayeur aux Portugais, que n'osant s'exposer à l'assaut, ils offrirent de capituler. Après plusieurs conférences, on conclut que tous les Portugais qui n'étoient pas mariés sortiroient du Fort; qu'il seroit libre aux habitans mariés de demeurer, en prêtant le serment de fidélité aux États Généraux & au Prince Maurice; que chacun pourroit emporter un fusil, & que le canon, avec les autres armes & les munitions demeureroient aux Hollandois. L'Amiral étant entré dans le Fort, avec cinquante hommes, y fit arborer son étendard. Les Vaisseaux célébrèrent cette conquête par des témoignages éclatans de leur joie. On trouva, dans la place, trente pieces de fonte. Le nombre des Portugais qui furent chassés du Fort & de l'Isle étoit d'environ six cents hommes, à qui les Hollandois abandonnerent deux bâtimens qu'ils avoient pris à leur Nation. Il resta dans l'Isle quarante-six familles Portugaises, qui prêterent le serment de fidélité. Cette victoire fut importante, non-seulement parce qu'elle couta peu, mais parce qu'elle assuroit à la Compagnie la possession d'une Isle, où elle desiroit depuis long-tems de se voir bien établie. Le Fort fut pourvu de tout ce qui étoit nécessaire à sa conservation, & muni d'une garnison considérable, sous le commandement de Frederic Houtman (89).

Vander Hagen
se rend à Tidor.

Les desseins de l'Amiral le conduisirent ensuite à Tidor. Il avoit appris, d'un Amiral Anglois, que le Roi de cette Isle s'étoit engagé par serment à secourir les Portugais; mais d'autres recits l'ayant informé qu'ils manquoient de pou- dre, il alla mouiller le 2 de Mai devant le Palais même du Roi, avec lequel il se proposoit d'avoir quelque explication. A peine eut-il laissé tomber ses ancres, qu'il découvrit fort près de la terre deux carques, entre deux retran- chemens qui pouvoient servir à leur défense. Il commença par faire sommer le Fort; mais ceux qui le gardoient ayant répondu qu'ils étoient résolus de se battre jusqu'à la dernière extrémité, il prit le parti de tourner ses premiers

(88) *Ibid.* & p. 18.

(89) P. 73 & 74. L'Auteur du Journal ne

parle point du Fort Hollandois qui avoit été
bâti par Wolphart Harmanfen,

efforts

efforts sur les deux caraques. Le Vice-amiral & *Ganfx Mol*, Capitaine du *Gueldres*, qui reçurent ordre de s'avancer de ce côté-là, firent d'abord un feu terrible, auquel les Portugais des deux retranchemens & des caraques répondirent assez bien. Mais deux chaloupes Hollandoises, qui pénétrèrent au travers d'une grêle de boulets & de balles, aborderent les caraques, & s'en faisaient après une heure de combat. La plus grande partie des équipages s'étant jetée à la mer avoit mis auparavant des méches aux poudres. La fortune, qui veilloit pour les Hollandois, fit appercevoir le danger à quelques-uns de leurs gens, lorsqu'un moment plus tard il auroit été impossible d'y remédier. Ils n'avoient perdu que trois hommes dans une action si vive; mais ils y eurent dix-sept blessés. Leur butin se réduisit à sept pieces de canon de fonte. Dans le chagrin qu'ils en ressentirent, ils mirent le feu aux deux caraques & les abandonnerent aux vagues (90).

Cette perte ne determina point les Portugais à livrer le Fort. Ils parurent si fermes dans la résolution de se défendre, que l'Amiral prit le parti d'aller consulter le Roi de Ternate sur la maniere de les attaquer. Il ne fit pas même difficulté de lui demander du secours; mais ce Prince, qui avoit besoin de quelques jours pour rassembler ses troupes, conseilla aux Hollandois de ne rien précipiter, parce qu'on avoit eu connoissance que les Anglois avoient vendu aux Portugais de la poudre, du plomb, du vin & des vivres (91). Pendant que le Roi de Ternate faisoit ses préparatifs, on fit solliciter le Roi de Tidor de ne prendre aucune part à cette affaire & de laisser les Hollandois & les Portugais vuider leur querelle, en lui promettant qu'à cette condition le Roi garderoit la même neutralité. Il y consentit. Le 14 de Mai, cent cinquante Hollandois descendirent à terre sous le commandement du Capitaine *Mol* & d'un Officier Zélandois nommé *la Derre*. Ils marcherent vers deux Villages, l'un situé au Nord & l'autre au Sud, qui appartenoient aux Portugais, & les brûlerent. Le Roi de Ternate, qui étoit venu avec 14 caraques, montés chacune de cent quarante hommes, descendit au rivage, accompagné de cinq cens, autant pour être spectateur du combat que pour contenir le Roi de Tidor (92).

Cependant la Flotte s'étant avancée au Nord du Fort avoit déjà commencé à faire jouer l'artillerie; & *Mol*, avec ses cent cinquante hommes, faisoit ses approches à la faveur du feu. Il fit construire un retranchement de tonneaux remplis de terre, qui fut promptement achevé. Ses gens tirerent delà sur la place. Mais les assiégés ne lui causant pas moins d'incommodité qu'ils n'en recevoient, il jugea que son entreprise devoit être poussée avec d'autant plus de vigueur, que des matelots ne sont pas propres à soutenir long-tems un combat de terre. La nuit s'approchoit, il prit avec lui deux hommes résolus, pour aller visiter dans les ténèbres tous les côtés de la place. Une breche qu'il y découvrit lui parut suffisante. Il donna aussi-tôt ses ordres pour l'assaut.

(90) Pages 76 & suiv.

(91) Ce fut le sujet d'une grande querelle entre les Anglois & les Hollandois. Elle se termina par une somme considérable que l'Angleterre consentit de payer à la Compagnie de

Tome VIII.

Hollande à titre de dédommagement. Voyez l'Introduction au premier Voyage de la Compagnie.

(92) Page 76.

VANDER
HAGEN.
II. Voyage.
1605.
Il prend deux
caraques Portugaïses.

Siège du Fort;

Les Rois de Ternate & de Tidor promettent de demeurer neutres.

Conduite & courage du Capitaine *Mol*.

VANDER.
HAGEN.
II. Voyage.
1605.
Assaut des Hol-
landois.

Mol entre par
la brèche.

Comment on
lui sauve la vie.

Accident qui
force les Portu-
gaïs de se rendre.

Ils sont entière-
ment chassés des
Molucas.

Dès la pointe du jour, les deux Capitaines s'avancèrent avec leurs gens jusqu'au pied du Fort, & leur marche se fit avec tant de précaution que l'ennemi n'en eut aucune défiance. Les Vaisseaux avertis de leur résolution ne cessèrent pas de tirer jusqu'au moment de l'assaut, qu'on leur fit connoître en élevant un étendard. A ce signal, le feu ayant cessé, Mol s'approcha de la brèche, sa demi-pique dans une main, & dans l'autre une enseigne. Il y trouva beaucoup de résistance ; mais après un combat long & opiniâtre, il entra dans la place avec sept hommes. Les Portugais qu'il avoit forcés de se retirer dans la tour firent de-là un feu terrible. Ils jetterent tant de grenades & d'autres feux d'artifices sur ceux qui entroient dans le Fort, que l'enseigne de Mol en fut brûlée. Les sept braves, qui l'avoient si bien secondé jusqu'alors, en conçurent tant d'effroi, qu'ayant pris le parti de se retirer, ils le mirent dans la nécessité de suivre leur exemple. Mais, en sortant par la brèche, il eut le malheur de tomber & de se casser une jambe. Quelques-uns de ses gens vouloient l'emporter. Il rejeta leur secours ; & sans aucune attention pour sa vie, il rappella toutes ses forces pour exciter leur courage & les presser de retourner à l'assaut. Cependant un homme robuste le chargea sur ses épaules & l'emporta malgré lui (93). Dans la première chaleur de l'attaque, un des deux Capitaines dont les carques avoient été brûlées s'étoit présenté devant lui, armé de toutes pièces & l'avoit voulu percer d'un coup d'épée. Mais Mol ayant détourné le coup avec sa demi picque, un de ses mousquetaires, qui s'avança heureusement, cassa la tête au Portugais d'un coup de fusil (94).

Les Hollandois ranimés par les exhortations de leur chef retournerent à l'assaut, & renouvelerent tous leurs efforts, mais avec si peu de succès, qu'ils furent poussés jusqu'à la moitié du chemin de leur retranchement. Cette confusion n'auroit fait qu'augmenter, si le hazard ne les eut mieux servis que leur courage. Les Officiers des Vaisseaux voyant leurs gens maltraités firent recommencer le feu de l'artillerie. Un boulet, tiré du *Gueldres* contre la Tour, tomba sur la poudre & fit sauter la Tour en l'air avec environ soixante-dix hommes qui la gardoient. Ce terrible accident, qui jeta les assiégés dans la consternation, releva les esperances des Hollandois. Ils retournerent à l'assaut pour la troisième fois. Les Portugais perdirent courage & demanderent quartier. Aussitôt les gens du Roi de Ternate, qui n'avoient été que spectateurs, accoururent pour piller, & détruisirent tout ce qu'ils craignirent de ne pouvoir emporter, jusqu'à mettre le feu dans une Tour de pierre qui étoit remplie de girofle. Envain les Hollandois s'efforcèrent d'arrêter cette brutalité (95).

Une conquête de cette importance ne couta que deux hommes aux vainqueurs ; mais ils eurent sept blessés, sans y comprendre le Capitaine Mol. Les Portugais perdirent soixante-treize hommes. La plupart des femmes & des enfans s'étoient retirés dans une maison forte, sur une haute montagne qui n'étoit pas loin du Fort. Comme on n'y pouvoit monter que par un sentier fort étroit & presque inaccessible, il ne falloit espérer de le prendre que par la famine & par la disette d'eau. Mais lorsqu'on eut offert, à ces fugitifs, des bâtimens pour se retirer, ils s'embarquerent avec ceux du Fort, au nombre de cinq cens personnes, dans le dessein de se rendre aux Philippines. L'Auteur du Journal

reconnoît que sans l'heureux accident qui mit le feu aux poudres, il y a peu d'apparence que la victoire eût été pour les Hollandois. Ils détruisirent le Fort, après l'avoir vuide par le pillage, & les Portugais se virent ainsi chassés de toutes les Moluques (96). Le *Guelddres* & le *Goude*, richement chargés de leurs dépouilles, reprirent la route de Hollande, pour y porter cette agréable nouvelle (97).

L'Amiral s'étant rendu à Bantam avec le reste de sa Flotte, entreprit l'année suivante un voyage de pur commerce à la côte de Coromandel & dans quelques autres parties des Indes. Quoique toutes les circonstances en ayant été soigneusement recueillies par un Commis de son bord, nommé *Pavan Solt*, elles n'offrent rien qui convienne à ce Recueil. Mais on y trouve quelques éclaircissémens sur une expédition Angloise de la même année, qui nous apprennent à donner son véritable nom à *Michelburne*, que les Auteurs de nos premiers Tomes ont rangé hardiment au nombre des Voyageurs (98). C'étoit un Pirate, qui ne causa pas moins de chagrin aux Hollandois qu'aux Indiens.

» Le 7 de Novembre, dit l'Auteur du Journal, nous vîmes passer près de
 » notre bord deux Vaisseaux Anglois qui venoient de Priaman, où ils avoient
 » enlevé un bâtiment Guzarate, chargé de marchandises de la Chine, de bois
 » d'Aigle, d'environ cinquante pieces de draps cramoisis, &c. Cependant les
 » Guzarates avoient un passeport du Général Anglois *Middleton*, qu'ils pré-
 » senterent au Commandant des deux Corsaires; mais l'ayant jeté à ses pieds
 » d'un air méprisant, il leur répondit qu'il étoit aussi grand maître que le Gé-
 » néral Middleton, & la cargaison n'en fut pas moins enlevée. Ce rapport nous
 » fut fait par *Aert Cornelisz Ruyl*, qui étoit alors à Priaman avec un yacht
 » Hollandois. Il ajouta que les Anglois lui avoient déclaré à lui-même qu'ils
 » étoient venus pour ruiner le commerce. Leur Commandant se nommoit
 » *Michelburne*; & son Vaisseau qui étoit d'environ deux cens tonneaux, por-
 » toit soixante-dix hommes & vingt canons de fonte. Le second, qui étoit
 » aussi sous ses ordres, n'avoit que quatorze hommes d'équipage & deux pie-
 » ces de petit canon. Il croisoit particulièrement sur les Vaisseaux de la Chine;
 » ce qui affligeoit beaucoup les Hollandois, parce que les Chinois & les In-
 » diens ne mettoient encore aucune distinction entr'eux & les Anglois, &
 » soutenoient constamment que c'étoit une même Nation. D'ailleurs le Général
 » *Middleton*, avant son départ de Bantam, avoit publié que c'étoient les Hol-
 » landois qui avoient pris le Vaisseau Guzarate; & n'ayant pas eu honte de
 » les charger de cette guerre, il avoit pris occasion, pour donner du credit
 » à son imposture, de ce que le *Guelddres* & le *Goude* avoient relâché à
 » Priaman (99).

Ces plaintes semblent justes; mais l'Auteur avoit oublié que dans le cours de sa relation il expose les Hollandois aux mêmes reproches, par le recit d'une infinité de violences qu'ils exercèrent contre les Indiens (1), sous le double

VANDER
HAGEN.
II. Voyage.
1605.

Voyage de Com-
merce.

Eclaircissémens
sur Michelburne.

(96) *Ibid.* Ils revinrent à Tidor après le départ des Hollandois.

(97) *Ibid.*

(98) Il est nommé *Michelborne* dans le Journal, & toujours avec le titre de Pirate &

de Corsaire. Voyez sa Relation au premier Tome de ce Recueil.

(99) Pages 34 & suiv.

(1) Tout le reste du Journal en est rempli.

VANDER
HAGEN.
II. Voyage.
1605.

prétexte de quelques hostilités qu'ils avoient essuyées à Palimbam, & de chercher, dans tous les bâtimens qui tomoient entre leurs mains, des marchandises qui appartenissent aux Portugais. Ces courses & ces rapines, qui durèrent environ deux ans, contribuèrent beaucoup à leur faire une riche cargaison, avec laquelle ils retournerent en Hollande vers la fin d'Avril 1608.

VOYAGE

DE CORNEILLE MATELIEF

aux Indes Orientales.

C. MATELIEF.

1605.

Introduction.

ON a vû jusqu'ici les Hollandois établis à Bantam, par la reconnaissance que cette Ville devoit à leurs services; maîtres des commerces de Banda, d'Amboine, de Ternate, de Tidor, par l'expulsion des Portugais; liés par des traités avec les Rois de Calcut, de Johor, de Bisnagar & quantité d'autres Princes; occupés à s'ouvrir l'entrée de la Chine par leurs négociations secrètes & par leur adresse à profiter des événemens; presque toujours supérieurs aux Portugais par les armes, & beaucoup plus habiles ou plus heureux dans toutes les entreprises de guerre & de commerce. Tant de succès ne peuvent passer néanmoins que pour les premiers essais d'une Compagnie, qui comptoit à peine trois ans depuis sa véritable origine. Pendant que ses Amiraux & ses Facteurs jettoient les fondemens de sa puissance dans les Indes, ses Directeurs s'occupoient en Hollande à former de nouveaux plans sur ces heureuses opérations. Ils regardoient la haine des Portugais comme leur plus grand obstacle. Ce n'étoit pas assez de les avoir humiliés. Leur ruine étoit jurée à la bourse d'Amsterdam, & toutes les Flottes qu'on verra partir désormais du Texel, contribueront par quelque entreprise éclatante à l'exécution de ce projet. Si la fortune paroît quelquefois leur manquer, le courage & la prudence ne les abandonneront jamais.

Nouvelle Flotte
& ses forces.

Corneille Matelief (2) fut choisi, en 1605, pour commander en qualité d'Amiral une Flotte d'onze Vaisseaux, montée d'environ quatorze cens hommes (3). Quoique l'Auteur du Journal n'explique pas quelles étoient particulièrement ses instructions (4), on recueille de son récit que les deux principales portoient l'ordre d'attaquer les Portugais sur terre & sur mer, & de faciliter l'ouverture du Commerce à la Chine. Les Isles du Cap Verd & d'Anobon avoient insulté plus d'une fois le pavillon Hollandois. Matelief ayant mouillé le 4 de Juiller, dans la rade de l'Isle de Mai, résolut d'y mettre à l'épreuve la disposition des habitans. Il fit descendre cent cinquante hommes, qui lui amenerent le lendemain un vieillard Portugais, banni pour un meur-

Matelief met les
Portugais à l'é-
preuve aux Isles
du Cap Verd.

(2) Il est fâcheux que les Auteurs des Journaux ne fassent pas mieux connoître tous ces braves Hollandois, auxquels on ne peut refuser la qualité de grands hommes.

(3) Le Vaisseau Amiral se nommoit l'O-

range. Les frais de l'équipement montoient à près de deux millions.

(4) Il dit que l'Amiral, avant que de les lire au Conseil, fit jurer à tout le monde de les tenir secrètes & de les exécuter.

tre, mais à qui l'âge & son châtiment sembloient avoir inspiré de meilleures inclinations. Il étoit chargé d'offrir, aux Hollandois, la paix & des rafraîchissemens de la part du Gouverneur. L'Amiral lui répondit qu'il dépendoit des habitans de n'être pas insultés; qu'il ne leur demandoit de l'eau & des vivres qu'à des conditions raisonnables; mais que si ses gens recevoient la moindre insulte, il ruineroit l'Isle & feroit passer au fil de l'épée tous ceux qui auroient le malheur de s'y trouver (5).

La Flotte devoit séjourner quinze jours dans cette rade, pour y attendre deux Vaisseaux, qui étoient partis les derniers. Matelief fit faire pendant la nuit huit feux dans l'Isle, & le lendemain quinze ou seize, pour ôter aux Portugais de S. Jago la connoissance de son dessein & de ses forces. Observons, pour expliquer cette conduite, que c'est un ancien usage, dans l'Isle de Mai, d'y faire autant de feux qu'on y voit relâcher de Vaisseaux, afin que sur cet avis les Insulaires de S. Jago prennent des mesures, soit pour l'attaque ou la défense. Comme l'intention de l'Amiral n'étoit pas de chercher querelle, & qu'il auroit même regretté d'être interrompu dans de plus grands desseins, il ne permit à ses gens d'aller à la chasse aux boucs qu'avec une escorte bien armée. On tua bien mille de ces animaux; mais ce n'étoit pas un excellent mets. La sécheresse, qui regnoit alors dans l'Isle, les rendoit moins bons qu'ils ne sont ordinairement. Vers la fin du mois d'Août, lorsque les vents du Sud commencent à souffler, & qu'ils amènent de grandes pluies, l'herbe croît dans ces Isles, les Boucs s'engraissent, & l'on en tue beaucoup au mois de Décembre, pour les saler & les envoyer à Madere. Les peaux se transportent en Portugal. Dans les bonnes années, on en tue quelquefois près de douze mille (6).

Ceux qui allerent à la chasse trouverent un petit Village d'environ vingt maisons, mais sans aucun habitant. Un peu plus loin, ils rencontrèrent deux femmes Nègres, qui leur dirent que tous les autres Insulaires s'étoient retirés dans les montagnes. L'Amiral, assez content de leur tranquillité où de leur frayeur, partit le 18 de Juillet, sans aucun dessein de chercher des ennemis si faciles à dissiper. Cependant ayant trouvé les vents du Sud par les onze degrés, quoique ceux qui partent de bonne heure de Hollande ne les trouvent ordinairement que par les deux, trois ou quatre degrés, il se vit jeté dans le golfe d'Afrique, d'où se remettant tantôt au large, tantôt à louvoyer, toujours dans la crainte de donner sur les bancs, il passa la Ligne le 25 d'Août, & le 27 il se trouva devant l'Isle d'Annobon. Il résolut d'y relâcher, quoiqu'il en eût abandonné le dessein. Le scorbut commençoit à se repandre dans tous les Vaisseaux. Quelques-uns avoient besoin de lest. D'ailleurs la vûe de cette Isle, où les Hollandois avoient essuyé tant d'outrages & n'avoient jamais rien obtenu que par la force, renouvella dans le cœur de Matelief tous les ressentimens qu'il avoit étouffés au Cap Verd.

Il entra dans la rade le 7 de Septembre. Une chaloupe qui se rendit au rivage lui rapporta que les Insulaires avoient pris l'épouvante & s'étoient retirés dans les montagnes. Ils y avoient emporté jusqu'aux ornemens de leurs Eglises. Cependant on avoit vu un corps d'environ cinquante Nègres, commandés par deux Blancs qui avoient offert avec beaucoup de modération tous

C. MATELIEF,
1605.
Les Insulaires
deviennent trait-
tables.

Effet de leur
crainte.

L'Amiral re-
lâche malgré lui
à l'Isle d'Anno-
bon.

C. MATELIEF.
1605.

les rafraîchissemens qui se trouvoient dans leur Isle. Mais ils demandoient aussi que les habitans ne fussent point insultés, & qu'on ne fit aucun tort à leurs bananes ni aux arbrisseaux qui portent le coton (7).

L'Amiral donna ordre, à tous les équipages, de prendre de l'eau & de la pierre; avec la précaution néanmoins de faire garder l'aiguade par un détachement de trois cens hommes. Il fit dire au Commandant que s'il ne vouloit pas que les Hollandois se repandissent en troupes dans son Isle, il falloit qu'il envoyât lui-même sur le rivage les provisions dont la Flotte avoit besoin. On vit venir aussi-tôt des femmes, qui apportèrent toutes sortes de fruits. Un jour de Dimanche, il se fit à terre deux Sermons, auxquels quantité de Nègres & de Mulâtres eurent la curiosité d'assister. Ils furent étonnés de l'attention qu'ils remarquèrent dans l'auditoire, » sur-tout d'entendre parler de la foi en J. C. & de sa mort sous Ponce Pilate; car ils étoient persuadés, comme ils le dirent ensuite à l'Amiral, que lui & tous ses gens étoient Lutheriens, qu'ils croyoient au diable & l'adoroient, & qu'ils ne connoissoient pas même le nom de Dieu & de J. C. (8) Matelief ayant retenu deux des principaux Nègres à dîner avec lui, le Gouverneur Portugais en parut mécontent, & s'en plaignit comme d'une démarche qui pouvoit lui devenir fort nuisible. Ce reproche fit connoître avec quelle hauteur il traitoit ces Insulaires, & qu'il n'auroit pas été difficile de les porter à la révolte. On tira d'eux, dans l'espace de huit jours, plus de deux cens mille oranges, & soixante-seize porcs, qui ne coûterent chacun qu'une chemise ou un chapeau, c'est-à-dire, la valeur de trente sous. L'Amiral fit présent au Gouverneur d'une piece de velours des Indes, qui lui inspira tant de reconnoissance, qu'après avoir promis de ne plus insulte les Vaisseaux de la Nation Hollandoise, il ajouta qu'à l'avenir il auroit moins d'égard pour les ordres de son Roi, & plus d'attention pour ses propres intérêts (9). Ainsi les Hollandois commencerent à se flatter que l'Isle d'Annobon deviendrait une retraite paisible pour leurs Vaisseaux.

Opinion que les
Portugais inspi-
rent aux Nègres.

Le Gouverneur
d'Annobon se
laisse gagner.

Ils remirent à la voile le 15 de Septembre. Les vents de Sud-Est, qu'ils trouverent trop tôt, les ayant empêchés de relâcher à l'Isle de Romeros, ils mouillèrent le premier de Janvier 1606 à la rade de l'Isle de Maurice, où ils rencontrèrent l'Amiral Vander Hagen, qui étoit parti de Bantam depuis un mois. Matelief apprit de lui l'état des affaires des Indes, c'est-à-dire, la prise des Forts d'Amboine & de Tidor, l'alliance des Hollandois avec divers Princes, sur tout avec le Samorin de Calecut, auquel Vander Hagen s'étoit engagé à donner du secours par mer pour s'emparer de Cochîn, à condition que cette place seroit remise entre les mains des Hollandois. A l'égard de Malaca, qui faisoit le principal objet du voyage de Matelief, quoiqu'il tint encore ses vûes secretes, Vander Hagen ne lui donna point des nouvelles agréables. Il lui avoua qu'avec tous ses efforts il n'avoit pu trouver le moyen d'y faire une descente; qu'André Furtado de Mendoza, qui y commandoit depuis six ans, avoit commencé à fortifier la Ville & l'avoir munie de remparts; que dans la dernière revue ses troupes montoient à huit mille hommes; enfin que les Portugais paroissant tourner tous leurs soins à la défense de cette place, il

1606.
Rencontre de
Matelief & de
Vander Hagen.

Instruction sur
l'état des Indes.

fallait en attendre une vigoureuse résistance. Il ajouta que Furtado s'étoit cru assez fort pour déclarer la guerre au Roi de Johor, allié des Hollandois, & qu'il le tenoit actuellement assiégé (10).

Mareliëf, sans s'ouvrir encore sur ses vûes, se contenta d'annoncer un grand dessein, par des prières générales qu'il ordonna sur toute la Flotte. Il leva l'ancre le 27. Deux mois d'une heureuse navigation le rendirent à la vûe du Cap d'Achin, dans l'Isle de Sumatra. Là, se trouvant si proche de l'objet de sa commission qu'il ne pouvoit différer plus long-tems à s'expliquer, il crut que la prudence l'obligeoit à quelques précautions, parce que les équipages ne s'étant engagés qu'à servir sur mer, il ne pouvoit rien tenter sur terre sans leur consentement. Quelques expressions équivoques, qu'il avoit lâchées comme au hasard, avoient déjà excité des murmures (11). La crainte de trouver une résistance ouverte le fit recourir à des voies indirectes, qui lui réussirent. Au lieu d'employer l'autorité pour déclarer ses ordres, il fit publier les deux articles suivans :

» Que l'article du Reglement (12) qui n'attribuoit aux équipages que 4 pour cent du butin, ne seroit entendu que du butin fait sur mer, & ne seroit pas tiré à conséquence pour ce qui se feroit par des ordres particuliers qui pouvoient être contenus dans des instructions secrètes & regarder la terre ; que par cette raison, on ne s'arrêteroit pas à ce qui pouvoit avoir été réglé pour le pillage, sous quoi l'on comprendroit tout ce qui pourroit être pris, & qui seroit de qualité à pouvoir y être raisonnablement com-

pris.
» Que si l'on pouvoit prendre d'affaut la Ville de Malaca, elle seroit abandonnée au pillage, suivant les loix de la guerre ; mais que si elle se rendoit par un traité, la capitulation se faisant suivant l'état des affaires, on ne laisseroit pas de faire un si bon parti aux équipages qu'ils auroient lieu d'être contents ; mais que de leur côté ils seroient obligés à l'avenir d'observer la discipline militaire, telle que l'Amiral la jugeroit nécessaire pour l'exécution de ses projets (13).

Ces promesses, qui établissoient la récompense avant que de proposer le travail, furent entendues & acceptées avec beaucoup de satisfaction. Ensuite, à la prière de tous les Capitaines, l'Amiral accorda un pardon général de toutes les fautes qui pouvoient avoir été commises, & ceux qui étoient aux fers obtinrent la liberté. Cette douceur acheva de gagner tout le monde (14). On remit à la voile ; & le dernier jour d'Avril, toute la Flotte se trouvant rassemblée à une demie lieue de Malaca, l'Amiral ne balança plus à montrer cette Ville, comme le lieu où il devoit faire le premier essai de son nouveau Reglement. Il fit armer aussitôt les chaloupes, pour attaquer quatre Vaisseaux, qui s'étoient échoués sous la Ville, aussi près qu'ils l'avoient pu. Ils furent pris sans résistance. On n'y trouva rien à piller, mais on les brûla. Une espece de petard, qu'on eut l'imprudence d'y laisser dans cet incendie, tua trois Hollandois & en blessa dix-neuf. Quelques tonneaux d'arrack qui se trouvoient sur le même bord leur avoient fait mépriser le peril. Ceux qui

C. MARELIËF.
1606.

Politique de Mareliëf pour disposer ses gens à l'obéissance.

La Flotte arrive devant Malaca.

Premieres hostilités.

(10) Pages 198 & 201.

(13) Page 202.

(11) Page 201.

(14) Ibidem.

(12) Il se nomme l'Artykel-brief.

C. MATELIEF.
1606.

échapperent sans blessure en apportèrent quelques flacons à l'Amiral ; mais il les fit jeter sur le champ dans la mer , avec un reproche adroit, qu'il crut capable d'arrêter une autre fois leur intempérance : *Quelle témérité*, leur dit-il, *de boire d'un breuvage que nos ennemis peuvent avoir empoisonné* (15) ? Les Vaisseaux qui furent détruits étoient, l'un, du port de quatre cens tonneaux, le second, de deux cens, & les deux autres chacun de 160. On tira inutilement quelques coups de canons de la Ville, sur ceux qui avoient été chargés de cette expédition. Le soir du même jour, l'Amiral fit partir deux hommes dans une chaloupe, pour aller porter au Roi de Johor la nouvelle de son arrivée, & lui communiquer la résolution que les Hollandois avoient formée d'entreprendre le siège de Malaca.

Cette importante entreprise, la première qui ait menacé l'Empire Portugais dans un de ses principaux établissemens, & qui fut accompagnée d'ailleurs de plusieurs combats terribles entre les Flottes des deux Nations, mérite un détail que je n'accorde guères aux expéditions de cette nature (16).

Le siège est déclaré.

L'Amiral ayant assemblé le Conseil général, ne dissimula plus qu'il avoit ordre d'employer toutes ses forces pour enlever aux Portugais un de leurs plus importans boulevards, & pour y établir la Compagnie Hollandoise. On résolut de s'approcher de la Ville jusqu'à la portée du mousquet, & de commencer aussi-tôt à la canonner. Quelques observations avoient fait juger qu'à cette distance on seroit encore sur cinq brasses d'eau. Mais après s'être avancés jusques sur deux brasses & demie, il se trouva que les pieces de demi-calibre ne pouvoient encore porter jusqu'aux murs. Cependant les plus grosses pieces portèrent dans la Ville, endommagerent plusieurs maisons, & ruinerent quelques parties du parapet. On tira aussi du côté de la Ville ; mais le seul coup qui porta jusqu'à la Flotte fut un boulet de vingt-sept livres, qui entra dans un Vaisseau sans y causer aucun mal. Un coup des Hollandois donna dans l'Eglise de S. Paul, qui étoit celle des Jésuites (17).

Préparatifs des assiégeans.

Pendant que le canon jouoit, l'Amiral détacha quatre chaloupes, avec ordre de visiter le côté septentrional de la Ville, & de chercher un lieu favorable pour la descente des troupes. Son dessein étoit de s'emparer du Fauxbourg. Mais le terrain fut trouvé si mou, que cette difficulté parut difficile à surmonter. D'ailleurs deux cens hommes armés se présentèrent sur le rivage, & l'on découvrit autour des maisons quantité de palissades, qui en rendoient l'accès dangereux. Matelief prit le parti de faire dresser une batterie de deux pieces de vingt-quatre dans l'Isle que les Portugais nomment *Ilha das Naos*, qui étoit plus proche de la Ville que les Vaisseaux ; dans la vûe d'envoyer deux chaloupes, à la faveur de cette batterie, pour reconnoître le bout occidental de la Ville, & pour donner tout à la fois le change aux ennemis, en les rendant incertains du côté par lequel on se proposoit de les attaquer. Cette Isle n'est pas plus grande que la place d'Amsterdam, où la maison de Ville est située, & n'est pas tout-à-fait à la portée du canon de demi calibre des murs de Malaca. On y mit trente hommes pour le service & la garde des deux pieces. Ceux qui étoient allés visiter le côté méridional de la Ville, ayant rapporté que le terrain étoit encore plus bourbeux que de l'autre, on revint à

Ilha das Naos.

(15) Page 203.

(16) Pages 204 & suiv.

(17) Page 203.

l'idée de faire la descente du côté du Nord (18). Cependant lorsque tout y fut préparé, on remit en délibération au Conseil si c'étoit le meilleur parti qu'on pût embrasser. Ceux qui ne l'approuvoient pas représentoient » que l'armée de Goa étoit attendue; qu'elle seroit assez nombreuse pour obliger les Hollandois de lui opposer toutes leurs forces; que s'ils pouvoient la battre, Malaca, qui demeureroit sans secours, ne seroit plus qu'une foible résistance: qu'au contraire, si l'armée paroïssoit tandis qu'on seroit à terre, il faudroit nécessairement se retirer, & laisser la Ville pour retourner à bord; qu'il n'y avoit pas d'apparence que la place se rendit, aussi long-tems qu'elle attendroit du secours; qu'en supposant même qu'on en devînt maître avant l'arrivée de l'armée, ce ne pouvoit être sans s'affoiblir; & qu'on s'exposeroit par conséquent au risque de perdre & la Ville & les Vaisseaux, puisqu'il ne resteroit pas assez de monde pour garder la place, & pour se mettre en état de résister en même-tems aux forces supérieures qui viendroient attaquer la Flotte. Ils concluoient qu'on devoit attendre la réponse du Roi de Johor, & s'assurer du secours qu'on pouvoit espérer de ce Prince, parce qu'on en recevoit peut-être assez pour surmonter les obstacles qui se présentoient, & pour faire tête à l'armée; après quoi l'on iroit à l'assaut, avec plus de confiance au succès (19).

Ceux qui se déclaroient pour la descente convenoient qu'il falloit s'attendre à l'arrivée de l'armée; mais ils prétendoient que le tems en étoit incertain, & que peut-être n'arriveroit-elle que dans quatre ou cinq mois; que la Ville étant encore peu fortifiée par l'un de ses côtés, il ne falloit pas donner le tems au Gouverneur de la rendre plus capable de défense; que la plus grande partie de la garnison n'étoit pas composée de Portugais, mais de Nègres, c'est-à-dire, d'ennemis foibles & timides, qui ne feroient pas beaucoup de résistance s'ils étoient poussés sans avoir le tems de se reconnoître, au lieu que le délai pouvoit dissiper leur frayeur & ranimer leur courage; qu'au contraire les équipages Hollandois pouvoient se rebuter & changer de résolution; que loin de considérer la garde de la Ville comme un obstacle à la défense des Vaisseaux, ils soutenoient que la Ville serviroit elle-même à les défendre lorsqu'on en feroit en possession; que les Vaisseaux Portugais tirant plus d'eau que ceux de Hollande ne pourroient s'approcher si près des murs, & que si l'armée étoit assez forte pour obliger les Hollandois de se tenir sur la défensive, ils seroient toujours à couvert sous le canon de la place: que suivant les avis qu'on avoit déjà reçus, le Roi de Johor n'étoit pas en état de donner de puissans secours; que si la descente ne se faisoit pas promptement, il ne falloit pas espérer qu'elle se pût jamais faire; enfin qu'il n'étoit pas certain non plus qu'après la défaite de l'armée, la Ville se crût perdue & cessât de résister, parce qu'il n'y avoit nulle apparence que si proche d'une côte favorable aux Portugais, la victoire pût être assez complète pour leur ôter les moyens de donner du secours à la Ville par leurs flûtes & leurs galeres.

La pluralité des voix fut pour le premier de ces deux avis, & la descente fut différée jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'on attendoit du Roi de Johor (20).

C. MATELIEF.
1606.
Conseil Hollan-
dois.

Résolution du
Conseil.

(18) *Ibidem*.

Tome VIII.

(19) Pages 206 & 207.

(20) Page 208.

R r

C. MATELIEF.
1606.

Informations
qu'on reçoit d'un
Nègre.

Le Roi de Johor
députe à la Flotte.

Renfort qui ar-
rive aux assiégés.

Le Roi de Johor
joint la Flotte
Hollandoise.

Le jour suivant, qui étoit le 2 de Mai, on tira quelques volées de canon qui ne portèrent point jusqu'à la Flotte; & pour chaque coup l'Amiral envoya deux, qui causèrent beaucoup de désordre dans la Ville. Les habitans brûlèrent leur Fauxbourg méridional, parce que la batterie qu'on avoit dressée dans l'Isle leur fit juger que l'attaque se feroit de ce côté-là. Matelief avoit fait poster au Nord quatre chaloupes à voiles, sur lesquelles ils tirèrent avec peu de succès. Cette garde lui avoit paru nécessaire pour couper le passage à quelques pyrogues, qui rasant la côte avoient trouvé le moyen d'entrer dans la Ville & d'en sortir. Il y joignit ensuite une grande chaloupe à rames, qui prit une pyrogue chargée d'Indiens, dans laquelle on ne trouva que deux pierriers de fonte & deux hallebardes. Mais les hommes qu'elle portoit s'étant jetés à la mer, on en retira un Nègre blessé, qui se disoit pêcheur & qui fut mené à bord de l'Amiral. Il raconta que le canon avoit tué dix hommes dans la Ville, & qu'il en avoit blessé d'autres; qu'on attendoit chaque jour l'armée de Goa, avec le Viceroy & l'Archevêque, pour se remettre en possession des Moluques & combattre le Roi de Johor: que la place étoit mal pourvue de vivres, mais assez bien munie de canon & de poudre; qu'on n'y comptoit pas plus de quatre-vingt Portugais, & que le reste de la garnison, au nombre d'environ trois mille hommes, étoit composé d'Esclaves & de Malais; qu'il ne restoit personne dans le fauxbourg de *Compochin*, dont les habitans s'étoient retirés dans la Ville, & que de tous les lieux voisins on y avoit porté quantité de marchandises (21).

Le lendemain, deux pyrogues de Johor, qui en étoient parties depuis cinq jours, se présentèrent à l'Amiral. Elles étoient commandées par le Sabandar de Sincapur, qui se nommoit *Seri Raja Nugara*. Dans l'entretien qu'il eut avec Matelief, il lui dit que le Roi son maître ayant appris qu'on avoit vu arriver devant Malaca une Flotte qu'on croyoit Hollandoise, l'envoyoit pour s'informer de la vérité; qu'il avoit rencontré, dans sa route, la chaloupe que l'Amiral avoit dépêchée à Johor; qu'aussi-tôt que le Roi la verroit paroître, on pouvoit compter qu'il partiroit avec vingt fustes & trente galères pour venir joindre la Flotte (22), & que pour hâter cette heureuse jonction par son rapport, il alloit retourner vers ce Prince avec ses deux pyrogues. Il confirma aussi ce qu'on avoit appris de l'armée & des desseins du Viceroy, qui la commandoit en personne (23).

Dans le même tems, deux barques, chargées d'Indiens, ayant passé au Sud des batteries entrèrent dans la place à la vue des Hollandois. Elles furent suivies le soir de deux autres, qui ne passèrent pas moins heureusement. Les assiégés en firent éclater leur joie. Ces petits bâtimens revenoient de Pahan, où ils avoient été envoyés avec des Ambassadeurs, pour faire relâcher l'équipage d'un Vaisseau Portugais qui avoit péri sur cette côte. Les prisonniers revenoient libres, au nombre de quatre-vingt-dix Blancs & de cent Nègres. Ainsi ce renfort, que les habitans regardèrent comme envoyé du ciel, augmentoit du double les Portugais de la garnison (24).

La chaloupe que les Hollandois avoient envoyée à Johor revint le 13, avec l'agréable nouvelle du départ du Roi, qui devoit amener dans quatre jours

toutes les forces qu'il avoit pû rassembler. On remit à l'Amiral une lettre de ce Prince, qui avoit été traduite par les Hollandois établis dans la capitale (25). Elle confirmoit de si belles promesses. En effet, on vit paroître, le 17, les galeres & les fustes de Johor, montées d'environ trois cens hommes, la plupart Esclaves, & commandées par *Raja Zabrang*, nom déjà cher aux Hollandois par d'anciens services que ce Général avoit rendus à leur Nation. Le Roi étoit aussi sur sa Flotte. Mais l'Auteur du Journal s'arrête ici à quelques éclaircissemens, qu'il croit nécessaires pour faire entendre la suite de son récit.

Le feu Roi de Johor étoit un Prince belliqueux, qui avoit fait souvent la guerre aux Portugais. Il avoit laissé quatre fils, dont l'aîné, qui se nommoit *Jan de Patuan* (26), occupoit le trône des Malais; homme de peu d'esprit, dont les uniques occupations étoient de dormir jusqu'à midi, de manger en sortant du lit, de se baigner, & de boire le reste du jour jusqu'à s'enivrer. Il se reposoit de tous ses devoirs sur le *Raja Zabrang*, sans vouloir prêter l'oreille à ce qu'il croyoit capable de lui causer de l'inquiétude. Lui proposoit-on quelque affaire? il feignoit de ne pas entendre. On lui demandoit trois & quatre fois quelle étoit sa volonté, sans pouvoir vaincre l'obstination qu'il avoit à ne rien répondre. Le Prince, second fils du même pere, mais d'une autre femme, se nommoit *Raja-Siacai*, c'est-à-dire, Prince de *Siacai*, qui est un fief relevant de la Couronne. Il avoit épousé une fille de la Reine de Patane; mais ses qualités naturelles répondant mal à sa naissance, il résidoit continuellement à *Siacai*, & ne venoit presque jamais à Johor.

Le troisième Prince de la Maison royale de Johor étoit le *Raja Zabrang*, dont le nom signifie, *Roi de l'autre côté*, parce qu'il faisoit sa résidence & qu'il exerçoit l'administration du côté de la rivière qui est vis-à-vis de *Batusabar* ou *Batusawar*, Ville considérable où il avoit une Forteresse & des Sujets, quoiqu'il relevât de *Jan de Patuan*. Il étoit âgé d'environ trente-cinq ans, d'une taille moyenne, le teint presque blanc. Ses qualités dominantes étoient la discrétion, la douceur, la patience, l'activité, & sur-tout cette

Caractère de ce Monarque & des Princes ses frères.

Second Prince,

Troisième Prince.

(25) L'Auteur du Journal la rapporte, comme un titre d'honneur pour les Hollandois : « Le Roi de Johor salue l'Amiral & lui souhaite un bon succès dans ses entreprises. Vous, Sieur Amiral, qui avez été envoyé par le Roi de Hollande pour combattre nos ennemis & les vôtres; puissiez-vous, ainsi qu'il arrivera infailliblement, faire voler votre réputation dans tout l'Univers, selon que vous le méritez, pour n'avoir pas craint de venir de si loin avec vos compatriotes vous opposer à la tyrannie que les Portugais exercent dans ces pays, de même que vous vous y êtes opposés dans le vôtre. Je me tiens heureux d'avoir vu Louis Isaacz & Hans van Hagen, que vous m'avez envoyé pour me donner avis de votre arrivée devant Malaca; d'avoir vu ceux qui sont venus pour nous délivrer de l'esclavage où les Portugais veulent nous réduire. Je tâcherai de reconnoître

« le service que votre Roi veut bien me rendre, sans que je l'aie mérité. Il n'y a point de Roi sur la terre qui pût me rendre les services que le vôtre m'a déjà rendus. Je vous envoie *Inise-amar* & *Inise-camar* pour vous avertir que j'irai vous joindre. Je fais rassembler mes rameurs; dès qu'ils seront venus, je ne différerai point à partir. Si j'avois deux galeres prêtes, je m'y embarquerois dès ce moment. Son Excellence m'a fait tant d'honneur, que je n'en puis jamais assez marquer ma reconnaissance. Enfin je vous suis tellement obligé & à tous ceux qui sont venus pour nous affranchir, que je crains de ne pouvoir vous récompenser d'un si grand service, n'étant Roi que d'un peuple qui est bien pauvre.

(26) Il paroît que c'est un titre plutôt qu'un nom propre.

C. MATELIEF.
1606.

Quatrième Prin-
ce de Johor.

L'Amiral se rend
sur la Flotte du
Roi de Johor.
Leur conférence.

prévoyance qui fait pénétrer dans l'avenir & pourvoir à tous les événements. Il auroit été capable des plus grandes affaires si son pouvoir eut répondu à ses lumières. En un mot, il méritoit de porter la Couronne. On lui auroit vû de l'attention pour récompenser les services, & de la reconnoissance pour les secours qu'il recevoit des Hollandois. Son respect ne s'étoit jamais relâché pour son frere, qui de son côté marquoit pour lui beaucoup d'égards, quoiqu'il ne pût voir sans jalousie l'estime dont il étoit en possession. Le quatrième Prince, fils d'une troisième femme du feu Roi, se nommoit *Raja-Laud*, c'est-à-dire, Roi de la mer. Tout son mérite consistoit à prendre du tabac, à boire de l'arrack & à mâcher du betel. Il auroit mérité, suivant l'expression du Journal, d'être précipité dans la mer dont on le nommoit Roi. L'ivrognerie, les plaisirs des sens & le meurtre, faisoient tous ses plaisirs & son unique occupation. On auroit crû, dit encore l'Auteur, que c'étoient trois sciences qu'il avoit apprises pour les professer (27). Les courtisans se formant presque toujours sur leurs Princes, la Cour de Raja-Zabrang étoit fort différente de celle des trois autres.

Matelief se mit dans la chaloupe pour aller au-devant du Roi de Johor, & le fit saluer de plusieurs décharges de son artillerie. Raja-Zabrang, qui faisoit les honneurs au nom de son frere, reçut fort civilement les Hollandois & fit présent à l'Amiral d'un poignard orné de quelques pierreries. On parla du siège. L'Amiral voulut sçavoir quel fond il pouvoit faire sur le secours du Roi. Mais au lieu d'une réponse positive, ce Prince répéta plusieurs fois qu'il étoit un Roi pauvre; qu'il feroit tout ce qui seroit en son pouvoir, & qu'il ne sçavoit pas précisément ce que son frere pourroit faire. Il ajouta qu'il n'avoit pas eu d'autre raison que sa pauvreté pour demander du secours au Roi de Hollande; & que s'il eût été assez puissant pour combattre les Portugais, il n'auroit pas eu besoin d'implorer l'assistance d'autrui. L'Amiral cessa de le presser, & se réduisit à parler des conditions. Chacun se défendit d'abord de faire les premières ouvertures. Enfin Matelief, comme forcé de s'expliquer, demanda que la Ville demeurât aux Hollandois, pour y établir leur Commerce & la fortifier, sous l'autorité d'un Gouverneur & sous la garde d'une bonne garnison. Il offrit d'ailleurs de laisser au Roi tout le reste du pays, à condition qu'on se prêteroit des secours mutuels (28).

Le Roi répondit que s'il ne devoit pas demeurer maître de la Ville, il lui importoit peu qu'elle fût enlevée aux Portugais; qu'à l'égard du pays voisin il en faisoit peu de cas, parce qu'il avoit vingt fois plus de terres que ses Sujets n'en pouvoient occuper: que la proposition qu'on lui faisoit n'étoit pas digne d'une Nation qui étoit venue pour le secourir; que l'unique avantage qu'il en pouvoit espérer seroit peut-être d'avoir de bons voisins, au lieu qu'il en avoit de mauvais; expérience qui dépendoit de l'avenir, puisque les Hollandois pouvoient n'être pas tels qu'ils paroissoient, & ressembler même aux Portugais, à la parole desquels on ne pouvoit prendre aucune confiance: qu'il s'étoit flatté mal-à-propos qu'on venoit à son secours, puisqu'on exigeoit qu'il assistât lui-même des Etrangers pour leur livrer son pays; c'est-à-

(27) Pag. 215 & précédentes.

défensifs contre tous ennemis, & offensifs.

(28) Page 216. Ces secours devoient être

contre les Portugais & les Espagnols.

dire, pour lui donner des maîtres moins connus que ceux qu'il avoit déjà ; sans autre esperance pour lui que le hazard de se procurer de meilleurs voisins : qu'il laissoit à juger aux Hollandois mêmes si cette proposition étoit juste, lorsqu'ils faisoient profession de ne vouloir pas usurper le bien d'autrui, & que se plaignant sans cesse de l'injustice des Portugais, ils n'avoient pas d'autre raison pour leur faire la guerre.

L'Amiral, surpris de trouver tant de subtilité dans un Prince ennemi de toute sorte d'application, lui demanda quel seroit donc le fruit que les Hollandois pourroient tirer de cette guerre, après avoir fait tant de dépenses pour le secourir. » Je vous donnerai, repliqua le Roi, une place pour y bâtir une maison. Le Commerce vous sera libre, & vous serez affranchis des droits » & des impôts. Matelief s'efforça de lui prouver que cet affranchissement de droits étoit une faveur médiocre, parce qu'on apportoit très-peu de marchandises dans son pays ; qu'à l'égard d'une place pour bâtir une maison, c'étoit un présent qu'il pouvoit faire à ses ennemis mêmes, s'il en avoit de Marchands, parce qu'il en partageoit toujours les avantages : que les Rois de Bantam, d'Achin & de Ternate, dans les Etats desquels il y avoit beaucoup plus de profit à tirer du Commerce, avoient accordé aux Hollandois des places & des maisons sans avoir reçu d'eux aucun service ; & qu'au reste il ne demandoit rien qui appartint aux Rois de Johor, puisqu'ils n'avoient pas bâti la Ville de Malaca & qu'elle étoit l'ouvrage des Portugais : qu'on ne leur demandoit que le terrain, le reste n'étant pas leur bien & ne leur ayant rien coûté (29).

Cette conférence dura long-tems, avec la même chaleur. Enfin le Roi désesperant de se faire céder la Ville, consentit à la laisser aux Hollandois ; mais il ajouta qu'il y vouloit mettre une condition. L'Amiral promit sur le champ de l'accorder, pour peu qu'elle fût raisonnable & qu'elle dépendît de lui. Sur cette promesse, le Roi tira Matelief à part avec l'Interprète, & demanda que la Flotte Hollandoise accompagnât la sienne à Achin, pour en chasser le Roi. L'Amiral lui répondit que les Hollandois étant en paix avec le Roi d'Achin, cette demande bleffoit la raison & l'équité ; mais que si le Roi d'Achin lui déclaroit la guerre, les Hollandois s'engageroient volontiers à l'assister de tout leur pouvoir, après avoir fait néanmoins tous leurs efforts pour rétablir la paix entre les deux Etats. On s'en tint à ces termes, & l'on dressa un Traité qui fut signé le 17 de Mai à bord de l'Amiral (30). Après la

Demandé par le
Roi du Johor.

Conclusion du
Traité.

(29) Pages 215 & suivantes.

(30) Quoiqu'il soit devenu inutile par l'évenement, on ne peut se dispenser de lui donner place ici, pour faire connoître quel étoit alors l'esprit des Hollandois. On y verra que leur établissement de Batavia n'a été que leur pis-aller, après avoir manqué un autre plan.

1. Promet le sieur Amiral, au nom de leurs Nobles Puissances les Seigneurs Etats Généraux des Provinces-Unies, sur la requête du Roi, de lui aider à prendre la Ville de Malaca sur les Portugais leurs ennemis communs, chacun employant ses forces pour les en chasser ; & lorsque la Ville sera prise, elle

sera & demeurera en propriété aux Seigneurs Etats Généraux, à perpétuité, dans l'état où elle se trouve, avec murs & remparts, libre & franche de toutes charges, sans reconnoître aucun autre Souverain, ledit Roi la cédant par ces Présentes pour récompense de services & de frais de guerre. Tout le pays qui l'environne & sera reconquis, sera & demeurera sous la domination dudit Roi, à condition que lesdits Seigneurs Etats, ou le Capitaine établi de leur part dans la Ville, voulant la faire fortifier plus qu'elle n'est, pourront prendre autant de terrain qu'il en faudra pour l'exécution de leur projet.

R. x. ij.

conclusion, le Roi demanda que tout étant déjà brûlé & désolé autour de la Ville, on lui promît, aussi-tôt qu'elle seroit prise, un lieu dans l'enceinte des murailles pour s'y loger avec ses principaux Officiers. Il prétendoit aussi demeurer maître du Fort. L'Amiral lui dit que jamais il ne lui refuseroit rien qui pût être accordé ; mais qu'il le prioit de considérer que ce qu'il desiroit à l'égard du Fort ne pouvoit manquer de devenir un sujet de trouble & de désordre, où il prévoyoit trop de désavantage pour les Hollandois. A l'égard du logement, il s'engagea sans difficulté à faire préparer une maison capable de loger seize ou dix-sept personnes, où le Roi seroit reçu lorsqu'il lui plairoit d'y venir, jusqu'à ce que le fauxbourg de Campochin fût rebâti. Au reste, les Hollandois consentirent que le Roi levât des droits & des impôts sur les personnes des autres Nations qui seroient habituées hors des murs. Ils jugerent que la franchise ne regardant que les habitans de la Ville, ce motif y attireroit quantité d'Etrangers, qui trouveroient un si grand avantage à s'y établir ; & comptant d'ailleurs qu'on y ameneroit des colonies de Hollande, ils se flattoient non-seulement d'y être bien-tôt en état de se défendre sans le secours du Roi de Johor (31), mais d'y avoir assez de matelots pour les employer de toutes parts au Commerce (32).

2. Lesdits Seigneurs Etats pourront prendre dans tout le pays de l'obéissance du Roi autant de bois qu'il en fera besoin pour l'entretien de la Ville & pour la construction des Vaisseaux.

3. Tous les vassaux desdits Seigneurs pourront décharger leurs effets dans la Ville, & y faire venir leurs Vaisseaux, de quelque part que ce soit, sans que le Roi ait rien à dire ou à prétendre, soit de droits d'entrée & de sortie ou autrement.

4. Le Roi ne pourra permettre qu'aucuns Hollandois ou Européens, maintenant vivans ou leur postérité, trafiquent dans ses Etats, s'ils n'en ont permission du Gouverneur de Malaca ; & ceux qui oseroient s'y ingérer sans cette permission seront poursuivis & traités en ennemis.

5. Il sera permis au Roi de rebâter & repeupler le fauxbourg de *Campochin*, qui vient d'être brûlé, en y demeurant le maître & gouvernant les habitans à son gré. Il y pourra faire sa résidence. Il le pourra fortifier, & lesdits Seigneurs de l'aider pour cela de leur conseil.

6. La Ville étant prise, tout le canon qui se trouvera dans les murs demeurera au Roi, qui à l'instant en pourra faire enlever la moitié ; & l'autre moitié restera dans la Place pour sa défense, jusqu'à ce qu'il y ait été pourvu par lesdits Seigneurs Etats.

7. Tout ce qui sera trouvé dans la Ville, soit marchandises, argent, dentées, &c. demeurera pour une moitié aux Sujets desdits Seigneurs, servant sur la Flotte, & l'autre

moitié demeurera au Roi.

8. Les marchandises qui n'appartiendront pas aux Sujets desdits Seigneurs seront déchargées dans le fauxbourg, ou ailleurs dans les pays du Roi, & les vassaux desdits Seigneurs Etats auront la liberté d'aller les y acheter comme les autres & de les porter dans la Ville.

9. On s'assistera mutuellement dans toutes les entreprises que les uns ou les autres feront contre les Portugais & les Espagnols. Si l'une des deux parties veut faire la guerre à d'autres ennemis, l'autre partie ne sera tenue de l'assister que défensivement.

10. Aucune des deux Parties ne fera la paix avec le Roi d'Espagne que du consentement de l'autre.

11. Si quelqu'un cause du scandale pour fait de Religion, il en fera fait plainte à son Souverain, qui l'en fera punir, tant d'un côté que de l'autre.

12. Si quelqu'un d'un côté a quelques prétentions contre ceux de l'autre, soit dettes exigibles ou autrement, le demandeur sera tenu de faire appeler le défendeur devant son Juge naturel.

13. Si quelque Hollandois qui auroit commis un crime, ou autrement malversé, va se réfugier auprès du Roi de Johor ou de ses Sujets ; & si quelqu'un des Sujets du Roi se réfugie chez les Hollandois, on sera tenu de part & d'autre de livrer les fugitifs.

(31) Pages 222 & 223.

(32) Page 223.

On ne s'occupa plus que des préparatifs de la descente. Le soir du 18 Mai, l'Amiral fit mettre à terre sept cens hommes, qui trouverent sur le rivage un corps de quatre cens soldats, Nègres & Portugais, assez bien armés, mais en si mauvais ordre qu'ils n'osèrent tenir ferme un moment. Les Hollandois les pousèrent jusqu'au fauxbourg, où l'Amiral s'étoit persuadé fausement qu'il n'y avoit qu'une palissade, quoiqu'il fût environné d'une muraille de *Taipa*; c'est à-dire, d'un mélange de terre & de petites pierres broyées ensemble, enduit de chaux par dehors, & d'une épaisseur que les boulets de demi-calibre ne pouvoient percer. L'Ennemi se retira derrière ce mur, & les Hollandois firent un retranchement à cent cinquante pas, où ils dressèrent une batterie de deux pièces de campagne qui enfilèrent la porte. Ils l'avancerent ensuite de quatre-vingt pas. Mais, la nuit suivante, ils perdirent six hommes & n'eurent pas moins de trente-trois blessés. S'ils eussent mieux connu les chemins, ils auroient pû enlever tout ce qu'il y avoit de gens armés dans le fauxbourg; car ils s'appercurent le lendemain que dans quelques endroits les brèches du mur n'étoient bouchées que de planches. Aussi les Portugais profiterent-ils des ténèbres pour se retirer dans la Ville, après avoir brûlé le fauxbourg (33).

L'Amiral étant descendu le jour suivant, pour reconnoître la Place & visiter les travaux, fut surpris de trouver une grosse riviere, qu'il étoit impossible de passer. D'un autre côté la Ville lui parut si forte, les murailles en si bon état & si bien flanquées de tours, qu'il sembloit que sans faire d'autre résistance, les assiégés n'avoient qu'à tenir leurs portes fermées & tirer quelques coups de mousquet du rempart. Cette visite lui fit beaucoup rabattre du récit des Malais & de ses propres esperances. De sept cens hommes qu'il avoit débarqués, il en falloit renvoyer à bord cent cinquante, que leurs blessures ou d'autres incommodités avoient déjà mis hors de service. La chaleur étoit extraordinaire. On ne pouvoit faire aucun fond sur le travail des Malais, qui se croyoient morts au bruit d'un coup de mousquet, & qu'il étoit ensuite impossible de faire marcher. L'attente de l'Armée, qui se joignoit à toutes ces difficultés, & le danger qu'il y auroit eu pour la Flotte à l'affoiblir d'avantage, firent regretter à Matelief d'avoir trop précipité son entreprise. Mais l'honneur du nom Hollandois y étant engagé, il fit dresser une batterie à la portée du mousquet de la Ville, moins pour battre en brèche, que pour démonter les batteries ennemies & ruiner des maisons. Le mur paroissoit à l'épreuve de ses pièces; & quand elles auroient pû l'entamer, on auroit rencontré la riviere, qui est fort rapide, & qui n'ayant pas moins de deux cens pieds de large formoit une barriere impénétrable depuis que les ennemis avoient rompu le pont (34). On ne laissa pas de pousser les travaux & d'avancer beaucoup pendant la nuit. Les Malais commencerent alors à rendre quelque service. Cependant ils prenoient la fuite à la vûe des armes à feu; & l'on ne pouvoit pas même obtenir d'eux de les garder, tandis que les Hollandois s'employoient au travail.

On planta sur la batterie deux pièces de canon de demi-calibre & deux autres pièces de dix-sept livres de balle, qui démonterent ceux de la Ville. Matelief, encouragé par ce succès, proposa au Raja Zabrang, qui avoit pris

C. MATELIEF.
1606.
Descente des
Hollandois de-
vant Malacca.

Difficultés qui
diminuent les es-
perances de l'Am-
miral.

Il démontre les
batteries des Ma-
lais.

Lâcheté des Ma-
lais.

C. MATÉLIEZ.
1606.

Les Hollandois
en tirent peu de
service.

poste près de lui hors de la porte du fauxbourg, de diviser ses Malais en trois troupes, pour les joindre à trois corps de Hollandois qui étoient commandés par trois différens Capitaines. Son esperance étoit de les animer, par l'exemple, à la garde & au travail, & de tenir les retranchemens & les redoutes continuellement garnis. Mais, à la moindre allarme, ces foibles Indiens s'enfuyoient dans le dernier désordre, en criant de toutes leurs forces, *les Portugais sont sortis*. On n'en auroit pas engagé vingt à se tenir dans un corps-de-garde, s'ils n'eussent eu avec eux quelques Hollandois pour les rassurer. Lorsqu'il étoit question de piller les fauxbourgs, de porter le butin dans leurs pyrogues, de détruire & de brûler des maisons pour en prendre les cloux & le fer, il ne manquoit rien à leur ardeur. Elle alloit toujours au-delà des bornes, & l'Amiral, qui vouloit quelquefois l'arrêter, crioit en vain pour se faire obéir. Il en fit des plaintes à leur Roi, qui ne faisant pas mieux respecter ses ordres, permit enfin qu'on les battît. Mais cette méthode acheva de les rebuter. Tantôt on avoit frappé un *Orankaie*, tantôt un *Orambaie*, tantôt ceux qui n'avoient commis aucune faute. Les plus coupables avoient toujours été maltraités sans raison. D'ailleurs le Roi étoit logé à un quart de lieue de la Ville; & si l'on avoit besoin de lui parler, on le trouvoit toujours livré au sommeil ou à la débauche. Un jour que l'Amiral lui renouvelloit ses plaintes, le *Bendahara*, un des principaux Officiers de la Cour, eut la hardiesse de répondre que les Hollandois avoient bien pris Ternate & Amboine sans le secours des habitans; qu'ils pouvoient prendre Malaca de même, & que pour lui il n'étoit pas venu pour se battre, mais pour être spectateur du combat (35).

Reproche extra-
ordinaire qu'ils en
reçoivent.

L'Amiral entre-
prend d'affamer
la Place.

Les travaux ne laissoient pas de continuer. Mais l'Amiral perdant l'espérance de réussir par la force, entreprit d'affamer la Ville. Il fit jeter, avec beaucoup de peine, un pont sur la rivière, par le moyen duquel il s'empara d'un bon poste, que l'Auteur nomme *le Cloître*, où il fit transporter quelques pièces d'artillerie. Il posa des corps-de-garde à toutes les avenues, pour empêcher que les habitans ne pussent tirer leur subsistance des dehors. Il entreprit même de faire jeter un autre pont, depuis le Cloître jusqu'au rivage, qui en étoit à la portée du mousquet. Cet espace étoit un marais bourbeux & rempli de pins, entre lesquels il y avoit peu de distance. L'ouvrage fut achevé heureusement. Il fit élever un Fort derrière les arbres, où il fit conduire aussi du canon, dans la vûe d'y tenir des munitions rassemblées, parce qu'il étoit trop pénible d'en faire venir chaque jour de l'autre côté de la rivière. Ce Fort n'étoit que de terre & de bois, mais il étoit bien flanqué. Le Roi de Johor y fit travailler ses Esclaves, & ne balança point à s'y loger, parce qu'il y étoit à couvert de toutes sortes de coups (36).

Les vivres de-
viennent cher à
Malaca.

Lorsque les assiégés se trouverent si resserrés, on apprit bien-tôt que le riz étoit devenu beaucoup plus cher dans la Place. Cette nouvelle fit prendre la résolution, non-seulement de ne plus faire de prisonniers, mais de repousser dans la Ville ceux qu'on en verroit sortir, ou de tuer ceux qui s'obstineroient à la vouloir quitter. Le Roi donna ordre aux Orankaies d'exécuter cette résolution. Raja-Zabrang, plus pénétrant que lui, conçut que les Malais, à qui l'on ne donnoit aucune solde & dont le butin ne consistoit qu'en Esclaves, exécuteroient mal des ordres si contraires à leurs intérêts.

En effet, ils continuèrent de prendre ou de recevoir tous les habitans qui osèrent se montrer. L'Amiral en fit inutilement des plaintes. Le Roi ne lui répondit que par un profond silence. Cependant le Gouverneur Furtado faisoit ouvrir chaque jour une de ses portes, pour faire enterrer ses morts hors de la Place; & pendant la basse marée, les gens pêchoient le long des murailles, sans que l'Amiral pût les empêcher. On ne manquoit pas de tirer sur les pêcheurs & d'en tuer quelques-uns; mais la crainte de la mort n'étoit pas capable d'arrêter les autres. Ils se mettoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, & la faim leur faisoit oublier le danger (37). Les pyrogues de Johor, qui auroient pû réprimer cette hardiesse, s'écartoient lorsqu'elles étoient appellées, ou feignoient de ne pas appercevoir ceux qu'elles vouloient épargner. Matelief, pour remédier à ce désordre, & pour satisfaire l'ardeur de ses gens, que l'eau empêchoit de conduire les tranchées dans la terre, s'avisa de faire la nuit ses approches avec des tranchées de bois. Le Gouverneur, qui s'en aperçut, craignit qu'on ne prît enfin le parti de battre en brèche & d'en venir à l'assaut. Il auroit eu besoin de monde, & cette raison lui fit fermer ses portes. Les approches ne se firent pas sans peine (38). On travailloit toute la nuit; mais dès la pointe du jour les ennemis, qui avoient des batteries sur les bastions de *S. Domingo*, de *Madre de Dios*, de *S. Jago* & dans le Cimetière du Cloître de *S. Paul*, tiroient dès la pointe du jour sur les travailleurs. Ainsi quand l'espace d'une nuit n'avoit pas suffi pour mettre les travaux à couvert du canon, il falloit les abandonner au jour. Le premier retranchement fut nommé le *Pot à feu*, parce que la nuit qu'on y travailloit, deux cens habitans firent une sortie & jetterent des pots à feu sur les ouvriers. Mais ils furent repoussés avec perte; & les Hollandois, qui avoient été surpris, eurent l'obligation de se succéder à leurs palissades garnies de pointes de cloux, qui empêchèrent l'ennemi de se couler le long de l'eau. Un avantage qu'on avoit dans la Ville, c'est que du Cloître de *S. Paul* on pouvoit voir jusqu'au fond des tranchées. Les Hollandois étoient obligés de se couvrir par des blindes. Ils dressèrent, sur le bord de la mer, une batterie qui abbatit bien-tôt le bastion des *onze mille Vierges*, & qui leur donna moyen de pousser la tranchée jusqu'au corps de la Place. Cependant ils demeurèrent encore exposés au canon du Cloître de *S. Paul*, qui leur tuoit toujours quelques hommes & qui favorisoit les sorties. L'Amiral fit faire d'autres batteries, & divers retranchemens pour la garde des munitions. Mais il étoit quelquefois arrêté par la crainte que l'Armée ne vint le surprendre dans la basse marée, & que les chaloupes ne pussent s'approcher du rivage pour recevoir le canon (39). Les maladies devinrent un autre obstacle, qui augmenta son inquiétude. Ses troupes es-
suyoi-
ent une fatigue excessive. Elles passoi-
ent de deux nuits l'une à la tran-
chée, où l'eau les incommodoit beaucoup, parce qu'il pleuvoit continuelle-
ment. La plupart couchoi-
ent à l'air, si tourmentés des moucherons qu'à peine
conservoient-ils la figure humaine. Ils mangeoient beaucoup de fruits. Ils bu-
voient beaucoup d'arrack. L'ivrognerie fut poussée si loin, que l'Amiral ne
visi-
toit jamais un poste, sans être obligé de relever quantité de gens yvres; &
ceux qu'il mettoit à leur place tomb-
oient bien-tôt dans le même état. En vain

C. MATELIEF.

1606.

A quoi la faim
réduit les habi-
tans.Sorties des assi-
gés.Fatigues & ma-
ladies des Hol-
landois.Excès de leur
yvrognerie.(37) Page 335.
Tome VIII.(38) *Ibid.* & p. 236.(39) *Ibid.* & p. 237.
S I

C. MATELIEF.
1606.

faisoit-il visiter les pyrogues. Elles trouvoient le moyen d'apporter de l'arrack, qu'on se hâtoit de cacher dans les bois. Souvent il n'y avoit pas dix hommes qui eussent la raison libre ; si les ennemis eussent été informés de ce désordre, ils auroient pu choisir des occasions certaines pour faire main-basse sur tous les assiégeans. Mais le plus fâcheux effet de la fatigue & de l'intempérance fut la dysenterie, qui devint un mal commun & difficile à guérir (40).

Barbare action
des assiégés.

Cependant l'arrivée de l'*Erasme* & des *Provinces-Unies*, deux Vaisseaux qu'on attendoit depuis long-tems & qui joignirent la Flotte le 14 de Juin (41), ranima les esperances de Matelief. Cent quarante-cinq hommes de ces deux bords prirent la place de ceux qui étoient trop affoiblis. On ne douta plus de l'heureux succès du siège, si l'Armée ne paroissoit avec assez de forces pour le faire lever. Le 18, les ennemis firent une sortie dans laquelle ils furent repoussés. Mais ils tuèrent un Hollandois yvre. Dans leur fureur, ils le perçurent de neuf coups mortels, & lui couperent la tête & les mains, qu'ils emportèrent dans la Place.

Représailles des
Hollandois.

Cette barbarie irrita d'autant plus les assiégeans, qu'un autre Hollandois ayant été tué proche des murs, les Portugais lui avoient coupé la tête & l'avoient portée au bout d'une lance dans toutes les rues ; après quoi ils l'avoient plantée au lieu le plus éminent de la Ville. Le Conseil de guerre, pour apaiser les troupes, qui demandoient hautement vengeance, ordonna qu'on pendît sur le champ trois prisonniers Portugais qu'on avoit entre les mains. Mais cette exécution parut excessive à l'Amiral. Il prit le parti d'écrire à Furtado, qu'en faisant des sorties & se défendant avec courage, il avoit agi jusqu'alors en brave guerrier ; mais que de souffrir qu'on traitât brutalement des corps morts, c'étoit une licence odieuse, qui bleissoit l'humanité & la raison : que les assiégeans le sommoient de leur livrer celui qui s'étoit rendu coupable de cet excès, fans quoi ils étoient résolus de faire pendre le lendemain un de leurs prisonniers Portugais ; & qu'après cela, s'il persistoit encore dans son refus, on en feroit pendre deux autres : qu'au reste il pouvoit s'assurer qu'il ne lui en prendroit pas bien d'avoir mis les têtes des Hollandois à prix & d'avoir promis quarante livres pour chacune (42). Furtado répondit à un prisonnier Chinois, qui fut envoyé dans la Ville avec cette lettre, qu'il n'avoit pas mis les têtes des Hollandois à prix ; qu'il s'embarassoit peu de leurs représailles, & que si l'Amiral vouloit faire pendre tous les prisonniers Portugais, il en étoit le maître. Sur cette réponse, on fit tirer tous les prisonniers au fort. Le malheur tomba sur un nommé Dominique *Consalvo*, qui fut pendu le même jour, à peu de distance de la Ville, après avoir obtenu quelques momens pour adresser ses plaintes aux habitans & pour les exciter à la compassion. Mais il ne reçut d'eux que des injures pour réponse (43).

Le reste du mois & le commencement d'Août se passèrent à faire jouer les batteries & à repousser les sorties des assiégés. Quelquefois les Hollandois plongés dans l'ivresse auroient été fort maltraités, si l'Amiral s'avançant lui-même avec quelques gens d'élite n'eût suppléé à la foiblesse de leur défense. Il se persuadoit de jour en jour que si l'Armée ne venoit point interrompre

(40) Pages 238 & 240.

(41) *Ibid.* C'étoient les mêmes que Matelief avoit attendus au Cap-Verde.

(42) Page 241 & 242.

(43) *Ibidem.*

ses progrès, la Ville ne pouvoit plus résister long-tems. On apprit qu'un *ganzon* de riz y valloit deux ducats, & qu'il y mouroit chaque jour trente-cinq ou quarante hommes. En effet, ceux qui en sortoient librement & qui préféroient l'esclavage à leur misère, étoient pâles & défigurés. L'ordure & l'infection qui regnoient dans les murs, ne contribuoient pas moins à leur langueur que la faim. Furtado laissoit aux femmes la liberté de se retirer, pour ménager les vivres, & l'Amiral auroit souhaité de les faire rentrer dans la Place; mais priver les Malais du profit qu'ils esperoient de leur vente, c'étoit les rebuter entièrement & renoncer à leur secours (44).

Cependant, sur le récit même des prisonniers, il falloit compter que la Place étoit encore en état de se soutenir près d'un mois, & le nombre des malades ou des blessés augmentoit tous les jours parmi les assiégés. On assembla un Conseil général, où Matelief proposa de choisir entre trois expédiens : l'un, de battre en brèche pour donner l'assaut; le second, d'abattre les retranchemens pour en faire de plus éloignés, & pour donner du repos aux troupes en attendant l'arrivée de l'Armée; le troisième, de se rembarquer & d'aller au-devant de cette redoutable Flotte dont on étoit menacé depuis si long-tems, & dont l'attente causoit en effet plus d'embarras que toutes les résistances des alliés (45).

La plus grande partie du Conseil marqua de l'éloignement pour l'assaut, parce qu'on avoit à peine quatre cens hommes en état d'y être employés, & qu'on étoit encore incertain de pouvoir faire brèche. On considéroit aussi que la prudence ne permettoit pas de consumer la poudre & les boulets, dont le besoin pouvoit devenir plus important pour combattre l'Armée; sans compter qu'on n'avoit que trop éprouvé qu'il y avoit peu de fond à faire sur les Malais. On ne fut pas d'avis non plus de s'éloigner de la Ville, ni de se rembarquer sans aucune certitude du départ de l'Armée. Enfin l'on se réduisit à la résolution de faire expliquer nettement le Roi sur la quantité de troupes qu'il pouvoit fournir pour l'assaut (46).

Le même jour, on vit arriver de la Ville un transfuge, forti, disoit-il, pour éviter les horreurs de la faim. Il racontoit que sa femme avoit été tuée en chemin, d'un coup de mousquet des assiégés; qu'un parti de Portugais s'étant rendu dans deux pyrogues sur la côte de Pulo Sambilan, s'y étoient saisis d'une petite barque & de trois hommes que le Roi d'Achin envoyoit au Roi de Johor, pour lui donner avis que l'Armée avoit fait descente dans l'Isle de Sumatra & qu'elle y avoit pris un Fort; mais qu'elle en étoit partie depuis un mois sur la nouvelle qu'elle avoit reçue du siège de Malaca, & que sans cet incident il y avoit beaucoup d'apparence que les Portugais se seroient rendus maîtres d'Achin : que l'Armée étoit composée de vingt voiles, & que les trois Messagers d'Achin étoient à Malaca dans la maison même de son Maître, où il leur avoit parlé. Ce récit parut suspect à l'Amiral. Le transfuge fut mis à la torture, avec promesse de lui accorder la vie s'il avouoit la vérité. Il résista long-tems aux supplices; mais la douleur lui fit enfin confesser qu'il étoit venu pour observer l'état de la principale batterie des Hollandois; que les assiégés devoient se glisser à la faveur des broussailles, dans l'espérance de forcer ce re-

C. MATELIEF.

1606.

La Ville souffre beaucoup de la faim.

Délibération du Conseil Hollandois.

Rapport d'un transfuge.

On emploie les supplices pour le faire parler.

C. MATELIEF.
1606.

tranchement, & de s'ouvrir un passage pour l'entrée des vivres; que tout ce qu'il avoit dit d'Achin & de l'armée étoit un artifice, pour causer de l'épouvante aux Malais & les forcer à la retraite: qu'il restoit peu de riz dans la place; & qu'on n'y espiroit pas de voir arriver l'armée avant la petite mousson, c'est-à-dire, avant le mois d'Octobre (47).

Embarras de l'Amiral de la part du Roi & des Malais.

Dans le doute de la vérité, qui pouvoit encore être cachée par quelque ruse, l'Amiral alla demander au Roi, suivant la résolution du Conseil, quel nombre de gens il pourroit fournir pour l'assaut. Ce Prince leur répondit qu'il donneroit jusqu'au dernier homme & qu'il marcheroit lui-même à leur tête. Cette vigueur auroit satisfait Matelief, s'il n'eût appris par une triste expérience à compter peu sur les promesses des Indiens. En effet, s'étant expliqué avec les Orankaies, il sçut bientôt que leur secours ne pouvoit être que de cent Malais & de six cens esclaves, & que pour former ce corps il faudroit laisser vuides la plupart des postes. Ils ne firent pas même difficulté de lui déclarer, qu'il s'abusoit s'il attendoit d'eux beaucoup de service. Un Orankaie l'assura nettement que s'il les faisoit marcher à la tête des Hollandois, ils n'étoient propres qu'à les mettre en désordre; & que s'il les plaçoit à la queue, ils prendroient infailliblement la fuite. L'Amiral étoit persuadé que s'il pouvoit ouvrir la breche, mener quatre cens Hollandois à l'assaut, & faire seulement monter de sept ou huit cens Malais qui parussent bien disposés à les soutenir, on ne manqueroit pas d'emporter la Ville. Mais dans l'incertitude d'être soutenu, il n'auroit pas voulu employer inutilement trois ou quatre cens coups de canon à battre en breche. Il prit le parti de s'adresser encore au Roi, pour l'exciter par les plus puissans motifs de l'honneur & de l'intérêt. Il lui demanda s'il croyoit que ses gens voulussent aller à l'assaut. Je crois qu'ils iront, lui répondit ce Prince, pourvu que ce soit avec les Hollandois. Allons, lui dit Matelief, les Hollandois feront la première attaque. Mais s'ils étoient repoussés, peut-on compter que pendant qu'ils se remettront, les Malais veuillent se présenter un moment? Le Roi ne fit aucune réponse & laissa juger par son silence qu'il n'étoit sûr de rien (48).

Arrivée de l'Armée.

L'Auteur du Journal épargne ici au Conseil Hollandois la honte d'une cruelle irrésolution, en faisant passer tout d'un coup l'attention du lecteur sur l'armée, qui étoit beaucoup plus proche que les deux Partis ne se l'imaginoient (49). On étoit au 13 d'Aoust. Le soir du même jour, une pyrogue dépêchée par le Capitaine du yacht Hollandois le *petit Soleil*, qui croisoit sous le Cap *Rachado*, vint donner avis à l'Amiral que les forces Portugaises n'avoient plus besoin que d'environ deux jours pour arriver devant Malaca. Cette nouvelle finit les incertitudes. Elle demandoit d'autres vues & d'autres soins. Mais dans le premier mouvement de la surprise, les dangers de la précipitation n'étoient pas moins redoutables que ceux de la lenteur.

Mesure des Hollandois pour se disposer à la recevoir.

Matelief fit transporter aussi-tôt, sur la Flotte, le canon qui étoit à *Compoching*; mais ne perdant pas de vue les assiégés, qui pouvoient l'incommoder pendant le travail, il distribua les troupes de cette batterie dans d'autres postes, d'où elles pouvoient empêcher les sorties. Dès le 15 tout le bagage fut embarqué, & le canon qui ne put l'être le même jour demeura sur le rivage, à la

portée de celui de la Ville, où il fut couvert de branches d'arbres & de feuillages, pour en dérober la vue. Le 16, on découvrit de la Flotte les premiers Vaisseaux de l'armée. Le Conseil Général désira que tout ce qui restoit à terre fût abandonné, & que l'Amiral retournât promptement à son bord. Cinq ou six jours auparavant il avoit fait la revue de ses gens, qui se trouvoient encore au nombre de douze cens hommes, mais entre lesquels on comptoit trente-deux blessés & cent soixante-deux malades. Il avoit fait construire en même-tems, sur le bord de la mer, un pont qu'il avoit fait avancer aussi loin dans l'eau qu'on l'avoit pû. Cette précaution contribua beaucoup à la promptitude de l'embarquement (50).

Tous les momens étoient d'une extrême importance; car à peine les équipages furent-ils à bord, que les ennemis comptant de les trouver encore en désordre s'avancèrent pour commencer l'attaque. Ils furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Leur Amiral eut six ou sept hommes tués autour de lui, & l'on assura qu'il en avoit perdu cinquante-deux sur son bord. Cette disgrâce lui fit remettre la partie au lendemain. L'armée étoit composée de seize grands galions, quatre galères, une caravelle, & treize ou quatorze fustes. Après avoir de grand matin mis à la voile, elle s'approcha, sur le midi, de la Flotte Hollandoise, & l'on commença sur la brune à se canonner (51).

Attaque du premier jour.

Le jour suivant, un des Vaisseaux Portugais aborda le *Nassau* avant qu'il eût achevé de lever l'ancre. L'*Orange* & le *Midelbourg*, s'étant avancés pour le dégager, s'aborderent eux-mêmes. Le Vice-amiral des Portugais, qui s'en apperçut, se hâta d'accrocher le *Midelbourg*. Le galion de *Dom Enrique de Norinha* ayant abordé l'*Orange* en flanc, celui de *Dom Duarte de Guerra*, qui étoit le plus fort en équipage, l'aborda aussi par l'avant, & le *Maurice* aborda ce dernier. On doit juger que dans cette situation le combat fut long & opiniâtre. La principale manœuvre des Portugais étoit de jeter des pots à feu, & celle des Hollandois de faire de continuelles décharges de leurs armes. Enfin le *Maurice* ayant mis le feu dans le galion de *Guerra* trouva le moyen de se déborder. Le *Midelbourg* demeura malheureusement accroché avec ce galion & celui du Vice amiral, qui se nommoit *Alvaro de Carvalho*, & tous trois furent brûlés. Mais la plus grande partie de l'équipage du *Midelbourg* se sauva. Le Vice-amiral *Carvalho* s'étant jetté avec 40. ou 50. hommes dans la chaloupe de ce Vaisseau Hollandois, y fut tué avec tous ses gens par les décharges de l'*Orange*, sans que Matelief pût l'empêcher (52).

L'action s'engage le lendemain.

Combat terrible.

Dom Enrique de Norinha qui étoit demeuré au flanc de l'*Orange*, perdit deux pavillons qu'on lui enleva. L'Amiral Hollandois lui commanda d'amener & de se rendre. Il fit une réponse que le bruit ne permit pas d'entendre. Mais lorsque l'Amiral eut jetté l'ancre, & tandis que se croyant sûr de sa prise il ne pensoit qu'à la faire amarrer derrière son mât d'artimon pour la remor-

(50) Page 251.

(51) *Ibid.* On trouve dans une autre Relation de ce combat, que les Portugais avoient dix-huit galions depuis neuf cens jusqu'à six cens tonneaux; que leur Amiral se nommoit Dom Martin-Alfonse de Castro, le

plus jeune des fils de Dom Antonio de Caxcais; & qu'ils avoient ordre de brûler deux de leurs Vaisseaux pour en faire perdre un aux Hollandois.

(52) Page 252.

C. MATELIEF.
1606.

quer, elle se laissa deriver si heureusement, que malgré les bordées du *Maurice* elle se dégagea des Hollandois. La marée étoit si rapide qu'il fut impossible à l'Amiral de lever l'ancre pour la suivre. Ainsi Norinha, tout désespéré qu'il étoit, eut le bonheur de rejoindre le gros de l'armée (53).

Perte des deux
Partis.

Il ne paroît pas qu'elle eut engagé d'autre action, puisque l'Auteur du Journal pesant la perte des Hollandois ne compte que deux Vaisseaux brûlés & vingt-quatre hommes de morts, avec un fort grand nombre de blessés; & que du côté de l'ennemi, il compte aussi deux Vaisseaux consumés par les flammes & quatre ou cinq cens hommes tués ou noyés, entre lesquels il nomme quantité d'Officiers & de Gentilshommes d'une haute distinction (54). Il ajoute que les Portugais avoient un grand avantage dans leurs galères & leurs fustes, qui pouvoient être employés à toutes sortes d'usage pendant le calme & servir à dégager leurs autres Vaisseaux. Dans la dernière revue, dit-il, que leur Amiral avoit faite de ses troupes, il avoit trouvé trois mille sept cens cinquante-quatre Blancs, & le double de matelots Indiens. Son dessein étoit de se rendre maître d'Achin, du pays de Malaca, de Johor, de Pahan, de Patane, de Bantam & d'Amboine. Il y auroit trouvé peu d'obstacles, si la nécessité de se tenir en garde contre la Flotte Hollandoise n'eût d'abord arrêté ses progrès, & si toutes les pertes que Matelief lui fit essuyer dans la suite ne l'eussent affoibli jusqu'à le contraindre de rentrer dans ses Ports. Les Hollandois se propoient de retourner au combat le lendemain de cette première action, & de tout mettre au hazard pour terminer promptement leur querelle. Mais ils eurent pendant plusieurs jours le vent si contraire, que leurs Vaisseaux s'étant écartés les uns des autres, & ne pouvant se rallier au vent des ennemis, ils firent route vers Johor. L'armée prit la sienne vers Malaca, qui profita seule du combat (55), par le bonheur qu'elle eut de se voir déliivrée d'un long siège.

Suites du com-
bat.

Description de
Malaca.

Sa situation, sa
grandeur & sa
force.

Cette Ville est située sur la côte qui porte le même nom, dans le Détroit que forme l'Isle de Sumatra avec cette côte, à deux degrés & demi de latitude du Nord, dans une campagne raze où il n'y a qu'une seule hauteur, qui forme le milieu de la Ville, & dont la pente fait la Ville même, car il n'y a d'uni qu'un petit espace au Nord-Est (56). Une rivière, qui coule au Nord-Ouest, baigne le pied de ses murs. Sa largeur est d'environ cent pieds. L'eau y est douce en basse marée; mais le flux & le reflux y sont rapides. Elle est traversée par un pont de bois. Les terres sont assez hautes au-delà. Du côté du Sud, elles sont si marécageuses, qu'un coup de bêche y fait rencontrer l'eau. Quelques endroits en sont même couverts, sur-tout dans les tems pluvieux, où presque toute cette partie est inondée, à l'exception du rivage, qui demeure au-dessus de l'eau, de la hauteur du genou. On voit, hors de la Ville, une espèce d'étang, où l'on fait écouler les eaux de la campagne, & qu'on passe sur un pont de pierre. Le circuit de Malaca est d'environ dix-huit cens pas. Vers la mer, elle est enfermée d'une forte muraille, d'environ cent toises de long. Du côté de la rivière, sa longueur est à peu près la même; mais elle s'étend un peu plus du côté oriental, le long des terres. La muraille qui borde

(53) Page 253.

(54) Page 253 & 254.

(55) Page 256.

(56) Cette description est à la page 285 du même Journal.

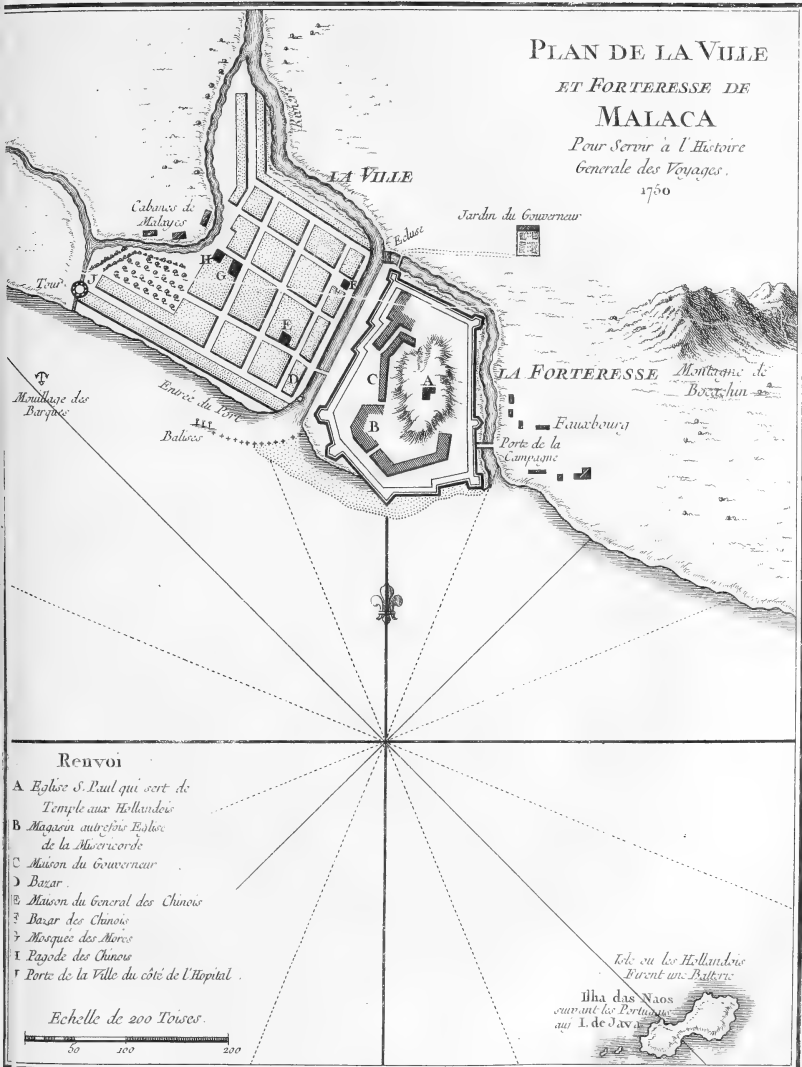
PLAN DE LA VILLE

ET FORTERESSE DE

MALACA

Pour Servir à l'Histoire
Générale des Voyages.

1750



la riviere est aussi très-forte. Le Nord-Est est flanqué d'un bastion de pierre, qui se nomme *San Domingo*. Delà jusqu'à la mer, la muraille, qui est de Taypa, va jusqu'à une espece de bastion rond qui est au Sud-Est, au bord même de la mer, & qu'on nomme *San Jago*. Du bastion de San Domingo jusqu'à celui-ci, on rencontre deux boulevards; l'un de Taypa, nommé *San Antonio*, ou *Madre de Dios*, qui est à moitié chemin; l'autre, qui est carré, & qui avoit été construit depuis deux ou trois ans à chaud & à sable, nommé *As onze mil virgines*. Il est entre Madre de Dios & San Jago. Dans le même intervalle est une estacade de pieux, haute de dix-huit pieds, à deux toises du rempart en dehors; & depuis Madre de Dios il y a un fossé de peu de largeur.

Au haut de la Ville, c'est-à-dire, presqu'au milieu, on découvre le Collège des Jésuites, nommé *St. Paul*, d'où la vue s'étend sur toute la Ville, qui l'environne; & d'où le canon peut battre toute la campagne autour de la Place. La montagne la plus voisine offre un Couvent de Cordeliers qui se nomme *Madre de Dios*, où les petits canons ont peine à porter. Les autres montagnes sont fort éloignées de la Ville. Du côté de la mer, le terrain est uni; & la basse marée laisse le rivage à sec, dans l'espace d'environ deux portées de fusil. Le fond y est de vase molle, qui ne permet pas d'y prendre terre, même en morte marée (57).

Assez près de la Ville, se présentent deux Isles, l'une au Sud-Est, qui se nomme *Ilha das Naos*, à la portée du canon de la Ville, & l'autre au Sud-Ouest, nommée *Ilha de Pedra*, où le canon ne sçauroit porter. De la seconde, on tire de la pierre pour les bâtimens de la Ville. C'est entre ces deux Isles que mouillent les carques, les galions & tous les grands Navires, sur quatre ou cinq brasses d'eau, hors de la portée du canon de la place, mais à celle de l'Isle de Naos. Les plus petits bâtimens mouillent dans la riviere; & ceux qui sont un peu plus grands, entre l'Isle de Naos & la côte de Malaca, ou proche du rivage, parce que le fond y est si mou qu'il ne peut les incommoder.

Pendant que l'Amiral Matelief étoit devant la Ville, on y comptoit environ douze mille ames, dont trois mille étoient capables de porter les armes; outre les Etrangers qui y abordoient incessamment. Les Hollandois en furent assurés par un Moine qu'ils firent prisonnier & qui avoit vu les Registres des Eglises. Il ajouta que dans la Ville & les Fauxbourgs on comptoit cinq paroisses; que la première, nommée Saint Thomas, à Campochin, au Nord-Ouest de la Ville, contenoit deux mille ames; que celle qui borde la riviere étoit composée de 1800; celle de S. Lorenzo, au Sud, de 2000; celle de *Nossa senhora de Peidade*, au Sud-Est, sur le rivage, de 200; celle de *Nossa senhora de Guadalupe*, à cinq lieues en remontant la riviere, de 600; & celle qui est dans l'enceinte des murs, d'environ 3000. Mais, dans tout ce nombre, il y avoit à peine trois mille Blancs; & le reste étoit composé de Metifs, d'habitans du pays, & de Nègres, libres ou esclaves (58).

On avoit assuré l'Amiral que l'air étoit fort mal sain à Malaca. Mais son expérience & d'exactes informations lui en firent prendre une autre idée. D'ailleurs on ne conçoit pas aisément d'où viendroit la mauvaise qualité de

C. MATELIEF.
1606.

Collège des Jésuites.

Couvent des Cordeliers.

Deux Isles voisines de la Ville.

Nombre des Paroisses.

Jugement de Matelief sur l'air de Malaca.

C. MATELIEF.
1606.

l'air. La Ville est située sur la côte & sur une pointe qui s'avance dans la mer. Elle est presque entièrement bâtie sur une petite montagne. Les eaux de la rivière qui l'arrose sont d'une clarté extraordinaire. Celles qu'on boit ne sont pas moins pures; & dans un puits, qui est au pied du Couvent de Madre de Dios, on en trouve la meilleure du monde (59). La campagne est rafraîchie de toutes parts, & capable de toutes sortes de productions si elle étoit bien cultivée. On n'y avoit commencé que depuis trois ou quatre ans à semer du riz, qui y croissoit en abondance. Avec un peu plus de goût pour le travail, les Portugais en auroient pu faire un pays délicieux; d'autant plus qu'il étoit aisé de faire passer la rivière autour de la Ville (60).

Pays voisins.

L'endroit le plus éloigné où les Portugais se soient établis se nomme Noffa senhora de *Guadalupe*, à cinq lieues de la Ville. On trouve ensuite des peuples nommés *Bavancambos*, qui relevent du Roi de Johor, & qui ne laissoient pas de vivre en paix avec Malaca, où ils alloient vendre, du betel, de l'arrack & des fruits. Mais le siège interrompit ce commerce. A six lieues de la Ville, au Sud-Est, on trouve une autre rivière, nommée *Muar*, dont les habitants dépendent aussi du Roi de Johor. Matelief n'apprit pas que les Portugais eussent le moindre établissement au Sud-Ouest de Malaca.

Pourquoi Malaca ne s'agrandissoit pas.

En général, cette place est admirablement située pour le commerce de la Chine, des Moluques, & de tous les autres pays voisins. S'il y avoit été libre, il auroit augmenté sa grandeur & sa puissance. Mais la tyrannie des Gouverneurs, qui changeoient de trois en trois ans, & qui ne pensoient, dans cet intervalle, qu'à mettre deux cens mille écus à couvert, étoit un obstacle continuél à son accroissement.

Autres raisons qui menaçoient Malaca de sa ruine.

Une autre raison qui s'opposoit aux progrès de Malaca, étoit la prodigalité des habitants dans leur dépense ordinaire & dans l'entretien de leurs maisons. Elle n'étoit fondée que sur les profits qu'ils faisoient journellement, & qui sortoient par conséquent de leurs mains aussi facilement qu'ils y entroient. A la vérité, on pouvoit les regarder comme un revenu certain avant que les Hollandois eussent paru dans les parties méridionales des Indes. Mais depuis l'arrivée de ces Estrangers, la prospérité des Portugais avoit souffert tant de diminution, que si Malaca n'étoit pas ruinée par un siège elle n'étoit pas moins menacée de sa chute par le cours naturel des événements. Ses habitants mêmes ne comptoient pas de la pouvoir conserver, si le déclin du commerce continuoit long-tems; parce que la cherté des vivres augmentant de jour en jour, ils prévoioient qu'il leur deviendroit impossible d'y subsister (61).

Suivant les Registres des Eglises, le siège de Matelief avoit coûté à cette Ville environ six mille hommes; & les arbres, qui ne servoient pas moins à la subsistance qu'à l'ornement du pays, tels que les palmiers & les cocotiers, avoient été si maltraités par les ravages de la guerre, qu'il falloit seize ans pour les rétablir (62).

Cependant la Flotte Hollandoise étoit entrée le 13 de Septembre dans la rivière de Johor, & le Roi, plein de reconnaissance pour les services de

(59) Page 289.

(60) Voyez la Relation de Pyrard. Il étoit dans le préjugé commun sur le mauvais air de la Ville, qu'il croyoit capable de dégoûter les

Estrangers.

(61) Page 290.

(62) *Ibidem*,

L'Amiral étoit venu au-devant de lui jusqu'à la mer. L'obstacle du vent n'avoit pas plus contribué à la retraite des Hollandois que le besoin de poudre. Tout le pouvoir du Roi ne put leur en faire trouver que pour dix *Tails*; encore n'étoit-ce que de la poudre de farine, d'une bonté médiocre. Il auroit été facile néanmoins de faire un moulin à poudre, puisque le pays a du bois en abondance, qu'il s'y trouve des courans d'eau avec des chutes, & qu'on n'y manque pas de souffre & de salpêtre. L'Amiral ayant visité la Ville de *Batusawer* jugea qu'elle pouvoit être aisément fortifiée. Mais quelle espérance de réduire les Malais au travail? Il ne laissa pas de leur faire un plan de fortifications, qu'ils promirent de suivre, & dont ils commencèrent même l'exécution en sa présence. Ensuite étant retourné à bord, il ne put réfléchir sur sa situation sans beaucoup d'inquiétude. S'il prenoit le parti de se rendre à Bantam ou à Amboine, il avoit lieu de craindre que les Portugais ne vinssent assiéger *Batusawer* & ne s'en missent en possession. Il y auroit eu de l'imprudence à retourner contre l'armée, avec aussi peu de poudre qu'il lui en restoit. Mais aussi pouvoit-il la laisser dans toute sa force? N'étoit-ce pas abandonner les Rois voisins, & les livrer à des vainqueurs furieux qui les menaçoient de toutes sortes de violences? N'étoit-ce pas exposer les Hollandois au péril inévitable d'être chassés de cette côte, où les vûes qu'ils avoient pour le commerce de la Chine leur faisoient une nécessité de s'établir? Après de longues délibérations, il résolut de ne pas quitter la rivière de Johor sans avoir fait travailler aux fortifications dont il avoit donné le plan (63).

C. MATIELIEF.
1606.
Matielief manque de poudre.

Embarras de situation.

La Ville de *Batusawer*, ou *Batusabar*, est située sur cette rivière, à cinq ou six lieues de la mer. Le pays est bas, & n'est gueres peuplé que sur ses bords. Il étoit défendu par deux Fortereſſes; l'une du nom de la Ville; l'autre nommée *Cotta Zabrang*, & située au-delà de la rivière. La première avoit environ 1300. pas de circuit. Elle étoit entourée de palissades, d'environ quarante pieds de haut, dont les pieux se touchent. Il n'auroit pas été difficile de lui faire un fossé de la rivière, qui est belle & profonde, & qui auroit suffi pour sa défense, parce que les montagnes les plus voisines en sont éloignées d'un quart de lieue. On ne comptoit pas à *Batusawer* moins de trois ou quatre mille habitans capables de porter les armes, nombre assez considérable, dans un pays où la plus grande partie du peuple demeure hors des Villes avec ses Esclaves & ses bestiaux (64).

Fortifications qu'il fait commencer sur la rivière de Johor.

La Fortereſſe de *Cotta Zabrang* n'avoit qu'environ cinq cens pas de circonférence. Elle étoit moins peuplée que l'autre, mais elle étoit entourée aussi de palissades. Le terrain y étant si bas qu'il demeure inondé pendant les grandes eaux, l'Amiral conseilla d'y élever trois bastions, & les habitans goûtèrent cette idée. Raja Zabrang, Prince de ce lieu, sa femme légitime, qui étoit fille du Roi son frere, quelques-unes de ses concubines & son fils rendirent visite à l'Amiral dans son Navire; honneur qu'ils n'avoient jamais fait aux Portugais, & que le Roi fit valoir comme le plus grand témoignage de reconnaissance & d'amitié qu'il pût donner aux Hollandois (65).

Visite honorable pour Matielief.

Le traité, qui s'étoit conclu devant Malaca, ne pouvant être exécuté dans

(63) Pages 257 & 258.

Tome VIII.

(64) Pages 258 & 259.

(65) Page 260.

T t

C. MATELIEF.

1606.

Demandes des
Hollandois.

quelques-uns des principaux points, puisqu'on n'avoit pas pris la place, Matelief demanda que les autres articles demeuraissent dans toute leur force jusqu'à la réduction de cette Ville, & qu'en attendant on lui donnât du terrain pour bâtir des maisons, des magasins, des Forts, des ateliers de construction, &c. soit sur les bords de la rivière, soit dans l'Isle de *Linga*, ou dans celles de *Bintam* ou de *Caryman*. Il promettoit qu'on feroit venir de Hollande des Ouvriers & des familles entières, qui établiraient le commerce & des manufactures dans le pays, avec une égal avantage pour le Roi & pour ses sujets, qui se trouveroient dans l'abondance de mille biens dont ils avoient manqué jusqu'alors (66).

Demandes du
Roi de Johor.

Les Officiers du Roi firent aussi leurs demandes. On ne les rapporte que pour donner quelque idée de la politique Indienne, & pour faire connoître dans quels principes les Hollandois faisoient leurs alliances. Le Roi de Johor demandoit premièrement qu'ils s'engageassent à lui prêter, lorsqu'il en auroit besoin, jusqu'à mille reales de huit, qui seroient restituées en marchandises, telles que le Facteur les désireroit, à condition que ce Prince ne pourroit faire d'autre emprunt avant que le premier fût remboursé : 2^e. que les Etats-Généraux l'assistassent de toutes leurs forces & contre tous ses ennemis sans exception, dans ses guerres offensives & défensives; 3^e. qu'ils fussent obligés, sur sa demande, de l'assister des équipages de leurs Vaisseaux, de leur canon, de leurs munitions & de tout ce qui feroit nécessaire à ses besoins; que les Vaisseaux qui se trouveroient dans les parages de Johor fussent toujours prêts à reconnoître ses ordres, & que l'Amiral demeurât dans la rivière avec sa Flotte, jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte Hollandoise qui vint le relever. A ces deux conditions le Roi leur promettoit trente toises de terrain, pour bâtir une maison & des magasins. Raja Zabrang ajouta, comme en secret, que si la Flotte ne demeurait pas pour la garde du pays, les habitans paroissent résolus d'abandonner la Ville & de se retirer vers le haut de la rivière (67).

Réponse de Ma-
telief.

Matelief répondit qu'on ne faisoit pas des propositions de cette nature aux Seigneurs des Etats-Généraux, & qu'ils ne trouveroient pas bon qu'on les engageât dans un Traité pour mille reales; que si le commerce des Hollandois s'établissoit dans le pays de Johor, comme ils en avoient l'espérance, un seul jour produiroit souvent au Roi plus de mille reales de profit, & par conséquent, que de pareilles clauses étoient indignes d'entrer dans un traité; que lui-même, qui n'étoit qu'un simple sujet des Etats-Généraux, il offroit au Roi de lui faire présent de mille reales de sa propre caisse, & de les employer, dans les Provinces-Unies, en fusils, en sabres ou en autres marchandises; en un mot, que si le Roi ne se proposoit pas d'autre avantage dans son alliance avec les Hollandois, ce n'étoit pas la peine de s'unir avec eux contre la nation Portugaise. Cette réponse déconcerta les Indiens & les fit renoncer à leur premier article. Sur le second, l'Amiral déclara que l'intention de ses Maîtres n'étoit pas de faire des guerres injustes, ni de hasarder mal-à-propos la vie de leurs sujets; qu'ils entreroient volontiers dans une ligne défensive, mais qu'ils ne la voulaient offensive que contre les Portugais, qui s'étoient déjà déclarés leurs ennemis. Sur le troisième, il témoigna qu'il n'étoit pas

besoin d'une longue explication, parce que les Hollandois ne pouvoient s'établir dans le pays sans être obligés pour leur propre intérêt de se tenir en état de défense; ce qui ne regarderoit pas moins les Malais qu'eux-mêmes. Mais à l'égard des trente toises qu'on leur offroit pour leur établissement, il en marqua tout l'étonnement que cette proposition lui parut mériter. Pour le simple étalage de leurs marchandises, les Hollandois avoient besoin de six fois plus d'espace. Qu'étoit-ce de bâtir un Fort & des magasins? Il demanda donc, non trente toises de terrain, mais autant qu'on en auroit besoin sans aucune restriction, parce que plus on en occuperoit, plus il s'en suivroit que le Commerce seroit étendu, & par conséquent avantageux au pays. D'ailleurs, ajouta-t-il, l'espace devoit-il être considéré, dans un Etat où les terres étoient si désertes & de si peu de prix? Comme il y avoit beaucoup d'apparence que cette réserve venoit de l'opinion que les Indiens s'étoient formée des Portugais (68), l'Amiral, offensé de ce soupçon, dit à Raja Zabrang que le Roi, lorsqu'il avoit envoyé des Ambassadeurs en Hollande, avoit dû leur donner ordre de s'informer du Gouvernement des Provinces-Unies; qu'ils auroient appris que l'esprit des Etats-Généraux n'étoit pas de s'emparer du pays d'autrui, mais d'y établir le Commerce. Il protesta même que si le Roi souhaitoit de devenir maître de l'Isle d'Amboine, que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais, les Etats étoient prêts à lui en céder l'empire, lorsqu'il leur auroit fait voir seulement qu'il pouvoit la conserver & qu'il se seroit engagé à n'y permettre le Commerce qu'à leur Nation; parce qu'ils ne se proposoient que les avantages du Commerce, & qu'ils n'attachoient aucun prix à la propriété du fonds (69).

Enfin sur la demande qui regardoit le séjour de la Flotte Hollandoise, dans la rivière ou sur les côtes de Johor, jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte, il fit connoître que l'exécution en étoit impossible, parce qu'il seroit obligé de renvoyer au mois de Décembre quelques-uns de ses Vaisseaux en Hollande; mais il promit de s'éloigner le moins qu'il pourroit de Malaca jusqu'au mois de Décembre, & il représenta au Roi que tandis qu'il y auroit des Vaisseaux Hollandois dans cette mer, il n'y avoit pas d'apparence que les Portugais osassent rien entreprendre. On conclut un nouveau Traité sur toutes ces explications (70).

L'Amiral y avoit employé près d'un mois, lorsqu'il reçut avis que deux navires Portugais, trois galeres & quelques fustes croisoient proche de *Pulocariman*, pour escorter un grand nombre de Jonques qui étoient attendues de Macassar & de Java, chargées de marchandises & de vivres pour Malaca. Il apprit en même-temps que sept autres Vaisseaux de la même Nation avoient pris leur route vers le Nord, soit pour retourner à Achin, ou pour escorter un bâtiment qu'ils attendoient de S. Thomé. De si belles offres de la fortune lui firent prendre aussi-tôt la résolution de mettre à la voile. Il se trouva le 18 d'Octobre à la hauteur de Malaca. Le 20, s'étant approché de la rade, il fut surpris d'y trouver encore sept Vaisseaux de l'Armée, entre lesquels étoit celui du Viceroy, qui se nommoit *la Conception*. Le second galion étoit le

On conclut un
nouveau Traité.

Mateliefquitte
Johor pour aller
combattre les
Portugais.

Il retrouve une
partie de l'Arma-
de à Malaca.

(68) Les Portugais, disoit-on dans les Indes, demandent une place pour bâtir une maison. Ensuite ils s'emparent du pays & réduisent les habitants à l'esclavage. *Ibid.* p. 264.
(69) Page 265.
(70) Page 267.

C. MATELIEF.

1606.

Nicolas, qui portoit dix-neuf pièces de fonte, monté par *Dom Fernand de Mascarenhas*; le troisième, le *S. Simon*, commandé par *Dom Francisco de Sotomaior*; le quatrième, nommé *Todos los Santos*, étoit celui de *Dom Francisco de Norinhar*. *Sebastien Soares*, Vice-Amiral, montoit le cinquième, qui se nommoit le *Santa-Cruz*. *Dom Paulo de Portugal* commandoit le sixième; & le dernier, qui portoit le nom de *S. Antoine*, étoit monté par le Capitaine *Antonio de Souza Falcao* (71).

Les Hollandois
l'attaquent.

L'ardeur de la gloire & du butin ne permit pas aux Hollandois de considérer les difficultés de l'attaque. On résolut que trois Vaisseaux de la Flotte, l'*Orange*, le *Grand Soleil* & les *Provinces-Unies* commenceroient par jeter le grapin sur un des galions ennemis, tandis que les six autres feroient tête au reste de l'Armée. Cependant on fut retardé, par le vent, jusqu'au soir du 21, que l'Amiral ayant fait appeler sur son bord les Capitaines de ses deux Vaisseaux, Matelief leur donna ordre de tomber, à la fin du flot, sur le Vice-Amiral, qui étoit le plus au Sud; & cette résolution fut encore changée, parce qu'il n'y eut point alors assez de mer & qu'on couroit risque de dériver trop sous le vent. Ce ne fut donc que le 22 au matin, après des prières solennelles (72), que l'Amiral fit lever l'ancre & mit le cap sur l'Île *das Naos*, dans le dessein d'aborder le *Santa-Cruz*, qui étoit alors sous le vent de tous les autres. Mais ayant vu le banc qui s'étend de cette Île vers la mer, il se crut obligé de revirer, & sa seule espérance fut de pouvoir aborder le *S. Nicolas*, qui étoit au Nord. Dès qu'il lui eut présenté le flanc, la barre fut poussée sous le vent & les grapins furent jettés aux écueils; mais ce ne fut qu'après avoir fait une décharge de ses pièces de chasse de l'avant, qui étoient de vingt-quatre livres de balle; de ses pièces de l'embelle, qui étoient de dix-huit livres, & de celles du château-d'avant, dont tous les coups portèrent. Aussi-tôt qu'il eut acroché l'ennemi, il fit faire des décharges de mousqueterie par quarante hommes qui tiroient sans cesse, & jeter, de la grande hune, des grenades & d'autres feux d'artifice. Le *Grand-Soleil* & les *Provinces-Unies* ayant abordé aussi chacun de son côté, Matelief fit couper alors les ancres du galion; & les trois Hollandois dérivant au large, à la faveur du vent de terre, entraînèrent avec eux le Vaisseau ennemi. C'étoit la disette de poudre qui leur avoit fait prendre le parti d'aller tout-d'un-coup à l'abordage. L'Amiral ne pouvant espérer de grands avantages par le canon, aimoit mieux hazarder sa vie & celle de ses gens, que de manquer cette occasion de ruiner ou de dissiper les forces Portugaises. Cependant ses autres Vaisseaux n'épargnoient rien de leur côté, pour incommoder l'ennemi par leur artillerie. Il avoit ordonné aux canoniers de tirer horizontalement, & plutôt un peu plus haut que plus bas, parce que dans la difficulté de couler bas d'aussi gros bâtimens que les galions, il falloit leur tuer des hommes. Cet expédient lui réussit. Son expérience lui en avoit fait naître l'idée dans le combat précédent, par l'exemple du galion de *Norinha*, qui avoit reçu tant de coups dans les flancs sans en avoir été moins heureux à se dégager (73).

Raisonnemens
de l'Amiral Hol-
landois.

Combat terrible.

Lorsque les trois Vaisseaux Hollandois furent au large avec le *S. Nicolas*; les gens de l'Amiral voyant que les grenades & les mousquets ne permettoient

(71) Page 271.

(72) Ibid.

(73) Ibid.

plus aux Portugais de se montrer sur le pont, voulurent sauter dans son bord. L'Amiral voulut les arrêter; mais il fut mal obéi. On y passa avec une espee de fureur. Les gens des *Provinces-Unies* s'y jetterent par le beaupré; ceux de l'*Orange* & du *Grand-Soleil* s'y précipiterent de toutes parts. Il se fit alors un combat furieux. Quantité de Hollandois furent blessés, mais ils n'eurent pas un seul homme de tué, & le carnage des ennemis fut épouvantable. Il n'eût échappé qu'un petit nombre, que l'Amiral fit sauver sur son bord. Enfin, de deux cens soixante-cinq hommes dont le galion étoit monté, il n'en resta que sept en vie, qui s'étoient cachés au fond de cale dans le lest (74).

D'un autre côté le Vice-Amiral Hollandois fut abordé par le *S. Simon*, & presqu'aussi-tôt par un autre; de sorte qu'il en avoit un de chaque côté. Mais le *Lion-noir* s'étant avancé vers lui tomba sur le second Portugais, & le *Maurice* l'ayant abordé dans le même tems, ils y mirent le feu & le brûlerent avec tout son équipage. L'*Erasme* aborda le *Santa-Cruz*. Ils se canonerent; mais s'étant séparés aussi-tôt, l'Amiral cria vite à l'*Erasme* de recommencer l'abordage à stribord, tandis qu'il aborderoit aussi à basbord. Mais le Portugais se déborda pour la seconde fois, après avoir perdu cent hommes. Alors le *Maurice* l'aborda encore, & l'Amiral se disposant à recommencer aussi, le Capitaine, qui avoit été dangereusement blessé, prit le parti de se rendre. Le Viceroi dévina par le calme. Ensuite, à la faveur d'un vent de mer, ils s'éloigna beaucoup des Hollandois. La nuit étant survenue, ils ne le revirent que le lendemain, sans pouvoir le joindre. Mais ils apperçurent sous le vent un autre grand galion, sur lequel Matelief alloit tomber, lorsque les Portugais offrirent de se rendre. C'étoit le *S. Simon*, qui avoit déjà perdu quarante-cinq hommes, & sur lequel on trouva trois milliers de poudre. Ainsi les Hollandois enleverent ou firent périr dans ce combat quatre galions, sans avoir fait presqu'aucune perte. Cependant leur joie fut troublée par le malheur de soixante-quinze de leurs gens, que le Vice-Amiral avoit envoyés dans quatre chaloupes pour piller les Portugais qui sortoient du *Santa-Cruz*. Ce galion étant en feu, ils sauterent avec lui & périrent tous (75) misérablement.

Autre galion pris.

Malheur qui arrive aux Hollandois.

Il restoit, dans la rade de Malaca, trois Vaisseaux, qui avoient été halés sur le sec & que l'Amiral vouloit aussi détruire. La crainte des feux d'artifice qui pouvoient y être cachés, lui fit donner ordre de ne pas s'en approcher sans précaution, & l'on remit cette entreprise au lendemain. Mais, vers la fin du jour, les feux, qui y étoient effectivement, s'étant enflammés lorsqu'on s'y attendoit le moins, épargnerent aux Hollandois la peine de l'exécution. Un incident si extraordinaire fit connoître l'excès de terreur qui s'étoit répandu parmi les Portugais. Quelques lettres, qui furent interceptées devant *Queda*, apprirent à Matelief qu'ils avoient perdu dans l'action six des principaux Officiers de l'Armée & cinq cens vingt & un soldats (76). Après avoir enlevé, des galions qui étoient échappés au feu, tout le canon & toutes les munitions de guerre & de bouche, les Hollandois brûlerent ces masses inutiles & ne chercherent qu'à se débarrasser de leurs prisonniers. L'Amiral fit offrir au Viceroi de lui rendre tous les soldats Portugais, tant sains que blessés, à con-

Ils brûlent trois autres Vaisseaux Portugais.

Perte de l'Armée malade.

Difficultés financières pour la rançon des prisonniers.

(74) *Ibid.*

(75) Page 278.

(76) Page 277.

C. MATELIEF.
1606.

dition qu'on lui renvoyât les Hollandois qui se trouvoient sur l'Armada, à Malaca ou dans d'autres endroits des Indes. Mais il exigeoit une rançon pour les Officiers & les personnes riches. Le Viceroi répondit qu'il étoit disposé à renvoyer les Hollandois, mais qu'il s'étonnoit d'entendre parler de rançon, parce que cet usage ne se pratiquoit pas dans les Indes, & qu'il demandoit par conséquent qu'on lui rendît aussi les Capitaines & les Marchands.

Matelief lui écrivit alors qu'il y avoit trop d'inégalité dans une telle proposition; que c'étoit l'insulter que de lui demander environ deux-cens hommes pour quatre ou cinq Hollandois que les Portugais avoient entre leurs mains; & que pour leur faire connoître qu'on ne le jouoit pas impunément, il leur déclaroit que si tous ses gens ne lui étoient pas renvoyés la nuit suivante, qui étoit celle du 28 d'Octobre, il feroit jeter le lendemain tous ses prisonniers à la mer (77). En attendant la réponse du Viceroi, on résolut au Conseil, qu'André *Pesoa*, Sébastien *Soarez* & Jean *Brazvo*, Capitaines de deux galions, deux jeunes neveux de Soarez, un riche Marchand nommé *Fernando del Mercado*, & un Prêtre, payeroient chacun six mille ducats Malais, qui seroient distribués aux matelots. Quoique cette résolution parût nécessaire, l'Amiral ne pouvoit penser sans chagrin qu'il seroit regardé comme le premier qui auroit introduit dans les Indes la rançon des prisonniers (78). La somme fut payée, & chaque homme des équipages eut pour sa part cinq réales de huit. La nuit du 28 s'étant passée sans aucune réponse du Viceroi, l'Amiral se détermina, malgré son inclination, à faire jeter dans les flots tous les autres prisonniers Portugais. Déjà le Conseil s'étoit assemblé pour signer cette résolution, lorsqu'on vit paroître deux pirogues qui amenoient trois Hollandois, & qui déclarèrent qu'il n'en restoit pas d'autres à Malaca; mais qu'il y en avoit encore quatre ou cinq avec l'Armada, proche des Îles de *Nicobar*. Matelief, en rendant quelques Portugais pour ces trois hommes, les chargea d'un Mémoire par lequel il demandoit le reste de ses gens avec beaucoup de hauteur. Ensuite il fit embarquer, sur un Vaisseau que les Hollandois avoient pris à son retour de Negapatan, de la poudre & quatre-vingt hommes pour le Fort d'Amboine, où il étoit résolu de se rendre lui-même à la fin de Décembre.

Deux cens Portugais menacés d'être jetés à la mer.

Proposition de massacrer tous les Portugais de Queda.

Matelief cherche les restes de l'Armada.

Il la découvre.

L'unique soin qu'il se proposoit dans l'intervalle, étoit de chercher les restes de l'Armada. Cependant il fut retenu sur la côte de Queda par une négociation avec le Roi du pays, qui lui proposoit une alliance constante, à condition qu'on le mit à couvert de tout ce qu'il avoit à craindre du ressentiment des Portugais, & qui offroit même de faire massacrer (79) tout ce qu'il y avoit de Marchands de cette Nation dans ses Etats. Il ne paroît pas que Matelief approuvât cette barbare idée; mais il saisit l'occasion qui lui fut offerte par le Roi, de brûler plusieurs bâtimens Portugais qui étoient dans le Port de Queda; après quoi, l'impatience qu'il avoit de combattre le reste de l'Armada lui fit précipiter son départ. Le premier jour de Décembre il se trouva sur les côtes de *Pulo-boton*, où il la découvrit au Nord, entre deux Îles, sans pouvoir compter de combien de Vaisseaux elle étoit composée. Il n'en résolut pas moins de l'attaquer. Le 7, ayant passé les Îles de Boton, il compta sept na-

vires Portugais & trois galiotes, mouillés sur une ligne, avec vent & marée pour eux, sous un cap dont il étoit difficile d'approcher. Ils étoient rangés en croupière, sur deux ancres, l'une par proue & l'autre par poupe, avec tous leurs canons passés de bas-bord. Un front si redoutable arrêta les Hollandois sans les effrayer. Ils résolurent de faire un brûlot, d'une galiote qu'ils avoient prise à Queda, & d'y mettre six volontaires, à chacun desquels on promit vingt-cinq réales de huit s'ils adressoient le brûlot à l'avant des Vaisseaux Portugais. Ce projet fut exécuté la nuit suivante, mais avec peu d'effet, parce que les ennemis employèrent heureusement des gaffes & des pointilles pour détourner le brûlot. On fut obligé d'envoyer deux chaloupes, pour le remorquer au large. Le feu même y prit trop promptement, & ceux qui le conduisoient se virent forcés de l'abandonner trop-tôt. Ils eurent néanmoins toute la récompense qui leur avoit été promise (80); car dans la passion dont Matelief étoit animé pour ruiner jusqu'au dernier Vaisseau de l'Armada, il rapportoit toutes ses vûes à soutenir le courage & les espérances de ses soldats.

Le 9 il envoya aux ennemis, dans une pirogue, Abraham *Vander Beets*, chargé d'une lettre de créance, pour demander les prisonniers Hollandois qui lui avoient été promis devant Malaca. Le principal but de cette députation étoit de reconnoître & de pénétrer la disposition des Portugais par leurs discours. En approchant, *Vander Beets* fit arborer une bannière blanche. Les ennemis envoyèrent au-devant de lui une de leurs pirogues, qui ne voulut pas recevoir la lettre de créance sans le consentement de son Général. Elle retourna vers l'Armada, d'où elle revint bien-tôt avec cette fière réponse; que le Capitaine-major ne vouloit recevoir aucune lettre des Hollandois; & que si leur Amiral desiroit de lui quelque chose, c'étoit les armes à la main qu'il falloit l'obtenir (81).

Matelief ne crut pas devoir précipiter l'attaque, dans un poste dont il voyoit que l'ennemi pouvoit tirer beaucoup d'avantage (82). Il y avoit long-temps que les Portugais avoient jetté les yeux sur un lieu si favorable; & s'y étant retirés à l'approche des Hollandois, ils s'étoient mis en état de ne pas redouter leurs insultes. Outre la disposition qu'on a représentée, ils avoient eu la précaution de faire dans leurs Vaisseaux des retranchemens d'arbres, & d'y mettre des pipes remplies de sable, qui étoient à l'épreuve du canon. Matelief apprit d'un déserteur Flamand, qui se rendit sur la Flotte Hollandoise,

C. MATELIEF.
1606.

Brûlot sans effet.

Fierté de *Beets*.
gaïse.

Comment les
Portugais s'é-
toient fortifiés
dans leurs Vais-
seaux.

(80) Pages 301 & suivantes.

(81) Page 304.

(82) Pulo-Boron contient plusieurs Isles, particulièrement deux grandes, dont le canal s'étend Sud & Nord. L'Isle qui est à l'Est de ce canal a une baie de sable qui forme un grand enfoncement, plus grand néanmoins du côté septentrional de la baie que du côté méridional. Un haut-cap, formé par des rochers, la met à l'abri des vents de Nord & de Nord-Est, qui soufflent continuellement dans ces parages, & des courans, qui sont extraordinaires & fort variables entre ces Isles. De plus, il n'y a dans cette baie qu'une espece

de raz de marée; & lorsque par un vent frais ou forcé du Nord on y vient du lieu où les Hollandois étoient à l'ancre, on se trouve pris de calme en approchant du cap des rochers, ce qui est causé par une hauteur, & l'on dérive malgré soi du côté où l'on est porté par le raz de marée, sans pouvoir gouverner. Mais lorsqu'on passe plus avant dans l'enfoncement de la baie, on y trouve un vent de terre qui vient d'une vallée; de sorte que ceux qui sont avantageusement postés vers les terres y sont toujours au lof, & que le danger seroit grand pour ceux qui voudroient les aborder.

C. MATELIEF,
1606.

qu'ils avoient préparé aussi des feux d'artifices, par lesquels ils esperoient de faire sauter leurs ennemis dans l'abordage, au risque de sauter avec eux; & qu'à l'extrémité, tous leurs Capitaines avoient ordre de mettre le feu à leurs Navires, & d'en faire hardiment périr deux pour détruire un seul Hollandois. Ils regardoient les Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise comme des Vaisseaux marchands, dont la ruine entraînoit celle de leur commerce; au lieu que l'armée étant composée de ceux de leur Roi, ils comptoient pour rien de les perdre, si ce sacrifice pouvoit les conduire à leur but (83).

Ruse des Hollandois.

Toutes ces difficultés paroissant invincibles, on se réduisit à tenter la ruse, pour attirer l'ennemi hors de son avantage. La Flotte se mit au large vers le soir, & feignit de prendre la route d'Achin. Ensuite, revirant au clair de la Lune, elle s'approcha de l'Isle de *Lanchevy*. Les Portugais ne changerent point de situation; mais on étoit si proche d'eux, qu'on chercha du moins l'occasion de les insulter. Le yacht du Vice-amiral fut mis en brûlot. On donna des ordres pour le canonement, & l'attaque fut plusieurs fois prête à commencer. Cependant la disposition des lieux, les vents & les courans retarderent ce dessein jusqu'au 13, qu'ayant levé l'ancre d'un vent assez favorable, on porta droit sur les ennemis. Le *Lion Blanc* & le *Petit Soleil* allerent mouiller fort près d'eux. Ils furent suivis de tous les autres Vaisseaux, & la Flotte entiere forma une demie lune. Mais les Portugais avoient l'avantage de prêter le flanc dans toute sa longueur, & de pouvoir envoyer toutes leurs bordées. D'ailleurs l'ombre des terres, qui étoient derriere eux, empêchoient de voir aussi-bien leurs Vaisseaux qu'ils voyoient ceux des Hollandois. Le brûlot ne put être adressé, faute de vent. On tira, dans l'espace de quatre ou cinq heures, plus de sept cens cinquante coups de canon, dont cinq Navires Hollandois tirent seuls plus de quatre cens. Mais ils souffrirent beaucoup de ceux de l'ennemi; & désesperant de recueillir d'autre fruit de tous leurs efforts, ils se retirerent avec perte de quelques hommes.

Les deux Flottes de canonement.

Retraite des Hollandois, & nouvelles vues de Matelief.

1607.

La saison s'ouvroit pour d'autres desseins. Matelief se proposoit de faire retourner à trois de ses plus grands Vaisseaux leur cargaison de poivre, pour retourner en Hollande, & de se rendre aux Moluques avec le reste de sa Flotte. Dans cette séparation, qui pouvoit engager les Portugais à le suivre, il entreprit de leur donner le change, par des mesures qui les rendissent incertains de ce qu'il étoit devenu. Il aborda, le premier Janvier, sur la côte de *Pulo Pinaon*, où tout fut disposé pour le voyage qu'il méditoit. Il y fit la revue de ses neuf Vaisseaux, dont les équipages montoient encore à huit cens cinquante-sept hommes. De ce nombre il en mit cinq cens quatre-vingt-neuf sur les six Vaisseaux qu'il devoit conserver, & le reste demeura sur ceux qu'il renvoyoit en Europe. Il publia que toute la Flotte retournoit devant Malaca; mais étant parti la nuit, sans avoir expliqué ses véritables vues, il se rendit lui-même, pendant les ténèbres, à bord des trois Vaisseaux qu'il destinoit à le quitter, & leur ordonna de faire route vers Achin. Ils furent dès le matin hors de la vue des autres. Pour lui s'étant avancé vers Malaca, jusqu'au Cap

(83) Page 307.

(84) La Flotte demeura néanmoins sur la côte de *Lanchevy* jusqu'au 30 de Décembre,

pour continuer d'observer & de défier l'Armée Portugaise.

Rachado, il prit de-là vers Bantam, où il vouloit se procurer quelques rafraîchissemens avant que de faire voile aux Moluques (85).

Il y apprit que le *Delft*, Navire Hollandois, arrivé de Masulipatan, étoit parti depuis trois jours pour Amboine, avec des Envoyés du Roi de Ternate, venus à Bantam pour demander du secours contre les Espagnols, qui se promettoient de reprendre facilement les Moluques. Cette nouvelle le fit travailler ardemment à se pourvoir de vivres & de munitions. Mais elle le rendit plus sensible, qu'il ne l'auroit été dans d'autres circonstances, au désordre de ses matelots, qui joignant l'insolence à l'ivrognerie respectoient aussi peu ses ordres que les loix de l'Isle, & le mettoient dans la nécessité d'aller lui-même de cabaret en cabaret, pour les ramener par la confusion plutôt que par la crainte; car dans le besoin qu'il avoit d'eux il n'osoit employer les châtimens, de peur qu'ils ne fissent valoir leur ancien prétexte pour se dispenser de combattre. Ils n'étoient pas engagés pour le service de terre. C'étoit une faute que les Directeurs de la Compagnie reconnurent trop tard. D'un autre côté, l'Amiral ayant permis aux prisonniers Portugais de descendre à terre pour donner ordre au payement de leur rançon, il falloit qu'il obtint le consentement de l'équipage, à qui elle appartenait par ses promesses. Personne ne s'opposoit directement à ses volontés; mais, en s'y soumettant, on demandoit qu'il avançât l'argent de la rançon. Cette difficulté ne lui causant pas moins d'embarras que l'autre, non-seulement il n'osoit entreprendre de se faire obéir par la force, mais il se voyoit obligé de fermer les yeux sur une licence insupportable. A l'égard de la rançon, il répondit qu'il n'étoit pas encore tems d'en parler; que dans le peu de séjour qu'on devoit faire à Bantam, personne ne pouvoit avoir besoin d'argent, & que lorsqu'on seroit aux Moluques, il seroit le premier à parler d'une obligation si juste. Cette réponse les satisfit, comme s'ils n'eussent formé leur demande que pour le rendre plus indulgent par l'embarras qu'elle devoit lui causer. Cependant il crut avoir gagné beaucoup en renvoyant cette affaire aux Moluques. Il espéroit de la faire servir alors à les tenir en bride; soit par de nouvelles promesses s'ils demeuroient dans le devoir; soit par le refus du payement, s'ils marquoient trop de résistance à ses ordres pour le service de terre (86).

Dès les premiers jours de son arrivée à Bantam, il étoit allé saluer le Roi, qui n'avoit alors que douze ans. Ce jeune Prince reçut ses présens & l'offre de ses services avec de grands témoignages d'estime & de reconnaissance. Le Gouverneur, le Tomongon & le Sabandar (87), plus accoutumés à la dissimulation, y joignirent l'éloge de ses victoires, & des félicitations sur le succès de toutes ses entreprises. Ils ajoutèrent que l'intention de leur Cour étoit d'entretenir une amitié constante avec le Roi de Hollande, & de ne jamais renouer avec les Portugais. Cependant Matelief n'ignoroit pas qu'avant l'arrivée de la Flotte Hollandoise, & sur le seul bruit des préparatifs de l'armée, ils avoient enlevé une flute de la Compagnie. A la vérité ils s'étoient hâtés de la relâcher, à la première nouvelle du combat de *Rachado*. Mais le Directeur du Comptoir de Bantam assura l'Amiral que si l'armée n'eut pas

C. MATELIEF.

1607.

Il passe à Bantam.

Embarras où le jette l'ivrognerie de ses équipages.

Dissimulation de la Cour de Bantam.

(85) Page 311.

(86) Page 313.

(87) Voyez l'explication de ces noms &

Tome VIII.

de l'état de Bantam dans la Relation de Houtman.

C. MATELIEF.
1607.

Matelief passe à
Jacatra & répare
une négligence
de la Compagnie.

Il relâche dans
l'Isle de Celebes.

Il arrive à Amboine.

Engagement
qu'il prend de se-
courir Ternate.

été battue, ils se feroient déclarés presque tous contre les Hollandois, & que ne les croyant pas capables de résister à la puissance Portugaise, ils avoient déjà commencé à les traiter avec beaucoup de froideur. Le succès sembloit avoir changé leur disposition; mais l'Auteur du Journal ne leur en donne pas moins le nom de traîtres (88), qui avoient besoin d'être retenus par des chaînes plus fortes que les engagements ordinaires des Traités.

L'Amiral partit le 7 de Février; & n'ayant pu trouver à Bantam la provision d'arrack qui lui étoit nécessaire, il mouilla le 11 à Jacatra, pour en acheter dans ce Port. Le Roi, qu'il eut l'honneur de saluer, parut surpris de ne pas recevoir de réponse du Prince Maurice, à qui il avoit écrit & envoyé des présens par l'Amiral Wolphart *Harmansén*. Matelief persuadé qu'il regrettoit moins la réponse, que les présens auxquels il s'étoit attendu, lui donna deux pierriers de fonte, de la dépouille des Portugais, six balles de dattes & quelques pieces de toile de coton. Ainsi les fautes de négligence ou d'oubli n'avoient jamais de suites fâcheuses, parce qu'avec des Princes moins sensibles à l'honneur qu'à l'intérêt elles étoient toujours faciles à réparer. Ce Monarque paroissoit d'ailleurs homme de courage & d'intelligence. Il s'informa soigneusement de tout ce qui appartenoit à la Hollande & aux desseins des Hollandois, comme s'il eut prévu qu'un jour le pays de sa domination devoit passer entre leurs mains. La Ville de Jacatra, qu'a reçu depuis le nom de Batavia, étoit alors bâtie comme les autres Villes de l'Isle, c'est-à-dire, que les maisons étant de paille, environnées d'une cloture de bois, on ne l'auroit prise que pour un Village. Le Roi se propoisoit de la faire entourer de murailles (89), dépense qui fut épargnée à ses peuples par de nouveaux Maîtres.

La flotte ayant remis à la voile le 13, mouilla le 2 de Mars devant le Village de *Rakeka* dans l'Isle *Celebes*, où l'Amiral fut charmé de la perspective du pays de Macassar, le plus agréable & le plus peuplé qu'il eût encore vu dans son voyage (90). Mais n'y ayant reçu aucun éclaircissement sur l'armée, il reprit la route d'Amboine, où il arriva le 28. Frederic Houtman, Gouverneur du Fort, vint le saluer aussitôt, & lui rendre témoignage que depuis l'établissement des Hollandois tout avoit été paisible dans l'Isle. Il s'y trouvoit alors un Vaisseau de la Flotte de *Verhagen*, nommé l'*Enchuisse*; qui après avoir chargé environ deux cens barres de cloux de girofle étoit prêt à partir pour Bantam. Le *Delft* avoit fait voile pour Banda, le jour précédent, parce que la saison étant avancée, on avoit perdu l'espérance de voir arriver l'Amiral. Mais l'objet le plus intéressant pour lui fut de trouver au Port d'Amboine les Envoyés de Ternate, qui avoient été demander du secours à Bantam contre les Espagnols. Ils lui apprirent que leur Isle étoit déjà dans l'oppression. Les Espagnols, au nombre de trois cens, s'étoient rétablis dans leur ancien Fort & travailloient ardemment à le fortifier. Le Roi supplioit l'Amiral de ne pas l'abandonner, & promettoit de répondre à l'amitié des Hollandois par un immortel attachement. Matelief assembla le Conseil. On y résolut de donner, au Roi de Ternate, tout le secours dont on étoit capa-

(88) Pages 312 & 313.

(89) Page 314.

(90) Page 315. Les Hollandois y avoient

déjà un Comptoir à *Tello*, qui est dans l'intérieur de l'Isle.

ble dans les circonstances, mais à condition qu'il fourniroit deux mille hommes effectifs, & que s'il en manquoit un seul on l'abandonneroit à sa mauvaise fortune. Cette menace étoit nécessaire, après avoir éprouvé tant de fois qu'avec la meilleure intention, les effets, de la part de ce Prince, répondoient mal aux promesses. Les Envoyés s'étant soumis, en son nom, à tout ce qu'on exigeoit d'eux, on remit à regler le reste avec leur Maître. Houtman insistoit beaucoup sur la nécessité de secourir Ternate. Aussi-tôt que l'entreprise fut décidée, l'Amiral mit quelques changemens dans la disposition de ses Vaisseaux & rapporta tous ses soins à cette nouvelle expédition (91).

Cependant il ne put se dispenser d'en donner quelques-uns aux défordres qui regnoient dans la garnison Hollandoise d'Amboine. Les soldats étoient plongés dans l'ivrognerie & dans l'incontinence. Chacun avoit sa concubine, & les Insulaires offensés de cette conduite se refroidissoient beaucoup pour la Nation. « Ils avoient vû, disoient-ils (92), les Portugais mener une vie réglée, se marier, & prendre des femmes parmi eux; ce qui servoit à lier les deux Nations. Les Hollandois ne faisant point de mariage, quel moyen de s'affectionner à leur société? On n'avoit pas le tems de concevoir de l'amitié pour des gens qui partoient de l'Isle avec les premiers Vaisseaux qui paroissent, ni avec de nouveaux venus, qui ne succédoient aux premiers que pour se retirer à leur tour lorsqu'on commençoit à les connoître. « Ces plaintes, & l'intention où étoit la Compagnie d'envoyer des familles Hollandaises dans ces Isles, engagèrent l'Amiral & le Conseil à permettre aux soldats de s'y marier. « On voyoit bien, observe l'Auteur du Journal, qu'avant que d'en venir là, il eût été à propos qu'on se fut tout-à-fait assuré la possession d'Amboine; mais il falloit céder à la nécessité: & d'ailleurs il étoit à propos de ne pas regarder les droits comme douteux; sans quoi il auroit mieux valu y renoncer (93). Un an ou deux, ajoute l'Auteur, suffisoient désormais pour mettre le Fort en état de soutenir un siège. La prudence obligeoit d'y envoyer des Blancs, afin que la familiarité s'établissant avec les Noirs, ils pussent porter le commerce de la Compagnie dans les Isles voisines. Quoiqu'il ne soit pas d'une extrême étendue, il y est néanmoins avantageux, & l'on y gagne cent pour cent (94).

L'Amiral, avant son départ, fit assembler les principaux Insulaires. Il leur souhaita toutes sortes de prospérités sous la regence des Etats-Généraux; & les remerciant de leur zèle, qui alloit jusqu'à travailler volontairement aux fortifications du Château, il leur en fit espérer les plus heureux fruits pour le bonheur & la tranquillité de l'Isle. La permission de se marier, qu'il accordoit à la garnison, leur causa beaucoup de joie, & devint un lien très-puissant pour les attacher aux Hollandois. Ils reconnurent que le Gouverneur de la Compagnie étoit plus supportable que celui des Portugais. Mais ils se plaignirent d'être abandonnés, comme les bêtes de leurs bois, sans discipline & sans instruction. Matelief, touché de leur voir des inclinations si raisonnables, leur promit de faire donner les ordres nécessaires pour les faire instruire, & chargea le Ministre du Fort de tenir école deux fois le jour,

Déreglement
des Hollandois
d'Amboine.

Observation de
l'Auteur sur l'é-
tablissement des
Hollandois à
Amboine.

Matelief tâche
de se concilier les
habitans.

(91) Pages 317 & précédentes.

(92) Page 318.

(93) *Ibid.*

(94) Page 319.

C. MATELIEF.

1607.

Pourquoi il
prend quelques
jeunes Infulaires
sur son bord.

en attendant que la Compagnie y pourvût autrement. Dans la même vûe, il prit sur son bord trois jeunes garçons des principales familles; l'un, fils du Capitaine *Huito*, qui avoit toujours marqué de l'affection pour les Hollandois; & les deux autres, fils au contraire de leurs plus mortels ennemis, dont l'un se nommoit *Marcos*, Chef de la race des *Alteyves*; & l'autre *Antonio*, Chef de celle des Tavires. Ces deux races, qui étoient Chrétiennes, étoient toujours demeurées dans les intérêts des Portugais, & n'avoient jamais entretenu de Commerce avec les Mores (95). Cependant cette ancienne aversion commençoit à s'affoiblir par l'entremise des Hollandois. Le dessein de l'Amiral, en prenant le premier de ces trois jeunes Infulaires, étoit de lui faire voir la Hollande, & de lui faire prendre les manieres du pays, dans l'espérance que parvenant un jour aux premiers emplois de l'Isle, son exemple pourroit servir à la propagation du Christianisme. Il prenoit les deux autres, pour ôtages de la fidélité de leurs parens, & pour leur faire connoître que la Hollande n'étoit pas un pays aussi barbare que les Portugais l'avoient représenté. Dom *Marcos*, pere de l'un, avoit fait le voyage de Goa, où le Vice-roi l'avoit comblé d'honneurs, jusqu'à le faire marcher à son côté. L'Auteur observe que cette méthode est familiere aux Portugais pour gagner les Chefs d'une Nation, & conseille aux Hollandois de ne pas la négliger (96).

Avec quelles
forces & dans
quelle vûe il part
pour Ternate.

Matelief partit d'Amboine le 3 de Mai, pour se rendre à Ternate. Sa Flotte étoit composée de huit Vaisseaux, l'*Orange*, qu'il montoit, le *Maurice*, l'*Erasme*, l'*Enchuisse*, qu'il avoit trouvé dans la rade d'Amboine, le *Delft*, qu'il avoit fait venir de Banda, le *Petit Soleil*, le *Pigeonnneau* & le yacht. Les équipages étoient au nombre de cinq cens trente-un hommes, entre lesquels on ne comptoit que cinquante Indiens (97). Il se proposoit de secourir l'Isle de Ternate, & de s'emparer du Fort où les Portugais étoient rentrés dans celle de Tidor.

Mais la fortune ne reservoit pas plus de succès à cette expédition qu'au siège de Malaca. Les mesures que les Espagnols avoient eu le tems de prendre pour leur défense, la lenteur du Roi de Ternate à rassembler ses forces, les mutineries des soldats Hollandois & leur petit nombre, qui ne suffisoit pas pour le service de terre & pour la garde de la Flotte, reduisirent l'Amiral à quelques foibles tentatives dont il recueillit peu de fruit. Il eut même le chagrin de ne pouvoir faire sa descente à Tidor; & lorsqu'étant descendu à Ternate, il eut observé la forteresse Espagnole, il désespéra de l'emporter par la force. Ses ennemis étoient au nombre de trois cens dans les deux Isles; deux cens Espagnols à Ternate, & cent à Tidor, avec vingt Portugais, cinquante Chinois & quelques Esclaves (98).

Fort Hollandois
bâti à Ternate.

Il résolut du moins de bâtir un Fort à Ternate, où les Facteurs Hollandois fussent à couvert de toutes sortes d'insultes, sous la protection du Roi & sous celle de leurs remparts. Après avoir visité un endroit nommé *Mankonora*, qui pouvoit être fortifié avec peu de travail & rendu même imprenable, quoiqu'il ne fût qu'à une demie lieue de la forteresse Espagnole, il prit du dégoût pour ce lieu, parce qu'il auroit été difficile d'y conduire des vivres. La Ville

(95) Voyez ci dessous la description de l'Isle d'Amboine.

(96) Page 325.

(97) Matelief avoit laissé quelques Hollandois au Fort d'Amboine.

(98) Page 345.

de *Malaye* (99), qui est au Nord-Est de l'Isle, dans une plaine qui n'est commandée par aucune hauteur, lui parut plus convenable à son dessein. Elle étoit entourée d'une muraille sèche d'environ deux toises de hauteur & de huit ou dix pieds de large, qui pouvoit être réparée en peu de tems, & devenir capable d'une bonne défense avec le secours de quelques autres ouvrages. Un banc long & étroit, qui la couvrit du côté de la mer, sert en même-tems à tenir les pyrogues en sûreté, sans empêcher qu'au dehors le mouillage ne soit sûr, à la portée du canon de la côte. L'ouvrage fut commencé aussi-tôt, & fini dans l'espace de cinq semaines, malgré tous les obstacles que *Matelief* trouva dans la mauvaise humeur de ses troupes & dans la paresse des Insulaires. Il y mit une forte garnison, dont il donna le commandement à *Geritz* avec ordre de se conformer aux instructions qu'il lui laissa. Tout le tems qu'il eut de reste fut employé à faire ses dépêches pour la Compagnie. Il la pressoit d'envoyer de puissans secours à Ternate, & ses sollicitations furent accompagnées d'un Mémoire important (1) sur l'état & le Commerce des Indes.

C. MATELIEF.
1607.
Sa situation.

Dépêches de l'Amiral à la Compagnie.

(99) Voyez ci-dessous la Description des Moluques.

(1) Ce Mémoire est en effet d'autant plus important, qu'on y trouve toutes les vues que les Hollandois ont exécutées depuis. Celui de l'Amiral *Warwick* ne regardoit que le fond & l'ordre du Commerce; au lieu que celui-ci en traite la partie politique, & paroît avoir servi de règle à la Compagnie Hollandaise dans toutes les entreprises qui l'ont suivie. Cette raison en rendra la lecture intéressante.

« Quand je considère l'état de notre Patrie & les guerres dont elle est affligée par un aussi puissant ennemi qu'*Albert d'Autriche*, soutenu des forces de la Maison d'Espagne & de sa propre maison, il me semble qu'on ne peut pas se promettre que les affaires des Indes puissent prospérer si elles demeurent entre les seules mains des Directeurs : car je ne vois pas que leur seule autorité puisse être assez grande & assez respectée dans les Indes pour en attendre un grand effet. On y a pour adversaires les Espagnols & les Portugais, qui ont commencé à s'y établir depuis plus d'un siècle & qui ont pénétré dans plusieurs pays, où ils ont des Foreresses, beaucoup de monde & un gouvernement réglé. Ils peuvent faire leurs affaires par des voies plus commodes que nous, qui sommes obligés d'amener de Hollande des gens atténués par la fatigue du voyage. Si les Portugais n'y ont pas tous les jours assez de monde, il leur est beaucoup plus aisé d'y en envoyer qu'à nous. Les Vaisseaux qui viennent de Portugal ne sont pas obligés d'aller plus loin que Goa. Ils y

« font débarquer & rafraîchir leurs gens, dont ils forment ensuite leurs armées, ainsi que des Espagnols qui leur viennent des Manilles.

« Si nous voulons nous établir aussi avantageusement & aussi solidement qu'eux dans les Indes, il faut nous assurer quelqu'en droit où nous puissions être librement reçus en venant de Hollande. Non-seulement nous y trouverions des rafraîchissements prêts pour les équipages & les vaisseaux, mais notre réputation augmenteroit chez les Princes Indiens, qui jusqu'à présent n'ont osé prendre une entière confiance en nous. Ils demeurent assez d'accord que les Hollandois sont de bons gens, & qu'ils sont plus doux & plus traitables que les Espagnols. « Mais, disent-ils, que nous sert leur bonté? Ils ne viennent ici qu'en passant. Ils s'en retournent aussi-tôt que leurs Vaisseaux sont chargés. Nous demeurons alors abandonnés aux Espagnols & aux Portugais, qui viennent fondre sur nous parce que nous avons trafiqué avec leurs ennemis. Au contraire, en nous tenant attachés aux Espagnols, du moins ils nous protègent au besoin. D'un autre côté, quand les Hollandois auroient des forces suffisantes pour nous protéger, nous n'avons rien à craindre de leur part. Ils ne nous traitent point en ennemis quoique nous trafiquions avec les Portugais. Nous n'avons à ménager véritablement que ceux qui troublent notre repos. Ainsi le meilleur parti que nous ayons à prendre est de favoriser les Portugais, dans la crainte qu'ils ne nous exterminent.

Ce sage & vaillant Amiral étoit arrivé à la dernière partie de sa commission, qui n'étoit pas la moins importante dans les idées de la Compagnie

» Telles sont les réflexions de tous les Indiens. Avec cela les Portugais tâchent de leur persuader que nous sommes sans forces, & nous représentent comme une poignée de gens ramassés, qui bien loin de pouvoir faire des établissemens solides aux Indes, avons à peine des demeures fixes dans notre propre pays. Il faut donc que nous cherchions des voies pour gagner les Indiens & pour leur faire connoître que nous sommes capables de nous établir parmi eux & de résister à nos ennemis.

» Le Commerce des Indes consiste principalement, 1^o. en poivre, qui se charge à *Bantam*, à *Johor*, à *Patané*, à *Queda* & à *Achin*. 2^o. En cloux de girofle, qui se chargent à *Amboine* & aux *Molouques*. 3^o. En noix-muscades & en macis, ou fleur de muscade, qui se chargent à *Banda*. 4^o. Dans le Commerce de *Cambaie*. 5^o. Dans celui de la Côte de *Coromandel*. 6^o. Dans celui de la *Chine* & du *Japon*.

» Si chacun de ces Commerces ne demeure pas dans une seule main, soit celle des Portugais ou la nôtre, il arrivera infailliblement qu'on se détruira les uns les autres, qu'on fera hausser le prix des marchandises dans les Indes & qu'elles se donneront à vil prix en Europe. Cependant à l'égard du poivre, il n'est pas possible que nous puissions en attirer le Commerce à nous seuls; car, outre les Portugais, les Anglois ont entrepris aussi la navigation de *Bantam*. Ils y ont leurs Comptoirs & des maisons. Ils y trafiquent paisiblement, tandis que nous avons la guerre contre les Portugais. Nous défendons tout à la fois & *Bantam* & eux, pendant qu'ils y font des profits qui ne leur coûtent ni dépenses, ni sang, ni inquiétudes. Il ne faut pas se promettre d'agir auprès du Roi de *Bantam*, qui n'est encore qu'un enfant, pour l'engager à ne trafiquer qu'avec nous. Ajoutez qu'il faudroit lui donner de très-grosses sommes d'argent, qu'on seroit en danger de perdre sans aucun fruit; car je tiens pour certain que quand ce Prince & tous les autres Princes Indiens auroient fait avec nous ou avec toute autre Nation les alliances les plus étroites & les plus saintement jurées, la première apparence de quelque péril ou l'espoir d'un plus grand profit ne manquera pas de les rendre infidèles. D'ailleurs nous sommes en paix & en bonne intelligence avec les An-

» glois. Il ne seroit pas honnête de chercher à les exclure d'un Commerce qu'ils ont déjà commencé. Mais on peut bien prendre des mesures pour empêcher qu'ils n'entrent dans le Commerce des autres épiceries. A l'égard du poivre, il faudroit le faire servir de lest. On le trouveroit en état, par ce moyen, de le donner à si bon marché, que les autres Nations n'y trouvant presque plus de profit, seroient obligées d'abandonner volontairement ce négoce; & de notre part nous ne compterois que sur le profit qu'il y auroit à tirer des autres marchandises.

» Nous pouvons nous attirer facilement tout le Commerce des noix-muscades & du macis. Au lieu de nous emparer de *Banda* & d'y bâtir un Fort, ce qui couteroit beaucoup & nuiroit à notre réputation parmi les Princes Indiens, voici ce que je propose: Comme le Roi de *Macassar* est un Prince puissant, dont le pays est fort peuplé, abondant en riz & en toutes sortes de denrées, & que c'est lui qui en fournit à *Malacca* & à *Banda*, il faudroit faire un Traité avec lui & lui envoyer trois Vaisseaux, avec deux cens hommes de débarquement. Ce nombre suffiroit, avec les Insulaires de *Macassar*, pour attaquer *Banda*, qu'on pourroit au Roi de lui mettre entre les mains, en stipulant pour unique condition, que nulle autre Nation que la nôtre n'y pourroit charger des marchandises, & que tous les ans nous prendrions les noix & le macis à un prix qui seroit fixé. Je ne doute pas que le Roi de *Macassar* ne prêtât l'oreille à cette proposition, à laquelle on pourroit ajouter qu'il nous seroit bâti à *Banda* une maison aussi grande & aussi forte que nous le souhaiterions, dans un lieu commode & sûr pour la garde de nos marchandises. Comme le Roi ne seroit pas son séjour dans cette Isle & qu'il la seroit gouverner par un Orankaie, il ne faut pas douter qu'en faisant des présents au Gouverneur nous n'en fussions les maîtres. Ce seroit susciter un ennemi dangereux aux Portugais, & nous acquérir un puissant ami.

» Pour le négoce des cloux de girofle, il est bien difficile de nous en rendre les seuls maîtres. Nous avons le produit d'*Amboine*, de *Lubo* & de *Cambelo*; mais il nous manque celui des *Molouques*. Le seul moyen d'y parvenir est de chasser les Espagnols de *Ternate*; entreprise difficile, sur laquelle

Hollandoise & dans ses propres vûes. Il étoit question de chercher des ouvertures favorables pour le Commerce de la Chine. Un si grand projet, qui avoit

» je ne laisserai pas d'expliquer ici mes vûes.
 » Elle n'est pas impossible, si l'on veut bâtir
 » sur un bon fondement, qui est de repren-
 » dre l'affaire de Malaca. Si les Portugais
 » avoient perdu cette Ville, il ne leur seroit
 » pas aisé d'aller de Goa secourir les Molu-
 » ques, & je crois qu'on empêcheroit sans
 » beaucoup de peine, qu'il ne passât des vi-
 » vres des Manilles à Ternate. Il faudroit
 » premierement mener deux ou trois navires
 » au Roi de Mindanao, dont le pays est bien
 » peuplé, & qui peut mettre, dit-on, cin-
 » quante caracores en mer. Toute cette armée
 » iroit à *Panama* ou *Panati*, qui est proche
 » des Manilles, & où il y a un lieu nommé
 » *Oting*, qui n'est gardé que par dix-huit
 » soldats Espagnols, avec à peu près le mê-
 » me nombre d'habitans. On détruiroit cer-
 » te Place; ou si le Roi de Mindanao vou-
 » loit la garder, on la lui livreroit; car
 » c'est un pays abondant en riz & en plusieurs
 » autres denrées qui se transportent à Terna-
 » te. Ensuite on renverroit à Mindanao un
 » Vaisseau qui croîseroit avec les caracores du
 » Roi dans le Détroit de *Tagima*, pour pren-
 » dre les bâtimens qui voudroient encore al-
 » ler à Ternate, parce qu'il n'y a point d'autre
 » route; & si l'on en avoit pris un ou deux,
 » il n'y en auroit plus qui oâssent s'y hazar-
 » der: d'où il arriveroit qu'on périroit de
 » faim dans cette Île. Il ne faut pas penser à
 » s'en rendre maître à présent par la force,
 » car les Espagnols s'y fortifieront tellement
 » & y tiendront tant de monde, qu'il faudroit
 » de grosses armées pour les en chasser. Si
 » l'on pouvoit mener aussi une galere sous
 » notre Fort de Ternate, elle les incommo-
 » deroit beaucoup.

» Le Commerce de la Chine dépend encore
 » de Malaca. Si l'on avoit chassé les Portu-
 » gais de cette Place, il faudroit qu'ils renon-
 » çassent à ce trafic.

» Le Commerce des toiles de coton qu'on
 » fait à Coromandel est d'une grande impor-
 » tance, parce que tous les peuples des Indes
 » s'habillent de ces toiles. Il y en a différen-
 » tes sortes pour chaque Nation, suivant
 » les goûts qui dominent, & elles se fabri-
 » quent en différens lieux. Celles de Nega-
 » patan n'ont aucune ressemblance avec celles
 » de Masulipatan. Si Malaca étoit enlevée aux
 » Portugais, il n'auroient plus d'occasion fa-
 » vorable pour le trafic des toiles, quand on
 » supposeroit qu'ils pussent conserver Nega-

» patan. Au contraire, s'ils conservent Ma-
 » laca, ils pourront se servir de leurs flottes
 » pour s'opposer à notre Commerce de Coro-
 » mandel. Cette côte étant basse & sans pro-
 » fondeur, ils peuvent le poster entre le ri-
 » vage & nos Vaisseaux. Avec un peu de di-
 » ligence ils envoient de leurs nouvelles à
 » Goa, d'où il est toujours facile de faire par-
 » tir des armades.

» Il est constant que si l'on pouvoit chas-
 » ser les Portugais de Malaca, ils seroient
 » obligés de renoncer au Commerce de la
 » côte de Coromandel, parce qu'il n'y auroit
 » aucun chemin sûr pour eux, & que leurs
 » profits ne seroient jamais égaux aux frais.
 » Ainsi tout leur Commerce aux Indes Orien-
 » tales roule sur Malaca; & c'est-là qu'il
 » faut porter le coup si l'on pense à le ruiner.
 » Il ne faut pas douter que les habitans de
 » Bantam ne se missent à la raison, lorsqu'ils
 » nous verroient des établissemens fixes, &
 » qu'ils comprendroient que les Anglois
 » n'ayant aucun autre Commerce dans les In-
 » des que celui du poivre, n'y voudroient
 » pas faire de fréquens voyages ni de grosses
 » dépenses. Le poivre de *Samboe*, d'*Adragyri*,
 » & d'autres endroits, qui se porte à Bantam,
 » seroit porté à Malaca, où l'on trouveroit
 » des toiles pour le retour comme à Bantam.

» Je n'ai pas appris que les Portugais soient
 » puissans à Bengale. Ceux qui parlent de ce
 » pays assurent qu'on y pourroit faire un bon
 » Commerce. Il y a deux Ports; l'un, nom-
 » mé *Porto-Piqueno*; l'autre, *Porto-Grande*.
 » Le second, qui est le plus à l'Ouest, dépend
 » du Roi de Cambaie. On n'y trouve que du
 » riz, mais il y est en abondance, & le prin-
 » cipal transport s'en fait à Cochîn. Le com-
 » merce des toiles est florissant à Porto-Pe-
 » queno. Il seroit bon d'envoyer deux Vais-
 » seaux à Arrakan pour l'entretien du Com-
 » merce, d'autant plus que le Roi nous en
 » sollicite instamment. Un Portugais, nom-
 » mé *Philippe de Brito*, y possède un Fort à
 » cinquante lieues dans les terres, avec une
 » garnison de quatre-vingt hommes, qui
 » tient tout le pays en bride. Le Roi, quoi-
 » que puissant, n'a pû jusqu'à présent chasser
 » ce Portugais, dont la réputation jette aussi
 » l'alarme dans le Royaume de Pegu. On lui
 » attribue d'immenses richesses, sur-tout en
 » pierres.

» Il ne faut rien espérer à Cambaie, pen-
 » dant que les Portugais auront quelques for-

C. MATELIEF.
1607.
Matelif part
pour la Chine.
See motifs.

Il relâche à Min-
danao.

Recommenda-
tion plaifante.

La Flotte arrive
à une lieue de la
Chine.

été tenté plusieurs fois fans succès, demandoit moins de la valeur & des forces, que de l'adresse & de la prudence. Aussi Matelif ne prit-il que quatre Vaisseaux, l'*Orange*, le *Maurice*, l'*Erasme* & le *Yacht*, avec environ trois cens hommes d'équipage, & vingt-cinq Chinois qu'il avoit enlevés dans une Jonque, & dont il esperoit de se faire des guides & des médiateurs pour obtenir la liberté de négocier dans leur pays (2). Ayant levé l'ancre le 12 de juin, il s'engagea le 29 dans le Déroit de *Tagima*, & vers midi du même jour, il se trouva devant le Cap de Mindanao. Trois ou quatre jours se passerent à chercher un des golfes de cette Isle; & lorsqu'on l'eut trouvé, il fallut aller encore dix ou douze lieues plus loin, parce qu'il n'étoit pas marqué dans les cartes. C'est le troisième à compter de la Ville de Mindanao; & les cartes n'en marquent que deux (3). Quelques Pêcheurs, qui vinrent à bord, présentèrent du poisson, de la canelle sauvage & de la cire. On apprit d'eux que leur Roi, qui est Mahométan comme tous ses sujets, ne cessoit pas de faire la guerre aux Espagnols & qu'il exerçoit ses pirateries jusqu'aux Manilles. Un de ces Insulaires fit voir à Matelif un billet, de la main de Dom *Pedro d'Acunha*, daté le 6 de Février 1606, par lequel ce Général Portugais recommandoit à tous ceux qui connoitroient son nom, de ne faire aucun tort au porteur & à tout ce qui lui appartenoit, parce qu'il avoit reçu & bien traité les sujets du Roi d'Espagne. Cette recommandation fit rire les Hollandois, & n'auroit pas attiré beaucoup de faveur à l'Indien, s'il n'en avoit eu une plus puissante dans leurs sentimens d'humanité.

Ils rentrèrent, le premier de Juillet, dans le Déroit de *Tagima*; & passant entre les Isles, dont ils comptèrent quarante-cinq dans un seul jour, ils se trouverent le 22 assez proche de terre. Une Jonque, de seize ou dix-sept qu'ils découvrirent, vint à bord de l'Amiral, & le Patron lui dit qu'il falloit encore deux jours à la Flotte pour arriver à Macao. On lui proposa une grosse récompense, s'il vouloit servir de Pilote aux Hollandois jusqu'à Macao. Il y consentit, & s'étant fait apporter ses hardes de la Jonque, il lui laissa continuer sa route. Le 23 au soir, on se trouva près de *Lamao* (4), Isle de trois ou quatre lieues de long, qui n'est qu'à une demie lieue de la côte. On découvre à l'Est & à l'Ouest plusieurs autres Isles, dont elle est la plus grande. Vis-à-vis sa côte occidentale, le continent s'ouvre par un grand

ces sur la côte de Malabar, & que le Roi ne fera pas dans de meilleurs sentimens pour nous. Attendons qu'il nous connoisse mieux, & qu'il soit défabusé sur les Espagnols. D'ailleurs les grands Vaisseaux ne peuvent entrer dans ses Ports; & son pays est si proche de Goa, que les Portugais, avertis de notre arrivée, viendroient fondre sur nous.

Toutes ces observations font connoître de quelle importance est Malaca pour l'établissement que la Compagnie veut former aux Indes. On ne scauroit y faire trop de réflexion; car enfin il est tems de nous affurer un lieu fixe & une retraite sûre. Ce lieu, quel qu'il soit, coutera des sommes

immenses avant qu'il soit dans l'état où Malaca est à présent, sans compter qu'il sera fort difficile de trouver une situation si avantageuse.

(2) Pages 360 & 370.

(3) P. 371. Le Cap de Mindanao est à six degrés trois quarts de latitude du Nord, & cent quarante-quatre degrés de longitude. Le Déroit s'étend à l'Ouest quart de Nord-Ouest. Les Hollandois s'étoient approchés de cette Isle pour y débarquer deux Ambassadeurs que le Roi de Ternate envoyoit à celui de Mindanao, dans les vûes apparemment qui sont expliquées par les Mémoires.

(4) C'est sans doute l'Isle d'*Emoy*, car on ne connoît pas d'Isle de *Lamao*,

golfe,

golfe, au-delà on trouve d'abord deux collines, puis une troisième. Une lieue plus loin, en remontant la rivière, on arrive à la Ville de *Fien-cheu*, où se fabriquent la plupart des armoiries de la Chine, à deux journées de celle de *Chincheu*.

Aussi-tôt que les Vaisseaux Hollandois eurent jetté l'ancre, six Officiers de l'Isle, dans l'absence du Mandarin, qui étoit allé au continent avec une Flotte d'environ vingt Jonques, vinrent demander à bord de quel pays ils étoient, quelles étoient leurs intentions, & s'ils apportoit la paix ou la guerre. Ils étoient vêtus d'un long habit de toile noire, qui augmentoit la gravité naturelle de leur physionomie. L'Amiral répondit qu'il étoit le Mandarin, il lui avoit dépêché un homme au continent, pour lui déclarer de quelle nation étoient les Vaisseaux; mais qu'il vouloit bien donner les mêmes éclaircissemens à ceux qui se présentoient de sa part: que lui & ses gens étoient Hollandois; que leur Roi les avoit envoyés pour trafiquer à la Chine; qu'ils étoient pourvus de marchandises & d'argent, & qu'ils ne vouloient faire la guerre à personne (5).

Officiers Chinois qui viennent à bord.

Ils retournerent au rivage; mais avant que de partir, ils demanderent qu'on leur fit quelque présent. Matelief consulta l'interprète, qui lui conseilla de donner à chacun une demie reale de huit. Il jugea que c'étoit trop peu & leur fit donner une reale entiere. Mais il fallut y joindre diverses cérémonies. Les reales furent enveloppées dans un papier & présentées dans un plat. En les recevant, un des Officiers Chinois fit connoître qu'il y avoit encore trois de leurs Compagnons dans leur barque, pour chacun desquels on mit autant de reales. Enfin l'on en mit une aussi pour les soldats de leur escorte.

Leur avidité pour les précieux.

Un Chinois de la Flotte Hollandoise, que l'Amiral avoit envoyé à terre, revint le 26. Il avoit reçu ordre de demander qu'un Hollandois pût descendre, pour s'expliquer avec le Mandarin. On lui avoit répondu que le Mandarin y penseroit, & qu'à l'égard des rafraîchissemens il falloit que les Vaisseaux doublassent le Cap, où l'on prendroit soin de leur en porter. Mais ce Mandarin, qui étoit de l'ordre inferieur, dépendoit de celui de *Chincheu*. Comme il étoit nommé pour commander à Canton, où il devoit aller prendre possession de son emploi, il avoit promis d'y être favorable aux Hollandois. Il leur fit même sçavoir, avant la fin du jour, que le vent étoit favorable pour aller à Canton. Dans cet intervalle, on vit passer plus de soixante-dix Jonques entre l'Isle & les terres. On en avoit rencontré soixante le jour précédent; ce qui fit connoître que ces parages étoient très-fréquentés (6).

Réponses vagues du Mandarin.

Cependant l'Amiral ne recevant point d'autre réponse à sa demande, prit le parti de se rendre à Canton. Mais il avoit besoin d'eau, & le Mandarin ne lui avoit pas fait dire s'il lui permettoit d'en prendre. D'un autre côté, il apprit qu'on se devoit de ses intentions dans l'Isle, & que les habitans d'une petite Ville voisine avoient déjà transporté tous leurs effets dans le Fort. Quelques ménagemens qu'il fût résolu d'observer, ayant sçu de son Pilote Chinois qu'il y avoit de l'eau vers l'extrémité occidentale de l'Isle, il y fit avancer sa Flotte, avec la seule précaution de lever l'ancre sur la brune. Un canot bien armé, qu'il envoya au rivage, lui rapporta qu'il étoit aisé d'y faire

C. MATELIEF.

1607.

Matelief descend
dans l'île de La-
mao. Ce qu'il y
voit.

Curiosité badine
des Hollandois
dans un Temple.

Ils consultent
une Idole.

Ils s'efforcent
inutilement de se
concilier les Chi-
nois.

de l'eau, près d'un Temple, qui étoit accompagné de quelques cabanes. Il y descendit lui-même. Vingt Insulaires fort pauvres, qui faisoient leur demeure proche du Temple, prirent la fuite à la vue des Hollandois. Mais ils furent rassurés par les Chinois qu'on avoit amenés de Ternate. L'Amiral entra dans le Temple (7), où il vit trois Idoles, avec une table devant la principale, sur laquelle étoient quelques petites coupes de Porcelaine, remplies d'eau & de riz. Il y avoit aussi une lampe, & un petit Autel pour les parfums. La table offroit encore deux petits morceaux de bois, qu'on auroit pris pour les deux parties d'une boule coupée par le milieu, creux par dedans & chacun de la grosseur du poing. On demanda aux Insulaires quel usage ils en faisoient? Ils répondirent qu'à l'arrivée des Etrangers, ils s'en servoient pour connoître si c'étoient des gens doux & traitables. L'Amiral voulut sçavoir quelle idée ces forts lui avoient fait prendre de lui. Ils lui dirent qu'ils le croyoient honnête-homme. Sa curiosité alla plus loin. Il leur demanda s'ils pouvoient connoître quelle feroit la destinée de sa Flotte, & si elle feroit bien reçue à Canton. Alors un d'entr'eux ayant pris les deux morceaux de bois dans sa main & les ayant jetés à terre, la partie creusée des deux morceaux se trouva dessus. Elle se trouva, la seconde fois, dans la même situation; mais la troisième fois, le creux des deux demi-boules se trouva dessous. Chaque fois que l'Insulaire les jetoit, il adressoit quelques mots à son Idole. Ensuite ayant consulté un écrit, qui étoit attaché au mur du Temple, il assura l'Amiral que sa Flotte feroit bien reçue à Canton. On lui fit d'autres demandes, auxquelles il répondit avec les mêmes cérémonies. Matelief leur fit dire que toutes leurs pratiques n'étoient que de misérables superstitions; que les Hollandois croioient au seul Dieu qui gouverne le ciel & la terre, & qui réserve des punitions au crime & des récompenses à la vertu; que des Idoles sans mouvement & sans connoissance n'étoient propres à rien. Ils répondirent que ce qu'il disoit leur paroïssoit fort raisonnable, mais qu'ils étoient obligés de suivre les coutumes de leur pays (8).

Pendant quelques jours que les Hollandois passèrent devant Lamao, ils reçurent peu de secours de cette île, où les habitans mêmes se plaignoient de manquer de vivres, & rejettoient leur embarras sur la diminution du Commerce. Mais quelques Pêcheurs du Continent apportèrent du poisson & d'autres rafraîchissemens sur la Flotte. Matelief fit observer une rigoureuse discipline à ses équipages. Un Chinois de son Vaisseau ayant perdu pendant la nuit cent cinquante reales qu'il avoit cachées dans l'oreiller de son lit, toutes les hardes furent fouillées, & l'on trouva que le voleur étoit un autre Chinois. L'Amiral le fit mettre aux fers; & dès le même jour il écrivit au Mandarin, que si le coupable eut été Hollandois, il l'auroit fait pendre sur le champ, mais que respectant la Justice Chinoise dans un Détroit de sa Jurisdiction, il étoit disposé à lui abandonner la connoissance & le jugement de cette affaire. Le Mandarin répondit que les Hollandois pouvoient juger le coupable, puisqu'il étoit à leur service. Cependant Matelief persista dans la résolution de le rendre à ses Juges naturels. L'ayant fait conduire à la Ville, il marqua au Mandarin, par une seconde lettre, que puisqu'il le laissoit maître du prisonnier,

il se déterminoit à le lui envoyer, & qu'il le prioit seulement de reconnoître par écrit qu'il l'avoit reçu (9). Cette attention continuelle à se concilier l'estime des Chinois, leur fit dire que les Hollandois paroissoient de fort honnêtes gens; mais elle ne procura point à l'Amiral plus d'accès sur la côte, ni plus de faveur pour les rafraîchissemens & pour le Commerce. Le 12 d'Août, on entendit des décharges d'armes à feu dans la Ville & sur les Jonques. Un Chinois de la Flotte jugea que c'étoit une salve à l'honneur du Mandarin qui devoit se rendre à Canton, & qu'il étoit peut-être au moment de son départ. Matelief rebuté de fatigue & d'ennui crut s'imaginer, avec plus de vraisemblance, que ce bruit d'armes se faisoit pour lui déclarer que la côte étoit pourvue de munitions & de troupes; & dans l'une ou l'autre de ces deux suppositions, il ne vit pas d'autre parti que de lever l'ancre pour s'avancer à Canton. Un *Champan* (10), qu'il rencontra, s'offrit pour dix réales à le conduire. Il en prit le Patron sur son bord; & se croyant assuré, par cette précaution, de la fidélité des autres, il fit descendre dans le Champan un Caporal Hollandois, nommé *Roelofs*, pour aller reconnoître l'Isle de Macao (11).

La Flotte entra, le 28, dans la rivière de Canton, & mouilla fort près de la terre, dans un lieu d'où elle pouvoit voir l'Isle de Macao, qui est au côté occidental de la rivière. Le premier de Septembre, s'étant avancé vers une pointe de terre, où elle devoit être à l'abri des vents de Sud-Est, d'Est & de Nord-Est, elle rencontra quelques pyrogues, dont l'une vint à bord avec une hardiesse qui n'est pas ordinaire aux Chinois. Le Patron étoit un vieillard, de qui l'on apprit qu'il y avoit à Macao six Vaisseaux Portugais, arrivés de Malaca depuis dix jours; que la vûe de la Flotte Hollandoise avoit jetté l'alarme dans cette Isle; qu'on embarquoit, sur les six Vaisseaux, tout ce qu'il y avoit de gens propres à la guerre, & qu'on retenoit même toutes les pyrogues Chinoises, afin que la nouvelle de cet armement ne parvînt pas jusqu'à la Flotte (12). Il conseilla au Général Hollandois d'aller relâcher à l'Isle de *Lentengwan*, qu'on voyoit du bord, & d'envoyer de-là un ou deux hommes au Mandarin de Canton, pour l'avertir de son arrivée & lui faire demander en quel endroit il vouloit que ses Vaisseaux jettassent l'ancre. Ce Patron étoit de Lamthan, & voisin du Pêcheur Chinois que l'Amiral avoit à bord; mais il n'avoit pas entendu parler, à Macao, du Champan qu'on y avoit envoyé.

Ce récit causa tant de surprise à l'Amiral, qu'il douta si celui qui l'avoit fait n'étoit pas un homme aposté. Cependant il gouverna, suivant son conseil, vers l'Isle de *Lentengwan*. A peine y eut-il laissé tomber l'ancre, qu'il vit revenir le Champan avec *Roelofs* & les Pêcheurs. Ils avoient séjourné vingt-quatre heures dans le Port de Macao, retenus par une tempête sur le grapin, & fort proche d'une pyroque de Portugais, qui s'étoient tenus cachés dans leur chambre de poupe. *Roelofs* assura qu'il avoit quatre grandes carques & deux autres Vaisseaux de moindre grandeur; mais c'étoit tout ce qu'il avoit pu découvrir. Matelief prenant plus de confiance aux conseils du Patron Chinois, écrivit la lettre suivante au Mandarin de Canton.

C. MATELIEF.
1607.

La Flotte se rendit
à Canton.

Elle apprend
des nouvelles de
Macao.

Les Portugais
y armoient en se-
cret.

(9) Pages 382 & 383.

(10) Barque de Pêcheurs.

(11) Il s'étoit déjà informé si les Portugais

y avoient quelques Vaisseaux, sans en avoir
pû rien apprendre.

(12) Page 387.

C. MATELIEF.
1607.

Lettre que Matelief écrivit au Mandarin de Canton.

» Nous sommes envoyés de Hollande par notre Prince, pour trafiquer ici.
» Nous avons apporté de l'argent & des marchandises, dans la vue de payer
» fidèlement ce que nous achèterons & les droits du Roi. Ainsi nous vous supplions
» de nous envoyer quelqu'un de vos gens, à qui nous donnerons de
» plus amples informations, & de nous permettre de vous envoyer un des
» nôtres. Notre désir auroit été d'aller jusqu'à Canton. Mais comme on nous
» a conseillé de ne pas aller plus loin sans votre consentement, nous n'avons
» pas voulu passer l'Isle de Lentengwan, où nous sommes actuellement. Nous
» vous prions de nous marquer un lieu où nous puissions être à couvert. Le
» porteur de cette lettre se nomme Lipku. Il est de Chincheu. Nous l'avons
» pris aux Moluques (13).

Civilités Chinoises qui le démentent.

La simplicité de ce stile déplut si peu aux Chinois, que dès le lendemain on vit arriver à bord quatre Jonques de guerre, qui invitèrent l'Amiral à s'avancer jusqu'à Lamthau. On ne lui permit pas d'entrer dans le Port, mais il eut la liberté de mouiller dans la baie, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du grand Mandarin de Canton. Dans cet intervalle, les rafraîchissemens ne manquèrent pas sur la Flotte. Cependant la joie des Hollandois reçut quelque altération le 6, par une lettre du Mandarin de Lamthau, qui leur fut apportée par deux Officiers, collée sur une planche. Les caractères en étoient presque aussi longs que la main; & la planche avoit un manche, ou une queue, qui servoit aux Officiers à la porter comme une bannière (14). Le Mandarin marquoit une vive colère de la hardiesse qu'on avoit eue de venir si loin sans son consentement. On avoit dû s'arrêter à Macao, qui étoit le lieu, disoit-il, où les Vaisseaux étrangers avoient la liberté de se mettre à couvert. Matelief, après s'être fait expliquer ces reproches, répondit aux Officiers que Macao étoit entre les mains des Portugais, ennemis de sa Nation, qui y avoient fait pendre depuis quelques années plusieurs Hollandois. Il ne crut pas devoir s'excuser sur l'invitation qu'il avoit reçue des quatre Jonques de guerre; mais il fit observer que la saison étoit mauvaise, & que par les droits de l'humanité, il avoit pu se promettre qu'on accorderoit une retraite à sa Flotte. Le ton des Officiers Chinois parut changer si sensiblement, que Matelief comprit bientôt qu'on n'en vouloit qu'à sa bourse. A la fin s'étant expliqués nettement, ils firent offre de la faveur de leur Maître, & de tous ses efforts pour faire obtenir la liberté du Commerce aux Hollandois, s'ils vouloient lui donner deux cens réales de huit pour chaque Vaisseau, & lui faire porter cette somme à Lamthau, l'Amiral prit le parti de sacrifier quelque chose à de si importantes espérances. Non-seulement il promit d'envoyer le lendemain son Secrétaire à Lamthau, mais il fit donner sur le champ trois réales à chacun des Envoyés du Mandarin, & trois autres à leur escorte (15).

Il envoie son Secrétaire au Mandarin de Lamthau.

Cependant la nuit lui donna le tems de faire réflexion qu'il suffisoit de hâzarder la moitié de la somme, & que le paiement du reste pouvoit être remis après le service qu'on lui faisoit espérer. Il envoya, le jour suivant à Lamthau, *Vander Broeck*, son Secrétaire, avec ordre d'expliquer ses vûes & de promettre au Mandarin des présens beaucoup plus considérables, c'est-à-dire,

(13) Page 389.

(14) Voyez les usages Chinois au septié-

me Tome de ce Recueil.

(15) Page 391.

proportionnés à ses bienfaits. Vander Broeck fut présenté d'abord à un Mandarin inférieur, qui lui demanda rudement pourquoi il avoit osé pénétrer si loin dans le pays, & qui ayant écouté néanmoins ses excuses le conduisit à l'Audience du premier Mandarin. Les choses y furent traitées, suivant l'expression du Journal, avec beaucoup de magnificence & de hauteur (16). On obligea le Secrétaire Hollandois de se mettre à genoux pour parler à cet Officier. Les questions qu'on lui fit furent les mêmes auxquelles il avoit déjà répondu. Le Mandarin lui dit que tout le pays étoit en alarme; & que le bruit couroit qu'il y avoit sur chaque Vaisseau quatre cens Européens, & deux cens Japonois, Nation ennemie de la Chine. Vander Broeck ayant détruit cette fausse idée, il reprit avec plus de douceur, que pour lui, il étoit porté à croire que les Hollandois étoient de *bonnes gens*, mais que devant quelques regards au bruit public, il enverroit le lendemain sur la Flotte un homme qu'il chargeroit de la visiter, afin de pouvoir rendre un témoignage certain au grand Mandarin de Canton: qu'ensuite il permettroit volontiers aux habitans de porter des rafraîchissemens aux Vaisseaux; qu'il donneroit la liberté de prendre de l'eau, & qu'il marqueroit plus haut dans la rivière, à une journée de Canton, quelque place où les Vaisseaux pourroient mouiller à l'abri. Dans une audience, où les Spectateurs étoient en grand nombre, Vander Broeck ne trouva point le moyen de lui remettre la somme dont il étoit chargée; mais ne l'ayant pas quitté sans lui avoir fait connoître les intentions de l'Amiral, il retourna le lendemain à terre pour achever sa commission; tandis qu'un Officier Chinois fit la visite des Vaisseaux, où il parut ne rien trouver qui lui déplût (17).

Il sembloit qu'après des conventions si solennelles, & ratifiées secrètement par une somme acceptée, Matelief dût voir croître l'abondance sur sa Flotte, & ne recevoir des habitans que des témoignages de confiance & d'amitié. Cependant, sous prétexte que la réponse de Canton n'étoit pas encore arrivée, on refusa de laisser prendre terre à ses chaloupes; & les Chinois mêmes n'eurent plus la liberté de lui porter des rafraîchissemens à bord. Le Mandarin, pressé de s'expliquer sur cette conduite, répondit que ses engagements supposaient la participation de ses Maîtres, & qu'il n'avoit pas moins d'impatience que les Hollandois de recevoir des nouvelles de Canton (18). Il n'approuvoit pas même qu'ils appellassent, par des signaux, les Jonques qui passaient sous leurs yeux, & qu'ils s'entretinsent avec les Pêcheurs ou les Matelots. Tandis que cette contrainte tenoit Matelief dans l'inquiétude, on découvrit six Vaisseaux Portugais, qui, à la faveur d'un vent frais qu'ils avoient en poupe, portoient droit sur la Flotte Hollandoise. Le vent souffloit directement dans la baie; & la marée, qui achevoit de se retirer, laissoit la Flotte avec si peu d'eau, que ne pouvant mettre à la voile, elle eut été dans un grand embarras si ses ennemis l'eussent attaquée (19). L'Amiral fit donner avis au Mandarin de leur approche. Il lui fit dire que cette bravade des plus cruels ennemis de sa Nation étoit contraire aux promesses des Chinois; que si elle se faisoit de leur consentement, ils ne devoient pas trouver mauvais qu'il n'épargnât rien pour sa dé-

C. MATELIEF.
1607.

Explication du
Secrétaire & du
Mandarin

Six Vaisseaux
Portugais mena-
cent la Flotte
Hollandoise.

(16) Page 394.

(17) Page 395.

(18) Pages 396 & 397.

(19) Page 397.

C. MATELIEF.
1607.

Mateliefse dif-
pofe à les com-
batre.

Discours de Ma-
telief à fes équi-
pages.

fenfe ; que fi c'étoit fans leur participation ils devoient défendre aux Portu-
gais d'approcher, & que dans cette fuppofition les Hollandois demeureroient
à l'ancre. Le Mandarin répondit que l'Amiral n'avoit rien à redouter, & que les
Portugais n'auroient pas la hardieffe d'entrer dans la rivière fans la permission
du Gouvernement. Le lendemain, Matelief voyant qu'ils ne cefsoient pas de
fe tenir fous les voiles, ne balança plus à s'y mettre auffi, & fe rapprocha
de l'Ifle de *Lentengwan*, où il laiffa tomber l'ancre. Dans la réfolution où il
étoit de tout mettre au hazard pour foutenir l'honneur de fa Nation, il prit le
parti de faire féparer le yacht, que fa falété obligeoit de demeurer en arriere,
& dont il ne pouvoit attendre que du trouble & de l'incommodité (20). Enfui-
te, tournant tous fes foins à relever le courage de fes gens, il propofa au Conseil
de déclarer, que ceux qui manqueroient à leur devoir feroient regardés comme
traîtres & meurtriers, punis à ce titre par les Etats-Généraux, & leurs biens confif-
qués au profit de ceux qui auroient été fidèles. Tous les Officiers fe foumirent à
cette loi & s'y engagerent par un ferment (21). Alors, fortant de fa chambre à
leur tête, il fit afsembler fes équipages, & leur tint un discours qu'on ne doit
pas foupçonner de fiction, puifqu'il avoit été préparé, & qui mérite autant
d'être confervé par cette raifon, que pour faire connoître l'implacable animo-
fité qui étoit mutuelle entre les deux Nations (22).

» Chers & généreux Compagnons, fi je n'avois pas eu jufqu'à préfent des
» preuves de votre générofité & de votre courage, je pourrois concevoir de
» la frayeur dans le péril qui nous environne. Mais deux chofes excitent mes
» efpérances ; premierement, la connoiffance que j'ai de vous, & en fecond
» lieu, celle que j'ai de nos ennemis, dont nous avons déjà deux fois fou-
» tenu les efforts. Une troifième raifon me raffure encore : c'eft que notre fa-
» lut ne peut fe trouver que dans nos propres mains, & que nous fommes
» dans la néceffité abfolue d'y travailler ou de périr ; car malgré l'humanité
» avec laquelle nous avons traité cette indigne Nation, lorsqu'il en eft tombé
» quelques-uns dans notre pouvoir, elle eft fi brutale, fi cruelle, & fi achar-
» née contre nous, que fi nous avons le malheur d'être vaincus, perfonne ne
» doit efpérer que la vie lui foit confervée. Ces lâches ennemis n'étant pas
» accoutumés à combattre & à vaincre des Blancs, il ne faut pas compter
» qu'ils fçachent ufer de la victoire avec modération. Vous devez donc fon-
» der votre falut fur le fecours & la grace de Dieu, qui vous a fi fenfible-
» ment protégés dans tout le cours d'un long voyage, & fur vos propres ef-
» forts, feule reffource qui vous refte pour vous ouvrir le chemin de votre Pa-
» trie. Au refte ce ne font pas des gens fort aguerris que vous avez à combattre.
» Ils ont été obligés de laiffer malades à terre une partie de ceux qu'ils avoient
» amenés, & de prendre à leur place quelques Bourgeois de Macao & quel-
» ques Chinois, en leur mettant trois tael à la main. Voilà quels font la
» plupart de vos ennemis. Ils ne comptent que fur la force de leurs fix grands
» Navires, & fur le nombre, moins utile qu'embarrassant, de leurs équipages.
» Je puis le dire, par la certitude que m'en donne l'expérience ; Je fuis sûr
» que la confufion & le défordre regnent parmi eux.

(20) Page 400.

(21) *Ibidem*.

(22) Ajoutons un autre mérite, qui eft
d'avoir été facilement entendu de toute l'af-

semblée ; ce qu'il n'eft pas fi aifé de s'imagi-
ner des discours que les Hiftoriens prêtent
aux Généraux qui font à la tête d'une armée.

„ Si les forces étoient égales , ou si nos Vaisseaux n'étoient pas embarrassés
 „ de leurs cargaisons , vous êtes bien persuadés sans doute que je n'attendrois
 „ pas un moment pour commencer l'attaque. Nous ne sommes que trois con-
 „ tre six , & nos bâtimens ne sont pas libres. Je me dispenserai de combattre ,
 „ autant que je le pourrai , pour ne pas exposer , sans une nécessité absolue ,
 „ vos vies & les biens de nos Maîtres. Mais s'il en faut venir à l'action , fai-
 „ sons , mes chers Compagnons , faisons connoître à ces lâches qu'ils ont à
 „ faire à des Hollandois (23).

Après avoir écouté ce discours avec un profond silence , tous les matelots
 Hollandois s'écrierent d'une seule voix ; „ Oui , brave Amiral , nous voulons
 „ combattre , vivre & mourir avec vous.

Pendant qu'il parloit , on vit les ennemis s'approcher par l'Est de l'Isle avec
 la marée , & l'engagement paroîtroit inévitable. Mais craignant peut-être que
 la rapidité du courant ne les fit dériver au-dessous des Hollandois , ils serrent
 leurs voiles & jetterent l'ancre. Le *Yacht* , qu'on n'avoit pas encore eu le tems
 de mettre en pieces , étoit demeuré beaucoup à l'arrière. Trois fustes se détache-
 rent de la Flotte Portugaise & porterent sur lui. Mais l'*Erasme* , qui étoit
 heureusement sous voiles , s'avança promptement pour le dégager. Les fustes
 n'ayant osé l'attendre , Matelief donna ordre qu'on tirât du *Yacht* le canon
 & l'argent , qu'on y fit des ouvertures & qu'il fût coulé à fond. On y fit un
 trou ; & dans cet état il fut abandonné aux flots & au vent , qui le poussèrent
 vers Canton avec ses voiles & tous ses agrès (24).

Cependant le combat ne pouvoit plus être différé , lorsque l'ennemi , qui
 vouloit se tenir proche des terres , se trouva sur des bas fonds , où il parut
 embarrassé dans sa manœuvre. Matelief , aussi éloigné de la témérité que de
 la crainte , prit ce tems pour s'avancer à l'Ouest de la rivière ; & la nuit favo-
 risant bientôt sa retraite , il alla mouiller vers les dernières Isles qui sont à
 l'embouchure. Le lendemain , ayant assemblé le Conseil , il proposa si avec
 l'avantage du vent , qu'on avoit gagné sur les Portugais , il n'étoit pas à pro-
 pos des attaquer. Mais il ne trouva que de l'opposition à cet avis. L'inéga-
 lité du nombre , la difficulté de réparer les moindres pertes , dans un pays où
 non-seulement on n'avoit aucun azile certain , mais où la conduite des Man-
 darins devoit paroître suspecte ; enfin la crainte de commettre l'honneur de la
 Nation , à la vue d'un grand Empire où l'on étoit intéressé à le conserver ,
 firent prendre la résolution de remettre la vengeance & le commerce à des
 tems plus favorables. En s'éloignant des Isles , on vit paroître les ennemis ,
 avec le vent arrière , & quelques-uns les crurent prêts à fondre sur la Flotte.
 Mais l'Amiral ne douta point qu'ils ne retournassent à Macao , assez satisfaits
 de pouvoir se vanter que leurs menaces avoient chassé les Hollandois. L'Au-
 teur observe qu'ils ne devoient pas avoir eu beaucoup d'empressement pour
 le combat , puisqu'il avoit dépendu d'eux de l'engager avec beaucoup d'avan-
 tages (25). Il ajoute que s'il falloit s'en rapporter au récit d'un Mandarin ,
 l'Empereur de la Chine ignoroit qu'ils fussent encore établis à Macao ; qu'ils
 en avoient été chassés depuis plusieurs années , & qu'ils y étoient revenus
 sous le nom de Castillans ; qu'il y avoit deux ans qu'on n'avoit vû à Macao

C. MATLIEF.
1607.

On croit le com-
bat inevitable.

Matelief a don-
né son yacht.

Les Hollandois
s'éloignent.

Triste état des
Portugais à Ma-
cao.

C. MATELIEF.
1607.

aucun Vaisseau de leur Nation; que ce retardement avoit réduit les habitans au dernier excès de la misère, & que se trouvant sans argent & sans secours, ils étoient menacés de mourir de faim sans l'arrivée de leurs derniers Navires (26),

Regrets de Matelief.

Réflexions qu'il se console.

Matelief alla relâcher à l'Isle de *Sanchoam* (27), pour y prendre de l'eau & du bois. Il emportoit un chagrin si vif d'avoir manqué l'occasion d'ouvrir l'entrée de la Chine à la Compagnie Hollandoise, qu'en reconnoissant la nécessité de se retirer, il voulut néanmoins que le sentiment où il avoit été de combattre fut couché sur le Registre de la Flotte. Mais à mesure que la tristesse fit place à ses réflexions, il conçut que pour obtenir ce qu'il désiroit, il auroit fallu attendre fort long-tems la permission de la Cour; que les Portugais n'auroient épargné ni sollicitations ni présens pour l'empêcher; que si la réponse de Canton eut été favorable, elle pouvoit être frauduleuse, & concertée même avec les ennemis des Hollandois, pour trouver le moyen de se saisir des Vaisseaux & partager avec eux le butin; qu'en supposant le Mandarin sincère, il n'auroit pas garanti les Vaisseaux des insultes des Portugais, qui avoient alors des forces considérables, & qui étoient d'autant plus intéressés à s'en servir, qu'outre le motif de la haine, ils devoient sentir que c'étoit fait de leur Commerce à la Chine si l'accès du pays étoit une fois libre aux Hollandois: qu'il ne falloit pas douter par conséquent qu'ils ne s'y opposassent de toute leur force, & contre le gré même des Chinois, qu'ils trouveroient le moyen d'apaiser par des présens, & s'il le falloit, aux dépens de tous leurs biens, parce que les plus grands sacrifices leur seroient moins désavantageux que la perte de leur Commerce. Toutes ces raisons lui firent conclure, que sans avoir rien à se reprocher, il avoit à se plaindre de la fortune, qui l'avoit amené à Canton lorsque les Portugais étoient en état de l'en chasser, & que ce qui lui restoit à faire pour la Chine, étoit de donner avis de ce qui s'étoit passé aux Directeurs de la Compagnie, afin qu'à l'avenir ils y envoyassent de plus grandes forces (28). Après s'être confirmé dans cette résolution, il fit des présens à divers Chinois qui étoient encore sur la Flotte, & les renvoyant libres il leur donna une lettre dans ces termes (29) pour le Mandarin de Canton.

Lettre qu'il écrit au grand Mandarin de Canton.

„ Je suis venu devant Lamthau, dans la rivière de Canton, par l'ordre du
 „ Roi de Hollande, pour exercer le Commerce; & dans cette vûe j'ai ap-
 „ porté beaucoup d'argent & de marchandises. Les Portugais se sont opposés
 „ à mon dessein & m'ont interdit l'accès du pays. J'ignore si c'est par votre
 „ ordre. Quoiqu'il en soit, je n'ai pas jugé à propos de me battre contre ces
 „ ennemis, qui avoient six Vaisseaux libres, tandis que je n'en ai que trois,
 „ chargés de marchandises & d'argent. J'ai pris le parti de me retirer. Si
 „ vous désirez que les Hollandois viennent trafiquer à Canton, qu'il vous
 „ plaise d'envoyer une lettre à Patane, à Johor, ou à Bantam, & nous re-
 „ viendrons avec des forces qui ôteront aux Portugais l'envie de nous atta-
 „ quer. Je vous renvoie dix Chinois, que j'ai délivrés des fers des Japonois.

(26) *Ibid.* & page suivante.

(27) Apparemment celle que nous nom-
 mons *Sanctiam*, où mourut l'illustre S. Fran-

çois-Xavier.

(28) Pages 467, 468 & suiv.

(29) Page 468.

C'est le seul service que je puisse vous rendre. Cependant foyez persuadé que les Hollandois seront toujours amis des Chinois.

La Flotte, ayant mis à la voile le 15 de Septembre, mouilla successivement à Champa, à Paham, & dans quelques autres rades, où Matelief laissa des Facteurs. Deux mois se passerent ainsi à régler les affaires du Commerce, jusqu'au 27 de Décembre qu'il aborda au Port de Bantam. De-là, ses soins s'étendirent dans tous les lieux où les Hollandois avoient des Comptoirs, & sa principale attention tomba sur Amboine & Ternate. Il fit partir des Vaisseaux pour l'Europe. Il reçut de la Compagnie des instructions secrètes, qui lui recommandoient les affaires de la guerre, & qui lui ordonnoient même de les préférer à celles du Commerce (30). Il termina plusieurs difficultés importantes, qui s'étoient élevées, pour les droits, entre le Sabandar de Bantam & le Comptoir Hollandois. Le détail de ces grandes occupations ne seroit ici qu'un médiocre ornement; mais on ne doit pas supprimer une déclaration fort singulière que l'Auteur du journal lui fait faire à Bantam, sans nous apprendre quel en étoit le fondement, ou si c'étoit un artifice dont on doit faire honneur à sa politique (31).

Le 30 de Décembre, dit-il, Matelief ayant mandé le Tomongon & le Sabandar, leur déclara que le Roi de Hollande avoit envoyé un Vaisseau exprès pour avertir tous les Rois des Indes, que les Portugais viendroient dans leurs Ports avec des pavillons Hollandois & des Vaisseaux de fabrique Hollandoise, pour tromper également les Hollandois & les Indiens; qu'on ne pouvoit être trop sur ses gardes; que ces ennemis communs devoient assembler encore une puissante armade, dans la résolution de ne pas même épargner les Rois; que leur principale vûe étoit d'exterminer ceux de Johor & de Bantam; qu'il falloit se hâter d'en avertir le Roi de Johor & de le soutenir par l'espérance d'un prompt secours, s'il ne l'avoit déjà reçu, parce que la Compagnie avoit fait partir sous le commandement de l'Amiral *Van Caerden*, huit Vaisseaux qui étoient peut-être déjà dans la mer des Indes, ou qui y seroient bientôt; que l'année suivante on verroit encore arriver une grosse Flotte de Hollande, & qu'on laisseroit des troupes à Johor, pour y résider constamment.

Cette confidence, feinte ou réelle, produisit un effet qui surpassa les espérances de Matelief. Les Officiers de Bantam ayant demandé le tems de faire leur rapport au Roi, ou plutôt, celui de délibérer entr'eux dans leur Conseil, revinrent chargés des plus vifs remerciemens. Ils assurèrent, de la part du Roi, qu'ils espéroient pourvoir à tout; qu'ils étoient résolus de ne souffrir dans leur Port aucun Vaisseau, de quelque nature qu'il pût être, sans en avoir donné avis au Directeur du Comptoir Hollandois; que ceux qui paroïtroient suspects n'obtiendroient pas la liberté du Commerce, & que s'ils n'étoient reconnus & protégés par le Directeur, ils seroient traités en ennemis, fussent-ils partis des Ports de Hollande (32).

L'arrivée de Paul Van Caerden, qui entra dans la rade de Bantam avec sept Vaisseaux, le 5 de Janvier 1608, vint confirmer ces dispositions. Cet Amiral avoit perdu, près de Mozambique, un de ses bâtimens par le naufrage; mais on avoit sauvé la cargaison. Matelief lui raconta une partie de

C. MATELIEF.

1607.

Il part & donne
ses soins au
Commerce.Etrange déclara-
tion qu'il fait à
Bantam.Elle produit
d'excellens ef-
fers.

1608.

Flotte du second
voyage de Van
Caerden.

(30) Page 492.

Tome VIII.

(31) Page 493.

(32) Page 494.

C. MATELIEF.
1608.

Cet Amiral s'accorde peu avec Matelief.

ses expéditions, & lui conseilla de se hâter s'il vouloit rencontrer les Vaisseaux Portugais qui venoient de la Chine. A l'égard des affaires des Indes, il lui offrit les informations qu'il jugeoit nécessaires pour la facilité de ses entreprises; mais il le pria de faire descendre son Conseil, avec lequel il étoit important d'entrer en délibération. Caerden répondit qu'on délibéreroit à bord, & que ses Vaisseaux ne pouvoient demeurer dépourvus de leurs principaux Officiers. Matelief, qui pénétra ses dispositions, lui dit qu'il feroit ce qu'il jugeroit à propos (33). S'il étoit question de bagatelles ou de choses différentes, Caerden ne s'ennuioit point. Mais s'agissoit-il des affaires : il affectoit de ne pas prêter l'oreille à la conversation, il ne s'informoit de rien; & si l'on commençoit à l'en entretenir, il détournoit le discours. Matelief fut surpris de cette conduite. Il lui auroit donné volontiers son Pilote, qui auroit été reconnu dans tous les lieux qu'il avoit déjà visités; mais Caerden ne parut pas le désirer. L'Auteur du Journal reconnoît qu'il ne manquoit pas de courage; mais sa négligence, dit-il, pouvoit être dangereuse, & Matelief n'en avoit pas bonne opinion (34).

Il revient à ses conseils.

Cependant il sentit à la fin le besoin qu'il avoit de ses conseils; & les lui ayant demandés, sur quelques incidens qu'il voyoit tourner autrement qu'il ne s'y étoit attendu, Matelief, sans se faire trop valoir, offrit de les donner par écrit, sous prétexte que les paroles peuvent quelquefois recevoir un sens équivoque. Non-seulement il satisfait à ses demandes, mais il lui fit un plan d'opérations pour sa Flotte, auquel Van Caerden n'eut pas toujours la docilité de se conformer. Ce plan rouloit sur les principes qu'on a lus dans son Mémoire; & la suite des événemens fera juger, sur-tout dans la Relation suivante, de quel côté étoient les lumières & le véritable zèle.

Retour de Matelief en Hollande.

Matelief, ne pensant plus qu'à retourner en Europe, mit à la voile le 28 de Janvier (35). Il avoit pris, à bord, des Ambassadeurs, que le Roi de Siam envoyoit au Prince Maurice, sous la conduite de ce même *Cornelle Spex*, qu'on a vu destiné par l'Amiral Warwick à faire le voyage de la Chine avec d'autres Ambassadeurs du même Monarque. Sa navigation fut tranquille jusqu'au 12 d'Avril, qu'il mouilla dans la baie de la Table, où il eut la curiosité de visiter l'Isle qui est à l'entrée de cette baie, & dont le circuit est d'environ une lieue & demie. On ne s'arrêta à ce léger incident que pour faire remarquer l'influence du climat sur les brebis qu'on transporte d'Europe en Afrique. Les Anglois en avoient laissé huit dans cette Isle, dont sept avoient tenu lieu, à l'Amiral Spilberg, des rafraîchissemens qu'il n'avoit pu obtenir des Sauvages. Il y en restoit une, que Matelief rencontra & qu'il fit tuer. Elle étoit si prodigieusement engraisée, que sa queue avoit vingt-cinq pouces d'épaisseur, & pesoit dix-neuf livres. La graisse des boyaux & du rognon pesoit trente-quatre livres, & l'on fut obligé d'en ôter dix ou douze livres de dessus la chair pour en pouvoir manger. Matelief jugea qu'il seroit utile pour la Nation de pouvoir trouver quelquefois une si bonne ressource, dans un lieu où les autres provisions n'étoient pas toujours abondantes. Il y fit mettre dix-sept brebis,

Combien les animaux de l'Europe s'engraissent en Afrique.

(33) *Ibid.* & p. 495. Le jour qu'une Relation jette sur l'autre est un fruit très-utile de l'ordre où l'on prend soin de placer chaque Voyage.

(34) Page 495. On verra dans la Relation du second Voyage de Van Caerden, quelle opinion il avoit de Matelief à son tour.

(35) Page 503 & suiv.

trois beliers, & quatre chevres; avec une infcription gravée fur une plaque d'étain, pour rendre témoignage du nombre de ces animaux, du tems, & de fes intentions (36).

Il continua fa route avec le même bonheur, jufqu'au 7 de Juillet, que le fcorbut commença fes ravages vers les vingt-fept degrés & demi de latitude du Nord. Corneille *Spex* en fut une des premières victimes. Comme il avoit eu l'occafion d'amaffer beaucoup de pierres, on fut furpris de n'en trouver aucune dans fon bagage. Un autre paffager avertit Matelief que *Spex* l'avoit chargé, en mourant, de retirer certaines pierres qu'il avoit données en garde aux Ambaffadeurs Siamois & de les rendre à fa famille; mais, après fa mort, ces perfides Indiens n'ayant contr'eux qu'un feul témoin, nioient de les avoir reçues (37). Matelief fit appeller le premier Ambaffadeur, qui fe nommoit *Conchi*, & lui demanda pourquoi il faisoit difficulté de rendre ce qui lui avoit été confié. Sa réponse fut un defaveu formel. L'Amiral irrité lui dit qu'il ne lui demandoit pas s'il étoit chargé des pierres, parce qu'il en fçavoit la vérité, mais qu'il lui ordonnoit de les rendre. Il ajouta que c'étoit une action infâme, pour l'Ambaffadeur d'un grand Roi, de nier un dépôt & d'oser foutenir un fi odieux menfonge. Ce reproche n'ayant pas eu plus de force pour émouvoir *Conchi*, Matelief le traita de *méchant coquin*, de *perfidé noir*, & jura qu'il alloit lui *faire couper les oreilles*. A cette menace, l'Ambaffadeur envoya fur le champ un petit fac de damas gris cendré, qui contenoit les pierres enveloppées dans de petits papiers.

Entre ceux qui moururent du fcorbut, on compra *Sapoti*, frere de Fernando, chef des Raffanives d'Amboine (38), qui alloit en Hollande pour y apprendre la langue. L'Amiral même fut attaqué du mal commun & ne dut la vie qu'à la force de fon temperament. Dans tout l'équipage, à peine reftoit-il un feul homme qui jouit d'une parfaite fanté; & de plus de deux cens, il n'y en avoit que quarante qui ne fuflent pas retenus au lit. On arriva le 26 d'Août à *Portland*, & l'on fut obligé d'y louer quarante Matelots pour conduire le Vaiffeau jufqu'en *Zélande*, où Matelief mouilla devant Rammekens, le 2 de Septembre, après un voyage de trois ans, trois mois & vingt-un jours (39).

Il fe rendit à la Haie, le 11, avec les Ambaffadeurs de Siam, qu'il préfenta au Prince Maurice. Leurs préfens confiftoient dans une boîte d'or cizelé, qui contenoit leurs lettres de créance; deux autres petites boîtes d'or, dans l'une defquelles il y avoit un diamant, & dans l'autre un rubis; deux fufils d'ouvrage en relief; deux demi-piques garnies d'or, & deux autres, dont l'une étoit auffi garnie d'or, mais d'un ouvrage moins rare. Le motif de cette ambaffade n'étoit en apparence que de vifiter les Provinces-Unies, & de rendre au Prince les civilités que le Roi de Siam en avoit reçues. Mais *Spex* avoit mieux informé l'Amiral. Ce Monarque étoit frappé des horribles imputations dont les Portugais ne cefloient pas de charger la Nation Hollandoise. Ils en parloient avec le dernier mépris, & comme du rebut de tous

C. MATELIEF.
1608.

Infidélité d'un
Ambaffadeur
Siamois.

Mort de Sapoti,
& triste état du
Vaiffeau de Ma-
telief.

Il arrive en Zé-
lande.

Préfens des Am-
baffadeurs de
Siam.

Motifs secrets de
cette ambaffade.

(36) Pages 512 & 513.

(37) Page 516. L'Auteur du Journal croit
ce détail néceffaire, pour faire connoître
combien de précautions il faut apporter aux

moindres affaires avec les Indiens.

(38) Page 517.

(39) Page 518.

C. MATELIEF,
1608.

les hommes (40). Cependant n'ayant pu ignorer ce qui s'étoit passé entre l'Armée & la Flotte de Matelief, il avoit peine à comprendre qu'une Nation qui envoyoit tant de navires aux Indes & qui s'y distinguoit par de telles actions, fût en effet si méprisable (41). C'étoit pour l'éclaircissement de cet important mystère, qu'il avoit fait entreprendre un si long voyage à ses Ambassadeurs.

Éloges quere-
çoit Matelief.

Dans l'audience que Matelief eut des États de Hollande, il fut remercié, par la bouche du Grand-Pensionnaire, avec des éloges extraordinaires de son courage & de sa conduite. Les États-Généraux lui firent les mêmes remerciemens, & le Prince Maurice y ajouta des témoignages particuliers de la plus haute estime (42).

(40) Page 519.

(41) *Ibidem*.

(42) Cette Relation est confirmée par diverses Lettres qui se trouvent à la fin du Journal, & qui contiennent plusieurs autres circonstances de Guerre & de Commerce. Elles sont de Jacques l'Hermite le jeune (*) à son pere. Il étoit persuadé, comme Matelief, que la ruine de Malaca étoit nécessaire au Commerce des Hollandois, parce que cette Place traverseroit toujours leur navigation à la Chine & aux Moluques, qui étoient leurs principaux objets. Il ne croyoit pas que la liberté du Commerce à la Chine pût être obtenue par la douceur, & il conseilloit d'employer d'autres moyens. Il donnoit un avis pour la construction des Vaisseaux, qui mérite de déterminer cet article.

» Les Directeurs, dit-il, ont fait construire
» cette fois leurs Vaisseaux sans châteaux d'a-
» vant, & sans demi-pont derrière le mât ;
» mais nous avons éprouvé que cette sorte de
» construction est fort désavantageuse pour
» le combat. Si le Middelbourg avoit eu un
» chateau-d'avant, il y a bien de l'apparence
» qu'il n'auroit pas été brûlé ; parce qu'on
» auroit eu plus de facilité à se déborder ; au
» lieu que personne n'osoit paroître sur le

» bord, pour faire cesser cette manœuvre ;
» qu'il n'eût aussi-tôt la tête cassée. La force
» de pareils bâtimens doit particulièrement
» consister à être capables de se défendre de
» l'abordage ; & pour cela ils doivent avoir
» de bons châteaux d'avant & d'arrière, ou
» un haut-pont courant devant arrière, qui
» soit fort & sur lequel il y ait du canon ; car
» ce sont ces pièces-là qui sont le plus d'effet
» lorsqu'on est à l'abordage. Celles qui sont
» sur le bas-pont tirent trop haut pour faire
» des ouvertures à l'eau & couler à fond, &
» trop bas pour porter sur les gens du pont
» ennemi. Les Vaisseaux qu'on envoie aux
» Indes peuvent bien supporter cette charge,
» parce qu'il n'est pas nécessaire que les pié-
» ces qui sont sur le haut-pont soient du plus
» gros calibre. Quand on a eu l'occasion de
» faire des expériences, on sçait quelle est
» l'utilité de chaque chose & l'on en connoît
» les défauts.

Enfin l'Hermite conseille de faire incessamment des moulins à poudre, soit à Johor ou à Achin ; non-seulement, dit-il, parce qu'il sera très-avantageux aux Vaisseaux de la Compagnie d'y en trouver toujours, mais encore parce qu'on en pourra vendre aux Indiens, & que le profit en seroit considérable (**).

(*) Il étoit employé sur la Flotte de Matelief, & dans la suite on lui verra faire un voyage aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, en qualité d'Amiral d'une Flotte

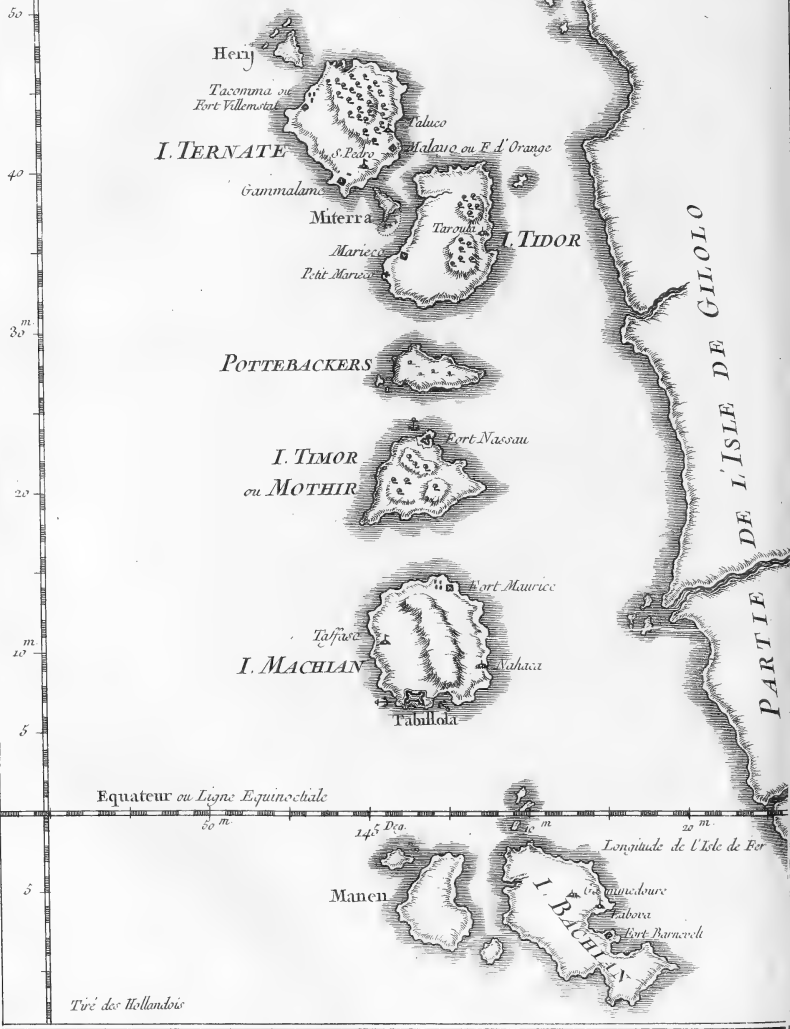
d'onze Vaisseaux.

(**) Copies de diverses Lettres, à la fin du Journal de Matelief, pages 371 & suiv.



CARTE PARTICULIERE DES ISLES MOLOQUES

Echelle de Lieues Marines de 20 au Degré



D E S C R I P T I O N

D E S I S L E S M O L U Q U E S .

L'ARCHIPELAGUE oriental comprend un si grand nombre d'Isles, qu'on entreprendroit inutilement de les compter ; mais les Géographes modernes le divisent en cinq autres, entre lesquels ils donnent le premier rang à celui des Isles Moluques. Ce nom, qui se prononce *Moloc* dans la langue du pays, signifie *Tête* ou *Chef*. D'autres néanmoins le font venir de *Maluco*, mot Arabe, qui signifie le *Royaume* : mais dans l'un & l'autre sens, il paroît que le nom de Moluques emporte une idée d'excellence & de distinction. On en compte cinq principales, qui n'occupent guères plus de vingt-cinq lieues d'étendue, toutes à la vûe les unes des autres. Leur situation est presque entièrement sous la Ligne ; car la plus septentrionale n'en est qu'à un demi-degré du côté du Nord, & la plus méridionale à un degré du côté du Sud. Vers le Couchant, elles sont près de l'Isle de *Gilolo*, nommée par les Portugais *Batochina* de *Moro*. Plusieurs autres Isles, qui sont situées à peu de distance, sont aussi comprises sous le nom de Moluques. Mais les plus célèbres, par les épiceries qu'elles produisent & par les Relations des Voyageurs, portent les noms de *Ternate*, *Tydoor*, *Motier*, *Machien* ou *Maquien*, & *Bachian*. Anciennement elles ont été connues sous ceux de *Cape*, *Duco*, *Montil*, *Mara* & *Seque* (43).

Idée générale
des Moluques.

Origine du nom ;

La forme de ces cinq Isles est ronde, & presque la même. On ne donne pas plus de huit lieues de tour à la plus grande. Elles sont séparées les unes des autres par des bras de mer, & par quelques autres Isles beaucoup plus petites & la plupart désertes. L'accès en est dangereux, par la multitude de bancs de sable & d'écueils dont elles sont environnées. Cependant on y trouve quelques rades où les Vaisseaux peuvent mouiller. En général le terroir est si sec & si spongieux, que malgré l'abondance des pluies, les ruisseaux & les torrens qui tombent des montagnes ne parviennent pas jusqu'à la mer. Quelques-uns n'en trouvent pas la perspective agréable (44), parce qu'elles sont trop couvertes d'herbes & de brossailles, qui s'y entretiennent dans une verdure perpétuelle. Au contraire, d'autres sont charmés de cette vûe, & se plaignent seulement que l'air n'y est pas sain, sur-tout pour les Etrangers. On fait une triste description du *Berber*, maladie fort commune dans les cinq Isles. Elle fait enfler tout le corps. Elle affoiblit les membres & les rend presque inutiles. Cependant les habitans ont découvert un préservatif, dont l'effet passe pour certain lorsqu'il n'est pas employé trop tard. C'est du vin des Philippines, pris avec du clou de girofle & du gingembre. Les Hollandois attribuent la même vertu au suc de limons.

Propriétés des
cinq Isles.

Les Moluques produisent une variété surprenante d'épiceries & de plantes aromatiques ; sur-tout quantité de cloux de girofle, de canelle, de noix & de

(43) Argensola, T. I, p. 16 & 17.

peut-être seul de cette opinion. P. 19.

(44) On cite le célèbre Barros, qui est

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.
Alimens que la
nature fournit
aux habitans.

fleurs de muscade, de sandal, d'aloës, d'oranges, de limons & de cocos. Elles n'ont ni bled ni riz; mais la nature & l'industrie suppléent à ce défaut. Les habitans pilent le bois d'un arbre qui ressemble beaucoup au palmier sauvage, & qui rend une sorte de farine très-blanche, dont ils font de petits pains, de la forme des pains de savon d'Espagne. Cet arbre ou cette plante, qu'ils nomment *Sagu*, s'éleve de quinze ou vingt pieds, & pousse des branches qui approchent de celles du palmier. Son fruit, qui est rond & fort semblable à celui du cyprès, contient une sorte de fils ou de petits poils déliés, qui causent de l'inflammation lorsqu'ils touchent à la chair. En coupant les branches tendres de la plante, on en fait sortir une liqueur qui sert de breuvage aux Indiens. Pour la recevoir, ils mettent le bout de la branche quireste à l'arbre, dans l'ouverture de quelque vaisseau, & l'espace d'une nuit suffit pour le remplir. Cette liqueur, qu'ils nomment *Tual*, a la blancheur du lait. Elle est douce dans sa fraîcheur. Si on la fait bouillir, elle fermente à peu près comme le grain germé dont on fait la biere, & on lui fait prendre le goût du vin ou du vinaigre, suivant le besoin qu'on en a. Le Nipa & le Cocotier sont deux autres arbres, dont les habitans tirent aussi beaucoup d'utilité; sur-tout le second, qui leur fournit tout à la fois du vin, de l'huile, des cordages, & des solives pour leurs édifices. Ils trouvent encore une liqueur plus douce dans l'espece de roseau qu'ils nomment *Bambous*. Quelques Relations Hollandoises ne leur accordent ni viande ni poisson: ce qui ne doit être entendu que de la quantité nécessaire pour en fournir aux Vaisseaux; car tous les autres Voyageurs assurent qu'ils en ont assez pour leur provision. Le Ciel, soit dans la colere ou dans sa bonté, ne leur a donné aucune mine d'or ni d'argent, ni même d'autres métaux inferieurs; mais ils ne sont pas éloignés de *Lambaco*, Isle abondante en fer & en acier. Ils en tirent la matiere de leurs fabres, qu'ils nomment *Campillanes*, & celle de leurs poignards, auxquels ils donnent le nom de *Cris*, comme dans plusieurs autres parties des Indes. D'ailleurs les Portugais & les Hollandois leur ont fourni des mousquets, des canons, & toutes les armes qui sont connues en (45) Europe.

Anciens Maîtres
& Religion des
Isles Moluques.

Loix grossieres
du pays.

On prétend que les Chinois occuperent autrefois les Moluques, lorsqu'ils subjuguèrent la plus grande partie des pays orientaux, & qu'après eux, elles eurent successivement pour maîtres, les Javanois, les Malais, les Persans & les Arabes (46). C'est aux derniers qu'on y attribue l'introduction du Mahométisme, dont les superstitions s'y mêlerent avec celles de l'idolatrie. Il s'y trouve d'anciennes familles, qui se font honneur de tirer leur origine des premieres Divinités du pays, sans en être moins attachées à l'Alcoran. Les Loix y sont grossieres & barbares. Elles permettent la pluralité des femmes, sans en fixer le nombre & sans aucune regle pour le bon ordre des mariages. Cependant la premiere femme du Roi est distinguée par le nom de *Putrix*, & ses enfans sont estimés plus nobles que ceux des autres femmes. Leur droit à

(45) Argenfola, T. I, p. 19.

(46) On parle plusieurs langues différentes dans ces Isles; ce qui doit faire juger qu'elles ont été peuplées par divers peuples. Le Malais y est la langue la plus commune. Quel-

ques-uns ont écrit que les habitans des Moluques sont descendus des peuples de Java, qui furent attirés dans ces Isles par l'odeur du girofle & des autres aromates.

la succession n'est jamais contesté par les enfans d'une autre mere. Les Loix pardonnent fort difficilement le larcin, & font grace à l'adultere. Dans l'opinion de ces Insulaires, la propagation du genre humain doit être le premier objet de la politique. Ils ont des Ministres publics, qui sont obligés de se promener dès la pointe du jour dans toutes les rues des Villes & des Bourgs, en battant la caisse, pour éveiller les personnes mariées & les exciter à remplir le devoir conjugal (47).

Les hommes portent des turbans de diverses couleurs, ornés de plumes & quelquefois de pierres précieuses. Celui du Roi est distingué des autres. C'est une espece de mitre, qui lui tient lieu de couronne. L'habit commun est un pourpoint ou une veste, qu'ils appellent *Chenines*, avec des haut-de-chausses de damas bleu, rouge, verd ou violet. Ils portent aussi des manteaux courts de la même étoffe, quelquefois étendus, & quelquefois racourcis & noués sur l'épaule. Les femmes entretiennent soigneusement leur chevelure, qu'elles laissent flotter de toute leur longueur, ou qu'elles relevent en nœuds, entremêlés de fleurs, de plumes & d'aigrettes (48). Leurs robes sont à la Turque ou à la Persane. Elles portent des brasseliers, des pendans d'oreilles, des colliers de diamans & de rubis, & de grands tours de perles. Ces ornemens sont communs à tous les états. Les étoffes de soie & d'écorce d'arbre sont en usage aussi, sans aucune distinction pour les deux sexes, & leur viennent de toutes les parties de l'Inde, qui s'empresse de les apporter en échange pour du girofle & du poivre. On doit juger que ce n'est pas pour se garantir du froid, qu'ils apportent tant de soins à leur parure. Ce goût de propreté leur est venu sans doute avec le Mahométisme. Les hommes le portent jusqu'à parfumer leurs habits (49).

Habillement & caractère des habitans.

En général les femmes sont d'une taille médiocre, blanches, assez jolies & d'une humeur vive. Avec quelque soin qu'elles soient gardées, on ne peut les empêcher de tromper leurs maris. Elles s'occupent ordinairement à filer du coton, qui croît en abondance dans toutes leurs Isles. Celles qui sont pauvres vendent du poisson sec ou frais dans les marchés, des poules, des bananes, des cannes de sucre, du gingembre verd & d'autres denrées. Mais les plus riches ne possèdent point d'argent. La principale richesse de ces Insulaires consiste en cloux de girofle. Il est vrai qu'avec cette précieuse marchandise il n'y a rien qu'ils ne puissent se procurer (50). Les hommes sont un peu bazanés, ou plutôt d'une couleur jaunâtre, plus obscure que celle du coing. Ils ont les cheveux plats, & plusieurs se les parfument d'huiles odoriférantes. La plupart ont les yeux grands & le poil des sourcils fort long. Ils le colorent d'une forte de peinture, aussi-bien que celui des paupiers. Ils sont robustes, infatigables à la guerre & sur mer, mais paresseux pour tout autre exercice. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchissent de bonne-heure. Ils sont doux & officieux à l'égard des Etrangers, se familiarisant aisément; mais importuns par leurs demandes continuelles, intéressés dans le Commerce,

Figure des hommes & des femmes.

(47) *Ibid.* p. 23, & second Voyage des Hollandois, p. 519.

(48) Argenfola, *ibid.* p. 24. La Relation des Hollandois dit au contraire qu'elles n'y

portent aucun ornement. P. 522.

(49) Second Voyage des Hollandois, page 521.

(50) P. 522, & Argenfola, T. II, p. 23.

DESCRIPTION
DES ÎLES
MOLUQUES.
Trois Rois des
Moluques.

Île de Ternate
& son Roi.

soupçonneux, trompeurs; & pour joindre plusieurs vices en un seul, ils sont ingrats (51).

Les Îles de Ternate, de Tidor & de Bachian, ont chacune leur Roi particulier; mais le plus puissant de ces trois Princes est celui de Ternate, qui compte dans ses États la plupart des Îles voisines. On a déjà remarqué que l'Île de Ternate n'a pas plus de huit lieues de tour. Le terrain en est haut, & l'eau des puits y est fort douce. Elle a deux ports qui regardent l'Orient; l'un qui se nomme *Telingamma*, & l'autre à une lieue de-là, qui se nomme *Toloco* (52). Leurs quais sont revêtus de pierre, & commodes pour les Vaisseaux. Le Roi tient sa Cour à *Gammalamma*, Ville située sur le rivage, mais sans rade, parce que la mer y a trop peu de profondeur & que le fond en est pierreux. Les habitants y ont fait une jetée de pierre, pour se mettre à couvert des surprises; de sorte que les Vaisseaux étrangers vont mouiller ordinairement devant *Telingamma*, où la rade est fort bonne entre cette Place & l'Île de Tidor. A une demie-lieue de *Telingamma*, dans les terres, est une petite Ville nommée *Maleia*, qui est revêtue d'un mur de pierres (53) fêches.

Gammalamma, qui peut passer pour la capitale de Ternate, quoique d'autres donnent ce titre à *Maleia*, ne contient qu'une rue, de l'ancienne longueur d'Amsterdam, mais sans pavé. La plupart des édifices sont de roseaux. Le reste est de bois; & les deux rangs qui forment la rue s'étendent le long du rivage (54). On découvre, au milieu de l'Île, une montagne qui n'a pas moins de deux lieues de hauteur, couverte de palmiers & d'autres arbres, au sommet de laquelle on trouve une profonde caverne, qui semble pénétrer jusqu'au fond de la montagne, & dont l'ouverture est si large, qu'à peine reconnoît-on quelqu'un d'un côté à l'autre (55).

Volcan de Ternate.

Elle contient un espace en forme d'aire, composé de pierre & de terre mouvante. C'est un volcan d'une nature extraordinaire. On en voit sortir une fontaine; mais on ne sçait si l'eau en est douce, aigre, ou amère, car personne n'a la hardiesse d'en goûter. Un Espagnol, nommé Gabriel Rebelo, ayant eu la curiosité de mesurer avec des cordes la profondeur de la caverne, la trouva de cinq cens brasses. Mais Antoine Galva, qui commandoit les Portugais dans ces Îles en 1538, en a donné la description suivante.

Sa description
par Antoine
Galva.

Il prit un tems calme pour ses observations. Celui des équinoxes, & les mois d'Avril & de Septembre ne lui auroient pas été favorables, parce que les vents qui soufflent alors embrasent la matière combustible, & lui font jeter de grandes flammes. Ce volcan sent beaucoup le souffre. Aussi en jette-t-il une grande quantité, qui se mêle avec de la terre & des pierres rouges, qui en sortent impétueusement, comme de la bouche d'un canon. Il y a beaucoup d'apparence que le bas de la montagne contient de grandes concavités, où la rarefaction de l'air, causée par le feu, produit des tremblemens de terre avec un bruit furieux. Les flammes & les pierres embrasées, qui s'élèvent dans l'air, vont jusqu'à la Ville de *Gammalamma*, & quelquefois jusqu'aux Îles de Meao & de Casure, qui sont à vingt lieues de Ternate. La fumée est de di-

(51) *Argensola*, T. I, p. 22.

(52) *Ibid.* p. 113.

(53) Second Voyage des Hollandois, pa-

ges 513, 514.

(54) *Ibid.* p. 512.

(55) *Argensola*, T. I, p. 113,

verses couleurs, suivent la nature de l'humeur ou de la terre qui pousse quantité d'exhalaisons différentes. L'air, qui en est rempli, peut contribuer aussi à cette variété. L'infection en est si forte, qu'elle corrompt les eaux & qu'elle les rend même dangereuses. Cependant la montagne ne laisse pas d'être fertile & couverte de verdure, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Delà jusqu'au sommet, on sent beaucoup de froid, & l'on n'y trouve aucune espèce d'oiseaux; mais on y voit quantité de mouches. Lorsqu'on est arrivé au sommet, on découvre une vaste mer & une infinité d'Isles, parce que l'air y est toujours pur, & sans mélange d'aucunes vapeurs qui puissent arrêter la vue. A l'endroit de la hauteur où finit la verdure, on trouve une fontaine d'eau douce, mais extrêmement froide. Au sommet, dans un lieu éloigné de l'ouverture d'où sortent les flammes, il se détacha dans le même tems une grande piece de terre, & l'on vit couler pendant deux jours de l'eau en abondance. Ensuite de grandes masses de roche, qui roulerent en bas & qui entraînent des arbres & des terres jusqu'au bord de la mer, formerent au pied de la montagne diverses concavités en forme de voutes. Antoine Galva raconte aussi qu'on trouve sur la montagne un grand lac d'eau douce, entouré d'arbres, dans lequel on voit des crocodiles azurés & dorés, qui ont plus d'une brasse de longueur, & qui se plongent dans l'eau lorsqu'ils apperçoivent ou qu'ils entendent des hommes (56).

Les Relations Hollandoises rapportent plus simplement, que près de la Ville où le Roi tient sa Cour, il y a un volcan qui paroît terrible, sur-tout dans le tems des équinoxes, parce qu'alors on voit toujours regner certains vents, dont le souffle embrase la matiere qui nourrit ce feu. Elles ajoutent qu'il fait toujours froid sur le haut de la montagne, & qu'elle ne jette point de cendre, mais seulement une matiere légère qui ressemble à la pierre de ponce, qu'elle s'élève en forme de pyramide, & que depuis le bas jusqu'au sommet elle est couverte d'arbrisseaux & de brossailles qui conservent toujours leur verdure, sans que le feu qui brûle dans ses entrailles paroisse jamais les altérer; qu'au contraire, il semble contribuer à les arroser & à les rafraîchir par des ruisseaux qui se forment des vapeurs qu'il exhale.

Témoignage
des Relations
Hollandoises.

Un Hollandois, de la suite du Gouverneur *Timb*, qui alloit commander aux Moluques en 1626, dans les établissemens de la Compagnie de Hollande, déclare dans la Relation de son voyage, que malgré le témoignage de plusieurs personnes, qui se font vantées d'avoir visité sur le sommet de la montagne de Ternate, il ne peut se persuader que cette entreprise eut jamais été véritablement exécutée. « Ce n'est pas seulement, dit-il, par les roseaux pointus dont presque tout le bas de cette montagne est environné, & qui se nomment *Cannacannas*, ni par la multitude des rochers escarpés, qu'un curieux seroit arrêté. Il y trouveroit un obstacle invincible dans la quantité de cendres & de pierres brûlées, qui sont entre ces roseaux & qui remplissent tous les endroits par lesquels on pourroit espérer de s'ouvrir un passage. Toutes les séparations qu'on croit voir entre les cannes & les brossailles sont bouchées de ces cendres, dont les monceaux ont plus de hauteur que les pointes mêmes des buissons, & qui sont comme autant de pe-

Témoignage
d'un Voyageur
plus moderne.

(56) Histoire de la conquête des Moluques, T. I, p. 114 & suivantes.

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.Etat de Ternate
en 1686.

Fort d'Orange.

Négrerie.

Ville de Gam-
malamma.Fort creusé par
les Espagnols.

Ile de Tidor.

» tites montagnes taillées à pié-droit; car la hauteur du volcan n'est pas si
» extraordinaire. Ceux qui l'ont mesurée le plus exactement ne la font aller
» qu'à trois cens soixante-sept brasses & deux pieds (57).

Vers le même tems, l'Isle de Ternate étoit fort bien peuplée. La Ville de *Maleye* se trouvoit environnée de bonnes palissades. Elle étoit habitée par des Bourgeois libres & par des Mardicres. Les Hollandois y avoient élevé au côté du Nord une Forteresse, sous le nom d'*Orange*, à quatre bastions, revêtus de pierre. Les murailles des courtines étoient épaisses, & les fossés profonds. On y voyoit des appartemens commodes pour les Officiers & les Subalternes, de grands magasins, un Hôpital, un grand atelier pour les ouvriers & quantité de canon. En sortant de la Ville, on découvroit le grand jardin de la Compagnie, & une nouvelle *Négrerie*, avec une petite redoute de pierre du côté de l'eau.

La Négrerie, ou la petite Ville, qui étoit au côté septentrional de la Forteresse consistoit en une grande & large rue, qui avoit plus de mille pas de long. On y voyoit la mosquée royale & la sepulture des Rois. Le Prince frere du Roi y faisoit sa demeure, avec sa sœur, qu'on nommoit la Princesse de *Gammalamma*. Au bout de la rue étoient les Palais du Roi & ses jardins. Les édifices étoient dans le goût du pays, c'est-à-dire, fort mal entendus. Encore avoient-ils été ruinés par les dernières guerres. Un peu plus loin, en tirant au Nord le long du rivage, on trouvoit un Bourg, de la dépendance d'un Seigneur du pays nommé *Magade*, qui avoit été Secrétaire du cabinet du Roi, & qui étoit alors Conseiller d'Etat. Sa maison étoit assez belle, & ce Bourg avoit une mosquée, qui en faisoit le second ornement. Au delà, sur le bord de la mer, se présente une éminence sur laquelle les Hollandois avoient un Fort nommé Terbeke.

En allant du Fort d'Orange au Sud-Est, à trois lieues ou trois lieues & demie, on rencontre la Ville de *Gammalamma*, dont les Espagnols ont été si long-tems les maîtres & où ils s'étoient bien fortifiés. Les ruines & les fondemens du Château rendent encore témoignage que c'étoit une excellente place; mais on n'y voit plus qu'un lieu désert & rempli de brossailles.

Entre *Gammalamma* & le Fort d'Orange, on trouve, dans une vallée, une eau interne nommée *Sasse*, qui a près d'une lieue de tour, & qui n'est séparée de la mer que par une digue assez étroite. Sa profondeur est de soixante à soixante-dix pieds. On prétend que les Espagnols prirent la peine de creuser ce grand espace, pour en faire un petit port qui pût suppléer aux inconvénients du rivage; mais que leur travail devint inutile, parce que le fond se trouva de roche (58).

L'Isle de Tidor est plus grande que celle de Ternate, au Sud de laquelle elle est située (59). Son nom signifie fertilité & beauté dans l'ancien langage du pays; mais il paroît qu'il s'écrivait *Tidura*, du moins en caractères Ara-

(57) Histoire de la conquête des Moluques, T. 3, p. 378, 379. Graaf, p. 225.

(58) Relation d'un voyage aux Moluques en 1686. Il faut remarquer ici que les Portugais & les Espagnols ont possédé successive-

ment les Moluques, & qu'ensuite ils en ont été les maîtres ensemble pendant qu'ils ont été réunis sous le même Roi.

(59) Latitude, trente minutes; longitude, cent quarante-quatre degrés.



3

Latitude Meridionale

4

5

Le mot Pulo veut dire Isle

Longitarsus

144

145

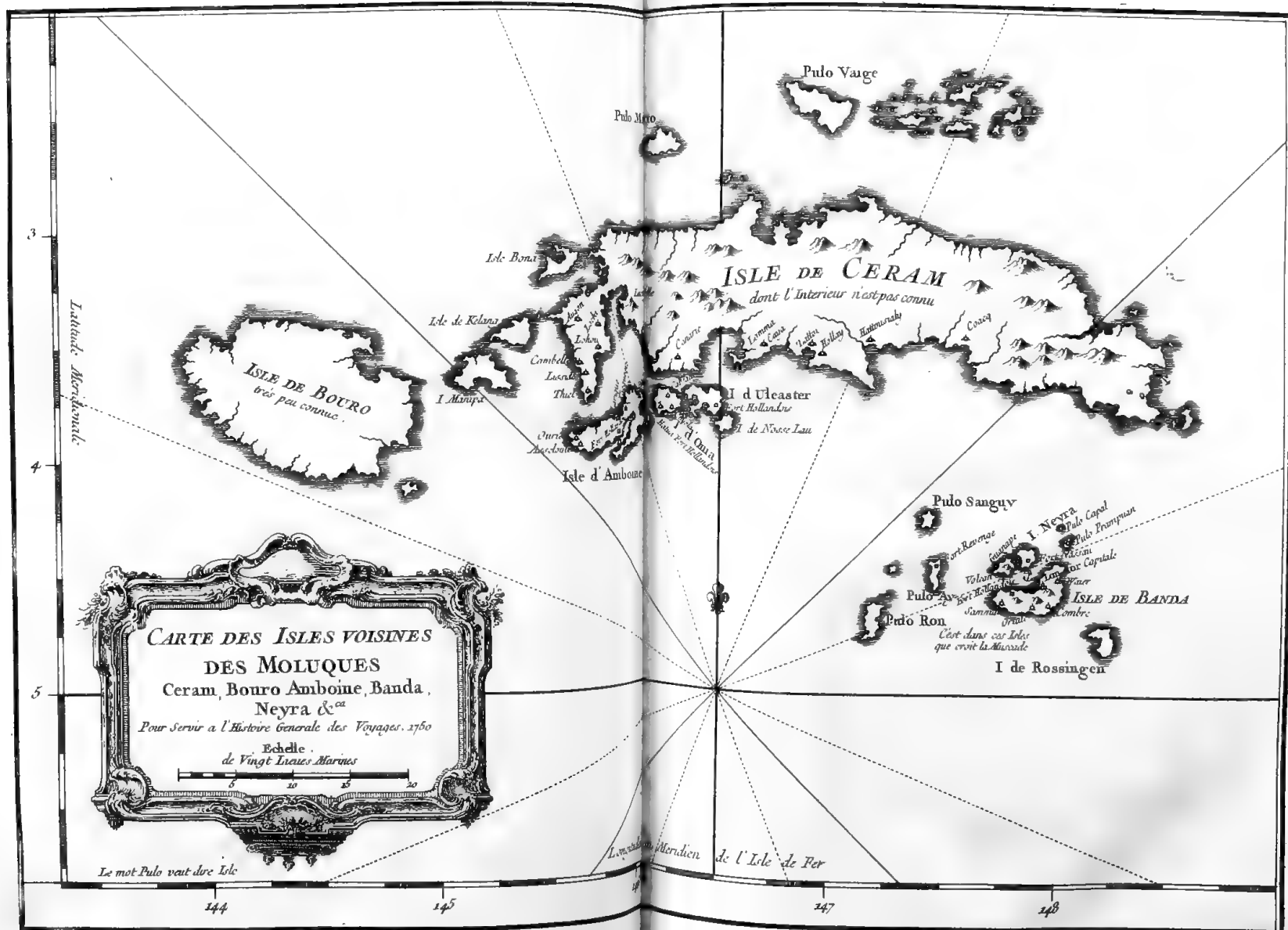
b

Ceram, Bouro Amboine, Banda,
Neyra &^{ca}

Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages, 1750.

Echelle .
de Vingt Lieues Marines







bes & Persans (60). Elle n'est pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate, & elle a aussi son Roi particulier. Sa côte orientale est couverte de bois. Du Nord au Sud, le rivage est défendu par un retranchement de cailloux, de la longueur de deux ou trois portées de mousquet. A l'extrémité méridionale est une montagne ronde & assez haute, au pied de laquelle est la Ville capitale qui porte aussi le nom de Tidor. Le Fort des Portugais étoit à une portée de canon de cette montagne, si couvert de brossailles qu'on ne l'apercevoit pas des Vaisseaux, & défendue d'ailleurs, du côté de la mer, par une chaîne étroite de rochers qui ne font qu'à un jet de pierre du rivage. On les aperçoit dans la basse marée; mais, en pleine eau, ils sont couverts à la hauteur de trois pieds, & plus ou moins dans quelques endroits. Entre les terres & cette chaîne, qui court au Sud depuis la montagne jusqu'au delà du Fort, il n'y a que quatre ou cinq pieds d'eau. Le reste de l'Isle est rempli, comme Ternate, de Bourgs & de Villages, & n'est pas moins fertile.

Bachian est aussi un Royaume particulier, mais tombé en décadence par la mollesse de ses habitans. L'Historien des Moluques traite cette Isle de grand pays désert, quoiqu'abondant en *Sagu*, en fruits, en poisson, & en diverses sortes de vivres; mais il ne fait pas connoître autrement son étendue. Il ajoute seulement qu'on y recueilloit peu de cloux, & que les girofles s'y étoient insensiblement détruits, quoiqu'ils y crussent mieux qu'en aucun autre endroit (61). Les Portugais y avoient un Fort nommé *Labocca*, les Hollandois y en ont élevé un qui se nomme *Gammacanor* ou *Gammadour*, & qui s'est peuplé des habitans d'une Ville voisine, nommée *Sabongo*.

Machian, est sous la domination du Roi de Ternate. Son circuit est d'environ sept lieues. C'est, après *Bachian*, la plus fertile des Moluques en *sagu*, dont elle a non-seulement sa provision, mais assez pour en faire part aux Isles voisines (62).

Motir ou *Motier* est une grande Isle, qui dépend aussi de Ternate. Elle est située entre Tidor & *Machian*. Mais on n'en trouve aucune description qui fasse mieux connoître son étendue & ses propriétés (63).

On ne prendroit pas une haute idée de la puissance des Moluques, si on la croyoit bornée à ces cinq Isles. Mais elles en ont un si grand nombre dans leur dépendance, que le seul Roi de Ternate en a possédé jusqu'à soixante-douze. Les principales, que quelques-uns rangent aussi sous le nom de Moluques, sont celles de *Meao*, de *Macigoran*, *Cinome Cabel*, *Amboine* & *Gilolo*. D'autres y joignent même celle de *Celebes*. Aux environs d'*Amboine* sont celles d'*Omo*, d'*Anemo*, *Nasselan*, *Bouro*, *Manipe*, *Soule Bessé*, *Amblau*, *Kielang*, *Bono* & quantité d'autres.

Amboine, qui fut découverte par les Portugais en 1515, c'est-à-dire, en même-tems que Ternate, & que les Hollandois leur enleverent le 23 de Février 1603, est située à 4. degrés de latitude du Sud. Dès l'an 1607, la Com-

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.

Isle de *Bachian*.

Isle d'*Amboine*
comptée au rang
des Moluques,

(60) Histoire de la conquête des Moluques.

(61) *Ibid.* liv. XI, p. 23.

(62) Longitude, cent quarante-quatre degrés cinquante minutes; Latitude, dix minutes. Les Hollandois y ont eu trois Forts;

Taffaso, *Noffagina* & *Tabillola*. En 1609 il y avoit neuf mille habitans.

(63) Longitude, cent quarante-quatre degrés quarante minutes; Latitude, vingt minutes.

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.
Sa description.

pagnie de Hollande y avoit un Gouverneur, qui se nommoit Frederic *Houtman*. L'Amiral Matelief, qui y passa dans le même-tems, en fait la description suivante : Cette Isle, dit-il, est divisée en deux parties, & presqu'en deux Isles, par deux golfes qui s'enfoncent dans les terres. On y comptoit aussi vingt habitations d'Insulaires, qui pouvoient mettre deux mille hommes sous les armes, tous convertis au Christianisme par les Portugais. La grande partie de l'Isle, nommée *Hito*, avoit quatre Villes ou quatre habitations principales, dont chacune en avoit sept autres sous sa Jurisdiction. Elles pouvoient fournir quinze cens hommes pour la guerre, la plupart Maures, c'est-à-dire, Mahométans, & qui relevant du Fort étoient sous la domination des Hollandois.

Ce Fort tenoit en bride non-seulement toute l'Isle, mais encore les Isles voisines, jusqu'à celle de Banda. Mais il avoit proprement, dans sa dépendance quatre autres Isles qui se nommoient en général Isles d'*Uliasser*, & qui abondoient en *Sagu*. Leurs habitans s'attribuoient la qualité de Chrétiens; mais l'Auteur Hollandois remarque qu'on auroit pu les nommer *Chrétiens sauvages*, puisqu'ils mangeoient encore la chair de leurs ennemis lorsqu'ils les pouvoient prendre.

Deux factions
des Olifivas &
des Olilimas.

Les Insulaires d'Amboine étoient divisés en deux factions, qui se nommoient *Olifivas* & *Olilimas*. La plupart des Maures étoient de la seconde. *Olifivas* signifioit dans leur langue neuf pays, & *Olilimas* sept pays. Ces deux races, anciennement habituées dans l'Isle, y étoient venues de différens pays, & chacune avoit conservé son langage particulier, qui n'étoit pas entendu de l'autre. Presque tous les *Olifivas* étoient Mahométans, & les autres étoient un mélange de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres. Les mêmes factions regeoient dans les Isles voisines.

Dans la petite partie de celle d'Amboine, on comptoit douze races d'*Olifivas*, toutes Chrétiennes, qui pouvoient mettre sur pied douze cens trente-cinq hommes, de l'âge militaire; & onze races d'*Olilimas*, qui en pouvoient armer onze cens. A *Hito*, ou dans la grande partie de l'Isle, il y avoit sept races d'*Olifivas*, dont trois étoient Chrétiennes, deux Mahométanes, & deux Idolâtres. Elles pouvoient fournir mille hommes de guerre. Les *Olilimas*, au nombre de trente races, toutes Mahométanes, pouvoient mettre en campagne deux mille cinq cens hommes.

Isles d'*Uliasser*,
dépendantes
d'Amboine.

Les noms particuliers des quatre Isles d'*Uliasser*, sont *Hatuaha*, *Tuaha*, *Jhemaho* & *Neufelaho*. Dans la première, on comptoit quatre races d'*Olilimas*, qui pouvoient fournir neuf cens cinquante hommes, tous Mahométans; & quatre races d'*Olifivas*, deux Chrétiennes & deux Idolâtres, qui en pouvoient lever cinq cens; Dans la seconde Isle, deux races d'*Olifivas*, Idolâtres, qui avoient deux cens vingt hommes de milice; dans la troisième, quatre races d'*Olilimas*, Mahométans, qui avoient quatorze cens hommes, & trois d'*Olifivas*, Idolâtres, qui en avoient deux cens quatre-vingt. A *Neufelaho*, il y avoit quatre races d'*Olifivas*, Idolâtres, qui pouvoient fournir six cens hommes. Ainsi dans l'Isle d'Amboine & celles d'*Uliasser*, on pouvoit trouver alors près de neuf mille neuf cens cinquante hommes capables de porter les armes, & tous sujets de la Hollande. Celle de *Ciram*, qui n'est qu'à deux lieues d'Amboine au Nord, étoit alors sous l'obéissance du Roi de Ternate. On y con-

noissoit du côté d'Amboine, quarante races d'Olilimas, Mahométans & Idolâtres, qui pouvoient mettre sous les armes mille deux cens hommes, & six races d'Olilivas, qui en pouvoient fournir deux cens soixante. Mais l'intérieur & les autres côtés de l'Isle, contenoient d'autres races qui n'étoient pas connues (64).

Toutes les Relations Hollandoises du même tems donnent vingt-deux ou vingt-quatre lieues de circuit à l'Isle d'Amboine, & s'expliquent dans les mêmes termes (65) sur les deux parties dont elle est composée. Au côté occidental suivant la Relation du premier voyage, on trouve un grand Port, qui s'enfonce l'espace de six lieues dans les terres, & qui peut contenir un nombre infini de Vaisseaux. Il est presque par-tout sans fond, excepté vers le Fort, où le fond est de bonne tenue : sa largeur, qui est d'abord de deux lieues, se resserre ensuite de la moitié. Au côté oriental est un grand golfe qui répond à ce Port. Le terrain qui les sépare n'est que d'environ quatre-vingt perches. Il est si bas qu'en le creusant de la hauteur d'un homme, on auroit joint facilement les deux golfes. Déjà même les pyrogues & les caracores qui venoient de l'Est au golfe occidental, aimoient mieux se faire tirer par dessus cette espee d'isthme que de faire le tour de l'Isle, & ce travail ne demandoit pas plus de deux heures.

L'air du pays est sain, quoique la chaleur y soit excessive; l'eau est excellente; le riz, le sagu, & les fruits en abondance. Le bois de construction n'y manque pas, & le brou de cocos y fournit des cordages. La plus grande partie de l'Isle étoit alors inculte, par l'indolence des habitans, qui ne se donnoient pas la peine de planter des girofles. Mais la nature leur en fournissoit assez pour en faire un continuel commerce. Leurs mœurs, leurs usages & leurs armes étoient à peu près les mêmes qu'à Ternate (66).

Une Relation de 1606, place l'Isle d'Amboine à 4 degrés de latitude méridionale, & à 170 degrés de longitude; mais elle ne lui donne que quinze ou seize lieues de tour. Il est naturel de s'arrêter aux derniers éclaircissements, sur-tout si l'on considère qu'une longue possession des Isles Moluques doit avoir apporté beaucoup de lumières aux Hollandois. L'Auteur fait une peinture curieuse de l'état présent d'Amboine. Il donne un quart de lieue de large à la langue de terre qui sépare les deux golfes. On la nomme, dit-il, *le pas de Baguawal*. Si elle étoit emportée par l'eau, ou creusée par l'industrie des hommes, une même Isle en composeroit deux. L'un des deux côtés se nomme *Rossanive*, & l'autre *Hito*. Le Chef de *Rossanive*, en 1606. se nommoit *Fernando*. Il permit à son frere, nommé *Sapoti*, de faire le voyage de Hollande pour y apprendre la langue & les manieres du pays. *Sapoti* étoit un homme fort bienfait; mais il mourut pendant la navigation, au mois d'Août 1608.

Le côté de *Rossanive* contient la Ville d'Amboine & un Fort Hollandois, qui se nomme *la Victoire*. Celui de *Hito* est aussi bridé par un Fort, mais peu comparable à l'autre par la grandeur & la force. *La Victoire* casseroit pour

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.

Témoignage des
anciennes Relations.

Derniers éclaircissements sur
l'Isle d'Amboine.

Rossanive &
Hito.

Forts Hollandois.

(64) Premier Voyage de Matelief, au Recueil de la Compagnie de Hollande.

(65) Premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales.

(66) Relation du second Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, au Tome II du Recueil de la Compagnie.

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.

une bonne place en Europe. Sa forme est en losange. Elle est entourée de hautes & épaisses murailles & de profonds fossés; flanquée de quatre gros bastions revêtus de pierre, bien pourvue d'artillerie, & munie d'une grosse garnison. On y voit de grands bâtimens, des magasins, des ateliers, & des appartemens commodes. Cependant le Gouverneur Hollandois & les principaux Officiers refusent d'y loger, parce que l'Isle est sujette à de fréquens tremblemens de terre, qui ébranlent les grands édifices, & qui fendent quelquefois les rochers mêmes. Ils habitent, hors de l'enceinte du Fort, dans des maisons de bois & de bambou. En 1672, plusieurs montagnes demeurèrent entr'ouvertes par un de ces terribles accidens. Des Villages entiers furent engloutis dans les entrailles de la terre; & les lieux où ils existoient offrent encore des creux qui ont vingt & trente brasses de profondeur. Tous les gros bâtimens se ressentirent d'une si violente secousse, & la plupart furent entièrement renversés.

Ville d'Amboine.
etc.

La Ville d'Amboine s'étend derrière le Fort de la Victoire. Les rues en sont belles & régulières. Elle est traversée de quelques canaux, sur lesquels on a bâti des ponts. On y compte deux Eglises, plusieurs Hôpitaux, & des maisons d'orphelins & de discipline. L'Ecclesiastique s'y fait en langue Hollandoise & en Malais. Dans l'une des deux Eglises, on voit les armes de tous les Gouverneurs Hollandois, depuis Frederic Houtman, qui fut le premier. Le dernier Gouverneur Portugais avoit été Antoine de Mello (*).

Robert Patbrug, qui y commandoit en 1686, lorsque Jean Timb y fut envoyé de Batavia pour lui succéder, avoit fait faire quantité d'ouvrages, tels que des bâtimens, des digues, des canaux & des palissades. Il avoit détourné le cours d'une rivière, qui se nomme l'Elephant, & lui avoit fait creuser un nouveau lit, dans la seule vue d'augmenter les fortifications de la Place. On y travailloit encore à l'arrivée de l'Auteur. Mais la plupart désespéroient du succès de ces entreprises. Elles avoient été tentées plusieurs fois inutilement. Les grandes pluies détruisent tout, parce que le fond du terrain manque de solidité. Dans la saison de ces pluies, on voit couler des torrens. Les rivières s'enflent & se débordent. L'eau pénétrant au travers des sables les détrempé jusqu'aux fondemens des édifices. Les terres s'éboulent. Le pied des palissades se découvre & tout est entraîné dans la même ruine. Dans d'autres endroits, il s'assemble des monceaux de sable, dont la hauteur surpasse celle des fortifications. L'expérience apprend aux plus sages à faire des Forts de médiocre grandeur, pour se conserver le moyen de les réparer continuellement; sans quoi ils ne peuvent long-tems subsister.

Le Fort d'Hiro est à quatre bastions. Dans les autres quartiers de l'Isle, on voit quelques redoutes, telles que *Norigke Noorstel*, Lima Negerys Hieta, *Lamme*, & celle du pas de Baguewal. Les quartiers d'Ouri & de Wai ont des loges un peu fortifiées.

(*) Graaf en marque la succession jusqu'en 1676. Après Houtman suivent Gaspard Janz, Jean-Adrien Broekom, Adrien Blok Martens, Herman Spelt, Philippe Lucas, Aartsen Gysel, Joachim Roelof Duetecom, Jean Ottens, Antoine Kaan, Gerhar Gem-

mer, Arnold de Ulaming d'Oushoorn, Willem Verbeck, Jacob Huifert, Simon Kos, Jean Van Dam, Philippe Marvelle, Jacob Kobs, Antoine Hurt, Robert de Vicq, & Robert Patbrug.



INSULAIRE D'AMBOINE

Armé pour la Guerre.



Les Hollandois ont aussi de petits Forts dans la plupart des Isles qui sont aux environs d'Amboine. Celle d'*Omo*, qui est vis-à-vis du pas de Baguawal, a deux redoutes, nommées *Arouke & Hoorta*. Celles d'*Anemo & de Nasselau* ont, l'une un petit Fort avec une redoute, & la seconde une redoute seulement. Ces deux Isles & celle d'*Omo* sont entre Amboine & *Ceran*, qui a près de cinquante-six lieues de longueur & quinze ou seize de large. Il y a par tout des garnisons Hollandoises. *Bouro* a la redoute, nommée *Oostbrug*; *Manipe* a la sienne, qui se nomme *Wantra*. Celle de Soule Bassié porte le nom de *Klaverblad*. *Amblau* n'a qu'une loge de bois, parce qu'on n'en tire que du bois de charpente & de chauffage. Quoique *Kielang & Bono* soient aussi de la dépendance d'Amboine, aucun Hollandois n'y réside. Mais d'un si grand nombre d'Isles, qui environnent celle d'Amboine, & de quantité d'autres plus petites, qui sont sans noms, il n'y a qu'Amboine même, *Omo*, *Anemo & Nasselau*, qui fournissent du girofle. Toutes les autres ne rapportent presque aucun profit à la Compagnie (67).

En 1677, Gilles Seist, Commissaire envoyé de Batavia, avec les Vaisseaux l'*Orange & la Brille*, trouva l'établissement d'Amboine dans un état beaucoup plus florissant. Les marchandises étoient bien conditionnées dans les magasins, les vivres en abondance & le grand Fort bien pourvu. Ce Fort, dit-il, dans sa Relation (68), est au bord du rivage. Les Vaisseaux peuvent mouiller à une demie portée de mousquet, sur un fond de bonne tenue. Ils sont à l'abri de la plupart des vents dans l'enfoncement du golfe. Seist amenoit une recrue de cent soixante soldats, pour renforcer la garnison du Fort, qui étoit encore composée de 450 hommes, mais dont une partie avoit été distribuée dans d'autres retranchemens pour la sûreté de l'Isle. Il admira, dans le Fort, un grand bâtiment qui est fait pour loger le Gouverneur & les Officiers. Sous les appartemens, sont les magasins des vivres & des autres provisions. Au dessus regne un second étage, qui contient les toiles. L'arsenal est un autre édifice, qui n'a pas moins de beauté & qui est couvert de thuyiles. Les toiles se vendent dans une grande boutique du Fort, à côté de la porte qui regarde les terres, où les Etrangers, comme les Insulaires, ont la liberté d'aller choisir ce qui leur convient.

Les sujets Nègres qui habitoient près du Fort étoient au nombre de 1620, dont plus des deux tiers étoient capables de porter les armes; & dans toute l'Isle on en comptoit trois mille soixante, que la Compagnie pouvoit employer en qualité de soldats. Quatre habitations Mahométanes qui lui étoient fournies, une à la pointe Sud-Est, une à la pointe Sud-Ouest de l'Isle, qui se nomment *Larique & Wacquesie*, & deux autres au bout occidental, nommées *Ourie & Asselouti*, n'étoient pas moins fidèles à l'obéissance que les Insulaires Chrétiens. *Hatua*, *Caglola & Cabeau*, trois habitations de l'Isle d'*Omo*, avoient pris sujet de quelques mécontentemens pour secouer le joug; mais il y en avoit trois autres, nommées *Oma*, *Abora & Cricu*, qui étoient demeurées soumises & qui contenoient les rebelles dans leurs bornes. L'Isle d'*Uliasser* avoit neuf Bourgs, dont sept, composés de quinze cens habitans, reconnoissoient

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.
Autres Forts
des Isles voisines
d'Amboine.

Témoignage de
Gilles Seist sur
l'Isle d'Amboine.

(67) Relation de 1686.

(68) Quatrième Tome du Recueil de la

Compagnie, p. 212 & suiv.

DESCRIPTION
DES ÎLES
MOLUQUES.

Sujets des Hol-
landois dans l'Î-
le de Ceram.

Forces du Roi
de Ternate dans
la même île.

Mécontente-
mens mutuels
entre les Insu-
laires & les Hol-
landois.

l'autorité de la Compagnie. Les deux autres lui étoient moins attachés, mais ils ne contenoient qu'environ six cens hommes. L'Île de Naffelau avoit dans ses trois Bourgs 1500 hommes, qui relevoient aussi du Fort d'Amboine. Enfin tous les Insulaires de la dépendance de la Compagnie, soit dans Amboine ou dans les Îles voisines, montoient à 7460 hommes.

Elle avoit quantité de Sujets dans l'Île de Ceram, quoique la grandeur de cette Île, qui a cinquante-six lieues de long sur seize de largeur, y rendit ses progrès plus difficiles. On y comptoit néanmoins dans ses intérêts ou dans sa dépendance, l'Habitation de Canarie, qui est au Nord de l'Île d'Omo; celle de *Lomma Caia*, à quatre lieues Est de Canarie; *Lattoi & Hollai*, à lieues Est de *Lomma Caia*; *Quelqueponti* ou *Hatoufieli*, qui est deux lieues plus loin, & *Coacq*, qui en est à quatre, & où les Hollandois ont eu un Fort nommé *Hardewyk*. Dans toutes ces habitations, qui prenoient la loi du Fort d'Amboine, on comptoit six cens hommes capables de porter les armes. Mais plus loin, dans l'intérieur de l'Île, il y avoit six habitations Idolâtres, qui rendoient obéissance à la Compagnie & qui pouvoient nommer trois mille hommes; gens braves & industrieux, que le Gouverneur d'Amboine s'efforçoit de retenir dans ses intérêts. Lorsqu'il avoit besoin de leur secours, il les envoyoit prendre dans des caracores, parce qu'habitants des lieux montueux, ils sont sans barques & sans aucune connoissance de la navigation. A l'Est de *Coacq*, la côte offre trois autres habitations, qui ont entr'elles six mille six cens hommes capables de porter les armes, & qui avoient prêté serment de fidélité au Fort d'Amboine, mais moins par affection que par crainte. Aussi le Gouverneur Hollandois y prenoit-il peu de confiance. Plus loin dans les terres, il y en a quatre autres, qui obéissoient mal à ses ordres, quoiqu'elles fissent profession de relever aussi du Fort. La difficulté de réduire l'Île entière, ou d'assujettir à des loix plus étroites la plupart des habitations soumises, venoit du Roi de Ternate, qui étoit mal alors avec les Hollandois, & qui ayant toujours compté l'Île de Ceram dans son domaine, en possédoit encore une partie considérable. Il y entretenoit des Gouverneurs & des troupes. *Lucielle*, principal poste des Ternatois, est située sur une montagne, qui n'a d'accès que par un chemin détourné où six hommes peuvent monter de front, mais qui n'étoit pas bien connu des Hollandois. Cette place étoit défendue par deux ou trois piéces de canon, & par une garnison de quatre-vingt-dix hommes. De *Lucielle* relevoient les Bourgs d'*Aujen* & de *Lock*; où l'on recueilloit tant de cloux de girofle, que la dernière moisson en avoit produit 400 barres. Il y croît aussi assez de sagu pour la subsistance des habitans. *Cambelle* & *Lisfidi*, qui n'en sont pas éloignés, fournissent, dans les bonnes années, trois ou quatre cens barres de girofle. Par le travers de *Cambelle*, au Nord, on trouve une Île nommée *Kelang*, qui dépend des habitations de *Cambelle* & de *Lisfidi*. Elle ne produit point de cloux; mais les habitans, qui peuvent armer quatre cens hommes, vivent de rapines & de piraterie. C'étoit particulièrement de ces six habitations, que les Hollandois avoient à redouter des obstacles. Elles étoient liées secrètement avec le Chef d'Hiro, dont la Jurisdiction s'étend dans l'Île d'Amboine, depuis l'habitation qui se nomme *les trois Freres* à l'Ouest, jusqu'à celle de *Thiel* à l'Est, c'est-à-dire, dans une grande partie de l'Île. Ce Chef, ou ce Capitaine, qui avoit trois mille hommes de guerre sous ses

ses ordres, plus adroit & plus dissimulé qu'aucun de ses Prédécesseurs, ne laissoit pas de vivre en bonne intelligence avec les Hollandois; mais quoique leur sujet, comme tous les autres habitans de l'Isle, il prenoit la qualité de leur allié; & les Hollandois étoient informés que depuis deux ans il attendoit des secours, que le Roi de Ternate lui faisoit espérer pour se déclarer contre eux. Seist ne déguise pas les raisons qui avoient irrité ce Prince. 1°. Jean (69) *Speult*, Gouverneur d'Amboine avant *Gorcum* qui l'étoit alors, avoit employé toutes ses forces pour ruiner le girofle dans tous les lieux qui dépendoient de Ternate. 2°. Les Hollandois vouloient introduire leur monnoie pour payer les cloux. 3°. Ils violoient les privilèges de ses rades, en y enlevant les Jonques de Macassar. 4°. Ils s'efforçoient d'appesantir les chaînes des habitans, pour les tenir plus facilement en bride dans tous les lieux où la Compagnie avoit porté ses conquêtes; ce que le Roi de Ternate ne prétendoit pas souffrir à l'égard des habitans de la côte de *Ceram*, qu'il regardoit toujours comme ses sujets. D'un autre côté le Gouverneur d'Amboine étant convenu avec les Insulaires, de leur payer regulierement le girofle à soixante réales de huit la barre Portugaise, s'opposoit au commerce étranger, quoiqu'ils eussent souvent l'occasion de tirer cent & jusqu'à cent vingt réales de la barre. Ces divers sujets de plainte avoient produit des mécontentemens qui s'étoient déclarés, & dont on ne devoit attendre à l'avenir que des violences & des hostilités ouvertes.

Conseils de Seist
pour assurer l'Isle
d'Amboine aux
Hollandois.

Seist, pour remédier à tant de maux, jugea d'abord à propos de bâtir de nouvelles Forteresses dans tous les lieux où l'autorité du Gouverneur avoit besoin de ce soutien, sur-tout à Larique & à Ourie, & d'y mettre des garnisons proportionnées. Il conseilla non-seulement de chasser tous les Négocians étrangers, Malais, Javanois, & Macassars, mais encore d'enlever leurs Jonques ou de les brûler dans les Ports. Son principe étant que les affaires de la Compagnie ne seroient jamais bien établies dans l'Isle d'Amboine, si tous les habitans n'étoient parfaitement soumis, il proposa d'extirper ou de chasser toutes les races Mahométanes, pour introduire des Chrétiens à leur place. C'étoit en même-tems le seul moyen de tenir en bride les Mahométans de *Ceram*. Mille Hollandois lui paroissoient suffire, avec les Insulaires qui étoient affectionnés à la Compagnie, pour chasser dans l'espace de cinq ou six mois le Capitaine d'Hito & toute sa faction. Il comprenoit qu'après cette expédition, on auroit besoin de cinq ou six ans pour repeupler l'Isle; mais avant que de commencer l'entreprise, il vouloit qu'on s'assurât du nombre de Chrétiens nécessaire, & qu'on les tint prêts pour l'usage auquel on devoit les employer. Il recommanda aussi qu'on tint la main à l'exécution d'un Règlement fort utile du Gouverneur *Gorcum*, qui obligeoit chaque sujet de la Compagnie de planter & de cultiver chaque année dix girofles. On ne sçau-roit douter que tous ses projets n'aient été remplis dans le tems, puisque la puissance des Hollandois s'est si bien soutenue dans l'Isle, & qu'ils ne sont parvenus sans doute à ce point, que par les voies dont la politique de Seist leur avoit tracé le plan. Cependant il paroît par le traité de 1638 entre le Roi de Ternate & la Compagnie, que les races Mahométanes d'Hito subsis-

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.

Trois Conseils
à Amboine.

Frais de la Com-
pagnie pour cet
établissement.

Etat du Chri-
stianisme dans
l'île.

Ecoles publi-
ques.

toient encore. C'est dans ce traité célèbre que moyennant la somme annuelle de 4000. reales de huit, le Roi de Ternate s'engagea pour lui & pour ses successeurs à livrer aux seuls Hollandois tous les cloux de girofle qui sont sous sa dépendance (70).

Il y a trois Conseils établis à Amboine ; le Conseil d'Etat, le Conseil de Justice, & le Conseil journalier. Le premier, qui est composé de quinze membres, juge souverainement toutes les affaires civiles & criminelles. Le Conseil de Justice est composé de six personnes. Le troisième, qui n'est pas plus nombreux, connoît, en première instance, des affaires communes, qu'il rapporte au Conseil de Justice (71).

Pendant l'année où Seist exerça sa commission, les frais des garnisons d'Amboine & des Comptoirs de sa dépendance monterent à 438394 livres. On y comptoit plus de six cens personnes aux gages de la Compagnie. En général, les principaux frais sont pour l'entretien des garnisons, pour les présens, pour les Ecoles & les Etudiens, pour les Hôpitaux, pour les fortifications, pour l'Eglise, & pour l'entretien d'un Vaisseau, de deux yachts, & d'une fregate ; sans y comprendre ceux qui se font pour deux Vaisseaux qu'on y envoie tous les ans de Batavia, chargés de vivres & de munitions de guerre, & qui remportent dans cette Capitale les cloux de girofle qu'on a recueillis. Les droits qu'on leve sur le vin, sur l'entrée & la sortie des marchandises, sur les bestiaux ; la capitation sur les Chinois ; les droits sur les Cabaretiers, sur les Distillateurs d'arrack, sur les Maisons qui se vendent, sur les cocos, &c. monterent la même année à 13947 livres (72).

» Le Christianisme, suivant la remarque de l'Auteur, ne fait pas dans
» l'Isle d'Amboine des progrès qui répondent au zèle de la Compagnie, ni à
» la dépense qu'elle fait dans cette vûe. Il lui en coute chaque mois plus de cinq
» cens livres pour les Ecclésiastiques & pour les Maîtres d'Ecole. Le Service
» divin se fait le Dimanche ; mais il ne paroît pas qu'on marque beaucoup d'em-
» pressément pour y assister. Le sermon & le service en Hollandois commen-
» cent à huit heures & durent jusqu'à dix. Le sermon en langue Malaie suc-
» cède & finir à onze heures & demie. Il s'y trouve environ trois cens Infu-
» laires, mais on y voit très-peu de Hollandois. Le Ministre catechise le
» même jour cinq ou six enfans, & le reste de la semaine se passe sans aucune
» dévotion publique. « Seist ajoute qu'il ne comprend pas pourquoi l'on n'ap-
» porte pas plus de soins à la conversion des Maures. » Ils ne seroient pas tout-
» à-fait inutiles. On satisferoit au devoir de la conscience & l'on y trouve-
» roit assurément des avantages temporels. J'ai même oui dire qu'il s'en trouve
» beaucoup qui sont dans des dispositions favorables, & qui prêteroient vo-
» lontiers l'oreille aux instructions. Le Consistoire avoit une fois pris la résolu-
» tion de leur envoyer un Ecclésiastique, pour demeurer parmi eux & les ex-
» horter sans cesse ; mais elle est demeurée sans effet.

Les Ecoles sont assez bien servies. On en compte seize à Amboine & dans les Isles de sa dépendance ; mais on y manque de papier & de plumes ; ce qui fait que les enfans n'y peuvent apprendre qu'à lire. D'ailleurs les Maîtres se

(70) Recueil de la Compagnie, T. IV,
p. 288.

(71) Mémoire de Seist.
(72) *Ibidem*.

laissent du travail, après y avoir employé quelque tems ; & ceux qui leur succèdent ayant besoin de passer des années entières à étudier la langue, les progrès sont malheureusement retardés. Mais l'Auteur observe que tout imparfaits que sont ces nouveaux Chrétiens, & quoique la plupart n'aient rien de plus que la profession extérieure du Christianisme, ces foibles rayons de lumière servent du moins à leur donner quelques idées de vertu. Ils ont plus de douceur & de bonne foi que les Maures, & le Gouverneur Hollandois prend plus de confiance à leurs engagements.

Les Sujets de plainte qui avoient aliéné le Roi de Ternate & qui l'avoient porté même à faire la paix avec les Espagnols, n'empêcherent pas Seist de suivre le cours de sa commission. Il alla mouiller avec ses deux Vaisseaux dans la rade de Ternate, sans aucune marque d'attention pour les ressentimens de ce Prince. La présence de son escadre & le renfort d'hommes qu'il menoit aux Etablissements de la Compagnie, furent une nouvelle mortification pour les Ternatois. Il fait la description des Forts. Celui d'Orange ou de Maleie, avoit quatre bons bastions de maçonnerie à chaux & à sable, défendus par trente-trois pièces de canon ; quatre grosses de fonte, six petites, & vingt-trois de fer. La garnison étoit de deux cens cinquante hommes. Au Nord de Maleie, sur la croupe d'une montagne, étoit un autre petit Fort nommé *Tolucco*, gardé par un caporal & vingt-deux soldats, avec six pièces de canon & plusieurs pierriers. Mais l'Etablissement Hollandois consistant proprement dans le Fort d'Orange, c'étoit là que la Compagnie tournoit ses soins & sa dépense. Du côté de la mer, proche du gros bastion, s'élève un grand édifice où le Gouverneur & les autres Officiers font leur résidence. Aux deux bouts de cet édifice sont les magasins. Dans l'enceinte de la Place, on comptoit alors cinquante familles ; vingt-six de Hollandois mariés, cinq de Japonois, quatre de Pampangres, dix de Bourgeois libres, & quelques transfuges Nègres & Espagnols. Tous les Mardicres Chrétiens qui étoient sous l'obéissance de la Compagnie habitoient au côté méridional du Fort, dans un espace renfermé de palissades & divisé en deux belles rues. De cent vingt familles dont cette habitation étoit composée, quatre-vingt-dix étoient aux gages de la Compagnie, & les autres s'entretenoient de leur travail. On donnoit à chaque famille gagée, cinq réales par mois ; & cette paye les assujettissant aux moindres ordres du Gouverneur, la Compagnie en tiroit de si grands services, que suivant l'aveu de Seist elle auroit eu peine à se soutenir sans eux. Ils travailloient aux fortifications. Ils abbattoient du bois pour le chauffage & pour toutes sortes de constructions. On leur donnoit dans ces occasions une escorte de quarante ou cinquante soldats, sans laquelle ils auroient été exposés aux insultes des ennemis, qui étoient fort proches ; car le Roi de Ternate & la plus grande partie de ses Sujets faisoient leur résidence entre Maleie & Tolucco, le long de la côte, vis-à-vis la chaîne de rochers qui la défend. Il y a des armes de réserve dans le Fort pour deux compagnies ; de sorte qu'au besoin on peut armer les Mardicres.

Les frais de l'entretien de Maleie & de Tolucco monterent cette année à 96117 liv. (73).

(73) Mémoire de Seist, *ubi sup.* p. 237 & suivantes.

A a a ij

Seist visite l'Isle
de Ternate.

Fort de cette
Isle.

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.
Fort de Bachian.

Le Roi de Bachian vivoit fort bien avec la Compagnie ; mais il lui fournissoit peu de girofle , parce que ses Sujets sont trop indolens pour le cultiver. Seïst y visita le Fort de *Barnevelt* , qui avoit été bâti depuis quelques années par le Vice-Amiral *Hoen*. Il en trouva les fortifications en bon état & la garnison de quarante-six hommes , outre quelques Esclaves mariés , quelques Mardicres libres , & vingt-cinq pauvres Chinois , qui s'entretenoient de leur pêche & du travail de leurs mains.

Forts de Machian.

Dans l'Isle de Machian , qui appartient au Roi de Ternate , mais où l'Amiral Paul Van Caerden avoit établi les Hollandois , Seïst trouva trois Forts ; l'un au Nord , l'autre à l'Ouest & le troisième à l'Est. Leurs noms , dans cet ordre , sont *Gnofiquia* , *Taffajo* & *Tabillola*.

Le premier est sur une éminence qui a trois cens pas de hauteur , loin du rivage , & de difficile accès. Il n'est pas d'une grande étendue , mais il est environné d'une muraille de maçonnerie à chaux & à sable. Sa garnison est de cinquante-cinq hommes. Il commande une habitation de Maures , qui est à la portée du canon. Comme il n'est pas aisé d'y transporter les marchandises , on a bâti sur le rivage une maison forte , qui est munie de quatre pièces de canon , & dans laquelle le Gouverneur des trois Forts fait sa résidence avec les Facteurs. Elle est environnée d'une palissade , & de logemens pour vingt soldats qui y font la garde ; sans compter trente-trois familles de Mardicres , qu'on emploie , comme ceux de Maleïe , à toutes sortes de travaux. Il y a toujours des vivres à *Gnofiquia* pour plus d'un an , & du riz pour trois. Aussi les deux autres Forts en tirent-ils leur subsistance. Cette Place est capable de résister à tous les assauts passagers ; mais elle ne soutiendrait pas un siège de quelque durée , parce qu'on peut lui couper l'eau , qu'il faut aller prendre à une portée de mousquet , vers la maison qui est sur le rivage. Seïst conseilla d'y faire une citerne , capable de contenir de l'eau pour deux ou trois mois ; ce qui l'auroit mise à couvert de toutes sortes de crainte.

Le Fort de *Taffajo* est plus grand que celui de *Gnofiquia*. Sa situation est au sommet d'une petite montagne , à cent soixante pas du rivage. Il manque aussi d'eau ; mais on a fait , dans la descente , un retranchement qui assure la communication avec le puits. Il est muni de quatre pièces de canon , & sa garnison consiste en soixante hommes , quatorze Mardicres & trois Esclaves. Les campagnes qui l'environnent sont habitées par un grand nombre d'Insulaires dispersés , qui ne composent pas de Villages réguliers.

Tabillola est aussi sur une hauteur , à une grande portée de mousquet du rivage. Non-seulement il est sans eau ; mais pour aller au puits il faut passer par des broffailles , qui rendent les habitans maîtres des passages. La garnison est de dix-neuf soldats , sous les ordres d'un Sergent (74).

Combien cette
Isle est peuplée.

Seïst s'assura , par une exacte recherche , que l'Isle de Machian est fort peuplée , quoiqu'elle n'ait pas plus de sept lieues de tour. Elle avoit alors environ deux mille deux cens hommes , capables de porter les armes. Cette multitude d'hommes venoit de la jonction des Insulaires de *Caio* , qui y furent transportés en 1609 par le Capitaine *Schot* , & de celle de quelques habitans de *Motir* , qui y étoient passés volontairement. C'est , après Bachian , la plus

fertile de toutes les Moluques. Sous le Fort de Gnofiquia est une petite Ville du même nom , qui a sous sa juridiction cinq Bourgs , dans lesquels on compte environ six cens hommes de milice. Entre ce Fort & celui de Taffafo , on trouve cinq autres Bourgs , où l'on en compte environ quatre cens quatre-vingt. Entre Taffafo & Tabillola , on en compte six cens dans sept Bourgs , & trois dans quatre Bourgs entre Tabillola & Gnofiquia (75).

Enfin Seist nous donne , à la fin de son récit les noms des Forts que les Espagnols conservoient encore aux Moluques ; ce qui ne se trouve jusqu'ici dans aucun autre Voyageur. » Ils en ont , dit-il (76) , trois à Ternate , qui se nomment *Gammalamma* , *Dongiel* & *Callematte* ; & deux à Tidor , nommés *Taboula* & *Romi*. Pour la garde de ces Forts , ils entretiennent deux galères , dont chacune est armée de sept pièces de canon & de vingt-trois hommes. Ils se fortifient de toutes parts , ils augmentent leurs garnisons , ils forment de grands projets pour nous chasser. C'est à nous d'y prendre garde & de renforcer les nôtres.

Ce conseil d'un habile Observateur n'est pas demeuré sans effet. Les forces de la Compagnie Hollandoise n'ayant fait qu'augmenter par les progrès continuels de son Commerce , sur-tout lorsqu'elle eut chassé les Espagnols des Moluques , & que s'étant fortifiée dans son célèbre établissement de Batavia elle en eut fait comme un arsenal d'où elle pouvoit fournir des secours à toutes ses autres possessions , on trouve d'année en année , dans les Mémoires de ses Agens , une suite de prospérités qui causent de l'admiration quand on les compare à leur origine. On y voit sortir comme du néant une infinité de Forts & de nombreuses garnisons. On y voit des Provinces qui se forment régulièrement , avec un rapport fidèle & bien ordonné à leur centre , d'où elles reçoivent leurs Gouverneurs & leurs munitions. On voit les Rois de Ternate consentir à brûler tous les giroffes de leur Isle , pour rendre ce commerce plus avantageux aux Hollandois dans celle d'Amboine. Enfin l'on y voit leur puissance établie sur des fondemens si solides , que de leur propre aveu elle ne peut être ébranlée par les Peuples du pays , & qu'ils ne la croient pas plus en danger du côté de l'Europe. L'Histoire de leurs succès n'appartient à cet ouvrage qu'autant qu'elle se trouve mêlée avec les récits des Voyageurs ; mais on lira volontiers ce que Daniel *Braems* disoit d'Amboine & de Ternate aux Etats-Généraux , dans le compte qu'il leur rendir des Etablissements de la Compagnie en 1697 , c'est-à-dire , environ cent ans après sa formation.

» Nous possédons Amboine en propre (77) ; ce qui fait que la Compagnie est seule maîtresse des cloux de giroffe qui se recueillent tous les ans dans cette Isle. Les habitans nous le livrent à un certain prix réglé ; mais la Compagnie est obligée de prendre toute la moisson au même prix , quelque grande qu'elle puisse être ; d'où il arrive que la quantité va souvent au-delà du débit qu'on en peut faire. Ainsi cette Isle produit plus de clou de giroffe qu'il n'en peut être débité & consommé dans

DESCRIPTION
DES ISLES
MOLUQUES.

Forts Espagnols
aux Moluques.

Observations sur
les progrès de la
Compagnie Hol-
landoise.

Témoignage de
Daniel Braems
sur l'état présent
d'Amboine.

(75) *Ibid.* p. 259.

(76) *Ibid.* p. 269.

(77) Rapport fait aux Etats-Généraux par Daniel *Braems* , Facteur général de Livres à

Batavia & commandant la dernière Flotte arrivée , &c. au Recueil de la Compagnie, T. I , p. 132.

» tout le reste du Monde. Par cette raison, il n'est plus nécessaire, comme
 » autrefois, d'obliger les Insulaires d'Amboine à planter tous les ans un
 » certain nombre de jeunes arbres. Aussi n'y prend-on plus garde depuis quel-
 » ques années.
 » Cette Isle & sa Forteresse sont beaucoup plus exposées aux entreprises
 » étrangères que Banda, non-seulement à cause de leur grandeur, mais en-
 » core parce qu'il y a plus de soixante mille habitans; sans compter les py-
 » rateries auxquelles Amboine a toujours été exposée de la part des Insulai-
 » res voisins. On n'y sçauroit pourvoir avec trop de précaution; car c'est une
 » des plus importantes possessions de la Compagnie dans les Indes. Batavia
 » fournit à cette Isle, comme à Banda, toute la subsistance nécessaire, parce
 » que les habitans sont si paresseux qu'il n'est presque pas possible de leur
 » faire cultiver la terre. Et comme le trafic qui s'y fait en toiles & en ha-
 » billemens n'est pas considérable, les charges de la Compagnie monte-
 » roient au-delà des profits, si le grand débit des cloux de girofle ne la dé-
 » dommageroit amplement. Ce profit excède six fois au moins les dépenses
 » auxquelles ce pays donne occasion.

Histoire Naturelle des Moluques.

Ancienne con-
 noissance du gi-
 rofle.

IL reste à joindre ici quelque propriétés des Isles Moluques, qui regardent l'Histoire Naturelle. On a déjà remarqué que le clou de girofle qui fait leur principale richesse ne croît dans aucune autre lieu du monde, à l'exception de trois ou quatre Isles voisines (78), que cette propriété commune fait quelquefois ranger sous le même nom. Argensola remontant aux anciennes traces du girofle, prétend que les Chinois ont été les premiers qui en ont connu le prix. Ces peuples, dit-il, attirés par l'excellence de son odeur en chargerent leurs Jonques, pour le porter dans les golfes de Perse & d'Arabie (79). Mais il n'ajoute rien qui puisse fixer le tems de cette découverte. Pline a connu le girofle, & le décrit comme une espece de poivre long, qu'il appelle *Cariophyllum*. Les Perses, l'ont nommé *Calafu*. Il n'est pas question d'examiner ici lequel de ces deux noms a pris naissance de l'autre. Les Espagnols le nommoient anciennement *Girofa* ou Girofle, & depuis ils l'ont appelé *Clavo*, ou clou, à cause de sa figure. Les habitans des Moluques nomment l'arbre *Siger*, la feuille *Varaqua*, & le fruit *Chimque* ou *Chamque*.

Forme de la
 plante.

L'arbre du girofle ressemble beaucoup au laurier par la grandeur & par la forme des feuilles; mais la tête est plus épaisse, & les feuilles un peu plus étroites. Le goût du clou se trouve dans les feuilles, & jusques dans le bois. Les branches, qui sont en grand nombre, jettent une quantité prodigieuse de fleurs, dont chacune produit son clou. Ces fleurs sont d'abord blanches. Ensuite elles deviennent vertes; puis rouges & assez dures. C'est alors qu'elles sont proprement cloux. En séchant, les cloux prennent une autre couleur, qui

(78) L'Isle de Meao, qui est à onze lieues
 de Ternate; l'Isle d'Amboine & celles de Gi-
 lolo, de Cinomo, de Cabel & de Mari-

goran.

(79) Histoire des Moluques, Tome pre-
 mier, pag. 107 & suiv.

est un brun jaunâtre. Lorsqu'ils sont cueillis, ils deviennent d'un noir de fumée. Ils ne se cueillent pas avec la main, comme les autres fruits. On attache une corde à la branche, qu'on secoue avec force; ce qui ne se fait pas sans incommoder les arbres; mais ils en deviennent plus fertiles l'année d'après. Cependant quelques-uns les battent avec des gaules, comme on abbat les noix, après avoir soigneusement nettoié l'espace qui est dessous.

Les cloux pendent aux arbres par de petites queues, auxquelles la plupart tiennent encore lorsqu'ils sont tombés. On les vend même avec ces queues, car les Insulaires ramassant tout ensemble ne se donnent pas la peine de les trier. Mais ceux qui les achètent prennent celle de les nettoier pour les transporter en Europe. Les cloux, qui restent aux arbres portent le nom de *Meres*, y demeurent jusqu'à l'année suivante, & passent pour les meilleurs, parce qu'ils sont plus forts & mieux nourris. Les Javanois du moins les préfèrent aux autres; mais les Hollandois prennent par choix les plus petits. On ne plante point le girofle. Les cloux qui tombent & qui se répandent en divers endroits le reproduisent assez; & les pluies fréquentes hâtent si fort leur accroissement qu'ils donnent du fruit dès la huitième année. Ils durent cent ans. Quelques-uns ont prétendu qu'ils ne croissent pas bien lorsqu'ils sont trop près de la mer, ni quand ils en sont plus loin que la portée d'un pierrier. Mais les Hollandois rendent témoignage qu'il s'en trouve de fort éloignés de la mer, & qu'ils viennent également dans toutes ces Isles, sur les montagnes comme dans les vallées. Ils meurent depuis la fin du mois d'Août jusqu'au commencement de Janvier.

Il ne croît point d'herbe, ni aucune sorte de verdure autour des giroffes, parce qu'ils attirent tous les suc nourriciers de la terre. Les cloux sont d'une nature extrêmement chaude. Si l'on en met un sac sur un Vaisseau plein d'eau, on trouvera dans peu de tems que l'eau sera considérablement diminuée, sans que la qualité des cloux y perde rien. S'il se trouve une cruche d'eau dans le lieu qu'un Marchand choisit pour les nettoier, quelque éloignée qu'elle soit des cloux, elle sera vuide en deux jours, par la chaleur extraordinaire qu'ils répandent autour d'eux. Les Hollandois qui ont fait cette expérience ajoutent que la soie grège de la Chine a la même vertu. Qu'on la mette dans quelque lieu, un pied ou deux au-dessus de la terre, & qu'on arrose d'eau le pavé, on trouvera le lendemain le pavé sec & la soie toute imbibée d'eau. Les Indiens employent cette ruse, pour donner plus de poids à la soie qu'ils livrent dans le commerce (80).

L'Historien des Moluques raconte, sur les Mémoires des Portugais, que les pigeons ramiers, qui sont en grand nombre dans l'Isle de *Gilolo*, mangent le reste des cloux qui vieillissent sur les arbres, & que les rendant avec leur fiente il en renaît d'autres giroffes. C'est la raison, dit-il, qui les fait multiplier par tout (81), & qui s'opposera toujours aux efforts qu'on pourroit faire pour les détruire. Il rapporte aussi qu'après la conquête des Portugais, les Rois des Moluques, indignés de l'insolence & de la cruauté de leurs vainqueurs, ne trouverent pas d'autre moyen, pour s'en délivrer, que de détruire les funestes richesses qui les exposoient à cette tyrannie. Le désespoir leur

HISTOIRE
NATURELLE
DES
MOLUQUES.
Comment on
cueille le fruit.

Observations.

Propriété singu-
lière du girofle.

Ce qui sert à
multiplication.

(80) Second Voyage des Hollandois, page 507.

(81) Argensola, T. I, p. 112.

HISTOIRE
NATURELLE
DES
MOLUQUES.

mit le feu à la main pour brûler tous les girofles ; mais cet incendie répondit si mal à leurs vûes, qu'au lieu de répandre une éternelle stérilité dans leurs Isles, il en augmenta beaucoup la fertilité. En effet, remarque le même Auteur, l'expérience a fait connoître que la cendre mêlée à la terre est capable de l'engraisser. Dans plusieurs endroits de l'Europe, on brûle le chaume sur les terres stériles, & l'on embrase de grandes campagnes pour les rendre plus fécondes (82).

Usages qu'en
font les Indiens,

On confit, aux Indes, le clou de girofle dans le sucre, ou dans le sel & le vinaigre. Quantité de femmes Indiennes ont l'habitude de mâcher du clou, pour donner plus de douceur à leur haleine. Mais les excellentes qualités du girofle sont d'ailleurs assez connues.

Sagu, pain des
Moluques,

Le sagu, qui supplée, dans les Isles Moluques, au défaut du riz & d'autres grains, que la nature leur a refusés, est un arbre de grandeur médiocre, dont on fend le tronc pour en tirer la moelle. Un maillet de bois sert à l'écraser ; & de cette substance, qui se réduit à peu près en forme de sciure de bois, on fait une sorte de pain que les Insulaires nomment sagu. Ce pain est fort blanc. La grandeur qu'on lui donne est celle de la paume de la main. Tout ce que les Insulaires vendent ou achètent entr'eux, se paye avec du sagu. Des branches du même arbre, en les coupant avec adresse, il coule un jus nommé *Tuacan*, qui est la liqueur ordinaire des Moluques, & dont l'usage est également agréable & sain. Les Insulaires ne vendent le vin de palmier qu'en secret, parce que leur loi interdit toutes sortes de vins (83).

Amandiers.

Ils ont quantité d'amandiers, dont le fruit est plus gros que les amandes de l'Europe. Les coques en sont si dures qu'on a de la peine à les casser avec un marteau ; mais l'usage en est excellent pour les forges, parce que le feu en est extrêmement âpre. Chaque coque renferme deux ou trois amandes, de forme longue. Le tabac croît en abondance aux Moluques ; mais il n'égale pas en bonté celui des Indes Orientales, quoique les fruits communs y soient les mêmes, & qu'ils n'aient rien d'inférieur.

Couleuvres ex-
traordinaires.

On y trouve de grandes couleuvres, qui ont plus de trente pieds de long & qui sont d'une grosseur proportionnée. Elles rampent pesamment. On n'a jamais reconnu qu'elles soient venimeuses. Ceux qui les ont vûes assurent que lorsqu'elles manquent de nourriture, elles mâchent d'une certaine herbe dont elles doivent la connoissance à l'instinct de la nature ; après quoi elles montent sur les arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles ont mâché. Aussi-tôt divers poissons l'avallent ; & tombant dans une sorte d'ivresse qui les fait demeurer sans mouvement sur la surface de l'eau, ils deviennent la proie des couleuvres (84).

Crocodiles dif-
férens des au-
tres.

On remarque ici que les crocodiles, fort différens de ceux des autres lieux pour la voracité, ne sont dangereux que sur terre ; & que dans la mer au contraire ils sont si lâches & si engourdis qu'ils se laissent prendre aisément (85). Un jour on en prit un qui avoit quatre yeux & le cœur fort petit (86).

Cuzos.

Les *Cuzos*, petits animaux qui se trouvent dans ces Isles, sont une espèce

(82) *Ibid.* p. 106.

(83) Second Voyage, p. 508.

(84) Hist. des Moluques, l. 2, p. 116.

(85) *Ibid.*

(86) *Ibidem.*



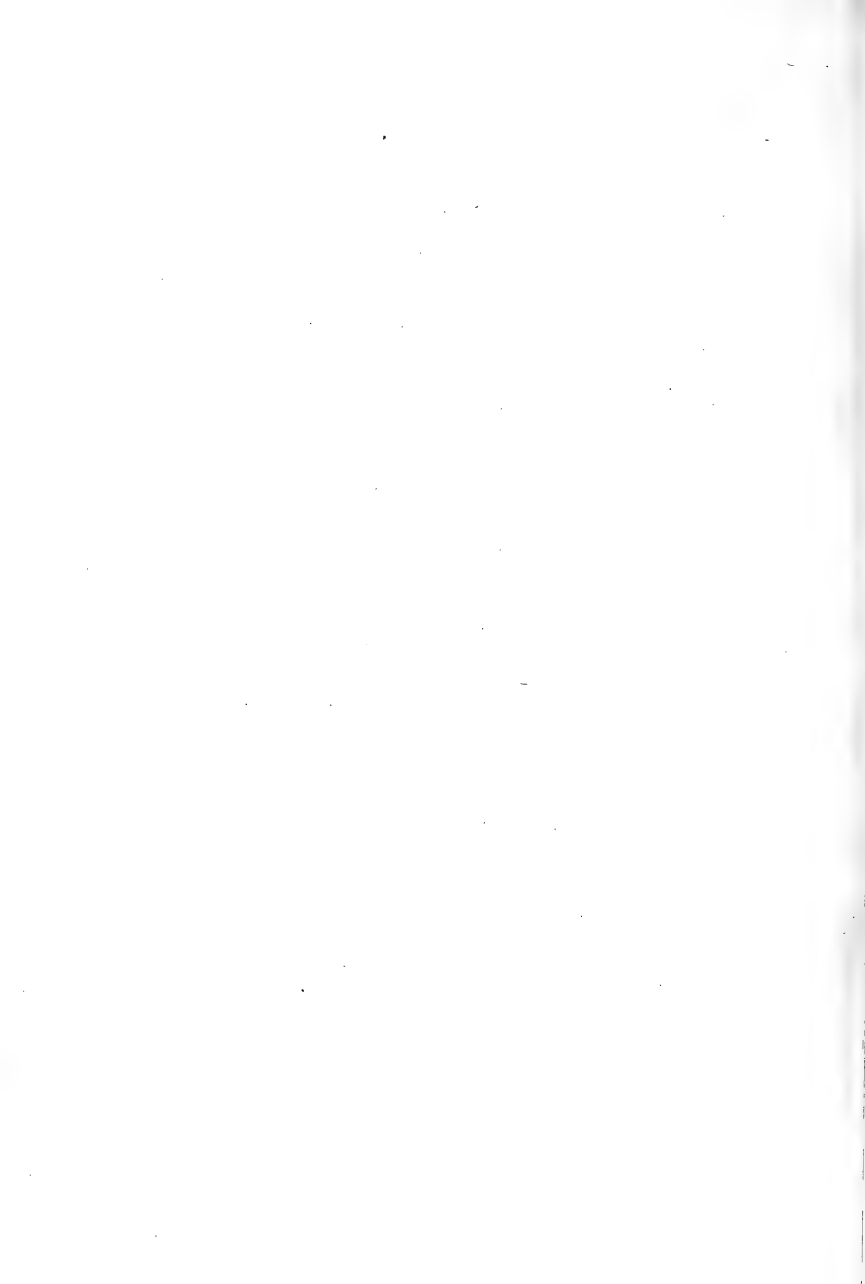
CHÉDEL. DEL. 22.

1. *Pouvre.* 2. *Durions.* 3. *Sagu.* 4. *Honte.*





1. *Papaye*. 2. *Durion*. 3. *Sagu*. 4. *Hou* ou *langue de Chien*. 5. *Blimbing*.



de lapins qui se tiennent sur les arbres & qui se nourrissent de leurs fruits. Ils ont le poil épais, crépu & rude, de couleur entre gris & roux, les yeux ronds & vifs, les pieds petits, la queue longue & belle, qui leur sert à se pendre aux branches, pour atteindre plus facilement jusqu'aux fruits. Leur odeur est mauvaise & tire sur celle du renard (86).

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la facilité que les perroquets des Moluques ont à répéter tout ce qu'ils entendent. Leurs couleurs sont variées & forment un mélange agréable. Ils crient beaucoup & fort haut. On assure que dans le tems qu'on y formoit la ligue qui en chassa les Portugais, un perroquet, volant dans l'air, cria d'une voix très-forte, *je meurs, je meurs*, & que battant au même tems des aîles il tomba mort (87). Les Hollandois du second voyage en avoient un qui contrefaisoit sur le champ tous les cris des autres animaux qu'il entendoit. Ils sont un peu plus petits que ceux des Indes Occidentales (88).

L'Isle de Ternate a quantité d'oiseaux de Paradis, que les Portugais nomment *Paxaros del sol*, ou oiseaux du soleil. Les habitans leur donnent le nom de *Manucodiata*, qui signifie oiseaux des dieux. Les Hollandois en achètent quelquefois de morts à fort vil prix ; mais comme ils les tiennent des habitans, on ne lit dans aucune de leurs Relations qu'ils aient jamais eu l'occasion de reconnoître s'il est vrai que ces oiseaux vivent de l'air, qu'ils ne viennent jamais à terre, qu'ils n'ont pas de pieds, & qu'ils tombent morts en traversant ces Isles. Telle est l'idée sous laquelle plusieurs Naturalistes les représentent. Mais quelques Voyageurs assurent avec plus de vraisemblance, sur le témoignage des Marchands Indiens, qu'ils ont deux pieds comme les autres oiseaux, & que l'opinion contraire vient de l'usage établi parmi ceux qui les prennent, de leur ôter les pieds, & de ne leur laisser que la tête, le corps & la queue, qui est composée de plumes admirables. Ils les font sécher ensuite au soleil, ce qui fait disparaître toutes les traces des pieds (89).

On voit aux Moluques de grandes troupes d'oies noires, dont les pieds ressemblent à ceux des perroquets. Les cannes & les grives y sont en abondance ; mais le climat, ou la nourriture, n'est pas favorable aux poules, & à tout ce qui est compris ordinairement sous le nom de volaille. Ces Isles ne sont pas renommées non plus pour la pêche, quoique la mer y offre diverses especes de poisson. Les manatées ou les vaches marines y ressemblent à celles du Bresil. On y trouve une sorte d'écrevisse de mer, qui cause la mort dans vingt-quatre heures, pour peu qu'on en mange. Les côtes en offrent une autre espece, sous certains arbres dont l'ombre ne souffre aucune herbe, & causent même des maladies à ceux qui s'y endorment. Ces écrevisses terrestres ressemblent aux langoustes. Elles ont les jambes courtes, & des dents blanches & fermes, qui leur servent à casser les fruits à coquille pour s'en nourrir. Elles naissent entre les rochers, où on les va prendre la nuit à la lumière du feu. Le corps, les jambes & la chair en sont les mêmes qu'aux langoustes. Elles ont, près de la queue, une espece de facher ou de bourse, remplie d'une certaine pâte dont le goût est fort agréable (90).

HISTOIRE
NATURELLE
DES
MOLUQUES.

Perroquets.

Oiseaux de Pa-
radis.

Oies noires.

Volaille.

Deux sortes
d'écrevisses.

(86) Page 117.

(87) *Ibid.* & second Voyage des Hollan-
dois, p. 509.

Tome VIII.

(88) Second Voyage des Holland. *ubi sup.*

(89) *Ibidem.*

(90) Hist. des Moluques, *ubi sup.*

HISTOIRE
NATURELLE
DES
MOLUQUES.
Bois qui brûle
sans se consu-
mer.

Dans toutes les Moluques, il croît une espèce de bois rougeâtre, qui brûle & fait de la flamme & de la braïze, sans se consumer. Il semble tenir de la nature de la pierre. On le mer aisément en pièces avec les doigts, & on peut le briser entre les dents (91).

Catopa, plante
qui produit des
papillons.

Assez près de l'ancien Fort Portugais de Ternate, on trouve une plante nommée *Catopa*, d'où tombent de petites feuilles, moindres que la feuille commune, qui ne sont pas plutôt tombées qu'on voit la tête d'un ver ou d'un papillon se former de la queue de la feuille, dont les filamens font les pieds de l'insecte, & les plus minces, se changent en ailes; de sorte qu'elle paroît presque en même-temps feuille & papillon. Cet arbrisseau se renouvelle tous les ans, & pousse des fions comme ceux du châtaigner, d'où naissent ces vers, qui rampent ensuite le long des filamens des grandes feuilles, comme s'ils y étoient attachés (92).

SECOND VOYAGE

DE PAUL VAN CAERDEN
aux Indes Orientales.

Introduction.

N'Abandonnons pas les Héros Hollandois dans le cours de leurs principaux exploits, jusqu'au terme du moins que la Compagnie s'étoit proposé, par le conseil de Warwik & de Matelief, pour l'établissement de ses forces & pour le succès perpétuel de son Commerce. C'est une justice qu'on leur doit, dans cet Ouvrage, après l'avoir rendue à leurs ennemis. Paul *Van Caerden*, qui avoit déjà fait le voyage des Indes en 1599, fut choisi, en 1606, pour y exécuter de nouvelles entreprises, avec son ancienne qualité d'Amiral; préjugé favorable pour son mérite, mais que d'autres raisons néanmoins paroîtront capables d'affoiblir.

Départ du Texel.

Il partit du Texel, le 20 d'Avril 1606, avec huit Navires, dont la plupart étoient d'environ sept cens tonneaux, & dont l'armement revenoit à plus de dix-huit cens vingt-cinq mille livres. Les équipages étoient composés de mille soixante hommes. Toutes les informations qu'il se procura jusqu'au 29 de Juin, par la rencontre de plusieurs Navires Anglois ou Hollandois, lui présentèrent les images d'une guerre sanglante. Il étoit sorti de la rivière de Lisbonne environ vingt-huit Vaisseaux, pour croiser sur les bâtimens de ces deux Nations. Quatre galions & sept Vaisseaux Hollandois s'étoient déjà livré un furieux combat, après lequel, deux des Vaisseaux Hollandois s'étant écartés des autres joignirent la Flotte de Caerden. Les Espagnols avoient pris deux Navires Anglois qui venoient des Indes Orientales, & un Capre Hollandois, dont on racontoit qu'ils avoient fait pendre tout l'équipage. Quelques-uns disoient néanmoins qu'ils s'étoient bornés à leur faire couper le nez & les oreilles (94).

Nouvelles sanglantes.

Route jusqu'à
Mozambique.

Caerden, fortifié par la jonction de deux Vaisseaux, redouta si peu la rencontre de l'ennemi, qu'il employa au contraire quelque tems à chercher les galions. Mais ayant abandonné cette entreprise pour continuer sa route, il passa le reste de l'année & les deux premiers mois de l'année suivante à sur-

(92) *Ibidem*.

(91) *Ibidem*.

Van Caerden, *ubi sup.* T. III, p. 574.

(93) Journal du second Voyage de Paul

(94) *Ibid.* p. 575.

monter les obstacles que les vents & les calmes opposeront successivement à sa navigation. Il étoit le 13 de Septembre au cap Lopeç, sur la côte de Guinée (95); le 6 de Novembre à la rade d'Annobon, où il fut bien reçu des habitans; le premier de Janvier à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, & le 12 de Mars à la vûe des Ilhas Primeras, dont la rapidité des courans rend l'approche dangereuse.

Ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit renoncé sûtôt à chercher les Portugais sur leurs propres côtes. Ses instructions portoient l'ordre de leur causer de l'inquiétude à Mozambique, & de tenter encore l'attaque du Fort. Cette Place, une des meilleures que les Portugais eussent dans les Indes, étoit défendue par une grosse garnison, & parfaitement munie de vivres. L'Isle qui la contient est petite, & située à une grande demie-lieue du Continent, dans un golfe où les terres du Continent s'avancent plus en mer que l'Isle même. Mais au devant de cette Isle, il y en a deux autres, nommées Saint Jacques & Saint Georges, qui faisant une ligne droite avec la ligne avancée du Continent, rendent le passage suspect à ceux qui l'ignorent (96).

La Flotte Hollandoise avoit des Pilotes exercés dans ces mers. Mais avant que de les employer à ses vûes, Caerden lut aux équipages l'article de ses instructions, qui regardoit la conduite qu'ils devoient tenir à terre & les armes qu'ils y devoient porter. Un autre article leur défendoit, sous peine de punition corporelle, de faire aucun tort aux Indiens de l'Isle de Mozambique, d'insulter les femmes, de mettre le feu aux édifices & aux grains, de manger à terre d'aucune chose cuite, dans la crainte du poison, parce que les Portugais avoient la réputation d'employer souvent cette voie pour se défaire de leurs ennemis (97). Après cette explication, la Flotte s'avança vers le Fort, à la vûe duquel le Vaisseau de Caerden arriva le 29 de Mars. La garnison ne leur pas plutôt découvert, qu'elle tira sur lui. Mais aucun coup ne porta. Il y avoit, dans la rade, deux carques & un autre Vaisseau de moindre grandeur. Le reste de la Flotte, ayant suivi son Chef, jetta l'ancre avec lui vers le soir, hors de la portée du canon.

(95) N'omettons pas des observations utiles. Ce Cap, qui est à un grand degré de latitude, a ses dangers. On trouve bon fond au dedans; mais il n'en a pas par son travers. Ceux qui sont déçus sous le Cap, à son côté oriental, doivent ranger la côte pour le doubler, parce que les courans portent ordinairement au Nord & qu'on a beaucoup de peine à les surmonter. Le long du Cap, au Sud de Rio de Gabon, est, à deux lieues de terre, un banc qui est fort uni & qu'il faut bien prendre garde à parer. Lorsqu'on traverse à l'Isle des chevaux, on va contre le Banc François, auquel il faut aussi faire honneur; car de haute eau, il n'y a que trois brasses de profondeur en certains endroits. Il y a encore un troisième Banc qui commence proche des terres & qui court en mer, qu'il ne faut pas moins soigneusement éviter; ce qui peut le faire assez facilement, à cause de la blancheur du sable qu'on découvre. Pour ancrer dans

la véritable rade, il faut que ce soit proche de l'arbre sec, où il y a dix à douze brasses d'eau & où le mouillage est bon. Mais quand on veut jeter l'ancre à la pointe du Cap, il faut que ce soit sur trente brasses, & l'on est tout à terre. Proche de la rivière tortueuse & au-delà de l'arbre sec, on trouve de bonne eau douce. P. 577.

(96) C'est entre ces deux dernières, qui sont désertes, & le Continent, qu'il faut passer, en les laissant à main droite du côté du Sud, & le Continent à main gauche du côté du Nord. On va jusqu'au Fort sans avoir besoin de Pilote-cotier, parce qu'il y a une profondeur suffisante, & qu'on voit distinctement les bancs & les bas-fonds qui sont du côté du Continent. Le mouillage est entre le Fort & le Continent, à un jet de pierre de l'Isle, & les Vaisseaux y sont comme dans un port à l'abri de toutes sortes de vents. P. 589.

(97) Page 578.

VAN
CAERDEN.
II. Voyage.
1607.

Caerden est chargé d'insulter cette Forteresse Portugaise.

Instructions qu'il donne à ses troupes.

VAN
CAERDEN.
II. Voyage.
1607.
Il s'empare de
trois bâtimens
Portugais.

Le lendemain, à la pointe du jour, on porta au *Beaupré* les grapins d'abordage, on se pavoisa, & tout fut disposé pour tomber sur les caragues. Mais lorsqu'on s'en fut approché, malgré le feu continu du Fort, on reconnut qu'il n'y avoit personne dans les trois bâtimens. Ils furent emmenés par les canots & les chaloupes, tandis que la garnison faisoit des décharges de mousqueterie, parce qu'on étoit si proche que le canon ne pouvoit nuire. Le Capitaine d'un Vaisseau Hollandois, nommé le *Ceylan*, fut percé d'un coup de balle. Mais tout le canon de la Flotte joua long-tems avec beaucoup de vigueur.

La nuit ayant donné le tems d'assembler le Conseil, on résolut que la descente se feroit le lendemain, & qu'en même-tems deux Vaisseaux s'approcheroient du Fort, autant pour le canoner sans relâche que pour empêcher les habitans d'entrer dans les belles maisons qui l'environnoient, & qui occupant un grand espace, faisoient juger que l'Isle étoit fort peuplée. Mais le jour fut employé aux préparatifs. La garnison voyant qu'on n'avoit pas débarqué fortit du Fort sur le soir, enseignes déployées, dans la crainte que la descente n'eût été remise à la nuit suivante, & demeura jusqu'au jour dans le Village, pour s'y opposer vigoureusement.

Les Hollandois
font leur descente.

Caerden avoit ordonné qu'elle se feroit le matin du premier d'Avril. La plus grande partie de ses gens fut transportée à terre, au travers de mille coups de mousquets, dont il n'y eut personne de tué. Loin de trouver de la résistance sur le rivage, ils y furent reçus par quelques Noirs, qui jetterent leurs armes aux pieds de l'Amiral, en demandant grace & se qualifiant de misérables Esclaves. Caerden, leur ayant donné ordre de retourner dans leurs demeures, fit passer ses gens en ordre de bataille par le Village, qu'il trouva bien bâti & partagé en rues qui lui donnoient l'apparence d'une Ville, pour aller camper au Couvent de Saint Dominique, qui est à la portée du canon de la Forteresse. On cessa de tirer sur eux; mais, sans chercher d'où venoit ce changement, ils ferrèrent de si près la Place qu'on n'y pouvoit entrer ni en sortir. Le même jour on commanda un détachement pour aller désarmer les Nègres du Village, & rompre leurs armes, qui n'étoient que des zagaies, des flèches & d'autres armes. Tous les habitans qu'on y trouva furent enfermés dans l'Eglise, qui avoit autrefois servi de Forteresse, & l'on y mit une bonne garde (1).

Siège d'un mois.

Les Hollandois
sont obligés de se
retirer.

Le siège prit alors une forme régulière & fut continué l'espace d'un mois, avec une ardeur égale dans l'attaque & dans la défense. Mais les maladies, qui commencerent à devenir si fréquentes, dans le camp Hollandois, que chaque jour on renvoyoit à bord trente ou quarante malades, forcerent l'Amiral de penser à sa propre conservation. Il fit rembarquer son artillerie au commencement de Mai; & se disposant à la retraite, il écrivit au Commandant du Fort, pour lui demander s'il vouloit sauver par une rançon les maisons Portugaises du pays. La réponse fut si peu civile, que dès le même jour les Hollandois brûlerent les trois Vaisseaux qu'ils avoient pris & toutes les barques qu'ils purent trouver. Ils abbatirent tous les cocotiers, & pendant les

jours suivans ils s'employèrent à brûler les édifices, sans en excepter les Eglises de Saint Gabriel & de Saint Dominique (2). Mais s'ils causerent à leurs ennemis tout le mal qu'ils purent s'imaginer, ils en reçurent aussi du canon de la Forteresse, sous lequel il falloit passer pour sortir de la rade (3). Le *Ziricée*, un de leurs Vaisseaux, ayant touché & demeurant immobile pendant la basse marée, on tira sur lui plus de soixante-dix coups, qui le désemparèrent jusqu'à mettre l'Amiral dans la nécessité de le décharger & de le brûler. La plupart des autres Vaisseaux étoient percés aussi de tant de coups, qu'ils furent obligés de mouiller hors de la portée du canon, pour se mettre en état d'aller prendre des rafraîchissemens aux Isles de Comore (4).

Mais l'animosité des Hollandois s'étant ranimée avec leurs forces, pendant un séjour de six semaines qu'ils firent dans l'Isle Mayotte, ils retournerent sur la côte de Mozambique vers la fin de Juillet. Leur espérance étoit d'y rencontrer les carques, qui y étoient attendues dans cette saison. Ils se rapprochèrent du Fort, sous lequel ils en virent effectivement trois à l'ancre. Mais, après quantité d'efforts, il leur fut impossible de prendre assez d'avantage pour les attaquer. Quantité de prisonniers, qu'ils firent dans des canots, leur apprirent que les Portugais en attendoient trois autres, qui s'étoient écartées de leur Flotte vers le Cap de Bonne-Espérance. Caerden se promettant qu'il en tomberoit du moins une entre ses mains, croisa plus de trois semaines entre le Continent & les Isles. Enfin les vents & les courans devinrent si contraires, qu'on prit au Conseil la résolution de continuer le voyage. On découvrit la côte des Indes à la fin de Septembre. Le 2 d'Octobre, ayant gouverné sur les terres, on entra dans la rivière de *Sifarnon*, à quatre lieues au Sud de *Danda*, & à sept ou huit lieues au Nord de *Dabul* (5). Après y avoir pris des rafraîchissemens, on remit à la voile le 6 d'Octobre, sans autre vûe que de s'avancer vers les lieux du commerce, lorsque le 10 on découvrit une voile qui rasait la côte pour se retirer à Goa, dont elle n'étoit plus qu'à deux lieues. On la reconnut bientôt pour une caraque. Elle fut ferrée de si près, qu'avant le coucher du Soleil, elle s'échoua contre les terres où elle fut forcée de se rendre. C'étoit l'Amiral des trois qui s'étoient écartées proche du Cap de Bonne-Espérance. Elle avoit eu trois cens hommes d'équipage, qui se trouvoient réduits à cent, la plupart malades, parce qu'elle étoit en mer depuis huit mois sans avoir pu se procurer les moindres rafraîchissemens. Elle étoit du port de sept cens tonneaux, chargée d'huile, de vin & d'argent. L'équipage fut enlevé & mis à terre, à la réserve de l'Amiral qu'on retint prisonnier. On donna deux pieces de huit à chaque homme, pour se conduire jusqu'à Goa; & les effets ayant été transportés sur la Flotte, tout le reste fut livré aux flammes (6).

VAN
CAERDEN.
II. Voyage.
1607.
Ravages qu'ils
commettent.

Ils perdent un
Vaisseau.

Caraque qu'ils
prennent &
qu'ils brûlent sur
la côte des Indes.

(2) Pages 388 & précédentes.

(3) Pour tirer de la rade à la mer par le travers du Fort, sous lequel il faut passer, on porte le Cap au Sud-Est, un peu plus vers l'Est; car proche de-là il y a une roche à laquelle il faut faire honneur. Il ne faut pas non-plus s'approcher des bancs qui sont du côté du Continent, à moins de quatre ou cinq brasses d'eau; mais il faut courir autant

qu'on le peut sur huit ou neuf brasses, jusqu'à ce qu'on ait dépassé le Fort. Alors on peut fort bien aller mouiller sous les petites Isles, à l'abri de tous les vents, sur huit ou neuf brasses.

(4) Page 596.

(5) Page 601.

(6) Page 602.

VAN
CAERDEN.
II. Voyage.
1607.

Îles de Zue-
madras.

Les Hollandois
se défient du Sa-
morin.

Irresolutions de
Caerden, & ju-
gement que Ma-
telief porte de
lui.

Ainsi les Hollandois durent au hazard un riche butin, qu'ils avoient cherché inutilement au travers de mille dangers. Le 17, ils mouillèrent à l'embouchure de la riviere de Goa, où ils trouverent les trois carques dont ils venoient de brûler l'Amiral. Mais leur avidité pour cette nouvelle proie fut refroidie par la difficulté d'en approcher. Elles étoient sous le Fort, avec d'autres bâtimens; sans compter que Caerden sçavoit déjà qu'elles étoient déchargées (7). La Flotte alla mouiller le 20 d'Octobre, sous les petites Îles de *Zuemas*, qui sont formées par huit ou neuf rochers à deux lieues du Continent (8). Les Hollandois ne pouvoient choisir un poste plus favorable, pour fonder sur tous les bâtimens Portugais qui s'approcheroient de Goa. Cependant, après y avoir employé inutilement dix jours, le Conseil ayant considéré que le tems où le reste des carques auroit dû paroître étoit passé, fit lever l'ancre, pour croiser dans ces parages, jusqu'à *Pinanni*, où l'on mouilla le 15 de Novembre à six ou sept lieues de Calcut. C'est une Forteresse du Samorin, bâtie de caillou. Quoique ce Prince fût alors à la tête de ses troupes, & qu'on eût fait entendre à Caerden qu'il étoit en guerre avec les Portugais, la difficulté qu'il fit d'accorder de l'eau & des vivres à la Flotte, la vûe de quelques fustes Portugaises qui couroient librement vers la côte, & d'autres raisons, firent juger aux Hollandois qu'ils avoient peu de fond à faire sur son amitié. Cependant ils déguisèrent leurs soupçons; & rangeant la côte de Malabar, ils allerent passer devant Cochîn, d'où ils s'avancerent jusqu'au cap de Comorin. Là, ils furent exposés le soir au peril de se briser contre un rocher à fleur d'eau, qui ressemble au dos d'une baleine (9). L'Île de Ceylan, qu'ils visiterent ensuite, ne leur ayant offert aucune occasion de nuire aux Portugais, & le peu qui restoit de cette mousson ne leur permettant point d'aller répandre la terreur à Malaca, ils se déterminerent à gouverner vers Bantam.

Ces courses incertaines, qui les auroient fait prendre moins pour des Marchands que pour des pirates ou des aventuriers, semblent répondre à certaines instructions de la Compagnie, qui ordonnoient à l'un de ses Amiraux d'apporter plus de soins à la guerre qu'au commerce (10). Mais ne justifient-elles pas aussi le jugement que Matelief porte de Caerden, dans la Relation précédente, & l'opinion peu avantageuse qu'il avoit de sa prudence? Il ne pa-

(7) Page 603.

(8) Pour reconnoître *Bardes*, quand on est au Sud des *Zuemas*, il faut se rallier à la terre & courir le long de la côte au Sud quart de Sud-Est, ou au Sud-Sud-Est, selon qu'on est plus ou moins proche des terres. Quand on les a perdues de vûe, on découvre à l'Est une pointe de terre en *écure*, sur laquelle il y a une Tour blanche; & au Sud un haut-cap, sur lequel on a bâti un Couvent qui est blanc aussi, la riviere étant entre ces deux Caps. Lorsqu'on en est proche, on a la vûe de deux ou trois petites Îles proches de la côte, à trois lieues du Cap où est la Tour blanche, qui se nomme le Cap de *Bardes*, & qui est la pointe septentrionale en

entrant dans le Port. P. 634.

(9) Le véritable Cap de Comorin est une petite pointe de terre, un peu élevée d'abord & fort montueuse plus avant. Il y a au bout trois ou quatre éminences, qui paroissent séparées les unes des autres lorsqu'on vient par le Nord & qu'on prend pour autant d'Îles, parce qu'on ne peut voir les basses terres qui sont au pied. Le rocher, où les Hollandois faillirent de perir, est à une petite lieue de terre. Il y en a un autre à la portée d'un petit canon de terre, qui est toujours au-dessus de l'eau; de sorte que de jour on n'y peut passer sans péril, & que de nuit il faut s'éloigner à deux ou trois lieues de la côte. P. 651.

10. Voyez ci-dessus le Journal de Matelief.

roût pas qu'il eut pris jusqu'alors la moindre information sur les nouveaux établissemens des Hollandois, ni qu'il eut compté parmi ses devoirs le soin de leur porter du secours. Ce fut le reproche qu'il reçut de Marelief à Bantam. On a vû dans le Journal de ce grand homme qu'il n'épargna rien pour engager Caerden à tourner du côté des Moluques, en s'efforçant de lui faire comprendre que le principal intérêt de la Compagnie étoit alors de conserver Amboine & les Moluques.

La froideur avec laquelle il avoit reçu de si sages conseils ne l'empêcha pas de s'y conformer. De Bantam, qu'il quitta le 10 de Janvier 1608, il alla jeter l'ancre sur la côte de Pulo Panian, d'où il arriva le 29 de Février à la pointe méridionale de Celebes, formée par une haute montagne, qui fait une basse pointe de terre du côté occidental. Le 3 de Mars, après avoir passé l'Isle *Cabone*, qui est un pays montueux à huit ou neuf lieues au Nord-Nord-Est de Botton, il rencontra deux Vaisseaux Hollandois, l'un de sa propre Flotte, nommé le *Patane*, qu'il avoit envoyé à Celebes pour y prendre du riz; l'autre qui se nommoit l'*Erasme*, de la Flotte de Marelief, & qui conduisoit une fregate Espagnole chargée de vivres pour Ternate, qu'il avoit prise sur la côte de Celebes. Les Espagnols, pressés à Ternate par les Hollandois, avoient envoyé cette fregate à Malaca pour y demander du secours (11).

Après avoir cotoié l'Isle de Botton, & sur le soir une des petites Isles de *Cabincos*, entre lesquelles la Flotte passa pendant la nuit (12), on découvrit, le 8, l'extrémité orientale de l'Isle Burro; & le 10, on jeta l'ancre devant le Fort d'Amboine. Quoique la tranquillité des Hollandois n'eût pas été troublée dans cette Isle, Caerden y employa deux mois à regler les affaires du commerce & celles du nouvel établissement. Il y reçut un Envoyé de Ternate, de la part du jeune Roi, dont le pere avoit été enlevé par les Espagnols & conduit aux Manilles. Cette députation le fit partir d'Amboine le 10 de Mai, pour se rendre droit à Ternate. Trois galeres & quelques jonques Espagnoles qu'il y aperçut à l'ancre, en y arrivant le 18, ne l'empêcherent de mouiller devant le Fort Hollandois de *Maleye*, où il trouva le *Gueldres*, le *Petit Soleil* & le *Pigonneau*, trois Vaisseaux de la Flotte de Marelief, avec la fregate Espagnole qui avoit été prise par l'*Erasme* (13).

Dans les projets que Caerden avoit formés sur les Forts ennemis de Ternate & de Tidor, il avoit espéré de pouvoir déguiser ses forces en affectant de l'incertitude & de la lenteur, pour surprendre les Espagnols par terre & les attaquer en même-tems par mer. Mais il fut trahi par quelques défecteurs Indiens, qui éventerent ses préparatifs. L'ennemi fit un retranchement si profond, que les Hollandois trouverent leur marche coupée le long du rivage; & du côté de la terre, ils ne furent pas moins arrêtés par l'épaisseur d'un bois impénétra-

VAN
CAERDEN,
II. Voyage.
1607.

Il rencontra
deux Vaisseaux
Hollandois.

La Flotte arrive
à Amboine.

Elle se rend à
Ternate.

Tentatives in-
puissantes à Ti-
dor & à Ternate.

(11) Les gens du *Patane* avoient vû à Celebes un homme des Pays-Bas, qui étoit dans cette Isle depuis dix ans, & qui avoit tellement oublié sa langue maternelle qu'il avoit de la peine à se faire entendre & à répondre aux questions qu'on lui faisoit. Il étoit fort bien auprès du Roi, qui ne vouloit pas lui permettre de se retirer.

(12) Elles sont entr'elles à six lieues de dis-

tance. Lorsqu'on en approche, on peut voir les hautes & grandes Isles qui sont au Nord de Botton; car celle qui est le plus au Nord git au Nord quart de Nord-Ouest, à dix-sept ou dix-huit lieues du bout septentrional de Botton, & à l'Ouest quart de Nord-Ouest des plus septentrionales Isles de *Cabincos*, à seize lieues de distance.

(13) Page 656.

VAN
CAERDEN.
II. Voyage.
1607.

Les Hollandois
vont attaquer
Machian.

Défenses du
Fort.

Il est attaqué,

Et pris d'assaut.

Sort de la gar-
nison.

ble. Les galeres Espagnoles se mirent à couvert sous le canon de leur Forteresse de Tidor. Enfin la disposition des lieux fit avorter toutes les entreprises; & les Espagnols, malgré toutes leurs rodomontades (14), ne s'empressant point d'aller au-devant de leurs ennemis, tous les mouvemens de vengeance & de haine se bornerent à quelques legers combats entre des chaloupes & des caracores. L'Amiral, rebuté des obstacles, prit la résolution d'aller chercher une meilleure fortune à *Machian*. Cette Ile est à huit ou neuf lieues de Ternate, & n'est gueres plus éloignée de Tidor. C'est la plus abondante de toutes les Moluques en cloux de girofle. Les Espagnols y avoient aussi un Fort, & Caerden avoit appris de Matelief que les habitans y étoient fort affectionnés aux Hollandois. Cinq bâtimens furent détachés pour cette expédition, avec une grande partie de tous les équipages; & le reste de la Flotte, consistant en cinq grands Vaisseaux, demeura devant Tidor (15).

Ce détachement ayant mouillé le 20 sur la côte de Machian, la descente se fit le lendemain avec beaucoup de péril, parce que le rivage est fort inégal. Le Fort, qui se nommoit *Tassaf*, étoit situé sur un rocher, qui n'étoit accessible que par trois chemins escarpés, dont les avenues étoient bien munies de canons & de pierriers. On avoit garni tous les autres endroits, de chausses-trappes, qui rendoient le passage impossible (16).

Les Hollandois n'ignoroient pas avec quelles précautions ils étoient attendus. Ils se diviserent en trois troupes, pour s'avancer à la fois vers les trois chemins. Le Gouverneur de Maleye commença l'attaque au premier, qui étoit le plus uni. Un Capitaine de la Flotte entreprit la seconde, & l'Amiral, qui étoit aussi descendu, se joignit à lui. Un autre Capitaine se chargea de la troisième. Il parut que les assiégés avoient rassemblé leurs principales forces au premier chemin. Neuf Hollandois y furent blessés. Un autre y fut tué d'un coup de canon, & le reste fut repoussé par une vigoureuse sortie. Mais tandis que les Espagnols étoient occupés de ce côté-là, Caerden, avec sa troupe, marcha vers une autre passage, où malgré les coups redoublés d'une pièce de canon, qui le firent reculer trois fois, il s'avança jusqu'à la porte & s'en rendit maître par la mort de vingt ou trente hommes qui étoient chargés de la défendre. Le Gouverneur de Maleye, qui s'étoit retiré en bon ordre après avoir été repoussé, suivit de près l'Amiral par le passage qu'il s'étoit ouvert, & le seconda si vivement, qu'ils emporterent la place d'assaut. Ceux qui avoient fait une sortie par le premier chemin, trouvant les Hollandois dans la place lorsqu'ils y voulurent rentrer, ne penserent qu'à s'enfuir dans les bois; mais ils se précipiterent eux-mêmes sur les chausses-trappes qu'ils avoient tendues, & les Negres alliés des Hollandois firent main-basse sur tout ce qui eut le malheur de tomber sous leurs coups, à l'exception des jeunes femmes qu'ils reserverent pour l'esclavage. Le Fort fut pillé. Cependant l'Amiral racheta le clou de girofle & le canon, pour mille pieces de huit qu'il promit aux équipages. On comptoit dans la place huit cens Infulaires de Tidor, deux Espagnols & deux Métifs. Les Hollandois ne perdirent que deux hommes; mais ils en eurent plusieurs de blessés, & cinq ou six qui tomberent malheureusement sur les chausses-trappes (17).

(14) Page 658.

(15) Pages 659 & précédentes.

(16) Page 660.

(17) *Ibid.* & p. suiv.

Caerden trouva le Fort en assez bon état. L'artillerie consistoit en quarante pierriers, deux gros canons, & trois fauconneaux. Un grand nombre d'habitans obtint grace en prêtant serment de fidélité au Roi de Ternate, & la tranquillité fut rétablie, pour durer aussi long-tems du moins que la Flotte Hollandoise ne s'éloigneroit pas de ces Isles. Les Vaisseaux qui étoient demeurés devant Tidor vinrent mouiller avec les autres à la vûe du Fort. Ils ne se propoisoient plus que de charger tout le girofle qui se trouvoit dans l'Isle. Mais, peu de jours après cette expédition, pendant qu'on jouissoit d'un calme extraordinaire, la mer commença tout d'un coup à s'agiter, & brisa bientôt avec tant d'impétuosité, que tous les bâtimens de la Flotte furent poussés sur le rivage, sans qu'il fût possible de mettre à la voile. L'orage continua si furieusement, qu'il en fit périr deux, dont on ne put sauver qu'une partie de la cargaison. Ensuite le volcan de Tidor s'étant ouvert avec un bruit épouvantable, on en vit sortir des flammes, qui furent suivies d'une épaisse fumée (18). Cet étrange accident reçut diverses interprétations des Espagnols & des Indiens. Les Hollandois, qui n'ont pas l'esprit tourné au merveilleux, n'y virent qu'un simple jeu de la nature, qui ne les empêcha pas de mettre l'ordre convenable à leurs affaires, & de partir un mois après (19) pour Bantam, où ils arrivèrent le 3 d'Octobre. Ils y employèrent six semaines à finir leur cargaison, sans autre trouble qu'une allarme imprévue, qui leur fut causée par le malheur d'autrui. Un des principaux Seigneurs de la Cour s'étant marié le 22, les habitans, dans un tumulte dont l'Auteur nous laisse ignorer la cause, massacrèrent leur Sabandar, & donnerent le lendemain son emploi à celui dont le mariage avoit été l'occasion de ce désordre. Les Hollandois, qui avoient assisté à cette fête, se retirèrent dans leur Comptoir, où ils demeurèrent tout le jour sous les armes.

VAN
CAERDEN.
II. Voyage.
1608.

Orage qui fait
périr deux Vais-
seaux Hollan-
dois.

Le Sabandar est
massacré à Ban-
tam.

Trois semaines après, c'est-à-dire, le 15 de Novembre, les Hollandois mirent à la voile avec cinq Vaisseaux richement chargés. Ils relâchèrent au mois de Janvier dans l'Isle Maurice, le 15 de Mars au cap de Bonne-Espérance, & le 3 d'Avril dans la rade de Sainte Heleine; d'où ne trouvant plus que des vents favorables, ils arrivèrent le 7 d'Août au Port de Fleissingue (20).

1609.

Retour de cinq
Vaisseaux de la
Flotte Hollan-
doise.

(18) Voyez la description particulière de l'Isle de Ternate. Quoique ce Volcan brûle toujours, il est rare qu'il jette des flammes & même de la fumée.

(19) Le 3 d'Août 1608.

(20) Pages 663 & précédentes. Remarquez que Caerden ne revint point avec cette partie de sa Flotte. Le Journal n'en dit rien; mais on trouvera des explications là-dessus dans la Relation suivante.



VOYAGE

DE PIERRE WILLEMSZ VERHOEVEN
aux Indes Orientales.VERHOEVEN.
1607.Armement con-
sidérable.

1608.

Avis donné à
la Compagnie
sur le rafraîchis-
sement de ses
Flottes.Instructions de
Verhoeven.Hydre ou Ser-
pent d'eau.

CHACQUE année faisoit naître de nouvelles vûes à la Compagnie Hollandoise; & ses forces augmentant avec ses lumieres par le retour annuel de quelque Flotte, il sembloit qu'il n'y eut plus d'entreprises qu'elle n'osât tenter, ni d'ennemis qu'elle crût capables d'arrêter ses progrès (21).

Cet armement, qui lui coutoit deux millions sept cens quatre-vingt seize mille livres, étoit composé de treize Navires, dont plusieurs étoient du port de mille tonneaux. Les équipages montoient à près de dix-neuf cens hommes, & l'artillerie à trois cens soixante-dix-sept pieces de canon, avec des vivres pour trois ans. Le commandement d'une Flotte si redoutable fut donné à Pierre Willemfz Verhoeven (22), natif d'Amsterdam. Il monta le premier Vaisseau de la Chambre de Hollande avec la qualité d'Amiral, & François Wiert, nommé Vice-amiral, prit le commandement du premier Vaisseau de Zélande. Le jour du départ fut le 12 de Décembre 1607. Ils arriverent le 2 de Février à la vûe des Isles du cap Verd, où ils obtinrent par la douceur, des rafraîchissemens dans l'Isle de Mai. Cependant ils résolurent d'avertir la Compagnie que pour la sûreté de ses Vaisseaux, il valoit mieux leur donner ordre de se rafraîchir dans les Ports du Continent, aux environs du cap Verd, où le mouillage est fort bon, & où l'on trouve une grande abondance de limons & d'oranges. Si l'on continuoit de leur marquer l'Isle de Mai pour rendez-vous, le Roi d'Espagne y pouvoit envoyer ses galions, auxquels il seroit d'autant plus aisé de détruire les Flottes Hollandoises, qu'elles ne pouvoient entrer dans le Port que Vaisseau à Vaisseau; au lieu qu'en leur marquant tour à tour différens Ports du Continent, pour les mettre à couvert de toute surprise, elles ne s'éloigneroient presque pas de la route qui conduit sous la Ligne, puisque les vents alisés d'Est-Nord y soufflent aussi (23).

Ses instructions portoient de passer promptement la Ligne, & marquoient pour lieu d'assemblée, aux Vaisseaux qui pourroient s'écarter, la baie de Verhagen ou celle de S. Augustin. Mais cet article, que l'Auteur nomme secret (24), devoit l'être moins que l'ordre de combattre la Flotte Portugaise, & de faire une nouvelle entreprise contre le Fort de Mozambique. C'est une observation propre à ce Journal, qu'entre les poissons qui se trouvent ordinairement aux environs de la Ligne, les Hollandois prirent quantité d'Hydres ou de serpens d'eau, longs de quatre à cinq pieds. Verhoeven défendit aux équipages de se baigner, parce qu'on est souvent surpris par ces animaux, qui

(21) Cette Relation fut écrite par Jean de Molre, premier Commis du Vaisseau Amiral, & par Jacques le Fevre, Fiscal de la Flotte. *Journal de Verhoeven*, p. 5.

(22) On prononce *Verhouven*.

(23) *Ubi sup.* p. 6.

(24) Il a voulu dire apparemment que c'étoit un article peu secret de l'Instruction secrète.

ont tant de force dans les dents, que s'ils faisoient un homme par le bras ou la jambe, ils l'entraînent au fond de l'eau. Ils ont la gueule grande & les dents aiguës. On les prend avec un gros hameçon de l'épave d'un doigt, où l'on attache un morceau de chair. Mais c'est moins leur goût qu'il faut consulter, que celui de certains petits poissons qui les précèdent toujours, & qui vont sucer l'amorce avant que l'hydre y touche. S'il ne leur en arrive aucun mal, l'hydre s'en approche hardiment & s'accroche en voulant avaler le morceau qu'on lui présente. Quantité de Matelots refuserent d'en manger, d'autres en trouverent la chair fort bonne. On leur ouvroit le ventre pour en ôter les entrailles, qu'on jettoit à la mer, où elles étoient aussi-tôt dévorées par d'autres hydres (25).

Le grand nombre des malades ayant forcé l'Amiral de relâcher à l'Isle de Sainte Helene, il ne doubla le Cap de Bonne-Espérance que le 27 de Juin. Quelques jours après, il fut battu d'une furieuse tempête. Le 23 d'Août, il assembla le Conseil, pour délibérer sur l'instruction secrète, qui ordonnoit de chercher la Flotte Portugaise. La question se réduisoit à sçavoir s'il falloit l'attendre vers les dix-sept degrés quatorze minutes, où l'on étoit alors, ou s'il n'étoit pas plus à propos d'aller se poster aux Isles de Comorre. Un article de l'instruction portoit défense de paroître à la vue de Mozambique, dans la crainte que la Flotte ne fût découverte; mais on fit une réflexion qui étoit échappée à la prudence des Directeurs. Il falloit être assuré que les carques n'étoient pas déjà dans le Port de Mozambique; car supposé qu'elles y fussent, il n'étoit pas possible, avec des Vaisseaux aussi grands que ceux de la Flotte, & pendant une mousson où l'on avoit les vents & les courans contraires, d'approcher du Port & d'y entrer malgré elles. Au contraire, si elles n'y étoient pas, on ne pouvoit prendre de meilleur parti que de les y aller attendre, & d'attaquer le Fort pour ne pas demeurer dans l'inaction. Ce raisonnement ayant entraîné toutes les voix, on donna d'avance les ordres nécessaires pour la descente. Le 28, on eut la vue du Fort. Il n'y avoit, dans la rade, qu'une caraque & deux autres petits bâtimens, qui furent enlevés dès le même jour. La caraque y avoit hiverné, & n'étoit armée que depuis peu pour se rendre à Goa. Son artillerie consistoit en trente-quatre ou trente-cinq canons de fer. Elle étoit chargée de draps d'Espagne, de ras, de serges, de dents d'éléphants & de chevaux marins, d'ébène, de vins, d'huiles, & de quelques autres marchandises. Les prisonniers furent distribués sur la Flotte. On ne trouva rien dans les deux autres bâtimens; & l'on en vit quelques-uns de la même grandeur, qui avoient été halés presque à sec, dans un lieu d'où il étoit impossible de s'approcher (26).

Après cette expédition, l'Amiral fit arborer le pavillon rouge, & le débarquement fut achevé sans résistance avant la fin du jour. Les troupes Hollandaises ayant passé au travers du bois & du Bourg (27), pour aller droit au Fort, s'arrêtèrent dans le jardin de Saint Dominique, où elles camperent autour de l'Eglise. La tranchée fut ouverte le lendemain & conduite jusqu'au pied du Fort. Ce travail s'étoit fait avec une tranquillité dont l'Amiral avoit

Delibérations
de Verhoeven sur
ses instructions.

Il entreprend le
siège du Fort de
Mozambique.

(25) Pages 10 & 11. Peut-être étoit-ce des
zequins.

(26) Pages 21 & précédentes.

(27) Il est nommé *Village* dans le second
voyage de Van Caerden, & *Ville* ci-dessous.

VERHOEVEN.
1608.

Il somme le
Gouverneur de
se rendre.
Réponse qu'il
reçut.

été surpris. Mais les assiégés commencèrent bientôt un grand feu de mousqueterie, qui fut suivi d'une sortie vigoureuse, dans laquelle ils repoussèrent les Hollandois & leur tuèrent quelques soldats. Il paroit que se fiant sur la bonté de leurs murs (28), une attaque dont ils prévoient que la durée ne seroit pas longue leur causoit peu d'effroi. Cependant Verhoeven fit dresser deux batteries régulières, & plaça quatre chaloupes armées devant le Fort, pour en fermer l'entrée du côté de l'eau. Le 4 d'Août, il y envoya un Trompette, avec une lettre pour le Gouverneur, qui se nommoit Dom Estevan d'Ataïda, par laquelle il le sommoit de se rendre. On répondit que le Gouverneur, à qui le Roi de Portugal son maître avoit confié cette Place n'étoit pas disposé à la remettre si facilement; que ceux qui cherchoient à s'en saisir devoient employer d'autres moyens que ceux dont ils s'étoient déjà servis, & que ce n'étoit pas un *chat à prendre sans mitaines*. Cette réponse n'étoit signée que d'un Capitaine, la fierté du Gouverneur ne lui ayant pas permis d'y mettre son nom (29); & quoique la place fût mal pourvue de vivres, on avoit affecté, pour en ôter le soupçon aux Hollandois, de servir au Trompette quantité de biscuits & d'oranges. On avoit chassé aussi devant ses yeux, des chevres & des porcs sur le rempart, comme si les habitans eussent souffert quelque embarras du nombre. Ensuite ils firent une sortie, dans laquelle ayant chassé les assiégés de leurs tranchées, ils leur enleverent deux Tambours & plusieurs mousquets; après quoi ils rentrèrent en bon ordre dans leurs murs. Verhoeven fut si piqué de cette disgrâce, qu'il fit élever une nouvelle batterie & qu'il attacha le mineur au pied du Fort. Mais les pots à feu des Portugais interrompirent le travail (30).

Les Hollandois
se rebutent du
siège.

Actions barba-
res.

Si le récit de l'Auteur manque souvent d'ordre & de clarté, on est dédommagé par sa bonne foi. Il confesse que les Hollandois n'espérant rien du tems se rebuterent après douze ou quinze jours de siège, & prirent le parti de rembarquer leur canon. Il raconte, avec la même franchise, une action qui ne fait pas honneur à leur humanité. Un de leurs soldats ayant déserté le 15 d'Août & s'étant jetté dans la Place, l'Amiral envoya un Trompette avec une lettre pour le demander. Le Gouverneur fit répondre que cet homme étoit venu volontairement, qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on vouloit tenir ce qu'on lui avoit promis. Alors les Hollandois chargerent de chaînes tous leurs prisonniers, les conduisirent à la tranchée, & crièrent aux ennemis que si le déserteur n'étoit pas rendu à l'instant, ils alloient les massacrer à leur vue. On leur répondit qu'ils en useroient à leur gré; que s'ils maltraitoient des prisonniers de guerre, le Gouverneur traiteroit de même les Hollandois qui tomberoient entre ses mains; qu'eussent-ils cent Portugais, au lieu de 34. qui étoient dans leurs fers, il les laisseroit périr plutôt que d'abandonner un homme qui étoit venu se livrer à lui, & à qui il avoit promis sa protection. Sur cette réponse, les prisonniers furent tués à coups d'arquebuse (31). Dans l'empyement de la même fureur, l'armée Hollandoise brûla la Ville & marchant vers le bout occidental de l'île, elle y commit les plus cruels ravages. Ensuite elle rentra dans ses chaloupes, sans qu'il sortit un Portugais pour l'in-

(28) Le Fort avoit quatre bastions & trois remparts.

(29) Page 244

(30) *Ibidem.*

(31) Page 255.

commoder dans sa retraite. Verhoeven avoit eu trente hommes tués, pendant ce siège, & quatre-vingt blessés. Des trois batteries & des Vaisseaux, on avoit tiré douze cens cinquante coups de canon sur la Place (32).

VERHOEVEN.
1608.

Les Hollandois furent un peu consolés de cette humiliation par la prise d'un galion de guerre de quatre cens cinquante tonneaux, nommé le *Bon Jesus*, qui étoit tombé entre trois de leurs Vaisseaux, à l'entrée de la rade. Il portoit dix canons de fonte, vingt barils de poudre, cent mousquets, quantité de demi-piques & d'autres armes, & cent quatre-vingt-hommes, la plupart *Gallegas*, qui sont de pauvres soldats. Le Capitaine nommé *Francisco Sodropereera*, avoit fait peu de résistance. Un de ses gens ayant eu le bras emporté à la troisième décharge, les autres avoient perdu courage & s'étoient rendus (33). L'équipage fut distribué sur la Flotte, & l'on mit soixante Hollandois sur la prise. Verhoeven apprit des prisonniers que la Flotte Portugaise, en partant de Lisbonne, étoit composée de huit grandes caragues & de six galions, qui devoient conduire un nouveau Viceroi des Indes à Goa. Ces quatre Vaisseaux avoient été séparés, par la tempête, aux Isles Canaries.

Prise d'un galion de guerre.

Avant que de lever l'ancre, les Hollandois mirent la plus grande partie de leurs prisonniers dans la petite Isle de S. Jago, & leur donnerent des vivres pour deux jours. Mais ayant retenu dans leurs chaînes le Capitaine, le Maître, le Pilote, le Contre-Maître, & l'Ecrivain, avec un Flamand de Bruges, nommé *Paul le Comte*, & deux Prêtres, ils les forcèrent d'écrire au Gouverneur de Mozambique, qu'ils étoient menacés de la mort s'il ne rendoit les déserteurs Hollandois (34). Le Gouverneur répondit froidement qu'il avoit envoyé les déserteurs à Goa, & que les Hollandois étoient maîtres de la vie de leurs Prisonniers (35). L'Auteur du Journal ne nous apprend pas si cette cruelle menace fut exécutée.

Permetté du Gouverneur Portugais.

Il ne restoit à Verhoeven que l'espérance de rencontrer successivement les caragues dans la route de Goa. Il remit à la voile le 23; & le 18 du mois suivant, étant arrivé à la vue de cette Ville, il fut informé qu'une caraque avoit relâché à cinq ou six lieues au Nord, dans un lieu qui se nomme *Carli*. Il y envoya aussi-tôt trois bâtimens légers; mais à leur approche, les ennemis se firent échouer & brûlerent la caraque jusqu'à fleur d'eau (36).

Prise d'une caraque près de Goa.

Toute la Flotte s'étant rassemblée sous le pavillon de l'Amiral, quatre Vaisseaux furent détachés pour ranger la côte & croiser sur les Portugais, tandis que les autres demeureroient devant Goa. Mais après avoir donné plus de quinze jours à de vaines espérances, Verhoeven prit la résolution de faire route avec huit Vaisseaux vers Montedelli, pour se rendre ensuite à Calecut. Il se fit précéder, par deux autres bâtimens, qui devoient annoncer au Samorin l'arrivée de sa Flotte. Elle relâcha le 5 d'Octobre à Montedelli, où elle n'obtint qu'à prix d'argent la liberté de faire de l'eau. Les Marchands du pays apportèrent à bord, de l'*Amfon*, quelques pierreries médiocres, pour lesquelles ils demandoient de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate; marchandises dont les Vaisseaux Hollandois n'étoient pas trop bien pourvus. Ce pays est fertile. Il produit d'excellent poivre, mais en petite quantité. Ses ha-

Verhoeven se rend à Calecut.

(32) Page 26.

depuis le premier.

(33) Page 41.

(35) Page 42.

(34) Il en étoit passé deux ou trois au Fort

(36) Page 43.

VERHOEVEN,
1608.
Comment il y
est reçu.

bitans font raisonnables, bien instruits dans l'exercice des armes & curieux d'en porter de belles. Leur vivacité, qui est extraordinaire, n'empêche pas qu'ils n'aient beaucoup de soumission pour leurs souverains (37).

La Flotte ayant mouillé le 8 à Calecut, *Van Driel*, Commandant des deux Vaisseaux qui l'avoient précédée, rendit témoignage à l'Amiral qu'ils avoient été bien reçus, & que le Samorin paroissoit bien disposé pour les Hollandois (38). Bientôt un des Officiers de ce Prince, & deux Arabes, se rendirent à bord, de la part de ce Prince. Cet Officier avoit pour unique habillement, une piece de toile de coton, blanche & très-fine, tournée plusieurs fois autour du corps, & pendante au-dessus des genoux. Il avoit les cheveux longs, relevés & noués sur le haut de la tête, des pendans d'oreilles d'or & de pierreries, qui lui tombaient sur les épaules, & un cercle d'or d'un pouce d'épaisseur, au-dessus du coude. On lui voyoit, en plusieurs endroits du corps, des cicatrices de balles & d'autres armes, qui faisoient honneur à son courage.

Présens pour le
Samorin.

Il salua l'Amiral, & le pria, au nom du Samorin, de descendre avec la suite qu'il lui plairoit d'amener. Ses Interprètes lui expliquèrent les cérémonies de l'audience, & les usages auxquels il falloit assujettir pour se rendre agréable à cette Cour. On leur fit voir les présens, qui consistoient dans une piece de drap écarlate, quelques petits paquets de corail fin, une demie douzaine de grands miroirs, deux petites pieces de canon de fonte, deux beaux mousquets, un sabre à poignée d'argent, & deux cens nattes d'une fabrique particuliere. Ils demanderent qu'au moment que l'Amiral s'embarqueroit dans sa chaloupe, on fit une décharge de toute l'artillerie de la Flotte à l'honneur du Samorin; & l'Officier promit que ce Prince enverroit des Gentilshommes de sa maison, pour recevoir les Hollandois au rivage.

Habillement de
ce Prince.

Le lendemain, quelques Conseillers de Calecut s'avancerent jusqu'au bord de l'eau, tandis que Verhoeven, accompagné de huit Commis, de cent cinquante Mousquetaires & de cinquante Picquiers, descendit au bruit du canon & au son des trompettes. Mille hommes l'attendoient sous les armes; & d'autres Envoyés, qui étoient demeurés à quelque distance du rivage, étant venus au-devant de lui avec leurs parasols, le firent mettre dessous avec eux & le conduisirent au Palais. Ils y trouverent le Samorin, paré de ses plus riches ornemens. Il n'avoit autour du corps qu'une toile blanche très-fine, mais ses colliers étoient garnis de diamans d'une beauté admirable. Un Seigneur lui foutenoit le bras droit, qui étoit chargé, comme ses doigts & ses oreilles, d'anneaux d'or, enrichis de pierreries. Son front, ses épaules & sa poitrine étoient reints en jaune, de bois de sandal, & ses cheveux étoient noués ensemble sur le haut de sa tête. Il mâchoit du betel. Le Prince héréditaire étoit à son côté, avec son bouclier, son sabre, & ses autres armes à la main. Autour d'eux étoient quelques Seigneurs, qui tenoient des vaisseaux dorés, remplis de betel (39).

Audience qu'il
accorde à Ver-
hoeven.

L'Amiral, s'étant approché, salua l'Empereur à la maniere de Hollande. Ce Prince le reçut d'un air composé à la joie, & lui présenta sa main pour la baiser. Ensuite prenant la sienne, & passant ses doigts entre les siens, il lui

(37) Page 45.

(38) On a vu dans la Relation précédente qu'il n'étoit pas bien disposé pour eux; mais

une Flotte nombreuse se faisoit respecter. Voyez le Mémoire de Matelief dans son Journal.

(39) Pages 46 & 47.

dit (40) : de même que nos doigts sont joints, ainsi seront unies les deux Nations de Calcut & de Hollande. Après quelques momens d'entretien, il conduisit l'Amiral dans les appartemens de son Palais, où il lui fit servir une collation de confitures & de fruits. Il prit lui-même quelques fruits, pour les lui présenter. On but dans des coupes d'argent & de cocos. Les présens Hollandois furent alors offerts, avec les deux pieces de canon, qu'on avoit chargées sur un éléphant. Verhoeven étoit paré d'une chaîne d'or, à laquelle pendoit une grande médaille de même métal, où étoit la tête du Prince Maurice. Le Samorin l'ayant maniée & considérée plusieurs fois avec beaucoup d'attention, l'Amiral en prit occasion de la lui offrir. Elle fut acceptée, & payée aussi-tôt par une bague d'or, garnie de fort beaux diamans. Ce Prince fit voir ensuite à l'Amiral sa femme & ses concubines. C'étoit leur faire entendre qu'il falloit leur offrir aussi des présens. Cependant il ne paroît pas que l'Amiral l'eût compris, puisque le lendemain, un Interprète, qui se rendit à bord, lui parla de ce qu'il devoit à l'Impératrice, au jeune Prince & aux autres enfans de l'Empereur (41). Les Hollandois ne se firent pas presser deux fois. Ils préparèrent des draps écarlates, des nates & diverses galanteries, pour se mettre en état de satisfaire à tous les devoirs, sans avoir droit de reprocher trop d'avidité aux Indiens ; car le Samorin avoit donné des exemples de libéralité à l'Amiral, en faisant des présens de pierreries & de bijoux d'or aux moindres Commis.

Les affaires succederent aux complimens. Verhoeven fut conduit le 12 à la Chambre du Conseil, où il trouva six Conseillers assis en rond, dans la posture de nos Tailleurs d'habits. Il s'assit de même, avec quelques-uns de ses Commis, dont on lui avoit prescrit le nombre. L'Interprète s'approcha d'eux & leur parla fort bas, comme s'il eut craint d'être entendu. Il leur dit (42) que le Roi de Cochîn, allié des Portugais, avoit sollicité plusieurs fois le Samorin d'entrer aussi dans leur alliance ; mais que ce Monarque ne leur ayant trouvé que de la dissimulation & de l'infidélité, avoit refusé leurs offres & s'étoit déterminé en faveur des Hollandois, par le traité qu'il avoit fait depuis quatre ans avec l'Amiral Vander Hagen ; que cependant, malgré les promesses qu'il avoit reçues de cet Amiral, on ne lui avoit envoyé aucun secours d'hommes ni de Vaisseaux pour agir contre les ennemis communs ; qu'il en étoit fort étonné, mais qu'il eseroit qu'au moins la Flotte qu'il voyoit dans son Port seroit prête à lui rendre les services dont il avoit besoin ; qu'il demandoit qu'on employât deux Vaisseaux à croiser devant la barre de Goa, deux devant Calcut & deux devant la barre de Cochîn, auxquels il promettoit de joindre ses frégates, pour ôter aux Portugais l'envie de le braver, & les éloigner enfin de ses côtes : que si l'Amiral consentoit à lui donner deux Vaisseaux pour Cochîn, il assiégeroit cette Place par terre avec une si grosse armée, qu'il ne tarderoit pas à s'en rendre le maître ; & qu'avec le secours de l'Hidalcan son allié, il tenteroit ensuite la conquête de Goa (43).

L'Amiral répondit que ses Maîtres lui avoient recommandé les intérêts du

Conseil entre
les Indiens & les
Hollandois.

Offres du Samorin.

Réponse de l'Amiral.

(40) L'Auteur du Journal fait observer que ce furent ses propres termes.

(41) Page 48.

(42) Ce détail paroît nécessaire dans la

suite, pour faire connoître de quelle nature étoient les engagements entre le Samorin & les Hollandois.

(43) Pages 49 & 50.

VERHOEVEN.

1608.

Négligence re-
prochée à Ver-
hoeven.

On le justifie.

Traité juré en-
tre le Samorin &
les Hollandois.

Samorin, & l'avoient chargé de l'aider puissamment contre les Portugais ; comme tous les Hollandois y devoient être portés par le respect qu'ils avoient pour ses vertus & par la reconnaissance qu'ils devoient à son amitié ; mais que l'Empereur n'ignoroit pas l'état des affaires aux Moluques, & de quelle nécessité il étoit d'y donner les premiers soins ; que si l'on différoit à les rétablir, tout ce qu'on pourroit entreprendre pour lui deviendroit inutile, parce qu'il n'y avoit aucune apparence de réduire les Portugais aussi long-tems qu'ils seroient les maîtres du Sud ; qu'il supplioit donc le Samorin de recevoir encore une fois les excuses de ses Maîtres & de consentir qu'il menât sa Flotte aux Moluques, d'autant plus que le premier fruit de cette expédition seroit d'humilier les ennemis communs & de faciliter d'autres entreprises ; que dans l'intervalle on enverroit volontiers, de Bantam à Calecut, deux Vaisseaux, pour y prendre le reste de leur cargaison en poivre & en indigo, & que pendant qu'on la rassembleroit, les Hollandois de ces deux bords lui rendroient tous les services qu'il exigeroit d'eux : mais qu'il demandoit aussi la permission d'envoyer, à Calecut, un ou plusieurs Commis, pour rassembler des marchandises, avec un logement sûr pour la conservation de ce dépôt. On fait observer ici que l'Amiral auroit pu traiter, dans cette occasion, l'article des droits & des impôts, & demander que la Nation Hollandoise en fût affranchie. Mais il jugea cette demande hors de saison, parce qu'on n'étoit pas en état de rendre service au Samorin, & qu'il falloit attendre des conjonctures où cette faveur pût être exigée comme une récompense. D'ailleurs les Hollandois étoient obligés de reconnoître que ses plaintes n'étoient pas sans fondement. Il est vrai qu'on s'étoit engagé formellement à lui donner du secours, & que cette promesse avoit été négligée (44). Son Conseil repliqua que les Hollandois ne trouveroient pas de grands avantages dans le Royaume de Calecut avant que les côtes fussent netoyées des Vaisseaux Portugais, parce que les Mores de la Mer-rouge, de Perse & de Cambaie n'y pouvant aborder, étoient obligés d'aller vendre leurs marchandises à Cochîn & à Goa ; & que pour rétablir le Commerce, il falloit nécessairement tenir au moins le Port de Cochîn fermé. Cependant ils demanderent la ratification du Traité qui avoit été conclu avec l'Amiral Vander Hagen, & le renouvellement d'un acte d'alliance par lequel les Portugais & le Roi de Cochîn fussent déclarés ennemis communs des deux Nations, avec promesse de la part des Hollandois de secourir le Samorin. L'Amiral ayant témoigné qu'il y consentoit, le Chef du Conseil étendit la main droite & lui fit signe de mettre la sienne dessus. Les autres Conseillers firent la même cérémonie avec les Commis Hollandois. C'est parmi eux la forme solennelle du serment. Ensuite les conventions furent rédigées dans les langues des deux Nations, & les Conseillers Indiens sortirent pour aller faire leur rapport au Samorin. Pendant leur absence, les Hollandois dînèrent de quelques viandes qu'ils avoient apportées de la Flotte (45), & de quelques fruits cuits que la Cour leur envoya.

Le Traité fut signé peu de jours après, avec toutes les conditions que l'A-

(44) Page 31.

(45) Ce trait confirme ce qu'on lira dans le Journal de la Haie, sur la grandeur que les

Hollandois attribuent faussement à ces Cours des Indes,

miral avoit proposées. Il étoit écrit sur une feuille de cocotier, & le Samorin y fit joindre une instruction pour reconnoître son seing. Il prit l'Amiral à part; & se faisant un mérite de sa sincérité, il lui donna quelques avis sur sa conduite dans les Indes, qui se réduisoient » à se tenir sur ses gardes contre » la tromperie, à ne hazarder que rarement de descendre à terre, & à se » défier de ceux qui lui feroient bon visage (46).

L'Amiral, fort satisfait des apparences, mais faisant peut-être, au Samorin même, l'application du dernier de ses trois conseils, leva l'ancre le 16 d'Octobre, & se rendit devant Cochin, où il trouva le Vice-Amiral avec ses quatre Vaisseaux. Là, dans un Conseil général, on prit des résolutions qui marquoient l'ascendant que les Hollandois commençoient à prendre dans les Indes. Verhoeven envoya des Députés à Achin, à Bantam, à Johor, & dans tous les lieux où l'alliance des Hollandois étoit respectée. Il communiqua, par un grand nombre de dépêches, à la Compagnie, aux Directeurs des Comptoirs & à tous les amis de la Nation, le Traité qu'il venoit de conclure avec le Samorin. Il fit offrir au Roi de Johor d'accomplir le Traité que Matelief avoit fait avec ce Prince, pour assiéger par mer la Ville de Malaca, pendant qu'il l'assiégeroit par terre. D'un autre côté, quelques-uns de ses Vaisseaux ayant trouvé l'occasion d'enlever successivement divers bâtimens Portugais, il se trouva si chargé de prisonniers, que ne voulant, ni les garder toujours, parce que c'étoit un embarras considérable, ni les faire tuer de sang froid, il prit le parti de les rendre, pour trois ou quatre Hollandois qui étoient retenus à Malaca. Il les fit mettre à terre au côté occidental de la Ville, où les prisonniers Hollandois furent amenés aussi; & cet échange se fit de bonne foi (47).

Il en tira l'avantage d'être parfaitement informé de l'état & des forces de Malaca, & de trouver dans les lumieres qu'il reçut, de justes raisons pour abandonner le dessein du siège. Il y avoit dans la Place cinq cens hommes de troupes réglées, outre les habitans, les domestiques, les Malais, & d'autres gens de diverses Nations, capables de porter les armes. Elle étoit bien pourvue d'artillerie, & de munitions de bouche & de guerre. D'ailleurs la Flotte n'avoit que neuf cens hommes de débarquement, & l'Amiral s'assura par ses yeux qu'il en auroit fallu le double pour enfermer la Ville. Il apprit aussi que le Roi de Johor n'avoit pas des troupes assez nombreuses ni assez aguerries, pour favoriser beaucoup l'entreprise par terre. Enfin n'osant se promettre un succès que la fortune avoit refusé au brave Matelief, il remit à la voile pour s'avancer vers le Détroit de Sincapur (48).

Il arriva le 5 à l'entrée du Détroit, qui a si peu de largeur, que les Vaisseaux sont obligés d'y passer l'un après l'autre. Deux lieues par-delà s'offre la riviere de Johor, à l'entrée de laquelle on trouve deux petites Isles en forme de pains de sucre, dont l'une est une fois plus grande que l'autre. L'Amiral s'embarqua dans les chaloupes, avec une partie de son Conseil, pour aller saluer le Roi de Johor à *Batusabar* (49). Les éléphans de ce Prince furent envoyés au-devant de lui jusqu'au rivage. Il prit d'abord quelques jours pour se reposer; mais ayant été invité le 9 à une fête annuelle, où le Roi devoit

VERHOEVEN.
1608.

Ascendant que les Hollandois commençoient à prendre aux Indes.

Comment Verhoeven est informé de l'état de Malaca.

Il renonce à faire le siège de cette Ville.

Il se rend à Johor.

Procession à laquelle il assiste.

(46) Page 53.

(47) Page 66.

(48) Page 67.

(49) *Ibid.* Cette Ville est nommée *Batusabar* dans une autre Relation.

VERHOEVEN.
1608.

Nouvelle Ville
que le Roi bâtit.

Proposition de
Verhoeven pour
l'érection d'un
Fort.

Réponse du Roi.

L'adresse des
Indiens l'emporte
sur celle des
Hollandois.

assister en cérémonie, il s'y rendit volontiers avec son cortège. Le Roi étoit assis sur son éléphant, au milieu des deux Princes ses frères (50). Ils étoient vêtus tous trois superbement. La procession se fit du Palais jusqu'au Temple, où le Roi fut reçu avec de grandes acclamations & s'arrêta quelque tems. On avoit dressé devant la porte un échaffaut, qui lui servit à descendre de son éléphant & à remonter. L'Amiral marcha devant lui à son retour, environné de ses Officiers, & précédé de ses Trompettes. L'après-midi, il porta ses présens au Palais. Raja Zabrang le prit par la main & le fit asseoir avec lui, à une table, qui fut servie à la manière Hollandoise. Pendant le festin, on vit paroître deux jeunes filles, qui dansèrent au son d'une espèce de tambour de basque, & des voix de quelques musiciens. Cette danse ne fut pas sans agrément pour l'Amiral (51). Deux jours après, le Roi & Raja Zabrang le prirent au Comptoir & le firent embarquer avec eux dans une fregate, pour remonter la rivière jusqu'à une nouvelle Ville que le Roi faisoit bâtir. Le soir, au retour, ayant eu l'honneur de souper avec ces deux Princes, ils ne furent servis que par des femmes.

Les Hollandois avoient eu d'autres vûes que celles de saluer le Roi, dans la visite qu'ils lui avoient rendue. L'Amiral ayant obtenu la liberté d'assister au Conseil de Johor avec ses propres Conseillers, y demanda, au nom des Etats-Généraux, du Prince Maurice & de la Compagnie, qu'il lui fût permis de bâtir une Forteresse dans le pays, autant pour la défense des habitans que pour celle des Hollandois, contre les Portugais, ennemis communs des deux Nations. Mais cette proposition n'eut pas le succès auquel il s'étoit attendu. Le Roi répondit que la disposition des affaires ne lui permettoit pas encore d'y consentir; qu'il offroit de continuer la guerre, & qu'il demandoit pour cela les secours de munitions de guerre & d'argent qu'on lui avoit promis; que l'amitié deviendroit ainsi plus étroite & plus ferme entre la Nation Hollandoise & ses sujets; & qu'on auroit le tems de se connoître assez pour se livrer mutuellement avec une confiance sans réserve (52).

Cette politique déconcerta l'Amiral. Il se retira sur sa Flotte, où sur les instances de son Conseil, il résolut de représenter plus fortement au Roi les avantages que la construction d'un Fort apporteroit à son pays. Il y employa toutes les ressources de son adresse & de son habileté. Mais le Roi n'en eut pas moins pour se défendre. Il répondit que tout informé qu'il étoit des efforts qui se faisoient à Goa pour équiper une nouvelle Armade, il craignoit moins les Portugais qu'on ne pouvoit se l'imaginer, parce qu'il avoit une ressource toujours présente, qui étoit de se retirer avec ses gens vers le haut de la rivière; que si les Hollandois étoient une fois établis dans ses Etats, il perdrait cette facilité, parce que l'honneur lui feroit une loi de demeurer près d'eux pour les aider à soutenir les efforts des Portugais, & d'exposer par conséquent ses peuples à leur perte entière. Ensuite, tournant ses réflexions avec la même adresse vers d'autres sujets de crainte, il représenta doucement à l'Amiral, que les Hollandois étoient hommes aussi-bien que les Portugais; qu'il y avoit

(50) On a vu leur nom & leur caractère dans le Journal de Matelief. Celui qui se nommoit *Raja-Zabrang* étoit homme de mérite & fort affectionné aux Hollandois. Le

nom du Roi étoit *Jean de Patan*. Voyez le *Journal de Matelief*.

(51) Page 68.

(52) Page 69.

beaucoup d'apparence qu'après l'établissement qu'ils désiroient, ils deviendroient familiers avec les femmes du pays; que les Portugais en avoient usé de même, & que cette liberté n'avoit pas moins servi que leur orgueil & leur mauvaise foi à leur attirer l'averfion de ses peuples : qu'en croyant accorder une faveur aux Hollandois, il s'exposeroit ainsi à la nécessité d'entrer en guerre avec eux; & que deux Nations, qui étoient faites pour s'aimer, finiroient par une haine irréconciliable. Mais en refusant la permission de bâtir un Fort, il fit à l'Amiral une autre proposition, qu'il crut capable de lui plaire. Après lui avoir raconté que le Roi de Patane, un de ses freres, avoit été privé de sa couronne & de la vie par la Reine sa femme, pour avoir été surpris en adultère, & que le Royaume de Patane appartenoit de droit à la maison royale de Johor, il lui dit que puisque les forces des Hollandois n'étoient pas suffisantes pour le retablir dans son Royaume de Malaca, il le prioit de les employer à chasser du trône la Reine de Patane, & qu'il partageroit volontiers ce Royaume avec les Hollandois (53).

Tous ces détours ayant fait juger à Verhoeven qu'il n'avoit rien à se promettre de ses instances, il prit le parti d'entrer au contraire dans les idées du Roi, sur le principe que ce Prince faisant la guerre aux Portugais en faveur de la Nation Hollandaise, il étoit à craindre qu'après le départ de la Flotte, son mécontentement ne le portât à s'accommoder avec l'ennemi. On résolut donc, dans un Conseil général de la Flotte, premièrement, de l'assister d'une somme de trois mille réales de huit, qui seroit levée sur les effets des deux bâtimens qu'on avoit pris au Cap de Rachado; en second lieu, de lui donner vingt barils de poudre, & une certaine quantité de tintinago pour en fondre des boulets; 3°. de lui laisser deux Vaisseaux, pour croiser devant la riviere de Johor, & veiller à la sureté des habitans, à condition que l'accès leur seroit ouvert dans tous les Ports de l'Etat, & qu'ils auroient la liberté de se conformer aux instructions de l'Amiral (54).

Après avoir affermi les dispositions du Roi par l'exécution de ces trois articles, & laissé des Facteurs à Johor, on leva l'ancre, le 8 de Février 1609, pour se rendre à Bantam. Mais on reçut, dans cette route, une nouvelle qu'on étoit fort éloigné de prévoir, & qui devoit faire prendre une autre face aux affaires des Indes. Un yacht, qui venoit de Hollande & qui tomba dans la Flotte, apprit à Verhoeven que les Provinces-Unies avoient conclu avec l'Espagne une treve de douze ans, & lui remit de nouvelles instructions pour le Commerce & pour la guerre (55). On n'en mouilla pas moins le 15 à Bantam; mais le changement général des circonstances, joint aux troubles particuliers qui regnoient dans cette Cour, fit tourner tous ses soins à l'Amiral vers des lieux plus éloignés. Les ordres qu'il recevoit de Hollande l'appelloient aux Moluques, pour en assurer la conservation; à Macassar, pour y faire alliance avec le Roi; à Banda, pour demander la liberté d'y bâtir un Fort; à Patane, pour y conclure, s'il étoit possible, un Traité avec la Reine; à *Lequevo Pe-*

VERHOEVEN.
1608.

Proposition que
le Roi fait à l'A-
miral.

Raison qui fait
entrer Verhoe-
ven dans les
idées du Roi de
Johor.

1609.
Il se rend à Ban-
tam. Nouvelle
qu'il y reçoit de
la treve avec
l'Espagne.

Ses nouvelles
instructions.

(53) Page 71. Si l'on se souvient du caractère de ce Prince, tel qu'on l'a lu dans le Journal de Matelief, on sera surpris de lui trouver ici l'esprit si délié. Mais il faut se souvenir aussi que *Raja-Zabrang* lui tenoit lieu

de Ministre, & que tout ce qu'on raconte ici du Roi doit être entendu apparemment de son conseil.

(54) Page 71.

(55) Page 73.

VERHOEVEN.
1609.
Divisions à Bantam.

queno, pour y croiser, & pour se rendre de-là au Japon, où la Compagnie vouloit se lier par un Traité avec l'Empereur (56).

Premières idées
des Hollandois
pour leur établis-
sement de Bata-
via.

Cependant il ne put refuser son attention à ce qui se passoit sous ses yeux. Les *Ponganas* de Bantam, c'est-à-dire, les principaux Officiers de la Couronne, s'étoient soulevés contre le Gouverneur du Roi, sous le prétexte ordinaire des mécontents, qui est l'intérêt de l'Etat pendant une minorité, mais au fond pour s'emparer de l'administration des affaires, & se rendre maîtres des revenus de la Couronne. La division avoit été poussée si loin, que chaque parti s'étant retranché & fortifié dans la Ville, il s'y commettoit des hostilités comme en pleine guerre. L'Amiral se déclara neutre, fit des présens au Roi, & lui proposa de renouveler le Traité d'alliance avec la Compagnie. Mais ce Prince, mécontent peut-être de ne pas lui trouver plus de chaleur pour ses intérêts, différa sa résolution jusqu'au rétablissement de la tranquillité publique. Le Roi de Jacatra, qui paroissoit avoir embrassé ceux des *Ponganas*, étoit alors à Bantam. Verhoeven crut devoir lui offrir ce que l'autre sembloit refuser, d'autant plus qu'après avoir pesé les avantages de la Compagnie, il jugea que la Ville de Jacatra eut été bien plus commode que Bantam au Commerce des Hollandois. C'est la première trace qu'on trouve de cette idée dans les Relations Hollandoises; & les effets qu'elle produisit bientôt pour l'établissement de Batavia, méritent bien qu'on la fasse ici remarquer. Cependant le Roi de Jacatra, qui gardoit encore quelques mesures avec le Gouvernement de Bantam, remit sa réponse à son retour dans ses Etats; mais il promit d'écouter alors les propositions des Hollandois (57).

Les Hollandois
se défient de
l'Angleterre.

Cette espérance confirma l'Amiral dans la résolution de laisser vuider leurs différends aux Javanois. Il détacha plusieurs Vaisseaux vers les lieux où ses ordres étoient nécessaires pour l'exécution de ceux qu'il avoit reçus de la Compagnie, & son plus grand empressement fut de se rendre à Banda. On croit démêler, entre plusieurs obscurités du Journal, qu'après s'être accommodés par la trêve avec les Espagnols & les Portugais, la crainte des Hollandois commençoit à venir du côté de l'Angleterre. Outre d'anciens sujets de défiance (58), l'Amiral d'une Flotte Angloise, après avoir tâché inutilement de s'ouvrir l'entrée de Cambaie par un traité; pensoit à tourner son Commerce vers les Moluques. Verhoeven appréhendoit du moins que s'il y arrivoit avant la Flotte Hollandoise, il n'enlevât le girofle, les noix muscades & le macis (59). C'étoit un motif si pressant pour hâter sa navigation, qu'a-

(56) Page 74.

(57) *Ibidem*.

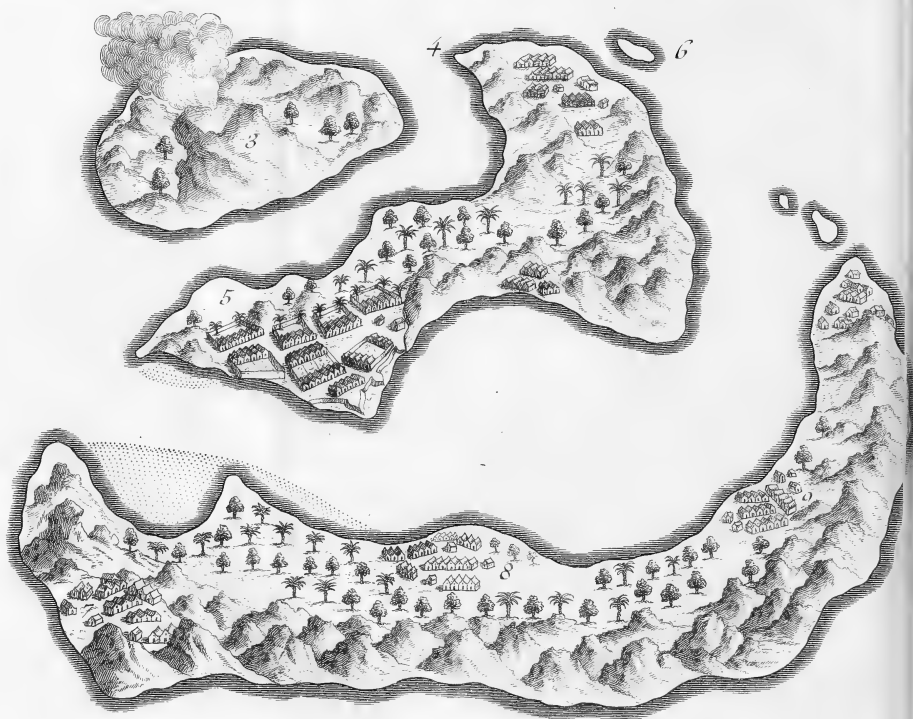
(58) On a vu ci-dessus que la Compagnie de Hollande accusoit les Anglois d'avoir fourni des munitions de guerre aux Portugais des Moluques. Il est à propos de consulter ici les Relations Angloises du même tems. Elles sont au premier Tome de ce Recueil.

(59) Observez avec le Journal qu'entre Java & Madure, à l'Ouest, il n'y a que quinze ou seize pieds d'eau. Tout proche gisent les *Paternosters*, Isles fort dangereuses à traverser. Le passage entre Java & Baly est aussi très-étroit; & le moindre grain, comme

l'éprouva Verhoeven, peut mettre un Vaisseau en danger; de sorte qu'avec de gros navires il vaut mieux aller chercher le passage des *Boucherons*. Ceux qui naviguent sur la fin de la mousson d'Ouest; c'est-à-dire, vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, feront bien de ranger la côte de Java jusqu'à ce que les Isles de Banda ou d'Amboine, s'ils y veulent faire route, leur demeurent au Nord quart de Nord-Est; parce que les courans leur seront favorables le long de cette côte. La mousson d'Ouest commence ici ordinairement dès les premiers jours de Novembre & finit à la fin de Mars. Mais on a



ILES DE BANDA.



1. Palorin . 2. Puloway . 3. Gunmanapi . 4. Labekak . 5. Nera . 6. Wayer . 7. Lantoor . 8. Ortattan . 9. Combeer .

bandonnant tout autre soin , il se reposa , sur ses Commis , du ménagement des alliances avec Patane , Macassar & les Princes de l'Isle de Borneo. Le 22 de Mars il traversa les vingt-une Isles , qu'on a nommées *Paternoflers* , & qui sont situées au-delà de Madure (60). Dans sa route , ayant appris qu'on avoit vû à Banda un Vaisseau Anglois de cinq cens tonneaux , il le regarda comme l'avant-coure de la Flotte qu'il redoutoit , & ce soupçon lui fit porter le cap droit vers cette Isle.

Il arriva le 8 d'Avril dans le Port de Nera , où il trouva trois Vaisseaux de la Flotte de Caerden , le *Banda* , le *Patane* & la *Concorde*. Il ne manqua pas d'y trouver aussi le navire Anglois , qui se vantoit d'avoir un gros fonds d'argent , de toiles , d'armes , &c. & qui marquant beaucoup d'empressement pour trouver sa cargaison , avoit fait hausser considérablement le prix des noix muscades. Verhoeven , affligé du tort que cette méthode causoit aux Vaisseaux de sa Nation , résolut à son tour d'offrir au-dessus de lui , dans la vûe de le fatiguer. Mais on crut s'apercevoir que les idées de cet Anglois ne se bornoient pas au Commerce. S'il avoit apporté des toiles , pour les vendre aux Moluques , il ne pouvoit s'être chargé de tant d'armes que pour en accommoder les Espagnols de Ternate , qui en avoient besoin (61). Cependant le Capitaine de ce Vaisseau revint trouver l'Amiral , & le pria de lui déclarer s'il avoit quelque dessein formé sur l'Isle de Nera. Il ajouta que s'il lui faisoit cette question , c'étoit pour rappeler ses gens à bord ; & se défiant , disoit-il , des Bandanois , il le pria de lui accorder son secours s'ils entreprennoient quelque chose contre les Anglois.

En effet ces Insulaires , après avoir envoyé dans la montagne leurs familles & leurs effets , s'étoient rassemblés au nombre d'environ deux mille hommes , & faisoient la garde chaque nuit autour de la Loge Hollandoise. Ils déclarèrent à l'Amiral que leur intention n'étoit pas de le chagriner , & qu'ils ne pensoient qu'à tenir leurs conseils , suivant les usages de leur pays. Mais ils avoient envoyé demander du secours aux habitans des autres Isles , & aux Javanois , qui y étoient avec quelques Jonques au nombre d'environ quinze cens. Ceux de Lantor & leurs confédérés répondirent qu'une Flotte si considérable ne pouvoit être venue que dans l'une de ces deux vûes ; ou de bâtir un Fort à Nera , ou de vanger le meurtre des Hollandois qui avoient été tués par les habitans de cette Ville (62) , & que ces deux affaires ne les touchoient pas ; qu'à l'égard du Fort , ils ne doutoient pas que l'Isle de Banda n'en fût menacée , soit de la part des Hollandois ou de celle des Espagnols ; que c'étoit à ses habitans de prendre leur parti & de voir avec laquelle de ces deux Nations ils aimoient mieux s'allier (63).

Cette réponse n'ayant fait qu'augmenter les défiances des Insulaires de Banda , ils se fortifièrent secrètement à la pointe Sud-Ouest de l'Isle , vis-à-

des calmes tout le mois d'Avril , & ensuite des vents variables jusqu'à la mousson d'Est qu'on a les vents de Sud Est , ou de Sud-Est tirant un peu plus à l'Est. Quand on navigue dans la saison des calmes , il est bon de raser aussi la côte , parce qu'on y trouve encore les courans de la précédente mousson. P. 77
C. 78.

(60) Le Journal de Caerden n'a pas expliqué ce que cet Amiral étoit devenu. Voyez la Note qui est à la fin.

(61) Page 78.

(62) Voyez ci-dessus la Relation de Vander Hagen.

(63) Page 79.

VERHOEVEN.
1609.
Isles nommées
Paternoflers.

Verhoeven se
rend à Banda ,
où il trouve des
Anglois.

Défiance des
Insulaires.

Leurs raisons.
Ici.

Ils se fortifient
& trompent les
Hollandois.

VERHOEVEN.
1606.

vis l'Isle de *Goumeape*, où les Portugais avoient eu anciennement un Fort. Ils députerent en même-tems vers l'Amiral, pour s'excuser de la longueur de l'assemblée & pour l'assurer qu'elle finiroit dans peu de jours. C'étoit un artifice, pour gagner du tems & l'employer aux préparatifs de leur défense. Un de leurs Saints, nommé *Daro*, avoit prédit qu'on verroit arriver des hommes blancs, avec plusieurs Vaisseaux, qui se rendroient maîtres de leur pays; & le bruit s'étoit répandu, parmi eux, que cette prédiction alloit s'accomplir (64).

Comment Verhoeven fait bâtir un Fort dans l'Isle de Banda.

Les Hollandois se désoient si peu de cette fermentation, que Verhoeven ayant fait avertir les *Orankaies* du desir qu'il avoit de leur parler, se rendit avec son Conseil au lieu qui fut assigné pour leur Conférence. Il s'y fit escorter à la vérité par deux cens cinquante soldats. Les *Orankaies* n'avoient pas fait difficulté de s'y trouver. Il leur déclara l'ordre dont il étoit chargé de bâtir un Fort à Nera. Il leur présenta les Lettres du Prince Maurice & des Directeurs de la Compagnie, qui étoient écrites en langue Portugaise & dont il leur fit lire la traduction en Malay. Cette proposition parut les allarmer. Ils demanderent quelques jours pour délibérer entr'eux. Cependant, après avoir compris à quoi leur refus pouvoit les exposer, ils feignirent de donner leur consentement. Aussi-tôt l'Amiral alla reconnoître la pointe de Nera, qui lui avoit paru convenable pour la construction d'un Fort. Le lendemain, ayant fait descendre sept cens hommes pour commencer l'ouvrage, il fut surpris de trouver la Ville abandonnée. Mais il compta pour rien ce premier effroi des habitans, qui s'étoient retirés à l'autre bout de l'Isle. Les travailleurs en furent logés plus à l'aise. Il leur assigna leurs quartiers, avec une rigoureuse défense de nuire aux Insulaires ou à leurs biens. On abbatit les arbres nécessaires, & l'on commençoit le travail, lorsqu'on s'aperçut que le terrain n'étant pas aussi bon qu'on s'étoit imaginé, cette entreprise traîneroit trop en longueur. Le Conseil fut d'avis de relever l'ancien Fort Portugais, dont la muraille subsistoit encore. On lui donna une forme carrée, avec quatre angles bien flanqués; deux du côté de la mer & deux du côté de l'Isle (65). L'ouvrage fut poussé avec tant d'ardeur, qu'il étoit en état de défense avant le 15 de Mai.

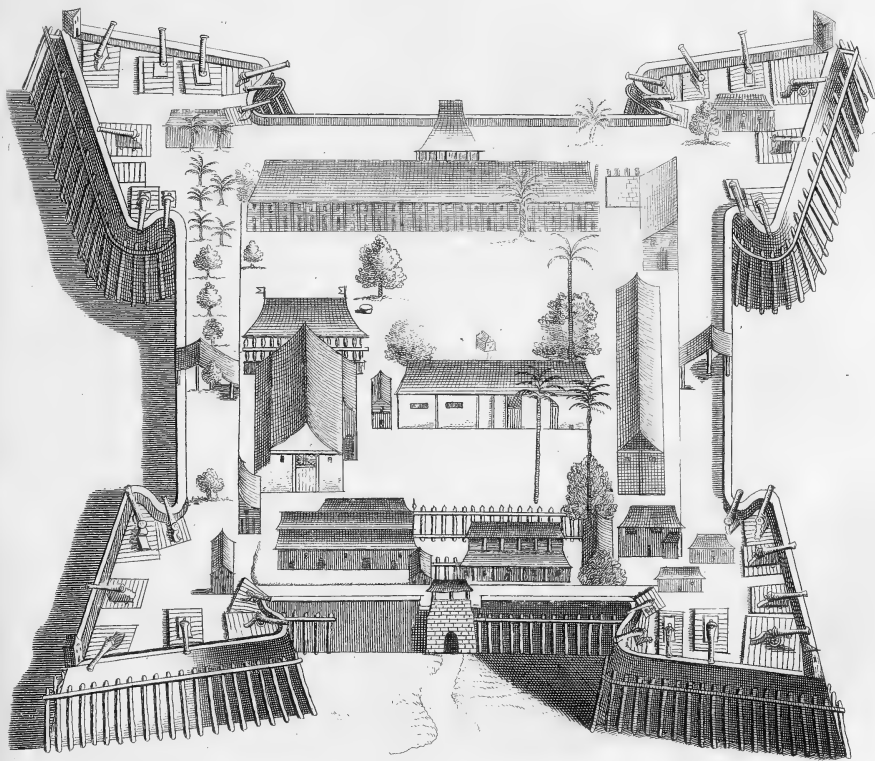
Trahison des Insulaires,

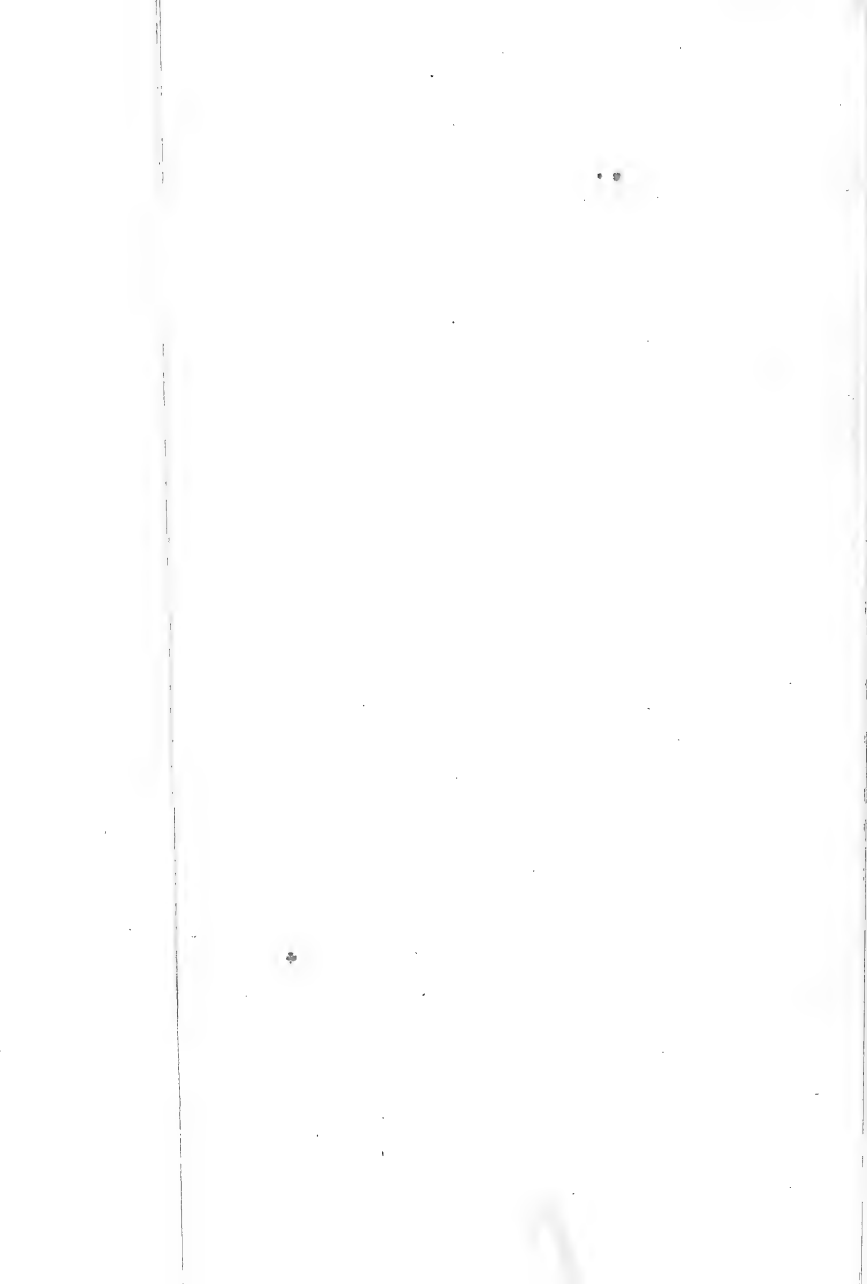
On n'avoit observé, dans cet intervalle, aucun mouvement extraordinaire parmi les habitans. Le 22, quelques Députés vinrent prier l'Amiral de marquer un lieu où l'on pût conférer sur les intérêts communs, & régler le prix du girofle & de la muscade. Ils ajouterent que les Insulaires avoient pris la résolution de n'en vendre désormais qu'à la Nation Hollandoise; mais qu'étant à peine revenus de leur frayeur, ils demandoient des otages. On leur envoya *Molre* & *Vischer*, deux des principaux Commis, qui ayant fait quelque séjour à Nera sçavoient un peu la langue du pays. Le rendez-vous fut donné sous un grand arbre, à une portée de mousquet du quartier.

L'Amiral Verhoeven est assassiné avec tout son Conseil.

Après midi, l'Amiral & son Conseil s'y rendirent à l'heure assignée, suivis d'une compagnie de mousquetaires; & n'y trouvant personne, ils s'assirent tranquillement sous l'arbre, résolus d'attendre sans impatience. Cependant ils envoyèrent à la fin, dans une habitation voisine, Adrien *Ilsevier*, qui sça-

FORT HOLLANDOIS DE L'ILE DE BANDA.





voit le Malay, pour les avertir qu'on les attendoit depuis long-tems. Ils sortirent en grand nombre au-devant de ce Député, & les principaux lui dirent qu'étant effrayés de la vue des mousquetaires, ils supplioient l'Amiral & son Conseil de s'éloigner de cette milice & de s'avancer vers le bois. Verhoeven ayant eu la crédulité d'y consentir, fut aussi-tôt environné de toutes parts. Un Hollandois du Conseil s'écria : *Nous sommes trahis*. L'Amiral, trop certain du danger, demanda ses armes. A peine eut-il parlé, qu'il reçut deux ou trois blessures mortelles, & la plupart de ses Conseillers furent massacrés avec lui (66). Les soldats, qui étoient à quelque distance, ne furent avertis de cet horrible événement que par le bruit. Ils coururent au bois, firent feu & tuèrent quelques Insulaires ; mais le reste de ces assassins passa au travers du bois & se retira dans l'habitation. On trouva l'Amiral sans tête & percé de vingt coups. *Bruin, Ilsevier, Groenewegen* & jusqu'à trente des principaux Officiers de la Flotte, étoient à peu près dans le même état. Le lendemain, *Molre, Vischer* & plusieurs autres, furent trouvés morts & tout sanglans de leurs blessures, assez proche de la Ville. On ne put même enlever leurs corps, au travers d'une multitude de zagaies que les ennemis lançoient de leurs murs, & qui tuèrent encore un soldat Hollandois (67).

Un revers si funeste donna lieu, sur la Flotte, à quantité de promotions pour remplacer les Officiers. *Janſz Hoon* exerça les fonctions d'Amiral, en attendant l'arrivée du Vice-Amiral *Witert*, qui devoit remplir cette dignité. L'infortuné Verhoeven, & les compagnons de son malheur, furent enterrés dans le Fort avec autant de tristesse que de solemnité (68).

Toute autre Nation, avec une Flotte aussi puissante & trois cens trente-sept piéces d'artillerie, n'auroit peut-être écouté que les premiers mouvemens d'une juste vengeance, & n'auroit pas mis le giron & la muscade en balance avec les idées communes de l'honneur. Mais il faut reconnoître, à l'avantage des Hollandois, que dans leurs Etablissémens des Indes ils ont sacrifié rarement à cette chimere (69). Leur Amiral s'étoit exposé volontairement à son infortune. Il ne devoit pas ignorer qu'il y a peu de confiance à prendre aux Indiens. Les conseils du Samorin étoient si recens, qu'il ne devoit pas les avoir oubliés. En un mot il étoit mort, & le desir de regner dans une Île qui jouit des plus riches présens de la Nature étoit une passion toujours subsistante, que tout bon Hollandois devoit nourrir avec complaisance & transmettre à ses descendans. Les successeurs de Verhoeven entrèrent si bien dans ces principes, qu'après avoir menacé les habitans avec un peu de bruit, qui ne les empêcha pas même de leur massacrer encore quelques Commis & quelques soldats, ils ne furent pas plus de six semaines sans conclure la paix. Elle se fit avec tant d'avantages pour leur Nation, que les Bandanois s'engagerent à ne vendre leur muscade & leur macis qu'aux seuls Hollandois. Ils consentirent que toutes les Jonques étrangères allassent mouiller sous le Fort, & qu'il ne fût permis à personne de s'établir à Nera sans la permission du Gouverneur (70).

(66) Pages 82 & 83.

(67) *Ibid.*

(68) *Ibidem.*

(69) Témoins leurs aventures de Bantam, d'Achin, de la Chine, &c. mais sur-tout

celle de Ceylan, où après le plus odieux massacre de leur Amiral, avec un grand nombre de ses gens, ils recherchèrent aussi-tôt l'amitié du Roi de Candy.

(70) Pages 87 & précédentes.

VERHOEVEN.
1609.

Autres Hollandois massacrés.

Promotion d'Officiers sur la Flotte.

Remarque sur le caractère des Hollandois.

A quelles conditions ils font la paix avec les Bandanois.

VERHOEVEN.
1609.

Divers Forts
Hollandois bâtis
aux Moluques.

1610.

Ce que l'Auteur
rapporte de Ba-
chian & de La-
bova.

Ainsi, dans la joie d'avoir obtenu ce qu'on avoit désiré, les outrages & les pertes furent aisément oubliés. On célébra le Traité par des réjouissances communes, & la Flotte partit, comme triomphante, après avoir mis dans le Fort tout ce qui étoit nécessaire pour le conserver. Elle mouilla le 16 de Septembre dans la rade de Machian, sous *Noffeckia*, où les Hollandois trouvèrent un nouveau sujet de satisfaction, en apprenant que l'Amiral Wittert avoit bâti un Fort dans l'Isle de Motier, & qu'il y avoit laissé soixante soldats bien pourvus de munitions de guerre, & qu'il s'étoit rendu aux Manilles pour y insulter les Portugais. A la vérité, ils entreprirent inutilement de chasser les Espagnols de leurs établissemens de Ternate & de Tidor. Les succès furent partagés dans plusieurs actions fort vives, & chacun s'affermir dans ses possessions. Mais les Hollandois eurent l'avantage de s'attacher les Insulaires, jusqu'à les disposer, par un Traité, à refuser toutes sortes de communication avec les ennemis de la Hollande. Ils profitèrent de cette conjoncture pour bâtir de nouveaux Forts; un à Ternate, sous le nom de *Willemstadt*; un à Machian; un à Labova, qui est dans la dépendance de Bachian; & pour s'y faire des établissemens inébranlables. Au commencement de l'année suivante, on vit arriver Paul *Van Caerden* (71), qui ayant été fait prisonnier par les Espagnols & conduit aux Manilles, venoit d'obtenir la liberté par un échange. Il choisit pour sa résidence le Fort de Barneveld, dans l'Isle de Labova, que les Hollandois commençoient à regarder comme un de leurs postes les plus importants. L'Auteur du Journal avoit vu Bachian & Labova.

» Le 2 de Mai, dit-il, nous étant avancés sur la rivière d'Ombachian, nous
» remontâmes dans un canot jusqu'à un vieux Château ruiné, où quelques
» années auparavant le Roi de Bachian faisoit son séjour, pour tuer des buffes
» & des sangliers, dont le nombre y est incroyable. Mais ils sont si sauvages
» qu'on ne les tue pas sans peine. Les Insulaires de Bachian, qui connoissent
» leurs retraites, s'y glissent adroitement & les surprennent pendant la nuit.
» *Ombachian* est un lieu très-agréable: c'est une plaine fertile, qui produit
» une singulière abondance de sagu, de girofle, de limons & d'autres fruits.
» L'Isle est élevée, fort poissonneuse, & passe avec raison pour la plus fertile
» des Moluques. Le Roi ayant été contraint de l'abandonner, parce que les
» Tidoriens l'infestoient continuellement par leurs ravages, s'étoit retiré à
» Labova, grande Isle à la portée du canon de Bachian. Le Roi de Labova
» s'étoit fait baptiser, avec tout son peuple, & reconnoissoit l'autorité des
» Portugais. Celui de Bachian imita son exemple; & ces deux Princes, éga-
» lement foibles, s'unirent d'intérêts pour résister aux Tidoriens leurs enne-
» mis communs. L'Isle de Labova, où les Hollandois s'applaudissoient d'a-
» voir un Fort, produit beaucoup de girofle, qui ne peut être recueilli, parce
» que l'Isle est grande & qu'elle a peu d'habitans. On y trouve quantité de li-
» mons, de *Cockasi*, de poissons, de poules, de sangliers, de sagu, & diver-
» ses sortes de denrées. Elle ressemble beaucoup à celle d'Amboine. Le bois
» qu'elle produit est propre au doublage des Vaisseaux (72).

Ce fut dans cette Isle que l'Auteur apprit une cruelle action du Roi de Ter-

(71) On a vu le Journal de son Voyage, expliqué.

sans y avoir appris comment ce malheur lui étoit arrivé; On ne le trouve pas ici mieux

(72) Pages 98 & 99;

nate.

nate. Ce Prince ayant épousé la nièce du *Sugage* de *Sabgos*, espèce de Souverain qui s'étoit acquis une grande réputation de courage, l'avoit poignardée pendant la nuit sans expliquer ses motifs, & l'avoit fait jeter dans la mer (73). Le *Sugage* se ressentit si vivement de cette barbarie, qu'après avoir renoncé à toute alliance avec Ternate, il demanda hautement que le Roi fût puni de mort ou chassé du trône, en déclarant que s'il n'obtenoit pas cette justice, il joindroit ses forces à celles de la Compagnie Hollandoise pour exterminer les Ternatois. Tous les *Sugages* & les autres Seigneurs des Isles employèrent leur médiation, dans une affaire dont ils redoutèrent les suites. Enfin l'on régla, dans une Assemblée générale, que le Roi seroit privé de sa couronne & de tous ses biens, à condition que le *Gongou*, son oncle, prendroit la qualité de Gouverneur, jusqu'à ce que ce Prince eût reconnu sa faute, & qu'il eût donné des marques de repentir par une conduite plus digne de son rang. Ce n'étoit pas le seul crime qu'on eût à lui reprocher. Cette sentence ayant été suivie de l'exécution, il tomba dans le dernier mépris (74).

Il ne paroît pas que les Hollandois eussent pris la moindre part à cet événement, ni qu'ils fussent entrés jusqu'alors dans l'administration intérieure des Moluques. Ils se renfermoient dans leurs Forts, uniquement occupés des affaires du Commerce & de l'espérance de chasser les Espagnols. L'Auteur du Journal observe qu'en 1610, ils avoient sept établissemens, dont il fait l'énumération. A Ternate le Fort de *Maleye*, dont la garnison étoit de quatre-vingt soldats, avec environ trois mille habitans dans leur dépendance; & celui de *Willemstadt* ou *Tacomma*, qui avoit quatre-vingt-seize soldats de garnison & plus de mille habitans (75). A Machian, le Fort de *Tassafso*, celui de *Maurice* ou *Noffeckia*, & celui de *Tabillola*. On comptoit cent vingt-huit soldats dans ces trois Forts, & plus de huit mille habitans. A *Motir*, le Fort de *Nassau*, avec quatre-vingt soldats de garnison & plus de deux mille habitans. A Bachian, ou plutôt à Labova qu'on comprend sous Bachian, le Fort de Barnevelt avec une garnison de quarante-huit soldats. Ainsi la Compagnie n'avoit pas alors aux Moluques plus de quatre cens trente soldats. C'étoit trop peu, suivant l'opinion de l'Auteur, pour la garde de tant Places; sur-tout avec le dessein, dont on faisoit profession, de vouloir se délivrer de la concurrence des Espagnols, qui avoient dans leurs Forts de Ternate & de Tidor, huit cens soldats de leur Nation & presque autant d'Indiens des Manilles (76). La Flotte Hollandoise avoit été obligée de laisser une partie de ses forces à Banda. L'Auteur apprit, le 20 de Juillet, que la guerre s'y étoit renouvelée avec les Insulaires, & l'Auteur ne fait pas difficulté de l'attribuer aux instigations des Anglois (77). Il fut impossible d'y envoyer du secours, parce que plusieurs Vaiffeaux, qui avoient leur cargaison, devoient retourner en Europe. L'Amiral Wittert étoit encore aux Manilles avec son escadre. Il ne restoit de libre que les *Provinces-Unies*, à bord duquel étoit l'Auteur du Journal, & qui ne voyant pas arriver la nouvelle Flotte qu'on attendoit de Hollande, prit aussi le parti de lever l'ancre pour aller achever sa charge à Gressick, dans l'Isle de Madure.

VERHOEVEN.
1610.

Le Roi de Ternate poignarde la femme,

Il est dépouillé de sa Couronne,

Forces des Hollandois & des Espagnols aux Moluques.

La guerre se redonne à Banda.

(73) Pages 100 & 101.

(74) Page 101.

(75) Page 102.

Tome VIII.

(76) Pages 103 & suivantes.

(77) Page 105.

VERHOEVEN.
1610.

Premières fem-
mes Hollandoi-
ses qu'on voit aux
Indes.

Carden est pris
pour la seconde
fois par les Espa-
gnols.

Défaire des Hol-
landois aux Ma-
nilles.

Retour de l'Au-
teur.

L'Auteur rencontra dans sa route quelques Vaisseaux de la nouvelle Flotte, qui étoit partie de Hollande au mois de Janvier 1610, sous le commandement de l'Amiral *Both*. Elle apportoit aux Indes un spectacle qui n'y avoit point encore paru. La Compagnie y avoit fait embarquer trente-six femmes Hollandoises, pour commencer à former de véritables colonies de sa Nation; & s'il en étoit mort quelques-unes sur la route, d'autres avoient réparé cette perte en donnant le jour à plusieurs enfans (78). Des lettres que l'Auteur reçut des Moluques, le 18 de Novembre, jetterent beaucoup d'amertume sur son retour, par les fâcheuses nouvelles dont elles étoient remplies. Elles portoient que peu de jours après son départ de Ternate, le Gouverneur Van Caerden avoit été enlevé par une galere Espagnole, en se rendant de Maleye à Bachian, & qu'il étoit prisonnier dans le Fort de *Gammalamma*. Un article encore plus triste lui apprenoit que l'Amiral Wittert avoit été surpris aux Manilles par les Espagnols & tué dans le combat: qu'ayant été attaqué par douze Vaisseaux à la fois, il s'étoit long-tems défendu; mais que sa mort & celle d'un grand nombre de ses gens avoit livré son Vaisseau à l'ennemi; que deux autres Bâtimens de son escadre avoient eu le même sort; qu'à l'égard du reste, le yacht l'*Aigle* avoit sauté en l'air, & que le *Paon* & la chaloupe du *Delft* s'étoient sauvés, sans qu'on sçût néanmoins ce qu'ils étoient devenus (79). Ainsi la Compagnie avoit perdu, dans ce voyage, presque la moitié d'une des plus puissantes Flottes qu'elle eut encore fait partir pour les Indes, avec deux de ses plus braves Officiers, *Verhoeven* & *Wittert*. Mais les succès qui étoient réservés à la Flotte de *Both* firent bientôt oublier cette disgrâce.

L'Auteur du Journal retourna heureusement dans sa patrie, avec trois autres Vaisseaux que le sien rencontra dans le cours de sa navigation, & qui arrivèrent, dit-il, très-richement chargés (80).

(78) Page 106.

(79) Page 107.

(80) Page 108.



VOYAGE

DE DEUX VAISSEAUX AU JAPON,
détachés de la Flotte de VERHOEVEN.

ENTRE les Vaisseaux que l'infortuné Verhoeven avoit détachés de sa Flotte, devant la riviere de Johor, il en avoit destiné deux, suivant ses instructions, à tenter une entreprise que la Compagnie méditoit depuis long-tems, & qui avoit toujours été retardée par d'autres espérances. Le hazard, plutôt qu'aucune résolution concertée, avoit conduit divers Hollandois aux Isles du Japon. Ils y avoient pris une haute idée des richesses du pays; & le seul exemple des Portugais, qui y envoioient régulièrement des Vaisseaux de Macao, suffisoit pour exciter leur émulation. Mais tant de calomnies, par lesquelles on s'étoit efforcé de les noircir dans toutes les Indes, leur faisoient craindre les effets d'une injuste prévention. Ils se persuaderent du moins, que pour se présenter dans les lieux où ils étoient mal connus, avec la confiance qui est nécessaire pour le succès du Commerce, ils devoient avoir pressenti la disposition qu'on auroit à les recevoir, & s'ouvrir, s'il étoit possible, une voie honorable par quelque Traité. Telles furent les vûes de Verhoeven (81).

Introduction.

Premier tentatives des Hollandois pour le Commerce du Japon.

Les deux Vaisseaux qu'il avoit choisis, pour les exécuter, se nommoit le *Lion* & le *Faisseau de Fleches*. Ils partirent de Johor, le 17 de Mars 1609; & n'ayant point d'autre vûe que celle d'abréger leur navigation par la diligence, ils arrivèrent, le premier de Juillet, à la vûe d'une terre qu'ils prirent pour l'Isle de Firando. Ils jetterent l'ancre dans un lieu où la sonde leur fit trouver cinquante brasses. Plusieurs champans, qui vinrent à bord, leur apprirent qu'ils étoient dérivés à *Nangazaqui*, & leur montrèrent Firando à l'Ouest. On y mit le Cap, sous la conduite de deux Lamanéurs Japonois, qui pilotèrent les deux Vaisseaux par le Détroit de Firando jusqu'à la rade. Une multitude d'habitans de tous les ordres fut attirée à bord par la nouveauté de ce spectacle. Le nombre, qui montoit à plus de deux cens, obligea les Hollandois de se tenir sur leurs gardes. Cependant, n'ayant reçu que des témoignages de civilité, ils députèrent à la Cour deux Commis, avec un Interprète, pour faire la proposition d'un Traité de Commerce. Elle fut reçue favorablement. Le Gouverneur de Firando eut la curiosité de visiter le yacht. Celui de Nangazaqui fit le même honneur aux deux Vaisseaux. Enfin les Commis ayant obtenu ce qu'ils demandoient au nom du Prince Maurice & de la Compagnie s'établirent à Firando, tandis que les deux Vaisseaux se hâtèrent de remettre à la voile, & de porter cette heureuse nouvelle en Hollande. Ils étoient partis de Firando le 3 d'Octobre. Cinq semaines qu'ils prirent, pour se reposer à Bantam, ne les empêcherent pas d'arriver au Texel le 20 de Juillet suivant.

Deux Vaisseaux vont sonder les dispositions des Japonois.

Succès de leur voyage.

(81) Leurs efforts jusqu'alors inutiles vers la Chine leur avoient fait négliger le Japon, quoiqu'ils eussent déjà cherché l'occasion de faire prendre une bonne idée d'eux aux Japonois.

VOYAGE
AU JAPON.
1610.

La Compagnie
de Hollande en-
voie plusieurs
Vaisseaux à Fi-
rando.

Les Directeurs sentirent de quelle importance il étoit de ne pas perdre un moment. Ils firent partir aussi-tôt plusieurs Vaisseaux, avec des instructions, qui contenoient les plus sages mesures pour établir un Commerce solide au Japon. Un yacht, nommé le *Braque*, fut le plus prompt ou le plus heureux dans sa course. Il mouilla l'ancre à Firando le premier de Juillet 1611, proche de la loge qu'on y avoit accordée aux Hollandois. C'est son Journal qu'on présente ici, & qui ne doit pas être sans agrément pour ceux qui en ont trouvé aux aventures d'Adams, Hollandois naturalisé au Japon, dont on a lu la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

1611.

Un yacht y ar-
rive le premier.

L'ancien & le nouveau Gouverneur de l'Isle s'étant rendus sur le bord des Hollandois, y témoignèrent une satisfaction extrême de leur retour. On leur fit présent de deux petits vases de pierre, pour lesquels ils marquerent beaucoup de goût, & d'un demi-fromage dont ils ne firent pas moins de cas. Ce désintéressement & cette simplicité n'étoient pas d'un mauvais augure. Mais les Commis s'étonnerent de trouver la cargaison du yacht fort petite, après les avis qu'ils avoient donnés à Patane d'envoyer des marchandises plus considérables, sur-tout en soies crues, qui étoient devenues fort chères au Japon. Ils ne pouvoient comprendre qu'on eût fait la dépense du voyage, & qu'on eût gardé à Patane ce qu'il falloit apporter. Un si fâcheux mal-entendu leur fit rabattre quelque chose de leurs espérances, & les obligea même de préparer des excuses pour se justifier à la Cour (82). Elles furent prises de la grandeur des impôts, qui n'avoit pas permis à la Compagnie d'envoyer une plus grosse cargaison, avant que les conditions du Commerce fussent réglées.

Les esperances
des Hollandois
sont mêlées de
crainte.

Le 2 de Juillet, un Capitaine Japonois, nommé *Loisane*, vint apprendre aux Hollandois qu'ayant rencontré, aux Manilles, le *Paon*, un des Vaisseaux de l'Escadre de *Wittert* (83), il lui avoit donné avis des faveurs qu'on avoit accordées à sa Nation dans le Port de Firando. Il n'ignoroit pas le combat des Manilles, dont il attribuoit le mauvais succès au mépris que *Wittert* avoit fait de ses ennemis, & à la négligence où cette disposition l'avoit fait tomber. Cet Amiral s'étoit signalé néanmoins par sa valeur; & la victoire avoit coûté si cher aux Portugais, qu'ayant admiré la défense de leurs ennemis, ils se croyoient obligés de traiter assez bien les prisonniers (84). Un témoignage si avantageux étoit une bonne recommandation parmi les Japonois, qui sont naturellement braves & qui estiment cette qualité dans autrui.

Témoignage
rendu à leur va-
leur.

Difficultés qu'ils
ont à vaincre.

Le même jour, un Agent du Gouverneur vint demander, aux Commis Hollandois, la liste des marchandises dont le yacht étoit chargé, pour l'envoyer à la Cour. Ils se défendirent de la donner, sous prétexte que n'ayant encore aucun traité avec l'Empereur ils ne devoient pas être assujettis à des usages qu'ils ignoroient; mais au fond pour cacher la petitesse de leur cargaison & pour ne se pas laisser traiter autrement que les Portugais, qui avoient été dispensés de cette servitude. Ils sçavoient d'ailleurs qu'on ne leur faisoit cette demande que pour se mettre en droit de regler le prix des marchandises;

(82) Suite du Journal de Verhoeven, *ubi* Verhoeven.

sup. p. 110.

(83) Voyez la Relation du voyage de

(84) Il y en avoit cent vingt-huit.

innovation tyrannique, qui n'étoit fondée sur aucune loi, & dont il étoit d'autant plus important de se garantir, qu'après s'y être une fois soumis il auroit été trop tard ensuite pour s'y opposer. Cependant la crainte de déplaire leur fit répondre en général, qu'ils avoient apporté des draps, du poivre, des dents d'éléphants, quelques étoffes de soie & du plomb. Elle leur fit ajouter aussi que dans un premier voyage, ils étoient moins venus pour exercer le Commerce, que pour remercier l'Empereur de la permission qu'il leur avoit accordée, & pour annoncer l'arrivée des Vaisseaux que la Compagnie devoit envoyer régulièrement. On ne laissa pas de renouveler plusieurs fois la même demande. Ils se retranchèrent constamment dans leur première réponse, & ne parlant que du voyage qu'ils se propofoient de faire à la Cour, ils s'occupèrent du soin de préparer leurs présens. C'étoit un autre sujet d'embaras. Quel moyen de faire des présens considérables avec une petite cargaison ? Cependant ils en comprenoient la nécessité, s'ils vouloient obtenir une pleine liberté pour le Commerce, sans aucune dépendance des Inspecteurs & des Gardes. Les Japonais mesurent leur estime pour les Etrangers sur la qualité des présens qu'ils leur voient faire à l'Empereur & aux Princes ; d'où l'Auteur conclut qu'il ne faut envoyer au Japon que des Vaisseaux richement chargés, afin qu'ils puissent soutenir de grands frais. Cette dépense, ajoute-t-il, n'auroit pas trop loin si l'on avoit toujours quelque rareté à présenter, parce que l'Empereur fait moins d'attention à la valeur qu'à l'agrément de ce qui lui est offert ; mais les Commis du yacht n'avoient acquis toutes ces lumières que depuis leur arrivée (85).

Présens nécessaires au Japon.

Ils prirent le parti d'écrire à Guillaume Adamsz, pour lui demander son conseil & son crédit. Cet Adamsz, qui avoit été Pilote d'un Vaisseau Hollandois jetté par divers hazards sur les côtes du Japon, s'étoit introduit à la Cour, où son esprit, son expérience & sa droiture l'avoient mis dans le plus haut degré de faveur. En attendant sa réponse, les Hollandois s'attachèrent à gagner l'affection du Gouverneur de Firando & de son frere, auxquels ils avoient déjà reconnu de la disposition à les obliger. Ce fut par leur conseil qu'ils résolurent de visiter aussi, dans leur voyage à la Cour, le Prince héritaire, qui faisoit sa résidence à *Jedo*, & qu'on croyoit d'autant plus proche du Trône que l'Empereur, qui étoit âgé de soixante-dix ans, pensoit à l'y placer par une résignation volontaire. Il lui avoit déjà donné le Royaume de *Quando*, avec le titre de Roi. On leur conseilla de visiter encore *Federisamma*, fils du dernier Empereur, que divers incidens avoient éloigné de la succession & qui résidoit au Château d'*Osaka*. On jugeoit qu'après la mort de l'Empereur ce Prince pourroit s'aider des intrigues de sa faction pour remonter sur le Trône. Les Espagnols ne l'avoient jamais oublié dans leurs visites (86).

Les Hollandois écrivent à Guillaume Adamsz.

Conseils qu'on leur donne.

Les Commis partirent de Firando le 17 de Juillet (87), avec un Interprète & un Gentilhomme Japonois que le Gouverneur leur donna pour guide. Ils se mirent dans la barque du Comptoir, qui étoit conduite par seize hommes, & accompagnée d'une autre barque que le Gouverneur envoyoit au

Ils partent pour la Cour. Détails de leur route.

(85) Pages 112 & suivantes.

(86) Pages 115.

(87) Pages 124 & suiv. Le détail de cette

route mérite sans doute d'être conservé, par les raisons qu'on a souvent expliquées.

VOYAGE
AU JAPON.
1611.

Port de *Nangoia*. Le lendemain au soir, ils jetterent le grapin sur la côte de l'isle d'*Ainoßima*, à vingt & une lieues de Nangoia. Le vent avoit été contraire, & ne cessa pas de l'être le 19. Cependant ils s'avancerent le matin jusqu'à la Ville d'*Aßiou*, qui est à douze lieues d'Ainoßima, sur un rivage de sable blanc, dans un pays montueux. Sur le midi, ils se trouverent devant la Ville de *Cooçors*, qui est défendue par deux Châteaux. Le soir, ils s'arrêtèrent devant *Ximonchogui*, Ville de grandeur mediocre, qui a pour défense une petite Forteresse, & un Château situé sur une montagne. Le 20, ils entrèrent dans le Port d'*Isacki*, qui offre deux Villages de trente ou quarante maisons. Le soir du 26, ils jetterent le grapin devant *Mianos*. Le 27, ils passerent devant *Cadmenexegui*, où ils découvrirent un Village de chaque côté; & la nuit ils se mirent sur le grapin à *Tjuoua*. Ils passerent celle du 30 à *Vesfmado*, qui est à soixante lieues de Tfuoua. Le tems, qui fut fort gros le 31, ne leur permit qu'avec beaucoup de peine de gagner le Port de *Mouro*.

Ils changent de
barque.

Osaka, grande
Ville & séjour de
Federisamma.

Le 3 d'Août ils passerent devant *Firmenfi*, qui est à cinq lieues de Mouro. C'est une belle Ville, défendue par un bon Château. Ils s'arrêtèrent la nuit à *Tackessima*, qui est à quatre lieues de Firmenfi, & le soir du 5 ils jetterent le grapin à *Fiongo*. Le 6, ils entrèrent dans la rivière d'*Osaka*, & s'étant mis sur le grapin dans le fauxbourg qui se nomme *Außima*, ils y louerent une petite barque pour les mener à *Fußigny*, où les grandes ne peuvent pénétrer. Ils traverserent Osaka, pour remonter la rivière, où il y avoit si peu d'eau que les rameurs étoient souvent obligés d'y descendre & d'aider de la main au mouvement de la barque. Osaka est une des principales Villes du Japon. Elle est défendue par un beau Château, où Federisamma faisoit son séjour. Ce Prince, alors âgé de dix-huit ans, n'étoit encore forti qu'une fois de cette retraite. Les raisons qui l'avoient fait exclure de l'Empire n'empêchoient pas qu'il ne jouît d'un revenu considerable & qu'il ne possédât de grands trésors. Il avoit dans ses intérêts une faction puissante, qui nourrissoit dans son cœur l'esperance de remonter sur le Trône, ou il étoit d'ailleurs appelé par l'affection du peuple (88).

Fußigny &
Meaco.

Privilege singu-
lier de Meaco.

Le 7, les Hollandois passerent devant le Village de *Sergate*, & l'après-midi ils aborderent à *Fußigny*. De-là, comme on va par eau à *Soringau*, il fallut prendre des chevaux pour se rendre à *Meaco*, qui en est à quatre lieues. Cette Ville est fort grande. Le Commerce y est florissant & soutenu par diverses manufactures. Elle s'étend fort loin vers *Fußigny*, & *Fußigny* s'étendant aussi vers elle, il s'en faut peu que ces deux Villes ne se touchent. Dans les guerres les plus animées, Meaco est respectée des deux Partis. Elle demeure comme neutre, en faveur de son commerce, qui se fait à peu près comme dans les Villes de l'Europe (89).

Arrivée & fâste
d'une Ambassade
Portugaise.

Les Commis Hollandois ayant appris dans cette Ville que les Lettres de *Firando* n'avoient pas été rendues à *Guillaume Adamsz*, lui dépêcherent un Exprès, dans la crainte de le trouver absent lorsqu'ils arriveroient à la Cour. Ils furent informés aussi qu'on avoit vû passer depuis quatre jours, à *Meaco*, des Ambassadeurs Portugais, qui avoient abordé à *Satsuma* dans un petit

Vaifſſeau; qu'ils avoient apporté de précieufes marchandifes & des préfens confiderables, dans la vûe d'obtenir le payement d'une caraque qu'on leur avoit brûlée à Nangazaqui; qu'ils étoient accompagnés d'un grand nombre de trompettes, de tambours & d'inſtrumens de muſique, & qu'ils marchaient avec une pompe extraordinaire au ſon de leurs Inſtrumens, & tant de magnificence dans leurs équipages, que leurs domeſtiques, juſqu'aux Nègres, étoient vêtus de velours d'une même couleur. *Itakaria-Froimandonne*, Gouverneur de Meaco, à qui ils avoient fait de riches préfens, leur avoit fait donner quarante-huit chevaux, qu'ils avoient équipés à leurs propres frais (90).

Le Gouverneur ne traita pas les Hollandois (91) avec moins de bonté. Non-feulement il leur accorda des chevaux, un paſſeport muni du ſceau impérial & des lettres de recommandation au Préſident du Conſeil, mais il refuſa leurs préfens, parce qu'il n'étoit pas accoutumé, leur dit-il, à rien prendre des Etrangers; & lorſqu'ils le preſſerent avec beaucoup d'inſtances, il leur déclara qu'il étoit réſolu de ne rien accepter pour cette fois, mais que ſ'il leur reſtoit quelque choſe au retour, il leur permettroit de penſer à lui. Ils partirent, charmés de ce déſintéreſſement, pour ſe rendre à *Cauſate*, qui eſt à ſept lieues de Meaco. Le lendemain ils dînèrent à *Suſſifamme*, d'où ils allèrent paſſer la nuit à *Sequinoſo*. Le 12, ayant dîné à *Jacats*, ils ſ'y mirent dans une barque pour traverser un petit golfe. Le ſoir, ils arrivèrent à *Narmi*, qui eſt à dix-neuf lieues de Sequinoſo.

Le 13, ils remonterent à cheval, pour aller dîner à *Okofaki* & coucher à *Juſſindai*, qui eſt à quatorze lieues de Narmi; par une ſi grande chaleur, qu'un homme de leur cortège en mourut ſubitement. Ils dînèrent à *Ancrai*, d'où traversant un petit golfe ils allèrent paſſer la nuit à *Fouqueres*, qui eſt à treize lieues & demie de Juſſindai. Le 16 ils dînèrent à *Fuſſigeda*, & de-là s'étant rendus à *Merico*, ils y trouverent Guillaume Adamsz, qui venoit au-devant d'eux. Le ſoir ils ſe rendirent enſemble à *Soringau* (92), où Adamsz alla trouver le *Coſéquidonne*, c'eſt-à-dire, le Préſident du Conſeil, & l'*Iko-to-ſonſabrononne*, pour leur donner avis de l'arrivée de ſes compatriotes & les prier de leur faire obtenir une prompte audience. Ils promirent de ſ'y employer avec zèle; & leur promeſſe fut confirmée par un Gentilhomme, qu'ils envoyèrent aux Commis pour leur faire un compliment fort civil.

Cependant ils ſe préſenterent pluſieurs fois au Palais, ſans obtenir la faveur d'y être introduits. L'Empereur étoit occupé à faire examiner les comptes de ſon Tréſorier général, & ce ſoin demandoit néceſſairement ſa préſence. Ils apprirent, dans l'intervalle, que l'Ambaſſadeur Portugais étoit peu ſatisfait de ſa négociation. Les préfens qu'il avoit offerts à l'Empereur conſiſtoient en dix pieces de drap d'or, cent Catís de la plus belle ſoie, une coupe d'or travaillée avec beaucoup d'art, une montre d'or & d'autres bijoux précieux. Ils avoient été acceptés, mais d'une manière peu obligeante, quoique l'Ambaſſadeur n'eût rien épargné pour donner une haute idée de la puifſance de ſes Maîtres. Il avoit paru à la Cour, avec une groſſe ſuite de Portugais, qui portoient au col des chaînes d'or, & tous ſes Nègres étoient ri-

VOYAGE
AU JAPON.
1611.

Officiers Japo-
nois fort déſinté-
reſſés.

Les Hollandois
rencontrent A-
damſz & arri-
vent à Soringau.

Les Ambaſſa-
deurs Portugais
& Caſtillans ſont
mal reçus.

(90) Page 117.

(91) Les deux Commis ſe nommoient Jâ-

ques Specx & Pierre Regertz.

(92) Réſidence de la Cour impériale.

VOYAGE
AU JAPON.
1611.

Piété des Ca-
stillons.

Leurs demandes.

Réponses de
l'Empereur.

Pourquoi les
Hollandois se
croient menacés
de quelque dan-
ger.

chement vêtus. Mais l'Empereur avoit mal reçu ses justifications (93). Il étoit arrivé vers le même tems un Ambassadeur du Viceroi Espagnol du Mexique, qui ne remporta pas plus de satisfaction de son audience. Il venoit remercier l'Empereur du secours qu'il avoit donné à Dom *Rodrigo de Buera*, qui avoit été Gouverneur des Manilles, & qui avoit échoué sur la côte du Japon en allant à la nouvelle Espagne. Les présens de cet Ambassadeur étoient somptueux; mais ses démarches furent si hautes & si peu mesurées qu'elles déplurent à la Cour (94). Il étoit allé saluer le Prince de Jedo, avant que d'avoir vû l'Empereur. Ensuite, étant entré à Soringau avec quarante Mousquetaires, enseignes déployées, il avoit fait sonner les Trompettes dans toutes les rues de son passage, & cette vaine affectation avoit été accompagnée de plusieurs décharges de mousqueterie. Lorsqu'il fut introduit à l'Audience, il fit quatre demandes à l'Empereur; 1°. qu'il fût permis aux Castillons de construire, dans les Isles du Japon, autant de Vaisseaux qu'ils en fouhaiteroient; 2°. qu'ils eussent la liberté de faire reconnoître, par leurs Pilotes, toutes les côtes & tous les Ports du Japon; 3°. que l'Empereur défendît le commerce aux Hollandois dans tous les pays de son obéissance, & qu'il trouvât bon que le Roi d'Espagne envoyât des Vaisseaux de guerre au Japon, pour détruire & brûler ceux de la Compagnie Hollandoise; 4°. que les Vaisseaux Espagnols ne fussent pas sujets aux visites des Inspecteurs, ni gênés dans la vente de leurs marchandises. Ces propositions avoient d'abord été données par écrit, & l'on avoit commencé par avertir l'Ambassadeur que l'usage du pays ne permettoit pas de paroître devant l'Empereur avec des armes. Cet avis ne l'avoit pas empêché de se présenter devant le Palais, avec l'enseigne de son Maître & avec ses soldats; mais il fut introduit seul au Palais. Les présens du Viceroi du Mexique étoient une selle de cheval brodée d'or, un beau harnois de guerre, quelques précieux médicamens & d'autres raretés. On lui répondit, qu'il lui étoit permis de bâtir des Vaisseaux & de choisir le lieu qui lui paroîtroit le plus convenable à ce travail; qu'il lui étoit permis de reconnoître les côtes du Japon, & qu'on lui fourniroit même des barques s'il en avoit besoin; que les pays de Sa Majesté Impériale étoient ouverts à tous les Etrangers; & que n'ayant aucune raison d'en exclure les Hollandois, il vouloit les laisser jouir d'un privilège qu'il accordoit à toutes les Nations; que si les Princes de l'Europe avoient la guerre ensemble, Sa Majesté ne prenoit aucune part à leurs démêlés; enfin que tous les Marchands qui viendroient trafiquer au Japon, n'y avoient pas d'autre tribunal à redouter que celui de la raison & de l'équité (95). Adamz étoit près de l'Empereur à cette audience. L'Ambassadeur raconta la mort tragique du Roi de France. Il parla aussi de la trêve qui avoit été conclue entre le Roi d'Espagne & les Etats-Généraux; mais il assura qu'elle n'avoit pas encore été publiée en Espagne, & qu'il ignoroit si elle regardoit les Indes & l'Est du Cap de Bonne-Espérance. Adamz trouva dans ce discours une affectation maligne, qui lui fit craindre quelque dessein caché contre les Hollandois. Il lui parut impossible que l'Ambassadeur ignorât ce qui étoit connu depuis long-tems dans toute l'Europe; & dans les soup-

(93) Pages 129 & suivantes.
(94) Pages 132 & suiv.

(95) Page 132 & 133.

cons, dont il ne put se défendre, il soutint non-seulement que la treve avoit été publiée en Espagne, mais que l'Ambassadeur en étoit informé. En effet la preuve en étoit claire, puisqu'il les Portugais, dans leurs dernières hostilités, avoient allégué, pour excuse, (96) que la treve n'ayant été publiée qu'en Europe, elle ne devoit rien changer aux affaires des Indes.

Le *Sionsabrandonne*, ou le Trésorier général de l'Empire, ne déguisa point aux Hollandois les fâcheuses impressions, que leurs ennemis avoient données de leur caractère & de leurs dessein. Il leur dit qu'on ne les croyoit attirés au Japon, que par l'espérance de faire des prises sur les Espagnols & sur les Portugais; que cette opinion se trouvoit confirmée par le peu de marchandises qu'ils avoient apportées, & que le fond de leur Commerce consistoit apparemment dans les dépouilles de leurs ennemis. Adamsz prit ardemment leur défense. Il assura le Trésorier général qu'on reconnoitroit bientôt au Japon la droiture & la probité des Hollandois; que c'étoit par ces deux qualités que leur réputation étoit établie dans tous les lieux où ils avoient étendu leur Commerce, & que loin de chercher l'occasion d'enlever les Vaisseaux Castillans ou Portugais, ils étoient désarmés par une treve de douze ans, qui leur interdisoit toutes sortes d'hostilités & d'insultes. Il expliqua les raisons qui les avoient fait arriver avec une cargaison si médiocre. C'étoit l'empressement de venir recueillir le précieux fruit des bontés de l'Empereur, & de lui voir confirmer ses promesses par un Traité. Le Vaisseau qui étoit au Port de Firando ne devoit passer que pour un simple avant-coureur, qui annonçoit l'arrivée de quantité d'autres bâtimens & de toutes sortes de marchandises. Cette explication, dans la bouche d'un homme aussi considéré qu'Adamsz, produisit d'excellens effets (97). Le *Cosequidonne*, à qui les Hollandois rendirent une visite, les traita fort civilement. Ils lui présentèrent huit aunes de drap rouge cramoisi, une piece de satin, semé de petites roses, une piece de damas, une piece de drap d'or, trois tapis de Nuremberg, une carabine & cent billes d'acier. Lorsqu'il eut jetté les yeux sur ce présent, il le fit éloigner aussi-tôt. Vous avez eu, leur dit-il, beaucoup de peine à transporter ces effets, & je vous assure qu'ils me sont inutiles (98). Ensuite, leur ayant appris que la nouvelle de leur arrivée avoit été fort agréable à l'Empereur, il leur demanda quelles propositions ils avoient à faire à la Cour. Un des Commis lui déclara naturellement qu'ils vouloient supplier Sa Majesté Imperiale, d'accorder aux Vaisseaux de leur Nation, des Patentes, à la faveur desquelles ils pussent négocier librement au Japon, décharger leurs marchandises, les mettre en dépôt dans des magasins, les faire voir & les vendre, sans être troublés par des Inspecteurs & des Gardes; en réservant néanmoins pour Sa Majesté toutes les curiosités qui pourroient lui plaire, jusqu'à ce qu'elle eut daigné faire son choix (99). Le *Cosequidonne* approuva toutes ces demandes. Il promit de s'intéresser au succès, & de faire préparer les dépêches des Hollandois pour leur retour de Jedo, où Sa Majesté trouvoit bon qu'ils allassent visiter le Prince son fils, comme Adamsz lui en avoit fait l'ouverture. Il leur dit qu'on leur fourniroit pour ce voyage des chevaux, des barques & des guides. Ensuite, après les avoir entretenus quelque tems sur les affaires des Provinces-Unies, il leur promit de les

Adamsz les justifia.

Demandes que les Hollandois veulent faire à la Cour.

(96) Page 134.

(97) Pages 136 & précédentes.

(98) Page 137.

(99) *Ibid.* & p. 138.

VOYAGE
AU JAPON.
1611.
Grand Officier
d'intérêt.

Ce qu'il faisoit
faveur des Hol-
landois.

Présens qu'ils
offrent à l'Em-
pereur.

Ce Prince leur
fait diverses que-
rions.

présenter le même jour à l'Empereur. Lorsqu'ils eurent pris congé de lui, il les reconduisit jusqu'au delà de sa porte. Mais ayant retenu Adamsz, il lui ordonna d'envoyer reprendre leurs présens. Vous auriez dû les avertir, lui dit-il, de ne me les pas offrir. Vous sçavez que mon usage n'est pas d'en recevoir. Je n'en serai pas moins disposé à leur accorder ma protection, quoique ce ne soit point par cette voie qu'on doive y prétendre. Adamsz lui représenta que ce qu'on lui avoit offert étoit de peu d'importance & ne meritoit pas le nom de présent. Il le supplia de le garder, pour l'honneur de la Nation Hollandoise, & pour marquer du moins qu'il ne se tenoit pas offensé de la hardiesse qu'on avoit eue de l'offrir. Le Cosequidonne parut délibérer un moment. Ensuite, il déclara que pour donner aux Hollandois une véritable marque de son amitié, il vouloit bien renoncer une fois à ses principes; & les ayant fait rappeler, il leur repeta cette déclaration dans les mêmes termes (1). On ne s'est étendu sur ces circonstances que pour entrer dans l'idée de l'Auteur du Journal, qui les fait regarder comme une distinction extraordinaire en faveur de sa Nation. Elle surprit autant les Japonois, dit-il, qu'elle chagrina les Castillans & les Portugais, de qui le Cosequidonne n'avoit jamais voulu rien accepter, quoique tous les ans ils lui apportassent des présens considérables; & les Commis en tirèrent un augure favorable pour leur établissement au Japon (2).

Vers midi, ils furent appelés à l'Audience Impériale, où ils portèrent aussi leurs présens. Chaque espece fut placée, suivant l'usage de cette Cour, sur une table particulière. C'étoit une demie piece de drap rouge cramoisi, une demie piece de drap écarlate, une piece de karfaie cramoisi, trois de velours noir uni, trois de camelot lustré, deux de satin broché d'or, trois de damas, cinq tapis de Nuremberg, dix flacons de verre, deux cens catis de plomb, deux fusils de huit pieds de long, deux carabines, cinq dents d'éléphant & deux cens billes d'acier (3).

Lorsque les Hollandois eurent salué l'Empereur, ce Monarque leur demanda combien ils avoient de soldats aux Moluques; s'ils trafiquoient à Borneo; s'il étoit vrai que le meilleur camphre vint de cette Isle & comment il venoit; où croissent le meilleur *Aquila* & le meilleur *Calamba*; quels bois odoriférans les Hollandois avoient dans leurs pays & quels étoient ceux qu'ils estimoient le plus? Ils répondirent à toutes ces questions, par la bouche de leur Interprète. Aussi-tôt qu'ils eurent pris congé, le Cosequidonne & le Sionfabrondonne les reconduisirent hors de la salle, en les félicitant du bonheur qu'ils avoient eû de recevoir une audience si favorable. Ils leur dirent qu'eux-mêmes ils en étoient surpris; que l'usage de Sa Majesté n'étoit pas de se rendre si familière; qu'elle ne faisoit pas même cette grace aux plus grands Seigneurs de l'Empire, qui lui apportent des présens de la valeur de dix, de vingt & de trente mille ducats, & qu'elle n'avoit pas dit un seul mot aux Ambassadeurs d'Espagne & de Portugal (4). Adamsz, qui fut rappelé dans l'appartement Impérial, leur raconta que l'Empereur ayant considéré curieusement les draps, les camelots, les velours & les fusils l'un après l'autre, lui

(1.) Page 139.

(2.) *Ibidem.*

(3.) *Ibid.*

(4.) Page 140.

avoit dit : " Lorsqu'il nous viendra des Vaisseaux Hollandois, apporteront-ils de belles marchandises & beaucoup de curiosités " ? Adamsz avoit répondu ; qu'il pouvoit assurer Sa Majesté qu'on lui apporteroit quantité de belles choses. " Oui, oui, avoit répliqué ce Monarque, je vois bien que " les Hollandois sont passés maîtres dans les manufactures comme dans le " métier des armes (5).

Les Commis, ayant fait écrire leurs propositions en Japonois, les remirent entre les mains du Cosequidonne, qui leur promit d'en tenir l'expédition prête pour leur retour. Le 18 ; on leur apporta un passeport pour dix chevaux, avec des lettres de recommandation pour le Prince héréditaire, auquel ils alloient faire leur cour à Jedo. Ils partirent le lendemain de *Soringau*, d'où ils se rendirent le soir à *Tesseri*. Le 20, ils arrivèrent à *Missima*, qui est à douze lieues de *Tesseri*. Le 21, ils dînèrent à *Woudebroy* ; & traversant une montagne, nommée *Facu-tamne*, où l'on monte & l'on descend pendant quatre lieues, par des passages fort difficiles, ils allèrent passer la nuit à *Fufisawa*, qui est à seize lieues de *Missima*. Le 22, ils déjeunèrent à *Toska*, qui est à deux lieues de *Fufisawa* ; & vers le soir ils arrivèrent à Jedo, qui est à dix lieues de *Toska* (6).

Ils partent pour Jedo.

Adamsz, aussi favorisé dans cette Cour que dans celle de *Soringau*, leur donna pour logement une maison qui lui appartenoit, & se chargea de donner avis de leur arrivée au *Sadadonne*, Président du Conseil du Prince & pere du Cosequidonne. Ce Seigneur lui répondit d'un accueil favorable pour ses compatriotes, parce que le Prince ayant été informé, deux ans auparavant, qu'on avoit vu au Japon quelques Vaisseaux Hollandois, n'avoit pas cessé de témoigner depuis, qu'il souhaitoit beaucoup de voir quelques gens de cette Nation. Un Officier Japonois du Président reçut ordre d'accompagner Adamsz à son retour, pour aller faire des complimens aux Commis, de la part de son Maître (7).

Comment ils y sont reçus du Sadadonne.

Le lendemain, ils allèrent le remercier de cette faveur & lui présenter cinq aunes de drap rouge-cramoisi, deux pieces de camelot noir à gros grains, & une de camelot croisé de la même couleur ; une piece de damas noir ; cinq pieces d'armoisin blanc ; trois flacons de verre & une carabine. Leur présent fut accepté ; mais le *Sadadonne* leur déclara, qu'en leur donnant ce témoignage d'amitié il s'écartoit de son usage, pour leur inspirer toute la confiance qu'il desiroit d'eux. Il ajouta que tout incommodé qu'il étoit, il alloit monter au Château pour les faire expédier ; & qu'ayant averti le Prince, dès le soir précédent, il les assureroit de l'impatience qu'on avoit de les voir. Cependant il leur fit passer plus d'une demie-heure à s'entretenir avec lui de l'état de l'Europe & des affaires de leur pays. Il s'informa de la cause de la guerre qui avoit duré si long-tems entre l'Espagne & la Hollande, & des négociations par lesquelles on étoit parvenu à la conclusion d'une trêve. Les Hollandois ne lui déguisèrent pas la petitesse de leur pays, il témoigna beaucoup d'étonnement, qu'un Etat si foible eût résisté avec tant de constance aux forces d'un si puissant Roi (8). Ensuite il leur fit servir une collation de fruits. Le grand âge de ce Seigneur & ses incommodités ne l'empêchèrent pas de les

Préens qu'ils lui font.

(5) *Ibid.* & p. 141.

(7) Page 142.

(6) Pages 141 & 142.

(8) Page 143.

VOYAGE
AU JAPON.
1611.
Préfens offerts
au Prince.

reconduire jusques dans sa cour, en leur promettant de les faire avertir l'après-midi, pour se rendre avec eux au Palais.

Ils furent appelés vers deux heures & conduits à l'audience du Prince. Les préfens qu'ils lui offrirent étoient une demie-pièce de drap rouge-cramoisi, une pièce de karfaie de même couleur; quinze aunes de velours cizelé à fond verd & à fleurs noires; neuf aunes & demie du même velours, à fond rouge & à fleurs noires; une pièce de damas; une pièce de drap d'or; cinq tapis de Nuremberg; une pièce de camelot croisé; trois dents d'éléphant; cent billies d'acier; un fusil à mèche; deux carabines & cinq cens catis de plomb (9). Ils reçurent du Prince un accueil gracieux, & des remerciemens du voyage qu'ils avoient entrepris pour le voir; mais beaucoup moins d'explication que le Sadadonne ne leur en avoit fait espérer. Lorsqu'ils lui demanderent sa protection, suivant les ordres qu'ils seignirent d'avoir reçus de leurs Maîtres, il se contenta de répondre par un signe de tête, après lequel il les congédia. Mais l'Officier du Sadadonne les promena dans toutes les parties du Palais, & le Prince leur fit donner des chevaux & des barques pour retourner à Sorringau (10). Adamz en fit leurs remerciemens. Cette faveur étoit assez commune. Cependant l'Auteur du Journal, toujours sensible aux moindres apparences de distinction, ne manque pas de faire observer que l'Ambassadeur Espagnol avoit passé trois jours à Jedo avant que d'obtenir audience, quoiqu'il fût arrivé dans un équipage magnifique, & qu'il apportât de riches préfens. Les Hollandois en firent à divers Seigneurs de cette Cour; mais toujours en draps & en bouteilles de verre. Le Prince leur envoya aussi les siens, qui n'étoient pas plus magnifiques. L'Auteur ajoute, pour s'en consoler, qu'ils furent apportés par un des principaux Seigneurs de la Cour, & qu'on pria les Commis de s'arrêter moins à la valeur du présent, qu'à l'affection avec laquelle il étoit fait & au plaisir qu'on avoit reçu de leur visite. Ils eurent néanmoins l'honneur de dîner chez un frere du jeune Gouverneur de Firando, un des premiers Gentilshommes de la chambre du Prince, à qui ils prodiguerent encore leur drap & leurs bouteilles (11).

Ils en reçoivent
de fort modiques.

Ils retournent
à la Cour par le
Port de Wormgau.

Ce qu'ils apprennent touchant les Espagnols.

Leur dessein étoit de retourner à la Cour Imperiale par le Port de *Wormgau*, qui est à dix-huit lieues de Jedo. On ne leur refusa point une galere pour ce voyage. Ils partirent le 25 d'Août, & dès le soir ils arriverent à *Wormgau*, où Adamz possédoit une maison, comme à Jedo. Ils trouverent, dans ce Port, le Vaisseau de la Nouvelle-Espagne & l'Ambassadeur Espagnol, qui leur fit faire des complimens fort civils, auxquels ils s'efforcèrent de répondre avec la même politesse. Deux Flamands, qui étoient à la suite de cette Ambassade, leur en apprirent le motif & le succès. Le véritable but des Espagnols étoit, premièrement, de ramener quelques Japonois qui s'étoient rendus l'année d'au paravant dans la Nouvelle-Espagne, avec *Dom Rodrigo de Buera*, & qui y avoient été reçus avec tant de magnificence, qu'outre les frais de l'Ambassade, il en avoit coûté plus de cinquante mille réales de huit au Roi d'Espagne. L'Ambassadeur n'étoit pas chargé, par ses instructions, de s'expliquer sur les Hollandois, comme il avoit fait à la Cour (12). Ses Officiers

(9) *Ibidem*.

(10) Page 144.

(11) Page 145.

(12) Cet article fait honneur à la bonne foi de l'Auteur du Journal.

Ils avoient même reproché de s'être emporté au-delà des bornes, & l'avoient menacé de le contredire formellement par une protestation; mais il les avoit arrêtés, en leur déclarant qu'il prenoit sur lui tout le mal qui en pouvoit arriver. Sa commission se bornoit à remettre les Japonois dans leur patrie, & à obtenir deux permissions de la Cour : l'une, de visiter tous les Ports du Japon, parce que les Espagnols, qui les connoissoient fort mal, y avoient perdu plusieurs Vaisseaux richement chargés; l'autre, de construire des Vaisseaux, parce qu'avec beaucoup plus de peine & de dépense on les faisoit moins bons aux Manilles & dans la Nouvelle Espagne que dans les chantiers du Japon, où le bois étoit meilleur, les autres matériaux plus communs & les ouvriers en plus grand nombre (13). On a vu quelle avoit été la réponse de la Cour à ces deux demandes.

Les Hollandois apprirent encore, des deux Flamands, qu'on avoit découvert la Nouvelle-Guinée & la Côte de la Nouvelle-Espagne. Mais ils assurèrent, comme l'Ambassadeur, qu'à leur départ des Ports Espagnols on n'y avoit point encore reçu la nouvelle de la treve; ou que si elle y étoit arrivée, on la tenoit secrète. Ils s'étonnoient eux-mêmes que les Hollandois en fussent informés, parce que le même Vaisseau Espagnol qui étoit au Japon avoit amené plusieurs personnes qui avoient appris la mort du Roi Henri, par des lettres de France écrites à San-Lucar & à Seville. Cependant la mort de ce Monarque étoit postérieure à la publication de la treve en Europe, d'où les Hollandois conclurent hardiment qu'il y avoit quelque dessein caché sous la dissimulation des Espagnols, & qu'apparemment ils avoient embarqué des troubles sur les Vaisseaux qui alloient de la Nouvelle-Espagne aux Manilles, pour les faire passer de-là aux Moluques & tenter de s'y rétablir avant que la treve fût publiée aux Indes (14). Cette conjecture paroissant tirer une nouvelle force de son importance, les Hollandois y trouverent une raison de presser la conclusion de leurs affaires, pour hâter leur départ. L'Ambassadeur Espagnol les envoya prier plusieurs fois d'aller se réjouir chez lui, & de leur côté ils lui firent proposer de leur accorder chez eux le même honneur. Mais personne ne voulant hasarder la première visite, ces civilités demeurèrent sans effet.

Fondement de la défiance qu'ils concevoient d'eux.

Leur fierté naturelle.

Le 27, jour auquel les Commis avoient réglé leur départ de Wormgau, ils allèrent passer la nuit à *Oxfo*, après avoir diné à *Capacure*. Le 28, ils firent dix-sept lieues, pour arriver le soir à *Insiwarra*. Le 29, étant montés à cheval avant le jour, ils rentrèrent à midi dans Soringau.

Deux jours après leur arrivée, Adamfz leur apporta les Patentes de l'Empereur, sur lesquelles la liberté du Commerce devoit être établie. Ils s'empresèrent de les faire traduire; mais ils n'y trouverent pas la clause qu'ils avoient particulièrement désirée, c'est-à-dire, celle qui devoit les exempter de la visite des Inspecteurs & des Gardes. C'étoit néanmoins le principal objet de leur voyage, & le but même auquel ils tendoient uniquement. Une omission de cette nature leur causa d'autant plus de chagrin qu'ils ne purent en pénétrer le motif, & qu'appréhendant d'ailleurs tout ce qui auroit été capable de les retarder, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir renouveler leurs demandes. Cependant, après quantité de réflexions, ils ne purent

Les Hollandois reçoivent les lettres-patentes de l'Empereur.

Ce qui manque à leurs desirs.

VOYAGE
AU JAPON.
1611.

se déterminer à partir, sans avoir tout tenté pour le succès d'une affaire qui leur avoit fait entreprendre un voyage si pénible, & dont la Compagnie s'étoit reposée sur leur prudence & sur leur capacité (15). La Patente Impériale étoit conçue dans ces termes (16) : « Nous ordonnons & commandons, par » ces Présentes, très-expressement à tous & chacun de ceux qui sont sous notre » domination, de n'inquiéter en aucune manière, ni donner aucun empê- » chement aux Vaisseaux Hollandois qui viendront dans nos pays du Japon, » en quelque lieu ou quelque Port que ce puisse être ; mais au contraire, de » les traiter favorablement & de les assister en tout ce qu'ils pourront de- » mander ; défendant à tous nos Sujets d'en user avec eux autrement que » comme avec des amis ; de quoi Nous leur avons donné notre parole & » notre promesse. Datté (suivant le style du Japon) l'an 1611, le ving- » cinquième jour du septième mois, qui étoit, suivant notre style, le 30 » d'Août.

Leurs représen-
tations au Cose-
quidonne.

Dans la première visite que les Commis rendirent au Cosequidonne, pour le remercier de sa diligence à leur procurer l'expédition, ils lui représentèrent tristement ce qui manquoit à la faveur qu'on leur avoit accordée. Ce Seigneur leur répondit qu'ils devoient être tranquilles sur cet article & que personne n'entreprendroit de les chagriner. Mais sa bonté même semblant les autoriser à s'expliquer avec confiance, ils le supplièrent, s'il jugeoit qu'il y eût trop de difficulté à renouveler leur demande devant l'Empereur, de leur donner un acte de sa main, avec lequel ils pourroient contens. Il les assura que cette précaution n'étoit pas nécessaire, & que s'il naîtroit quelque obstacle il suffiroit d'en informer Adamsz, qui étoit estimé de Sa Majesté Impériale & qui leur feroit obtenir une prompte satisfaction. On auroit peine à représenter l'embarras des Commis, qui se trouvoient partagés entre la crainte d'offenser le Président par leur opiniâtreté, & celle de trahir également leur honneur & les intérêts de la Compagnie. Ils s'épuisèrent en remerciemens. Ils assurèrent le Consequidonne qu'ils se reposoient parfaitement sur sa parole ; mais ils ajoutèrent néanmoins qu'un point de cette nature leur causeroit un tort extrême, parce qu'il empêcheroit leurs Vaisseaux de partir dans la saison convenable, & que s'ils manquoient de partir entre le huit & le neuvième mois, ils seroient obligés d'en passer cinq ou six à Patane. La douceur extraordinaire du Président lui fit écouter favorablement toutes ces instances. Il leur dit enfin, que puisqu'ils attachoient tant d'importance à leur demande, & que d'un autre côté cette affaire ne pouvoit être terminée sur le champ, ils pouvoient satisfaire l'empressement qu'ils avoient de retourner à Firando, & laisser leurs intérêts entre les mains d'Adamsz. Il leur promit tout son zèle ; & les congédiant du même air de bonté, il leur dit qu'avec un peu de patience il ne doutoit pas du succès (17).

Ils s'opiniâtèrent
à le presser.

Mais dans l'ardeur dont les Hollandois étoient animés, la patience leur parut la plus difficile de toutes les vertus. Ils dressèrent le même jour un Mémoire qui contenoit leur demande, & les raisons sur lesquelles ils croyoient pouvoir l'appuyer. Ils le firent traduire en Japonois. Ils le signèrent, & dès

(15) Page 152.

(16) Page 153.

(17) *Ibid.* & p. 154. Le Journal ne nomme que Specx dans cette épineuse négociation.

le soir ils conjurerent Adamfz de le porter au Cosequidonne. Ce Seigneur ne refusa pas de le lire ; mais s'excusant sur les affaires qui occupoient la Cour & sur la crainte que ce Mémoire ne fût présenté à contre-tems, il le remit entre les mains d'Adamfz. Cependant l'excellence de son caractère prévalut. Après quelque incertitude, il dit à Adamfz de se rendre le lendemain au Palais & d'observer lui-même quelque occasion favorable. » Je me trouve-
 » rai, ajouta-t-il, fort près de Sa Majesté, & j'engagerai le Sionfabrondonne
 » à s'y trouver aussi. Si vous prenez ce moment pour présenter la requête,
 » nous vous seconderons de tout notre crédit, & je ne désespere pas d'une
 » réponse favorable ». Adamfz ne manqua point de suivre ce conseil. L'Em-
 pereur se trouva si bien disposé, qu'après s'être fait lire le Mémoire, non-
 seulement il accorda tout ce qui lui étoit demandé, mais il ordonna qu'à
 l'heure même on en dressât l'acte, qu'il signa, & qu'il fit sceller sur le champ
 avec toutes les formalités établies. Il fut remis aux Hollandois par Adamfz,
 à qui l'Empereur avoit donné ordre de leur dire, qu'ils ne trouveroient de
 difficulté pour leurs affaires en aucun lieu ; qu'ils étoient libres de partir ; que
 leurs Vaisseaux seroient vus avec beaucoup de satisfaction, & qu'Adamfz
 pouvoit les accompagner jusqu'à Firando. Les Japonois furent surpris eux-
 mêmes de leur voir obtenir ce qui venoit d'être refusé aux Espagnols & aux
 Portugais (18). L'Auteur du Journal reconnoît que le Cosequidonne & le Sion-
 fabrondonne les avoient ardemment servis (19).

VOYAGE
AU JAPON.
1611.

Il cède à leur
ardeur.

L'Empereur leur
accorde tout ce
qu'ils deman-
dent.

Ils partirent de Soringau le 3 de Septembre, avec la joie de remporter tous
 les avantages qu'ils avoient pu désirer pour leurs Maîtres. Adamfz leur fit
 prendre leur route par Urfimado, qui est à sept lieues de Soringau. Le len-
 demain ils dînerent à *Haquingawa*, d'où ils allèrent coucher à *Arrai* par la
 rivière de *Senegouwo*, sur laquelle ils firent quatorze lieues. Le 5, étant partis
 à minuit, ils allèrent diner à *Futſiwa*, grande Ville, au milieu de laquelle se
 présente un gros Château, & passer la nuit à *Naoting*. Cette journée fut de
 dix-huit lieues & demie, dans un pays bien cultivé & couvert de beaux ar-
 bres. Le 6, ils déjeûnèrent à deux lieues de Nating, dans une Ville nommée
Astanamin, de grandeur médiocre, mais célèbre par un grand Commerce de
 bois. Les Marchands y ont, près de leurs maisons, des cours, des magasins
 & des apprentis comme en Hollande. Ensuite Adamfz leur fit traverser de-là
 un petit golfe d'environ sept lieues, pour se rendre à *Kuwano*, qui est une
 grande Ville défendue par un beau Château, d'où passant par Domuda ils al-
 lèrent coucher à *Camitamme*, après une journée de dix-sept lieues. Le 7 ils
 dînerent à *Stutſſſamme* & couchèrent à *Thibes*, qui est à douze lieues de *Ca-*
mitamme. Le jour suivant, ils reglèrent entr'eux que Specx, Adamfz & le
 Gentilhomme que le Gouverneur de Firando leur avoit donné pour guides pas-
 seroient à Meaco, pour rendre les lettres du Cosequidonne à Itakura Froi-
 mendonne, & remercier ce Gouverneur des recommandations qu'il leur avoit
 données pour la Cour. D'ailleurs ils vouloient lui offrir encore une fois le
 présent qu'il avoit refusé. Ainsi s'étant séparé à *Woots*, où ils avoient diné,
Segerſtz & Jean *Cousins* prirent la route de *Futſuni* avec le bagage, tandis
 que les autres se rendirent le soir à Meaco (20). Specx & Adamfz firent

Leur retour à
Firando, & dé-
tail de leur roa-
te.

Une partie d'entr'eux passe par
Meaco.

(18) Page 155.

(19) *Ibidem*

est Jacques Specx ; car après cette séparation

(20). Il paroît ici que l'Auteur du Journal il continue de parler en son nom.

VOYAGE
AU JAPON.
1611.

Ils y prennent
des ouvrages de
vernis.

aussi-tôt donner avis de leur arrivée aux gens de Froimendonne; mais ce Seigneur étant occupé ce jour-là d'un festin, ils ne se rendirent au Château que le lendemain. Leurs présens furent acceptés, à la pressante sollicitation d'Adamsz. Froimendonne apprit avec étonnement les faveurs extraordinaires qu'ils avoient obtenus à la Cour, & leur offrit toutes sortes de commodités pour achever leur voyage. Ils prirent à Meaco quelques ouvrages de vernis, qu'ils avoient commandés en passant par cette Ville (21).

Leur arrivée à
Firando.

Ils y établissent
un Comptoir.

Embarras où les
jette la recon-
noissance.

Grands frais que
le Gouverneur
avoit faits pour
les Hollandois.

Le 10, ils se remirent en chemin pour aller dîner à *Tuffoni*, où s'étant embarqués sur la rivière, ils descendirent le reste du jour & toute la nuit vers *Osaka*. Ils arrivèrent le matin au Fauxbourg de *Kussima*. Delà leur curiosité les conduisit à *Sackar*, Ville fort marchande à trois lieues d'*Osaka*, pour y apprendre le cours & le prix des marchandises. Ils y trouvèrent un Hollandois, nommé *Melchior Van Santwart*, qui étoit arrivé au Japon avec Adamsz. Ensuite, étant retournés au Fauxbourg de *Kussima*, ils descendirent à *Dembe* sur la rivière. Le soir du 14, ils arrivèrent à *Simmoieseki*. Le 17, ils passèrent devant la Ville de *Frougi*, d'où ils allèrent mouiller au Port de *Fessima*. Le 18, ils se rendirent à *Nangoia*, & le 19 à *Firando* (22).

L'unique soin qui pût les faire différer quelques jours à lever l'ancre, regardoit le choix des Facteurs qu'ils vouloient laisser dans ce Port, & quelques ordres qu'il falloit donner pour y faire bâtir des magasins. Mais, au milieu de leur satisfaction, ils regrettoient de ne pouvoir témoigner au vieux Gouverneur de *Firando* une reconnaissance proportionnée à ses bienfaits. Ce Seigneur avoit fait des dépenses considérables en faveur de leur Nation. Il y avoit plus de huit ans qu'il avoit fait équiper une jonque à ses frais, pour transporter à *Parane Quaeckernaek* (23) & *Van Sanuwoort*, deux des Compagnons d'Adamsz, qui avoient obtenu de l'Empereur la permission d'aller chercher les Hollandois dans cette contrée, pour les informer du Commerce qu'ils pouvoient faire au Japon. Cet équipement lui avoit coûté 1500 catis d'argent, c'est-à-dire, 1875 réales de huit, dont il n'avoit pas tiré le moindre profit. En 1609, lorsque les deux Vaisseaux Hollandois, le *Lion* & le *Faisceau de Fleches*, étoient venus à *Firando*, & qu'ils avoient envoyé des Députés à la Cour pour demander la liberté du Commerce, il leur avoit fourni à ses propres frais une galère, avec cinquante-six Rameurs, dont ils s'étoient servis pendant deux mois; & ce Bâtiment s'étoit trouvé en si mauvais état après leur départ, qu'il avoit fallu le mettre en pieces. Il avoit fait aux Hollandois des deux Vaisseaux la faveur de leur acheter leurs soies & leur poivre, dans la seule vûe d'empêcher que d'autres Officiers ne s'en faussent, & l'on sçavoit qu'il avoit perdu considérablement sur les soies. Il venoit de faire encore la dépense des barques qui avoient conduit les Commis à *Soringau*. Enfin n'ayant reçu des Hollandois aucune récompense pour tant de services, le sentiment qui les lui faisoit continuer ne pouvoit être qu'une affection singulière pour leur Nation; d'autant plus que s'il eût marqué au Conseil de l'Empereur le moindre mécontentement de leur conduite, il étoit certain qu'ils n'y eussent trouvé ni accès ni faveur (24). Cependant la peti-

(21) Page 158.

(22) *Ibid.* & pages suivantes.

(23) C'étoit le Capitaine du Vaisseau dans

lequel Adamsz avoit abordé au Japon.

(24) Page 160.

tesse de leur cargaison, & la multitude des présens qu'ils avoient répandus dans leur voyage à la Cour, ne leur permettoit pas d'écouter la reconnaissance & la générosité. Ils furent obligés d'employer ces deux excuses, en promettant au Gouverneur que leurs premiers Vaisseaux les acquitteroient avantageusement de toutes leurs obligations. Il se nommoit *Foie Samma*. On le pria néanmoins de recevoir tout ce qui restoit à lui offrir. C'étoit une demie piece de drap rouge cramoisi, une piece de karfaie rouge, deux pieces de satin semé de petites roses, une piece de damas, cinq pieces d'armoisin blanc de foie crue, cinq cens catis de plomb, cinquante billes d'acier, une dent d'éléphant, trois bouteilles de verre & un mousquet. Il avoit fallu ménager, sur le reste de la cargaison, d'autres présens pour le jeune Gouverneur, qui consistoient en quatorze aunes de drap cramoisi, une piece de karfaie rouge, une piece de satin semé de petites roses, trois pieces de damas blanc, trois pieces d'armoisin blanc de foie crue, deux cens catis de plomb, une dent d'éléphant, cinquante billes d'acier, & trois bouteilles de verre. Il en avoit fallu ménager pour *Novo Saufamma*, frere du vieux Gouverneur, à qui l'on donna une piece de karfaie rouge, deux pieces d'armoisin noir, une piece de satin semé de petites roses, une piece de damas, un morceau de drap d'or & cent catis de plomb. Enfin, il avoit fallu penser aux Agens & aux Gardes, qui ne purent être recompensés fort liberalement, parce qu'ils étoient en trop grand nombre (25).

Les Hollandois mirent à la voile le 28 de Septembre; & la célérité de leur navigation répondant à l'ardeur de leurs desirs, ils porterent à leurs Maîtres l'heureuse nouvelle d'un traité, qui devoit faire passer entre leurs mains toutes les richesses du Japon.

VOYAGE
AU JAPON.
1611.
Ils sont réduits
à le payer d'ex-
cuses.

Leurs derniers
présens.

Leur départ du
Japon.

VOYAGE

DE GUILLAUME ISBRANTSZ BONTEKOE aux Indes Orientales.

DANS la variété des Relations qui forment ce recueil, il y a peu de Lecteurs dont l'attention ne se reveille avec un nouveau goût, lorsqu'elle tombe sur quelque recit qui ne l'intéresse pas moins par le sentiment que par la curiosité. Le voyage de Bontekoe doit plaire à ces deux titres, sur-tout avec le caractère de vérité qui en releve le prix, & qui ne peut être suspect dans un Ouvrage dont Thevenot a cru devoir enrichir sa Collection. Guillaume Isbrantz Bontekoe commandoit le Vaisseau la *Nouvelle Hoorn*, envoyé aux Indes Orientales en 1618 pour de simples intérêts de Commerce (26).

Il partit du Texel le 28 de Décembre; & dès le 5 de Janvier, après

BONTEKOE.
1618.
Introduction.

(25) Page 161. On n'a pas dû trouver ce détail superflu, si l'on considère que c'est comme le prix de ce que les Hollandois avoient obtenu.

Tome VIII.

(26) Relation du voyage de Bontekoe, page premiere. L'Ouvrage est en Hollandois. Il a été publié en François par Thevenot, & dans le Recueil de la Compagnie Hollandoise.

G g g

Départ & premiere dis-
grâce de
l'Auteur.

BONTEKOE.
1618.

Rencontre de
deux autres Vais-
seaux Hollan-
dois.

Premières diffi-
cultés du voyage.

Maladies de l'é-
quipage.

avoir doublé la pointe d'Angleterre, son Vaisseau essuya trois furieux coups de vent, qui couvrirent d'eau la moitié du haut-pont. L'équipage en eut tant d'effroi, qu'on entendit crier de toutes parts : Nous coulons bas. La tempête fut si violente, les éclairs si fréquents, & la pluie si prodigieuse, qu'il sembloit que la mer s'étoit élevée au-dessus de l'air, & que les élémens de l'air, de l'eau & du feu se fussent confondus. Le Maître donna ordre que l'eau fût puisée avec des seaux de cuir; mais les passages se trouvoient si embarrassés par les coffres, que dans le roulis continuel du Vaisseau, qui les faisoit heurter l'un contre l'autre, on ne trouvoit pas de place pour le travail. Il fallut mettre en pieces ceux qui apportoient le plus d'obstacle aux Ouvriers. On se vit enfin délivrés du danger, mais le gros tems dura jusqu'au dix-neuf, & ce ne fût que le vingt qu'on profita du calme pour se remettre en état de continuer le voyage. Deux Vaisseaux Hollandois qu'on rencontra successivement, l'un nommé la *Nouvelle Zélande*, qui avoit pour Maître *Pierre Thyfz* d'Amsterdam, l'autre qui se nommoit l'*Enchuisen*, sous le commandement de *Jean Janfz*, apporterent de la consolation & du secours à la *Nouvelle Hoorn*. Cependant elle en fut bientôt séparée, & les ayant rejoint aux Isles du Cap Verd, Bontekoe apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir des rafraîchissemens dans l'Isle de Mai, comme ils s'en étoient flattés en y abordant, les Espagnols leur avoient tué trois hommes. Ils firent voile de conserve pour passer la Ligne. Mais ils tombèrent dans des calmes qui les retinrent trois semaines entières, & qui les forcèrent de presser leur route pour aller passer les Abrolhos avec un vent Sud-Est. Le calme les prit encore près de ces rochers, & leur fit craindre de se voir obligés de retourner sur leur route, avec le danger d'avoir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les passèrent néanmoins, & chercherent les Isles de Fistan & de Condé, à la hauteur desquelles ils se trouverent sans les appercevoir. Ensuite le vent ayant passé au Nord, ils gouvernerent à l'Est pour relâcher au Cap de Bonne-Espérance; mais le vent étoit si fort de l'Ouest, qu'ils prirent le parti de faire petites voiles, sans oser s'approcher de la côte. Le Conseil s'étant assemblé, on résolut de doubler le Cap, parce que les trois équipages étoient en bonne santé & qu'on ne manquoit pas d'eau. Cette résolution fut exécutée heureusement, & l'on rangea la terre de Natal, avec un fort beau tems. On étoit à la fin du mois de Mai, & cinq mois s'étoient déjà passés depuis le départ de la *Nouvelle Hoorn* (27).

L'*Enchuisen*, qui étoit destiné pour la côte de Coromandel, se sépara ici des deux autres, pour prendre sa route entre la côte d'Afrique & l'Isle de Madagascar. Bientôt, à l'occasion de quelque différend, Bontekoe quitta aussi la *Nouvelle Zélande*. On se perdit de vue à vingt-trois degrés de latitude du Sud, & depuis ce fatal moment, la *Nouvelle Hoorn* ne fit plus que s'avancer vers sa perte.

Les maladies avoient commencé à se répandre à bord. Elles augmentèrent si rapidement qu'il y avoit quarante hommes hors de service. La plupart des autres étant aussi fort mal, on tourna vers Madagascar, pour se rendre à la baie de Saint Louis. Mais on ne put trouver de mouillage où le Vaisseau fût en sûreté. La chaloupe fut mise en mer, & Bontekoe y entra lui-même, pen-

dant que le Vaisseau faisoit de petites bordées pour se maintenir. La mer brisoit si fort contre le rivage, qu'il étoit impossible d'en approcher. Cependant on vit paroître des hommes, & un Matelot de la chaloupe se mit à la nage pour leur parler. Ils faisoient des signes de la main & sembloient marquer un lieu propre au débarquement. Mais comme on n'étoit pas sûr de les entendre, & qu'ils n'offroient aucun rafraîchissement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades, qui virent revenir Bontekoe les mains vuides, en furent consternés. On remit à la voile vers le Sud, jusqu'à la hauteur de 29 degrés, où changeant de bord on résolut d'aller relâcher à l'Isle Maurice ou à l'Isle *Mascarenhas*. En effet ayant gouverné pour passer entre ces deux Isles, qui ne sont pas éloignées l'une de l'autre, on aborda au Cap de *Mascarenhas*, où l'on trouva quarante brasses de profondeur proche de la terre (28). Quoique ce lieu ne fût pas bien sûr, parce qu'on étoit trop près du rivage, on ne laissa pas d'y mouiller. Tous les malades brûloient d'aller à terre; mais les brisans ne leur permettoient pas d'en courir le danger. La chaloupe y fut envoyée, pour visiter l'Isle. On y trouva une multitude de tortues. Cette vûe augmenta l'ardeur des malades, qui se promettoient d'être à demi guéris aussi-tôt qu'ils seroient descendus.

On relâche à l'Isle de *Mascarenhas*, qui étoit encore déserte.

Le Marchand du Vaisseau (29), qui se nommoit *Hein Rol*, s'opposoit à leur descente, sous prétexte que le Vaisseau pouvoit dériver, & qu'on couroit risque de perdre tous les gens qui seroient à terre. Ils insistoient néanmoins avec les plus vives instances & les mains jointes. Bontekoe en fut touché. Après avoir prié vainement Rol d'y consentir, il se chargea de l'événement, & passant sur le pont il cria joieusement qu'il alloit mettre tout le monde à terre. Cette promesse fut reçue avec de transports de joie. Les matelots qui étoient en santé aidèrent aux Malades à descendre dans la chaloupe. Bontekoe leur donna une voile pour se dresser une tente, avec des provisions, des ustenciles & un cuisinier. Il descendit lui-même pour leur servir de guide. Ce fut un spectacle fort touchant de les voir arriver sur l'herbe, & s'y rouler comme dans un lieu de délices. Ils assuroient que cette seule situation leur donnoit déjà du soulagement.

Ils trouverent quantité de ramiers, qui se laissoient prendre avec la main, ou tuer à coup de bâton, sans faire aucun mouvement pour s'envoler (30). On en prit, dès le premier jour, plus de deux cens. Les tortues n'étoient pas moins faciles à prendre. Bontekoe, fort satisfait de voir ses malades dans cette abondance, les laissa au nombre de quarante, pour retourner à bord.

Etat de cette Isle.

Le mouillage lui parut si mauvais, que la nuit suivante il prit sa chaloupe, dans le dessein de chercher une meilleure rade. Le matin, à cinq milles de l'endroit où le Vaisseau étoit à l'ancre, il trouva une bonne baie, dont le fond est de sable. A peu de distance dans les terres, on rencontre un lac dont l'eau n'est pas tout-à-fait douce. Bontekoe vit beaucoup d'oies, de pigeons, de perroquets gris & d'autres oiseaux. Il trouva jusqu'à vingt-cinq tortues, à l'ombre, sous un seul arbre. Les oies ne s'envoloient point & se laissoient tuer sans quitter leur place. Elles étoient si grasses qu'à peine pou-

Abondance des rafraîchissemens.

(28) Page 4.

chargé des marchandises.

(29) C'est ce que les Espagnols & les Anglois nomment le *Supercargo*, celui qui est

(30) *Ibid.* p. 4.

BONTEKOE.

1618.

voient-elles marcher. Si l'on prenoit un perroquet ou quelqu'autre oiseau, & qu'on le tourmentât jusqu'à le faire crier, ceux de son espèce venoient voler autour de lui comme pour le défendre, & se laissoient prendre aisément. Après avoir visité toute la baie, Bontekoe fit porter la nouvelle de sa découverte aux malades, qui se rembarquerent volontiers, dans l'espérance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jeter l'ancre sur trente-cinq brasses d'eau. Il fut permis aux gens de l'équipage de débarquer tour à tour, & de chercher du rafraîchissement dans les bois. On commanda huit hommes avec une seine, pour pêcher dans le lac, où ils prirent de fort beaux poissons, tels que des carpes, des meuniers, & une forte de saumons gras & de très-bon goût. On trouvoit aussi des *Drontes*, que les Hollandois nomment *Dod-aers*, espèce d'oiseaux qui ont les ailes petites & que la graisse rend fort pesans. Enfin l'on découvrit de l'eau douce, dans une petite rivière bordée d'arbres, qui descendoit des montagnes. En se promenant sur le rivage on aperçut une planche, sur laquelle on lut, en caractères gravés, qu'Adrien Marten^z Blok, Commandant d'une Flotte de treize Vaisseaux, avoit perdu dans ce lieu quelques matelots, & des chaloupes qui s'étoient brisées en approchant de la terre. Cependant Bontekoe ne remarqua point que les brisans y fussent dangereux. L'Isle n'étant pas peuplée, les matelots eurent le tems d'en parcourir toutes les parties, & d'y prendre librement le plaisir de la pêche & de la chasse. Ils faisoient des broches de bois, qui servoient fort bien à faire rôtir les oiseaux; & les arrosant d'huile de tortue, ils les rendoient aussi délicats que s'ils eussent été bien lardés. Ils découvrirent une autre rivière de fort belle eau, qui étoit remplie de grosses anguilles. En quittant leurs chemises & les étendant par les deux bouts, ils en prirent un grand nombre, qu'ils trouverent de fort bon goût. Ils virent des boucs, mais si sauvages & si prompts à la course qu'on n'en prit qu'un vieux, dont les cornes étoient à demi rongées par les vers & dont personne ne voulut manger (31).

Autres avan-
tages de cette Isle.

Cette abondance de rafraîchissemens fut si salutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis, on les fit retourner au Vaisseau, à l'exception de sept, que leur foiblesse obligea de demeurer dans l'Isle jusqu'à ce qu'on remit à la voile. On n'avoit pas manqué de faire une grosse provision d'oiseaux & de poisson, qu'on avoit fait sécher. L'Auteur observe que dans l'espace d'environ vingt jours tous les oiseaux, effarouchés d'une chasse continuelle, s'envoloient lorsqu'on s'approchoit d'eux (32). Le premier Pilote ayant pris un fusil pour tuer quelques oies, eut le malheur de le voir crever en tirant & de perdre un œil.

On leva l'ancre, dans le dessein de relâcher à l'Isle Maurice; mais le Vaisseau étant descendu trop bas, on ne la vit que de loin, au-dessus du vent. Il se trouvoit dans l'équipage quelques personnes qui n'avoient pû se rétablir, ou qui s'étoient trompées en se croyant guéries. On regrettoit d'avoir quitté trop-tôt l'Isle de Mascarenhas. D'ailleurs on prévoyoit qu'il faudroit parcourir long-tems les latitudes du Sud avant que de trouver les vents alisés pour se rendre à Banram ou à Batavia, & qu'on pouvoit être emporté par la force des courans, ce qui n'auroit pas manqué de faire naître les maladies. Cette crainte

fit prendre la résolution de porter droit sur l'Isle de Sainte-Marie, qui est voisine de Madagascar, vis-à-vis de la Baye d'*Antongil*. On arriva au côté oriental de l'Isle, sur huit brasses d'eau où l'on voit clairement le fond, & l'on mouilla dans l'enfoncement de la côte, sur un fond de treize brasses. Les Insulaires, quoique moins accoutumés à la vûe des Européens que ceux de Madagascar, apportèrent à bord des poules, des limons, avec un peu de riz, & firent comprendre, par leurs signes, qu'ils avoient des vaches, des brebis & d'autres provisions. On leur présenta du vin dans une grande tasse d'argent. Ils le burent avec une extrême avidité, en mettant le visage entier dans la tasse, comme les bêtes boivent dans un seau; & lorsqu'ils eurent avallé ce qu'on leur avoit offert, ils se mirent à crier comme des furieux. Ils étoient nus, à l'exception du milieu du corps, autour duquel ils portoient un petit pagne d'étoffe. Leur couleur étoit d'un jaune noirâtre (33).

On descendoit chaque jour à terre, pour faire des échanges avec eux. Des sonnettes, des cuillieres, des couteaux à manches jaunes, & des grains de verre ou de corail, leur paroissoient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz, du lait & des melons-d'eau. Ils portoient le lait dans de grandes feuilles entrelassées les unes dans les autres. Mais comme ils avoient peu de limons & d'oranges, Bontekoe résolut d'aller à Madagascar avec la chaloupe armée, & d'y porter des marchandises qu'il esperoit troquer pour cette espece de fruits. Il entra dans une riviere, qu'il remonta l'espace d'une lieue sans pouvoir pénétrer plus loin. Les arbres des deux rives se joignoient par leurs branches, qui pendoient jusques dans l'eau. D'ailleurs n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fut obligé de retourner à bord. Un autre jour, il réussit plus heureusement dans l'Isle même où son Vaisseau étoit à l'ancre. Il trouva plus loin, sur la même côte, des oranges, des limons, du lait, du riz & des bananes. Pendant neuf jours que ses gens passerent dans cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avoient en quittant la Hollande. Souvent, lorsqu'ils alloient à terre, ils se faisoient accompagner d'un Musicien qui jouoit de la viole, ce qui paroissoit jeter les Insulaires dans une espece de transport. Les uns s'asseyoient autour du Musicien & faisoient claquer leurs doigts. D'autres dansoient & fautoient, comme dans un transport de joie. Bontekoe ne remarqua point qu'ils eussent d'autre religion qu'une grossiere idolatrie. On voyoit en quelques endroits, au-dehors de leurs maisons, des têtes de bœuf élevées sur des pieux, devant lesquelles ils se mettoient à genoux, & qu'ils paroissoient adorer (34).

La *Nouvelle-Hoorn* avoit été netoyée jusqu'à la quille, & réparée si soigneusement, que s'il restoit quelque défiance aux Hollandois, ce ne pouvoit être du côté de leur Vaisseau. Ils remirent à la voile vers le Sud, jusqu'à la hauteur de trente-trois degrés, qu'ils changerent de bord pour porter à l'Est, vers le Détroit de la Sonde. Le 19 de Novembre 1619, ils se voyoient à la hauteur de cinq degrés & demi, qui est celle de ce Détroit, lorsque Bontekoe, qui étoit sur le haut-pont, entendit crier *au feu, au feu*. Il se hâta de descendre au fond de calle, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyoit qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main, sans y rien sentir de brûlant (35).

BONTEKOE,
1618.
On mouille à
l'Isle de Sainte
Marie.

Barbarie des habi-
tans.

1619.

(33) *Ibid.* p. 7.

(34) Page 8.

(35) Page 9.
G g iij

BONTEKOE.

1619.

Étranges avan-
tures des Hollan-
dois.Le feu prend
au Vaisseau.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive alarme. On lui raconta que le *Maître valet d'eau* (36) étant descendu l'après-midi, suivant l'usage, pour tirer l'eau-de-vie qui devoit être distribuée le lendemain à l'équipage, avoit attaché son chandelier de fer à la futaille d'un baril qui étoit d'un rang plus haut que celui qu'il devoit percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la mèche ardente étoit tombée justement dans le bondon. Le feu avoit pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant aussi-tôt sauté, l'eau de-vie enflammée avoit coulé jusqu'au charbon de forge. Cependant on avoit jetté quelques cruches d'eau sur le feu, ce qui le faisoit paroître éteint. Bontekoe, un peu rassuré par ce récit, fit verser de l'eau à pleins seaux sur le charbon; & n'apercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement sur les ponts. Mais les suites de cet événement devinrent bien-tôt si terribles, que pour satisfaire pleinement la curiosité du Lecteur, par une description intéressante, dont les moindres circonstances méritent d'être conservées, il faut que cette peinture paroisse sous les couleurs simples de la nature, c'est-à-dire, dans les propres termes de l'Auteur.

Premiers effets
de cet accident.

Une demie-heure après, quelques-uns de nos gens recommencerent à crier au feu. J'en fus fort épouvanté, & descendant aussi-tôt, je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux du fond de calle. L'embrasement étoit dans le charbon, où l'eau-de-vie avoit pénétré; & le danger paroissoit d'autant plus pressant, qu'il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jeter de l'eau à pleins seaux, & nous en jetâmes une prodigieuse quantité. Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble. L'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaisse, si sulphureuse & si puante, qu'on étouffoit dans le fond de calle & qu'il étoit presque impossible d'y demeurer. J'y étois néanmoins pour y donner les ordres, & je faisois sortir les gens tour à tour pour leur laisser le tems de se rafraîchir. Je soupçonnois déjà que plusieurs avoient été étouffés, sans avoir pu arriver jusqu'aux écouteilles. Moi-même j'étois si étourdi & si suffoqué, que ne sachant plus ce que je faisois, j'allois par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écouteille pour respirer un moment.

Enfin me trouvant forcé de sortir, je dis à *Rol* qu'il me paroissoit nécessaire de jeter la poudre à la mer. Il ne put s'y résoudre : « Si nous jettons la poudre, me dit-il, il y a de l'apparence que nous ne devons plus craindre de périr par le feu; mais que deviendrons-nous lors, nous trouverons des ennemis à combattre, & quel moyen de nous disculper (37)? »

Une partie de
l'équipage abandonne le Vaisseau dans les cha-
loupes.

Cependant le feu ne diminuoit pas; & la puanteur de la fumée, autant que son épaisseur, ne permettoit plus à personne de demeurer au fond de calle. On prit la hache, & dans le bas pont, vers l'arrière, on fit de grands trous par lesquels on jeta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jeter en même-tems par les écouteilles. Il y avoit trois semaines qu'on avoit mis la grande chaloupe à la mer. On y mit aussi le canot, qui étoit sur le haut pont, parce qu'il causoit de l'embarras à ceux qui puisoient l'eau. La frayeur étoit telle qu'on peut se la représenter. On ne voyoit que le feu & l'eau, dont on étoit également menacé, & de l'un desquels il falloit être dévoré sans au-

(36) Il se nommoit *Keellemin* ou *Guillemin*, natif de *Hoorn*.

(37) *Ibid.* p. 10 & suiv. On ne change dans ce récit que les expressions les plus grossières.

cune espérance de secours ; car on n'avoit la vûe d'aucune terre , ni la compagnie d'aucun autre Vaisseau. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler ; & se glissant de tous côtés hors du bord , ils descendoient sous les porte-haubans. De-là ils se laissoient tomber dans l'eau , & nageant vers la chaloupe ou vers le canot , ils y montoient , & se cachoient sous les bancs ou sous les couvertes , en attendant qu'ils se trouvaissent assez grand nombre pour s'éloigner ensemble.

Rol étant allé par hazard dans la galere fut étonné de voir tant de gens dans le canot & dans la chaloupe : ils lui crièrent qu'ils alloient prendre le large , & l'exhorterent à descendre avec eux. Leurs instances & la vûe du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la chaloupe , il leur dit ; mes amis , il faut attendre le Capitaine. Mais ses ordres & ses représentations n'étoient plus écoutées. Aussi-tôt qu'il fut embarqué , ils couperent le cordage & s'éloignerent du Vaisseau. Comme j'étois toujours occupé à donner mes ordres & à presser le travail , quelques-uns de ceux qui restoient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante , hà ! Capitaine , qu'allons-nous devenir ; la chaloupe & le canot sont à la mer. Si l'on nous quitte , leur dis-je , c'est avec le dessein de ne plus revenir ; & courant aussi-tôt sur le haut pont , je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du Vaisseau étoient fur le mât , & la grande voile étoit sur les cargues. Je criai aux gens , *» hisse vite »* & *» deferle*. Efforçons-nous de les joindre ; & s'ils refusent de nous recevoir *»* dans leurs chaloupes , nous ferons passer le Navire par dessus eux , pour leur apprendre leur devoir.

En effet nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs du Vaisseau. Mais ils gagnèrent au vent & s'éloignerent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi ; *» amis , vous voyez qu'il ne nous reste plus d'espérance que »* dans la miséricorde de Dieu , & dans nos propres efforts. *« Il faut les redoubler , & tâcher d'éteindre le feu. Courez à la soute aux poudres , & jetez-les à la mer avant que le feu puisse y gagner. De mon côté je pris les Charpentiers , & je leur ordonnai de faire promptement des trous avec les grandes gouges & les tarières , pour faire entrer l'eau dans le Navire jusqu'à la hauteur d'une brassée & demie. Mais ces outils ne purent pénétrer les bordages , parce qu'ils étoient garnis de fer.*

Cet obstacle répandit une consternation qui ne peut jamais être exprimée. L'air retentissoit de gemissemens & de cris. On se remit à jeter de l'eau , & l'embrasement parut diminuer. Mais , peu de tems après , le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous crûmes notre perte inévitable. Plus on jettoit d'eau , plus l'incendie paroissoit augmenter. L'huile , & la flamme qui en sortoit , se répandoient de toutes parts. Dans cet affreux état , on pouffoit des cris & des hurlemens si terribles , que mes chevenx se hérissoient , & je me sentois tout couvert d'une sueur froide.

Cependant le travail continuoit avec la même ardeur. On jettoit de l'eau dans le Navire & les poudres à la mer. On avoit déjà jetté soixante demi barrils de poudre. Mais il en restoit encore trois cens. Le feu y prit , & fit sauter le Vaisseau , qui dans un instant fut brisé en mille & mille pieces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvois alors sur le pont , près de l'armure de la grande voile , & j'avois devant les yeux soixante-trois

BONTÉROSE.
1619.

Resseintiments
de Bontekoe.

Efforts inutilez
pour éteindre le
feu.

Accidens terri-
bles.

Le feu prend
aux poudres &
le Vaisseau saute
en l'air.

BONTEKOE.
1619.

Situation de
l'Auteur,

hommes qui puisoient de l'eau. Ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair, & ils disparurent tellement qu'on n'auroit pu dire ce qu'ils étoient devenus. Tous les autres eurent même fort.

Pour moi, *Guillaume Isbrantsz Bontekoe*, qui m'attendois à périr comme tous mes compagnons, j'étendis les bras & les mains vers le ciel & je m'écriai, ô Seigneur ! faites-moi miséricorde. Quoiqu'en me sentant sauter je crusse que c'étoit fait de moi, je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, & je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs, je tombai dans l'eau, entre les débris du Navire, qui étoit en pièces. Dans cette situation, mon courage se ranima si vivement, que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés & le mât de misene à l'autre. Je me mis sur le grand mât, d'où je considérai tous les tristes objets dont j'étois environné. Alors je dis, en poussant un profond soupir ; ô Dieu ! ce beau Navire est donc péri comme Sodome & Gomorrhe.

Comment il se
sauve avec un
seul homme.

Je fus quelques tems sans appercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abimais dans mes réflexions, je vis paroître, sur l'eau, un jeune homme qui sortoit du fond, & qui nageoit des pieds & des mains. Il saisit la cagouille de l'éperon, qui flottoit sur l'eau, & dit en s'y mettant : me voici encore au monde. J'entendis sa voix, & je m'écriai ; ô Dieu ! y a-t'il ici quelque autre que moi qui soit en vie ? Ce jeune homme se nommoit *Harman Van Knipphuisen*, natif de *Cyder*. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand, sur lequel j'étois, ne cessoit pas de rouler & de tourner, ce qui me causoit beaucoup de peine, je dis à *Harman* ; pousse moi cette éparre ; je me mettrai dessus, & la ferai flotter vers toi pour nous y mettre ensemble. Il fit ce que je lui ordonnois ; sans quoi, brisé comme j'étois de mon saut & de ma chute, le dos fracassé, & blessé à deux endroits de la tête, il m'auroit été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étois pas encore aperçu, commencerent à se faire sentir avec tant de force, qu'il me sembla tout d'un coup que je cessois de voir & d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une piece du revers de l'éperon. Nous jettons la vûe de tous côtés, dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot.

La chaloupe re-
tourne à son li-
eu.

A la fin nous les aperçûmes, mais fort loin de nous. Le Soleil étoit au bas de l'horison. Je dis au compagnon de mon infortune ; » ami, toute espérance est perdue pour nous. Il est tard. Le canot & la chaloupe étant si loin, il n'est pas possible que nous nous soutenions toute la nuit dans cette situation. Ele- » vons nos cœurs à Dieu, & demandons-lui notre salut, avec une résignation » entiere à sa volonté ». Nous nous mîmes en priere & nous obtinmes grâces ; car à peine achevions-nous de pousser nos vœux au Ciel, que levant les yeux, nous vîmes la chaloupe & le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui se croyoient prêts à périr ! Je criai aussi-tôt, sauve, sauve le Capitaine. Quelques matelots qui m'entendirent, se mirent aussi à crier ; le Capitaine vit encore. Ils s'approcherent des débris ; mais ils n'osoient avancer d'avantage, dans la crainte d'être heurtés par les grosses pieces. *Harman*, qui avoit été peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, & se rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai ; si vous voulez me sauver la vie, il faut que vous veniez jusqu'à moi, car j'ai été si maltraité que

que je n'ai pas la force de nager. Le Trompette s'étant jetté dans la mer, avec une ligne de sonde qui se trouva dans la chaloupe, en apporta un bout jusqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & ce secours me fit arriver heureusement à bord; j'y trouvai *Rol*, Guillaume *Van Galen*, & le second Pilote, nommé *Meyndert Kryns*, qui étoit de *Hoorn*. Ils me garderont long-tems avec admiration.

J'avois fait faire, à l'arrière de la chaloupe, une espee de petite *Tengue*, qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai, pour y prendre un peu de repos; car je me sentoís si mal que je ne croyois pas avoir beaucoup de tems à vivre. J'avois le dos brisé, & je souffrois mortellement des deux trous que j'avois à la tête. Cependant je dis à *Rol*; » je crois que nous ferions bien de demeurer cette nuit proche du débris. Demain, lorsqu'il fera jour, nous pourrons sauver quelques vivres, & peut-être trouverons-nous une boussole pour nous aider à découvrir les terres. On s'étoit sauvé avec tant de précipitation qu'on étoit presque sans vivres. A l'égard des bouffoles, le premier Pilote, qui soupçonnoit la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le Navire, les avoit ôté de l'habitable; ce qui n'avoit pu arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

Rol, négligeant mon conseil, fit prendre les rames comme s'il eut été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du Soleil, il se vit bien loin de son attente en reconnoissant qu'il étoit également éloigné des terres & du débris. On vint me demander, dans ma retraite, si j'étois mort ou vivant. Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir? Il ne se présente point de terre, & nous sommes sans vivres, sans carte & sans boussole. Amis, leur répondis-je, il falloit m'en croire hier au soir, lorsque je vous conseillai fortement de ne pas vous éloigner du débris. Je me souviens que pendant que je flottois sur le mât, j'étois environné de lard, de fromage, & d'autres provisions. Cher Capitaine, me dirent-ils affectueusement, sortez de là & venez nous conduire. Je ne puis, leur repliquai-je, & je suis si perclus qu'il m'est impossible de me remuer. Cependant, avec leur secours, j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui continuoit de ramer. Je demandai quels étoient les vivres: on me montra sept ou huit livres de biscuit. Je dis; cessez de ramer. Vous vous fatiguerez vainement, & vous n'aurez point à manger pour reparer vos forces. Ils me demanderent ce qu'il falloit donc qu'ils fissent. Je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles. La difficulté étoit de trouver du fil. Je leur fis prendre les paquets de corde qui étoient de rechange dans la chaloupe. Ils en firent une espee de fil de carot; & du reste, on fit des écoutes & des couets. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble & l'on en composa de petites voiles.

Nous pensâmes ensuite à faire la revue de tous nos gens. On se trouvoit au nombre de quarante-six dans la chaloupe, & de vingt-six dans le canot. Il y avoit, dans la chaloupe, une capote bleue de matelot & un couffin, qui me furent cédés en faveur de ma situation. Le Chirurgien étoit avec nous, mais sans aucun médicament. Il eut recours à du biscuit mâché, qu'il mettoit sur mes playes; & par la protection du Ciel ce remède me guérit. J'avois voulu donner aussi ma chemise pour contribuer à faire les voiles; mais tout

BONTEKOS.

1619.

Maniere dont il y entre.

Embarras de ceux qui avoient évité de périr.

On a recouru aux conseils de l'Auteur.

Etat des vivres & des autres provisions.

Invention pour faire des voiles.

BONTEKOE.
1619.

Route de la cha-
loupe en pleine
mer.

Secours qu'on
tire de l'arr.

Soulagement
qu'on tire de la
pluie.

Les gens du ca-
not veulent pas-
ser dans la cha-
loupe.

Murmures con-
tre Bontekoe.

le monde s'y étoit opposé, & je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots, tandis qu'on travailloit aux voiles. Elles furent prêtes le soir. On envergua & l'on mit au vent. On étoit au 20 de Novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connoissions fort bien le lever & le coucher. Pendant la nuit, on étoit transi de froid; & la chaleur du jour étoit insupportable, parce que nous avions le Soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 & les deux jours suivans, nous nous occupâmes à construire une arbalète, pour prendre hauteur. On traça un quadrans sur le couvert, & l'on prépara un bâton avec les croix. *Theunis Thybrandss*, menuisier du Vaisseau, avoit un compas, & quelque connoissance de la manière dont il falloit marquer la flèche. En nous aidant mutuellement, nous parvinmes à faire une arbalète dont on pouvoit se servir. Je gravai une carte marine dans la planche, & j'y traçai l'Isle de Sumatra, celle de Java, & le Détroit de la Sonde, qui est entre ces deux Isles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur sur le midi, j'avois trouvé que nous étions sur les cinq degrés & demi de latitude du Sud, & que le pointage de la carte étoit à vingt lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions à sept lieues au Sud, ou au-dessus de l'entrée du Détroit, dans la vûe de choisir plus facilement notre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

Des sept ou huit livres de biscuit, qui faisoient notre unique provision, je reglai des rations pour chaque jour; & pendant qu'il dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la mesure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avoit aucun breuvage. Lorsqu'il tomboit de la pluie, on amenoit les voiles, qu'on étendoit dans l'espace de la chaloupe, pour rassembler l'eau & la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés. On la tenoit en réserve pour les jours qui se passoient sans pluie. Je coupai un bout de foulier, qui servoit de tasse pour puiser. Cette extrémité n'empêchoit point qu'on ne me pressât de prendre abondamment ce qui convenoit à mes besoins, parce que tout le monde, me disoit-on, avoit besoin de mon secours, & que sur un si grand nombre de gens la diminution seroit peu sensible. J'étois bien-aîsé de leur voir pour moi ces sentimens; mais je ne voulois rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçoit de nous suivre. Cependant, comme nous faisions meilleure route, & qu'il n'avoit personne qui entendit la navigation, lorsqu'il s'approchoit de nous ou que quelqu'un trouvoit le moyen de passer à notre bord, tous les autres nous prioient instamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendoient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque fortune de mer. Nos gens s'y opposoient fortement, & me représentoient que ce seroit nous exposer à périr tous.

Enfin nous arrivâmes bientôt au comble de notre misère. Le biscuit nous manqua tout-à-fait, & nous ne découvrions point les terres. J'employois tous mes efforts pour persuader aux plus impatiens, que nous n'en pouvions être bien loin, mais je ne pus les soutenir long-tems dans cette espérance. Ils commencèrent à murmurer contre moi-même, qui me trompois, disoient-ils, dans l'estime de la route, & qui portois le Cap à la mer au lieu de courir sur les

terres. La faim devenoit fort pressante, lorsque le Ciel permit qu'une troupe de mouettes vint voltiger sur la chaloupe, avec tant de lenteur qu'elles paroissent chercher à se faire prendre. Elles se baïssoient à la portée de nos mains, & chacun en prit facilement quelques-unes. On les pîma aussi-tôt, pour les manger crues. Cette chair nous parut délicieuse, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Mais c'étoit un seul repas, qui suffisoit à peine pour nous conserver la vie. Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vûe d'aucune terre. Nos gens étoient si consternés que le canot s'étant approché de nous, & ceux qui s'y trouvoient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que puisque la mort étoit inévitable il falloit mourir tous ensemble. On les reçut donc, & l'on tira du canot toutes les rames & les voiles.

BONTEKOE.
1619.

Tout le monde
se réunit dans la
chaloupe.

Il y eut alors, dans la chaloupe, trente rames que nous rangeâmes sur les bancs, en forme de couverture ou de pont. On avoit aussi une grande voile, une misène, un artimon, & une civadiere. La chaloupe avoit tant de creux qu'un homme pouvoit se tenir assis sous le couvert des rames. Je partageai notre troupe en deux parties, dont l'une se tenoit sous le couvert tandis que l'autre étoit dessus, & l'on se relevoit tour à tour. Nous étions soixante-douze, qui jetions les uns sur les autres des regards tristes & désolés, tels qu'on peut se les figurer entre des gens qui mouroient de faim & de soif, & qui ne voyoient plus venir de mouettes ni de pluie.

Consternation
publique.

Lorsque le désespoir commençoit à prendre la place de la tristesse, on vit comme soudre de la mer un assez grand nombre de poissons volans, de la grosseur des plus gros merlans, qui volèrent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jetté dessus, ils furent distribués & mangés crus. Ce secours étoit léger. Cependant il n'y avoit personne de malade; ce qui paroissoit d'autant plus étonnant, que malgré mes conseils quelques-uns avoient commencé à boire de la mer. Amis, leur disois-je, gardez-vous de boire de l'eau salée. Elle n'appaisera point votre soif & elle vous causera un flux de ventre auquel vous ne résisterez pas. Les uns mordoient des boulets de pierriers & des balles de mousquet; d'autres buvoient leur propre urine. Je bus aussi la mienne; mais la rendant bientôt corrompue, il fallut renoncer à cette misérable ressource.

Ainsi le mal croissant d'heure en heure, je vis arriver le tems du désespoir. On commençoit à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à se repaître chacun de la chair de son voisin. Quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeste extrémité, & de commencer par les jeunes gens. Une proposition si terrible me remplît d'horreur. Mon courage en fut abbatu. Je me tournai du côté du Ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, & que nous fussions tentés au-dessus de nos forces, dont il connoissoit les bornes. Enfin j'entreprendrois vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution & résolus de se saisir des jeunes gens. J'intercedai pour eux dans les termes les plus touchans. Amis, qu'allez-vous faire? Quoi, vous ne sentez pas l'horreur d'une action si barbare? Ayez recours au Ciel, il regardera votre misère avec compassion. Je vous assure que nous ne pouvons pas être loin des terres. Ensuite je leur fis voir le pointage de chaque jour & quelle avoit été la hauteur.

Extrémité du
mal. On propose
de manger les
jeunes gens.

H h h ij

BONTEKOE.
1619.

Cette résolution
est différée de
mois jours.

La force man-
que pour se re-
tenir.

Pluie favorable.

On découvre
la terre.

Joie des Hol-
landois en abor-
dant dans une
île déserte.

Ce qu'ils y
trouvent.

Ils me répondirent que je leur tenois depuis long-tems le même langage ; qu'ils ne voyoient point l'effet des esperances dont je les avois flattés, & qu'ils n'étoient que trop certains que je les trompois ou que je me trompois moi-même. Cependant ils m'accorderent l'espace de trois jours, au bout desquels ils protestèrent que, s'ils ne voyoient pas les terres, rien ne seroit capable d'arrêter leur dessein. Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au fond du cœur. Je redoublai mes prières, pour obtenir que nos mains ne fussent pas fouillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le tems couloit, & l'extrémité me paroissoit si pressante, que j'avois peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochois aux autres. J'entendois dire autour de moi : » Hélas ! si nous étions à terre, nous paîtrions du moins l'herbe comme les bêtes. Je ne laissois pas de renouveler continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage. La plupart n'étoient presque plus capables de se lever du lieu où ils étoient assis, ni de se tenir debout. *Roi* étoit si abattu, qu'il ne pouvoit se remuer. Malgré l'affoiblissement que m'avoient dû causer mes blessures, j'étois encore un des plus robustes, & je me trouvois assez de vigueur pour aller d'un couvert de la chaloupe à l'autre.

Nous étions au second jour de Décembre, qui étoit le treizième depuis notre naufrage. L'air se chargea. Il tomba de la pluie, qui nous apporta un peu de soulagement. Elle fut même accompagnée d'un calme, qui permit de détacher les voiles des vergues & de les étendre sur le bâtiment. On se traîna par-dessous. Chacun but de l'eau de pluie à son aise, & les deux petits tonneaux demeurèrent remplis. J'étois alors au timon, & suivant l'estime, je jugeois que nous ne devions pas être loin de la terre. J'esperai que l'air pourroit s'éclaircir tandis que je demeurerois dans ce poste, & je m'obstinois à ne le pas quitter. Cependant l'épaisseur de la brume, & la pluie, qui ne diminueoit pas, me firent éprouver un froid si vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y résister, j'appellai un des Quartier-mâtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, & j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur. A peine le Quartier-mâitre eut-il passé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé, il découvrit une côte. Le premier mouvement de sa joie lui fit crier, *terre, terre*. Tout le monde retrouva des forces pour se lever, & chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable événement. C'étoit effectivement la terre. On fit servir aussi-tôt toutes les voiles & l'on courut droit sur la côte. Mais en approchant du rivage, on trouva les brisans si forts, qu'on n'osa se hasarder à traverser les lames. L'île, car c'en étoit une, s'enfonçoit par un petit golfe, où nous eumes le bonheur d'entrer. Là nous jettâmes le grapin à la mer. Il nous en restoit un petit, qui servit à nous amarrer à terre, & chacun se hâta de sauter sur le rivage.

L'ardeur fut extrême pour se répandre dans les bois & dans les lieux où l'on eseroit trouver quelque chose qui pût servir d'aliment. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre, que m'étant jetté à genoux je la baisai de joie, & je rendis grâces au Ciel de la faveur qu'il nous accordoit. Ce jour étoit le dernier des trois, à la fin desquels on devoit manger les mousses du Vaisseau.

L'île offroit des noix de coco ; mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaler la liqueur que les noix

rendent dans leur fraîcheur. On mangeoit les plus vieilles, dont le noyau étoit plus dur. Cette liqueur nous parut un agréable breuvage, & n'auroit produit que des effets salutaires si nous en eussions usé avec modération. Mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous sentîmes dès le même jour des tranchées & des douleurs insupportables, qui nous firent de nous enfevelir dans le sable les uns près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations, qui rétablirent le lendemain notre santé. On fit le tour de l'Isle sans trouver la moindre apparence d'habitation, quoique diverses traces fissent assez connoître qu'il y étoit venu des hommes. Elle ne produit que des noix de coco. Quelques matelots virent un serpent, qui leur parut épais d'une brassée. Après avoir rempli notre chaloupe de noix vieilles & fraîches, nous levâmes l'ancre vers le soir, & nous gouvernâmes sur l'Isle de Sumatra, dont nous eûmes la vûe dès le lendemain. Celle que nous quittrions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra, vers l'Est, aussi long-tems qu'il nous resta des provisions. La nécessité nous forçant alors de descendre, nous rasâmes la côte sans pouvoir traverser les brisans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut résolu que quatre ou cinq des meilleurs nageurs tâcheroient de se rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelqu'endroit où nous pussions aborder. Ils passèrent heureusement à la nage & se mirent à suivre la côte, tandis que nous les conduisions des yeux. Enfin trouvant une riviere, ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux, qui nous attirèrent à leur suite. En nous approchant nous aperçûmes, devant l'embouchure, un banc, contre lequel la mer brisoit encore avec plus de violence. Je n'étois pas d'avis qu'on hazardât le passage, ou du moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, & je demandai à chacun son opinion. Ils s'accorderent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière on tint une rame percée, avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe. Il fallut promptement puiser avec les chapeaux, les souliers & tout ce qui pouvoit servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner & de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. Amis ! m'écriai-je, tenez la chaloupe en équilibre & redoublez vos efforts à puiser, ou nous périrons sans ressource. On pousoit avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un troisième coup de mer survint. Mais la lame fut si courte qu'elle ne put nous jeter beaucoup d'eau, sans quoi nous périssions infailliblement ; & la marée commençant aussi-tôt à refouler, nous traversâmes enfin ces furieux brisans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce. Ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes au côté droit de la riviere, où le rivage étoit couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites fèves, telles qu'on en voit dans quelques endroits de Hollande. Notre première occupation fut d'en manger avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui se présentait devant nous, y trouverent du tabac & du feu. Nouveau sujet d'une extrême joie. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux signes, ils nous marquoient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avoient laissés. Nous avions, dans la

Ils se reconnoissent
proche de
Sumatra.

Nouveaux dangers
pour arriver
dans cette Isle.

Ils y abordent
Péril qu'ils y
courent.

BONTEKOE.
1619.

chaloupe, deux haches, qui nous fervirent pour abattre quelques arbres & pour en couper les branches, dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits; & nos gens, divisés en petites troupes, s'assirent autour & se mirent à fumer le tabac qu'ils avoient trouvé.

Leur industrie
les en délivre.

Vers le soir, nous redoublâmes nos feux; & dans la crainte de quelque surprise, je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La Lune étoit au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit sans autre mal que de violentes tranchées, qui nous venoient d'avoir mangé trop de fèves. Mais, au milieu de nos douleurs, les sentinelles nous apprirent que les habitants du pays s'approchoient en grand nombre. Leur dessein, dans les ténèbres, ne pouvoit être que de nous attaquer. Toutes nos armes consistoient dans les deux haches, avec une épée fort rouillée; & nous étions tous si mal, qu'à peine avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, & les plus abatus ne purent se résoudre à périr sans quelque défense. Nous prîmes dans nos mains des tisons ardents, avec lesquels nous courûmes au-devant de nos ennemis. Les étincelles voloient de toutes parts, & rendoient le spectacle terrible. D'ailleurs, les Insulaires ne pouvoient être informés que nous étions sans armes. Aussi prirent-ils la fuite, pour se retirer derrière un bois. Nos gens retournerent auprès de leurs feux, où ils passèrent le reste de la nuit dans des allarmes continuelles. Rol & moi, nous nous crûmes obligés, par la prudence, de rentrer dans la chaloupe, pour nous assurer du moins cette ressource contre toutes sortes d'événemens.

Explication
qu'ils ont avec
quelques Insulaires.

Le lendemain, au lever du soleil, trois Insulaires sortirent du bois & s'avancèrent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déjà fait le voyage des Indes, connoissoient un peu les usages & la langue du pays. La première question à laquelle ils eurent à répondre, fut de quelle Nation ils étoient. Après avoir satisfait à cette demande & nous avoir représentés comme d'infortunés Marchands dont le Vaisseau avoit péri par le feu, ils demandèrent à leur tour si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissemens par des échanges. Pendant cet entretien, les Insulaires continuèrent de s'avancer vers la chaloupe, & s'en étant approchés avec beaucoup d'audace, ils voulurent sçavoir si nous avions des armes. J'avois fait étendre les voiles sur la chaloupe, parce que je me déshois de leur curiosité. On leur répondit que nous étions bien pourvus de mousquets, de poudre & de balles. Ils nous quittèrent alors, avec promesse de nous apporter du riz & des poules. Nous fîmes environ quatre-vingt réales de l'argent que chacun avoit dans ses poches, & nous les offrîmes aux trois Insulaires, pour quelques poules & du riz tout cuit qu'ils nous apportèrent. Ils parurent fort satisfaits du prix. J'exhortai tous nos gens à prendre un air ferme. Nous nous assîmes librement sur l'herbe, & nous nous remîmes à tenir conseil après nous être rassasiés par un bon repas. Les trois Insulaires assistèrent à ce festin, & durent admirer notre appétit. Nous leur demandâmes le nom du pays, sans pouvoir distinguer dans leur réponse si c'étoit Sumatra. Cependant nous en demeurâmes persuadés, lorsqu'ils nous eurent montré de la main que Java étoit au-dessous, & nous comprîmes facilement qu'ils vouloient nommer Jean Coen, Général des Hollandois, qui commandoit alors dans cette Ile. Il nous parut certain que nous étions au vent de Java, & cet éclaircissement nous causa d'autant plus

Ils rassasièrent leur
faim.

Nouvelles qui
les rassurent.

de satisfaction, que n'ayant point de boussole, nous avions hésité jusqu'alors dans toutes nos manœuvres. Il ne nous manquoit plus que des vivres, pour achever de nous rendre tranquilles. Je pris la résolution de m'embarquer avec quatre de nos gens, dans une petite pirogue, qui étoit sur la rive, & de remonter la rivière jusqu'à un Village que nous apperçûmes dans l'éloignement, pour aller faire autant de provisions qu'il me seroit possible avec le reste de l'argent que nous avions rassemblé. M'étant hâté de partir, j'eus bien-tôt acheté du riz & des poules, que j'envoyai à Rol avec la même diligence, en lui recommandant l'égalité dans la distribution, pour ne donner à personne aucun sujet de plainte. De mon côté je fis, dans le Village, un fort bon repas avec mes compagnons, & je ne trouvai pas la liqueur du pays sans agrément. C'est une sorte de vin qui se tire des arbres & qui est capable d'enivrer. Pendant que nous mangions, les habitans étoient assis autour de nous & conduisoient nos morceaux de leurs regards, en les dévorant des yeux. Après le repas, j'achetai d'eux un busle, qui me couta cinq réales & demie. Mais étant si sauvage que nous ne pouvions le prendre ni l'emmener, nous y employâmes beaucoup de tems. Le jour commençoit à baisser. Je voulois que nous retournassions à la chaloupe, dans la vue de revenir le lendemain. Mes gens me prièrent de les laisser cette nuit dans le Village, sous prétexte qu'il leur seroit plus aisé de prendre le busle pendant les ténèbres. Je n'étois pas de leur avis, & je m'efforçai de les détourner de ce dessein. Cependant leurs instances m'y firent consentir, & je les quittai en les abandonnant à leur propre conduire.

Je retournai sur le bord de la rivière, où je trouvai près de la pirogue quantité d'Insulaires qui paroissoient en contestation. Ayant crû démêler que les uns vouloient qu'on me laissât partir & que d'autres s'y opposoient, j'en pris deux par le bras & je les poussai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étoient farouches. Cependant ils se laissèrent conduire jusqu'à la barque, & ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi. L'un s'assit à l'arrière, & l'autre à l'avant. Enfin ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avoient au côté chacun leur cris ou leur poignard, & par conséquent qu'ils étoient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué, celui qui étoit à l'arrière vint à moi, au milieu de la pirogue où je me tenois debout, & me déclara par des signes qu'il vouloit de l'argent. Je tirai de ma poche une petite piece de monnoie, que je lui offris. Il la reçut; & l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avoit autour de sa ceinture. Celui qui étoit à la proue vint à son tour, & me fit les mêmes signes. Je lui donnai une autre piece, qu'il considéra aussi des deux côtés; mais il parut encore plus incertain s'il la devoit prendre ou m'attaquer; ce qui lui auroit été facile, puisque j'étois sans armes. Je sentis la grandeur du péril & le cœur me battoit violemment. Cependant nous descendions toujours, & d'autant plus vite que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencerent à parler entr'eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens sembloient marquer qu'ils avoient dessein de fondre sur moi. J'en fus alarmé jusqu'à trembler. Ma consternation me fit tourner les yeux vers le Ciel, à qui je demandai le secours qui m'étoit nécessaire dans un danger si pressant. Une inspiration secrète me fit prendre le

BONTEKOE.

1619.

Peinture singulière de la peur & de les effets.

Elle suit chanter Bontekoe, lorsqu'il se croit menacé de la mort.

BONTEKOE.

1619.

parti de chanter ; ressource étrange contre la peur. Je chantai de toute ma force , jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étoient couvertes. Les deux Insulaires se mirent à rire , ouvrant la bouche si large que je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs regards me firent connoître qu'ils ne me croyoient ni crainte ni défiance. Ainsi je vérifiai ce que j'avois entendu dire sans le comprendre , qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuois cet exercice , la barque alloit si rapidement que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des signes à nos gens. Ils les apperçurent , & je les vis accourir vers le bord de la rivière. Alors me tournant vers mes deux rameurs , je leur fis entendre que pour aborder il falloit qu'ils se missent tous deux à la proue ; dans l'idée que l'un d'eux ne pourroit du moins m'attaquer par derrière. Ils m'obéirent sans résistance , & je descendis tranquillement sur la rive.

Ruse des Insulaires.

Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu de mes compagnons , ils demandèrent où tant de gens passioient la nuit. On leur dit que c'étoit sous les tentes qu'ils voyoient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes , avec des branches & des feuilles d'arbres. Ils demandèrent encore où couchoient Rol & moi , qui leur avions paru les plus respectés. On leur répondit que nous couchions dans la chaloupe , sous les voiles ; après quoi ils rentrèrent dans leur pirogue , pour retourner au Village.

Occasion qu'ils font naître pour quereller.

Je fis à Rol & aux autres le récit de ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage , & je leur donnai l'espérance de revoir le lendemain nos quatre hommes avec le bûfle. La nuit se passa dans une profonde tranquillité. Mais après le lever du soleil , nous fûmes surpris de ne pas voir paroître nos gens , & nous commençâmes à soupçonner qu'il leur étoit arrivé quelque accident. Quelques momens après nous vîmes venir deux Insulaires , qui chassoient une bête devant eux. C'étoit un bûfle ; mais je n'eus pas besoin de le considérer long-tems , pour reconnoître que ce n'étoit pas celui que j'avois acheté. Un de nos gens , qui entendoit à demi la langue du pays & qui se faisoit entendre de même , demanda aux deux Noirs pourquoi ils n'avoient pas amené le bûfle qu'ils m'avoient vendu , & où étoient nos quatre hommes. Ils répondirent qu'il avoit été impossible d'amener l'autre , & que nos gens , qui venoient après eux , en conduisoient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude , je remarquai que le bûfle sautoit beaucoup & qu'il n'étoit pas moins sauvage que le premier. Je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux Noirs , le voyant tomber , poussèrent des cris & des hurlemens épouvantables.

Ils viennent pour massacrer Bontekoe & ses gens.

A ce bruit , deux ou trois cens Insulaires , qui étoient cachés dans le bois , en sortirent brusquement & coururent d'abord vers la chaloupe , dans le dessein apparemment de nous couper le passage , pour s'assurer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens , qui avoient fait un petit feu à quelque distance des tentes , pénétrèrent leur projet & se hâtèrent de nous en donner avis. Je sortis du bois , & m'étant un peu avancé , je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitoient vers nous , d'un autre côté du même bois. » Tenez ferme , dis-je à nos gens ; le nombre de ces misérables » n'est pas assez grand pour nous causer de l'épouvante ». Mais nous en vîmes paroître une si grosse troupe , la plupart armés de boucliers & d'une sorte d'épées ,

pées, que regardant notre situation d'un autre œil, je m'écriai, » Amis, » courons à la chaloupe; car si le passage nous est coupé il faut renoncer à » toute espérance ». Nous primes notre course vers la chaloupe; & ceux qui ne purent y arriver assez-tôt se jetterent dans l'eau, pour s'y rendre à la nage.

Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord. Malheureusement pour nous, rien n'étoit disposé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étoient étendues en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre; & tandis que nous nous empressions d'y entrer, les Insulaires nous suivant de près, percerent de leurs zagaies plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les intestins qui leur tomboient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches & notre vieille épée. Le Boulanger de l'équipage, qui étoit un grand homme plein de vigueur, s'aider de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grappins, l'un à l'arrière & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât & criai au Boulanger, « *Coupe le cableau.* Mais il fut impossible de le couper. Je courus à l'arrière; & mettant le cableau sur l'étrambord, je criai, *hache.* Alors il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent & tirèrent la chaloupe vers la mer. En vain les Insulaires tentèrent de nous suivre dans l'eau; ils perdirent fond & furent contraints d'abandonner leur proie.

Nous pensâmes à recueillir le reste de nos gens, qui nâgeoient dans la rivière. Ceux qui n'avoient pas reçus de coups mortels rentrèrent à bord, & le Ciel fit souffler aussi-tôt un vent forcé de terre, quoique jusqu'alors il eût été de mer. Il nous fut impossible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage sensible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, & nous allâmes jusqu'au large d'une seule bordée, avec une facilité surprenante à repasser le banc & les brisans qui nous avoient causé tant d'embarras à l'entrée de la rivière. Nos ennemis, s'imaginant que nous y ferions naufrage, s'étoient avancés jusqu'à la dernière pointe du cap, pour nous y attendre & nous massacrer. Mais le vent continua de nous être favorable, & l'avant de la chaloupe, qui étoit fort haut, coupa les lames avec ce secours.

À peine étions-nous hors de danger qu'on s'aperçut que le brave Boulanger, qui nous avoit si bien défendu, avoit été blessé d'une arme empoisonnée. Sa blessure étoit au-dessus du nombril. Les parties d'alentour étoient déjà d'un noir livide. Je lui coupai ces chairs jusqu'au vif, pour arrêter le progrès du venin. Mais la douleur que je lui causai fut inutile. Il tomba mort à nos yeux, & nous le jettâmes dans les flots. En faisant la revue de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquoit seize, dont onze avoient été tués au rivage. Le sort des quatre malheureux, qui étoient restés dans le Village, fut amèrement déploré. Rien n'étoit si cruel que la nécessité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y purent être sensibles, & que c'étoit déjà fait de leur vie.

Nous gouvernâmes vent arrière, en rangeant la côte. Le reste de nos provisions consistoit en huit poules & un peu de riz. Elles furent distribuées entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bientôt à se faire sentir, nous fumes obligés de retourner à terre, par une baie que nous découvrîmes. Quantité de gens, qui étoient sur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeste expérience

BONTÉKOE
1619.

Les Hollandois
ne
s'échappent
qu'avec peine.

En quel état ils
se retirent.

Mort étrange
d'un de leurs
gens.

Ils sont obligés
de retourner à
terre.

BONTEKOE.

1619.

Secours qu'ils
y trouvent.Ils abordent dans
une île déserte.Bontekoe dé-
couvre la route
du haut d'une
montagne.

de la barbarie de ces Insulaires, pour en espérer des vivres. Mais nous trouvâmes du moins de l'eau douce. Les rochers voisins nous offrirent des huîtres & de petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût qu'ayant sauvé un plein chapeau de poivre, que j'avois acheté dans le Village où j'avois laissé nos quatre hommes, il nous servit à les assaisonner. Après nous en être rassasiés, chacun en remplit ses poches, & nous rentrâmes dans la chaloupe, avec nos deux petits tonneaux pleins d'eau fraîche. Je proposai en quittant la baie, de prendre un peu plus de large, pour faire plus de chemin. Ce conseil fut suivi. Mais le vent, qui commençoit à forcer, nous fit essuyer pendant la nuit une grosse tempête. Cependant les peines qu'il nous causa devinrent une faveur du Ciel. Si nous eussions continué de ranger la côte, nous n'aurions pû nous défendre de relâcher près d'un autre aiguade qui se présente dans la même Île, où nous aurions trouvé des ennemis cruels, qui s'étoient déclarés depuis peu contre les Hollandois & qui en avoient déjà massacré plusieurs. A la pointe du jour, nous eûmes la vûe de trois Îles qui étoient devant nous. Nous primes la résolution d'y relâcher, quoique nous ne les crussions point habitées. On se flatoit d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes étoit remplie de cette espece de roseaux qu'on nomme bambous, & qui font de la grosseur de la jambe. Nous en primes plusieurs, dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de dessous; & les remplissant d'eau douce, comme autant de tonneaux que nous fermâmes avec des bouchons, nous portâmes une bonne provision d'eau dans la chaloupe. Il y avoit aussi des palmiers, dont la cime étoit assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'Île, sans y faire d'autre découverte. Un jour, me trouvant au pied d'une assez haute montagne, je ne pus résister à l'envie de monter au sommet, dans l'esperance vague de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandois étoient établis. Il me sembloit que ce soin me regardoit particulièrement, & que tous nos gens avoient les yeux tournés sur moi. Cependant, outre les maux qui m'étoient communs avec eux, je n'étois jamais venu aux Indes Orientales; & n'ayant ni boussole ni d'autres instrumens de mer, je ne me trouvois capable de rien pour notre conservation.

Lorsque je fus au sommet de la montagne, mes regards se perdirent dans l'immense étendue du ciel & de la mer. Je me jetai à genoux, le cœur plein d'amertume, & j'adressai ma priere au ciel, avec des soupirs & des gémissements que je ne puis exprimer. Etant prêt à descendre, je jetai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crus voir, sur ma droite, que les nuées chassoient de terre, & que c'étoit cette raison qui rendoit l'horizon si fin. Aussi-tôt je découvris deux hautes montagnes, dont la couleur me parut bleue. Il me vint à l'esprit qu'étant à Hoorn j'avois entendu dire à Guillaume Schouten, qui avoit fait deux fois le voyage des Indes Orientales, qu'au Cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroissent bleues. Nous étions venus dans l'Île en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, & ces montagnes étoient à la droite. Je voyois entr'elles une ouverture, ou un vuide, au travers duquel je ne découvrois pas de terres; & je n'ignorois pas que le Détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avoit point d'erreur dans notre route. Je descendis

plein de joie, & je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avois vû les deux montagnes. Elles ne paroissoient plus lorsque je lui fis ce recit, parce que les nuées avoient achevé de chasser. Mais j'ajoutai ce que j'avois appris à Hoorn, de la bouche de Schouten, & j'établis mes conjectures par d'autres raisonnemens. Rol y trouva de la vraisemblance. Assemblons nos gens, me dit-il, & gouvernons de ce côté-là. Cette déclaration, que je fis à l'équipage, excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de l'eau, des roseaux & des cimes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur. Le vent étoit favorable à nos nouvelles vûes. Nous portâmes le Cap droit à l'ouverture des deux montagnes, & pendant la nuit nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit, nous apperçûmes du feu. On s'imagina d'abord que c'étoit le feu de quelque Vaisseau, & que ce devoit être une caraque. Mais, en approchant, nous reconnûmes que c'étoit une petite Isle du Déroit de la Sonde. Après en avoir doublé la pointe, nous vîmes un autre feu de l'autre côté, & diverses marques nous firent juger que c'étoient des Pêcheurs. Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes arrêtés par un calme. Nous étions, sans le sçavoir, sur la côte interne de Java. Un matelot, étant monté au haut du mât, cria aussitôt qu'il découvroit un gros de Vaisseaux. Il en compta jusqu'à vingt-trois. Notre joie nous fit faire des cris & des sauts. On se hâta de border les avirons, à cause du calme, & l'on nagea droit vers cette Flotte. C'étoit un nouvel effet de la protection du Ciel; car nous serions allés nous jeter à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à nous promettre, parce que le Roi de cette contrée étoit en guerre avec notre Nation; au lieu que par une faveur admirable de la providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos Compatriotes & de nos amis.

Ces vingt-trois Vaisseaux étoient Hollandois, sous le commandement de *Frederic Houman d'Almaar*. Il se trouvoit alors dans sa galerie, d'où il nous observoit avec sa lunette d'approche, surpris de la singularité de nos voiles & cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau. Il envoya sa chaloupe au-devant de nous, pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduisoient nous reconnurent. Nous avions fait voiles ensemble du Texel, & nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer, Rol & moi, dans leur chaloupe, & nous conduisirent à bord de l'Amiral, dont le Vaisseau se nommoit *La Vierge de Dordrecht*. Nous lui fûmes aussitôt présentés. Après nous avoir marqué la joie qu'il avoit de nous revoir, jugeant sans explication quel étoit le plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa table & s'y mit avec nous. Lorsque je vis paroître du pain & les autres viandes, je me sentis le cœur si ferré, que mes larmes inonderent mon visage, & que je ne me trouvai point la force de manger. Nos gens, qui arrivèrent aussitôt, furent distribués sur tous les autres Vaisseaux de la Flotte (38).

Il est tems de revenir aux loix que je me suis imposées; sans craindre néanmoins qu'on me reproche d'avoir introduit un personnage ennuyeux, & presque sur, au contraire, que l'intérêt qu'on a pris à ses infortunes se repandra sur la suite de son voyage, quoique les événemens qui restent à lire se rapprochent plus de l'ordre commun du commerce & de la navigation.

(38) Relation du voyage de Bontekoe, page 20.

BONTEKOE.
1619.

Dans quelle espérance il part avec ses gens.

Ils découvrent une Flotte du haut d'un mât.

Ils se trouvent en sûreté parmi des gens de leur Nation.

BONTEKOE.

1619.

L'Amiral Hollandois les fait transporter à Batavia.

L'Amiral, après s'être fait raconter toutes les aventures des cinquante Hollandois, les fit embarquer dans un yacht, pour se rendre à Batavia (39). Ils y arriverent le lendemain matin. Les amis qu'ils avoient sur la Flotte leur ayant fourni des habits à l'Indienne, ils entrèrent dans la Ville en fort bon ordre. Ils se présentèrent au Général *Jean Pieterſz Coen*, qui n'avoit point encore été informé de leur arrivée, mais qui les reçut favorablement lorsqu'ils se furent fait connoître. Il fallut satisfaire sa curiosité par un long recit. Bontekoe lui dit; » Seigneur Général, nous partimes tel jour du Texel, dans le » Navire nommé *la Nouvelle Hoorn*. En tel tems nous approchâmes du Dé- » troit de la Sonde, jusqu'à telle hauteur. Là, le feu prit à notre Vaisseau. » Là, nous sautâmes. Ensuite s'arrêtant au détail de toutes les circonstances, » il expliqua la maniere dont cet accident étoit arrivé, combien il avoit » perdu de gens, comment il avoit sauté avec le Navire, & comment le » Ciel l'avoit conservé avec un seul jeune homme. « Le Général fort attentif à sa narration, lui dit froidement après avoir entendu le reste de ses aventures; Que faire à cela? C'est un grand malheur (40). Mais s'échauffant un peu à la vûe du vin d'Espagne qu'il fit apporter, il prit une coupe d'or & but successivement la santé de Bontekoe & de Rol. Pendant huit jours il les fit manger à sa table. Enfin trouvant l'occasion de les employer tous deux, il fit Bontekoe Capitaine du Vaisseau le *Bergerboot*; & deux jours après, il nomma Rol pour exercer la fonction de Marchand sur le même Vaisseau. Leur joie fut très-vive de se trouver rejoints dans un même Navire, avec les mêmes commandemens qu'ils avoient eus sur la *Nouvelle Hoorn*.

Bontekoe & Rol sont employés par le Général Coen.

1620.

Vaisseau dont l'Auteur obtient le commandement.

Ce Vaisseau étoit court. Il ne portoit que trente-deux pieces de canon; mais on lui en auroit cru davantage, parce que cette artillerie faisoit presque deux bordées l'une sur l'autre. Il étoit chargé de viande, de lard, de riz & de munitions de guerre, pour ravitailler les Forts Hollandois. Deux autres Navires, le *Neptune* & l'*Etoile du Matin*, avoient reçu le même ordre. Ils partirent de conserve au commencement de l'année 1620. En passant, ils relâchèrent à *Gresse* ou *Gressic*, où le premier Commis du Comptoir Hollandois, qui se nommoit *Walter Hudden*, originaire de Riga en Livonie, augmenta leurs provisions d'un grand nombre de vaches, de poules, d'oyes, & de quantité d'arrack & de sucre brun. La nourriture qu'il leur donna pour ces bestiaux fut du riz en cosse, qui s'appelle *Padie*.

Il est envoyé pour ravitailler les Forts Hollandois.

Ils remirent à la voile & rangerent la côte jusqu'au de-là du Détroit de Baley ou *Baly*, pour s'avancer à la hauteur de *Solor*, parce que la mousson étant passée, ils esperoient encore d'arriver à *Amboine* par cette route. Lorsqu'ils furent devant le havre de *Solor*, *Ramburg d'Enchuisé*, Commis du Fort Hollandois, vint leur dire à bord que les habitans d'un Village voisin, nommé *Larinque*, faisoient beaucoup de tort au Commerce de leur Nation, & qu'avec trois Vaisseaux il ne falloit pas manquer l'occasion de les reduire. Bontekoe & les deux autres Capitaines consentirent à cette proposition. Ils s'approcherent de ce Village, accompagnés de plusieurs petits bâtimens du pays, qui se joignirent moins à eux pour les servir, que pour assister au spectacle. Le Village fut canonné; mais il avoit aussi son artillerie, qui ne de-

meura pas oisive. Cependant elle n'empêcha pas les Hollandois de faire leur descente. Ils avoient crû cette expédition trop aisée. Les habitans firent deux sorties, dans lesquelles ils leur tuèrent vingt-quatre ou vingt-cinq hommes, & leur en blessèrent un grand nombre. Une si vigoureuse résistance força les trois Vaisseaux de lever l'ancre, & d'abandonner Ramburg à sa consternation (41). Ils gouvernerent au Nord-Est, pour passer au vent de l'Isle de *Bazambour*, dont ils eurent bientôt la vûe. L'ayant laissée à gauche, ils portèrent le Cap au Nord-Est quart de Nord, vers les Isles de *Burré & Blau*, qui leur demeurèrent aussi à gauche; & de-là sur *Amboine*, où la force des courans les obligea de passer entre deux petites Isles, pour entrer dans un golfe qui se nomme *Hiero*, vis-à-vis de *Combello* (42). De *Hiero*, qui est sur ce golfe, & dont le territoire est couvert de girofle, on passe en peu de tems à cheval au Fort d'Amboine. Rol y obtint le gouvernement du Fort de *Batfian*, tandis que Bontekoe continua de visiter toutes les Moluques, pour les four nir de provisions. Ensuite, le désir de faire ses derniers adieux à Rol le conduisit à Batfian. Il en reçut environ cent lastes de cloux de girofle. Ce fut alors que leur séparation se fit, avec peu d'espérance de se revoir jamais. Ils s'embrassèrent, en répandant des larmes au souvenir de leurs miseres communes. Bontekoe apprit dans la suite que Rol étoit mort à Maleie. Il retourna par le Détroit de Borton & par Gressick à Batavia, pour rendre compte de son voyage au Général Coen, qui le chargea successivement de deux autres commissions; l'une, d'aller charger du poivre à Jambai; l'autre, de se rendre aux Isles qui sont entre Batavia & Bantam, pour y prendre de la pierre qui se trouve au fond de la mer. On lui donna pour la seconde, quarante Lascarins, excellens plongeurs, qui vont lier la pierre au fond de l'eau & la tirent dans les chaloupes. Elle se tailloit alors à Batavia, pour en faire les puits du Fort, qui en étoit presque entièrement construit. Cette pierre est grande & d'une blancheur extraordinaire. Bontekoe, à son retour, fut nommé pour commander le *Groningue*, Vaisseau nouvellement arrivé de Hollande, qui étoit beaucoup mieux pourvu que le sien. Il reçut alors de nouveaux ordres, qui l'occupèrent l'espace de deux ans; mais dans les simples bornes du Commerce (43).

BONTEKOE.
1620.

Il se sépara de
Rol pour la der-
nière fois.

Meilleur Vais-
seau dont il est
nommé Capi-
taine.

Ce ne fut qu'en 1622 qu'il fut commandé, avec sept autres Navires, pour faire le voyage de la Chine, sous le commandement général de *Corneille Reyertz de Dergton*, dans la vûe de s'emparer de *Macao*, ou du moins des *Piscadores*, & d'y établir un Commerce solide pour les Hollandois (44). Outre les instructions qui furent remises à l'Amiral, Coen avoit envoyé des ordres en divers lieux, pour rassembler plusieurs autres Vaisseaux qu'il destinoit à cette expédition. Il avoit écrit particulièrement à *Guillaume Janfx*, qui étoit allé aux Manilles, avec quelques Anglois, pour une autre entreprise; & quelques Navires de cette Flotte devoient joindre ceux de *Reyertz*, à des hauteurs réglées dans sa lettre.

1622.
Il est envoyé à
la Chine.

Nous mîmes en mer, dit l'Auteur, le 10 d'Avril. Notre route n'eut rien de remarquable que l'habileté de nos Pilotes (45), jusqu'au 22 de Juin que nous

(41) Page 21.

(42) *Ibidem*.

(43) *Ibid.* p. 22.

(44) *Ibidem*.

(45) Page 23. C'est un détail qu'il ne faut pas dérober aux Navigateurs. Nous primes

BONTEKOE.
1622.

arrivâmes devant Macao. La Flotte s'étoit grossie, dans cette navigation, jusqu'au nombre de quinze voiles, tant navires qu'yachts, entre lesquels il y avoit

notre cours vers le Détroit de *Belimbuan* ou *Balimbuan*, pour le traverser. Le 11, nous eûmes la vue des terres de Sumatra; mais nous dérivâmes plus au Sud que nous ne l'aurions voulu; ce qui nous fit croire que les courans venoient du Détroit de la Sonde. Les 13, 14 & 15, nous eûmes des vents variables & nous dépassâmes l'Isle de *Lusipara*. Les 16 & 17, nous courûmes le long de l'Isle de Banca. Le 18, le 19 & le 20, nous n'avancâmes guères à la route, parce que le plus souvent nous avions vent & marée contraires; de sorte qu'il falloit sans cesse étaler le flot. Le 29, sur le midi, nous nous trouvâmes à la bouque septentrionale du Détroit de Balimbam, l'Isle de Banca nous demeurant à une lieue au Sud-Est. Nous courûmes au Nord sur l'Isle de Pulopon, & le 30 nous mouillâmes à son bout, qui est au Sud-Est, sur vingt-deux brasses, fond de sable. C'est un haut pays. Le premier de Mai, nous allâmes jeter l'ancre au côté occidental de cette même Isle, sur dix-neuf brasses, fond de bonne tenue, par le travers de la baie de sable, qui est au Nord, parce qu'il y a la une bonne aiguade dans un bois qui est dans un fond ou une vallée. Du bout septentrional de l'Isle de Banca jusqu'à l'Isle Pulopon, il y a dix-huit milles (*); le cours au Nord. Le même jour nous remîmes à la voile, & nous portâmes le cap au Nord-Est & au Nord-Est quart de Nord, pour passer à l'Est de l'Isle de Linga. Le 2, nous courûmes deux lieues d'une même bordée au Nord-Est quart à l'Est. Sur le midi, le cap oriental de l'Isle de Linga nous demeura à quatre lieues au Sud-Ouest, quart à l'Ouest. Le terrain en est fort élevé du côté septentrional. De la côte occidentale de Pulopon jusqu'à la côte orientale ou au cap de Linga, la route est au Nord-Est, ou un peu plus au Nord, & il y a neuf lieues. Le fond de dix-huit, dix-neuf & vingt brasses. Le 3, l'Isle de *Puloponiang* nous parut à l'Ouest & au Sud-Ouest. Le 4, ayant pris hauteur, nous nous trouvâmes par un degré quarante-huit minutes de latitude du Nord. Après midi nous eûmes la vue de l'Isle de *Lam*, à un mille de distance au Nord-Ouest. La terre de cette Isle est haute & se présente comme

une montagné. Le fond est de trente-cinq brasses. Le 6, l'Isle *Pulo-timon* nous demeura fix lieues à l'Ouest. Nous prîmes notre route Nord-Nord-Est vers *Pulo-candor*. Le 9, trois Vaisseaux, le *Groningue*, l'*Ours Anglois* & le *S. Nicolas*, eurent ordre d'aller jusqu'à *Pulo-cecer*. Le 18 au matin, nous eûmes la vue de *Pulo-candor*, au Nord-Nord-Est, à la distance d'environ neuf milles. C'est une terre fort haute, avec de petites Isles, la plupart au côté Sud-Est de la grande. L'aiguade est à la côte Sud-Ouest. Depuis l'Isle de *Pulo-timon* jusqu'à celle de *Pulo-candor*, le cours est Nord-Nord-Est, & le fond vafard, de trente-cinq, quarante, cinquante & soixante brasses, suivant les Cartes; mais lorsqu'on approche de *Pulo-candor* on ne trouve plus que trente, vingt-cinq & vingt brasses fond de sable ferme. Sur le soir nous courûmes à l'Est, faisant le tour de l'Isle fort proche de la côte, à la distance d'environ une demie lieue de la plus orientale des petites Isles. Le fond est de dix-huit à vingt brasses. Ensuite nous fîmes route par le Nord-Est, vers la côte de *Chambay*. Le lendemain, vers le soir, on voyoit encore *Pulo-candor* du haut des grands mâts. Le 22, nous découvrimus *Pulo-chambay*, qui paroît de loin comme un amas de petites Isles à sept ou huit lieues en mer. Le 24 nous nous trouvâmes, par la hauteur de dix degrés trente cinq minutes (**), à un mille & demi de la terre. La partie de cette terre qui est proche de la mer, est basse & de sable blanc; mais plus loin, le pays est haut & montagneux. Le fond, à trois milles en mer le long de cette côte, est de sable, à dix-sept, seize, quinze, quatorze & treize brasses. Le soir, on jeta l'ancre à quinze brasses, vis-à-vis d'une pointe qui est par la hauteur de dix degrés trois minutes, & qui se nomme le Cap de *Cecir*. Au Nord de ce cap est un grand golfe, le long duquel & en-delà, en rasant la côte, on voit regner des dunes. Le milieu du pays est haut. La côte court au Nord-Est quart d'Est depuis le cap. Le 25, nous nous trouvâmes sur la côte de la petite Isle de *Pulo-cecir*, qui est presque toute de rochers, & au Nord de laquelle on voit un golfe qui se présente comme une riviere entre les hautes

(*) On lit 91 lieues dans le Recueil de la Compagnie; mais c'est une erreur.

(**) On lit 15 minutes dans le Recueil de la Compagnie.

deux Anglois. Après une revûe générale des forces, on fit faire l'exercice militaire autour des mâts.

Dès le lendemain, trois Vaisseaux, le *Galias*, l'*Ours Anglois*, & le *Groningue*, commandé par Bontekoe, s'avancèrent fort près de la Ville & mouillèrent sur trois brasses d'eau. Le soir même, ils envoyèrent trois volées de leur canon vers les murs. L'obscurité devenant favorable, le *Galias* & le *Groningue* s'en approchèrent jusqu'à la portée du mousquet, sur trois brasses à demi flot. Il fut résolu que Bontekoe & *Bascher*, son Marchand, descendroient avec une partie de leur équipage pour tenter de surprendre la Ville; mais cette résolution fut changée, parce qu'il parut dangereux de destituer un navire de ses deux principaux Officiers. Bontekoe reçut ordre de garder son bord, & l'Amiral se chargea lui-même de la descente. Le 24, à la pointe du jour, on tira toutes les bordées, tandis que Reyertsz fit son débarquement à la tête de six cens hommes. On fit avancer deux yachts près du rivage, pour favoriser l'entreprise. Les Portugais avoient fait un retranchement dans l'endroit où l'on pouvoit débarquer; mais après une légère résistance, ils prirent la fuite & se retirèrent vers une hauteur sur laquelle il y avoit un couvent. L'attaque des Hollandois fut commencée avec beaucoup de résolution. Les Portugais tentèrent quelques sorties & furent toujours repoussés. Mais un accident imprévu renversa toutes les espérances des assiégés. Le feu prit à leurs barils de poudre; & dans l'éloignement des Vaisseaux, cette perte ne put être assez promptement réparée. Ils pensoient à faire leur retraite en bon ordre, lorsque les Portugais avertis de leur disgrâce par quelques défecteurs Japonois, qui passèrent dans la Ville, vinrent fondre sur eux & leur tuèrent quantité de gens. Le reste se retira, avec beaucoup de confusion, dans les barques qui les avoient apportés. La perte des Hollandois fut de cent trente hommes, avec autant de blessés, entre lesquels on compta Reyertsz, qui avoit déjà reçu un coup de mousquet dans le ventre en débarquant. Il eut néanmoins le bonheur de se rétablir.

On s'éloigna d'environ un quart de lieue de la côte, sans aucun dessein de recommencer le siège. On fit de l'eau dans une Isle qui est au Sud de Macao. Les deux Vaisseaux Anglois & le Navire Hollandois la *Fidélité*, partirent pour le Japon. Deux jours après, l'*Ours* & la *Sainte Croix* prirent leur route vers l'Isle de *Lamouen* ou *Lamoua* (*), rasant la terre dans le dessein de visiter la côte de la Chine; & le 29 toute la Flotte mit à la voile vers les Isles Pescadores, à l'exception d'un gros Vaisseau & de deux yachts, qui eurent ordre de de-

BONTEKOE.

1622.

Siège de Macao
par les Hollan-
dois.Ils sont forcés
de l'abandonner
avec perte.

terres. C'est là que les dunes finissent. La côte y est très-haute, & le fond de trente, quarante & cinquante brasses. Le 26, nous mouillâmes à la *Malebaie*, que les habitans nomment la Baye de *Ponderan*. Là paroissent, sur le rivage, quantité de cocotiers entre plusieurs petites maisons. Quatre Vaisseaux, du nombre desquels étoit le mien, furent envoyés le lendemain dans une autre baye, nommée *Camperyn*, qui est plus loin de six lieues. Nous y trouvâmes de l'eau douce, du bois & d'autres rafraîchissemens. On

y acheta dix-sept vaches & quantité de poules. Tout le reste du mois & la plus grande partie du suivant se passèrent dans la Malebaie, où plusieurs Vaisseaux devoient joindre la Flotte. Le 20, ayant eu la vûe de diverses Isles sur notre route, nous joignîmes quelques-uns des Vaisseaux qui nous venoient des Manilles, & le 22 nous parûmes devant Macao, où nous mouillâmes à quatre brasses d'eau, sur un fond de vase.

(*) Apparemment l'Isle d'*Emoy*.

BONTEKOE.

1622.

Ils veulent s'établir aux Pîscadores.

meurer à la vûe de Macao jusqu'à la fin d'Août, pour attaquer les bâtimens qui pourroient y venir de Malaca.

On eut la vûe des Isles Piscadores le 4 de Juillet, & le 6 on vit paroître l'Ours, qui venoit réjoindre la Flotte. Après avoir fait le tour des Isles en dehors, on mouilla derriere une des plus hautes, dont la forme ressemble à celle d'une table. Quelques Pêcheurs Chinois, qui se présentèrent entre les Isles, prenoient la fuite à la vûe d'une Flotte étrangere. On entra le lendemain dans une belle baie close, d'un fort bon fond, sur huit ou neuf brasses d'eau. Le pays est plat, pierreux, & sans arbres, mais couvert d'herbe longue, qui est une espece de foin. L'eau douce n'y manque pas, quoique dans le tems sec elle soit un peu somache. On se rend aux sources par deux golfes, où les Vaisseaux demeurent à l'ancre; mais on n'y trouve pas d'autres rafraîchissemens. Bontekoe, suivant l'ordre qui avoit été donné pour le rendez-vous, entra dans un Port nommé *Tayonan*, qui est à l'extrémité de l'Isle Formose, & où les Chinois faisoient quelque Commerce. Sa situation est à douze lieues des Piscadores. Dans l'intervalle, qui est si tortueux que les gros Vaisseaux n'y peuvent entrer, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau. La Flotte en tira diverses sortes de rafraîchissemens, qu'on faisoit prendre par les yachts.

Le *Groningue* & l'Ours employerent quelques jours à visiter la côte de la Chine, & s'avancerent jusqu'à l'embouchure de la riviere de *Chincheu*, où Bontekoe vérifia par ses yeux ce que Jean Hugue *Linschoten* en a rapporté. Après avoir mouillé dans différentes baies, & rencontré plusieurs Corsaires Chinois, qui exercoient leurs pillages sur leur propre Nation, ils rejoignirent la Flotte aux Piscadores. Leurs gens s'y occupoient à construire un Fort; & depuis le départ de Bontekoe, il y étoit arrivé quelques autres Navires Hollandois. Deux yachts, qui avoient été envoyés sur les côtes de la Chine, avec ordre de demander aux Chinois la liberté du Commerce, rapporterent qu'ils avoient reçu des réponses assez favorables, & qu'on leur avoit promis d'envoyer aux Piscadores un Ambassadeur qui apporteroit d'autres explications à l'Amiral. En effet, le 24 d'Août, on vit paroître deux Jonques, qui avoient à bord le Ministre Chinois. Mais les conférences eurent peu de succès, parce que le but de cette Ambassade étoit d'engager les Hollandois à s'éloigner, ce qui étoit directement opposé à leurs intentions. Aussi prirent-ils la résolution de s'avancer avec toutes leurs forces jusqu'à l'entrée de la riviere de *Chincheu*, pour éprouver si la crainte de leurs hostilités ne rendroit pas les Chinois plus traitables. La séparation de trois de leurs plus gros Vaisseaux, qui furent entraînés par les courans, ne les empêcha pas d'exécuter leur dessein. Ils allerent jeter l'ancre devant la riviere, proche d'un gros Bourg, dont les habitans prirent la fuite & leur abandonnerent quarante-trois gros bestiaux, avec quantité de volaille & d'autres rafraîchissemens. Là ne se proposant plus de ménagemens, ils brûlerent dès le premier jour 50 ou 60 Jonques. Les jours suivans furent signalés par d'autres prises, par des descentes, & des incendies (46). Cette petite guerre fut continuée avec divers succès l'espace d'une année entiere, pendant laquelle on fit un grand nombre de prisonniers, & l'on brûla ou l'on prit quantité de Jonques. Enfin les Chi-

Conférences
inutiles avec un
Ambassadeur
Chinois.

Longues hosti-
lités des Hollan-
dois contre la
Chine.

nois, fatigués de leurs pertes, envoyèrent, le premier de Novembre 1723, un Ministre nommé *Cipzuan* (47) à bord de l'Amiral, pour lui déclarer que si les Hollandois étoient venus dans un esprit de paix, & seulement pour obtenir la liberté du Commerce, il étoit facile de traiter & que les Chinois y étoient disposés. Il ajouta, pour diminuer l'étonnement de l'Amiral, que plus de trois cens Marchands de sa Nation s'étoient assemblés, & demandoient instamment cette permission, qui valoit bien mieux pour eux que de perdre leur bien en continuant la guerre. Il dit encore que dans le canton où il faisoit sa demeure, il y avoit un Hermite qui menoit une vie solitaire dans les montagnes, quoique de grande maison, & fort riche avant sa retraite; qu'il passoit même pour avoir été Gouverneur de quelque Province, & qu'après la mort de sa femme, qu'il aimoit uniquement, il s'étoit retiré dans la solitude, où il ne se mêloit plus que d'assister les pauvres & d'aller intercéder pour eux auprès des Grands : que cet homme, qui étoit en odeur de sainteté, avoit entrepris de parler des propositions de la Flotte étrangère, & de les faire réussir; & que passant pour prophète, il avoit annoncé aux principaux du pays, que la continuation de la guerre leur deviendrait pernicieuse. L'Amiral, persuadé par ces apparences de bonne foi, demanda s'il ne pouvoit pas conférer avec cet Hermite, pour l'instruire plus particulièrement de la sincérité des Hollandois, & des circonstances qui regardoient leurs vûes du Commerce. *Cipzuan* s'engagea volontiers à lui en faire la proposition. Etant parti dans ce dessein, il revint le 3 avec l'Hermite & un autre Chinois. L'Amiral expliqua au saint homme les raisons qui avoient amené les Hollandois. Après une longue conférence, dont les deux parties sortirent également satisfaites, on lui remit une lettre pour les Officiers de sa Province, qui contenoit tout ce qu'on lui avoit déclaré, & qu'il promit de rendre de sa propre main.

Deux ou trois jours après, *Cipzuan* apporta la réponse. Elle étoit favorable. On convint bientôt que les Hollandois enverroient dans l'Isle d'*Emoy*, deux ou trois de leurs Vaisseaux pour y régler les articles de la paix. La prudence ne permettant pas à l'Amiral de s'y rendre lui-même, *Christian Franz* partit le 14 avec les yachts, le *Muiden* & l'*Erasme*; & le lendemain, il jeta l'ancre proche d'*Emoy*. Trois jours s'étoient passés jusqu'au 18, lorsque *Bontekoe* ennuyé de cette longueur s'embarqua dans sa chaloupe, pour aller prendre quelques informations par ses propres yeux. En approchant des yachts, quelle fut sa surprise d'en voir un tout en feu, & l'autre qui avoit trois brûlots à son bord, naviguant au milieu d'une multitude de bâtimens Chinois? Plus de cinquante brûlots, qui s'étoient détachés contre l'*Erasme*, avoient été évités par l'adresse & le courage des Hollandois, & les trois qui l'avoient atteint furent heureusement détournés. Pour le *Muiden*, sa misère & ses hunes d'avant étoient si enflammées, qu'il n'y avoit aucune espérance de le pouvoir sauver. Aussi le vit-on bien-tôt sauter, avec tout ce qu'il y avoit de gens à bord (48).

L'*Erasme* ayant rejoint la Flotte, on apprit le détail de ce funeste événement. Aussi-tôt que les deux yachts eurent jetté l'ancre, les Chinois avoient envoyé des Députés à bord, pour demander que les principaux Hollandois

BONTEKOE.
1623.
Négociation
avec les Chinois.

Un Hermite du
pays y est em-
ployé.

Les Hollandois
sont cruellement
trahis.

(47) Pages 37 & suivantes.
Tome VIII.

(48) Page 38.

BONTEKOE.
1623.

vinissent conférer avec leur *Totoc* ou leur Chef. Le Commandant avoit désiré, au contraire, que le *Totoc* envoyât quelques-uns des siens, munis d'un plein pouvoir. Les mêmes Chinois qui retournerent à terre avec cette réponse revinrent bien-tôt, autorisés par le *Totoc*, & l'on commença la négociation. Il fut conclu que les Chinois viendroient trafiquer à Tayouan avec les Hollandois, & qu'ils y apporteroient autant de soies qu'on auroit de capital pour les payer; qu'ils ne navigueroient plus aux Manilles, à Cambaye, à Siam, à Patane, à Jamby, ni en d'autres lieux, sans prendre des passeports Hollandois; & qu'ils enverroient cinq ou six Jonques à Batavia, pour conférer avec le Général sur l'établissement des Piscadores, dont ils avoient trop témoigné que leur principal dessein étoit de chasser les forces Hollandaises (49).

Adresse des Chinois.

Après cet accommodement, les Plenipotentiaires Chinois étoient retournés dans l'Isle, d'où ils étoient encore revenus, pour demander qu'on députât quelques Capitaines au *Totoc*, dans la seule vûe, disoient-ils, d'écrire l'accord en Chinois & en Hollandois, & de le confirmer par un serment. Ils avoient amené huit Mandarins en qualité d'ôtages, & donné, suivant leur usage, trois flèches pour dernière preuve de leur bonne foi. Le Commandant Hollandois ne fit pas difficulté de descendre lui-même, avec deux de ses principaux Officiers, & une suite de trente hommes, commandé par *Reus*, Capitaine de l'*Erasme*. On les reçut fort bien. On dressa sur le rivage des tables pour les Matelots. Elles furent aussi-tôt couvertes de vivres, tandis que les trois Officiers se rendirent chez le *Totoc*. Les Hollandois crurent s'apercevoir que dans le repas, où quelques Mandarins mêmes étoient à table, on s'efforçoit de les enivrer. *Reus*, sans pousser trop loin la défiance, se contenta d'arrêter les progrès de l'ivresse en faisant rentrer tous ses gens dans la chaloupe, & promit avant son départ de la renvoyer le soir, pour les trois Officiers qui étoient chez le *Totoc*. Elle retourna au rivage à l'heure marquée. Mais on ne vit revenir ni la chaloupe ni les Officiers. On demanda aux ôtages d'où pouvoit venir un si long retardement. Ils répondirent que le festin du *Totoc* auroit sans doute été magnifique, & que le plaisir retenoit les convives. C'étoit un étrange festin, puisque dans le cours de la même nuit les brûlots parurent quatre heures avant le jour, & firent l'exécution qu'on a rapportée. L'Auteur, qui partit bientôt pour Batavia, paroît avoir ignoré quel fut le sort des trois Officiers Hollandois, & celui des huit ôtages qui étoient à bord. Mais il ajoute qu'après une si cruelle expérience de la perfidie des Chinois, l'Amiral s'attacha sérieusement à fortifier Piscadore, & recommença les hostilités (50).

Bontekoe retourne à Batavia.

Il obtient une nouvelle commission.

Le tems de Bontekoe étant expiré (51), envain *Reyersz* le sollicita de prendre un nouvel engagement. Il obtint la permission de s'embarquer sur le Vaisseau nommé *Bonne-Espérance*, qui étoit prêt à faire voiles pour Batavia. Sa navigation fut heureuse; & son arrivée ne le fut pas moins, par l'occasion qu'elle lui fournit de quitter les Indes. On équipoit à Batavia la *Hollande*, le *Gouda*, & le *Midelbourg* pour aller en Perse. Il demanda au Général *Carpentier*, qui avoit succédé à *Coen*, la permission de partir sur un de ces trois bords. Elle lui fut accordée, avec la commission de Capitaine de la *Hollande*, qui étoit

un fort beau Navire. L'Amiral Reyertsz, qui revint de Piscadore vers le même tems, dans la résolution de retourner aussi en Europe, obtint le commandement de ces trois Vaisseaux, & monta celui de Bontekoe. Ils mirent à la voile le 6 de Février 1624, destinés tous deux à des infortunes qui causerent la mort de l'un, & qui rendirent le retour de l'autre presque aussi funeste que son arrivée dans les Indes. Reyertsz étoit un habile homme, qui avoit rendu des services considérables à la Compagnie (52).

Après avoir relâché à Bantam, & louvoyé de-là jusqu'à l'Isle de *Sebbeze*, dans le Déroit de la Sonde, où la rapidité des courans les força de séjourner trois ou quatre jours, ils partirent avec un vent très-favorable, qui ne les abandonna point jusqu'à la sortie du Déroit. Ensuite il devint plus frais; mais après l'avoir eu long-tems à combattre, le 27, à dix-sept degrés de latitude méridionale, ils le virent tourner au Sud, suivant leur espérance. Alors ils coururent à l'Ouest, portant vers le Cap de Bonne-Espérance. Le 13 de Mars, ayant pris hauteur, ils se trouverent par les 22 degrés. Reyertsz tomba malade le même jour.

Son départ avec
Reyertsz.

J'entre encore dans un de ces recits, qui ne peuvent être intéressans que par le détail des circonstances, & qui demandent par conséquent d'être abandonnés à l'Auteur même, sans égard pour ceux qui s'offensent de la barbarie du langage de mer, & qui préfèrent l'ornement à la vérité des peintures. C'est Bontekoe qui va représenter ses propres craintes & tracer l'image d'une affreuse situation.

Infortunes de
leur voyage.

Pendant les trois jours suivans, le vent devint si impétueux qu'il n'y avoit pas huit rhumbs sur lesquels on pût se maintenir. Nous craignîmes beaucoup d'être séparés pendant la nuit. C'étoit à nous à faire fanal. J'entrai dans la chambre du Commandant, où j'assemblois le Conseil, quoiqu'il fût fort mal; & lui ayant exposé le danger, je proposai d'amener les voiles avant la fin du jour, pour nous tenir à mâts & à cordes dans l'obscurité. J'espérois que nos conserves feroient la même manœuvre en nous voyant, & que dans le cours d'une nuit nous ne ferions pas une si grande dérive, que nous ne pussions le lendemain nous voir les uns les autres.

Le Commandant s'en étant remis à mon opinion, on ferma de jour la misene & la livadiere. Les garettes & les rabans furent bien amarrés, ensuite nous nous laissâmes aller à la dérive. Le *Goude* & le *Midelbourg* suivirent notre exemple, & portèrent le Cap au Sud. La nuit, après six horloges, le vent devint si impétueux, que ceux qui ne se sont jamais trouvés dans les mêmes occasions ne peuvent s'en imaginer la force & la violence. Il parcourroit si rapidement tous les points du compas, qu'il étoit impossible de connoître sur quel air on naviguoit. Le Navire s'enfonçoit autant dans l'eau que si les tourbillons étoient tombés directement dessus pour le faire enfoncer. Les ancrés, qui étoient sur leurs bossoirs, aux deux côtés de l'avant, étoient à tous momens submergés; & pour peu qu'on fût demeuré dans le même point, sans autre agitation, il auroit pu par-là bien vite & n'auroit pu manquer de périr. Enfin notre grand mâst s'étant rompu, à trois brasses au-dessus du haut pont, il tomba dans la mer; mais le Navire, qui apparemment s'enfonçoit, se releva un peu. Nous étions les uns près des autres; ce qui n'empêchoit pas

Description d'une
furieuse tempe.
pète.

(52) Pages 41 & suivantes.

BONTEKOE.

1624.

Singulière apparence de la mer.

qu'il ne fallut s'approcher tête contre tête pour pouvoir s'entendre. Ceux qui étoient sur le pont n'entendoient pas nos plus grands cris (53).

Ce prodigieux vent dura pendant six ou sept horloges, & ne fit alors que commencer un peu à diminuer. Tandis qu'il étoit dans sa plus grande violence, la mer étoit aussi unie qu'une table. Il sembloit même qu'elle ne pût s'élever. Mais, à mesure que le vent diminuoit, la mer s'élevoit avec tant d'impétuosité, que le Vaisseau sembloit prêt à tourner. Le roulis étoit si terrible, que le plat bord passoit quelquefois sous l'eau à l'embelle. Elle couloit dans le fond de cale, où il s'en trouvoit déjà sept pieds avant que nous nous en fussions aperçus. Toutes les pompes jouoient sans relâche, & l'eau ne laissoit pas de croître toujours. Nos allarmes devinrent fort vives. Le mal étoit sans remède, & tous nos efforts paroissoient inutiles. Il arriva même que les pompes s'engorgèrent de poivre, dont les bitonnières étoient toutes remplies. Il y avoit, à fond de cale, soixante pièces de canons de fonte & de fer, qui étoient sur le gingembre & sous le poivre. L'agitation prodigieuse du Vaisseau les fit démarrer & rouler. Les tourillons heurterent contre les frontaux des gruiers & les brisèrent. Alors le poivre se répandit sur les vaigrés de fond; & l'eau ayant fait lever les parclofes, il passa & couvrit les varangues.

Efforts de l'industrie & du courage.

Cependant comme nous étions persuadés que le Vaisseau étoit capable de soutenir de grands efforts, cette pensée ranima notre courage & nous fit redoubler le travail. Nous tirâmes les pompes & nous les enveloppâmes par le bas, de plusieurs lambeaux de nos pavillons. Nous passâmes le bout de chacune dans un panier, que nous mîmes sur les vaigrés, & nous recommençâmes tous à pomper. Cet expédient nous réussit. Après avoir continué quelque tems la même manœuvre, nous vîmes que l'eau commençoit à baisser. Mais notre grand mât, qui étoit tombé dans la mer, ayant flotté toute la nuit, tantôt le long du navire, tantôt dessous, nous appréhendâmes qu'il n'y fit quelque voie d'eau. Les gens du fond de cale, qui sentoient encore mieux ce danger, nous excitoient par leurs cris à couper tous les cordages qui l'arrêtoient: il nous fut impossible de suivre leur avis. Nous coupâmes à la vérité les grands haubans de stribord, mais la force du roulis nous empêcha de couper ceux de babord. Ce fut tout ce qu'on put exécuter avant le jour. Avec le secours de la lumière, nous achevâmes de couper ce qui retenoit encore le mât, & le premier flot l'éloigna du Navire.

Naufrage du Goude.

Le matin, ayant jetté les yeux autour de nous, la seule de nos conserves qui s'offrit à notre vue fut le *Midelbourg*, qui étoit entièrement demâté, à l'exception de son mât d'artimon. Il avoit même perdu son beaupré & tout son éperon. Le *Goude* ne paroissant point, nous commençâmes à craindre qu'il n'eût fait naufrage; soupçon qui ne fut que trop vérifié, puisqu'on ne l'a jamais revu. Quelques-uns de nos gens ayant puisé de l'eau, y trouverent du poivre; ce qui augmenta notre chagrin, en confirmant la certitude de son naufrage. Cependant le tems devint fort beau. Nous apercevions toujours le *Midelbourg* au lof, sans pouvoir nous rejoindre, parce que nous étions également désarmés. Il mit sa chaloupe à la mer. Le Patron, qui se nommoit Jean Dix, de Flessingue, étant arrivé à notre bord, nous représenta qu'ils

Triste état des deux autres Vaisseaux.

avoient perdu presque tous leurs mâts & leurs agrès, & que si nous leur refusions notre secours, ils n'avoient aucune espérance de pouvoir aller jusqu'aux terres. Notre mât de misene, notre beaupré & notre artimon avoient été préservés, aussi-bien que notre grande vergue, qu'on avoit amenée sur le pont avant que l'orage fût dans toute sa force. Dans le *Midelbourg* au contraire, on avoit laissé les vergues aux Hunes, ce qui avoit contribué à la perte de toute sa mâture. Il falloit que le moins maltraité des deux Vaisseaux le rendît utile à l'autre. Nous résolûmes, dans le Conseil, de donner notre grande vergue & notre mât de hune d'avant, avec une grosse éparre que nous avions encore. Mais nous conclûmes aussi qu'après leur avoir livré ces pieces, chacun de son côté feroit ses efforts pour gagner la terre où il pourroit, sans prétendre mutuellement à d'autres secours. Cependant on convint de se rendre, s'il étoit possible, à la baie de Saint Louis dans l'Isle de Madagascar.

Ces résolutions ayant été prises au Conseil, ma qualité de Capitaine m'obligeoit d'en porter l'ordre à l'équipage. On l'attendoit avec impatience; mais lorsque je l'eus expliqué, la plupart s'y opposèrent, sous prétexte que nous n'étions pas moins en danger que le *Midelbourg*, & que nous n'avions pas trop de nos appareils pour nous-mêmes. Je demeurai surpris, & je leur dis avec douceur; « Amis, prenez y garde. Si nous laissons notre conserve sans secours, il faut qu'elle périsse. Nous faisons tous profession d'être Chrétiens. Nous sommes obligés de ne pas démentir notre foi. Pensons à ce que nous pourrions désirer d'eux si nous étions dans le même état, & faisons ce que nous voudrions qu'ils nous fissent. » Cette courte harangue reveilla leur humanité. Ils s'écarterent d'abord pour conférer ensemble. J'entendois dire à quelques-uns; « il est vrai que nous sommes Chrétiens, comme » dit le Capitaine. Quels remords n'aurons-nous pas si le *Midelbourg* perit » par notre faute ? « Ils revinrent au pied du grand mât : Capitaine, me dirent-ils, après qu'on aura fait cette faveur au *Midelbourg*, pourrons-nous le laisser & nous séparer de lui ? Je leur répondis que c'étoit la résolution du Conseil. Ils s'écrièrent alors qu'ils se soumettoient à tout ce qu'on avoit résolu. Chacun contribua volontairement à faire descendre les pieces dans la chaloupe. Le Patron prit congé de nous, en se flattant de nous revoir tous ensemble dans la baie de Saint Louis. Notre équipage revint aussi-tôt à la charge, & me demanda s'il n'étoit donc pas permis à présent de se séparer du *Midelbourg* ? Je répondis qu'il n'y avoit plus à balancer. Aussi-tôt toutes les manœuvres furent exécutées avec une ardeur merveilleuse; & la drisse de la misene fut hissée jusqu'au ton, quoique tout le monde prétendit auparavant qu'il seroit impossible de la hisser lorsqu'on auroit donné le mât de hune.

Quel est le Peintre, qui ne trouve pas dans cette courte description le sujet d'un beau tableau ? Et quel est aussi le Philosophe, qui ne reconnoisse pas les traits de la nature dans cette variété d'actions & de sentimens ?

Bontekoe se sépara du *Midelbourg* le 22, & dès le 30 il eut la vûe de l'Isle de Madagascar. Quelques bancs qui lui étoient inconnus, à l'Est de la baie qu'il cherchoit, le firent descendre dans sa chaloupe pour sonder toutes les profondeurs des petites Isles, des Caps & des moindres pointes. Enfin il mouilla dans la baie de Saint Louis, où son premier soin fut de faire dresser des ten-

BONTEKOE.

1624.

La Nouvelle
Hollande secourut
le *Midelbourg*,

Opposition de
l'équipage.

Bontekoe le ramène à la soumission.

Séparation des
deux Vaisseaux.

Ils arrivent à
Baie de S. Louis
& se radoubent.

BONTEKOE.
1624.

tes, autant pour le soulagement de l'équipage, que pour le radoub du Vaisseau : mais la mer brisoit si fort, qu'il ne crut pas devoir y transporter les marchandises. Il fait ici une peinture de ses soins & de ses travaux, qui mérite d'être représentée pour servir d'exemple dans les mêmes circonstances. Une longue expérience lui faisant craindre pour les marchandises, il résolut, sans les faire sortir du Vaisseau, d'y mettre un ordre qui facilitât le travail ; ce qui fut exécuté (54).

Ensuite il fallut obtenir des habitans la permission de pénétrer dans les terres pour y couper un grand mâ. Ils l'accorderent avec beaucoup d'humanité, en faisant entendre par leurs signes qu'ils y joindroient toutes sortes de secours. On prit des cordages, des palmes, des haches, des scies, & Bontekoe alla choisir lui-même un arbre. La plus grande difficulté fut de l'amener jusqu'au Navire (55).

Bontekoe dé-
pute au Roi du
pays.

Sauterelles &
leurs ravages.

Les provisions ne manquèrent point à l'équipage, par la fidélité qu'on eut toujours à satisfaire les habitans pour le prix. Ils firent des tentes vers le rivage, où ils tenoient comme un marché de vaches, de limons, d'oranges, de poisson, de lait de miel & de cire. Mais ils avoient l'art de faire tourner le lait à demi, afin qu'il ne durât pas long-tems. Ils firent comprendre à Bontekoe, que leur Roi faisoit sa résidence à cinq ou six journées de la mer, & qu'il parloit Espagnol. Aussi-tôt deux Hollandois qui sçavoient cette langue, furent Députés pour l'aller saluer & lui demander du riz à vendre. Ils furent bien reçus de ce Prince. Mais à l'égard du riz, il se plaignit d'en manquer lui-même, parce que les sauterelles l'avoient détruit cette année-là. Bontekoe n'eut pas de peine à se le persuader, lorsque s'étant avancé au milieu d'une piece de terre, une armée de ces insectes qui se leva tout d'un coup, lui sauta au visage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine avoit-

(54) » On transporta promptement ,
» avec des sacs, celles qui étoient à l'a-
» vant, & la sainte-barbe en fut remplie. On
» en mit aussi sur le haut-pont, de sorte
» que l'avant fut bien-tôt vuide. On fit un
» fronteau en travers, contre le grand mâ,
» afin que les marchandises & les encombre-
» mens de l'arrière ne vinssent pas rouler sur
» les ouvriers. On commença par lever les
» parclofes. On nettoya les anguillers & les
» varangues. On fit passer des cordes dans
» les anguillers, depuis l'avant jusqu'au grand
» mâ, pour achever de les mettre en état, &
» pour les y maintenir si l'on se trouvoit exposé
» aux mêmes accidens. Ensuite, les marchan-
» dises ayant été remises dans leur place, on
» transporta de même, dans la sainte-barbe
» & sur le haut - pont, celles qui étoient à
» l'arrière. Puis on fit comme à l'avant à
» l'égard des parclofes & des bitonnieres ,
» où l'on passa aussi des cordes depuis l'avant
» jusqu'à l'arrière, tellement qu'en cas de be-
» soin on pouvoit tirer de chaque côté &
» retirer ces cordes, & les faire jouer dans
» les anguillers,

(55) » Après le travail, il se trouva que
» le mâ avoit dix-huit palmes de circonfé-
» rence par son plus gros bout, & vingt-huit
» de haut. On en réclampa le gros bout sur
» le motereau du grand mâ brisé, qui mon-
» toit encore jusqu'à trois brasses & demi au-
» dessus du haut-pont, & l'on en fit l'assem-
» blage à queue-d'aronde. On le fortifia de
» quatre jumelles. Le tout ayant été très-
» bien surlié, l'ouvrage se trouva parfaite-
» ment ferme, & le mâ aussi fort que s'il
» eût été tout d'une piece. Après cela, on
» scia le mâ d'artimon par le milieu, & l'on
» en mit les côtés à une distance l'un de
» l'autre telle que la hune le demandoit, ain-
» nissant les trous avec des planches. Ainsi
» la hune se trouva aussi en état. On avoit
» quelques-uns de ces fers crochus dont on
» se sert dans les corderies. On en fit une sur
» le bord de la mer. On prit un des plus gros
» cordages, qu'on coupa en diverses pieces.
» On en défit la mèche & les torons, & l'on
» en fit des cordes pour les manœuvres cou-
» rantes. On prit aussi un des cables, qu'on
» coupa pour en faire des haubans,

il la liberté de respirer. Elles avoient de petites aîles qui leur servoient pour voler ; mais étant à terre, elles sautoient comme les autres sauterelles. Le Roi dit aux Députés qu'il étoit quelquefois obligé d'employer trois ou quatre cens hommes à garder les campagnes, & que cette précaution ne suffisoit pas pour défendre les champs de riz. Les Habitans se dommageoient de cette perte, en mangeant ces petits animaux mêmes, qu'ils faisoient rotir sur les charbons après leur avoir arraché les aîles (56).

La maladie de Reyertsz n'ayant fait qu'augmenter depuis la disgrâce de ses trois Vaisseaux, il mourut dans l'amertume de son chagrin, onze jours après qu'on eut jetté l'ancre, Bontekoe le fit enterrer dans une Isle couverte de grands arbres qui fait face à la baie. On le mit au pied d'un des plus beaux & des plus verts, avec un épitaphe de six vers sur sa tombe (57) ; & ses obsèques furent honorées de trois décharges de mousqueterie & de cinq coups de canon. Les habitans du pays grossirent le convoi dans leurs barques. La plupart étoient d'un fort beau noir. Quelques-uns avoient les cheveux longs & pendans. D'autres les avoient frisés & crespus, comme la laine de brebis : ceux des femmes étoient tressés autour de leur tête. Elles les oignent d'huile de poisson, qui leur donne une sorte d'éclat au soleil. L'unique habillement des deux sexes est un petit pagne, qui ne leur couvre que la ceinture. Quelques-uns mêmes alloient entièrement nus, sans aucune honte. Deux matelots de l'équipage, séduits apparemment par les caresses & les offes des femmes, quitterent le Vaisseau pour se jeter parmi les Nègres. Cette désertion retarda le départ de quelques jours, qui furent employés à les chercher, ou à leur laisser le tems de reconnoître leur faute. On les aperçut même, avec les femmes qui les avoient corrompus. Mais ils prirent la fuite, & se cachèrent si soigneusement qu'on fut contraint de les abandonner à leur mauvais sort. On avoit vu plusieurs enfans presque blancs, dont les cheveux tiroient sur le blond, & qui paroissoient avoir eu des Européens pour peres. Bontekoe s'imagina que d'autres Hollandois, qui étoient venus dans cette baie, pouvoient avoir eu la même foiblesse que ses deux matelots, & s'étoient peut-être établis dans l'Isle (58).

Le 25 d'Avril 1625, après avoir fait une grosse provision de limons & d'oranges, on mit à la voile d'un assez beau tems, qui dura jusqu'au 10 de Mai. Les vents devinrent alors si furieux, qu'on fut le jouet des flots jusqu'au 6 de Juin. Bontekoe commençoit à perdre l'espérance de pouvoir doubler le Cap, lorsqu'emporté contre le vent même, par la force des courans, il fut surpris de l'avoir doublé sans s'en être aperçu. Il prit son cours vers l'Isle de Sainte Helene qu'il découvrit le 14. Lorsqu'il eut rangé la côte, en s'approchant de la vallée de l'Eglise, il aperçut par le travers de cette vallée une caraque Espagnole à la rade. Malgré le désordre de son Vaisseau, il fit tous ses efforts pour s'avancer vers la caraque, & pour aller brusquement à l'abordage, dans l'opinion que les bordées de cette énorme masse portant trop

BONTEKOE.
1624.

Mort de l'Amiral Reyertsz.

Matelots séduits
par les femmes
de l'Isle.

Rencontre d'une
caraque Portu-
gaïse à Sainte-
Helene.

(56) Page 44.

(57) Page 45. Les Vers sont Hollandois. Voici la traduction : » La mort suit les hom-
mes en tous lieux. Personne ne sçait quand
elle le doit prendre, ni si c'est au Sud ou à

» l'Ouest qu'il doit la rencontrer. Dieu le
» sçait seul. Mais celui qui est soumis à sa
» volonté meurt content, dans quelque lieu
» que la mort le surprenne.

(58) *Ibidem.*

BONTÉKOE.

1625.

haut, il auroit pû la joindre & la prendre facilement (59). Les raffales qui s'échappoient d'entre les montagnes s'opposèrent à son dessein, & donnerent le tems aux Espagnols, non-seulement de touer la caraque par l'arrière, mais encore de débarquer du canon & de dresser des batteries sur le rivage. Cependant une raffale ayant porté les Hollandois à la portée du mousquet de ce gros bâtiment, ils armerent leur chaloupe & l'envoyerent aux Espagnols avec un pavillon de paix. A la vûe de cette manœuvre, les Espagnols firent avancer aussi leur chaloupe entre les deux Navires. Ils demanderent d'où venoit le Vaisseau Hollandois. On leur répondit qu'il venoit de Java, & que s'étant écarté de ses conserves, il les attendoit incessamment. Leur réponse ne fut pas moins civile, lorsqu'on leur demanda aussi d'où ils venoient. La caraque avoit fait voile de Goa. Mais le Patron Hollandois leur ayant demandé la permission de faire de l'eau, parce qu'étant arrivés les premiers il les en regardoit comme les maîtres, & n'ayant pas même fait difficulté d'ajouter qu'on se retireroit après avoir rempli les tonneaux, ils le traiterent avec les dernières marques de mépris (60).

Canonade entre
les deux Vais-
seaux.

Les Hollandois
se retirèrent mal-
traités.

Avec quelle
provision d'eau
ils font route en
Europe.

A cette nouvelle, qui fut rapportée aussi-tôt par la chaloupe, Bontekoe assembla le Conseil. On résolut d'envoyer demander encore une fois la liberté de faire de l'eau, & de laisser le tems d'une horloge aux Espagnols pour prendre leur parti; après quoi, s'ils s'obstinoient dans leur refus, il fut arrêté qu'on iroit les insulter. La chaloupe retourna vers eux avec le pavillon de paix. Ils revinrent à la moitié du chemin, accompagnés d'un Moine, qu'on connut à ses habits. Le Patron Hollandois ayant renouvelé ses propositions, ne reçut encore que des outrages pour réponse. A son retour, Bontekoe fit sonner la cloche & commencer la priere (61). On mit des horloges de demie heure sur les cabestans; & lorsqu'elles furent écoulées, le canon Hollandois fit un feu épouvantable sur la caraque. Elle étoit à la juste portée des coups. Son château d'avant paroissoit aussi haut que les hunes de la misene Hollandoise. On entendoit le craquement des planches, qui étoient brisées par les boulets. Mais la batterie que les Espagnols avoient élevée sur le rivage tiroit continuellement, & tous ses coups portoitent aussi. Ils blessèrent même quelques gens de l'équipage Hollandois. Bontekoe, craignant d'être coulé à fond, prit le parti de se faire touer le soir derriere quelques rochers, où il se vit à couvert de la batterie qu'il redoutoit (62). Il s'informa de la quantité d'eau qui restoit à bord, & l'on fit le calcul de la consommation pour le passage de la Ligne & pour le reste de la route. On trouva qu'il ne falloit compter que sur quatre demi-septiers d'eau par jour, pour chaque homme. Les Officiers demanderent aux matelots s'ils vouloient se contenter de cette provision jusqu'en Hollande, ou se battre en désespérés pour chasser les ennemis de l'aiguade. Les voix furent recueillies. On conclut que le voyage seroit continué, dans la situation où étoit le Vaisseau. Bontekoe fit aussi-tôt lever l'ancre. Lorsque le jour parut, les Espagnols eurent le tems de faire des décharges de mousquet, qui incommoderent extrêmement la manœuvre. Cependant on vint à bout de s'éloigner, avec beaucoup de peine & de danger. L'Auteur ne défavoue pas

(59) Page 46.

(60) Ibid. Ces injures consistoient à les
traiter de *canaille*. L'Auteur rapporte les ter-

mes: *Anda pero anda canaglia.*

(61) Page 46.

(62) Ibidem.

qu'une

qu'une heure de retardement l'auroit exposé à perdre beaucoup de monde. Mais il se crut vengé en apprenant dans la fuite, par six Vaisseaux Hollandois qui avoient relâché au même lieu, que la caraque avoit péri des suites de ce combat. Les six Vaisseaux avoient vu du moins une caraque coulée bas d'eau, quoiqu'ils n'eussent pu tirer le moindre avantage de sa situation, parce que les Espagnols, qui en avoient sauvé tous leurs effets, s'étoient cantonnés sur le rivage, à couvert de leurs batteries (63).

Le reste de la Navigation ne fut qu'un mélange d'évenemens communs, jusqu'au 12 d'Octobre, qu'ayant trouvé le fond à 50 brasses, vers les 40 degrés 55 minutes du Nord, on découvrit, deux ou trois jours après, une terre qui fut bientôt reconnue pour l'Irlande. On entra dans le Port de Kingfale, mais avec quelque défiance, parce qu'on y apperçut un grand Vaisseau de guerre, & que Bontekoe n'ignoroit pas que la Compagnie Hollandoise étoit en mauvaise intelligence avec les Anglois. Cependant il fut rassuré par le Capitaine, qui déclara lui-même qu'il n'avoit pas ordre de l'attaquer, & plus encore par l'arrivée de deux Navires de sa Nation, qui avoient été envoyés au-devant de la *Nouvelle Hollande* pour lui servir d'escorte. Il n'eut à combattre que l'incontinence & l'ivrognerie de ses gens (64). La plupart étoient descendus à Kingfale, & ses ordres réitérés n'étoient pas capables de les rappeler à bord. Il fut obligé d'employer des présens, pour engager le Maire de cette Ville à faire publier, que tout ce qui seroit avancé aux Matelots Hollandois étoit perdu pour les habitans. Cette ruse lui réussit. Tous les matelots, à qui l'on ne voulut plus rien fournir qu'à prix comptant, se rendirent à bord pour obtenir de quoi fournir à leur dépense. Au lieu de leur répondre, Bontekoe fit lever l'ancre & mettre le Cap à la mer. Ceux qui étoient encore à terre n'eurent d'empressement que pour rejoindre le Vaisseau dans des barques, accompagnés de leurs créanciers, à qui les anciennes avances furent payées sur le compte des débiteurs. Cependant l'Auteur ajoute, avec admiration, qu'il en resta trois ou quatre, qui s'étoient engagés dans une espace si court par des promesses de mariage, & qui eurent la fidélité de les remplir (65). Telle est l'impétueuse ardeur des gens de mer pour les plaisirs des sens, lorsqu'ils retrouvent la terre après un long voyage.

Bontekoe entra heureusement dans un Port de Zélande, le 15 de Septembre. Il finit sa Relation en bénissant le Ciel de l'avoir délivré de tant de périls, pendant un voyage de sept ans. Mais jugeant qu'on doit s'intéresser au *Midelbourg*, qu'il avoit abandonné au milieu des flots dans le triste état qu'on a représenté, il donne quelques explications sur le sort de ce malheureux Vaisseau.

Pendant que la *Nouvelle Hollande* se radouboit dans la baie de Saint Louis (66), quelques gens de l'équipage apprirent des habitans qu'il y avoit un Vaisseau à la baie d'Antongil; mais ils n'eurent aucune certitude que ce fut le *Midelbourg*. En partant de Madagascar, ils se flatterent vainement de le trouver à l'Île Ste Helene. Dans la suite, le Capitaine *Bierenbroots*, ayant relâché au Cap de Bonne-Espérance à son retour des Indes, y trouva des lettres, que les Officiers du *Midelbourg* y avoient laissées suivant l'usage, par

BONTEKOE.

1625.

Sort de la caraque Espagnole.

Bontekoe arrive en Irlande au Port de Kingfale.

Comment il arrache ses matelots à la débauche.

Il arrive dans sa Patrie.

Eclaircissemens sur le sort du *Midelbourg*.

(63) Page 47.

(64) Page 48.

(65) Page 49.

(66) *Ibid.*

BONTEKOE.
1625.

Mort du célèbre
Guillaume
Schouten.

lesquelles on fut informé qu'ils avoient fait des efforts inutiles, pour rejoindre la *Nouvelle Hollande* à la baie de Saint Louis; qu'ayant dérivé jusqu'à celle d'Antongil, ils y avoient relâché, & qu'ils s'y étoient radoubés pour continuer leur navigation; que la mort leur ayant enlevé, dans cette baie, le fameux Voyageur *Guillaume Corneliss Schouten*, qu'ils avoient à bord, ils l'avoient enterré honorablement, & consacré sa mémoire par une belle épitaphe. On lisoit, dans les mêmes lettres, quelques circonstances de leur séjour au Cap & de leur départ. Depuis ce tems-là, on n'a rien appris d'eux par les voies du Commerce Hollandois. Mais d'autres nouvelles, venues de Portugal, semblent jeter quelque jour sur la suite de leurs aventures. On a sçu, par des lettres de Lisbonne, que le *Midelbourg*, s'étant rendu à la baie de Sainte Helene, avoit été attaqué par deux caraques, contre lesquelles il s'étoit si vigoureusement défendu, qu'il avoit mis le feu à l'une des deux par un boulet de canon. Les Portugais, craignant pour eux-mêmes, finirent l'attaque & prirent le parti d'abandonner leur proie.

Bontekoe conclut que n'ayant pas eu d'autres lumières sur la fortune du *Midelbourg*, on ne sçauroit douter qu'il n'ait été enseveli dans le sein des flots, soit par la violence des tempêtes, soit pour avoir été désemparé dans le combat. On auroit pû croire, ajoute-t-il, que l'équipage manquant de vivres auroit voulu relâcher en quelque endroit, & qu'il auroit été contraint d'abandonner le Navire : mais, puisqu'il avoit pris des rafraîchissemens au Cap de Bonne-Espérance, il ne paroît pas vraisemblable qu'il ait péri par cette voie (67).

(67) *Ibidem*.



VOYAGE

DE PIERRE VANDEN BROECK

aux Indes Orientales.

CE Journal porte un titre plus étendu. L'Auteur ayant fait quatre voyages en Afrique, donne autant de Relations, qui regardent le Cap Verd, le Royaume d'Angola, la rivière de Congo, le Royaume de Lovango, & quelques autres parties de cette vaste région, où il exerça long-tems le Commerce. Mais les événemens particuliers de sa vie n'ont rien qui doive en faire regretter la suppression; & ses remarques ne seroient qu'une répétition, froide & ennuyeuse, de tous les détails qu'on a déjà pu trouver fatigans dans le second & le troisième Tome de ce Recueil (68).

Son voyage aux Indes Orientales mérite beaucoup plus d'attention, non-seulement parce qu'il offre une grande variété d'images, dans les différentes courses de l'Auteur, & qu'il renferme quantité d'observations utiles & curieuses; mais encore, parce qu'il est le premier de tous les voyages Hollandois, où l'on apprend par quel hazard le Comptoir de Jacatra devint un Fort nommé *Batavia*, qui a donné son nom à la célèbre Ville qui le porte aujourd'hui. Cette observation le rend d'autant plus précieux, que le principal mérite du nouvel ordre qu'on s'est ici proposé, consiste à suivre autant qu'il est possible, le fil des événemens Historiques, pour faire remarquer l'origine & les progrès des grands établissemens. On a vu quels étoient les desseins de la Compagnie Hollandoise sur Malaca. Ils avoient échoué deux fois, par la force des obstacles; & le mauvais succès d'une si importante entreprise sembloit avoir fait perdre aux Directeurs l'espérance de se former aux Indes, suivant le conseil de leurs plus habiles Amiraux (66), un centre de puissance, d'où tous leurs autres établissemens pussent recevoir des secours & des ordres. Un heureux hazard fit revivre cette idée dans l'Isle de Java, & donna bientôt naissance à une des plus riches & des plus belles Villes du monde.

Vanden Broeck partit du Texel le 2 de Juin 1613, en qualité de premier Commis, sur le *Nassau*, Vaisseau d'une Flotte commandée par l'Amiral Reynst. Le premier d'Octobre, la Flotte mouilla dans les baies de Saint Antoine & de Saint Vincent, qui sont vis-à-vis l'une de l'autre, à la distance d'environ trois lieues. L'Isle de Saint Antoine est peuplée de quelques Portugais, de Mulâtres qui tirent leur origine de cette Nation, & d'un grand nombre d'Esclaves des deux sexes. Ils subsistent du Commerce des huiles, de tortues, qu'ils vont pêcher vers l'Isle de Saint Vincent, & des peaux de boucs qu'ils apprêtent comme le cuir d'Espagne. Leur baie est un lieu commode pour les Vaisseaux fatigués d'une longue navigation; mais les Hollandois y

1613.
IntroductionCe qui rend
ce Journal pré-
cieux.Départ de l'Au-
teur.Son jugement
sur l'Isle S. An-
toine & sur An-
noba.

(68) Les Auteurs Anglois n'y ont pas donné place à Vanden Broeck, & semblent s'être dispensés, autant qu'ils l'ont pu, de parler des

Hollandois. Voyez l'Introduction de ce Volume.

(69) Voyez les Mémoires de Warwyck & de Marelic, dans leurs Journaux.

VANDEN
BROECK.
1614.

furent moins contents de l'eau. Ils la trouverent beaucoup meilleure dans l'Isle d'Annobon, où ils relâcherent aussi; sans compter qu'ils n'y virent pas sans admiration la multitude & la beauté des fruits. Entre les oranges qu'ils y prirent, il s'en trouva une qui pesoit trois livres, poids de Hollande. Le Gouverneur, redoutant leurs forces affecta de les traiter civilement, & leur demanda des lettres de recommandation pour les Hollandois, qui se présenteroient dans la rade. Mais ils n'ignoroient pas qu'il ne faisoit valoir ces témoignages qu'avec ceux qu'il voyoit les plus forts; & l'Auteur recommande à tous les passagers de se tenir toujours en garde contre l'infidélité des Portugais (70).

Il aborde à
l'Isle d'Anfuan.

Comment il y
est reçu, & re-
marques qu'il y
fait.

La navigation de Reynst ne fut point interrompue, depuis le 21 de Mars 1614, qu'il partit d'Annobon, jusqu'à la rade de l'Isle d'Anfuan, où il mouilla le 3 de Juin. Il envoya le lendemain Vanden Broeck au Roi de l'Isle, pour lui demander la permission d'acheter des rafraîchissemens. Ce Prince qui étoit Arabe de naissance, vint au-devant du premier Commis Hollandois avec ses instrumens de musique, & le conduisit dans son Palais, où ils convinrent de prix pour 203 bœufs, trente moutons, dix boucs & trois cens poules. Mais indépendamment de ce marché, Vanden Broeck obtint trois bœufs pour une barre de fer, un autre pour une sonnette, & un autre encore pour une main de papier. Ces animaux, dans l'Isle d'Anfuan, ont de grosses bosses sur le dos. Le premier Commis ayant été renvoyé à terre de l'autre côté de l'Isle, y fut magnifiquement reçu dans la Ville de *Demonio*, par une Reine nommée *Mollana Plachora*, dont le mari avoit régné sur toutes les Isles de Comorre. On comptoit, dans celle d'Anfuan (71), quatre grandes Villes murées & trente-quatre Villages. La Religion des Insulaires est le Mahométisme. Ils ont quantité de mosquées, & des Prêtres Arabes pour Docteurs. Leur caractère est fort humain. On ne voit pas paroître leurs femmes, avec la liberté qu'elles ont aux Indes. Leurs Esclaves sont en grand nombre. Ils les tirent, à bon marché, du pays des Abyssins, d'Ethiopie & de Madagascar, pour les faire servir à cultiver leurs terres & aux usages domestiques. L'Isle est arrosée de quantité de ruisseaux, d'une eau fort claire, qui descendent des montagnes & qui répandent la fertilité sur leurs bords. On y trouve diverses sortes de bons fruits, quantité de bestiaux & de volaille, un nombre extraordinaire de cocos, & du poisson en abondance. Pendant la bonne mousson, les habitans vont prendre, à Madagascar, du riz, du millet, de l'ambre gris & des Esclaves, qu'ils transportent en Arabie par la mer rouge, pour en rapporter des toiles, du coton & de l'*Amfion*. Vanden Broeck reçut ordre de visiter aussi l'Isle de *Gassia*, qui est à douze lieues d'Anfuan. Il mouilla, du côté du Nord, devant une baie de sable blanc, la seule qui soit autour de

Il visite aussi
l'Isle de Gassia.

(70) Journal de Vanden Broeck, *ubi sup.* p. 326 & précédentes.

(71) Elle est par les onze degrés cinquante minutes de latitude du Sud. La rade est assez bonne. Au bout septentrional de la baie, les Vaisseaux sont à l'abri de la mousson du Sud. Pour y entrer, il faut raser la côte le plus qu'on peut, jusqu'à ce que la Ville de Samo-

do vous demeure au Sud-Sud-Est. Les grands Vaisseaux y mouillent sur vingt-trois à vingt-cinq brasses, fond de sable, mêlé de roches. Au côté oriental, les Vaisseaux sont à couvert de la mousson du Nord, dans une belle baie, où ils mouillent sur vingt & vingt-trois, à trente brasses, proche de la Ville de *Demonio*. Page 327.

l'Isle (72). Le Roi, dont il fut bien reçu, lui fit présent de quelques bœufs, mais fort maigres. L'Isle a si peu d'eau douce, que la plupart des habitans n'en boivent que de somache. Les Hollandois observerent avec étonnement que le bétail descend des montagnes, le matin & le soir, pour boire de l'eau de mer. Ils eurent l'occasion de remarquer aussi, que les habitans y étoient de mauvais naturel & fort déreglés dans leurs mœurs. Leurs Rois, qui ne doivent pas être bien puissans, puisqu'ils sont au nombre de dix, se font sans cesse la guerre, & ces divisions continuelles rendent le pays fort dangereux pour les étrangers (73).

Après un mois de séjour aux Isles de Comorre, la Flotte Hollandoise s'avança vers l'entrée de la Mer-rouge. La Compagnie n'y ayant point encore envoyé de Vaisseaux, on résolut au Conseil de détacher Vanden Broeck sur le *Nassau*, avec la qualité de Capitaine-major, pour s'informer de la nature du Commerce, & des facilités qu'on pouvoit espérer dans les Ports. Il rangea le pays de Melinde; & mettant le cap sur la côte, il fit jusqu'à soixante lieues dans l'espace de vingt-quatre heures. Le neuf de Juillet il entra dans une belle baie, près du Cap de *Dorsou*, à laquelle il donna le nom de *Nassau*, parce qu'il ne la trouva point dans les Cartes. Le lendemain, ayant levé l'ancre & doublé le Cap de *Guardafu* (74), il continua sa navigation vers le Mont *Felix*, où les habitans refuserent de lui parler; & ceux d'un petit Village, nommé *Dordori*, prirent la fuite avec tous leurs effets. Quelques Navires Arabes, qui étoient à l'ancre de l'autre côté du Cap, apprirent au Capitaine-major qu'il étoit à *Illie de Matte*, d'où il devoit traverser vers l'Arabie-heureuse. Il la découvrit le 26, & son Pilote fut d'avis de mouiller une demie-lieue au-dessous d'*Aden* (75).

Le Sous-Commis fut envoyé au rivage, avec la bannière blanche, pour déclarer au Gouverneur de la Ville ce qui amenoit les Hollandois dans cette mer. Il fut reçu civilement, & renvoyé avec du poisson frais & des moutons gras, pour assurer les Hollandois qu'on se réjouissoit de leur arrivée. Ils allèrent mouiller le lendemain devant le Fort, sur sept brasses d'eau, près de quelques petits bâtimens Arabes, Persans & Indiens, qui s'étoient postés à l'abri du Fort pour décharger leurs marchandises pendant la nuit. Un Officier, qui vint à bord avec ordre de visiter le Vaisseau Hollandois, invita Vanden Broeck à dîner de la part du Gouverneur. Vers midi, on vit venir de terre une obscurité surprenante, qui amena une très-grosse pluie; & dans le fond de cette horrible nuée on découvroit une rougeur fort vive, qu'on auroit prise pour un four ardent. Le Gouverneur eut l'attention d'envoyer dire à bord, qu'on devoit prendre soin de jeter deux ou trois ancres. La nuée continua de rouler vers l'Éthiopie; & lorsque la pluie cessa, les Hollandois furent surpris de trouver leur Vaisseau couvert de sable rouge, aussi épais que le doigt. Quelques habitans sensés leur dirent que ces tourbillons se forment du sable de la mer, qui ensevelit quelquefois dans sa chute des caravanes entières, & que c'étoient-là les véritables Momies qui se trouvent souvent dans cette contrée (76).

VANDEN
BROECK.
1614.

Il est envoyé
dans la Mer-
rouge.

Il arrive près
d'Aden.

Orage singulier.
Explication que
l'on en donne
l'Auteur.

(72) Page 329.

(73) *Ibidem*.

(74) A douze degrés quarante-cinq minu-

tes de latitude du Sud.

(75) Pages 330 & précédentes.

(76) Page 332.

VANDEN
BROECK
1614.

Il est invité à
dîner par le Gouverneur.
Leurs explications.

Vanden Broeck, qui se proposoit d'obtenir la liberté du Commerce, s'étoit bien gardé de refuser l'invitation du Gouverneur d'Aden. Il fut conduit au Palais avec beaucoup de cérémonie, entre deux haies de soldats. Le Gouverneur se nommoit *Hessa-Aga*. Après avoir reçu quelques présens, que le Capitaine-major lui apportoit, il lui demanda quelle étoit sa Nation ? » Je suis » Hollandois, répondit Vanden Broeck, Sujet des Seigneurs Etats-Généraux » & du Prince d'Orange, Alliés de Sa Hauteffe ; & je viens pour trafiquer » ici, avec la liberté que le Grand-Seigneur accorde à mes compatriotes dans » tous les pays de sa domination (77) ». Le Gouverneur répliqua que si les Hollandois venoient en qualité d'amis, ils ne devoient pas douter qu'on ne les reçût avec les mêmes sentimens ; mais qu'auparavant il ne pouvoit se dispenser d'en donner avis au Bacha de *Yamen*, ou de l'Arabie-heureuse. Cependant il prit soin de leur faire préparer un logement commode.

Il part d'Aden
pour Chichiri.

Poissons extra-
ordinaires, qu'on
nomme Hollan-
dois.

Après le repas, Vanden Broeck ne pensa qu'à retourner à bord, pour faire décharger quelques marchandises. Mais il apprit bien-tôt, de quelques Officiers Turcs, que le Bacha ne lui permettroit de laisser des marchandises à Aden qu'à son retour, parce que les Marchands étrangers paroissent craindre que les Hollandois ne fussent venus pour enlever leurs Vaisseaux. Cette déclaration fut regardée comme un ordre de lever l'ancre. On alla mouiller devant une Ville d'Arabie nommée *Chichiri*, dont le Roi envoya aussi-tôt à bord diverses sortes de rafraîchissemens. L'arrivée des Hollandois fut accompagnée d'un événement fort extraordinaire. Dans la même rade où ils étoient à l'ancre, on vit paroître tout-d'un-coup une multitude de poissons inconnus dans ces mers, mais fort semblables aux grandes *Schools* de Hollande, & plus encore aux sardines de Portugal. Comme ils sembloient venus avec le Vaisseau, les habitans leur donnerent le nom de Hollandois (78). On continua, pendant trois ans, de les voir dans une si grande abondance, que les hommes en étant rassasiés & dégoutés les faisoient sécher & les donnoient à manger aux chameaux. Ensuite ils disparurent, & l'on n'en a pas revu (79) depuis.

Vanden Broeck
laisse des Fac-
teurs à Chichiri.

Un sac d'argent
perdu est retrou-
vé au fond de la
mer.

Le Capitaine-major étant descendu au rivage, le 20 d'Août, fut conduit au Palais du Roi par quantité de Soldats & de Marchands Arabes. Il n'explique pas comment il fut reçu ; mais il ajoute qu'ayant été mené de-là dans une belle & spacieuse maison, il y trouva un festin tout servi. Il paroît que la crainte eut d'abord plus de part que l'inclination à ces politesses. On appréhendoit qu'il ne violât le privilege de la rade. Mais lorsqu'il eut demandé la permission d'y laisser deux ou trois de ses gens pour apprendre la langue jusqu'à son retour, parce que la mousson étant passée il étoit obligé de se rendre à Bantam, toutes les défiances s'évanouirent. On lui accorda sa demande, & sur le champ on le pourvut d'une bonne maison. Il laissa dans la Ville un Facteur, nommé Antoine *Clasf Vischer*, avec deux hommes de service. Le Roi lui promit une sûreté inviolable pour ce petit Comptoir. Cependant la prudence ne lui permettant pas d'y laisser beaucoup d'argent, il envoya le Sous-Commis à bord pour en apporter seulement un sac. La barque fut renversée au retour, par les brisans, & tous les gens se sauverent ; mais le sac d'ar-

gent demeura au fond de la mer. Plusieurs habitans, qui entreprirent de le retrouver pendant la basse-marée, y employèrent inutilement leur peine. Un Quartier-maître Hollandois, bon nageur, plongea si heureusement, que son pied ayant donné tout-d'un-coup sur le sac, il l'apporta dans ses mains aux yeux des spectateurs, qui regarderent cet effet du hazard comme un véritable enchantement (80).

Chichiri, Ville de l'Arabie heureuse, est située par les quatorze degrés cinquante minutes de latitude du Nord, sur un sable aride, au bord d'une grande baie, où l'on mouille à une petite portée de canon de la Ville, sur huit brasses d'eau & sur un bon fond. Elle est fort grande, parce que les maisons sont fort éloignées les unes des autres. La plupart sont bâties d'argile, & blanchies de chaux. Le Château qui leur sert de défense est flanqué de quatre tours rondes, qui le garantiroient d'une course, mais qui ne paroissent point à l'épreuve du canon. On découvre trois ou quatre mosquées dans l'enceinte des murs. C'est le principal Port du pays. Le Roi, qui se nommoit alors Sultan *Abdulla*, descendu des vrais Arabes comme tous ses sujets, tient ordinairement sa Cour à *Hadermuid*, Ville dans les terres, à une journée de Chichiri. Il paye au Bacha un tribut annuel de quatre mille réales de huir & de vingt livres d'ambre gris. Le caractère de son peuple est la bonne foi, la douceur, la modestie, & sur-tout la piété, dans les principes du Mahométisme. Il est surprenant qu'avec ces qualités, que l'Auteur paroît attribuer aux deux sexes, les femmes soient livrées à l'incontinence. » Les parens, » dit-il, regardent comme un honneur que les Errangers veuillent bien avoir » commerce avec leurs filles, & vont même les leur offrir dans leur jeunesse » pour une récompense fort legere (81). « Les femmes de condition ne paroissent que masquées, & sont d'une fort belle taille. On voit arriver tous les ans à Chichiri, des Navires de l'Inde, de Perse, d'Ethiopie, des Isles de Comorre, de Madagascar & de Melinde. Les Hollandois en laissent treize ou quatorze dans la rade (82).

Ils leverent l'ancre pour se rendre à *Cursini*, autre Port de l'Arabie heureuse, à l'entrée de la mer rouge (83). *Vanden Broeck* étant descendu au rivage, le Roi, nommé *Sayd Bon Sahidi*, suivi de mille soldats qui portoient des sabres nus sur les épaules, vint le prendre familièrement par la main, & le conduisit dans son Palais, où il lui fit toutes sortes de caresses. Mais apprenant que ce Prince étoit ami des Portugais & mal avec le Grand Seigneur, il ne jugea point à propos d'accepter la permission qui lui fut offerte, de laisser quelques-uns de ses gens dans la Ville jusqu'à son retour.

Cette excursion, qui n'étoit qu'un essai, ne fit pas oublier à *Vanden Broeck* qu'il devoit se rendre à *Bantam* avant la fin de l'année. Ayant remis à la voile, il passa par l'Isle d'*Inganno* (84), où les hommes, les femmes & les enfans vont nus, dit-il, sans aucune honte. De-là gouvernant vers Java, il rencontra le Général *Both*, qui alloit faire de l'eau à Sumatra,

VANDEN
BROECK.
1614.

Description de
Chichiri.

Caractère des
habitans.

Cursini, Port de
l'Arabie heureuse.

L'Auteur se rend
à Java.

(80) Page 333.

(81) Page 334.

(82) *Ibidem*.

(83) Par les quinze degrés trente-deux minutes. On mouille sur seize brasses d'eau,

fond de roches, à une petite portée de canon de la Ville.

(84) L'Auteur l'appelle mal-à-propos *Juganao*.

VANDEN
BROECK.
1615.

Jean Pieterſz
Coen Comman-
de à Bantam.

Ravage d'un
crocodile.

Volcan de Ban-
da. Les Hollan-
dois font mal-
traités dans cet-
te Ile.

Van den Broeck
eſt renvoyé dans
la Mer-rouge a-
vec la qualité de
Préſident.

pour retourner en Hollande avec quatre Vaiſſeaux richement chargés. Il lui communiqua les obſervations qu'il venoit de faire dans la mer rouge, comme une ouverture importante, que les Directeurs ne devoient pas négliger. Le 30 de Décembre, il mouilla devant Bantam, où Jean *Pieterſz Coen* commandoit pour la Compagnie. Ce Général lui donna auſſi-tôt la commiſſion d'aller charger des vivres à Jacatra, pour les transporter aux Moluques. Alors, ſix cens livres de poivre ſe donnoient à Bantam pour quinze réales de huit; & la livre ne ſe vendoit que vingt-un ſols en Hollande (85). Dans ſa route, Vanden Broeck, rencontra l'Amiral Reynſt, auquel il rendit compte de ſes découvertes dans la mer rouge, & qui lui donna ordre de paſſer par l'Iſle de Botton, pour y établir un nouveau Façteur. Il fut bien reçu du Roi de cette Iſle, quoique l'épouvante y regnât par les ravages d'un grand crocodile, qui ſortoit chaque nuit de la rivière, & qui dévorait ſans diſtinction les Inſulaires & les beſtiaux. De Botton, il alla mouiller le 6 d'Avril dans la rade d'Amboine, d'où il partit deux jours après, pour aller rejoindre aux Iſles de Banda, le Général Reynſt, qui étoit à l'ancre avec onze Navires ſous le Fort de Naſſau. Le jour même que cette Flotte avoit fait voile d'Amboine, le Mont *Gunnepi*, qui n'avoit pas ceſſé de brûler depuis dix-sept ans, s'étoit ouvert avec un bruit prodigieux. Il avoit jetté tant de flammes, de groſſes pierres & de cendre, que le canon du Fort en ayant été couvert s'étoit trouvé hors d'état de ſervir. Dans une guerre fort animée, & qui ne paroifſoit pas prête à ſe rallentir du côté des Bandanois, la garniſon Hollandoiſe auroit été fort en danger, ſi l'arrivée de la Flotte ne l'en eut déliivrée. En approchant du rivage, Vanden Broeck rencontra pluſieurs grands morceaux de pierres brûlées, qui avoient été jettées du volcan dans la mer. Quelques-unes avoient plus d'une brasse de long & ſe ſoutenoient ſur les ſlots; mais les petites étoient en ſi grand nombre, que les chaloupes avoient peine à les traverser. L'eau même bouilloit au bord de la mer, & l'on voioit flotter des poiſſons que la chaleur avoit étouffé (86).

Pendant le ſéjour que Vanden Broeck fit à Banda, il eut le chagrin de voir les Hollandois maltraités par les Inſulaires, & l'Amiral manquer de ſuccès dans ſes entrepriſes. Diverſes commiſſions dont il fut chargé pour les Moluques, lui épargnerent une partie de ce fâcheux ſpectacle (87). Enſuite ayant pris la route de Java ſur le *Midelbourg*, il reçut ordre à Bantam de ſe rembarquer ſur le *Naſſau*, pour ſe rendre en qualité de Préſident, aux Ports de la mer rouge dont les Hollandois lui devoient la connoiſſance. Sur la route, il crut devoir relâcher à Tikou & à Priaman, dans l'Iſle de Sumatra, où il acheta une certaine quantité de poivre. Il paroît perſuadé que le poivre de cette Iſle eſt le meilleur des Indes; & l'on pourroit, dit-il, y en charger tous les ans plus de trois mille barres (88). Sa commiſſion l'obligeoit de paſſer auſſi dans l'Iſle de Ceylan, où il devoit parler au Roi. Il alla mouiller dans la rade de *Palagama*. Mais la faiſon ne lui permettant pas de ſ'y arrê-

(85) Page 335.

(86) Pages 336 & 337.

(87) Il en eut un autre aux Moluques. Ce fut celui d'un Soldat Allemand, qui remuoit ſes oreilles comme un chien, & qui les dreſ-

ſoit ou les laiſſoit pendre à ſon gré. Laurent *Rini* étoit alors Gouverneur Hollandois de toutes les Moluques.

(88) Page 339.

ter long-tems, il s'excusa d'aller à la Cour de Candy, où le Roi l'avoit fait inviter; & les ordres dont il étoit chargé n'en furent pas moins exécutés par une lettre. » Ceylan, dit-il, est à son gré la plus agréable & la plus fertile de toutes les Isles. Il ne connoît même aucun pays qui lui soit comparable. » On y voit de belles plaines & des montagnes couvertes de verdure. Le quintal de canelle, qui est de cent huit livres, n'y revient pas à plus de quarante sols. La monnoie dont on se sert, vers les côtes de la mer, pour acheter & pour vendre, est du poisson sec (89) qui se prend proche des Isles Maldives, & qu'on nomme *Albacorises*. Les éléphants de cette Isle ont des qualités si extraordinaires qu'on leur attribue de l'intelligence. On assure même que ceux des autres pays les reconnoissent & leur témoignent du respect. « L'Auteur vit dans l'Isle de Ceylan » un homme & une femme, qui avoient la jambe grosse, & telle que Jean Huighens en a donné la représentation dans son Journal. On lui dit qu'ils étoient de la race de Saint Thomas.

Mais suivons l'Auteur dans des lieux où il y ait plus de fond à faire sur ses lumieres. Il reprit sa route vers la mer rouge, où il mouilla, le 11 de Janvier 1616, au Port de *Chichiri*. Il y retrouva les Hollandois qu'il y avoit laissés. Les habitans ayant marqué une joie extrême de le revoir, cet accueil & le témoignage de ses Facteurs le déterminèrent à laisser subsister ce Comptoir; mais il y établit Wouter Heute pour Directeur, à la place de Vischer, sur lequel il avoit d'autres vûes. Le 15, il fit voile à Mocka, & son arrivée causa beaucoup d'étonnement aux habitans de cette Ville, qui n'avoient jamais vû de Vaisseaux d'Europe (90). Il jeta l'ancre au milieu de trente bâtimens de diverses grandeurs, Indiens, Persans & Arabes. Deux ou trois Turcs lui vinrent demander aussitôt, de la part du Gouverneur, qui il étoit & quel étoit le dessein qui l'avoit amené. Sa réponse dut rassurer les habitans, puisqu'étant descendu au rivage, le 27, il y fut reçu au son des flutes & des tambours, & conduit de même au Palais, où le Gouverneur lui renouvela ses premières questions. Ensuite, lui ayant fait donner une veste de drap d'or, il eut avec lui quelques momens d'entretien, il lui fit servir des rafraichissemens, & il le fit conduire dans une belle maison qu'il avoit déjà fait préparer, mais qui devoit coûter aux Hollandois cent quarante réales de huit pendant la durée de la mousson, qui est de six mois. On s'accorda sur les droits qu'il falloit payer dans le Gouvernement de l'Arabie-heureuse. Ils furent réglés à trois & demi pour cent. Dès le lendemain, Vanden Broeck fit porter, dans la Ville, des marchandises qui s'y vendirent fort bien. Elles furent payées en réales & en ducats d'or (91).

Les esperances des Hollandois augmentèrent beaucoup pour le Commerce, à l'arrivée d'un *Cassel*, ou d'une Caravane d'Alep & de Suez, qui entra dans Mocka le 6 de Mars. Elle étoit composée d'environ mille chameaux, qui apportoit deux cens mille réales de huit & cent mille ducats, tant de

VANDEN
BROECK.

1615.

Jugement de
l'Auteur sur l'Isle
de Ceylan.

1616.

Il arrive au Port
de Chichiri.

Il se rend à
Mocka.

Comment ils s'y
établit.

Arrivée d'une
caravane.

(89) Page 334. Ce sont de petites coquilles nommées *Koris*. Voyez la Description des Maldives & celle de Ceylan; car on ne rapporte ces remarques que pour relever le prix de celles qui sont faites pendant leur séjour

dans quelque pays.

(90) Page 341. Quelle fausseté! Voyez les Relations Angloises du Tome premier de ce Recueil.

(91) Page 342.

VANDEN
BROECK.
1616.

Hongrie & de Venise, que de divers pays des Mores. Les marchandises étoient des velours, des satins, des damas, des armoises, des étoffes d'or de Turquie, des camelots, des draps, du safran, du mercure, du vermillon, & des merceries de Nuremberg. Les Caravanes emploient ordinairement deux mois à faire le voyage. Leurs marchandises, qui viennent des manufactures Arabes, Indiennes & Persanes, se troquent à Mocka pour des toiles de coton, grosses & fines, pour de l'indigo, du poivre, du girofle, des noix muscades, du macis & des marchandises de la Chine (92).

Voyage de l'Au-
teur dans le pays
de Mocka.

Vanden Broeck, dont les vûes n'étoient pas bornées dans les murs de Mocka, obtint du Gouverneur un passeport, que les Turcs nomment *Firman*, pour visiter le pays sous sa protection. Cette lettre de faveur portoit ordre à tous les Seigneurs & les Gouverneurs de le défrayer libéralement & de le traiter avec distinction. Il partit à cheval, le 22 d'Avril, avec un de ses Commis nommé Jean *Arenx*, & un Trompette (*).

Moussa.
Fort d'Acuma.
Fort d'Asavinde.
Offuse.

Le premier jour de sa marche, il ne rencontra qu'un seul Village; & le soir, il arriva dans une petite Ville nommée *Moussa*, à huit lieues de Mocka. Le lendemain il passa par le petit Fort d'*Acuma*, qui est à sept lieues de Moussa; & trois lieues plus loin, il trouva celui d'*Asavinde*, où il passa la nuit. Le 24, il traversa la petite Ville d'*Offuse*, à trois lieues d'Asavinde. Cette Place est dans une situation inaccessible, sur la pente d'une montagne escarpée, où deux personnes ne monteroient pas facilement de front. Le Gouverneur, qui étoit Arabe, invita Vanden Broeck à dîner, & lui fit présent d'une veste de drap, parce que le froid commençoit à se faire sentir. De-là les deux Hollandois allèrent passer la nuit à *Sarvi-mota*, qui est à deux lieues d'*Offuse*.

Taieffe.

Le lendemain, ils se rendirent à *Taieffe*, grande Ville murée, à quatre lieues de *Sarvi-Mota*, où ils furent logés chez le Gouverneur, qui leur fit beaucoup de caresses & qui leur procura des chevaux frais, des chameaux & des ânes. Ils visitèrent la Ville, dans laquelle ils admirèrent six hautes Tours, quantité de mosquées, & le magnifique tombeau d'un Bacha, qui avoit coûté plus de mille réales de huit. Cette Ville est considérable par son Commerce. Le 26,

Akar.
Maiios.

ils passerent par le Bourg d'*Akar*, à cinq lieues & demie de Taieffe, & par un autre Bourg nommé *Maiios*, qui est situé sur la pente d'une montagne, d'où Vanden Broeck vit avec étonnement qu'on labouroit, qu'on semoit & qu'on moissonnoit en même-tems dans la plaine; ce qui dure, ajoute-t-il,

Ype.

route l'année (93). Il arriva le soir à *Ype*, Ville à deux lieues & demie de Maiios, où il alla au bain, suivant l'usage de Turquie. Le jour suivant, il passa par *Machadder*, Ville à cinq lieues & demie d'*Ype*; ensuite par *Nacasmare*, autre Ville, & par *Jerrime*, qui est encore une Ville, à six lieues de Machadder. Le 27, il alla dîner à trois lieues & demie de Jerrime, dans une

Machadder.
Nacasmare.
Jerrime.

Dammer.

Ville nommée *Dammer*, dont le Gouverneur, qui étoit Hongrois, l'envoya recevoir par un corps de cent soldats, & l'engagea civilement à dîner chez lui. Le centre de Dammer est occupé par un Château de pierre de taille bleuâtre, mais mal pourvu de canon. De-là Vanden Broeck eut cinq lieues à faire jusqu'à *Serassa*, où le Secrétaire du Bacha l'obligea de passer la nuit. Le sou-

Serassa.

(92) *Ibidem*.

de Géographie.

(*) Ce Voyage est un morceau curieux

(93) Page 344.

per fut magnifique. On y servit du cerf, des lièvres, des coqs de bruyere, des cailles, des pigeonceaux rôtis & en pâte, avec d'excellent vin rouge du pays; & pour dessert, toutes sortes de fruits, de tartes & d'autres pâtisseries.

Le 28, les deux Hollandois étant remontés à cheval avant le jour, s'avancèrent vers *Chenna*, séjour ordinaire du Bacha, à trois lieues de *Serafia*. *Vanden Broeck* fut agréablement surpris de se voir amener, près de la montagne, un beau cheval, avec un harnois d'or & d'argent (94), pour faire son entrée dans la Ville. En approchant, il rencontra le Maréchal des armées, à cheval, avec un corps de trois cens soldats Turcs & Arabes, rangés sous cinq drapeaux, qui, après l'avoir salué par trois décharges de leurs armes, se mirent en marche devant lui. Près de la Ville, le Bacha parut lui-même, avec plus de deux cens Seigneurs de sa Cour, tous à cheval, vêtus d'étoffes d'or & d'argent, dont l'éclat étoit encore augmenté par la lumière du soleil-levant. Le Bacha fit l'honneur à *Vanden Broeck* de lui envoyer deux garçons bien faits, vêtus en femmes (95), pour le prier de le suivre doucement jusqu'à son Palais, où il alloit l'attendre; & tournant vers la Ville, il reprit sa marche. La foule des spectateurs étoit si grande dans les rues, que le Secrétaire & deux Pages à cheval furent obligés d'employer tous leurs efforts pour ouvrir un passage à *Vanden Broeck*. En arrivant au Palais, deux Palefreniers vinrent prendre son cheval par la bride, & le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où il descendit sur de grands tapis qu'on y avoit étendus (96).

Il marcha vers le Bacha, entre deux haies de Gentilshommes ou d'Officiers qui composoient sa Cour. Ce Seigneur étoit assis dans un lieu élevé, & les respects qu'il se faisoit rendre l'auroient fait prendre pour un Roi ou pour un Dieu (97). Lorsque *Vanden Broeck* lui eut rendu les siens, il le fit asseoir; dans une posture apparemment qui sentoît l'humiliation, car l'Interprète lui ayant représenté qu'un Capitaine Hollandois devoit être mieux assis, il lui fit apporter un beau siège (98).

Alors il lui demanda, d'un air severe, quel étoit le sujet qui l'avoit amené; & *Vanden Broeck* lui ayant fait une réponse dont il parut satisfait, il lui mit la main sur la tête, & lui déclara qu'il étoit le bien venu. Mais jugeant qu'il devoit être fatigué du voyage, il abregea l'audience pour lui dire de s'aller reposer. » Nous aurons, ajouta-t-il, le tems de nous entretenir. En le congédiant, il lui fit donner, par son Secrétaire, une veste d'étoffe d'or, comme une marque de la satisfaction qu'il avoit de le voir. *Vanden Broeck* étant remonté à cheval, fut conduit dans la maison du *Majordome*, où il devoit dîner. Ensuite on le mena dans celle qu'on avoit préparée pour son logement, où il trouva des vivres en abondance & toutes sortes de commodités (99). Il avoit fait cinquante-cinq lieues depuis son départ de *Mocka*.

Le jour suivant, après avoir fait ses présens au Bacha & aux principaux Seigneurs de sa Cour, il fut invité à une fête fort galante dans le jardin du Secrétaire. La compagnie fut nombreuse & le repas très-somptueux. On voyoit

VANDEN
BROECK,
1616.

Chenna, séjour
du Bacha.

Honneurs ren-
dus à *Vanden
Brock*.

Audience du
Bacha.

Fête qu'on don-
ne à *Vanden
Brock* dans un
jardin.

(94) *Ibidem*.

(95) Page 345.

(96) *Ibid*. L'Auteur ne dit point à quel titre on lui faisoit tous ces honneurs.

(97) C'étoit apparemment une de ces éstra-

des que les Turcs nomment *Sophas*.

(98) Page 345.

(99) Page 346. Les Turcs lui fournissoient toujours du vin.

VANDEN.
BROECK.
1616.

dans le jardin diverses sortes de beaux arbres, tels que des amandiers, des vignes, des pêchers, des orangers, des citronniers & plusieurs especes de rofiers; des cabinets fort bien ornés, des jets-d'eau, & tout ce qui fait l'agrément des plus belles maisons de campagne. Pendant qu'on étoit à table, il parut un léopard d'énorme grandeur, mais aussi privé qu'un chien, qui vint manger ce qu'on lui jettoit, sans nuire à personne (1).

Il vifite le Château. Antiquités qu'il y voit.

Dans le cours de l'après-midi, on permit à Vanden Broeck de vifiter le Château, qui fert de Palais au Bacha. Il y vit plus de mille personnes en ôtage, hommes, femmes & enfans, tous fils ou fœurs des plus confiderables habitans de certaines Provinces, que cette contrainte retient dans la foudmiffion. Entre plusieurs antiquités, on lui montra un grand édifice, qui paffe pour avoir été bâti par Noé. C'est-là que les femmes du Bacha font gardées par des Eunuques. Le devant de la Mofquée, qui eft fort belle, offre un gros morceau de bois, enfermé d'un treillis de fer, qu'on donne pour une piece de l'arche de Noé, & que les habitans réverent comme une relique. Vanden Broeck étant monté fur les murailles du Château, y fit fonner à fon Trompette l'air, *Guillaume de Naffau*. Aussi-tôt un Officier Turc vint lui frapper fur l'épaule, & lui dit : » Tout beau, Capitaine; crois-tu déjà que le Château foit » à toi ? « Il lui fit fes excufes, qui furent affez bien reçues. L'Officier, changeant de ton & de manieres, lui fit beaucoup de careffes & lui dit qu'il avoit été fort bien traité des Hollandois, qui l'avoient fait prifonnier à Dunkerque fur les galeres de Spinola. Il lui fit voir d'autres curiofités du Château, telles qu'un grand lion, renfermé au fommet d'une Tour dans une cage de fer, & un puits qu'on regarde comme l'ouvrage du Patriarche Jacob. Sa profondeur eft d'environ cent braffes. On y puife avec des feaux de fer, & l'eau en eft fi froide qu'on ne peut la tenir dans la bouche. Vanden Broeck vit auffi une Mofquée différente de la premiere, couverte en plate-forme & foutenue par plus de cent cinquante colomnes d'une feule pierre, avec diverses antiquités qui ont précédé la naiffance de Jefus-Christ (2).

Le Bacha refufe aux Hollandois la permiffion de s'établir à Mocka.

Dans la feconde audience qu'il reçut du Bacha, ce Seigneur lui déclara qu'il ne pouvoir lui accorder la permiffion de laiffer des Fauteurs à Mocka, & que cette grace dépendoit uniquement du Grand-Seigneur. Les Mahometans craignoient que par degrés on ne voulût s'étendre jufqu'à la Mecque, qu'ils regardent comme le centre de leur religion. Ils alleguoient la conduite que les Hollandois avoient déjà tenue. » Vous êtes allés d'abord à Aden, leur dirent-ils, & d'Aden à Chichiri, d'où vous êtes venus à Mocka. Votre Vaiffeau eft actuellement à *Hiddeda*, & fe prépare à pénétrer plus loin dans la Mer-rouge, quoique cette liberté ne s'accorde à aucune Nation Chrétienne (3).

Il les confole par un grand feftin.

Ainsi, par l'imprudence de ceux qui étoient demeurés à bord du *Naffau* & qui avoient agi fans ordre, les Hollandois ne purent obtenir que la confirmation du Traité qui regardoit les droits d'entrée & de fortie. Mais cette faveur même excita la jalousie des Marchands Perfans & Indiens, qui payent quinze à feize pour cent (4). Le lendemain, cinquante ou foixante Seigneurs ac-

(1) *Ibidem*.

(3) Page 347.

(2) Page 347. La forme de ce Temple étoit quarrée.

(4) Page 348.

compagnerent Vanden Broeck à une petite lieue de la Ville, dans un jardin nommé *Roffe*, où le Bacha lui avoit fait préparer un grand festin avec plusieurs divertissemens. Le lieu même en fournissoit de très-agréables, par ses beaux cabinets, ses jets-d'eau, ses excellens fruits & par ses viviers remplis de poisson.

Chenna est située sur la Rivière de Yamen, ou de l'Arabie-heureuse, à cinquante-cinq lieues de Mocka. Son circuit est d'environ deux lieues. Elle est murée de pierres grises, fort dures. On n'y compte que trois portes, mais fort belles & bâties de pierre de taille bleuâtre. De distance en distance, on voit, autour des murs, de petites Tours rondes, avec des jalousies. La Ville a quatre Mosquées & quantité de beaux édifices, un grand nombre de maisons de plaifance, & des bains publics, où les hommes vont le matin & les femmes l'après-midi. Il se trouve, parmi les habitans, plusieurs enfans de Chrétiens, que les Turcs enlèvent au Levant dans leur jeunesse, & qu'ils transportent dans ces contrées pour les peupler. Le Bacha, qui se nommoit *Jaffer*, étoit lui-même originaire de Hongrie. Il portoit la qualité de Viceroi du Grand-Seigneur, dignité qui n'est que triennale. Cependant il y avoit déjà neuf ans que *Jaffer* en étoit revêtu, & l'on publioit qu'il avoit fait empoisonner sur la route deux autres Bachas, qui venoient aux remès réglés pour le remplacer. Il entretenoit une guerre continuelle avec les Arabes; ce qui n'empêchoit pas que le Commerce n'amenât sur cette côte un grand nombre d'Indiens, de Persans & de Juifs (5).

Vanden Broeck étant parti de Chenna le 16 de Mai, arriva le 24 à Mocka, dont il fait aussi une courte description. Cette Ville, dit-il, est située au bord de la Mer-rouge, sur la côte de l'Arabie-heureuse, à treize degrés dix-huit minutes de latitude du Nord. On y mouille dans une assez bonne rade, sur quatre & cinq à sept brasses, fond de sable. Elle est grande, mais sans murs d'enceinte. Les maisons y sont fort belles, du moins celles qui sont de pierre de taille bleuâtre, ou de brique; car d'autres ne sont composées que d'argile & de roseaux. L'extrémité septentrionale de la Ville est défendue par un petit Fort revêtu de pierre, qui fut l'ouvrage des Anglois, tandis que *Henri Midleton* dominoit dans le pays avec sa Flotte (6). Cinquante ou soixante ans auparavant, Mocka n'étoit qu'un Bourg de pêcheurs; mais les Turcs en étant devenus maîtres, l'ont rendue propre à recevoir le grand Vaisseau qui descend chaque année de Suez, chargé de riches marchandises, parce qu'il couroit trop de risques au passage de Babelmandel pour se rendre à Aden, où se faisoit auparavant le principal Commerce du pays, & Mocka doit son opulence à ce changement (7). Elle est peuplée d'un mélange de diverses Nations. Les seuls Baniânes montent à plus de trois mille, la plupart Marchands, Orfèvres, Banquiers ou Artisans. On y voit aussi quantité d'Indiens, de Persans, d'Armeniânes & de Juifs. Cependant la plus grande partie des habitans est composée d'Arabes. Les Vaisseaux, qui y arrivent de divers pays, amènent un grand nombre de pèlerins, que leur dévotion conduit à la Mecque. Ils viennent ordinairement depuis le milieu du mois de Mars jusqu'à la fin

VANDEN
BROECK.
1616.

Description de
Chenna.

Vanden Broeck
retourne à Moc-
ka. Il décrit cette
Ville.

(5) Page 349.

(6) Page 350. L'Auteur paroît oublier ici que quelques pages plus haut il a cru que son

Vaisseau étoit le premier de l'Europe qui eût paru à Mocka.

(7) Page 350.

VANDEN
BROECK.
1616.

Les Hollandois
abandonnent la
Mer-rouge.

Comment ils
s'établissent à
Surate.

d'Avril, & partent dans la seconde mousson, qui commence au mois d'Août. Les Hollandois virent ici, pour la première fois, du café (8), espèce de fèves noires, dit l'Auteur, que les Turcs mettent dans l'eau bouillante, qui en devient noire aussi, & qu'ils boivent délicieusement.

Après avoir perdu l'espérance d'établir un Comptoir à Mocka, Vanden Broeck prit la résolution de casser celui qu'il avoit fondé à Chichiri, & d'en retirer ses marchandises & ses Facteurs, quoique le Roi & les habitants de la Ville en marquaissent beaucoup de regret. Il reprit la route des Indes par Surate, où il tenta aussi de faire agréer son établissement. Mais il y trouva deux obstacles ; l'un, qui venoit de la nécessité de faire un long voyage par terre, pour obtenir la permission du Grand Mogol ; l'autre, de l'opposition des Anglois, qui n'épargnerent ni présens ni promesses pour le faire congédier (9). Cependant, le chagrin qu'il en ressentit l'ayant porté à se retirer brusquement, les Marchands Indiens, qui craignirent pour quelques-uns de leurs Vaisseaux qui se trouvoient dans le Port, sollicitèrent le Gouverneur de le rappeler. On lui accorda, comme aux Anglois, la liberté de louer une maison dans la Ville, & d'y laisser quelques-uns de ses gens jusqu'à son retour, à condition que dans l'intervalle il s'efforceroit d'obtenir l'agrément de l'Empereur (10). Ce changement, dit-il, surprit également les Anglois & les habitants.

1617.
Naufrage de
Vanden Broeck.

Ses courses, & différentes commissions dont il fut chargé par le Général Coen jusqu'au mois de Juiller de l'année suivante, le conduisirent sur la côte d'Afrique, où il essuya une si furieuse & si longue tempête, qu'ayant été poussé vers l'entrée de la mer rouge, & delà jusqu'à Daman, Ville des Portugais à l'extrémité des Etats du Grand Mogol, il eut le malheur d'y faire naufrage. Il se rendit en diligence à Surate, pour donner avis de sa disgrâce aux Facteurs qu'il y avoit établis, & pourvoir du moins à la sûreté des marchandises qu'il avoit sauvées. Sept Navires Anglois, qui étoient à l'ancre dans cette rade, lui refusèrent leur secours avec beaucoup de dureté (11). Heureusement qu'après avoir échoué sur la côte de Daman, il avoit eu la précaution de retrancher ses gens & ses effets dans une barricade, qui les mit à couvert de toutes sortes d'insultes, & qui lui donna le tems de transporter au Comptoir de Surate son girofle & ses autres épiceries. Les frais excessifs dans lesquels il auroit fallu s'engager, pour équiper ou pour acheter un autre Vaisseau, le déterminèrent à faire par terre un voyage long & pénible jusqu'à Masulipatan.

Route dangereuse & pénible
qu'il fait par terre.

Il partit au mois de Septembre, avec cent trois Hollandois & vingt-neuf Indiens, qui avoient composé l'équipage de son Vaisseau. Ses remarques, dans un pays peu connu des Européens, méritoient autant d'attention, qu'il parût y avoir apporté de soin.

Il passa d'abord par le Bourg de *Laspour* ; ensuite par *Nosherni*, Ville habitée par un grand nombre de Persans, où il se fabriquoit beaucoup de *Baf-tas*, gros & fins. Delà continuant sa route par *Gandivi*, qui est à 18 cos de

(8) L'Auteur le nomme *Kahawa* d'après les gens du pays.

(9) Page 352.

(10) *Ibid.*

(11) Page 358. On voit ici une partie des raisons qui ont fait supprimer aux Auteurs Anglois les Relations Hollandoises.

Surate, il alla passer la nuit au Village de Dagau, qui est à quatre cos de Gandivi. Le lendemain, il partit avant le jour pour se rendre au Bourg d'Armau, à sept lieues de Dagau, & dernière place de la frontière de Guzarate. Le jour suivant, il entra sur les terres du Roi de Partabassa, où il passa par les Villages de *Cayendi* & de *Carondi*. Dans celui d'*Onui*, qui est à cinq cos d'Armau, on voulut lui faire payer, malgré son passeport, un impôt de cinq *Mamodis*, pour chaque homme & pour chaque bœuf chargé, & sept *mamodis* pour chaque cheval. Il eut la fermeté de rejeter cette demande, & de continuer sa marche par le Bourg de *Setion*, jusqu'à *Camela*, qui est à cinq lieues d'*Onui*. Son refus l'exposa au dernier danger. Le jour suivant il fut environné d'une grosse troupe de gens armés, qui avoient abbattu des arbres pour fermer les passages, & qui fondirent sur la sienne avec d'horribles cris. Les Hollandois se rangerent en bon ordre, & tirèrent vingt-cinq coups de mousquets, qui rallentirent un peu l'ardeur de leurs ennemis. Vanden Broeck détacha deux de ses gens pour leur parler. Les Indiens n'eurent pas la hardiesse de les attendre; mais un Japonois de la troupe Hollandoise en ayant arrêté un dans la fuite, le fendit en deux par le milieu du dos (12). Ils continuèrent néanmoins de tirer des flèches, qui obligèrent les Hollandois de faire une seconde décharge.

Le soir, ils arrivèrent au Bourg de Gannotra, à sept cos de *Camela*; & la crainte ayant fait fuir les habitans, ils y manquèrent de vivres. Une juste défiance les obligea le lendemain de marcher, enseignes déployées, au travers d'une montagne où les chemins étoient fort rudes. Ils passèrent par le Bourg de *Tawer*, pour se rendre à celui de *Gandebbarri*, dont les habitans avoient aussi pris la fuite. Gandebbarri est à huit cos de Gannotra. Vers minuit, s'étant remis en marche sur la montagne, ils passèrent par le Bourg de *Malganhan*, d'où ils arrivèrent avec beaucoup de peine au Bourg de *Gandebberi*, qui n'est qu'à trois cos de *Gandebbarri*. Ils se flattoient d'y prendre quelque repos, parce qu'ils n'étoient plus éloignés des terres du Decan. Mais leurs valets Indiens leur firent remarquer qu'ils étoient assez près d'une Forteresse du Roi de Partabassa, d'où ils avoient à redouter quelque perfidie. En effet à peine furent-ils descendus dans la plaine, qu'ils virent accourir de toutes parts un grand nombre d'habitans, avec des cris affreux, qui signifioient dans leur langue, *tue, tue ces chiens d'infidèles* (13). Vanden Broeck mit sa troupe en ordre & ne laissa pas d'avancer vers un petit bois, d'où il fit faire une décharge sur ceux qui commençoient à le presser. La frayeur les dispersa. Mais lorsqu'il eut passé le bois, il rencontra le Gouverneur du Fort à la tête d'un corps de cavalerie d'environ trois cens hommes, qui recommencerent les mêmes cris, & qui s'avancèrent furieusement vers les Hollandois, pour leur faire passer leurs chevaux sur le corps. Vanden Broeck donna ordre à ses gens de les attendre à la distance de trois picques, & de faire alors leur décharge. Elle abbatit le Gouverneur & quelques-uns de ses cavaliers. Le reste épouvanté prit la fuite avec beaucoup de confusion. Deux autres corps, qui s'approchèrent successivement, furent aussi forcés de se retirer. Cependant s'étant ralliés hors de la portée du mousquet, tandis que la troupe Hollandoise continua de marcher,

VANDEN
BROECK,
1617.

Dangers de la
part des Indiens.

Il est attaqué.

Il tue le Gouverneur d'un
Fort Indien.

(12). Pages 359 & précédentes.

(13). *Mahar cotta, mahar cotta*. P. 360.

VANDEN
BROECK.
1617.

Perte des enne-
mis des Hollan-
dois.

Vanden Broeck
emploie la sou-
mission.

Fortereſſes d'A-
neque & de Te-
neque.

ils ne ceſſerent pas de la ſuivre ; & leurs gens de pied , cachés dans les broſſailles , l'incommoderent beaucoup de leurs flèches & de leurs dards. Cette attaque dura pendant le reſte du jour , juſqu'aux terres du Décan , où les habitans de la frontiere , qui étoient en guerre avec Partabaſſa , vinrent au ſecours des Hollandois. Le Gouverneur du pays les reçut humainement & les fit conduire par une eſcorte , à plus d'une demie lieue , ſous les montagnes de *Gatos*. Ils avoient eu trois hommes de tués , & vingt-huit bleſſés. Le lendemain , ils furent eſcortés par huit ou dix cavaliers juſqu'au Bourg de *Callava* , qui eſt ſur une des plus hautes cimes des mêmes montagnes , où malgré les paſſeports dont ils s'étoient munis , on leur fit payer un droit de trente réales de huit. Mais ce n'étoit pas acheter leur ſalut trop cher. Ils apprirent , dans ce lieu , quelle avoit été la perte de leurs ennemis. Outre le Gouverneur de la Fortereſſe , dont la mort cauſa celle de ſes femmes , de ſes domeſtiques & de tous ſes Eſclaves , qui ſe jetterent dans le bucher où ſon corps fut brûlé , les Hollandois leur avoient tué neuf cavaliers , ſoixante-ſeize hommes de pied , & ſept chevaux. Cette Nation de Partabaſſa , qui porte auſſi le nom de *Raspours* , & celle des *Phatannes* , forment les meilleures troupes du Grand Mogol (14).

Le jour ſuivant , Vanden Broeck ne ſe croyant point en ſureté ſi près de la frontiere avec ſes malades , ſe fit conduire près d'une Fortereſſe nommée *Vandanderin* , où le Gouverneur l'avertit qu'il devoit ſe déſier d'un corps de deux cens cavaliers , commandés par *Malder Gacon* , qui l'attendoient au paſſage , ſur le bruit qui s'étoit repandu que les Hollandois étoient chargés de richelſſes. Comme il y avoit moins de fond à faire ſur la réſiſtance que ſur la ſoumiſſion , il envoya un préſent à cet Officier ; & lui ayant fait montrer ſon paſſeport , il obtint la liberté de continuer ſa marche après quelques jours de repos. Il traversa d'abord *Fieſgau* , Bourg muré & défendu par un bon Château. Delà , il paſſa par un autre Bourg , nommé *Sinduat* , & par la petite Ville de *Berrenere* , à dix cos & demi de *Vandanderin*. Le lendemain , étant parti avant le jour , il paſſa par les Villages de *Sabergau* , *Malagam* , *Sankley* , *Sontanne* , & *Milgera* , juſqu'à la petite Ville de *Patoda* , qui eſt à quatorze cos de *Berrenere*. Ce pays , qui eſt très-fertile , regne entre les deux montagnes de *Gatos* , ſur chacune deſquelles on voit une Fortereſſe ; l'une nommée *Aneque* , & l'autre *Teneque*. Elles n'offrent qu'un ſeul paſſage , qui eſt ſoigneuſement défendu par les Rois de *Decan* , de *Viſiapour* & de *Golconde*. Les *Gatos* s'étendent depuis *Partabaſſa* juſqu'à *Coutſie* , & forment dans cet eſpace une eſpece de mur (15).

Après un repos de quelques jours à *Patoda* , Vanden Broeck , conſidérant que la dépenſe de ſa marche étoit prodigieuſe , réſolut de laiſſer les malades dans cette Ville , ſous la conduite d'un Commis. Il les recommanda inſtamment à l'humanité du Gouverneur , & s'étant remis en chemin , il traversa ſix Villages pour ſe rendre au Bourg de *Dutanna* , qui eſt à douze cos de *Patoda*. Le jour ſuivant , il eut ſept Villages à traverser , juſqu'à *Laſour* , petite Ville murée , à dix cos de *Dutanna*. Le jour d'après , il fit dix cos pour aller dîner à *Niſſampor* , qui n'eſt gueres à plus d'un cos de *Doltabar* , capitale du

Royaume de Decan (16). La curiosité de voir cette Ville l'en fit approcher avec une partie de ses gens; mais on lui déclara que l'entrée n'en étoit pas permise aux Etrangers. Elle est située dans une plaine fort unie, vers le pied d'une montagne presque ronde, qui dans la moitié de sa hauteur est non-seulement escarpée, mais taillée naturellement aussi droit qu'une muraille. Au sommet de cette montagne est une Forteresse, qui peut passer pour imprénable lorsqu'on n'y manque pas de vivres. On n'y peut monter que par un sentier étroit, qui est dans la Ville; elle est ceinte d'un double rempart, flanquée de tours rondes, environnée de fossés revêtus de pierres de taille, & munie d'un grand nombre de petites pièces de canon, dont quelques-unes sont à quatre ou cinq bouches. C'est-là que le Roi & les grands Seigneurs tiennent leurs femmes; ce qui en rend l'accès encore moins libre pour les hommes. Mais cette difficulté ne regardant que la Ville & la Forteresse, les Hollandois eurent la liberté de visiter les Fauxbourgs, qui sont fort grands & sans murs. Ils admirèrent l'abondance qu'ils y virent regner (17).

Le soir, ils se rendirent au Camp de *Melic-Ambaar*, Général des troupes du Royaume, où ils eurent la liberté de dresser leurs tentes, proche de son quartier. *Vanden Broeck* se présenta le lendemain à ce Seigneur, dont il sçavoit déjà les aventures. Le pays de sa naissance étoit l'Abyssinie. Dans sa jeunesse il avoit été esclave d'un Seigneur du Decan, qui l'avoit acheté vingt pagodes, c'est-à-dire, environ quatre-vingt francs. Après la mort de son Maître, il avoit eu le bonheur de plaire à sa veuve, qui n'avoit pas fait difficulté de l'épouser. Mais n'en ayant pas reçu beaucoup de richesses, il avoit pris le parti de s'établir dans les montagnes, où il avoit d'abord vécu de rapines. Une troupe de voleurs, qu'il avoit engagé à le suivre, s'étoit grossie jusqu'au nombre de cinq mille chevaux, malgré tous les efforts que *Nisiamian*, Roi de Decan, avoit faits pour les détruire. Enfin ce Prince, craignant d'être attaqué par le Mogol, offrit la paix à *Melic*, avec tous les avantages qu'il crut capables de le faire entrer dans ses intérêts. L'habileté de *Melic* n'étoit pas inférieure à son courage. Il refusa les offres du Roi; & le nombre de ses troupes n'ayant fait qu'augmenter, il se vit le chef d'une faction si puissante, qu'elle paroïssoit le mettre en état de tout entreprendre. La Cour lui fit alors des offres beaucoup plus considérables. Il répondit que si le Roi vouloit épouser sa fille & lui accorder le titre de Reine, il promettrait d'embrasser son parti & de ne l'abandonner jamais. Le Roi y consentit. Il fit couronner la fille de *Melic*, avec toutes les solemnités qui pouvoient garantir sa bonne foi; il le créa Général de ses armées; & ne mettant point de bornes à sa confiance, il le combla de richesses & de faveurs. Dans ce haut degré de fortune & d'autorité, *Melic* demeura fidèle à ses engagements, & n'oublia jamais ce qu'il devoit à son Maître. Mais il abusoit quelquefois de sa puissance pour satisfaire ses ressentimens. La première femme du Roi, fille du Roi de Perse, ayant reproché à celle qui l'avoit supplantée, de n'être qu'une misérable concubine & la fille d'un rebelle, *Melic* la fit empoisonner. Après la mort de *Nisiamian*, le Prince héréditaire, qui n'avoit que cinq ans, ayant été reconnu pour son successeur, *Melic*, pour s'assurer de la Regence, fit empoisonner

VANDEN

BROECK.

1617.

Situation de
Doltalar, Capitale
de Decan.Aventures de
Melic-ambaar.

VANDEN
BROECK.
1617.

aussi la Reine mere du feu Roi. Il gouverna depuis avec une autorité absolue. Le jeune Roi n'avoit que douze ans à l'arrivée des Hollandois. Melic faisoit tête alors aux forces du Grand Mogol, avec le secours du Roi de Golconde, qui lui entretenoit six mille chevaux, du Roi de Visapour, qui lui en fournissoit dix mille, & de celui de Ballegate, de qui il en recevoit douze mille. Ainsi Melic se voyoit à la tête de quatre-vingt mille chevaux, avec un nombre d'infanterie proportionné. Vanden Broeck visita ce redoutable camp, qui étoit presqu'au pied des montagnes de Gatos, dans l'endroit où le passage est le moins difficile (18).

Sa figure & son
araçiere.

Melic étoit noir & de haute taille. Il avoit le regard sévère; mais il sçavoit se faire aimer, autant qu'il étoit respecté. Sa discipline étoit rigoureuse; son gouvernement, équitable. Il apportoit un soin extrême à faire punir les voleurs. Pour supplice, il faisoit verser du plomb fondu dans le corps des coupables. Les liqueurs fortes étoient défendues dans son camp, sous peine de mort. L'abondance y regnoit d'ailleurs, quoiqu'il eût environ quatre lieues de circuit (19).

Audience qu'il
donne à Vanden
Broeck.

Lorsque Vanden Broeck parut devant lui, il le fit asseoir avec beaucoup de civilité. Il lui fit présent d'un fabre du Japon, d'un poignard de Java, & d'une veste d'or & de poil de chameau. Ensuite, s'étant informé de l'état des malades qui étoient demeurés à Patoda, il accorda pour eux un nouveau passeport. Le combat que les Hollandois avoient soutenu, dans leur route, lui avoit fait prendre une haute idée de leur valeur. Il proposa sérieusement à Vanden Broeck de demeurer à son service, en lui offrant une paye de cent pagodes par mois & le revenu d'un Village. Pendant l'audience, on lui amena quelques Députés du lieu où les Hollandois avoient été attaqués, qui venoient redemander quelques chevaux que Vanden Broeck leur avoit fait enlever. » Le voilà devant vous, leur répondit-il en riant; prenez-le lui-même. » Pourquoi vous laissez-vous prendre vos chevaux? « Après l'avoir quitté, Vanden Broeck fut conduit, par son ordre, à son logement & dans son écurie, où il vit un très-beau cheval Arabe, qui avoit coûté trois mille pagodes ou douze mille livres (20).

Continuation
de la route.

Les Hollandois, étant partis le 23 de Novembre, traversèrent plusieurs Villages & une petite Ville, d'où ils allèrent passer la nuit à *Jekedonne*, Bourg de la domination du grand Mogol, à trois *gans* ou douze cos du Grand Mogol. Le lendemain, ils ne traversèrent que trois Villages, dans l'espace de huit cos qu'ils firent jusqu'à la Ville d'*Ambar*, où ils furent obligés de prendre des vivres pour trois jours. La route du jour suivant fut de quinze cos, jusqu'au Bourg de *Degau*, où ils arriverent le soir après avoir traversé sept Villages. Le lendemain ils firent douze cos & demi, jusqu'au Bourg d'*Hartegum*; & le jour d'après, douze cos jusqu'au Bourg de *Mangalar*. Melic avoit exigé des sommes considérables de *Mangalar*, & de cinq cents autres Bourgs de la domination du Grand Mogol, qui sont situés dans un pays très-fertile, le long d'un bras du Gange (21).

Le lendemain, Vanden Broeck traversa ce bras à cheval, & fit douze cos,

(18) *Ibid.* & pages suivantes.

(19) Page 366.

(20) Page 367.

(21) *Ibid.*

pour aller loger le soir à *Cassio*, où il rentra sur les terres du Decan. Le jour suivant, il fit dix cos jusqu'à *Lavorra*; & delà, traversant une montagne, il passa par la Ville de *Gandaar*, frontiere du Royaume de Golconde, qui étoit gardée par un Renegat Portugais, nommé *Manffor Gaan*, avec un corps de six mille chevaux. Il vit, dans cette route, quantité de lièvres, de cerfs, de coqs de bruyere, de perdrix & de paons. On est surpris de trouver au sommet de la montagne, assez proche de la Ville, un grand étang fort poissonneux (22). La nuit suivante, les Hollandois, firent huit cos & traversèrent plusieurs Villages, pour arriver à *Carna*, sur le bord d'une riviere. Ils continuerent de marcher, sans cesser de voir quantité de Villages, jusqu'au lendemain, qu'ils se trouverent sur les terres de Golconde. On leur accorda la liberté de dresser leurs tentes au Village de Chamentapour, près de la Ville royale de *Caulas*, où l'armée du Roi étoit campée. Ils s'approchèrent le lendemain de cette Ville, mais sans pouvoir obtenir la liberté d'y entrer. Elle est située sur la pente d'une montagne, & ceinte d'une muraille de pierre blanche & grise (23). L'armée étoit composée de six mille chevaux, & de dix mille hommes d'infanterie.

De *Caulas*, les Hollandois rencontrèrent pendant trois jours plusieurs places ruinées, jusqu'à Golconde, où ils arriverent le quatrième, après avoir fait trente-six cos depuis *Chamentapour*. On leur refusa l'entrée de Golconde, parce que les Seigneurs du pays y font résider leurs femmes. Ils allerent loger à un demi cos d'une autre Ville, nommée *Bagganaga*, où le Sultan Mahomet *Cotta Bassa*, Roi de Golconde, tenoit alors sa Cour. Vanden Broeck informé que *Mier Cassiem*, Gouverneur de Masulipatan, se trouvoit alors dans cette Ville, lui fit donner avis de son arrivée. Le lendemain il se rendit lui-même chez le Seigneur, qui lui parut fort bien disposé pour la Nation Hollandoise, & qui lui fit espérer toutes sortes de faveur. Cependant lorsqu'il fut retourné au Bourg de *Mellidousiar*, où il étoit logé, & qu'il se disposoit à partir, son étonnement fut égal à son chagrin, de se voir arrêter, lui & tous ses gens, pour être conduits dans la Ville avec quelque sorte de violence. On leur donna pour prison une vieille grange, où ils passèrent tristement plusieurs jours, & d'où ils ne sortirent qu'après avoir fait divers présens aux Officiers qui devoient leur délivrer un passeport (24). Ils n'étoient pas même à la fin de leurs inquiétudes. Le Gouverneur de Masulipatan ayant appris qu'ils étoient libres, fit appeller Vanden Broeck & le pria de lui faire voir son passeport, sous le prétexte d'examiner s'il étoit en bonne forme. Mais lorsqu'il l'eut entre les mains, il refusa de le rendre, parce qu'il ne jugeoit pas à propos qu'une troupe si nombreuse passât dans son gouvernement. Le conseil qu'il donna aux Hollandois fut d'aller à *Petapoli*, d'où ils pouvoient se rendre à *Paliacatte*. Vanden Broeck se retira tristement, après avoir appris mieux que jamais, dit-il, à connoître le caractère des Indiens (25).

Bagganaga, suivant ses observations, est une fort grande Ville, qui offre un grand nombre de beaux édifices. Le Roi, qui n'étoit âgé que d'environ

VANDEN
BROECK,
1617.

Caulas, Ville
royale.

Ville de Gol
conde.

Les Hollandois
sont maltraités à
Bagganaga.

Ce que c'est que
cette Ville.

(22) Page 368.

(23) *Ibidem*.

(24) Page 369.

(25) *Ibidem*.

de passer la nuit à l'air. De Haas leur envoya le lendemain son yacht, mais sans canot. Les Indiens du pays refuserent de leur en louer & de les mener à bord. Ce fut un nouveau sujet de désespoir, qui les força de traverser les brisans à la nage, avec leurs armes sur leurs épaules, au péril d'être engloutis mille fois par les flots. Cependant ils arriverent tous à bord; & le-
vant aussi-tôt l'ancre ils firent voile vers Paliacate, où ils mouillèrent le lendemain. Vanden Broeck se rendit avec soixante-trois de ses gens au Fort Hollandois de Gueldres; mais, en finissant le récit de ce voyage, il n'explique pas quel fut le sort du reste de sa troupe (31).

Après avoir pris quelques jours de repos, il consentit à s'embarquer avec de Haas, pour croiser sur les Portugais. Leur escadre étoit composée du Vaisseau le *Dergoes*, de trois fregates & d'une sangueselle. Ils se rendirent d'abord à *Tirepopeliere*, où la Compagnie avoit une loge, & d'où leur curiosité les conduisit par terre à *Polosere* & au Fort de *Bardaava* (32). Ils y furent bien reçus des Indiens, mais fort dégoutés de leurs usages par un spectacle barbare, dont ils ne purent se dispenser d'être témoins. Une fort jolie femme, de l'âge de vingt ans, devoit se brûler le lendemain avec le corps mort de son mari, & paroïssoit s'y préparer avec beaucoup de fermeté. Vanden Broeck & de Haas s'efforcèrent de lui faire perdre ce dessein. Elle ferma l'oreille à tous leurs discours. Son devoir leur dit-elle, l'obligeoit de suivre son mari dans l'autre monde. Elle ne vouloit pas demeurer exposée au mépris de sa famille & au rébut de tous les hommes, dont aucun ne voudroit l'épouser. Mais elle pria les deux Hollandois d'intercéder après sa mort pour ses malheureux enfans, & d'obtenir du Naïck qu'ils fussent nourris. Vanden Broeck la voyant attendrie par cette idée, renouvella ses efforts & lui promit, si elle vouloit abandonner sa résolution, de la transporter dans un autre pays, où son aventure seroit ignorée. Elle rejetta cette offre avec la même obstination. Le jour de la cérémonie, elle se para de ses meilleurs habits & de ses bijoux. Elle se frotta les yeux de jus de limon, & prononçant plusieurs fois le seul nom de *Ram*, elle se jeta intrépidement dans le feu. Quantité de Prêtres Banianes, qui étoient autour d'elle, faisoient un si grand bruit de leurs tambours, qu'il falloit être fort près du bucher pour entendre ses dernières paroles. Mais les Hollandois avoient eu la précaution de s'approcher. Ils observerent que le bucher étoit composé de bois & de quelques bassins remplis d'huile, au milieu desquels on avoit ménagé un espace creux, dans lequel ils virent sauter la victime; & qu'aussi-tôt tous les assistans prirent des tisons brûlans dont ils couvrirent cet espace, avec des cris si confus, que si elle pouvoit des gémissemens & des plaintes, il étoit impossible de les entendre (33). Le lendemain, on vit paroître une Comete surprenante, en forme de longue flamme, qui parut se détacher du Ciel, & qui traversant l'air comme un trait, alla tomber dans le pays du Naïck de Sangier. Les habitans la regarderent comme le présage d'une guerre sanglante; & le hazard soutenant cette opinion, il arriva effectivement qu'un mois après, *Istopo*, Général du Naïck de *Madre*, commit les plus cruels ravages dans cette con-

VANDEN
BROECK.
1618.
Il se rend à Pa-
liacate.

Vanden Broeck
se rendit à Tirepo-
peliere.

Il voit brûler
une femme in-
dienne.

Comete & ses
suites.

(31) Page 372.

(32) Page 373. L'Auteur ne nous apprend pas ce que c'étoit que ces Places; & tel est le

défaut des Relations Hollandoises, outre ce-
lui d'altérer les noms propres.

(33) Page 374.

VANDEN
BROECK.
1618.

trée. Les Hollandois, obligés eux mêmes, de sauver les effets de la Compagnie, abandonnerent, le 30 de Mars, une belle & riche loge que le Naick leur avoit accordée (34).

Après différentes courses, qui donnerent occasion à l'Auteur d'acquérir une parfaite connoissance (35) des mœurs & des usages de la côte de Coromandel, sur-tout dans le Royaume de *Cotebipa*, où il résida long-tems à *Nysampatnam*, il se rendit à Achin, pour y faire confirmer le Traité de cette Cour avec les Hollandois. Il y vit le Roi de Pahan, dont le pays avoit été conquis par celui d'Achin, & qui étoit réduit à suivre son vainqueur dans la foule, comme un homme de la lie du peuple. Vanden Broeck observa que le Commerce du poivre étoit fort diminué dans le Royaume d'Achin, depuis que le Roi avoit fait couper la plus grande partie des arbrisseaux pour semer du riz à leur place. De Sumatra, il alla relâcher le 7 de Novembre à Jacatra, où il apprit avec beaucoup d'étonnement que le Général Coen étoit en guerre avec le Roi de Bantam, & qu'il se fortifioit soigneusement pour résister à ses ennemis. Cette division eut des suites si importantes, par l'intérêt que les Anglois y prirent, & par l'occasion qu'elle donna aux Hollandois de s'établir solidement dans l'Isle de Java, que le récit de l'Auteur doit être respecté, du moins dans ses principales circonstances.

Le Roi d'Achin
fait couper les
arbrisseaux qui
portent le poivre.

Récit de l'origine
de Batavia.

Occasion de la
guerre avec les
Anglois.

Vanden Broeck s'étoit disposé le 11 de Décembre à partir pour Surate, lorsqu'on apprit à Jacatra que les Anglois s'étoient emparés par trahison d'un Navire Hollandois, nommé le *Lion noir*, qui venoit de Patane. Cette nouvelle lui fit abandonner le dessein de son voyage. Il résolut de fortifier la loge de sa Nation à Jacatra, pour la mettre en état de se défendre contre les Anglois, de la part desquels il jugea qu'il falloit s'attendre à d'autres insultes. Elle fut entourée aussi-tôt de palissades, & d'un rempart de terre. Les Javanois voyant croître ces travaux, commencerent aussi à se fortifier. C'étoit se déclarer pour les ennemis de la Compagnie Hollandoise. Alors Vanden Broeck jugea qu'il falloit périr, s'il n'avoit pas des murs capables de le défendre ; & dans une si juste crainte, il entreprit de faire de sa Loge un Fort à l'épreuve de toutes sortes d'assauts. Il y fit travailler de toute sa force : » Ainsi, dit-il, » dans un tems où les Hollandois ne pensoient à rien moins qu'à s'emparer d'une Place dans les Indes, ou à s'en approprier par aucune autre (36) » voie, la nécessité les contraignit d'en occuper une & d'y bâtir une Fortesse, qui est devenue leur boulevard. Ils doivent cet Etablissement à la jaloussie des Anglois, qui ne s'imaginoient pas que la guerre qu'ils entreprennent dût procurer cet avantage à leurs ennemis. Les hommes forment des » projets, & Dieu dispose des événemens (37).

On se fortifie de
part & d'autre.

Le Roi de Jacatra comprit assez quelles pouvoient être les suites de l'entreprise des Hollandois. Il avoit autrefois reçu d'eux de l'artillerie, dont il fit des batteries régulières. De part & d'autre on s'arma de défiance, & les ouvrages furent poussés avec le dernier empressement. Mais les Javanois, qui l'emportoient par le grand nombre & qui avoient des matériaux en abondance,

(34) *Ibidem*.

(35) Il dit qu'il y avoit passé six années en différens tems. Ses Remarques trouveront place dans la Description générale.

(36) Voyez les Relations précédentes & le Mémoire de Matelief, pour juger de la sincérité de cette réflexion.

(37) Page 400.

avançoient beaucoup plus leur travail. Dans une seule nuit, ils dressèrent sous la Loge des Anglois, vis-à-vis d'un cavalier du Fort, une batterie de cables, de bois & de terre, qui auroit pû fermer la riviere aux Hollandois. Vanden Broeck assembla le Conseil, & fit considerer que si l'on n'arrêtoit promptement cet ouvrage, la perte du Comptoir & la ruine de la Compagnie étoit certaine aux Indes. On prit la résolution de tenir ferme, de continuer les fortifications & de ne pas se borner même à la défensive (38). Un Commis, nommé *Lefevre*, fut envoyé le 23 de Décembre à la Loge des Anglois, pour leur déclarer que s'ils ne supprimoient pas volontairement la nouvelle batterie, on étoit déterminé à la détruire. Ils répondirent que c'étoit l'ouvrage du Roi & de ses Sujets, & qu'ils n'avoient ni le droit ni l'intention d'y toucher. A peine Lefevre les eut-il quittés qu'ils y reçurent les Javanois, comme s'ils n'eussent pû leur en refuser l'entrée. Le Général Hollandois, qui étoit arrivé au Fort, fit prendre aussi-tôt les armes, & chargea trois Officiers, chacun avec sa troupe, de mettre le feu tout à la fois au quartier de la tranchée Javanoise, au quartier des Chinois, & à la Loge Angloise, qui embrassoit la nouvelle batterie. On tira sur eux quelques coups de canon, qui ne leur causerent aucun mal. Vanden Broeck eut ordre de faire tirer sur la Ville, de la batterie du cavalier, qui n'étoit encore qu'à demi élevé, dans l'esperance de faire breche au mur ennemi. Cinquante coups de canon, qui furent tirés pendant la nuit, ayant produit peu d'effet, on cessa, pour épargner la poudre. Les habitans de la Ville firent jouer aussi leur artillerie, qui tua quinze hommes aux Hollandois & qui leur en blessa huit ou dix (39).

La Ville de Jacatra étoit située à douze lieues de Bantam (40), sur le bord d'une riviere. Le Roi l'avoit fait entourer, depuis peu, d'une bonne muraille de pierre rouge, & flanquer d'un gros cavalier, fort élevé, d'où le canon pouvoit incommoder beaucoup les Hollandois. L'entrée de la riviere étoit défendue aussi par un bastion; & le Roi fit boucher le passage avec des estacades, pour empêcher les Hollandois de sortir. Pour eux, le fond de leur loge, qu'ils venoient d'ériger en Fort, consistoit dans un nouveau bâtiment, nommé *Maurice*, qui regnoit sur la riviere, & dans le vieux, nommé *Nassau*, qui faisoit face au Sud (41). Il y avoit au côté Septentrional une courrine de terre, le long du rivage, & une palissade de neuf pieds de hauteur, & de sept d'épaisseur, mais qui étant sans parapet, laissoit voir les Hollandois à découvert. Le côté oriental avoit trois angles ouverts, & le cavalier à demi élevé, sur lequel on n'avoit pas laissé de placer déjà deux pieces de canon de fonte. L'angle qui étoit sur la riviere, du côté du bâtiment de Maurice, étoit élevé de deux pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & capable de défense contre une irruption, sans être à l'épreuve du mousquet. Il étoit muni de deux pieces de fonte & de cinq autres pieces, grosses & petites. L'angle de Nord-Est, qui regardoit la mer, étoit de même hauteur que la courrine, avec des palissades jusqu'au parapet, & un toit de bois pour se garantir de la pluie. Il étoit muni de sept pieces de canon. Au côté du Nord-Ouest, on n'avoit pas encore commencé d'angle, quoiqu'on en feroit la nécessité. Il n'y avoit qu'une simple défense de bambou, devant le bâ-

VANDEN
BROECK
1618.

Déclaration des
Hollandois.

Ils commencèrent
les hostilités.

Ouvrages de
l'ennemi.

Nouveau Fort
des Hollandois.

(38) *Ibid.*

(39) Page 401.

(40) Par les six degrés dix minutes.

(41) Page 402.

VANDEN
BROECK.
1618.

timent de Nassau, & une galerie d'où l'on pouvoit tirer le mousquet (42).

Le Général Coen, dont l'attention étoit partagée par d'autres soins, nomma Vanden Broeck, Capitaine-Major de la place. On continua de tirer tout le jour, tandis qu'on ne perdoit pas un moment pour achever le cavalier. Mais comme les Hollandois étoient à découvert en tirant, ils furent obligés d'employer leurs belles toiles & leurs précieuses marchandises pour se couvrir. Un de leurs Officiers, qui entreprit de se rendre maître de la batterie ennemie, y fut tué avec sept hommes, & cet incident releva beaucoup l'audace des Javanois. Ils mirent la tête du Lieutenant au bout d'un mât, devant leur batterie du cavalier; & malgré les oppositions de Vanden Broeck, ils dressèrent une seconde batterie dans le quartier des Chinois, c'est-à-dire, près du bâtiment de Nassau.

Le Pangoran de
Bantam prend
part à la guerre,
solicite par les
Anglois.

Cependant la nouvelle de cette guerre étant passée à Bantam, le *Pangoran* (43), ou le Ministre du jeune Roi, reprocha au Roi de Jacatra d'avoir souffert que les Hollandois eussent poussé leurs travaux, & de ne s'y être pas opposé dans l'origine. Quoiqu'il eût depuis long-tems en mauvaise intelligence avec lui, la crainte d'être attaqué à son tour, si les Hollandois demeuroient vainqueurs, le porta aussi-tôt à lui envoyer un secours de quatre cens hommes. D'ailleurs les Anglois ne cessoient de l'animer; & lorsqu'ils eurent appris que leur loge avoit été brûlée à Jacatra, ils le sollicitèrent vivement de faire brûler aussi celle de la Compagnie Hollandoise à Bantam. Mais il ferma l'oreille à leurs instances.

Rencontre des
Flottes Angloi-
ses & Hollandoi-
ses.

Les Hollandois avoient dans leur Fort, deux cens quarante hommes, capables de porter les armes; mais ce nombre, qui suffisoit pour faire tête aux Indiens, n'auroit pas résisté long-tems à une Flotte Angloise d'onze Vaisseaux, qui étoit attendue de jour en jour, s'il ne leur en étoit arrivé sept, que la fortune sembloit avoir réunis en leur faveur, dans une occasion si pressante. Coen s'embarqua promptement pour aller au-devant des ennemis. Il les rencontra le 31, dans le Déroit, & l'infériorité du nombre ne l'empêcha point de porter sur eux; mais le vent ne lui ayant pas permis de les joindre, les deux Flottes s'observerent quelque tems. L'Auteur du Journal, sans parler d'aucun combat, raconte que les Anglois brûlerent un Vaisseau Hollandois, nommé le *Lion Noir*, qu'ils avoient pris avec sa cargaison (44). Cette perte n'eut point apparemment de suites plus fâcheuses, puisqu'il ne paroît pas que la Flotte Angloise en devînt plus utile au Roi de Jacatra. Au contraire les Hollandois ayant achevé leurs ouvrages, firent planter de nouveaux drapeaux sur les quatre angles de leur Fort, & commencerent à battre si furieusement la Ville, que les Javanois, effrayés, témoignèrent quelque disposition à la paix. On entra sérieusement en négociation. Le Roi demandoit, pour premier article, que toutes les nouvelles fortifications fussent démolies, & qu'on lui payât une somme de huit mille réales pour le dedommager des frais de la guerre. Les Hollandois rejeterent la premiere partie de cette proposition, & répondirent d'abord à la seconde, qu'ils n'avoient pas fait la guerre sans raison,

(42) On ne change rien à cette description de l'Auteur.

(43) C'étoit le Gouverneur du jeune Roi & le Chef de son Conseil dans sa minorité.

Voyez les *premières Relations Hollandoises*.

(44) Page 405. On lit dans le Voyage de Rectheren, qu'il y eut un combat.

& qu'ils

& qu'ils n'avoient pas moins souffert que le Roi. Cependant leur Conseil fit réflexion qu'ils étoient mal pourvus de poudre ; qu'ils avoient à craindre qu'on ne leur coupât l'eau , ce qui leur auroit ôté l'espérance de se défendre plus de deux mois ; qu'ils faisoient une perte considérable par l'usage auquel ils étoient obligés d'employer leurs belles toiles , pour se couvrir dans leurs ouvrages ; qu'il étoit à souhaiter pour eux de mettre en sûreté la loge de Bantam , comme l'unique lieu d'où ils pouvoient faire donner des avis aux Vaisseaux de leur Nation qui arrivoient de l'Europe ; enfin que de quatre mois ils ne pouvoient recevoir aucun secours de Coen , qui avoit fait voile aux Moluques. De si fortes considérations disposèrent le Conseil à faire offrir au Roi six mille réales , à condition que les anciens Traités recommenceroient à s'observer comme auparavant ; que le Fort demeureroit dans l'état où il étoit jusqu'au retour du Général Coen , ou des premiers Vaisseaux qui reviendroient des Moluques ; & que pour prévenir de nouveaux différends , les Anglois ne feroient plus leurs logemens si près du Fort. On ajouta , par une autre délibération , que les Javanois mêmes & les Chinois ne pourroient bâtir qu'à vingt toises des fortifications Hollandoises (45).

Quelques Députés , qui furent envoyés au Roi avec ces articles , les rapporterent signés de sa main. Alors Vanden Broeck fit arborer de tous côtés des Pavillons blancs , & la joie parut commune dans les deux partis. Les Hollandois livrèrent , dès le même jour , la somme dont on étoit convenu , & reçurent du Roi divers présens. On étoit au 21 de Janvier 1619. Le Roi fit prier le lendemain Vanden Broeck de lui rendre une visite , autant pour suivre l'exemple des anciens Commandans Hollandois , que pour lui donner une marque de confiance & d'amitié. Cette proposition fut examinée au Conseil , qui n'y découvrit aucun danger. Vanden Broeck se rendit à la Cour , le jour suivant , avec cinq soldats & un simple domestique ; escorte qu'il croyoit moins nécessaire à sa sûreté qu'à l'honneur de son rang. Il y porta même des présens. Mais à peine y fut-il entré , qu'il se vit environné d'une troupe de Javanois , qui l'arrêterent prisonnier (46). Si cette trahison , dit-il , fut un malheur pour lui , elle tourna heureusement à l'avantage de la Compagnie ; car , suivant les mesures concertées entre les Anglois & les Javanois , il auroit été impossible aux Hollandois de conserver le Fort jusqu'à l'arrivée de leur Général. Les Anglois avoient déjà planté secrètement seize pieces de canon sur leur nouveau logement , & le Fort n'auroit pu se défendre d'une (47) surprise.

Vanden Broeck fut conduit devant le Roi & le Chef des Anglois , qui lui firent lier les pieds & les mains. Il reçut ordre d'écrire à ses gens qu'il étoit zems de se rendre , parce qu'ils ne pouvoient éviter d'y être contraints , & qu'ils étoient menacés de n'obtenir aucun quartier. Ce billet fut porté au Fort. Malgré la consternation qu'il y répandit , les Hollandois répondirent qu'ils ne pouvoient se déterminer si promptement à se soumettre aux ordres d'un Commandant captif. Le lendemain , Vanden Broeck fut forcé d'écrire un nouveau billet , par lequel il confirmoit le premier , en offrant à sa garnison , de la part du Roi , un Vaisseau Anglois pour se retirer. Les Hollandois ,

VANDEN
BROECK.
1619.
Craintes des
Hollandois.

La paix se con-
clut en apparen-
ce.

Vanden Broeck
est arrêté par tra-
hison.

On le force d'é-
crire à sa gar-
nison de se rendre.

(45) Pages 409 & 410.

(46) Page 411.

Tome VIII.

(47) Il paroît que les Anglois de Jacatra étoient simplement ceux du Comptoir.

VANDEN
BROECK.
1619.

qui avoient repris courage pendant la nuit, protestèrent qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cependant, deux jours après, ils firent offrir au Roi deux milles réales pour la rançon de leur Gouverneur. Mais loin d'accepter cette offre, le Roi fit charger son prisonnier de chaînes, & l'envoya, sous la conduite de deux Anglois, à l'endroit du rempart de la Ville qui répondoit au cavalier du Fort, avec ordre de sommer le Fort de se rendre & de menacer la garnison des dernières extrémités. Le trouble & l'indignation dont il étoit rempli ne l'empêchèrent pas de recueillir son attention pour observer le rempart. Il reconnut que si les Hollandois n'eussent pas cessé de battre en breche, la muraille n'auroit pas résisté longtemps à leurs boulets (48).

Il est présenté
à ses gens la corde
de au col.

Il fut présenté à la vue de ses gens, la corde au col. Mais au lieu de leur proposer de se rendre, il les exhorta de toute sa force à se défendre courageusement. Dans la colère où cette généreuse tromperie jetta ses guides, ils le ramenèrent au Palais en le traînant sur le pavé (49) ; & pour suppléer aux espérances qui leur avoient manqué, ils jetterent le même jour dans le Fort, des flèches, auxquelles ils avoient attaché des billets, par lesquels ils offroient des conditions favorables si l'on vouloit se rendre, en protestant qu'après cet avis, on ne pourroit pas leur imputer le sang qui seroit répandu. Le lendemain les Hollandois reçurent une lettre de *Dael*, Chef des Anglois, par laquelle il leur proposoit, pour éviter de part & d'autre toute effusion de sang, de remettre entre ses mains le Fort & le canon. Il promettoit de donner la vie à la garnison & à tous les habitans, de quelque Nation qu'ils fussent, & de les garantir de la violence des Javanois. À ceux qui voudroient s'engager au service des Anglois, ils offroient les mêmes gages qu'ils avoient reçus jusqu'alors de la Compagnie, & deux mois de plus pour le prix de l'engagement. Il assuroit que toutes ces conditions étoient approuvées du Roi, & que si l'on étoit disposé à les accepter, on pouvoit lui envoyer des Députés, pour la sûreté desquels il donneroit des otages (50).

Une Lettre des
Anglois fait im-
pression sur eux.

Cette lettre fit plus d'impression que les menaces. Le Conseil du Fort ne pouvoit douter que le Roi & les Anglois ne se fussent liés par un Traité pour détruire la Place. Il voyoit leurs batteries prêtes, leurs enseignes arborées. Il ne lui restoit de poudre que pour l'espace d'un jour ; &, suivant toute apparence, le Général Coen ne pouvoit être revenu que dans quatre mois. Enfin la plus grande partie de la garnison étoit accablée de maladie ou de fatigue, & le nouveau logement d'ailleurs ne pouvoit être assez promptement muni de terre pour résister au canon. De si puissantes considérations déterminèrent les Officiers Hollandois à capituler, d'autant plus que le Général Coen avoit déclaré avant son départ, que si l'on étoit obligé de rendre la Place, il aimoit mieux qu'elle fût livrée aux Anglois qu'aux Javanois. Cette résolution fut signée de vingt personnes, le 30 Janvier 1619, & approuvée de tous les habitans du Fort (51).

Raisons qui les
obligent de capi-
tuler.

Qui n'auroit pas crû le triomphe des Anglois certain, & les Hollandois à la veille d'être chassés pour jamais de Jacarra ? Dès le lendemain, *Dael* en-

(48) Page 412.

(49) *Ibidem*.

(50) Page 413.

(51) Pages 414 & précédentes.

voya un Commis dans la Place. On convint des articles suivans : Que le Fort , les habitans qui n'étoient pas soldats ou matelots , & les munitions de guerre demeureroient au pouvoir des Anglois ; que les marchandises , l'argent & les joyaux demeureroient au Roi ; que les Anglois donneroient aux Officiers & à la garnison un bon Vaisseau , monté de deux pieces de canon , avec cinquante mousquets , vingt picques , un baril de poudre , des voiles , des ancres , des cordages , & des vivres pour six mois ; que le Roi leur donneroit deux mille réales en argent ; que les Hollandois feroient voile à Coromandel , sans relâcher en aucun autre lieu sur la route ; que tous les Chrétiens qui se trouvoient dans le Fort auroient la liberté de se retirer , avec six mille deux cens réales & leur bagage ; que ceux qui ne l'étoient pas reconnoitroient les Anglois pour maîtres , à l'exception des Javanois ; qu'aucun des prisonniers & de ceux qui pouvoient porter les armes ne serviroit de neuf mois contre les Anglois ; mais que les prisonniers feroient relâchés , pour aller rejoindre leur troupe. D'un autre côté , les Anglois s'obligerent à fournir aux Hollandois deux Vaisseaux , pour se défendre de toute insulte , pendant qu'on équiperait celui qui devoit les transporter , & à leur donner un passeport , qui conserveroit toute sa force jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur Général. Cette capitulation fut signée le premier de Février , par *Wydurck-rama* , Roi de Jacatra , & par les principaux Officiers des deux Partis. Dès le soir du même jour , toute l'argenterie du Général Coen fut livrée à Dael. Cependant Vanden Broeck n'obtint point encore la permission de retourner dans le (52) Fort. Mais la fortune , qui veilloit pour les Hollandois , rétablit le lendemain leurs esperances par une révolution surprenante.

Le Gouverneur de Bantam , jaloux de la proie qui alloit tomber au Roi de Jacatra , & touché d'ailleurs des avantages que les Hollandois lui faisoient offrir pour l'engager dans leurs intérêts , n'avoit pas plutôt appris la captivité de Vanden Broeck , qu'il avoit fait partir deux mille hommes , sous la conduite du *Dommagon* (53) , avec ordre de s'opposer à la ruine du Fort. Ce corps de troupes , étant arrivé le 2 à Jacatra , y fut reçu comme un nouveau secours. Le Dommagon se présenta au Roi , qui étoit sans défiance , & lui remit une lettre dont il étoit chargé pour lui. Mais comme il se trouvoit seul avec ce Prince , il prit ce moment pour lui mettre le poignard sur la gorge , tandis que par son ordre ses gens se saisirent des avenues du Palais. Ils furent bien-tôt maîtres de toute la Ville. Le Roi , forcé par la crainte , se soumit à toutes les loix qui lui furent imposées (54). Vanden Broeck fut tiré de sa prison & mené à Bantam. Les Anglois n'eurent pas d'autre ressource que de se retirer dans leur Comptoir ; & le Fort ne fut plus environné que des troupes de Bantam , qui , pour faire valoir aux Hollandois le service qu'elles étoient venues leur rendre , y portoient toutes sortes de rafraîchissemens , à condition néanmoins qu'ils cesseroient de travailler aux fortifications.

VANDEN
BROECK.
1619.
Capitulation.

Étrange révolution , qui rétablit les Hollandois.

Comment le Roi de Jacatra se laisse surprendre.

(52) Page 415.

(53) Titre du premier Officier militaire de Bantam , comme celui du Gouverneur étoit le *Pangoram*.

(54) Ce fut un présage de la destinée qui l'attendoit. A la fin il fut chassé de son Royau-

me avec ses femmes & son fils aîné. Il se retira d'abord dans l'intérieur de l'Isle ; mais ayant été contraint de revenir , il fut réduit à gagner sa vie à la pêche , avec un canot.

Page 416.

VANDEN
BROECK.

1619.

Le Fort est nommé Batavia.

1620.

Retour du Général Coen.

La Ville de Jacatra est détruite.

Circonstances tirées de Rechten.

Coen force le Gouverneur de Bantam de lui rendre les prisonniers Hollandois.

Allégorie Indienne.

Vanden Broeck reçut des caresses à Bantam, mais il y fut étroitement gardé dans le Palais du Roi. L'espérance du Gouverneur étoit, qu'à l'arrivée du Général Coen la reconnaissance porteroit les Hollandois à lui remettre le Fort. Cependant ils y continuoient secrètement leurs ouvrages; & suivant le conseil que Vanden Broeck leur avoit donné, ils lui donnerent le nom de *Batavia*, qu'ils mirent en grosses lettres au-dessus de la porte. Lorsqu'ils eurent achevé tout ce qu'ils avoient entrepris pour le rendre capable d'une vigoureuse défense, & que par des soins continuels ils l'eurent pourvu de vivres, leur courage se ranima si vivement qu'ils pensèrent à éloigner les Javanois de leurs murs. Ils firent des sorties, qui leur rendirent toute leur liberté. Mais elles exposèrent plusieurs fois Vanden Broeck au danger d'être poignardé (55).

Enfin Coen parut le 25 de Mars & mouilla sous le Fort. La Flotte qu'il amenoit des Moluques étant composée de dix-sept voiles, il trouva peu de résistance à Jacatra. Douze compagnies de soldats & de matelots, qu'il fit débarquer le jour suivant, emportèrent la Ville dans l'espace de trois jours. Il en fit raser les murs & détruire les maisons. L'Auteur du Journal s'étend peu sur ce grand événement; mais on en trouve quelques circonstances dans un autre Voyageur. » Le Général, suivant le récit de Rechteren (56), ayant fait débarquer onze cens hommes, leur fit passer la rivière & donna aussitôt l'ordre de l'assaut. La Ville, qui n'étoit qu'à une portée de mousquet du Fort, fut vigoureusement attaquée. Son Roi prit la fuite, avec une partie des habitans; & le reste, à l'exception des femmes & des enfans, fut passé au fil de l'épée. Les murailles furent rasées, la Ville brûlée, & tout en fut éteint jusqu'au nom. Après avoir fait cette conquête, on prit des mesures pour se l'assurer. On travailla promptement aux fortifications de Batavia, & cette Place s'accrut bien-tôt, avec les forces des Hollandois (57).

La Flotte se rendit le 8 d'Avril dans la rade de Bantam, d'où Coen fit demander sur le champ au Gouverneur tous les prisonniers de sa Nation. Outre Vanden Broeck & ceux qui avoient été amenés de Jacatra, les Anglois avoient mis en dépôt, dans Bantam, soixante-dix autres Hollandois qu'ils avoient pris sur le *Lion noir*. Il parut dur au Gouverneur de se les voir enlever avec si peu de ménagement; & dans le ressentiment d'une demande si brusque, il menaça Vanden Broeck de le faire tuer. Cependant Coen lui ayant fait déclarer que si les prisonniers n'étoient à bord dans vingt-quatre heures il devoit s'attendre à voir employer la force, il prit le parti d'en renvoyer soixante-trois; mais il retint encore Vanden Broeck avec sept ou huit autres. Le soir, étant seul avec Vanden Broeck, il lui dit; » qu'il le comparoit à un petit oiseau, qu'un Roi tenoit dans une cage d'or, où il mangeoit les meilleurs morceaux de sa table, & où il le combloit de caresses. L'oiseau dit un jour au Roi: Il est vrai que vous me faites beaucoup de bien; mais de quoi me sert-il? Permettez qu'au moins une fois je me serve de mes ailes. Je vous promets de revenir dans la cage dorée où vous me traitez si bien.

(55) *Ibidem*.

(56) Dans la Relation de son voyage, page 160.

(57) Vanden Broeck raconte que Coen fut fâché, à son arrivée, qu'un autre que lui eût

donné un nom au Fort, & qu'il fit effacer celui de *Batavia*, qu'il trouva écrit sur la porte. Mais ce nom n'en a pas moins subsisté. Voyez, ci-dessous la Description de Batavia par Graaf.

» Le Roi prenant trop de confiance à cette promesse, lui laissa prendre l'es-
 » sor. L'oiseau revint effectivement ; mais ce ne fut pas pour rentrer dans
 » sa cage (58).

Le Gouverneur vouloit faire entendre, par cette allégorie, qu'il craignoit le retour de son prisonnier. Cependant il se détermina, le lendemain, à lui rendre la liberté. Vanden Broeck étant retourné à Batavia avec la Flotte, y fut reçu comme si tant d'heureux événemens n'eussent été dûs qu'à lui. Coen le renvoya bien-tôt devant Bantam avec quelques Vaisseaux, pour retirer de cette Ville tout ce qui appartenoit à la Compagnie Hollandoise. Quantité de Chinois, qui vinrent se rendre à lui, furent conduits à Batavia pour grossir le nombre des habitans. Cependant il reçut ordre du Général d'en faire la déclaration au Pangoran, qui répondit que ces fugitifs le touchoient peu, & qu'il leur laissoit la liberté de choisir leur retraite. Il ajouta qu'il avoit bien prédit que l'oiseau s'envoleroit, & que s'il revenoit ce ne seroit pas pour rentrer dans sa cage, mais pour faire envoler d'autres oiseaux avec lui (59). Le refus qu'il fit de livrer les marchandises de la Compagnie & onze Hollandois, qui occupoient encore le Comptoir, devint l'occasion d'une guerre fort vive, qui acheva de justifier sa prédiction. Vanden Broeck commença les hostilités le 2 d'Août. Dans l'espace de quelques mois, les Hollandois enlevèrent, aux environs de Bantam, neuf jonques de différentes grandeurs, quinze Tingans, dix-huit Uligres, quarante-sept Javanois & trente-quatre femmes; sans compter cent trente-deux Chinois, dont la plupart venoient se rendre volontairement, dans le dessein de quitter Bantam & de s'établir à (60). Batavia.

Les Anglois, qui étoient en guerre ouverte avec la Hollande, ne se trouvant pas assez forts aux Indes pour continuer plus long-tems de s'opposer à la naissance & aux progrès de cet établissement. Quelques-uns de leurs Navires ayant paru dans le Détroit de la Sonde, au commencement de l'année 1620, Vanden Broeck reçut ordre d'aller croiser sur eux, avec une escadre de six gros Vaisseaux & d'un yacht. Il en découvrit un, qu'il contraignit de venir mouiller sous le pavillon Hollandois. Mais au lieu du butin qu'il avoit fait espérer à ses gens, il n'eut à leur donner que la nouvelle de la paix, qui étoit conclue entre l'Angleterre & la Hollande, & dont le Capitaine Anglois lui offrit des preuves par la lecture de plusieurs lettres, en l'assurant qu'il étoit suivi d'un yacht de la Compagnie, qui venoit l'annoncer aux Indes. Elle fut publiée à l'arrivée du yacht, le 9 de Juin 1620. Les Anglois demandèrent qu'on leur accordât, dans la nouvelle Ville de Batavia, la même place qu'ils y avoient eue, pour y bâtir un Comptoir. Mais elle leur fut refusée, parce qu'elle étoit trop voisine du Fort. Coen leur assigna un autre lieu, proche de l'ancien Palais du Roi, sans faire beaucoup d'attention à leurs plaintes (61).

Vanden Broeck, trop estimé pour demeurer long-tems sans emploi, se vit bien-tôt revêtu du titre de *Chef & Directeur des Comptoirs d'Arabie, de Perse & des Indes*, & chargé d'aller travailler dans ces contrées à l'avancement du

VANDEN
BROECK.
1620.

Guerre avec
Bantam.

La paix se con-
clut entre les
Anglois & les
Hollandois.

Vanden Broeck
est envoyé dans
la Mer-rouge.

(58) Page 417. Les Indiens aiment les fa-
bles & les allégories.

(59) Page 418.

(60) Page 419.

(61) Page 421.

VANDEN
BROECK.
1620.

Commerce de la Compagnie (62). Il partit le 16 de Juin sur le Vaisseau les *Armes de Zélande*, dont il prit aussi le Commandement; & le 22 d'Août, il mouilla dans la rade d'Aden. En approchant de cette Ville, il observa qu'on voyoit souvent bouillonner les flots, & s'élever aussi rouges que du sang; ce qui lui parut causé par la rapidité des torrens & des ravins, qui apportent des terres quantité d'eau de cette couleur. Il remarqua même que si l'on puisoit de cette eau rouge, on y trouvoit un sédiment épais, de sable qui l'étoit aussi; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher plus loin l'origine du nom qu'on a donné à cette mer (63).

Ses succès.

On doit juger, par les obstacles qui avoient arrêté ses premières entreprises, que ses Maîtres avoient obtenu du Grand-Seigneur les permissions que le Bacha de Chenna lui avoit refusées. Non-seulement il fut bien reçu dans tous les Ports de la mer rouge, mais il obtint, avec la liberté du Commerce, celle de prendre une maison dans Aden, où il laissa quelques Facteurs & des fonds. Ensuite, pressé par la mousson, il remit à la voile pour Surate, où il arriva le 4 d'Octobre, & où le Gouverneur & les habitans ne parurent pas moins satisfaits de le revoir. Après y avoir pris possession de son emploi, il se rendit à *Brochia*, à *Camdaia* & à *Amadabat*, pour y visiter les Comptoirs qu'il y avoit anciennement établis. Ensuite il envoya *Wouter Heute*, un de ses Commis, à la Cour d'Agra, pour y résider auprès du Grand-Mogol, avec la qualité de Chef du Commerce (64). Tout sembloit favoriser ses desseins, lorsqu'on apprit à Surate qu'un Vaisseau Hollandois, nommé le *Samson*, s'étoit saisi de plusieurs navires richement chargés, qui appartenoient à divers Sujets du Grand Mogol. Ces hostilités, dont la raison n'est point expliquée dans le Journal, exposèrent au dernier danger les fonds de la Compagnie, qui montoient à plus de six tonnes d'or, dans les Etats du Grand Mogol. Les Anglois augmentèrent le mal, en représentant à la Cour que l'expérience vérifioit enfin ce qu'ils avoient publié dans tous les tems, & qu'on pouvoit connoître si les Hollandois étoient de vrais Marchands, ou s'ils n'étoient pas plutôt des voleurs & des Pirates (65). Cependant le zèle & l'habileté de Vanden Broeck arrêterent les suites de ce déchaînement.

Visite qu'il fit
des Comptoirs
en différentes
Villes.

La confiance étant rétablie, il se crut obligé de monter à cheval, pour aller confirmer ses gens dans les anciens comptoirs de la Compagnie, & pour en former de nouveaux. Sa première visite fut à *Brochia*, Ville murée, où les Anglois achetoient depuis long-tems des toiles de coton. Delà il se rendit à *Boodra*, Ville du pays de *Banians* (66), d'où il continua sa route par *Mandabar*, ancienne Ville ruinée, où les Rois de Guzarate tenoient autrefois leur Cour, & que le Mogol fit raser après avoir conquis ce Royaume. Il alla de *Mandabar* à *Amadabat*, grande & belle Ville murée, & siege d'un Officier considérable, qui y commandoit cinq mille chevaux, & qui expédioit toutes les affaires du Royaume au nom du Grand Mogol. Il passa delà par *Sirches*,

(62) Dans sa Commission, qui est du 14 Juin 1620, signée *Coen*, on voit que ce Général n'étoit pas encore réconcilié avec le nom de *Batavia*. Il y nomma cette Place le *Fort de Jacatra*.

(63) Voyez d'autres remarques sur ce nom

au premier Tome de ce Recueil, dans la Relation de *Castro*.

(64) Pages 425 & précédentes.

(65) Page 426.

(66) *Ibid.*

petite Ville où se prépare l'indigo, & où il vit l'admirable tombeau d'un ancien Roi de Guzarate. Le lendemain, il se rendit à Cambaie, belle & grande Ville, située sur une rivière de même nom, & riche par le Commerce des Baniânes. Il y reçut la visite d'un vieux Marchand, qui se disoit âgé de cent quatre-vingt ans, & celle de son fils qui s'en donnoit cent soixante. Mais, autant que Vanden Broeck le put comprendre (67), c'étoient des années lunaires; de sorte, dit-il, que pour en ajuster cent quatre-vingt à notre manière de compter, il en faudroit rabattre environ douze.

Après avoir employé fort utilement vingt-cinq jours à ce voyage, il eut la satisfaction de recueillir le fruit de ses peines, à Surate, dans le cours d'environ cinq ans, pendant lesquels il fit partir pour la Hollande & pour Batavia un grand nombre de Vaisseaux richement chargés. Il observe que le premier Navire qui soit venu en droiture de Hollande à Surate, y arriva le premier de . . . 1623, & qu'il se nommoit le *Schoon Hove*. Celui qui partit le premier de Surate pour aller droit en Hollande, se nommoit le *Heusden*, & mit à la voile le 19 du mois de . . . de la même année (68).

Entre plusieurs remarques, qui méritent moins d'attention, Vanden Broeck raconte qu'en 1626 les Usbecks, Nation, dit-il, qui confine à la Tartarie & à la Chine, se mirent en campagne avec une armée de trente mille hommes & de vingt mille femmes à cheval, qui emporta d'assaut Caboul, Ville de la frontière du Grand Mogol, proche de *Candabar*; qu'elle y exerça des cruautés inouïes; que les femmes étoient les premières au combat; aussi fermes à cheval & sous le harnois que les hommes, grandes, vigoureuses & d'un regard affreux. Elles portoient, avec elles, des vivres pour quinze jours. Les Hollandois de Surate acheterent une jeune Esclave de cette Nation, qui leur confirma cette nouvelle avec toutes ses circonstances (69).

Les succès de Vanden Broeck durerent sans interruption jusqu'à l'année 1627, qu'il vit arriver Jean *Van Hassel*, pour lui succéder. En quittant son emploi, il se chargea de reconduire en Perse *Mossabecque*, Ambassadeur de cette Cour en Hollande, qui étant revenu sur un Vaisseau de la Compagnie jusqu'à Masulipatan, avoit pris son chemin par terre pour se rendre à Surate. Ce voyage, dans lequel il ne cessa point de se rendre utile au Commerce, l'occupa jusqu'au 5 de Mai 1629, qu'étant retourné à Surate, il s'embarqua six semaines après pour Batavia, sur une Flotte dont la cargaison étoit de douze tonnes d'or. Il trouva ce Fort assiégé depuis le 22 d'Août, par une armée de quatre-vingt mille Javanois; & la mort du Général Coen, qui arriva le 20 de Septembre, rendit leur attaque encore plus redoutable. Cependant après avoir vu consumer plus de la moitié de leurs forces, par les maladies, & par les sorties des Hollandois, ils leverent le siège le 2 d'Octobre. Vanden Broeck fut honoré de la qualité d'Amiral, pour commander une Flotte de sept Vaisseaux qui retournoit en Hollande. Il la ramena sans autre perte que celle d'un bâtiment nommé le *Dordrecht*, qui fut brûlé par accident. Dix-sept années, qu'il avoit employées avec autant d'utilité que d'honneur au service de la Compagnie, lui procurerent, dans sa patrie, les plus douces & les plus glorieuses récompenses (70).

VANDEN
BROECK.
1620.

Ce qu'il fait pen-
dant cinq ans.

Amazones Taxe
sares.

1627.
Vanden Broeck
quitte Surate.

1629.

Il revient en
Europe.

(67) Page 427.

(68) Pages 428 & 430.

(69) Page 435.

(70) Il partit de Batavia le 17 Décembre
1629, & mouilla au Texel le 6 de Juillet
1630.

D E S C R I P T I O N

D E B A T A V I A .

Sa situation.

CETTE Capitale des Etablissemens Hollandois , dans les Indes Orientales , a porté le nom de Batavia depuis sa fondation ; mais ce n'est que parmi les Européens , qui n'ont pas eu là-dessus de meilleur exemple à suivre que celui de la Compagnie Hollandoise. Entre les Indiens , elle n'est encore connue que sous l'ancien nom de *Jacatra*. Sa situation est à six degrés dix minutes de latitude méridionale , au côté septentrional de l'Isle de Java , dans une plaine unie , mais basse , qui a la mer au Nord & de grandes forêts avec de hautes montagnes au Sud. Une riviere , qui sort de ces montagnes , divise la Ville en deux parties. Les murs dont elle est entourée sont de pierres.

Ses fortifications & les portes.

On y compte vingt-deux bastions , & quatre portes , dont les deux principales , nommées la *Porte Neuve* & la *Porte de Dieft* , sont bâties avec beaucoup d'art. Les deux autres portent les nom de *Rotterdam* & d'*Utrecht*. Dans toute la Ville , les deux côtés de la riviere sont revêtus de pierre , jusqu'à la Barriere , qui se ferme chaque jour à neuf heures du soir & qui est soigneusement gardée.

Nombre & forme de ses grandes rues.

Batavia est environnée de fossés larges & profonds , dans lesquels il y a toujours beaucoup d'eau , sur-tout pendant les hautes marées , qui répandent leurs inondations jusques dans les chemins les plus proches de la Ville. Les rues sont à peu près tirées au cordeau , & larges de trente pieds. Elles ont de chaque côté , le long des maisons , un chemin pavé de brique , pour les gens de pied. On compte huit grandes rues droites ou de traverse , qui sont bien bâties & proprement entretenues. Celle du Prince , qui va du milieu du Château jusqu'à l'Hôtel de Ville & qui est la principale , est croisée en deux endroits par des canaux. Tous les espaces qui sont derrière les édifices sont propres & bien ornés ; car la plupart des maisons ont des cours de derrière , pour l'entretien de la fraîcheur , & de beaux jardins , où l'on trouve , suivant le goût & la fortune des habitans , toutes sortes d'arbres , de fleurs & d'herbes potageres.

Ses édifices publics.
Eglise principale.

Dans le dénombrement des édifices publics , *Graaf* (*) commence par l'Eglise de la Croix , qui mérite autant de distinction par la beauté du bâtiment que par son usage. Elle est de pierre , & ses inscriptions rendent témoignage qu'elle fut bâtie en 1640. Du milieu du toit s'élève une petite tour d'un fort bel ouvrage , surmontée d'un ouvrage de fer qui se termine par une girouette. Cette tour contient une seule cloche , qu'on ne sonne jamais que pour l'heure du Sermon. L'Eglise est vaste & fort claire. Elle est remplie de lustres de cuivre ,

(*) Voyages de Graaf , p. 275 & suiv. On s'attache particulièrement à ce Voyageur , parce que sa Description est la plus récente qu'on connoisse , qu'il y a profité de celles des Voyageurs précédens , qu'il avoit fait un

long séjour à Batavia dans plusieurs voyages , que son caractere est assez judicieux , & que ses observations , qui ont été publiées en Hollande , n'ont point été contredites.

qu'on

RENOI

Dans le Chateau

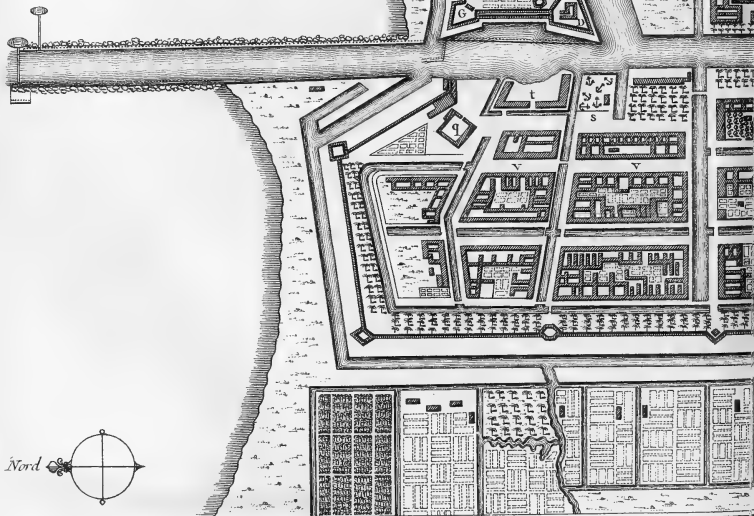
- | | |
|---|----------------------|
| A. Hotel du General | E. Bastion le Rubis |
| B. Maison des Conseillers
des Indes. | F. Bastion le Saphir |
| C. Corps de gardes de Java. | G. Bastion la Perle |
| D. Bastion le Diamant. | H. Pont du Chateau |
| | I. Porte du Chateau |

Dans la Partie Orientale de la Ville

- | | |
|----------------------|------------------------|
| a. Porte Neuve | i. Rue des Princes |
| b. Canal d'Amsterdam | k. Quartier de Banda |
| c. Canal du Tigre | l. Quartier de Malabar |
| d. Canal du Cayman | m. L'Esplanade |
| e. Canal de Malabar | n. Maison de Ville |
| f. Canal du Lion | o. L'Hopital |
| g. Canal vert. | p. Rue du Pont |
| h. Rue des Seigneurs | |

Dans la Partie Occidentale de la Ville.

- | | |
|--------------------------|-----------------------------|
| q. Redoute de Buren | t. Chantier de la Compagnie |
| r. Rue d'Utrecht | v. Rue des Gentilshommes. |
| s. Chantier des Chinois. | x. la Prisonnerie |



PLAN DE LA VILLE ET DU
FORT DE BATAVIA

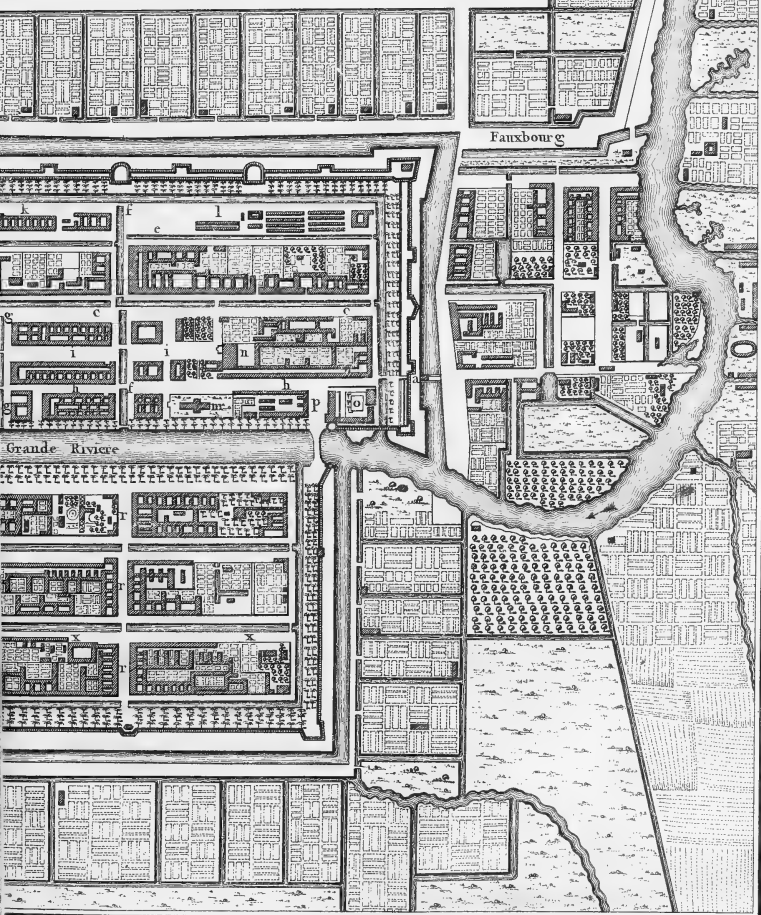
Servir à l'Histoire Générale des Voyages.

Tiré des Hollandais.

1750.

Echelle de Quatre cent Toises.

100 200 300 400 Toises



RENVOI
Dans le Chateau

- | | |
|-------------------------------------|----------------------|
| A. Hotel du General | E. Bastion le Rubis |
| B. Maison des Conscillers des Indes | F. Bastion le Saphir |
| C. Corps de garde de l'art. | G. Bastion la Porte |
| D. Bastion le Diamant | H. Pont du Chateau |
| | I. Porte du Chateau |

Dans la Partie Orientale de la Ville

- | | |
|----------------------|------------------------|
| a. Porte Neuve | l. Rue des Princes |
| b. Canal d'Amsterdam | k. Quartier de Banda |
| c. Canal du Tyger | l. Quartier de Malabar |
| d. Canal du Capman | m. L'Esplanade |
| e. Canal de Malabar | n. Maison de Ville |
| f. Canal du Lion | o. L'Hopital |
| g. Canal vert. | p. Rue du Pont |
| h. Rue des Seigneurs | |

Dans la Partie Occidentale de la Ville

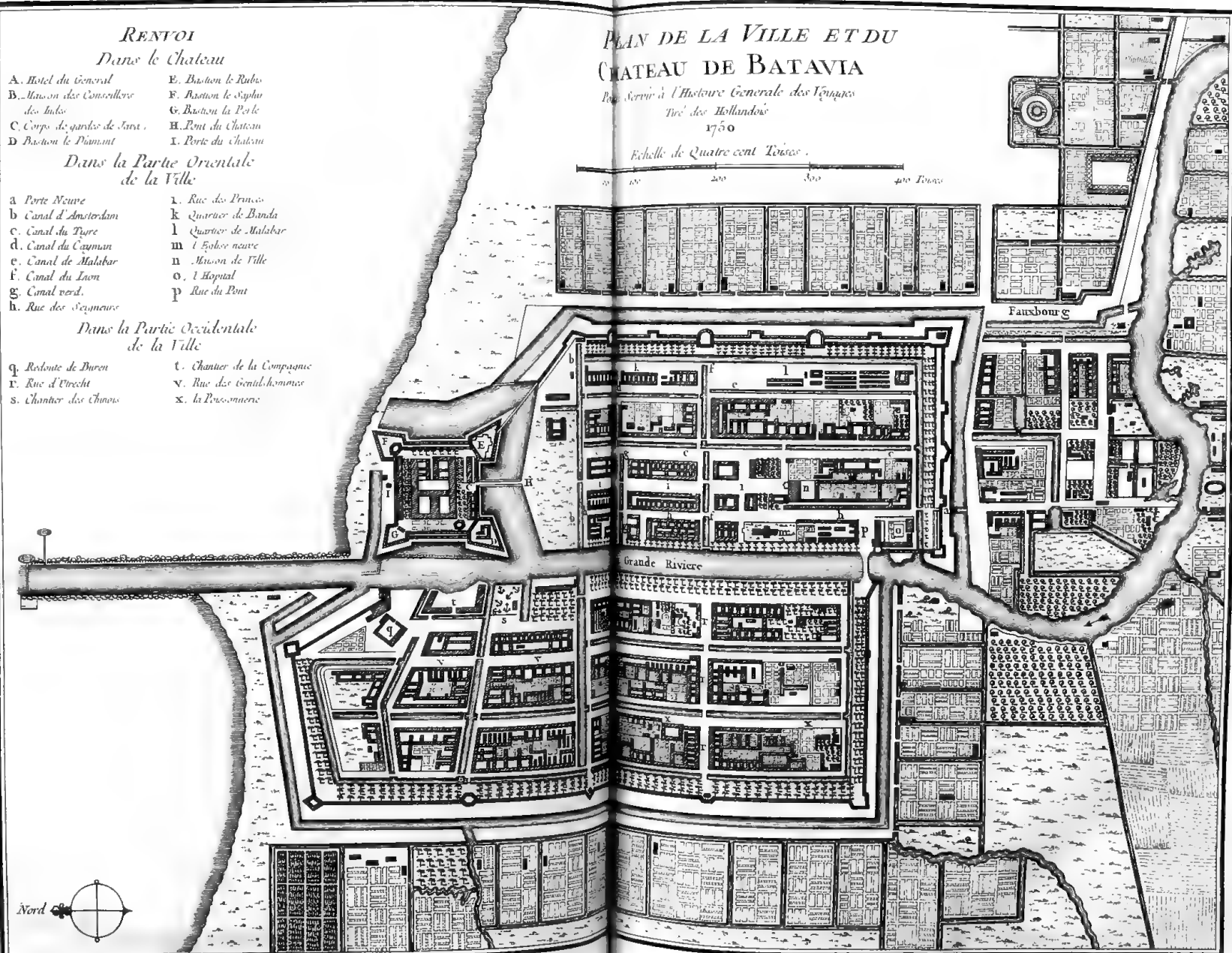
- | | |
|-------------------------|-----------------------------|
| q. Restoute de Duren | t. Chantier de la Compagnie |
| r. Rue d'Utrecht | v. Rue des Gentilshommes |
| s. Chantier des Chinois | x. la Prisonnier |

PLAN DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE BATAVIA

Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages
Tiré des Hollandois
1750

Echelle de Quatre cent Toises.

0 100 200 300 400 Toises



qu'on y a transportés de Hollande. La Chaire Evangelique & les bancs des principaux Officiers de la Ville sont ornés, en marqueterie, d'ébene & des plus beaux bois.

DESCRIPTION
DE BATAVIA.

L'Hôtel de Ville, qui n'a été bâti qu'en 1652, forme le centre de la Ville, dans une place fort grande & fort unie. L'édifice est à deux étages, avec une porte de l'ordre Corinthien, au-dessus de laquelle s'avance un beau balcon de pierre. Il contient de fort beaux appartemens, pour les Conseillers, les Echevins, les Chefs du Conseil de guerre, & quantité d'autres Officiers. On y voit une cour, entourée d'un mur de pierre fort haut, qui renferme les prisons & les cachots, avec le logement du Géolier & des Exécuteurs de la Justice.

Hôtel de Ville.

L'Hôpital est un grand bâtiment, situé sur la rivière, qui passe au milieu de la Ville. Il est distribué en salles pour les malades, dont il peut contenir jusqu'à trois cens, & en appartemens commodes pour les Directeurs, le Medecin, l'Apoticaire, le Chirurgien, le Trésorier & le Concierge. Les Esclaves, qui sont employés au service des malades & à l'entretien de la propriété, ont aussi leur quartier. Tout est entretenu & payé par la Compagnie, sans autre règle que la volonté des Directeurs, qui nomment trois personnes de considération pour l'Intendance de cette maison. Elle est accompagnée d'une fort belle place, ornée d'arbres, & terminée par un quai de bois qui fait une autre promenade le long de la rivière. Deux fois chaque jour, le son d'une cloche annonce l'heure de la prière; & tous les Dimanches, on fait un Sermon auquel tous les malades que leurs infirmités ne retiennent pas au lit sont obligés d'assister. On observe que dans les établissemens Hollandois, la Religion est rarement négligée.

Hôpital général.

La maison qu'on nomme le *Spinhuis*, est un grand édifice où l'on renferme les femmes de mauvaise vie. Elle tire ce nom de l'exercice auquel on les emploie, qui est de *filer*, ou de travailler à quelque autre ouvrage convenable à leur sexe. Le *spinhuis* de Batavia n'a point de vûe au-dehors, excepté du côté oriental, qui n'est fermé que d'une grille de fer, par laquelle on expose quelquefois les prisonnières en spectacle, pour les faire servir d'exemple au Public. Mais cette grille est bouchée par une fenêtre de bois, que les Directeurs seuls ont droit d'ouvrir. L'inspection de cette maison est confiée à deux Echevins, & la conduite des penitentes à une femme qui les applique au travail. Celles qui n'ont pas rempli la tâche qu'on leur impose reçoivent le fouet sans indulgence. Chaque Dimanche on leur fait un sermon, auquel les deux Inspecteurs doivent assister.

Spinhuis.

Les boucheries de Batavia sont situées au bord de la rivière, pour y entretenir plus facilement la fraîcheur & la propreté. Il y en a deux, qui consistent en deux longues rangées de piliers, couvertes d'un toit de tuiles, où la moindre salure n'est pas soufferte. On y tue les bestiaux deux fois la semaine, & chaque boucher y a son banc. Mais avant qu'il puisse tuer une bête, il faut qu'elle ait été estimée par le Fermier Général, & que le dixième denier ait été payé à l'Etat; avec cette réserve, que si le Fermier en fait monter trop haut la valeur, au jugement de tous les autres Bouchers, il est obligé de la prendre pour le prix qu'il a prononcé (71).

Boucherie.

(71) Graaf, p. 279.

DESCRIPTION
DE BATAVIA.
Poissonnerie.

Marché au riz.

Marché à la volaille.

Marché aux fruits.

Halle Chinoise.

Hôpital Chinois.

Hôpital des Orphelins.

La poissonnerie n'est pas différente des boucheries par la forme. Mais le centre est un bureau, où le crieur public vend aux Marchands tout le poisson que les pêcheurs apportent le matin. Cette vente se fait au plus offrant, & le droit du Crieur est de deux sols par réalé (*). La plupart des poissonniers sont Chinois. Ils payent chaque mois à l'Etat deux risdalles pour leur banc. Depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, on y trouve toutes sortes de poisson de mer & d'eau douce. Vis-à-vis la Poissonnerie est le Marché au riz, qui est à peu près bâti dans le même goût, mais sans aucun banc. L'Etalonneur a son logement à l'extrémité, pour être toujours prêt à juger les différends qui peuvent s'élever sur les mesures & les poids. Tous les six mois il les visite à l'Hôtel-de-Ville, sous les yeux de deux Echevins, & son salaire est de six sols pour chaque nouvelle marque. On nomme *Ganzing*, à Batavia, la mesure dont on se sert pour mesurer & vendre le riz. Elle contient le poids d'environ quatorze livres, qui se vend ordinairement six sols (72).

Le Marché à la volaille est proche du pont neuf, qu'on traverse pour aller à l'Eglise de la Croix. On y trouve des paniers remplis de toutes sortes de volaille. Le prix ordinaire d'une poule médiocre est de deux ou trois sols, & le reste à proportion. Ceux qui les vendent, sont la plupart des *Mardickres* & des *Toupasses*. De l'autre côté se présentent quantité de cabanes composées de bambous, où l'on trouve continuellement du poisson sec, des oignons, de la poterie & d'autres commodités de cette nature. Mais le plus agréable & le plus fréquenté de tous les Marchés de Batavia, est le Marché aux fruits & aux légumes, qui regne le long de la rivière jusqu'au pont neuf. Depuis quatre heures après midi jusqu'au soir, il est rempli de Chinois & de Mores qui y étalent leurs denrées, & d'acheteurs ou de curieux, qui viennent jouir de la beauté de ce spectacle. Au-delà de l'Hôtel-de-Ville, du côté occidental, on trouve un vaste bâtiment de bois, distribué en cinq allées, dont les deux faces offrent une rangée continue de boutiques. C'est un Etablissement des Chinois, qui vendent, dans ce lieu, des étoffes & des habits tout faits, sans autre assujettissement que de payer chaque mois trois risdalles au Fermier de l'Etat, & de faire regner la propriété dans leur enceinte. Il n'y a aucune espèce d'étoffe ni d'habit qu'ils ne fournissent; mais leur adresse est extrême à tromper; & loin d'en rougir, ils se vantent aussi-tôt de leurs impostures, comme d'une preuve d'habileté (73).

Un des principaux édifices de Batavia est l'Hôpital Chinois, qui a été bâti près du Spinhuis en 1646. Il est environné d'une belle muraille de pierre; les chambres y sont commodes, pour les malades, les orphelins, & pour les vieillards ou les infirmes qui ne sont plus en état de gagner leur vie. L'inspection en est confiée à deux Hollandois & deux Chinois. Les Comédiens de cette dernière Nation, les Artificiers, ceux qui se marient & ceux qui sont enterrer des morts, sont obligés de payer une certaine somme à cet Hôpital. Les Chinois riches lui sont des présens considérables pendant leur vie, & ne manquent pas de lui en laisser après leur mort. Enfin, un autre Hôpital de Batavia est celui des Orphelins, qui y sont nourris & élevés des aumônes publi-

(*) Dans le Commerce d'Espagne & des Indes, la Reale vaut huit Reaux de plate; c'est-à-dire, une piastra.

(72) Ibid. p. 280.

(73) Page 281.

ques. Il est fort bien bâti ; mais l'Auteur paroît regretter qu'un si bel Etablissement ne soit fondé que sur des libéralités arbitraires. En 1686, il étoit encore sans aucune autre sorte de revenus (74).

DESCRIPTION
DE BATAVIA.

La Ville a des écuries publiques pour les chevaux, des maisons de société pour les Arts & les Métiers, des magasins pour les voiles & les cordages, des greniers pour le riz, & un Collège pour l'éducation de la Jeunesse. Mais elle n'a point de maison de force pour la correction des hommes, telle que le Rasphuis d'Amsterdam, où l'on fait scier du bois de Brésil & fubir d'autres exercices pénibles à ceux qui méritent cette punition. Les Hollandois des Indes ont quelques Isles désertes, qui leur tiennent lieu de Rasphuis, pour ramener à la sagesse les méchans & libertins.

Autres édifices
publics.

Le Château de Batavia demande un peu plus d'étendue dans sa description. Il est placé à l'embouchure de la rivière, fort près de la Ville. L'Auteur ne parle de sa beauté qu'avec admiration. Sa forme est quarrée. Il est défendu par quatre bastions, nommés le *Diamant*, le *Rubis*, le *Saphir* & la *Perle* ; tous revêtus d'aussi belle pierre que le corps de l'édifice. Les fossés en sont larges & profonds, l'artillerie grosse & nombreuse, & la garnison bien entretenue. Il a deux portes, dont la principale est celle qui regarde la campagne. Le pont qui traverse le fossé est soutenu par quatorze arches. Il a vingt-six toises de long & dix pieds de large, avec des garde-fous de pierre & un beau pavé de brique. Cette porte fut bâtie en 1636 (75). L'autre, qui se nomme la *Porte-d'eau*, est au Nord. Elle sert tout à la fois de corps-de-garde & de Bureau pour les Gardes-magasins, qui logent des deux côtés, le long de la courtine. Une Inscription, qui est au-dessus, rend témoignage qu'elle fut bâtie en 1630. Il y a deux autres petites portes dans les courtines, qui servent à recevoir le canon, les boulets & les munitions de bouche (76).

Château de Batavia.

L'intérieur du Château est composé de deux grandes places, environnées de bâtimens. La plus grande offre le Palais du Gouverneur général des Indes, qui s'élève au-dessus de tous les autres édifices & même au-dessus des bastions, sur-tout par une belle Tour qui en fait précisément le centre, & qui a pour girouette un navire de fer, assez mobile pour tourner au gré du vent. L'entrée est au milieu de la façade, & l'on y monte par un large escalier de pierre. Les appartemens en sont vastes & bien distribués. C'est-là que s'assemblent le grand Conseil, la Chambre des Comptes & la Secrétairerie. Les maisons des Conseillers des Indes sont aussi fort belles & bien ornées. Elles sont aux côtés de la porte qui conduit à la campagne & qui est à l'Ouest du Château. Il y a des corps-de-garde aux deux côtés. C'est-là qu'est aussi le Laboratoire général pour la Chirurgie, & qu'on prépare les caisses de médicamens qui sont transportées dans tous les Comptoirs Hollandois des Indes. Là sont les Archives, où tous les papiers de la Compagnie sont gardés, &c.

Edifices.

On a ménagé dans toutes les parties du Château un grand nombre de magasins pour les provisions de bouche, telles que le bœuf salé, le lard, le *Mom*, qui est une bière forte de Brunswick ; l'huile, le vinaigre, le vin, &c. & des caves pour la poudre, les feux d'artifice, &c. L'Eglise est un petit édifice octogone, de fort bon goût, qui fut bâti en 1644. Elle est fort claire.

Magasins.

Eglise.

DESCRIPTION
DE BATAVIA.

Le toit, qui est appuyé sur des colonnes de bois, est en terrasse. On y a transporté de Hollande des lustres de cuivre & des orgues. Le pavé est de pierres blanches & bleues, polies & disposées avec art. Les fenêtres d'en haut sont de beau verre, de plusieurs couleurs ; & celles d'en bas, de roseaux fendus à la manière des Indes & disposés fort ingénieusement (77). La chaire du Prédicateur & les bancs du Général, des Conseillers des Indes & des personnes de considération, sont de bois de kajatte & d'autres bois précieux, dont le travail relève encore la beauté.

Dehors de Batavia.

L'Auteur nous laisse à désirer dans cette description la véritable grandeur de Batavia & de son Château. Il passe aux dehors de la Ville ; c'est-à-dire, à ce qu'ils offrent de plus remarquable. Elle est environnée de la Forteresse (78) à l'Orient, jusqu'à la Rivière d'*Ansol*, & à l'Occident, jusqu'à la Rivière d'*Anke*, le long du golfe ; au Midi, c'est-à-dire, vers la campagne, par le Fort de *Noordwick*, par celui de *Ryswick*, qui a cinq bastions, & par les restes de l'ancienne Jacatra ; de sorte que les terres cultivées étant à couvert des irruptions, aucune crainte ne trouble les soins de l'agriculture. Aussi voit-on, de ce côté-là, de belles allées d'arbres, des champs de riz & de cannes, de belles maisons de plaisance, & des jardins où l'on a rassemblé toutes sortes de fruits. Pour encourager les habitans à cultiver la terre & à planter des arbres, les Magistrats de Batavia firent arrêter, en 1659, le cours de la grande rivière au-dessus de *Ryswick*, & la détournèrent dans deux larges & profonds canaux, dont l'un conduit à *Ryswick* & l'autre à Jacatra. L'un de ces deux canaux se replie par un troisième bras, qui va droit à la Ville & qui est retenu par une digue, près du second pont de la porte neuve. Cette eau fait aller sept moulins, soit à bled, à scier, à papier ou à poudre, dont la Compagnie tire un profit considérable. On voit en divers endroits, aux environs de la Ville, des tuileries, des briqueteries & un grand nombre de moulins à sucre, qui rapportent beaucoup aux propriétaires & qui sont d'une extrême commodité pour les habitans. On a destiné des lieux particuliers pour la purification du soufre, d'autres pour blanchir le linge ; & dans la vue continuelle du bien public, on avoit fait bâtir, en 1658, une forte écluse de pierres, pourvue de bonnes portes, pour faciliter le passage de tout ce qu'on porte à la Ville. Mais le fond n'ayant pas été bien affermi, & ses déperissemens l'ayant rendue inutile, on y a fait depuis un pont à rouleaux, sur lequel on fait passer les batteaux. Une maladie contagieuse, qui causa il y a quelques années beaucoup de ravage à Batavia, fit naître l'idée d'un *Lazaret*, qui a été bâti depuis, hors de la porte de Diest, sur le chemin (79) d'*Anke*.

Pont à rouleaux.

Lazaret.

Habitans de Batavia.

Les habitans de Batavia sont, ou libres, ou attachés au service de la Compagnie. C'est un mélange de divers Peuples. On y voit des Chinois, des Malais, des Amboiniens, des Javanois, des Macassars, des Mardyckres, des Hollandais, des Portugais, des François, &c. Les Chinois y font un négoce considérable & contribuent beaucoup à la prospérité de la Ville. Ils surpassent beaucoup tous les autres peuples des Indes, dans la connoissance de la

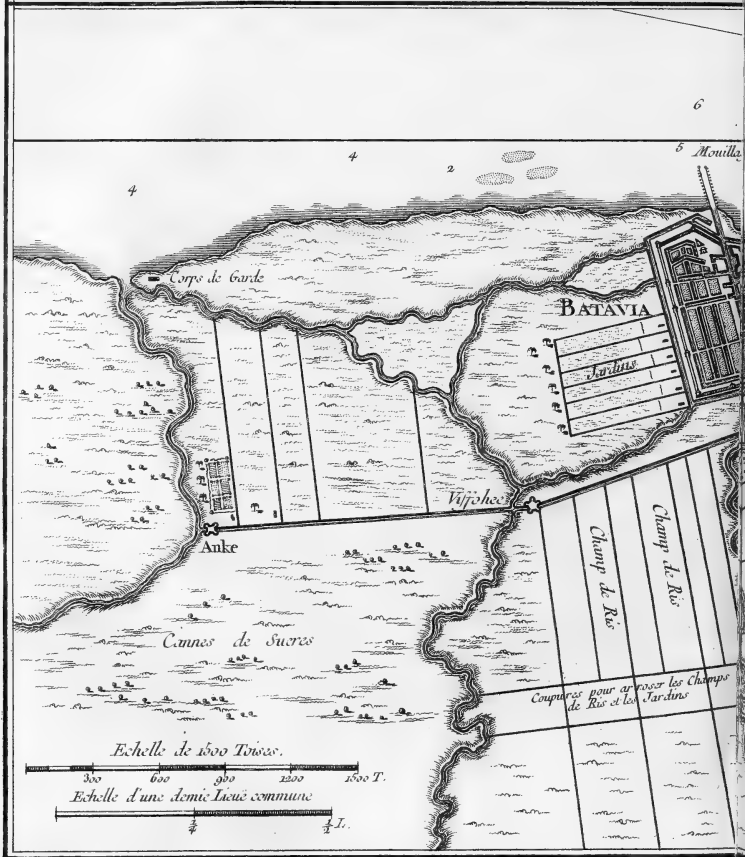
(77) *Ibidem*.

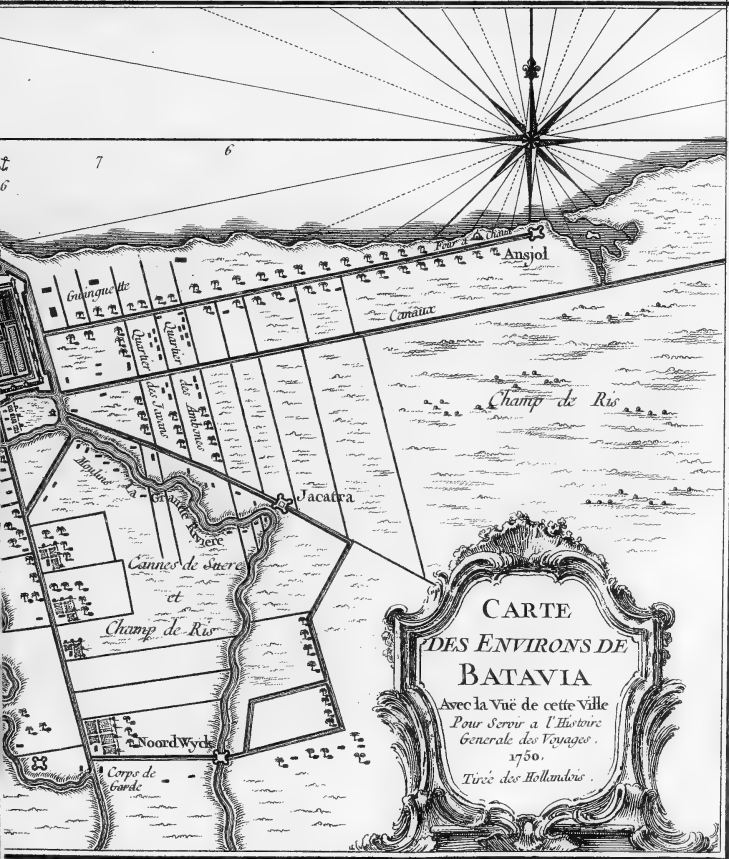
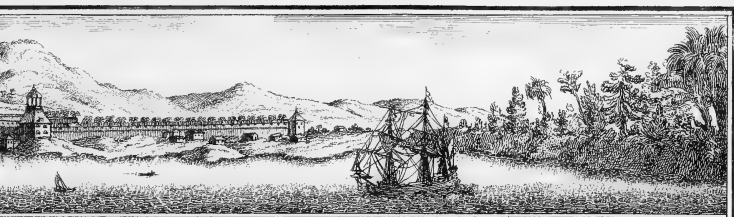
(78) Il faut entendre apparemment le Châ-

teau.

(79) Pages 286 & précédentes.







mer & de l'agriculture. C'est leur diligence & leur attention continuelle qui entretiennent la grande pêche ; & c'est par leur travail qu'on est pourvû, à Batavia, de riz, de cannes, de grains, de racines, d'herbes potageres & de fruits. Ils affermoient autrefois les plus gros péages & les droits de la Compagnie. On les laisse vivre en liberté, suivant les loix de leur pays, & sous un Chef qui veille à leurs intérêts. Ils portent de grandes robes de coton ou de soie, avec des manches fort larges. Leurs cheveux ne sont pas coupés à la maniere des Tartares, comme dans leur patrie ; ils sont longs & treffés avec beaucoup de grace. La plupart de leurs maisons sont basses & quarrées. Elles sont répandues en différens quartiers, mais toujours dans ceux où le Commerce est le plus florissant (80).

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la subtilité & l'industrie. Ils s'attachent particulièrement à la pêche, & l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs bateaux. Les voiles en sont de paille, à la maniere des Indiens. Ils ont un Chef, auquel ils sont soumis, & qui a sa maison, comme la plupart d'entr'eux, sur le quai du *Rhinoceros*. Leurs habits sont de coton ou de soie ; mais les principales femmes de leur Nation portent des robes flottantes, de quelque belle étoffe de soie à fleurs ou à raies. L'usage des hommes est de s'envelopper la tête d'une toile de coton, pour retenir leurs cheveux sous cette espece de bonnet informe. Leurs maisons, qui ne sont couvertes que de feuilles d'*Ole* ou de *Jager*, ne laissent pas d'avoir quelque apparence, au milieu des cocotiers dont elles sont environnées. On les voit continuellement, ou mâcher du betel, ou fumer, avec des pipes de canne vernissées (81).

Malais.

Les Mores, ou les Mahométans, diffèrent peu des Malais. Ils habitent les mêmes quartiers, & leurs habits sont les mêmes. Mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plupart sont Colporteurs, & vont sans cesse dans les rues, avec différentes sortes de mercerie, du corail & des perles de verre. Les plus considerables exercent le négoce, sur-tout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des Isles dans leurs barques.

Mores ou Mahométans.

Les Amboiniens ont leur habitation hors de la Ville, près du cimetiere des Chinois, sur le chemin de Jacatra. Ils ont un Chef auquel ils doivent obéir, & qui s'est fait bâtir une fort belle maison dans le même lieu. Leur occupation commune est une espece de charpenterie, qui consiste à faire des maisons de bambou pour ceux qui emploient leurs services ; ouvrage qui demande assez d'adresse. Ils accommodent les chassis des fenêtres avec des cannes fendues en diverses figures, d'étoiles, de lozanges, de quarrés, pour la communication du jour. C'est une Nation hardie, d'un commerce difficile & toujours prête à se soulever. Les hommes ont, autour de la tête, une toile de coton dont ils laissent pendre les deux bouts. Ils ornent de fleurs cette espece de turban. Les femmes portent un habit fort mince, au milieu du corps, & s'envelopent l'épaule d'une toile de coton qui leur laisse le bras nud. Leurs maisons sont de planches, couvertes de feuilles d'*ole*, & la plupart à deux ou trois étages (82).

Amboiniens.

Les Javanois habitent de l'autre côté du Cimetiere, dans des maisons de

Javanois.

(80) *Ibidem*.

(81) Page 287.

(82) Page 288.

DESCRIPTION
DE BATAVIA.

bambous , suivant l'usage du pays. Elles sont d'une grande propreté & couvertes des mêmes roseaux. Quelques-uns s'occupent de l'agriculture. D'autres font des bateaux , qui servent aux gens de la Compagnie pour le transport de leurs denrées & pour la pêche. La plupart des hommes vont nus, ou sans autre voile qu'une petite piece de toile qui leur descend jusqu'au genou. Ils sont quelquefois ceints d'une espece d'écharpe , sous laquelle ils portent un cri ou quelqu'autre arme. Leur tête est couverte d'un bonnet ; mais ils ont toujours les jambes & les pieds nus (83).

Gouvernement
& Conseils de
Batavia.

Tout le Gouvernement des Hollandois , dans les Indes , est partagé en six Conseils. Le premier & le supérieur est composé des Conseillers des Indes , auxquels le Général préside toujours. C'est dans cette assemblée qu'on délibère sur les affaires générales & sur les intérêts de l'Etat. On y lit les lettres & les ordres de la Compagnie , pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque proposition à faire à cette Chambre suprême peuvent tous les jours avoir audience. Le second Conseil , qui est plus proprement le Conseil des Indes , est composé de neuf Membres & d'un Président. Il est le dépositaire du grand sceau , sur lequel est représentée une femme dans un lieu fortifié , tenant une balance dans une main , & dans l'autre une épée , avec cette inscription autour de la figure : *Sceau du Conseil de Justice du Château de Batavia*. Ce Conseil porte le nom de Chambre ou de Cour de Justice. Toutes les affaires qui regardent les Seigneurs de la Compagnie & les Chambres des Comptes y ressortissent. On y peut appeler de la Cour des Echevins , en payant vingt-cinq réales d'amende lorsque la première Sentence est confirmée.

Le troisième Conseil est celui de la Ville , composé des Echevins , qui sont au nombre de neuf ; entre lesquels on compte toujours deux Chinois. C'est-là que se plaident toutes les affaires qui s'élèvent entre les Bourgeois libres , ou entr'eux & les Officiers de la Compagnie ; avec la liberté de l'appel au Conseil de Justice. Le quatrième est la Chambre des Directeurs des orphelins , dont le Président est toujours un Conseiller des Indes. Il est composé de neuf Conseillers , de trois Bourgeois & de deux Officiers de la Compagnie , dont le devoir est d'administrer le bien des orphelins , de veiller à la conservation de leurs héritages , & de ne pas souffrir qu'un homme , qui a des enfans , les quitte sans leur laisser de quoi vivre pendant son absence. Le cinquième Conseil est établi pour les *petites affaires* , & ne porte pas d'autre titre. Son Président doit être aussi un Conseiller des Indes , & ses fonctions consistent à faire signer les bans de mariage devant des témoins , à faire comparoître les Parties , à juger des obstacles qui surviennent , & à tenir la main pour empêcher qu'un infidèle ne se marie avec une femme Hollandoise , ou un Hollandois avec une femme du pays , qui ne parle pas la langue Flamande. Enfin le sixième Conseil est celui de la guerre , dans un sens resserré à la Bourgeoisie. Il a pour Président le premier Officier des Bourgeois libres. Comme la garde de la Ville est entre leurs mains , c'est le Commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de son ressort à ce Tribunal , & la décision

s'en fait sur le champ. Cette Cour s'assemble à l'Hôtel de Ville, & donne audience deux fois la semaine (84).

Avec de si sages Etablissmens pour l'entretien de l'ordre & de la Justice, l'Auteur se plaint que rien ne soit si mal observé à Batavia; & la peinture qu'il fait des vices publics justifie ses plaintes.

Son pinceau s'exerce d'abord sur les femmes. Il en distingue quatre sortes : les Hollandoises, les Hollandoises-Indiennes, & celles qu'il nomme les *Kastices* & les *Mestices*. En général, dit-il, elles sont insupportables par leur arrogance, par leur luxe & par le goût emporté qu'elles ont pour les plaisirs. On appelle *Hollandoises*, celles qui sont venues par les Vaisseaux qui arrivent tous les ans; *Hollandoises-Indiennes*, celles qui sont nées, dans les Indes, d'un pere & d'une mere Hollandois; *Kastices*, celles qui sont nées d'un pere Hollandois & d'une mere *Mestice*; & *Mestices*, celles qui viennent d'un Hollandois & d'une Indienne. Il ajoute qu'on donne ordinairement aux enfans des Hollandoises-Indiennes le nom de *Liblats*, & que les femmes de cet ordre ont le timbre un peu fêlé (85).

DESCRIPTION
DE BATAVIA.
Mœurs des habitants.

Quatre sortes
de femmes.

Toutes ces femmes se font servir nuit & jour par des Esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui doivent sans cesse avoir les yeux respectueusement attachés sur elles, & deviner leurs intentions au moindre signe. La plus legere méprise expose un Esclave, non-seulement à des injures grossieres (86), mais encore à des traitemens cruels. On les fait lier à un poteau, pour la moindre faute; on les fait fouetter si rigoureusement à coups de cannes fendues, que le sang leur ruisselle du corps & qu'ils demeurent couverts de plaies. Ensuite, dans la crainte de les perdre, par la corruption qui pourroit se mettre dans leurs blessures, on les frotte avec une espece de saumure, mêlée de sel & de poivre, sans faire plus d'attention à leur douleur que s'ils étoient privés de raison & de sentiment (87).

Une Hollandoise ou une Indienne de Batavia, n'a pas la force de marcher dans son appartement. Il faut qu'elle soit soutenue sur les bras de ses Esclaves; & si elle sort de sa maison, elle se fait porter dans un palanquin sur leurs épaules. Elles ont perdu l'usage, si bien établi en Hollande, de nourrir leurs enfans de leur propre lait. C'est une nourrice, Moressue ou Esclave, qui les élève. Aussi presque tous les enfans parlent-ils le Malabare, le Bengalois & le Portugais corrompu, comme les Esclaves dont ils ont reçu leur premiere éducation; mais à peine sçavent-ils quelques mots de la langue Flamande, ou s'ils la parlent, ce n'est pas sans y mêler quantité de *Lipe tyole*, c'est-à-dire, de mauvais Portugais. Ils évitent d'employer une langue qu'ils sçavent si mal, & la plupart ne rougissent pas d'avouer qu'ils n'entendent point ce qu'on leur dit. Des mêmes maîtres, ils tirent la semence & le goût de tous les vices (88).

Femmes Hollandoises, & Hollandoises-Indiennes.

Les *Mestices* & les *Kastices* valent moins encore que les femmes nées d'un pere & d'une mere Hollandois. Elles ne connoissent pas d'autre occupation que de s'habiller magnifiquement, de mâcher du betel, de fumer des

Mestices & *Kastices*.

(84) Page 289.

(85) Page 290.

(86) Ces injures, telles que l'Auteur les rapporte, ne font pas prendre une haute idée

de la politesse de Batavia : c'est *Puta raslada*, *Fillo de Puta*, *Puta de Negro*, &c.

(87) Page 291.

(88) Page 292.

DESCRIPTION
DE BATAVIA.

Bonkes, de boire du thé, & de se tenir couchées sur leurs nattes. On ne les entend parler que de leurs ajustemens, des Esclaves qu'elles ont achetés ou vendus, ou des plaisirs de l'amour, auxquels il semble qu'elles soient entièrement livrées. Hollandois ou Mores, tout convient à leurs desirs déréglés. Ce goût les suit jusqu'à table, où elles ne veulent être qu'avec d'autres femmes de leur espèce. Elles mangent rarement avec leurs maris, & ce désordre est passé comme en usage. D'ailleurs elles mangent très-malproprement & sans se servir de cuillères, à l'exemple des Esclaves qui les ont élevées. Leur sert-on du riz assaisonné? Elles le remuent avec les doigts; & se le fourrent dans la bouche à pleines mains, sans se mettre en peine du dégoût qu'elles causent aux spectateurs, par des ruisseaux de jus ou de sauce qui leur coulent sur le menton (89). Cette grossièreté, qui vient d'un défaut d'éducation, & dont la plus grande abondance ne les corrige pas, éclate particulièrement dans les repas où elles sont invitées par les Officiers de la Compagnie qui arrivent de Hollande. Leur embarras fait pitié. Elles n'ont point de contenance. Elles n'osent ni parler ni répondre; & leur ressource est de s'approcher les unes des autres, pour s'entretenir ensemble (90).

Moresques.

Cependant, si l'on en croit l'Auteur, le mari d'une Castice est un homme heureux en comparaison de ceux qui sont assez ennemis d'eux-mêmes, pour épouser une Moresque. Il s'en trouve peu de belles, dans la fleur même de leur jeunesse; mais elles deviennent d'une affreuse laideur en vieillissant, & la plupart s'abandonnent à l'incontinence avec si peu de réserve, qu'elles ne refusent aucune occasion de se satisfaire. Quoique les hommes de leur Nation leur plaisent toujours plus que les Blancs, elles ne s'arrêtent point à la couleur lorsqu'elles sont pressées de leurs desirs. L'Auteur n'entreprend pas d'expliquer ce qui peut porter quantité de Hollandois à ces tristes mariages: mais il assure qu'ils ne sont pas plutôt faits, que le mari s'en repent; parce qu'outre le refroidissement de l'amour, il se bannit tout à la fois de sa patrie (91) & de sa famille, avec laquelle il ne peut plus espérer de communication qu'après la mort de sa femme; & si elle lui laisse des enfans, soit qu'il en soit le père ou non, il ne peut quitter le pays sans leur assurer une certaine somme, qui suffise pour leur nourriture & leur entretien (92).

Une des femmes.

Le reste de cette peinture est beaucoup plus vif; mais, pour conserver toute sa force, il demande d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, parce qu'un stile plus exact & plus sérieux en affoiblirait les couleurs. » Revenons, dit-il, à nos Dames *Hollandoises*, *Castices* & *Mestices*, & voyons leur » luxe & leur fierté, particulièrement lorsqu'elles vont à l'Eglise, le Dimanche, ou les autres jours de Sermon. C'est alors qu'elles sont parées à l'envi. L'une porte un habit de velours, l'autre une étoffe d'or brodée, accompagnée d'une dentelle de même. Leur tête & leur col brillent de rubans d'or & de perles, leurs oreilles de beaux diamans, & leur gorge de croix de pierreries. La plus humble paroît plutôt une grande Princesse que la femme ou la fille d'un bourgeois. Il n'y en a pas une qui aille à l'Eglise, ou qui en revienne sans être suivie de ses Esclaves, qui lui por-

(89) Page 293.

(90) *Ibidem*.

(91) On a vu que ces mariages sont défen-

dus par l'Etat.

(92) Page 294.

» tent un parafol sur la tête, de peur que la blancheur de son teint ne re-
 » çoive quelqu'altération, ou que son sang ne s'échauffe. Quelques-uns de
 » ces parafols ont des ouvrages de sculpture, qui représentent des dragons &
 » d'autres figures, & sont entourés de grandes dentelles de soie qui pendent
 » en festons. La cour qui est devant l'Eglise est pleine d'Esclaves de l'un &
 » de l'autre sexe, de parafols, de conducteurs, de gardes, & d'une multi-
 » tude de carosses. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ceux qui
 » sont établis pour reprimer le vice, la vanité & le luxe (93), souffrent que
 » leurs propres femmes & leurs enfans, aient autant de luxe & de vanité que
 » les autres. Souvent leurs familles en montrent l'exemple & donnent occasion
 » de l'imiter. Ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que leur doctrine n'a aucun
 » rapport à leur vie, & qu'ils enseignent un chemin où ils se gardent bien de
 » marcher eux-mêmes (94).

Il s'étend jus-
qu'aux Ministres.

» Cet air de splendeur & de vanité est en usage, non-seulement à Batavia,
 » mais aussi dans tous les endroits des Indes où les Hollandois ont des Eta-
 » blissemens. Pour fournir au luxe & ne rien céder aux autres, chacun pren-
 » droit sur l'Autel. On voit, à Batavia, des femmes entretenues par l'Egli-
 » se, & qui reçoivent de la Diaconie, six, huit, & dix risdales par mois,
 » porter des colliers de perles & des chaînes d'or, & se faire suivre par quan-
 » tité d'Esclaves.

Ce que c'est que
la plupart des
femmes de Ba-
tavia.

» Il y a de quoi s'étonner quand on considère à quel degré ces femmes por-
 » tent la fierté dans les Indes, & qu'on fait réflexion sur ce que la plupart
 » étoient en Hollande; car je ne veux pas y intéresser celles qui doivent être
 » exceptées. Les unes sont des personnes du bas ordre dans la vertu, qui,
 » pressées par la pauvreté, ou ayant commis quelques fautes, ont cherché une
 » dernière ressource aux Indes. D'autres chargées d'enfans ont pris le même che-
 » min pour se soutenir. D'autres, du plus bas étage, qui gagnoient leur vie à
 » servir & qui s'ennuyoient du travail, se sont bien trouvées d'avoir pris le
 » même parti. Je ne veux pas oublier celles, qui, après avoir vécu chetivement
 » en Hollande à vendre les denrées les plus viles, ont réussi dans leur voyage
 » & sont devenues des Dames des Indes (95). Mais je passerai sous silence que
 » malgré leurs aventures de Hollande, elles sont reçues aux Indes comme pu-
 » res, nettes & vertueuses, de sorte que souvent elles font de bons mariages.
 » Ce sont des choses passées. Le mari n'en sçait rien; & quand il le sçauroit,
 » c'est la mode. Elles n'en sont pas moins les maîtresses, & ne manquent pas
 » de se dire parentes & nièces de quelques Conseillers, de quelques Bourgue-
 » maîtres, ou de quelques Marchands considérables (96).

La vie que les femmes mènent aux Indes & les richesses qu'elles y amassent
 faisant beaucoup de bruit en Europe, il est naturel que les mêmes esperances
 en excitent un grand nombre à tout mettre en usage, pour se procurer le plaisir
 de voir la fameuse Ville de Batavia. Mais elles n'obtiennent pas indifféremment
 cette faveur; car si les Directeurs de la Compagnie vouloient l'accorder à tou-
 tes celles qui la demandent, on verroit sur les Vaisseaux plus de femmes que
 d'hommes. Pour éviter l'embarras qu'elles causeroient dans les voyages, &

Les Directeurs
s'opposent au dé-
part des femmes.

(93) Les Ministres Ecclésiastiques.

(94) Page 295.

(95) Page 296.

(96) Pages 297 & suivantes.

DESCRIPTION
DE BATAVIA.
Comment elles
éludent leurs or-
dres.

Ce qu'elles de-
viennent au Cap
de Bonne-Espé-
rance.

les troubles qu'elles y feroient naître, elles ne peuvent s'embarquer sans une permission expresse des Directeurs. Celles qui ne laissent pas de passer sans avoir se tiennent cachées parmi des matelots, prennent l'habit de matelot, ou de soldat, mangent avec eux, & couchent dans une branle jusqu'à ce qu'elles soient en mer. Alors elles redeviennent femmes, & sous le nom de *Chambrières*, elles rendent service aux Officiers pour laver le linge ou pour cou- dre. Elles ne se bornent pas toujours à ces exercices; mais les Officiers empêchent qu'elles ne se familiarisent trop avec l'équipage. Lorsqu'elles sont arrivées au Cap, souvent elles s'y arrêtent, pour s'attacher à quelqu'un de ces *honnêtes gens du Cap*, qui les prend à la bonne foi. Si elles ne trouvent pas à s'engager si avantageusement, leur ressource est de se livrer à quelque débauché, ou de tenir un cabaret d'arrak pour les matelots. Aussi-tôt qu'elles ont amassé quelque argent & qu'elles paroissent vêtues à la mode du pays, ce sont de véritables Dames, quelque mépris que leur vie scandaleuse ait mérité en Hollande, & quoiqu'elles en soient quelquefois sorties par la crainte d'être enfermées dans un Spinhuis, ou d'être punies plus sévèrement.

Quand leurs ajustemens sont soutenus par l'agrément de la figure, elles forment de plus hauts projets. On les voit s'insinuer auprès des Maîtres de Navire, des Marchands, des Teneurs de livres, des Pilotes, & d'autres Officiers, qui leur portent régulièrement leur tribut. Mais les plus jolies s'efforcent de plaire à ceux qui ont part à la direction des effets & du Commerce de la Compagnie. Sont-elles assez heureuses pour y parvenir? On n'est plus surpris de les voir dans une opulence qui les conduit quelquefois à la plus grande considération. Cependant il est rare que les richesses amassées par cette voie soient de longue durée. Leur sort ordinaire est d'être dissipées comme elles ont été acquises.

L'Auteur ajoute que si l'on ignore comment les choses se passent à Batavia, on pourra soupçonner que ce qu'il dit des femmes est faux, ou du moins exagéré. Mais il proteste que la vérité lui est chère jusques dans les moindres circonstances, & qu'il a veillé seulement sur ses expressions, pour ne s'échapper à rien qui puisse blesser l'imagination des femmes d'honneur (97).

Observations
sur les abus du
Commerce à Ba-
tavia.

Ses observations ne sont pas moins curieuses sur les abus du Commerce Hollandais, & doivent trouver place ici puisqu'elles appartiennent particulièrement à Batavia.

Engagement de
ceux qui servent
la Compagnie.

Le Commerce, dit-il, considéré en général, est permis sans doute à tout le monde; & chacun a droit de l'exercer, lorsqu'il est capable de l'entreprendre & de le soutenir. Mais il en faut excepter ceux qui ont cédé ce droit en s'engageant au service d'autrui, & qui ont confirmé leurs engagements par la foi d'un serment. C'est le cas de ceux qui sont employés par la Compagnie. Ils ont tous juré de lui demeurer attachés & de la servir fidèlement, par terre » & par mer, sans entrer dans aucun dessein qui puisse nuire à ses intérêts, » & particulièrement sans entreprendre aucun Commerce pour leur propre » compte. Cependant rien n'est moins observé que ce serment. Ceux qui ont quelque commandement sur les Vaisseaux de la Compagnie, profitent

fort bien du droit d'*avarie* ; c'est-à-dire, qu'en supposant toujours que le voyage leur a causé quelque perte, ils demandent des dédommagemens pour un mal imaginaire. Il leur semble aussi qu'en donnant de fausses couleurs à leurs motifs, ils ne violent point leur serment par le trafic de la viande, du lard, des eaux, des cordages, &c. quoiqu'ils les envoient à terre par d'autres bâtimens, & qu'ils les vendent aux Chinois ou à d'autres Indiens (98).

On a vu souvent à Malaca, des Maîtres de Vaisseaux, qui ayant fait tomber subtilement quantité de cordages entre les mains des Anglois, ont fait châtier le *Bossman*, qui prend soin des cables, & le *Skieman*, qui prend garde à la proue, comme s'ils s'étoient rendus coupables de vol ou de négligence. On en a vu d'autres qui ont fait jeter dans la mer de gros cables de Bengale, sous prétexte qu'ils n'étoient pas bien faits ; tandis qu'ils avoient des gens apostés pour les pêcher & les vendre aux Chinois (99).

Il n'y a pas plus de fidélité sur terre. Il est triste de voir combien de bois, de cloux, & d'autres matériaux s'évanouissent dans l'île d'*Orwy* & à Batavia. Combien n'y fait-on pas dans les ateliers de la Compagnie, de châlis de vitres, de pôteaux, de portes & de fenêtres, qui servent aux maisons des particuliers ? Combien de coffres, d'armoires & de cabinets en relief, qui sont travaillés par les ouvriers de la Compagnie ? S'il y a quelque ouvrage à faire pour l'intérêt public, s'il faut réparer quelques magasins, on est surpris de la quantité de bois, de pierre & de fer qu'on y employe. Mais l'étonnement cesse lorsqu'on les voit servir à bâtir des maisons & des jardins. Ceux qui sont chargés de livrer des vivres & des rafraîchissemens pour les Vaisseaux, à Batavia, à Ceylan, à Bengale & au Cap, achètent ce qu'il y a de pire, & le portent en compte à la Compagnie sur le pied de ce qu'il y a de meilleur & de plus cher. Un matelot ne reçoit que des os couverts de peau, au lieu des meilleurs moutons, qui lui seroient nécessaires pour de si pénibles voyages. Aussi les fortunes des Entrepreneurs causent-elles de l'admiration par leur rapidité comme par leur excès. Les Hôpitaux ne sont pas plus exempts de ce désordre. C'est un véritable sujet de douleur de voir combien ils sont négligés, & quel est le nombre des malheureux qui périssent faute de soins & de secours, dans les lieux où ils ne sont conduits que par l'espérance d'en recevoir. Ces rapines ne portent plus le nom de vol. Elles sont passées en usage, & ceux qui trouvent l'occasion de les exercer se persuadent que l'impunité les rend permises (1).

Les Vaisseaux qu'on équipe à Batavia, pour le Japon, sont chargés, non-seulement des effets de la Compagnie, mais aussi de ceux des Particuliers ; & souvent les derniers sont en si grand nombre, que ceux de la Compagnie demeurent au rivage. Les chambres au riz & aux voiles, la sainte-barbe, le pont-coupé & la fosse aux cables sont remplis. La sainte-barbe est quelquefois si pleine de grandes caisses, entassées les unes sur les autres, qu'à peine peut-on manier le gouvernail, & qu'il ne reste pas de place pour ceux qui doivent y coucher. Le même abus regne souvent au retour ; & de-là viennent les malheurs qui arrivent dans les tempêtes, lorsqu'on est au-dessous du vent, près de la côte. Quel nombre superflu d'Ecrivains, de Marchands, de Sous-

DESCRIPTION
DE BATAVIA.
Combien il est
violé.

Infidélités sur-
prenantes.

Abus sur les
Vaisseaux.

Officiers super-
flus & dange-
reux.

DESCRIPTION
DE BATAVIA.Ordonnance qui
défend le Com-
merce aux fem-
mes.Fidélité Japo-
noise.Punition rigou-
reuse de quelques
Infidèles.Bengale , se-
conde Place du
Commerce Hol-
landois.Commerce clan-
destin.

Marchans, de Teneurs de Livres & d'Assistans, qui partent tous les ans pour le Japon! On en compte quelquefois douze, & plus, sur un seul Vaisseau, qui prennent le ridicule titre de *Stathouders* de la Compagnie. Ces insectes rongeurs, qui vivent aux dépens d'autrui, partent chargés des intérêts d'autres gens de leur espèce, qui après avoir dissipé leur bien dans la débauche, à Batavia, ont besoin de se relever par un commerce défendu. Ils se soutiennent à peu près jusqu'au départ des Vaisseaux, & l'on s'imagineroit qu'ils tiennent à ferme le voyage du Japon & de Bengale. Ceux qui manquent d'industrie, ou qui n'ont pas des protecteurs puissans, demeurent abandonnés; car l'ardeur est si grande pour obtenir ces places, que les deux tiers de ceux qui les demandent sont toujours rebutés. Ce Commerce particulier n'est pas seulement en usage parmi les hommes. Les femmes s'en mêlent aussi, quoique les Directeurs aient établi, par une Ordonnance particulière, que si quelque femme est surprise dans ce cas, les dédommagemens de la Compagnie seront pris sur le mari (2).

Quoiqu'il n'y ait pas de Fiscal au Japon, de la part de la Compagnie, on ne laisse pas d'y veiller soigneusement aux effets qui arrivent sur les Vaisseaux Hollandois, & ce sont les Japonois eux-mêmes qui donnent aux Européens l'exemple de cette fidélité. Aussi-tôt qu'un navire a jetté l'ancre, ils mettent le sceau sur tous les ballots & les coffres; ils veillent jour & nuit pour empêcher qu'il ne sorte des marchandises du Vaisseau. Mais toutes ces précautions ne sont pas capables d'arrêter ceux qui font le Commerce particulier. Ils trouvent toujours le moyen de faire passer ce qui leur appartient & de recevoir ce qu'ils veulent emporter. La rigueur même de la Justice Japonnoise est un frein trop foible. Quelques-uns de ces Négocians clandestins furent découverts la nuit, tandis qu'ils introduisoient leurs ballots dans Nangazaqui, d'où ils comptoient de tirer d'autres marchandises par la même voie. La Cour en fut si choquée, que, par un ordre exprès de l'Empereur, le Gouverneur de cette Ville fit mener au supplice trente-neuf Japonois, qui avoient prêté la main à cette fraude. On coupa la tête à dix-neuf. On fendit le ventre à quelques autres, suivant l'usage du pays. Quatre furent mis en croix, & le reste périt d'une manière cruelle. Deux Marchands Hollandois, qui avoient été arrêtés dans la même occasion, ne furent relâchés qu'avec beaucoup de peine. On confisqua les marchandises des Négocians particuliers, qui n'avoient pu être vendues l'année précédente; & le Directeur de la Compagnie, qui avoit fermé les yeux sur le désordre, fut renvoyé honteusement à Batavia, après avoir été banni de tous les Ports du Japon sous peine de la vie (3).

Bengale est la seconde Place du Commerce de la Compagnie, après les Isles Moluques. On y envoie, chaque année, de Batavia, plus de quinze Vaisseaux avec charge entière, & rarement manquent-ils de revenir au même nombre. Dès qu'ils ont mouillé devant la Loge, le Fiscal (4), accompagné de quelques Députés, s'y transporte pour faire la visite. Il se rend d'abord dans la chambre de poupe, où, après avoir bû à l'heureux succès du Commerce clan-

(2) Page 304.

(3) Page 305.

(4) Il faut supposer nécessairement que Graaf n'accuse que le Fiscal de son tems; car

on ne peut se figurer qu'il n'y ait aucune exception. Cependant ses expressions sont générales, & sa Relation passe pour authentique.

destin, on délibère sur les moyens de faire porter à terre les effets des Particuliers. Ensuite on défend, par une proclamation publique, aux Officiers & aux Matelots, de porter à terre ou de faire venir à bord aucune sorte de paquet, de caisse, sous peine de confiscation des marchandises & d'autres châtimens proportionnés. Mais à peine le Fiscal est-il retourné au rivage, que le Capitaine du Vaisseau, le Pilote, l'Ecrivain, le premier Marchand & tous les autres Officiers, envoient leurs effets dans des maisons qu'ils ont louées pour ce tems-là, & négocient tout le jour avec les Marchands du pays. Quelques roupies distribuées aux Officiers du Port, ont la vertu de leur fermer les yeux (5). On jugera du profit de ce Commerce clandestin par les seuls retours de l'opium, qui ne s'achetant à Bengale que 70 ou 75 roupies, en vaut 200 ou 225 à Batavia (6). Les Comptoirs de la Compagnie Hollandaise, dans le pays de Bengale, sont à *Ouglie*, à *Deka*, à *Bellezoor*, à *Malda*, à *Cassamabassar*, à *Ragi-mohol* & à *Patna*. Celui d'Ouglie, qui est le principal, est sur le petit Gange, à trente-six lieues de la mer. La charge des Vaisseaux consiste en noix-muscades, en cloux, en macis, en canelle, en poivre, &c. qui se négocient pour des toiles fines, des fotalles, du kassa, de l'opium, du musc, des gingans, &c. (7)

Ses grands avantages.

Comptoirs de la Compagnie au Bengale.

Il part chaque année, de Batavia, quatre, cinq ou six Vaisseaux pour le Japon, qui en est à sept cens cinquante lieues. Leur charge consiste en tables de bois de *Siampan*, en armoirins, *Pansjes*, foies crues, épiceries, curiosités de l'Europe & autres marchandises, que les Hollandois troquent contre de l'or, du cuivre, des ouvrages de laque, des robes de chambre, de la porcelaine, &c. Les Vaisseaux qui vont droit au Japon, sont ordinairement voile de Batavia vers la fin de Juillet. Mais ceux qui doivent passer par Siam, où ils prennent des peaux d'élans, de cerfs, & d'autres peaux sans apprêt, partent au mois de Mai & reviennent vers le mois de Janvier (8). On verra dans la suite comment le Commerce du Japon est demeuré entre les mains des seuls Hollandois, & à quelles conditions. Cet article n'appartenant qu'à Batavia, on remet aussi, à d'autres Relations, quantité d'éclaircissemens sur le Commerce général de la Compagnie, qui dépendent de la connoissance des pays où elle a formé des Etablissmens.

Départ des Vaisseaux annuels de Batavia pour le Japon.

Les navigations les plus courtes, de Hollande à Batavia, sont ordinairement de sept mois, de six, & quelquefois même de cinq ou de quatre & demi. Mais on emploie souvent huit, neuf, dix & quinze mois dans les voyages malheureux (9). Les Vaisseaux qui partent de Hollande pendant la Foire d'Amsterdam, c'est-à-dire, au mois de Septembre, arrivent ordinairement à Batavia dans le cours de Mars ou d'Avril; tems favorable pour recommencer de-là d'excellens voyages, à Siam, à la Chine, au Japon, à Bengale, à la Côte de Coromandel, à Surate & en Perse. Ceux qu'on appelle *de Noel*, c'est-à-dire, qui partent de Hollande aux mois de Décembre & de Janvier, arrivent entre Juillet & Septembre. Il se présente alors peu d'occasions pour d'autres voyages de quelque importance. Ceux *de Pâques*, qui sont voile de Hollande dans les mois d'Avril & de Mai, arrivent au mois de Décembre;

Saisons & durée des navigations de Hollande à Batavia.

(5) Page 306.
(6) Page 307.
(7) Page 348.

(8) *Ibid.*
(9) Page 354 & suivantes.

DESCRIPTION
DE BATAVIA.

tems auquel ces voyages sont fort défavantageux, le long de la côte de Java, à Macassar, à Amboine, à Ternate & à Banda. C'est depuis la fin du même mois jusqu'à celui de Février, qu'il part aussi des Vaisseaux de Batavia pour la côte occidentale, intérieure & extérieure de Sumatra, pour *Padang*, *Paros*, *Poulofinka*, *Palimban*, *Jamby*, *Malaca*, &c. (10)

Navigation de
Batavia en Hol-
lande.

Les Vaisseaux qui viennent de Batavia en Hollande, portent le nom de *Premier* & de *Second Envoi*. Ceux du premier, au nombre de six, ou huit, & quelquefois davantage, partent au mois de Décembre. Ceux du second, font voile un mois ou six semaines après, parce qu'ils doivent attendre les bâtimens qui reviennent du Japon, de la Chine, de Bengale & de la Côte de Coromandel (11). La première de ces deux Flottes attend la seconde au Cap de Bonne-Espérance, ou du moins ne remet en mer qu'après l'avoir attendue jusqu'au tems marqué pour leur jonction. Elles levent ordinairement l'ancre ensemble, & portant le cap Nord-Ouest vers l'Isle de Sainte Hélène, d'où elles continuent leur route sur le même rhumb, ou un peu plus à l'Ouest, vers l'Isle de l'Ascension. Après avoir traversé la Ligne, elles s'avancent jusqu'au treize ou quatorzième degré de latitude septentrionale, pour passer à côté des Isles de Sel. De-là le cours est presque entièrement Nord. Vers le quinze ou seizième degré, on se trouve dans la *Mer-verte*, qui continue jusqu'au trente-quatrième, d'où l'on suit le même cours pour passer au-dessus des bancs de Terre-neuve, entre le quarante-deux & le cinquantième degré. On tourne ensuite à l'Est pour s'avancer vers *Hutland*, dans l'espérance d'y rencontrer divers bâtimens qui croisent au-devant de la Flotte, pour lui servir de convoi & lui fournir des rafraîchissemens. Avec ce secours, on fait voile de conserve vers *Doggers-land*, où se fait la séparation des Vaisseaux destinés pour la Meuse & pour la Zélande (12).

Route des Flot-
tes marchandes
de la Compagnie
Hollandoise.

(10) Page 355.

(11) Page 356.

(12) Page 358.



Il est tems d'interrompre les Voyages des Hollandois, pour introduire d'autres Nations sur la scene ; mais sans sortir des mêmes Mers, où l'abondance des Relations nous met en état de parcourir successivement toutes les contrées des Indes. Cependant, après avoir laissé la Compagnie Hollandoise à la veille de s'établir, dans l'Isle de Ceylan, sur les ruines des Portugais, il paroît nécessaire de finir ce Livre par le voyage d'un Anglois, auquel on est redevable des plus parfaites lumières qu'on ait jamais eues sur l'intérieur d'une Isle dont les Hollandois ne possèdent que les bords. On en reviendra plus naturellement à la connoissance des parties qu'ils ont conquises, lorsqu'on y sera ramené par une juste distribution, qui doit faire trouver ici un rang convenable à tous les Voyageurs.



VOYAGE

DE ROBERT KNOX

aux Indes Orientales.

UNe Préface modeste & judicieuse (13), annonce le mérite de cette Relation & la confiance qu'on doit au caractère de l'Auteur. Deux témoignages, en forme d'approbation; l'un, de la Cour du comité de la Compagnie Angloise des Indes Orientales, & signé du Secrétaire; l'autre, de *Christophe Wren*, nom respecté en Angleterre; achevent d'établir l'idée qu'on est porté à se former d'un ouvrage qui a été composé dans l'Isle même de Ceylan, & par un Voyageur qui en sçavoit parfaitement la langue & les usages. Les Portugais & les Hollandois qui fréquentoient depuis long-tems cette Isle, n'en avoient donné qu'une connoissance imparfaite, dans quelques Relations dont elle ne faisoit pas le principal objet. Robert Knox est non-seulement le premier, mais le seul qui ait publié un *voyage de Ceylan*. Son Editeur nous apprend qu'il étoit fils d'un Capitaine de Vaisseau, au service de la Compagnie des Indes, & qu'ayant obtenu le même degré après avoir passé près de vingt ans dans l'Isle qu'il décrit, il fit un voyage à *Tarquin*. » Outre la sincérité qui se fait sentir dans son Ouvrage, j'ai remarqué, ajoute l'Editeur, dans les conversations que j'ai eues avec lui, qu'il étoit supérieur aux préjugés, & qu'il n'étoit poussé ni par l'intérêt, ni par l'affection, ni par la haine (14).

En 1657, le 20 Janvier, l'*Anne de Londres*, fregate au service de la Compagnie Angloise des Indes Orientales, partit des Dunes sous le commandement du Capitaine Robert Knox, pere de l'Auteur. Elle étoit fretée pour le Fort de S. George, sur la côte de Coromandel, & le jeune *Knox*, à peine âgé de dix-neuf ans n'avoit pas redouté les fatigues d'un si long voyage. Après avoir trafiqué l'espace d'un an sur cette côte, un jour que le Capitaine chargeoit des marchandises dans la rade de Masulipatan, pour retourner en Angleterre, il s'éleva une si furieuse tempête que plusieurs Vaisseaux firent naufrage à sa vûe, & que le sien ne put être sauvé qu'en coupant le grand mât par le pied. Cet accident, qui le mettoit hors d'état de continuer son voyage, lui fit prendre le parti de gagner *Cotiar*, baie commode dans l'Isle de Ceylan.

Quelque défiance qu'il eût des habitans lorsqu'il fut entré dans cette baie, vingt jours de Commerce, pendant lesquels ses gens eurent la liberté d'aller à terre & de retourner à bord dissipèrent toutes ses craintes. On leur fournit de bonne grace, pour leur argent, tous les rafraichissemens qui sont propres

Introduction.

1657.

Journal de l'Auteur.

Accident qui le conduir dans l'Isle de Ceylan.

Comment il y est reçu.

(13) Elle est de l'Editeur, qui se nomme *Richard Hooge*.

(14) L'Ouvrage est en deux parties, dans un seul volume in-12. Il a été traduit de l'An-

glois. La premiere Edition est de 1693, à Amsterdam. Il fut réimprimé à Lyon la même année.

KNOX.

1657.

Les Anglois sont
trompés par l'ar-
cifice des In-
dians.

au pays. Mais le Roi de Ceylan, qui apprit leur arrivée dans cet intervalle, conçut d'eux quelque soupçon, parce qu'ils avoient négligé de l'en informer. Il envoya vers le rivage un Officier à la tête de quelques troupes, qui fit prier le Capitaine de descendre, & de venir recevoir des lettres du Roi, dont il lui fit dire qu'il étoit chargé pour lui. Les Anglois saluerent cet Officier de leur canon, & le jeune Knox fut envoyé avec un Marchand du Vaisseau, pour lui faire les complimens du Capitaine. Il leur demanda qui ils étoient, & combien de tems ils vouloient s'arrêter dans la baie. Apprenant qu'ils étoient Anglois & qu'ils ne pensoient qu'à se radouber, il les assura que le Roi les verroit volontiers dans ses Etats, & qu'il avoit déjà donné ordre qu'on leur accordât toutes sortes de secours; mais qu'il l'avoit chargé d'une lettre pour le Capitaine, qui devoit lui être remise en mains propres. Cet Officier, qui portoit le titre de *Dissauva*, s'étoit arrêté, à douze mille du rivage pour attendre la réponse des Anglois. Knox lui répondit que le Capitaine ne pouvoit abandonner son bâtiment pour aller si loin, mais qu'il descendroit volontiers sur le bord de la mer pour recevoir la lettre du Roi. Le *Dissauva* parut satisfait de cette réponse. Il pria les deux Anglois de passer à terre le reste du jour & la nuit, avec promesse de se rendre le lendemain au rivage avec eux. Le soir il leur fit dire qu'on alloit porter de sa part un présent au Capitaine, & que s'ils désiroient de lui écrire on se chargeroit volontiers de leurs lettres. Ce procédé leur parut si suspect, qu'ayant écrit au Capitaine ils lui conseillèrent de ne pas quitter son Vaisseau. Mais cette lettre ne lui fut pas rendue.

Le Capitaine &
dix-huit de ses
gens sont arrêtés.

Pendant le présent, qui consistoit en bétail & en fruits fut envoyé à bord. Ceux qui le portoient dirent au Capitaine que ses deux Envoyés venoient derrière avec le *Dissauva*, qui le supplioit de l'attendre à terre, où il lui remettrait la lettre du Roi. Le Capitaine, qui étoit sans défiance, traversa une petite rivière dans sa chaloupe & descendit sur la rive. Mais à peine s'y fut-il assis sous un arbre, qu'une troupe de soldats, qui s'étoient cachés aux environs, se saisirent de lui & de toute sa suite, avec d'autant plus de facilité, que sept personnes dont il s'étoit fait accompagner étoient comme lui sans armes. On ne leur fit aucun mal & rien ne leur fut ôté. Le Capitaine fut porté, dans un hamak, au même Bourg où son fils avoit passé la nuit, mais il n'obtint pas si-tôt la liberté de lui parler. Le jour suivant, neuf personnes de l'équipage, qui n'avoient aucun soupçon de l'infortune du Capitaine, descendirent à terre pour y couper quelques arbres. En y arrivant, ils furent arrêtés, & liés même étroitement, parce qu'ils avoient voulu faire quelque résistance. Ils furent conduits plus loin dans le pays, & délivrés de leurs liens lorsqu'on les crut en sûreté. Après s'être saisi de dix-huit Anglois & des deux chaloupes, le *Dissauva* chercha les moyens de se rendre maître du Vaisseau. Il protesta au Capitaine qu'il n'étoit arrêté que pour donner le tems au Roi de préparer le présent qu'il destinoit à la Nation Angloise; & s'étant efforcé de le rassurer par ses caresses, il le pria de faire dire à celui qui commandoit sous lui, dans le Vaisseau, d'attendre encore quelques jours, parce qu'en mettant trop tôt à la voile, il s'exposeroit à rencontrer plusieurs Vaisseaux Hollandois. Le Capitaine feignit de se rendre à cette raison. Il fit partir deux de ses gens, accompagnés de quelques Indiens dans un petit canot. Les Indiens

étant

Ruses des In-
dians pour se
saisir du Vaisseau.

étant revenus sans les deux Anglois, auxquels il avoit donné ordre de demeurer à bord, il dit au Dissauva que les gens de son Vaisseau avoient refusé de lui obéir, parce qu'il étoit prisonnier. Cet adroit Insulaire lui proposa d'envoyer ses ordres par son fils, & de faire promettre à ce jeune homme de revenir aussi-tôt. Le jeune Knox fit cette promesse & l'exécuta. Mais son pere lui avoit ordonné de redoubler la garde sur le Vaisseau, de faire charger le canon, & de recommander qu'on ne souffrît pendant la nuit l'approche d'aucun bateau. L'Auteur, avant son retour, écrivit une lettre à son pere, signée de tout l'équipage, par laquelle on lui déclaroit qu'il ne devoit espérer aucune obéissance de ses gens tandis qu'il seroit prisonnier, & qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cette piece, apportée par le jeune Knox, refroidit la chaleur du Dissauva. Il abandonna son dessein & laissa aux prisonniers la liberté d'écrire à leurs amis sur le Vaisseau, & d'en faire apporter ce qui leur étoit nécessaire. Ils demeurèrent quelque tems dans cet état, nourris avec abondance, mais attendant vainement les ordres du Roi. Cependant, comme la saison avançoit, l'intérêt du Vaisseau obligea le Capitaine d'écrire enfin au Commandant qu'il pouvoit retourner à *Porto Novo*, pour y prendre les ordres de l'Agent de leur Nation (15).

Après leur départ, les prisonniers demeurèrent abandonnés à la discrétion d'un peuple barbare. Ils étoient seize, dont les noms méritent d'être conservés; le Capitaine, son fils, les sieurs *Loveland*, *Gregory*, *Beard*, *Gold*, *Rutland*, *Mullins*, *Gutch*, *Berry*, *Knight*, *Winn*, *Hobbar*, *Emery*, *Warnham* & *Smith*. L'Auteur attribue leur disgrâce à la négligence qu'ils avoient eue de ne pas envoyer quelques présens au Roi. Ce Prince ayant rappelé le Dissauva & ses troupes, sans expliquer ses intentions à l'égard des seize Anglois, ils furent menés plus loin dans le pays. On ne cessa pas de les bien traiter. Ils trouverent même une sorte de politesse dans les habitans, qui ayant été autrefois sous la domination des Portugais, ont appris d'eux les usages de l'Europe, & prennent plaisir à les observer avec les Etrangers. D'ailleurs le Capitaine avoit ses gens autour de lui; & le plaisir de vivre ensemble étoit pour eux une douce consolation. Mais cet avantage dura peu. L'ordre vint de les disperser. L'Auteur eut, dans cette affliction, le bonheur de n'être pas séparé de son pere (16).

Ils furent conduits d'abord par de grands bois, dont les chemins étoient fort larges, sans y rencontrer néanmoins un seul habitant; & pendant cinq ou six jours de marche ils passèrent les nuits sur la terre, avec des branches d'arbres pour chevet. La nourriture ne leur manquoit pas. C'étoit du riz, du poisson sec, & de la viande fumée. Quelquefois leurs gardes tuoient des daims, & tiroient des arbres du miel excellent dont ils leur faisoient part. Ils trouvoient de l'eau en abondance, dans les étangs & les petites rivières dont ces bois sont remplis. Lorsqu'ils furent arrivés dans des lieux moins déserts, on leur fournit des vivres préparés à la maniere du pays, avec des legumes & diverses sortes de fruits. Ils étoient traités aux dépens de la Province. La curiosité amenoit tous les habitans pour les voir. Enfin près de la Ville de *Candi*, où le Roi tient sa Cour, *Loveland* & *Gregory* furent logés avec le

KNOX.
1658.

Le Vaisseau Anglois leve l'ancre & laisse les prisonniers dans l'Isle.

Noms des seize Anglois captifs.

Ils sont dispersés.

(15) Ibid. p. 151.

(16) Ibid. p. 155.

KNOX.
1658.

Capitaine & son fils , & les autres furent envoyés dans une Ville plus éloignée. L'ordre du Roi portoit toujours qu'ils fussent bien traités; mais on craignoit qu'étant tous ensemble, ils ne fussent à charge aux habitans de leur demeure (17).

1660.
Situation du Capitaine & de son fils.

Le Capitaine & l'Auteur passèrent près de deux ans dans cette situation. Ils furent séparés de Loveland & de Gregory le 16 Septembre 1660, pour être conduits dans une Ville qui se nomme *Bonder Conjowat*, à trente mille de Candi vers le Nord. La situation en est agréable & commode, mais l'air extrêmement chaud, & les maisons fort sombres & fort sales. Le Capitaine eut la liberté d'en choisir une, qui n'étoit composée que d'un toit soutenu par des piliers, sans aucune muraille. On y mit pour le pere une espee de chalit, avec une matelas dessus; ce qui passe pour une marque d'honneur dans la Nation. L'Auteur n'eut qu'un simple matelas, étendu sur la terre. Les vivres leur furent toujours fournis avec la même abondance.

Maladie contagieuse qui augmente leur misère.

Pendant la première année de leur séjour dans cette Ville, il s'y répandit une fièvre contagieuse, qui enleva un grand nombre d'habitans. Cette maladie devint si générale, que dans l'embarras où chacun étoit pour soi-même, il ne se trouva plus personne qui prit soin d'apporter leur nourriture aux deux étrangers. Ils furent obligés de faire cuire leur riz, & de préparer leurs autres alimens de leurs propres mains. Leur unique consolation étoit d'avoir quelques livres de piété, dont ils faisoient une lecture commune le matin & le soir. Lorsque la chaleur étoit passée, ils alloient respirer l'air aux environs de la Ville, où ils avoient la liberté de se promener (18).

Ce seroit dérober son principal agrément à ce récit, que de le dépouiller ici de ses circonstances pour le réduire en extrait. Je n'en retrancherai pas même les réflexions de l'Auteur, qui le rendent fort intéressant par leur simplicité.

Circonstances touchantes de la mort du Capitaine.

Après avoir vécu quelque tems dans cet état (19), nous tombâmes malades, mon pere & moi, de la fièvre qui regnoit par toute la Province. Sa vue me faisoit verser une infinité de larmes, sur-tout du chagrin de me trouver si mal que je ne le pouvois assister; & de son côté il étoit si affligé qu'il me disoit souvent : » Qu'ai-je fait de t'avoir obligé de me venir retrouver à » terre ? Ton obéissance t'a plongé dans cette servitude. Je suis vieux, & » vraisemblablement, ma vie ne sera pas longue. Mais peut-être verras-tu aussi » la fin de tes malheureux jours. Dieu veuille te les faire passer sous sa protection, & répandre ses bénédictions sur toi.

La fièvre ne lui dura pas long-tems; mais il s'abandonna tellement à sa tristesse, qu'à la fin il en fut tout-à-fait accablé. » J'ai couru, me disoit-il » dans l'amertume de son cœur, & Dieu m'a délivré d'une multitude de pé- » rils. Je n'étois jamais tombé entre les mains de mes ennemis. Faut-il que » sur mes derniers jours, je me voie Esclave des Infidèles, & que je meure » éloigné de ma Patrie, où j'avois résolu de me retirer après ce voyage, pour y » passer le reste de ma vie en repos ? » Pendant un peu plus de trois mois qu'il vécut encore, il ne quitta pas son lit. Il n'avoit sous lui qu'une natte & un petit matelas; & sa couverture étoit un tapis, sur lequel il étoit assis dans la

chaloupe lorsqu'il avoit été pris. Pour moi, j'étois sans autre couverture que mes habits. Lorsque le frisson de la fièvre me prenoit, j'alluimois promptement du feu. Le bois ne nous étoit pas refusé; mais il falloit prendre la peine de l'apporter malgré ma foiblesse. Un jeune Nègre que mon pere avoit amené de *Porto Novo*, & qu'on nous avoit laissé pour le servir, nous voyant Esclaves comme lui, refusoit le plus souvent de nous obéir. Ma fièvre devint reguliere & me prenoit une fois en trois jours. Elle ne m'abandonna pas pendant seize mois. Lorsque les réflexions de mon pere tomboient sur notre infortune, il se laissoit aller à des regrets capables de toucher les cœurs les plus barbares. Je me souviens qu'une fois, il passa neuf jours sans prendre d'autre nourriture que de l'eau froide, soupirant sans cesse, & refusant tout ce que je lui présentois à manger.

Il traîna sa vie dans cette langueur jusqu'au 9 de Février 1661. La veille de sa mort, il me fit asseoir près de son lit, quoique je fusse dans l'accès de ma fièvre. Il me dit » qu'il se sentoît proche de sa dernière heure; qu'il étoit sûr » qu'avant la fin de la nuit Dieu briserait ses fers, & qu'il ne pouvoit m'ex- » primer la joie qu'il ressentoit de quitter cette vie mortelle. Il ajouta qu'il » me parloit pour la dernière fois, & qu'il me conjuroit d'avoir soin de mon » frere & de ma sœur si je retournois en Angleterre, où je trouverois qu'il » avoit disposé de ses biens à ma satisfaction par son testament ». A la fin de ce discours, il me donna sa bénédiction. Ensuite il me dit que n'ayant point de drap mortuaire pour l'ensevelir, il falloit que je couvrisse sa tête de sa chemise & le reste de son corps de ses habits; après quoi je l'envelopperois de la natte sur laquelle il étoit couché. Ce fut sur les neuf heures du soir, qu'il me fit ce triste adieu. Il expira dans le cours de la nuit, entre deux & trois heures du matin.

J'étois également accablé de ma foiblesse & de ma douleur. Cependant je rappellai un reste de force pour lui fermer les yeux, & pour l'ensevelir comme il me l'avoit prescrit. Notre Nègre, que j'envoyai demander de l'assistance à la Ville pour l'enterrer, revint avec une de ces longues cordes qui servent à lier le bétail, & me dit qu'on ne pouvoit me donner d'autre secours, si je ne payois ceux dont j'emploierois les services. Cette barbarie me toucha sensiblement. Je n'avois aucun instrument pour creuser, & la sécheresse rendoit la terre extrêmement dure. Enfin deux ou trois Chingulais, à qui je fis un petit présent, m'aiderent à ouvrir une fosse, & nous y enfermâmes mon malheureux pere. Ce fut dans un bois, où nous nous promenions souvent, au Nord d'un champ de riz, sur le chemin de *Handapoul*, Bourg dépendant de *Bonder Coufonat*, dans la Province de *Hoteurly*. Ainsi je demurai seul, malade & captif, sans autre consolation sur la terre, que de pouvoir jeter les yeux vers le Ciel & le prier pour ma délivrance. La Cour, bientôt informée de la mort de mon Pere, m'envoya deux Exprès, pour sçavoir de moi s'il ne m'avoit rien laissé. Il m'avoit donné, en mourant, une bague d'or, une pagode, & quelques autres pieces d'argent, que je m'attendois à me voir ôter, avec quelques vieux habits. Mais on se contenta de prendre l'état de ce que je possédois; & le Roi fit ordonner aux habitans de me traiter avec plus de soin. La fièvre me quitta par degrés, après m'avoir tourmenté pendant seize mois; & le Ciel, que j'implorois ardemment, m'envoya une consolation qui

Consolation que
le Ciel envoie à
l'Auteur.

KNOX
1660.

me donna de meilleures espérances de l'avenir. Un jour que je m'amusois à la pêche dans un petit étang, je vis passer un vieillard, qui s'informa de mon Nègre, si je sçavois lire. Cette question m'ayant fait tourner la tête, il me demanda si je voulois acheter un livre que les Portugais avoient laissé à *Colombo*, lorsqu'ils en avoient été chassés. La seule curiosité me fit souhaiter de le voir. Elle se changea dans un vif empressement lorsque je l'eus reconnu pour une bible. Il ne me restoit qu'une pagode, que j'aurois donnée volontiers; mais j'en fus quitte pour un bonnet qui m'étoit resté, & j'achetai à ce prix une source de consolation dans tous mes malheurs.

Etat de ses comp-
pagnons.

Revenons à notre méthode, pour épargner au lecteur des détails moins intéressans. Les Compagnons de Knox avoient été conduits dans la Province de *Hottera Courty*, à l'Occident de la Ville de Candi. Ils avoient été logés séparément, à quatre ou cinq mille l'un de l'autre. Leurs Gardes les faisoient dîner & souper dans des lieux différens, pour n'incommoder personne; & coucher ordinairement dans la maison où ils avoient pris le repas du soir. Leur lit étoit une méchante natte, qu'on leur faisoit porter avec eux. Ils avoient ignoré long-tems qu'il y eût si peu de distance entre les lieux qu'ils habitoient. Quelques Insulaires, par un sentiment de compassion, leur procurèrent l'occasion de se rejoindre. Mais cette faveur dura peu, parce que n'étant qu'à deux journées de Colombo, qui est un Port de mer, on craignoit qu'ils ne prissent ensemble des mesures pour leur fuite. Cependant comme on apprivoise insensiblement les bêtes sauvages, le tems leur fit trouver divers moyens d'adoucir leurs Gardes. Ils apprirent quels étoient les privilèges de ceux qui sont regardés comme domestiques du Roi. On étoit obligé de leur fournir seulement des vivres, & non des habits, qui commençoient néanmoins à leur manquer. Dans cette nécessité ils eurent également recours à l'épargne & à l'industrie (20). Ayant remarqué que ce n'étoit pas un petit embarras pour le peuple de cuire & d'apprêter leur riz, ils proposèrent de se charger eux-mêmes de ce soin, à condition qu'au lieu d'une mesure pour chacun, on leur en fourniroit deux; & pour donner une couleur de justice à cette demande, ils ajoutèrent que cette quantité de riz étoit nécessaire à leur subsistance. Avec ce surcroît, qu'ils vendoient secrètement, un peu au-dessous du prix réglé, ils se procurèrent assez d'argent pour s'acheter des habits. Ensuite ils apprirent tous à faire des bonnets à l'aiguille, qu'ils vendoiént neuf sols, quoiqu'il n'y entrât que la valeur de trois sols de fil. Ce Commerce auroit achevé de les mettre dans l'abondance, si leur avidité ne leur en eut fait perdre le fruit. Ils firent une si grande quantité de ces bonnets, que ne trouvant plus à les vendre au même prix, ils firent une perte considérable sur leur marchandise. D'un autre côté le changement de leur situation les rendit insolens, jusqu'à vouloir maîtriser le peuple; ce qui refroidit beaucoup l'inclination que ces Insulaires avoient marquée à les secourir (21).

Comment ils
rendirent leur si-
tuation fort ai-
sée.

Misère de Knox.
On lui en fait
une loi d'hon-
neur.

Knox commençoit aussi à manquer d'habits, & la nécessité le força de recourir au travail, à l'exemple de ses compagnons. Mais lorsqu'il voulut commencer à faire des bonnets, quelques Seigneurs du pays lui représentèrent qu'il y avoit beaucoup de différence entre lui & les autres Anglois; qu'il étoit

(20) *Ibid.* p. 176.

(21) Pages 173 & suivantes.

fil de Capitaine, & que cette qualité ne lui permettoit pas de s'avilir par des occupations indignes de lui; que le Roi n'avoit paru le négliger que pour mettre son caractère à l'épreuve, mais qu'il lui feroit bientôt l'honneur de l'appeller à la Cour, & de lui donner quelque emploi d'importance; enfin que pour sa réputation il devoit souffrir qu'on lui apportât les alimens tout préparés, & sur-tout abandonner le dessein de faire des bonnets (22). Ces conseils auroient fait assez d'impression sur lui, s'ils eussent été accompagnés de quelque secours. Mais, dans l'excès de ses besoins, il répondit que la distinction dont on le flattoit, devoit donc lui attirer un traitement plus favorable, & que n'en ressentant pas moins les nécessités de la nature, il insistoit à demander une double mesure de riz, avec la liberté de s'occuper du travail comme les compagnons de sa misère. Cependant, pour mettre son honneur à couvert, il ajouta que son dessein étoit d'employer son Nègre à faire des bonnets. Cette explication lui fit obtenir, non-seulement deux mesures de riz pour lui-même, & une pour le Nègre qui continuoit de le servir, mais encore des citrons, du poivre, du sel, des œufs & de la volaille. Après avoir pourvu à sa subsistance, il résolut de se procurer une maison dont il pût jouir librement. Il avoit remarqué, dans son voisinage, un jardin qui appartenoit au Roi, dans lequel il y avoit quantité de beaux cocotiers. Quelques Chingalais, dont il avoit gagné l'amitié, lui prêtèrent leur assistance pour s'y bâtir un logement commode. Malheureusement, ces officieux amis furent appelés par quelques affaires qui ne leur permirent pas de continuer leurs services. Il ne laissa pas d'achever son entreprise, avec le seul secours de son Nègre; mais quoiqu'il commençât fort bien à parler la langue du pays, il n'en pouvoit connoître tous les usages. Une loi capitale (23) de l'Isle de Ceylan défend de blanchir tout autre édifice que les Temples & les palais du Roi. Knox ayant trouvé le moyen de faire de la chaux, blanchir imprudemment le sien, à la manière de l'Europe. Cette témérité lui auroit coûté la tête, si le Roi n'eût fait grâce à sa qualité d'Etranger. Une faveur si extraordinaire fit juger aux habitans qu'il étoit destiné à d'autres distinctions. On lui laissa la liberté d'élever des porcs & de la volaille, qui multiplièrent si heureusement, qu'il s'en vit bientôt un grand nombre. Des noix de cocos, qui tombent dans son jardin, il faisoit de l'huile, non-seulement pour ses lampes, mais encore pour le service de sa cuisine. Cette huile, dans sa fraîcheur, ne le cède guères au beurre d'Angleterre. Il apprit aussi à faire des bonnets à l'aiguille, qu'il vendit comme ses compagnons. Dans cette tranquillité ils ne laissoient pas de penser à rompre leurs chaînes, & leur espérance étoit qu'après avoir un peu mieux connu le pays, ils trouveroient le moyen de s'échapper. Quelques Européens avoient formé vainement cette entreprise avant eux. Les Insulaires se défient de tous les Blancs qu'ils rencontrent. Ils les examinent, & s'ils ne sont pas satisfaits de leurs réponses, ils les arrêtent comme des fugitifs. Cependant il n'est pas impossible de tromper leur vigilance & de gagner quelque Port. Mais il faut être assez heureux pour y trouver un Vaisseau de l'Europe, sans quoi l'on seroit exposé à mourir de faim dans les bois (24).

KNOX.
1660.

Parti qu'il prend
de travailler.

Il se bâtit une
maison & court
risque de la vie.

(22) Page 182.

(23) Page 185.

(24) Page 189.

KNOX.

1660.

Autres captifs
Anglois que
Knox trouva
dans l'Isle.

Décision d'un
cas de con-
science par un
Missions-
naire Por-
tugais.

Sort funeste de
deux jeunes An-
glois.

1664.

Le Roi accorde
la liberté aux
captifs & change
de résolution.

Knox trouva, dans l'Isle, d'autres captifs de sa Nation qui avoient été pris en 1658. Ils étoient treize, qui se nommoient *Vassal*, *Mergiason*, *Mareh*, *Kirby*, *Jelf*, *Cardiner*, *Dag*, *Stapleton*, *Man*, *Smart*, *Hobstain*, *Gony* & *Bingham*. Leur Vaisseau, commandé par le Capitaine *Johnjon*, avoit fait naufrage aux Maldives; mais s'étant sauvés dans des chaloupes, ils avoient relâché dans l'Isle de Ceylan, où le Roi les avoit retenus. On leur avoit ôté tout ce qu'ils possédoient, à la réserve de leurs habits. Cependant ils étoient fort bien traités dans la Ville de Candi. Le riz, la volaille & les nattes leur étoient fournis en abondance. Il ne leur manquoit que de la grosse viande, & de l'argent pour en acheter. L'Auteur rapporte qu'il leur prit envie de tuer une vache, pour faire quelques bons repas, mais qu'incertains s'il leur étoit permis de prendre le bien d'autrui, ils proposèrent leurs doutes à un Missionsnaire Portugais (25), qui avoit eu la permission de s'établir à Candi. Il leur répondit qu'ils ne devoient pas faire difficulté de manger les biens de ceux qui possédoient injustement leurs corps; & pour les encourager, après qu'ils eurent tué la vache, il en mangea le premier. Entre ces anciens captifs Anglois, le Roi sembloit avoir pris en affection *Man* & *Smart*, qui étoient deux jeunes hommes fort bien faits. Cependant ayant appris que *Smart* étoit allé secrètement chez un Ambassadeur de Hollande, arrivé depuis peu à la Cour, il le relegua dans les montagnes, où ce malheureux Anglois perdit la vie par un accident tragique, après avoir épousé une femme de l'Isle, dont il eut un fils. Le sort de *Man* fut encore plus triste. Il y avoit au Port de Colombo un habile ouvrier Portugais, que le Roi souhaitoit d'engager à son service. *Man* fut employé pour lui faire cette proposition; mais n'ayant pu la lui faire goûter, il prit le parti de cacher la lettre qui contenoit son refus, dans la seule crainte d'offenser le Roi par une explication trop sincère. Mais l'Interprète ayant eu l'indiscrétion d'apprendre au Roi ce qui s'étoit passé, cet impérieux Monarque fit mettre en pièces par les éléphants, & *Man* qui n'avoit pas répondu à sa confiance, & le Portugais qui n'avoit pas fait cas de ses offres, & l'Interprète qui ne lui avoit pas donné plutôt cet avis (26).

Il n'arriva point d'autre changement dans la situation des Captifs jusqu'à l'année 1664, que le Roi reçut une lettre en leur faveur, du Chevalier *Winter*, Gouverneur du Fort de Saint Georges. L'Ambassadeur Hollandois qui étoit à Candi, avoit été chargé aussi, par le Gouverneur de Colombo, de traiter de leur rançon. Le Roi prêta l'oreille à leurs propositions, & donna ordre que tous les captifs fussent rassemblés à Candi. Ils se trouverent au nombre de vingt-neuf. On leur déclara qu'ils étoient libres. Mais on leur fit entendre que si quelques-uns d'entr'eux souhaitoient de demeurer au service du Roi, il leur donneroit des Villages, des Esclaves & des emplois considérables à la Cour (27). Ce Prince, rempli comme tous les Rois de l'opinion de sa grandeur, s'étoit imaginé que la plupart des Anglois ne balanceroient pas sur ce choix. Mais lorsqu'il eut appris que ses offres étoient rejetées, il retracta ses promesses, & sa bonne volonté parut se changer en indignation. On avertit les captifs de se trouver tous les jours à sa porte, pour recevoir ses ordres. Ils obéirent pendant plusieurs jours, sans qu'on leur ordonnât rien de sa

part. Leur embarras étoit à pénétrer si ce délai, qui sembloit marquer de l'incertitude, venoit d'un reste de bonté pour eux, ou de la crainte d'offenser les Hollandois de Colombo; lorsqu'il arriva un événement qui renversa toutes leurs espérances. Le Palais du Roi fut attaqué pendant la nuit par un gros parti de Rebelles. Cette révolte ne dura que cinq jours; mais, dans les allarmes continuelles de la Cour, le Roi donna ordre que les captifs fussent renvoyés à leurs anciennes demeures, & ne voulut plus entendre parler de leur liberté. Ils furent dispersés dans différentes Provinces. Knox se vit relegué dans celle de *Handapandoune*, à l'Occident de Candi (28).

Ce pays lui parut d'autant plus agréable qu'il est assez près de la mer. Il se flatta que le tems pourroit faciliter sa liberté. Cependant, pour dissiper les soupçons d'un peuple qui l'observoit nuit & jour, il bâtit avec l'assistance de ses voisins une maison sur le bord d'une rivière. Il l'environna d'un fossé, autour duquel il planta une bonne haie. Ensuite il se remit à faire des bonnets, qu'il vendoit avantageusement aux environs de sa demeure. Ce petit commerce le mit dans l'abondance. Ses voisins, accoutumés à vivre familièrement avec lui, le préférèrent de se marier. Il feignit de goûter leurs conseils, dans la crainte de faire renaître leurs soupçons, mais n'ayant, dit-il, que de l'horreur pour cette union avec des Idolâtres, il leur fit considérer qu'il n'étoit pas encore assez bien établi pour fournir à l'entretien d'une femme, & qu'il vouloit d'ailleurs en choisir une qu'il pût aimer. Il passa deux années entières dans cette Province, sans trouver l'occasion de s'échapper. L'exemple de plusieurs Etrangers qui avoient été arrêtés dans leur fuite & livrés au supplice, étoit une leçon qu'on lui repetoit souvent & qu'il avoit sans cesse devant les yeux. En 1666 les Hollandois bâtirent un Fort, nommé *Arrandery*, dont il n'étoit séparé que par une chaîne de montagnes. Il tenta plusieurs fois de s'y retirer, mais les passages étoient soigneusement gardés. Le Roi, mécontent de l'entreprise des Hollandois, envoya des troupes pour les chasser de ce poste, & s'en rendit maître par la négligence de la garnison, qui fut enlevée elle-même & menée prisonnière à Candi (29). Knox étoit avec trois Anglois dans cette Province. La crainte qu'ils ne profitassent du trouble de la guerre pour se sauver, les fit conduire dans une Ville éloignée, qui se nomme *Laggendeny*. Elle est située sur le haut d'une montagne. Knox y fut logé avec Loveland, parce que de tous les captifs Anglois ils étoient les seuls qui fussent sans femmes. Tous les autres, désespérant de revoir jamais leur Patrie, avoient pris le parti de se marier.

A leur arrivée dans cette Ville, ils furent extrêmement affligés de n'y trouver que des apparences de misère. C'est-là que le Roi fait souvent conduire les criminels qu'il destine à la mort. Knox ne douta pas qu'y étant relegué par un ordre exprès de la Cour, sa vie ne fût sérieusement menacée. Cependant cette frayeur ne dura qu'un jour. Le Roi prévoyant qu'il ne manqueroit pas de s'abandonner au chagrin, après avoir été tiré d'une Province agréable pour être confiné dans des tristes montagnes, envoya le lendemain aux habitans un des Seigneurs de la Cour, avec ordre de leur déclarer (30)

KNOX.

1665.

Révolte de ses Sujets.

Nouvelle dispersion des captifs.

Situation donnée de l'Auteur.

1666.

Fort Hollandois d'Arrandery.

Il est pris par le Roi de Ceylan.

Knox est transféré à Laggendeny.

Ordre étrange du Roi aux habitans de cette Ville.

(28) Pages 207 & suivantes.

(30) Pages 222 & 223.

(29) Pages 219 & suivantes.

KNOX.

1666.

» que les Anglois n'étoient ni criminels, ni privés des bonnes grâces de Sa
 » Majesté; qu'elle vouloit au contraire qu'ils fussent traités comme des per-
 » sonnes qu'elle estimoit, & qu'elle avoit dessein d'employer dans de gran-
 » des affaires; qu'elle ne les considéroit pas comme des prisonniers, mais
 » comme des Etrangers honorés de sa protection; que si les provisions de la
 » Ville n'étoient pas suffisantes, elle ordonnoit que les habitans vendissent
 » leurs bestiaux, leurs biens, & jusqu'à leurs femmes, pour nourrir leurs
 » Hôtes, & qu'ils leur cedassent leurs propres maisons. Knox apprit, dans
 la suite, qu'en releguant les Anglois dans ce lieu, le Roi n'avoit pas eu des-
 sein de les chagriner, mais de se servir d'eux pour ruiner les habitans, qui
 s'étoient signalés dans la dernière révolte. Il ne dissimule pas que pendant trois
 ans qu'ils passèrent dans cette Ville, ils exercèrent avec rigueur le pouvoir
 qui leur étoit accordé. Ce ne fut pas sans peine qu'il se procura la liberté de
 retourner dans la Province de *Handupondoune*, où du profit qu'il tira de son
 commerce, il acheta une terre (31) dans celle d'*Oudaneur*, près de la Ville d'*El-
 ledat*, à dix milles de Candi. Elle ne lui couta que vingt-cinq larées, qui font
 à la vérité une somme considérable dans l'Isle de Ceylan, quoiqu'ils ne re-
 viennent qu'à la valeur de cinq piastras. Aussi-tôt qu'il eut acquis la pro-
 priété de ce fond, il y bâtit une maison, avec le secours de quelques An-
 glois qui n'étoient pas mariés. Dans les entretiens qu'ils avoient ensemble,
 ils mirent en question s'il étoit permis d'épouser des femmes Idolâtres, & si
 la Religion n'en étoit pas moins blessée, que d'une sale débauche, dont les plus
 sages d'entr'eux avoient peine à se garantir. La plupart se déclarèrent pour le
 parti du mariage, fondés sur divers exemples de l'ancien Testament. Ils s'im-
 posèrent même la loi de n'épouser qu'une seule femme, malgré la liberté du
 pays, & d'exiger d'elle qu'elle embrassât le Christianisme. Knox conservant
 toujours l'espérance de recouvrer sa liberté, persista dans la résolution de gar-
 der le célibat. Il ne vouloit se former aucun lien qui fût capable de l'arrê-
 ter, ni mettre d'obstacle à un mariage avantageux qu'il pouvoit faire quel-
 que jour en Angleterre. Vers le même tems, un de ses compagnons, nommé
Richard Vernham, fut élevé à la dignité de Grand-maître de l'artillerie (32)
 & de Capitaine de neuf cens soixante-dix hommes. Le Roi lui donna, pour
 soutenir ce titre, le Gouvernement de plusieurs Villes, & lui fit présent d'une
 belle épée d'argent & d'une hallebarde; faveurs sans exemple pour de misé-
 rables Etrangers. Ensuite, comme s'il n'eût fermé la main si long-tems que
 pour l'ouvrir tout-d'un-coup par une profusion de bienfaits, il offrit des ré-
 compenses considérables à ceux qui voudroient accepter de l'emploi dans son
 armée pour attaquer le Fort de *Bibligom* (33), qu'il avoit résolu d'enlever
 aux Hollandois. Quelques-uns acceptèrent cette offre & lui trouverent de la
 fidélité dans ses promesses, quoique la guerre se fût terminée par la reddi-
 tion volontaire de *Bibligom*.

Knox acheta
 cette terre.

Question sur le
 mariage avec des
 femmes idolâ-
 tres.

Un des captifs
 est élevé à de
 grands emplois

(31) Page 229.

(32) Page 238.

(33) Page 239.

que la liberté pour être heureux ; lorsqu'un jour Knox reçut, d'un des premiers Seigneurs de la Cour, cet ordre écrit de sa main : » Après avoir reçu » cette Lettre, ne manquez pas de venir incessamment à la Cour, afin d'y » rendre vos respects à Sa Majesté ». Le même messager portoit un autre ordre à tous les Officiers du pays, qui les obligeoit de lui prêter main-forte, si Knox refusoit de le suivre. Un Chingulai de ses amis lui avoit causé inno-
 cemment ce chagrin, en faisant à la Cour un portrait avantageux de ses bonnes qualités. Il ne put se défendre de faire le voyage de Candi. Mais s'étant rendu chez le Seigneur qui l'avoit fait appeler, il le surprit beaucoup, lorsqu'au lieu de rendre grâces à ses soins, il lui déclara » Que la Nation An-
 gloise n'avoit jamais fait de tort au Roi, & que lui, qui étoit fils d'un » Capitaine de Vaisseau au service de l'Angleterre, on ne pouvoit l'accuser » d'être entré en ennemi dans l'Isle, ni pour y demander des faveurs ; qu'il » n'y étoit venu que pour négocier, & que sous de vains prétextes on l'avoit » retenu contre le droit des gens ; que depuis ce tems-là, il avoit traîné sa vie » dans la misère, forcé à de vils travaux pour se procurer l'habillement & » la nourriture ; que dans l'état où ses fatigues l'avoient réduit, il n'étoit pas » capable de servir le Roi, & qu'il n'avoit que la mort à désirer si on lui re-
 fusoit la liberté.

KNOX.
 1666.
 Knox est appelé
 à la Cour.

Sa fermeté à
 refuser les fa-
 veurs du Roi.

Ce Seigneur, après l'avoir écouté paisiblement, lui demanda s'il sçavoit lire & écrire en Anglois. Il répondit, » qu'il étoit venu si jeune dans les In-
 des & qu'il y avoit essuyé tant d'infortunes, qu'à peine sçavoit-il parler la » langue de son pays ; que le Roi trouveroit, entre les autres Anglois, des » personnes plus propres que lui aux dignités dont il vouloit l'honorer ; &
 que la plus grande faveur que Sa Majesté pût lui accorder, après la liber-
 té, étoit de lui laisser finir ses jours dans son petit Etablissement ». Le Seigneur Chingulai prit alors un air chagrin, & traitant toutes ses raisons de ridicules, il lui dit de les aller conter à l'*Adigar* (35). Heureusement ce premier Ministre se trouvoit dans un embarras d'affaires, qui ne lui permirent pas de l'écouter. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels Knox observa de ne pas quitter la Ville, pour ne pas s'exposer au reproche d'avoir manqué de soumission ; mais loin de solliciter la fortune, il rejetta les instances de ses amis, sur-tout celles de Richard Varnham, qui le pressoit à toute heure de suivre son exemple. Enfin, demeurant inébranlable dans sa résolution, il retourna dans sa terre ; lorsque le silence du Ministre lui fit juger qu'on ne s'offenseroit pas de son départ. Un ordre exprès du Roi le rappella bien-tôt à Candi (36). Il s'y rendit encore, mais pour y jouer le même rôle ; & le Roi, dégoûté apparemment par son obstination, lui laissa la liberté de se retirer. Rendu à lui-même, & à Rutland son cher associé, il prit à son service un jeune garçon, fils d'un des autres captifs, pour tenir la place de son Negre, à qui il avoit accordé la permission de se marier. Il compte ici que sa capti-
 vité avoit déjà duré seize ans (37).

Quoique sa situation fût assez douce, le desir de revoir sa Patrie ne l'aban-
 donnoit pas. Toutes les conversations qu'il avoit avec Rutland se bor-
 noient à former des projets de liberté. Enfin cette passion se fortifia tellement

Projets de Knox
 & de Rutland
 pour leur liberté.

KNOX.
1673.

dans leur cœur au commencement de l'année 1673, qu'ils prirent absolument la résolution d'exposer leur vie pour la satisfaire. Comme ils sçavoient parfaitement la langue de l'Isle, & qu'ils avoient obtenu, par degrés, la liberté d'aller vendre leurs marchandises dans différentes Provinces, ils s'informerent exactement des chemins, des postes gardés qu'ils avoient à passer, de la distance des villes, & des lieux plus ou moins fréquentés. L'habitude qu'on avoit de les voir errans, fit attribuer leur curiosité à de simples vûes de-commerce. Ils conclurent de ces informations, que la voie la plus sûre pour leur fuite étoit la partie septentrionale du Royaume, parce qu'elle étoit la moins habitée.

Ils partent dans
l'espérance de
s'échapper.

Après s'être fournis de toutes les denrées qui convenoient à leur route, ils invoquerent la protection du Ciel pour entrer dans la partie qu'ils connoissoient le moins. Tous les chemins y sont extrêmement difficiles & embarrassés (38). Ils consistent dans une multitude de petits sentiers, qui conduisent d'une Ville ou d'un Village à l'autre, les uns dans les champs & les autres dans les bois. D'ailleurs le pays est si couvert de haies & de buissons, qu'à peine y voit-on trente pas devant soi. Les sentiers même y changent assez souvent, parce qu'on en ferme un grand nombre lorsque les grains commencent à croître, & qu'on ne les ouvre qu'après la récolte. Malgré tous ces obstacles, les deux Anglois continuèrent de marcher vers le Nord & pénétrèrent jusques dans la Province de *Neure-calave*, à trois journées du lieu d'où ils étoient partis. Mais il leur fut impossible d'aller plus loin, parce qu'ayant vendu toutes leurs marchandises, on auroit commencé à les soupçonner de quelque mauvais dessein. Ils furent obligés de revenir ainsi sur leurs (39) traces.

Inutilité de plusieurs autres entreprises.

Depuis cette première entreprise, ils tentèrent sept ou huit fois le même voyage, avec aussi peu de succès. Ils allèrent une fois jusqu'à *Hourly*, qui est à l'extrémité du Royaume. Mais cette partie septentrionale étant fort sèche & manquant de fontaines, ils furent forcés de boire de l'eau de pluie si bourbeuse, qu'en buvant, le limon s'attachoit à leur barbe. Elle étoit d'ailleurs si puante, qu'elle leur causa une fièvre violente à chaque voyage. Cependant ils tiroient quelque fruit de leurs peines, parce qu'ils apprennent toujours quelque chose d'utile à leur dessein, & qu'ils découvroient du moins les routes. Plusieurs années se passèrent encore, pendant lesquelles ils furent arrêtés, tantôt par la sécheresse, tantôt par les grandes pluies, & par d'autres obstacles. Mais enfin ils prirent une résolution si ferme, le 22 de Septembre (40) 1679, qu'en partant de leur maison ils ne se proposèrent plus que la mort ou la liberté. Knox y laissa un vieux Chingulai, à qui il donna quelque argent, comme s'il n'eût été question que de lui confier le soin de son bien & de ses bestiaux.

1679.

Évasion de Knox & de Rutland, un de ses compagnons.

Le tems de la nuit étant le plus sûr pour leur marche (41), ils partirent au commencement de la Lune, dont la lumière leur fut long-tems favorable. Ils prirent d'abord par la montagne de *Bocaul*, qui étoit sans gardes; d'où ils se rendirent à *Bonder-confovat*, & de-là à *Nicavar*, dernière Ville de la Pro-

(38) *Ibid.* & suiv.

(39) Page 258.

(40) Page 264.

(41) *Ibid.* & pages suivantes.

vince de *Hotcourly*. Depuis cette Ville, on ne trouve aucune habitation jusqu'à *Parroa*, qui en est à seize milles dans la Province de *Nuve-calava*. Tout cet intervalle n'est qu'un Desert, nommé *Parroa-mocolane*, rempli d'éléphants, de tygres & d'autres bêtes farouches. En arrivant à *Parroa*, ils résolurent de gagner *Anarodgburro*, dernière Place du Roi de Candi, dont ils n'avoient jamais approché de plus près que de treize ou quatorze milles. Mais ils apprirent bien-tôt que le Gouverneur de la Province y envoyoit des Officiers, pour recevoir les revenus du Roi. La crainte de les rencontrer leur fit prendre un long détour, par la partie occidentale d'*Ekpoulpot*. Ils y achetèrent du fil de coton & se mirent à travailler, avec la précaution de vendre peu de marchandises, parce qu'ils en avoient besoin, comme d'un prétexte pour continuer leur marche. Après le retour des Officiers, ils rentrèrent dans leur chemin; mais ils retomberent bien-tôt dans un autre embarras. La maison du Gouverneur de la Province se trouvoit sur leur passage, dans un lieu nommé *Colliouvilla*, où ce Seigneur ne demouroit que pour observer les passans. Leur frayeur fut extrême. Cependant, après un peu de délibération, ils résolurent de se présenter hardiment chez lui, comme s'ils eussent été munis d'une pleine autorité pour voyager. Cette témérité leur réussit. Ils firent quelques présens au Gouverneur; & lui ayant montré leurs marchandises, pour écarter ses soupçons, ils feignirent d'être venus chercher de la chair boucanée de daims, qui est ordinairement fort commune dans cette Province. Ils sçavoient, néanmoins, que la sécheresse de cette année avoit rendu les daims fort rares. Aussi le Gouverneur parut-il fâché de ne pouvoir leur en fournir; mais il leur conseilla d'en chercher dans les Villages voisins. Cette réponse leur causa d'autant plus de joie, qu'elle leur offroit un prétexte pour s'avancer vers *Anarodgburro*. Il y avoit néanmoins des difficultés d'une autre nature à surmonter. D'anciennes informations leur avoient appris que pour trouver des lieux habités au Nord de cette Ville, il falloit marcher deux journées entières dans des lieux deserts, & qu'ensuite on entroit dans un pays habité par des Malabares, indépendans du Roi de Candi & des Hollandois. Ils appréhendoient de tomber entre les mains de ces peuples, qui étoient alliés du Roi, & qui ne pouvoient manquer de les reconnoître pour des fugitifs en les voyant sortir de ses Etats. Malgré la force de cet obstacle, ils remirent à délibérer sur leur conduite lorsqu'ils auroient passé *Anarodgburro*; & ne pensant qu'à profiter de la confiance du Gouverneur, ils firent deux ballots de leurs marchandises, dans l'un desquels ils mirent secrètement ce qu'ils avoient de moins précieux. Ils prièrent ce Seigneur de souffrir qu'ils laissassent cette partie de leur bien dans sa maison, jusqu'à leur retour. C'étoit une sorte de caution volontaire, qu'ils crurent capable de prévenir tous les doutes. Ils affectèrent encore de ne marquer aucun empressement pour leur départ.

Enfin, le Ciel leur ayant fait surmonter quantité d'autres obstacles, ils se mirent en chemin sans guide & traversèrent d'abord une épaisse forêt, où ils eurent le bonheur de ne pas s'égarer. Ensuite ils trouverent une petite riviere, nommée *Malouat-oya*. Leur première idée fut qu'allant se jeter vraisemblablement dans la mer, elle pouvoit servir à leur faire trouver facilement les côtes. Mais la crainte que ce chemin ne fût trop long, leur fit re-

S f f ij

KNOX.

1679.

Plan de leur route.

Obstacles qu'ils trouvent en chemin.

Insulaires qui ne dépendent ni du Roi ni des Hollandois.

Comment Knox trompe un Gouverneur.

KNOX.

1679.

Il arrive à Anarodgburro.

mettre à le prendre lorsqu'ils auroient perdu l'esperance d'arriver à Anarodgburro. Ils continuerent de marcher avec si peu de détour, qu'ils y arriverent heureusement. C'est moins une ville qu'un territoire (42), auquel les Chingulais donnent aussi le nom de *Neur-uang*. Knox le regarde comme la plus grande plaine de l'Isle de Ceylan. Le centre est occupé par un étang d'un mille de longueur, environné de bois & de quantité de hameaux, dont les habitans sont des Malabares, qui parlent un langage différent de celui de Candi. On n'apperçoit leurs habitations que de fort près. En entrant dans cette plaine, les deux Anglois furent quelque-tems incertains du chemin qu'ils devoient suivre. Mais ils entendirent le chant d'un coeq, qui leur fit juger qu'ils touchoient à quelque lieu habité. Ils ne balancerent point à s'y rendre, avec autant de hardiesse que s'ils eussent connu le pays (43).

Ils y sont bien reçus, mais ils ne peuvent pénétrer plus loin.

Aussi-tôt qu'ils se furent approchés des maisons, ils s'asirent sous un arbre & déployerent leurs marchandises. Le peuple étant accouru à ce spectacle, ils se virent environnés d'une foule d'habitans, dont ils ne pouvoient se faire entendre. Cependant ils furent abordés par un vieillard, qui parloit la langue des Chingulais & qui leur fit diverses questions. Ils donnerent tant de vraisemblance à leurs réponses, que joint à l'écrillage de leurs marchandises, elles les firent passer pour des Marchands. Ils ajouterent qu'avec le dessein de vendre, & la permission du Gouverneur de *Callouvilla*, ils cherchoient l'occasion d'acheter de la chair boucanée. Le Chef du canton, auquel ils furent présentés, parut satisfait de cette explication. Dans la joie qui se répandit parmi les habitans, on leur donna une vieille maison pour leur retraite, & les principaux s'engagerent à leur fournir, dans quelques jours, autant de chair qu'ils en pourroient emporter. Ils profiterent du délai qu'on leur demandoit, pour se procurer adroitement des informations. Ayant appris la route de *Jafnapatan*, qui est un Port des Hollandois dans la partie septentrionale de l'Isle (44), ils jugerent que le même chemin devoit conduire à *Manaar*, autre Place maritime de leur dépendance, à deux ou trois journées d'Anarodgburro. Rien ne pouvoit mieux s'accorder avec leurs desirs. Mais sur quelques objections, qu'ils tirerent exprès de la sûreté du pays, leur Interprète ajouta que les passages étoient continuellement gardés. Cet éclaircissement leur fit abandonner un projet dont le succès leur avoit paru certain. Ils se virent forcés de revenir à celui de suivre la riviere de Malouat-oya, qu'ils avoient laissée derriere eux (45); c'étoit le seul moyen de se dégager du traité qu'ils avoient conclu pour la chair de daim, en persuadant aux habitans qu'ils vouloient retourner à Callouvilla & revenir avec leurs marchandises; sans compter que s'ils avoient le malheur de rencontrer quelques Chingulais, ils ne devoient pas craindre qu'on eût de la contradiction à leur reprocher dans leurs vûes & dans leurs discours. Ils firent goûter heureusement, à leurs hôtes, les raisons qui les obligeoient de partir; & prenant des provisions pour dix jours, ils se mirent en chemin un lundi, 12 d'Octobre (46). Ils s'étoient munis de quantité de choses nécessaires, telles que deux grandes feuilles de *Tallipos*, qui pouvoient leur servir de tentes & les mettre à cou-

Parti qu'ils prennent.

Leurs préparatifs pour prendre une autre route.

(42) Page 276.

(43) Page 277.

(44) Page 282.

(45) Page 282.

(46) Page 285.

vert de la pluie; des fusils, pour allumer du feu; une peau de daim coupée en morceaux, pour garantir leurs jambes des épines, en traversant les bois; une petite hache au bout d'un bâton, & de grands couteaux pendus à leur ceinture, pour se défendre des tygres & des ours. A l'égard des éléphants, il n'y a pas d'autre moyen, pour s'en garantir, que de les éviter par la (47) fuite.

Un Lecteur, attaché à ce récit par tant de circonstances intéressantes, trouvera plus de plaisir encore à suivre l'Auteur dans ses propres expressions, & sa curiosité ne fera que s'échauffer pour le dénouement. C'est donc Knox même, qui va exposer le reste de ses aventures jusqu'à Manaar.

Nous arrivâmes (48) vers quatre heures du soir à un mille de la rivière, dont nous étions résolus de suivre les bords. Il nous vint à l'esprit qu'on pouvoit avoir suivi nos traces, pour s'assurer si nous retournions à Collouvilla. Dans cette crainte, nous nous assimes près d'un rocher, sur le grand chemin, où nous attendimes la nuit; & pour n'être pas sans excuses, l'un de nous devoit feindre de s'être trouvé mal & d'avoir été forcé de s'arrêter. Nous ne vîmes paroître personne. Aussi-tôt que le Soleil fut couché, nous quittâmes le grand chemin, & nous nous jettâmes dans le bois qui bordoit la rivière; mais craignant toujours que notre marche ne fût découverte, nous eûmes la précaution d'y entrer en marchant à reculons sur le sable. L'obscurité nous surprit bientôt & fut redoublée par la pluie; de sorte que nous fûmes obligés de tendre nos tentes & de faire du feu, pour attendre le lever de la Lune. Nous primes quelques rafraichissemens; après quoi nous étant couvert les pieds & les jambes de cuir de daim, nous recommençâmes à marcher au clair de la Lune. Mais l'épaisseur des arbres, qui rendoit la lumière très-foible, ne nous permit de marcher que trois ou quatre heures. Nous rencontrâmes un éléphant, que nous nous efforçâmes inutilement de faire fuir. Il demeura ferme dans notre passage; ce qui nous obligea d'allumer du feu entre quelques arbres, pour attendre que cette terrible bête se fût éloignée. Au lever du Soleil, nous ne découvrîmes autour de nous qu'un affreux désert, dont la vue nous persuada, que ce lieu n'avoit jamais eu d'habitans, & que nous commençons à nous éloigner de ceux que nous avions appréhendé de rencontrer. Cette idée nous fit croire que nous pouvions marcher en sûreté pendant le jour. Mais nous fûmes bientôt détrompés, lorsqu'en suivant la rivière, qui serpentait vers le Nord, nous nous trouvâmes tout-d'un-coup au milieu de quantité de Hameaux, que l'épaisseur des bois nous avoit empêché de découvrir. Notre frayeur augmenta beaucoup, à de grands cris que nous entendîmes autour de nous (49). Le bois étoit si clair que nous ne pouvions espérer d'y être cachés long-tems, & le parti de retourner sur nos pas nous paroissoit encore plus terrible. Dans cette consternation, nous aperçûmes un grand arbre, dont la grosseur extraordinaire nous fit juger qu'il étoit creux. Il étoit effectivement, & nous y trouvâmes une retraite assez spacieuse pour nous y enfoncer jusqu'au soir. L'obscurité nous étant redevenue favorable, nous traversâmes un grand chemin, pour retourner au bord de la rivière. Cependant les mêmes cris continuoient toujours, & nous firent douter si les ha-

KNOX.
1679.

Ils suivent les bords d'une rivière, dans l'espérance d'arriver à la mer.

Peines qu'ils ont à souffrir.

Fausse alarme.

KNOX.
1679.

bitans ne nous donnoient pas la chasse. Mais des éléphants, qui brisoient les branches entr'eux & nous, servirent à nous rassurer, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que des hommes eussent la hardiesse d'avancer, tandis que ces fiers animaux nous tiendroient lieu de rempart; & nous jugeâmes bientôt avec plus de vraisemblance, qu'ils ne faisoient ce bruit que pour éloigner les bêtes sauvages de leurs champs. Aussi dressâmes-nous nos tentes sur le bord de l'eau, où nous dormîmes d'un sommeil tranquille jusqu'au lever de la Lune. Tout le reste de la nuit fut employé à sortir du pays des Insulaires apprivoisés : c'est le nom qu'on leur donne, pour les distinguer des sauvages (50), qui habitent les bois par lesquels nous devons passer. Nos craintes, en approchant de ces barbares, étoient d'une autre nature. Mais la providence veilloit sur nous; car nous les trouvâmes partis des lieux que nous avions à traverser. Il n'y restoit que quelques femmes, dont nous entendîmes les voix d'assez près pour distinguer leur sexe. La saison des pluies rappelloit cette farouche Nation dans ses déserts, d'où elle ne sortoit que pendant la sécheresse, pour s'approcher de la rivière.

Ils se rassurent, mais sont déchirés par les ronces.

Nous commençâmes alors à marcher avec moins d'inquiétude & sans attendre les ténèbres, en continuant de suivre la rivière, qui nous retardoit souvent par ses détours. Quelquefois les chemins étoient assez commodes; mais le plus souvent il nous falloit traverser des ronces, qui nous déchiroient les bras & le visage. Plus nous nous imaginions avancer vers la mer, moins nous trouvions d'eau dans la rivière; & pour augmenter notre embarras, nous en rencontrâmes d'autres, qui n'avoient pas une goutte d'eau, & qui s'unissant à la nôtre nous faisoient douter du chemin. Chaque moment nous offroit des daims, des ours & des buffes, qui prenoient la fuite à notre vue. Nous commençâmes à ne plus rencontrer d'éléphants; mais la rivière étoit remplie d'*Alligators* (51) & de rochers. On voit en divers endroits, sur ses bords, quantité de gros piliers de pierre, qui paroissent avoir servi à soutenir quelque édifice. Je remarquai même des traces de divers ponts (52), dont je ne pus m'imaginer quelle avoit pu être l'utilité, dans un lieu désert qui n'a jamais été propre au commerce.

Anciens monumens qu'ils rencontrent.

Le Jeudi, après-midi, nous passâmes une rivière, qui se nomme *Coronda Oya*. Elle fait la dernière séparation des terres du Roi & de celles des Malabares, dont nous n'avions pas cessé de suivre les limites. Il nous fut impossible ici de pénétrer plus loin dans les bois, à cause des épines & des buissons dont ils sont remplis. Mais comme on pouvoit marcher à pied sec le long de la rivière, nous fîmes plus de chemin que nous n'en avions encore fait pendant le jour. Le Vendredi, entre neuf & dix heures du matin, nous observâmes des traces d'hommes sur le sable. C'étoit une marque certaine que le pays étoit habité. Mais nous sçavions que ces habitans du Nord, quoique Malabares & Tributaires des Hollandois, avoient plus d'inclination pour le Roi de Ceylan que pour les Etrangers. Il ne nous paroissoit pas impossible qu'ils ne nous renvoiasent à ce Prince, & nous étions occupés de cette crainte; lorsque vers trois heures après-midi nous aperçûmes, dans un détour, deux Bramines (53) assis sous un arbre, qui faisoient bouillir du riz à trente pas

Ils arrivent dans un canton habité.

de nous. Quoique leur frayeur parût égale à la nôtre, peut-être aurions-nous pris la fuite, si nous n'eussions appréhendé qu'ils ne fussent armés d'arcs & de flèches, ou qu'ils ne soulevassent le pays contre nous. Après les avoir considérés un moment, nous avançâmes vers eux d'un air soumis, & nous leur demandâmes en langue Chingulaïse la liberté de nous approcher davantage. Ils ne nous entendoient pas; & nous ayant parlé en Malabare, qui ne nous étoit pas moins inconnu, notre embarras auroit duré long-tems si nous n'avions pris le parti de nous expliquer par des signes. Ils nous répondirent de même, & nous firent entendre qu'ils nous recevroient volontiers, si nous mettions bas nos longues haches. Nous arrivâmes près d'eux, en levant les mains au Ciel, & nous leur montrâmes nos plaies qui étoient encore sanglantes. Enfin l'expression de notre douleur & de nos besoins fut si vive, qu'elle nous attira leur compassion. Ils levoient de tems en tems les yeux, en s'écriant *Tombrane*, qui signifie *Dieu* dans la langue Malabare. Après nous être un peu rassurés mutuellement, ils nous firent signe d'aller reprendre nos haches. Ensuite ils nous offrirent du riz & des herbes bouillies, & nous leur donnâmes en échange un morceau de tabac, dont ils parurent faire beaucoup de cas. Nous leur proposâmes de nous conduire au Fort des Hollandois. Ils nous refusèrent ce service, & nous firent entendre que nous étions hors de danger. Mais leur ayant montré en argent la valeur de cinq schellings, l'un d'eux les prit, & se mit à marcher devant nous, sans attendre son compagnon. Cependant nous fumes étonnés qu'après avoir fait un mille, il se disposa tranquillement à nous quitter. Comme il ne nous restoit plus d'argent, nous lui donnâmes un bonnet & un couteau, pour lesquels il alla un mille plus loin, en renouvelant ses signes, pour nous faire connoître qu'il ne restoit rien à craindre. Il nous auroit été facile d'employer la force pour nous faire rendre ce qu'il avoit reçu de nous, ou pour nous faire conduire sur les terres des Hollandois; mais dans la crainte qu'il ne soulevât contre nous le voisinage, nous primes le parti de lui dire adieu avec beaucoup d'honnêteté (54). Nous continuâmes de marcher une heure ou deux. Le soir, ayant allumé un grand feu, pour épouvanter les éléphans qui sont en grand nombre dans ces bois, nous passâmes la nuit sous nos tentes.

Le lendemain, à la pointe du jour, il fallut suivre encore la rivière & continuer pendant deux heures une marche fort incertaine. Mais nous touchions à la fin de nos misères. Un homme que nous rencontrâmes seul, & que nous interrogeâmes en Chingulaï, nous répondit dans la même langue qu'il appartenait aux Hollandois, & que nous étions sur leurs terres, à six milles seulement du Fort de *Sarepa*. Notre joie fut si vive, qu'après lui avoir dit sans précaution, que nous nous étions sauvés de Candi (55), nous lui promîmes une grosse récompense pour nous conduire promptement au Fort. Mais il s'en excusa froidement, sur des affaires pressantes qui l'appelloient d'un autre côté, & nous demeurâmes dans la crainte d'avoir commis une imprudence. Cependant il nous conseilla de quitter la rivière, & d'aller droit aux habitations, où nous trouverions des guides. Le seul nom du Fort nous avoit animés d'un tel courage, que sans consulter plus long-tems la pru-

KNOX.

1679.

Leur embarras
pour se faire en-
tendre.

Ils sont trompés
par un Malabare.

Leur arrivée
sur les terres des
Hollandois.

KNOX.
1679.

dence , nous nous jettâmes dans la première route qu'il nous montra. Elle étoit coupée par quantité d'autres chemins , qui nous firent errer long-tems avec beaucoup de fatigue. Nous commençons à nous croire trompés , & le chagrin nous fit asseoir sous un arbre. Une demie heure après , nous vîmes passer trois Malabares , dont l'un sçavoit un peu de Portugais. Sans parler de Candi , ni de tout ce qui pouvoit s'opposer encore à notre impatience , nous lui dîmes que nous étions Hollandois , & nous lui offrîmes un petit présent pour nous mener au premier Village. Il nous y procura un autre guide , qui nous conduisit jusqu'au Fort de *Sarepa* , où nous arrivâmes le Samedi 18 d'Octobre , après dix-neuf ans & six mois d'esclavage (56).

Ils en font bien reçus , & sont menés de Manaar à Columbo.

Knox semble ici respirer , & prend ensuite un ton plus libre pour se louer de l'accueil qu'il reçut des Hollandois. Leur surprise fut d'abord extrême , parce qu'ils n'avoient jamais vu d'Européens qui se fussent encore échappés de Ceylan. Les deux Anglois furent traités , avec toutes sortes de politesses , & conduits dès le lendemain sous une escorte , à Manaar , où le Commandant du Château ne les reçut pas moins civilement. Il les retint l'espace de dix jours , pendant lesquels il ne manqua rien à la douceur de leur situation. De-là ils furent transportés dans une barque à la rade de *Columbo* , & plusieurs Anglois qui étoient établis dans cette Ville , s'empresèrent de les venir féliciter de leur délivrance. On leur fournit de l'argent & des habits. Le Gouverneur , qui étoit fils de *M. Riklof Van Gors* , Général de Batavia (57) , & qui devoit y retourner bientôt , lui offrit de l'y mener avec lui. Knox auroit souhaité de pouvoir passer au Fort Anglois de Saint Georges ; mais n'espérant pas d'en trouver l'occasion , il consentit à s'embarquer pour Batavia (58). Pendant le séjour qu'il fit à Columbo , il écrivit aux captifs Européens de Ceylan , pour leur marquer la route qu'il avoit tenue dans sa fuite , & leur conseiller de la prendre , lorsqu'ils se détermineroient à suivre son exemple. Il laissa sa lettre au nouveau Gouverneur de Columbo , qui lui promit de la faire remettre aux Anglois de Candi , mais qui le pria de permettre auparavant qu'elle fût traduite en Hollandois , afin qu'elle pût être utile aux prisonniers de sa Nation (59).

Enlèvement sur les Hollandais prisonniers dans les Etats du Roi de Ceylan.

L'Auteur , occupé jusqu'à présent de lui-même & des autres captifs Anglois , n'observe qu'à la fin de son récit , qu'on pouvoit compter dans les Etats du Roi de Ceylan cinquante ou soixante Hollandois , entre lesquels il y avoit des Ambassadeurs , des prisonniers de guerre , des fugitifs , & des malfaiteurs qui s'étoient sauvés des mains de la Justice. Il nous apprend (60) que ce Prince , qui se nommoit *Radga Singa* , loin d'être porté par un mouvement de haine à retenir les Européens , avoit pour eux une véritable estime & ne pensoit qu'à se les rendre utiles en les attachant à son pays. Les Ambassadeurs mêmes n'obtenoient pas facilement la liberté de quitter sa Cour. Knox en vit cinq , qui furent retenus successivement , & deux seulement qui furent renvoyés. Le premier s'étoit rendu à Candi , avant la révolte dont Knox fut témoin , & ne quitta pas cette Ville pendant le tumulte des armes. Le Roi , qui s'étoit retiré dans la montagne de *Galuda* , le fit amener près de sa personne & lui

Etranges ambassades des Hollandais.

(56) Page 305.
(57) Page 312.
(58) Page 316.

(59) Page 317.
(60) Page 349.

donna

donna des gardes pour l'observer. D'autres ordres l'ayant retenu dans ce lieu après la guerre, une femme Chingulaïse, qui avoit quelques mécontentemens domestiques, se retira chez lui. Elle avoit de l'esprit & de la beauté. L'Ambassadeur en devint passionnément amoureux. Mais ne pouvant obtenir ses faveurs, il écrivit au Roi & lui promit d'embrasser son service, s'il vouloit obliger cette femme à le traiter avec plus de complaisance. Ce Prince, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le retenir, accepta ses offres. Il le fit venir à la Cour avec sa maîtresse, il lui donna un logement magnifique, & fournit libéralement à sa dépense. Mais après lui avoir laissé passer une nuit avec la Chingulaïse, il la lui fit enlever le lendemain. Cependant ses bienfaits diminuerent si peu, qu'il le créa Surintendant de ses édifices & de ses forges, avec la permission de faire sa demeure dans la Capitale. Quelque tems après, ce nouveau Courtisan eut l'imprudence de donner avis au Gouverneur Hollandois d'*Arandery*, que les Chingulaïs avoient résolu d'attaquer ce Fort. Sa lettre fut interceptée & remise au Roi, qui après lui avoir reproché sa (61) perfidie, l'envoya au supplice sans vouloir écouter ses justifications.

Le second Ambassadeur Hollandois se nommoit Henri Drake, & fut envoyé à Candi en 1664. Knox fait l'éloge de son caractère. Le Roi, qui ne reconnut pas moins son mérite, le retint jusqu'à sa mort; après laquelle il fit transporter son corps à Columbo dans un palanquin, avec des complimens aux Hollandois sur la perte d'un homme qu'ils devoient regretter. En 1670, il en vint un autre, chargé d'une commission particulière pour affermir la paix. Le Roi le combla d'honneurs & le fit vêtir à la Chingulaïse; faveur dont on ne connoît pas d'autre exemple. Mais elle n'empêcha pas qu'il ne demeurât long-tems sans rien obtenir. Son humeur étoit impatiente. Il fit demander plusieurs fois son congé, qui fut différé de jour en jour. Enfin, choqué de ce retardement, il déclara que si son prédécesseur étoit mort en femme, il étoit résolu de mourir en homme de cœur. On avoit peine à comprendre le sens de cette menace, lorsqu'un jour, ayant pris ses armes, il se rendit à la porte du Palais. Là, ôtant son chapeau & faisant une profonde reverence, comme si le Roi eut été présent, il prononça un compliment & remercia Sa Majesté de l'honneur qu'elle lui avoit fait. Ensuite il partit courageusement, suivi de quelques Nègres qui le servoient. On s'imagina que le Roi donneroit des ordres pour le faire arrêter, & qu'il le puniroit de son audace. Mais soit qu'il conçût de l'admiration pour une action si ferme, ou qu'il eût d'autres raisons de se modérer, il lui laissa la liberté de continuer sa route, & le fit même escorter par un Seigneur de sa Cour jusqu'aux terres des Hollandois.

Knox, qui, dans le cours de son Journal, n'a pas moins négligé les captifs François que les Hollandois, raconte ici qu'en 1672 ou 1673 (62), quatorze gros Vaisseaux François étant arrivés dans l'Isle de Ceylan, pour y établir un Commerce, M. de la Haie, Amiral de cette Flotte, mouilla au Port de Cortiar, d'où il envoya trois de ses gens à la Cour de Candi. Le Roi les traita magnifiquement. Il leur fit présent à chacun d'une chaîne d'or, d'une épée damasquinée & d'un beau fusil. Sa réponse n'étant pas moins favorable, l'Ami-

KNOX.
1679.

Fermeté singulière d'un Ambassadeur.

Plusieurs François captifs dans l'Isle de Ceylan.

A quelle occasion.

(61) Page 341 & suiv.
Tome VIII.

(62) Page 351.

KNOX.
1679.

ral encouragé par de si belles espérances, prit le parti de laisser à Candi un Ambassadeur en chef, avec six autres François, pour résider dans cette Cour jusqu'au retour de la Flotte, qui devoit aller trafiquer dans d'autres lieux. Avant son départ, le Roi la fit pourvoir de toutes sortes de provisions. Il permit aux François de bâtir un Fort dans la baie, & leur accorda même des secours pour ce travail. L'Amiral après y avoir mis une garnison, & s'être engagé par son Ambassadeur à retourner bientôt, fit route vers les côtes de Comorandel. On ne le revit plus; & lorsqu'on eut perdu l'espérance de le revoir, les Hollandois se rendirent maîtres de son Fort. Quelques-uns croient, remarque Knox (63), qu'il perit dans une tempête, & d'autres, qu'il fut coulé à fond par les Hollandois. Mais il n'est question ici que de l'Ambassadeur & de sa suite.

Ambassade
Françoise vers le
Roi de Ceylan.

Il partit de Cottiar à cheval, sans avoir donné avis de sa marche à la Cour. Cependant le Roi n'eut pas plutôt appris qu'il étoit en chemin, que lui ayant fait préparer une maison à Candi, il envoya au-devant de lui quelques-uns de ses principaux Officiers pour l'y conduire. L'Ambassadeur fit son entrée à cheval, malgré le soin qu'on eut de lui représenter qu'il bleffoit l'usage du pays, & que le Roi pourroit s'en offenser. Il n'en fut pas traité moins civilement. Pendant quelques jours, sa maison fut entretenue aux dépens de la Cour; & lorsqu'on le vint prendre pour sa première audience, il y fut conduit avec beaucoup de cérémonie par les principaux Seigneurs. Le Roi ne donne ses audiences aux Etrangers que la nuit. On les introduit dans une salle, où ils attendent qu'il les fasse appeller. Le nouveau Ministre, comptant trop apparemment sur le retour de la Flotte Françoise, ou moins prudent qu'il ne convenoit à son caractère, s'impatientsa d'attendre une heure ou deux, & s'imaginant qu'on ne l'avoit amené que pour lui faire affront. Dans cette idée, il sortit brusquement & reprit le chemin de son hôtel. On voulut le retenir. Cet obstacle acheva de le mettre en fureur. Il porta la main sur la garde de son épée, & l'on fut contraint de le laisser passer.

Imprudence de
l'Ambassadeur.

Son triste sort.

Le Roi fut si choqué de cette hardiesse, qu'il donna ordre aussitôt que l'Ambassadeur & tous les François de sa suite fussent enfermés dans une étroite prison. Ils furent désarmés & chargés de chaînes. Cependant on représenta au Roi que les gens de la suite étant domestiques, avoient été obligés d'obéir aux ordres de leur Maître. Ils obtinrent la liberté, & l'Ambassadeur demeura seul dans les fers, qu'il porta plus de six mois. Sa grace ne fut accordée qu'à l'intercession de la plupart des Grands: encore ne cessa-t-il point d'être regardé comme prisonnier; & ses gens, chagrins de la misère où il les avoit plongés, l'abandonnerent à son humeur imperieuse, pour se procurer de quoi vivre par leur industrie. Knox en avoit connu trois, dont l'un se nommoit *Du Pleffis*, & un autre, *Blame*; mais le nom du troisième étoit échappé à sa mémoire. Le Roi les chargea tous trois du soin de son plus beau cheval, en qualité de ses Ecuyers. Malheureusement pour eux, ce cheval étant mort peu de tems après, il accusa leur négligence, sans vouloir prêter l'oreille à leurs excuses. Du Pleffis & Blame furent relegués dans les montagnes. La jeunesse du troisième le fit traiter avec plus d'indulgence.

(63) Page 353. Knox étoit mal instruit, car on verra, dans ce Tome, la Relation du voyage de M. De la Haie & de son retour.

Un peu avant le départ de Knox, ce Prince entreprit de réconcilier l'Ambassadeur & ses gens. Les ayant fait assembler tous, il leur dit (64), " Que l'inimitié étoit scandaleuse entre des gens d'une même Nation, dans un pays étranger où toutes sortes de raisons les obligeoient de bien vivre ensemble ; que s'ils aimoient Dieu, leur Roi, & lui-même, qui n'avoit pour eux que des sentimens de bonté, ils renonceroient à leurs haines mutuelles ; enfin, qu'il leur conseilloit de se rejoindre ensemble dans le même logement & d'éviter à l'avenir tous les sujets de division. Cet avis étoit un ordre, auquel ils furent obligés d'obéir. Ils se rendirent tous chez l'Ambassadeur, où ils furent traités aux dépens du Roi. Mais après le repas ils se retirèrent, aussi irrités que jamais contre ce Ministre, dont la fierté leur étoit insupportable.

Knox les ayant laissés dans cet état, se crut obligé, après son retour en Angleterre, d'écrire la Lettre suivante à l'Ambassadeur de France à la Cour de Londres (65). " M. Je prens la liberté de mander à Votre Excellence qu'ayant été près de vingt ans prisonnier dans l'Isle de Ceylan, j'y ai connu un Ambassadeur de France & quelques personnes de sa suite. Ils sont au nombre de huit. M. De la Haie étant arrivé avec sa Flotte, en 1672, dans le Port de *Cottiar* ou de *Trinquemale*, envoya ces Messieurs au Roi du pays, qui les retient dans un dur esclavage. Comme je sçai qu'il leur est impossible d'écrire en Europe, la compassion que m'inspire leur état me porte à vous supplier d'en donner avis à leurs amis. J'ignore le nom de leur Chef ; mais je connois un de ses parens qui se nomme *De Serle*, & MM. Du Plessis & *De la Roche*, Gentilshommes de sa suite. L'Ambassadeur de France, après avoir reçu cette Lettre, eut un entretien avec Knox, qui lui donna d'autres éclaircissemens. Mais il reste à sçavoir quel effet ils ont produit. L'Auteur ajoute qu'avec ce petit nombre d'Européens, il y avoit dans l'Isle de Ceylan un Jésuite Portugais, nommé le Pere *Vergunce*, qui y mourut fort âgé & très-estimé du Roi. Un jour que ce Monarque le pressoit de quitter sa robe, qui étoit en pieces, & de s'attacher à sa personne ; il lui répondit courageusement, " Qu'il se glorifioit plus de ce vieil habit & du nom de Jesus-Christ, que de tous les honneurs qu'on pouvoit lui présenter. " Ce témoignage est glorieux pour un Jésuite ; dans la bouche d'un Anglois (66).

Mais ne perdons pas Knox de vûe, jusqu'à la fin de ses voyages. Les Hollandois profitent de son séjour à Columbo, pour tirer de lui quantité d'éclaircissemens sur l'intérieur de l'Isle. Enfin, après avoir demeuré vingt-cinq jours dans ce Port, il s'embarqua pour Batavia, avec le fils du Général, au bruit de toute l'artillerie de la Ville. Ils portoient le pavillon au grand mât, dans un navire de huit cens tonneaux. Leur table étoit servie chaque jour de dix ou douze plats d'excellentes viandes, accompagnées de diverses sortes de vins délicieux. On employa six semaines au passage, depuis le 24 de Novembre jusqu'au 5 de Janvier suivant.

Les politesses du Général de Batavia l'emportèrent encore sur celles de son fils. Mais elles étoient intéressées. Après avoir fait à Knox toutes les questions

Knox.
1679.
Divisiens des
Français.

Compte que
l'Auteur rend de
l'état des Français
de Ceylan à
l'Ambassadeur de
France à Londres.

Retour de l'Auteur
par Batavia.

1680.
Politique des
Hollandois.

KNOX.
1680.

qui convenoient aux intérêts de la Hollande , tandis que des Ecrivains apostés recueilloient par écrit ses réponses , il lui proposa de les signer. Comme elles étoient recueillies en Hollandois , Knox , qui ne sçavoit pas cette langue , refusa (67) de rendre un témoignage dont on pouvoit abuser , contre son intention. Il offrit seulement de déclarer , par un certificat séparé , qu'il n'avoit rien dit que de conforme à la vérité. Le Général ne demanda rien de plus. Un de ses fils , nommé pour commander la Flotte qui devoit retourner cette année en Hollande , offrit à Knox le passage & sa table sur son Vaisseau , en l'assurant que MM. des Etats seroient charmés de conférer avec lui des affaires de Ceylan. Mais il demanda la liberté de passer à Bantam , où il trouva un Vaisseau Anglois , nommé le *César* , qui le rendit à Londres au mois de Septembre (68).

D E S C R I P T I O N D E L'ISLE DE CEYLAN.

1679.

Introduction ,
qui regarde les
Portugais & les
Hollandois.

ON a déjà eu l'occasion de remarquer (69) que les Portugais ont possédé autrefois une partie des côtes de l'Isle de Ceylan , d'où ils faisoient des courses jusqu'à la Capitale , qu'ils brûlerent plus d'une fois , sans épargner le Palais du Roi ni les Temples. Ils s'y étoient rendus si formidables , qu'ils avoient forcé le Roi de leur payer un tribut annuel de trois éléphants & d'acheter la paix à d'autres conditions humiliantes. Ce Prince eut enfin recours aux Hollandois de Batavia , qui ayant joint leurs armes aux siennes , battirent les Portugais & les chassèrent de tous les lieux où ils s'étoient fortifiés ; mais ce fut pour s'établir à leur place. Ils refuserent après la guerre , sur-tout après s'être rendus maîtres de Columbo , en 1655 , d'abandonner une conquête dont ils se voyoient en possession ; & depuis ce tems-là ils ont apporté tous leurs soins à se fortifier sur les côtes. Leurs principaux Etablissmens sont *Jafnapatan* & l'*Isle de Manaar* au Nord ; *Trinquemale* & *Batticalon* à l'Est ; la Ville de *Point-de-Galle* au Sud , & *Columbo* à l'Ouest ; sans parler de *Negombo* & *Colpentine* , qui sont deux autres Villes , & de plusieurs Forts à l'embouchure des rivières , où dans les ouvertures des montagnes , pour la garde des passages. On peut donc regarder les Hollandois comme les maîtres absolus de la plus grande partie des côtes , dans une Isle qui a cent lieues de long & cinquante dans sa plus grande largeur. Sa figure est à peu près celle d'une poire (70).

Grandeur de
l'Isle & sa forme.

Division des
pays intérieurs.

L'intérieur de l'Isle , qui avoit été peu connu avant la Relation de Knox , est soumis à un seul Souverain , qui porte le titre de Roi de *Candi* , ou *Candi-uda*. Les habitans , qui sont de véritables Nègres , se nomment *Chingalais*.

(67) Page 391.

(68) Page 322.

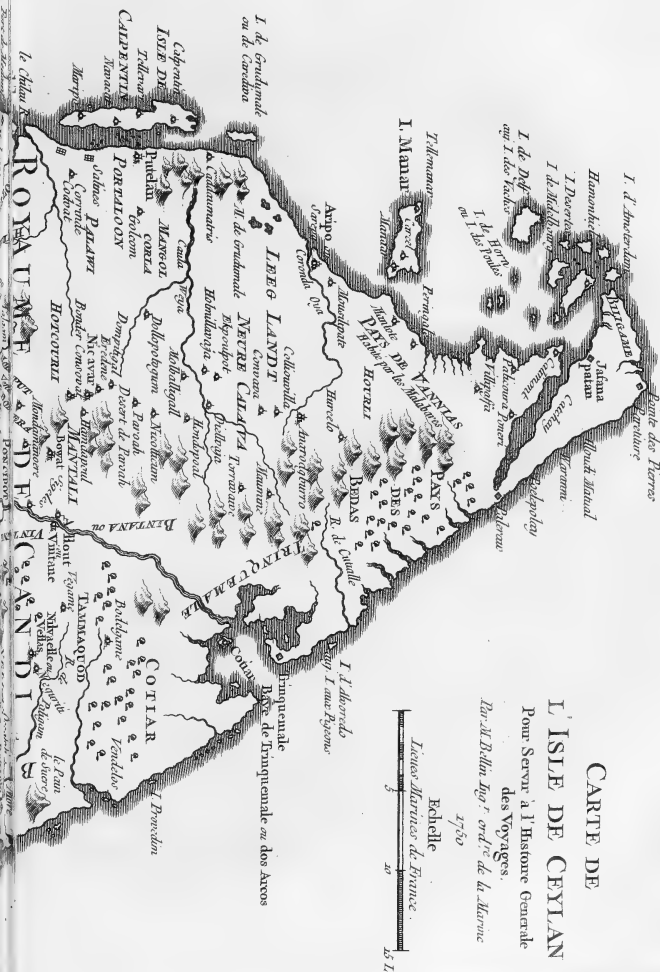
(69) Voyez ci-dessus le Voyage de Pyrard.

(70) Longitude , quatre-vingt dix-sept degrés vingt-cinq minutes cent secondes. La-

titude , cinq degrés cinquante-cinq minutes dix secondes. On remettra la description des Côtes aux Relations Hollandoises , comme à son lieu naturel.







CARTE DE
L'ISLE DE CÉRYAN
Pour Servir à l'Histoire Générale
des Voyages
Sur le Bâtiment *l'Inde de la Marine*
1760
Echelle
Lignes Marines de France
16 8 4





DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.
Provinces du
Nord & de l'Est.

Candi-uda signifie, dans leur langue, *le haut des montagnes* (71), & leur pays n'offre effectivement que de fertiles côtes & de belles montagnes, dont quelques-unes sont d'une hauteur extraordinaire. Il est divisé en grandes & petites parties; les unes, qui répondent à nos Provinces, & les autres à nos Bailliages. La Province de *Neure-calava*, divisée en cinq Bailliages, & celle de *Hotcourly*, qui en a sept, sont au Nord. Les Provinces de *Manialy* & d'*Ouvah*, qui ont chacune trois Bailliages, sont situées à l'Est, avec quatre autres Bailliages particuliers qui n'ont pas été réduits en Provinces, & qui se nomment *Tammanquod*, *Bintana*, *Nellas* & *Paunoa*. Trente-deux Capitaines, qui dépendent entièrement du Roi, habitent avec leurs compagnies la Province d'*Ouvah*. Les Bailliages suivans sont renfermés dans le centre du pays : *Wallapon-ahoy*, dont le nom signifie *cinquante trous* ou *vallées*, & exprime la nature du terrain, qui est fort coupé de montagnes & de vallées; *Poncipot*, qui signifie *cinq cens soldats*; *Goddaponohoy*, ou *cinquante pieces de terre sèche*; *Hevoihattay*, ou *soixante soldats*; *Cote-mul*, *Horsepot*, ou *quatre cens soldats*; *Tunponahoy*, ou *les trois cinquantes*; *Oudanour*, qui signifie *la plus haute Ville*; *Tattanour*, ou *Ville basse*, dans lequel est située la Ville royale de Candi, capitale de l'Isle. Ces deux derniers Bailliages sont les meilleurs du pays, c'est-à-dire, les plus peuplés & les plus fertiles. Aussi les habitans sont-ils les principaux Sujets du Roi. C'est un proverbe Chingulai, que si la famille royale venoit à manquer, on pourroit prendre le premier venu dans l'un ou l'autre de ces deux cantons, le tirer de la charue, le nétoyer, & qu'alors on auroit un Roi qui ne manqueroit, ni de naissance, ni de bonnes qualités (72). Entre plusieurs privileges, ils ne peuvent avoir de Gouverneur qui ne soit né dans le Bailliage même.

Les Provinces de l'Ouest sont, *Oudipollat*, *Dolusbang*, *Hotteraocurly*, *Portaloun*, *Tuncourly* & *Cottiar*. Les trois premières ont chacune quatre Bailliages, & chacune des deux suivantes n'en a que trois. Celle de *Cottiar* est passée au pouvoir des Hollandois, avec celles de *Baticalon* & de *Tuncourly*. On n'en compte point ici dix ou douze qui leur appartiennent sur les côtes. La plupart de ces Provinces & de ces Bailliages consistent en montagnes & en côtes fertiles, d'où leur vient le nom général de *Candi-uda*. Cependant les Provinces de *Neure-calava*, de *Hotcourly* & de *Hotteraocourly*, & les Bailliages de *Tammanquod*, de *Vellas* & de *Baknoa* sont sans montagnes. Tous les Bailliages sont séparés entr'eux par de grands bois, que personne n'a la liberté de vendre ou d'employer, parce qu'ils servent naturellement de fortifications. Pendant la guerre ou les troubles civils, chaque Bailliage entretient une garde; mais cet usage cesse pendant la paix, excepté vers les lieux qui touchent aux Etablissémens Hollandois (73).

Le pays, quoique montagneux, est arrosé d'un grand nombre de belles rivières, qui tombent des montagnes. La plupart sont trop remplies de rochers pour être navigables; mais il s'y trouve du poisson en abondance. Celle de *Mavelagongue*, qui est la principale, prend sa source sur la montagne que les Portugais ont nommée *Pointe-d'Adam*, & traversant toute l'Isle

(71) Relation de Knox, première Partie, page 4 & suivantes.

(72) *Ibid.* p. 6.

(73) Page 8.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

vers le Nord, va se jeter dans la mer à *Trinquemale*. Sa largeur est de la portée d'un trait d'arbalète. Les rochers, qui la rendent peu navigable, servent de retraite à un grand nombre d'*Alligators*. Elle passe à un quart de lieue de la Ville de Candi; & la rapidité de ses eaux ne permettant pas qu'on y fasse de pont, on la traverse sur de petits canots. C'est d'ailleurs une politique des habitans, de ne pas vouloir qu'il soit facile de voyager dans leur pays, & d'aimer mieux que les chemins soient fort embarrasés (74). Dans quelques endroits, cette rivière coule l'espace de quelques lieues sans être coupée par des rochers. Mais en général les Chingulais tirent peu d'avantage de leurs eaux, pour le commerce & le transport des denrées. A l'exception de la Province d'*Ouvah* & des Bailliages d'*Oudipolat* & de *Doluphang*, où le bois manque, toute l'Isle en est couverte. Elle est bien peuplée vers le centre, mais beaucoup moins vers les côtes. La température de l'air est mal-saine dans les parties septentrionales, quoique tout le reste du pays jouisse d'un air très-pur. Les vallées sont la plupart marécageuses & remplies de belles sources. Celles qui ont cette qualité passent pour les meilleures, parce que le riz, principale subsistance des habitans, demande beaucoup d'humidité.

Montagne qui se nomme la Pointe d'Adam.

On découvre de loin, au Sud de Candi, une montagne qu'on croit la plus haute de l'Isle & dont la figure est celle d'un pain de sucre. Elle porte, dans le pays le nom de *Hamatel*; mais les Portugais lui ont donné celui de *Pointe d'Adam*. Une pierre plate, qui est au sommet, porte l'empreinte d'un pied humain, plus grand deux fois que sa mesure naturelle (75). Les habitans regardent comme une action méritoire d'aller rendre leurs adorations à ce pied, sur-tout le premier jour de l'année, qui tombe pour eux au mois de Mars, & l'on voit alors sur cette montagne des processions innombrables d'hommes, de femmes & d'enfans. C'est de la Pointe-d'Adam que sort la Mavela-gongue & plusieurs autres belles rivières.

Défenses naturelles du Royaume de Candi-uda.

Le Royaume de *Candi-uda* est défendu naturellement par sa situation (76). Dès l'entrée, on va presque toujours en montant, & l'accès des montagnes n'est ouvert que par de petits sentiers, où deux hommes ne passeroient pas de front. Elles sont entrecoupées de grands rochers, qui font trouver beaucoup de difficulté à parvenir jusqu'au sommet, & chaque ouverture est munie d'une forte barrière d'épines, avec quelques gardes qui veillent continuellement au passage.

Etrange variété du climat dans un petit espace.

C'est une variété fort remarquable que celle de l'air & des pluies dans les différentes parties de l'Isle. Quand les vents d'Ouest commencent à souffler, la partie occidentale a de la pluie, & c'est alors le tems d'y remuer & de labourer la terre. Mais, dans le même tems, la partie orientale jouit d'un tems fort sec, & c'est alors qu'on y fait la moisson. Au contraire, lorsque le vent d'Est regne, on laboure les parties orientales de l'Isle, & les grains se recueillent dans la partie exposée à l'Occident. Ainsi la moisson & le labourage occupent pendant toute l'année les Insulaires, quoique dans des saisons opposées. Le partage de la pluie & de la sécheresse se fait ordinairement au milieu de l'Isle; & souvent il est arrivé à Knox d'avoir de la pluie d'un côté de la montagne de *Cauragahing*, tandis qu'il faisoit très-sec & très-chaud de

l'autre côté. Il remarque même que cette différence n'est pas aussi légère qu'elle est prompté; car en sortant d'un lieu mouillé, il se trouvoit tout d'un coup sur un terrain qui lui brûloit les pieds. Il pleut beaucoup plus sur les terres hautes, que sur celles qui sont au-dessous des montagnes. Cependant la partie septentrionale de l'Isle n'est pas sujette à la même humidité. On y voit quelquefois, pendant trois & quatre ans entiers, une si grande sécheresse, que la terre n'y peut recevoir de culture. Il est même difficile d'y creuser des puits assez profonds pour en tirer de l'eau qu'on puisse boire, & la meilleure conserve une âcreté qui la rend fort désagréable (77).

On montre, dans l'Isle, plusieurs endroits où les habitans prétendent qu'il y avoit autrefois des Villes considérables, dont ces lieux portent encore les noms. Mais il y reste à peine quelques vestiges de bâtimens. Knox, après avoir parcouru plusieurs fois toutes les Provinces, ne compte que cinq Villes qui méritent ce titre, dans lesquelles le Roi a des Palais meublés, mais qui tombent en ruines, à l'exception de celui qu'il habite. *Cande* ou *Candi*, est la principale. Elle est située entre des montagnes, & son nom, dans le pays, est *Hingadagul-neure*, qui signifie *Ville du Peuple*; ou *Moncaire*, c'est-à-dire, *Ville royale* ou *Capitale*. Son assiette a cet avantage, qu'étant au centre de l'Isle, on y peut aborder de toutes parts avec la même facilité. Sa forme est triangulaire; & suivant l'usage du pays, le Palais du Roi occupe la pointe de l'Est. Elle n'est fortifiée que du côté du Sud, parce que l'accès en est plus ouvert de ce côté-là; mais ces fortifications ne consistent que dans un rempart de terre, haut d'environ vingt pieds, qui traverse la vallée d'une montagne à l'autre. Toutes les avenues de la Ville, à deux ou trois milles de distance, sont fermées par des barrières d'épines, où l'on fait une garde continuelle. La grande rivière, qui descend de la Pointe-d'Adam, passe à un quart de lieue vers le Sud. Pendant le séjour que Knox fit dans l'Isle, le Roi quitta Candi, à l'occasion d'une révolte de ses Sujets, & son départ avoit commencé à causer la ruine de cette Ville (78).

Nellemby-neur en est une autre, dans la Province d'*Oudipallar*, à douze milles de Candi, au Sud. *Allout-neur* est située au Nord-Est de Candi, dans le pays de *Bintano*: C'est le lieu où le Roi tient en réserve, pour les tems de guerre, de grands magasins de bled & de sel. Knox n'eut jamais l'occasion de pénétrer dans ce Bailliage; mais l'ayant découvert du sommet d'une montagne, le pays lui parut fort uni & couvert de grandes forêts. Il est arrosé par la rivière de Mavelagoune.

Badoula, quatrième Ville de l'Isle, est à deux journées de Candi, vers l'Est de la Province d'Ouvah. Cette Place avoit été brûlée jusqu'aux fondemens par les Portugais. C'est dans la Province d'Ouvah que se trouve le meilleur tabac de Ceylan. Elle est bien arrosée, mais le bois y est rare. Les bestiaux & le riz y sont en abondance; avec cette singularité, que les animaux qu'on y élève ne peuvent vivre long-tems lorsqu'ils sont transportés dans une autre Province (79).

La cinquième Ville est *Digligy-neur*, située aussi à l'Est de Candi, dans le pays de *Hévahatt*. C'est dans cette Ville que le Roi tient sa Cour, depuis

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Vestiges d'an-
ciennes Villes.

Candi ou Candé,
capitale de l'Isle.

Nellemby-neur.
Allout-neur.

Badoula.

Digligy-neur,
où le Roi tient
actuellement sa
Cour.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

l'année 1664. Le pays est couvert de montagnes & de rochers, qui en rendent le terroir fort stérile. Cependant le Roi l'a choisi pour sa résidence, comme un lieu de sûreté par le voisinage d'une haute montagne nommée *Gaulada*, qui peut lui servir à tous momens de retraite, & où l'on peut recueillir assez de bled pour l'entretien des garnisons de trois Forts, qui en défendent l'entrée. Elle est escarpée de toutes parts, & revêtue de tant de rochers, de bois & de précipices, qu'une poignée de gens y résisteroit aux plus grandes armées (80).

Bourgs & Villages.

Outre ces cinq Villes, on trouve dans l'Isle plusieurs Places ruinées, qui conservent encore le nom de Villes & dans lesquelles divers Rois ont tenu leur Cour. Mais il en reste peu de traces. Telle est la Ville d'Anurodgburro, dans la partie septentrionale du Royaume. On assure que quatre-vingt-dix Rois y ont régné; & le Peuple est persuadé que les Esprits de ces Princes sont autant de Saints élevés en gloire, parce qu'ils ont érigé plusieurs pagodes & d'autres monumens de religion. La rivière, qui passe près de cette Ville, est celle que Knox suivit dans sa fuite. On voit, le long de ses bords, quantité de pierres taillées, dont les unes sont longues & propres à faire des colonnes, & d'autres quarrées, qui paroissent avoir été destinées pour paver; sans compter les restes de trois ponts de pierre, dont les arches subsistent encore. Le pays d'ailleurs est desert. On fait une garde exacte à quelque distance de cette Ville, parce que la frontière est ouverte de ce côté-là, & que cette partie de l'Isle est sans montagnes (81).

Province de Portelaoun.

Sel de l'Isle.

La Province de *Portelaoun*, située au Couchant de l'Isle, a un Port de mer d'où une partie du Royaume tire du sel & du poisson. Ses habitans entretiennent quelque commerce avec les Hollandois, qui ont un Fort à la pointe. A l'égard des parties orientales, que l'éloignement & la difficulté des voitures au travers des montagnes empêchent de tirer du sel de ce Port, la Nature a pourvû d'une autre manière à leurs besoins. Le vent d'Est fait entrer l'eau de la mer dans le Port de *Leaouava*; & lorsqu'ensuite le vent d'Ouest amène le beau tems, cette eau se congèle & fournit aux habitans plus de sel qu'ils n'en peuvent employer. *Leaouava* est dans une situation qui n'a jamais permis aux Etrangers d'en enlever le sel. Cette Place est entourée de montagnes du côté de la terre; & du côté de la mer, le mouillage n'est jamais sans danger. D'ailleurs, l'air du pays est fort mal-sain. Les Chingulais attribuent tous ces avantages à la protection d'un Dieu qui réside aux environs, dans un Village nommé *Coteragom*. Ceux qui vont faire leur provision de sel, sont obligés de lui offrir quelque présent; & la puissance de cette Idole est si redoutable aux Insulaires, que ceux mêmes qui ont trahi quelquefois leur propre Prince en faveur des Portugais ou des Hollandois, n'ont jamais voulu se lier avec eux pour l'attaquer de ce côté-là (82).

Maisons des Chingulais.

Quoique les Bourgs & les Villages de Ceylan soient en fort grand nombre, il y en a peu qui méritent l'attention d'un voyageur. Les plus remarquables sont ceux qui sont consacrés à leurs Idoles, dans lesquels on voit des *Deouals* ou des Temples. Les habitans s'embarrassent peu d'aligner les rues & de donner quelque régularité à leurs maisons; chaque famille habite un bâtiment

séparé, qui est environné ordinairement d'une haie & d'un fossé. Jamais les Chingulais ne bâtissent sur un grand-chemin. Ils ne veulent pas être observés par les passans. Leurs plus grands Villages ne contiennent pas plus de cent maisons. Le nombre ordinaire est de quarante ou cinquante, & l'on en voit aussi de huit ou dix. Mais on peut dire, comme de leurs Villes, que la plupart ont été ruinés par divers événemens. Ajoutez qu'ils les abandonnent, lorsque les maladies y deviennent un peu fréquentes & qu'ils y voient mourir en peu de tems deux ou trois personnes. Ils s'imaginent que le Diable en a pris possession ; & cherchant à s'établir dans des lieux plus heureux, ils abandonnent leurs maisons & leurs terres (83).

Le Palais du Roi, à *Digligy-neur*, est environné d'un rempart de terre, revêtu de paille, afin que les pluies ne le fassent pas ébouler. L'enceinte est remplie de divers bâtimens irréguliers, la plupart bas & couverts de chaume, à l'exception de quelques-uns, dont les toits sont de tuiles. Ces derniers ont deux étages, avec des galeries ouvertes à l'entour, pour donner de l'air, & entourées de balustrés, les uns d'ébène & les autres de bois peint. Les fenêtres sont enrichies de plaques d'argent & d'ébène. Le sommet de chaque édifice est orné de vases de terre ou de moreque. Tous ces bâtimens forment une espèce de labyrinthe, avec quantité de fort belles portes, dont deux sont à pont-levis. Knox relève beaucoup la beauté de ces portes. Les poreaux, dit-il, sont d'un relief admirable ; & jusqu'aux ferrures & aux verrous, tout est orné de gravures (84). On trouve, à chaque porte & à chaque passage, des sentinelles, qui sont relevées exactement le jour & la nuit. Mais les maisons communes des habitans (85) sont petites, basses, couvertes de paille, bâties avec des perches, sur lesquelles ils étendent quelquefois de l'argile. Il ne leur est pas permis de leur donner plus d'un étage, ni de les couvrir de tuiles, ni d'en blanchir les murailles avec de la chaux, quoiqu'ils aient une sorte d'argile blanche, qu'ils pourroient employer à cet usage. Comme le pays est fort chaud, la plupart abandonnent le soin de plâtrer leurs murs, & se contentent de branches & de feuilles d'arbres. Ils n'y ont pas même de cheminées. Le feu nécessaire pour la préparation des alimens se fait dans un coin, & noircit beaucoup le plancher. Cependant les grands Seigneurs ont des maisons fort belles & fort commodes, qui consistent ordinairement dans deux bâtimens opposés l'un à l'autre & joints par une muraille ; ce qui forme un cour carrée. Ils bordent les murs de bancs d'argile, frottés de fiente de vaches, qui les rend impénétrables à la pluie. Leurs domestiques & leurs Esclaves habitent d'autres maisons autour d'eux.

Knox distingue, dans le Royaume de Candi, deux sortes d'habitans ; les uns, qu'il nomme *Wadas*, & qui paroissent avoir été le premier peuple de l'Isle. C'est une sorte de Sauvages (86), qui sont encore répandus dans les bois de plusieurs Provinces & qui se conduisent par des loix particulières. Quelques-uns sont soumis au Roi & lui paient un tribut. Les autres ne reconnoissent pas de maîtres, & n'ont ni maisons ni villes. Ils ne labourent jamais la terre, & ne se nourrissent que de leur chasse. Leur demeure est sur les bords des rivières, où ils passent la nuit sous le premier arbre que le hazard

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Palais du Roi.

Maisons communes.

Maisons des Seigneurs.

Deux sortes de Nations. Celle qui se nomme les *Wadas*.

(83) Page 29.

(84) *Ibid.* III Part. p. 7.

(85) *Ibid.* IV Part. p. 198.

(86) IV Part. p. 107.

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Chingulais, Na-
tion principale.

Leur caractère.

Habille-
ment com-
mun des
Chingulais.

leur présente, avec la seule précaution de mettre quelques branches d'arbres autour d'eux, pour être avertis de l'approche des bêtes féroces par le bruit qu'elles font en les traversant. Knox vit, dans sa fuite, divers lieux où quelques troupes de ces Sauvages avoient passé la nuit. C'est apparemment des Wadas qu'il faut entendre ce qu'on a lu dans le Journal de Pyrrard, qui compare la figure des Insulaires de Ceylan à celle des Nègres d'Afrique.

La Nation principale est celle des Chingulais, qui ressemblent moins aux Nègres d'Afrique qu'à de véritables Européens (87). Knox est moins porté à suivre l'opinion des Portugais, qui les font venir de la Chine, qu'à les croire sortis des Malabares, avec lesquels il convient néanmoins qu'ils ont peu de ressemblance. Ils sont fort bien faits, & mieux même que la plupart des Indiens. Ils ont beaucoup d'adresse & d'agilité. Leur contenance est grave, comme celle des Portugais (88). Ils ont l'intelligence fine. Leur langage est agréable, & leurs manières obligeantes. Mais ils sont naturellement trompeurs & remplis d'une présomption insupportable. Ils ne regardent pas le mensonge comme un vice honteux. Le larcin est celui qu'ils abhorrent le plus, & qui n'est presque pas connu parmi eux. Ils estiment la chasteté, quoiqu'ils la pratiquent peu; la tempérance, la douceur, le bon ordre dans les familles. On ne leur voit guères d'emportement dans l'humeur; & s'ils se fâchent, on les apaise facilement. Ils sont propres dans leurs habits & dans leurs alimens. Enfin, leurs inclinations & leurs usages n'ont rien de barbare. Knox met néanmoins de la différence entre ceux qui habitent les montagnes & ceux qui sont leur demeure dans les vallées & les plaines (89). Ceux-ci sont obligeans, pitoyables, honnêtes pour les Étrangers. Mais les autres sont de mauvais naturel, trompeurs & déobligeans, quoiqu'ils affectent de paroître civils & officieux, & que leur langage & leurs manières aient plus d'agrément que dans les vallées.

L'habillement commun des Chingulais est un linge autour des reins, & un pourpoint, tel, dit Knox, que celui des François; avec des manches qui se boutonnent au poignet & qui se plissent sur l'épaule comme celles d'une chemise. Leur tête est couverte d'un *bonnet de Tunis* ou d'autre sorte, avec des oreilles à la mode du pays. Ils portent, au côté gauche, une espèce de coutelas, & un couteau dans leur sein, aussi du côté gauche. Les femmes ont ordinairement une camifole de toile qui leur couvre tout le corps, & qui est parsemée de fleurs bleues & rouges. Elle est plus ou moins longue, suivant leur qualité. La plupart portent un morceau d'étoffe de soie sur la tête, des joyaux aux oreilles, & d'autres ornemens autour du col, des bras & de la ceinture. Elles n'ont pas la figure moins agréable que les Portugaises, dont l'Auteur croit qu'elles ont appris à se faire respecter. L'usage du pays leur accorde une liberté dont il est rare qu'elles abusent. Elles peuvent recevoir des visites & s'entretenir avec des hommes, sans être gênées par la présence de leurs maris. Quoiqu'elles aient des Suivantes & des Esclaves pour exécuter leurs ordres, elles se font honneur du travail & ne se croient pas avilies par les soins domestiques (90).

(87) *Ibid.* p. 106.

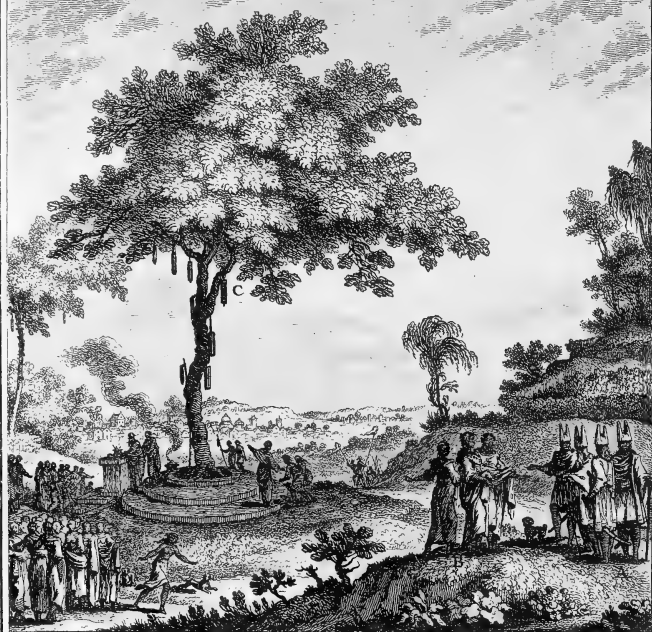
(88) *Ibid.* p. 107.

(89) *Ibid.* p. 117.

(90) *Ibid.* p. 115 & 123.



A. Nobles Chingulais.
 B. Chingulaises
 c. Bagoa ou l'Arbre Dieu.



Les Nobles ont des pourpoints de toile de coton, blanche ou bleue, & un double linge autour des reins; l'un blanc, sur la peau, & l'autre coloré, par-dessus. Ils portent une ceinture bleue ou rouge, & un couteau dont le manche est travaillé. La poignée est damasquinée d'or ou de cuivre, & le fourreau tout couvert d'argent cizelé. Ils ont à la main une canne peinte, & sont suivis d'un valet, nud tête, en longs cheveux qui lui pendent sur le dos, avec une sorte de bourse à la main, dans laquelle il porte du betel. Le Maître a toujours, dans la main, une boîte d'argent bien gravée, en forme de boîte à montre, qui contient de la chaux. Les Grands & les jeunes gens portent les cheveux longs & flottans sur leurs épaules. Mais dans leurs voyages & leurs exercices, ils les nouent par derrière. Ils se perçoient autrefois les oreilles, comme les Malabares; mais le Roi ne s'étant pas assujéti à cet usage, la mode en étoit presque abandonnée. Les hommes ont aux doigts des bagues de cuivre & d'argent. Les plus riches en ont d'or. Personne ne porte d'étoffe de (91) soie.

Le luxe des femmes de qualité surpasse beaucoup celui de leurs maris, & les hommes mettent même une partie de leur gloire (92) à faire paroître leurs femmes avec éclat. Elles aiment la simplicité dans leurs maisons; mais elles n'en sortent jamais sans être couvertes d'une espèce de chemise de la plus belle toile de coton, brodée de fleurs & de branches, avec des bracelets d'argent, & les doigts du pied & de la main chargés de bagues. Elles ont des colliers d'argent ou d'or, qui leur pendent sur le sein; des bijoux précieux aux oreilles, qu'elles font percer dès l'enfance; & pour rendre les trous plus grands, elles y mettent une feuille de betel roulé, qui les agrandit en effet jusqu'à faire croire aux Etrangers que ce sont deux grands cercles qu'elles ont de chaque côté du visage. Mais ce qu'elles regardent comme un ornement parut à Knox une difformité, dont il étoit d'autant plus choqué qu'elles ont d'ailleurs les traits fort agréables. Le reste de leur parure leur sied assez bien. Elles mettent de l'huile de coco à leurs cheveux, pour les rendre luisans, & les laissent flotter par derrière. Leurs mains sont nues. Une écharpe de soie, rayée ou à fleurs, qu'elles jettent négligemment sur leur tête ou sur les épaules, leur donne beaucoup de grace. Elles ont au milieu du corps une ou deux ceintures d'argent de trait. Mais, avec tous ces ornemens, elles ne portent pas de souliers, non-plus que les hommes, parce que cet honneur est réservé au Roi seul (93).

Les rangs, ou les degrés de distinction, ne viennent ni des richesses ni des emplois, mais de la seule naissance, & sont par conséquent héréditaires (94). De-là vient que personne ne se marie & ne mange avec un inférieur. Une fille, qui se laisseroit séduire par un homme de moindre condition qu'elle, perdrait la vie par les mains de sa famille, qui ne croiroit cette tâche bien lavée que dans son sang (95). Il y a néanmoins quelque différence en faveur des hommes. On ne leur fait pas un crime d'un commerce d'amour, avec une femme de la plus basse extraction, pourvu qu'ils ne mangent ni ne boivent avec elle, & qu'ils ne lui accordent pas la qualité d'épouse. Autrement ils sont punis

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.
Habillement des
Nobles.

Parure des femmes
de qualité.

Mariage honoré
aux personnes du
même ordre.

(91) *Ibid.* p. 213.

(92) *Ibidem.*

(93) *Ibid.* p. 215.

(94) Pages 123, 125.

(95) Page 124.

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.

1679.

Haute Noblesse.

par le Magistrat, qui leur impose quelque amende, ou les met en prison. Celui qui porte l'oubli de son rang jusqu'à contracter un mariage de cette nature, est exclus de sa famille, & réduit à l'ordre de la femme qu'il épouse.

La plus haute Noblesse est composée de ceux qui se nomment *Hondreous* (96), nom tiré apparemment de celui de *Hondroune*, qui est le titre qu'on donne au Roi & qui signifie *Majesté*. C'est dans cet ordre que le Roi choisit ses grands Officiers & les Gouverneurs de Province. Ils sont distingués par leurs noms & par la manière dont ils portent leurs habits. Les hommes les portent jusqu'à la moitié de la jambe, & les femmes jusqu'aux talons. Les femmes de ce rang font passer aussi un bout de leur robe sur leur épaule, & le font descendre négligemment sur leur sein; au lieu que les autres femmes vont nues depuis la tête jusqu'à la ceinture, & que leurs jupes ne passent pas leurs genoux; à moins qu'il ne fasse un froid extrême, car alors tout le monde a la liberté de se couvrir le dos, & n'est obligé qu'à faire des excuses aux *Hondreous*, qui se trouvent dans les lieux publics. Une autre distinction est celle de leurs bonnets, qui sont en forme de mitres, avec deux oreilles au-dessus de la tête, & d'une seule couleur, soit blanche ou bleue. La couleur du bonnet & des oreilles doit être différente pour ceux d'une naissance inférieure (97).

Les Blancs sont
compris dans ce
nombre.

Knox s'étend avec raison sur ces différences, non-seulement parce qu'elles donnent l'idée d'une police bien entendue, mais encore parce qu'elles sont peut-être l'unique exemple d'une subordination si parfaite dans toutes les parties d'une société. Il y a deux sortes de *Hondreous*, qui ne diffèrent l'un de l'autre que par rapport au mariage. Tous les Blancs sont considérés comme *Hondreous*, & jouissent des mêmes privilèges. Cependant deux choses diminuent l'honneur qu'on leur porte; l'une, qu'ils mangent du bœuf; l'autre, qu'après avoir satisfait aux nécessités naturelles, ils ne lavent pas leurs mains; ce qui passe dans le pays pour une abomination. La distinction des Nobles ne peut être augmentée que par un honneur particulier que le Roi confère, & qui est une espèce de Chevalerie. Le Roi leur donne cette marque suprême de grandeur, en mettant autour de leur tête un ruban brodé d'or & d'argent, avec le titre de *Mundiana*; faveur si rare, que du tems de Knox, il n'y avoit dans le Royaume que deux ou trois Grands qui l'eussent reçue (98).

Autres Ordres
de la société
Chingulaise.

Distinction de
certains Arti-
sans.

L'ordre qui suit les *Hondreous* est celui des Orfèvres, des Peintres, des Taillandiers & des Charpentiers. Ces quatre professions tiennent le même rang entr'elles, & sont peu distinguées de la Noblesse par leurs habits, mais ne peuvent manger ni s'allier avec elle par des mariages. Les Taillandiers ont perdu néanmoins quelque chose de leur ancienne considération; & Knox en rapporte la cause, comme une preuve singulière de la délicatesse des Chingulaïses sur le rang. Un jour, quelques *Hondreous* étant allés chez un Taillandier, pour faire raccommoder leurs outils, cet artisan qui étoit appelé par l'heure de son dîner, les fit attendre si long-tems dans sa boutique, qu'indignés de cet affront ils sortirent pour aller publier; sur quoi il fut ordonné que les personnes de ce rang-là, seroient pour jamais privées de l'honneur

qu'elles avoient eues jusqu'alors, de faire manger les Hondreous dans leurs maisons. Cependant les Taillandiers ont peu rabbattu de leur fierté, sur-tout ceux qui sont employés pour les ouvrages du Roi. Ils ont un quartier de la Ville, pour lequel d'autres qu'eux n'osent travailler; & leur ouvrage ordinaire consistant à raccommoder les outils, ils reçoivent, pour payement, au tems de la moisson, une certaine quantité de grains en forme de rente. Les outils neufs se payent à part, suivant leur valeur, & le prix est ordinairement un présent de riz, de volaille, ou d'autres provisions. Ceux qui ont besoin de leur service apportent du charbon & du fer. Le Taillandier est assis gravement, avec son enclume devant lui, la main gauche du côté de la forge, & un petit marteau dans la main droite. On est obligé de souffler le feu; & de battre le fer avec le gros marteau, tandis que le tenant il se contente de donner quelques coups pour lui faire prendre la forme nécessaire. S'il est question d'émoudre quelque chose, on fait la plus grosse partie du travail, & le Taillandier donne la dernière perfection. C'est la nécessité qui paroît avoir attiré tant de distinction à ce métier, parce que les Chingulais ayant peu de commerce au-dehors, ne peuvent tirer leurs instrumens que de leurs propres ouvriers (99).

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CIVILAND
1679.

L'ordre en pareil
pris de leur né-
cessité.

Après ces quatre professions vient celle des Barbiers, qui peuvent porter des camifoles, mais avec lesquels personne ne veut manger, & qui n'ont pas le droit de s'asseoir sur des chaises. Cette dernière distinction n'appartient qu'aux rangs qui les précèdent. Les Potiers sont au-dessous des Barbiers. Ils ne portent point de camifoles, & leurs habits ne passent point le genou. Ils ne s'assient point sur des chaises, & personne ne mange avec eux. Cependant, parce qu'ils font les vaisseaux de terre, ils ont ce privilège, qu'étant chez un *Hondreou*, ils peuvent se servir de son pot pour boire à la manière du pays, qui consiste à se verser de l'eau dans la bouche sans toucher au pot du bord des levres (1).

Autres Profes-
sions.

Les Lavandiers, qui viennent après eux, sont en très-grand nombre dans la Nation. Ils ne blanchissent que pour les rangs supérieurs à eux. On les voit dans les rues, hommes & femmes, avec un linge sur l'épaule, qui est la marque de leur profession. Ils se servent de lie, qu'ils mettent au fond d'une cuve remplie d'eau; & plaçant le linge au-dessus de la cuve, ils lui laissent recevoir les vapeurs qui le pénètrent (2). Ensuite ils le mettent tremper dans la rivière; & sans le frotter, ils le battent contre un rocher, & le nettoient parfaitement sans les déchirer.

Les Tisserands forment le degré suivant (3). Outre le travail de leur profession, ils sont Astrologues & prédisent les bonnes saisons, les jours heureux & malheureux, le sort des enfans à l'heure de leur naissance, le succès des entreprises, tout ce qui appartient à l'avenir. Ils battent du tambour. Ils jouent du flageolet. Ils dansent dans les Temples & pendant les sacrifices. Ils emportent & mangent toutes les viandes qu'on offre aux Idoles. Les *Kildoas*, ou les faiseurs de paniers sont au-dessous des Tisserands. Ils font des vans pour nettoyer les grains, des paniers, des lits & des chaises de canne. On compte ensuite les faiseurs de nattes, nommé *Rinnerasks*, qui travaillent avec beau-

(99) Pages 130 & 131.

(1) Page 134.

(1) Page 133.

(3) Page 135.

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

coup d'adresse & de propriété. Mais dans cet ordre, il est défendu aux personnes de l'un & de l'autre sexe de se couvrir la tête. Les Gardes d'éléphants forment aussi une profession particulière; comme les *Jaggeris*, qui font le sucre. Jamais ces artisans ne changent de métier. Le fils demeure attaché à la profession de son père. La fille se marie à un homme de son ordre. On leur donne pour principale dot les outils qui appartiennent au métier de leur famille. Il ne leur est pas permis, non-seulement de s'asseoir sur des sièges, & de porter des camifoles ni aucun linge au-dessous du genou; mais de se servir même du linge qu'ils portent autour des reins, pour couvrir leur corps, à moins que la maladie ou l'excès du froid ne les y obligent. Ils ne doivent pas non plus prendre les noms qui sont propres aux Hondreous, ni se dire jamais d'une condition plus haute que celle où ils sont nés. Les noms des *Hondreous* se terminent toujours par *Oppou*, & ceux des autres par, *Adgah* (4).

Dernier degré
du peuple.

Esclaves.

Les *Poddas* forment le dernier ordre du peuple, qui est composé de manœuvres & de soldats, gens dont l'extraction passe pour la plus vile, sans qu'on en puisse donner d'autre raison, que d'être nés tels de pères en fils (5). Knox, en parlant des Esclaves, ne nous apprend pas mieux comment ils se trouvent réduits à cette condition. Leurs Maîtres, dit-il, leur donnent des terres & des bestiaux pour leur subsistance; mais plusieurs d'entr'eux méprisent cette manière de gagner leur vie, & ne sont guères moins riches que leurs Maîtres, excepté qu'on ne leur permet pas de se faire servir eux-mêmes par d'autres Esclaves. On ne leur ôte jamais ce qu'ils ont amassé par leur diligence & leur industrie. Lorsqu'on achète un nouvel Esclave, on le marie d'abord, & on lui forme un établissement, pour lui faire perdre l'envie de s'enfuir. Les Esclaves qui descendent des Hondreous conservent l'honneur de leur naissance (6). Ce qu'on peut recueillir d'une observation si vague, c'est qu'il n'y a point de pays connu où l'esclavage ait moins de rigueur. Knox donne des idées plus claires d'une autre partie de la Nation, qui forme encore une propriété singulière de l'Isle de Ceylan. Ce sont, dit-il, les *Gueux*, qui pour leurs mauvaises actions ont été réduits par les Rois au dernier degré de l'abjection & du mépris. Ils sont obligés de donner, à tous les autres Insulaires, les titres que ceux-ci donnent au Roi & aux Princes, & de les traiter avec le même respect. On raconte (7) que leurs ancêtres étoient des *Dodda Vaddas*, c'est-à-dire, des chasseurs, qui fournissoient la venaison pour la table du Roi; mais qu'un jour au lieu de venaison, ils présentèrent de la chair humaine à ce Prince, qui l'ayant trouvée excellente demanda qu'on lui en servît de la même espèce. Mais cette horrible tromperie fut découverte, & le ressentiment du Roi en fut si vif qu'il regarda la mort des coupables comme un chatiment trop léger. Il ordonna par un Décret public, que tous ceux qui étoient de cette profession ne pourroient plus jouir d'aucun bien, ni exercer aucun métier dont ils pussent tirer leur subsistance, & qu'étant privés de tout commerce avec les autres hommes, pour avoir outragé si barbairement l'humanité, ils demanderoient l'aumône de génération en génération dans toutes les parties du Royaume, regardés de tout le

Espèce d'hommes
fort singulière.

(4) Pages 135 & suivantes.
(5) Page 134.

(6) Page 137.
(7) Page 138.

monde comme des infâmes, & en horreur dans la société civile. En effet, ils sont si détestés, qu'on ne leur permet pas de puiser de l'eau dans les puits. Ils sont réduits à celle des trous & des rivières. On les voit mandier en troupes, hommes, femmes & enfans, portant leur bagage & leurs alimens dans des paniers au bout d'un bâton. Leurs femmes ne portent rien. Elles dansent & font divers tours de souplesse, pendant que les hommes battent du tambour. Ils font tourner un bassin de cuivre, sur le bout du doigt, avec une vitesse incroyable. Ils ont l'adresse de jeter successivement neuf balles, & de les recevoir l'une après l'autre, de sorte qu'il y en a toujours sept en l'air. Lorsqu'ils demandent l'aumône, ils donnent aux hommes les titres d'Altesse & de Majesté, & aux femmes ceux de Comtesse & de Reine. Leurs demandes sont aussi pressantes, que s'ils étoient autorisés à les faire par des Lettres-Patentes du Roi. Ils ne peuvent souffrir qu'on les refuse. D'un autre côté, comme il n'est pas permis de les maltraiter ni de lever même la main sur eux, on est obligé malgré soi de tout accorder à leurs importunités. Ils se bâtissent des cabanes sous les arbres, dans des lieux éloignés des Villes & des grands chemins. Les aumônes qu'ils arrachent de toutes parts leur font mener une vie d'autant plus aisée, qu'ils sont exempts de toutes sortes de droits & de services. On ne les assujettit qu'à faire des cordes de la peau des vaches mortes, pour prendre & lier les éléphans ; ce qui leur procure un autre privilège, qui est d'en prendre la chair & de l'enlever aux Tisserands. Ils prétendent qu'ils ne peuvent servir le Roi & faire de bonnes cordes, lorsque les peaux sont déchiquetées par d'autres mains ; & sous ce prétexte ils résistent aux Tisserands, qui dans la crainte de se souiller en touchant une race détestée, prennent le parti de fuir & d'abandonner leurs droits. Pour donner une idée plus affreuse encore, de cette étrange sorte de vagabonds, Knox ajoute qu'ils ne connoissent aucune loi de parenté, & qu'ils ne font pas difficulté de coucher librement, les pères avec leurs filles & les garçons avec leurs mères. Souvent, lorsque le Roi condamne au dernier supplice quelques grands Officiers qui l'ont mérité par leurs crimes, il livre leurs femmes & leurs filles aux Gueux, & ce châtiment paroît plus terrible que la mort. Il cause tant d'horreur aux femmes, que dans le choix que le Roi leur a quelquefois laissé de se précipiter dans la rivière ou d'être abandonnées à cette odieuse race, elles n'ont jamais balancé à préférer le premier de ces deux supplices (8).

Le Gouvernement du Royaume de Candi a ses loix & ses maximes, qui rendent la Nation fort heureuse, lorsque le Roi n'abuse pas de son autorité pour les violer. Il y a deux Officiers principaux, ou deux premiers Juges, qui se nomment *Adigars*, & qui sont chargés de l'administration civile & militaire (9). C'est à leur Tribunal qu'on appelle, en dernier ressort, dans toutes les affaires où l'on ne s'en tient pas au jugement des Gouverneurs particuliers des Provinces & des Villes. Ces deux Officiers en ont de Subalternes, qui portent, pour marque de leur dignité, un bâton crochu sur le haut. De quelques ordres qu'on leur confie l'exécution, la vue de ce bâton est aussi respectée que le sceau même des *Adigars*. Si l'*Adigar* ignore ses fonctions, ces Officiers l'en instruisent. Dans toutes les autres charges il y a des Officiers

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Étrange punition des femmes de qualité.

Gouvernement des Chingalais.

(8) Pages 138 & suivantes.

(9) *Ibid.* III Part. p. 61 & suivantes.

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.
Dissauvas, &
autres grands
Officiers.

inférieurs, qui suppléent à l'ignorance du premier par leur expérience & leurs lumières (10).

Les *Dissauvas*, qui suivent immédiatement les *Adigars*, sont les Gouverneurs des Provinces & des Comtés. Mais tous les Gouverneurs n'ont pas le titre de *Dissauvas*, non plus que d'autres grands Officiers, qui sont proprement les Généraux & qui commandent en chef un certain nombre de soldats. Ainsi la qualité de *Dissauva* est un titre particulier d'honneur que le Roi joint à la dignité. Dans ces créations, il a moins d'égard à la capacité qu'au rang de la naissance, & l'opinion commune des Chingalais est toujours favorable aux choix qui tombent sur la première Noblesse. En nommant quelqu'un pour remplir une dignité, le Roi lui donne en même-temps de grandes marques d'affection & de faveur, dans la vue apparemment de le rendre plus respectable aux peuples qu'il doit gouverner. Il lui fait présent d'une épée dont la poignée est damasquinée d'argent & de cuivre, & le fourreau couvert de lames d'argent; d'un couteau & d'une hallebarde. Il lui donne, pour sa subsistance, plusieurs Bourgs, qui sont habités par des gens de toutes sortes de métier, avec le revenu que le trésor royal en tiroit, & une espèce de terre que les habitans sont obligés de labourer pour l'usage du Gouverneur. Les Gouvernemens des Provinces assujettissent ceux qui en sont revêtus à faire leur résidence à la Cour, où leur fonction ordinaire est de veiller à la garde du Roi. Mais ils ont, dans toutes les parties de leur juridiction, des Officiers qui les représentent. Ils ont des Cours de Justice, composées des principaux habitans de chaque Bourg, & de la Sentence desquelles on appelle à eux, avant que de faire passer les plaintes jusqu'aux *Adigars*. On peut appeler au Roi même, en se jetant à terre devant lui lorsqu'il sort de son Palais. Cependant cette voie, qui paroît une ressource toujours ouverte contre l'injustice, n'est pas sans danger. Il arrive quelquefois que le Roi fait battre & enchaîner le suppliant, pour l'avoir importuné; & l'affaire languit alors pendant plusieurs années (11).

Cours de Justice.

Noms d'honneur.

Les noms d'honneur qu'on donne aux Grands, sont, celui d'*Oussai*, lorsqu'ils sont à la Cour; ce qui revient à notre Messire; & lorsqu'ils sont éloigné du Roi ceux de *Sibatta* & de *Dishoudren*, qui signifient *Seigneurie* ou *Excellence* (12). S'ils sortent à pied, c'est toujours en s'appuyant sur le bras d'un Ecuyer. L'*Adigar* joint à cette marque de grandeur un homme qui marche devant lui, avec un grand fouet qu'il fait clacquer, pour avertir le peuple de se tenir à l'écart. Ces Courtisans, au milieu de leurs plus grands honneurs, sont exposés à des infortunes qui rendent leur situation peu digne d'envie. C'est une disgrâce fort ordinaire, pour un Seigneur, d'être enchaîné dans une obscure prison. Ils sont toujours prêts à mettre la main l'un sur l'autre pour exécuter l'ordre du Roi, & ravis même d'en être chargés, parce que celui dont le ministère est employé pour la ruine d'autrui est revêtu ordinairement de sa dépouille (13).

Fortunes incertaines.

Forces du Royaume.

Le pouvoir du Roi consiste dans la force naturelle de son pays, dans ses gardes, & dans l'artifice plutôt que dans le courage de ses soldats. Il n'a pas d'au-

(10) *Ibidem*.

(11) Page 62 & suiv.

(12) Page 75.

(13) Page 76.

tres Châteaux fortifiés que ceux qui les font par la nature. Tout le pays n'étant qu'un amas de hautes montagnes, dont l'accès est fort difficile, peut être regardé comme un Fort imprénable. Les barrières d'épine qu'on entretient à tous les passages, sont redoublées à l'approche de la guerre, non-seulement à l'entrée des montagnes, mais dans toutes les Villes, les Villages & les chemins de traverse. Ces portes d'épines sont composées d'une espece d'arbrisseau, dont les branches sont garnies d'épines, longues de trois ou quatre poudres, & aussi fortes que des clous de fer. Ces branches, qui sont de la grosseur d'un gros bâton, sont courbées l'une près de l'autre & liées à trois ou quatre pieux droits qui sont plantés, comme une porte de dix ou douze pieds de hauteur, & si bien ajustées qu'on peut les hausser & les baisser pour passer par dessous. On fait une garde fort exacte dans tous les chemins & les passages qui mènent à la Cour. Il n'y passe personne, sans un sceau, qu'on reçoit de quelques Officiers établis pour cette distribution. Les sceaux sont différens, suivant la qualité ou la profession de ceux qui les demandent. Celui qui se donne à un soldat représente un homme armé, avec une pique sur l'épaule; celui d'un laboureur, un homme portant deux sacs aux deux bouts d'un bâton, suivant l'usage du pays pour porter des fardeaux; celui d'un Blanc est le portrait d'un homme qui a l'épée au côté & un chapeau sur la tête (14).

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Passeports flus
gulicts.

Milice Chin-
gulaise.

La milice est composée des Gardes du Roi, qui viennent faire alternativement leur service à la Cour, & de ce qu'on appelle soldats du pays haut, qui sont dispersés dans tous les parties de l'Isle. Les Gardes se succèdent de peres en fils sans être enrôlés, & jouissent au lieu de paye, de certaines terres qu'on leur abandonne, mais qu'ils perdent lorsqu'ils négligent leur devoir. S'ils veulent quitter leur service, ils en ont la liberté, en renonçant à leurs terres, qui sont données à d'autres pour les remplacer. Leurs armes sont l'épée, la pique, un arc, des fleches & de bons fusils. Pour tentes, ils se servent de feuilles de *Talipot* (15), qui sont legeres & fort commodes. Dans quelque partie de l'Isle qu'ils se trouvent, le bois ne leur manque jamais pour faire des pieux sur lesquels ils tendent leurs feuilles. Jamais ils ne livrent bataille en pleine Campagne. Jamais ils n'attendent l'ennemi pour le repousser. Leur habileté militaire consiste à dresser des embuscades & à boucher les chemins. Ils se cachent entre les rochers & les arbres, d'où leur mousqueterie est redoutable, & s'ils craignent d'être forcés dans ces retraites, ils se retirent au fond des bois, où il devient impossible de les trouver. Une autre de leurs défenses est de faire tomber sur leurs ennemis de grands arbres touffus, qu'ils coupent exprès, & de faire pleuvoir sur eux une grêle de fleches & de balles, tandis qu'ils les voient dans l'embarras. Mais avec cette méthode ils n'ont jamais pu défendre les côtes de leur Isle, qui sont plus nûes que leurs montagnes. Cependant ils ont acquis beaucoup d'expérience par les longues guerres qu'ils ont eues avec les Portugais & les Hollandois. La plupart de leurs Généraux ayant servi sous les Européens dans les intervalles de paix, ont pris le goût de notre discipline, qui les a rendus capables de battre quelquefois les Hollandois, & de leur enlever plusieurs Forts. Le Roi donnoit autrefois un prix réglé à ceux qui lui apportoitent la tête d'un ennemi. Mais ce barbare usage ne subsiste plus (16).

Méthode milit-
taire du pays.

(14) Page 82 & suiv.
Tome VIII,

(15) Page 86.

(16) Page 90.

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.
Religion de l'Isle
de Ceylan.

La Religion des Chingulais est l'Idolâtrie. Ils rendent des adorations à plusieurs divinités, qu'ils distinguent par différens noms, & dont la principale est celle qu'ils appellent *Ossa*, *Polla*, *Maups*, c'est-à-dire, dans leur langue, Créateur du Ciel & de la Terre (17). Ils croient que ce Dieu suprême envoie d'autres Dieux sur la terre, pour y faire exécuter ses ordres, & que ces Dieux inférieurs sont les ames des gens de bien, qui sont morts dans la pratique de la vertu. Une autre divinité du premier ordre est celle qu'ils nomment *Buddou*, à laquelle il appartient de sauver les ames, & qui étant descendue autrefois sur la terre, se montrait quelquefois sous un grand arbre nommé *Bogaha*, qui est depuis ce tems-là un des objets de leur culte. Elle remonta au Ciel du sommet d'une haute montagne, où l'on voit encore l'empreinte d'un de ses pieds. Le Soleil & la Lune sont aussi des Dieux pour les Chingulais. Ils donnent au Soleil le nom d'*Irri*, & à Lune celui de *Handa*, auquel ils joignent quelquefois celui de *Hamui*, titre d'honneur des personnes les plus relevées, & celui de *Dio* qui signifie *Dieu* dans leur langue, mais qu'ils ont emprunté apparemment des Portugais (18).

Temples & Prêtres.

Le nombre de leurs Pagodes & de leurs Temples surpasse toutes les idées qu'on peut s'en former. On en voit plusieurs d'un travail exquis, bâtis de pierre de taille, ornés de statues & d'autres figures, mais si anciens, que les habitans mêmes en ignorent l'origine. Il est certain qu'ils la doivent à des ouvriers plus habiles que les Chingulais, puisque la guerre en ayant ruiné plusieurs, ils n'ont pas été capables de les rebâtir. Quelques-uns de ces édifices, sur-tout ceux qui sont dédiés au Dieu *Buddou*, ont la forme d'un colombier carré & sont à double étage. Les chambres hautes n'ont pas moins leurs Idoles que le Temple inférieur. Il s'y en trouve d'une figure monstrueuse, les unes d'argent, d'autres de cuivre & de différens métaux. On y voit aussi des bâtons peints, des targes & d'étranges sortes d'armes (19), des halberdars, des flèches, des lances & des épées. On n'apperçoit point d'armes dans le Temple de *Budelou*, qui est un Dieu de paix. Les figures y représentent des hommes qui ont les jambes croisées, vêtus de casques jaunes, les cheveux frisés, & les mains l'une sur l'autre devant eux comme les femmes. Chaque Temple a ses revenus en terres, qui leur viennent de la libéralité des Rois, & Knox avance hardiment que l'Eglise possède plus de Villes que la Couronne. Ces biens sont employés à la subsistance des Prêtres, à l'entretien des édifices & aux provisions nécessaires pour le sacrifice. D'ailleurs les Temples ont leurs Officiers comme le Palais du Roi, & jusqu'à des éléphans, qui ne sont entretenus que par une ostentation de grandeur. Outre les Temples publics, il est permis aux particuliers de se bâtir des Chapelles dans leurs cours, où ils mettent une image de *Buddou*, avec des chandelles & des lampes (20).

Trois sortes de Prêtres.

Les Chingulais ont trois sortes de Prêtres, comme trois sortes de Dieux & de Temples. Le premier ordre du sacerdoce est celui des *Tirinanxes*, qui sont les Prêtres de *Buddou* (21). Leurs Temples se nomment *Ochars*. Ils ont une maison à *Digligi* où ils tiennent leurs assemblées. On ne reçoit, dans cet ordre, que des personnages d'une naissance & d'un sçavoir distingués. Ce n'est pas même

(17) Page 146.

(18) Page 147.

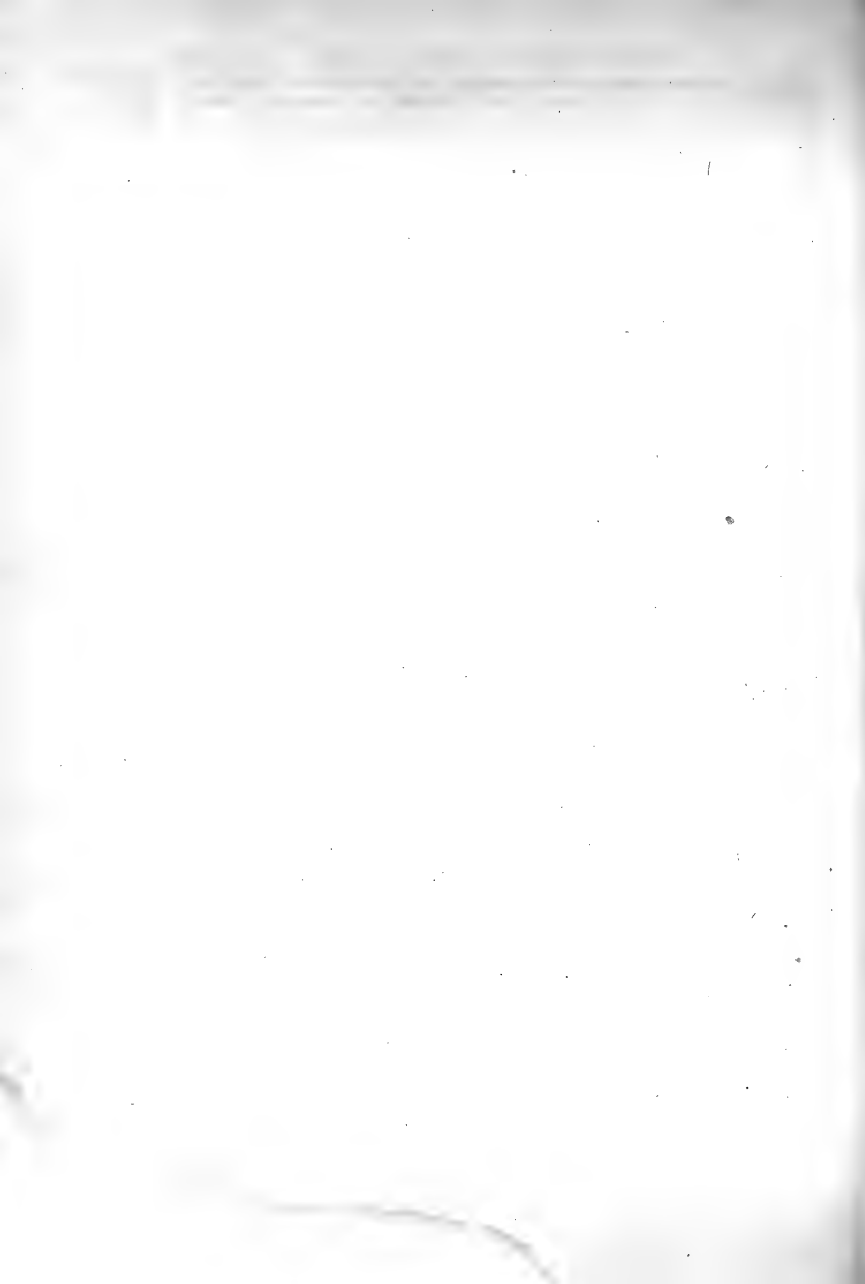
(19) Page 149.

(20) Page 151.

(21) Pages 153 & suivantes.

1. RADGA SINGA, ROY DE CANDY,
dans l'Île de Ceylan.
2. le Tirinauxé, ou Grand-Père des Chingulans.





tout d'un coup qu'ils sont élevés au rang sublime de Tirinaxes. Ceux qui portent ce titre ne sont qu'au nombre de trois ou quatre, qui sont leur demeure à *Digligi*, où ils jouissent d'un immense revenu, & sont comme les Supérieurs de tous les Prêtres de l'Isle. On nomme *Gonnis* les autres Ecclésiastiques du même ordre. L'habit des uns & des autres est une casaque jaune, plissée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les cheveux rasés & vont nue tête, portant à la main une espèce d'éventail rond, pour se garantir de l'ardeur du Soleil. Ils sont également respectés du Roi & du peuple. Leur règle les oblige de ne manger de la viande qu'un fois le jour; mais ils ne faut pas qu'ils ordonnent la mort des animaux dont ils mangent, ni qu'ils consentent qu'on les tue. Quoiqu'ils fassent profession du célibat, ils sont libres de renoncer à leur ordre lorsqu'ils veulent se marier. Le second ordre des Prêtres (22) est de ceux qui se nomment *Koppuhs*, & qui appartiennent aux Temples des autres divinités. Leur habit n'est pas différent de celui du peuple, lors même qu'ils exercent leurs fonctions. Ils ne sont obligés qu'à se laver & à changer de linge avant la cérémonie. Comme on ne sacrifie jamais de chair aux Dieux dont ils sont les Ministres, tout leur service se réduit à présenter à l'Idole du riz bouilli & d'autres provisions. Leurs Temples qui se nomment *Deovels*, ont peu de revenu. Aussi labourent-ils la terre & ne sont-ils pas exempts des charges de la société. Les Prêtres du troisième ordre sont les *Jaddefes* (23), employés au service des Esprits, qui se nomment *Dagoutans*, & dont les Temples s'appellent *Cavels*. Un homme devot bâtit à ses dépens un Temple, dont il devient le Prêtre ou le *Jaddefe*. Il fait peindre sur les murs, des hallebardes, des épées, des flèches, des boucliers & des images. Mais ces Temples sont peu respectés du peuple. L'emploi le plus commun des *Jaddefes* est pour les sacrifices qui se font au diable, dans les maladies ou dans d'autres dangers; non que les Chingulais prétendent l'adorer, mais ils le croient redoutable; & pour écarter les maux qu'ils le croient capable de leur causer, ils lui sacrifient souvent de jeunes cocqs (24). Knox est un Voyageur sensé, comme son ouvrage en fait foi; honnête-homme en apparence, & loué à ce titre par diverses personnes d'honneur qui l'ont connu familièrement, zélé Protestant, & par conséquent ennemi outré de la superstition, & peu porté à reconnoître des événemens surnaturels: voici néanmoins dans ses propres termes, ce qu'il pense de l'Empire du Diable sur les Chingulais.

„ J'ai vu souvent (25) des hommes & des femmes si étrangement possédés, qu'on ne pouvoir s'empêcher de reconnoître que leurs agitations venoient d'une cause surnaturelle. Dans cet état, les uns faisoient au milieu des bois, en poussant des cris ou plutôt des hurlemens. D'autres demeuroient muets & tremblans, faisant des contorsions, ou parlant comme des fous, sans aucune liaison dans leurs discours. Quelques uns en guérissent. D'autres en meurent. Je puis affirmer que souvent le diable crie la nuit d'une voix intelligible, qui ressemble à l'aboiement d'un chien. Je l'ai moi-même entendu. Les habitans du pays remarquent, & j'ai fait la même observation, qu'immédiatement avant qu'on l'entende, ou bien-tôt après, le Roi fait toujours mourir quelqu'un. Les raisons qu'on a de croire que c'est la voix

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Sacrifices faits
au Diable.

Témoignage de
l'Auteur sur les
Diabes de Cey-
lan.

(22) Page 158.

(23) Pages 159 & 160.

(24) *Ibid.*

(25) Pages 167 & suivantes.

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Remarques sur
cet article.

Leurs sciences
& leur papier.

Astronomes
Chingulais.

Leur office.

Leur mesure du
tems.

» du diable sont celles-ci : 1°. Qu'il n'y a point de créature dans l'Isle dont
» la voix ressemble à celle qu'on entend ; 2°. qu'on l'entend souvent dans un
» lieu d'où elle part tout-d'un-coup, pour aller se faire entendre dans un au-
» tre plus éloigné, & plus vite qu'aucun oiseau ne peut voler ; 3°. que les
» chiens mêmes tremblent à ce funeste bruit ; enfin que c'est l'opinion de tout
» le monde «. Il est aisé de juger que dans ces idées, l'Auteur devoit trem-
bler autant que les Chingulais & leurs Chiens ; mais à juger sérieusement de
ses quatre preuves, il n'y a que la première d'embarrassante, en supposant que
tous les animaux d'une Isle aussi grande que Ceylan, aussi couverte de bois &
aussi déserte dans quelques-unes de ses parties, puissent être parfaitement connus.
Mais dans cette supposition même, ne sçait-on pas que la faim ou la douleur
fait pousser quelquefois des cris fort étranges aux animaux les plus familiers ?
A l'égard du prompt changement du lieu, il n'y a qu'à se figurer deux ou
trois animaux éloignés entr'eux, qui crient successivement, excités peut-être
par les cris l'un de l'autre. Au reste, cette observation de Knox n'a paru né-
cessaire ici, que pour expliquer l'excès de superstition (26) qu'il attribue aux
Chingulais, & la multitude de fêtes & de pratiques religieuses qu'ils obser-
vent avec une fidélité qu'il admire. Ils croient d'ailleurs la resurreccion des
corps, l'immortalité de l'ame & un état futur de récompense & de punition.
Ces trois principes suffisent pour les attacher à leurs idées de religion.

Ils tirent peu de secours des sciences pour leur conduite, car ils vivent pres-
que tous dans une profonde ignorance. Ce que la plupart apprennent est à
lire & à écrire, mais ils peuvent ignorer l'un & l'autre sans en être plus mé-
prisés. Leurs livres ne traitent que de religion & de médecine, & sont écrits
sur des feuilles de Taliot. Ils se servent, pour leurs lettres & leurs écrits
ordinaires, d'une autre sorte de feuilles qui se nomment *Taucoles*, & qui re-
çoivent plus aisément l'impression, quoiqu'elles n'aient pas tant de facilité à
se plier (27). Leurs plus habiles Astronomes sont les Prêtres du premier or-
dre ; ce qui n'empêche pas que les opérations annuelles d'astronomie ne soient
réservées aux Tisserands. Ils prédisent les éclipses du Soleil & de la Lune.
Ils sont, pour le cours de chaque mois, des Almanacs où l'on voit l'âge de la
Lune, les bonnes saisons pour labourer & semer la terre, les jours heureux
pour commencer un voyage & d'autres entreprises. Ils se prétendent fort ver-
sés dans la science des étoiles, qui est la source de leurs lumières sur tout
ce qui appartient à la santé & à la bonne fortune. Ils comptent neuf planètes,
c'est-à-dire, sept comme nous, auxquelles ils ajoutent la tête & la queue du
dragon (28). Le tems se compte parmi eux depuis un ancien Roi qu'ils nom-
ment *Sacavarly*. Leur année est de trois cens soixante-cinq jours, & com-
mence le 28 du mois de Mars ; mais quelquefois le vingt-sept ou le vingt-
neuf, pour l'ajuster au cours du Soleil. Elle est divisée en douze mois, &
leurs mois en semaines, qui sont de sept jours comme les nôtres, & qui se
nomment *Joida*, *Sanduda*, *Omphoruda*, *Bodaha*, *Brasputenda*, *Secourada*,
& *Henourada*. Les jours du service Ecclésiastique sont les Mercredis & les Sa-
medis. Les Chingulais partagent le jour en trente heures, qui commencent

(26) Pages 171 & suivantes.

(27) Page 272.

(28) Page 276.

au lever Soleil, & la nuit en autant de parties qui commencent au coucher de cet astre. Mais n'ayant ni horloges ni quadrans solaires, ils ne jugent du tems que par conjectures, ou par l'état d'une fleur commune, qui s'ouvre régulièrement sept heures avant la nuit. Le Roi est le seul qui emploie pour la mesure du tems une espèce de clepsidre, dont le soin forme un office particulier du Palais. C'est un plat de cuivre, percé d'un petit trou, qu'on fait nager dans un vase plein d'eau, jusqu'à ce qu'il se remplisse & qu'il aille au fond.

Leurs mesures de grandeur (29) sont le *Rian*, qui se prend depuis le coude jusqu'au bout du doigt du milieu, & le *Wadorian*, qui est le double du *Rian*. La moindre mesure pour le grain est un *Potta*, qui en contient autant qu'un homme en peut prendre avec la main. Quatre *Pottas* font une mesure qui se nomme *Bonder Nellia*, c'est-à-dire, *mesure royale*, & qui est tout ce qu'un homme peut manger de riz en un jour. C'est la portion qui se distribue au nom du Roi. Quatre *Bonder Nellias* font un *Courney*, qui est une fort jolie mesure de canne; en forme de panier. Dix courneys font un *Pale*, & se donnent au prix commun pour une *Larée*, qui est la cinquième partie d'une pièce de huit; mais au tems de la moisson, deux pales se donnent pour une larée. Quatre pales font un *Ommouna*, qui est la mesure par laquelle on compte ordinairement le grain. Le plus petit des poids de l'Isle est un *Collonda*, dont six font une pièce de huit. Il y a des demi-collondas & des quarts. Ces poids sont composés de petits grains rouges qui croissent dans le bois, & dont on compte dix pour un collonda. Vingt font le *Pallum*. Les Chingulais n'ont que trois sortes de monnaie courante (30); l'une, anciennement fabriquée par les Portugais, qui porte d'un côté le portrait du Roi, & celui d'un Moine de l'autre. Elle se nomme *Tagum Massa* & vaut environ dix sols. Il y a aussi des demi *Tagums*. La seconde est une monnaie que tout le monde peut faire avec la permission du Roi, & qui a la forme d'un hameçon pour la pêche. L'argent en est meilleur que celui des pièces de huit. La troisième sorte est celle du Roi, qu'il est défendu de contrefaire, sous peine de mort. Elle se nomme *Ponnam*; & de la petitesse qu'elle est, il en faut soixante-quinze pour une pièce de huit. En général l'argent étant fort rare dans le Royaume, tout se vend & s'achète ordinairement par des échanges. Les habitans sont très-peu de commerce avec les Etrangers. Pendant que les Portugais occupoient les côtes de l'Isle & qu'ils vivoient en paix avec eux, le Roi permettoit des communications mutuelles, dont les deux Nations tiroient un égal avantage; mais il n'en veut aucune avec les Hollandois, quoiqu'ils l'aient ardemment recherchée (31). Ainsi le négoce des Chingulais est resserré entr'eux. Il se borne aux productions du pays, parce que celles d'un canton ne ressemblent point à celles d'un autre. En rassemblant ainsi tout ce que la nature accorde aux différentes parties du Royaume, ils ont de quoi subsister sans le secours des régions étrangères. L'agriculture est leur principal emploi, & les Grands ne dédaignent pas de s'y appliquer. Un homme de la première qualité travaille sans honte à la terre, pourvu que ce soit pour lui-même. Mais il se deshonne s'il travaille pour autrui ou dans la vue de quelque salaire. Le seul office

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Leurs poids,

Leur monnaie,

Combien leur
Commerce est
borné.

(29) Pages 238 & suiv.

(30) Pages 241 & suiv.

(31) Page 238.

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.
Prix des denrées.

Betel, & ma-
niere dont les
Chingulais l'em-
ploient.

qu'il ne puisse exercer sous aucun prétexte est celui de portefaix, parce qu'il passé pour le plus vil. Il n'y a point de marchés dans l'Isle entière. Les Villes ont quelques boutiques où l'on vend de la toile, du riz, du sel, du tabac, de la chaux, des drogues, des fruits, des épées, de l'acier, du cuivre, & d'autres marchandises (32). Dans les cantons où le riz est le plus cher, la valeur de six mesures de Paris ne se vend que quatre sols & demi : six poeules ne coutent pas plus, & le prix d'un cochon de lait est le même. Un cochon gras vaut quarante-deux sols, & une chevre grasse environ trente sols. Quatre mille feuilles de betel se donnent pour neuf sols, quoique ces feuilles fassent toutes leurs délices. Ils en mâchent tout le jour. Ils s'en remplissent la bouche en se couchant ; ils les y conservent jusqu'à ce qu'ils s'éveillent, & se levent alors pour en prendre d'autres. Cet usage est égal dans les deux sexes. Ils seroient plus volontiers sans viandes & sans habits que sans betel. Knox avoue qu'en ayant usé long-tems, il lui étoit devenu impossible de s'en priver. Il est sain, dit-il, il entretient dans la bouche une sorte de parfum, qui donne une odeur fort agréable à l'haleine ; & ce qui ne sert pas moins à le rendre précieux aux Chingulais, il leur noircit les dents, qu'ils auroient honte d'avoir blanches, parce que c'est la couleur de celles des chiens. Leur maniere de l'employer diffère peu de celle qui est commune à la plupart des Indiens. Ils portent une petite boîte (33) qui contient de la chaux humide. Chaque fois qu'ils veulent renouveler leur betel, ils prennent de cette chaux, qu'ils étendent sur la feuille. Ils y enferment quelques tranches de la noix d'areca, la roulent & se mettent à la mâcher, avec le soin de s'en frotter quelquefois les dents pour en augmenter la noirceur. On prend aussi du betel sans étendre la chaux sur la feuille ; & sans y rouler les tranches de noix, ils se contentent de prendre de la chaux entre les doigts & de se la mettre dans la bouche. Ceux qui s'attachent à cette méthode mâchent ainsi la noix & la feuille à part ; mais toujours accompagnées l'une de l'autre & de chaux, quoique ces trois ingrediens ne soient pas roulés ensemble.

Cette chaux n'est le plus souvent que de la chaux commune, & semblable à la nôtre. Mais lorsqu'elle leur manque, sur-tout en voyageant, ils en font une autre de certaines coquilles qui se trouvent dans leurs rivières d'eau douce, & qui ressemblent à celles des escargots (34).

Langue de Cey-
lan.

Leur langue est si particulière à leur Nation, que Knox ne connoît aucune partie des Indes où elle soit entendue. Ils ont à la vérité quelques expressions qui leur sont communes avec les Malabares ; mais le nombre en est si petit, qu'ils ne peuvent mutuellement s'entendre. Le Chingulais est copieux, doux, élégant, & tient du caractère de ces Insulaires, qui aiment la flatterie, les titres & les complimens. Ils n'ont pas moins de douze titres pour les femmes, suivant le rang & la qualité. Toi & vous s'expriment de sept ou huit manieres différentes, qui sont proportionnées aussi à l'état, à l'âge, au caractère de ceux à qui l'on parle & qu'on veut honorer. Ces attentions de politesse ne sont pas moins familières aux Laboureurs, & aux Manœuvres qu'aux Courtisans. Ils donnent au Roi des titres qui l'égalent à leurs Dieux ; & lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un excès d'humiliation. Ils étoient

gnent jusqu'à l'idée de leur personne, en y substituant les êtres les plus vils. Ainsi, au lieu de dire *J'ai fait*, ils disent; *le membre d'un chien a fait telle chose*. S'il est question de leurs enfans, ils les transforment de même; & quand ce Prince leur demande combien ils en ont, ils répondent qu'ils ont *sel nombre de chiens & de chiennes* (35).

Avec un respect si extraordinaire pour leur Souverain, on ne sera pas surpris qu'ils n'aient pas d'autres loix que sa volonté. Cependant ils ont un certain nombre de vieilles coutumes, qui se conservent par la force de l'habitude. Leurs terres passent des peres aux enfans, à titre d'héritage, & le partage dépend du pere; mais si l'ainé demeure seul possesseur, il est obligé d'entretenir sa mere, ses freres & ses sœurs jusqu'à ce qu'ils soient autrement pourvus (36). Les regles ne sont pas moins constantes pour la distinction des biens, pour le paiement des dettes, pour les mariages & les divorces. Leurs mariages sont une pure cérémonie, qui consiste dans quelques présens qu'un homme fait à sa femme, & qui lui donnent droit sur elle lorsqu'ils sont acceptés. Les peres ne laissent pas de donner pour dot à leurs filles, des bestiaux, des Esclaves & de l'argent. Mais si les deux parties ne se conviennent pas, une prompte séparation leur rend la liberté. & le mari en est quitte pour rendre ce qu'il a reçu. Cependant la femme ne peut disposer d'elle-même, qu'après qu'il s'est engagé dans un autre mariage. S'ils ont des enfans, les garçons demeurent au pere & les filles suivent la mere. Les hommes & les femmes se marient ordinairement quatre ou cinq fois, avant que de se fixer solidement. Il est rare qu'un homme ait plus d'une femme; mais une femme a souvent deux maris. L'usage permet à deux freres, qui veulent vivre ensemble, de n'avoir qu'une femme entr'eux. Les enfans communs les reconnoissent tous deux pour peres & leur en donnent le nom (37). Un homme qui surprend sa femme au lit avec un amant, peut les tuer tous deux (38); mais les Chingulais connoissent peu les tourmens de la jalousie, & ne se croient pas deshonorés lorsque leurs femmes se livrent à des hommes d'une égale condition (39). Ces commerces d'amour ne passent pour un crime: qu'avec des amans d'une naissance inferieure. La plus grande injure qu'on puisse faire à une femme, est de lui dire qu'elle a couché avec dix hommes de la lie du peuple (40). D'ailleurs la complaisance des hommes est extrême pour les femmes. Les terres dont elles héritent ne paient rien au Roi. Elles sont exemptes des droits de la douane, dans les Ports & sur les passages. Leur sexe est respecté jusques dans les animaux; & par une loi, qui est peut-être sans exemple, on ne paie rien non-plus pour ce que porte une bête de charge femelle (41). Mais des usages si galans n'empêchent pas que pour conserver la subordination de la Nature, il ne soit défendu aux femmes, sans aucune distinction de naissance & de qualité, de s'asseoir sur un siège en présence d'un homme (42). L'autorité des peres sur leurs enfans va jusqu'à pouvoir les donner, les vendre ou leur ôter la vie dans l'enfance, lorsqu'ils les prennent

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Koix de l'Isle.

Mariages & divorce.

Liberté des femmes.

Égards pour leur sexe.

(35) Page 267.

(36) Page 252.

(37) Page 227.

(38) Page 220.

(39) Page 223.

(40) Page 270.

(41) Page 229.

(42) Page 227.

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.
Deuil des fem-
mes.

Funérailles des
Grands.

Manière de les
sépulcrer.

Maladies & re-
mèdes des Chin-
gulaïs.

Leur régime sert
à leur santé.

en aversion ou qu'ils se trouvent incommodés du nombre (43).

On ne connoît pas, dans l'Isle de Ceylan, le barbare usage qui oblige les femmes de divers pays des Indes à se brûler vives après la mort de leurs maris. Le deuil même, auquel la bienséance les assujettit, ne consiste qu'à laisser pendre leurs cheveux pendant quelques jours, & à faire retentir les louanges du Mort par leurs cris & par le récit de ses vertus; après quoi elles ont la liberté de se consoler promptement par un nouveau mariage. Les Morts de basse extraction sont enterrés fort simplement dans les bois. Mais on brûle les personnes de qualité avec beaucoup de cérémonies (44). La première consiste à laver le corps. Ensuite, après en avoir tiré les intestins & l'avoir rempli de poivre, on le met dans un tronc d'arbre, qu'on coupe & qu'on creuse exprès, pour attendre l'ordre du Roi, sans lequel il n'est pas permis de lui faire d'autres funérailles. Cet ordre est quelquefois fort lent; mais lorsqu'il arrive, on met le corps sur un chalit, ce qui passe pour la plus grande distinction, couvert d'un drap jusqu'à la tête; & plusieurs hommes le portent sur leurs épaules jusqu'au bucher, qui est dans quelque partie éminente d'un champ ou d'un grand chemin. C'est une pile de bois, de trois ou quatre pieds de haut, au-dessus de laquelle est une espèce de dais en forme d'arcade, avec des pendans de toile peinte, entremêlés de branches de cocotier. On y place le corps sur son chalit, sans aucune formalité de religion; & lorsqu'il est consumé par les flammes, on ramasse toutes les cendres en un monceau de la forme d'un pain de sucre, qu'on entoure de bonnes haies, pour en fermer l'accès aux bêtes farouches. La dernière cérémonie est d'y semer de l'herbe, qui en fait avec le tems un petit tertre fort verd. Knox vit rendre ainsi les derniers devoirs à l'oncle du Roi, qui étoit Chef des *Tirinaxes* & comme le Primat de la Nation. Si le Mort n'est pas d'une si haute qualité, on le brûle dans son tronc d'arbre, & le bucher n'est composé que de branches & de feuillages. L'Auteur parle, dans un autre lieu, de diverses inscriptions fort anciennes, qui se trouvent en divers endroits sur des rochers, & dont les caractères sont si profonds qu'ils doivent durer jusqu'à la fin du Monde (45). Il ne peut juger s'ils sont Malabares ou Chingulaïs; mais dans une Nation qui brûle ses Morts avec tant de pompe, il est naturel de les prendre pour d'anciennes épitaphes.

La vie des Chingulaïs est d'ailleurs assez longue; & quoiqu'ils soient sujets à diverses maladies, pour lesquelles ils n'ont ni Médecins ni Chirurgiens, ils trouvent, au milieu de leurs bois, dans l'écorce & les feuilles de leurs arbres, des remèdes & des préservatifs pour tous les maux dont ils sont affligés (46). Leur régime sert beaucoup aussi à la conservation de leur santé. Ils se tiennent le corps fort net, ils dorment peu, & la plupart de leurs alimens sont simples. Du riz à l'eau & au sel, avec quelques feuilles vertes & le jus d'un citron, passe pour un bon repas. Ils ne mangent point de bœuf, & cette chair est en abomination parmi eux. Les autres viandes & le poisson même les tentent si peu, qu'ils les vendent ou les abandonnent aux Etrangers qui se trouvent dans leur pays. Ils auroient des bestiaux & de la volaille en abon-

(43) Pages 229 & 230.

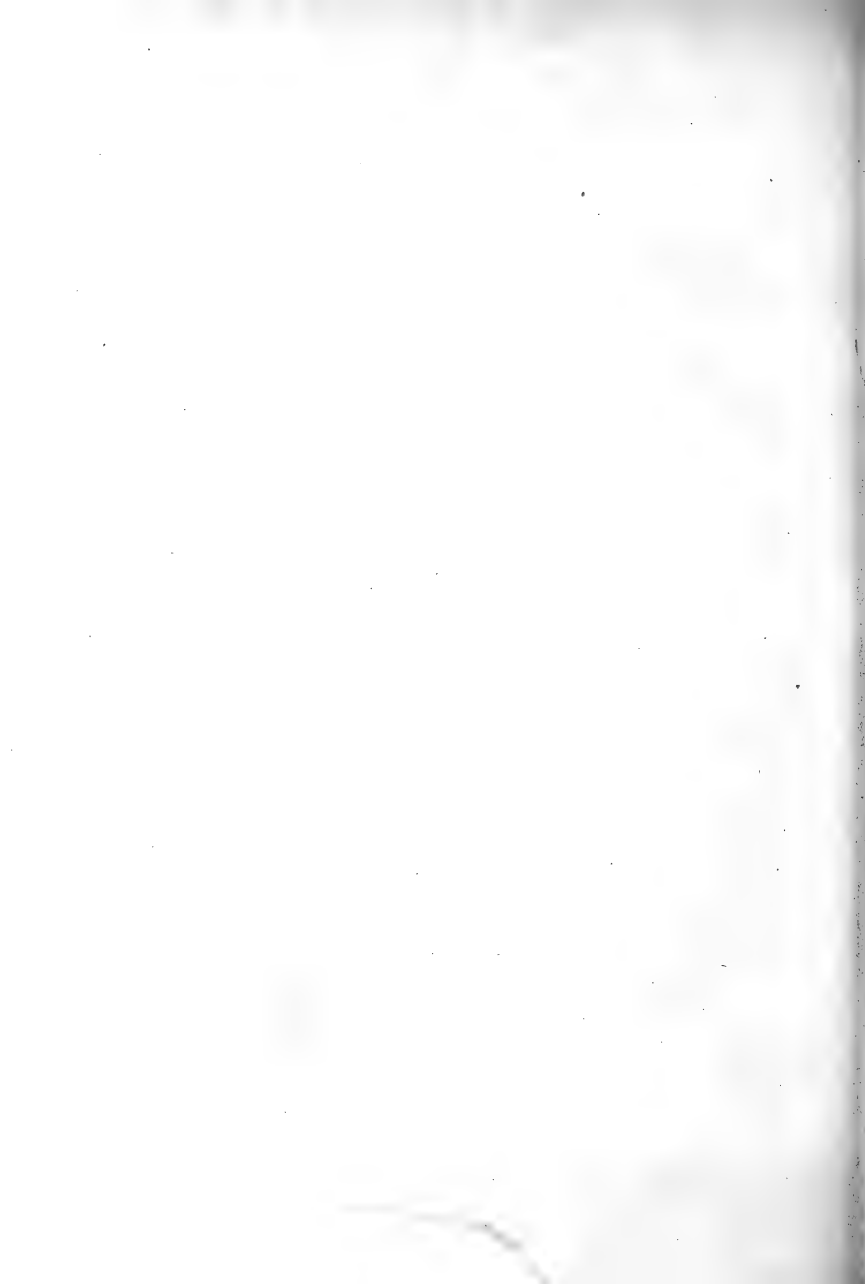
(44) Page 227.

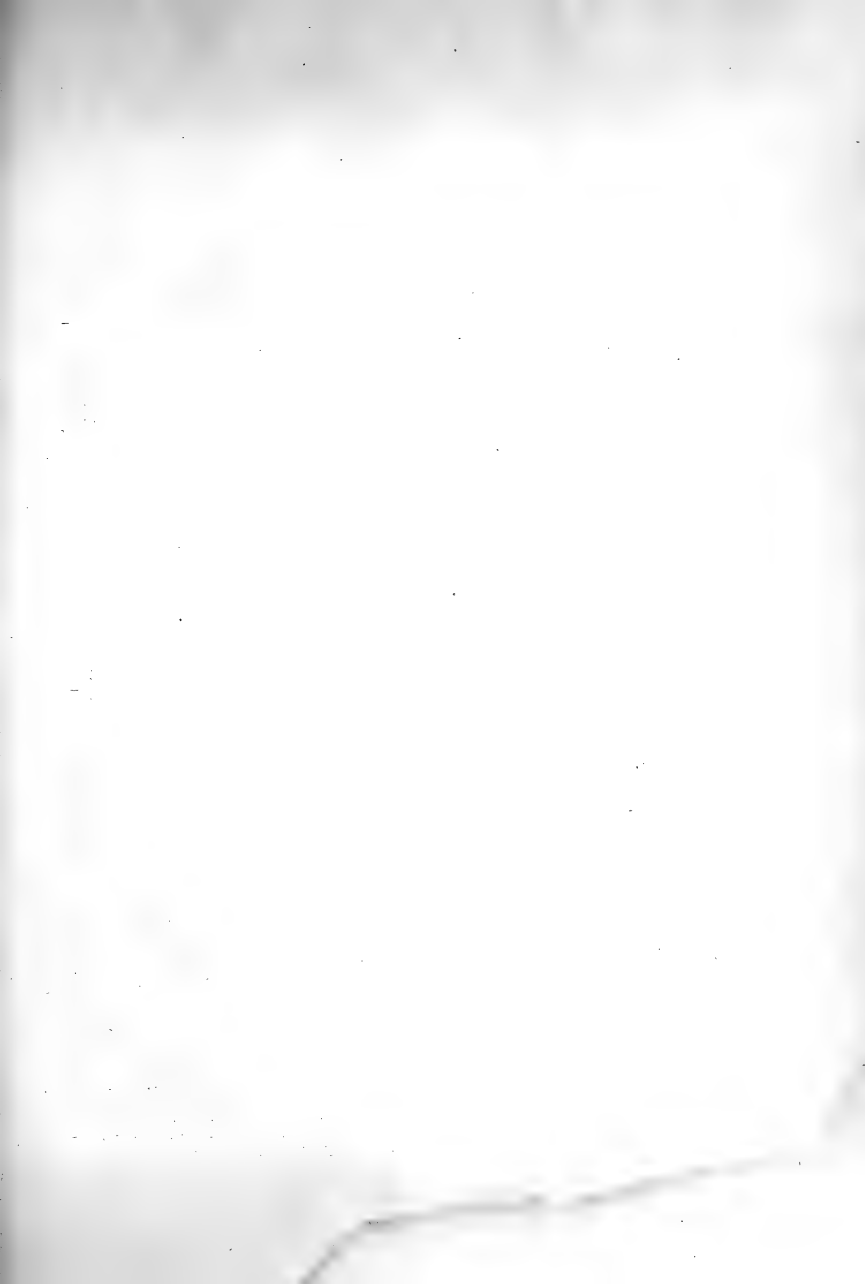
(45) Page 284.

(46) Page 286.

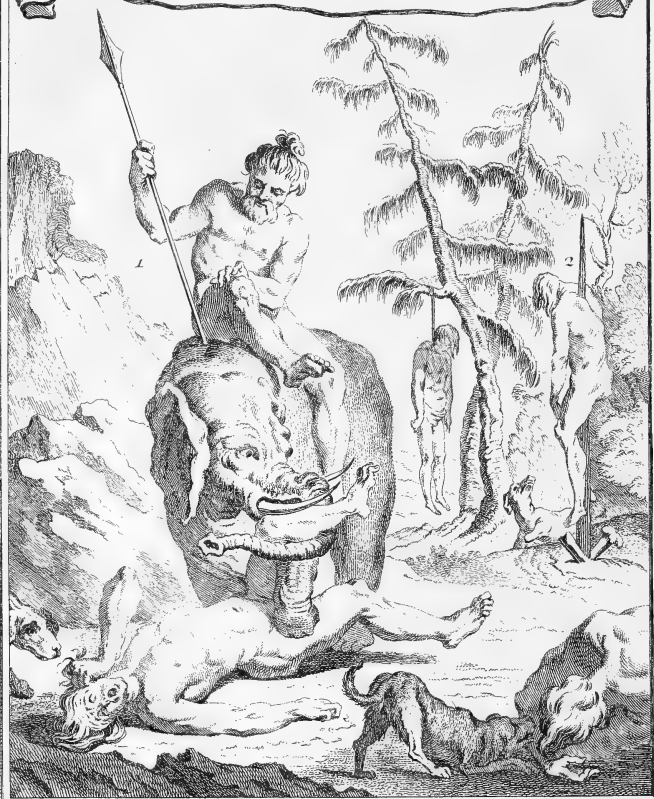


Maniere dont les Chingulais brûlent leurs Morts.
T. VIII. N.º II.





1. Exécution par un Elephant.
2. Autres Supplices.



dance, si les bêtes farouches ne leur en enlevoient beaucoup ; sans compter que le Roi croit son repos intéressé à tenir ses Sujets dans la misère (47), & permet même à ses Officiers de prendre à très-vil prix leurs poules & leurs porcs. Les Grands se font servir ordinairement cinq ou six mêts, entre lesquels il n'y a qu'un ou deux plats de chair ou de poisson. Leurs autres mêts sont des fruits & des légumes, mais sur-tout du riz, qui est la nourriture commune, à laquelle tout le reste ne sert qu'à donner du goût. Leur boisson ordinaire est de l'eau. Ils ne boivent l'*Arrack*, qui est une sorte d'eau-de-vie, qu'avant le repas, afin qu'il opère davantage (48). Leur vaisselle est de porcelaine ou de cuivre. Les plus pauvres se servent de feuilles. Ils ne manquent jamais de se laver la bouche & les mains après avoir mangé ; & leur manière de boire (49) est en tenant la vaisselle à quelque distance & versant la liqueur dans la bouche. Ils ont différentes sortes de pâtisseries & de confitures, dont ils se font des présens mutuels. Cette vie sobre entretient également leur santé & la gaieté de leur humeur. Ils chantent sans cesse, jusqu'en se mettant au lit ; & la nuit même, lorsqu'ils s'éveillent. Leur manière de se saluer est libre & ouverte. Elle consiste à lever les mains, la paume en haut, & à baisser un peu le corps. Le plus distingué ne leve qu'une main pour son inférieur ; & s'il est fort au-dessus par la naissance, il remue seulement la tête. Les femmes se saluent en portant les deux mains au front. Leur compliment ordinaire est *Ay*, qui signifie, *comment vous portez-vous ?* Ils répondent, *Hundoï* ; c'est-à-dire, *fort bien* (50). Tous leurs discours ont le même air de douceur & de politesse.

Gaieté de leur humeur.

Avec tant d'humanité dans le fond du caractère, Knox admira long-tems que ces Insulaires eussent besoin d'être conduits avec beaucoup de rigueur, & que la Justice du Roi s'exercât par des supplices cruels. Mais il reconnut enfin qu'il ne falloit en accuser que le penchant de ce Prince, qui le portoit naturellement à la cruauté. Cette malheureuse inclination se déclaroit non-seulement par la nature des peines, mais encore par leur étendue. Souvent des familles entières étoient punies des fautes d'un seul. Le Roi, dans sa colère, ne condamnoit pas sur le champ un criminel à la mort. Il commençoit par le faire tourmenter, en lui faisant arracher avec des tenailles, ou brûler avec un fer chaud, diverses parties de la chair, pour lui faire nommer ses complices. Ensuite il lui faisoit lier les mains autour du col (51) & le forçoit de manger ses membres. On a vû des meres manger ainsi leur propre chair & celle de leurs enfans. Ces misérables étoient menés ensuite par la Ville jusqu'au lieu de l'exécution, suivis des chiens dont ils devoient être la proie, & qui étoient si accoutumés à cette boucherie, que d'eux-mêmes ils suivoient les prisonniers lorsqu'ils les voyoient traîner au supplice. On voyoit ordinairement, dans ce lieu, plusieurs personnes empalées, & d'autres, pendus ou écartelés. Le Roi se servoit aussi d'éléphants pour exécuter les sentences de mort. Ils percent le corps d'un homme ; & le déchirant en pieces, ils dispersent ses membres. On couvre leurs dents, d'un fer bien aiguë à trois tranchans (52) ; car les éléphants apprivoisés ont les dents coupées par le

Rigueur des supplices, & cruauté des Rois.

(47) Page 203,

(48) Page 204.

(49) *Ibid.*

(50) Page 210.

(51) Page 28.

(52) T. I. p. 98,

MOEURS
ET USAGES
DE L'ISLE
DE CEYLAN.
1679.

Origine du Roi
& son caractère.

L'Auteur excuse
sa cruauté.

bout, afin qu'elles croissent mieux. Les prisons n'étoient jamais sans un grand nombre de ces malheureux ; les uns chargés de chaînes, à qui l'on fournissoit leur subsistance ; d'autres, qui avoient la permission de l'aller demander de porte en porte avec un Garde. On en faisoit toujours mourir quelques-uns, sans aucune forme de procès, & toute leur famille étoit souvent enveloppée dans leur châtement. Ceux qui étoient capables de travailler, obtenoient la permission d'élever une boutique dans la rue, vis-à-vis la prison, & de sortir pendant le jour pour vendre leur ouvrage ; mais ils étoient renfermés à l'approche de la nuit. Enfin ce Roi sanguinaire fit mourir son propre fils (53), sur le simple soupçon d'un projet de révolte, & prenoit souvent plaisir à faire couper la tête à de jeunes gens des meilleures familles du Royaume, pour la faire mettre ensuite dans leur ventre (54), sans déclarer de quel crime il les croyoit coupables. On a lû, dans le Journal de Knox, qu'il se nommoit *Radja-singa* ; nom qui signifie le *Roi lion*. Il ne descendoit pas directement du sang royal, mais d'un second mariage de la Reine veuve de son Prédécesseur, qui ayant été baptisée & nommée *Donna Catharina* par les Portugais, n'avoit pas laissé d'épouser, après la mort du Roi, le Chef des Tiri-nanxes. Elle en eut Radja-singa, & ce Pontife, qui gouvernoit pendant la minorité de deux jeunes Princes, abusa de sa puissance pour faire passer la Couronne à son fils. Ce Monarque étoit d'une taille médiocre, mais bien prise. Il paroissoit âgé d'environ cinquante ans, observe Knox, mais sans nous apprendre s'il parle du tems de son arrivée dans l'Isle ou de celui de sa fuite. Si l'on excepte la cruauté, l'orgueil & l'ambition, Radja-singa possédoit mille qualités qui le rendoient digne du Trône. Il étoit sobre, prudent, modéré dans l'usage de tous les plaisirs, ami des Arts, & si porté à favoriser les Etrangers, qu'il ne les retenoit malgré eux dans ses Etats que pour les y attacher par ses bienfaits. Le pays qui se trouvoit réuni sous ses loix avoit été divisé en neuf Royaumes, que ses Prédécesseurs avoient conquis par (55) degrés. Il falloit soutenir un gouvernement mal affermi, & résister sans cesse aux entreprises des Etrangers, qui s'étoient rendus maîtres de ses côtes. Knox justifie sa cruauté par ces deux motifs ; & cette apologie n'est pas sans force dans la bouche d'un homme qui avoit porté vingt ans ses fers.

Histoire naturelle de l'Isle de CEYLAN.

ON se confirmera dans l'idée qu'on a dû se former du caractère de Knox & dans la confiance qu'il demande pour son récit, en apprenant, à la tête de cet article, qu'il ne promet point une Histoire parfaite des productions de Ceylan, telle qu'on pourroit l'attendre d'un Naturaliste qui auroit employé tous ses soins à cette étude ; mais une simple Relation (56) de diverses propriétés de l'Isle, que ses malheurs lui ont laissé le tems d'observer.

Ce qu'il rapporte du riz & de la manière de le cultiver, n'est remarquable que par l'industrie des habitans. On sçait que l'eau est nécessaire pour la culture du riz, & l'on conçoit facilement qu'avec le secours des réservoirs &

Singularité de
l'Isle de Ceylan
dans la culture
du riz.

(53) Page 87.

(54) Page 81.

(55) Voy. ci-dessus les Relations Holland.

(56) Page 31.

des canaux, les plaines du Royaume de Candi-uda peuvent devenir aussi fertiles que les plus humides vallées. Mais si l'on se rappelle que le pays est un amas de montagnes, il paroît surprenant qu'elles ne soient pas moins cultivées. Les Insulaires ont trouvé le moyen de les aplanir en forme d'amphithéâtre (57) dont les sièges ont depuis trois pieds jusqu'à huit de largeur, les uns plus ou moins bas que les autres, à proportion que la colline a plus ou moins de roideur. On les unit, en les rendant un peu creux; & ce qui forme une sorte d'escalier, par lequel on peut monter jusqu'au dernier siège. Comme l'Isle est fort pluvieuse, & que d'un autre côté les sources sont si communes sur les montagnes qu'il s'en forme un grand nombre de rivières, on a pratiqué de grands réservoirs presque au niveau des plus hautes sources, d'où l'on fait tomber l'eau sur les premiers sièges, & couler par degrés aux autres rangs. Ces réservoirs sont en très-grand nombre & de différentes grandeurs. Les uns ont une demie lieue de long, d'autres un quart de lieue seulement, & leur profondeur est de deux ou trois brasses. A présent qu'ils sont bordés d'arbres, on les prendroit pour de simples côteaux. On ne les fait pas plus profonds, parce que l'expérience a fait connoître qu'ils seroient moins commodes, & qu'après les grandes sécheresses, qui tarissent quelquefois jusqu'aux sources, ils seroient plus difficiles à remplir. Dans les parties septentrionales du Royaume, où l'on ne trouve ni sources ni rivières, on est borné à l'eau de pluie, qu'on retient dans des réservoirs en forme de croissant. Chaque Village a le sien; & lorsqu'ils sont bien pleins, on regarde la moisson comme assurée. Le seul inconvénient est qu'il s'y trouve des alligators (58), qui se retirent à la vérité dans le bois, & de-là dans les rivières, lorsqu'ils commencent à manquer d'eau; mais la saison des pluies les ramène.

Réservoirs d'eau
au sommet des
montagnes.

On distingue, dans l'Isle, plusieurs sortes de riz, qui portent des noms différens, quoiqu'elles diffèrent peu pour le goût, & que cette variété ne vienne que du tems qu'il leur faut pour meurir (59). L'une meurit en sept mois, d'autres en six, en cinq, en quatre & en trois mois. Celle qui meurit le plutôt est de meilleur goût, mais rapporte moins. Il y en a même une espèce qui meurit à sec (60), & qu'on sème dans les lieux où l'art ne peut conduire d'eau. Ce seroit un trésor pour les Orientaux, si elle n'étoit inférieure aux autres pour l'odeur & pour le goût. Outre le riz, l'Isle fournit diverses sortes de grains, qui n'en approchent pas pour la bonté, mais qui deviennent une ressource lorsque le riz manque. Tels sont le *Coracan*, petite graine qui ressemble à celle du fenevé, & qui rapporte beaucoup dans les bonnes terres; le *Tanua*, graine aussi petite que l'autre, & fort commune dans les parties du Nord; le *Moung*, qui ressemble à la vesce; l'*Omb*, petite graine, qui se mange bouillie comme le riz, mais qui enivre & cause des maux de cœur lorsqu'elle est trop nouvelle; le *Minere*, le *Boumas* ou le *Caravances*, & le *Tolla*, autres graines, dont la dernière donne de l'huile aux habitans pour s'oindre le corps.

Plusieurs sortes
de riz.

Diverses sortes
de grains.

Les Chingulais ont quantité d'excellens fruits; mais ils en auroient beaucoup davantage s'ils les aimoient assez pour donner quelque soin à leur cul-

Raisons qui empêchent les Chingulais de cultiver certains fruits.

(57) Page 33.

(58) Page 37.

(59) Page 31.

(60) Page 38.

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.

ture (61). Ils s'attachent peu à ceux qui n'ont d'agréable que le goût, & qui ne sont pas propres à leur servir d'aliment lorsque le grain commence à leur manquer. Ainsi les seuls arbres qu'ils plantent sont ceux qui produisent des fruits nourrissans. Les autres croissent d'eux-mêmes; & ce qui diminue encore les soins des habitans, c'est que dans tous les lieux où la nature fait croître des fruits délicats, les Officiers du pays attachent, au nom du Roi, une feuille autour de l'arbre & sont trois nœuds à l'extrémité de cette feuille. On ne peut alors y toucher, sans s'exposer au plus sévère châtimement & quelquefois même à la mort. Lorsque le fruit est mûr, l'usage est de le porter dans un linge blanc au Gouverneur de la Province, qui met le plus beau dans un autre linge & l'envoie soigneusement à la Cour, sans qu'il en revienne rien au propriétaire (62). L'Isle produit d'ailleurs tous les fruits qui croissent aux Indes. Mais elle en a de particuliers, tels que le *Mango* (63), qui est commun aux environs de Colombo; le *Jacks*, qui se nomme *Polos* lorsqu'il commence à pousser, *Cose* lorsqu'il est tout verd, & *Ouaracha* ou *Vellas* dans sa maturité. Ce fruit, qui est d'un grand secours pour la nourriture du peuple, croît sur un fort grand arbre. Sa couleur est verdâtre. Il est hérissé de pointes & de la grosseur d'un pain de dix-huit livres. Sa graine, à laquelle on donne le nom d'*œufs*, est éparse comme les pépins dans une citrouille. On mange le *jacks* comme nous mangeons le chou, & son goût en approche. Un seul suffit pour rassasier six ou sept personnes. Il peut se manger crud lorsqu'il est mûr. Sa graine ou ses œufs ressemblent aux châtaignes par la couleur & le goût. On les fait cuire à l'eau ou sous la cendre, & les habitans en ont toujours leur provision. Un seul *jacks* donne jusqu'à deux ou trois chopines de cette (64) graine.

Jombo.

Le *Jombo* est encore un fruit que Knox n'a vu dans aucun autre endroit des Indes. Il a le goût d'une pomme. Il est plein de jus, & n'est pas moins sain qu'agréable. Sa couleur est un blanc mêlé de rouge, qu'on prendroit pour l'ouvrage du pinceau. Entre les fruits sauvages qui viennent dans les bois, on distingue les *Muvros*, qui sont ronds, de la grosseur d'une cerise, & dont le goût est très-agréable; les *Dongs*, qui ressemblent aux cerises noires; des *Amellos*, qu'on peut comparer à nos groseilles; des *Carolhos*, des *Cabellas*, des *Poukes* & des *Pollas*, qui peuvent passer pour autant d'espèces de bonnes prunes; des *Paragiddes*, qui ont quelque ressemblance avec nos poires. Entre les fruits qui sont communs à toutes les parties de l'Inde, tels que les noix de coco, celles d'areka, les plantains, les bananes, toutes sortes d'oranges & de limons, les cannes de sucre, les melons-d'eau, les grenades, le raisin noir & blanc, les mirabolans, les codjux, &c. on distingue une sorte de citron qui se nomme *Pautaring*, & qui est beaucoup plus gros que les deux (65) poings.

Trois arbres singuliers.

Le Tallipot & ses propriétés.

L'Isle de Ceylan produit trois arbres, dont les fruits à la vérité ne peuvent se manger, mais qui sont remarquables par d'autres utilités. Le premier, qui se nomme *Tallipot* (66), est fort droit, & ne peut être comparé, pour la hauteur & la grosseur, qu'à un mât de Vaisseau. Ses feuilles sont si grandes,

(61) Page 52.

(62) Page 54.

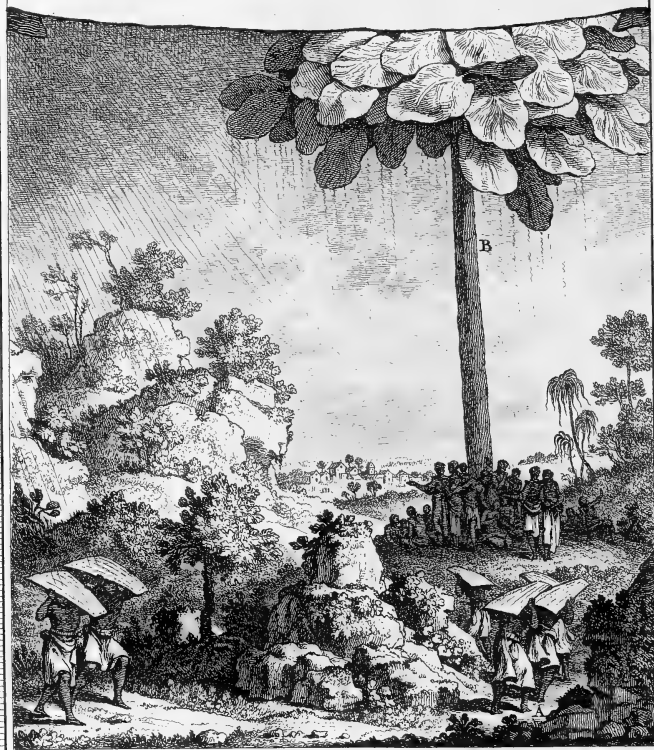
(63) Page 3.

(64) Page 59 & suiv. Il s'en trouve dans d'autres lieux des Indes.

(65) Page 62.

(66) Pages 64 & suiv.

A. Chingulais a couverts de la pluie
sous la feuille de Talipot.
B. Arbre nommé Talipot.



qu'une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes & les défendre de la pluie. Elles se fortifient en séchant, sans cesser d'être souples & maniables. La Nature ne pouvoit faire un présent plus convenable au pays. Quoique ces feuilles aient beaucoup d'étendue lorsqu'elles sont vertes, elles peuvent être resserrées comme un éventail; & n'étant pas alors plus grosses que le bras, elles pèsent fort peu dans la main. Elles sont naturellement rondes, mais les Insulaires les coupent en pièces triangulaires, dont ils se couvrent en voyageant, avec le soin de mettre le bout pointu par-devant, pour s'ouvrir le passage au travers des buissons. Elles les garantissent tout à la fois de la pluie & du soleil. Les soldats en font des tentes. Knox apporta, dans sa Patrie, une de ces feuilles, dont on a vu qu'il s'étoit servi fort heureusement dans sa fuite. Elles croissent au sommet de l'arbre, comme celles du cocotier, mais il ne porte de fruit que l'année de sa mort. C'est une autre singularité, qui doit attirer d'autant plus d'attention, qu'alors uniquement il pousse de grandes branches, chargées de très-belles fleurs jaunes, d'une odeur à la vérité trop forte, qui se changent en un fruit rond & dur, de la grosseur de nos plus belles cerises. Mais ce fruit n'est bon que pour semer. Le tallipot ne porte donc qu'une seule fois, mais il est si couvert de fruit & de graine, qu'un seul arbre suffit pour ensemençer toute une Province. Cependant l'odeur des fleurs est si insupportable près des maisons, qu'on ne manque jamais d'y abattre ces arbres lorsqu'ils commencent à pousser des boutons; d'autant plus que si on les coupe auparavant, on y trouve une fort bonne moëlle, qu'on réduit en farine pour faire des gâteaux qui ont le goût du pain blanc (67). C'est encore une ressource pour les Insulaires, lorsque le riz leur manque vers le tems de la moisson.

Le second arbre, dont Knox parle avec admiration, est le *Ketule* (68), qui représente aussi droit que le cocotier, mais moins haut & beaucoup moins gros. Sa principale propriété consiste à rendre une espèce de liqueur, qui se nomme *Tellegie*, extrêmement douce, très-saine & très-agréable, mais sans aucune force. On la reçoit deux fois par jour, & trois fois des meilleurs arbres, qui en donnent jusqu'à douze pintes dans un seul jour. On la fait bouillir jusqu'à la réduire en consistance, & c'est alors une espèce de cassonade noire, que les habitans nomment *Jaggory*. Avec un peu plus de peine, ils peuvent la rendre aussi blanche que le sucre, auquel d'ailleurs elle ne cède rien en bonté. Knox explique la manière dont on tire cette liqueur. Lorsque l'arbre est dans sa maturité, il pousse, vers sa pointe, un bouton qui se change en un fruit rond, & qui est proprement sa semence. Mais on ouvre ce bouton, en y mettant divers ingrédiens, tels que du sel, du poivre, du citron, de l'ail & diverses feuilles qui l'empêchent de meurir. Chaque jour on en coupe un petit morceau vers le bout, & la liqueur en tombe. A mesure qu'il meurit & qu'il se fane, il en croît d'autres plus bas, chaque année, jusqu'à ce qu'ils gagnent la tête des branches; mais alors l'arbre cesse de porter & meurt, après avoir subsisté huit ou dix ans. Ses feuilles ressemblent à celles du cocotier, & tiennent à une écorce fort dure & pleine de filés, dont on se sert pour faire des cordes. Elles tombent pendant tout le tems qu'il croît; mais

Le Ketule.

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.

lorsqu'il est arrivé à sa grosseur, elles demeurent plusieurs années sur l'arbre sans tomber, & lorsqu'elles tombent, la Nature ne lui en rend pas d'autres. Son bois, qui n'a pas plus de trois pouces d'épaisseur, sert comme d'enveloppe à une moëlle fort blanche. Il est fort dur & fort lourd, mais sujet à se fendre de lui-même. La couleur en est noire. On le croiroit composé de pièces de rapport. Les Insulaires en font des pilons pour battre le riz.

Le Gorunda-
gouhah, qui porte
la canelle.

Le troisième arbre est celui qui porte la canelle & qui rend l'Isle de Ceylan si chère aux Hollandois. On le nomme dans le pays, *Gorunda-gouhah* (69). Il croît dans les bois, comme les autres arbres; & ce qui doit paroître surprenant, les Chingulais n'en font pas plus de cas (70). On en trouve beaucoup dans diverses parties de l'Isle, sur-tout à l'Ouest de la grande montagne de *Mavelangoue*; fort peu dans d'autres: & quelques-unes n'en portent pas du tout. L'arbre est d'une grandeur médiocre. Son écorce est la canelle, qui paroît blanche sur le tronc, mais qu'on enlève & qu'on fait sécher au soleil. Les Insulaires ne la prennent que sur les petits arbres, quoique l'écorce des grands aient l'odeur aussi douce & le goût de la même force (71). Le bois est sans odeur. Il est blanc & de la dureté du sapin. On s'en sert à toutes sortes d'usages. Sa feuille ressemble à celle du laurier par la couleur & l'épaisseur, avec cette seule différence, que la feuille du laurier n'a qu'une côte droite, sur laquelle le verd s'étend des deux côtés, & que celles de la canelle en ont trois, par le moyen desquelles elles s'élargissent (72). En commençant à pousser, elles ont la rougeur de l'écarlate. Frottées entre les mains, elles ont l'odeur du clou de girofle plus que celle de la canelle. Le fruit, qui meurt ordinairement au mois de Septembre, ressemble au gland; mais il est plus petit. Il a moins d'odeur & de goût que l'écorce. On le fait bouillir dans l'eau, pour en tirer une huile qui sert à brûler, & qui étant congelée, devient aussi dure & aussi blanche que du suif. L'odeur en est fort agréable. Les habitans s'en oignent le corps. Ils en brûlent aussi dans leurs lampes. Mais on n'en fait des chandelles que pour le Roi.

Forme de ses
feuilles.

Usage qu'on fait
de son fruit.

L'Orula:

L'*Orula* est un arbre de la grosseur du pommier, qui porte un petit fruit assez semblable à l'olive (73), excepté qu'il est plus pointu par les deux bouts. La peau en est d'un verd-rougeâtre & couvre un noyau fort dur, que les habitans emploient pour se purger & pour teindre en noir. L'eau dans laquelle on le fait tremper, après l'avoir pilé, emporte dans l'espace d'une nuit la plus forte rouille du fer, & prend néanmoins une si profonde noirceur qu'elle pourroit servir d'encre.

Le Doune kaia.

Le *Doune-kaia-gauhah* est un arbrisseau, dont les feuilles sont larges de deux doigts & longues de sept ou huit pieds, armées d'un rang d'épines au milieu & des deux côtés. On les fend pour en faire des nattes. Cet arbrisseau porte un bourgeon fort long, qui a la forme d'un pain de sucre, & qui est d'abord enveloppé de feuilles comme un chou. Leur couleur est d'un beau jaune d'or, & l'odeur en est excellente. Le bourgeon venant à s'ouvrir, s'étend en plusieurs bouquets de petites fleurs blanches. On se sert des racines du doune-

(69) Page 69.

(70) *Ibidem*.

(71) Page 70.

(72) *Ibidem*.

(73) Page 72.

kaia-gauhah pour faire des cordes , en les réduisant en courroies qu'on (74) entrelassé.

Le *Capita-gauhah* (75), autre arbrisseau, de la grosseur du bras, est médicinal dans son bois, dans son écorce & ses feuilles. Il n'y a pas de bêtes qui en veuillent manger, sans en excepter les chevres, qui broutent quelquefois du pur poison (76). La feuille est d'un beau verd, ronde, mal unie & de la grandeur de la paume de la main. Son bois, quoique verd, est admirable pour le feu, & les Orfèvres ne brûlent pas d'autre charbon.

Quoique les *Rattans* ne soient pas particuliers à l'Isle de Ceylan, ils y croissent avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, en s'étendant fort loin sur la terre, ou le long des arbres à la hauteur d'environ vingt brasses. Ils sont d'abord couverts d'une écorce qui les défend des injures de l'air, & si hérissés d'épines & de pointes, qu'on n'ose y toucher. Mais à mesure que l'arbrisseau croît, l'écorce mûrit & tombe. Il porte un fruit de la forme & de la grosseur d'une grappe de raisin, mais dont la peau est jaunâtre & écaillée comme le corps d'un poisson. Sa chair est blanche & renferme un noyau. Les habitans font de ce fruit une liqueur aigre & rafraîchissante (77).

L'arbrisseau qui porte la feuille de *Betel* (78) croît en serpentant, comme le lierre, autour des arbres, sur-tout autour des jeunes arbres qu'on plante & qui croissent aussi dans la même proportion. Cette feuille est longue dans sa forme, mais plus large vers la queue & pointue par le bout. Sa couleur est un verd-naissant. La graine, qui ressemble au poivre-long, n'est d'aucun usage. Elle tombe & pourrit sur la terre, & l'on ne perpétue l'arbrisseau que par ses rejettons.

La noix d'areca, qui sert avec le betel, ne croît que dans les parties méridionales & occidentales de l'Isle. Les arbres qui la portent sont hauts & droits, mais rarement plus gros que le gras de la jambe. On n'en voit pas dans les champs, mais seulement dans les Villages, où ils forment comme un bois, sans aucun enclos pour distinguer ceux qui appartiennent à différens maîtres. Les habitans y mettent leur marque, à laquelle ils les reconnoissent. On ne les plante point. La noix tombe lorsqu'elle est mûre & prend bien-tôt racine. Ces noix croissent par pelotons au sommet de l'arbre, & leur couleur, qui est rougeâtre dans leur maturité, forme un spectacle fort agréable. On les fait sécher au soleil jusqu'à ce que la coquille soit un peu pourrie, & l'on prend ensuite la peine de les racle l'une après l'autre, avec un couteau de bois (79). Vingt milliers de ces noix ne se vendoient qu'un écu lorsque Knox arriva dans l'Isle. Mais le prix en étoit fort diminué à son départ, quoiqu'au défaut d'argent elles s'emploient comme une espèce de monnoie, avec laquelle on se fournit de tout ce qui est nécessaire (80). Le bois de l'arbre sert à faire des lattes & des palissades, & les feuilles, pour envelopper toutes sortes de provisions.

Knox parle, dans son Journal, du *Bogahah*, que les Européens ont nommé l'*Arbre-dieu* (81), parce que les Chingulais le croient sacré & lui rendent une

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.
Le Capita,

Rattans

Betel & fontar-
brisseau.

Arbres qui por-
tent la noix d'A-
reca.

Le Bogahah,
ou l'arbre dieu.

(74) Page 74.

(75) Il paroît que *Gauhah* signifie arbre en Chingulais.

(76) Page 75.

(77) Page 76.

(78) Page 77.

(79) Page 56.

(80) Page 58.

(81) Page 78.

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.

forte d'adoration. Cet arbre est fort grand, & ses feuilles tremblent sans cesse, comme celles du peuplier. Toutes les parties de l'Isle en offrent un grand nombre, que les Chingulais se font un mérite de planter, & sous lesquels ils allument des lampes & placent des images. On en trouve dans les Villes & sur les grands-chemins, la plupart environnés d'un pavé, qui est entretenu fort proprement. Ils ne portent aucun fruit, & ne sont remarquables que par la superstition qui les fait planter.

Herbes Euro-
péennes trans-
plantées à Cey-
lan.

Un Européen, qui arrive dans l'Isle de Ceylan, est surpris d'y trouver non-seulement des choux, des carottes, des raves, du fenouil, du baume, du spermint, du senevé, du romarin, de la sauge, des concombres & des fèves, mais jusqu'à des laitues (82) & d'autres herbes pour les salades. Il est vrai qu'à la réserve du spermint & du senevé, tous ces végétaux n'y croissent pas naturellement, & qu'ils y ont été transplantés par les Portugais & les Hollandois. Knox en conclut que toutes nos autres plantes ne s'accommoderoient pas moins du même terroir (83), & qu'elles y acquerreroient peut-être un nouveau degré de force & de bonté. L'Isle a d'elle-même quantité d'excellentes herbes, qui se mangent bouillies, avec une sauce au beurre, ou qui servent à l'assaisonnement du riz. Quelques-unes demandent d'être six mois en terre (84) pour meurir parfaitement, & leur goût ne le cède pas à celui de nos asperges. Les unes ont les feuilles & la tige aussi rouges que du sang; d'autres sont vertes, & d'autres ont la feuille verte & la tige blanche. On distingue deux sortes de racines; la première, de celles qu'il faut planter près des arbres ou des échalas, le long desquels leur tige monte quelquefois jusqu'au sommet. La tige & les feuilles ne sont utiles à rien & séchent tous les ans; mais quelques-unes de ces racines ne laissent pas de croître dans la terre jusqu'à la grosseur du corps humain (85). Elles sont rondes, raboteuses & mal faites, mais d'un fort bon goût. Celles qui ne montent pas le long des arbres n'en ont pas moins la tige haute & les feuilles fort larges. Elles sont rondes & longues comme le doigt d'un homme; d'où leur vient le nom d'*Angul alloes*, qui signifie *Racine des doigts*. Leur couleur est blanche ou rouge. Celles qui croissent dans les bois sont beaucoup plus grosses, & plus enfoncées dans la terre. Knox ne sçait à quoi comparer plusieurs autres sortes de végétaux, qui s'apprennent & se mangent avec le riz, & qu'il trouvoit excellens; tels que les carouelas, les *Ouattaens*, les *Morongos*, les cacorchouns & quelques autres (86).

Grosfeur de cer-
taines racines.

Simple d'une
vertu admirable.

Les Chingulais ont un nombre extraordinaire de simples ou d'herbes médicinales. Leurs boutiques de pharmacie sont dans les bois. C'est-là qu'ils composent leurs médecines & leurs emplâtres, avec des herbes, des feuilles & des écorces. L'Auteur vante, sans les nommer, celles qui guérissent si promptement un os rompu, qu'il se rejoint dans l'espace d'une heure & demie. Il vérifia par sa propre expérience la vertu d'une écorce d'arbre qui se nomme *Amaranga*, & qui s'emploie pour les abcès dans la gorge. On lui en fit mâcher, pendant un jour ou deux, en avalant sa salive; & quoiqu'il fût très-mal, il se trouva guéri en vingt-quatre heures (87).

(82) Page 74.

(83) *Ibidem*.

(84) Page 83.

(85) Page 82.

(86) Page 83.

(87) Page 85.

DIVERSES ESPECES DE SINGES
de l'Île de Ceylan.



Ils ont quantité de belles fleurs sauvages , qu'un peu de culture ne man-
queroit pas d'embellir; sur tout leurs fleurs odoriferantes, que les jeunes gens
des deux sexes se contentent de cueillir, pour orner leurs cheveux & les par-
fumer. Leurs roses rouges & blanches ont l'odeur des nôtres. Rien ne mérite
tant d'attention qu'une fleur nommée *Sindrie mal*, qui croît dans les bois,
& que son utilité fait transplanter dans les jardins. Sa couleur est rouge ou
blanche. Elle s'ouvre sur les quatre heures après-midi; & demeurant épanouie
jusqu'au matin, elle se ferme alors pour ne s'ouvrir qu'à quatre heures. C'est
une sorte d'horloge, qui sert à faire connoître l'heure dans l'absence du So-
leil (88). Le *Pichamauls* est une fleur blanche, dont l'odeur tire sur celle du
jasmin. On en apporte au Roi, chaque matin, un bouquet enveloppé dans
un linge blanc & suspendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent en chemin
sont obligés de se détourner, dans la crainte apparemment qu'ils ne l'infec-
tent par leur haleine. Quelques Officiers tiennent des terres du Roi pour ce
service; & leur charge les obligeant de planter ces fleurs dans les lieux où
elles viennent le mieux, ils ont le droit de choisir le terrain qui est de leur
goût, sans examiner à qui il appartient (89). Ils l'environnent d'une haie ou
d'un fossé, afin qu'il ne puisse servir à d'autre usage¹, jusqu'à ce que les *Picha-
mauls* cessent d'y croître heureusement. Le *Hop-mauls* est la fleur d'un grand
arbre, & son unique production. L'odeur en est si fine, qu'elle passe pour la
principale de celles qui servent à l'ornement de la tête.

L'île de Ceylan a des vaches, des buffes, des cochons, des chevres, des
daims, des lièvres, des chiens, des jackals, des singes, des tygres, des ours,
des sangliers, des éléphants & quelques autres bêtes fauves, des lions, des
chevaux & des ânes; mais elle n'a point de brebis (90). Entre les bêtes Fau-
ves on distingue un animal, nommé *Memima*, qui n'est pas plus gros qu'un
lièvre, mais qui ressemble parfaitement à un daim. Il est gris & tacheté de
blanc, & la chair en est excellente. Le *Gauvera* est une sorte de taureau sau-
vage, qui a l'échine aigue, les quatre pieds blancs & la moitié des jambes de
la même couleur. Knox en vit un, qui étoit gardé parmi les animaux du Roi,
avec un tygre noir, un daim blanc & un éléphant moucheté.

Les singes sont non-seulement en grande abondance dans les bois, mais de
diverses especes, dont quelques-unes ne peuvent être comparées à celles des
autres pays. Il s'en trouve d'aussi grands que nos épagneuls, qui ont le poil
gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre,
qui les feroit prendre pour des vieillards. On en voit d'autres de la même
grosseur, mais d'une couleur différente. Ils ont le corps, le visage & la barbe
d'une blancheur éclatante. Cette différence de couleur ne paroissant pas chan-
ger l'espece, on les nomme également *Ouanderons*. Ils causent peu de mal
& se tiennent constamment dans les bois, où ils ne vivent que de feuilles &
de bourgeons. D'autres, qui se nomment *Rillours*, sont sans barbe; mais
ils ont le visage blanc & de longs cheveux sur la tête, qui descendent & se
partagent comme ceux de l'homme. Cette espece est extrêmement nuisible, par
les ravages continuels qu'elle commet dans les grains. Les Chingulaïs estiment

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.
Fleurs.

Fleur qui sert
d'horloge.

Picha-mauls;

Hop-mauls;

Animaux de
l'île de Ceylan.

Memima.

Le Gauvera;

Singes nommés
Ouanderons.

Rillours;

(88) Page 87.

(89) Page 88.

(90) Page 89.

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.
Variété surprenante de four-
mis

Coumbias.

Dimbios.

Coura-atches.

Coddias.

Vacos, & leur
singularité.

la chair de toutes leurs especes de finges, & celle des chevreuils, dont ils ont aussi diverses especes (91).

La variété des fourmis n'est pas moins admirable dans l'Isle de Ceylan que leur abondance. Celles qu'on nomme *Coumbias* & *Tale-coumbias*, sont à peu près semblables aux nôtres pour la grandeur ; avec cette différence, que les premières sont rougeâtres, & que les autres, qui sont noires, ne se trouvent que dans les arbres pourris & sentent extrêmement mauvais. Celles d'une troisième espece, qu'on appelle *Dimbios*, sont grandes & rouges, & sont leurs nids sur les branches des grands arbres, dans des feuilles qu'elles ramassent ensemble, de la grosseur de la tête humaine. On voit quelquefois plusieurs nids sur le même arbre ; & la crainte de mille dangereuses piqures ne permet alors à personne d'y monter. Les *Coura-atches* sont une quatrième sorte de fourmis, grandes & noires, qui vivent dans la terre, où elles font des trous à peu près de la forme de ceux des lapins. Les champs sont si remplis de ces terriers, que les bestiaux sont sans cesse exposés à se casser les jambes. Les *Coddias* sont d'un fort beau noir & de la grandeur des précédentes. Elles vivent aussi dans la terre ; mais elles sont accoutumées à faire des excursions en troupes fort nombreuses, sans qu'on sçache ce qu'elles font, ni quel est le terme de leur marche. Elles mordent cruellement, lorsqu'on les blesse ou qu'on les détourne ; peu nuisibles d'ailleurs quand on les laisse tranquilles (92).

Les *Vacos* sont en beaucoup plus grand nombre que toutes les autres. La terre en est couverte. Leur grandeur est médiocre. Elles ont le corps blanc & la tête rouge. Tout ce qu'elles rencontrent est dévoré. Elles mangent le drap, le bois, la paille qui couvre les maisons, tout en un mot, à l'exception du fer & de la pierre. On n'ose rien laisser dans une maison qui n'est point habitée. Elles montent le long des murailles & se font avec de la terre une sorte de voûte, qu'elles continuent dans toute l'étendue de leur chemin, à quelque hauteur qu'elles arrivent. Si cette arcade se rompt en quelqu'endroit, elles reviennent toutes sur leurs pas pour réparer leur édifice, & continuent leur marche après ce travail. Les habitans s'aperçoivent aisément de leur approche par la vue de ces petites voûtes, & sont obligés à des précautions continuelles pour les détruire ou les éloigner (93). Dans les lieux qui sont sans maisons, elles élèvent de petites montagnes de terre, hautes de quatre, cinq ou six pieds, & si fortes qu'il n'est pas aisé de les abattre avec des pieux. Ces petites hutes, qui se nomment *Hombosses*, sont composées de voûtes ou d'arcades, & bâties d'une terre très-fine, dont le Peuple se sert pour fabriquer des Idoles. Les vacos multiplient prodigieusement, mais elles meurent aussi par pelotons ; car lorsque les aîles leur sont venues, elles s'envolent en si grand nombre vers l'Occident qu'on a peine à voir le Ciel ; & s'élevant à une hauteur qui les fait perdre de vue, elles ne cessent de voler que pour tomber mortes après s'être épuisées (94). Les oiseaux qui se retirent un peu tard en font leur proie, & les poules s'en nourrissent plus volontiers que de riz. Knox ajoute qu'il ne s'arrête point à diverses autres especes.

Trois sortes
d'abeilles.

Il n'y a guères moins de variété dans les abeilles de l'Isle. L'Auteur en dis-

(91) Pages 109 & suivantes.

(93) Page 103.

(92) Pages 99 & suivantes. L'Auteur ne donne pas une idée fixe de leur grandeur.

(94) Page 105.

ringue trois fortes (95). L'une, qu'on nomme *Menlaffes*, ressemble à celles de l'Europe, & se loge dans le creux des arbres ou dans les trous des vacos. Elle y fait son miel, que les Insulaires tirent facilement après en avoir chassé ces petits animaux, dont l'aiguillon n'est pas redoutable. Les *Bamburos*, qui forment la seconde espece, sont plus grandes & d'une couleur plus vive que les nôtres. Leur miel est aussi clair que de l'eau. Elles font leurs niches sur les plus hautes branches des arbres, sans prendre soin de les cacher. Dans certaines saisons, des Villes entieres vont recueillir ce miel dans les bois, & chacun en revient chargé. La troisieme forte d'abeille, est noire, & n'est pas plus grosse que nos mouches communes. Elles se nomment *Conameyas*, qui signifie *Abeille aveugle*, & font leur miel dans les creux des arbres, mais en si petite quantité que les Chingulais l'abandonnent aux enfans.

Ils ont une sorte de sangsues noirâtres, qui vivent sous l'herbe, & qui sont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied. Elles ne sont pas d'abord plus grosses qu'un crin de cheval, mais en croissant elles deviennent de la grosseur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces (96). On n'en voit que dans la saison des pluies. C'est alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus, suivant l'usage du pays, elles les picquent & leur sucent le sang avec plus de vitesse qu'ils n'en peuvent avoir à s'en délivrer. On auroit peine à concevoir une action si prompte, si l'Auteur n'ajoutoit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le tems, dit-il, à vouloir leur faire quitter prise (97). Aussi prend-on le parti de souffrir leurs morsures, d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage, on se frotte les jambes avec de la cendre; ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de saigner long-tems. On voit aussi des sangsues d'eau, qui ressemblent aux nôtres.

A l'égard des oiseaux de Ceylan, Knox ne nomme, de ceux de l'Europe, que des corbeaux, des hochequeues, des becaflines, des pigeons, des ramiers & des paons. Il y a vû, dit-il, des oiseaux qui ressembloient beaucoup à la becasse & à la perdrix; mais ils sont très-rares. Les petits perroquets verts y sont en grand nombre & ne peuvent apprendre à parler (98). En récompense, le *Malcrouda* & le *Cancouda*, deux autres oiseaux de la grosseur du merle, dont le premier est noir & l'autre d'un beau jaune d'or, apprennent très-facilement. Les bois & les champs sont remplis de plusieurs sortes des petits oiseaux, qui ne servent qu'à l'ornement de la nature par la variété & l'agrément de leur plumage. Leur grosseur est celle de nos moineaux. On en voit de blancs comme la neige, qui ont la queue d'un pied & la tête noire, avec une rousse de plumes qui les couronne. D'autres, qui ne diffèrent qu'en couleur, sont rougeâtres comme une orange mure (99), & couronnés d'une rousse noire. L'oiseau qu'on nomme *Carlo* ne se pose jamais à terre, & se perche toujours sur les plus hauts arbres. Il est aussi gros qu'un cygne, de couleur noire, les jambes courtes, la tête d'une prodigieuse grosseur, le bec rond, avec du blanc des deux côtés de la tête, qui lui forme comme deux oreilles, & une crête blanche de la figure de celle d'un coq. On en voit

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.

Especes singu-
liere de sangsue
terrestre.

Oiseaux de l'Inde.

Le Malcrouda.

Le Cancouda.

Le Carlo.

(95) Page 106.

(96) Page 108.

(97) Page 110.

(98) Page 118.

(99) Page 119.

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.

Oiseaux de ri-
viere & poisson.

ordinairement trois ou quatre ensemble, qui ne font que sauter de branche en branche. Leur cri ressemble à celui du canard & se fait entendre d'un mille. On estime leur chair (1).

Le Roi nourrit des oies, des canards, des coqs d'Inde & des pigeons pri-
vés; mais c'est pour le seul amusement, car il n'en mange jamais: ce qui
porte à croire que ce ne font pas des productions naturelles du pays. Les
étangs offrent quantité d'oiseaux aquatiques, la plupart plus gros que des
cygnes; qui vivent de poisson, & qui ont l'adresse de se dérober aux pour-
suites des alligators. Il n'y a point de rivières, d'étangs, ni de fossés, qui
ne soient remplis de poisson. Les gros faumons sont en abondance dans la
grande rivière de Mavolagongue, mais les habitants manquent d'industrie
pour les prendre. Ils ont peu de filets, & Knox ne leur a gueres connu que
l'usage des panniers pour la pêche. On nourrit, en plusieurs endroits, du
poisson pour l'usage & pour l'amusement du Roi (2).

Serpens extra-
ordinaires.

Le Pimberah.

Un pays chaud, pluvieux, & rempli d'étangs & de bois, ne sauroit man-
quer de produire un grand nombre de serpents. Celui que les habitants nom-
ment *Pimberah*, est de la grosseur d'un homme, & d'une longueur propor-
tionnée. Sa proie ordinaire est le bétail & les bêtes sauvages; mais il use
d'adresse pour les prendre. Il se tient caché dans les sentiers où passe le daim,
& le tue du coup d'une espèce de cheville, dont la queue est armée (3). Il
avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre;

Le Polonga.

& le tuent lui-même (4). Le *Polonga* n'a que cinq ou six pieds de longueur;
mais son venin est fort dangereux, sur-tout pour les bestiaux. Knox en vit de
deux sortes; l'une verte, & l'autre d'un gris rougeâtre, tacheté de blanc. Le
Noya est grisâtre & n'a pas plus de quatre pieds de longueur. Il tient quel-
quefois la moitié de son corps élevé pendant deux ou trois heures, ouvrant
la gueule entiere, au-dessus de laquelle on croiroit lui voir une paire de lu-
nette (5). Cependant il n'est pas nuisible, & par cette raison les Indiens lui
donnent le nom de *Noya Rodgerah*, qui signifie *Serpent royal*. Lorsqu'il ren-
contre le *Polonga*, ils commencent un combat qui ne finit que par la mort

Le Noya.

de l'un ou de l'autre. Le *Caroula*, long d'environ deux pieds & fort veni-
meux, se cache dans les trous & les couvertures des maisons, où les chats

Le Caroula.

lui donnent la chasse & le mangent. Les *Gerendes* sont en grand nombre,

La Gerende.

L'Hickanilla.

mais sans venin, & ne font la guerre qu'aux œufs des petits oiseaux. L'*Hie-*
kanella est une sorte de lézard venimeux, qui se cache dans le chaume des

Le Democulo,
araignée terri-
ble.

maisons, mais qui n'attaque pas les hommes s'il n'est provoqué. On se re-
présente pas sans fremir une grosse araignée de Ceylan nommée *Democulo*,

longue, noire, velue, tachetée & luisante, qui a le corps de la grosseur du

poing & les pieds à proportion (6). Elle se cache ordinairement dans le creux
des arbres & dans d'autres trous. Rien n'est plus venimeux que cet insecte.

Sa blessure n'est pas mortelle; mais la qualité de son venin trouble l'esprit &
fait perdre la raison (7). Les bestiaux sont souvent mordus ou piqués de ces

animaux monstrueux, & meurent sans qu'on y puisse remédier. Les hommes

(1) Page 120.

(2) Page 124.

(3) Page 126. On ne s'attache qu'aux ser-
pens qui sont propres au pays.

(4) *Ibidem.*

(5) Page 27.

(6) Page 131.

(7) Page 132.

trouvent du secours dans leurs herbes & leurs écorces, lorsqu'ils emploient promptement cette ressource (8).

Le *Duberria* est un gros serpent d'eau, qui n'a point de qualité dangereuse. On redoute beaucoup plus un animal amphibie qui se nomme *Kobbera Guion*, & qui ressemble beaucoup à l'alligator. Il a cinq ou six pieds de longueur. Quoiqu'il plonge souvent dans l'eau, sa demeure ordinaire est sur la terre, où il mange les corps morts des oiseaux & des autres bêtes. Sa langue, qui est bleue & fourchue s'allonge en forme d'aiguillon. Elle est effrayante, lorsqu'il la tire pour siffler ou pour bailler. Cependant loin de picquer & de mordre les hommes, il se contente de siffler lorsqu'il les aperçoit. Mais si les chiens s'approchent trop de lui, soit pour abboier ou pour le mordre, il les frappe si vivement de sa queue, qui ressemble à un fouet d'une aune de longueur, qu'il les fait fuir en criant. La chair de cet animal n'est pas bonne à manger.

Le *Tolla Guion*, que Knox prend pour le Guana des Indes Occidentales (8), est au contraire un mets excellent pour les Chingulais; & la raison qu'ils apportent pour en prouver la bonté, c'est que si l'envie prend de vomir, on ne rejette jamais cette chair, quoique l'estomac se décharge de tous les autres aliments. Le *tolla-guion* vit d'herbes & de feuilles. Avec la même forme à peu près que celle du *kobbera-guion*, il est plus noirâtre & moins grand. Sa retraite est dans le creux des arbres & dans les trous (10).

L'île de Ceylan a plusieurs sortes de pierres précieuses; mais le Roi, qui en possède un fort grand nombre, ne permet pas qu'on en cherche de nouvelles (11). Dans les lieux où l'on sçait qu'elles se trouvent, il a fait planter des pieux pointus, qui menacent ceux qui en approcheroient d'être empalés vifs. On tire, de plusieurs rivières, des rubis, des saphirs & des yeux de chat pour ce Prince. Knox vit plusieurs petites pierres transparentes de diverses couleurs, dont quelques-unes étoient de la grosseur d'un noiau de cérise, & d'autres plus grosses. Il vit aussi des rubis & des saphirs. Le fer & le cristal sont communs dans l'île; & les habitans font de l'acier de leur fer. Ils ont aussi du soufre, mais le Roi défend qu'on le tire des mines. Ils ont quantité d'ébène, beaucoup de bois à bâtir, de la mine de plomb, des dents d'éléphant, du turmeric, du musc, du coton, de la cire, de l'huile, du riz, du sel, du poivre, qui y croît fort bien & qu'ils recueilloient en abondance s'ils avoient occasion de s'en défaire (12). Mais les marchandises qui sont véritablement propres au pays, sont la canelle & le miel sauvage. On jugera des avantages que les Hollandois en ont tiré depuis leur conquête par l'idée générale que Daniel Braems en donnoit il y a cinquante ans aux Etats-Généraux, dans son rapport sur l'état des affaires de la Compagnie de Hollande aux Indes Orientales: voici l'article qui regarde Ceylan.

» C'est une grande île, séparée de la partie méridionale de la côte de Co-
 » romandel par un petit trajet de mer. Elle est renommée pour la canelle,
 » qu'elle produit abondamment. C'est cette épicerie qui a porté les Portugais.

(8) *Ibidem*.

(9) Page 134.

(10) La douceur de tous ces noms s'accorde avec ce que Knox dit ailleurs de celle

de la langue:

(11) Page 135.

(12) Page 136.

HISTOIRE
NATURELLE
DE CEYLAN.
Le *Duberria*.
Le *Kobbera-
guion*.

Le *Tolla-guion*.

Pierres précieuses.

Fer, cristal, soufre.

Rapport de Braems sur l'île de Ceylan.

„ à faire la conquête des côtes, & la Compagnie à les leur enlever. Les pays
 „ hauts sont restés sous l'obéissance du Roi de Candi, qui n'a jamais pu être
 „ subjugué par les Portugais ni par les nôtres, à cause des chemins impra-
 „ ticables du pays dont il est le maître, & des autres difficultés de cette en-
 „ treprise. Ce Prince, à l'égard de la Compagnie, se contente d'être toujours
 „ sur la défensive. C'est ce qui a donné jusqu'ici, à nos gens, la commodité
 „ de faire sans empêchement les moissons de la canelle; mais plusieurs dou-
 „ tent que cette tranquillité soit de longue durée, & craignent que la Com-
 „ pagnie ne soit troublée dans la possession d'une Isle si importante. La dé-
 „ pense qu'elle est obligée de faire à Ceylan est très-considérable, par les
 „ pensions des Villes, les entretiens des Forts, les passages, les munitions,
 „ les Commandans, Officiers, Garnisons & Commis à l'inspection du né-
 „ goce; ce qui emporte une partie du profit, qu'il seroit facile d'augmenter,
 „ en retranchant, avec la moitié des postes, les garnisons, les Officiers &
 „ les Commis inutiles (13).

(13) Recueil de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, Tome premier, p. 156. On verra, dans quelques Relations des Hol-

landois, ce qui concerne leurs Etablissmens, avec la description des lieux qu'ils possèdent,



HISTOIRE

GENERALE

DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

VOYAGES DES FRANÇOIS
AUX INDES ORIENTALES.

VOYAGE DE RENNEFORT.

INTRODUCTION.



QUELQUES voyages particuliers, entrepris sans commission & sans autorité, tels que ceux de *Pyrard*, de *Vitré*, de la *Boulaie*, &c. avoient pu faire tourner la curiosité des François vers les Indes Orientales; mais il ne paroît pas que la description d'un si beau pays, ait eu pendant long-tems plus de force que l'exemple de leurs voisins, pour leur inspirer le désir de s'y former des Etablissements. Ils se bornoient encore à quelques navigations vers les côtes d'Afrique, où l'on a vu dans les premiers Tomes de ce Recueil, qu'ils avoient établi divers Comptoirs, à quelques voyages dans la Mer-rouge, & à de foibles entreprises du côté de l'Amérique; & soit que les guerres civiles, qui les avoient tristement occupés sous plusieurs regnes, eussent trop partagé leur attention & leurs forces; soit que se renfermant dans leurs avantages naturels, ils n'eussent pas encore assez compris quelle utilité ils pouvoient tirer des grandes Indes, on est surpris de les voir comme obstinés dans l'indifférence & l'inaction, tandis que la plupart des autres Nations de l'Europe marchaient à grands pas dans une si belle carrière. Il falloit un *Colbert* pour réveiller leur langueur. Cepen-

INTRODUC-
TION.
Compagnie de
Madagascar, en
1642.

M. le Maréchal
de la Meilleraie
s'y substitue.

Il s'associe à
M. Fouquet.

Etat de la Co-
lonie Française
de Madagascar.

Fort Dauphin.

dant le Cardinal de Richelieu lui en auroit dérobé la gloire, si les troubles de son administration n'eussent interrompu ses projets. En 1642, il se forma sous ses auspices une Compagnie de Madagascar (1), qui ne se propoisoit de faire un Etablissement dans cette Isle, que pour assurer à ses Vaisseaux la facilité de pénétrer plus loin. Elle y fit d'abord quelques progrès. Mais ses fonds étoient si médiocres, qu'après la mort de son protecteur elle tomba par sa seule foiblesse. C'est de là néanmoins qu'il faut tirer des éclaircissemens pour l'expédition de 1664, & pour le voyage de Rennefort.

Dans la décadence de cette Compagnie, M. le Maréchal de la Meilleraie, conçut le dessein de relever, pour sa propre utilité, une entreprise mal soutenue. Il fit partir quatre Vaisseaux, équipés à ses frais, sous la conduite de la *Roche Saint André*. Ensuite s'étant joint à M. Fouquet, alors Sur-intendant des Finances, il arma un autre Navire, dans la seule vûe de détruire deux Vaisseaux marchands qu'un foible reste de la Compagnie avoit tenté de remettre en mer. Mais cette nouvelle dépense n'étoit pas nécessaire pour le rendre maître absolu à Madagascar, parce que la principale ressource des associés perit avec *Flacour*, qui après avoir passé sept ans dans l'Isle (2), sans aucune assistance, fit naufrage en revenant en France pour y représenter sa misère. Sur cette nouvelle, M. Fouquet fit partir, pour son intérêt particulier, une fregatte nommée l'*Aigle noire*, sous le commandement de Hugo, Hollandois, avec ordre d'enlever le Fort de Madagascar, à ceux qui s'en étoient saisis au nom du Maréchal de la Meilleraie. Cette fregatte étoit revenue peu auparavant sous le nom de Saint Paul. Le Capitaine Veron, qui la commandoit, étant dévoué au Maréchal lui avoit apporté de l'Isle des cuirs, du bois d'ébène, de l'indigo, du benjoin, de l'aloès & diverses gommes, avec quelques pierreries, des essais de mine, de l'ambre gris & d'autres raretés, qui l'ont empêché de céder ses droits tant qu'il a vécu. Ce fut de Veron, dont M. Fouquet ne se défioit pas, que le Maréchal apprit le départ de Hugo & la commission dont il étoit chargé. Le Sur-intendant avoit fait changer de nom à la fregatte pour déguiser son dessein. Mais quand la fortune l'auroit favorisé, sa disgrâce qui arriva bientôt l'eut empêché d'en recueillir le fruit.

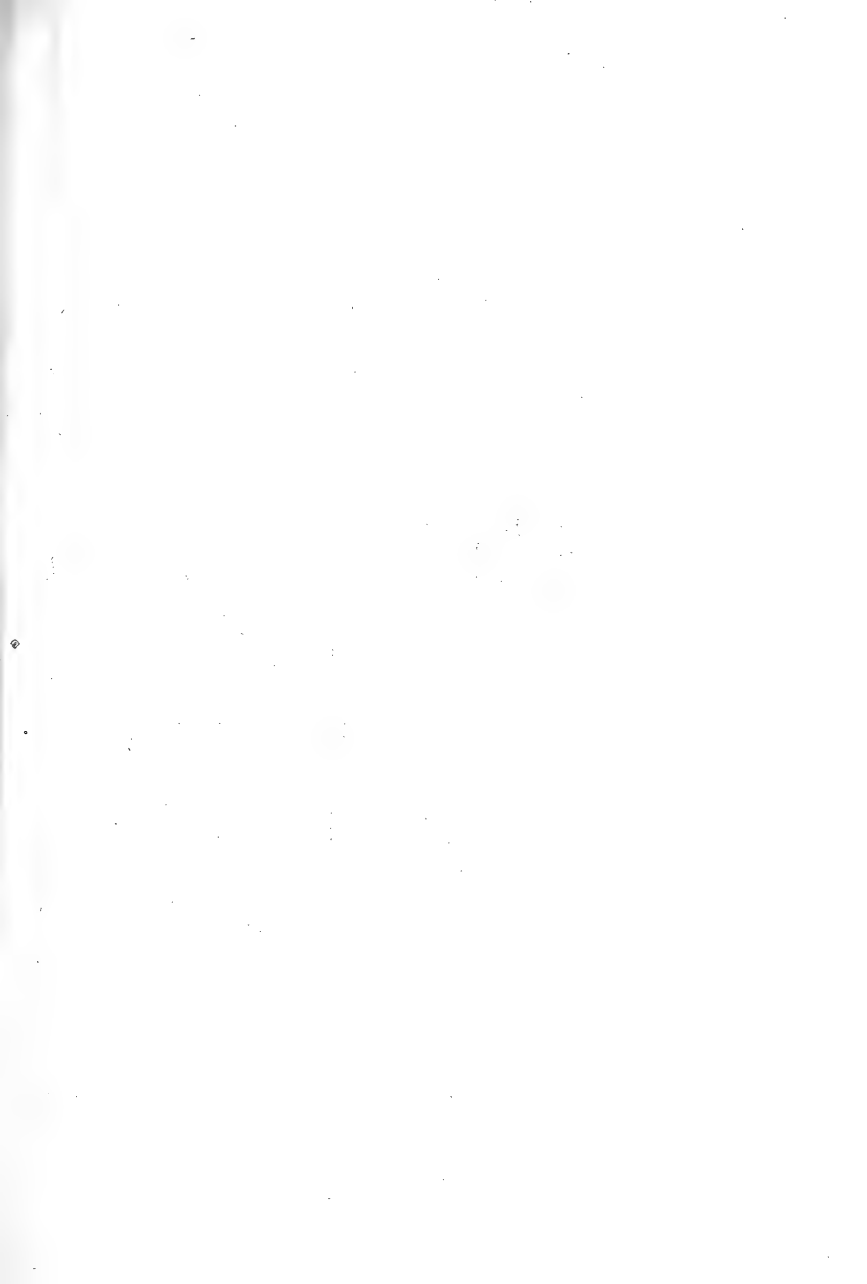
Lorsque la Compagnie de 1642, avoit pris possession de l'Isle de Madagascar, elle y avoit établi cent François; deux à *Galemboule*, deux dans la petite Isle de Sainte Marie, vis-à-vis du même lieu, huit à Mananbarre, & le reste au Fort Dauphin, siège du gouvernement. Ce Fort est situé à vingt-cinq degrés dix minutes de latitude méridionale, entre deux grandes pointes

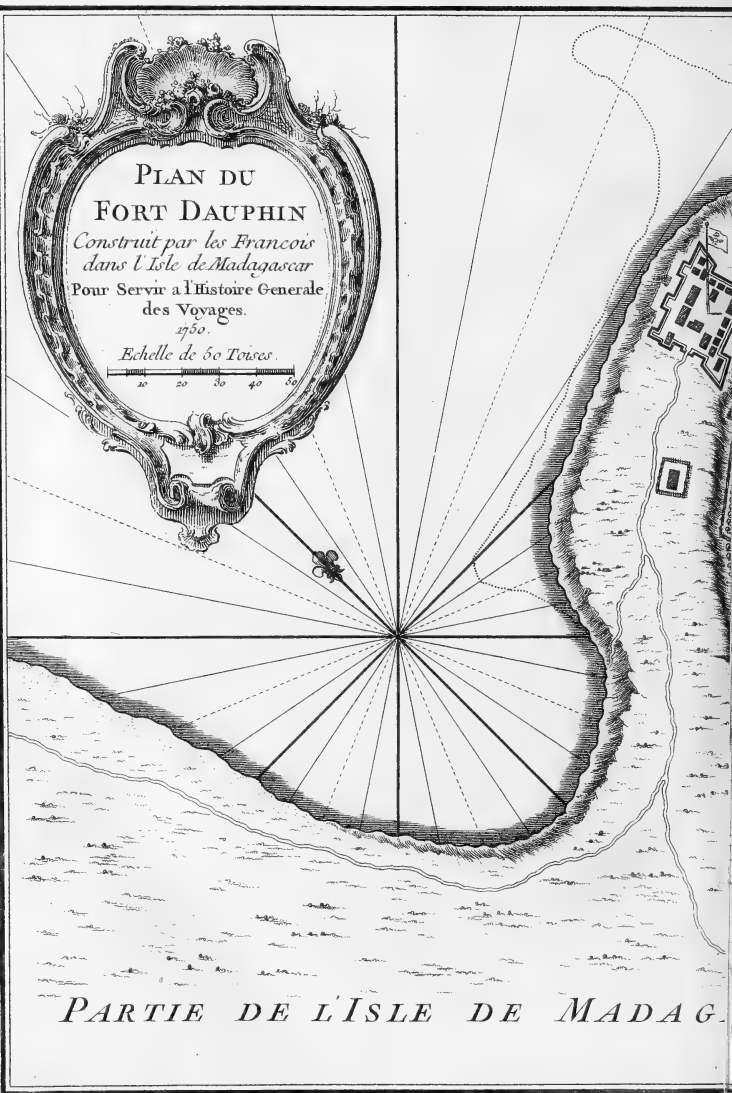
(1) Le Chef se nommoit *Ricaut*, Capitaine de Marine, & l'octroi étoit pour dix ans. Le premier Navire parti de France au mois de Mars, & commandé par le Capitaine *Cocquet*, se nommoit le *Saint Louis*. Le Sieur *Pronis*, qui commandoit les François de l'Etablissement, jeta les fondemens du Fort Dauphin, dans un lieu nommé *Tolonharen*. Voyez la Relation de *Flacour*, pages 203 & suivantes.

(2) Il étoit parti de France en 1648. Nous avons de lui une Histoire de l'Isle de Madagascar, publiée à Paris en 1661, avec une

Relation des principaux événemens qui sont arrivés dans l'Etablissement François jusqu'en 1654, & celle même de sa route. On n'apprend point dans cet Ouvrage qu'il ait péri sur mer; l'on y voit au contraire son retour. Mais quoi qu'on ne puisse lui refuser un rang entre les Voyageurs, la nature de son Ouvrage lui donne moins droit à ce titre qu'à celui d'Historien. Aussi n'entrera-t-il dans ce Recueil que pour enrichir la Description de Madagascar par ses observations, & pour y faire figure un moment par quelques circonstances de son Journal

qui

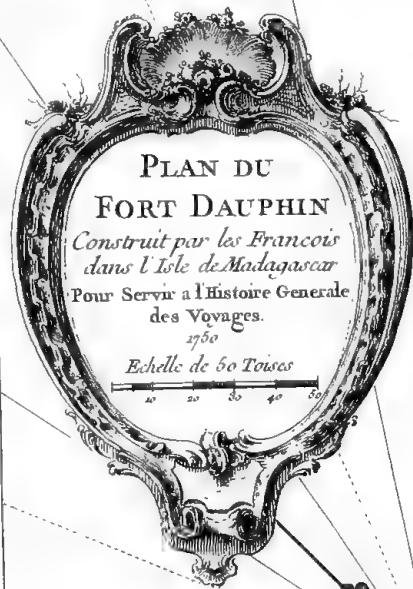




PARTIE DE L'ISLE DE MADAG.



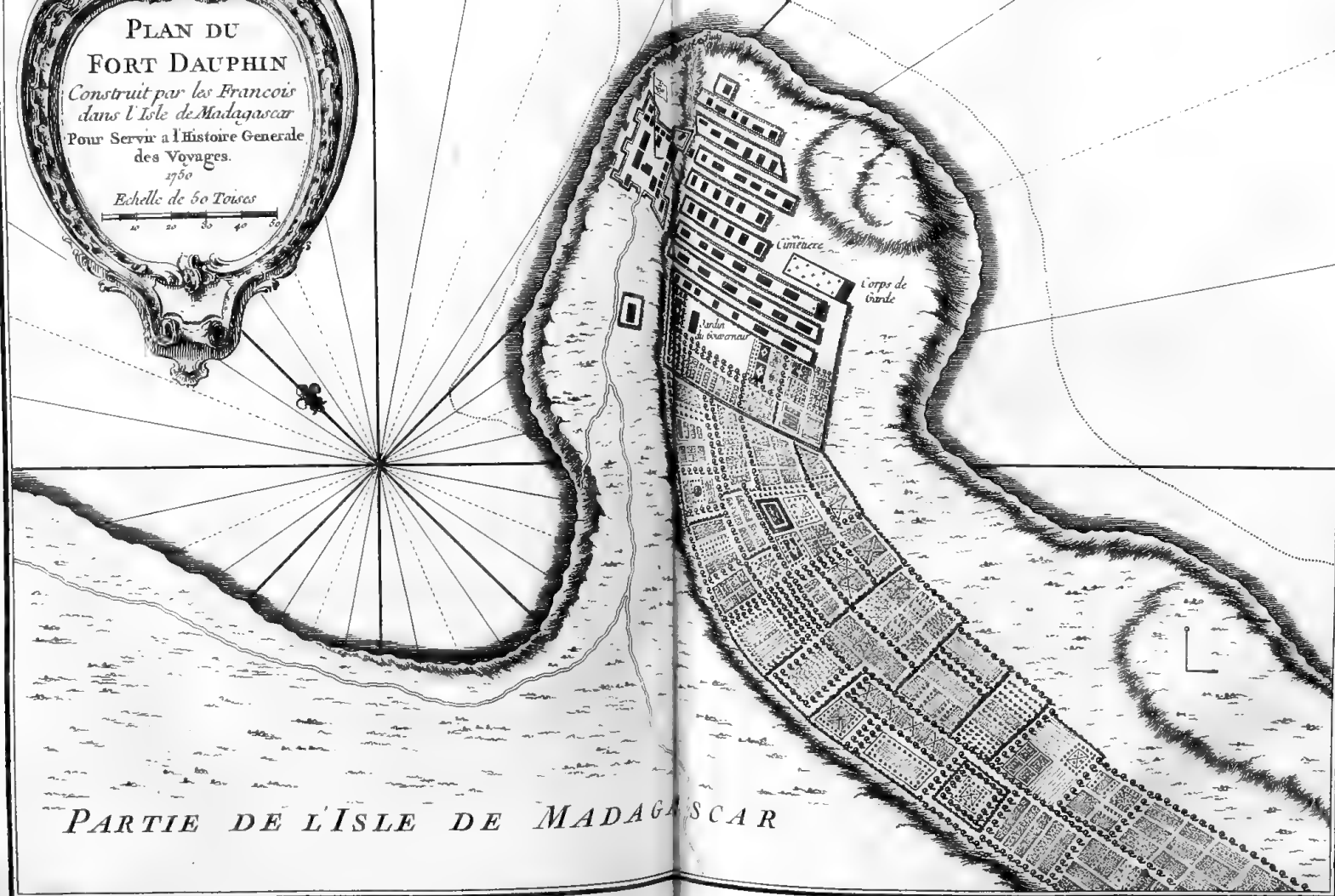




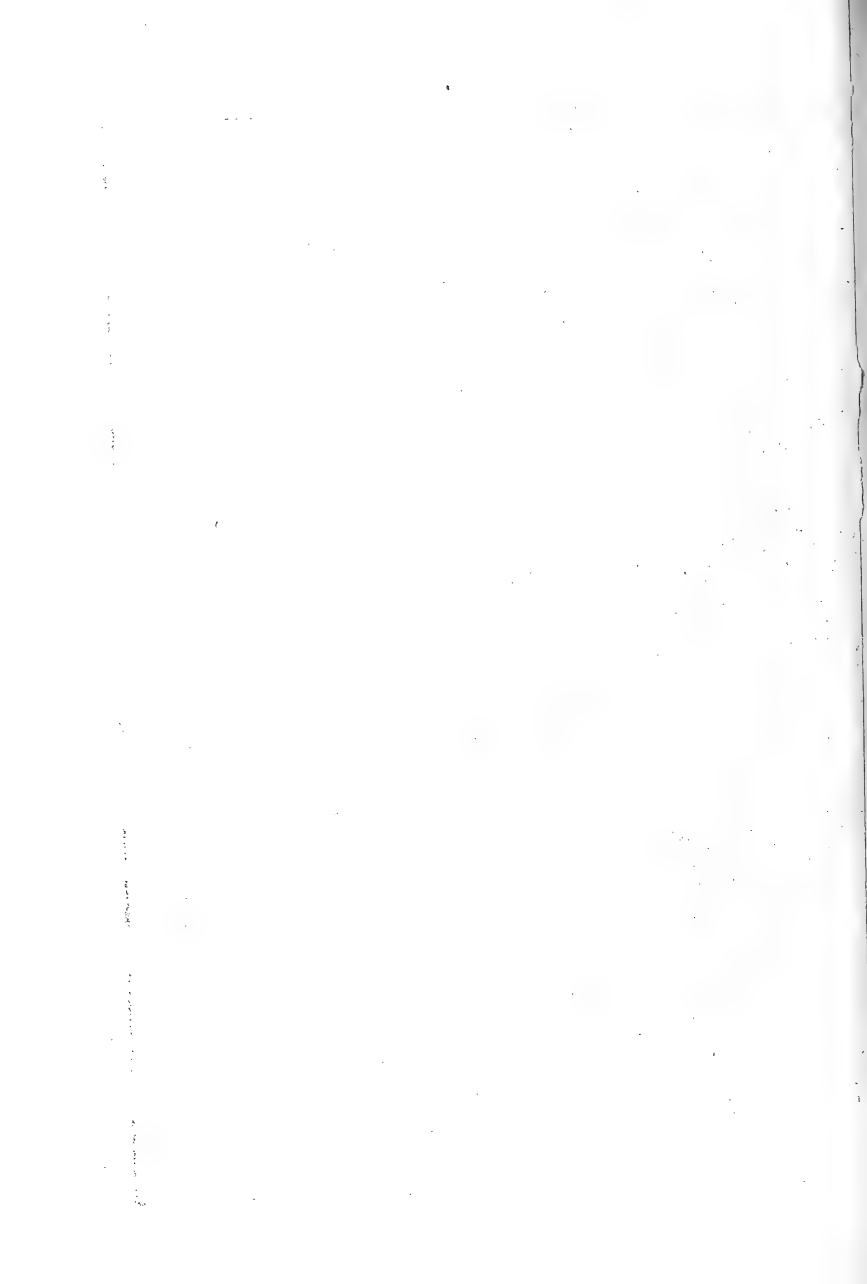
PLAN DU
FORT DAUPHIN
*Construit par les François
dans l'Isle de Madagascar
Pour Servir à l'Histoire Générale
des Voyages.*

1760
Echelle de 60 Toises

10 20 30 40 50



PARTIE DE L'ISLE DE MADAGASCAR



qui font une anse de sept lieues de tour, sur une petite langue de terre nommée Tholanhare. La côte est fort élevée dans cette partie de l'Isle, & divisée par plusieurs baies si semblables, que sans le secours de deux rochers, qui se présentent à un quart de lieue du rivage, il seroit difficile de reconnoître le Fort. Mais la vue de cette côte est agréable. Ses arbres, qui s'élevent beaucoup, sont toujours revêtus de verdure, s'ils n'en sont dépouillés par une vieillesse de quatre ou cinq cens ans, ou par le feu du ciel qui y tombe souvent avec des éclats terribles. Le Fort portoit le nom de *Fort Dauphin*. Dans le plan de son érection, il devoit être carré. Il avoit au Nord deux petits bastions de cailloux sur le roc, qui commandoient un port, ou plutôt un bassin, capable de recevoir seulement quatre Vaisseaux. L'enceinte du reste de la place n'étoit que de pieux, de la grosseur du bras, dont le tour avoit été réduit à cent cinquante pas de long & six vingts de largeur. La principale porte regardoit l'Occident, & une petite plaine qui formoit une perspective agréable. L'autre regardoit l'Orient & la mer. On avoit élevé, dans l'enceinte, une Chapelle de planche, qui pouvoit contenir quatre cens personnes. La maison du Gouverneur, qui étoit du même côté, n'étoit pas bâtie plus magnifiquement. Mais on avoit employé, pour la construction de la cuisine & du magasin, les plus gros morceaux de pierre qui s'étoient trouvés autour des roches. Le corps-de-garde, & douze cases, pour le logement des soldats & des domestiques, étoient de pieux & de joncs. Tous ces édifices n'avoient, pour toits, que des feuilles. Cependant on voyoit les fondemens d'une maison qui devoit être de pierre de taille, & qui étoit destinée pour loger le Gouverneur. Son jardin, qui étoit à la principale porte du Fort, offroit des melons de toutes les especes, des concombres, de la chicorée, des laitues, des choux & des poix. De l'autre côté se présentoient cinquante cases, avec leurs jardins. Au centre étoit la maison des Missionnaires, une Chapelle, & un Seminaire de jeunes Nègres, pris à la guerre ou donnés volontairement.

Dans le dernier Vaisseau que le Maréchal de la Meilleraie avoit fait partir, le Capitaine, qui se nommoit *Kerkadiou*, n'avoit d'autorité que sur l'équipage. Un Chef de Colonie y commandoit quatre-vingt passagers; & le Missionnaire, nommé *M. Etienne*, y avoit vingt hommes à ses gages. Ils aborderent à Madagascar vers la fin du mois de Septembre 1663; & quelques-uns des passagers, mécontents de leur Chef, le quitterent pour se ranger sous les ordres du sieur de *Chamargou*, alors Gouverneur du Fort Dauphin, à qui *M. de la Meilleraie* envoyoit une nouvelle commission. Les anciens François n'étant plus qu'au nombre de soixante-dix, *Chamargou* ne rejeta pas ceux qui s'offrirent à lui; & ses provisions le mettant en état de faire mieux subsister ses gens, cette raison lui en attira beaucoup d'autres. Ainsi le Chef de la colonie, à qui il en resta fort peu, se vit forcé de renoncer à l'établissement dont il avoit formé le projet, & de reconnoître pour supérieur un Officier dont il ne devoit pas dépendre.

Avant l'arrivée de ce Vaisseau, les Grands d'une partie de l'Isle, qui avoient été soumis anciennement par la force des armes, se dispensoient d'apporter au Fort Dauphin les tributs qu'on leur avoit imposés. La puissance des François, qu'ils voyoient réduits presque à la moitié du premier nombre & fort défunis entr'eux, ne leur paroissoit plus capable de les tenir en bride. Mais lorsque

Vaisseau du Maréchal de la Meilleraie.

Chamargou ;
Gouverneur du
Fort Dauphin.

Usage qu'il faisoit
de son autorité.

INTRODUC-
TION.

Courfes de di-
verfes troupes
Françoifes.

Chamargou fe trouva fortifié par des fecours auxquels il ne s'étoit pas attendu, il fit lever les tributs dans les Provinces de *Fangatterre* & de *Mandererei*. Ceux qui furent trop lents à le fatisfaire fe virent enlever leurs troupeaux. Le Miffionnaire même, fous prétexte de prendre une parfaite connoiffance du pays, eut la liberté de mêler, aux troupes du Gouverneur, quelques-uns de fes gens qui participoient au butin. La mort du Chef de colonie acheva d'affermir l'autorité de Chamargou. Pour éteindre entièrement les divifions, il prit le Lieutenant de cette petite troupe pour le fien. Alors, ne trouvant autour de lui que de l'obéiffance, il envoya trente hommes en courfe, depuis les Matatanes jufqu'à la baie de Saint Auguftin, qui en eft à quatre-vingt lieues; & dans l'efpace de deux mois toute cette étendue de pays fut foumife. La Cafe, dont la valeur fera célébrée dans la Relation de Rennefort, fut envoyé d'un autre côté avec vingt foldats, pour reconnoître l'Ifle, foixante lieues plus au Nord que les Matatanes. Quarante des anciens François obtinrent un Commandant, pour aller jufqu'à l'extrémité de l'Ifle qui regarde l'Afrique, c'eft à-dire, plus loin qu'on n'avoit encore pénétré; dans l'efpérance d'y trouver, avec quantité de beftiaux, des aiguemarines, des émeraudes & des rubis. On ne voyoit aucune raifon de craindre que des expéditions fi propres à repandre la gloire de la Nation, puffent affoiblir le centre de fa puiffance, lorsqu'il n'avoit plus d'ennemis voifins, & que l'abondance y reugnoit par les tributs de deux cens mille hommes, qui regardoient comme une faveur, dans leur propre pays, que cent foixante aventuriers ne leur ôtaffent pas la vie. Ainfi, le Fort Dauphin jouit quelque tems d'une tranquillité profonde. Le Miffionnaire, perfuadé que le regne de la paix eft celui de l'Evangile, jugea qu'il étoit tems de penfer à l'exercice de fon miniftère. Mais l'impétuofité d'un zele mal entendu devint également funefte à l'établiffement des François & à celui de la Religion.

Hiftoire de Dian
Manangue.

Un Grand de l'Ifle, nommé *Dian Manangue*, s'étoit rendu redoutable aux Infulaires par la protection des François, qui avoient cru fe fortifier en augmentant la puiffance d'un de leurs tributaires. Il commandoit, le long de la riviere de Mandererei; fur l'étendue de pays qui eft entre la Province d'Anoffy, où les François avoient leurs principales forces, & les Etats de plufieurs Grands qui avoient été foumis à l'Oueft & au Sud. Les fecours du Fort ayant animé fes troupes, tout avoit fléchi fous fes armes. Il paffoit, parmi les Infulaires mêmes, pour le plus vaillant & le plus fpirituel de tous leurs Princes. Cette opinion, qui étoit généralement répandue, fit juger au Miffionnaire que la conversion d'un homme fi refpecté, feroit un exemple qui entraîneroit du moins celle de tous fes fujets. La langue françoife, que Dian Manangue entendoit fort bien, rendant fon inftruction facile, il fut appelé au Fort Dauphin par le Gouverneur, à qui le Miffionnaire avoit fait approuver fon defsein. Il fe hâta d'obéir à cet ordre; & fe croyant invité à quelque délibération de guerre, il offrit joieufément toutes fes forces au fervice des François. Le Gouverneur l'affura qu'il n'avoit pas de meilleurs amis, & qu'ils vouloient lui en donner une nouvelle preuve en fe rendant utiles à fon bonheur, comme ils avoient contribué à fa puiffance & à fa gloire. Sur cette ouverture, le Miffionnaire lui parla de la Religion Chrétienne, & le conjura, en l'embraffant, de prendre part avec eux à la félicité qu'elle promettait. Cette

Son caractère.

On veut le con-
vertir au Chri-
tianifme.

proposition lui causa d'autant plus d'étonnement qu'elle lui parut méditée. Il répondit néanmoins, avec douceur, qu'il laisseroit aux personnes de sa dépendance, & même à ses enfans, la liberté d'embrasser le Christianisme; mais que pour lui-même, il ne pouvoit quitter ses femmes & sa maniere de vivre. Le Missionnaire lui déclara que les François n'avoient pas de plus grands ennemis que ceux du véritable Dieu, & que s'il refusoit leur Religion, non-seulement ils ne vouloient plus d'alliance avec lui, mais qu'ils lui enleveroient toutes ses femmes. Dian, ébranlé de cette menace, demanda quinze jours pour délibérer. Ils lui furent accordés; mais il ne parut point à l'expiration de ce terme. Le Gouverneur l'ayant fait appeler sous un autre prétexte, avec la précaution d'engager sa parole pour la sûreté de sa personne, il ne balança point à se rendre au Fort. Le Missionnaire renouvela inutilement ses sollicitations. De part & d'autre, on s'étoit contenu dans les bornes de l'amitié. Cependant les réponses d'un homme intrepide, qui n'avoit fait que se confirmer depuis quinze jours dans sa résistance, commencèrent à causer quelque allarme au Gouverneur. Il tira le Missionnaire un peu à l'écart, pour lui dire qu'étant armé d'un pistolet, il alloit casser la tête à cet opiniâtre, M. Etienne condamna ce dessein. Mais Dian étoit trop rusé & trop soupçonneux pour ne pas entrevoir le peril dont il étoit menacé. Il changea insensiblement de langage; & par quelques objections auxquelles le Missionnaire n'eut pas de peine à répondre, il le disposa sans affectation à regarder ce changement comme un miracle de la grace. Le Gouverneur s'applaudit de sa modération. Enfin l'on ne se quitta, qu'après être convenus du jour auquel Dian devoit être baptisé chez lui.

INTRODUC-
TION.
Comment il
s'en défend.

Adresse avec laquelle il s'engage.

Il retourna plein d'inquiétude au pays des Machicores, qui est à vingt-cinq lieues du Fort Dauphin. Un de ses fils, qui avoit reçu le baptême, s'apercevant de son trouble & n'ignorant pas que le Missionnaire devoit venir dans peu de jours, fit le voyage du Fort pour demander que la cérémonie fût différée. Malheureusement le zèle l'emporta sur la prudence. M. Etienne, accompagné seulement d'un Clerc, d'un autre François & de six Nègres qui portoient les ornemens sacerdotaux, se rendit chez Dian Manangue. Il y fut reçu civilement. Mais on lui fit comprendre qu'il s'étoit livré à des espérances trompeuses. Il employa inutilement pendant quelques jours les prières & les exhortations. Enfin dans l'importement de sa charité, sa prudence l'abandonna jusqu'à déclarer la guerre à celui qu'il vouloit convertir. Dian, plus modéré en apparence, protesta qu'il perdoit l'amitié des François avec beaucoup de regret, mais qu'il lui étoit impossible de les satisfaire. Il pria le Missionnaire, qui se disposoit à partir, de prendre encore un repas chez lui, affectant toujours un respect mêlé de crainte, qui sembloit laisser encore quelque espérance de sa conversion. M. Etienne, aussi imprudent dans sa confiance que dans ses menaces, se rendit à cette invitation. Les viandes qu'on lui offrit étoient infectées d'un poison si subtil, que son Clerc en mourut trois heures après le festin. Pour lui & l'autre François, Dian Manangue, impatient de les retrouver en vie, les fit assommer tous deux à coups de bâton.

Il empoisonne le Missionnaire.

Une action si barbare lui ôtant toute espérance de se reconcilier avec le Gouverneur, il ne pensa plus qu'à finir cette tragedie par l'entiere destruction des François. On attendoit incessamment le retour des quatre hommes qui

Il fait massacrer quarante François.

INTRODUCTION.

étoient sortis du Fort. Ce fut sur eux qu'il tourna ses premiers coups. Après avoir communiqué sa fureur à son beau-frère, qui se nommoit *Lavarangue*, il le fit avertir, par ses espions, du jour où ce corps de François entra sur ses terres. Ils allerent camper sans défiance à une lieue de sa demeure. Là s'étant amusés à cueillir des cannes de sucre, qu'ils lierent autour de leurs fusils, ils furent attaqués par les gens de Lavarangue & massacrés jusqu'au dernier. On n'apprit ce triste événement, au Fort, que par le recit d'un Portugais, seul de la Nation parmi les François, qui s'étoit sauvé heureusement du carnage.

Ceux du Fort entreprennent de le punir.

L'état où le Gouverneur se trouvoit réduit par la perte de quarante hommes, ne l'empêcha pas de s'armer généreusement pour les venger. M. *Mannier*, Missionnaire, qui restoit seul de sa profession après la mort de M. Etienne (3), déploya le drapeau militaire, & prit l'office de le porter. Trente François, soutenus d'un petit nombre de Nègres fidèles, marcherent aussi-tôt vers la résidence de leur ennemi. Chamargou, qui se mit à leur tête, avoit espéré de le surprendre. Mais dans l'attente du coup qui le menaçoit, il avoit déjà rassemblé quatre mille hommes, & s'étoit posté aux environs de son *Donac* (4), après les avoir divisés en plusieurs troupes. Chamargou occupa le donac, plaça des sentinelles & fit faire une garde régulière. Au commencement de la nuit, Dian faisant feu pour feu & répondant aux coups de fusil des sentinelles, avec des armes de même espèce, qu'il avoit eues des François, s'approcha du donac & le fit environner. Il profita de l'obscurité, qui empêchoit nos gens de sortir dans la crainte de quelque piège, pour faire jeter des tisons embrasés sur un toit couvert de feuilles sèches, où les François ne pouvoient se garantir des flammes, qu'en se précipitant dans les zagaies de ses troupes. Cependant le feu ne prit pas, & la pointe du jour qui survint fit retirer les assiégeans. Chamargou se tint dans le donac. Mais ayant besoin d'eau & de vivres, il fit sortir quatre François avec quelques Nègres. Dian, dont rien n'égalait la vigilance, surprit ces quatre hommes & les massacra. Ensuite se faisant suivre de vingt de ses fusiliers & de trois cens Nègres armés de zagaies, il se présenta aux sentinelles & les poussa jusqu'au donac, où il tua quatre autres François.

Danger auquel ils sont eux-mêmes exposés.

Ils tombent dans une funeste extrémité.

Le Gouverneur comprit trop tard qu'avec ce qui lui restoit de monde, il ne pouvoit soutenir les efforts de quatre mille hommes, aguerris par les leçons mêmes des François, sous lesquels ils avoient long-tems appris à combattre. Il résolut de retourner au Fort Dauphin. Comme il falloit passer la rivière de Mandererei, il en suivit le bord, pour trouver un gué. Dian qui l'observoit, quoiqu'un reste de ménagement l'empêchât de s'approcher à découvert, se hâta de traverser la même rivière, & se couvrit des bois, pour faire autant de chemin que les François sur la rivière. Un matin à la pointe du jour, tandis qu'ils étoient à sonder le gué, il parut à l'autre bord, vêtu du surplis du Missionnaire & son bonnet carré sur la tête. Les François qui lui virent étendre son armée sur le bord de la rivière, pour s'opposer à leur passage, abandonnerent une entreprise si dangereuse. Ils camperent dans une

(3) L'un & l'autre étoient de la Maison de S. Lazare de Paris.

(4) C'est le nom que les Insulaires donnent aux Palais de leurs Princes.

petite plaine, où leur unique ressource étoit d'espérer encore que leurs ennemis n'oseroient les attaquer ouvertement. Mais ce camp auroit été leur tombeau, si le Ciel ne les eût secourus par d'autres voies.

Il y avoit dans l'Isle un François, nommé *le Vacher de la Cafe*, dont les aventures méritent d'être publiées, en faveur de son courage extraordinaire & du service qu'il rendit dans cette occasion à l'établissement de Madagascar. Il s'étoit embarqué en 1656, sans autre motif que de voir le monde, dans un Vaisseau qui faisoit le voyage de cette Isle, pour M. le Maréchal de la Meilleraie. A son arrivée, les François du Fort Dauphin, qui étoient en fort petit nombre, se trouvoient exposés à quantité d'insultes de la part de leurs voisins & de leurs tributaires. Mais lorsqu'ils se virent fortifiés par les secours du Vaisseau, ils s'animerent à la vengeance, autant pour l'intérêt de quelques Grands qui leur avoient été fidèles, que pour celui de leur propre gloire & pour la conservation du Fort. La Cafe eut son quartier chez *Dian Rafisatte*, Prince d'*Amboulle*. Il seroit trop long de raconter tous ses exploits. Son coup d'essai fut de tuer *Dian Ramael*, Prince de *Mandarerei*, qui venoit brûler *Amboulle* à la tête de quinze mille hommes. Bientôt après, il vainquit dans un combat singulier, avec les armes du pays & à la vue de deux armées, *Dian Dalax*, allié de *Ramael*. Ensuite les Princes des *Caramboulès* & des *Mahaphales*, à la pointe méridionale de l'Isle, & ceux d'*Anossy* ayant pris les armes contre divers amis des François, il marcha contre eux, il les défit dans un combat, il enleva leurs familles & un grand nombre de leurs sujets, qu'il envoya aux Commandans du Fort Dauphin, par l'ordre desquels ils furent tués tous à coups de zagaie. On excepta néanmoins quelques enfans de Princes, deux desquels furent conduits en France à M. de la Meilleraie, qui en fit élever un entre ses Pages. On l'a vu depuis Gentilhomme de M. le Duc de Mazarin, sous le nom de *Panola*; & s'étant marié à Paris, il étoit en 1684 Officier d'Infanterie dans l'Isle Sainte Marguerite.

Les victoires de la Cafe continuèrent avec beaucoup d'éclat, & ce fut alors que la puissance de *Dian Manangue*, qui ne regnoit auparavant que vers la frontière, au Midi d'*Anossy*, s'accrut tout-d'un-coup par le présent que les François lui firent de leurs conquêtes. Mais *Chamargou*, qui étoit déjà Gouverneur du Fort Dauphin, ne put voir sans jalousie la distinction dont un simple aventurier jouissoit parmi les Insulaires. La Cafe fut reçu froidement à son retour; & ni ses importans services, ni sa conduite, qui étoit capable de concilier aux François toute la Nation, ni l'intelligence de la langue Madecasse, qu'il avoit acquise en peu de tems, ne purent lui faire obtenir le moindre emploi. Son mécontentement fut égal à l'injure. *Dian Rafisatte*, qui en fut informé, & qui le regardoit comme son défenseur & son ami, demanda qu'il lui fût renvoyé. Il fit même valoir la nécessité de punir un Grand du pays, qui s'étoit emporté en injures contre les François. Le refus du Gouverneur déterminâ la Cafe à quitter le Fort, avec cinq François & trois cens Nègres qui s'attachèrent à sa fortune. Cependant, pour ôter à sa fuite l'air d'une odieuse défection, il commença par soumettre l'ennemi des François, qu'il contraignit de payer au Fort Dauphin un tribut annuel de cent onces d'or, deux cens bœufs & trois cens paniers de racine. Ensuite il se rendit à la Cour de *Dian Rafisatte*, qui lui donna sa fille. Cette Princesse,

INTRODUC-
TION.

Histoire de *Le Vacher de la Cafe*.

Ses grandes qualités & ses exploits militaires.

Prince Nègre marié à Paris.

La Cafe est mécontent du Gouverneur du Fort Dauphin.

Il épouse une Princesse Nègre.

INTRODUCTION.

nommée *Dian Nong*, n'avoit pas peu contribué aux empressements, que son pere avoit marqués pour le retour de la Case. Après la mort de Ralifatte, qui arriva plutôt qu'on ne s'y attendoit, elle fut déclarée Souveraine d'Amboulle par l'autorité de son amant.

Chamargou veut
le faire assassiner.

Cependant Chamargou, dont cet événement ne fit que redoubler la haine, envoya quelques gens affidés pour tuer la Case & les cinq François qui l'avoient suivi. Ces assassins en surprirent un, qu'ils massacrèrent; mais les autres se tinrent sur leurs gardes. Bientôt les Grands des Provinces que la Case avoit vaincus, apprenant qu'il étoit réduit lui-même à se délier des François, reprirent leur indépendance. Le soin du tribut fut abandonné; & les François, obligés de reprendre les armes, n'eurent obligation qu'à Dian Manangue de la conservation de leurs conquêtes. La Case, toujours affectionnée à sa Patrie, & fâché du préjudice qu'ils se causoient volontairement par leurs divisions, prit le parti de se rendre au Fort Dauphin, dans la résolution de se soumettre au Gouverneur, & de s'engager tout à la fois à payer le tribut & à le faire payer par ses voisins. Mais Chamargou ayant fait tuer à coups de pistolets, dans une revue, quatre François qu'il accusoit de conspiration, la Case entendit le bruit des coups; & dans la crainte du même sort, il se retira au milieu de trois cens Nègres dont il avoit composé sa garde.

Tranquillité de
la Case dans sa
Souveraineté.

Chamargou est
tenté de violer
son devoir.

Embarras où il
tombe.

Vers le même-tems, un Officier François nommé *du Rivau*, qui avoit partagé le commandement du Fort, s'embarqua dans un Vaisseau Hollandois, qui avoit pris des rafraîchissemens à Madagascar & qui faisoit voile pour Batavia. Ainsi le pouvoir absolu étant demeuré entre les mains de Chamargou, la Case crut sa reconciliation plus difficile que jamais. Il se renferma dans sa souveraineté d'Amboulle, où il mena une vie tranquille, tandis que les François accablés de maladies dans leurs habitations, virent continuellement diminuer leur nombre. Ils étoient réduits à moins de quatre-vingt, lorsque le Capitaine *Hugo*, envoyé secrètement par M. Fouquet, parut avec sa fregate (5). Suivant ses ordres secrets, il proposa au Gouverneur d'abandonner les intérêts de M. le Maréchal de la Meilleraie, & de s'unir à lui pour s'emparer de Madagascar au nom du Sur-intendant. Mais Chamargou eut assez d'honneur pour rejeter ses offres. Il comptoit de recevoir du Maréchal des secours qui ne pouvoient être éloignés; & son zèle lui ayant fait découvrir que Hugo cherchoit à gagner les soldats du Fort, il prit des mesures qui l'assurèrent de leur fidélité. L'état de la Colonie n'en fut pas moins languissant. Les tributs venoient avec lenteur. Divers pays, où Dian Manangue avoit ordre de le lever, étoient ruinés par les guerres que les François y avoient portées pendant vingt ans. Les fortes contributions devoient venir des Provinces voisines d'Amboulle; mais le différend de la Case avoit rendu les Princes plus indépendans: & la prudence ne permettoit pas de les attaquer, dans la crainte qu'il n'en prît ombrage. Enfin la difficulté devint si grande pour les subsistances, que Chamargou délibéra d'abandonner le Fort, & de se rendre avec toutes ses forces dans les terres de Lavarangue, Prince d'une Partie occidentale de l'Isle où les vivres sont en abondance, & beau-frere de Dian Ma-

(5) On a remarqué qu'elle se nommoit l'*Aigle noir*, & qu'elle avoit changé de nom.

nangue. Il lui fit proposer une alliance avec les François. Mais Lavarangue répondit qu'il ne traitoit qu'avec des Souverains, & qu'ayant appris que les François avoient un Roi dans leur pays, il étoit disposé à s'embarquer dans ses canots pour aller faire alliance avec lui. L'Auteur observe agréablement, que si ce Prince Nègre eut pû traverser ainsi trois mille lieues de mer, aborder au Havre de Grace, & remonter la Seine jusqu'au pied de la galerie du Louvre, la pompe des plus magnifiques Ambassades n'auroit pas été comparable à la singularité de cette aventure.

Telle étoit la situation des François du Fort Dauphin, à l'arrivée de Kercadiou. Ce sage Officier, qui connoissoit la Case, avoit commencé par ménager son rappel & sa reconciliation avec le Gouverneur. Ensuite, pour lui donner occasion de mériter sa grace par de nouveaux services, on l'avoit envoyé en parti vers le Nord de l'Isle, à la tête de vingt François. Kercadiou étoit retourné en France; & c'étoit pendant l'absence de la Case, qu'étoit arrivé le meurtre du Missionnaire & des quarante François. Le Gouverneur, en partant du Fort pour marcher à la vengeance, lui avoit fait porter par quelques Nègres l'ordre de le venir joindre. Ils l'avoient rencontré dans son retour, au milieu de cinq mille Esclaves & de quinze mille bêtes qu'il avoit enlevées.

Ce brave guerrier n'eut pas plutôt reçu ordre de Chamargou, que laissant dix François & des Nègres pour conduire ses prises, il ne pensa qu'à s'avancer à grandes journées vers la résidence de Dian Manangue. En chemin, il rencontra d'autres coureurs, qui venoient l'avertir de l'extrémité où ses camarades étoient réduits. Il marchoit avec dix François, & mille Nègres accoutumés à vaincre sous ses ordres. Rien ne peut-être comparé à sa diligence. Il joignit Chamargou, dans la petite plaine où il s'étoit campé le même jour. Il le pria de tenir l'arrière-garde; & marchant droit à la rivière, dont Dian Manangue occupoit le bord, il entra le premier dans l'eau en faisant feu sur les ennemis. La terreur de son nom eut plus d'effet que la force, pour leur faire abandonner la rivière. Il la passa. Comme la nuit approchoit & qu'elle pouvoit lui dérober Dian Manangue, il poursuivit avec vigueur un gros de Nègres où il le croyoit renfermé. *Razabel*, favori de ce perfide, eut la hardiesse de faire front, & lui donna aux dépens de sa vie le tems de se sauver. Les ténèbres ayant forcé la Case d'interrompre sa poursuite, il rejoignit le lendemain Chamargou, qui avoit passé la rivière, & l'escorta d'un air triomphant jusqu'au Fort. Peu de jours après, les dix François, qu'il avoit laissés à la garde des prises, arrivèrent avec des restes peu considérables d'un si grand butin, parce qu'ils étoient tombés à leur retour dans une troupe de fuyards, qui leur en avoient enlevé la meilleure partie.

De cent soixante-dix François qui se trouvoient dans l'Isle après le départ de Kercadiou, quarante, massacrés par Lavarangue, trois, empoisonnés ou assommés par Dian Manangue, huit, tués en courant à la vengeance, & douze, morts de maladie, laissoient de pitoyables restes qui avoient besoin de fatigue & de précaution pour se conserver. Si l'on excepte *Dian Nong*, Princesse d'Ambouille, *Dian Romoufaie*, Prince de *Lanceaux Gallions*, & quelques Matatanois, tous les Insulaires qui connoissoient les François étoient leurs ennemis déclarés. La réputation de la Case, que les Naturels appelloient

INTRODUC-
TION.

Plaisante idée
d'un Prince Nè-
gre.

La Case est rap-
pelée au Fort.

Effets singuliers
de son courage.

Il sauve Cham-
argou & un
corps de Franç-
çois.

Décadence de
la Colonie Franç-
quoise.

INTRODUCTION.

Dian Pouffe, du nom d'un ancien Conquerant de leur Île, valoit autant qu'une armée; mais il auroit fallu plusieurs Héros de la même valeur, parce que les attaques se préparoient de plusieurs côtés. *Dian Manangue* animoit l'Île entière contre les François; & le désespoir de se reconcilier jamais avec eux, l'ayant déterminé à se perdre ou à les détruire, il faisoit profession de ne plus reconnoître pour son pays & sa résidence, que le terrain où ses troupes étoient campées. Il surprenoit les sentinelles. Il venoit enlever les bestiaux jusqu'à la porte du Fort.

La Case pour-
soit *Dian-Manangue*.

Dans une extrémité si pressante, *Chamargou* fit réparer ses clotures, & miner de la pierre de roche, pour se bâtir une maison capable de défense. La Case, qu'il ne put se dispenser de revêtir enfin de la qualité d'Enseigne du Fort & de Commandant des troupes, se mit à la tête de trente François & d'un corps de Nègres, pour chercher *Dian Manangue* & le pousser dans toutes ses retraites. Il suivit les traces jusqu'aux *Matatanes*, où il se fortifia de cinq cens Sujets de *Dian Ramahaie* & de *Dian Ramahirac*, qui s'étoient maintenus dans l'alliance des François. Mais *Dian Manangue*, qui connoissoit mieux que lui toutes les routes, ne le vit pas plutôt éloigné du Fort, qu'il trouva le moyen de s'en rapprocher. Il y resserra les François dispersés; & sans la crainte du canon, qui le força de se retirer, il ne leur auroit laissé que le chemin de la mer pour ressource. En se retirant même, il enleva mille bœufs que la Case avoit laissés en dépôt dans sa marche, & six cens autres bêtes que le Gouverneur tenoit en réserve au Fort de *Mananbare*, sous la garde d'un Lieutenant & de deux cens Nègres. Tant d'infortunes réduisirent la garnison du Fort au désespoir. Quelques-uns osèrent s'emporter contre la mémoire du Missionnaire, auquel ils reprochoient toutes leurs disgrâces. *M. Manier*, qui avoit porté l'étendard avec si peu de succès, se vit obligé de prendre la défense de son compagnon, & de soutenir publiquement que le reste des François ne devoit leur conservation qu'aux prières de ce Martir. Il menaça d'excommunier ceux qui manqueroient de respect pour son nom, & le Gouverneur joignit la menace d'une rigoureuse peine à celle des censures Ecclésiastiques. Ces défenses produisirent une modération forcée, qui changea le chagrin en un poison mortel. Plusieurs en moururent, autant que de maladie & de misère. *Maison Blanche*, Lieutenant du Fort *Dauphin*, fut de ce nombre.

Désespoir de la
garnison du Fort.

Elle doit son
salut à La Case.

Tous les autres s'attendoient au même sort, lorsqu'une faveur peu espérée du Ciel ramena la Case avec cinq mille bêtes. Les transports de joie furent proportionnés à l'excès de la consternation. Un secours si nécessaire fit regarder encore une fois ce brave homme comme le libérateur de la Colonie.

Cependant *Chamargou*, qui ne pouvoit surmonter les mouvemens de sa jalousie, prit bientôt la résolution de l'engager dans un autre cours; moins pour chercher *Dian Manangue*, à qui ses ruses & la connoissance du pays suffisoient toujours le moyen de se dérober, que pour confirmer dans l'alliance des François un grand nombre de Princes dont il menaçoit de brûler le pays. Mais la mort du Maréchal de la Meilleraie, & l'arrivée du premier Vaisseau d'une nouvelle Compagnie, changerent tout-d'un-coup les intérêts & les dispositions (6).

(6) Tout ce détail est tiré des *Avant-propos* de *Rennafort*, comme nécessaire à l'éclaircissement de son voyage.

C'est

C'est l'Histoire de cet événement, qui fait le principal sujet de la Relation de *Souchu de Rennefort*. Il fit le voyage de Madagascar en qualité de Secrétaire d'un nouveau Conseil qui avoit été créé pour cette Isle, sous le titre de Conseil de la *France Orientale*, & dont le Président étoit M. de Bausse, frere uterin de M. de Flacour, Directeur général de l'ancienne Compagnie. Son ouvrage fut publié à Paris en 1687, in 4°. chez *Seneuze & Hortemels*; avec un avis de ces deux Libraires, qui porte qu'on s'est trompé au titre, & qu'au lieu d'*Histoire des Indes Orientales*, on doit dire *Memoires pour servir à l'Histoire des Indes Orientales*; ce qu'il ne faut entendre néanmoins que de la seconde partie, qui contient, entre diverses expéditions, un voyage à Surate & dans l'Isle de Ceylan. En général, Rennefort étoit homme d'esprit, & d'un caractère assez judicieux. Sa moderation paroît jusques dans ses plaintes; quoique le sujet n'en pût être plus important, puisque son honneur & sa fortune y étoient intéressés. Il écrit avec plus de correction & de goût que la plupart des Voyageurs. C'est dans ses propres termes qu'on va représenter le plan d'une entreprise, qui auroit eu plus de succès, si ses représentations & ses offres lui eussent fait accorder plus de part à l'exécution.

INTRODUC-
TION.
Caractère de
l'Auteur.

§. I.

Préparatifs du voyage & Navigation de la Flotte Française.

RENNEFORT.

1665.

Formation d'une
Compagnie des
Indes Orienta-
les.

LA France étant devenue tranquille, après la paix des Pyrenées, par le mariage de Louis XIV & par la naissance d'un Dauphin, les Chefs de l'administration, qui avoient enfin reconnu par l'exemple des Etats voisins, combien les voyages de long cours & le Commerce étranger contribuent à l'abondance & à la prospérité d'une Nation, obtinrent du Roi, par une Déclaration du mois de Mai 1664, l'Etablissement d'une Compagnie Française pour le Commerce des Indes Orientales. M. Colbert, qui avoit formé le plan de cette entreprise, se reposa du détail sur un Secrétaire du Conseil, qui fut établi comme premier Syndic à la tête de neuf célèbres Négocians. Ces dix premiers Syndics s'affocierent à quelques autres Négocians de Paris, & manderent aux Echevins de Rouen, Lyon, Bourdeaux, Nantes, Amiens, S. Malo, la Rochelle, Marseille, Tours, Caen, Dieppe, le Havre & Dunkerque, qui sont les Villes les plus marchandes du Royaume, d'élire aussi leurs Syndics, pour composer avec ceux de Paris une chambre de direction générale, qui choisiroit les Villes où l'on jugeroit à propos d'établir des chambres de direction particuliere, & qui fixeroit le nombre des Directeurs. Le Roi, par sa Déclaration, prêtoit trois millions de livres à la Compagnie, sans intérêt, & sans prétendre aucune part au profit pendant dix ans; se chargeant même de toutes les pertes qui pourroient arriver pendant cet intervalle: & pour rendre les Directeurs plus attentifs à leurs fonctions, chaque Directeur de Paris devoit être intéressé de vingt mille livres au moins, & celui d'une autre Ville, de dix mille, dans les fonds de la Compagnie.

Ce que le Roi
y met du sien.

Cette bonté du Roi & l'état florissant du Royaume étoient des dispositions plus solides & plus favorables, que ne l'avoient jamais été celles qui avoient donné naissance aux Compagnies de Hollande & d'Angleterre. Les quatre

Comparaison
des esperances de
la France avec
celles de ses voi-
sins.

KENNELORT.

1665.

Fonds de la nouvelle Compagnie.

Elle députa dans les Cours des Indes.

Vaisseaux qu'elle fait équiper.

premiers Vaisseaux que les Anglois envoyerent aux Indes furent coulés à fond par les Hollandois, avec tous les hommes qui étoient dessus ; & cette nouvelle ayant passé jusqu'à Londres par l'indiscrétion de quelques matelots de Hollande, les Anglois exercerent une si furieuse vengeance, que pour appaiser leur ressentiment, la Compagnie Hollandoise se vit obligée de leur donner des sommes considérables. Ce différend, & la foiblesse de ces deux Compagnies dans leur origine, n'ont pas empêché qu'elles ne soient devenues très-puissantes, sur-tout celle des Hollandois, qui n'ont pas moins de Vaisseaux & de Places fortes aux Indes qu'en Europe. Aussi les François, animés par cette réflexion, entrerent-ils fort ardemment dans les vûes du ministère. Le zèle fut égal dans tous les ordres. On arrêta de faire un fond de quinze millions, sur lequel on conçut des espérances proportionnées à l'importance de cette somme, qui surpassoit beaucoup celle que d'autres Nations avoient employées au même Etablissement. Les Intéressés, qui devoient fournir leur part en trois payemens, firent le premier entre les mains des Syndics, à l'Hôtel des Indes Orientales, où l'argent du Roi fut porté au bruit des Tambours & des Trompettes.

Après s'être assuré d'un fond si considérable, la Compagnie resolut d'envoyer dans les Cours de Perse & des Indes, diverses personnes d'expérience & de capacité, pour se concilier la faveur des Princes dont les Etats devoient être le principal théâtre de son commerce. Elle choisit le sieur de *Lalain*, Gentilhomme ordinaire du Roi ; le sieur de *la Boulaie le Goux*, Gentilhomme Angevin, connu par la Relation de ses voyages ; le sieur *Mariage*, Marchand de Rouen, qui étoit revenu depuis peu d'Arabie, où il avoit passé sept ans, & qui sçavoit les langues Orientales ; le sieur *Bebert* & le sieur *du Pont*. *Lalain* & *Mariage* furent destinés pour la Perse, le premier en qualité d'Envoyé du Roi, & l'autre sous le titre de Marchand de la Compagnie. *La Boulaie*, honoré aussi du titre d'Envoyé de Sa Majesté, & les deux autres, en qualité de Marchands, eurent ordre de passer à la Cour du Mogol & dans celles des autres Rois des Indes. Ils partirent tous au commencement d'Octobre 1664.

Pendant que les Directeurs généraux dressaient des instructions pour ceux qui devoient être chargés des intérêts de la Compagnie, on travailloit au Havre, à la Rochelle & à S. Malo à l'armement de quatre Vaisseaux. Le premier étoit une Frégate nommée le *S. Paul*, montée de trente-deux pieces de canon & de quatre-vingt matelots, sous le commandement du Sieur *Veron d'Oleron*, Capitaine d'une experience reconnue. *Kerkadiou*, Gentilhomme Breton, revenu depuis six mois de Madagascar, commandoit le second ; qui étoit une Flutte, nommée le *Taureau*, montée de vingt-deux canons & de soixante-quatre hommes d'équipage. Le troisième, nommé *La Vierge de bon port*, de vingt pieces de canon & de soixante mariniers, avoit pour Capitaine le Sieur *Truchot de la Chenais*, de S. Malo. Enfin, le quatrième, petite Frégate, nommée *l'Aigle blanc*, étoit commandée par le Sieur *De la Clocheterie*, de la Rochelle, homme d'une valeur & d'une résolution singulieres, qui depuis quelques années avoit enlevé aux Espagnols, avec un seul bâtiment, deux grands navires chargés de piastras & d'Esclaves, & qu'on avoit vu rentrer dans la rade de Brest avec seize Vaisseaux de prise à la queue du

lien. Les matelots des quatre Vaisseaux de la Compagnie étoient des meilleurs du Royaume, parce que la paix ne leur offroit point alors d'autre occasion de s'employer, & les deux cens trente hommes d'équipage furent l'élite de plus de mille qui se présentèrent. On ne comptoit pas d'abord moins de quatre cens Passagers, entre lesquels étoient le Sieur *De Beauße*, Président du Conseil de la France Orientale; *Rennefort*, Auteur de cette Relation, Secrétaire du même Conseil, & le Sieur *De Montaubon*, ancien Conseiller au Présidial d'Angers, qui fut pourvû de la Charge de Lieutenant Civil de Madagascar. Mais, le jour du départ, ce nombre se trouva diminué par la crainte de la mer, dont la plupart avoient vû de près l'agitation continuelle dans un trop long séjour qu'ils avoient fait à Brest. Il n'entra dans les quatre Vaisseaux que deux cens quatre-vingt-huit passagers.

RENNEFORT.

1665.

Nombre des passagers.

Raison qui le fait diminuer.

Le départ de la Flotte & les circonstances de sa navigation n'ont rien de remarquable jusqu'au 3 de Mars, qu'elle arriva heureusement à la vûe du Cap-Verd. Les Anglois & les Hollandois s'étoient long-tems disputé une petite Île voisine, dont les derniers étoient alors les maîtres. On salua leur Fort. Un Officier, nommé *Nallot*, qui fut envoyé au Commandant, avec quatre soldats, & reçu fort civilement, reconnut que cette Île avoit une lieue de tour; qu'elle étoit munie de deux Forts, l'un sur le roc, pour la défendre du côté de la mer; l'autre dans la plaine, pour la garde des magasins; qu'ils étoient munis de quarante pieces de canon, & que la garnison étoit de deux cens hommes. Le Commandant fit rendre leur compliment aux François des quatre bords & leur envoya des rafraichissemens; mais se défiant de quatre Vaisseaux bien armés, dont le dessein lui étoit inconnu, il se tint sur ses gardes & n'eut depuis aucun commerce avec la Flotte.

Départ de Brest.

Les quatre Vaisseaux entrèrent, le lendemain, dans la première baie qui se présente après le Cap-Verd, & mouillèrent à demie-lieue du rivage. Aussitôt quatre chaloupes, chargées d'Officiers, de soldats & de matelots, voguerent vers un endroit de la côte où quantité de Nègres les attendoient sans armes & leur montroient que l'abord étoit facile. Les chaloupes étant arrêtées à plus de six toises de la terre par le sable & la basse mer, une foule de Nègres se jeta dans l'eau avec tant d'empressement, pour transporter les François au rivage, que les matelots mêmes, qui se déshabilloient pour rendre ce service aux Officiers, furent contraints de le recevoir. Après avoir témoigné beaucoup de joie de l'arrivée de la Flotte, ils firent entendre, en langue Portugaise, que leur Alcade aimoit les François & qu'il recevoit volontiers leur visite.

Service que les François reçoivent des Nègres.

Veron, Capitaine-Amiral, & *Rennefort*, escortés par douze fusiliers, se firent conduire dans un Village éloigné de six cens pas, composé d'environ cent cases rondes d'environ quatre pieds & demi de hauteur, dont la couverture se terminoit en pointe, comme celle de nos glacieres. Chaque case étoit ceinte d'une double palissade de branches de palmier, avec une petite cour à l'entrée. La cour de l'Alcade, qui surpassoit toutes les autres en grandeur, étoit au milieu de quatre cases, dans l'une desquelles il logeoit. Ses femmes en occupoient deux autres, & la quatrième étoit pour son cheval. Les François le trouverent assis sur une sellette de bois, au milieu de cette cour. Il étoit noir, âgé d'environ quarante ans, bien fait, d'une contenance fiere &

Ils rendent visite à l'Alcade.

RENNEFORT.

1665.

sérieuse. Sa tête étoit couverte d'un turban de coton blanc & bleu, & ses épaules d'une sorte de tapis ou d'étoffe informe, qui est mieux connue sous le nom de pagne. Une autre piece le couvroit depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ses jambes & ses bras étoient nus ; & sous les pieds il avoit un morceau de cuir, qui lui tenoit lieu de sandales. Ses Officiers étoient à terre, les uns étendus, d'autres assis sur leurs talons ; & le principal Conseiller, qui se nommoit Jean *Amsterdam*, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, se tenoit accoudé sur les genoux de son Maître. Après les premières civilités, que l'Alcade reçut & rendit gravement sans quitter sa sellette, les François lui présentèrent un flacon d'eau-de-vie. Il en but un grand coup, & le Conseiller ayant suivi son exemple, à peine en resta-t-il pour le troisième. On convint ensuite de payer six bouteilles d'eau-de-vie, six aunes de toile & une barre de fer, pour le droit d'ancre de chaque navire, & une bouteille d'eau-de-vie pour la charge d'eau & de bois de chaque chaloupe. Pendant cet entretien, les femmes de l'Alcade, qui étoient dans leurs cases, où la curiosité leur faisoit montrer la tête à chaque instant, lui firent dire qu'elles desiroient beaucoup de voir les François. Il leur accorda cette satisfaction. Elles étoient vêtues comme les hommes, avec si peu de différence qu'on n'auroit pu reconnoître leur sexe, si la nature, qui n'y étoit pas déguisée, n'en eût fait elle-même la distinction. Mais il ne manque rien à la description de leurs usages, dans le premier Tome de ce Recueil. Avant la fin de l'audience, il arriva près de l'Alcade cinquante de ses principaux Officiers, armés de coutelas, d'arcs & de flèches, quelques-uns de demi-piques & d'autres de simples zagaies. Cette visite imprévue causa quelque défiance aux François ; mais les plus sages exhortèrent les autres à cacher leur émotion.

Ils voient les femmes.

Naufrage d'une chaloupe remplie de François.

Dans cet intervalle, une scene fort triste occupoit l'attention des quatre navires dans la baie. Le *Tourneau*, Lieutenant du *Taureau*, avoit fait jeter quelques filets près du rivage, & la pêche avoit déjà fourni de quoi rassasier plus de cent cinquante personnes, lorsqu'un coup de canon tiré de son bord lui fit abandonner cet amusement. Il vit le pavillon du *Taureau* en berne, une chaloupe la quille en haut, des barrils qui flottoient & des hommes à la nage, dont les uns s'efforçoient de gagner la terre & les autres de retourner vers le navire. Il sçut bien-tôt que trente hommes s'étant embarqués dans cette chaloupe & plusieurs jeunes gens s'étant poussés indiscrettement, elle avoit été surchargée d'un côté jusqu'à se renverser dans les flots. On se hâta d'envoyer au secours les chaloupes qui étoient restées & trois canots conduits par des Nègres. Dix-huit François furent sauvés ; mais il en périt douze (7), avec le vieillard Nègre, principal Conseiller de l'Alcade, qui ayant entendu nommer le Capitaine Kercadiou, s'étoit empressé de l'aller voir à bord, parce qu'il l'avoit connu dans un autre voyage, & revenoit ivre d'eau-de-vie. Ce naufrage mérite l'attention qu'on y donne ici, par deux particularités dignes de mémoire. Un jeune François, nommé *Plançon*, qui nageoit parfaitement bien, voyant près de lui un autre jeune homme de ses amis qui ne sçavoit pas nager, oublia le péril où il étoit lui-même pour le secourir, & lui dit de s'attacher à ses habits. Mais les forces lui manquerent & ils périrent ensemble.

Deux exemples d'une généreuse amitié.

(7) De ce nombre étoit M. *Barfabelle*, Prêtre de la Maison de S. Lazare de Paris.

ble. » Rare exemple d'amitié, observe l'Auteur, & malheureuse fin de deux jeunes gens bien faits, d'un caractère doux & dignes d'un meilleur sort. Un autre François, nommé *Giron de la Martinette*, joignit plus de prudence au même sentiment de générosité. Un petit garçon de dix ans, fils du Sieur de Montauban, alloit périr à ses yeux. Il le prit d'un bras ; & nageant de l'autre, il le monta sur la quille de la chaloupe renversée. Ensuite, lui ayant recommandé de se laisser tourner par le mouvement de la vague, & de ne pas quitter le bois qu'on ne le vint prendre, il se remit lui-même à la nage, & son adresse autant que sa force lui fit rencontrer un canot, dans lequel il monta. Mais ce canot, qui n'étoit capable de porter que trois hommes, lui paroissant surchargé de cinq qui s'y trouvoient déjà, il ne balança point à s'élancer encore dans la mer, pour nager bien loin vers le rivage, où il eut le bonheur d'aborder. Une chaloupe y amena aussi le jeune Montauban, dont la vie rendit long-tems témoignage à la générosité de son libérateur (8).

D'un autre côté, la mort du Conseiller Jean Amsterdam n'ayant pas été long-tems ignorée des Nègres, ses femmes accoururent au rivage. Elles firent le tour de l'anse, en versant des larmes & priant les ondes, qui battoient jusqu'à leurs pieds, de leur rapporter le corps de leur mari. Lorsqu'elles virent commencer la nuit, sans avoir pu retrouver cet objet commun de leur amour, elles accusèrent la mer de cruauté, avec des gémissemens qui se faisoient entendre de fort loin. Leurs plaintes étoient d'autant plus justes, que le supplice du pays est de noyer les coupables. Elles se retirèrent dans la case du Mort, où elles s'arrachèrent les cheveux, tandis que deux jeunes hommes se tenant aux deux côtés de la porte, firent entendre des sons lugubres sur deux instrumens ronds, de la forme de nos timballes. Un des fils du Conseiller, voyant passer quelques François, les pressa d'entrer, & leur fit connoître que si les habitans du Cap-Verd étoient sensibles à la douleur, ils n'étoient pas moins capables d'une juste résignation aux volontés du Ciel. Après trois jours de gémissemens continuels, on fit un sacrifice pour Amsterdam. Ses parens allumèrent un feu de branches de palmier, autour duquel cent personnes de l'un & de l'autre sexe poussaient de grands cris vers le soleil couchant, pour le prier d'être favorable à l'esprit du Mort. Ils les continuèrent long tems ; tandis que le Prêtre (9), après avoir tenu les mains étendues pendant un quart-d'heure vers le soleil, égorga un bœuf, fit brûler ses entrailles & coupa la victime, dont il donna un morceau à chaque parent du Mort.

Rennefort, qui étoit homme d'esprit & qui affecte de la supériorité sur les opinions vulgaires, ne laisse pas de raconter sérieusement, que le même Prêtre qui avoit rendu les derniers devoirs au Conseiller Amsterdam, se trouvant avec le Missionnaire François, dont il vouloit mériter l'estime & l'admiration, tira un couteau d'un pied & demi de lame, en appuya la pointe sur son estomac, & lui dit de le pousser de toute sa force. Ce défi étonna le Missionnaire ; & sur son refus, le Prêtre Nègre frappa plusieurs fois du poing sans le faire entrer. L'Auteur suppose qu'il s'étoit frotté du jus de quelque herbe, dont la vertu arrêta le fer. Il juge aussi que le Missionnaire fut fort

Mort & funérailles d'un Grand du pays.

Adresse d'un Prêtre Nègre.

(8) Relation de Rennefort, p. 19.

(9) On a vu au second Tome de ce Recueil, que les Prêtres de toutes les côtes d'A-

frique se nomment *Marabouts*, *Marbunts* & *Marbuts*.

RENNEFORT.
1665.

prudent de ne pas hasarder l'épreuve d'un *secret de nature*, que les superstitieux auroient pu prendre pour un miracle (10).

François qui
étoient alors à
Rufisque.

Ce qu'il rapporte des usages du pays n'ajoute rien aux descriptions qu'on a déjà lues, non-plus que celle qu'il fait de *Rufisque*, Ville ou grand Village à trois lieues de la baie où les quatre Vaisseaux étoient entrés. Mais on y trouva trois François, qui y exerçoient le Commerce pour la Compagnie d'Occident ; & quelques Officiers de la Flotte s'étant rendus chez le Chef de ce Comptoir, y virent, devant sa case, environ quatre mille peaux de bœufs en pile & trente-deux dents d'éléphants. Il leur dit qu'il avoit pouvoir du Roi *Daman* (11), de qui l'Alcade de Rufisque & celui du Cap-Vert dépendoient, de faire la traite des cuirs, de l'yvoire & de tout ce qui se trouvoit dans ses États, en lui payant un droit de huit pour cent.

Observations de
l'Auteur sur la
route.

Les quatre Vaisseaux remirent à la voile le 11 d'Avril, après avoir pris hauteur devant Rufisque, qui est à quatorze degrés vingt minutes du Nord. La variation de l'aiman se trouva de quarante minutes vers l'Est. Le 16 on étoit à huit degrés de la Ligne ; mais l'Auteur ne marque ce point que pour avoir occasion d'observer que le tems doit être fort variable dans les latitudes suivantes, puisqu'on ne s'y apperçut d'aucune de ces grandes altérations dont quantité de Voyageurs font un sujet d'effroi. » A la vérité, dit-il, il fait chaud » sous le soleil ; mais il est constant aussi que sa force lui faisant tirer sans » cesse quantité de vapeurs de la mer, il ne sçauroit tout dissiper, & qu'il en » retombe des rosées & de petites pluies, qui entretiennent l'air dans une tem- » pérature supportable (12) ». Huit jours de calme furent le plus fâcheux obstacle que les François eurent à combattre jusqu'au milieu de la Zone torride. Ensuite un vent favorable leur ayant fait passer la Ligne le 28, ils s'amuserent beaucoup par la cérémonie du baptême. A sept degrés au Midi le vent cessa & fit place encore à un calme de sept jours. Ensuite il s'empara si brusquement de leurs voiles, que les Pilotes étoient surpris d'avancer cinq ou six lieues par jour plus qu'ils n'avoient jugé ; au lieu que depuis le Cap-Vert jusqu'à l'Equateur, leurs véritables hauteurs diminueoient de cinq à six lieues les estimes de la cingle, qu'ils faisoient à l'œil ; ce qui vient, suivant l'opinion de l'Auteur, des marées qui prennent leur cours de la Ligne au Midi & au Septentrion.

Divers dangers
qui menacent la
Flotte.

Depuis le départ de Rufisque, les quatre Vaisseaux avoient toujours fait voile ensemble. Mais le *Taureau* tenoit mal le vent. On perdoit son feu de vûe pendant la nuit ; & les autres étant obligés de le rejoindre de jour, on s'écarta de la route jusqu'à craindre les rochers nommés *Abrolhos*, dont la rencontre, en cette saison, fait perdre le voyage d'Orient, par la nécessité de relâcher. On n'évita ce danger qu'en reculant de quatre-vingt lieues ; après quoi, tournant le cap au Midi, on doubla les *Abrolhos* à dix-neuf degrés. L'*Aigle blanc* fut menacé d'un autre péril. Un Missionnaire, nommé *Bourrot*, qui y faisoit la fonction d'Aumônier, se rendit à bord de l'Amiral pour donner avis d'une querelle si violente entre les passagers & les gens de l'équipage, qu'ils étoient prêts de partager le navire & le canon, & de se livrer le combat de la

(10) *Ibid.* p. 23.

(11) *Daman* est un titre qui revient à ce-
lui de Roi.

(12) La Relation de Pyrrard & celles de
plusieurs autres en donnent une idée toute
différente.

poupe à la proue. Le Capitaine ayant été appelé, on apprit de lui-même que ce différend avoit commencé par une dispute de Religion, entre les passagers Catholiques & la plus grande partie de l'équipage, qui étoit composé de Protestans. Le Président fit tomber ses reproches sur les chefs, & deux des plus emportés furent condamnés à passer dans l'Amiral.

Observons avec l'Auteur, que dans ces latitudes éloignées les gens de mer aiment la pluie, parce que l'eau des Navires se corrompt. Quoiqu'elle se rétablisse, elle ne laisse pas de retenir le goût du bois des tonneaux, & si le fond de calle n'est pas ménagé avec assez de soin pour saisir le tems où la corruption cesse, elle recommence à se corrompre, & ne cesse gueres d'être mauvaise. Ainsi l'on regarde la pluie comme une faveur du Ciel, dont on profite en étendant des draps pour la recueillir. Mais l'eau est quelquefois salée; car s'étant formée dans l'air, des exhalaisons de la mer, elle y demeure quelquefois si peu qu'elle n'a pas le tems de se purifier. S'il est difficile de conserver les eaux, l'embaras n'est pas moindre pour les vivres. Le vin de France ne résiste pas assez & perd bientôt sa bonté. Celui d'Espagne est toujours excellent. Avec une bonne provision de ce vin, si l'on pouvoit trouver le moyen de prendre terre une fois par mois, pour faire de l'eau & se procurer des légumes & quelques viandes fraîches, les personnes du tempérament le plus délicat soutiendroient facilement tous les voyages de mer (13).

Le 3 de Juin, à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, l'Amiral assembla sur son bord tous les Officiers & les Marchands de la Flotte, pour assister à l'ouverture de quatre boîtes de fer blanc, cachetées du sceau de la Compagnie, que ses ordres portoient de faire à cette hauteur. Elles contenoient les commissions de divers Offices, pour ceux qui devoient les remplir à Madagascar. Mais le Marchand de la *Vierge de bon Port*, qui se nommoit *Chervy*, & qui étoit dépositaire de celle de ce Vaisseau, refusa d'ouvrir la sienne & demeura sur son bord. Cette singularité blessa l'esprit du Président. Il ne put voir sans chagrin que des Marchands nommés pour être ses Conseillers formaient déjà des cabales. Il résolut de quitter les autres Vaisseaux; & se trouvant dans l'Amiral, qui étoit le meilleur des quatre, il espéra qu'en se dispensant de reconnoître l'Isle de Mascaregne, où l'on avoit ordre d'aborder, il pourroit arriver le premier à Madagascar (14).

Pendant qu'il s'occupoit de ce dessein, la Flotte eut besoin de toute l'habileté de ses Mariniers, pour se défendre contre les vents & les flots à la hauteur du Cap des Aiguilles. La mer y fait un choc qui la répousse bien loin, avec des tournans si rapides qu'ils font pirouetter les Vaisseaux. Les quatre Navires François y perdirent quelque voile. Dans l'Amiral, celle de misene & celle du petit hunier furent emportées. Les coffres, les cabanes, les moufquets rouloient au hazard. Tout fut désamarré entre les ponts & sur le tillac, & cinq ou six hommes furent blessés. Ce désordre n'étoit que le prélude d'une furieuse tempête. La nuit du 7 au 8 de Juin, la barre du gouvernail de l'Amiral rompit, & les fenêtres de la chambre s'étant ouvertes, l'eau y entroit de la grosseur d'un homme. Le jour suivant, l'agitation de la mer devint encore plus violente, quoique le vent fût médiocre. Les quatre Vaisseaux, comme

RENNÉFOT.
1665.

Autres observations de l'Auteur.

Ouverture des boîtes de la Compagnie.

Bonnes & tempêtes.

(13) *Ibid.* p. 34.

(14) *Ibid.* p. 36.

RENNEFORT.

1665.

Le Président se
sépare de la
Flotte.Sous quel pré-
texte.Il arrive à Ma-
dagascar.

enfevelis entre les vagues, perdoient la vue l'un de l'autre à peu de distance. Une vague prit l'Amiral en poupe, fit soulever le gouvernail, qui enfonça le banc de la chambre, & mouilla le Navire jusques par-dessus les dunettes; accident qui étonna beaucoup le Capitaine & les Pilotes, & qui leur fit croire que le gouvernail avoit touché. Il est ordinaire de recevoir des coups de mer quand on vogue de large ou de bouline, & que la mer brise contre les côtes du bâtiment; mais un coup de vent arriere parut fort étrange (15).

Ces menaces d'un élément perfide augmentèrent le désir que le Président avoit de quitter les autres Vaisseaux. Il l'avoit fait agréer au Capitaine, qui souhaitoit autant que lui de se voir au Port. Mais il falloit un prétexte pour justifier cette séparation, & les mettre tous deux à couvert des suites. Le Président eut recours au certificat de son Médecin, qui rendoit témoignage que l'air de terre étoit nécessaire à sa santé. Cette formalité leur parut suffisante, & l'onzième jour de Juin le *Saint Paul* fit route à part. L'Auteur, qui se trouvoit sur le même bord, perd ici de vue celle des trois autres Vaisseaux pour suivre le cours de ses propres aventures.

Veron, Capitaine-Amiral du *Saint Paul*, fit gouverner entre l'Ouest & le Sud jusqu'au trente-neuf degrés de latitude; pour éviter les dangereux courans, qui sont entre Madagascar & les côtes de Mosambique. Ensuite descendant entre l'Est & le Nord, vers la pointe méridionale de l'Isle qu'il cherchoit, il découvrit la terre le 9 de Juillet, à vingt-quatre degrés & demi. Il courut, sans perdre la côte, jusqu'à vingt-cinq degrés. Le jour suivant, à dix heures du matin, après avoir tiré un coup de canon, dans l'incertitude de la situation du Fort, il remarqua de la fumée, qu'il prit pour celle d'un autre coup par lequel on lui répondoit. Dans cette confiance, l'ancre fut jetée devant une petite langue de terre, à trente brasses de fond. Il n'étoit mort qu'un matelot à bord, dans un voyage estimé de plus quatre mille lieues sur les Journaux (16).

§. I I.

*Etablissement de la Compagnie Orientale à Madagascar.*Défiance mu-
tuelle des Fran-
çois du Fort
Dauphin & du
Vaisseau.

SI l'on se rappelle que Chamargou commandoit au Fort Dauphin pour le Maréchal de la Meilleraie, on ne fera pas surpris que les premiers mouvemens, entre cet Officier & ceux du Vaisseau, ayent couvert de la défiance, & qu'ils ayent été accompagnés d'une juste précaution. Veron ayant mis ses chaloupes en mer envoya demander des ôtages au Gouverneur du Fort, pour la fureur de l'Officier qui iroit traiter avec lui. De l'autre côté, pendant que le Trompette s'avançoit au rivage, un canot conduit par trois Nègres aborda le Vaisseau, & l'on apprit d'eux la mort tragique du sieur Etienne, Supérieur de la Mission. On voulut s'informer de la situation des François dans l'Isle; mais ces trois Nègres étoient des espions de Chamargou, dont on ne put tirer aucun éclaircissement. Cependant il fit passer le soir à bord quatre François pour ôtages (17).

Le Président, pour commencer l'exercice de son autorité, fit assembler les

(15) *Ibid.* p. 37 & 38.(16) *Ibid.* p. 38 & 39.(17) *Ibidem.*

Officiers

Officiers qui se trouvoient sur le *Saint Paul*, & chargea Rennefort d'aller traiter avec le Gouverneur. Ce ne fut pas sans lui avoir fait valoir l'honneur qu'il auroit de prendre possession de l'Isle, puisque le Roi par sa déclaration ordonnoit d'élever une pyramide, sur laquelle devoient être, avec les armes de Sa Majesté & celles de la Compagnie, le nom & les armes de l'Officier qui prendroit possession. Rennefort s'étant fait conduire à terre, accompagné d'un Lieutenant & de quatre Commis, déclara au Gouverneur les volontés du Roi & la mort de M. le Maréchal de la Meilleraie. Il lui offrit les provisions de Commandant des armes, & de second Conseiller au Conseil souverain, que S. M. établissoit à Madagascar pour le gouvernement des Indes Orientales. Ensuite il lui remit une lettre, que M. le Duc de Mazarin lui écrivoit. Chamargou, après l'avoir lue, dit qu'il étoit disposé à quitter le Fort, puisque le Duc de Mazarin avoit cédé ses prétentions sur Madagascar; mais qu'auparavant il souhaitoit de rendre les honneurs dûs à la mémoire de M. de la Meilleraie, qui avoit maintenu si long-tems & si généreusement les François dans l'Isle. A l'égard des effets de la Compagnie, il remit à délibérer lorsqu'il seroit libre, s'il devoit les accepter ou retourner en France (18).

Comme il étoit sans pain & sans vin, dans le triste état qu'on a représenté, il ne put offrir à ses hôtes que du gibier, du riz & de l'hydromel. On lui proposa de se rendre à bord, pour y prendre les mesures nécessaires avec le Président, qui étoit revêtu des pouvoirs du Roi & de la Compagnie. Il y consentit, à condition que le Lieutenant & les trois Commis demeurassent en ôtage dans les murs du Fort. Sa défiance ne parut point offensante. Il s'embarqua dans la chaloupe avec Rennefort. Le Capitaine se présenta pour le recevoir à l'entrée du Vaisseau, & le conduisit dans la Chambre, où le Président l'entretint long-tems des ordres du Roi & du projet de l'établissement. Il lui montra les sceaux de Sa Majesté, dont il fut obligé de lui expliquer la légende latine (19). A la fin de cet entretien, il lui confirma les offres qui le regardoient personnellement. *Chamargou*, sans expliquer ses intentions, demanda encore qu'il lui fût permis de remettre sa réponse après qu'il auroit quitté le commandement, que M. de la Meilleraie lui avoit confié. A son départ, qui fut honoré de quelques coups de canon, les Officiers du Vaisseau lui firent présent de vingt-quatre flacons de vin d'Espagne; & la chaloupe ne l'eut pas plutôt remis à terre, qu'il envoya au bâtiment un veau, du riz & des legumes.

Il se hâta de faire avertir le Commandant du Fort de Mananbare, à six lieues du Fort Dauphin, de laisser seulement deux François, de six qui composoient sa garnison, & de se rendre près de lui avec les autres. Ils obéirent pour la dernière fois à ses ordres. Ils visitèrent le Vaisseau. On remarqua, par les témoignages de leur joie, combien son arrivée leur étoit nécessaire, malgré l'adresse & la dissimulation du Gouverneur, qui vouloit être plaint du trouble qu'on apportoit à sa possession, & faire croire qu'il avoit puissamment affermi dans l'Isle l'autorité du gouvernement.

Le treizième jour de Juillet fut choisi pour rendre les honneurs funèbres à M. le Maréchal de la Meilleraie. Tous les François de Madagascar assisterent

RENNEFORT.

1665.

Rennefort est député au Gouverneur du Fort.

Avec quelle précaution le Gouverneur se rend à bord.

Il affecte de déguiser sa misère.

Obseques de M. le Maréchal de la Meilleraie.

(18) Pages 40 & 41.

(19) C'étoit, *Sigillum Ludovici decimi filii Gallia Orientalis.**quarti Galliarum Regis, ad usum supremi Con-*

RENNEFORT.
1665.

à son service, & son éloge fut prononcé par le sieur Flachier, Docteur en Théologie. La cérémonie fut terminée par une décharge de tout le canon du Fort, auquel celui du *Saint Paul* répondit de sept coups. Le Docteur Flachier étoit parti anciennement pour la Cochinchine, sous la protection de Madame la Duchesse d'Aiguillon; & son Vaisseau ayant eu le malheur d'échouer au Cap de Bonne-Espérance, le Capitaine Kercadiou y passant en 1663 l'avoit amené à Madagascar.

Articles signés
pour la Compa-
gnie.

Après avoir laissé à Chamargou le tems de satisfaire sa reconnaissance pour son bienfaiteur, Rennefort se rendit au Fort Dauphin, pour y dresser les articles qui étoient déjà concertés. Ils portoient que le lendemain, 14 de Juillet, le Gouverneur remettrait au porteur des ordres de Sa Majesté, l'Isle de Madagascar & le Fort; qu'on feroit l'inventaire de tout ce qui appartenait à M. le Duc de Mazarin, & que la Compagnie lui en tiendrait compte; que le Gouverneur demeureroit Commandant de toute la milice de l'Isle; que les anciens François de Madagascar seroient engagés au service de la Compagnie; qu'ils payeroient un tribut pour les terres qui leur appartenait en propre & qu'ils seroient guet & garde, ou qu'ils seroient transportés en France. Ces articles furent approuvés par l'assemblée des anciens habitants, à l'exception du Gouverneur, qui remit encore à déclarer ses intentions.

Rennefort prend
possession de l'Isle
en son nom.

Le 14, tous les passagers & les matelots du *Saint Paul* qui se trouvoient en état de porter les armes, descendirent au rivage & furent rangés en ordre de bataille. Rennefort s'y rendit au bruit du canon, & s'étant avancé à leur tête vers la principale porte du Fort, il les quitta suivi de trois Mousquetaires, pour s'approcher du Gouverneur, qui l'attendoit entre deux files des siens. Il lui présenta un double des articles qui avoient été signés le jour précédent, en lui déclarant qu'il venoit prendre possession de l'Isle au nom du Roi, pour la Compagnie des Indes Orientales. Dans l'inventaire du Duc de Mazarin, qui fut fait immédiatement, on trouva quatorze pieces de canon, cinq cens boulets, mille livres de chaînes à charger, cent grenades vuides, cinquante balles ramées, une petite quantité de plomb & un baril de poudre. Budée Lieutenant du Vaisseau s'étant ensuite avancé avec sa troupe, Chamargou quitta le Fort au bruit du canon & de celui du *Saint Paul*; & ses gens, qu'il avoit laissés au corps-de-garde, allerent le joindre aussitôt que Budée les eut relevés.

Le Président
se loge dans le
Fort.

Après cette prise de possession, le Président de Beausse, qui étoit atteint d'une maladie sérieuse, se fit conduire à terre dans son lit; & du rivage, il fut porté par huit Nègres an logement des Gouverneurs du Fort. Sa foiblesse & son grand âge sembloient lui annoncer une mort si prompte, que Chamargou en conçut l'espérance de rentrer bien-tôt dans le poste qu'il venoit de lui résigner. Aussi différa-t-il d'accepter les propositions qu'on lui faisoit au nom de la Compagnie. Il s'établit dans une Habitation voisine du Fort, avec les anciens François de l'Isle qui voulurent s'attacher à sa fortune. Cependant l'espérance continuelle où l'on étoit de voir arriver les trois Vaisseaux, & la diminution des infirmités du Président, lui firent accepter des emplois qui lui parurent solides, & qu'il s'exposoit à perdre par de plus longs délais. Lorsqu'il eut reçu ses Lettres de Commandant des armes dans l'Isle de Madagascar & de second Conseiller du Conseil souverain des Indes, il prit un loge-

Chamargou s'en-
gage au service
de la Compa-
gnie.

ment dans le Fort & fit présent de cinquante bœufs pour la subsistance de la garnison. RENNEFORT.

1665.

Divisions qui
naissent entre les
Français.

Mais cet arrangement ne pouvoit être utile, dans les vûes de la Compagnie, qu'autant qu'il devoit s'accorder avec un plan général, dont l'exécution étoit impossible avant l'arrivée des trois autres Vaisseaux. Des mesures imparfaites, telles qu'on commençoit à les prendre dans leur absence, produisirent la division, mal beaucoup plus funeste que ceux auxquels on croyoit remédier. Le Président voulut exercer toute l'autorité qu'il ne devoit avoir qu'à la tête du Conseil ; & Chamargou, qui n'étoit pas disposé à la reconnoître sans droit & sans forme, se plaignit qu'en attendant l'arrivée de ceux qui devoient lui donner tout son poids, on ne l'appellât point à la direction des affaires. Dans son ressentiment, il menaça de quitter le Fort & de s'établir dans un autre endroit de l'Isle avec ceux qui voudroient le suivre. Rennefort, pour concilier les intérêts de ces deux hommes, proposa d'établir un Conseil provisionnel. Son sentiment fut appuyé de celui de La Cafe & de Veron. Mais le Président, dont l'ambition étoit flattée de commander seul, fut extrêmement choqué de cette opposition ; & dans la crainte qu'elle ne vînt à se fortifier, il prit le parti de se réconcilier avec Chamargou, en partageant avec lui le gouvernement. L'un prit toutes les dispositions des magasins & du commerce, & l'autre, celles de la milice & de la guerre. Cependant, pour donner quelqu'apparence de justice à leur conduite, ils formèrent une sorte de Conseil, composé de gens qui leur étoient entièrement dévoués. En vain Rennefort eut la fermeté de protester contre cet établissement, au nom de la Compagnie & du véritable Conseil. Il n'en tira point d'autre fruit que de demeurer sans fonction ; exposé au ressentiment de ceux qu'il offensoit, si l'amitié de La Cafe & du Capitaine-Amiral ne l'eussent mis à couvert de la violence (20).

Pendant ces agitations domestiques, les Grands, qui avoient secoué le joug des François, depuis la révolte de Dian-Manangue, faisoient observer tout ce qui se passoit dans le Fort. L'arrivée d'un Vaisseau, qui devoit être bien-tôt suivi de trois autres, en ramena plusieurs à la soumission. *Dian-Ramonsaie* & les Matatanois envoyèrent le tribut ; & *Dian-Bel*, Prince des Ampatres, fit présent de cinquante-huit bœufs, dont Chamargou ne fit pas difficulté de se saisir.

Effet de leur
arrivée sur les
Grands du pays.

Dian-Nong, Princesse d'Amboulle, qui en étoit devenue Souveraine par la protection de La Cafe, vint au Fort avec un nombreux cortège, autant pour y faire briller ses charmes que pour rendre son hommage. Elle se fit apporter dans un *Tacon*, espèce de brancard que deux hommes soutiennent sur leurs épaules, accompagnée de douze femmes qu'on portoit de même, de cinquante autres femmes & de quatre cens hommes à pied. Etant descendue à cinq cens pas du Fort, pour y faire camper son corps de troupes, elle se mit en marche avec ses femmes, précédée seulement de vingt gardes, armés de zagaies & de boucliers, avec La Cafe à leur tête. Elle fut reçue dans le Fort. La Cafe, lui servant d'Interprète, dans la visite qu'elle rendit au Président, témoigna pour elle combien elle se croyoit redevable aux François, &

Visite de la Prin-
cesse Dian-Nong
au Fort.

RENNEFORT.
1665.

demanda la continuation de leur amitié. Ses douze femmes présentèrent douze petites corbeilles de jonc, remplies de fleurs d'orange, de jasmin & de grenade, avec six manilles d'or & une pierre précieuse sur chaque corbeille. Les cinquante autres offrirent aussi chacune leur panier, plein des meilleurs fruits du pays, & d'excellentes racines dont le goût vaut celui des marons de Lyon. Dian-Nong, en se retirant, laissa vingt bœufs à la porte. Ce présent fut donné de fort bonne grace, mais reconnu avec si peu de libéralité, que la Princesse, qui sçavoit bien que les grains de verre qu'on lui donna, n'étoient pas d'un grand prix, s'en retourna peu satisfaite. Elle déclara librement que des gens qui s'entendoient si mal en générosité pour des Princes dont l'amitié leur étoit nécessaire, devoient espérer peu de succès dans leur entreprise (21).

Figure de cette
Princesse.

Dian-Nong étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Elle avoit la peau belle & la gorge bien faite, quoiqu'elle eût trois enfans du Sieur de la Case; les dents admirables, le fond des yeux d'une blancheur éblouissante, & la prunelle brune. Son habillement étoit un corset sans manches, & un pagne de soie, de coton & d'herbe, qui la couvroit jusqu'aux genoux. Elle portoit des tours de grains de corail, d'or & de petites coquilles fort rares, à la manière des Dames du Cap-Verd, mais sans aucun de ces petits paquets remplis de caractères, qui se nomment *Grisgris*, & qui sont aussi respectés à Madagascar que sur les côtes d'Afrique. Elle avoit renoncé à cette superstition en abjurant le Mahométisme. Sa coëffure étoit composée de petites tresses de ses propres cheveux, qui toiboient jusqu'à la moitié de son corset par les côtés, & qui étoient tournés en rond par derrière. Toutes les Dames de la suite étoient parées dans le même goût; mais le prix ou la rareté des grains marquoit les différences de leur qualité. Elles avoient les oreilles percées; & le trou, qui étoit de la grandeur d'un petit œuf, étoit rempli d'un bois rond enrichi de plaques d'or (22).

Allarmes de
Dian-Manan-
gue.

Dian-Manangué, devenu le plus cruel ennemi des François après avoir été le plus fidèle de leurs alliés, n'apprit pas sans effroi l'arrivée du premier Vaiffeau de leur Flotte. Ses terreurs augmentèrent beaucoup par la naissance d'un monstre demi-homme & demi-taureau, dont une vache se délivra dans son camp: présage qui, dans l'opinion des Insulaires, annonce d'affreux désastres; quoique l'Auteur assure qu'il ne soit pas tout-à-fait extraordinaire dans leur Isle. Les Grands qui avoient embrassé son parti commençoient à trembler pour eux-mêmes. C'étoit le tems de renouveler avec eux l'alliance de la Colonie. Mais les deux Commandans François, après s'être accordés pour le partage de l'autorité, paroissoient plus divisés que jamais dans la manière de l'exercer. Chamargou avoit repris ses espérances en voyant décliner la fanté du Président. Il employoit toute son adresse à gagner les nouveaux venus par des promesses & des présents; & pour ôter aux anciens l'occasion de s'engager dans le Parti opposé à ses intérêts, il leur proposa des courses avantageuses, sous le commandement de La Case, qu'il étoit bien-aïse aussi d'éloigner. Ce Guerrier, qui n'étoit attaché à la Compagnie par aucun lien, partit sans difficulté sur l'ordre de son Gouverneur. Deux jours après son départ, on fut averti que Dian-Manangué s'approchoit du Fort avec six à sept mille

Chamargou
s'embarrasse par
sa politique.

(21) *Ibid.* p. 76, 77.

(22) *Ibid.* p. 78, 79.

hommes. L'alarme fut d'autant plus vive, qu'il ne restoit presque personne qui fût exercé à combattre les Nègres; & Chamargou se repentit trop tard d'avoir oublié sa sûreté pour satisfaire son ambition. Cependant il comprit qu'en se déterminant à tout risquer, il pouvoit tirer parti de la crainte du Président pour l'avantage même de ses vûes. Il donna ordre que ceux qui vouloient combattre sous son enseigne fussent prêts dans deux heures à le suivre. Tous les François, sans consulter le Président, se rangerent autour de lui, avec quatre cens Nègres que Dian-Ramoufaie lui donna sous la conduite de son fils. Il partit avec beaucoup de résolution; mais Dian-Manangue trouva sa ressource ordinaire dans les chemins détournés. On sçut même qu'il ne s'étoit proposé, par une marche si prompte, que d'éprouver le courage des nouveaux venus.

Tout ce qu'il y avoit de François bien intentionnés dans le Fort, attendoient impatiemment l'arrivée des trois Vaisseaux, comme le principal fondement de leurs esperances communes pour le bon ordre & le progrès de la Colonie. Le 14 d'Août, on apperçut du Fort un petit bâtiment, qu'on prit pour une chaloupe. Elle doubloit la pointe d'Itapere, du côté du Nord; ce qui fit juger que les trois Vaisseaux avoient abordé dans quelque partie de l'Isle & qu'ils envoyoient prendre langue. Le Capitaine-Amiral, qui l'apperçut aussi de son bord, envoya au-devant d'elle son Enseigne & son Ecrivain dans une chaloupe, avec un Pilote & quelques Matelots. Chamargou se hâta d'en faire avertir le Président, qui, dans la crainte qu'on ne donnât de mauvaises impressions de son gouvernement, fit pointer une piece de canon sur la chaloupe du Capitaine, pour la couler à fond. La piece fut tirée, mais avec peu de succès, parce qu'elle étoit rechargée extraordinairement pour porter plus loin. Au second coup, elle recula si brusquement, que le feu de la lumiere ayant volé sur le magasin, prit aux feuilles seches qui le couvroient. Les poudres y étoient dans des barrils. On en prit une si vive alarme, que le Président se fit emporter hors du Fort, & que Chamargou fit retirer ce qu'il avoit de plus précieux. Cependant les secours furent assez prompts pour empêcher que le feu ne prît aux poudres. Le petit bâtiment qui avoit doublé Itapere, s'étant approché du Fort, on le reconnut pour une pirogue, dans laquelle il y avoit douze Nègres, qui la mirent aussi-tôt à sec. On apprit d'eux qu'à la premiere nouvelle de l'arrivée d'un Vaisseau, le Sieur Manier, Missionnaire des Mataranes, s'étoit mis dans cette pirogue pour se rendre au Fort; mais que ce petit bâtiment ayant tourné dès le premier jour, il eût péri sans le secours d'un Nègre, qui l'avoit sauvé à la nage. Cet accident lui avoit fait prendre son chemin par terre. Il arriva le lendemain, accompagné de six autres Nègres; & dans le compte qu'il rendit de sa mission, il avoua que ne sçachant point assez la langue du pays pour se faire entendre, il n'avoit baptisé que trois personnes (23).

Enfin, peu de jours après, l'avis vint au Fort que deux des trois navires, le *Taureau* & la *Vierge de bon port*, étoient à l'ancre dans l'anse aux Gallions. Le Président & Chamargou prévoyant que leurs mesures communes ne seroient pas agréables aux Officiers qui alloient paroître, leur dépêcherent quelques-

Avanture d'un
Missionnaire.

Deux des trois
autres Vaisseaux
arrivent dans
l'Isle.

(23) *Ibid.* p. 32.

RENNEFORT.

1665.

Premiers effets
de leur arrivée.

uns de leurs partisans pour leur témoigner l'impatience qu'ils avoient de partager avec eux le Gouvernement, & pour leur offrir tous les avantages qu'ils pouvoient désirer. Rennefort partit de son côté pour se rendre aux Vaisseaux; mais si mal guidé & par des chemins si difficiles, qu'après avoir marché dans l'eau jusqu'aux genoux l'espace de deux lieues, il fut arrêté par la chute d'une rivière qu'il ne put passer. Un François de la Ferté-Jouarre, qui l'accompagnoit, surmonta toutes les difficultés pour joindre le Sieur de *Montaubon*, & le prier, de la part de Rennefort & de plusieurs autres Officiers, de leur accorder, en arrivant au Fort, une conversation particuliere, dans laquelle ils lui promettoient des informations nécessaires à l'Etablissement de la Compagnie. Mais les Envoyés du Président, beaucoup plus intéressés à prévenir les Chefs des deux Vaisseaux, leur avoient déjà donné des idées plus flatteuses, qui les firent entrer au Fort dans la disposition de profiter des conjonctures pour leur propre utilité (24). *Montaubon*, *Chervy*, *Des Essarts*, *Nallot* & *Houdry* y arrivèrent par terre, avec six Commis & cinquante hommes. Les autres, qui étoient restés à bord, vinrent mouiller dans le Port.

Eclaircissements
sur l'Isle de Bour-
bon, autrefois
nommée Mascare-
gne.

Le récit de leur navigation n'eut d'intéressant que les éclaircissements qu'on reçut d'eux sur l'Isle de *Mascaregne*. Après avoir vû disparaître le *S. Paul*, ils avoient cherché cette Isle, où ils étoient arrivés le 2 de Juillet. Elle est située entre vingt & un & vingt-deux degrés de latitude méridionale. Sa figure est ronde, & son circuit de soixante lieues. Les malades qui descendirent au rivage furent promptement rétablis, par la bonté de l'air & par l'excellence des rafraîchissements. La chasse y étoit abondante & si facile, que les tourterelles, les ramiers & les perroquets, loin de s'effrayer de la vûe du chasseur, venoient l'entourer & se laissoient choisir. Les taureaux, les vaches & les chevres étoient en grand nombre. Les porcs, qui n'étoient pas moins nombreux, vivoient de tortues de terre, qui y rampoient de toutes parts; & les tortues de mer se promenoient sur le sable, où il n'étoit pas difficile de les arrêter. Quelques chasseurs indiscrets en firent les oiseaux plus rares, en les épouvantant à coups de fusil; mais les animaux de terre, & les poissons d'étang & de rivières y étoient toujours innombrables. La plupart des arbres y distilloient des gommés précieuses. Ils étoient fort hauts, propres à bâtir des maisons, mais d'un bois extrêmement dur, & trop lourd pour la construction des Vaisseaux, & facile d'ailleurs à se fendre en séchant. La terre paroissoit très-féconde, & les eaux y étoient excellentes, sans aucun animal dangereux. On trouvoit, sur le rivage, de l'ambre-gris, du corail, & les plus beaux coquillages du monde. La moitié de l'Isle avoit été autrefois embrasée, & le feu y avoit laissé de grandes marques de sa violence. Avec tant d'avantages, elle n'avoit dans toute sa circonférence aucun endroit où le mouillage fût sûr. Les ouragans y sont fréquens, & si terribles, qu'ils dérachinent les arbres & qu'ils y brisent ou abîment les navires (25).

On trouve deux
François dans
cette Isle déserte.

Six Passagers, qui avoient entrepris de la reconnoître, y trouverent deux François, qui s'étoient construit une case près d'une fontaine, entourée de tabac, de racines & d'herbes potageres, dont ils y avoient apporté les graines. Ils nourrissoient, dans un enclos, quantité de porcs & de cabris, non-

(24) *Ibid.* p. 83.(25) *Ibid.* p. 85 & suivantes.

seulement pour leur subsistance, mais encore pour en vendre aux Étrangers qui n'avoient pas le tems d'en prendre à la chasse. L'un de ces deux Solitaires se nommoit Louis *Payen*, natif de Vitry-le-François, homme de bonne mine & de compagnie agréable, quoiqu'il vécût depuis trois ans dans ce desert, après en avoir passé sept à Madagascar. L'autre étoit soumis à ses ordres, & s'engagea dans la suite au service de la Compagnie. Le premier, repassant en France, fut pris par les Anglois & perdit tout ce qu'il portoit d'utile à sa fortune. Après avoir obtenu la liberté, il se fit Hermite dans le pays de sa naissance, où l'Auteur le croyoit encore vivant lorsqu'il publia cette Relation (26). Outre ces deux habitans, l'Isle en avoit dix autres, sept hommes & trois femmes, qui y étoient passés avec eux de Madagascar. Mais s'étant révoltés contre les deux François, ils avoient cherché leur retraite dans des montagnes inaccessibles, où six soldats furent envoyés inutilement pour les découvrir. Le *Taureau* & la *Vierge de bon port* avoient laissé à Mascaregne un Marchand, nommé *Baudry*, avec un des principaux Commis, qui se nommoit *Renaud*, & vingt ouvriers sous son ordre. L'*Aigle blanc*, quatrième Vaisseau de la Flotte, avoit pris sa route de cette Isle de Bourbon à *Galemboule*, Province de Madagascar, pour y aller reconnoître l'état d'un ancien Etablissement François, nommé le *Fort Gaillard*.

Habitans qu'on
y laisso.

Le Président, pour effacer les premières impressions de sa conduite, déclara qu'il étoit résolu de suivre le plan des Directeurs Généraux, & d'exécuter à l'égard de ceux qui venoient d'arriver tout ce qu'il leur avoit fait espérer par les Députés. Le Conseil reçut la forme de son établissement. Mais tous les Officiers de ce Corps prirent les sentimens de leur Chef pour Rennefort ; & s'ils ne purent lui ôter la qualité de Secrétaire, ils évitèrent soigneusement de l'employer. Il attribue cette fâcheuse disposition à des vices criminelles, qui leur faisoient redouter son zèle & sa fidélité pour la Compagnie. Leur espérance étoit de le faire renoncer de lui-même à l'exercice de son emploi, par les dégoûts qu'ils affectoient de lui causer. Le 9 de Septembre, on lui fit signer des ordres expédiés pour le départ du *S. Paul*. Il étoit une heure après minuit lorsqu'ils lui furent portés, & c'est l'unique fonction qu'il fit de sa Charge. Houdry reçut ordre, suivant les instructions de la Compagnie, de partir sur ce Vaisseau pour aller reconnoître les lieux où l'on pouvoit établir des Comptoirs & des correspondances. Il devoit se rendre dans l'Isle de *Socotra*, & prendre, autant qu'il lui seroit possible, des informations sûres de la côte d'Asie jusqu'au Sein Persique.

Rennefort dis-
meure sans être
employé.

Dans l'intérieur du Fort, chacun s'attachoit particulièrement à ses intérêts, & faisoit tourner à son avantage les profits & les fonds mêmes de la Compagnie (27). On consumoit les provisions. On négligeoit de pourvoir à la nécessité des ouvriers & des soldats. Enfin la dernière extrémité fit courir à la traite, dans quelques Villages des environs, d'où l'on apporta des racines, des fèves, du miel & du riz. Pour soulager le Fort, le Commandant fut prié de mener soixante François dans les Provinces d'Anossy & d'Amboule, sous prétexte d'y reprendre un certain nombre de fusils qu'on y avoit laissés. Pendant seize jours qu'il employa dans ce voyage, il trouva tous les lieux aban-

Côte de Cha-
margou.

RENNEFORT.
1665.

Un Nègre le
prie de respecter
ses tombeaux.

Arrivée du qua-
trième Vaisseau
de la Flotte.

Mort du Pré-
sident de Beausse,
& ses derniers
sentimens.

donnés sur son passage. A peine surprit-il quelques Esclaves, par lesquels il fut informé que les habitans de ces Provinces s'étoient retirés, avec leurs troupeaux, dans des précipices au pied des montagnes. Quelques Seigneurs, qu'il fit assurer de l'inclination qu'il avoit pour la paix, le joignirent dans sa route & lui jurèrent un nouvel attachement. Un d'entr'eux tendant la main vers un quarré de pieux, éloigné d'environ deux cens pas, dit au Commandant, " qu'il voyoit les *Emonouques* ou les tombeaux de son pere & de ses " deux freres, morts sur ce même champ, dans un combat qu'ils avoient livré " pour les François; qu'il le prioit de ne pas troubler leurs Esprits dans la " promenade qu'ils y faisoient invisiblement le jour & la nuit, & que c'étoit " le premier témoignage qu'il lui demandoit de son affection ". Chamargou n'en alfit pas moins son camp dans le lieu où cette prière lui étoit adressée; & le Seigneur Nègre, craignant que les pieux mêmes des tombeaux ne fussent employés à faire du feu, fit apporter au camp d'autres provisions de bois par ses Esclaves (28).

Le 2 de Novembre, on apperçut de la pointe *Tholanare* un bâtiment qui descendoit vers le Midi avec le vent & la marée. C'étoit l'*Aigle blanc*, qui mouilla le lendemain au Port. Il s'étoit rendu à Galemboule. Seize Passagers y étant descendus avec deux Chefs de Colonie, avoient trouvé pour seuls habitans, dans le Fort Gaillard, deux François, desquels ils avoient appris que leur Commandant, nommé *Belleville*, avoit fait voile depuis six mois, avec un de leurs compagnons, pour la petite Isle de *Sainte Marie*, qui est située un peu au-dessus de cette Province. Ce Vaisseau, déchargé de dix-huit personnes & d'une partie de ses marchandises, avoit pris la route de Sainte Marie, dans la seule vûe d'y prendre Belleville & le François qu'il avoit avec lui (29). Il les reçut sur le bord d'une anse qui regarde Madagascar, sans que l'Auteur explique le dessein qui les y avoit conduits; & s'étant chargé de quelques rafraichissemens pour le Fort Dauphin, il y alla répandre la joie par ce foible soulagement. Chamargou, qui revint au Fort sans avoir tiré le moindre fruit de son voyage, se crut trop heureux de trouver quelques provisions fraîches à son retour. On donna deux commissions d'Enseigne à deux jeunes Passagers qui l'avoient suivi; l'un nommé *D'Epinay*, d'une bonne Maison de Bretagne; & l'autre, qui se nommoit *Niccol de Blainville*, fils du Président de Chartres (30).

La fatigue du travail & les inquiétudes de l'ambition avoient jeté le Président de Beausse dans un état de langueur, qui ne lui permettoit plus d'espérer une longue vie. Il pria un des Missionnaires d'inviter Rennefort à lui rendre une visite; & lorsqu'il le vit paroître: " Point de rancune, lui dit-il; je " vais mourir. Que demandez-vous de moi? " Rennefort lui répondit qu'il souhaitoit de le voir en bonne santé. " J'ai toujours eu de l'amitié pour vous, " reprit-il. Si j'ai fait quelque chose qui n'ait pas répondu à ce sentiment, " je vous en demande pardon; & si vous m'avez causé des déplaisirs que mon " amitié ne méritoit pas, je vous les pardonne de bon cœur ". Il ajouta que le Sieur de Montaubon succéderoit à son Emploi, & qu'il falloit se soumettre à la forme de Gouvernement que les plus forts ne manqueroient pas d'é-

(28) *Ibid.* & p. suiv.

(29) Pages 92 & 93.

(30) Pages 94 & 95.

tablier. Rennefort lui déclara que plusieurs raisons lui faisoient desirer de retourner en France, & qu'il étoit assez jeune pour esperer de pouvoir revenir à Madagascar. Il se plaignit de n'avoir pas eu le Brevet de Secrétaire du Roi, & de ne lui pas succéder, comme on lui en avoit donné l'esperance à Paris. » Je meurs trop tôt, répondit le Président, & vous n'êtes pas assez âgé pour devenir mon successeur. D'un autre côté, ne faites pas de fond sur les promesses de ceux qui nous ont embarqués. Je leur ai donné les Mémoires de feu mon frere (31) & les miens. J'ai été Directeur d'une Compagnie qui envoya des Vaisseaux à Madagascar il y a quelques années. On me faisoit esperer que je serois ici le maître. Cependant on a nommé des Facteurs qui prétendent l'être autant que moi. » Après cette explication, le Président découvrit à Rennefort des sentimens dignes de ses lumières; & lui voyant verser des larmes, il en répandit aussi. Ensuite l'ayant prié de l'embrasser, il lui dit le dernier adieu. Sa mort arriva le 14 Décembre 1665.

RENNEFORT.
1665.

Pierre de Beauflé, Président Garde des Sceaux du Conseil Souverain de la France Orientale, joignoit à d'excellentes qualités naturelles un mérite acquis par l'expérience du monde & par l'étude. Rennefort lui accorde le *fond d'un très-honnête homme*, & tout à la fois, du sçavoir & de l'agrément. La fortune, ajoute-t-il, ne l'ayant pas assez favorisé pour mettre sa famille dans l'élevation qu'il desiroit, il en avoit cherché les moyens dans l'étude de la Chymie; & rebuté enfin de cette chimere, il avoit quitté sa Patrie pour tenter la fortune par une autre voie. Montaubon lui succéda dans ses deux Charges.

Son caractère;

Vers la fin du mois de Décembre, quelques Nègres du Fort Dauphin y apportèrent des pierres précieuses; les unes jaunes, qui passèrent pour de parfaites topases; les autres, brunes & de la même espece, mais encore éloignées de leur perfection. La mine en fut découverte dans un étang, formé à deux lieues de la mer, par une rivière qui s'y jette à la pointe d'Itapere. La plupart des François coururent avidement à la source de ces richesses. Mais le plus grand nombre fut épouvanté par les crocodiles, qui sembloient garder l'étang. Ceux que cette crainte ne fut pas capable d'arrêter, se trouverent rebutés par la puanteur de l'eau, qu'il falloit remuer pour découvrir les pierres, & par la nécessité de demeurer long-tems dans la vase pour les retirer (32).

Découverte d'une mine de topases.

Ce fut l'année suivante, dans le cours du mois de Février, que le *S. Paul*, dont on a rapporté le départ du Fort Dauphin, ayant relâché dans la Baie d'Antongil, y fut joint par le *Taureau*; & que Houdry, Marchand du *Saint Paul*, également las de ses courses & de ses démêlés avec Veron, Capitaine de son bord (33), prit le parti de renoncer aux projets dont on lui avoit confié l'exécution, & de jeter sur le rivage de cette Baie les fondemens d'un Fort, qui fut nommé *Saint Louis*. Il s'y établit avec quinze hommes; & lorsqu'un l'ayant informé qu'à quatre ou cinq brasses de fond dans la mer il étoit resté quatre pieces de canon d'un ancien naufrage, il fit plonger des matelots, qui les tirèrent heureusement pour servir à sa défense.

1666.
Origine du Fort de S. Louis dans la Baie d'Antongil.

La Flotte Française perdit, vers le même tems, deux de ses principaux Officiers; Le Tourneur, Lieutenant du *Taureau*, homme d'une vigilance & d'une activité infatigables; & peu après, Kercadiou, Capitaine du même

Mort de deux des principaux Officiers de la Flotte.

(31) M. de Flacour.
Tome VIII.

(32) Pages 96 & 97.

(33) Pages 100 & suiv.
D d d d

RENNEFORT.

1666.

Eloge de Kercadiou.

Belles coquilles.

Nouveaux exploits de La Case.

Vaifseau. La mort de Kercadiou fut pleurée de tout le monde au Fort Dauphin. Il avoit fait quatre voyages aux Indes Orientales, dont il avoit recueilli peu de fruit. Cependant, pour employer les termes de l'Auteur, si la France distribue des lauriers à ceux qui vont porter sa gloire dans ces régions éloignées, elle n'en doit pas être avare pour cet illustre Capitaine. Sa dernière course à Sainte Marie & dans la Baie d'Antongil n'avoit pas rapporté beaucoup d'utilité pour les vivres; mais elle fut très heureuse pour les bijoux & les parfums. Il n'en revint personne qui n'eût quelque pièce d'ambre gris. On avoit trouvé les rivages couverts de coquilles, qui avoient perdu seulement un peu de leur lustre, pour avoir été battus des rayons du soleil. Mais celles qu'on avoit détachées du pied des rochers furent conservées comme les plus belles du monde (34).

Depuis la mort du Président, Rennefort se dispoisoit à retourner en France, lorsqu'il eut la satisfaction de voir arriver au Fort Dauphin le brave La Case, qui revenoit couvert de nouveaux lauriers. Il ne le nomme jamais sans joindre à son nom quelque marque d'honneur; & ses exploits, dit-il, doivent être regardés comme le principal ornement de cette Relation. On a vu qu'il étoit parti avec trente François & un corps de Nègres auxiliaires. Il employa quatre jours à grimper & à descendre la montagne de *Vattemalesme*, qui est à quatre lieues du Fort, & s'étant rendu dans la Province d'Amboulle, il y trouva quinze cens Nègres des pays bas de l'Isle, & douze cens Amboulois auxquels il avoit promis de les associer à son entreprise. Deux mille autres Amboulois l'ayant joint le lendemain, il se vit une armée de six mille six cens hommes, sans y comprendre les trente François. Après les avoir animés par des représentations de combats & par d'autres exercices, il les divisa en deux corps, pour trouver plus facilement les moyens de subsister; l'un de quinze cens Nègres, commandé par Dian-Ramahaie, avec dix François; & l'autre, dont il prit lui-même la conduite. Le rendez-vous étoit la plaine de Mananbambe; & le premier objet de la guerre, d'attaquer *Dian-Ravaras*, un des plus redoutables ennemis des François (35).

La Case, dont la marche fut retardée par le passage de plusieurs grandes rivières, fut surpris, à son arrivée dans cette plaine, de voir en feu quantité de Villages, que Ramahaie détruisoit pour châtier les habitans de leur désertion. Il approuva cette ardeur, & fit brûler lui-même une Ville nommée *Manampy*, à dix-neuf degrés trente minutes. Ensuite s'étant arrêté une lieue plus loin, dans la plaine de même nom, ses espions lui rapportèrent que Ravaras avoit paru avec dix-huit mille hommes sur les montagnes voisines. Huit François, qui s'étoient détachés pour reconnoître le pays, alloient tomber dans cette nombreuse armée, si La Case ne se fût hâté, en leur faveur, de faire avancer ses troupes. Son nom, qu'elles répetoient pour cri de bataille, & la vivacité de ses mouvemens avoient déjà fait précéder l'épouvante. Ravaras ne put contenir ses gens dès la troisième décharge des armes à feu. Ils prirent la fuite avec tant de vitesse & de confusion, qu'à peine Ramahaie, qui avoit or-

(34) *Ibid.* p. 105.

(35) On ne croit pas devoir supprimer cette expédition, parce qu'en satisfaisant la

curiosité du Lecteur sur les progrès de La Case, elle sert, par les détails, à la Géographie de l'Isle de Madagascar.

Il gagne une bataille.

de les poursuivre, put-il en arrêter mille, dont la moitié fut tuée sur le champ & le reste gardé pour l'esclavage.

RENNFORT.
1666.

Après cette victoire, La Case s'arrêta quelques jours dans la plaine de Manampi, envoya dix François & mille Nègres au-delà d'une rivière nommée *Manghourou*, dans le pays des *Lavaleffes*, dont le nom signifie *Porteurs de longues piques*, Nègres moins noirs que les autres habitans de l'Isle. Le Chef de ce Parti avoit ordre de demander au Prince des *Lavaleffes* une fille que le Sieur *Pronis*, premier Commandant des François dans l'Isle, avoit eu d'une femme Nègre. Elle étoit Chrétienne, & depuis la mort de son pere elle n'avoit pas cessé de demeurer dans cette Province. Le Prince des *Lavaleffes*, qui en avoit fait une de ses femmes, refusa de la rendre & se retira dans des lieux où il étoit impossible de le forcer. Son refus devint un prétexte pour le pillage. Les François lui enleverent quinze cens bêtes & huit cens Esclaves, qu'ils conduisirent dans la plaine de Manampi, où La Case étoit déjà revenu avec quinze mille bêtes & trois mille Esclaves. Cependant le Prince Nègre, appréhendant la continuation de cette guerre, voulut passer lui-même au camp de La Case & lui accorder la satisfaction qu'il demandoit. Il s'embarqua dans une pirogue avec quatre de ses principaux Conseillers. Mais tandis qu'il traversoit la rivière de *Manghourou*, quelques chasseurs François tirèrent sur la pirogue & blessèrent un de ses Conseillers. L'effroi qu'il en eut le fit retourner à la rive, & cet accident fit perdre l'occasion de délivrer la fille de *Pronis* (36).

Femme chrétienne d'un Prince Nègre.

La Case alla camper dans la plaine de Mananbambe, où il fit la revue de ses troupes & de son butin. Il lui restoit cinq mille cinq cens quatre-vingt Nègres, n'en ayant perdu que vingt dans son expédition; & vingt-neuf François, parce qu'une maladie avoit arrêté le trentième aux *Matatanes*. On compta cinq mille Esclaves & vingt mille bœufs. Comme il étoit impossible de trouver assez de fourrage, & de faire traverser assez promptement les rivières à tant d'hommes & d'animaux, La Case en fit trois corps; & choisissant le bord de la mer pour son retour, il se fit suivre de dix François, de ses trois cens Gardes & de douze cens *Ambouillois*, avec le tiers des prises. *Ramahaie* & *Ramahirac* prirent la conduite des deux autres corps. Le rendez-vous fut assigné dans la plaine d'*Itaphoure*, où ils arrivèrent tous presque en même-tems. De plusieurs armées ennemies, qui voltigerent autour d'eux dans leur route, il n'y en eut pas une qui osât les attaquer; sans qu'on puisse apporter d'autre cause d'une timidité si peu naturelle à ces Insulaires, que la haute opinion qu'ils avoient conçue du Héros François. Il partagea le butin avec les Nègres & leur laissa presque tous les Esclaves. Sa chère *Dian-Nong* vint le recevoir à *Mananbarre*, où il trouva aussi *Chamargou*, qui sous prétexte que les anciens François n'avoient aucun engagement avec la Compagnie, se mit en possession de toutes les richesses qu'ils avoient enlevées aux ennemis de leur Nation. A la vérité, il en mit les deux tiers à part, pour M. le Duc de Mazarin. Mais le Fort ne fut pas soulagé, soit par la foiblesse ou l'infidélité du Conseil, qui ne devoit pas souffrir, suivant la remarque de l'Auteur, qu'on fit subsister des droits que M. de Mazarin avoit cédés, ni

Butin de La Case.

Chamargou se l'attribue.

RENNEFORT.
1666.

Honneurs ren-
dus à La Case
par le Conseil.

Sa générosité.

Arrivée d'un
houre François.

Madagascar
nommée l'Isle
Dauphine.

Retour de Ren-
nefort en France
sur la Vierge de
Bon port.

ceux que Chamargou s'attribuoit pour la qualité de Gouverneur qu'il n'avoit plus. Cet impérieux Officier tenoit ses bestiaux à deux lieues du Fort, dans un lieu nommé *Fanshere*, qu'il se proposoit de faire ériger en Marquisat (37).

Cependant la réputation & l'autorité, dont La Case jouissoit parmi les Négres, firent sentir au Conseil de quelle importance il étoit pour la Compagnie de s'attacher un homme dont elle pouvoit espérer tant de service. Il lui envoya une Commission de Lieutenant, & deux jours après il lui fit présent d'une belle épée, avec des félicitations sur le succès de son voyage. Ce Guerrier, qui depuis neuf ans n'avoit tiré que des mauvais traitemens & des chagrins pour fruit de tant de belles actions, parut extrêmement sensible à l'honneur qu'il recevoit du premier Corps de sa Nation. Il offrit d'entreprendre la conquête entière de l'Isle (38); mais il avoit encore des ennemis secrets, dont la jalousie traversa ses glorieux desseins. Lorsqu'il eut appris que Rennefort retournoit en France, il le pria d'assurer les Directeurs généraux & la Cour même, qu'avec des secours médiocres il exécuteroit ce qu'il avoit proposé au Conseil, & qu'il demandoit, pour unique récompense (39), de n'être pas sujet à rendre compte de ce qui lui seroit accordé. On verra, dans le Supplément qui sera joint à cette Relation, quel fond l'on auroit pû faire sur ses offres. Rennefort, affligé de le voir presque nud, lui envoya des dentelles & deux justaucorps: mais plus sensible à l'honneur qu'à l'abondance & aux commodités de la vie, il ne voulut recevoir ce présent qu'après avoir fait accepter à son Bienfaiteur quelques pierreries qui faisoient toute sa richesse (40).

Le 12 de Février, on vit entrer dans le Port un *Houcre*, nommé le *Saint Louis*, qui étant parti au mois de Juillet de l'année précédente, apportoit une Colonie de cinquante hommes, sans autre artillerie que deux petites pièces. On apprit, par cette voie, les changemens qui s'étoient faits dans la Direction générale de la Compagnie, & que par un ordre du Roi l'Isle de Madagascar avoit été nommée *Isle Dauphine*. La Chefnaie, Capitaine de la *Vierge de bon port*, n'en eut que plus d'empressement pour son retour en France. Il avoit promis à la Compagnie d'abrèger son voyage autant qu'il lui seroit possible. En vain le Conseil & Chamargou, qui devoient espérer peu d'approbation pour leur conduite, s'efforcèrent de retarder son départ, sous prétexte de lui donner, au lieu de son Vaisseau, qui étoit fort usé, le *Taureau*, presque neuf & vaquant par la mort de ses Officiers. Il mit à la voile, avec Rennefort, dans son ancien navire, qui avoit fait vingt fois le voyage de l'Amérique, & qui devint le sujet de vingt paris au Fort Dauphin, qu'il ne pourroit pas doubler le Cap de Bonne-Espérance (41).

L'ancre fut levée le 20 de Février, & la navigation ne fut troublée par aucun accident jusqu'à l'Isle de Sainte Helene. On ne regarda pas même comme une disgrâce de trouver dans cette Isle un Fort Anglois, dont les gens du Vaisseau n'avoient encore aucune connoissance; & Rennefort ne s'attache au récit de ce qui s'y passa, que pour faire une triste comparaison des politesses que les François y reçurent, avec la maniere dont ils furent traités par les An-

(37) Page 113.

(38) Page 114.

(39) Page 115.

(40) *Ibidem*.

(41) Page 117.

glois à la fin de leur voyage. On étoit à une demie lieue du rivage, lorsque dans une petite baie qui s'offroit à la vue, on découvrit un Fort portant pavillon Anglois. On le salua aussitôt de trois coups de canon, & l'on fut remercié d'un coup. Une chaloupe s'étant approchée à la portée du pistoler, demanda, en langue Angloise, d'où étoit le navire. On lui répondit, de France. De quel quartier de France? de S. Malo. D'où vient-il? de Madagascar. Le nom du Capitaine? La Chesnaie. Qu'il descende, reprit-on, & qu'il vienne montrer ses Commissions au Gouverneur. Enseignez-nous un lieu de bon ancrage. On lui répondit qu'on pouvoit mouiller en sûreté dans cet endroit même. Les ancres y furent jettées sur vingt-quatre brasses (42).

Le Lieutenant du Vaisseau, qui se nommoit *La Poupardie*, se disposant à descendre au lieu du Capitaine, qui étoit fort indisposé, un Officier Anglois du Fort arriva au bâtiment, le reconnut & fournit des rafraîchissemens. La Poupardie se rendit au Fort avec lui, fit voir les Commissions du Capitaine & demanda la permission de faire de l'eau, qui lui fut accordée fort civilement. Le lendemain, Rennefort, accompagné de l'Ecrivain & de cinq ou six des principaux Passagers, alla rendre visite au Gouverneur, qui leur fit saluer sa femme & deux de ses filles. Il leur présenta quelques liqueurs, en attendant le dîner. Ensuite les ayant menés lui-même à la chute d'un ruisseau, qui tombe d'entre deux grands rochers à côté du Fort, il prit la peine d'en faire détourner un courant de la double grosseur du bras, qu'il fit réduire en tuyaux commodes pour remplir les tonneaux.

Le dîner fut servi avec beaucoup de propreté, en viandes moitié Angloises & moitié Françaises. On eut les Dames à table, & la liberté n'y regna pas moins qu'en France. Rennefort fut choqué seulement, que lorsqu'on en fut aux fantés, elles furent bûes de tout le monde dans le même verre. La Chesnaie s'étant fait apporter sur le fable, dans son lit, fut transféré par l'ordre du Gouverneur dans la plus belle chambre du Fort. Le logement étoit à main-gauche, élevé en menuiserie à la manière d'Angleterre, & couvert de tuiles qui avoient servi de lest à quelque Vaisseau. On y montoit par un balcon de six marches, qui donnoit dans une grande salle-d'armes bien entretenue. Les quatre coins de la salle ouvroient quatre appartemens, chacun de trois chambres, tendus & meublés d'étoffes des Indes & de tapis de Perse, de lits & de sièges d'ébene gris & noir, bien tournés & semés de cloux dorés. Entre quelques tableaux, on y voyoit le portrait du Roi Charles II, dans l'endroit le plus apparent de la chambre du Gouverneur, d'où celui de Cromwell avoit été ôté & mis dans la ruelle du lit, le visage vers la tapisserie; sur quoi l'Auteur observe que la politique regne jusques dans les lieux les plus éloignés & les plus solitaires. A main droite, vingt cases alignées servoient de cazernes aux soldats de la garnison. Le Fort étoit environné de rochers d'une hauteur effrayante, à l'exception du côté de la mer. Sa forme étoit triangulaire. Deux de ses bastions portoient sept pieces de gros canon de fer, pointées sur l'eau; & le troisième, qui faisoit le derriere, armé de quatre pieces, auroit pu servir comme de second Fort, si le premier eût été forcé. Les deux premiers étoient flanqués de deux redoutes, chacune avec deux pieces de canon qui rassoient la mer & qui défendoient l'accès de l'Isle.

RENNEFORT.
1666.

Comment il'est
reçu des Anglois
à Sainte Hélenes.

Fort Anglois.
Ses appartem-
ens.

Ses forces &
sa situation.

RENNEFORT.

1666.

Etat où étoit
alors cette île.

On connoît l'Île de Ste Hélène par quantité de Relations précédentes ; mais celle-ci est la première où elle paroît régulièrement habitée. Le Gouverneur, nommé *Stringer*, étoit âgé d'environ cinquante-cinq ans. Le nombre des habitans montoit à cinquante Anglois & vingt femmes, qui étoient entretenus de biscuit, d'huile & de bœuf salé, aux dépens de la Compagnie Angloise des Indes Orientales. La plupart avoient des habitations dans l'Île, & venoient à leur tour faire guet & garde au Fort. Ils avoient quelques Nègres pour les services pénibles. Rennefort admira la quantité de pois, de fèves, de raves, de navets, de choux, d'ananas, de bananes, de citrons, d'oranges, de grenades & de melons, qui étoient le fruit d'une soigneuse culture. Le raisin même y mûrissoit ; & rien ne s'y trouvoit contraire aux commodités de la vie qu'une prodigieuse quantité de rats, auxquels le Gouverneur se proposoit de faire une sanglante guerre. Les cabris y païssoient en grand nombre. On y avoit porté des chevaux ; mais ils étoient devenus si farouches, que lorsqu'on les poursuivoit jusqu'aux extrémités de l'Île, ils se précipitoient du sommet des rochers dans la mer plutôt que de se laisser prendre. Les perdrix & les pintades y faisoient le divertissement de la chasse. M. Stringer commettoit à ses Nègres le soin d'environ quatre-vingt vaches, & laissoit à quatre femmes celui du lait & du beurre (43).

Cabinet du Gouverneur.

Il fit voir aux François les curiosités de son cabinet, entre lesquelles Rennefort admira les ossemens d'un *Lamantin*, ou d'une vache marine, nommée aussi *Manatée*, & la peau préparée pour en faire un justaucorps, qui devoit être à l'épreuve du pistolet. On y voyoit un poisson volant, le plus gros dont on eût l'exemple, quoiqu'il ne le fût pas plus qu'un maquereau ordinaire ; de l'ambre-gris, & toutes les especes d'étoffes & de curiosités qu'on apporte des Indes ; cinq livres de civettes, dans une bouteille de verre, estimées cinq ou six mille francs. Les Officiers du Vaisseau acheterent, pendant leur séjour, des boîtes de civette, des bagues de cornaline, des manches de couteau d'agate, du satin de la Chine, des porcelaines, des cannes du Japon & d'autres marchandises Indiennes, dont les Anglois de l'Île étoient bien pourvus. Deux chats musqués, ou deux civettes, leur coutèrent soixante piastras (44).

Rupture de la
paix entre la
France & l'An-
gleterre.

Le Capitaine un peu moins malade, se fit conduire au Vaisseau pour y recevoir le Gouverneur Anglois, sa femme, son fils, ses deux filles & son gendre. On y but encore les santés des Rois de France & d'Angleterre. Enfin le 7 d'Avril, après avoir levé les ancres & reçu du Gouverneur des lettres pour la Compagnie Orientale de Paris, on fit aux Anglois des remerciemens de leur politesse par la bouche des canons, auxquels ceux du Fort répondirent coup pour coup. Il seroit difficile de comprendre comment de si belles apparences d'amitié se changèrent bientôt en cruelles hostilités, si l'on disoit plus long-tems à faire observer que la paix étoit rompue entre les deux Nations, & que ce fâcheux événement, qui avoit déjà fait répandre beaucoup de sang en Europe, étoit encore ignoré dans les régions éloignées (45).

Pendant sept jours, la navigation fut fort douce jusqu'à l'Île de l'Ascension, où l'on mouilla le 15 du côté du Nord, à sept degrés quarante minutes du Sud, hauteur qui est précisément celle du milieu de l'Île. A peine le Vais-

(43) *Ibid.* p. 141 & 142.(44) *Ibid.* p. 143.

(45) Page 144.

feu fut-il arrêté, que des milliers d'oiseaux vinrent se percher sur les mâts & les cordages. La chute de cinq cens, qui furent tués dans l'espace d'un quart d'heure, n'empêchoit pas que les autres ne continuaient de voltiger autour du Navire. Ils devinrent si importuns qu'ils mordoient les chapeaux & les bonnets de vingt hommes qui descendirent au rivage. On avoit relâché dans cette Isle pour y prendre des tortues. Les Pêcheurs furent disposés sur deux anes, où ils en prirent dès la première nuit dix ou onze, dont chacune pesoit trois ou quatre cens livres. Deux François étant montés au plus haut endroit de l'Isle, allumerent quelques broffailles sèches, d'où le feu se communiqua aux pierres sulphureuses dont elle est composée, & causa un vaste & prompt embrasement. On sçait d'ailleurs que l'Isle de l'Ascension n'a que sept lieues de tour, & qu'à l'exception des tortues, des oiseaux & du sel, qu'on y trouve toujours en abondance, elle est sterile dans toutes ses parties (46).

Rennefort observe, dans la suite de la route, qu'après avoir passé la Ligne le premier jour de Mai, on recommença pour la première fois à voir l'étoile du Nord, vers le troisième degré de latitude méridionale; & que le 4 de Juin, à trente degrés, la croisiade, qui avoit servi de guide quand le Soleil de midi avoit manqué au-delà de l'équateur, cessa de se faire voir. Le vent favorable ayant permis le lendemain de dresser le Cap sur les Isles Açores, on remarqua que depuis l'Isle de l'Ascension le Vaisseau avoit dérivé de quatre cens cinquante lieues. Les singes & les cameleons qui étoient à bord moururent à cette hauteur. La mer, sous le tropique du cancer jusqu'à trente-huit degrés, étoit couverte d'herbes (47).

Observations de
l'Auteur.

Le 17, après avoir doublé les Açores, on vit l'eau bondir avec tant de force, qu'on étoit dans la crainte de quelque écueil. Mais on fut rassuré par le spectacle agréable des élancemens d'un *Espadon*, qui retombant sur une baleine, la perçoit de l'espece d'épée qu'il a sur la tête. Sa grosseur est celle d'un homme. Rennefort admira beaucoup le courage d'un animal si médiocre, qui s'obstinoit à tuer un monstre trente fois plus gros que lui. Il observa l'industrie de la nature dans d'autres petits poissons, qui nagent autour d'une coque de limon blanc, attaché à des branches de *Goesmon* dont ils se nourrissent. Lorsqu'ils sont poursuivis de quelqu'un de ces monstres, qu'il appelle les tirans de l'Empire de Neptune, ils se serrent sous ce limon, qui est presque aussi brûlant que l'eau forte, & doivent leur sûreté à l'instinct qui fait craindre ces herbes à leur ennemi.

Rencontres di-
verses.

Depuis trente jusqu'à quarante-trois degrés, on vit des mâts rompus, des vergues & des hunes de Vaisseaux, qui donnerent l'idée d'un épouvantable débris. Le choc de tant de pieces étoit à redouter pour la *Vierge de bon Port*, vieux bâtiment pourri & prêt à s'ouvrir. On fut informé dans la suite qu'il s'étoit donné un furieux combat entre les Flottes combinées de France & de Hollande & celle d'Angleterre; mais quel regret n'eut-on pas de n'avoir pas mieux profité de cette espèce d'avertissement, pour éviter l'infortune dont on étoit menacé? A quarante-six degrés, pendant un calme de huit jours, un épervier se percha sur le grand mât du Navire, & prit ensuite son vol vers

Présages d'un
malheur qui me-
nace le vaisseau
Français.

RENNEFORT.
1666.

Superstition des
matelots.

la Rochelle. Il montrait le bon chemin ; mais les ordres de France & de Madagascar n'étoient pas de le suivre, & l'on devoit aborder au Havre de Grace, pour la commodité de transporter la charge des Vaisseaux à Rouen & à Paris par la rivière de Seine. L'agitation des flots fut violente depuis 47. jusqu'à 51. degrés. On vit des baleines d'une prodigieuse grosseur, qui firent redouter leur approche. Les matelots alarmés s'écrièrent que le cœur du Président de Beausiè, qu'on apportoit de Madagascar, causeroit la perte du Vaisseau, & demandèrent qu'il fut sacrifié à la sûreté commune, comme les Momies d'Egypte sont jetées à la mer aussitôt qu'elles sont découvertes. La superstition l'emporta, & le cœur fut enseveli dans l'Océan. Enfin l'on entra dans la Manche, entre les Sorlingues & l'Isle d'Ouessant. Le lendemain, la terre qui s'offrit du côté droit fut prise pour celle de France, par le Pilote même, qui étoit du Havre, & qui crut reconnoître *la Heve* (48).

La joie d'un si heureux retour ne peut être représentée par aucune expression. On n'avoit perdu que deux personnes, qui s'étoient noyées par leur imprudence. Toutes les marchandises étoient bien conservées. Le Vaisseau avoit été orné de banderolles neuves, les galeries peintes, & tous les vieux dehors revêtus de belles apparences. On avoit fait faire à bord dix habits d'étoffe des Indes, pour vêtir dix matelots qui devoient conduire les Officiers à terre ; & tous avoient le cœur & les yeux sur cette terre, après laquelle on soupироit depuis si long-tems (49).

La Vierge de
Bon-port est at-
taquée par les An-
glois.

Une grande chaloupe, qu'on crut disposée à s'approcher du Vaisseau pour lui offrir un Pilote Costier, passa d'abord à force de rames sous la proue. Pendant qu'elle s'éloignoit, on vit paroître trois Navires, dont l'un se détacha vers le bâtiment François, qui voguoit pesamment ; si lourd & si sale de la longueur du voyage, qu'il avoit les côtés revêtus d'un pied de mousse. La Chenaie fit arborer pavillon blanc. L'autre ayant pris le vent, leva pavillon Anglois à la portée du pistolet, & l'on reconnut qu'il étoit percé pour trente-deux pieces de canon, dont les bouches parurent aussitôt (50). Un Officier Anglois demanda dans sa langue ; d'où est le Navire ? On répondit, de France. De quel endroit ? De Saint Malo. D'où vient-il, de Madagascar. Aussitôt cent voix s'écrièrent, amène pour le Roi d'Angleterre, & quelques boulets de canon sifflèrent dans les voiles de la *Vierge*. Quel fut l'étonnement des François, qui n'avoient encore été avertis de la guerre que par d'aveugles pressentimens ? Ils se hâtèrent de préparer leurs armes. La Chenaie, dans la confiance d'une pleine paix entre les deux Nations, avoit même négligé de régler les quartiers pour le combat, parce que la route qu'il tenoit n'étoit pas fréquentée des Corsaires. Une si cruelle surprise ne l'empêcha pas de faire tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de courage, quoiqu'à demi-malade, & de se poster au pied du grand mât pour commander le gouvernail & la mousqueterie (51).

Combat.

L'artillerie fut disposée en peu de tems ; mais les Anglois n'avoient pas attendu, pour tirer, que les François fussent préparés à se défendre. De

(48) Pages 149 & suiv.

(49) Page 152.

(50) La description du combat ne doit pas

paroître étrangère à ce Recueil.

(51) *Ibid.* p. 154.

soixante-onze hommes, dont la *Vierge* étoit montée, il y en avoit dix hors de combat avant qu'on eût mis le feu au canon. Un passager, nommé *Petit de la Lande*, ayant une jambe & un bras rompu, & trois clous dans une épaule, demandoit d'être placé sur les haubans, pour attendre la mort en combattant du bras qui lui restoit. Enfin l'on fit feu; & si le canon des François ne donnoit qu'un coup pour trois, leur mousqueterie fit bientôt disparaître les Anglois du Tillac. Mais, quoique le Vaisseau eût de si bons Tireurs qu'ils prenoient au front ceux qu'ils pouvoient ajuster, les ennemis s'animent ensuite d'une ardeur singulière, sortoient de leur Navire pour charger le canon par dehors. La Poupardrie, Lieutenant de la *Vierge*, se portoit dans tous les lieux où il remarquoit de la foiblesse ou de la lenteur. Il pointoit presque toutes les pièces. Il y mettoit le feu : mais un boulet ennemi le prenant sous le bras, tandis qu'il souffloit la mèche pour allumer un canon, éteignit sa vie & sa valeur.

Le Capitaine Anglois, après avoir tâté tous les côtés du bâtiment par plusieurs volées, fit tirer, en passant à proue, deux canons chargés de balles de mousquets, pour nettoyer le tillac. Elles envelopperent Rennefort sans le toucher. Alors l'ennemi s'approchant à la longueur d'une demie-pique, les cris de cent hommes montés sur les haubans, le sabre d'une main & le pistolet de l'autre, firent connoître que leur dessein étoit d'en venir à l'abordage. Mais ils se refroidirent au mouvement que les François firent eux-mêmes pour aller à eux (52), & s'étant éloignés après le coup de pistolet, ils donnerent lieu de croire qu'ils abandonnoient le combat. Cependant ils retournerent bientôt avec une nouvelle furie; & deux bordées de seize pièces, qui jouoient successivement & sans interruption, causèrent d'autant plus de mal aux François, que ne pouvant virer avec la même facilité que le Navire ennemi, ils ne lui répondoient que de neuf coups qu'ils avoient de ce bord. La vue de la terre les avoit animés jusqu'alors à la manœuvre des voiles, dans l'espérance de se retirer sous le Fort, ou de voir paroître du secours. Mais le *Quesne*, ce même Pilote, qui avoit cru reconnoître le Havre avec tant de certitude, s'écria qu'il s'étoit trompé, & que la côte qu'on appercevoit étoit celle de l'Isle de Guernesay. Il avoit reçu un coup de mousquet dans les dents, qui ne l'empêcha pas de publier cette fâcheuse nouvelle, & l'Auteur rend témoignage qu'il ne cessa pas d'agir en homme de résolution. La connoissance de son erreur fit tomber les cordages des mains des matelots, & cesser de tirer les pièces de derrière, où l'on n'avoit pas épargné la poudre, pour avancer la retraite par l'effort qu'elles faisoient en reculant.

Le corps du Vaisseau étoit fort maltraité. Plusieurs coups de canon qui l'avoient percé dans l'eau faisoient des voies si larges, que les deux pompes ne suffisoient pas pour le soulager. L'embarras du fond ne permettant pas non plus de boucher les trous, quelqu'un proposa de demander quartier. Il n'en fut pas crû (53). Le canon continua de jouer encore l'espace d'une heure, jusqu'à ce que l'eau, qui entroit dans la soute aux poudres, & la multitude des blessés qu'il devenoit impossible de soulager, firent penser tout le monde à se rendre. Le Capitaine étoit résolu de se brûler. On pria Rennefort de s'op-

RENNEFORT.
1666.

Erreur funeste
aux François.

Erat de leur
Vaisseau.

RENNEFORT.
1666.

Il demandent
quartier.

Civilité du Ca-
pitaine Anglois.

Le Vaisseau
Français s'abî-
me dans les
flots.

A quoi le mal-
heur des Fran-
çais doit être at-
tribué.

poser à cette résolution désespérée, & de prendre le commandement. Il donna ordre en particulier, à deux matelots, d'arrêter le Capitaine s'il vouloit s'avancer vers les poudres; & voyant que le Navire prenoit eau par quatre ouvertures, qu'il y avoit quarante hommes ou morts ou hors de combat, que la plupart des canons étoient démontés, & que pour comble d'infortune un autre Vaisseau venoit encore sur eux, il déclara qu'il étoit tems de se soumettre. On cria aussi-tôt bon quartier. Les Anglois l'accorderent; mais leur réponse ne fut pas entendue d'abord assez clairement, pour sauver la vie à un jeune homme qui eut la cuisse emportée d'un coup de canon. Cependant on entendit enfin distinctement *bon quartier*, avec ordre de baisser le pavillon. Les François mirent toutes leurs armes sur le tillac, & les deux bâtimens s'étant joints, le Capitaine Anglois, son sabre à la main, monta sur les haubans de son Navire, d'où il coupa les cordages de sa prise. Ses gens entrèrent dans la *Vierge*, sans faire d'autre injure aux François que de les dépouiller. La Chevaie & Rennefort furent conduits dans la chambre de poupe du vainqueur, qui se nommoit *Goodman*, & qui leur témoigna civilement que la valeur avec laquelle ils s'étoient défendus lui donnoit envie de les servir.

Cependant ceux qui étoient dans le Vaisseau François, s'apercevant qu'il se remplissoit d'eau, se mirent à jeter des cris terribles, pour implorer la pitié de ceux qui pouvoient les secourir. Mais l'assistance ne put être assez prompte. Ce Navire, chargé de six vingts hommes, tant Anglois que François, vivans, blessés, morts & mourans, de cuirs, de tabac, de bois d'ébène, de benjoin, d'or, d'ambre gris, de poivre & d'aloes, disparut en un instant, sans qu'il restât la moindre apparence de mâts, de voiles & de cordages. Vingt hommes, qui attendoient, sur le gaillard, à se mettre à la nage, lorsque le Navire ne les soutiendrait plus, furent accablés de la voile de misene. Les autres entreprirent de nager vers les Vaisseaux Anglois, & les chaloupes furent envoyées à leur secours. Plusieurs périrent, & l'on vit manquer à quelques-uns la voix & la vie au moment qu'on les croyoit prêts de monter à bord. L'Auteur confesse, à l'honneur du Capitaine Anglois, qu'il n'épargna aucun soin pour sauver ces malheureux. Il tira plusieurs coups de pistolet sur les gens de ses chaloupes, pour exciter leurs efforts. Il avoit même délibéré s'il feroit approcher son Navire de celui qui se perdoit; mais le risque d'être accroché par des désespérés, qui pouvoient l'entraîner dans leur ruine, l'empêcha de hazarder un Vaisseau qui étoit confié à sa (54)

En cherchant, dans la suite, comment il pouvoit être arrivé que des Officiers, des Pilotes & des matelots, qui avoient couru long-tems les côtes de la Manche, eussent pris une terre pour une autre, on reconnut que cette erreur avoit été volontaire. Il est certain, suivant le témoignage de Rennefort, que presque tous les coffres étoient à double fond & cachoient des pierres. La correspondance étant ordinaire, pendant la paix, entre l'Isle de Guernesay & Saint Malo, ceux qui apportoient des richesses secrètes espéroient qu'en les laissant dans cette Isle, ils éviteroient d'être visités dans les Ports de France (55).

Le Capitaine Anglois, qui avoit perdu quarante hommes, prit dans les barques & les petits bâtimens qui se trouvoient à Guernesay des matelots pour les remplacer. Le Général Lambert, qui s'étoit flatté de succéder à Cromwell, étoit alors prisonnier au Château (56). Le 17 de Juillet, la Chenaie & Rennefort, avec vingt-six autres prisonniers François, furent transportés dans l'Isle de *Wight*. La Chenaie y mourut au commencement d'Août, de la même maladie qu'il avoit eue pendant quatre mois, & dont il se croyoit délivré lorsqu'il perdit son Vaisseau (57). Rennefort demeura prisonnier, sur sa parole, au Château de *Carrelbrooke*, qui servoit de demeure à Milord *Colpeper*, Gouverneur de l'Isle. Il en donne la description; il est situé à trois lieues de *Cowes*, sur une petite montagne. Outre la force naturelle de son assiette, il est muni d'ouvrages avancés, de bons remparts, & de soixante piéces de canon. Il a deux cours, avec une haute Tour au milieu, & trois grands corps de logis, dont l'un, qui est magnifiquement meublé, ne sert de logement qu'au Roi. Les deux autres contiennent les appartemens du Gouverneur & de sa famille. Au côté droit de la Tour, on montre trois petites chambres fort tristes, où le Roi Charles I. fut prisonnier l'espace d'un an. Celui qui l'y avoit gardé, & qui avoit commandé dans l'Isle pour le Parlement, y étoit alors confiné. C'étoit le célèbre *Robert d'Anvers*, de la maison des *Villers*, qui étoit à la tête de la Cavalerie Angloise lorsque ce malheureux Prince fut mis sur l'échaffaut. Il fut cité, après le rétablissement de Charles II. On lui demanda s'il étoit Gentilhomme. Son arrogance lui fit répondre qu'il n'en connoissoit point, & qu'il étoit Anglois populaire. Il fut tenu trois jours dans l'incertitude de sa Sentence. Enfin la Chambre des Seigneurs lui fit délivrer acte de sa roture, qu'il avoit déclarée, & le condamna aux horreurs d'une prison perpétuelle. C'étoit un homme d'un caractère ferme. Il sçavoit toutes les langues de l'Europe. Mais sa situation lui étoit devenue si insupportable, que depuis un an, dans l'amertume d'un noir chagrin, il se privoit volontairement de la lumière du Soleil. Il se mettoit au lit, lorsque le jour alloit paroître, & ne se levait qu'à l'arrivée de la nuit (58).

Rennefort passa neuf mois dans l'Isle de *Wight*, sans trouver à sa prison d'autre désagrément que sa longueur. Il fut échangé, au mois d'Avril 1667, pour trois Maîtres de barques; & s'étant rendu à Londres, qu'il trouva presque entièrement consumé par le fameux incendie du mois de Septembre précédent, il en partit bientôt pour retourner en France. Les propositions de la Case, qu'il fit à la Compagnie, ne furent pas mieux reçues qu'elles ne l'avoient été à Madagascar. On n'écouta pas plus favorablement ses conseils pour le succès de l'Etablissement dans cette Isle, & pour celui de l'entreprise des Indes. » Il reconnut, dit-il, que la Compagnie étoit peu disposée à faire » le bonheur de ceux que la fortune avoit condamnés. Mais il lui resta la » consolation d'avoir été fidèle à tous les devoirs de son emploi; & il ne » tint pas à lui qu'on ne profitât mieux de quelques expériences, qui lui » avoient coûté la perte de son bien, le naufrage & la prison (59).

RENNEFORT.

1666.

Sort des prisonniers.

Mort de La Chenaie.

Description du Château de Carrelbrooke, dans l'Isle de Wight.

Trait curieux du regne de Charles II d'Angleterre.

Sort de Robert d'Anvers.

Retour de Rennefort en France.

(56) Page 160.

(57) Page 165.

(58) Pages 166 & 169.

(59) Pages 187 & 188.

VOYAGE DE MONDEVERGUE,

O U

SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE RENNEFORT.

MONDEVER-
GUE.
1666.

Départ d'une
Flotte de dix
Vaisseaux.

ON a dû prendre assez d'intérêt à l'état du Fort Dauphin, à la fortune de la Case & à celle de l'Etablissement François, pour regretter que les Mémoires de Rennefort se trouvent interrompus par son retour. Mais la Relation qu'il a rédigée lui-même sur les Mémoires d'autrui, me fournira de quoi satisfaire abondamment la curiosité du Lecteur (60).

Dès le mois de Mars 1666, François de Lopis, Marquis de Mondevergue, revêtu par le Roi des charges de son Amiral & Lieutenant Général pour commander les Places & les Vaisseaux des François, au-delà de la Ligne Equinoxiale, étoit parti de la Rochelle pour Madagascar, avec une Flotte de dix Navires de la Compagnie, escortée par quatre Vaisseaux du Roi, sous la conduite du Chevalier de la Roche, Chef d'Escadre. Les bâtimens de la Compagnie se nommoient le *Saint Jean de Port*, Amiral, de six cens tonneaux & trente-six pieces de canon; la *Marie*, de même port & de même force; le *Terron*, de trois cens cinquante tonneaux & vingt-quatre canons; le *Saint Charles*, de trois cens tonneaux & vingt-quatre canons; la *Mazarine* & la *Duchesse*, chacun de deux cens tonneaux & de vingt-quatre pieces de canon; & quatre Houcres de quatre-vingt-dix tonneaux, nommés le *Saint Denis*, le *Saint Jean*, le *Saint Luc* & le *Saint Robert*. Les Capitaines, sous M. de Mondevergue, étoient les sieurs de Favet, de Boispean, de la Garenne, de Gournay, de la Buche, de Chanlatte, Louvel, Firlin & la Moësse. Cette Flotte portoit, avec divers Officiers employés par la Compagnie, les sieurs de Faye & Caron, Directeurs du Commerce, d'Epinay, Procureur Général du Conseil des Indes; quatre compagnies d'Infanterie, commandées par les sieurs Bechon, Capitaine du regiment de Duras; de Nez, Capitaine de Navarre; Martimont de Schalemborg, & d'Erguien de la Fere; huit Marchands, quatre François & quatre Hollandois; dix Chefs de colonie avec leurs Engagés, trente-deux femmes & quelques enfans. On faisoit monter tout ce nombre à deux mille hommes, dans lesquels on comprenoit les équipages (61).

1667.

Etat du Fort
Dauphin à son
arrivée.

Après une longue navigation, qui promena les François au Brésil, & de-là au Cap de Bonne-Espérance, ils arriverent le 10 de Mars 1667 à la vue de Madagascar; & divers obstacles, qu'ils eurent encore à combattre, ne les empêcherent pas de mouiller cinq jours après dans la rade du Fort Dauphin. Leur étonnement fut extrême de voir ce fameux Fort, où leur Nation étoit établie depuis vingt-cinq ans, en si mauvais état qu'à peine offroit-il quelques hutes pour le logement des principaux Officiers. Il ne présentoit, du côté de la mer, que deux petits bastions ruinés, & quelques pieux irréguliers, avec

(60) Elle est à la suite du Voyage de Rennefort, avec d'autres voyages, qui trouvent place dans ce Recueil.

(61) *Ibid.* p. 190 & 191.

neuf pieces de canon de fer, sans affuts & sans aucune élévation. Des premiers Agens de la Compagnie, les uns étoient morts, d'autres étoient retournés en France, & le reste étoit allé tenter fortune dans des lieux plus heureux. Des quatre Vaisseaux qui les avoient apportés, la *Vierge de bon Port*, chargée des avis & des richesses de la colonie, avoit péri dans son combat contre les Anglois. La fregate le *Saint Paul*, qui étoit sortie du Fort Dauphin avec un Marchand & des Commis, pour aller reconnoître les côtes des Indes, n'avoit pas passé la baie d'Antongil. Elle avoit perdu ses Officiers & son Marchand, qui s'étoient mis hors d'état de finir ce voyage par leur mesintelligence & leurs dissipations. En suite, étant revenue au Fort, elle avoit fait voile en France sous la conduite de Cornuel, qui de Pilote étoit devenu Capitaine: Le *Taureau* s'étoit perdu, faute de cables & de cordages, en allant reconnoître le Nord de l'Isle. Il ne restoit que l'*Aigle blanc*, & le houce *Saint Louis*, qui étoient au Port sans Officiers & sans agrets. Le *Saint Louis* s'étant rendu dans la baie d'Antongil, pour acheter du riz & l'apporter au Fort, où les François étoient à l'extrémité du besoin, son Capitaine, nommé de la *Vigne*, & *Guibillon*, qui y faisoit l'office de Marchand, avoient débarqué avec si peu de prudence, qu'un Grand du pays, mécontent de leur Nation, les avoit assassinés. En un mot, le Fort Dauphin n'avoit plus d'autres Officiers que *Chamargou*, qui continuoit d'y exercer le commandement des armes pour la Compagnie, la *Cafe* & *Budée* ses Lieutenans, & *Cherry*, seul chargé de la partie du commerce & des provisions, contre lequel tous les Engagés demandoient justice, en se plaignant qu'il les faisoit perir de (62) misere.

Mondevergue & les deux Directeurs, qui ne trouverent aucune provision dans les Magasins de la Compagnie, parce que chacun des anciens Chefs avoient fait tourner les profits à leur seule utilité, furent obligés de regler la subsistance en argent. Ils ordonnerent un écu par jour aux Capitaines, trente sols aux Lieutenans, dix-huit aux Enseignes, douze aux Sergens & six aux Soldats; aux Marchands quarante sols, aux sous-Marchands vingt-cinq, aux Chefs de la colonie vingt, aux Commis quinze, aux Ouvriers dix, & six aux Engagés. En suite, pour mettre un frein à l'avidité des anciens habitans, qui avoient excessivement encheri les vivres, on fit publier que les pieces de cinquante-huit sols seroient reçues pour quatre francs, sous peine de cinq cens livres d'amende. Alors les Directeurs en acheterent des anciens François, & redonnerent à deux sols ce qui leur en coutoit cinq. (63).

Après l'établissement de cette sage police, on déclara quelle devoit être la forme du gouvernement. Dans une Assemblée générale des habitans, où les quatre compagnies d'Infanterie furent rangées sous les armes, le Gouverneur général monta sur une estrade élevée de deux pieds, au milieu de laquelle étoit un fauteuil, avec deux bancs couverts de tapis aux armes de France & parsemés de fleurs de lis. De Faye, Caron, Chamargou & d'Epinay, qui composoient le Conseil furent placés à la droite du Gouverneur. La gauche étoit pour les Ecclesiastiques; mais ils se dispenserent d'assister à cette cérémonie. Les lettres du Roi furent lûes par Giron de la Martinette, Commis dans l'absence du Secrétaire. Elles furent enregistrées dans les formes; après

MONDEVER-
GUE.
1667.

Ordre de police
établi par le nou-
veau Gouverneur
général.

Installation de
Mondevergue en
qualité de gou-
verneur général.

(62) *Ibid.* p. 120 & suiv.

(63) Page 222.

MONDEVER-
GUE.
1667.

Divisions entre
les Chefs.

Manvaise con-
duite des Direc-
teurs.

Effroi qu'un che-
val cause aux In-
dulgaires.

Dégouts qu'on
inspire à la Com-
pagnie.

quoï l'installation de Mondevergue fut célébrée par une décharge de tous les canons du Fort & des Navires, & de la mousqueterie des quatre Compagnies. Le pouvoir de Mondevergue étant absolu sur la milice & les Officiers de marine, en qualité de Gouverneur général & d'Amiral, il pourvut à plusieurs charges vacantes. Les troupes camperent dans une petite plaine, où les Officiers firent bâtir des huttes & des cafes. Ce lieu fut proprement le siege du gouvernement, car l'intérieur du Fort étoit habité par des Marchands, par les Commis & les Chefs de colonie, dont tous les égards étoient pour les Directeurs. On forma cinq Conseils, sous les noms de Conseils de milice, de marine, de commerce, de subsistance & de colonie. Les Directeurs s'attribuerent le droit de présider aux trois derniers; ce qui devint une source de division, parce que Mondevergue se trouvant blessé d'être au-dessous de deux Marchands, refusoit ordinairement d'y assister. Il arriva même que dans une occasion où la plupart des habitans l'avoient prié de s'y trouver, pour apporter quelque remede aux besoins de la colonie, il prit querelle avec de Faye, & que son Capitaine des gardes chocqué de voir porter si peu de respect à son Maître, menaça ce Directeur de le maltraiter. Ce différend, qui ne se termina point par une reconciliation sincere, & qui fut porté jusqu'en France, contribua beaucoup dans la suite à la disgrâce de Mondevergue (64).

Cependant les vivres continuoient de manquer dans la colonie, & tous les efforts des Chefs n'y pouvoient établir pour long-tems l'abondance. On y voyoit quelquefois arriver beaucoup de riz, & les Journaux font foi que dans l'espace de dix-neuf mois, il en fut déchargé six cens mille livres ou trois cens tonneaux. Mais il étoit toujours menagé avec peu de conduite, & quelquefois pillé par des gens que la faim reduisoit au désespoir. La Case, dont le zele ne rallentissoit pas plus que le courage, amena plusieurs fois des milliers de bestiaux, qui ne furent pas mieux ménagés; sans compter que les pluies continuelles en faisoient périr un grand nombre. Ce Heros de Madagascar, qui étoit sans cesse en course, signaloit souvent sa valeur par de nouvelles victoires. L'Auteur raconte, à l'occasion des combats livrés aux Nègres (65), que n'ayant jamais vu de cheval dans leur Isle, ils furent effrayés d'en voir paroître un, qui avoit été apporté sur la Flotte. Ils le nommerent *Dian Beliche*, qui signifie Roi des Diables; & dans une action, où Chamargou le fit monter par un de ses domestiques, les ennemis, au nombre de sept ou huit mille, se renverserent avec une confusion surprenante à la vue de ce terrible animal. On en fit un grand carnage, & leur Chef périt dans la mêlée. Cependant un de ses favoris, nommé *Chasafac*, désespéré de la mort de son Prince & résolu de ne pas lui survivre, attendit *Dian Beliche* de pied ferme, & lui lança une zagaie qui le blessa au poitrail. Le sang qu'il vit couler lui ayant appris que ce monstre n'étoit pas immortel, il acheva de le tuer à coups de zagaies, sans épargner le Cavalier, qui avoit été renversé. Quelques François, qui arriverent trop tard pour arrêter la premiere fureur du Nègre, le tuerent à coups de fusil (66).

Mais les avantages qu'on avoit remportés sur les Negres, & la reconciliation même qui se fit avec *Dian Manangue*, le plus redoutable ennemi des François, ne servit pas autant qu'on se l'étoit promis à faire prospérer l'Eta-

(64) Pages 224, 225 & 230.

(65) Pages 233, 234.

(66) *Ibid.*

blissement. Les Directeurs se persuaderent enfin que Madagascar n'étoit pas tenable, & que la Compagnie devoit chercher plus loin des facilités, qu'ils désespéroient de trouver dans cette Isle. Ils renvoyèrent en France quelques-uns de leurs Agens pour faire ces représentations à la Compagnie; & sans attendre leur retour, Caron se chargea de passer à Surate, dans l'espérance d'y acheter des marchandises qu'on pût envoyer en France, & qui fissent montre du moins, pour l'argent qui en étoit sorti. Il partit le 27 d'Octobre, avec plusieurs autres Marchands, sur le *Saint Jean de Port*, accompagné d'un seul houcra. Sa navigation fut heureuse. Les Courtiers Baniens lui ayant bientôt fait trouver à Surate de quoi charger son Vaisseau, il se hâta de le renvoyer à Madagascar, pour donner des preuves de sa diligence & de sa capacité. Ce Navire arriva au Fort Dauphin le 21 Juin 1668, avec une riche cargaison de toiles des Indes, de salpêtre, de poivre, de sucre, & d'autres marchandises (67). Les besoins n'ayant fait qu'augmenter dans la colonie pendant son absence, on le fit mettre à la voile pour l'Europe, avec les Mémoires de tout ce qui s'étoit passé depuis plus d'un an dans l'Isle de Madagascar. D'un autre côté, le Conseil fit sortir du Fort quantité de bouches inutiles, sur la *Couronne* & le *Saint Denis*, pour aller attendre à Socatora le tems de se rendre à Surate. On leur donna la valeur de soixante & dix mille francs en argent & en plomb, avec ordre de l'employer en bled, en riz, & en autres rafraîchissemens pour le soulagement du Fort (68).

Bientôt De Faye, qui avoit toujours attendu de France une Flotte considérable & des présens d'importance pour se rendre à Surate, ennuyé du retardement & las de son inutilité & de sa misère, prit aussi la résolution de partir. Trois Vaisseaux qui arrivèrent le 28 d'Août lui en offrirent l'occasion. Mais en s'embarquant pour Surate, les chagrins qu'il avoit essuyés dans son séjour à Madagascar lui firent écrire en France qu'il conseilloit d'abandonner entièrement cette Isle. Il représentoit qu'elle devoit être moins regardée comme un objet de commerce, que comme un lieu de repos & de rafraîchissement pour les Flottes qui seroient envoyées plus loin. » Son but, suivant la remarque de l'Auteur, étoit de faire un commerce de marchandises rassemblées dans des Magasins, & non de faire sortir des entrailles d'une terre inconnue, des richesses dont la découverte demande de grands soins, & autant de patience que d'application ». Il partit le 19 d'Octobre, après avoir remis les sceaux du Roi entre les mains d'Epinay (69). Mais il alloit chercher la mort à Surate, où une dissenterie le mit au tombeau le 30 d'Avril de l'année suivante (70).

Après son départ, on ne vit regner, dans le Fort Dauphin qu'une affreuse langueur. Quelques Vaisseaux de la Compagnie, qui y relâchèrent par intervalles, furent témoins de la misère des habitans, sans pouvoir contribuer à les secourir. Il se passa une année entière jusqu'à l'arrivée de la fregate le *Saint Paul*, commandée par Cornuel, qui mouilla dans la rade le 2 d'Octobre 1669. Elle venoit de France pour se rendre à Surate. *Preaux Merley*, Capitaine de la Marine, qui portoit les ordres du Roi & de la Compagnie dans les pays orientaux, remit à Mondevergue un brevet de Lieutenant.

MONDEVERGUE.
1667.

Un Directeur abandonne la Colonie.

1668.

Le second Directeur la quitte aussi.

1669.

Langueur qui regne au Fort Dauphin.

(67) Pages 242 & suiv.

(68) Page 247.

(69) Pages 250 & suiv.

(70) Page 288.

MONDEVERGUE.
1669.

Général de l'Isle Dauphine, dont le Roi honoroit Chamargou; charge assez inutile, mais dont il ne laissa pas de prêter serment entre les mains du Gouverneur, à la tête des troupes & des François de l'Isle. Un Gentilhomme, nommé de *Chemelon*, qui employoit son bien pour la Mission de la Chine, étoit arrivé aussi par cette fregatte, avec quelques Ecclésiastiques dévoués à la conversion des Infidèles. Ils attendoient plusieurs Vaisseaux du Roi, qu'ils avoient laissés prêts à partir, avec une Flotte de la Compagnie, pour se rendre à Surate. Pendant qu'ils étoient au Fort Dauphin, on y vit arriver le *Saint Denis* & le *Saint Jacques*, deux honores qui venoient de Surate chargés de rafraîchissemens, & qui annoncerent le passage de deux autres Vaisseaux, partis du même lieu pour retourner en France. Le *Saint Denis* remit presque aussitôt à la voile pour lui servir d'avant-coureur, & pour donner avis, à la chambre générale, de l'arrivée du *Saint Paul* à Madagascar (71).

Mondevergue
prend le parti de
retourner en
France.

Mondevergue avoit reçu, par cette fregatte, des lettres du Roi par lesquelles Sa Majesté lui laissoit le choix ou de conserver son gouvernement, ou de retourner à la Cour. Il fit assembler les principaux François de l'établissement & les troupes, pour leur en faire la lecture. Ensuite il déclara qu'il prenoit le parti de conserver son emploi. Mais soit qu'il eût quelque ordre secret de quitter, ou que soit inclination l'y portât, il ne se disposa pas moins à s'embarquer sur les Vaisseaux qu'on attendoit de Surate. Ainsi son unique but dans la lecture qu'il avoit fait de ses lettres, étoit de se faire honneur de la nomination du Roi, & d'en conserver les droits jusqu'à son départ.

Huit jours avant l'arrivée des deux Vaisseaux de Surate, le houcra *Saint Jean* partant du Fort Dauphin pour les Indes, fut poussé sur la côte par un vent si furieux, qu'il s'y brisa. Sa cargaison, qui étoit de quarante-quatre piéces de canon, d'ancres, de voiles & de cables, fut entierement perdue. Mais trente-cinq hommes il ne se noya qu'un matelot (72).

Dans les Vaisseaux la *Marie* & la *Force*, qui arrivoient de Surate, *Boispean*, qui les commandoit, amenoit prisonnier par l'ordre de Caron un Député des François de Surate à la Chambre générale de Paris, qui n'avoit été informé de sa détention qu'après s'être embarqué. Il se nommoit Joubert. Caron écrivoit à Mondevergue que par des raisons particulieres, dont il informoit la Compagnie, il étoit à propos de retenir ce Député à Madagascar. Il l'en prioit même, mais sans lui expliquer autrement ses motifs. D'un autre côté, Joubert se plaignant de la violence avec laquelle il étoit traité, Mondevergue & d'Epinay, jugerent qu'ils ne devoient avoir aucun égard à la priere de Caron, ni empêcher un Député d'aller rendre compte à la Chambre générale; sur-tout après la mort du sieur De Faye dont il étoit parent, & sous la protection duquel il avoit fait le voyage des Indes (73).

1670.
Il s'embarque,
&c les vents le re-
poussent dans
l'Isle.

Enfin Mondevergue s'étant embarqué sur la *Marie*, au bruit du canon du Fort & de la mousqueterie des troupes, qui le conduisirent jusqu'au rivage, fit mettre à la voile le 15 d'Avril 1670. Il avoit engagé la Case à partir avec lui, par un sentiment de reconnoissance pour ses services, & dans la vûe de faire connoître son mérite en France (74). Mais le vent l'ayant séparé de l'autre Vaisseau, dans lequel étoit Joubert, il ne put doubler le Cap de

(71) Page 364.

(72) *Ibid.* & p. suiv.

(73) Page 366.

(74) *Ibid.*
Bonne-Esperance.

Bonne-Espérance. Les tempêtes, qui continuèrent d'arrêter sa navigation, l'obligèrent de retourner à Madagascar. Il y fut reçu avec les honneurs dont il avoit toujours joui ; & personne n'osa lui contester ses droits. Cette prolongation d'autorité dura jusqu'au mois de Novembre, qu'on vit arriver au Fort Dauphin une Flotte royale de dix Vaisseaux, commandée par M. de la Haie, avec la qualité d'Amiral & de Gouverneur de Madagascar.

Tous ces bâtimens étoient fort bien armés en guerre, depuis cinquante-six jusqu'à trente-quatre pieces de canon (75). Une Flotte si nombreuse avoit rencontré, vers la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, un autre Vaisseau François, dans lequel étoit M. *Palu*, Evêque d'Héliopolis, & d'autres Missionnaires qui alloient à Siam & à la Cochinchine. Presque tous les matelots de ce Vaisseau, nommé le *Phenix*, étoient morts ou hors d'état de servir ; & sa perte étoit infaillible, si la *Clide*, Capitaine de la flûte, ne lui eut donné trente hommes pour le conduire jusqu'à Madagascar, où il arriva heureusement (76).

Le *Navarre*, principal Vaisseau de la Flotte, portoit le Pavillon d'Amiral des mers du Midi ; & la *Marie*, dans laquelle Mondevergue s'étoit embarqué, le portoit aussi. Mais l'autorité de l'ancien Gouverneur expirant à l'arrivée du nouveau, la *Marie* reçut ordre de mettre pavillon bas. Ensuite on éleva un trône sous la porte du Fort, où de la Haie, fit lire les patentes du Roi, qui lui donnoit un pouvoir absolu pour le gouvernement & l'exercice de la justice, sans en excepter les Ecclésiastiques. Il reçut le serment d'obéissance, qui fut suivi de la publication d'une amnistie générale de la part du Roi, dans laquelle étoient compris les originaires mêmes du pays, & d'un ordre sous peine de mort à tous les François, qui étoient au service des Etrangers, d'entrer au sien ou à celui de la Compagnie Française. Le nouveau Gouverneur étant descendu du trône déclara que le Roi nommoit Chamargou Lieutenant général, & la Cafe Major de l'Isle ; après quoi il en prit possession pour Sa Majesté, à qui la Compagnie l'avoit enfin rendue. L'Auteur observe ici que la Compagnie avoit été trompée, & qu'elle n'auroit pas consenti volontiers à ce défitement, si elle eut mieux connu l'infidélité de ceux qui ne lui avoient fait prendre une mauvaise idée de son établissement, que parce qu'ils manquoient de génie & de résolution pour en faire valoir les avantages (77).

De la Haie, dont l'autorité étoit sans bornes, & par conséquent bien différente de celle de Mondevergue, qui ne pouvoit rien exécuter sans l'approbation des Directeurs & du Conseil, résolut d'abord de nettoyer les environs du Fort Dauphin, de tout ce qui étoit capable de lui donner de l'inquiétude. Dian Ramoufaie paroissant balancer à lui rendre l'hommage, il donna ordre à Chamargou & la Cafe de l'y forcer par les armes. Ce Grand, le plus proche voisin des François & jusqu'alors leur allié, avoit marié depuis peu une de ses filles à *Ramilange* leur ennemi. Comme il pouvoit leur nuire & qu'il sembloit s'y être engagé par cette alliance, la prudence obligeoit de prévenir le mal qu'il pouvoit causer. On le somma de renvoyer au Fort toutes les armes à feu qu'il avoit eues des François, & celles qu'il avoit négociées d'un petit Vaisseau Hollandois qui avoit abordé sur ses terres. Il répondit avec audace qu'il ne rendroit les armes qu'avec la vie. Ce refus lui attira la

MONDEVER-
GUE.

1670.

Arrivée d'une
Flotte & d'un
nouveau Gouverneur.

De la Haie suc-
cede à Monde-
vergue.

La Cafe est
nommé Major de
l'Isle.

Guerre sans suc-
cès.

MONDEVER-
GUE.

1670.

On en rejette
la faute sur Cha-
margou.

guerre, jusques dans le lieu de sa résidence. Il s'y défendit courageusement, & se voyant contraint de céder, il fit une belle retraite. On jugea que le nouveau Gouverneur n'avoit pas été bien servi dans cette occasion. Chamargou, qui n'obéissoit pas volontiers dans des lieux où il avoit commandé, fut bien-aise de lui donner ce dégoût; d'autant plus qu'il ne trouvoit pas, dans son gouvernement, la même douceur, & la même politesse que dans celui de Mondevergue (78).

Ce Prédécesseur, que ses vertus avoient fait regretter, demeura dans l'Isle assez long-tems pour jouir de la douceur d'une comparaison dont il remportoit tout l'avantage. Il ne se rembarqua qu'au mois de Février 1671, sans autre chagrin que celui de ne pas être accompagné de la Cafe (*), que son nouvel emploi attachoit pour toute sa vie à Madagascar. Mais il ne prévoyoit pas le sort qui l'attendoit en France. Pendant sa route, il ne s'aperçut pas qu'il étoit observé par quatre Gardes, qui avoient ordre de ne pas lui permettre de quitter le Vaisseau. En arrivant au Port Louis, il trouva un Commissaire nommé pour lui demander compte de son administration. Après quelques discussions, dont le détail est ignoré, on lui laissa le choix du Château de Saumur ou de celui d'Angers, dont on lui déclara que le Roi lui faisoit une prison. Il mourut au Château de Saumur, sans avoir pu obtenir la liberté de se présenter au Roi, qui lui connoissoit autant de sagesse que de valeur, & qui l'auroit écouté plus favorablement qu'une troupe de Marchands & de Financiers déchainés contre lui (79).

La Haie abandonne aussi Madagascar.

Son départ avoit semblé porter le dernier coup à l'établissement de Madagascar. La Haie reconnoissant bientôt que son habileté & son pouvoir étoient bridés par des ressorts secrets, qui ne lui permettoient jamais d'y être le maître absolu, prit le parti d'y laisser l'empire à ceux qui en avoient joui les premiers, & de passer avec sa Flotte à Mascaregne, qui commençoit à se nommer *l'Isle de Bourbon* (**). Mais il s'y fit accompagner de tous les Officiers qu'il avoit amenés de France. Ainsi *l'Isle Dauphine*, pour laquelle on avoit formé en France de si glorieux projets, fut presque entièrement abandonnée par le Roi, comme elle l'avoit été par la Compagnie (80). Il n'y resta que ceux qui avoient commandé pour M. le Maréchal de la Meilleraie, avec les anciens François, & quelques Missionnaires que leur zèle y retint. De la Haie étant arrivé devant l'Isle de Bourbon le premier de Mai 1671, fit reconnoître son autorité dans l'habitation de *Saint Denis*, qui avoit été formée au mois d'Août 1665 (†), & publia, comme à Madagascar, l'amnistie & les Ordonnances du Roi. Celle qui regardoit la chasse fut exécutée si rigoureusement, que trois François ayant été pris dans cet exercice, on les fit tirer au billet. Un Gentilhomme, sur qui le sort tomba, fut attaché au tronc d'un arbre, pour y être passé par les armes. Cependant les fusiliers avoient ordre de tirer en l'air, pour lui donner seulement toute la peur. Mais elle fit tant d'impression sur lui, qu'il en mourut bien-tôt (81).

(78) Page 382.

(*) Voyez sa mort, à la fin de la Description.

(79) Pages 378 & 379.

(**) Elle le portoit déjà du tems de Flacour.

(80) Page 383.

(†) Voyez ci-dessus la Relation de Rennefort.

(81) Le Journal du Voyage de M. de la Haie dit que c'étoit pour avoir volé des fruits dans les jardins du Roi.

Il donne une forme à l'établissement de l'Isle de Bourbon.

La Compagnie des Indes Orientales avoit renoncé si absolument à l'Isle de Madagascar, que dans la crainte de donner quelque jalousie au nouveau gouvernement, elle avoit défendu à ses Vaisseaux d'y aborder même pour faire de l'eau. Son Etablissement favori étoit alors à Surate, où, depuis la mort de Faye, elle avoit envoyé deux Directeurs généraux, nommés *Blot & Gueffon*. Caron, qui l'étoit encore, fut rappelé en France, sous prétexte qu'on y avoit besoin de ses lumières pour la continuation d'une si grande entreprise, mais en effet pour rendre compte de sa conduite, sur les plaintes que Joubert avoit portées contre lui. Mais son Vaisseau en ayant rencontré un autre, dont le Capitaine lui inspira des craintes, il voulut entrer dans la rivière de Lisbonne, pour se mettre à couvert du ressentiment de ses Maîtres. Lorsqu'il se croyoit prêt à descendre au rivage, après avoir été visité de la part de M. de Saint Romain, alors Ambassadeur de France à la Cour de Portugal, son bâtiment fut poussé contre un rocher qui le brisa. Il y perit, avec toutes les richesses qu'il apportoit des Indes (82).

MONDEVERGUE.
1671.

Sort du Directeur Caron.

La Haie, qui avoit apporté de France des présens pour le Grand Mogol, fit le voyage de Surate avec sa Flotte, dans le dessein de se rendre à Deli pour les présenter lui-même. Il fut extrêmement mortifié d'y trouver, entre les mains d'un Directeur de la Compagnie, l'ordre de les remettre au Comptoir François. Ces présens consistoient en un carrosse magnifique, une chaise à porteurs, de très-belles tapisseries, quelques piéces de canon, & diverses étoffes très-riches. Mais un obstacle qu'on nous laisse ignorer ayant empêché le Directeur d'exécuter sa commission, ils demeurèrent dans la loge de Surate, où ils étoient encore lorsque cette Relation fut publiée (83). La Haie continua son voyage dans plusieurs parties des Indes. Nous en avons le Journal, qui suivra immédiatement cet article. Mais on n'y trouve rien qui ait rapport à la situation où il avoit laissé le Fort Dauphin; & c'est par d'autres voies, que l'Editeur du voyage de Mondevergue s'est procuré de tristes éclaircissémens sur le sort des François du Fort Dauphin (84).

Dépen-
sable en pr
sens pour le
Grand-
Mogol.

» L'Amiral de la Haie, dit-il, passant par Madagascar à son retour de
» Saint Thomé, envoya une chaloupe au Fort Dauphin, pour s'informer
» de ce qui s'y étoit passé depuis son départ. On n'y trouva que des Nègres,
» qui parurent surpris que des François leur demandassent où étoient les
» François. Ils répondirent; vous ne sçavez donc pas que les Hollandois sont
» descendus ici, qu'ils en ont tué une partie, & qu'ils ont fait passer le reste
» sur leurs Vaisseaux. Ces Nègres traitèrent fort bien les gens de la chaloupe
» & leur firent présent de divers rafraîchissémens pour M. de la Haie. Mais
» depuis, un Capitaine François allant à Surate & passant à la vue du Fort
» Dauphin, le fit reconnoître par une chaloupe, dont la plupart des matelots
» furent tués à coups de zagaies par les Nègres. Le recit de M. de la Haie a
» donné lieu à l'opinion qui s'est répandue, que pendant la guerre de la
» France avec la Hollande, les Hollandois avoient détruit l'Etablissement
» des François dans cette Isle. Mais les gens de cet Amiral avoient été trom-

Eclaircissement
sur les François
restés au Fort
Dauphin.

(82) Pages 385 & suiv.

(83) Page 386.

(84) A la fin de l'Ouvrage, pages 387 & suivantes.

MONDEVER-
GUE.

1671.

Faux bruits ,
qui font place à
la vérité.

Mort de La
Case & de Cha-
margou.

Fin tragique de
l'Etablissement
Français à Ma-
dagascar.

» pès par les Nègres, & l'on sçait aujourd'hui comment l'Isle de Madagascar fut entièrement abandonnée (85).

» Un Capitaine, nommé le B., commandant un houcra, dans lequel il passoit, à l'Isle de Bourbon, de jeunes filles tirées des Hôpitaux de Paris, voulut aborder auparavant à Madagascar, dans l'espérance d'y vendre à plus haut prix des eaux-de-vie dont il étoit chargé, & de rendre son Commerce plus prompt & plus avantageux. Il s'avisa de publier qu'on n'y verroit plus de Vaisseaux du Roi, non plus que de la Compagnie. Son eau-de-vie fut vendue fort cher. Cependant les Missionnaires se dispoient secrètement à s'embarquer dans le houcra, où le Capitaine leur avoit promis de les recevoir. Mais ce bâtiment fut si furieusement agité dans la rade, que s'étant brisé sur la côte, tous ceux qui se sauverent du naufrage se virent dans la nécessité de demeurer au Fort. Les filles avoient été mises à terre; de sorte qu'il n'en perit aucune.

» On vit arriver, peu de tems après, un grand Vaisseau qui alloit à Surate, & qui reçut à bord non-seulement les Missionnaires, mais tous ceux qui voulurent quitter l'Isle. Le Gouverneur même, nommé de la Bretefche & gendre du fameux de la Case, qui étoit mort (86), y mit sa femme, ses belles-sœurs & le reste de sa famille. Chamargou, qui avoit maintenu si long-tems son autorité dans l'Isle, avoit payé aussi le dernier tribut à la nature. Il avoit laissé deux enfans naturels, que les Missionnaires conduisirent en France.

» Lorsque ce Vaisseau se dispoit à lever l'ancre, il se faisoit dans l'Isle un Traité pernicieux pour le reste de l'Etablissement. La guerre étant allumée depuis quelque-tems entre Dian Manangue, soutenu de plusieurs Grands, & d'autres Nègres dont la Bretefche avoit embrassé le parti, les alliés des François, qui les voyoient partir successivement de l'Isle, se déterminèrent à faire secrètement leur accord avec Dian Manangue, dans la crainte d'être accablés sans ressource lorsqu'ils auroient perdu leurs protecteurs. La même raison rendit les domestiques Nègres des habitations Françaises, faciles à suborner. Ces perfides, qu'on nommoit ordinairement *Marmittes*, égorgèrent tous les François qu'ils purent surprendre. Heureusement pour les autres, le Navire étoit encore dans la rade. Ayant été averti par un signal, il envoya sa chaloupe au pied du Fort Dauphin, pour recevoir les misérables restes de ce fameux Etablissement.

(85) Voyez ci-dessous la description, vers la fin. On verra dans la suite comment les François y sont retournés.

(86) L'Auteur ajoute, que les quatre pre-

miers Commandans de l'Isle de Bourbon ont été les Sieurs *Renaud*, *La Hure*, *Dorgeret* & *Florimond*.



D E S C R I P T I O N

DE L'ISLE DE MADAGASCAR.

S'IL y a quelque fond à faire sur la fidélité d'un Ecrivain, c'est particulièrement dans les circonstances où cette description fut composée. Rennefort, qui l'envoya, de Madagascar même, à la Compagnie des Indes, avoit non-seulement à soutenir l'opinion qui l'avoit fait nommer Secrétaire du Conseil, mais encore à redouter la critique des anciens François de l'Isle, qui auroient pris plaisir à démentir son témoignage. On peut donc supposer hardiment qu'elle n'a pas besoin d'autre recommandation. Celle de Vincent le Blanc a toujours passé pour fauleuse, & n'est fondée d'ailleurs que sur le rapport d'autrui. François Cauche, qui a publié en 1651 une Histoire de Madagascar, n'en avoit connu qu'un canton par ses propres yeux, & tenoit tout le reste de divers matelots, aussi peu capables de faire de justes observations que de les écrire. Flacour, Directeur général de la Compagnie de l'Orient, & Commandant pour le Roi dans l'Isle de Madagascar, auroit été plus capable de satisfaire la curiosité du public dans l'ouvrage qu'il publia sous le même titre, s'il n'eût été soupçonné d'avoir embelli son sujet, pour accroître le nouvel Etablissement. Cependant comme il y auroit de l'injustice à pousser ce soupçon plus loin, son témoignage doit avoir quelque poids dans les parties du moins qui regardent l'Histoire Naturelle, à laquelle il paroît s'être attaché avec quelque soin.

Jugement de
divers Ecrivains.

L'Isle connue sous les différens noms, de *Madagascar*, qu'elle porte dans les Relations de *Marco Polo*; de *Saint Laurent*, que les Portugais lui donnerent après l'avoir découverte le jour de cette Fête, en 1492; de *Madocasse*, que lui donnent ses habitans naturels, & d'*Isle Dauphine* que les François lui ont donné en 1664 (*), est située le long des côtes orientales d'Afrique. Elle s'étend depuis onze jusqu'à vingt-cinq degrés cinquante minutes de latitude méridionale, qui font trois cens trente-six lieues Françaises de longueur. Sa plus grande largeur est de cent vingt lieues, & sa circonférence d'environ huit cens (87). C'est la plus grande Isle de toutes les mers connues. Elle a été visitée de toutes les Nations de l'Europe, qui poussent leur navigation au-delà de l'Equateur, particulièrement des Portugais, des Anglois & des Hollandois; mais il paroît que les difficultés qu'ils ont trouvées à s'en rendre maîtres, ou à s'y établir, leur en ont fait abandonner le dessein (88).

Situation &
grandeur de l'Isle.

Sa pointe, au Sud, s'élargit vers le Cap de Bonne-Espérance; & celle du Nord, beaucoup plus étroite, se courbe vers la mer des Indes. Cette terre est extrêmement relevée par des montagnes fort droites & fort hautes. Mais on y voit de très-agréables plaines, & de grands bois toujours verts, dont les arbres sont si durs que la coignée s'émouffe au premier coup. Il faut vingt années à leurs rejettons, pour atteindre à la grosseur du bras. On trouve dans les

Idee générale
du pays.

(*) Elle est nommée *Mamuthias* par Pto-
lémée; *Cirnè*, suivant quelques-uns, par
Pline; *Sarandip* par le Géographe Nubien &

par les Arabes.

(87) Pages 44 & 113.

(88) Page 45.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

bois quantité de fosses, où l'amas des feuilles & des branchages se corrompant avec l'eau de pluie, engendre une pourriture qui infecte l'air, & qui rend les habitations voisines assez mal saines aux Étrangers. Cependant les citronniers, les orangers & les grénadiers n'en croissent pas moins en abondance. Ils se mêlent avec d'autres arbres, dont les fleurs ressemblent au Jasmin d'Espagne; & ce mélange forme naturellement des berceaux qui surpassent la régularité de l'art. Ces beaux lieux sont plus fréquens à quelques milles des bords de la mer; & le fable délié, que le vent y souffle, est propre à les entretenir dans leur beauté (89).

Nombre des habitans.

L'Isle est arrosée dans toutes ses parties par de grandes rivières, & par un grand nombre de fontaines, dont les eaux sont meilleures que celles de France. On y voit des Villes, des Bourgs & des Villages. Cependant le nombre de ses habitans n'est pas proportionné à son étendue (*). On n'en compte pas plus de seize cens mille, tous Noirs, à l'exception de ceux d'une petite Province au-dessus des Matatanes, & de la plupart des Grands, qui étant descendus des Arabes conservent encore quelque chose de leur teint; mais il noircit insensiblement & chaque génération y apporte quelque différence (90).

Leur figure & leur caractère.

Les Madagascarois, ou les *Madecassés*, sont grands, agiles, & d'une contenance fière. Ils savent prendre un air riant, sous lequel ils cachent le fond d'un grand dessein ou d'une forte passion, avec autant d'art que les plus grands fourbes de l'Europe. Ils sont capables d'arts & de sciences, Il y a peu de métiers en Europe, dont ils n'ayent du moins des idées grossières, & qu'ils n'exercent avec utilité. Ils écrivent en caractères arabesques, de la droite à la gauche. Ils s'appliquent à l'astrologie, & leurs prédictions se font par des points nombrés, qui ressemblent beaucoup à la *Nomancie* & à la roue de Pythagore. Les femmes y sont bien faites, & d'une complexion fort amoureuse. L'Auteur leur attribue de la bonne mine & de la beauté, des yeux brillans, des dents admirables, une peau fort douce, mais fort noire: & qui voudra, dit-il, considérer sans prévention que ce noir est inaltérable & n'a pas les inégalités des teints blancs, y trouvera une beauté plus constante; elles sont d'ailleurs fort propres. Elles se servent de la pâte dont on a parlé à l'occasion de Dian Nong, & leur parure est celle qu'on a représentée dans le même article (91).

Figure des femmes.

Elles sont capables de tendresse & de fidélité.

Elles ont quelquefois des amans, qu'elles aiment avec autant de fidélité que de tendresse. Le Commandant François de l'Isle de Sainte Marie en avoit épousé une, qu'il surprit avec un Nègre. Il employa la double autorité de Gouverneur & de mari pour faire attacher le Nègre à un arbre, où il le fit percer de quatre coups de zagaie. On le crut mort. La Dame eut le soin d'envoyer reconnoître s'il l'étoit effectivement; & lui ayant trouvé quelque reste de force, elle lui sauva la vie, en faisant mettre dans ses plaies des blancs de poule écorchée vive (92). Les Insulaires ont beaucoup de complaisance pour les femmes. Jamais ils ne marquent de colere ni de tristesse en leur pré-

(89) Page 118.

(*) Flacour nomme plusieurs Provinces & diverses rivières (p. 4 & suiv.); mais avec peu d'exactitude dans les grandeurs & les divisions. C'est néanmoins ce qu'on a de plus dé-

taillé sur la Géographie de l'Isle.

(90) Page 127.

(91) Page 128. Voyez ci-dessus la Relation de Rennefort.

(92) Page 130.

féance. Ils y trouvent au contraire une source de joie, qui les dispose toujours à jouer, à chanter & à danser. Enfin, là comme dans tous les pays du monde, les femmes sont le charme de l'ennui, le soulagement des plus grandes fatigues, la plus agréable moitié de la société, & la consolation de ceux qui sont maltraités par l'injustice ou par la cruauté des hommes, qui se traitent mutuellement comme des tygres.

Une raison qui s'oppose beaucoup à la multiplication des habitans, est l'usage établi dans l'Isle, de distinguer des jours heureux & malheureux pour la naissance des enfans, & d'abandonner impitoyablement ceux qui n'arrivent pas au monde dans un jour heureux. Les autres, au contraire, sont reçus comme les favoris du Ciel. Ils sont lavés dans quelque eau courante & soigneusement nourris par leurs mères, qui les portent sur leur dos dans une toile. Celles qui ont les mammelles assez longues, les donnent par-dessus l'épaule. Celles qui les ont plus courtes, portent leurs enfans devant elles. On trouve à Madagascar, comme au Cap-Verd, des mères & des nourrices qui n'ont pas plus de dix ans. Elles sont un mois sans sortir, après leurs couches; & deux mois après elles portent, pour marque de leur délivrance, un petit baller de feuilles de latanier. A l'égard des mariages, on ne fait aucune information sur la conduite des filles. Elles ont la liberté de disposer de leurs faveurs. Un Grand épouse ordinairement quatre femmes, qui sont logées séparément, parce qu'il leur est difficile de s'accorder sur un intérêt aussi sensible que l'affection de leur mari. Un Insulaire, qui veut se marier, demande une fille à ses parens, & leur donne, pour l'obtenir, des bœufs, des moutons, des manilles d'or & d'argent, ou d'autres richesses proportionnées à son rang. La religion n'entre pour rien dans les cérémonies du mariage (93).

On voit, à Madagascar, des femmes qui sortent de l'ordre commun par leur courage & par leurs vertus. Les Annales du pays célèbrent une *Dian-Rega*, qui fit la conquête de l'Isle, & dont l'histoire est écrite. *Dian-Nong*, maîtresse ou femme de *La Case*, offre mille exemples de générosité & de courage. Elle l'avoit suivi plusieurs fois à la guerre. Il lui avoit dû plus d'une fois la vie. Chamargou, qui cherchoit à le faire périr, avoit payé des Nègres pour l'assassiner. Ils le surprirent endormi & sans gardes, dans sa propre maison, où ils auroient pénétré jusqu'à lui, si *Dian-Nong*, la zagaie à la main, ne se fût mise en état de les arrêter & ne lui eût donné le tems de se reconnoître. Elle l'avoit sauvé dans une autre occasion, où elle fut blessée en combattant généreusement pour sa défense (94).

Les habitans de Madagascar ont des loix, dont ils ne connoissent pas l'origine, mais qui s'observent avec beaucoup d'uniformité dans toutes les parties de l'Isle. On perce les mains aux voleurs. On coupe la tête aux meurtriers, avec des fers de zagaie. C'est le *Rohandrian*, ou le Grand de la Province, qui juge avec les Chefs de chaque Village. Il ne prend rien pour le procès d'un criminel, & croit gagner assez de purger le pays d'un scélérat. Mais, dans les causes civiles, on lui amène, pour son droit, un nombre de bestiaux proportionné à l'importance du procès.

Le vaisal ne peut jamais se dispenser de suivre son Chef à la guerre. Il fuit lorsqu'il le voit fuir ou tomber d'un coup mortel. Il se présente aux coups avec

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

Raison pour laquelle l'Isle n'est pas plus peuplée.

Mariages.

Hécatées de Madagascar.

Loix & Justice.

La Bravoure des Nègres dépend de leurs Chefs.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

courage, lorsqu'il est animé par l'exemple; & si la mort est inévitable, il la reçoit sans murmure. Aussi la fuite d'une armée de Nègres commence-t-elle toujours par leurs Chefs; & de-là vient que les mêmes combattans qui tournoient le dos au premier effort des François, devenoient au contraire braves & résolus sous leur conduite. Si le Grand est vainqueur, la cruauté est le premier effet de sa victoire. Il extermine ordinairement la race de son ennemi. S'il est vaincu & que son ennemi lui laisse la vie, il meurt quelquefois de honte & de chagrin (95).

Leurs Villes.

Les Villes sont ordinairement d'environ mille cases. Elles sont entourées d'un fossé large & profond de six pieds, & d'une forte palissade sur la crête intérieure. Le *Donac*, ou la maison du Seigneur, s'élève au-dessus des autres, quoiqu'elle ne soit bâtie que de planches & couverte de feuilles, comme celles de ses plus vils Sujets. Après le coucher du soleil, tous les habitans qui ne sont pas arrêtés par l'âge ou la maladie s'assemblent autour du Donac, pour danser & pousser des cris de joie. Ils battent la terre de la plante des pieds, avec un air d'emportement qui effraie les Etrangers. Ils chantent ou racontent, en hurlant, les exploits de leurs ancêtres. Ils exaltent la valeur de leur Prince. Ils lui prédissent toutes sortes de prospérités. Les femmes dansent en rond, au son d'un Instrument composé d'une grosse canne, avec des filets qui servent de corde. Elles en jouent presque toutes, en se l'appuyant sur la mamelle gauche, qu'elles font entrer dans une demie-calebasée attachée au bout de la canne. Elles touchent les cordes de la main droite, & le son est accompagné de leur chant (96).

Leurs Cases.

Les cases, ou les huttes communes, ressemblent à celles du Cap-Verd; c'est-à-dire, qu'elles sont si basses qu'on ne peut s'y tenir debout. Les Bourgs n'ont pour défense qu'une palissade de pieux. Les Villages sont sans pieux & sans fossés. Quelquefois même ils changent de situation. Quatre Nègres élèvent facilement une case & la transportent sur leurs épaules. Mais les usages y sont les mêmes que dans les Villes. Lorsqu'un Seigneur en visite un autre, celui qui reçoit cet honneur prête à son hôte celle de ses femmes pour laquelle il lui remarque du goût, & ce seroit lui faire un insigne affront que de ne pas s'en servir. Les richesses de l'Isle consistent en troupeaux, dont le soin regarde les hommes; comme celui de cultiver le riz & les racines est abandonné aux femmes. Elles se servent d'un bâton pour faire un trou en terre, à côté du gros orteil de leur pied droit. Elles y laissent tomber les grains de riz; ou, s'ils s'en écartent en tombant, elles les y poussent avec le même orteil. Les racines se plantent de même. C'est une occupation commune aux deux sexes, de faire des pagnes ou des tapis de coton, qu'ils teignent de diverses couleurs. Ils n'ont pas de métiers dressés; mais étendant leurs filets à terre, ils y passent d'autes filets, avec de petits bâtons qu'ils lèvent & qu'ils baissent. L'or, l'argent & les pierres précieuses n'ont d'usage, parmi eux, que pour l'ornement des femmes (97).

Agriculture de
Madagascar.Nourriture des
habitans.

Leur nourriture ordinaire se réduit au lait de vaches, au riz & aux racines. S'ils mangent quelques piéces de bœuf rôti, ce n'est qu'aux jours de fête ou de grande cérémonie. Ils les rôtissent avec la peau, après l'avoir nettoyée, comme on nettoie celle de porc. Leur liqueur chérie est une espèce d'hydro-

(95) Page 128.

(96) Page 125.

(97) Page 126.

mel,

mel, composé de trois quarts d'eau & d'un quart de miel qu'ils font bouillir & écumer, & qu'ils conservent dans de grands vaisseaux de terre noire. Elle y acquiert un goût fort agréable, mais nuisible à l'estomac des François. Ils font aussi un vin de cannes de sucre & de bananes. Le premier est plus fort que leur liqueur de miel; & l'autre n'a que de l'agrément, sans aucune (98) force.

L'habit le plus somptueux d'un Madecasse est un pagne sur les épaules, & un autre qui le couvre de la ceinture aux genoux; avec des semelles de cuir pour sandales, & une sorte de panier sur la tête. Les gens du commun ne portent, comme la plupart des Nègres d'Afrique, qu'un petit morceau de toile par devant, & un autre derrière; ou une ceinture, dont les deux bouts pendent & les couvrent fort mal.

On a vu, dans la Relation du premier voyage des Hollandois, comment ces Insulaires enterrent leurs Morts; & dans celle de Rennefort, quel respect ils ont pour les tombeaux. Mais ils ne joignent nulle pratique de religion à ces devoirs funebres. Ils n'ont d'ailleurs aucun Temple, ni d'autre Divinité connue que celle qu'ils se font chacun dans leur case, & qui est une espece de grillon qu'ils nourrissent au fond d'un grand panier, dans lequel ils mettent aussi ce qu'ils ont de plus précieux. Ils donnent à cet assemblage le nom de leur *Oly*. Ils dansent autour, avec un emportement qui ressemble à la fureur; & lorsqu'ils se croient inspirés de cet *Oly*, ils exécutent courageusement ce qui se présente à leur imagination. Quoiqu'ils n'aient pas d'autres principes que ceux de la Nature, ils sont livrés à mille superstitions; & dans leurs grossières idées d'Astrologie, ils ne voient & ne s'imaginent rien à quoi ils n'attachent quelque liaison avec l'avenir (99). Lorsqu'on les interroge sur l'origine de leur existence & de celle du Monde, on ne tire d'eux que des fables ridicules. Cependant l'usage de la circoncision, qu'on croit généralement répandu dans l'Isle, ne laisse aucun doute que des Juifs ou des Mahométans n'y aient porté quelques lumieres de religion. Cette cérémonie se fait de trois en trois ans. On bâtit, dans chaque Ville, une halle élevée sur des piliers de bois & ceinte de pieux en palissade. Le Grand, après avoir égorgé un taureau, dont il répand le sang autour de cet espace avec du vin de miel, ouvre la palissade & plante à cette ouverture un bananier chargé de ses feuilles & de ses fruits, auquel il suspend une ceinture teinte du même sang. Ce lieu passe alors pour sacré. On n'en approche qu'avec respect, & ce sentiment permet encore moins d'y entrer. Les peres des enfans, qui doivent être circoncis, jeûnent pendant les huit premiers jours de la Lune de Mars; & pour dernier acte de cette pénitence, ils les promènent dans les rues sur leurs épaules, enveloppés dans leurs pagnes. Les jeunes gens à marier suivent la procession, armés de leurs zagaies, dont ils font des gestes menaçans comme s'ils alloient au combat. Après avoir tourné trois fois autour du lieu sacré, ils s'arrêtent devant l'ouverture; où, se séparant en deux troupes, ils s'exercent par de feintes attaques jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude sur des nattes qu'on leur a préparées. Le lendemain, un Prêtre, dont l'office est de chasser les mauvais Esprits des enfans, court en furieux dans chaque case, menace

DESCRIPTION
DE MADA-
GASCAR.

Leur habillem.
ment.

Leur Religion

Cérémonie de
leur circoncision

(98) *Ibid.* & p. 117.

Tome VIII.

(99) Page 133.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

les Esprits, les force de sortir & de se réfugier dans un poulet qui est lié à la porte du Grand, & qu'il érase. Ensuite les peres & les meres se présentent au Grand, avec autant de bœufs & de poulets noirs qu'il y a d'enfans, & le prient de nommer le jour de la circoncision. Ce jour arrive. Le Grand, assis à l'entrée de la halle, sur une table couverte de pagnes, reçoit les offrandes des meres. Il entre dans la halle. Il se place au centre, & les peres lui présentent leurs enfans sur une pierre fort polie, qui sert de théâtre à l'opération. Chaque pere égorge aussi-tôt son poulet, dont il fait distiller le sang sur la plaie de l'enfant. La mere trempe du coton dans le sang du poulet & dans celui du bœuf, qu'on égorge aussi, & le lie sur la blessure (1). Si l'on compare cette cérémonie avec celle des Nègres d'Afrique, on y trouvera si peu de différence, qu'elles doivent venir de la même source (2).

Entretien de
l'Auteur avec un
Ombiaffe.

Rennefort, surpris de ne pas trouver des principes de religion plus développés dans les habitans de Madagascar, voulut sçavoir d'un de leurs Sçavans, sur quoi il fondeoit l'adoration d'un aussi vil animal que celui qu'ils nourrissent dans leurs olys. L'Ombiaffe, tel est le nom par lequel on les distingue, lui répondit fort gravement que dans le sujet ils respectoient le principe, & qu'il falloit déterminer un sujet pour fixer l'esprit. Cette réponse causa de l'admiration à Rennefort. Mais se rappelant les rêveries des Égyptiens & de tant d'autres Peuples, il demanda à l'Ombiaffe si le Soleil ne lui paroissoit pas plus adorable que son Grillon. Il me le paroît autant, lui dit le Prêtre Nègre : ramassant un caillou; dans cette pierre que tu vois, ajouta-t-il, le Soleil est tout entier. Pour expliquer cette doctrine, il continua de lui dire, que plus l'objet paroissoit humble, plus il représentoit le véritable Etre; que la Nature s'ouvroit pour s'expliquer elle-même; qu'un rayon de la lumiere qui anime ce véritable Etre, s'épanchant de tous côtés, pénétreroit tous les sujets; qu'il y avoit à la verité moins d'éclat dans les sujets les plus simples; mais que par cette raison même il y avoit plus de sa vertu, & un certain amas du principe qui s'y pouvoit recueillir plus facilement. Il refusa de donner plus d'étendue à son explication; mais il soutint qu'on pouvoit donner à une figure la vertu du véritable Etre. Rennefort lui demanda, en riant, s'il sçavoit quelque secret qui pût l'empêcher de se noyer lorsqu'il retourneroit en France. L'Ombiaffe lui donna un morceau de fer rond & plat, de la grandeur d'un quart-d'écu, sur lequel étoient sept fois trois pointes, & quelques caractères Arabes, en l'assurant qu'aussi long-tems qu'il le porteroit sur lui, il n'avoit rien à craindre de l'eau pour sa personne. Rennefort avoue qu'il portoit ce talisman lorsque son Vaisseau périt dans la Manche; mais il ne veut pas qu'on le soupçonne de lui avoir attribué son salut (3).

Animaux de
l'Isle.

Il n'y a point de pays connu, où les bœufs & les vaches soient en aussi grand nombre qu'à Madagascar. On en distingue trois especes; l'une, qui a les cornes telles qu'on les voit communément en France; une autre qui les a pendantes; & la troisième, qui n'en a point. Mais les trois especes ont une bosse de graisse entre les épaules & le col. Les moutons ont la queue large d'un demi-pied, & traînante jusqu'à terre. On trouve par-tout des porcs sauvages

(1) Pages 132 & 133.

sième Tome de ce Recueil.

(2) Voyez la Relation de Moore, au troi-

(3) Pages 134 & 135.

& privés, & quantité de cabris, quoique l'Isle soit infestée par des animaux que les habitans nomment *Farafes*, de la nature du loup, mais encore plus voraces. On est obligé d'entretenir, nuit & jour du feu dans les cases, pour en éloigner de si dangereux ennemis. Entre plusieurs especes de singes, il s'en trouve une qui n'est pas moins redoutable, du moins dans les lieux qui en sont peuplés. Un chasseur François, attaqué par une troupe de ces méchans animaux, n'eut l'obligation de sa vie qu'à son chien (4). Les Insulaires croient en général que les singes sont une espece d'hommes fainéans, qui ne veulent pas prendre la peine de se bâtir des cases. Les crocodiles sont communs dans les rivières de l'Isle, d'où ils se répandent dans les étangs. On trouve dans les forêts quantité de chats sauvages, qui ne sont pas moins timides que nos lièvres. Les chiens & les porc-épis y sont en abondance. On y rencontre une infinité de couleuvres, quelques-unes aussi grosses que la cuisse, mais sans aucune qualité nuisible. Rennefort, après avoir confirmé par son expérience que les cameleons prennent la couleur de l'objet sur lequel ils sont posés, ajoute qu'elle leur entre par les yeux, comme un petit filer de vin qui tombe dans un verre le rougit peu à peu (5).

Les rivières & les étangs de Madagascar sont remplis de poisson, & ses côtes maritimes offrent une abondance continuelle de raies, de folles, de dorades, de rougets, de turbots & de bonites. Les huîtres y sont de la grandeur de la main, mais d'un goût douçâtre, qui les rend moins agréables que les nôtres (6).

Rivières & Etangs.

On y trouve des perdrix rouges & grises, plus petites de moitié que celles de France & moins succulentes; des tourterelles, des ramiers, un nombre infini de canards & de sarcelles; des perroquets gris, dont les jeunes sont d'un goût plus exquis que les ramiers & les tourterelles; des faisans, des poules pintades & des poules communes; des poulets-d'inde, dont la race y est venue de l'Europe; des oiseaux de la grandeur du cygne, que les François nomment *Flamans* d'après les Portugais, qui les ont nommés *Flamingos*. Le nombre des petits oiseaux y est infini, & leur ramage véritablement délicieux. Les mouches à miel & les vers à soie travaillent sur presque tous les arbres; les mouches, dans une sorte de ruches, qu'elles se bâtissent sur de fortes branches, & quelquefois dans le creux des troncs; les vers à soie, dans leurs coques, dont tous les branchages sont chargés (7).

Oiseaux.

Flacour, qui s'étoit appliqué particulièrement à l'Histoire naturelle de l'Isle, nommé quantité d'autres animaux, & s'attache plus soigneusement à leur description (8).

Autres animaux observés par Flacour.

Le *Tendrac* est une espece de porc-épi, dont les Insulaires trouvent la chair excellente, quoique Flacour, qui la trouvoit fade, longue & mollasse, n'en ait jamais pu manger. Ces animaux dorment six mois, pendant lesquels ils s'enterrent dans des trous assez profonds, où ils ne prennent aucune nourriture. Leur poil, qui est aussi piquant que celui du hérisson, tombe alors, & renaît lorsqu'ils se réveillent.

Le Tendrac.

(4) Page 119.

(5) Page 120.

(6) *Ibidem*.

(7) Pages 120. 121. Voyez la Relation

du premier voyage des Hollandois.

(8) Histoire de l'Isle de Madagascar, pages 151 & suivantes.

- DESCRIPTION DE MADAGASCAR.**
Le Foffa.
Le Saca.
- Vondfira.** Le *Foffa* est une sorte de blereau, qui mange les poules. Sa chair est d'aussi bon goût, lorsqu'il est jeune, que celle du levraut.
- Falanouc.** Le *Saca* est une espèce de chat-sauvage. Il s'en trouve de très-beaux, qu'on prend assez facilement lorsqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domestiques. La plupart de ceux-ci ont la queue recoquillée.
- Tsitfibi.** Le *Vondfira* est un petit animal semblable à la belette, rouge-brun, qui aime beaucoup le miel, & qui jette une odeur de musc.
- Tretretre.** Le *Falanouc* est la vraie civette. Cet animal est fort commun dans l'Isle; & dans plusieurs Provinces, les habitants en mangent la chair.
- Antamba.** Le *Tsitfibi* est une espèce d'écureuil gris, qui se cache dans des trous d'arbres, & qu'il est très-difficile d'apprivoiser.
- Mangarfahoc.** Le *Tretretre* est un animal de la grandeur d'un veau de deux ans, qui a la tête ronde & une face d'homme, les pieds de devant & de derrière semblables à ceux du singe, le poil frisé, la queue courte & les oreilles de l'homme. Il ressemble, dit Flacour, au *Tanachi*, décrit par Ambroise Paré. C'est un animal fort solitaire, que les Insulaires évitent avec autant de soin qu'il les fuit.
- Brch.** L'*Antamba* est une sorte de grand chien farouche, qui a la tête ronde & quelque ressemblance avec le léopard. Il dévore les hommes & les veaux. Sa retraite est dans les montagnes les moins fréquentées, d'où il descend pour exercer ses ravages.
- Famocantrara.** Le *Mangarfahoc* est un grand animal, qui a le pied rond comme le cheval, & de longues oreilles. Lorsqu'il descend des montagnes il voit à peine devant lui, parce que ses oreilles lui cachent les yeux. Son cri est celui d'un âne. Flacour le prend pour un âne sauvage.
- Mandouts.** Le *Breh* est une sorte de grand cabri, fort sauvage, qui a une seule corne sur le front.
- Scorpion d'eau.** Le *Famocantrara* est un petit animal, assez semblable au lézard, qui vit d'insectes & qui se tient attaché à l'écorce des arbres, où l'on a peine à l'apercevoir. Il tient le gosier ouvert, pour y recevoir des araignées & des mouches, dont il fait sa nourriture. Au dessus du dos, de la queue, des jambes, du col & à l'extrémité du museau, il a comme de petites pattes, ou des griffes, qui lui servent à s'attacher contre les arbres, mais qui n'empêchent point qu'il ne saute très-rapidement sur la poitrine des Nègres, lorsqu'ils s'approchent d'un arbre où il se trouve. Ils le craignent beaucoup, parce qu'il se colle si fortement sur leur peau, qu'ils ne peuvent s'en défaire qu'avec le secours d'un rasoir.
- Vancoho.** Le *Mandouts* est une espèce de couleuvre, entre plusieurs autres qui ressemblent à celles de France: mais celle-ci est de la grosseur de la cuisse humaine. Elle vit de rats, & de petits oiseaux qu'elle mange dans les nids.
- Les marais & les eaux croupies sont infestés d'une espèce de scorpion, que les bestiaux avalent quelquefois en buvant & qui leur cause la mort.
- L'insecte qui se nomme *Vancoho* est une sorte d'araignée, qui a le ventre gros, rond & noir. La Nature n'a rien de plus dangereux. Un homme qui en est piqué, tombe aussi-tôt sans connaissance. Flacour a vu des Nègres demeurer deux jours en pamoison & froids comme la glace, pour une piqûre fort légère en apparence. Les remèdes des Insulaires sont des décoctions d'herbes, & beaucoup de soin à tenir le Malade près d'un grand feu.

L'*Anacalife* est une bête rampante, qui s'engendre entre l'écorce des arbres pourris, longue de cinq ou six pouces, & remplie de jambes comme la chenille. Elle est plate & menue. Elle a la peau très-dure. Son venin est aussi subtil que celui du scorpion & du vancoho.

Les rats, les fouris, les cloportes, les perce-oreilles, les punaises & les autres insectes, qui sont fort incommodes aux habitans de Madagascar, leur causent moins de mal ensemble qu'une autre petite bête, qui se nomme *Acolatau*, assez semblable au barbou. Toutes les cases des Nègres en sont remplies. Elle ronge tout ce qui s'y trouve, meubles & habits. Sa multiplication est surprenante. Quoiqu'elle soit d'abord très-petite, elle devient grosse comme le pouce. Il lui croît enfin des aîles, qui ne la rendent pas plus dangereuse, mais qui en augmentent l'incommodité lorsqu'elle commence à voler.

Entre diverses sortes de vers, il y en a qui ont la tête faite comme la mâchoire d'une tarière, & qui percent le bois le plus dur en le rongant. Ils font un trou à mettre le doigt, de la grosseur de leur corps. D'autres, qui rongent le bordage des navires, ont la tête de la même forme, mais sont couverts d'écaillés. Ils ne percent la planche qu'obliquement, sans en sortir jamais; ce que Flacour regarde comme une grâce de Dieu; parce qu'autrement, dit-il, il n'y auroit point de navire qu'ils ne fissent couler à fond.

L'*Anacandef* est une petite couleuvre, menue comme un tuyau de plume, qui entre dans le fondement des hommes. Elle se darde & se glisse si promptement, tandis qu'on satisfait aux nécessités communes, que si l'on perd un moment pour la retirer, elle entre dans le fondement, perce les intestins & cause des douleurs qui sont suivies de la mort.

Le *Herehereche* est une mouche luisante, dont tous les bois sont remplis, comme d'autant de bluettes de feu, qui forment un spectacle singulier pendant la nuit. Quelquefois elles s'attachent en grand nombre aux maisons. Flacour crut un jour la sienne en feu; mais ayant été défabusé, il ne trouva qu'un sujet d'amusement & d'admiration dans ce qui avoit causé sa frayeur. La variété infinie des mouches, dans l'Isle de Madagascar, lui fit abandonner l'entreprise de les décrire. Entre plusieurs espèces de fourmies, il y en a qui donnent un miel très-agréable. On en distingue deux sortes; l'une ailée, qui fait son miel dans le creux des arbres; l'autre sans aîles, qui le fait dans de grosses mottes de terre, nommées *Vontontanes*, élevées en pointe, dures, & percées d'une infinité de trous, qui servent de passages à une multitude introyable de ces petits animaux.

Les vers à soie sont de quatre sortes : 1°. ceux qui produisent une seule cocque & qui ressemblent aux nôtres, avec cette différence que cette cocque est armée de petites épines. 2°. Ceux qui produisent quantité de petites cocques enfermées dans une grande, qui en contient quelquefois plus de cinq cens. 3°. Ceux qui font leur soie dans un arbre, nommé *Anacau*, qui ressemble au cyprès & qui croît au bord de la mer. Les cocques sont seules, suspendues à un petit filet, & couvertes, à l'entour, de petit fétus des feuilles de l'arbre. Cette soie est la plus fine & la plus forte. 4°. Enfin ceux qui font leur soie sur un arbre, nommé le *Vontaquier*, dans des petites cocques, qui sont aussi seules. Flacour assure que dans l'Isle de Sainte Marie, les habitans mangent ces vers, lorsqu'ils sont en fèves, & qu'ils en jettent la soie.

G g g ij

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Anacalife.

*Acolatau.**Anacandef.**Herehereche.*

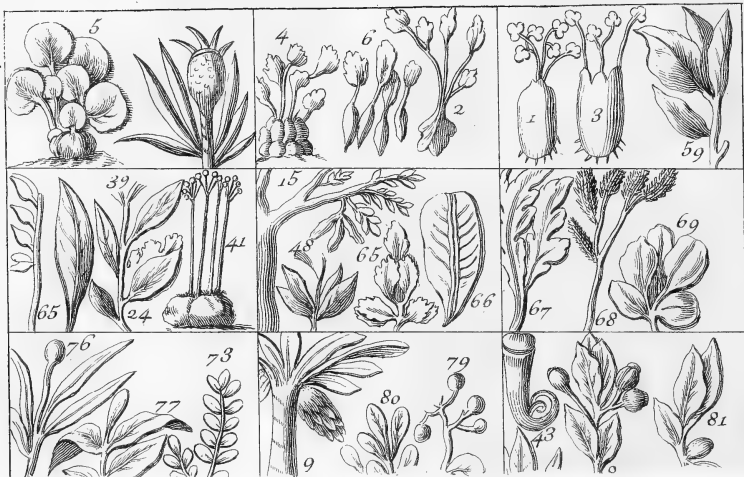
Fourmies qui
donnent du miel.

Quatre sortes
de vers à soie.

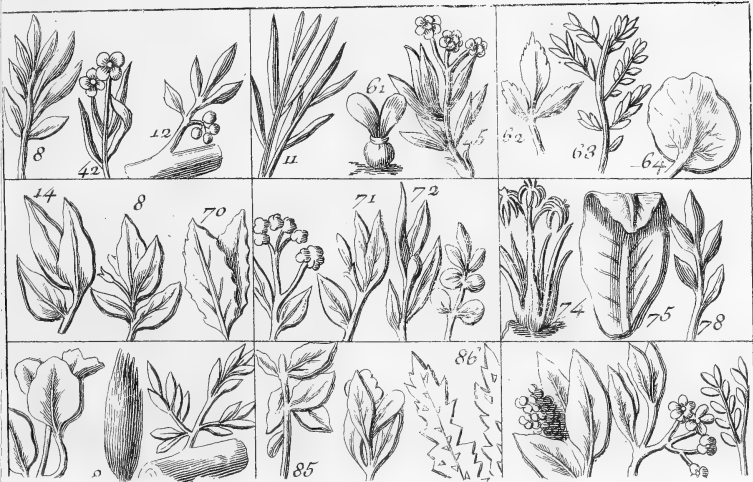
- DESCRIPTION DE MADAGASCAR. Ses observations embrassent aussi les oiseaux & les poissons. Mais dans le nombre infini des espèces, on ne s'arrêtera qu'à celles qui paroissent particulières à l'Isle (9).
- Poules, Faisans & Perroquets. En général les volailles sont plus petites à Madagascar qu'en France. Les œufs de poule n'y sont pas plus gros qu'un œuf de pigeon. Quoiqu'il y ait quantité de gros faisans, tels que les nôtres, on en distingue une petite espèce, qui a les plumes violettes, le bec rouge, & dont la chair est excellente. Les gros perroquets sont noirs. Il s'en trouve de rouge-bruns, mais fort petits; & de verts, qui ne sont pas plus gros qu'un passereau.
- Le Foulimene ou l'oiseau de feu. Le *Foulimene*, ou l'oiseau de feu, a véritablement les plumes de la couleur de l'écarlate. Sa beauté fait regretter la difficulté de l'élever. Il meurt en hiver; & si l'on en met plusieurs ensemble, ils s'entrebattent continuellement.
- Trois sortes d'Aigrettes. Madagascar a trois sortes d'Aigrettes; de blanches, de noires & de grises. Elles vivent le long des eaux & sur le bord de la mer. Leurs plumes sont d'une beauté extraordinaire.
- Voroudoul. Le *Voroudoul* (10) est une espèce d'orfraye, qui sent de loin un homme moribond ou atténué par la maladie, & qui vient faire des cris, aux environs ou au-dessus de la case.
- Vorouchotfi. Le *Vorouchotfi* est un oiseau blanc, qui fuit toujours les bœufs & qui vit de mouches. Les François l'ont nommé *Aigrette de bœufs*, parce qu'il a quelque ressemblance avec l'Aigrette; mais ses plumes n'ont pas la même beauté.
- Rassangue. Les oies sauvages, qui se nomment *Rassangues*, ont une crête rouge sur la tête.
- Taleva. Le *Taleva* est un oiseau de rivière, de la grosseur d'une poule, qui a les plumes violettes, le front, le bec & les pieds rouges. Flacour en parle avec admiration. Les oiseaux aquatiques sont rarement gros dans l'Isle de Madagascar. D'un grand nombre, que l'Auteur nomme, la plupart ne le sont pas plus qu'un pigeon. Il distingue plusieurs sortes de cercelles. Le *Mentavaza* est un oiseau d'excellent goût, qui vit sur le sable de la mer, & qui a le bec long & crochu. Sa couleur est grise; & sa grosseur, à peu près celle d'une perdrix.
- Le Voroupatra. Le *Voroupatra* est une espèce d'autruche, qui se retire dans les lieux déserts, & qui fait ses œufs d'une singulière grosseur.
- Le Hotahota. Le *Hotahota* est un petit oiseau, qui sans ressembler à la caille, habite comme elle les champs cultivés & ne s'élève gueres au-dessus de la superficie. Les cailles du pays sont plus petites qu'en France, & volent si peu qu'on les prend à la course.
- Le Vourou-amba. Le *Vourou-amba* est un oiseau nocturne, qui a le cri d'un petit chien, & qui imite aussi les plaintes d'un petit enfant nouveau-né.
- Etrange chauve-fouris. Le *Fany* est une chauve-fouris, de la grosseur d'un chapon, qui se pend aux arbres secs, par deux crochets que la nature a mis au bout de ses ailes, dans lesquelles elle se trouve enfermée comme dans une bourse. L'Auteur

(9) Flacour, *ibid.* p. 163.(10) *Vorou* signifie Oiseau en général, dans la langue Madecasse.

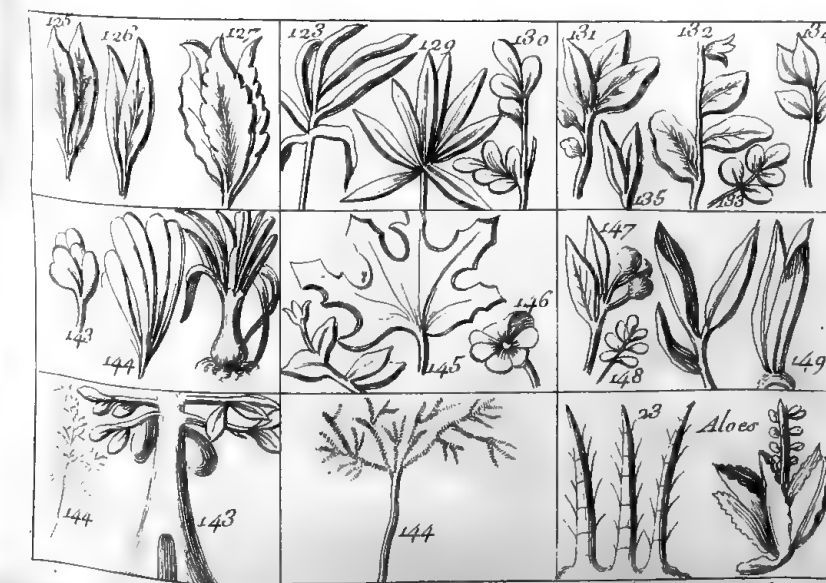
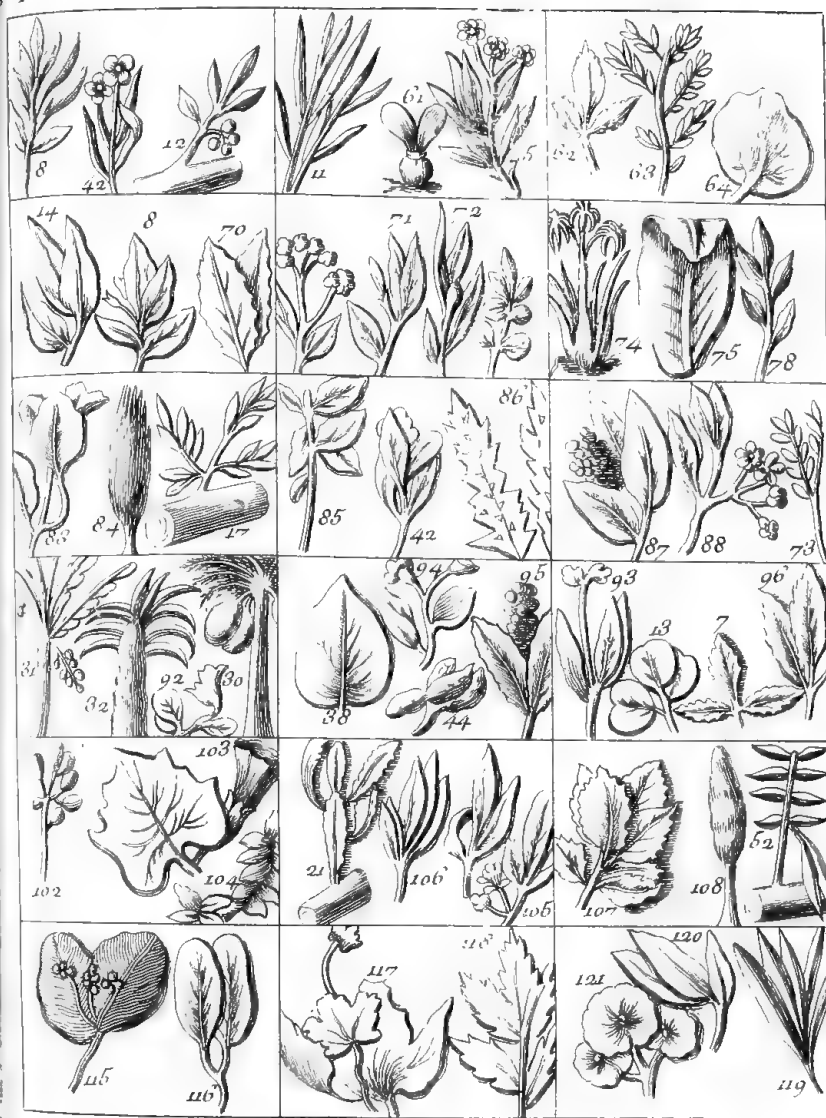
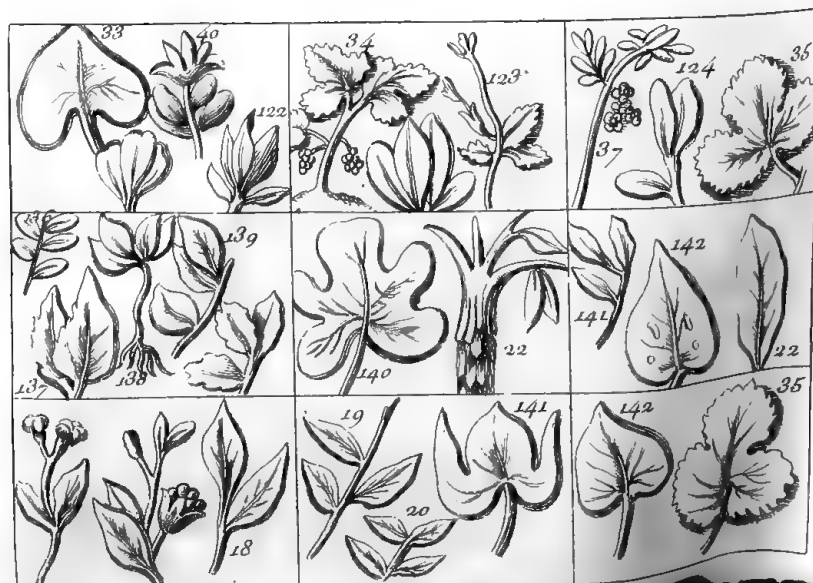
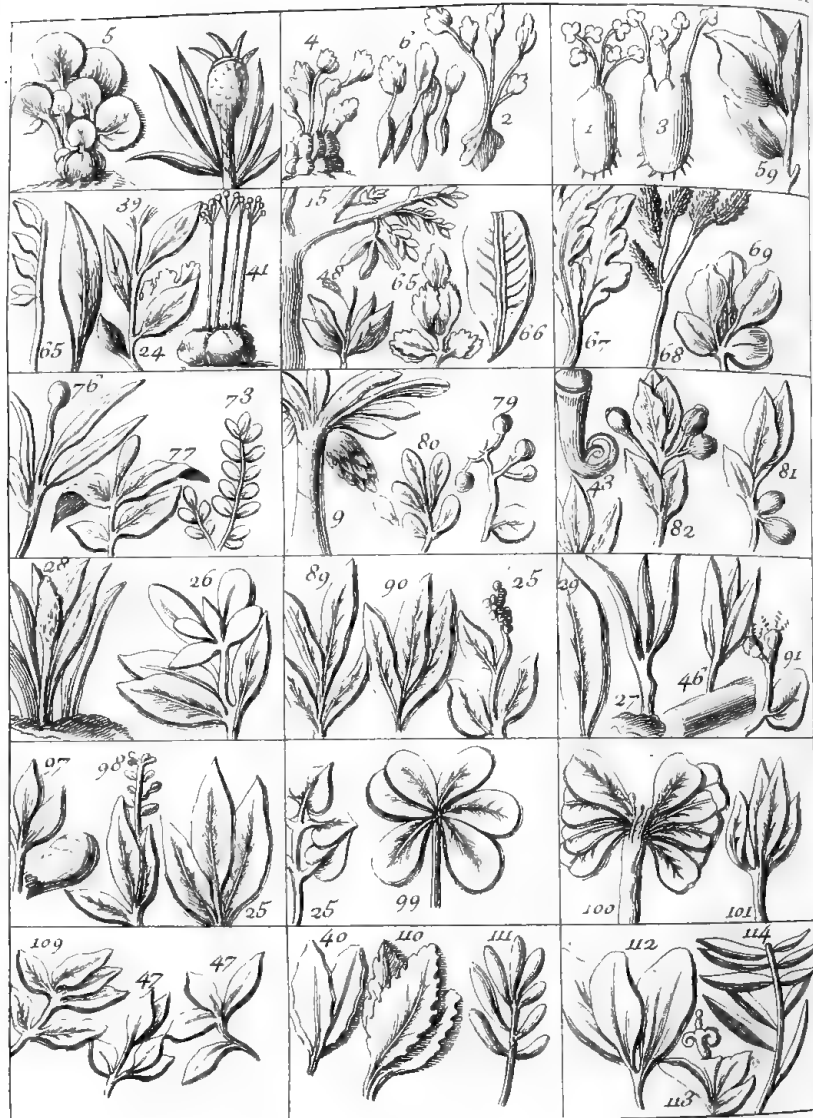
PLANTES ET FRUIT

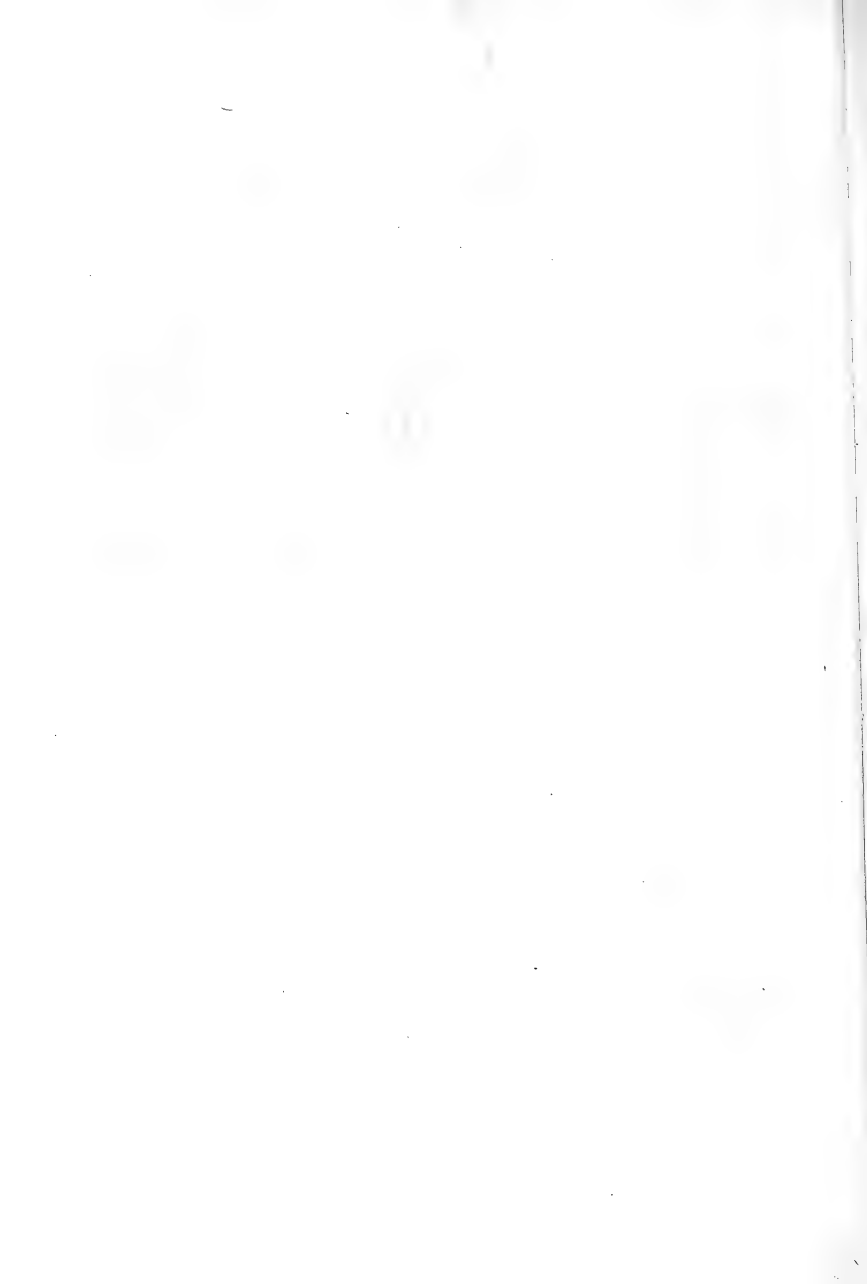


DE MADAGASCAR.



PLANTES ET FRUITS DE MADAGASCAR.





assure qu'elle ne fait pas d'œufs. Elle *enfante*, dit-il, ses petits entre ses aîles, & les allaite comme une chienne. Elle a le corps velu, & le museau pointu comme un renard. On ne connoît point d'oiseau si gras, quoiqu'elle se nourrisse uniquement de fruits.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

Entre les poissons qui ne sont pas connus hors de Madagascar, Flacour n'en remarque point de plus extraordinaire, que le sanglier de mer. Il en vit un, de la grosseur d'un bœuf, & sans écailles, mais velu comme un sanglier, qui avoit un trou sur la tête & une nageoire sur le dos, les pieds de crocodile, deux yeux fort petits, environ cinquante dents de chaque côté de la gueule, aussi grosses que les doigts humains; la queue velue, & de la longueur d'une brassée, qui diminuoit en pointe. Ce monstre étoit mort, proche du Fort Dauphin, où la mer l'avoit jetté, & commençoit à sentir si mauvais qu'on n'osa l'écorcher.

Sanglier de mer.

Le *Fiantfado* est un autre poisson des mêmes côtes, qui n'est couvert que d'os au lieu de peau; mais l'Auteur n'en donne pas d'autre description. Les coquillages y sont d'une beauté admirable, & d'une variété de formes qui ne l'est pas moins. Dans les roches de la mer, la nature paroît avoir imité les arbres, les buissons & d'autres excrescences qui ne se voient ordinairement que sur la terre. On y trouve jusqu'à des grappes de raisin & des potirons. Ces rochers sont une espèce de corail blanc.

Le *Fiantfado*,
poisson couvert
d'une peau os-
seuse.

Entre les fruits & les plantes, Rennefort vante une noix particulière à l'Isle, qui a l'odeur de toutes les épiceries. Sa grosseur est celle de la noix muscade; mais elle est plus brune & plus ronde. La nature produit du poivre, aux environs mêmes du Fort Dauphin, mais en petite quantité, parce qu'il y manque de culture. Le bled & le raisin n'y arrivent point à leur maturité, sujet continuel de plainte pour les établissemens Européens, quoique cette privation soit compensée par l'abondance du riz blanc, qui croît dans les lieux bas lorsqu'il est soigneusement cultivé, & par celle du riz rouge, qui n'est pas moins abondant sur les montagnes (11). Le tabac y est très-commun, mais d'une violence extraordinaire. On se dispense de nommer quantité d'arbres, de fruits, de plantes & de racines qui sont les mêmes qu'en Afrique & dans les Indes. Mais Flacour en décrit plusieurs qui sont propres à Madagascar.

Fruits & Plan-
tes.

Outre les ignames, dont l'Isle a plusieurs sortes, on y trouve quantité d'excellentes racines. Aussi les habitans en font-ils leur principal nourriture. La meilleure est 1°. l'*Ouvifoutchi* (12), qui devient très-grosse dans une bonne terre. On en voit de la grosseur du corps d'un homme; mais ordinairement de celle de la cuisse. Les habitans, dans leur commerce, en donnent cent cinquante pour une vache.

Racines.

L'*Ouvifoutchi*.

2. La *Cambare* est de même grosseur; mais on en donne cinq cens pour un *Ouvifoutchi*.

La *Cambare*.

3. Les *Ouvihares* (13) sont les moindres & les moins chères, quoiqu'elles soient aussi fort estimées; mais elles multiplient plus que les autres. On coupe ces racines en pièces pour les planter. Elles demandent huit mois pour arriver à leur maturité. L'*Offèque* est fort amère. Mais les Nègres, qui l'aiment

Ouvihare.

Offèque.

(11) Pages 121, 122.

(13) *Ouvi* signifie *Racine*, en général.

(12) Flacour, *ubi sup.* p. 114 & suiv.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

La Mavondre.

Racines qui
viennent sans
culture.

Fandre.

Houmimes.

Tantamou.

Ampambe.

Voandzou.

Varvattes.

Bananes de di-
verses sortes.

beaucoup, la font bouillir pour lui ôter cette qualité. Séchée ensuite au Soleil, elle se garde plusieurs années sans corruption ; & pour la manger, on la fait ramollir dans l'eau.

4. La *Mavondre* est une autre racine d'un goût très agréable, de la grosseur d'un œuf de poule. La peau en est amère, mais la chair a le véritable goût des marons. Les *Valeves* & les *Triats* sont aussi des racines qui se cultivent.

5. D'autres viennent sans culture ; telles que les *Ouvienpassos*, qui se trouvent dans les bois, & sur le bord de la mer. Elles sont de la grosseur & de la longueur du bras. Leur goût tire sur celui des cambares : les *Ouvirandres* sont de la grosseur du pouce & de fort bon goût. Elles croissent dans les étangs & poussent une feuille longue comme la main, & large de deux doigts : les *Ouvidambous* sont la racine d'une forte de vigne, qui porte des raisins noirs, tirant sur le goût du muscat, & dont le bois meurt tous les ans. Cette racine, qui est d'ailleurs peu agréable, ne se mange que dans les tems de famine ; les *Vahalaies* sont grosses comme la tête d'un homme, & leur goût est celui de la poire de bon-chrétien. Elles ont l'écorce grise, & se mangent crues ou cuites. Elles sont l'unique nourriture du peuple, dans quelques cantons où elles croissent en abondance : les *Fanghits* deviennent monstrueusement grosses. Elles apaisent tout à la fois la faim & la soif. On les mange crues, & la digestion en est facile. Leur écorce est rougeâtre. Elles croissent sous un petit buisson, & l'on en voit de plus grosses que le corps d'un homme.

La *Fandre* est une herbe rampante, dont la racine se mange ; comme celle du *Hombouc*, qui est une autre herbe. Les *Sonzes* sont une espèce de choux, dont les feuilles sont rondes, & si larges, que de quelques-unes on pourroit faire un parasol. Ces feuilles, cuites avec la viande, ont le goût de nos choux ; & leur racine ne l'a pas moins agréable que le cul d'artichaut.

6. Les *Houmimes*, ou *Voamisfas*, sont de petites racines de la grosseur du pouce, qui multiplient extrêmement. Elles approchent du goût des navets. Le *Tantamou* est la racine d'une espèce de nenuphar qui a la fleur violette. On la fait cuire dans l'eau ou sous la braïze. Les hommes & les femmes en sont également friands, parce que sa vertu, contraire à celle de notre nenuphar, est d'exciter à la luxure.

L'*Ampambe* est une sorte de millet, qui croît de la hauteur d'une pique, & qu'on cultive soigneusement. Il est difficile à digérer. Les *Voanghenbes* sont de petites fèves, d'un fort bon goût lorsqu'elles sont vertes. Les *Voandforous* sont de petits pois de la grosseur de la vesce, que Flacour trouvoit aussi bons que les nôtres. Les *Antaas* sont une espèce de phaseoles.

7. Le *Voandzou* est une espèce de fèves, qui multiplient beaucoup. Elles croissent en terre, chacune dans sa gousse. Les feuilles de l'herbe ressemblent à celles du treffle.

8. Le *Varvattes*, ou les *Ambarvatsis*, sont des plantes qui ressemblent au genêt d'Espagne. Elles fleurissent de même, & portent une gousse qui contient une petite graine semblable à de la vesce, elles croissent de la hauteur d'un petit cerisier. Les vers à soie se nourrissent de leurs feuilles.

9. On ne nomme les bananes, que pour faire honneur à Madagascar par la variété de leurs espèces. Il s'en trouve de grosses comme le bras, & d'autres qui n'ont pas plus d'un pouce d'épaisseur, mais toutes fort bonnes & très-nourrissantes.

nourrissantes. Dans plusieurs cantons; on fait des pagnes de filamens de la tige du bananier, qu'on prendroit pour des étoffes de soie.

10. L'*Ananas* n'est pas excellent aux environs du Fort Dauphin. 11. Les cannes de sucre n'y servent qu'à faire une boisson très-forte, qui se conserve peu, & qui se boit le troisième jour.

12. Le *Voanato* est le fruit d'un gros arbre, qui croît sur le bord de la mer. Sa chair est pâteuse, mais nourrissante. Les habitans la mangent, ou seule, ou avec du lait & du miel. L'arbre qui porte ce fruit est rouge, dur, pesant, incorruptible, excellent pour bâtir.

13. Le *Vontaca* est un fruit de la grosseur d'un coing, revêtu d'une coque aussi dure que la gourde. Il est rempli de grosses graines plates, semblable à la noix vomique, mais plus petites. La chair est agréable & de bonne odeur dans sa maturité. Flacour croit que c'est ce qu'on appelle aux Indes *Cydonium Bengalense*.

14. Le *Voarots* est le fruit d'un grand arbre, très-branchu depuis le pied, qui s'élève en forme ovale. La feuille ressemble à celle de l'olivier. Le fruit est une espèce de cerise un peu aigre, mais qui a peu de chair, parce que le noiau en est très-gros. Elle croît par bouquets; & l'on en distingue trois couleurs, la rouge, la blanche & la noire.

15. Les *Tamarindes* de Madagascar sont les plus beaux arbres du pays, par leur grandeur, leur grosseur, & l'épaisseur de leurs branches. Les gouffes, qui portent le fruit, ne sont pas plus grandes que celles des fèves de France. Outre les qualités du fruit, qui sont connues dans la Médecine, Flacour assure que l'écorce du bois & le bois même, bouillis dans l'eau, sont un spécifique contre l'enflure & l'obstruction du foie. Les habitans nomment cet arbre *Monte*.

16. Le *Voaverome* est un fruit violet, aussi petit que la groseille rouge, doux & très-agréable. On s'en sert pour teindre en noir & en violet.

17. Le *Voalelats* est une sorte de meure blanche, dont l'arbre néanmoins, ni les feuilles, ne ressemblent point à nos meuriers. Ce fruit est d'une aigreur excessive.

18. Le *Voanounoue* est le fruit d'une espèce de figuier, dont les feuilles ressemblent à celles du poirier. Ce fruit ressemble, par la forme & le goût, aux figues de Marseille. L'arbre coupé jette du lait, & l'écorce sert à faire des cordages. Il croît fort haut; ce qui n'empêche que quelques-unes de ses branches ne touchent à terre, où elles prennent racine & forment d'autres arbres. Flacour en a vu quatre, qui étoient devenus des arbres de deux brasses de tour. Il a parlé d'un autre arbre de l'Isle de Sainte Marie, dont le fruit n'est pas plutôt tombé qu'il prend racine & forme un bois si épais qu'il est impossible d'y passer. Cet arbre se nomme *Thiouts*, & le fruit *Voathiouts*. Madagascar a une autre espèce de figuier, nommé *Nonnoue Iffaié*, dont le fruit est bon, mais aussi petit qu'une cerise.

19. Le *Voavalouts* est le même fruit qui se nomme Durion aux Indes; de très-bon goût, mais fort pierreux.

20. *Azonvalala* est le nom d'un petit fruit rouge; agréable au goût, & de la grosseur de la groseille rouge. Il croît sur un arbrisseau, qui se forme en buisson.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Ananas & cannes de sucre.

Voanato.

Vontaca.

Voarots.

Tamarinde.

Voaverome.

Voalelats.

Voanounoue.

Voavalouts.

Azonvalala.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Voasfoute.

21. Le *Voasfoute* est un fruit de la grosseur d'une poire de muscat, qui étant bouilli, ou roti, a le goût de la châtaigne. L'arbre croît assez haut. C'est le bois le plus dur du pays. Il prend un beau poli, de couleur tannée. Ses feuilles sont de la longueur de celles de l'amandier, mais déchiquetées, avec une fleur, à chaque déchiqueture, de la même forme & de la même couleur que celles du romarin, sans aucune odeur. De cette fleur se forme le fruit, qui croît aussi autour des feuilles & à l'extrémité. Flacour en parle avec admiration.

Entsafacale.

22. L'*Entsafacale* est le fruit d'un arbre de la grandeur de l'amandier, droit, peu branchu, dont les feuilles ressemblent à celles du noyer. Le fruit est long, comme un bâton de casse & divisé aussi par petites cellules, mais tendre jusques dans son écorce. Il est jaune dehors & dedans. Le suc qui en sort est doux, & jette une odeur qui l'est aussi : on en voit de noirs & de gris blancs. Il ne naît, ni des branches, ni des feuilles, mais de l'écorce du tronc, à laquelle il tient par une petite queue ; ce qui a paru fort admirable à l'Auteur.

Voasfontsi.

23. Le *Voasfontsi*, ou *Voadourou*, est le fruit de la plante du balizier, des feuilles duquel on couvre les maisons. Ces feuilles, étant employées seches, durent six ans sans pourriture. Les tiges, qu'on fait sécher aussi, servent à faire des parois & des enclos. Des feuilles vertes, les Nègres font des nappes, des assiettes, des cuillieres, des gobelets à boire. Elles sont longues d'une brassée, & larges d'environ deux pieds. Quelques-unes ont jusqu'à huit & dix pieds de haut, sans la tige, qui en a quelquefois plus de douze. La plante croît en forme de pannache. Son fruit a celle d'un grand trochet, de la longueur d'un épi de bled de Turquie ; mais il est couvert d'une écorce fort dure, & chaque grain est de la grosseur d'un pois. Il est enveloppé dans une sorte de chair bleue, dont les Nègres font de l'huile. Du grain, ils font de la farine, qu'ils mangent avec du lait.

Alamoutes.

Les *Alamoutes* sont une espèce de prunes noires, qui ont le véritable goût de la prune, & dont l'arbre, qui est épineux, ressemble aussi au prunier par la feuille : mais au lieu de noiau, ce fruit a dix ou douze petits pepins plats.

Les grenades & les oranges de Madagascar sont excellentes. Les oranges, qu'on nomme *Voangiffaies*, croissent par bouquets de dix ou douze, & leur chair a le goût du raisin muscat. On distingue, dans l'Isle, sept sortes de citrons, qui sont différentes par leur grosseur & par leurs qualités. Mais le plus admirable est celui qui se nomme *Vaatrimon*. Il est cornu & gros comme la tête d'un enfant. Son écorce est excellente à confire.

Voaravendsara.

24. Le *Voaravendsara* est le fruit d'un arbre, nommé *Ravendsara*, de la grandeur de notre laurier, auquel il ressemble aussi par la feuille, quoiqu'il l'ait plus petite. Son fruit est une noix verte, dont l'écorce & la chair ont le goût du girofle. L'arbre ne produit que de trois en trois ans. On distingue le mâle & la femelle. Sa fleur ressemble aussi à celle du girofle. Les habitants se servent de la noix pour assaisonner leur poisson, avec du gingembre & de la feuille d'ail. Mais ils la rendent rare, sans y penser, par l'imprudence qui leur fait couper les arbres, pour en recueillir plus aisément le fruit & les feuilles.

25. Le poivre blanc est en abondance dans tous les bois. Il se nomme *Lale-visfit*. C'est la pâture des tourterelles & des ramiers. Mais les François n'ont pas découvert de poivre noir à Madagascar. Ils y ont trouvé des *Cubebes*, qu'on nomme aux Indes *Poivre à queue*, ou *musqué*.

26. Le *Longouze*, ou *Cardamome*, fruit aussi rouge que l'écarlate, dont la chair est blanche & tirant sur l'aigre, & qui produit une graine noire que nous avons nommée grand *Cardamome*, est en fort grande abondance à Madagascar. 27. Le vrai gingembre y est d'une beauté singulière.

28. La *Zedoaire* y croît de tous côtés sur les montagnes.

29. La *Tametanés*, que nous avons nommée *Terra merita*, dont la racine est aussi jaune que le safran (ce qui lui a fait donner aussi le nom de *Saffran indique*) vient ici d'elle-même, & viendrait encore mieux si elle étoit cultivée. Elle sert aux Teintures.

30. Les cocotiers sont rares dans l'Isle.

31. Le *Voazatre* est un fruit qui croît en forme de glane d'oignons, d'un arbre moyen, dont les feuilles sont longues & larges, en forme d'éventail. De ces feuilles, on fait des nattes, des cordages & des paniers. Le fruit, qui est de la grosseur d'un œuf, contient une substance molle, ou plutôt une espèce d'humeur, qui a le goût de notre pain d'épice.

32. Le palmire, grand arbre, qui du haut de sa tige pousse un rejetton des feuilles qu'il doit produire & qu'on appelle le chou de palmire, croît ici parfaitement. Ce chou a le goût du chardon, ou de la tige des choux communs.

33. Le *Voachits* est une espèce de vigne, dont le raisin a le goût du verjus de France. Sa feuille est ronde, comme celle du lierre, & son bois est toujours verd.

34. On a trouvé dans le canton d'*Alfissac* de vraies vignes, dont Flacour planta quelques sèps au Fort Dauphin. Il en mangea les premiers raisins en 1655.

35. L'*Ambouton* est une petite herbe qui vient dans les près, d'un goût un peu rude & amer. Les Nègres en mangent, dans les tems de famine. Mais dans les autres tems ils se contentent de la mâcher, comme une espèce de bétel, pour se noircir les dents, les gencives & les levres, & pour se rendre l'haleine agréable.

36. Le *Langou* est une sorte de noix à plusieurs angles, qui croît sur une herbe rampante, & que l'on mâche pour le même usage que la précédente.

37. La *Zamale* est une autre herbe, extrêmement puante, qui guérit les ulcères des gencives, & dont les nourrices frottent celles de leurs enfans, pour les préserver ou les guérir des douleurs des dents.

38. Le bétel porte le nom de *Tamboure*, à Madagascar, & se mâche, comme aux Indes, avec un peu de chaux vive & de noix d'areca, que les Insulaires nomment *Fourenfourou*.

Le *Fansha* est un arbre qui a la feuille de la fougère, & dont le bois est fort dur & marqueté d'ondes noirs. Il croît fort grand; & lorsqu'il est coupé, il jette une liqueur rougeâtre. Flacour le prend pour le *Filix arborea*.

39. Le *Latac Anghome Lahé*, c'est-à-dire, *Testicule de Taureau*, avec lequel

H h h h ij

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Lale-visfit, ou
poivre blanc.

Grand Cardamome.

Zedoaire.

La Tametanée.

Voazatre.

Palmire.

Voachits.

Vraies vignes.

Ambouton.

Langou.

Zamale.

Tamboure ou
Bétel.

Fansha.

Latac-anghomen-
lahé

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Singofau.

il a de la ressemblance, est le fruit d'une herbe rampante, qui porte des fleurs blanches de l'odeur du Jasmin, mais plus grandes & en bouquet.

Le *Singofau* est une grande feuille, longue de trois palmes, épaisse & large de quatre doigts, qui sortant d'une plante s'attache au tronc des arbres. Les Nègres broient cette feuille, après l'avoir chauffée au feu, & s'en frottent le tour des yeux pour s'éclaircir la vue.

Rhombe à grandes feuilles.

40. La *Rhombe* à grandes feuilles est une espèce de menthe sauvage, qui a la double odeur de canelle & de girofle, & qui s'élève de la hauteur de deux coudées.

Mouyta.

41. Le *Mouyta*, herbe qui croît le long des eaux & dans les lieux marécageux. Les Nègres s'en servent pour les maux de tête. Flacour le prend pour le *Cyperus Orientalis*.

Tongue.

42. *Tongue* est le nom d'une herbe qui sert contre le mal de cœur & les poisons. Elle a la fleur du jassemin & la racine fort amère. C'est la racine qu'on emploie.

Anramitaco.

43. L'*Anramitaco* est une plante qui croît de la hauteur de deux coudées. Elle porte au bout de ses feuilles une fleur ou un fruit creux, semblable à un petit vase, qui a son couvercle, & qui ne laisse pas de se remplir d'eau lorsqu'il pleut. On en distingue de rouges & des jaunes.

Voamenes.

44. Les *Voamenes* sont une espèce de petits pois rouges, peu différens de ceux qu'on nomme *Condoure* aux grandes Indes, & qui servent de même au lieu de *Borax*, pour souder l'or. Après les avoir pilés, on y mêle un peu de jus de citron, & l'on trempe l'or dans le suc avant que de le mettre au feu.

Fionouts.

45. Le *Fionouts*, ou *Voulibohits*, est une herbe qui a les fleurs mouchetées de jaune, & dont les feuilles, qui sont fort grasses, servent à faire tomber le poil. Elle a l'odeur du melilot. On la brûle toute verte, pour en tirer les cendres, qui servent à la teinture noire & bleue. Cette cendre se nomme *Fonfouts*.

Fimpi.

46. Le *Fimpi* est un arbre de la grandeur de l'olivier, dont l'écorce est grise & sent le musc. Elle a le goût plus picquant que le poivre. Flacour croit que c'est le *Coffus Indicus*. Elle sèche comme la canelle, devient blanche, & jette une très-bonne odeur au feu. Le bois en est très-dur & sent aussi fort bon. En quelques endroits de l'Île, cet arbre rend une gomme qu'on emploie dans les parfums. Elle est noire en dehors; mais brisée, elle devient blanche & grise.

Mandriſe.

47. Le *Mandriſe* est un bois marbré, violet dans le cœur, qui a les feuilles petites comme l'ébenier.

Mananghamette.

48. *Mananghamette* est un bois rouge-brun, qui noircit comme l'ébène.

Ebenier.

49. On trouve à Madagascar trois espèces d'ébenier. La principale, qui porte le nom de *Hazon Mainthi*, c'est-à-dire, *bois noir*, est un grand arbre dont les feuilles sont d'un verd obscur & aussi petites que celles du grand myrthe. L'écorce du bois tire aussi sur le noir.

Aloës.

50. L'*Aloës* est commun à Madagascar. Il y vient de la grandeur de l'olivier. Ses feuilles, qui sont vertes & pressées, ont l'odeur de myrthe.

Souirſa.

51. Le *Souirſa*, herbe déchiquetée, est excellente pour la fièvre, en l'appliquant broyée sur la région du foie & du cœur. Elle a le goût un peu aside de l'alleluja.

52. L'*Anacompis*, arbre qui porte un fruit un peu plus long & moins gros que le doigt, de couleur brune, tachetée de gris-blanc. Ce fruit jette une sorte de lait doux, qui sert à faire cailler le lait de vache. Les feuilles ressemblent à celles du poirier.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Anacompis.

Tarantatilla.

Figues amères.

Hora.

53. La *Taratanilla* est une espèce de bouys.

59. Une espèce de figuier dont le fruit est amer.

62. *Hota*, herbe à trois feuilles, qui a la vertu d'étancher le sang des plaies.

65. Le *Sanjene Lahé*, est un bois dont l'odeur approche de celle du cumin, quoiqu'elle soit plus forte. L'écorce, qui a l'odeur plus agréable, ressemble à celle du sureau. Les habitans se servent du bois pour les brûlures.

Sanjene-lahé.

L'*Encasatré* est un bois qui a le cœur verd, & qui est marbré. Il a l'odeur du bois de rose; & frotté avec de l'eau sur une pierre, il guérit les Nègres de leurs maux de cœur.

L'Encasatré.

Le *Mera* est un arbre qui a la feuille de l'olivier, le cœur jaune, autant de dureté que le bouys, mais qui est sans odeur. L'*Azonorouts* est un arbre d'un beau bois, qui sert à faire des peignes.

Le Mera.

Azonorouts.

Le *Tomboubissi* est un arbre qui a le cœur orangé. Le *Fatra* est, suivant Flacour, l'arbre qui porte le benjoin. Le *Sandraha* en est un autre, qui avec le mérite d'être fort haut & fort droit a celui d'être plus noir que l'ébène, & d'être aussi uni que la corne. Mais les plus gros n'ont pas plus de sept pouces de diamètre.

Tomboubissi.

Fatra.

Sandraha.

Le *Cocombe* est encore un bois noir, mais ordinairement tortu. Il croît dans les lieux pierreux. Ses feuilles sont très-petites & en moindre nombre que ses épines. Sa fleur est d'une odeur très-agréable, & le bois même en rend une assez bonne au feu. Il est assez gros, mais fort court.

Cocombe.

L'*Envilasse* est une autre espèce d'ébène, qui ressemble beaucoup au sandraha.

Envilasse.

66. Le *Zaa* est un arbre rampant, du bois duquel on fait les manches des zagaies.

Zaa.

67. Une espèce d'absynthe fort amère.

68. Le *Fiou* est une herbe qui n'est composée que de petits filamens.

Fiou.

69. Le *Tamboure-cissa* est un arbre qui produit une sorte de pommes, dont la plus singulière propriété est de s'ouvrir en quatre, aussi-tôt qu'elles sont mûres. Leur chair est remplie de grains, couverts d'une peau épaisse & tendre, de couleur orangée, dont on fait une teinture semblable au rocou d'Amérique.

Tamboure-cissa.

70. La *Voanane* est un fruit d'un demi-pied de long, qui a quatre quartiers, & qui se mange. Son goût est celui d'une poire pierreuse. Il arrête le flux de ventre.

Voanane.

71. Le *Tsimandats* est une herbe que les Nègres emploient pour la grosse vérole. 72. La *Ragante* en est une autre, à laquelle ils attribuent la même vertu.

Tsimandats.

Ragante.

73. L'*Indigo* ou l'*Anil*, qui se nomme *Banghets* à Madagascar, est fort commun dans l'île & sert aux teintures des Nègres. Voici la manière dont ils le préparent. Ils en amassent une certaine quantité lorsqu'il commence à fleurir, & le mettent pourrir dans de grands vaisseaux pleins d'eau, où ils le remuent chaque

Manière dont les Nègres préparent l'indigo.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

jour avec un bâton. Lorsqu'il est pourri, ce qui ne demande que trois ou quatre jours, ils ôtent les tiges & les filamens. Ensuite, remuant encore ce qui reste, ils font écouler l'eau dans d'autres cuves. Elle se trouve teinte en violet-brun. Ils la passent au travers d'un sas; après quoi ils jettent environ une chopine d'huile d'olive sur quatre ou cinq muids de cette eau. Ils la remuent long-tems, avec une sorte de moulinet. Enfin l'ayant laissée rasseoir, jusqu'à ce que la lie se précipite au fond, ils la font écouler par un petit trou couvert d'une toile; & la lie qui reste, séchée à l'ombre, est la teinture qui se nomme Bangherts ou Indigo.

Linghirouts.

74. Le *Vahon-ranou* ou *Linghirouts*, est une Plante qui vient d'un gros oignon. Elle pousse une racine très-grosse, qui étant rapée & mêlée dans la bouillie des enfans, chasse ou tue infailliblement leurs vers. La fleur est fort belle & croît sur le bord des étangs. Les feuilles, broyées avec de l'eau, la font mousser comme le savon. Aussi s'en sert-on pour se nettoyer le visage.

75. Forme d'une feuille de bananier lorsqu'elle est jeune.

76. Graine à fleur bleue, qui est mortelle pour les poules qui en mangent.

77. Graine à fleur jaune.

L'Anacau.

78. L'*Anacau* est un arbre semblable au cyprès, qui croît sur les bords de la mer.

Le Souhisoroua.

79. *Souhisoroua* est le nom d'un fort grand arbre.

Le Soasumach.

80. Le *Soasumach* est un autre arbre, dont la graine ressemble au *Sumach*.

Mihohats.
Tocamboa.

81. *Mihohats*. 82. *Tocamboa*, fruit d'un arbre qui ressemble à une petite poire, & qui fait mourir les chiens.

Azon-passech.

83. L'*Azon-passech* est un arbre qui porte un fruit de très-bon goût, de la grosseur d'une datte. 84. *Voarodoul*, fruit jaune, dont on fait peu de cas.

Voarodoul.

Vahats.

85. Le *Vahats* est un arbrisseau, dont la racine est propre pour la teinture. Elle fait un beau nacarat. Mais avec un peu de jus de citron, elle fait un jaune-doré.

Anghive.

86. L'*Anghive* est un autre arbrisseau, dont la racine, bûe en décoction, guérit la strangurie & soulage la gravelle. Son fruit est de la grosseur de la groseille verte. On en distingue une autre sorte, qui est la grande, & dont le fruit est gros comme un œuf de poule & rouge comme l'écarlate. Il se mange.

Andian-bouloha.

87. L'*Andian-bouloha* est un arbrisseau qui croît le long du rivage de la mer & qui a la feuille semblable à notre cynoglosse. Il a sa graine par bouquets.

Varaucoco.

89. *Varaucoco* est le nom d'un arbrisseau rampant, qui s'entortille aux grands arbres. Il porte un fruit violet, de la grosseur d'une pêche, dans lequel se trouvent quatre gros grains ou quatre noyaux. Sa chair est douce & d'un goût agréable, mais pâteuse. Du bois de l'arbre, on fait des cercles pour les seaux & les petits barils. L'écorce rend une gomme rouge & résineuse. La seconde peau, brûlée à la chandelle, fond comme la gomme laque, dont elle a aussi l'odeur.

Rhaa, qui produit le sang de dragon.

90. *Rhaa* est le nom que les Insulaires donnent à l'arbre qui produit le sang de dragon. On n'en parle ici que pour en distinguer un autre, nommé *Mafoura*, qui jette aussi du sang. 91. Son fruit a la grosseur & la forme d'une petite poire, excepté que le gros du fruit est du côté de la queue. Il contient un noyau, qui n'a qu'une peau peu ferme, & dans ce noyau est une amande

de la forme, de la couleur & de l'odeur d'une noix-muscade. Les Nègres tirent de ces amandes une huile, que Flacour traite de souverain remède pour l'érysipelle, les inflammations & les démangeaisons de la peau.

92. Le *Laloide* est le jassemin de Madagascar, qui a les feuilles plus grandes que celui de l'Europe. Il croît en arbrisseau, & ne rampe ni ne s'attache. Sa fleur jette une odeur admirable.

93. Le *Honnits-ancaron* est un arbrisseau qui porte une fleur de l'odeur du jassemin, mais beaucoup plus blanche. La queue de la fleur, qui est blanche aussi, a plus de six pouces de long.

94. Le *Voahé* est un arbrisseau, qui porte des fleurs blanches semblables à celles du *Lilium-convallium*.

95. Le *Langhare* est un autre arbrisseau, qui croît ordinairement en buisson. Ses feuilles sont longues & déchiquetées, comme celles du châtaigner, mais plus dures & un peu plus piquantes par ses dentelures. Son bois est droit. Ses fleurs naissent sans queue, sur l'écorce de son tronc, qui en est toute couverte. Elles sont aussi rouges que du sang, & d'un goût un peu âcre, qui provoque la salive en la mâchant. C'est un purgatif assez fort, que les Nègres traitent de poison.

96. Le *Mimbouhe* est un arbre dont la feuille jette une fort bonne odeur & peut passer pour un bon cordial.

97. Le *Harame* est un grand arbre, d'où sort la gomme qu'on appelle *Tamacha*. C'est plus proprement une résine, fort odorante lorsqu'elle est fraîche. Sa grande vertu est de résoudre les tumeurs froides & d'arrêter les fluxions froides. C'est aussi un baume excellent pour les plaies. Son fruit est aussi gros que nos noix vertes, & très-résineux. On fait, de son bois, des planches pour les navires & les barques.

98. Le *Seva* est un arbrisseau, dont les feuilles sont verd-brunes par-dessus, blanches & cotonnées par-dessous, & de la grandeur de celles de l'amandier. Elles ont une qualité astringente, qui les rend bonnes pour le flux de ventre.

99. Le *Himahavale* est un arbre, dont les feuilles viennent fix à fix, en bouquet. C'est un bon cordial, par l'excellence de son odeur.

100. L'*Endrachendrach*, arbre dont le bois est jaune & jette l'odeur du fandal-citrin. C'est le plus dur de tous les bois. Il ne se corrompt pas plus que le marbre; ce qu'exprime son nom, qui signifie *perpétuel & sans fin*. Sa pesanteur est égale à celle du fer. L'arbre est grand & gros.

101. Le *Tsimadan* est un arbre dont la feuille est souveraine pour les maux de cœur, & contre la peste & les maladies contagieuses.

102. Le *Ferocosse* est un arbrisseau, qui porte de petites gouffes rondes & bonnes à manger.

103. Le *Hirare* est une espèce de *Solanum-foporisferum*, dont la fleur est blanche, en forme de clochette, mais un peu plus longue. Son fruit, qui ressemble à celui du *Stramonium*, a la même vertu. Flacour croit que c'est ce que les Médecins nomment *Datura*.

104. Le *Voatolalac* est un arbrisseau épineux, dont le fruit l'est aussi & se nomme *Bassy*. Il est renfermé dans une gouffe.

Le *Mandouavatte*, arbrisseau, dont le bois sert à faire des manches de zagaies, porte un fruit semblable aux avelines.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Jassemins de
Madagascar.

Voahé.

Langhare.

Mimbouhe.

Harame.

Seva.

Himahavale.

Endrachendrach.

Tsimadan.

Ferocosse.

Hirare.

Voatolalac.

Mandouavatte.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Salonta.

- Le *Salonta* est une espèce de tithimale, qui n'a qu'une tige à quatre cornes, & qui porte, à la cime, douze ou quinze feuilles en forme de bouquet, semblables aux feuilles de *Laureole*. Ses fleurs sortent entre les feuilles & sont couleur de chair. Elle croît de la hauteur d'une toise.
- Sira-manghits*. 106. Le *Sira-manghits*, arbre dont les feuilles & le bois jettent une odeur agréable, qui est celle du sandal blanc & citrin. C'est un spécifique admirable pour les maux de cœur, & pour fortifier le foie & les parties nobles. L'écorce a l'odeur du girofle & jette une résine jaune.
- Aboulaza*. 107. L'*Aboulaza* est un arbre, excellent aussi pour les maux de cœur.
- Laheric*. 108. *Laheric*, espèce d'arbre qui ressemble au *Ravie*. Sa souche est droite & creuse. Les feuilles croissent à l'entour, en forme spirale; ce qui forme un spectacle très-agréable.
- Mihohats*. 109. Le *Mihohats* est un arbrisseau, dont on vante la vertu cordiale & confortative.
- Sinhahoric*. 110. Le *Sinhahoric* est une herbe qui ressemble beaucoup à l'aigremoine, tant en forme qu'en vertu.
- Rombave*. 111. Le *Rombave* est un arbrisseau, dont on fait de très-bons cercles, & qui jette une gomme blanche.
- Aborach*. 112. L'*Aborach* est une espèce d'*Arnoglossé*, qui en a aussi la vertu.
- Lalonda secats*. 113. Le *Lalonda-secats*, qui signifie *Jasmin-bâtard*, est une sorte de jasmin à petites fleurs.
- Tjangou-manghits*. 114. Le *Tjangou-manghits* est une espèce de scolopendre, qui a plusieurs feuilles longues & étroites, rangées de côté & d'autre, & qui jettent une odeur agréable. Les femmes en font des couronnes & des guirlandes.
- Fooraha*. 115. Le *Fooraha*, arbre qui jette un baume verd, très-souverain pour les plaies, les coupures & les contusions. Les femmes en mêlent dans leurs huiles, pour s'oindre les cheveux.
- Arindrauto*. 116. *Arindrauto* est le nom d'un arbre, dont le bois rend une excellente odeur au feu, lorsqu'il est pourri.
- Ouvi-laffa*. 117. L'*Ouvi-laffa* est une plante rampante, dont la racine ressemble au jallap, & jette une gomme semblable à la scammonée. Flacour éprouva inutilement sa vertu, quoique les Nègres la croient purgative, jusqu'à donner le flux de sang.
- Laffa*. 119. Espèce de scolopendre à plusieurs feuilles.
- Laffa*. 120. Le *Laffa* est un arbre dont on tire une espèce de filamens, qui ressemblent aux crins de cheval, & qui servent à faire des lignes pour la pêche.
- Vahia*. 121. Le *Vahia* est une herbe rampante, comme le lierre-terrestre, qui jette une excellente odeur.
- Vouli-vaza*. 122. Le *Vouli-vaza* est un arbrisseau qui porte un bon fruit, de la grosseur de la prune-impériale & rempli de petits grains. Sa fleur est la plus agréable que Flacour eût jamais sentie. Elle a l'odeur de jasmin, de canelle, de fleur d'orange & de girofle, mêlées ensemble. Elle est fort épaisse, blanche & bordée d'un peu de rouge. Sa longueur est celle du narcisse. Flétrée, elle jette une odeur encore plus fine; ce qui fait qu'on la porte dans la poche.
- Farifate*. 123. Espèce de gentianelle, qui est fort cordiale.
- Farifate*. 125. Le *Farifate* est un arbrisseau dont la racine est jaune, l'écorce un peu épaisse & fort jaune, le goût amer & astringent. Les habitans s'en servent contre les maux de cœur & les poisons,

127. Le *Limiraven* est un arbre dont les feuilles croissent cinq à cinq & ressemblent à celles du châtaignier. Leur vertu est cordiale.
129. L'*Ampalantangh-vari*, autrement le *Titouraven*, est un grand arbre, dont les feuilles sont astringentes.
130. Le *Tavebotrech*, arbre dont le bois en décoction avec le *Tangouarach*, qui est le bois de mer, & du miel, est excellent contre toutes les maladies du poulmon, de la poitrine & contre la pleurésie.
131. *Tanhetanhe-anhela* est le nom d'une herbe très-astringente, dont on se sert pour arrêter le sang des plaies.
132. Le *Tafara*, herbe dont la décoction & le marc appliqué ont une vertu admirable pour la guérison de l'hernie.
133. Le *Laubingue*, herbe souveraine pour le flux de ventre, prise en décoction & appliquée.
134. *Sanghira*, espece d'indigo que les Nègres regardent comme un spécifique pour les maladies contagieuses.
135. Le *Monteroh* est une herbe fort visqueuse, dont la vertu est émolliente, comme la mauve & la guimauve.
138. Herbe, nommée *Ampouli*, dont la racine broyée dans l'eau est souveraine pour les maux de cœur.
141. *Tendrocossé*, herbe dont la décoction est souveraine pour faire venir le lait aux femmes ou pour l'augmenter, & pour fortifier toutes les parties nobles.
142. *Halampou*, arbre, dont le bois sent l'eau-rose & ne se corrompt jamais.
143. *Violaca-laca* est le nom d'un arbre, dont le fruit ressemble au poivre noir, sans en avoir le goût. Il est astringent & dessicatif. Les ramiers & les tourterelles en font fort friands.
144. Le *Saldits* est une plante agréable, qui tient de la nature de l'arbrisseau & qui porte des fleurs d'un rouge-écarlate, en forme de pannache. Sa graine a la grosseur & le goût du pignon. C'est un puissant vomitif, qui peut passer pour un poison. Sa racine, bûe en poudre, en est l'antidote.
- La *Pendre* est une plante qui a la feuille piquante, & qui jette dix ou douze fleurs blanches d'une odeur merveilleuse. Les femmes en font tremper dans leurs huiles, pour s'oindre les cheveux.
- L'*Apocapouc* est un arbre, dont le fruit, qui est de la grosseur d'une amande, passe pour un poison, mais qui entre néanmoins dans les huiles pour les cheveux.
- L'*Onivau* est un autre arbre qui produit aussi une espece d'amande, dont on fait une huile pour les cheveux & qui se mange.
- Le *Voulou*, qui est le *Mambou* ou *Bambou* des Indes, croît en abondance dans plusieurs parties de Madagascar. On trouve, dans cette Plante, le *Ta-baxir* ou *Sacar-mambu*, espece d'amidon ou de sucre insipide, dont les habitants font peu d'usage, aussi-bien que du fruit, qui ressemble au grain de seigle, & qui est de la grosseur d'une petite fève. On en pourroit faire d'excellente farine. Mais le bois de la Plante s'emploie de mille façons, comme aux Indes.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Limiraven.
Ampalantangh-vari.
Tavebotrech.

Tanhetanhe-anhela.

Tafara.

Laubingue.

Sanghira.

Monteroh.

Ampouli.

Tendrocossé.

Halampou.

Violaca-laca.

Saldits.

Pendre.

Apocapouc.

Onivau.

Voulou.

On trouve, sur les feuilles d'un arbrisseau de Madagascar, une espece de

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

sucre, qui est formé par certains papillons. Il a la douceur & la dureté du sucre. Les habitans, qui l'aiment beaucoup, prétendent qu'il est souverain pour la toux & pour les fluxions de poitrine. Le petit animal qui le produit s'engendre sur l'écorce de l'arbrisseau, en forme de mouche noire, dont les ailes sont blanches à l'extrémité. Cette mouche ressemble d'abord à une fleur, qui seroit attachée sur l'écorce. Un mois après, elle se détache & se transforme en un petit papillon. Les uns sont rouges, d'autres verts, d'autres jaunes. Ils commencent par ronger une partie des feuilles de l'arbrisseau; après quoi ils font leur sucre, qui acquiert la dureté du sucre de Candi.

Ampoufouchi. 145. L'*Ampoufouchi* ou l'*Afouth*, est un arbre de la nature de celui qu'on nomme *Mahaut* en Amérique. Il sert à faire des cordages. Aucun bois n'en approche pour la légèreté. Il est blanc. Son charbon, qui est aussi très-léger, seroit fort bon pour faire de la poudre à tirer.

Herbes astringentes. 146. La *Manonarive* est une herbe cordiale. 147. Herbe astringente, nommée *Menavonhe*. 148. *Marointsi*, herbe, bonne, comme la précédente, pour étancher le sang & pour arrêter le flux de ventre.

Hanghatmah. 149. *Hanghatmah*, petite Plante, d'une fort belle forme d'arbrisseau, que les Nègres emploient pour la brûlure.

Anazé. 150. L'*Anazé* est un arbre singulier, qui croît dans quelques cantons de Madagascar, tels que les *Mahafales*, les *Ampatres* & *Anossi*. Il devient gros par le pied & se termine en pyramide. Il porte une espèce de gourde, remplie d'une pulpe blanche, qui tire sur l'aigre & sur le goût de la crème de tarte, dans laquelle se trouvent plusieurs noyaux, durs & de la grosseur des noyaux de pin.

Tanevoul. 151. Le *Tanevoul* est un arbre dont les feuilles croissent sans queue autour des branches. On les y croiroit collées. Elles sont longues & étroites.

Ouvivave. L'*Ouvivave* est une espèce de canne noueuse, dont la racine est bonne à manger & tire sur le goût de l'igname.

Soumontfoui. Le *Soumontfoui* est un arbre qui a le cœur tirant sur le violet, & marbré. On s'en sert pour teindre en rouge.

On trouve aussi, à Madagascar, beaucoup d'aloës, & des ébeniers noirs & gris. Les femmes y pétrissent une pâte, avec un jus d'herbe qui fait tomber le poil.

L'Auteur vante beaucoup un petit arbrisseau dont la feuille ressemble à celle du *Philaria*, & qui est extrêmement propre à chasser du corps humain toutes sortes d'humeurs malignes, sans en excepter le poison vénérien. Il remarque, à cette occasion, que les maux de cette nature sont communs à Madagascar, & qu'on y connoît heureusement la vertu de cette Plante. On en mâche les feuilles, on les avale & l'on s'étend ensuite devant un grand feu. L'humeur agitée trouve ordinairement une issue par-dessous la plante d'un des deux pieds. Mais Rennefort ajoute que l'art manque aux habitans pour guérir l'ulcère. Ce qui est chassé de l'intérieur s'arrête, dit-il, au-dehors (14). On voit quantité de ces Insulaires, guéris dans le fond, qui ne laissent pas d'avoir extérieurement la moitié du corps gâtée (15).

(14) Pages 121, 122. Nota. On a joint ici d'après Flacour la

(15) Voyez la Relation du premier voyage figure de toutes ces Plantes. des Hollandois.

La gomme de *Tamaca*, l'encens & le benjoin, sont des richesses qui se trouvent dans la même Isle. L'ambre-gris n'y est pas rare sur les côtes. L'Auteur embrasse le sentiment de ceux qui le croient un fray de poisson, durci au soleil. S'il s'en trouve, dit-il, de grandes pieces, c'est un assemblage fortuit de plusieurs frays. En un mot, comme le musc vient d'un animal terrestre, il ne trouve pas plus de difficulté à recevoir un autre parfum de quelqu'animal de mer (16).

L'Isle a quantité de Talc, dont on garnit les fenêtres au lieu de verre ; des mines de charbon, de salpêtre & de fer, dont les Insulaires font des rasoirs, des zagaies, & des instrumens à couper & à scier le bois. Ils ont de l'or & de l'argent ; mais on ignore de quels lieux ils tirent ces deux métaux. Comme on n'a jamais assez pénétré dans l'intérieur du pays pour découvrir la source de ces richesses, on est réduit à des conjectures, qui portent sur la ressemblance de hauteur & de parallèle avec d'autres pays où l'on a trouvé beaucoup d'or. L'Auteur est persuadé qu'ils en ont des mines. Cependant, non-seulement ils en refusent la connoissance aux Etrangers ; mais, pour en écarter l'idée, ils assurent que ce qui se trouve d'or & d'argent parmi eux leur est venu d'une Flotte d'Arabes, qui se rendirent maîtres de l'Isle au commencement du quinzième siècle, & qui établirent des Commandans de leur Nation dans tous les quartiers. C'est aussi l'origine qu'ils attribuent à leurs Grands, & la raison qu'ils donnent pour expliquer comment ils sont moins noirs que le commun des autres habitans. En effet, ils le font de moitié moins que ces femmes vagabondes, qui portent en France le nom de *Bohémiennes* (17).

En pierres précieuses, Madagascar fournit des rubis-balais, des aiguemarines, des topases, des opales & des améthistes. Un jour Rennefort fut surpris de se voir présenter, par un soldat du Fort, une pierre triangulaire, couleur bleu-céleste & de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui ne lui couta presque rien. Ce soldat l'avait eue d'un Nègre, qui l'avait trouvée sur le bord de la mer. Rennefort l'ayant conservée, avec les pierreries du brave La Case, qui étoient des aiguemarines, des améthistes, de petites opales, des topases, &c. eut la satisfaction, en passant à son retour par l'Isle de Sainte Hélène, de la voir admirer par les Anglois comme une merveille de la Nature. Mais elle eut le sort de son Vaisseau, dans le naufrage qu'il fit presque au Port (18).

L'Auteur du Journal qui a été publié sous le nom de M. de la Haie, confirme la plupart de ces observations. On trouve, dit-il, à Madagascar des topases, des améthistes, & quelques autres pierres qui tiennent toujours de ces couleurs : mais on en fait peu de cas aux Indes. M. Caron, arrivant à Surate, en présenta neuf au Gouverneur de la Ville, qui les refusa, en riant de ce présent, quoiqu'elles fussent des plus belles qu'on eût jamais vues, & que la moindre fût de la grosseur d'un œuf de caille. On les fit voir à plusieurs Orfèvres, qui n'offrirent pas plus de neuf roupies pour la plus grosse. On a vu dans cette Isle, suivant le même Ecrivain, des aiguemarines & d'autres pierres qu'on nomme de *lait*, parce qu'elles tirent sur le blanc. Elles sont plus estimées qu'aucune autre. Un Nègre du côté septentrional de l'Isle troqua pour quelques marchandises, avec des Portugais, un diamant de fort grand prix,

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
GOMMES.

Minéraux.

Pierres précieuses.

Remarques sur les pierres de Madagascar.

(16) Page 123.

(17) Pages 123 & 123.

(18) Voyez la Relation.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

qui étant tombé entre les mains du Viceroy de Goa, fut envoyé comme un trésor de Madagascar à la Cour de Portugal. L'ambre-gris qui se trouve dans l'Isle passe pour le meilleur de toutes les Indes, & l'on en rencontre presque par-tout. Mais les Nègres, connoissant fort bien sa vertu, ne s'en défont pas volontiers & le montrent rarement aux Etrangers. Le cristal y est aussi fort beau, sur-tout dans la Province de Galembole, où l'on en tire des pieces de six pieds de long & de quatre de large sur autant d'épaisseur. Les Nègres n'y travaillent que le soir, apparemment parce qu'ils n'aiment point à le voir embarquer dans nos navires.

Cette Isle a des mines d'or.

À l'égard de l'or & de l'argent, le même Auteur observe que si Madagascar en a des mines, c'est dans la pointe du Nord, dans le quartier des vieux & des nouveaux Masselages. C'est-là particulièrement que les Arabes ont habité; & pendant le gouvernement même de M. de la Haie, un Marchand de Surate, nommé *Bangi-Ravadas*, y envoyoit tous les ans un navire de cent soixante tonneaux, qui rapportoit de précieuses richesses, pour quelques pagnes de soie, du coton, de la cornaline & de l'agate qu'il y portoit. Un Portugais du Mozambique, nommé Vincent *Dorade*, assura l'Auteur qu'en 1669, étant aux Masselages, un Nègre lui avoit donné un rendez-vous pour lui montrer l'endroit des mines; mais qu'ayant été découvert par d'autres Nègres, il avoit été arrêté & condamné à mort le lendemain.

Des Roquettes, Commandant aux Mattelanes pour la Compagnie Française, a cru que ce lieu étoit le véritable endroit des mines. Il en apportoit pour raison, que tout l'or qu'on a découvert dans l'Isle venoit de ce quartier; qu'il y avoit vu de la poudre d'or entre les mains d'un Nègre, & que lui ayant demandé d'où il la tiroit, cet Insulaire lui avoit répondu qu'il y en avoit beaucoup à cinquante lieues de sa demeure. Mais quoique Des Roquettes fût homme d'esprit, que pendant plus de trois ans il ait rapporté tous ses soins à ce grand objet, & que la langue du pays, qu'il parloit parfaitement, lui donât beaucoup de familiarité avec les Nègres, il ne put pousser plus loin ses découvertes. L'Auteur conclut par les réflexions suivantes: » La vérité est » qu'on a vu l'or assez commun aux Mattelanes; mais ce n'étoit qu'une cer- » taine quantité, qui couroit toujours dans le commerce de cette contrée » parmi les Noirs seulement. Depuis que les François y ont envoyé de la » cornaline, il y est devenu plus rare, parce qu'ils en ont troqué beaucoup » pour cette marchandise, qu'ils aiment avec tant de passion, que non-seu- » lement ils donneroient leur or, mais jusqu'à leurs femmes & leurs enfans » pour s'en procurer. Comme leur avidité pour la cornaline est toujours la » même, & que pour en obtenir ils avouent qu'ils n'ont plus d'or à donner, » on peut croire hardiment qu'ils n'en ont pas de mine, & que l'or qu'ils » avoient leur étoit venu des Arabes (19).

Conclusion.

Eclaircissement
sur La Cafe & sa
famille.

On apprend dans le même Journal que La Cafe, dont on a vu tant de fois le nom, mourut au mois de Juin 1670, d'une colique du pays; que le 19 du mois suivant, *La Breteche*, Lieutenant réformé, ayant épousé la fille aînée de ce brave Guerrier, obtint la Charge de Major de l'Isle, avec une des compagnies d'Infanterie qui étoient au Fort Dauphin; que le 27, la Princesse

(19) Journal du voyage de M. de la Haie, en 1670, p. 98 & suivantes.

Dian-Nong, à qui l'Auteur donne toujours le nom de Madame de la Case, se maria secrètement avec un François nommé *Tomassin*, & que M. de la Haie fut mécontent de ce mariage. Elle faisoit alors sa demeure dans un lieu nommé *Andravoule*, qui avoit appartenu à son premier mari, & où M. de la Haie lui avoit rendu une visite éclatante, peu de jours après son (20) arrivée.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.

Empruntons du même lieu quelques observations qui ne peuvent qu'enrichir cet article, & qui paroissent le fruit de l'expérience pendant un long séjour à Madagascar.

Observations sur
divers points qui
regardent l'Isle.

Suivant l'opinion des plus experts, on lui donne de trop, dans les Cartes, deux degrés Ouest en longitude, & vingt-cinq ou trente lieues en latitude. Le Fort Dauphin est situé précisément à vingt-cinq degrés de latitude & à soixante-neuf degrés quarante minutes de latitude du Sud. C'est non-seulement le principal, mais encore le premier endroit de l'Isle où les François se soient établis. Les Relations de Flacour sont remplies de faussetés, dont le but étoit d'attirer, par de flatteuses espérances, un grand nombre d'habitans à la Colonie dans son origine (21).

Le Port, ou l'Anse Dauphine, est assez bon pour cinq ou six navires; mais s'ils veulent être en sûreté, ils doivent mouiller fort près de la terre, sous le Fort, & se tenir sur quatre amares. Toutes sortes de vents y agitent les flots, sur-tout ceux du Sud & du Sud-Est, qui soufflant dans l'ouverture, exposent toujours les navires à quelque danger. Ceux du Sud-Ouest sont encore plus dangereux, par le Refac, qui cause une agitation épouvantable. L'Anse a trois lieues d'ouverture. En y entrant, on découvre un rocher nommé *Stape-re*, qui s'avance d'une bonne lieue dans la mer & qui sert de marque pour reconnoître le Fort.

Jugement sur
l'Etablissement
des François.

La pointe, sur laquelle il est bâti, a toujours été reconnue pour le canton le plus sain de l'Isle. Ceux du pays la nomment *Ithollonhare*, & donnent le nom d'*Annoffi* à la Province. Il s'y trouve peu de bestiaux, & de-là sont venus les malheurs des François, qui étoient obligés de faire continuellement des partis pour en tirer des autres Provinces. La longueur du chemin & la difficulté des passages, ôtoient aux Insulaires le desir de leur en amener. Le riz ne leur venoit aussi que d'Antongil & de Galemboule, lieux fort éloignés. Il falloit y envoyer des navires, sans quoi il leur étoit impossible de subsister. Leurs habitations étoient au nombre de cinq ou six; les unes à trois lieues, d'autres à cinq, & plus ou moins loin du Fort. Elles ne leur servoient guères qu'à nourrir les bestiaux qu'ils enlevoient dans leurs courses. Cependant ils y cultivoient un peu de tabac; mais ils n'en ont jamais assez recueilli pour en vendre. Les autres denrées qu'ils devoient à leur travail étoient employées à l'entretien de leur vie, & celle dont ils tiroient le plus d'avantage étoit le vin de miel. Les traités qu'ils faisoient avec les Princes de l'Isle, & dont Flacour relevoit les avantages avec tant d'éclat, ne leur ont jamais donné que des espérances imaginaires (22). Enfin, si l'on excepte la pureté de l'air, le lieu qu'ils avoient choisi étoit le moins favorable à leur Etablissement.

(20) Journal de La Haie, pag. 76, 78 & 79. Description.

(21) *Ibid.* p. 81. Voy. l'Introduction de cette (22) Page 83.

DESCRIPTION
DE MADAGASCAR.
Baie d'Antongil.

La Baie d'Antongil est à l'Est de l'Isle, par seize degrés cinquante minutes de latitude, & soixante-treize degrés dix minutes de longitude. Les navires y sont en sûreté de tout tems, du moins s'ils mouillent au fond de la Baie, qui a dix-huit lieues de profondeur. Son ouverture est large de cinq ou six lieues, & va toujours en augmentant; ce qui rend la sortie assez difficile. Cependant le fond étant bon par-tout, on y louvoie facilement. Il est malheureux que les pluies y aient des qualités dangereuses, qui rendent cette partie fort mal-saine. Les François y avoient formé une habitation, que cette raison leur a fait abandonner. Antongil n'auroit pas laissé de fournir beaucoup de riz au Fort Dauphin, si les Nègres du pays s'étoient crus assurés d'un commerce régulier. Mais ne voyant pas venir tous les ans des navires à la traite, ils n'en fesoient pas autant qu'ils l'auroient pu; & les François, qui venoient par intervalles, étoient ordinairement renvoyés avec cette excuse. Les Hollandois y chargent presque tous les ans deux Flutes, qu'ils font partir du Cap de Bonne-Espérance, & dont l'une passe à Moriare, pour y laisser son riz au Comptoir Hollandois. C'est le meilleur riz, non-seulement de l'Isle, mais du Monde entier. Le fer, le cuivre & l'étain en menilles, sont les marchandises les plus recherchées des Nègres. Mais il y faut toujours joindre de la rassade & de la verroterie (23).

Baie de S. Augustin.

La Baie de S. Augustin, qui est au Sud-Ouest, par les vingt-six degrés de latitude & soixante-six de longitude, n'est pas favorable aux navires dans le mauvais tems, parce que le fond y est si dur qu'il fait chasser les ancrs au moindre vent. Son ouverture est large de quatre ou cinq lieues, & son enfoncement d'une demie. Elle est remplie de bancs de sable, qui causent beaucoup de brisans. Le premier fond est de vingt-huit à trente brasses près de la terre. Le vent qui en vient est dangereux, & celui qui vient de la mer l'est encore plus. Les Anglois ont eu long-tems ce lieu pour entrepôt, dans leurs voyages aux Indes; mais ils ne mouilloient pas dans la Baie. Ils se tenoient à l'abri d'une Isle qui en est à deux lieues en mer, où ils avoient un petit Fort de terre dans une plaine fort aride. La plupart des gens qu'ils y avoient laissés étant morts de maladie, ils ont abandonné cet Etablissement. On trouve dans cette Baie, de l'eau & du bois, par la facilité que les chaloupes ont, en haute mer, d'entrer dans deux rivières où les Nègres fournissent des bestiaux pour du sel, qui y est extrêmement rare. Ils aiment beaucoup aussi la poudre à tirer, quoiqu'on ne leur voie pas d'armes à feu. Avec un peu de familiarité, on trouve parmi eux du carot, qui est assez beau, des coquillages, & une sorte de gomme qui ressemble au sang de dragon, & dont ils se servent comme de poix pour calfater leurs canots (24).

Pointe du Nord
peu connue.

La Pointe Nord de Madagascar, qui est par onze degrés quarante-cinq minutes de latitude, & soixante-treize degrés quarante-trois minutes de longitude, est encore peu connue, parce qu'étant remplie de petites Isles, de rochers & de bancs, la navigation y est toujours dangereuse. En 1668, un navire de la Compagnie Française, sous le commandement du Capitaine *Le Bourg*, fut chargé de cette découverte par M. de Mondevergue. Il avoit à bord un Commis intelligent, nommé *Perrier*, qui avoit ordre de tenir un

(23) *Ibid.* p. 83 & 84.

(24) Page 85.

journal exact des baies, des anes, des rivières & des ports, avec toutes les circonstances qui pouvoient être utiles aux projets de la Compagnie. Leur rapport surpassa toutes les espérances qu'on en avoit conçues. Ils avoient mouillé dans plusieurs baies, sur-tout dans celle des Vieux & des Nouveaux *Maffilages*, dont ils firent une admirable peinture. Mais, jusqu'à présent, ces lumières sont demeurées sans aucun fruit (25).

Ajoutons, à cette Description, quelques observations curieuses de Flacour, sur le langage, les lettres, le papier & l'encre de Madagascar (26).

Observations de
Flacour sur la
langue de Madag-
ascar.

Pour découvrir, dit-il, l'origine de la langue Madecasse, il faudroit être versé dans la connoissance des langues Orientales, avec lesquelles il semble qu'elle a quelque rapport. C'est une langue très-abondante, qui regne dans toutes les parties de l'Isle, mais qui reçoit quelque variété de la différence des accens. La prononciation est brève dans plusieurs Provinces, longue dans d'autres, plus affectée dans quelques-unes.

Cette langue a des mots composés, suivant la méthode Grecque. La conjugaison des verbes est régulière; actif & passif, modes & tems distingués.

Les lettres, dont les Ombiaffes se servent, sont les véritables lettres des Arabes, au nombre de vingt-huit & de la droite à la gauche. Mais quelques-unes se prononcent différemment : par exemple, la lettre *ie* prend le son du *zeta* pour les Madecasses. *Iaho*, qui signifie *je*, se prononce *zaho*. La lettre *the*, que les Arabes prononcent *T*, est *ts* dans la bouche d'un Madecasse. Il nomméroit *Tsiare* ce qu'un Arabe appelleroit *Tiare*. Le *vau* se change en *b*. L'usage de ces lettres est venu, dans l'Isle, depuis environ deux cens ans (27), avec les Arabes dont on a déjà parlé.

Le papier se fait avec la moyenne écorce d'un arbre, qui se nomme *Avo*; si douce, que dans plusieurs cantons on en fait des pagnes, qui approchent de la soie. Il se fait à peu près de la même manière qu'en France, quoique les Nègres y emploient moins d'ustensiles & d'appareil. Sa couleur est jaunâtre; mais il ne boit point, pourvu qu'avant que de coller les feuilles, on les mouille dans une décoction de riz & qu'on les lisse ensuite, après les avoir fait sécher. On fait bouillir, l'espace d'un jour, cette écorce dans un grand chaudron, avec une très-forte lessive de cendres. On la pile dans un mortier de bois, pour la réduire en bouillie. On détrempe cette bouillie dans de l'eau bien nette. Ensuite on chassie, composé de certains petits roseaux fort délicats, sert à la prendre & à la faire un peu égoutter; après quoi elle est versée sur une feuille de balisier, qu'on a frottée d'un peu d'huile & sur laquelle on la fait sécher au soleil. Aussi-tôt que chaque feuille est sèche, on la frotte avec le mucilage de la décoction de riz. On la fait sécher une seconde fois, on la lisse, & l'on peut alors s'en servir.

L'encre se fait avec la décoction d'un bois nommé *Arandranto*, qu'on laisse tarir jusqu'à un degré d'épaisseur qui convient. Cette encre est fort bonne, sans être aussi noire que la nôtre. Cependant, avec le mélange d'un peu de couperose, elle devient aussi noire & plus luisante que celle qui se fait de noix de galle. C'est du même bois que sort le *Carabé*, ou la gomme d'ambre.

(25) Pages 87 & 88.

(26) Flacour, *ubi sup.* p. 194 & suiv.

(27) Flacour écrivoit vers 1655. Ainsi c'est presqu'un siècle de plus.

Flacour eut la curiosité d'en tirer lui-même, par des incisions qu'il fit à l'écorce.

Les plumes de Madagascar sont des morceaux de canne, de la longueur de la main & de la grosseur de nos plumes, qui se taillent par le bout & qu'on fend comme les nôtres. Mais il faut toujours observer que ces connoissances & leur usage sont renfermés entre les Ombiaffes. Ils ont même des Livres, & l'Auteur en vit un assez grand nombre, dont il rapporte les titres. La plupart sont des Traités de Médecine & d'Astrologie. Celui qu'ils nomment *Fassini*, est un Dictionnaire des langues Arabe & Madecasse. Quelques exemples donneront une légère idée de celle du pays :

Quelques exemples de la langue Madecasse.

<i>Jours de la Semaine</i>	&	<i>Planetes qui y président.</i>
<i>Alahadi</i> , Dimanche.		<i>Samoussi</i> , le Soleil.
<i>Alatinin</i> , Lundi.		<i>Açohora</i> , la Lune.
<i>Alatalata</i> , Mardi.		<i>Alotarida</i> , Mars.
<i>Alaroubia</i> , Mercredi.		<i>Alacamari</i> , Mercure.
<i>Alacamiſſa</i> , Jeudi.		<i>Açoli</i> , Jupiter.
<i>Alaçouma</i> , Vendredi.		<i>Alimouzetſari</i> , Venus.
<i>Alaſabouſſi</i> , Samedi.		<i>Alimareche</i> , Saturne.
<i>Eringandro</i> ,		Semaine.

Les années se comptent par les jours de la Semaine : c'est-à-dire, de sept en sept, dont la première se nomme l'année du Dimanche ; la seconde, celle du Lundi, &c. C'est l'année du Vendredi, que se fait la circoncision. Le premier mois commence à la nouvelle Lune de Mars.

<i>Vatrayate</i> , Mars.	<i>Hiahia</i> , Septembre.
<i>Saffad</i> , Avril.	<i>Sacamasseh</i> , Octobre.
<i>Ayſihi</i> , Mai.	<i>Sacavé</i> , Novembre.
<i>Valascira</i> , Juin.	<i>Voulambitou</i> , Décembre.
<i>Foffa</i> , Juillet.	<i>Aſaramanghits</i> , Janvier.
<i>Maca</i> , Août.	<i>Aſarabé</i> , Février.

Les heures du jour se connoissent par l'ombre de l'homme, debout au Soleil. Ils la nomment *Saa*. La douzième heure de la nuit, qu'ils appellent *Terac-anrou*, c'est six heures du matin. La première heure du jour se connoît par l'ombre de l'homme, qu'on mesure par les plantes des pieds, ou des femmes. Il faut qu'on en puisse compter vingt-quatre. Chaque heure a son nom propre.

Flacour fit traduire, en langue Madecasse, la plupart de nos Formules communes de Prières. Quelques-unes suffiront ici, pour le dessein qu'on s'est proposé.

Notre Pere, qui êtes aux Cieux, votre Nom soit sanctifié, votre Royaume nous arrive, votre volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, & ne nous induisez point

Amproy anisſa izau hanautang and anghitſi ; angharanau hoſtiſſabots , vahouachanau hoavi aminay , ſiteianau hoſaizangh an tane ſoua andanghiſi ; mahounehobanau anrou aniou abmaihane anisſa , amanhanau mangbaſaca hanay ota anisſa. Tonazabai mangbaſaca hota aneo manouanai , amanhanau aca

en

en tentation , délivrez - nous du mal.

Ainsi soit-il.

Je vous salue , Marie , pleine de grace , le Seigneur est avec vous , vous êtes bénie entre toutes les femmes , & béni soit le fruit de votre ventre , Jésus.

Je crois en Dieu le Pere Tout-puissant , Créateur du Ciel & de la Terre , & en Jésus-Christ son fils unique , Notre-Seigneur , qui a été conçu du Saint-Esprit , né de la Vierge Marie , qui a souffert sous Ponce-Pilate , a été crucifié , mort & enseveli , est descendu aux Enfers , & le troisième jour est resuscité de mort à vie , est monté aux Cieux , est assis à la droite de Dieu le Pere tout-puissant , d'où il viendra juger les Vivans & les Morts. Je crois au Saint-Esprit , la Sainte Eglise Catholique , la Communion des Saints , la Rémission des péchés , la Résurrection de la chair , la Vie éternelle.

1. Un seul Dieu tu adoreras ,
& aimeras parfaitement.
2. Dieu en vain tu ne jureras ,
ni autre chose pareillement.
3. Le Dimanche tu garderas ,
en servant Dieu dévotement.
4. Pere & mere honoreras ,
afin que tu vives longuement.
5. Homicide point ne feras ,
de fait ni volontairement.
6. Luxurieux point ne feras ,
de corps ni de consentement.
7. Le bien d'autrui tu ne prendras ,
ni retiendras à ton esclient.
8. Faux témoignage ne diras ,
ni mentiras aucunement.
9. L'œuvre de chair ne desfreras ,
qu'en mariage seulement.
10. Biens d'autrui ne convoiteras ,
pour les avoir injustement.
1. Tous les Dimanches Messe oiras ,
& Fêtes de commandement.
2. Tous tes péchés confesseras ,
à tout le moins une fois l'an.
3. Ton Créateur tu recevras ,
au moins à Pâques humblement.
4. Les Fêtes tu sanctifieras ,
qui te sont de commandement.
5. Quatre-Tems , Vigiles jeûneras ,
& le Carême entièrement.
6. Vendredi chair ne mangeras ,
ni le Samedi même.

mahatseanai abin finetseverse raiſi , ſeba hanau metezabannai tabin haratſian abi. Amin.

Salama Ramadriama , Maſimpenou Tompon antſica hotang aminau hanau miſſabots rauvanga vainaue ; abi , nare niſſabotſe enghe zanaca , nitondanrau Rhaïſſa.

Zabo macatau abinahanbare rai manghat amuanb abi : nambouaſſeri enghe langhui ſe amantane , aman abin Rabiſſa Chvirifou zananea anri ivere tompon auſica ni nitanaſeri tabin maſin pangabé nibzahanbare nivelomeri tabin , Ramariama mihole niavet ſeri tambane Ra Pontio Pilato , niſſapanri ni matenalle-venghri , nare niroton anbaſou , anrou ſabaſellou nitambellome tauunanghareo omma tenanon ghari andanghiſſi aretounouetſeri anchavana nibzahanbare rai ommaſatana abi taſara ho aviri manzaca oulon velome amau oulon mate.

1. Hanauho manghandrian zabanbare ivere nahanaui mitciaba anrita coïa.
2. Acamiſante hanau avau anghara vi zabanbare na raha aſe couaa.
3. Acamiaſa avau alahadi ſebahanau ma nompoho anib zabanbare anrou izanghe.
4. Hanaumihafiſi rai nih aman reine nahouhanau nivelome lavahabats.
5. Acahanau miamonne oulonto , na anib ſucia coua.
6. Acahezauho anau na aniſiteia na anva-tanb.
7. Acamanghalats anau rahanoulon na iſiare mitane azeantob.
8. Amifahad anau iſito , acamarvende hanau.
9. Acamiteia hanau na mila oulon lehaſi mirachebau anau aminri.
10. Acamibeneſiteia raha noulon , acamarangou anau lehaſi mivulizae.
1. Anrou alahadi abi hanau mitanou la Meſſe amannib ſiſſavats reo iraha abi.
2. Mitataha anau hotanib abi ſaba irache abini taun abi.
3. Hanau ho hazonb vatanb nih rabiſſa nahobane aze anrou niſſavats ni Paques.
4. Acamiaſa anrou ſiſſavats.
5. Anrou zauma amau ſabotſi acahonmanchena na ounouſe nih raharab.
6. Hanaubo mia ſouteche ſaba reo eſſapoul anrou aman eſſais bobais , aman anrou ni hira abi (*).

(*) On trouve , dans la Relation de *Caucho* , quelques Dialogues en François : & en Madecaſſe , p. 175 & ſuiv. Mais Flacour ac-

ſure que loia d'être exacts , il n'y a point d'habitans de l'Iſle qui la puiſſe entendre. Voyez l'Avant-propos de Flacour.

VOYAGE DE LA HAYE

aux Indes Orientales.

1670.
Introduction.

CETTE Relation (28) est liée si naturellement avec celle qui la précède, qu'elle seroit déplacée dans tout autre ordre. Elle lui donne autant de jour qu'elle en reçoit. L'Editeur observe avec raison qu'elle mérite d'être distinguée par sa simplicité & son exactitude; deux qualités qui font le principal prix d'un Journal. Tout ce qu'elle renferme est de M. de la Haie même, & du sieur Caron, alors Directeur général aux grandes Indes pour la Compagnie de France, qui accompagna toujours M. de la Haie depuis son arrivée à Goa jusqu'à la prise de Saint Thomé. L'Editeur offroit de montrer les originaux signés de leur main. M. de la Haie étoit un Gentilhomme François, qui se trouvoit Gouverneur de Saint Venant, & Colonel d'un regiment d'Infanterie, lorsque le Roi lui confia le commandement de sa Flotte. Après avoir exécuté tout ce qu'on va lire, il continua de porter les armes en France; & Rennefort nous apprend qu'il fut tué au siège de Thionville, où il faisoit les fonctions de Lieutenant-Général des armées du Roi. Ses provisions de Lieutenant-Général pour le Roi dans l'Isle Dauphine & dans toutes les Indes, sont à la tête de l'ouvrage, datées à Saint Germain en - Laie le 5 Décembre 1669.

Motifs du voyage.
8c.

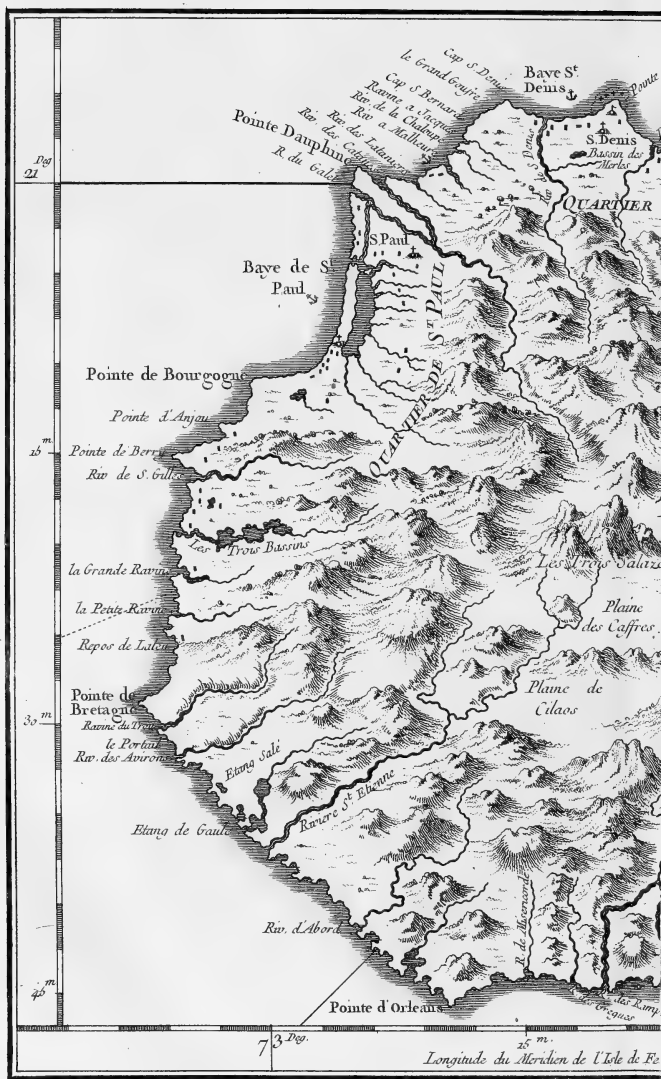
L'escadre des Vaisseaux du Roi étoit composée de cinq Vaisseaux de guerre, d'une fregate d'avis & de trois flutes, qui portoient deux mille cinquante hommes (29). Cette Flotte, la plus puissante que les François eussent jamais fait partir pour les Indes, devoit non-seulement relâcher à Madagascar & à l'Isle de Bourbon, pour y faire reconnoître de la Haie en qualité de Gouverneur général au nom du Roi (30); mais ses ordres portant de visiter les Etablissements François des Indes; elle devoit passer dans tous les lieux où la Compagnie avoit commencé à porter son Commerce sous la glorieuse protection de Sa Majesté. Les vents semblerent respecter les ordres de Louis le Grand. On a vû dans la Relation de Rennefort, que le nouveau Gouverneur de Madagascar arriva dans cette Isle le 24 d'Octobre, & qu'après y avoir passé environ six mois dans l'exercice de sa dignité, il se rendit avec toute sa Flotte à l'Isle de Bourbon, pour en prendre aussi possession au nom du

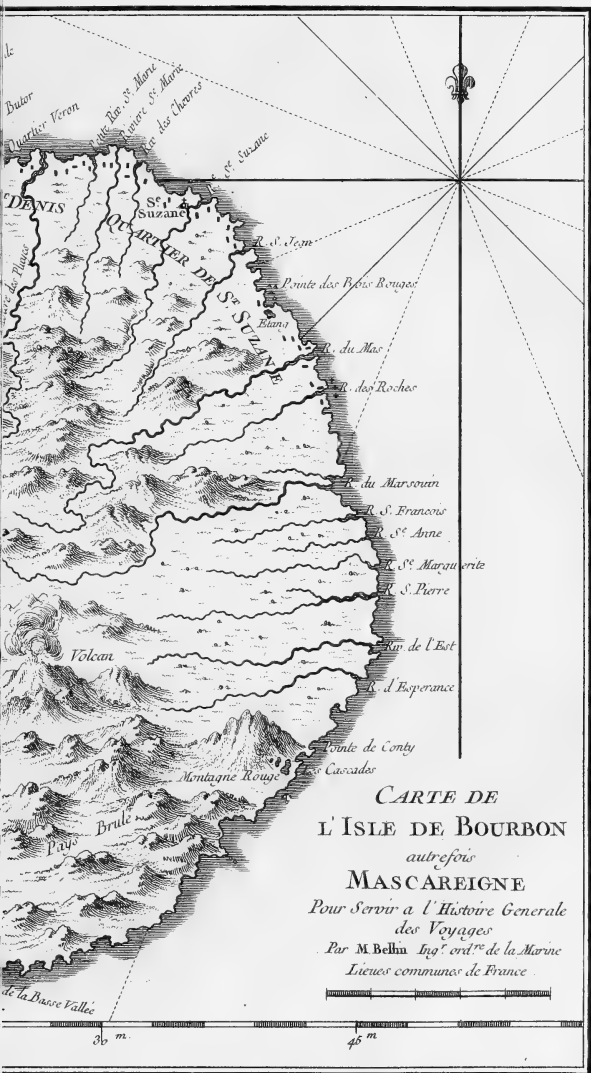
(28) Elle fut publiée à Paris en 1698, chez Robert Senéuze & Nicolas Pepie, in-12°. sous le titre de *Journal d'un Voyage des grandes Indes*. On n'en connoît pas d'autre édition.

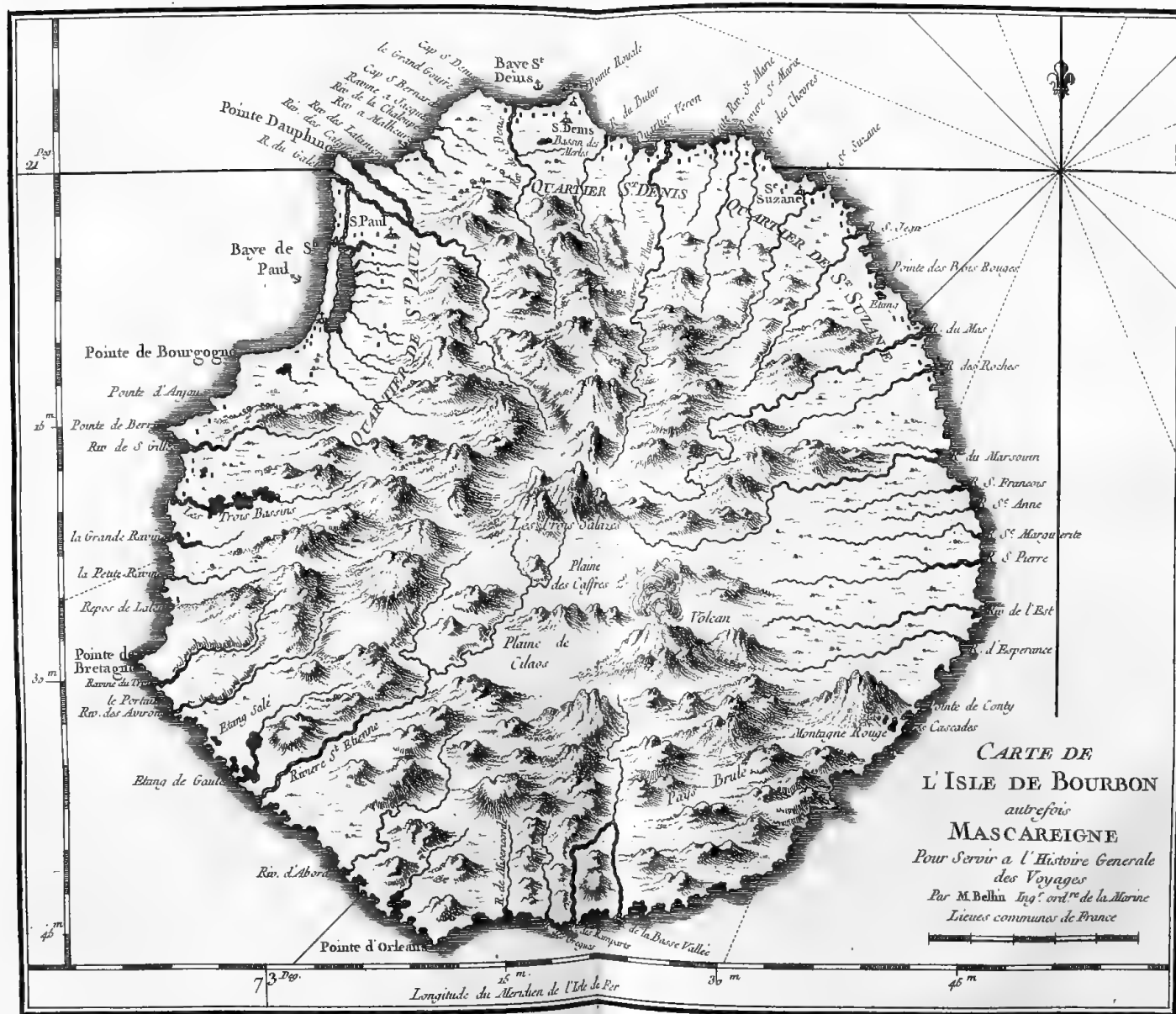
(29) L'Auteur nomme les Vaisseaux & les Capitaines: la *Navarre*, monté par l'Amiral & commandé par M. de Turrelle. Le *Triomphe*, commandé par M. Ferrand; le *Jule*, par

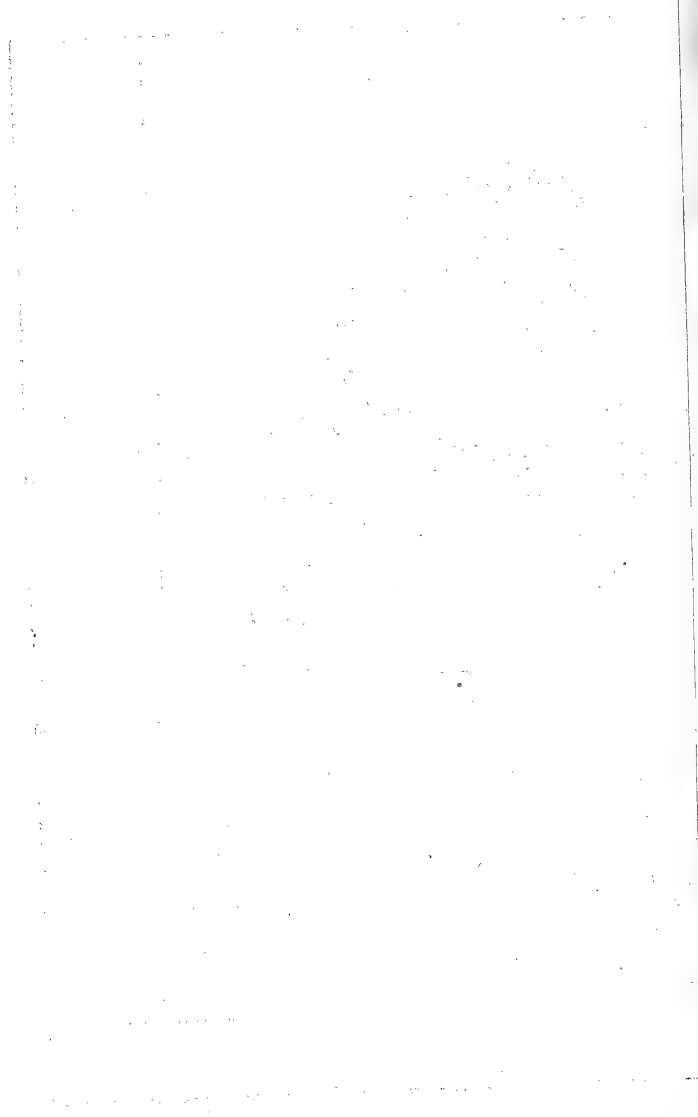
M. de Luché; le *Flamand*, par M. du Maine; le *Bayonnois*, par M. des Marets; la *Diligente*, par M. de la Houffaye; la *Sultane*, par M. de Beaulieu; l'*Europe*, par M. Després; l'*Indienne*, par M. de la Clède.

(30) Voyez dans la Relation de Rennefort, tout ce qui se passa dans l'Isle à son arrivée.









Roi. C'est de ce point qu'il faut le suivre ici, pour éviter d'inutiles répétitions.

DE LA HAÏE.

1670.

En quel état De la Haïe trouve l'Isle de Bourbon.
Ses quatre habitations.

Il trouva quatre habitations déjà établies dans cette nouvelle Colonie, par cinquante François qui l'avoient formée sous le gouvernement du sieur Renaud, au nom de la Compagnie Orientale (31). Il s'y fit reconnoître le 6 de Mai 1671, au nom du Roi; & le premier acte de son autorité fut de substituer à l'ancien Gouverneur un Capitaine reformé d'Infanterie, nommé de la Hure. Des quatre habitations Françaises, qui se nommoient *Saint Paul*, *Saint Denis*, *Sainte Marie* & *Sainte Susanne*, les trois dernières étoient dans la plus belle partie de l'Isle, depuis le Cap de Saint Bernard, jusqu'à la rivière de Sainte Susanne. Le beau pays s'étend encore plus loin & n'a pas moins de quinze lieues de long sur quatre de large; mais on s'étoit réduit dans des bornes où les terres qu'on avoit cultivées étoient très-fertiles, & rendoient avec usure tout ce qu'on leur avoit confié. Le bled, le riz & toutes sortes de légumes y meurissoient parfaitement. La vigne, qu'on y avoit plantée depuis deux ans, n'y croissoit pas moins; mais le raisin n'y parvenoit point à la même maturité; sans compter qu'il étoit mangé par les oiseaux aussi-tôt qu'il commençoit à meurir. Les Vaisseaux mouilloient depuis sept ans devant Saint Denis, le seul endroit du beau pays où les chaloupes pussent aborder; ce qui donnoit beaucoup de peine aux habitans de Sainte Marie & de Sainte Susanne pour le transport de leurs denrées. Cet endroit n'est qu'une rade, où le mouillage n'est pas sûr.

Saint Paul avoit été la première habitation des François dans l'Isle de Bourbon, & l'ancien Gouverneur y avoit toujours fait sa résidence. Elle est au pied d'une montagne, à deux lieues du bord de la mer. Cet espace forme une belle plaine, arrosée alors d'un étang qui se débouchoit vers la mer lorsque les pluies l'enfloient trop. On aidoit même à l'écoulement des eaux, par une large saignée, qui pouvoit recevoir une chaloupe aussi long-tems que l'eau couloit, mais qui se remplissoit de sable lorsqu'elle venoit à diminuer. Les Vaisseaux sont plus sûrement sur cette côte qu'en aucun autre endroit de l'Isle, parce que non-seulement la mer y est moins grande, mais les deux pointes y forment comme une anse, qui donne quelque abri. La rivière de Saint Gilles est bornée d'un côté par une de ces pointes, qui se nomme le *Gallet*. Ce lieu paroissoit fort commode pour une habitation, si la terre y pouvoit être cultivée; mais elle est couverte de pierres qui la rendent difficile à défricher. L'Auteur observe qu'avec un peu de travail on auroit ouvert avantageusement la rivière, qui tire à son embouchure trois brasses d'eau fond de roche (32).

Les taureaux & les vaches que M. de la Meilleraie y avoit laissés, trente-cinq ans auparavant, en revenant de Madagascar, s'y étoient extrêmement multipliés, mais moins que les porcs & les cabris. Tous ces animaux étoient devenus si sauvages, qu'il falloit des chiens & des chasses réglées pour les prendre. Les habitans avoient déjà remarqué que chaque espece avoit son tems. Celui des porcs & des cabris commençoit au mois de Juin & duroit

(31) Voyez la Relation de Rennefort; où l'on trouve l'origine de cet Etablissement, & une description de l'Isle.

(32) Journal du voyage de M. de la Haïe, p. 71 & suiv. On y a beaucoup travaillé depuis, comme on le verra dans la suite.

DE LA HAÏE.
1670.

jusqu'en Janvier. Les pigeons descendoient des montagnes au mois de Novembre, & se trouvoient excellens jusqu'au mois de Mai, qu'ils retournoient dans leur retraite. Les perroquets commençoient en Mars & ne se retiroient qu'au mois de Novembre: non que ces animaux ne fussent bons toute l'année; mais au tems qu'on vient de nommer, ils trouvoient dans le plat pays certaines graines qui servoient beaucoup à les engraisser, & qui les rendoient incomparablement plus délicats (33).

1671.

De la Haie fait
voye aux grandes
Indes.

Il arrive à Su-
rate.

Après avoir exécuté les ordres du Roi dans les Isles de Madagascar & de Bourbon, M. de la Haie, qu'on y avoit honoré du titre de Viceroy, reprit celui d'Amiral pour continuer son voyage avec son escadre. Il mit à la voile le 12 d'Août; & dès le 27 il eut la vûe de l'Isle d'Anjouan, où il relâcha pour se procurer quelques rafraîchissemens. Le reste de sa navigation fut heureux jusqu'au 27, qu'il arriva devant Surate. Il y fut visité à bord, non-seulement par les Directeurs du Comptoir François, mais par le fils même du Gouverneur de Surate, qui lui apporta une collation de confiture à la mode du pays; & dans les occasions qu'il eut de descendre à terre, soit pour y conférer sur les affaires de la Compagnie Française, soit pour donner au sieur Caron le cordon de l'ordre de Saint Michel, qui lui étoit envoyé par le Roi, il fut reçu avec toutes les distinctions qui convenoient à son rang. Les Nations Françaises, Angloises & Hollandoises avoient alors, sur les bords du Sualis, qui est la rade de Surate, chacune leur loge & leur Comptoir, pour faciliter la décharge des marchandises qui n'étoient pas pour Surate, en attendant le tems de les envoyer aux autres Comptoirs qu'elles avoient dans les Indes. Ce fut dans ce lieu que de la Haie fit la cérémonie de donner l'ordre de Saint Michel au Directeur de la Compagnie Française. L'Evêque d'Héliopolis, Chef des Missions de l'Inde, refusa d'y célébrer la Messe, quoique cette circonstance fût portée dans les instructions de l'Amiral. On jugea que ses difficultés venoient de la Religion Protestante, dont le Directeur faisoit profession. Mais ce Prélat devoit croire, suivant la remarque de l'Auteur, que la Cour qui sçavoit à qui elle faisoit l'honneur de conférer l'ordre de Saint Michel, n'avoit pas pris cette résolution sans avoir bien examiné si les Statuts peuvent s'accorder avec la qualité de Protestant (34).

Scruple de l'E-
vêque d'Héliopo-
lis.

1672.

Etat de Surate.
Richeesse de quel-
ques Négocians.

L'Amiral, un peu mortifié de trouver entre les mains de Caron des ordres contraires à l'espérance qu'il avoit eue de se rendre lui-même à Delly, pour y porter au Grand Mogol les présens du Roi qu'il avoit à bord (35), leva l'ancre le 9 de Janvier 1672. L'Auteur donne une légère idée de Surate. C'est une Ville célèbre des Etats du Grand Mogol, qui avoit été revêtue, depuis cinq ans, de murailles & de bastions. Les habitans s'étoient vus obligés à cette dépense par les courses d'un Prince du pays, révolté contre le Mogol. Surate est arrosée d'une très-belle rivière, où l'Amiral prit plaisir à jeter l'ancre, & qui peut recevoir des Navires de douze cens tonneaux. La Ville n'est pas moins grande que Lyon. Son Commerce l'a peuplée d'un million d'ames. Les Baniens, Secte Indienne, qui ne s'attache qu'au trafic & qui mé-

(33) Pages 70, 71, 72 & suiv.

(34) Pages 105, 108 & 109.

(35) On aû, dans la Relation de Renne-

fort, que ces présens demeurèrent au Comptoir de Surate.

prise toute autre fonction, y sont les plus opulens. On en pouvoit compter jusqu'à trente qui étoient riches de deux cens mille écus, & plus du tiers de ce nombre qui jouissoient de deux ou trois millions. Le Fermier Général de la Province de *Madaba*, nommé le *Deffaie*, en possédoit trente, & l'on en donnoit vingt-cinq à *Vergivara*, autre Négociant, qui faisoit des avances avec intérêts aux Marchands Mores & Européens. Il jouissoit en propriété de l'Isle de *Grandivie* & de plus de dix lieues de pays aux environs, dont il tiroit la meilleure partie du bois qui s'employoit dans *Surate* à bâtir ou à brûler. Les lieux où *Surate* fait son principal commerce sont *Mocka*, *Mascat*, *Bassorat*, la Perse, Cambaye, *Parat*, le Bengale, &c. Outre les profits que ses Marchands tirent de leurs retours, ils fournissent toutes les marchandises que ceux des autres Nations chargent pour l'Europe & pour les Indes. Ils tiennent toutes les manufactures voisines, aussi-bien que celles d'*Agra* & du *Malabar*, d'où viennent l'indigo & le salpêtre, deux marchandises qui sont toujours d'une ressource assurée pour l'Europe (36).

Le Grand Mogol tient, dans cette Province, un Secrétaire d'Etat, qui fait sa résidence à *Surate*; non-seulement pour faire payer les troupes, qui y sont quelquefois envoyées, mais encore pour y faire administrer soigneusement la justice, & pour s'opposer particulièrement à l'avarice des Gouverneurs. Il est chargé de rendre compte au Souverain, du départ de deux Navires qui portent les Pelerins à la Mecque, & dont le Grand Mogol tire un revenu annuel de quatre ou cinq millions. L'autorité du Cadi, ou du Grand Prêtre, n'a guères moins d'étendue. Tous leurs Officiers doivent être ou Mogols ou Persans. L'Auteur parle avec admiration de leur figure & de leurs manieres. Ils sont blancs, dit-il, bien faits, de haute taille, & d'une modération qui s'attire naturellement du respect. Ils tiennent pour maxime que dans toutes sortes d'évenemens, un homme doit toujours conserver la liberté de sa raison, & que l'empotement n'est jamais pardonnable. Leur politesse est extrême pour les Etrangers (37).

La Religion est libre à *Surate*, & l'Auteur ne croit pas qu'en aucun lieu du monde, Dieu soit honoré par une plus grande variété de cultes. Mais les détails de Religion & d'usages seroient ici déplacés. Ils demandent même d'autres garants que MM. de la Haie & Caron, qui reconnoissent modestement, après quelques vagues remarques, » qu'ils ont eu peu de soin de s'en » informer, & qu'ils n'ont pas le talent d'en raisonner juste (38).

L'escadre ayant remis à la voile s'arrêta le lendemain devant *Daman*, Ville assez forte, & bien bâtie, qui appartient aux Portugais, mais presque sans Commerce depuis la diminution de leur puissance aux Indes Orientales. Ensuite l'Amiral alla mouiller devant *Versara*, Forteresse de la même Nation, d'où il envoya complimenter le Gouverneur, qui eut la politesse de l'en venir remercier à bord. C'étoit un engagement à descendre, qui fut encore fortifié par la curiosité de visiter le Fort. La Haie & Caron s'y étant rendus, observerent que le bastion ne pouvoit servir de retraite en hiver, qu'à des Navires de trois ou quatre cens tonneaux, & que l'entrée en est difficile, quoiqu'il n'y ait pas moins de cinq brasses d'eau en basse mer.

DE LA HAIE.

1672.

Richesse de quelques Négocians,

Gouvernement du Mogol à *Surate*.

Liberté de Religion.

Ville de *Daman* aux Portugais.Fort de *Versara*.

DE LA HAIE.
1672.

La Place ne confiste qu'en une redoute, sur laquelle on apperçoit quatre ou cinq pieces de canon. Le Fort n'est renfermé que de pieux. Mais les Portugais n'y ont rien à redouter, parce qu'à l'exception du Havre, ils n'y possèdent rien qui puisse les exposer à la jalousie de leurs voisins. Ils n'y font aucun commerce; & les habitans de cette partie du Malabar, sont des Pêcheurs qui vivent misérablement de leur profession.

L'Amiral se rend
à Goa.

Le 25, on mouilla dans la rade de Goa, où l'Amiral fut extrêmement satisfait de trouver à l'ancre un Navire François nommé *le Breton*, qui lui apportoit cent mille francs pour l'entretien des troupes. Il descendit à Goa, pour y avoir quelques conférences avec le Viceroy Portugais. L'Auteur observe que leur abord fut également fier de part & d'autre, & la cérémonie très-courte. Cette Ville, qui est grande comme Rouen, n'est plus que l'ombre de ce qu'on l'a vûe dans sa prospérité. Les édifices qui se présentent le long de la riviere rendent encore témoignage à son ancien éclat. » Elle étoit autrefois, dit l'Auteur (39), ce que Surate est aujourd'hui pour le Commerce. Mais depuis que les Hollandois ont soumis les Portugais, le Commerce y a manqué & s'est retiré avec les Banians & les Bramines. S'il s'y trouve encore quelques Marchands qui négocient en Perse, au Pegu, aux Manilles & à Macao, leur fond est si modique qu'ils sont obligés de s'assezsembler quatorze ou quinze, pour former une cargaison de 40. ou 50. mille livres. Leurs plus grands retours sont de Mozambique, d'où ils tirent quelque peu d'or & quantité d'ivoire, qu'ils débitent à Surate, à *Diu*, &c. Au lieu de ces nombreuses caraques, qui ont fait long-tems l'ornement & la terreur de la mer, ils ne reçoivent tous les ans, du Portugal, qu'un ou deux Navires, qui leur apportent du vin, de l'huile & quelques denrées, & qui prennent à Goa quelques effets pour Lisbonne. Les Jésuites, si l'on en croit l'Auteur, sont les seuls qui ne se soient pas ressentis de la décadence de cette superbe Ville. » Ils y jouissent encore de sept cens cinquante mille livres de rente (40) & d'une autorité presqu'absolue.

Erat de cette
Ville.

Mirzeou, Comptoir
Français.

L'Amiral continua sa route vers *Mirzeou*, Forteresse bâtie anciennement par les Portugais, qui en avoient été chassés depuis dix ans, & où le sieur de Flacour (41) avoit établi un Comptoir pour la premiere Compagnie de France, près d'une Ville nommée aussi *Mirzeou*, & premiere place de la dépendance du Roi de Cannava sur la frontiere du Visapour. Cet Etablissement a été négligé depuis, par la seule raison que les Directeurs ne le reconnoissoient pas pour leur ouvrage. Mais l'Auteur de cette Relation, qui y avoit été employé pendant dix mois pour la même Compagnie, en parle avec regret, & s'étend sur ses avantages avec un détail, dont le tems n'est pas assez éloigné pour le faire regarder comme inutile. *Mirzeou*, dit-il, n'est qu'à trois lieues au Nord de l'autre côté de la riviere, qui sépare les terres de Visapour & de Cannava. Ce fut en allant de Surate à Ballieparan, pour la traite du poivre, que Flacour y établit un Comptoir. Il apprit, en ce lieu, comment le beau poivre qui s'achetoit à Radiapour étoit porté de Sonda à *Oubdin*, & que c'étoient les longues voitures & les droits excessifs des douanes, qui le rendoient si cher

Comment il fut
établi.

(39) Comparez cette description avec celle de Pyrrard, à la fin de sa Relation.

(40) Page 131.

(41) Neveu de Flacour, qui avoit été Directeur pour la premiere Compagnie à Madagascar. Voyez la Relation de Rennefort.

pour la Compagnie. Sonda n'étant qu'à deux journées & demie de Mirzeou, il comprit que par cette voie les François pouvoient avoir à cinq sols la livre, le poivre qui leur revenoit à 8 & 13 sols dans Radiapour. Cette découverte l'obligea d'en écrire au sieur Caron. Il reçut ordre d'obtenir du Roi de Visapour les mêmes droits, pour la Compagnie, que ceux dont les Anglois jouissoient à *Coroual*, qui est une autre Forteresse de la même dépendance. Cette grace fut obtenue. Flacour établit son Comptoir, où il confia les intérêts de la Compagnie à un Commis, qui se nommoit Aubert. Quinze jours après, un Envoyé du Roi de Sonda vint offrir le poivre au plus vil prix. Mais lorsque le Commis en informa les Directeurs de Surate, il reçut de Caron, pour toute réponse, un triste recit de la mauvaise intelligence des François à Surate, & des dettes de la Compagnie. Dans la suite il ne laissa pas de recevoir huit mille roupies, qui servirent à le délivrer de ses engagemens. Mais le Comptoir fut enfin réduit à de si fâcheuses extrémités, que les Facteurs se virent forcés de le vendre aux Anglois pour subsister (42). Outre le négoce du poivre, celui des toiles y est plus sûr qu'à *Radiapour*, & tous les Navires qui partent pour la Perse & pour Bassarat, y peuvent charger du riz à meilleur compte. L'Auteur répète avec douleur que malgré tous ces avantages, la Chambre générale, qui méprise tout ce qui lui vient de ses inférieurs, ferma les yeux sur ses propres intérêts & ne se rendit point à des raisons si puissantes (43).

La Compagnie
l'a négligé mal à
propos.

Pendant que l'Amiral étoit allé visiter *Mirzeou*, il avoit envoyé un Vaisseau de son escadre à *Tiercery*, autre comptoir François, dont le même Flacour avoit alors la direction. Le Commerce y consistoit en poivre, qui se débitoit en Perse, à Bassorat, à Mocka & à Mascate. Ce poivre est fort menu, comme sur toute la côte, & le meilleur pour les Indiens, parce qu'ils ne s'en servent qu'en grain, & qu'ils ne le concassent pas comme nous. Il ne revenoit qu'à deux sols neuf deniers la livre (44). Mais le pays est mauvais, & l'on n'y trouve pas d'autres rafraîchissemens que du bois, de l'eau & de la volaille.

Tiercery, autre
Comptoir François.

Le 10, après avoir rencontré le Vaisseau qui revenoit de *Tiercery*, l'escadre mouilla devant la rivière de *Panniany*. Flacour, qui étoit venu rendre ses devoirs à l'Amiral, fut envoyé à terre vers le Samorin, pour le complimenter de la part du Général François, & de Caron Directeur pour la Compagnie. On apprit le soir que deux Princes, neveux du Samorin, devoient venir le lendemain à bord. L'Amiral donna ordre aux barques longues & aux chaloupes de l'escadre d'aller les prendre au rivage. Elles les amenèrent vers midi, accompagnés du Secrétaire d'Etat du Samorin & de quelques Officiers. Après les avoir reçus avec beaucoup de civilité, on les conduisit dans la chambre de l'Amiral, où ils renouvelèrent le Traité d'alliance avec la Compagnie. On leur promit la protection du Roi de France, à condition qu'ils ne s'engageroient dans aucune guerre sans en avoir donné avis au Ministre du Roi dans les Indes, ou dans son absence, aux Directeurs des Comptoirs François. Non-seulement ils y consentirent, mais ils ratifièrent la donation déjà faite des terres d'*Allicot*, &c (45). Les affaires firent place au

Alliance des
François avec le
Samorin.

Deux Princes,
ses héritiers.

(42) Page 135 jusqu'à 139.

(43) Page 139 & 140.

(44) Pages 140 & suiv.

(45) Page 142.

DE LA HAÏE.
1672.

plaisir. Entre quantité de liqueurs & de confitures qui leur furent présentées, ils ne s'arrêrèrent qu'au roffolis de Turin, dont ils burent avec tant d'excès, qu'en retournant à terre au milieu de la nuit, ils ne se souvenoient plus de ce qu'ils devoient rapporter au Samorin.

Leur caractère. Le premier de ces Princes se nommoit *Herampate*. Il étoit fils d'une sœur du Samorin; & les loix du Royaume le rendoient successeur présomptif de son oncle maternel, à l'exclusion des Princes fils du Monarque regnant. L'autre se nommoit *Mavanxoure*, & portoit le titre de second Prince du Sang. Ils se ressembloient beaucoup par les traits du visage; tous deux le visage plein, l'œil ferme, & la taille bien fournie quoique médiocre. Mais ils étoient d'une humeur différente. Le premier étoit affable, enjoué, libre, & sans goût pour les cérémonies; l'autre, froid & réservé. Ils étoient arrivés à bord dans deux barques différentes. Le Prince successeur avoit paru le premier. Leur suite étoit nue; mais ils étoient vêtus richement. Lorsque le second s'étoit approché du premier, il s'étoit deshabillé par respect; & l'on apprit que l'usage du pays, entre les Princes, ne permet pas à un Prince inférieur de se présenter vêtu, devant celui qui le surpasse en dignité (46).

Caron rend visite au Samorin.
Comment il est reçu.

Le 15 au matin, Caron, accompagné de dix autres Officiers de la Compagnie, se rendit à terre pour faire ratifier au Samorin les conventions du jour précédent. Il trouva ce Prince dans une maison voisine de la rivière, où il s'étoit rendu la veille. Elle avoit moins l'apparence d'une maison royale que d'un simple colombier. Il attendoit les François à cinq ou six pas de la porte, sous une espèce de *Divan*, d'où il les conduisit au pied d'une échelle de planche qui répondoit à une trappe qu'il falloit lever pour entrer dans la salle d'Audience. Cette salle ressembloit fort au grenier d'une maison de Village. On y voyoit, sur une mauvaïse estrade, un vieux tapis & un coussin fort sale. Le Samorin s'y assit. On jeta sur le plancher un autre tapis pour le Directeur François; mais lorsqu'on s'aperçut que cette situation lui étoit incommode, on lui apporta un petit coffre sur lequel il ne fit pas difficulté de s'asseoir. On fit la lecture des articles, qui furent expliqués par un Interprète, approuvés & signés. Caron demanda la liberté de se retirer, après avoir embrassé le Samorin & les Princes ses neveux (47). Son départ fut célébré par une décharge de quantité de boîtes à feu. L'Auteur, qui étoit du cortège, observe que sur les bruits répandus en Europe, les François s'étoient formé de hautes idées de la grandeur & de la magnificence de ce Monarque; mais que loin de trouver autour de lui quelque sujet d'admiration, ils n'y virent qu'une troupe de misérables, sans aucune apparence de dignité. Le Samorin étoit de petite taille, maigre & décharné. Il ne paroïssoit âgé que d'environ soixante ans; mais ses infirmités ne lui permettant pas de s'appliquer aux affaires, il étoit gouverné par les deux Princes ses neveux, dont on louoit d'ailleurs le bon naturel. Ils accompagnèrent tous deux le Directeur François jusqu'au rivage. Le Prince successeur le conjura de rendre leur alliance aussi durable que le Soleil & la Lune; & pour la confirmer, il lui fit présent d'une bague qu'il portoit au doigt (48).

Les François prennent possession d'Allicot.

(46) Page 143.

(47) Page 144.

(48) Pages 144 & 145;

maine

maison d'Allicot, que le Samorin avoit donné à la Compagnie. Ils y trouverent une loge, où les Hollandois entretenoient quelques Gardes & leur pavillon au sommet d'un arbre. Mais à l'approche des François, cette petite garnison se retira, après avoir mis le feu à la maison qu'elle abandonnoit. Le pavillon fut ôté, pour faire place à celui de France. Les Hollandois ont toujours disputé ce territoire à Flacour, qui l'avoit obtenu du Samorin en 1670. Ils ont offert de produire des contrats, par lesquels leurs droits étoient établis depuis plus de quinze ans, & l'Auteur avoit vû à Surate quantité de protestations entre les Directeurs des deux Comptoirs. Mais l'Amiral, qui crut ce différend fini par le nouveau Traité, laissa de l'argent & des munitions à Flacour, pour élever une redoute dans le domaine (49) d'Allicot.

DE LA HAÏE.
1672.

L'escadre partit le 19; & courant au Nord sur vingt brasses d'eau, fond qu'on est obligé de tenir à cause de brisans qui sont marqués proche de Batracallor, elle s'arrêta le 20 à l'entrée de cette baie. L'Amiral & le Directeur, qui n'ignoroient pas dans quelle inquiétude leur Flotte avoit jetté les Hollandois, s'approchèrent d'une petite Forteresse qu'ils ont au bord de la rivière, pour sonder leurs dispositions. Le Commandant du Fort envoya prier l'Amiral d'expliquer les siennes. On répondit à son Envoyé qu'on n'avoit dessein que de faire de l'eau; & sur cette réponse le Commandant fit offrir des rafraichissemens à la Flotte. Mais on les attendit inutilement, & l'on ne reçut pas d'autres nouvelles du Fort (50).

Fort Hollandois
de Batracallor.

Le lendemain, en remettant à la voile, l'objet d'un si long voyage cessa d'être un mystère, & l'Amiral déclara ouvertement que ses ordres étoient pour Trinquemale, baie célèbre de l'Isle de Ceylan. Tel étoit le sujet du départ de l'escadre, & ce secret qui avoit causé tant d'allarmes en Europe & aux Indes. Cependant ceux qui connoissoient les affaires Orientales, avoient fort bien jugé que les vues de Caron regardoient l'Isle de Ceylan, ou quelque autre lieu négligé par les Hollandois, qui jouissoient paisiblement de la plus riche partie du Commerce des Indes.

L'objet du voyage de La Haie est dévoilé.

Caron, né en Hollande, mais originaire de France, avoit quitté le service des Hollandois pour s'attacher à celui de la Compagnie Française. Un long séjour dans les Indes, où il étoit employé dès l'année 1644, lui avoit fait reconnoître que les Hollandois avoient fort mal entendu leurs intérêts lorsqu'ils avoient choisi Batavia pour le centre de leur Etablissement. Ce poste est trop à l'Est; & les Portugais avoient commis la même faute en choisissant Goa, qui est trop à l'Ouest. Ceylan est comme au milieu des Indes. Le Commerce peut s'y faire, des quatre endroits du vent & des moussons. Tous les Navires qui arrivent de l'Europe vont tomber d'eux-mêmes & sans ordre à la vue de cette Isle. Les plus importantes places des Indes, c'est-à-dire, le Bengale & Coromandel, sont dans le même chemin. Enfin Caron avoit persuadé au ministère de France (51), que la Compagnie Française cherchant à se faire un Etablissement général où les Navires de France pussent aborder facilement, décharger, & de-là choisir librement leur route,

Les François veulent s'établir dans l'Isle de Ceylan.

Fondemens de ce projet.

(49) Pages 148 & 149.

(50) Page 152.

(51) On lit dans une Lettre du Sieur Caron

à M. Colbert, qui est à la fin du Journal de La Haie, toutes les raisons sur lesquelles il établissoit son sentiment.

DE LA HAIE.

1672.

Avantages de
la Baie de Trin-
quemale.

n'en pouvoit pas désirer de plus avantageux que la baie de *Trinquemale* ou celle de *Cotiary*. » Voilà, dit-il dans sa lettre, une place qui a toutes les qualités qu'on voudroit trouver réunies; une place enrichie, dans ses environs, de hautes terres, & des bois pour servir à tout; une place où peuvent hiverner, carener, radoubier & mouiller en toute sûreté mille Navires, à l'abri de toutes sortes de vents, avec un fond de sable vaseux qui naît par-tout de 15, 12, 10, 7, 6, & jusqu'à 5 & 4 brasses d'eau proche la côte; en un mot une place à laquelle tous les Navigateurs n'ont encore rien trouvé ni connu de pareil dans les quatre parties du monde, & où l'on pourra s'établir & se fortifier, avec la dixième partie de la dépense que les Hollandois ont faite à Batavia & les Portugais à Goa. Si les Hollandois, ajoute-t-il, n'ont pas fait état de *Trinquemale* & de *Cotiary*, c'est que ces deux lieux étoient trop éloignés de leurs forces au côté de l'Ouest, qui sont Point de Galle, Columbo, Negombo & Jafnapatan, où ils trouvent beaucoup plus de canelle qu'il ne leur en faut (52).

Les Hollandois
ne possèdent rien
justement dans
cette île.

Il avoit fortifié de si belles idées dans l'esprit du Ministère, en lui représentant que les Hollandois n'avoient aucun droit de s'y opposer, parce qu'ils ne possédoient rien en propre dans l'Île de Ceylan. Ils étoient convenus en 1636, par un contrat formel avec le Roi, de chasser les Portugais de son Île, avec la condition expresse que les Places, les Villes & les Fortereffes qu'ils prendroient sur les Portugais seroient aussi-tôt livrées à ce Prince, qui les feroit démolir, & qui payeroit en canelle, à un prix réglé, les frais & les dépenses de la guerre. Sur cette convention les Hollandois avoient pris en 1638 les Fortereffes le *Pagode*, près de *Trinquemale*, & celle de *Baracallor*; & les avoient fidèlement remises au Roi de Ceylan, qui les avoit fait grossièrement démolir. Ensuite s'étant rendus maîtres de Point de Galle, de Negombo, de Columbo & Jafnapatan, ils avoient retenu toutes ces Places, contre la foi de leur engagement, & sous divers prétextes; mais cette infidélité même n'empêchoit pas qu'en écrivant au Roi ils n'eussent toujours reconnu qu'elles lui appartenoient, & qu'ils ne les nommassent dans leurs lettres les *Fortereffes de votre Majesté Impériale* (53). Le Roi n'ayant pas laissé de leur en demander plusieurs fois la restitution, & d'employer même les armes pour s'y rétablir, ils ne lui avoient pas donné d'autre raison que l'envie qu'ils avoient de les garder pour lui, dans la crainte que les Portugais ne s'y rétablissent (54).

En quoi les
Français man-
querent dans leur
entreprise.

C'étoit sur ce fondement que la Compagnie Française se proposoit de faire alliance avec le Ceylan, & de former avec sa permission un établissement dans la baie de *Trinquemale*, sans entreprendre néanmoins de chasser les Hollandois de leurs possessions. La justice de ce dessein devint encore plus claire, lorsque le Roi eut accepté la proposition des Français, & qu'il eut promis de leur abandonner en propriété *Cotiary* & *Trinquemale*. Mais pour réussir dans un sujet de cette importance, il auroit fallu garder moins de ménagement avec les Hollandois, & ne pas attendre que les forces de l'escadre Française fussent consumées par la mort ou les maladies. D'ailleurs on s'étoit trop ouvert sur le plan de l'entreprise, à *Surate* & dans d'autres lieux,

(52) Lettre de M. Caron, *ubi sup.*(53) *Ibidem.*(54) *Ibid.*

d'où les Hollandois avoient reçu des informations qu'ils n'avoient pas négligées (55).

L'Escadre Françoisé étant dont arrivée le 22, à l'entrée de la baie de Trinquemale, l'Amiral & le Directeur se mirent dans une barque longue, accompagnée de quatre houres & de quelques chaloupes armées, pour faire de leurs propres yeux les premières observations. *Turelle*, qui commandoit le *Navare*, eut ordre de suivre jusqu'au signal, avec toute l'escadre. On découvrit d'abord sur la pointe du Nord, une Forteresse, bâtie par les Hollandois, qui porte le nom de la baie. Plus loin, dans la baie même, on apperçut au Sud un autre Fort, qui salua le pavillon François de sept coups de canon. L'Amiral fit répondre de cinq coups. Ensuite on découvrit au Nord-Ouest un enfoncement, qui forme un des plus beaux bassins du monde, où le fond est à choisir depuis dix brasses jusqu'à vingt-cinq. Outre l'entrée par où les petits bâtimens avoient passé, la baie en a une seconde, formée par une île qui est située précisément au milieu de ces deux ouvertures (56).

DE LA HAÏE.

1672.

Ils arrivent dans l'île de Ceylan.

Premières observations de l'Amiral.

Il travaille à se rendre maître de l'entrée de la Baie.

Ruse des Hollandois.

L'Amiral, après avoir dépêché un bon Pilote, pour reconnoître particulièrement toutes les baies, fit mettre à terre un homme du pays, qu'il avoit pris en passant devant Mangalor, avec ordre d'amener à bord quelque Infulaire de qui l'on pût prendre langue. Le lendemain, il alla visiter une pointe, qui pouvoit être fortifiée; & dans la vûe de se rendre maître des entrées, il mit une Compagnie d'Infanterie dans l'île qui forme les deux passages. Le travail fut commencé. Vers le soir cinq Nègres du pays, qui furent amenés à bord, & deux desquels se disoient Gouverneurs des terres voisines, pour le Roi de Candi, déclarèrent qu'ils avoient reçu ordre de ce Prince, d'offrir toutes sortes de rafraîchissemens aux Vaisseaux François. Ils raconterent à l'Amiral que les Hollandois étoient en paix avec le Roi depuis six ans. Leur récit parut suspect. Cependant ils furent traités civilement, & l'Amiral leur remit une lettre de civilité pour leur Prince, dont ils promirent d'apporter la réponse. Mais on apprit bientôt, par une chaloupe qui avoit été envoyée à terre, que ces cinq hommes étoient Malabares, & que ceux qui s'étoient dits Gouverneurs pour le Roi, n'étoient que les Commandans de quelques Compagnies de Malabares au service des Hollandois. On fut informé aussi qu'ils étoient venus par l'ordre du Gouverneur de Trinquemale, pour observer le dessein des François, & qu'ils lui avoient porté la lettre qu'on leur avoit confiée: que depuis six mois les Hollandois étoient en guerre avec le Roi de Candi, du côté de Columbo; qu'ils avoient fait venir à Trinquemale deux cens Malabares; qu'ils avoient tué depuis peu 30 Chingulais, qui sont les Naturels du pays, & qu'ils avoient chassé les autres de la côte de cette baie (57).

Les Nègres de Mangalor étant revenus le 25 avec un des sujets du Roi de Candi, on apprit, avec plus de confiance, que ce Prince attendoit depuis longtemps les François, mais que leur lenteur lui faisoit craindre qu'on ne lui eût donné de fausses espérances; qu'il avoit actuellement la guerre avec les Hollandois, & que depuis peu il les avoit lui-même attaqués à Corlas; que cinq mois auparavant il leur avoit fait essuyer une autre attaque, par quatre de ses

Comment ils vivoient avec le Roi de l'île.

(55) *Ibidem*.

(56) Pages 153, 154.

(57) Pages 155 & suiv.

LIII ij

DE LA HAÏE.
1672.

Ménagement
que les François
gardent pour
eux.

Généraux : que ces ennemis de l'Isle avoient brûlé depuis quelques jours & abandonné leur Fort de Cotiary ; enfin que le Roi avoit quantité de canelle à vendre, parce que regardant les Hollandois comme ses ennemis, il y avoit long-tems qu'il ne faisoit plus de Commerce avec eux. L'Amiral fut curieux de vérifier sur le champ s'ils avoient abandonné leur Fort. S'y étant rendu lui-même, il le trouva effectivement désert. Mais il y restoit trois pieces de canon, & quelque provision de poudre, sans aucun boulet. On n'y toucha point ; & pour éviter toutes sortes de plainte, on ne voulut pas s'emparer du Fort : d'autant plus que loin de commander la riviere qui vient de Candi, il en étoit assez éloigné. Cependant l'ordre fut donné de pousser le travail dans l'Isle qui sépare les deux entrées, & d'y construire des Magasins. L'Amiral prit aussi le parti d'envoyer, à la Cour de Candi, trois François avec des lettres pour le Roi, accompagnés d'un corps de cadets qui devoient les escorter pendant quelques jours, & du Topasé de Mangalor (58) pour leur servir d'Interprète.

Les ressentimens
commencent à
éclater.

Les François
méprisent les in-
jures.

Malgré les soins que les François & les Hollandois sembloient avoir apportés jusqu'alors à ne se donner mutuellement aucun sujet de plainte, il étoit bien difficile qu'avec des intérêts si opposés, l'une & l'autre Nation demeurât long-tems dans cette espèce d'équilibre. Les Hollandois furent les premiers qui parurent en sortir. Le 2 d'Avril, le Patron d'une petite barque apporta sur la Flotte une lettre du Gouverneur de Trinquemale, qui portoit un ordre insolent aux François de sortir de la baie du *Repos*, où l'escadre avoit mouillé, avec un reproche d'y être entré sans saluer le pavillon du Fort. On ne fit aucune réponse à la lettre ; & quelques Officiers se contenterent de dire au Porteur, que lorsque ses Maîtres écrivoient avec le respect qu'ils devoient à la France, on pourroit leur répondre (59). On ne laissa pas de le saluer de trois coups de canon, auxquels il eut l'audace de répondre d'un seul. Quelques jours après, deux François de la garnison du Fort étant venus se rendre sous le pavillon de l'Amiral, une chaloupe Hollandoise vint les redemander, & déclara que s'ils n'étoient pas rendus le Gouverneur recevroit tous les François qui passeroient au Fort. On lui donna pour réponse les copies imprimées d'une Ordonnance du Roi, qui obligeoit tous ses sujets de retourner au service de leur Patrie. On ajouta que c'étoit l'unique explication qu'on avoit à donner au Gouverneur ; & qu'à l'égard de sa première lettre, on en feroit connoître l'insolence en Europe, où MM. les Etats en feroient informés (60). D'autres déserteurs du Fort assurèrent qu'on y étoit dans une vive inquiétude, & qu'avant l'arrivée de l'escadre le Gouverneur avoit reçu ordre d'arborer tous ses pavillons sur les avenues & les pointes de la baie, mais que par une négligence irréparable il avoit laissé la place vuide. Ceux qui connoissoient assez les Hollandois pour sçavoir qu'ils négligent peu les affaires importantes, jugerent que ce bruit n'avoit été répandu dans le Fort que par des vûes politiques, soit pour faire supposer qu'ils croyoient leurs droits certains, ou pour faire entendre qu'ils étoient résolus de les soutenir (61).

Cependant l'Amiral ayant écrit le 28 au Gouverneur, par un de ses Gardes,

(58) C'est un nom Indien, comme celui de
Cascarin & de Chingulay.
(59) Page 160.

(60) Pages 161 & 162..

(61) Pages 162 & 163.

ret Envoyé rendit témoignage à son retour qu'il avoit été reçu fort civilement. Le Gouverneur avoit promis de répondre dans l'espace de deux jours. Il avoit fait tirer sept coups de canon, au départ du Garde; ce qui sembloit marquer qu'il avoit changé d'humeur, ou reçu de nouveaux ordres. Sa réponse fut apportée par un Officier qui la remit au corps-de-garde François, mais qui partit en murmurant de la contrainte où l'on tenoit les Hollandois, dans un lieu qui leur appartenoit par des droits légitimes (62).

On apprit à bord que les Députés de l'Amiral étoient arrivés à la Cour de Candi, & qu'ils y avoient été reçus avec autant de joie que de civilité. Bientôt plusieurs Grands de l'Isle parurent sur le rivage, escortés d'une troupe nombreuse; & quelques-uns passèrent sur le Navire, pour y faire leurs complimens à l'Amiral. Ils lui promirent quantité de rafraichissemens de la part du Roi, mais ils en apportèrent peu. Cependant les besoins de l'escadre devenoient pressans. On y avoit déjà perdu un grand nombre de soldats, & plusieurs Officiers de considération, entre lesquels l'Auteur nomme M. de *Grateloup*, Maréchal de Camp, M. le Chevalier de *Certaine*, qui commandoit le *Jule*, & M. de *Turelle*, Chef d'escadre. Les malades se multiplioient tous les jours. Quelques Grands de l'Isle pressèrent l'Amiral de les envoyer à terre, & lui promirent de ne les y laisser manquer de rien. Il se rendit lui-même à Coriary, pour leur faire dresser des tentes à deux lieues de la mer, sur les bords de la riviere de Candi. Le soir il rendit visite aux Grands, qui étoient campés dans un lieu voisin, & qui vinrent au-devant de lui avec une suite de trois cens hommes armés de mousquets, d'arcs & de picques.

Les circonstances changerent beaucoup le 15, lorsqu'on vit paroître à l'entrée de la baie une Flotte Hollandoise de quatorze Navires (63), qui mouilla sous la pointe du Nord, devant le Fort de Trinquemale. On régla aussi-tôt, dans un Conseil, l'ordre que l'escadre devoit tenir en cas d'attaque. Ensuite un Officier, nommé *Beauregard*, fut envoyé à l'Amiral Hollandois, pour lui demander si son dessein étoit d'entrer dans la baie. Il devoit lui dire, dans cette supposition, que le Viceroy (64) le prioit de prendre toute autre route, & fondeoit cette priere sur le don que le Roi de Ceylan, juste Souverain de la baie, en avoit fait aux François. *Beauregard* fut assez mal reçu. L'Amiral Hollandois qui se nommoit *Riklof*, lui répondit qu'il ne communiquoit ses desseins à personne; que s'il avoit celui d'entrer dans la baie, il n'en demanderoit pas la permission, & que le lendemain il s'expliqueroit par écrit (65).

En effet on vit arriver le 16, à bord du Navarre, un Capitaine & un Lieutenant Hollandois, qui apportoit une lettre au Viceroy, de la part de M. *Riklof* Ranjonce, Amiral de la Flotte Hollandoise & Gouverneur de l'Isle de Ceylan. Elle contenoit que MM. les Etats & la Compagnie de Hollande, lui ayant confié le soin & la défense de toutes leurs Places de guerre dans l'Isle de Ceylan, & le long séjour que la Flotte Française faisoit dans cette baie, qui étoit une dépendance de son Gouvernement, lui donnant un juste ombrage, il prioit M. le Viceroy d'en sortir; que le lieu de lui-même étoit

DE LA HAÏE.
1672.

Etat de l'Escadre
Françoise.

Arrivée d'une
Flotte Hollan-
doise.

Premieres ex-
plications entre
les deux Amiraux.

Ils s'expliquent
par écrit.

(62) Page 170.

(63) Pages 175 & suiv.

(64) M. de la Haie prenoit la qualité de

Viceroy dans les lieux qui passoient pour appartenir au Roi.

(65) Page 176.

DE LA HAIE.
1672.

peu capable de lui fournir des rafraîchissemens; que s'il en avoit besoin, il lui offroit ceux qui se trouveroient sur sa Flotte; qu'il étoit même disposé à l'accompagner dans quelque autre lieu, pour s'en procurer ensemble; enfin, qu'il le prioit de lui faire connoître au plutôt ses intentions. Les deux Envoyés furent reçus avec plus de civilité, que les Hollandois n'en avoient eu pour Beauregard. Le Viceroy, dans sa réponse, à laquelle il fit joindre une copie de la lettre qu'il avoit envoyée le 28 au Gouverneur de Trinquemale, assuroit l'Amiral que son intention étoit d'entretenir la paix, l'union & l'amitié, qui subsistoient depuis si long-tems entre le Roi son Maître & MM. les Etats des Provinces-Unies; que celui qui pensoit à la rompre devoit prendre garde aux suites; que cette baie appartenoit au Roi de Ceylan, & que les Hollandois n'y pouvoient justifier aucun droit; qu'il s'étonnoit fort de la prière qu'on lui faisoit de sortir d'un lieu, qui appartenoit maintenant aux François par le droit legitime d'une donation volontaire, & qu'il n'avoit pas été moins surpris de se voir traité ennemi dans tous les Ports Hollandois où il avoit passé: qu'il offroit néanmoins à l'Amiral toute l'assistance & tous les secours dont il pouvoit avoir besoin (66).

Donation du
Roi de Ceylan en
faveur des Fran-
çois.

Dès le même jour, on fit revenir les malades à bord; & le lendemain on reçut des Grands les expéditions de la donation des baies de Trinquemale, Cotiary & dépendances. Le Viceroy se rendit le jour suivant à Cotiary, pour en prendre possession au nom de la France, & le pavillon y fut planté. Deux jours après, on reçut par une nouvelle lettre, la dernière résolution du Conseil Hollandois. Beauregard fut envoyé le 23 avec la réponse du Viceroy, & reçu avec beaucoup de civilité. On s'empressa de lui demander s'il apportoit la paix ou la guerre. Il répondit que M. le Viceroy n'avoit pas d'autre ordre ni d'autre intention que d'entretenir la paix; que si les Hollandois néanmoins vouloient commencer la guerre, il avoit assez de force pour la soutenir: que d'ailleurs le Roi de Ceylan lui offroit quinze mille hommes, prêts à la commencer, & lui promettoit d'y en joindre bientôt vingt mille autres, & de faire même une partie de la dépense. Quelque sens que les Hollandois pussent donner à cette explication, ils affectèrent de la recevoir comme une assurance de paix; & dans les témoignages de leur joie, ils burent à la bonne intelligence des deux Nations (67).

Les François se
bornent à la dé-
fensive.

Cependant le Viceroy, qui ne pensoit effectivement qu'à demeurer sur la défensive, apporta tous ses soins aux préparatifs qui pouvoient le mettre à couvert de toute surprise. Il donna des ordres pressans pour faire achever les fortifications de la petite Isle. Quelques Navires Hollandois étant entrés dans la baie de Cotiary, il fit mouiller une de ses fregates, nommée *la Diligente*, vis-à-vis du pavillon François, qui étoit planté sur une espede de halle que les Grands avoient fait construire pour servir de Marché, avec ordre de se laisser couler à fond plutôt que d'en partir, mais de ne pas tirer la première, & de se défendre seulement lorsqu'elle seroit attaquée ou qu'elle verroit insulter le pavillon. Il étoit gardé par un enseigne & douze soldats, qui avoient reçu les mêmes ordres. Bientôt le nombre des Navires Hollandois augmenta dans la baie jusqu'à treize. Ils s'approchèrent plusieurs fois du pa-

Les Hollandois
s'entendent mal
en rule.

villon, & même de l'escadre, avec toutes les apparences qui précèdent ordinairement le combat ; mais lorsqu'ils étoient à la portée du canon, ils faisoient vent arrière ; & ces tentatives n'aboutirent qu'à sortir de la baie pour aller remouiller devant leur Fort. L'Auteur observe qu'ils manquoient de prudence, & que rien n'étoit plus mal imaginé que ce stratagème, parce que les gens du pays, qui observoient leur conduite, & qui ne pouvoient la prendre que pour une marque de crainte, se confirmoient dans la haine qu'ils leur portoient, & dans l'espérance qu'ils avoient conçue de l'arrivée des François (68). Aussi le Viceroi fit-il arborer le même jour un pavillon de France sur une autre pointe de la baie, vis-à-vis de laquelle il fit jeter l'ancre au Vaisseau le *Flamand*, pour marquer sa possession (69).

Il se passa néanmoins, sur terre, quelques petites actions où les armes furent employées avec divers succès, mais sans aucun avantage considérable. Quelques corps-de-garde François, qui étoient gênés par l'ordre de ne pas commencer l'attaque, furent enlevés sans résistance. D'autres, forcés de sortir des bornes qu'on leur avoit imposées, repoussèrent la violence & firent tourner le dos à leurs ennemis. Le Vaisseau le *Phenix*, qui ayant été séparé de l'escadre revenoit au rendez-vous dans la baie, tomba au milieu de la Flotte Hollandoise, où il fut retenu, sans qu'on touchât néanmoins à sa cargaison. Mais ce n'étoient pas les difficultés de la guerre qui commençoient à causer de l'embarras aux François. Ils avoient d'autres combats à soutenir contre la disette des vivres & contre les maladies. Quelques buffes qui leur étoient envoyés par les Grands de l'Isle, étoient bien éloignés de suffire à leurs besoins, & tous les environs de la baie ayant été ravagés depuis long-tems par les Hollandois, ne pouvoient leur fournir d'autres rafraîchissemens (70). Les troupes Chingulaïses, qui étoient sur le rivage avec leurs Grands, ne souffroient pas moins de l'éloignement où elles étoient de toutes sortes de provisions. Elles battirent un corps de Hollandois, qui avoit entrepris de ruiner les moissons de riz pour l'année suivante ; mais les dépouilles qu'elles leur enlevèrent ne consistoient que dans leur bagage, de la poudre, des balles, & quelques barils de vin d'Espagne (71).

Le Viceroi, effrayé sur-tout du nombre de ses morts & de ses maladies (72), jugea que l'honneur du nom François ne lui permettoit pas d'exposer son escadre à demeurer sans matelots pour la servir, & sans soldats pour la défendre. De concert avec le Directeur, qui le pressoit continuellement de ne pas attendre l'extrémité, il prit enfin la résolution de sauver ce qui leur restoit d'hommes, & d'aller chercher des rafraîchissemens dans des lieux plus favorables. Les Grands informés de son dessein en parurent fort affligés. Ils craignoient pour leur tête, lorsque leur Roi viendrait à sçavoir que la disette avoit forcé les François de partir. Le Viceroi leur répondit qu'il étoit satisfait de leur bonne volonté ; qu'il comprenoit bien que toutes les terres voisines étant ruinées par leurs ennemis, il ne dépendoit pas d'eux d'y faire naître l'abondance, & qu'il en rendroit témoignage au Roi par une

Embarras où la disette & les maladies jettent l'Escadre Française.

Les maladies obligent les François d'abandonner leur entrepise.

Regrets des Insulaires.

(68) Page 187.

(69) *Ibidem*.

(70) Pages 205, 206 & suiv.

(71) Page 216.

(72) Il y avoit soixante-dix-huit malades sur le seul *Flamand*.

DE LA HAÏE.
1672.

Ambassade (73) qu'il avoit dessein de lui envoyer. Il leur promit de revenir aussi-tôt qu'il lui seroit possible, & de laisser une garnison Françoisé dans la petite Isle qu'il avoit fortifiée. Leurs plaintes & leurs instances n'en furent pas moins vives. Quatre d'entr'eux s'étant rendus le 5 de Juillet à bord du *Navarre*, y porterent une lettre du Roi, par laquelle ce Prince leur marquoit qu'ayant appris avec chagrin combien les maladies causoient de mal aux François, il leur envoyoit sept Médecins de sa Cour avec toutes sortes de drogues pour leur guérison. Ils ajouterent qu'ils avoient fait bâtir sur le champ des loges, où les malades ne manqueroient d'aucune commodité. La réponse du Viceroi fut qu'il se préparoit à partir dans trois jours : qu'il remercioit beaucoup le Roi, mais qu'il avoit besoin de vivres encore plus que de remèdes, & que ces secours d'ailleurs étoient venus trop tard (74).

Remarque sur
un oubli impor-
tant.

L'Auteur du Journal ne donnant pas ici plus de lumière sur l'Ambassadeur qui fut envoyé à la Cour de Candi, ni sur le nombre d'hommes que le Viceroi laissa dans le Fort de l'Isle, on exhorte le lecteur à consulter la Relation de *Knox*, qui contient des éclaircissémens fort curieux sur ces deux articles. Il y apprendra aussi qu'après avoir attendu inutilement le retour de l'Escadre Françoisé, le Roi de Ceylan & tous ses sujets demeurèrent persuadés qu'elle avoit péri dans les flots ou par les forces supérieures des Hollandois. Cette idée pouvoit naître aux Insulaires, & paroître vraisemblable à *Knox* même, pendant le séjour qu'il fit dans leur Isle. Mais il est surprenant qu'ayant achevé sa Relation en Angleterre, il n'ait pas cherché des informations qui auroient dissipé ses doutes, ou du moins que son Traducteur n'ait pas pris la peine de reformer ce qui manque à la vérité de son récit.

L'Escadre Fran-
çoise quitte l'Isle
de Ceylan.

La veille du jour qui avoit été marqué pour le départ de l'Escadre, le Viceroi & le Directeur firent partir une flûte, sous le commandement de *Beauregard*, Capitaine des Gardes du Viceroi, avec leurs dépêches pour la France, & l'ordre exprès de ne les remettre qu'entre les mains du Roi. Le lendemain 9 Juillet, toutes les ancrs furent levées, & l'on mit à la voile dès la pointe du jour, pour sortir de la baie de Cotiary. Les Navires Hollandois étoient rangés, & liés les uns aux autres avec des cables, devant leur Forteresse. On passa fort près d'eux, sans y remarquer le moindre mouvement qui menaçât l'Escadre. Ils triomphoient sans doute de voir abandonner volontairement ce qu'ils n'avoient osé tenter d'obtenir par la force. *Beauregard* prit librement la route de l'Isle de Bourbon, dans sa flûte ; & de la Haie fit gouverner vers Comandell, où il espéroit de trouver des rafraîchissemens. On arriva le 11 à la vue de la Terre-Ferme, devant *Negapatan*, dont on n'étoit qu'à trois lieues. Une grande muraille blanche, & le pavillon Hollandois qui s'élevoit à côté d'une grande pagode en forme de pyramide, firent découvrir aussi-tôt cette Place. Mais comme il y avoit peu de secours à s'y promettre, on prit le parti d'aller mouiller le lendemain à *Tranquebarre*, Ville & Forteresse qui appartenait aux Danois depuis plusieurs années, & qu'ils avoient fait soigneusement réparer (75).

Elle relâche à
Tranquebarre.

Le Gouverneur Danois, qui n'avoit alors dans sa rade que deux petits Na-

(73) Voyez la Remarque suivante.

ticé de regrets & d'instances des Insulaires,

(74) Pages 125 & suiv. On supprime quan-

(75) Page 232.

vires de sa Nation, envoya complimenter aussi-tôt le Commandant de l'Escadre François, & lui fit offrir des rafraîchissemens. Mais lorsqu'il apprit qu'elle portoit un Amiral de France, il fit saluer le pavillon avec les plus grands honneurs (76). Ensuite il renvoya les Députés à bord, pour supplier l'Amiral d'aller se rafraîchir dans le château, avec offre d'aller lui-même au devant de lui. De la Haie répondit qu'il iroit avec joie remercier le Gouverneur de toutes ses civilités. Une heure après, on vit paroître dans deux barques, M. le Gouverneur & sa suite. Mais il fut trois heures à ramer contre le vent, & la force de l'orage l'obligea de retourner à terre. L'Amiral, sensible à tant de politesses, partit le lendemain dans ses propres chaloupes, avec ses Gardes & un grand nombre d'Officiers; ce qui n'empêcha pas le Gouverneur de venir encore au-devant de lui, pour le conduire au rivage. Il avoit fait préparer un riche palanquin & six chevaux de main. Mais l'Amiral voulut aller à pied jusqu'au Château. Toute la garnison étoit sous les armes, & le canon joua continuellement. On servit un fort beau dîner, pendant lequel on but les santés de Leurs Majestés Très-Chrétienne & Danoise. L'Amiral ne fit pas difficulté de déclarer qu'il étoit absolument dépourvu de vivres; & n'en desirant point qu'il ne fût disposé à payer, il proposa au Gouverneur de lui fournir trois cens milliers de riz, trois cens vaches ou bœufs, trois cens porcs & huit cens pieces de volailles (77). Les Danois ne parurent point embarrassés de cette demande; mais ils manquoient de goudron, de cordages, de vin & de viande salée d'Europe. Sans les tenir quittes de ce qu'ils promettoient de si bonne grace, on prit la résolution de se rendre à Madraspatan, où il étoit arrivé depuis vingt jours cinq navires Anglois. L'Amiral fut reconduit avec les mêmes honneurs jusqu'au rivage. Le Gouverneur se rendit à bord avec lui. On s'y étoit attendu : & d'un présent de vingt vaches, de vingt cabris & de quelques bonnes pieces de volaille qu'il y avoit envoyé avec différentes especes de légumes, on avoit préparé un excellent souper, où la joie & la politesse ne regnerent pas moins que la bonne chere. Les François rendirent les honneurs de l'artillerie avec usure, & le Gouverneur Danois se retira fort satisfait. L'Amiral, pressé de partir, le pria de lui envoyer le lendemain ce qu'il avoit de riz, de bestiaux & de volailles, en promettant de prendre le reste à son retour de Madraspatan. Il lui laissa le prix de tout ce qu'il s'étoit engagé à fournir; & pour lui marquer une reconnaissance indépendante de leur traité, il lui fit présent d'un fusil d'une beauté extraordinaire, d'une épée & d'un baudrier en broderie, d'un travail fort riche (78).

Après avoir reçu des Danois tout ce qu'ils pouvoient accorder, on remit le 16 à la voile avec le vent le plus favorable, parce qu'on étoit en pleine mousson pour le Nord. On arriva le lendemain à l'embouchure de la riviere de *Porto-novo*, où l'on avoit sçu du Gouverneur de Tranquebarre que les Officiers du *Phoenix* avoient traité pour quelques vivres, & qu'ils avoient fait d'avance une partie du paiement. L'Amiral descendit à terre avec quelques Officiers & ses Gardes; mais ayant laissé sa suite au rivage & gardant l'*incognito* sous le nom d'un Marchand, il fut informé par ses propres yeux que

DE LA HAIE.

1672.

Civilités du
Gouverneur Danois.Elles lui furent
rendues sur l'Escadre.

L'Amiral descendit à Porto-novo.

Il se rend incognito dans la Ville.

(76) Page 233.

(77) Page 235.

(78) Page 237. On verra dans la suite quel-

ques Relations Danoises, qui feront connoître l'origine & l'état de cet Etablissement du Danemarck.

DE LA HAIE.
1672.

la rivière n'a que six pieds d'eau , de haute mer , & n'en a guères plus d'un en basse marée ; que les grandes vagues y rendent l'abordage aussi rude qu'à Tranquebarre ; que le riz & les vivres ne manquoient pas dans le pays , mais qu'il falloit vingt-cinq ou trente jours pour en faire une certaine provision. L'Amiral & deux hommes qui l'accompagnoient passerent la nuit à terre , pour éviter l'embaras de chercher un logement. Le lendemain , dès la pointe du jour , ils entrèrent dans la Ville. Ils en parcoururent les rues & visiterent le Marché. L'Amiral s'informa du prix des vivres. Il s'entretint avec divers Marchands. Mais tout étant plus cher qu'à Tranquebarre , il n'y acheta rien. La Flute l'*Europe* , qui n'avoit pas rejoint l'Escadre , avoit chargé les provisions pour lesquelles on avoit eu de l'inquiétude (79).

L'Escadre arrive
à S. Thomé.

L'esperance qui restoit à l'Amiral étoit de relâcher à S. Thomé , où les vivres sont ordinairement en abondance. On leva l'ancre pour suivre la côte. Le 19 après midi , on eut la vue des sept Pagodes , à une lieue de terre du côté de l'Ouest ; & le 20 on mouilla devant la Ville de S. Thomé , qui appartenoit au Roi de *Golconde*. Trois navires Anglois , qui étoient devant Madraspatan , Forteresse de leur Nation , apprirent à l'Amiral qu'il s'étoit fait une ligue offensive & défensive entre la France & l'Angleterre , & que ces deux Couronnes avoient déclaré la guerre aux Hollandois : Il envoya deux de ses Officiers à Madraspatan , pour saluer le Gouverneur. Mais n'ayant d'abondance à se promettre que du côté de S. Thomé , il en députa deux autres au Gouverneur de cette Ville , pour lui demander la permission de prendre des vivres , du bois & de l'eau , après être convenus du prix.

Brutalité du
Gouverneur Mo-
res.

Courbasson , Lieutenant du *Navarre* , & *Thibaud* , qui furent chargés de cette commission , trouverent tant de difficultés à surmonter les brisans , qu'ils furent obligés de mouiller le grappin & de mettre leur pavillon en berne. Une barque du pays vint au-devant d'eux ; mais ceux qui la conduisoient leur firent défense , de la part du Gouverneur , de descendre au rivage. Un ordre si dur ne les empêcha pas d'envoyer un Matelot , qui fut conduit devant le Gouverneur , & qui lui en fit des plaintes. Cet orgueilleux More répondit qu'il ne prétendoit pas qu'aucun Chrétien mît le pied sur ses terres , & qu'il n'avoit pas d'autre réponse à faire aux Officiers François. Ensuite il fit donner , aux yeux du Matelot , trente coups de bâtons à l'Indien qui l'avoit amené devant lui. Cette nouvelle , qui fut communiquée aussi-tôt à l'Amiral , lui fit assembler le Conseil , & l'on y résolut de faire une seconde tentative auprès du Gouverneur. Le même jour au soir on apprit , par une Lettre de Flacour , envoyée depuis un mois de la côte de Malabar à Madraspatan , que les Hollandois s'étoient saisis de la Terre d'Allicot & l'avoient forcé de se retirer (80).

Il renouvelle
ses injures.

Ce fut le 22 que *Maille* , Commandant des Cadets , fut conduit à terre pour renouveler au Gouverneur la proposition de l'Amiral. En arrivant au rivage , il le trouva couvert de Mores , qui feignirent même de s'opposer à sa descente. Cependant il se fit conduire chez le Gouverneur , qui , après avoir répété ce qu'il avoit dit au Matelot , ajouta qu'il feroit couper la tête au premier François qui viendrait lui faire la même demande (81).

(79) Page 240 & 241. La hauteur prise
devant Porto-novo étoit de onze degrés trente

minutes du Nord.

(80) Page 242 & suiv.

(81) Page 245.

Un procédé si barbare & la mort d'un Courier de la Compagnie Française, qui avoit été assassiné quelques années auparavant dans cette Ville, parurent des offenses qui demandoient une vengeance éclatante. On résolut, au Conseil, d'attaquer la Ville ; & sur le champ l'ordre fut donné aux Pilotes de fonder les lieux où les navires pouvoient mouiller à la portée du canon.

Dès la nuit suivante, toute l'Escadre s'approcha de la Place, le côté en travers, pour commencer à faire jouer l'artillerie. Les Mores jetterent quantité de fusées volantes, dans la vue apparemment de faire connoître qu'ils étoient préparés. Elles n'empêcherent point l'Amiral de se mettre le lendemain dans une chaloupe, suivie de quelques autres, chargées d'Infanterie, & de chercher un lieu commode pour le débarquement. Cependant il envoya demander, pour la troisième fois, au Gouverneur, s'il vouloit lui fournir des vivres pour son argent ; mais il n'obtint, pour réponse, que des injures & des menaces. (82).

Au même instant, il fit dire au Commandant d'un navire Anglois, qui étoit à l'ancre vers la Ville, de se mettre au large ; & les chaloupes s'étant rangées au Nord de la Place, le signal de la flamme rouge fut donné pour faire jouer le canon. Pendant le premier feu on descendit à terre, en échouant quelques chaloupes. L'Amiral fit mettre en bataille ce qu'il avoit de monde, avec ordre de marcher droit à la Ville. Cet air d'intrepidité parut effrayer les Mores. Ils se hâtèrent d'arborer pavillon blanc sur un bastion. L'Amiral s'avança vers la Place. Un Religieux Portugais vint conférer avec lui. Pendant leur entretien, on ôta la flamme rouge, & le canon cessa de tirer. Mais les troupes Françaises continuèrent leur route au Sud, le long du bord de la mer. Les Mores promirent des vivres. *Fournier*, Secrétaire de l'Amiral, eut ordre d'acheter sur le champ ce qu'il en trouveroit, & de le distribuer aux troupes qui étoient à terre. Avant que de retourner à bord, l'Amiral les fit camper à une portée de mousquet de la Ville.

Le 24, on lui remit, sur le *Navarre*, une Lettre du Pere *Ephraïm de Nevers*, Capucin (83), qui lui conseilloit de ne pas se fier aux promesses des Mores, & d'exécuter promptement son entreprise s'il avoit quelque dessein sur la Ville, parce que le Traité n'étoit qu'un artifice, dont ils esperoient du tems pour l'arrivée d'un secours considérable qu'ils attendoient. Il ajoutoit que S. Thomé étoit la meilleure Place de la côte, & par conséquent la plus importante pour la Compagnie. On tint Conseil. Cet avis, joint aux insultes récentes, déterminâ l'Amiral à ne plus garder de ménagement. Il descendit à terre, suivi de quantité d'Officiers & de Volontaires. Le Directeur même suivit cet exemple, avec une partie de sa maison. *Beaurepaire*, Major de l'Escadre, eut ordre de faire descendre les matelots avec des haches, & de faire débarquer pendant la nuit les munitions de guerre.

L'Amiral continua de reconnoître la Place, à la clarté des étoiles. Vers la pointe du jour, il donna ordre à *Rebré*, Capitaine d'Infanterie, d'aller se poster avec sa Compagnie près d'un bastion qui fait face à la terre du côté du Nord. On y porta deux échelles, l'une de corde & l'autre de bois. Au Sud, on pointa quatre pieces de canon, pour battre une fausse porte sous le bastion le plus proche de la mer. Les Mores firent des rondes pendant toute

(82) Page 246.

(83) Page 247.

M m m m j

DE LA HAÏE.

1672.

Les François pensent à la vengeance.

Troisième insulte du Gouverneur.

La guerre est déclarée.

Les Mores com-
poient.Les conseils d'un
Capucin font at-
taquer la Ville.

DE LA HAÏE.
1672.

la nuit & tirent par intervalles. On sçut, à la pointe du jour, qu'il étoit entré cette nuit quelques soldats dans la Ville, & qu'on en avoit fait sortir les enfans & le bagage (84).

Vive attaque.

A six heures du matin, tout étant disposé pour l'attaque, on n'attendoit plus qu'une barque, qui devoit apporter des munitions de l'Escadre, lorsque les Mores commencerent à tirer de la Ville sur les navires. On fit à l'instant le signal, pour avertir les Vaisseaux de faire feu. En même-tems la porte, devant laquelle étoient les quatre petites pieces, fut attaquée, & bien-tôt rompue à la faveur de la mousqueterie & des grenades. On commençoit à s'ouvrir un passage au travers des pierres, lorsqu'on fut averti que Rebré étoit monté à l'escalade, & qu'étant entré dans la Ville par son bastion il s'étoit déjà rendu maître de la principale porte. L'Amiral se mit à la tête de quelques troupes pour l'aller joindre. Un soldat lui présenta les clefs de la porte, qui avoient été ôtées à quelques Nègres dans leur fuite. Il les remit à Rebré, avec de grands éloges de son action; & sur le champ il le nomma Gouverneur de la Place (85).

Le Gouverneur
est fait prison-
nier.

On détacha une partie des troupes à la suite des fuyards, avec défense néanmoins de tuer ni de maltraiter personne. Le Gouverneur ayant été arrêté parmi les prisonniers, fut amené à l'Amiral, devant lequel il se mit à genoux. Les François n'avoient perdu personne dans une action si brusque; mais il se trouva dix blessés, entre lesquels on comptoit *Montagu*, Enseigne du *Jule*, & *Vallancour*, jeune Volontaire. L'Amiral tourna vers le Ciel les premiers mouvemens de sa reconnaissance. Il fit chanter le *Te Deum* dans la Cathédrale de S. Thomé, qui fut trouvée dans le même état où les Portugais l'avoient laissée; c'est-à-dire, avec ses tableaux & tous ses autres ornemens. Il alla faire ensuite le tour des remparts, d'où il découvrit la cavalerie Moreque, qui étoit venue apparemment au secours de la Ville, mais qui se retiroit après avoir reconnu qu'elle arrivoit trop tard. Les magasins de munitions se trouverent assez bien fournis de poudre, de boulets de pierre, de fusées & de mousquets. L'Amiral visita aussi les Villages voisins, pour rassurer les Mores, qui commençoient à déloger. Il se fit montrer le riz en grain & en paille, & les autres provisions. A son retour, il reçut les complimens du Gouverneur de Madraspatan; & les Portugais étant venus en troupes pour le féliciter de sa victoire, il leur accorda la liberté de se rétablir dans leurs maisons (86). Les jours suivans furent employés à faire apporter dans la Ville les provisions des Villages voisins, & des munitions de l'Escadre. On n'y trouva point d'opposition de la part des Mores, qui paroissoient consternés de leur perte; & l'Amiral eut le tems de donner tous ses ordres pour la conservation d'une Place dont il reconnut l'importance. Mais, sans prévoir encore d'où viendroient les plus grands obstacles, il jugea qu'avec si peu de monde il auroit besoin d'une fermeté extraordinaire pour soutenir long-tems une si grande entreprise. La Ville de S. Thomé, que les Portugais ont pris plaisir à fortifier tandis qu'ils en étoient les maîtres (87), est revêtue d'une excellente muraille de pierres de roche, très-dures & très-bien cimentées, qui a dix-huit pieds

Etat de la Ville
& perte des Mo-
res.

(84) Page 248.

(85) Pages 249 & 250.

(86) Page 251.

(87) Ils avoient changé son nom de *Me-
liapar* en celui de *S. Thomé*, à l'honneur de
l'Apôtre S. Thomas, qui y a souffert, dit-on,

de haut. Elle est défendue par seize bastions, & la garnison étoit de sept cens hommes; ce qui n'avoit point empêché que cent vingt mousquetaires & cinquante matelots François ne s'en fussent mis en possession. Les ennemis y avoient perdu quatre-vingt hommes; trois cens s'étoient sauvés par une porte, deux cens avoient sauté par-dessus les murailles, & le reste étoit demeuré prisonnier avec le Gouverneur & son fils, qui furent envoyés à bord du *Julé*. Mais on ne pouvoit douter que les Mores ne pensassent bien-tôt à réparer leur honte. L'Amiral, pour communiquer à ses gens le desir de garder leur conquête, voulut que les seize bastions prissent des noms François (88). Il donna ordre que les Mores fussent bien traités, autant pour les accoutumer à la domination de leurs nouveaux Maîtres, que pour rendre la vie douce aux François en faisant regner également l'abondance sur l'Escadre & dans la Ville. Tous les habitans du pays, apprivoisés par les caresses des vainqueurs & par la fidélité du payement, apportèrent leur riz sans violence. On vit arriver aussi quantité de bœufs & de volaille. Quelques maisons furent réparées pour servir de magasins. Une partie du canon de la Flotte borda les remparts, & l'on distribua des munitions dans tous les quartiers. L'Amiral ne fit pas même difficulté d'engager à son service une Compagnie de *Cascarins* & de leur avancer leur paie, qui étoit de trois livres par mois & douze pour le Commandant (89).

DE LA HAÏTÉ.
1672.

Les François se
préparent à sou-
tenir un siège.

Il avoit employé tranquillement quinze jours à ces dispositions, lorsqu'il fut averti qu'on voyoit paroître, à trois lieues de la Ville, un corps d'Infanterie & de Cavalerie d'environ six mille hommes. Cette nouvelle lui annonçoit un siège, qu'il prit la résolution de ne pas attendre dans ses murs. Le 9 de Juillet au soir, ayant rassemblé quatre cens hommes, auxquels il fit distribuer de la poudre & des balles, il partit à leur tête vers le milieu de la nuit. Caron fut laissé à la garde de la Place, avec le nouveau Gouverneur. L'armée Françoisse arriva près du camp des Mores à la pointe du jour. L'avant-garde, commandée par *Maille*, fut découverte en entrant dans un champ de riz fort bourbeux. La sentinelle More, qui entendit du bruit, tira son coup. Aussitôt toute la Cavalerie ennemie fit un mouvement. Mais quelques François, qui s'étoient avancés les premiers, ayant fait feu sur le camp, & l'avant-garde suivant avec la même ardeur pour les soutenir, on trouva peu de résistance. L'Infanterie Moresque prit la fuite, tandis que la Cavalerie se tint à l'écart par escadrons, & l'on passa au travers du camp, qui étoit déjà comme abandonné (90). Cependant le corps de réserve, commandé par *Chateaupers*, & l'arrière-garde par *Rochambeau*, furent attaqués à la faveur d'un petit Village sur la gauche du camp, où la plus grande partie des fuyards s'étoient déjà rendus. L'Amiral, qui avoit prévu cet événement, s'étoit tenu à la queue, d'où tournant brusquement sur la droite, il fit feu si à propos sur les Mores & sur quelque Cavalerie qui les suivoit, qu'il les eut bien-tôt dispersés. Lorsque le martyre, après avoir prêché l'Evangile aux Indiens. Le Port est excellent.

Approche de six
mille Mores.

L'Amiral va les
attaquer & les
défait.

(88) Voici les noms : 1. le bastion de la Haie ; 2. le Caron ; 3. le Major ; 4. le Colbert ; 5. le Portugais ; 6. la Porte-royale ; 7. la Marie ; 8. le St. Louis ; 9. le Redan ; 10. le Rebré ; 11. le Soleil ; 12. le Dauphin ; 13. le

François ; 14. le Bourbon ; 15. le Marin ; 16. l'Amiral. Il y a un autre bastion avancé, qu'on nomme le Fort sans peur.

(89) Journal de la Haie, seconde Partie, page 3.

(90) *Ibid.* p. 5.

DE LA HAÏE.

1672.

Péril où la vie
est exposée.

qu'il les vit en fuite, il s'écarta pour quelques besoins dans un chemin creux, où il fut attaqué par sept hommes, dont les uns étoient armés de pistolets & les autres de sabres. Il para le coup du premier & le tua. Un autre, étant venu à la charge, emporta dans le ventre la moitié de son épée, qui s'y rompit. Cette vigueur & la noblesse de son maintien parurent inspirer de la crainte aux autres; mais un d'entr'eux, néanmoins, se jeta sur lui le poignard levé. Son bonheur amena quelques François, qui le délivrèrent d'un danger si pressant. Il en fut quitte pour une légère blessure à la main. Quelques-uns l'accusèrent d'imprudence; mais d'autres firent tomber le reproche sur ses Gardes & sur quantité d'Officiers sans commandement, qui ne devoient pas abandonner sa personne (91).

Retraite glorieuse
des François.

Toutes les troupes s'étant rassemblées autour de lui, il les mit en bataille près du camp même des Mores. Ce ne fut pas sans peine qu'il leur ôta le desir de s'arrêter au pillage. La Cavalerie se tenant hors de la portée du mousquet, on ne pouvoit entreprendre de l'attaquer; mais il étoit à craindre qu'elle ne profitât du moindre désordre pour tomber sur les vainqueurs. On prit le parti de retourner à la Ville. L'avant-garde ayant commencé à défilier, on détacha des Mousquetaires pour escarmoucher sur les aîles. Ensuite les deux autres corps marchèrent dans le même ordre, suivis par les Mores jusqu'à une demie-lieue de la Place. Il n'étoit que dix heures du matin lorsque les François y rentrèrent, sans autre perte que trois morts & douze blessés. Les ennemis avoient perdu beaucoup de monde, & quelques chevaux pris ou tués. L'Amiral éleva, au poste de Commissaire d'artillerie, un Soldat nommé *La Roche*, qui lui avoit sauvé la vie, & qui prit le nom de *La Jonquière* en changeant de condition.

Représailles
exercées contre
les Mores.

La Cavalerie Morefque exerça sa vengeance par l'incendie de quelques Villages voisins de la Ville. On sortoit sur elle, aussi-tôt qu'on la voyoit paroître; elle prenoit la fuite au moindre mouvement des François. Quelques Mores ayant pris un Cascarin de la garnison, lui couperent la tête & la planterent à la vue des murs. Le frere de ce malheureux vint demander à l'Amiral un des principaux prisonniers, pour lui faire le même traitement. Il souhaitoit qu'on lui donnât le fils de l'ancien Gouverneur; mais sa demande fut rejetée avec indignation. Cependant on lui remit un prisonnier, auquel il coupa aussi-tôt la tête, qu'il porta près du camp des Mores. L'intention de l'Amiral étoit de leur faire comprendre que leurs prisonniers seroient traités comme ils traiteroient ceux de la Ville.

Siège qui dure
deux ans.

Ce n'étoit que le prélude d'une guerre qui devoit durer deux ans entiers; avec des circonstances qui n'appartiennent pas à un Recueil de voyages, mais qui mériteroient un rang distingué dans l'Histoire. Les Mores formerent, par degrés, un siège qui ne fut interrompu, dans certains intervalles, que par les excès de leur crainte ou de leurs pertes. Il fut poussé d'abord avec une vigueur qui coula la vie à leurs plus braves Généraux, & qui ne fut pas moins funeste aux François. La Haie même y fut blessée plusieurs fois. Rebré, dont l'Auteur ne parle jamais sans éloge, y périt les armes à la main. Quantité d'autres Officiers y trouverent aussi leur dernière heure, avec le regret sans doute de n'avoir pas répandu leur sang sur un plus grand théâtre, ou de ne

l'avoir pas employé plus utilement pour leur Patrie. Mais la plupart avoient du moins l'espérance que S. Thomé demeurant aux François, on conserveroit la mémoire des Héros qui l'auroient conservée. Ils se flattoient que les avis qu'on prit soin de donner en France, & de l'importance de l'entreprise, & du besoin qu'elle avoit d'être soutenue par quelques secours, exciteroit la Cour ou la Compagnie à ne pas les abandonner entièrement. Cependant la Place, l'Escadre, le Général & les troupes furent oubliés, comme des choses étrangères à la France. Les Directeurs mêmes du Comptoir de Surate n'y prirent qu'un médiocre intérêt. On vit l'Escadre insensiblement anéantie par la fureur des vents & par divers combats, la garnison réduite presque à rien par des attaques & des sorties continuelles, & le petit nombre d'Officiers & de Soldats qui survécurent, atténué par la faim & la misère. Une Flotte de vingt & un Vaisseaux Hollandois, qui survint dans ces circonstances, & dont les troupes se joignirent à celles des Mores, acheva de réduire les François à des extrémités sans exemple, & les mit enfin dans la nécessité de composer pour le salut de leurs tristes restes (92).

Les conditions furent honorables. Elles portoient en substance, que les François remettroient la Ville, avec l'artillerie & les munitions; mais que tous les honneurs de la guerre leur seroient accordés, & que les Hollandois leur prêteroiient, pour leur retraite en France, deux navires bien équipés, & montés, l'un de vingt piéces de canon, l'autre de dix, qui seroient restitués dans le même état à la Compagnie de Hollande; que le Directeur général de celle de France, avec ses domestiques, ses armes & ses équipages, seroit transporté à Surate dans les Vaisseaux Hollandois; ou que s'il vouloit faire le voyage par terre, on lui fourniroit les secours & les passeports nécessaires (93). La date du Traité est le 6 de Septembre 1674. Il fut exécuté avec autant de politesse que de fidélité. Les Hollandois abandonnerent aux François deux bons Vaisseaux, nommés le *Velson* & le *Ramequin*, où l'on mit aussi-tôt le pavillon de France. Tous les matelots qui se trouvoient dans la Ville furent envoyés à bord; & le 23, l'Amiral, étant sorti avec la garnison, s'embarqua pour se rendre au Velson, après avoir fait remettre les clefs de la Ville aux Commissaires Hollandois par *Serillac*, qui avoit exercé les fonctions d'Aide-Major. Le premier Commissaire de Hollande, nommé *Piget*, conduisit l'Amiral jusqu'à son navire, & lui fit un compliment sans affectation sur le courage & la conduite extraordinaires avec lesquels il avoit soutenu l'honneur & les intérêts de la France pendant un siège de deux ans, que ses difficultés ne rendoient pas moins mémorable que sa longueur. Le Directeur François se rendit à Madraspatan, où il devoit attendre des commodités pour se retirer à Surate. L'ordre du départ fut donné sur les deux Vaisseaux pour la nuit suivante. Tout parut calme & sérieux dans la Ville & sur la Flotte Hollandoise. On n'y entendit aucune marque de réjouissance. Enfin, pour employer les termes de l'Auteur, » On peut dire que jamais vaincus ne fu-

Traité de la reddition de S. Thomé.
Départ de La Haie & des François pour retourner en France.

(92) La plus grande partie du Journal contient les événemens de ce siège. On ne sçau-roit le lire sans regretter de le voir comme enseveli dans l'oubli. Cet Amiral De la Haie mérite un rang entre nos grands Hommes.

(93) Pages 189 & suiv. Remarquez que M.

Caron étoit retourné en France dès le mois d'Octobre 1672. Voyez son fort dans la Relation de Rennefort. Il eut pour successeur à S. Thomé, M. Baron, venu de Surate au mois de Mai.

DE LA HAÏE. » rent traités avec plus d'honnêteté, & qu'on ne voit guères de vainqueurs

1672.

Offres que le Roi de Golconde fait à La Haie, par estime pour son mérite.

» plus modestes & plus renerus (94).

La réputation de La Haie étoit si bien établie parmi les Mores, que trois jours avant son départ il reçut, par un de leurs Chefs, une Lettre du Roi de Golconde, qui lui marquoit, » Que dans l'opinion qu'il avoit de ses grands des qualités, il ne faisoit pas difficulté de lui avouer qu'il s'estimerait heureux d'avoir pour Général de ses armées un si illustre & si généreux Guerrier, & que s'il vouloit accepter ses offres, il lui donnoit le choix d'une de ses Provinces, & promettoit à tous les François qui voudroient le suivre à Golconde, des emplois proportionnés à leur mérite. L'Envoyé répéta, de bouche, des témoignages si flatteurs de l'estime d'un grand Monarque (95).

Le silence de l'Auteur, sur la navigation des deux Vaisseaux, donne lieu de supposer que le retour des François fut heureux; & ce qu'on a lu, dans l'introduction de cet Article, semble marquer que les services de La Haie ne demerent pas sans récompense.

Éclaircissement sur S. Thomé & sur le tombeau de l'Apôtre S. Thomas.

Quelques Remarques sur S. Thomé, que l'Auteur a recueillies, dit-il, avec beaucoup de soin (96), & dont il y auroit de l'injustice à ne pas lui faire honneur, termineront agréablement cet extrait de son Journal. Suivant ses observations, cette Ville continue de réunir dans sa situation & dans celle des lieux voisins, depuis Sadraspatan jusqu'à R'mougoit, tous les avantages qui la rendirent autrefois chère aux Portugais. Elle est située sur la Côte de Comorandel, dans le Royaume de Carnate, Province de Meliapor, sur les ruines de l'ancienne Callames. Elle fut bâtie par les Envoyés d'un Roi de Portugal, & la Religion eut beaucoup de part à cette entreprise. Il étoit question de découvrir des races de Chrétiens, qui s'étoient dispersées après le martyre de l'Apôtre S. Thomas, & dont on supposoit que les descendants avoient toujours vécu dans l'oppression. Les Portugais s'établirent d'abord dans un Bourg nommé Palliacate, huit lieues au Nord de Meliapor, d'où ils firent partir quantité de gens pour cette découverte. Comme on étoit persuadé que le corps de ce saint Apôtre reposoit dans ces quartiers, les Députés reçurent ordre de prendre les plus soigneuses informations. Cependant ils ne furent redevables de cet éclaircissement qu'au hasard. Un jour qu'ils passaient devant une petite Pagode ronde, & que la curiosité les y eut fait entrer, ils y trouvèrent un Vieillard Arménien, qui y demouroit depuis dix-sept ans, & qui leur apprit que c'étoit le Tombeau de S. Thomas. Telle étoit du moins son opinion; & dans la joie de se voir avec des Chrétiens, il ne leur cacha pas comment il étoit parvenu à cette précieuse connoissance. Quelque accident l'ayant rendu aveugle, il s'étoit fait servir par un homme du pays. Ce valet, qui aimoit à chanter, proferoit quelquefois dans ses chansons le nom de S. Thomas. Surpris de l'entendre, l'Arménien lui avoit demandé ce que signifioit ce nom, & de qui il l'avoit appris. Le valet avoit répondu que c'étoit celui d'un Chrétien qu'on avoit fait mourir depuis un grand nombre d'années, & dont il connoissoit la sépulture. L'Arménien s'y étoit fait conduire aussi-tôt; il y avoit fait sa prière, & le Ciel lui avoit rendu la vue. Ce miracle n'ayant pu lui laisser aucun doute, il s'étoit déterminé à passer le reste de sa vie dans un lieu

Histoire merveilleuse.

(94) Pages 208 & précédentes.

(96) Pages 209 & suiv.

(95) Pages 203 & 204.

où il avoit reçu des marques si certaines de la faveur divine & de la présence du saint Apôtre. Son valet, qui n'avoit pas cessé d'y demeurer avec lui, confirma ce témoignage (97).

Les Portugais étant retournés à Palliacate avec une nouvelle si agréable, leur Gouverneur fit aussi-tôt dresser un Autel dans la Pagode. Il se hâta d'en donner avis au Viceroy de Goa, qui envoya ses ordres pour y commencer un Etablissement. Le Roi de Portugal, informé de cette merveilleuse aventure, fit bien-tôt partir des Vaisseaux chargés de tout ce qui peut servir à la construction d'une grande Ville. Elle fut bâtie autour de la Pagode, qui en devint l'Eglise Cathédrale; & s'étendant jusqu'à l'ancienne Ville de Meliapor, on s'accoutuma par degrés à regarder les deux Villes comme une seule, qui prit le nom de *S. Thomé*. Le Roi de Golconde, qui depuis vingt-cinq-ans s'étoit rendu maître du Royaume de Carnate, ne put souffrir qu'une Puissance étrangère possédât cette importante partie de son domaine. Il fit assiéger la Place en 1662, c'est-à-dire, dans un tems où le nom Portugais avoit cessé d'être redoutable aux Indiens. Elle fut prise le premier jour de Mai (98).

Les Portugais avoient apporté tous leurs soins à la fortifier du côté de la mer; & leurs ouvrages étoient peu altérés en 1672, quoique les Mores n'y eussent fait aucune réparation. Les Eglises mêmes étoient en assez bon état, & l'on y voyoit encore plusieurs précieux ornemens (99). Avant la conclusion du Traité, De la Haie fit transporter à Madraspatan la plus grande partie de ces richesses ecclésiastiques, pour être remises aux Capucins, parce que les Hollandois, moins scrupuleux que les Mores, ne voulurent pas répondre qu'elles seroient respectées lorsqu'ils en seroient les maîtres (1).

A quelques lieues de *S. Thomé* on trouve plusieurs Bourgs & quelques petites Villes, dont la situation est avantageuse au Commerce. *Sadraspatan* est un petit Bourg d'environ sept lieues au Sud, où les Hollandois avoient un Comptoir. Il s'y étoit établi quelques ouvriers, qui y faisoient quatre ou cinq sortes de toiles, entre lesquelles on estimoit particulièrement les gazes. Mais le principal objet des Hollandois, dans cet Etablissement, avoit été une sorte de belle pierre grise qu'ils faisoient tailler sur les lieux, & dont ils transportoient beaucoup à Batavia (2).

Convelland, qui se trouve directement entre *Sadraspatan* & *S. Thomé*, est un autre Bourg où les Anglois entretiennent aussi des ouvriers en toiles. Les vivres y sont toujours en abondance; c'est-à-dire, le riz, les pois, quelques especes de grains, le sel, les bestiaux & la volaille, qu'on y obtient à meilleur compte qu'en aucun autre endroit de la Côte.

Madraspatan, qui s'appelle aussi *Madras*, est une Ville éloignée d'une lieue au Nord de *S. Thomé*, où les Anglois avoient fait élever un Fort, nommé le *Fort S. Georges*, à quatre bastions réguliers. Elle étoit assez peuplée, sur-tout de Portugais, qui avoient été chassés de *S. Thomé* par les Mores (3).

Palliacate, où les Hollandois s'étoient établis depuis quarante-cinq ans,

(97) Pages 210 & 211.

(98) Pages 211 & 212.

(99) *Ibidem*.

(1) Page 202.

(2) Pages 212 & 213.

(3) Si l'on s'en rapporte aux Voyageurs

Tome VIII.

Anglois, *Madras*, ou *Madraspatan*, n'a pas moins de cent mille habitans, dont vingt mille sont Catholiques & vivent paisiblement sous la direction des Capucins, qui jugent de tous leurs différends. On verra la description de cette Ville dans un autre article.

N n n n

DE LA HAÏE.
1675.

Remarques sur
le Journal de La
Haïe.

est encore une Ville de la même Côte, qui étoit alors mieux peuplée que celle de Madras. Le Fort, qui se nomme *Guelldres*, étoit aussi à quatre bastions. Un grand nombre d'ouvriers, que les Hollandois y rassemblaient de toutes parts, avoient rendu cette Place considérable par ses manufactures. Ils tiroient d'ailleurs, des environs, une grosse quantité de salpêtre.

Outre le motif de faire honneur de ses Remarques à l'Auteur du Journal de La Haïe, on a celui d'offrir au Lecteur l'occasion d'observer les progrès des Etablissmens Européens, & de comparer l'état où il les trouve dans une Relation, avec l'idée qu'on lui en a fait prendre dans une autre. Mais il ne faut pas manquer de se souvenir ici que l'Auteur, reserré dans S. Thomé pendant le siège, n'avoit pu étendre les connoissances dont il se vante, qu'aux lieux les plus voisins de cette Ville. Il paroît avoir ignoré que les Hollandois possèdent la Ville de *Negapatan*, qu'ils ont enlevée aux Portugais dans la partie méridionale de Coromandel, & les Comptoirs de *Guenepatnam*, de *Malispatnam*, de *Pelicol*, de *Datskorom*, de *Benlispatnam*, de *Naguernautie*, &c. où il se fait non-seulement un grand commerce de toiles de coton, mais encore un débit considérable des marchandises qu'ils y apportent, telles que des épices, du cuivre du Japon, de l'étain, de la mine d'or, &c. En relevant aussi les avantages des Etablissmens de cette Côte, il ne devoit pas dissimuler que le Commerce y étoit alors exposé aux violences continuelles des Mores, parce que la plupart des Gouvernemens du pays étant affermés, les Fermiers, qui se trouvoient soutenus par les forces du Roi de Golconde, employoient toutes sortes de moyens pour amasser de l'argent. Aussi les Directeurs Hollandois se plaignoient-ils des vexations auxquelles ils étoient exposés, & dont ils ne pouvoient se garantir que par des présens si considérables, que la sûreté qu'ils obtenoient par cette voie ne diminueoit guères moins les profits de leur Commerce. Ce fut même le prétexte qu'ils firent valoir, dans la suite, pour s'emparer de *Masulispatan* par la force des armes (4). Mais l'Auteur du Journal regrettoit si amèrement la perte de S. Thomé, & répète si souvent que la Compagnie Françoisé auroit dû ne rien ménager pour la conservation d'un poste si favorable à ses entreprises, que dans le dessein qu'il avoit apparemment de faire goûter cette idée en France, il a supprimé tout ce qui pouvoit donner de l'éloignement pour son opinion. Il n'est pas moins remarquable qu'il ne dise rien à l'avantage de *Pondichery*, qui n'est qu'à vingt-cinq lieues de S. Thomé, & qui commençant alors à se former sous les plus heureux auspices, méritoit mieux que *Tiercery* & *Mirzeou* (5) qu'il en expliquât l'origine & les progrès. Mais cette négligence sera réparée dans d'autres Relations; comme toutes les Villes, qui sont ici nommées, trouveront place dans la description générale des pays où elles sont situées.

(4) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandoise aux Indes Orientales, T. I, p. 154.

(5) Voyez l'Histoire de ces deux Etablissmens François, dans le cours du Journal.

Nota. On apprend, dans une Lettre de M. Caton à M. Colbert, que De la Haïe avoit

laissé, dans la petite Isle de la Baie de Trinque-male, un Officier, nommé *De l'Esboire*, pour commander les François, & le *Pere Maurice*, en qualité d'Intendant. Ils furent pris à composition honnête par les Hollandois, & menés prisonniers à Batavia.

TABLE

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHS CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT,

Pag. i

SUITE DU LIVRE IV.

Voyages dans la Tartarie, le Tibet, la Bukkarie & la Chine.

SUITE DU CHAPITRE VIII.

PARAG. VIII. Septième voyage de Gerbillon, à la suite de l'Empereur, 1 PARAGRAPHE VIII. Huitième voyage de Gerbillon en Tartarie, 30

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Voyages des Hollandois aux Indes Orientales.

I NTRODUCTION, contenant l'origine & les premiers progrès de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales, 67	Second VOYAGE de Jacques Van Nek aux Indes orientales, 168
PARAGRAPHE I. Voyage de Corneille Houtman, aux Indes orientales, premier des Hollandois, 75	PARAG. II. Voyage de deux Vaisseaux Hollandois au Royaume d'Achin, lié avec ceux de Van Caerden & de Van Nek, 178
PARAG. II. Voyage de Jacques Van Neck & de Wybran Van-Warwick, 121	Trois voyages aux Indes orientales, depuis 1599 jusqu'en 1601, 185
DESCRIPTION de l'Isle de Java, avant l'établissement des Hollandois, 134	PARAG. I. Etienne Vander Hagen, ibid.
PARAG. III. Histoire naturelle de l'Isle de Java, 150	PARAG. II. Wolphart Harmansen, 189
PARAG. IV. Poids, Mesures & Monnoie des Indes orientales, 156	PARAG. III. Corneille de Ween, 196
VOYAGE de Paul Van Caerden aux Indes orientales, 159	VOYAGE de François Pyrard, qui est le premier des François aux Indes orientales, 198
	PARAG. I. Route & Aventures de l'Auteur, jusqu'aux Isles Maldives, ibid.
	PARAGRAPHE II. Arrivée de l'Auteur à Goa, 225

652 TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES.

PARAG. III. Retour de l'Auteur en Europe, 233	Histoire naturelle des Moluques, 374
PARAG. IV. Description des Isles Maldives; leur situation; leur nombre; leur forme & leur climat, 242	Second VOYAGE de Paul Van Caerden, aux Indes orientales, 378
Figure, Caractère, Langue, Mœurs, Usages & Religion des Habitans, 244	VOYAGE de Pierre Willemfs Verhoeven, aux Indes orientales, 386
DESCRIPTION de l'Isle de Goa, 258	VOYAGE de deux Vaisseaux au Japon, détachés de la Flotte de Verhoeven, 403
VOYAGE de Georges Spilberg aux Indes orientales, 269	VOYAGE de Guillaume Isbrantsfz Bontekoe, aux Indes orientales, 417
Second VOYAGE de Vibrand Van Warwick aux Indes orientales, 285	VOYAGE de Pierre Vanden Broeck, aux Indes orientales, 451
Second VOYAGE d'Estienne Vander Hagen, aux Indes orientales, 301	DESCRIPTION de Batavia, 480
VOYAGE de Corneille Matelief, aux Indes orientales, 308	VOYAGE de Robert Knox, aux Indes orientales, 495
DESCRIPTION des Isles Moluques, 357	DESCRIPTION de l'Isle de Ceylan, 516
	Histoire naturelle de l'Isle de Ceylan, 538

LIVRE SECOND.

Voyages des François aux Indes orientales.

VOYAGE de Rennafort. INTRODUCTION, 551	VOYAGE de Mondevergue, ou Supplément au Voyage de Rennafort, 588
PARAG. I. Préparatifs du voyage & navigation de la Flotte Françoisé, 561	DESCRIPTION de l'Isle de Madagascar, 597
PARAG. II. Etablissement de la Compagnie Orientale à Madagascar, 568	VOYAGE de La Haye, aux Indes orientales, 626

Fin de la Table des Chapitres & Paragraphes.

On trouvera le Privilège au premier Volume.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Huitième Tome de l'Histoire des Voyages, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 17 Juillet 1750. GEINOZ.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, Pere, Ingenieur de Monseigneur l'Archevêque.



FRED LOCKLEY
RARE WESTERN BOOKS
4227 S. E. Stark St.
PORTLAND, ORE.

